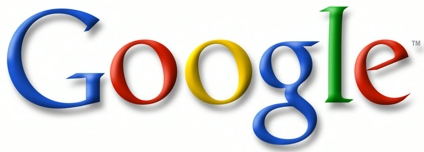
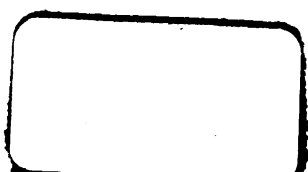








MAGASIN THÉATRAL.

Paris. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.





MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME VINGTIÈME.



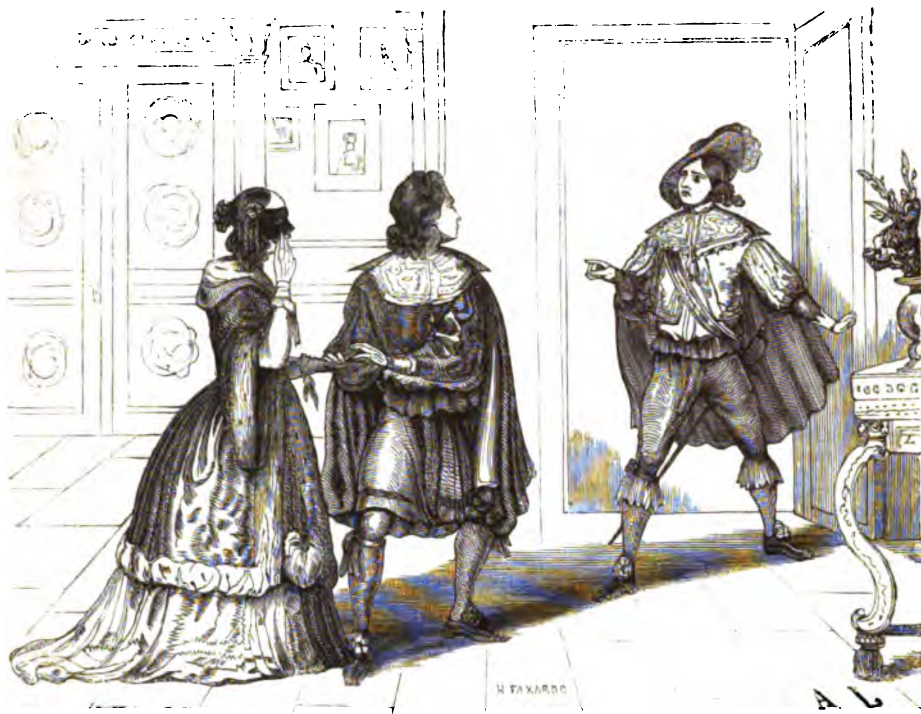
PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1838

Printed in France.



ACTE II, SCÈNE XI.

LA MARQUISE DE SENNETERRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par MM. Mélesville et Charles Duveyrier,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE FRANÇAIS, LE 24 OCTOBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARION DELORME	Mme VOLNYS.
HENRIETTE DE SENNETERRE.	Mlle PLESSY.
CINQ-MARS	M. MENJAUD.
LE MARQUIS DE SENNETERRE, sous le nom de LÉONARD	M. FIRMIN.
LE COMMANDEUR DE LONJUMEAU	M. SAMSON.
TIENNETTE, femme de chambre de Marion	Mlle ANTHEAUME.
UN VALET.	

La scène se passe chez Marion, à la Place-Royale.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un boudoir orné de portraits de cavaliers en costume à la Louis XIII. Porte au fond ouvrant sur un vestibule. A gauche du spectateur, la chambre de Marion. A droite, une porte secrète, masquée dans la boiserie. Du même côté, et sur le premier plan, une fenêtre à balcon extérieur, avec un large rideau de damas. A gauche, une table recouverte d'un tapis. A droite, une toilette chargée de fleurs. Fauteuils, vases du Japon, girandoles.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIENNETTE, *puis* MARION.

TIENNETTE, *à la porte du fond.*

On n'y manquera pas, monsieur le marquis!.. dès que mam'zelle sera réveillée.

MARION, *paraissant à la porte de sa chambre.*

Eh bien! Tiennette! est-il parti?

TIENNETTE.

Ce n'est pas sans peine! ce M. de Cinq-Mars veut toujours forcer la consigne.

MARION.

Quel homme insupportable! Qu'est-ce qu'il t'a dit?

TIENNETTE.

Toujours la même chose!... (*L'imitant.*) « Où

est Marion? Que fait Marion? Je veux voir Marion...» Ça ne finit pas.

MARION, *haussant les épaules.*

Ces grands seigneurs sont inconcevables! Parce que dans un moment de distraction on les a encouragés.. on leur a jeté une parole douce, obligeante... ils croient qu'il n'y a plus qu'eux au monde!... ils vous assomment de leur présence, ils prennent les airs d'un mari!... (*Entre ses dents.*) Ils mériteraient bien qu'on les traitât comme tels!

TIENNETTE, *se récriant.*

Oh!... le favori du roi.

MARION, *souriant.*

Tiens, tu crois que les rois eux-mêmes...

TIENNETTE.

Oui; mais M. de Cinq-Mars! le jeune homme le plus brillant de la cour!

MARION.

Je conviens que c'était une conquête flatteuse!... et puis je tenais à l'enlever à la duchesse de Monbazon... une prude! une bégueule qui ne cessait d'attaquer ma vertu!... J'ai dit : Au moins elle criera pour quelque chose. Mais je ne pensais pas me donner un tyran qui s'effarouche de tout, des bals, des cadeaux, des sérénades; car depuis le retour du siége de La Rochelle, c'est une fureur!... Jusqu'aux petits gentilshommes de province qui se croient obligés de venir voir Marion à la Place-Royale, comme ils vont voir le roi, à Saint-Germain!... Eh bien! Cinq-Mars voudrait que je ne me montrasse pas!... Impossible! c'est ma vie... mon bonheur... c'est mon peuple, à moi!... un peuple en manchettes et en rubans!

TIENNETTE.

Qui n'est pas si patient que l'autre; ils se plaignent toujours.

MARION.

Ils se plaignent, les ingrats!...Ah! les souverains sont bien malheureux!... ils ont beau faire, il y a toujours des mécontens. (*Regardant au fond, et avec impatience.*) Il ne vient pas!

TIENNETTE.

Madame attend quelqu'un?

MARION, *vivement.*

Du tout! personne!... Je n'y suis pour personne!... entendez-vous? (*S'arrêtant avec hésitation.*) Ah!... si M. Léonard, ce jeune peintre qui vient pour mon portrait, se présentait... on le laisserait monter!... lui seul... tu comprends?...

TIENNETTE.

Oui, madame!... (*A part.*) Le jeune peintre!... ah bien! je n'avais pas songé à celui-là!

Elle sort.

SCENE II.

MARION, *seule.*

A ce battement de cœur précipité, je crois décidément que je n'aime pas Cinq-Mars!... et si ce n'était son crédit, son pouvoir, et surtout sa jalousie .. qui me fait des peurs!... (*Avec complaisance.*) C'est qu'il est vraiment fort bien, ce jeune Léonard!... De la grâce, de l'esprit, de la vivacité... et, ce qui m'enchante, pas un grain de raison!... et puis ce langage passionné, cet amour mystérieux d'un jeune homme obscur qui n'a rien que son talent, cela me paraît nouveau, piquant... cela me sort des grands seigneurs!... c'est toujours cela de gagné. (*Regardant au fond.*) Qu'est-ce qu'il fait donc?... c'est moi qui attends!... moi!... c'est la première fois! (*S'asseyant près de la table.*) Je lui revaudrai cela plus tard. (*Ouvrant machinalement une gazette.*) Voyons les nouvelles de la cour. (*Elle la parcourt des yeux.*) «Bal masqué à l'ambassade d'Espagne.» Cinq-Mars ne veut pas m'y conduire... mais j'irai. (*Lisant.*) «Chasse royale.» C'est fort intéressant! «Des présentations au Palais-Cardinal... le marquis de Senneterre!...» (*A elle-même.*) Je connais ce nom-là!... Eh! oui! c'est ce jeune cousin de La Ferté, dont il nous racontait le mariage! une riche héritière de Bretagne!... des amours de roman!... Après la cérémonie, n'ont-ils pas été se renfermer tous deux dans un vieux château, d'où ils ne devaient jamais sortir!... (*En riant.*) Il paraît que le marié a déjà assez du tête-à-tête! il a raison, c'est mortel... (*Elle a pris une autre gazette.*) On le dit joli homme, ce Senneterre... C'est dommage que La Ferté ne soit pas ici; il me l'aurait amené. Bon! il viendra peut-être tout seul... (*Jetant les yeux sur la gazette qu'elle tient.*) Que vois-je là! mon nom dans la *Muse historique* de Loret.

Elle lit.

« De ce mois la double nouvelle
» Cause un egal etonnement :
» Son Éminence a La Rochelle,
» Et Marion n'a pas d'amant ! »

(*Haussant les épaules.*) Que ces gazetiers sont ridicules! Aller mettre une nouvelle qu'ils seront obligés de démentir le lendemain! (*Ecoutant au fond.*) Ah! cette fois, c'est lui! c'est Léonard!

SCÈNE III.

MARION, SENNETERRE, *en costume très-simple.*

SENNETERRE, *avec empressement.*

Marion! je vous revois enfin!...j'étais d'une impatience!...

MARION, *d'un air piqué.*

Il y paraît, monsieur.

SENNETERRE.

Vous m'attendiez?... Je suis confus, désespéré!... Un maudit importun, que j'aurais voulu jeter par la fenêtre... (*A part.*) Malheureusement c'était mon oncle, et je ne pouvais pas décemment...

MARION.

Et quelles affaires si graves...

SENNETERRE, *hésitant.*

Des affaires de famille, des embarras!... un événement qui peut changer toute ma position, si je réussis!...



MARION, *souriant.*

Vous avez fait quelque escapade, quelque sottise de jeune homme?

SENNETERRE.

Une sottise?... c'est possible!... (*à part*) en me mariant, morbleu!... (*Haut.*) Mais tout peut se réparer... et bientôt... (*Lui prenant la main.*) Mais parlons de nous, chère Marion!... de mon bonheur, de mon amour...

MARION.

Au contraire... n'en parlons pas... si nous voulons que mon portrait s'achève!... Voilà dix séances que je vous donne, et vous n'avez pas fait un trait...

SENNETERRE, *à part.*

Je crois bien!... je ne sais pas tenir un crayon!

MARION.

Je n'entends pas cela!... Ainsi prenez vos pastels, monsieur!... débarrassez-vous de votre épée!.. (*elle la lui ôte, et la jette sur un fauteuil au fond a gauche*) et faites-moi bien jolie... tout de suite... je le veux!..

SENNETERRE.

Mais...

MARION.

Je ne vous écouterai pas que mon portrait ne soit fini...

SENNETERRE.

Miséricorde!... c'est d'une barbarie!...

MARION.

Allons, ne faites pas la moue! Si vous êtes bien sage... je vous dirai quelque chose.

SENNETERRE, *vivement.*

Quoi donc?

MARION.

J'ai pensé à votre avancement!.. et je veux vous faire commander un grand tableau pour le Palais-Cardinal.

SENNETERRE, *effrayé.*

A moi!... (*se remettant*) un artiste inconnu!

MARION.

Qu'importe!... avec du mérite!... et vous en avez, j'en suis sûre! Vous n'en auriez pas, d'ailleurs, qu'avec des protections... cela revient au même! J'ai déjà chargé le commandeur de parler pour vous.

SENNETERRE.

Qui?... ce brave M. Gaucher de Lonjumeau?...

MARION.

Il est très en crédit à cause de ses talens militaires.

SENNETERRE, *souriant.*

Ses talens?... Je ne lui croyais que celui de se faire battre! comme cela vient encore de lui arriver devant La Rochelle.

MARION.

Justement!... c'est ce qui fait sa fortune.

SENNETERRE.

Bon!

MARION, *en confidence.*

C'est un secret d'état qu'il ignore lui-même!... Pour se rendre indispensable et rehausser le prix de ses succès, Richelieu a besoin quelquefois de les faire précéder d'une défaite, qui soulève les craintes et donne plus d'éclat au triomphe qu'il s'est préparé!... Dans ces cas-là, c'est le bon commandeur qu'on fait entrer en campagne... Oh! mon Dieu! on n'a rien à lui dire.. il est battu dès qu'il se présente... ça ne manque jamais!... Vous sentez qu'on ne peut rien refuser à un homme aussi sûr!... et si mon portrait est bien ressemblant!...

SENNETERRE, *brusquement.*

Votre portrait, madame, je ne le ferai pas! je ne le ferai jamais!...

MARION.

Pourquoi donc?

SENNETERRE, *avec véhémence.*

Parce que... parce que je ne le veux pas!... non que je ne sois capable... comme un autre! certainement!... (*Tendrement.*) Mais quel est le peintre qui oserait se flatter de reproduire tant d'attraits, tant de charmes?... ce regard à la fois si doux et si malin, ce sourire enivrant, cette bouche adorable dont il faudrait saisir chaque mot, chaque parole, pour faire comprendre tout l'esprit qui l'anime?... c'est là ce qui est au-dessus de tout pouvoir humain!... et du premier jour que je vous ai vue, moi, j'ai tout oublié!... mon art, mes pinceaux, pour ne songer qu'à mon amour!... Je n'ai tenté de me rapprocher de vous que pour vous dire que je mourrais si vous en aimiez un autre... que je mourrais si vous me repoussiez... que je mourrais...

MARION, *souriant.*

Eh bien! vous n'êtes pas mort?

SENNETERRE.

Non... mais cela viendra! quand je pense aux hommages qui vous entourent...

MARION.

Cela vous inquiète?

SENNETERRE, *hésitant.*

Écoutez donc, vous êtes si bonne! on assure que vos amans restent toujours vos amis!

MARION.

Et le nombre de mes amis vous effraie?

SENNETERRE.

Je l'avoue!... ce Villarceaux!

MARION.

Un fat!

SENNETERRE.

Le surintendant des finances!

MARION.

Un esprit lourd... comme ses impôts.

SENNETERRE.

Brissac!...

MARION.

Fi donc!... un homme marié!.. Je les ai en horreur.

SENNETERRE, *à part.*

Oh! que j'ai bien fait!... si elle se doutait que le marquis de Senneterre...

MARION.

Quoi?

SENNETERRE.

Rien!... Mais ce Cinq-Mars, dont la présence continuelle...

MARION.

Son rang me défend de lui fermer ma porte; mais je ne crois pas qu'il se vante de l'accueil qu'il reçoit.

SENNETERRE.

Pardonnez-moi, il s'en vante!... hier encore, dans un souper avec Marsillac et Beaufort, il publiait hautement que vous n'aviez plus de rigueurs pour lui.

MARION, *outrée.*

Quelle indignité!... Et vous le croyez?

SENNETERRE, *avec amour.*

Non! non!... je ne veux croire que vous! Mais jurez-moi qu'il se glorifie d'un bonheur imaginaire, qu'il n'a aucun droit sur votre cœur... et...

MARION, *finement.*

Ah! prenons garde! Vous jurer que M. de Cinq-Mars n'est pas mon amant, mettre du prix à vous le prouver... ne serait-ce pas vous dire que je vous aime?

SENNETERRE, *transporté.*

Oui, sans doute, et je n'attends que cet aveu pour vous dévouer ma vie!... Si vous m'aimez, Marion, je brise tout ce qui me sépare de vous!... j'en ai les moyens... dites un mot! un seul!

MARION, *à part, en le regardant avec tendresse.*

Ma foi, j'en ai bien envie, et... (*Prêtant l'oreille avec effroi.*) Ecoutez!...

SENNETERRE.

Qu'avez-vous?

MARION, *montrant la petite porte secrète.*

On a marché dans ce couloir: cette porte...

SENNETERRE, *voulant y courir.*

Quelqu'un en a la clef?

MARION, *l'arrêtant.*

Quelqu'un qui ne peut porter ombrage à personne... un vieillard, mais devant qui tout tremble! même le roi!

SENNETERRE.

Richelieu!

MARION, *bas.*

Celui qui le rencontrerait ici serait perdu! Fuyez vite!

SENNETERRE, *entendant la clef tourner dans la serrure.*

Il n'est plus temps!

MARION, *le poussant sur le balcon.*

Là! là!... et pas un mot.

Le rideau de la croisée retombe; Marion va s'asseoir près de la toilette.

SCÈNE IV.

MARION, CINQ-MARS, *entrant doucement par la porte secrète,* SENNETERRE, *caché sur le balcon.*

CINQ-MARS, *sans voir Marion.*

Parbleu! il n'y a rien de tel que de surprendre les gens, et je vais...

MARION, *à part.*

C'est Cinq-Mars! (*Haut.*) Où allez-vous donc, monsieur d'Effiat?

CINQ-MARS.

Ah! diable! je n'avais pas vu. (*Haut et éclatant de rire.*) Ah! ah! ah! je t'ai fait peur, ma belle, hein?...

MARION.

Moi! non... mais qui vous a donné cette clef?

CINQ-MARS.

On ne me l'a pas donnée, je l'ai prise...

MARION.

A qui donc?

CINQ-MARS.

A quelqu'un qui la tenait de toi, friponne!

MARION.

Comment?

CINQ-MARS.

Oh! c'est une aventure impayable, et dont on ferait rire le roi lui-même, s'il pouvait jamais rire... Imagine-toi que ce vieux cafard de cardinal...

MARION, *effrayée.*

Qu'est-ce que vous dites?

CINQ-MARS.

Bah! il n'est pas là... c'est bien le moins qu'on se dédommage en son absence. Ce damné hypocrite, donc, me fait appeler ce matin, pour m'adresser la plus belle mercuriale... sur certain mariage avec une de ses nièces... que je hais aussi cordialement que lui-même... sur mes folies, mes assiduités auprès d'une personne que tout homme qui se respecte et qui a l'honneur d'appartenir au roi ne devrait jamais fréquenter. (*Mouvement de Marion.*) C'est le saint personnage qui parle. Tandis qu'il continuait... avec une complaisance et une onction tout-à-fait édifiantes... mes yeux distraits, qui erraient à l'aventure, tombent sur l'étiquette d'une petite clef oubliée entre de vieilles paperasses... Je lis du coin de l'œil: Petite porte de la rue des Tournelles. » Je devine; je m'en empare furtivement, et, abrégeant ma visite, je remercie le bon cardinal de ses sages conseils; je me félicite d'avoir trouvé chez lui tout ce qui pouvait me maintenir dans le chemin de la vertu... et je me sauve bien vite, de peur de lui rire au nez!

MARION.

C'est une erreur... jamais je n'ai donné...

CINQ-MARS.

Si fait! si fait!... quand il venait te consulter... sur des affaires d'état... Mais cela m'est égal, il ne quitte plus son fauteuil... et je garde la clef.

MARION.

Pourquoi faire?

CINQ-MARS.

Pour te surveiller, quand tu défends ta porte de si bon matin.

MARION.

Encore jaloux?...

CINQ-MARS.

Non, non, je ne le suis pas, vrai!... D'abord tu m'aimes, c'est convenu... et si j'avais un rival un peu sérieux, ce serait bientôt fini! Si c'était un gentilhomme qui en valût la peine, je le tuerais,

cela va tout seul... Si c'était un homme obscur... un homme comme tout le monde... la Bastille a de petites chambres fort commodes.

MARION, *regardant le rideau et à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Se faire aimer par lettre de cachet!

CINQ-MARS, *souriant.*

Je n'en ai pas besoin, n'est-ce pas?

MARION.

Je ne dis pas cela.

CINQ-MARS.

Mais tu le penses, et tu as raison, parce qu'enfin je n'ai pas un amour-propre ridicule, je me connais; mais je ne vois pas trop qui tu pourrais me préférer.

MARION, *à part, regardant le rideau.*

Au fait, il ne peut pas le voir.

CINQ-MARS.

Sans compter que je ne me crois pas facile à tromper.

MARION.

Oh! vous avez une pénétration!...

CINQ-MARS, *s'asseyant près de la table.*

Non; mais je me rends justice.

MARION, *à part.*

Allons, le voilà qui s'établit... et ce pauvre Léonard...

CINQ-MARS, *l'observant.*

Décidément, tu parais contrariée... tu voulais être seule?

MARION.

Peut-être!

CINQ-MARS, *tendrement.*

Pour penser à moi?

MARION.

Non.

CINQ-MARS, *d'un air de doute.*

Hum!...

MARION.

Vous savez que je suis la franchise même.

CINQ-MARS, *se levant.*

Alors, tu attendais quelqu'un?

MARION.

C'est possible!

CINQ-MARS, *s'animant.*

Je saurai qui.

MARION.

Cherchez. (*Avec intention.*) Peut-être ce jeune peintre...

CINQ-MARS.

M. Léonard?... Oh! ce n'est pas celui-là qui m'inquiète.

MARION, *à part.*

C'est toujours comme cela. (*Haut.*) Je le trouve très-bien.

CINQ-MARS.

Ta, ta, ta!... c'est pour me donner le change; mais je ne suis pas dupe, et j'épierai si bien tes démarches... (*Voyant Marion le regarder en silence.*) Qu'est-ce que c'est que cet air de compassion?

MARION.

Franchement, monseigneur, vous croyez que, si j'aimais quelqu'un, je ne trouverais pas moyen de le lui dire devant vous?

CINQ-MARS, *outré.*

Celui-là serait fort.

MARION.

Ne m'en défiez pas!

CINQ-MARS, *ému.*

Si, parbleu, je t'en défie!... ou plutôt, voyons, Marion, ne plaisantons pas, que diable! je n'ai pas peur... mais il y a des bornes à tout.

MARION, *froidement.*

C'est ce que je pense, monseigneur. (*Se croisant les bras.*) Où avez-vous soupé hier?

CINQ-MARS, *inquiet.*

Où j'ai soupé?... mais...

MARION.

Avec Marsillac et Beaufort?

CINQ-MARS, *inquiet.*

Hum! c'est possible!

MARION, *lentement.*

Il y a eu un impertinent qui s'est vanté...

CINQ-MARS, *vivement.*

Non, non, permettez!... ça ne s'est pas passé ainsi.

MARION.

Ah! l'impertinent est de votre connaissance?

CINQ-MARS, *troublé.*

Du tout!... c'est-à-dire... voilà... c'est Beaufort qui a prétendu... et je ne l'ai pas démenti aussi formellement... que je l'aurais dû... parce que c'est si gauche de dire : « Mon Dieu, non... je vous assure... il n'y a rien. » (*D'un air tendre.*) D'ailleurs, je ne me suis trompé que de date, et l'avenir se chargera de me justifier.

Il veut lui prendre la main.

MARION, *sèchement et allant s'asseoir à la toilette.*

Je ne crois pas, monseigneur.

CINQ-MARS.

Allons, tu vas te fâcher pour une misère; quand je me repens, quand je suis prêt à abjurer mes torts à tes pieds!

MARION, *regardant le rideau.*

C'est tout ce que je demande!... Abjurez, monsieur! abjurez... à haute et intelligible voix!...

CINQ-MARS, *un genou en terre.*

Eh bien! oui... là!... je le confesse!... j'ai menti effrontément.

MARION, *riant.*

Vous avez menti!... répétez bien cela...

CINQ-MARS.

Eh, mon Dieu! tu le sais mieux que moi... toi, qui te fais un jeu de mes tourmens!... car enfin, je ne sais par quel caprice... je suis peut-être le seul... (*se reprenant*) non, je veux dire que je suis l'amant le plus maltraité...

MARION, *riant.*

Oh! vous exagérez!...

CINQ-MARS, *s'animant.*

Non!... il n'y a pas de quoi rire!... Je veux que le ciel m'écrase si j'ai jamais reçu la plus légère faveur!...

MARION, *riant aux éclats et se renversant dans son fauteuil.*

Ah! vous êtes charmant!...

SENNETERRE, *soulevant un peu le rideau qui retombe aussitôt.*

Qu'ai-je entendu?

CINQ-MARS, *à Marion.*

Eh bien! voyons!... tu me pardonnes!...

MARION, *se levant.*

De toute mon ame!... vous y avez mis tant de grâce!... (*Elevant la voix.*) Et j'espère maintenant que votre parole doit convaincre les plus incrédules.

CINQ-MARS, *frappé.*

Que dit-elle?.. (*vivement.*) Sot que j'étais!... il y a quelqu'un caché près de nous.

MARION, *alarmée.*

Comment, monsieur?

CINQ-MARS, *furieux.*

Malheur à lui!... (*Courant à la porte à gauche.*) Dans cette chambre peut-être?... non!...(*Regardant la fenêtre.*) Mais ce rideau?...

MARION, *à part.*

O mon Dieu! (*Haut.*) Si vous y regardez!...

CINQ-MARS, *levant le rideau.*

Personne!

MARION, *à part.*

Il a disparu... au risque de sa vie! ah! que c'est bien!.. (*Haut et après un silence.*) Avez-vous trouvé, monseigneur?

CINQ-MARS, *confus.*

Je suis d'une maladresse impardonnable!.. Elle va être furieuse!... (*Haut.*) Marion...

MARION.

Ah! laissez-moi...

CINQ-MARS.

Je ne le croyais pas, je te jure!... c'était seulement pour voir... (*Patelinant.*) Allons, allons... ne me tiens pas rigueur! je ne pourrai venir chercher mon pardon que demain... je suis de service au Louvre toute la journée, et voici l'heure.

MARION, *d'un air peiné.*

Ah! on ne vous verra pas d'aujourd'hui?...

CINQ-MARS.

Mon Dieu! non.

MARION.

Alors je vous pardonne!... mais vous êtes bien l'homme le plus injuste...

CINQ-MARS.

Oui, oui... désormais... une confiance aveugle! (*D'une voix caressante.*) Dis donc, tu n'iras pas à ce bal masqué de l'ambassade d'Espagne, n'est-ce pas?

MARION.

Oh! non.

CINQ-MARS.

Tu as raison... une cohue!... Qu'est-ce que tu feras ce soir?

MARION, *d'un air indifférent.*

Je resterai chez moi.

CINQ-MARS.

C'est ça... ne vois personne... tâche de te distraire!... Adieu, Marion.

MARION, *regagnant sa toilette.*

Adieu, monseigneur.

CINQ-MARS, *allant prendre son chapeau sur la table.*

J'étais bien sûr qu'elle ne pouvait pas me tromper! (*Il apercoit l'épée de Léonard qui est restée sur le fauteuil au fond. A part.*) Que vois-je?... une épée!... j'étais joué.

MARION.

Qu'avez-vous donc?

CINQ-MARS.

Rien... je m'en vais... (*A part.*) On s'est esquivé, c'est clair! si je fais un éclat, elle m'échappera encore par un mensonge!... Et mon service qui m'appelle... (*Regardant l'épée.*) Ah! un nœud d'argent... je la reconnaîtrai.

MARION, *souriant.*

Vous avez bien de la peine à prendre votre parti.

CINQ-MARS, *se contenant.*

Oui... quand on renaît au bonheur, à la confiance!... (*A part.*) J'étouffe de fureur... (*Haut.*) Adieu, ma toute belle! (*A part.*) Je trouverai moyen de revenir et je saurai... (*Lui baisant la main.*) Adieu, ma chère, ma fidèle Marion!

Il sort en regardant l'épée et en faisant à la dérobée une menace du doigt à Marion.

SCÈNE V.

MARION, *seule.*

Qu'avait-il donc?... Ses yeux se dirigeaient sans cesse... (*Apercevant l'épée sur le fauteuil.*) Ah!... l'épée de Léonard!... il l'a vue... je comprends... Bon! d'ici à demain je trouverai quelque histoire bien embrouillée... (*Courant à la fenêtre.*) Pourvu que mon Léonard ne soit pas blessé!... Oh non! grâce au treillage, il a pu gagner le jardin!... (*Revenant en scène.*) Que d'amour, de dévouement! Que je l'aime!... (*Riant.*) Et pourtant quelle extravagance!... si on a vu un homme se sauver par ma fenêtre, et en plein jour encore?... N'importe, nous avons une journée de liberté et... Qui vient là?

SCÈNE VI.

MARION, TIENNETTE.

TIENNETTE, *entrant.*

Madame... (*Regardant autour d'elle.*) Je n'y comprends plus rien... c'est le peintre que j'ai fait entrer, et c'est M. de Cinq-Mars qui vient de sortir.

MARION.

Que veux-tu?

TIENNETTE.

Une dame qui est là...

MARION.

Une dame?

TIENNETTE.

J'ai dit que vous ne receviez personne; mais elle a insisté si vivement...

MARION.

Son nom?

TIENNETTE.

Elle ne veut pas le dire.

MARION.

Est-elle jolie?

TIENNETTE.

Je n'ai pas pu voir!... son visage est caché par un loup, et une grande mante enveloppe sa taille.

MARION, *souriant.*

Ceci a tout l'air d'une aventure. Ce n'est pas un amant déguisé?

TIENNETTE.

Oh non! une voix si douce!... (*L'imitant.*) «Priez » mademoiselle Marion de ne pas me refuser... il » y va de ma vie. »

MARION.

Quelque grâce à obtenir du cardinal! (*A Tiennette.*) Ce mystère pique ma curiosité... Fais entrer et laisse-nous.

Elle retourne à sa toilette.

TIENNETTE, *au fond.*

Par ici, madame, par ici!...

Henriette paraît, Tiennette lui montre Marion et s'éloigne en la regardant avec curiosité.

SCÈNE VII.

MARION, HENRIETTE, *la figure couverte d'un loup.*

HENRIETTE, *à part et tremblante.*

C'est elle!... Mon Dieu!... je n'oserai jamais... Une démarche si extraordinaire!... Une femme mariée venir demander conseil à Marion!... mais je n'y resterai qu'un instant.

MARION, *se retournant.*

Approchez, madame, approchez!...

HENRIETTE, *faisant quelques pas.*

Le cœur me bat...

MARION, *à part.*

Est-ce qu'elle va garder son masque? (*Faisant un geste pour le lui ôter.*) Souffrez d'abord que je vous débarrasse...

HENRIETTE, *émue.*

Pardon!... j'aurais désiré...

MARION.

Me priver du plaisir de voir les personnes que je reçois?... Impossible! (*A part.*) Elle est peut-être laide!... (*Henriette ôte son loup.*) Non, de beaux yeux... le regard timide... les modes de l'an passé! (*Haut.*) Vous venez de province?

HENRIETTE.

Oui, madame.

MARION.

J'ai beau chercher dans vos traits...

HENRIETTE, *tremblante.*

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de madame.

MARION.

Et vous venez me demander?...

HENRIETTE.

Oh! un grand service! mais je ne sais comment vous expliquer... comment vous apprendre.. Vous allez me trouver bien sotte, bien ridicule... il faut me pardonner, madame, je n'ai jamais vu le monde... (*Essuyant une larme.*) Et je suis si malheureuse!

MARION, *touchée.*

En effet, vous êtes tremblante... ces yeux pleins de larmes... (*Lui prenant la main.*) Pauvre enfant! vous m'intéressez. Allons, allons, dites-moi ce que vous désirez, et si c'est en mon pouvoir...

HENRIETTE, *respirant.*

Ah! que je vous remercie de m'encourager!... je crois que j'ai moins peur. (*S'enhardissant.*) Eh bien donc! vous saurez qu'une personne qui m'est bien chère...

MARION, *d'un air d'intelligence.*

Votre amant, n'est-ce pas?... cela va sans dire.

HENRIETTE, *déconcertée.*

Mon am... (*A part.*) Je ne pourrai jamais m'habituer à ce mot-là. (*Haut.*) Cette personne, en qui j'avais placé tout mon bonheur, toute ma vie! me délaisse, m'abandonne!

MARION.

Une coquette qui vous l'enlève? on ne voit que cela!... Vous êtes sûre qu'il en aime une autre?

HENRIETTE.

Je ne puis en douter. Un bon vieil oncle, le seul parent qui me reste, m'écrit que, depuis son arrivée à Paris, ce jeune homme ne bouge plus de chez une femme dont il n'a pu savoir le nom, mais qui doit être très-dangereuse! Mon oncle m'engageait à venir bien vite défendre mes droits... puis il ajoutait: « A quoi bon, pauvre enfant? si vous étiez coquette, » vous pourriez essayer de lutter; mais on n'apprend » pas cela au couvent, et l'on a tort, car c'est la » base de l'éducation des femmes. »

MARION.

Un homme de sens, monsieur votre oncle.

HENRIETTE.

Cela m'a donné une idée, extravagante sans doute; mais je m'y suis attachée comme à ma dernière branche de salut. Ce qu'on ne sait pas, me suis-je dit, on peut l'apprendre. Si quelqu'un m'enseignait cet art si difficile de séduire, de plaire... qu'il aime tant, puisqu'il va le chercher près d'un autre!... je pourrais peut-être à mon tour l'enlever à ma rivale... retrouver sa tendresse! (*Hésitant.*) Mais il faudrait quelqu'un de bien habile... de bien bon... et je suis venue à vous, madame.

MARION, *prête à éclater de rire.*

Quoi! sérieusement... c'est pour que je vous apprenne...

HENRIETTE, *naïvement.*

Je n'ai fait le voyage que pour cela.

MARION, *éclatant.*

Ah! ah! ah! c'est trop plaisant.

HENRIETTE, *les mains jointes.*

Oh! je vous en supplie, ne me refusez pas... je n'en ferai pas un mauvais usage! J'entendais dire bien du mal de vous, les femmes surtout... parce que vous vous faites aimer de tout le monde. Moi, j'ai pensé que celle qui possédait un pareil secret pouvait seule me sauver. Puisqu'elle est aimée, me disais-je, elle doit être heureuse, et si elle est heureuse, elle aura pitié de moi. (*L'admirant.*) Mais depuis que je vous ai vue, je n'ai plus tant d'espoir, et je crains bien que votre secret ne soit pas de ceux qui se donnent.

MARION, *flattée.*

Vraiment? Elle a un air de bonne foi qui me touche. (*Haut.*) Franchement, mon enfant, je ne m'attendais pas à professer... mais cette confiance ingénue, cet abandon... (*En confidence.*) Et puis vous l'avez deviné... j'aime, je suis heureuse... et je voudrais que tout le monde le fût.

HENRIETTE, *avec joie.*

Vous consentez?

MARION, *lui tendant la main.*

Volontiers! (*A part.*) Au fait, c'est original!... Je ne serai pas fâchée de laisser quelques élèves! (*Haut.*) Asseyons-nous.

HENRIETTE, *s'asseyant près d'elle.*

Que vous êtes bonne!

MARION, *souriant.*

C'est ce qu'ils disent tous. (*D'un air grave.*) Vous sentez, mon enfant, qu'il faut me parler comme à votre confesseur.

HENRIETTE, *souriant.*

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose cependant.

MARION, *de même.*

Mon Dieu, si!... Je ne vous demande pas votre nom, celui de votre amant... Quand on vient chez Marion avec tant de mystère... (*Geste d'Henriette.*) Vous craignez votre famille?... c'est bien! c'est tout simple, ça ne me regarde pas, et j'ai trop de générosité pour vous faire payer le service que je veux vous rendre. Mais voyons un peu : la coquette qui vous l'enlève, vous n'avez pu découvrir...

HENRIETTE, *naïvement.*

Pas encore; il paraît qu'il y en a beaucoup à Paris?

MARION.

C'est effrayant! surtout depuis que les dames de la cour s'en mêlent.

HENRIETTE.

Oh! ce doit être la plus redoutable! peut-être mademoiselle de Lenclos.

MARION.

Hum! nous aurions de la peine alors... Peste! Ninon! c'est le grand cordon de l'ordre!... N'importe, contez-moi tout... Comment cela a-t-il commencé? Il vous aimait d'abord éperdument?

HENRIETTE.

Ah! il semblait ne respirer que pour moi; et jugez si j'étais heureuse de sa tendresse, moi qui, élevée dans la retraite, au couvent, n'avais aucune idée d'un sentiment si doux et si nouveau! Aussi, dans la crainte de perdre un seul instant de notre bonheur, j'éloignais les importuns, je ne recevais personne; nous étions toujours seuls.

MARION.

Voilà déjà une faute capitale.

HENRIETTE.

C'était pour lui plaire... Au bout de quelques mois cependant, il me sembla distrait, rêveur; il s'absentait souvent pour régler des comptes avec ses fermiers.

MARION, *à part.*

Ou avec ses fermières.

HENRIETTE.

Alors je ne le quittai plus; cela lui donna de l'humeur; il devint brusque, emporté... il critiquait sans cesse mon esprit timide, mes manières gauches. Je pleurai, il se fâcha!... Alors, je l'avoue, dans mon désespoir, je perdis patience; pour la première fois je me plaignis, je l'accablai de reproches! Il s'écria qu'il ne pouvait plus vivre ainsi. « Ni moi non plus, lui dis-je, je suis trop malheureuse!... » Le croiriez-vous, madame? il partit pour Paris, et au bout de trois mois, une seule lettre!... une seule! qui me déclarait que nous nous étions trompés, que nos caractères ne se convenaient pas, et qui osait me proposer...

MARION.

De tout rompre?

HENRIETTE.

Oui! une séparation!... (*A part.*) Il l'avait signée, l'ingrat!... Je la lui ai renvoyée. (*Haut.*) Je répondis que je n'y consentirais jamais, que je l'aimerais toujours, et que son ingratitude ne pourrait éteindre un amour qui ne finirait qu'avec moi!

MARION, *se levant.*

Ah! quelle école!... Assez, assez, ma chère, je connais la cause de vos chagrins.

HENRIETTE, *interdite.*

Comment! vous savez?...

MARION, *baissant la voix.*

Sans doute! vous l'aimiez trop.

HENRIETTE.

Et le moyen de le ramener?

MARION.

C'est de l'aimer moins.

HENRIETTE.

Il n'y en a pas d'autres?... celui-là serait trop difficile.

MARION.

Il faut le feindre!... Voyez-vous, mon enfant, les hommes n'ont de constance que pour les femmes qu'ils craignent de perdre. Le trésor le plus précieux, fût-ce l'amour d'un ange, n'a plus de prix pour eux dès qu'ils en sont certains; mais qu'ils soient inquiétés dans leur possession, et le trésor leur redevient plus cher que jamais.

HENRIETTE.

Ainsi, vous pensez que j'aurais dû...

MARION.

Ne point vous isoler; recevoir vos amis, vos voisins, vous entourer d'adorateurs.

HENRIETTE.

J'entends bien... mais où en trouver, des adorateurs?

MARION.

Partout! il y en a toujours... Un sourire, un regard, lancés à droite, à gauche. Tant pis sur qui ça tombe... on prend ceux des autres.

HENRIETTE.

Elles doivent jeter les hauts cris?

MARION.

C'est là le joli! Règle générale, ma chère, entre femmes point de pitié!... on s'embrasse et on s'enlève un amant; c'est reçu.

HENRIETTE.

Ah! quel monde horrible!

MARION.

Mais non; c'est le beau monde!

HENRIETTE.

Mais comment entretenir sans danger l'amour de tant de personnes que l'on ne veut pas aimer; car on ne peut pas les aimer tous?

MARION.

Nous avons plusieurs moyens. D'abord (et ceci est la base du système), au milieu de cette foule d'adorateurs, on en choisit un... le plus insignifiant, mais d'une patience à toute épreuve... qui est toujours là, prêt à profiter en apparence du plus léger refroidissement de ses rivaux; sa vue seule entretient les craintes, irrite les amours-propres, empêche les défections... C'est ce que j'appelle l'*épouvantail*.

HENRIETTE.

L'épouvantail!... mais son utilité doit le rendre plus exigeant?

MARION.

Non, parce que de sa nature l'épouvantail espère toujours et n'obtient jamais. D'ordinaire, il est vieux et laid. Vous verrez le mien, le commandeur de Lonjumeau... Il est très-convenable!

HENRIETTE.

Il ne se décourage pas?

MARION.

Du tout!... c'est un souffre-douleur perpétuel!.. c'est une place de confiance.

HENRIETTE.

Et les autres, s'ils deviennent trop pressans?

MARION.

On les éloigne par une promesse, une querelle! ou on leur parle mariage!... ça les calme tout de suite. Cela m'a parfaitement réussi avec ce pauvre Cinq-Mars. Je lui ai signifié que je ne lui appartiendrais que lorsque je porterais son nom... Il a eu une peur!... s'il m'avait prise au mot, j'étais perdue. Après cela, il y a mille autres petites ruses : les larmes, les éclats de rire, les spasmes, les migraines, les évanouissemens...

HENRIETTE, *étourdie*.

Ah! comme c'est compliqué... jamais je ne m'y reconnaîtrai.

MARION, *souriant*.

Bon! avec des dispositions... et vous devez en avoir! Des yeux comme ceux-là...

HENRIETTE.

Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; mais comment retenir tant de détails?

MARION.

Oui, je conçois... si vous pouviez me voir agir, on saisit bien mieux... (*Frappée d'une idée.*) Eh! mais qui vous empêche de passer la journée avec moi?

HENRIETTE, *troublée*.

Ici?... chez vous?

MARION.

Pourquoi pas? Vous n'êtes connue de personne à Paris. Je vous présenterai comme une jeune dame que j'attendais de Lorraine et dont le voyage est retardé.

HENRIETTE, *avec embarras*.

Oh! non! je ne puis... je craindrais d'abuser...

MARION.

Du tout, ce sera charmant!... D'ailleurs je me suis prise d'affection pour vous, et je ne veux pas laisser votre éducation incomplète. Un tour à la Place-Royale, ce soir le bal masqué, cela vous avancera beaucoup!... Vous me verrez au milieu de ma cour, comme je gouverne tout cela, comme je maintiens l'équilibre... car l'essentiel est de ne jamais perdre un seul de ses sujets.

HENRIETTE.

Mais ceux qui s'impatientent... qui menacent de s'en aller?...

MARION.

On leur ouvre les deux battans, et ils restent.

LE COMMANDEUR, *en dehors*.

Je vous dis que je lui parlerai.

MARION.

Eh! justement... tenez, en voilà un qui vient me faire une scène.

HENRIETTE.

Vraiment?... oh! je serais curieuse...

MARION.

Vous allez voir!

HENRIETTE, *voulant sortir*.

Non... je m'en vais.

MARION, *regardant*.

Restez donc; le voici .. cela se trouve très-bien. C'est le commandeur de Lonjumeau.

HENRIETTE, *regardant*.

L'épouvantail? Ah! quelle figure renversée!

MARION.

C'est qu'il est dans son mauvais jour! Il va me dire que sa position n'est pas tenable.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *d'un air furieux*.

Oui, palsambleu! je veux lui déclarer!... (*Apercevant les dames.*) Ah! diable! elle n'est pas seule.

MARION.

Vous voilà, mon bon Gaucher, mon vieil ami?... Qu'avez-vous donc? je vous trouve un air singulier

LE COMMANDEUR, *s'excitant*.

Ce que j'ai, Marion! ce que j'ai...

MARION, *l'interrompant*.

Saluez d'abord madame de Failly, que j'attendais de Lorraine.

HENRIETTE, *bas à Marion*.

Madame de Failly!... moi?

MARION, *bas*.

Cela vous donne une contenance.

LE COMMANDEUR, *saluant et bas à Marion*.

Je me suis douté que c'était elle!

MARION.

Vous êtes fort en physionomies!... mais cela rend pas la vôtre meilleure. Qu'y a-t-il donc?

LE COMMANDEUR.

Il y a, Marion... que la position n'est plus tenable, et je viens...

MARION.

A propos! pendant son séjour, madame de Failly aura besoin d'un chevalier... je vous donne à elle.

LE COMMANDEUR.

Vous me donnez!... (*A part.*) Je ne souffrirai pas...

MARION, *bas à Henriette.*

Répondez donc un mot.

HENRIETTE, *à part.*

Allons, me voilà engagée... (*Au commandeur.*) Je serais bien heureuse, monsieur, de me trouver sous votre sauvegarde.

LE COMMANDEUR, *avec empressement.*

C'est moi, madame, qui suis trop flatté...

HENRIETTE, *bas à Marion.*

Ce serait donc aussi mon épouvantail?

MARION, *bas.*

Oui, il peut servir pour deux.

LE COMMANDEUR, *reprenant sa colère.*

Mais le procédé n'en est pas moins outrageant! La bombe éclate enfin...

HENRIETTE, *effrayée.*

Monsieur!...

LE COMMANDEUR.

Ne soyez point effrayée, madame; c'est l'habitude des camps. Je vous le répète, Marion, la position n'est pas...

MARION, *l'interrompant.*

Avez-vous pensé à ma nouvelle parure?

LE COMMANDEUR.

On vous l'apportera demain, mais...

MARION.

Et Léonard!... l'avez-vous recommandé?

LE COMMANDEUR.

Je l'ai fait mettre sur la liste des jeunes peintres que l'on envoie à Rome! mais...

MARION, *vivement.*

Ce n'est pas cela! qui vous parle de l'envoyer à Rome? vous êtes d'une maladresse!...

LE COMMANDEUR, *hors de lui.*

Ah! si vous croyez que j'ai la tête à moi!... j'en fais juge madame. Après ma déroute de Flandre, M. le cardinal me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il savait pourquoi; il me donne un régiment de lansquenets que je mets à vos pieds... vous restez insensible!... bien. Je pars pour Montauban, chargé d'y faire entrer un convoi que M. de Rohan surprend dans un défilé; pas un de nous n'échappe, obligés de nous rendre!... c'est un des beaux faits d'armes dont j'aie été témoin! Mais son Éminence savait encore pourquoi... elle me donne le bâton de mestre-de-camp que je vous apporte, et vous me renvoyez indéfiniment! Que diable! je ne sais plus que faire, moi... On n'a pas toujours des occasions d'avancement; la fortune peut se lasser de me favoriser. Aussi, mon parti est pris; puisque rien ne peut vous fléchir, puisque rien ne peut toucher ce cœur de marbre, je pars, je me retire dans ma terre de la Gaucherie... Du moins, j'y vivrai seul, et je ne verrai plus une ingrate qui ne compte pour rien dix années de services et de dévouement.

HENRIETTE, *bas à Marion.*

Pauvre homme!... il me fait de la peine.

MARION, *bas.*

Ah! si vous vous apitoyez, ma chère, vous êtes perdue.

HENRIETTE, *bas.*

Il ne faut donc pas?

MARION, *bas.*

Jamais! D'ailleurs il n'a pas envie de s'en aller. Autre règle générale : il faut toujours croire le contraire de ce qu'on dit. (*Haut et d'un ton sec.*) C'est bien, monsieur, c'est bien!...Vous voulez me quitter? je ne vous retiens plus! partez.

LE COMMANDEUR, *un peu inquiet.*

Je ne dis pas précisément... aujourd'hui...

MARION.

Si fait! le plus tôt sera le mieux!... (*avec un soupir*) pour moi-même!..

LE COMMANDEUR.

Comment?

MARION.

Brisons là! Je croyais avoir un ami...

LE COMMANDEUR.

Mais... certainement!...

MARION.

Un ami sûr, à qui je pouvais confier mes peines les plus secrètes...

LE COMMANDEUR.

C'est vrai!... elle me disait tout.

MARION.

Je me suis bien trompée sur votre compte!

LE COMMANDEUR.

Cependant vous ne pouvez douter...

MARION.

Moi qui me faisais des reproches!... qui me répétais souvent : « Ce pauvre Gaucher! c'est celui-là qui mérite d'être aimé... et un jour viendra... certainement... » Demandez à madame ce que je pense de vous.

HENRIETTE, *embarrassée.*

Moi!

LE COMMANDEUR, *à Henriette.*

Il serait possible!... quoi! madame?...

HENRIETTE, *hésitant.*

Je ne puis nier, monsieur... qu'on m'a beaucoup parlé de vous.

LE COMMANDEUR, *transporté.*

Marion!...

MARION, *jouant la colère.*

Mais maintenant je vous déteste... Allez-vous-en.

LE COMMANDEUR, *à ses pieds.*

Ah! Marion! Marion! je suis un misérable... un monstre... Accablez-moi des noms les plus odieux... je les mérite tous.... mais ne me retirez pas une affection qui m'est plus précieuse que la vie!

MARION, *d'un air languissant.*

Vous ne la méritez guère!

LE COMMANDEUR, *tendrement.*

Si, Marion!

MARION.

Me donner de pareils chagrins!

LE COMMANDEUR.

Je vous les ferai oublier... par une soumission sans bornes!

MARION, *soupirant.*

Ah! qu'on est faible avec les gens qu'on aime! (*Au commandeur.*) Relevez-vous, monsieur, et une autre fois n'abusez pas de l'empire que vous avez sur moi.

LE COMMANDEUR, *lui baisant la main.*

Ah! Dieu!...

HENRIETTE, *bas à Marion.*

C'est étonnant, comme ça paraît facile.

MARION, *bas.*

Avec lui!... mais il y en a d'autres... Qu'est-ce que j'entends là? Voyez donc, commandeur.

LE COMMANDEUR, *à la fenêtre.*

Une foule d'équipages brillans qui se rendent à la Place-Royale.

MARION.

En effet, voici l'heure de la promenade; je ne puis y manquer. (*A Henriette.*) Vous venez avec moi?

HENRIETTE, *bas.*

Oh! non, non, je me sauve.

MARION, *bas.*

Impossible maintenant; vous ne pouvez plus me démentir... vous voilà présentée.

HENRIETTE, *bas.*

Comment?

MARION, *bas.*

Et je veux vous servir malgré vous. (*Appelant.*) Holà!... appelez donc Tiennette, commandeur.

HENRIETTE.

Mais...

LE COMMANDEUR, *avec empressement.*

Tiennette! Tiennette!

Tiennette paraît à la porte.

MARION, *à Tiennette.*

Conduisez Mme de Failly... vous ôterez sa mante, vous relèverez ses cheveux...

HENRIETTE, *bas.*

Mais écoutez...

MARION.

Allez, mon cœur, je vous attends. Commandeur, donnez donc la main.

LE COMMANDEUR, *donnant la main à Henriette.*

Oh! pardon!

HENRIETTE, *à part et toute troublée.*

Eh bien! me voilà entraînée malgré moi! Dieu sait qu'il n'y a pas de ma faute, et si je fais mal, c'est sur mon mari seul que le blâme doit retomber.

Elle suit Tiennette, Marion la suit jusque sur le seuil de la porte et lui fait des recommandations.

SCÈNE IX.

MARION, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Pauvre Marion! elle ne m'a jamais si bien traité! et sans ce maudit Cinq-Mars, et puis Grammont, et puis... Si je pouvais les écarter tous, peu à peu je finirais par arriver...lentement et après mille traverses! mais j'arriverais.

MARION, *à part et près de la porte.*

Et ce Léonard qui ne vient pas. (*Apercevant son épée.*) Ah! son épée que j'oubliais!

LE COMMANDEUR, *à part.*

J'ai déjà parlé d'une ambassade pour Grammont; j'ai poussé au mariage de Cinq-Mars avec la nièce du cardinal, et quant au petit peintre, que personne ne soupçonne et qui est peut-être le plus dangereux... Elle a beau dire, si on pouvait l'envoyer à Rome... Je n'ai rien vu de lui; mais je me figure que c'est un jeune homme de la plus grande espérance.

MARION, *venant à lui avec l'épée.*

Homme injuste! qui me cherchiez querelle au moment où je m'occupais de vous... Tenez, mon chevalier...

LE COMMANDEUR, *regardant l'épée.*

Que vois-je? une pareille faveur!

MARION.

Que tout le monde l'ignore!... la moindre indiscrétion...

LE COMMANDEUR.

On m'arracherait plutôt la vie!

MARION

Très-bien! (*A part.*) C'est Léonard!

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ravissante créature!

SCÈNE X.

LES MÊMES, SENNETERRE, *entrant par le fond.*

MARION, *bas et allant à lui.*

Vous voilà enfin!

SENNETERRE, *bas.*

Ah! Marion! je suis le plus heureux des hommes! depuis que je vous ai entendue.. (*montrant le rideau*) là... que j'ai la certitude d'être aimé! je n'ai pas perdu une minute pour vous consacrer ma vie!.. J'ai vu des gens de loi...

MARION, *étonnée et riant.*

Perdez-vous la tête?... Qu'avons-nous besoin de gens de loi?

SENNETERRE, *de même.*

Oh! oui, vous ne pouvez me comprendre!... un secret... une résolution... Il faut absolument que je vous parle, que vous m'accordiez un rendez-vous; c'est très-sérieux...

MARION, *souriant.*

Oh! je m'en doute. (*Montrant le commandeur.*) Chut!

LE COMMANDEUR, *l'apercevant.*

En voilà déjà un!...D'où sort-il?... (*Haut.*) Bonjour!... bonjour, mon cher!... enchanté... J'ai vu le cardinal.. quand vous voudrez aller à Rome...

SENNETERRE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il veut que j'aille faire à Rome?

MARION.

C'est bien, commandeur!... Cherchez donc mon éventail...

Le commandeur remonte la scène

SENNETERRE, *bas.*

Où vous verrai-je?...

MARION, *bas et regagnant sa toilette.*

Ici même!... ce soir!... ce sera facile... Justement Cinq-Mars est de service au Louvre jusqu'à demain, et...

SENNETERRE, *bas.*

Ah! il est de service... à merveille!

CINQ-MARS, *en dehors.*

C'est bien!... c'est bien!... que ma voiture attende!...

SENNETERRE.

Qu'entends-je!... c'est lui!

MARION.

Ah! mon Dieu!... qui peut le ramener?...

LE COMMANDEUR, *le voyant.*

A l'autre, à présent!.. Monsieur de Cinq-Mars!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CINQ-MARS.

CINQ-MARS, *gaîment.*

Moi-même, cher commandeur!.... On ne m'attendait plus?... voilà comme je suis!... j'adore les surprises, moi!... ça fait tableau!... (*A Senneterre.*) N'est-ce pas, mon petit Michel-Ange?

SENNETERRE, *à part.*

Que le ciel le confonde!

MARION, *avec un sourire forcé.*

Ah! que c'est aimable à vous! Vous m'aviez fait craindre que l'on ne vous vît pas de la journée.

CINQ-MARS.

Oui, tout est changé; une grande chasse à Rueil, chez le cardinal; le roi est déjà parti, et comme j'avais quelques heures à vous donner, ma toute belle... (*à part*) j'ai voulu voir si l'épée au nœud d'argent... Celui qui la porte, d'abord, je le tue. (*Haut.*) Vous alliez sortir?

MARION.

Mon Dieu, non! c'est-à-dire le hasard, une jeune dame de province qui m'arrive et qu'il faut promener.

CINQ-MARS.

Ah! cette dame que vous attendiez, elle est ici?

MARION.

Oui, Mme de Failly. Elle répare le désordre de a toilette, elle est si impatiente de voir Paris!

CINQ-MARS.

Nous lui en ferons les honneurs! Comment donc, une jolie femme, à ce qu'on dit, cela nous regarde, c'est dans nos attributions!

LE COMMANDEUR, *passant à la droite de Senneterre.*

Il est d'une suffisance!...

CINQ-MARS, *à part, en passant près de Senneterre.*

Le petit peintre n'a point d'épée, ce n'est pas lui, je m'en doutais. (*Apercevant l'épée du commandeur.*) Oh! le vieux commandeur, c'était lui. (*Il rit en le regardant.*) Ah! ah! ah! ah!

LE COMMANDEUR, *le regardant à part.*

Qu'est-ce qui lui prend? Il a un air goguenard! (*Bas à Senneterre.*) Je ne peux pas souffrir cet homme-là!

SENNETERRE, *bas.*

Et moi donc? (*Remarquant son épée.*) Eh! mais.. commandeur, qui vous a donc donné cette épée?

LE COMMANDEUR, *reculant.*

Hum!... jeune homme... chut!... une pareille question!...

MARION, *bas à Senneterre.*

Cinq-Mars l'avait vue!

SENNETERRE, *à part.*

Je comprends!

CINQ-MARS, *riant plus fort.*

Dites donc, commandeur, qui vous a donné cette épée?

LE COMMANDEUR, *outré.*

Encore!

CINQ-MARS, *riant toujours.*

Permettez que j'examine...

LE COMMANDEUR, *la main sur la garde et regagnant la gauche.*

Arrière, monsieur de Cinq-Mars! on n'y touche que par la pointe.

CINQ-MARS, *riant plus fort et à lui-même.*

Oh! oh! (*à part*) c'est bien elle! (*Bas à Senneterre.*) Étais-je simple de m'inquiéter! J'avais vu cette épée sur ce fauteuil, et je m'étais figuré...

SENNETERRE, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! très-bien.

CINQ-MARS, *éclatant.*

Il l'aura oubliée hier soir; l'habitude de la laisser dans tous les coins!

SENNETERRE, *riant plus fort*

C'est cela: ah! ah! ah! ah!

TOUS DEUX, *de même.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMMANDEUR, *choqué*

Qu'est-ce qu'ils ont donc? Hum!... finira mal, monsieur de Cinq-Mars.

MARION, *s'interposant.*

Messieurs! messieurs! voici madame de Failly.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

MARION, *allant à elle.*

Venez donc, ma chère!

HENRIETTE, *bas.*

Ah! ne m'abandonnez pas, je vous en prie!... je suis toute tremblante.

CINQ-MARS, *d'un air galant.*

Enchanté, belle dame.

MARION.

Mais levez donc les yeux!

SENNETERRE, *de même.*

Chacun s'empressera... (*La regardant, à part.*) Ciel! ma femme!...

HENRIETTE, *même jeu.*

Mon mari!

MARION, *bas à Henriette.*

C'est Léonard... celui que j'aime!

HENRIETTE, *à part.*

Léonard... c'était pour elle... c'était Marion!... Ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

SENNETERRE, *à part.*

Sous le nom de Mme de Failly?

CINQ-MARS, *à Senneterre.*

Elle n'est pas mal au moins!

MARION, *la voyant chanceler.*

Eh mais! qu'avez-vous donc?

HENRIETTE, *balbutiant.*

Rien!... rien!... j'ai cru... c'est-à-dire une faiblesse... un étourdissement...

LE COMMANDEUR

Le voyage?

CINQ-MARS.

Un peu de fatigue?

SENNETERRE, *à part.*

Je suis sur des charbons ardens!... Ma femme chez Marion... Elle a donc découvert?... c'est pour me surprendre... et si je dis un mot... si je me nomme, je me livre aux brocarts!

HENRIETTE, *bas à Marion.*

Je voudrais m'en aller.

MARION, *bas à Henriette.*

Y pensez-vous? quand cela va si bien! D'ailleurs, j'ai besoin de vous. (*Haut.*) Commandeur, mes gants... (*Bas.*) Et maintenant, vous ne pouvez me refuser vos bons offices.

HENRIETTE, *bas.*

Que voulez-vous dire?

MARION, *bas.*

Pendant la promenade, occupez-vous un peu de Cinq-Mars.

HENRIETTE, *de même.*

Moi!

MARION, *de même.*

Cela vous exercera!... et puis Léonard m'a demandé un rendez-vous, et nous ne pouvons nous dire un mot sans que ce maudit jaloux soit toujours là.

HENRIETTE, *à part.*

Un rendez-vous! Ah! mon Dieu!

UN VALET, *au fond et annonçant.*

Mylord duc de Buckingham, MM. de Gondy, de Grammont et de Villarceaux, viennent d'entrer au salon.

MARION.

C'est pour nous accompagner... mon cortége ordinaire. Nous ferons un effet!... Allons, messieurs... Allons, ma chère.

CINQ-MARS.

La Place-Royale est déjà éblouissante de toilettes.

LE COMMANDEUR.

Vous les éclipserez toutes.

MARION.

J'y compte bien!... (*A Tiennette qui revient.*) Tiennette, mon bouquet, mon loup.

HENRIETTE, *timidement.*

Mais, j'aurais préféré...

MARION.

Avoir M. de Cinq-Mars pour cavalier?... c'est trop juste! (*Poussant Cinq-Mars auprès d'elle.*) Marquis, Mme de Failly réclame votre main.

CINQ-MARS, *s'empressant.*

Trop heureux! (*A Marion en passant.*) J'espère que vous n'accepterez pas le bras de Buckingham?

MARION.

Du tout, je prends celui de Léonard... êtes-vous tranquille?

CINQ-MARS.

O mon Dieu! je suis plein de confiance; mais j ne vous perds pas de vue.

SENNETERRE, *bas à Marion.*

Quoi! vous souffrez...

MARION, *bas.*

Je l'ai fait exprès; nous pourrons causer. (*Haut.*) Partons, messieurs.

SENNETERRE, *à part.*

Se montrer en public avec Marion... Ah! je ne la quitte pas, et saurai la punir d'une pareille imprudence.

Au moment où le commandeur offre sa main à Marion, elle prend le bras de Senneterre.

LE COMMANDEUR, *à part, et choqué.*

Le jeune peintre qui lui donne la main! Décidément, il faut qu'il aille à Rome.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *puis* SENNETERRE.

HENRIETTE, *entrant et regardant autour d'elle.*

Je les ai perdus au milieu de la foule, et dans mon inquiétude, j'ai voulu voir si Marion... non, elle n'est pas rentrée... Mais mon mari... (*Le voyant.*) Ah! c'est lui... le voilà!... il m'a suivie.

SENNETERRE, *paraissant au fond.*

Vous ici, madame?

HENRIETTE, *avec embarras.*

Oui, j'avais oublié... je voulais... reprendre ma mante pour m'éloigner. Ah! mon ami, que je suis heureuse de vous revoir!

SENNETERRE, *froidement.*

Il n'est pas question de moi, madame!... Vous ici... dans cette maison!...

HENRIETTE, *timidement*

Eh mais! vous y êtes bien.

SENNETERRE, *vivement.*

La marquise de Sennecterre sous un nom supposé !

HENRIETTE, *de même.*

J'ai cru devoir suivre votre exemple.

SENNETERRE, *plus vivement.*

Encore une fois, madame, il n'est pas question de moi !... Ma présence en ces lieux tient à des intérêts... politiques... parce que... tout le monde sait... que Mlle Delorme... se trouve, à cause du cardinal... Bref, c'est un secret d'état que je ne puis vous confier. Mais vous, madame, quitter votre château de Bretagne à mon insu, malgré mes ordres, pour me suivre, m'épier, me rendre la fable de tout Paris !...

HENRIETTE, *tremblante.*

Ah ! ne le croyez pas !

SENNETERRE, *avec emportement.*

Alors, que vouliez-vous donc ?

HENRIETTE.

Hélas ! le sais-je moi-même ? quand votre voix menaçante... Écoutez-moi, Léon, et surtout ne vous fâchez pas, car cela me trouble ! Mon Dieu, je ne vous accuse pas, j'ai assez d'amour dans le cœur pour tout pardonner... Mais pourquoi me fuir ? Je sais bien que je n'ai pas l'esprit, les grâces qui peuvent vous charmer dans une autre, que vous ne serez jamais fier de mes succès... mais moi, Léon, je n'ai jamais aimé que vous... et je vous aime tant !...

SENNETERRE, *à lui-même.*

Encore des reproches !

HENRIETTE, *à part*

Voilà que je l'ennuie déjà... Si je pouvais me rappeler la leçon, essayer un peu de coquetterie... c'est bien légitime. (*Haut.*) D'ailleurs, des succès ! qui vous dit que je n'en aurais pas, si je voulais m'en donner la peine... Je suis jeune, pas plus mal qu'une autre.

SENNETERRE, *à part.*

Des prétentions, à présent, il ne lui manquait plus que cela.

HENRIETTE, *même jeu.*

Si c'est là ce qui vous plaît, eh bien ! nous recevrons grand monde ; on me fera la cour, ça vous flattera.

SENNETERRE, *offensé.*

Par exemple !

HENRIETTE.

Mais je n'aimerai que vous.

SENNETERRE, *avec impatience.*

Eh ! mon Dieu !

HENRIETTE, *se dépitant.*

Eh bien, non ! je ne vous aimerai pas.

SENNETERRE, *piqué.*

Comment, madame ?

HENRIETTE, *vivement.*

Non, monsieur, non, je ne vous aimerai plus... Croyez-vous donc que ce soit si difficile ?

SENNETERRE, *piqué.*

Oh ! vous me l'avez assez prouvé.

HENRIETTE, *vivement.*

Et comment cela, monsieur ?

SENNETERRE.

En me contrariant sans cesse ; en me rendant mon château insupportable... moi qui aime la retraite !...

HENRIETTE, *avec ironie.*

C'est pour cela que vous n'y étiez jamais.

SENNETERRE, *s'animant.*

Parce que vous m'avez forcé de le fuir !

HENRIETTE, *de même.*

Parce que vous avez le caractère le plus léger !..

SENNETERRE.

Et vous le plus injuste !

HENRIETTE.

Qui m'a rendue si malheureuse !... Et si j'avais pu me soustraire à cette tyrannie...

SENNETERRE.

Vous en aviez les moyens... cet acte de séparation que vous m'avez renvoyé...

HENRIETTE, *avec amertume.*

Et que vous aviez signé d'avance...

SENNETERRE.

Eh bien ! madame, il fallait en faire autant !

HENRIETTE.

Oui ! j'ai eu tort... et après une pareille conduite ; si cet acte, qui doit nous rendre la liberté, était là... oui, s'il était là, monsieur... je le signerais sur-le-champ !

SENNETERRE.

Le voici, madame !

HENRIETTE, *stupéfaite et à part.*

Ciel !...

SENNETERRE.

Et puisque nous sommes d'accord et qu'il y a là tout ce qu'il faut...

HENRIETTE, *à part.*

Qu'ai-je fait ?... O mon Dieu ! je n'y suis plus ! ma tête se perd... et personne pour me conseiller ! Ah ! elle dit que lorsqu'on veut s'en aller, il faut ouvrir les deux battans !... c'est peut-être le seul moyen.

SENNETERRE, *lui montrant le papier.*

Eh bien ! madame ?

HENRIETTE, *vivement et courant à la table.*

Eh bien ! monsieur... je signe !... je signe avec joie !... (*Écrivant tout en parlant.*) Et je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie.

SENNETERRE, *étonné.*

Ah ! je ne m'attendais pas à tant de sympathie !

HENRIETTE, *écrivant.*

Tout ce que je demande, c'est qu'on ne perde pa une minute, pas un instant, pour m'affranchir d'un lien qui m'est odieux !

SENNETERRE, *pendant qu'elle cachète le paquet.*

Vous serez servie à souhait. Le cardinal est tout-puissant ; entre gens de notre condition, il ne veut pas d'éclat... il suffit d'un consentement mutuel, et dès qu'il aura cet acte entre les mains, nous sommes libres ! C'est absolument comme si nous n'avions jamais été mariés.

HENRIETTE, *achevant d'écrire l'adresse.*

C'est bien, c'est bien, monsieur ! (*A part.*) Mais comment faire ?... à qui le confier ?...

LE COMMANDEUR, *en dehors.*

Tiennette! Comtois!...

HENRIETTE, *à part.*

Ah! le commandeur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *parlant à la coulisse.*

Trouvez-moi donc mon ivrogne de cocher, qui abandonne son poste!... Le bélître me fera manquer l'audience du cardinal!

HENRIETTE, *à part.*

L'audience du cardinal!

LE COMMANDEUR, *à Senneterre.*

Je l'avais oubliée, et sans Bassompierre que j'ai rencontré à la Place-Royale, et qui s'y rendait en toute hâte... (*Apercevant Henriette.*) Eh! bon Dieu! madame de Failly! Comment, belle dame, vous avez quitté la promenade dans le moment le plus agréable... celui où on ne peut plus faire un pas sans être étouffé?

HENRIETTE, *se levant.*

Oui... ce bruit, cette foule si nouvelle pour moi... je me suis sentie un peu indisposée...

LE COMMANDEUR, *avec intérêt.*

Mais cela va mieux?

HENRIETTE, *s'efforçant de sourire.*

Oh! beaucoup mieux! ce n'était rien... et jamais je ne me suis si bien portée. Commandeur, vous avez tout pouvoir auprès de son Éminence... voici une demande que je tiendrais à lui faire parvenir sur-le-champ.

SENNETERRE, *à part.*

Allons, elle est plus pressée que moi! c'est clair, elle ne m'a jamais aimé.

LE COMMANDEUR.

Je m'en charge. Je ne sais pas ce que c'est; mais je l'appuierai de toutes mes forces; fiez-vous à moi.

SENNETERRE, *à part.*

A merveille!

HENRIETTE, *à part.*

Et maintenant que j'ai pris mon parti... commandeur, une visite indispensable... Vous serez assez bon pour me donner la main jusqu'à ma voiture?

LE COMMANDEUR, *avec empressement.*

Trop flatté... ne suis-je pas votre chevalier?

HENRIETTE.

Je n'en veux pas d'autre!... Venez. (*A part.*) Et ce rendez-vous avec Marion!... Ah! si j'osais!!! (*A Senneterre.*) Monsieur, je vous salue.

Elle sort avec le commandeur.

SCÈNE III.

SENNETERRE, *seul, après un silence.*

C'est elle qui l'a voulu!... Je n'ai pas de reproche à me faire!... j'ai mis tous les procédés de mon côté!... Après tout, cela vaut mieux: nos fortunes sont distinctes, la sienne est considérable... Nous vivrons très-agréablement, moi ici, elle là-bas, au fond de la Bretagne... Mais a-t-on idée d'une pareille folie!... s'introduire chez Marion! se lier avec elle! se donner un ridicule!... ces provinciales n'ont pas le moindre tact. Dieu merci! elle s'éloigne... la voilà partie, et dans quelques heures, sans doute, elle sera sur le chemin de Bretagne. Je suis libre, enfin!... me voilà redevenu garçon!... Comme ce mot seul vous fait respirer plus à l'aise... Libre! libre de consacrer ma vie à la seule femme qui comprenne l'amour et dont la tendresse puisse vous donner quelque orgueil!... la seule, qui, tour à tour, vive, gaie, sensible, folle, spirituelle, malicieuse, vous offre réunis tous les charmes, tous les attraits de mille femmes à la fois! Et c'est moi qu'elle aime! c'est moi!... Marion... Elle va venir ici!... seule tous deux! elle me l'a dit... (*Écoutant.*) Justement!.. c'est sa voix... c'est elle... (*Il regarde.*) Encore ce Cinq-Mars!... Ah! il faudra pourtant qu'elle rompe avec tous ces gens-là!

Il s'assied près de la table.

SCÈNE IV.

SENNETERRE, MARION, CINQ-MARS.

MARION, *à Cinq-Mars.*

Vous êtes insupportable.

CINQ-MARS.

Je te dis que tu l'as regardé en souriant...

MARION.

Grammont?

CINQ-MARS.

Ou Buckingham... peut-être tous les deux.

MARION, *avec humeur.*

Vous rêvez!...

CINQ-MARS.

Alors pourquoi t'esquiver de la promenade?

MARION.

Que vous importe?

CINQ-MARS.

C'est que tu avais donné un rendez-vous?

MARION, *avec impatience.*

Eh bien! oui, là!... j'avais donné un rendez-vous ici, dans mon boudoir!... (*Montrant Léonard.*) à monsieur que voilà. Êtes-vous content?

CINQ-MARS, *étonné et regardant Léonard.*

Ah!... le petit peintre!... pour une séance? (*Passant près de Senneterre.*) Vrai!... vous l'attendiez?

SENNETERRE, *se levant.*

Avec la plus vive impatience.

CINQ-MARS.

C'est différent! (*A part.*) Elle en attend peut-être aussi un autre! Dites donc, Léonard?

SENNETERRE.

Monseigneur?...

CINQ-MARS, *bas.*

Rendez-moi un service... ne la quittez pas, prolongez la séance.

SENNETERRE, *bas.*

Si cela peut vous obliger?

CINQ-MARS, *bas.*

Oui! entre nous, j'ai peur de quelque diablerie. (*S'asseyant près de la table.*) Du reste, je ne pars pas encore, et je ne serai pas fâché d'assister...

MARION, *le regardant.*

Eh bien! vous restez là?

CINQ-MARS.

Pour voir où en est votre portrait!... Faites comme si je n'y étais pas; commencez toujours, ça m'amusera.

MARION, *avec humeur.*

Du tout! vous nous gêneriez.

CINQ-MARS.

Je ne dirai rien.

MARION.

Je vous connais, vous n'y tiendriez pas! Et cette chasse à Rueil où l'on vous attend!... Allons, allons... partez et envoyez-moi Tiennette pour me recoiffer... (*Bas à Senneterre.*) pour faire défendre ma porte.

CINQ-MARS, *se levant.*

Puisque tu le veux absolument... (*Revenant.*) A propos, qu'est donc devenue Mme de Failly?

MARION.

Je vous le demanderais; vous lui donniez le bras.

CINQ-MARS.

Ma foi! dans un moment de cohue où j'étais fort inquiet de vos œillades, je me suis approché pour entendre ce que vous disiez à ce petit mauvais sujet d'abbé de Gondy; elle a quitté mon bras ou j'ai quitté le sien, je ne sais lequel... mais nous avons été séparés et je n'ai pu la rejoindre.

MARION.

C'est joli! on vous confiera des dames, une autre fois!... Et moi qui l'ai invitée à souper!

CINQ-MARS.

Oh! elle se retrouvera... rien ne se perd à la Place-Royale. Savez-vous qu'elle est charmante, cette petite femme?...

SENNETERRE, *d'un air indifférent.*

Pouh!

CINQ-MARS.

Pardonnez-moi; j'ai causé avec elle. A travers son petit embarras provincial, on distingue du charme, de la grâce, de l'esprit.

SENNETERRE, *à part.*

Il s'y connaît!

MARION, *à Cinq-Mars.*

Mais allez-vous-en donc!

CINQ-MARS.

Et un piquant, une malice dans ses observations! Je vous certifie que si elle peut parvenir à vaincre sa timidité, elle aura du succès! Elle a été remarquée, suivie... et je ne serais pas surpris qu'un galant nous l'eût déjà enlevée.

SENNETERRE, *souriant à Marion.*

Et si bien enlevée, je crois, que nous ne la reverrons plus.

UN VALET, *annonçant.*

Madame de Failly!

SENNETERRE, *étonné.*

Hein?..

SCENE V.

LES MÊMES, HENRIETTE, *en toilette très-élégante.*

CINQ-MARS.

Eh! la voilà... au moment où nous nous désolions.

SENNETERRE, *à part.*

Encore elle!

MARION, *assise à sa toilette.*

C'est vous, mon cœur!

HENRIETTE, *allant à Marion.*

Pardon! j'étais si impatiente de me rendre à votre invitation... (*Passant devant Senneterre.*) Mille pardons, monsieur, je vous dérange... mais je désirais tant me retrouver près de cette chère amie!... (*A Marion.*) Je viens de trop bonne heure, n'est-ce pas? c'est ridicule! C'est qu'en province on se réunit toujours trois heures d'avance... On aime tant à causer, à bavarder... on n'a que cela à faire!

CINQ-MARS.

Vous étiez sûre du plaisir que nous aurions tous; vous le voyez à la joie générale.

SENNETERRE, *à part.*

Morbleu! mais qu'est-ce que cela signifie? oser reparaître!...

CINQ-MARS, *la faisant asseoir près de Marion.*

Asseyez-vous donc...

HENRIETTE, *lui souriant.*

Mille grâces!

MARION.

Qu'êtes-vous donc devenue, ma belle?

HENRIETTE.

J'étais honteuse de mon costume de voyage!... J'ai été faire un peu de toilette... (*Bas.*) comme vous me l'aviez conseillé.

MARION, *bas.*

C'est clair! quand on veut combattre il faut des armes.

HENRIETTE, *bas.*

Et je me suis dépêchée, car il y a du nouveau.

MARION, *avec curiosité et se rapprochant.*

Bah! contez-moi donc cela.

SENNETERRE, *à part, à l'autre bout du théâtre.*

Allons, il n'y aura plus moyen de dire un mot à Marion sans qu'elle se jette entre nous! Mais qu'est-ce qu'elle veut? quel est son but?

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur le commandeur.

SENNETERRE, *à part.*

Bien! toute la ville!...

SCENE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *aux dames.*

Ne vous dérangez pas, c'est moi.

CINQ-MARS.

Déjà revenu de l'audience du cardinal?

LE COMMANDEUR.

Il n'y en a pas eu... un monde horrible dans les

salons... Mais son Éminence nous a tous congédiés de la manière la plus gracieuse pour aller faire les honneurs de Rueil à sa Majesté. Je n'ai eu que le temps de lui dire deux mots (*à Marion*) et d'accourir où mon cœur me rappelait.

MARION.

Je suis à vous, commandeur... C'est que nous avons des secrets avec madame de Failly.

LE COMMANDEUR.

Très-bien!... (*En regardant Henriette.*) Diable! une toilette du meilleur goût!...

CINQ-MARS, *à la droite de Gaucher.*

C'est ce que je remarquais. Je parie que c'est pour moi qu'elle est revenue si vite.

SENNETERRE, *à la droite de Cinq-Mars.*

Pour vous?

LE COMMANDEUR, *à Cinq-Mars.*

Mme de Failly?... Ah! vous voilà déjà, monsieur le conquérant!

CINQ-MARS.

Hum! hum!... elle me regardait tantôt... Eh! tenez, encore...

SENNETERRE, *bas.*

Vous croyez?

CINQ-MARS.

Parbleu! elle a regardé de ce côté. (*A Senneterre.*) Ce ne peut être que vous ou moi, et comme ce n'est pas vous, il est clair que c'est...

LE COMMANDEUR, *piqué.*

Eh bien! et moi donc?

CINQ-MARS, *haussant les épaules.*

Ah! commandeur, vous m'affligez!

MARION, *bas à Henriette et comme lui répondant.*

Vous l'avez revu à la promenade?

HENRIETTE, *bas.*

Au bras de ma rivale!

MARION.

Quelle est-elle donc?

HENRIETTE.

Je n'ai pas osé m'informer!

MARION, *bas.*

Et lui, vous a-t-il aperçue?

HENRIETTE, *de même.*

Ah! il faisait une figure!...

MARION, *riant.*

Je la vois d'ici!

SENNETERRE, *causant avec Cinq-Mars et Gaucher.*

Mais non, des manières provinciales!

LE COMMANDEUR.

Des manières très-distinguées!

CINQ-MARS.

Certainement!

HENRIETTE, *bas à Marion.*

Mais c'est maintenant surtout que j'ai besoin de vos conseils! Je puis le rencontrer dans un salon...

MARION.

C'est là le plus facile. Il faut trancher dans le vif!

Elles continuent à causer à voix basse.

CINQ-MARS, *aux deux autres.*

Je vous dis qu'elle n'a besoin que d'être formée! J'ai envie de m'en charger.

SENNETERRE, *étourdi.*

Vous?

LE COMMANDEUR, *vivement à Cinq-Mars.*

Je vous le conseille. (*A part.*) Cela m'en ferait un de moins.

SENNETERRE, *inquiet.*

Oh! vous ne réussirez pas!

CINQ-MARS.

Bon! ces vertus de province vont quelquefois plus vite que les autres! En une demi-heure je parie que j'obtiens un rendez-vous!

SENNETERRE.

En une demi-heure?

LE COMMANDEUR, *prenant une prise de tabac.*

Il en est capable!

CINQ-MARS, *gaîment.*

Quand ce ne serait que pour réveiller Marion, qui s'endort singulièrement à mon égard.

SENNETERRE, *à part.*

Eh bien! je joue un joli rôle! mais je puis d'un seul mot... Commandeur, cette demande que Mme de Failly vous a confiée, vous l'avez encore?

LE COMMANDEUR.

Soyez tranquille, elle est remise. Oh! c'est la première chose!

SENNETERRE, *à part, avec dépit.*

Que m'importe après tout! Elle n'est plus rien pour moi.

CINQ-MARS, *aux dames.*

Ah çà! ma chère Marion, vous accaparez Mme de Failly!

MARION, *se levant avec Henriette.*

Comment! vous n'êtes pas encore parti, vous?

CINQ-MARS.

J'ai une grande heure devant moi.

HENRIETTE, *d'un air chagrin.*

Vous allez nous quitter, monsieur de Cinq-Mars? Ah! c'est bien mal!

CINQ-MARS, *d'un air galant.*

Vous mettriez quelque prix à me retenir près de vous?

HENRIETTE.

Mais sans doute!

MARION, *montrant un fauteuil à Henriette.*

Commandeur, sonnez donc. Asseyez-vous là! mon cœur, tandis qu'on va me coiffer. Et vous, monsieur Léonard, voyez ce que vous voulez placer dans mes cheveux. (*Bas.*) Vous pourrez rester près de moi.

SENNETERRE, *bas.*

Non, je sors.

MARION, *bas.*

Je vous le défends.

SENNETERRE, *bas.*

C'est que vous ne savez pas ce que je souffre!

MARION, *bas.*

Mon Dieu, si! je me mets bien à votre place! C'est un moment à passer; je trouverai le moyen de les renvoyer.

Tiennette est entrée et arrange les cheveux de Marion; Gaucher est près de Marion, et semble donner son avis; tandis que Cinq-Mars cause avec Henriette, qu'il a fait asseoir à l'autre bout du théâtre, près de la table. Senneterre est debout au milieu des deux groupes, et regarde du côté d'Henriette.

SENNETERRE, *à part.*

Je vois ce que c'est : elle veut m'embarrasser, me mettre dans la position la plus fausse, la plus ridicule! Eh bien! morbleu, je brave tout, je ferai la cour à Marion devant elle! (*S'asseyant près de Marion.*) Je ne veux pas même m'apercevoir qu'elle est là!

HENRIETTE, *riant et à Cinq-Mars.*

Ah! monsieur de Cinq-Mars, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

MARION, *à Senneterre.*

Qu'est-ce que vous avez donc?

SENNETERRE, *embarrassé.*

Rien. C'est qu'ils sont là à chuchoter!

MARION, *bas.*

Qu'est-ce que cela vous fait? Est-ce que cela vous regarde?

HENRIETTE, *haut et minaudant.*

Faire des conquêtes à Paris! moi, une pauvre petite provinciale, sans usage, sans expérience, qui n'a rien de ce qui peut séduire... Eh! bon Dieu! que deviendrai-je au milieu de toutes vos belles dames, si adroites, si coquettes, qu'elles peuvent se laisser adorer par dix amans à la fois sans en aimer un seul; si spirituelles, qu'ils ne s'aperçoivent jamais qu'ils sont trompés; si sûres de leur beauté, que tous les matins elles se font-elles-mêmes leur visage.

CINQ-MARS, *riant.*

C'est parbleu bien cela!

SENNETERRE, *à Marion qui se met du rouge.*

Tiens, vous mettez du rouge, Marion?

MARION.

Oh! très-peu.

LE COMMANDEUR.

Pour faire comme tout le monde.

CINQ-MARS, *à Henriette.*

Et comptez-vous pour rien ce naturel, cette simplicité touchante? (*Baissant la voix.*) Je vous suis garant, moi, que vous tournerez toutes les têtes. Il y en a déjà une de ma connaissance.

HENRIETTE, *souriant avec coquetterie.*

C'est qu'elle n'est pas bien forte. (*A Marion.*) A propos, ma chère, je vais être votre voisine! j'ai arrêté l'hôtel qui touche le vôtre.

MARION.

Vraiment?

SENNETERRE, *à part.*

Il ne manquait plus que cela!

CINQ-MARS.

Vous vous fixez donc à Paris!

HENRIETTE.

Tout-à-fait. Je veux m'entourer d'un petit cercle de gens aimables. (*A Cinq-Mars.*) Je compte sur vous, monsieur de Cinq-Mars?

CINQ-MARS, *flatté.*

Comment donc!...

HENRIETTE.

Les poètes, les jolies femmes, des militaires surtout! J'ai une passion pour les gens de guerre.

LE COMMANDEUR, *passant de son côté.*

Vraiment, belle dame!

HENRIETTE, *à part, le voyant arriver près d'elle.*

Eh bien! mais ça n'est pas si difficile, ça va! ça va!

LE COMMANDEUR, *flatté et bas à Senneterre.*

Elle est... elle est remplie de goût, cette femme! (*Haut à Henriette.*) Il est certain que la profession militaire donne une grâce, une élégance, un je ne sais quoi...

Il va à elle et passe à la droite.

SENNETERRE, *à part avec impatience.*

Et le vieux Gaucher aussi! (*Haut en cherchant à se contraindre.*) On peut s'étonner cependant que la famille de Mme de Failly l'abandonne ainsi à elle-même, et la laisse se fixer dans une ville, où seule, exposée à mille piéges...

CINQ-MARS.

Il n'y aurait qu'un mari qui pourrait s'en fâcher.

HENRIETTE.

Et je n'en ai pas! je suis veuve.

SENNETERRE, *la regardant.*

Veuve! vous, madame?

HENRIETTE, *de même.*

Oui, monsieur. Cela vous étonne!

SENNETERRE, *interdit.*

Non! non! (*A part.*) Au fait, c'est à peu près la même chose.

MARION, *à Senneterre.*

Pas mal! veuve, ça ne décourage personne! elle ira très-bien.

CINQ-MARS.

Veuve! pauvre petite femme!

LE COMMANDEUR.

Un mari jaloux?

CINQ-MARS.

Brutal?

HENRIETTE.

Hum!... il avait des qualités, pas beaucoup! mais enfin...

CINQ-MARS.

Un monstre?

LE COMMANDEUR.

Comme ils sont tous.

HENRIETTE, *gravement.*

N'importe, messieurs, je veux honorer sa mémoire. N'en parlons plus.

MARION, *riant.*

C'est ce qu'on peut faire de mieux pour les maris! (*A Senneterre qui va et vient.*) Mais qu'avez-vous donc? vous ne tenez pas en place!

SENNETERRE.

Rien!... rien!... (*A part.*) Et je ne puis me défendre! je ne puis dire un mot!

MARION, *haut.*

Regardez donc, Léonard, trouvez-vous ces perles?..

SENNETERRE, *sans regarder.*

Très-bien! très-bien!

CINQ-MARS, *à Henriette.*

Heureux celui qui pourra vous consoler!

LE COMMANDEUR.

Car vous ne resterez pas insensible.

HENRIETTE.

Oh! il faudra bien se faire une raison.

CINQ-MARS, *bas.*

Sans doute, et si je pouvais vous parler un moment sans témoins...

SENNETERRE, *s'approchant.*

Qu'entends-je?

CINQ-MARS, *se retournant.*

Hein!... quoi?...

HENRIETTE, *à mi-voix, montrant Senneterre.*

Quel est ce monsieur?

CINQ-MARS.

M. Léonard... un jeune peintre.

LE COMMANDEUR.

Qui doit aller à Rome.

HENRIETTE, *froidement.*

Je ne connais pas.

CINQ-MARS.

Il vous regarde avec une attention! un feu!... Ces artistes... Je suis sûr qu'il a envie de faire votre portrait.

SENNETERRE.

Moi?

HENRIETTE.

Ah! je serais enchantée de l'avoir de la main de monsieur.

CINQ-MARS.

Pour le donner?...

HENRIETTE, *souriant.*

Peut-être.

LE COMMANDEUR.

Et à qui?

HENRIETTE.

C'est mon secret.

CINQ-MARS, *à part.*

C'est pour moi!

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle m'a lancé un coup d'œil!

CINQ-MARS, *courant à Senneterre.*

Eh! vite, mon cher Léonard, une petite esquisse.

LE COMMANDEUR.

En deux minutes.

SENNETERRE, *bas à Marion qui se lève aussi.*

Tirez-moi donc de là!

MARION, *bas.*

Débarrassez-vous-en... deux coups de crayon.

SENNETERRE, *bas.*

Mais je ne sais pas le tenir; je ne m'en suis jamais servi.

MARION, *riant aux éclats.*

C'était donc un prétexte? Ah! c'est délicieux!

CINQ-MARS.

Quoi donc?

MARION, *passant à la droite de Senneterre.*

Ce pauvre Léonard, qui n'ose pas vous dire... nous lui avons fait perdre son temps; et il a une leçon à donner à l'autre bout de Paris.

CINQ-MARS.

Ah! c'est différent.

HENRIETTE.

Il ne faut pas le retenir; allez à votre leçon, monsieur.

LE COMMANDEUR *et* CINQ-MARS.

Oui, oui, allez à votre leçon, mon cher.

SENNETERRE, *bas à Marion.*

Eh bien! il faut donc que je m'en aille?

MARION, *bas.*

Pour quelques minutes seulement.

SENNETERRE, *de même.*

J'enrage!... Mais ce Cinq-Mars?

MARION, *de même.*

Il va partir aussi. (*Haut.*) Pour le coup, monsieur d'Effiat, vous manquerez la chasse; vous n'avez plus qu'un moment.

CINQ-MARS.

C'est ma foi vrai! c'est désolant... Eh parbleu! j'y pense; Mme de Failly n'a jamais vu la cour réunie... Si vous m'accompagniez jusqu'au lancer, mesdames, c'est un coup d'œil superbe! En une heure vous serez revenues.

HENRIETTE.

Ah! ce serait charmant.

MARION, *d'un air contraint.*

De tout mon cœur.

SENNETERRE, *bas.*

Eh bien! vous partez à présent?

MARION, *de même.*

Au contraire, c'est un moyen de les éloigner.

CINQ-MARS.

Eh! vite, commandeur, les mantes de ces dames.

LE COMMANDEUR, *allant vers le fond.*

Nous allons les prendre dans l'antichambre.

MARION, *portant sa main à sa tête.*

Ah!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MARION, *feignant de souffrir.*

Je ne sais... une douleur subite... une migraine affreuse!

HENRIETTE, *à part.*

Elle veut rester... (*Haut.*) Ah! mon Dieu!

TOUS, *se tournant de son côté.*

Eh bien?

HENRIETTE, *même jeu.*

Une palpitation horrible!... je ne peux pas me soutenir...

Elle tombe sur un fauteuil à gauche.

SENNETERRE, *à part.*

Toutes deux!

MARION, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle fait donc?... elle ne comprend pas.

HENRIETTE, *bas à Cinq-Mars.*

A votre place, je ne m'en irais pas.

CINQ-MARS, *frappé.*

J'entends!

LE COMMANDEUR, *regardant Henriette.*

Pauvre petite femme!... c'est comme moi, je ne peux pas voir quelqu'un se trouver mal sans éprouver une émotion!...

CINQ-MARS, *regardant Henriette.*

Impossible de vous quitter maintenant!... Décidément, je vais envoyer dire à sa Majesté que je suis dans mon lit à trembler la fièvre.

SENNETERRE, *à part.*

Que ne l'a-t-il double, tierce!

HENRIETTE, *bas à Cinq-Mars.*

Très-bien!

SENNETERRE, *à Marion.*

C'est lui qui va rester?

MARION, *bas.*

N allez-vous pas me faire une scène? je suis déjà assez malheureuse!... Revenez sur-le-champ! je vous attendrai dans le petit salon bleu, avant souper.

CINQ-MARS, *aux dames.*

Voilà qui est arrangé; cela va déjà mieux... nous irons à ce bal masqué. Gaucher, il faudrait avoir des billets pour tout le monde.

LE COMMANDEUR.

C'est facile! je vais passer à l'ambassade.

CINQ-MARS, *bas à Senneterre.*

C'est fait, mon cher; j'ai mon rendez-vous.

SENNETERRE, *à part.*

Et aucun moyen de le provoquer!... pas pour elle, je ne l'aime plus... mais je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom.

CINQ-MARS, *à Henriette.*

Je cours renvoyer mes gens. (*Bas.*) Tâchez de vous débarrasser de Marion.

SENNETERRE, *à part.*

Ah! à tout prix j'empêcherai... A nous deux, monseigneur, vous allez recevoir de mes nouvelles.

Senneterre sort par le fond.

CINQ-MARS, *entraînant Gaucher.*

Adieu, mes toutes belles! Allons, commandeur...

SCÈNE VII.

MARION, HENRIETTE.

Elles se regardent en riant.

HENRIETTE.

Eh bien! je n'ai pas trop mal été?

MARION, *riant.*

A cela près, ma chère, que vous avez tout bouleversé.

HENRIETTE, *se levant.*

Mais non, j'ai fait comme vous.

MARION, *de même.*

Il ne fallait pas; en retenant Cinq-Mars, en restant vous-même, vous avez fait manquer un rendez-vous que j'avais préparé. Ce pauvre Léonard est parti furieux.

HENRIETTE, *d'un air ingénu.*

Oh! que je suis fâchée! Ah bien! je m'en vais; je vous laisse.

MARION, *la retenant.*

Il est bien temps maintenant!

HENRIETTE.

Il fallait donc me faire signe... Dam! quand on ne sait pas.

MARION.

C'est juste!... Mais c'est égal... je rarrangerai cela.

HENRIETTE, *cherchant à la pénétrer.*

Oui; vous trouverez quelque autre occasion?

MARION

C'est déjà fait, j'ai mon plan.

HENRIETTE, *inquiète.*

Ah!

MARION.

Pendant le bal, je vous expliquerai... Je vais faire venir deux dominos pareils...

HENRIETTE, *intriguée.*

Deux dominos!

MARION.

C'est excellent! pour les intrigues, les substitutions... vous verrez. Tout ce que je vous demande, c'est de redoubler d'adresse auprès de Cinq-Mars, de le rendre bien amoureux.

HENRIETTE, *souriant.*

Mais, c'est en assez bon train!

MARION.

Vrai?

HENRIETTE, *baissant la voix.*

Il va venir.

MARION.

Un rendez-vous! déjà?

HENRIETTE.

C'est trop tôt?

MARION.

Non; avec lui, il n'y a pas de danger; il a si bonne opinion de son mérite...

HENRIETTE.

Il m'a dit de tâcher de me débarrasser de vous.

MARION, *souriant.*

O le scélérat! il ne se doute pas du plaisir qu'il me fait!... Je l'aperçois qui rôde... je me sauve.

HENRIETTE, *bas et la suivant.*

Mais confiez-moi d'abord...

MARION.

Plus tard!... Ah! je vous en prie, chère petite, enlevez-le-moi, enlevez-le-moi... c'est une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais... Pardon, mon cœur, quelques ordres à donner... ne vous ennuyez pas trop.

Elle rentre dans sa chambre à gauche.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *seule.*

Ah! bon Dieu! où en suis-je réduite, et quelle tâche je me suis imposée!... mais c'est égal, je ne reculerai pas; c'est la cause des femmes mariées que je défends, et je me sens un courage, un désir de vengeance! je voudrais les séduire tous; et puis c'est amusant. Je ne sais pas ce qu'elle projette; mais ce mariage avec Cinq-Mars, qu'elle avait demandé et qu'elle redoute!... Ah! maintenant, c'est mon seul moyen de salut. Si je pouvais en donner l'idée à M. de Cinq-Mars, et l'inquiéter assez pour... Oui, oui, elle l'épousera, il le faut, et je m'en charge!... Le voici!

SCÈNE IX.

HENRIETTE, CINQ-MARS.

CINQ-MARS.

Ah! j'ai guetté le départ de Marion, et je puis enfin vous peindre tout l'amour...

HENRIETTE.

Je vous attendais, monsieur de Cinq-Mars. Écoutez; je n'ai point l'art de vos coquettes de Paris; je suis franche, sans aucun détour, et je vais vous faire tout de suite un aveu que, sans doute, vous n'êtes pas accoutumé à entendre.

CINQ-MARS, *avec confiance*.

Mon Dieu! si; ça m'arrive tous les jours. (*Souriant.*) Cet aveu, c'est que...

HENRIETTE, *timidement*.

C'est que... je ne saurais vous aimer!

CINQ-MARS, *stupéfait*.

Ah! c'est particulier!

HENRIETTE.

Je rends justice à votre caractère noble, généreux; mais quand vous saurez qu'un attachement antérieur...

CINQ-MARS.

Un attachement?

HENRIETTE, *d'un air pénétré*.

Un amour profond et malheureux! le seul que j'aie jamais éprouvé... et qui dispose de toute ma vie.

CINQ-MARS, *vivement*.

Pas un mot de plus, belle dame; un amour malheureux... vous qui méritez les adorations!... N'importe, je dois respecter un attachement antérieur; c'est sacré pour un galant homme. J'avais cru, d'abord, et naturellement... une veuve, c'est tout simple, c'est reçu. Je n'en suis pas moins flatté d'une confiance qui... que... et j'ai bien l'honneur de...

HENRIETTE, *l'arrêtant d'un geste*.

Un moment; je vous ai dit que j'avais beaucoup d'amitié pour vous... je veux vous en donner une preuve. (*Après une pause.*) Vous aimez Marion?

CINQ-MARS, *avec feu*.

Si je l'aime!... j'en suis fou! non que je ne fusse aussi très-amoureux de vous... tout-à-l'heure, certainement; mais votre aimable franchise... Dès que j'ai su qu'il n'y avait rien à espérer, j'ai retrouvé toute ma tendresse pour Marion, plus forte que jamais. C'est le propre d'un amour véritable.

HENRIETTE.

Eh bien! si vous n'y prenez garde, elle vous sera enlevée.

CINQ-MARS.

Marion! qu'est-ce que vous me dites-là? (*A part.*) Elles m'échapperaient toutes deux à la fois! (*Haut.*) Enlevée! et par qui?

HENRIETTE.

C'est la seule chose qu'elle ne m'ait pas confiée.

CINQ-MARS.

Elle ne m'aime donc pas?

HENRIETTE, *en confidence*.

C'est-à-dire qu'elle vous adore; elle en devient triste, malheureuse...

CINQ-MARS.

Elle, si gaie?

HENRIETTE.

Elle cherche à s'étourdir devant le monde; mais, en secret, elle passe sa vie dans les larmes.

CINQ-MARS.

Pauvre fille! je lui en sais bien bon gré.

HENRIETTE, *lentement*.

Mais à côté de son amour pour vous (c'est peut-être une faiblesse), elle a une ambition, une idée fixe, qui ne la quitte plus. Elle voudrait un rang, un titre, un nom, qui la replaçât dans le monde d une manière honorable.

CINQ-MARS.

Ah! sa folie de mariage qui lui reprend! impossible!... Je lui ai dit : « Ma chère, tout ce que tu voudras, mon cœur, ma fortune; mais un mariage sérieux! oh! oh! serviteur Diable! diable! ma famille; le roi lui-même. » (*A mi-voix.*) Et puis, entre nous, on n'épouse pas Marion.

HENRIETTE.

Hum! il y a peut-être des gens plus hardis que vous.

CINQ-MARS.

Vous croyez?

HENRIETTE.

Je n'y connais rien, moi; mais elle n'aime que vous, c'est clair; mais sa fierté est blessée de voir que vous lui refusez la seule preuve d'amour qu'elle ambitionne. Un autre, moins aimable, peut lui offrir de réaliser son rêve favori; avec un titre, un nom, une fortune immense; et il ne faut qu'un moment de dépit pour qu'elle s'immole et accepte le nom, le titre et la fortune!

CINQ-MARS, *agité*.

Ce serait horrible, épouvantable!... Mais cela ne se peut pas! Quel est l'homme de la cour qui oserait s'afficher publiquement?

HENRIETTE.

Publiquement, non; mais n'y a-t-il pas toujours des moyens de s'assurer de la main d'une femme, sans mettre toute la ville dans sa confidence?... Une chapelle voisine, un prêtre qui serait averti au moment où l'on serait parvenu à vous éloigner....

CINQ-MARS, *frappé*.

Un mariage secret?

HENRIETTE.

Je n'en sais rien.

CINQ-MARS, *vivement*.

Si fait! vous le savez, c'est positif... c'est un projet arrêté... Quelle indignité! quel infâme guet-àpens!... Chut! quelqu'un! nous reprendrons cela.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TIENNETTE.

TIENNETTE.

M. le marquis...

CINQ-MARS.

Qu'est-ce?

TIENNETTE.

Un homme en manteau, qui s'est éloigné sur-le-champ, vient de me remettre ce billet pour vous.

CINQ-MARS, *à Tiennette*.

C'est bien. (*A Henriette.*) Pardon, vous permettez?

HENRIETTE, *à part*.

L'écriture de mon mari!

CINQ-MARS, *à lui-même.*

Ah! ah! c'est singulier... c'est bien pour moi. Parbleu! je cours punir l'insolent.

HENRIETTE, *inquiète.*

Où allez-vous donc?

CINQ-MARS.

Rien, rien... une affaire imprévue.

HENRIETTE, *en souriant.*

Ah! vous voyez, voilà que vous préparez encore des chagrins à Marion!

CINQ-MARS.

Moi?

HENRIETTE.

C'est une lettre de femme.

CINQ-MARS.

Je vous proteste...

HENRIETTE.

Un rendez-vous.

CINQ-MARS.

Mais, non...

HENRIETTE.

Si fait, si fait!

CINQ-MARS, *lui présentant la lettre.*

Jugez-en vous-même... Non, ce sera me rendre service, car en honneur je n'y comprends rien!

HENRIETTE, *lisant.*

« Un homme que vous avez mortellement offensé. » (*A part.*) O ciel! (*Lisant.*) « Et d'une naissance égale » à la vôtre, vous demande satisfaction à l'instant » Il vous attend seul près des fossés de l'Arsenal! »

CINQ-MARS.

Point de signature.

HENRIETTE, *à part.*

Ah! je me sens mourir! Si j'avais su, si j'avais pu prévoir...

CINQ-MARS.

Eh mais! comme vous voilà troublée... Combien je suis sensible à l'intérêt que vous me témoignez! mais ne craignez rien; je suis tellement sûr de moi...

HENRIETTE, *plus effrayée.*

Quoi! vous accepteriez?

CINQ-MARS.

Il est bon gentilhomme!... Jamais je n'ai refusé un coup d'épée à quelqu'un qui en était digne.

HENRIETTE.

Vous exposer! je ne souffrirai pas...

CINQ-MARS, *souriant.*

Quel enfantillage! mais la première personne venue vous dira que je ne puis me dispenser de m'y rendre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SENNETERRE, *au fond.*

SENNETERRE, *à part.*

Il ne vient pas; je n'ai pu résister à mon impatience, et... (*Les apercevant.*) Encore ensemble!...

CINQ-MARS.

Et tenez, Léonard lui-même...

HENRIETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

CINQ-MARS.

Parbleu, mon cher, vous arrivez fort à propos pour convaincre Mme de Failly... Tenez. (*Lui présentant la lettre.*) Que feriez-vous à ma place?

SENNETERRE, *après y avoir jeté les yeux.*

M. de Cinq-Mars me le demande?

CINQ-MARS, *à Henriette.*

Qu'est-ce que je vous disais? J'y cours!

SENNETERRE, *voulant le suivre.*

Je vous accompagne.

HENRIETTE, *à Cinq-Mars, vivement.*

Vous n'irez pas!

SENNETERRE.

Quoi, madame!

HENRIETTE, *de même.*

Non, monsieur, les femmes n'entendent rien à ce que vous appelez le point d'honneur; mais il ne faut que du bon sens pour juger qu'on ne répond pas à un défi qui n'est pas signé.

SENNETERRE, *ému.*

Ce n'est point une raison.

HENRIETTE.

Que ne se nomme-t-il?

SENNETERRE.

On peut avoir des motifs.

HENRIETTE.

Que l'on n'ose avouer... c'est qu'ils ne sont pas honorables.

CINQ-MARS.

Permettez; si je ne le connais pas.

HENRIETTE.

Alors, comment l'avez-vous offensé?

CINQ-MARS.

Il est peut-être marié; et je puis avoir eu le malheur... (*Se reprenant.*) Oh!

SENNETERRE, *appuyant.*

Enfin, il attend M. le marquis.

HENRIETTE, *de même.*

Du tout, il ne l'attend pas; il n'est pas au rendez-vous, j'en suis sûre.

SENNETERRE, *vivement.*

Il s'y trouvera.

HENRIETTE.

Il s'y trouvera donc seul, (*à Cinq-Mars*) car vous ne sortirez pas; je vous le défends.

SENNETERRE, *à part.*

Je vous le défends!... Ah! mon Dieu! je ne la reconnais plus.

HENRIETTE, *à Cinq-Mars.*

Au nom des personnes qui vous sont chères, qui vous aiment si tendrement... vous savez?... il en est une qui ne vous survivrait pas.

SENNETERRE, *à part.*

Il en est une! Et être forcé d'entendre ce que la passion a de plus insensé!

CINQ-MARS.

Cependant...

HENRIETTE, *à mi-voix.*

Si c'était un piége, un rival... qui voulût vous éloigner [illegible]

CINQ-MARS, *frappé, et bas à Henriette.*

Pour ce mariage secret? C'est donc pour aujourd'hui?

HENRIETTE, *bas.*

Que sait-on?

CINQ-MARS, *vivement, à part.*

Oh! quel trait de lumière!... Oui, oui, un billet anonyme... aux fossés de l'Arsenal, où l'on me laisserait me morfondre, tandis que... C'est évident; c'est même très-maladroit! (*Haut.*) Je n'irai pas.

HENRIETTE, *avec joie.*

Ah!

SENNETERRE, *étonné.*

Quoi! monsieur...

CINQ-MARS, *plus vivement.*

Non, je n'irai pas! Ah! ah! que l'on ne m'attrape pas ainsi, vive Dieu! (*Bas à Henriette.*) Ce mariage aura lieu, mais avec moi.

HENRIETTE, *à part.*

Allons donc!

CINQ-MARS, *bas.*

Je ne la quitte plus d'une minute!

HENRIETTE, *bas.*

Ça la rendra si heureuse, pauvre amie!

SENNETERRE, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'ils peuvent se dire?... Ce mystère...

CINQ-MARS.

Vous me promettez d'être discrète?

HENRIETTE, *élevant la voix.*

A condition que d'ici à demain, et sous quelque prétexte que ce soit, vous ne céderez à aucune provocation; vous ne disposerez pas de vous sans ma permission.

CINQ-MARS.

Mais...

HENRIETTE.

Je le veux! (*En souriant.*) Je le veux!

SENNETERRE, *à part.*

Je le veux!...

CINQ-MARS, *lui baisant la main.*

Je vous le jure, foi de gentilhomme!

SENNETERRE.

Et je ne pourrai pas même me battre avec lui! Ah! c'en est trop, et ma fureur...

HENRIETTE, *allant à lui, et avec effroi.*

Monsieur...

SENNETERRE, *bas et furieux.*

Vous tremblez bien pour M. de Cinq-Mars, madame!

HENRIETTE, *bas et vivement.*

Et si ce n'était pas pour lui?

SENNETERRE, *s'arrêtant et avec joie.*

Qu'entends-je?

CINQ-MARS, *revenant à Henriette.*

Vous êtes un ange; mon ange tutélaire... Adieu, adieu, je cours donner mes ordres. (*A Senneterre.*) C'est une femme charmante, mon cher, une femme supérieure!

Il sort.

SCÈNE XII.

SENNETERRE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part.*

Nous voici seuls, prenons garde et souvenons-nous bien de la leçon.

SENNETERRE, *avec joie.*

L'ai-je bien entendu! Quoi! madame, il serait possible? (*Henriette va pour sortir.*) Vous me quittez?

HENRIETTE, *froidement.*

Il me semble, monsieur, que nous n'avons rien à nous dire.

SENNETERRE.

Comment! après cette marque d'intérêt qui vous est échappée...

HENRIETTE, *froidement.*

Moi, monsieur? Mon Dieu! je ne sais... vous m'avez si souvent reproché de parler sans réfléchir.. Il ne faut pas faire attention à ce que je dis.

SENNETERRE, *embarrassé et l'arrêtant encore.*

Ah! c'est différent... je me suis trompé. Souffrez du moins que je vous parle.

HENRIETTE.

De quoi, monsieur?

SENNETERRE, *hésitant.*

Mais, des arrangemens à prendre...

HENRIETTE.

Pour nos fortunes? elles sont distinctes.

SENNETERRE.

Oui; mais M. votre oncle...

HENRIETTE.

M'approuve tout-à-fait, et me laisse absolument maîtresse de mes actions.

SENNETERRE, *un peu piqué.*

A la bonne heure; mais vous ne pouvez trouver étrange, cependant, que ma sollicitude survive aux liens qui ont existé entre nous; et lorsque je vous vois vous lancer aveuglément dans une société qui offre les plus grands dangers...

HENRIETTE.

En quoi donc, monsieur? cette société est charmante, spirituelle; Mlle Delorme est environnée de tout ce qu'il y a de brillant, de distingué à la cour; et à mon début dans le monde, je ne puis prendre de meilleur modèle pour la franchise, la constance des affections.

SENNETERRE, *à lui-même.*

Ah! bon Dieu! elle choisit bien!

HENRIETTE, *montrant un portrait à gauche.*

Pardon! Quel est ce portrait?

SENNETERRE, *avec humeur.*

Le comte de Brissac. Permettez...

HENRIETTE, *avec malice.*

Qu'elle a tant aimé!... Et celui-ci?

SENNETERRE, *avec plus d'impatience.*

D'Émery, le surintendant des finances, je crois...

HENRIETTE, *de même.*

Encore un de ses bons amis. Et à côté de MM. de Villarceaux et Saint-Évremont?

SENNETERRE, *avec emportement.*

Le maréchal d'Hocquincourt.

HENRIETTE, *de même.*

Tous des amis intimes. Cela fait son éloge; il y en a beaucoup. C'est si doux de s'entourer de tous ceux qui nous sont chers! Oh! là-dessus, M[lle] Marion est d'un scrupule!.. Je suis sûre qu'elle n'en a oublié aucun.

SENNETERRE.

Il ne s'agit pas...

HENRIETTE, *regardant les portraits.*

Je conçois qu'on doit être flatté de se trouver en si belle et si nombreuse compagnie : c'est fort joli, et puis ça meuble bien. Il faudra que j'aie un boudoir aussi, moi.

SENNETERRE.

Y pensez-vous?

HENRIETTE, *feignant de sortir.*

Pardon, on m'attend au salon pour répéter une sarabande. M. de Cinq-Mars...

SENNETERRE, *éclatant et l'arrêtant.*

Eh! madame, vous êtes bien impatiente de retrouver cet essaim d'adorateurs! Ne pouvez-vous me sacrifier un instant, un seul! Enfin j'ai été votre mari, madame; il y a des choses qu'on ne peut oublier!

HENRIETTE.

Mais si, pardonnez-moi, ça s'oublie très-facilement; je n'y pense plus!

SENNETERRE.

Eh quoi! plus rien? plus rien de ces souvenirs si doux, de cet amour si tendre?

HENRIETTE, *se contraignant.*

Je m'en garderai bien! On est si gauche, si maussade quand on aime réellement! (*Souriant.*) Je vous ai bien ennuyé, n'est-ce pas?

SENNETERRE, *plus tendrement.*

Mais non.

HENRIETTE.

Si fait, si fait. Je ne pensais qu'à vous, je n'avais que vous dans la tête et dans le cœur! J'étais insupportable?

SENNETERRE, *avec crainte et espoir.*

Et vous vous êtes corrigée complètement?

HENRIETTE.

Hum!... peut-être pas tout-à-fait!

SENNETERRE, *vivement.*

Que dites-vous?

HENRIETTE, *se reprenant.*

Mais ça viendra, ça viendra, soyez tranquille.

SENNETERRE, *transporté.*

Henriette! s'il était vrai...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *accourant.*

Eh vite! eh vite! madame de Failly, je vous cherchais de tous côtés.

SENNETERRE, *à part.*

Que le diable l'emporte!

LE COMMANDEUR.

Tout le monde est rassemblé dans la galerie. On vous demande, on vous réclame, pour composer un quadrille que l'on doit répéter après souper, pour choisir des costumes; il y en a de délicieux!

SENNETERRE, *bas à Henriette.*

Un seul mot, je vous en conjure! j'ai tant de choses à vous dire!

HENRIETTE, *à part.*

Eh mais! comme il est empressé! (*Haut.*) Impossible: je vous le disais bien. Je n'ai pas un moment à moi, une foule d'affaires sérieuses... le bal, les costumes...

LE COMMANDEUR.

Et le souper; car on va se mettre à table.

HENRIETTE, *à Senneterre.*

Vous le voyez, je ne m'appartiens plus; je ne sais trop quand je pourrai vous donner une séance pour mon portrait.

SENNETERRE, *avec joie.*

Comment?

HENRIETTE, *d'un air d'intelligence.*

Mais nous en recauserons.

SENNETERRE, *à part.*

Quel espoir!

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il lui parle bas et avec feu.

Eh mais! il s'enflamme aussi pour M[me] de Failly? A merveille! les rangs s'éclaircissent, je finirai par arriver, et ma foi... (*Offrant sa main à Henriette.*) Allons souper, belle dame.

SENNETERRE, *à part.*

Suivons-la, et si je puis me mettre à côté d'elle, il faut qu'elle s'explique et que je connaisse mon sort.

Il les suit.

ACTE TROISIÈME.

Pendant l'entr'acte, on allume les flambeaux et les girondoles.

SCÈNE PREMIÈRE.

SENNETERRE, *seul et agité.*

Je suis sorti de table, impossible de lui parler! Entourée de tous ces fades soupirans, elle semblait d'une gaîté folle : elle souriait, plaisantait, sans s'apercevoir que j'étais là, souffrant le martyre. De rage, j'ai voulu adresser à Marion quelques paroles de tendresse; je n'ai trouvé que des accens de colère. Ah! c'est fini! elle va se perdre au milieu d'un pareil monde. Une jeune femme qui avait tout ce qu'il fallait! car, depuis qu'elle n'est plus ma femme, c'est unique, elle ne me semble plus la même! De l'esprit, de la grâce, des yeux charmans pour tout le monde, excepté pour moi. Je me suis surpris vingt fois prêt à lui faire la cour, moi, son mari. J'aurais voulu l'enlever à ce tourbillon... (*Se levant.*) Ah bien, oui! mais Marion que j'aime, que j'idolâtre, car c'est vraiment la seule... Ce n'est pas que ma femme ne soit très-bien aussi, plus jeune, je crois, c'est quelque chose; et puis, elle n'a pas aimé tout le monde avant moi, c'est encore quelque chose. Car, elle a raison, avec Marion, ce qui peut m'arriver de plus glorieux, c'est de figurer dans cette galerie historique, d'être perdu dans la foule, tandis qu'Henriette... (*Avec dépit.*) Je ne sais plus ce que j'éprouve, ce que je veux, ce que je désire! Ah! quelle rage, quelle fureur avons-nous de courir après ces femmes brillantes, dont l'amour, les regards sont à l'univers entier; qui n'ont de prix, à nos yeux, que par l'éclat et le nombre de leurs faiblesses, pour dédaigner, pour briser un cœur pur, qui n'a jamais battu que pour un seul, et qui avait placé sa vie, son bonheur dans son amour pour nous! Ah! s'il était temps encore de l'arrêter!

Il va pour sortir.

SCÈNE II.

SENNETERRE, MARION, *en domino et sans masque.*

MARION.

Me voilà, mon ami.

SENNETERRE, *à part.*

Marion!

MARION.

Vous m'attendiez, n'est-ce pas?

SENNETERRE, *embarrassé.*

Oui; sans doute, vous savez que je ne pense qu'à vous! (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle fait maintenant?

MARION.

En sortant de table, je me suis [illegible] habillée pour le bal : c'était le seul moyen d'échapper aux [illegible] d'impatience!...

SENNETERRE.

Certainement. (*A part.*) Je suis sûr qu'elle écoute toutes leurs déclarations!

MARION.

Mais que vous est-il donc arrivé tantôt? Je vous ai attendu trois heures au petit salon.

SENNETERRE.

Ne m'en parlez pas! une foule d'obstacles, de contre-temps qui m'ont mis au désespoir!

MARION.

Pauvre garçon! je m'en suis aperçue. Pendant le souper, vous étiez d'une humeur!...

SENNETERRE, *vivement.*

Il n'y avait pas de quoi, peut-être?

MARION.

Mon Dieu! si; je ne vous gronde pas, au contraire, tout ce qui me prouve votre amour m'est si cher! Mais ce n'est pas ma faute; Cinq-Mars ne me quittait pas. Je ne sais à qui je dois ce redoublement de tendresse! Tout-à-l'heure encore, dans un moment d'extravagance, de folie, ne m'a-t-il pas sauté au cou en me parlant de surprise, de bonheur, d'attachement éternel!

SENNETERRE, *avec espoir.*

Il ne fait donc pas la cour à Mme de Failly?

MARION, *haussant les épaules.*

C'est pour me donner le change, il ne pense qu'à elle..

SENNETERRE, *ému.*

Vous croyez?

MARION.

N'avez-vous pas vu qu'en s'approchant de moi il ne cessait de la regarder?

SENNETERRE.

C'est vrai.

MARION.

Qu'en me prodiguant mille sermens de fidélité, il lui faisait des signes d'intelligence?

SENNETERRE, *plus ému.*

C'est vrai.

MARION, *gaîment.*

C'est toujours comme cela; on n'est jamais plus tendre avec une femme que lorsqu'on veut la quitter. Eh! tenez, dans ce moment, ils dansent ensemble.

SENNETERRE, *à part.*

Elle danse!... elle a le courage de danser quand je suis au supplice!

MARION, *d'un air de confidence.*

Entre nous, je crois que c'est arrangé.

SENNETERRE, *indigné.*

Arrangé!

C'est fort heureux.

SENNETERRE, *hors de lui.*

Heureux!... (*A part.*) [illegible] Oui,

oui, Marion, très-heureux! car c'est vous seule que j'aime, que j'adore... (*A part et regardant toujours au fond.*) Je ne sais plus ce que je dis.

MARION, *tendrement.*

J'avais besoin de vous entendre, cher Léonard! Depuis quelques instans, je ne sais quelle inquiétude, quel pressentiment vague...

SENNETERRE, *allant de côté et d'autre.*

Un peu de tristesse qu'il faut dissiper! Si nous retournions au salon?...

MARION.

Y pensez-vous? quand, depuis ce matin, voilà le premier moment de liberté dont nous puissions profiter! quand nous avons tant de choses à nous dire! Voyons, parlons de nous! mettez-vous là.

SENNETERRE, *à part et toujours plus inquiet.*

Ah! bon Dieu!...

MARION, *assise.*

Et d'abord, monsieur, vous allez me dire qui vous êtes.

SENNETERRE, *approchant une chaise sans s'asseoir.*

Moi?

MARION.

C'est là, sans doute, ce grand secret que vous vouliez me confier? vous n'êtes pas peintre, vous l'avez avoué; c'est un déguisement, je vous le pardonne, mais il faut me dire votre nom... Je ne suis pas scrupuleuse; mais c'est bien le moins qu'on sache qui l'on aime.

SENNETERRE, *sans l'écouter.*

Oh! c'est juste!... (*A part en remontant la scène.*) Elle danse! (*Regardant dans la galerie.*) Que vois-je?... Elle s'approche d'un flambeau pour lire un billet qu'on vient de lui remettre... Oh! pour le coup...

Il s'élance et disparaît par le fond.

SCÈNE III.

MARION, *seule, croyant Senneterre auprès d'elle.*

Moi, de mon côté, je vous dirai le projet que j'ai formé, car.... (*Elle regarde.*) Eh bien! où est-il donc? Ah! mon Dieu!... il me quitte aussi pour courir. (*A elle-même.*) Qu'est-ce que cela signifie? une désertion complète!... c'est la première fois que cela m'arrive. (*Apercevant le commandeur.*) Ah! Gaucher!... celui-là du moins est resté pur.

SCÈNE IV.

MARION, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *parlant à la cantonnade.*

Prenez garde de vous refroidir... je reviens dans la minute.

MARION, *l'arrêtant.*

Où allez-vous donc, commandeur?

LE COMMANDEUR, *avec empressement.*

Chercher un verre d'eau sucrée pour Mme de Failly...

MARION, *choquée.*

Encore Mme de Failly! [illegible]

LE COMMANDEUR.

Elle vient de chanter!... ah! tout le monde est dans le ravissement; une petite voix si douce, si pénétrante!... (*Voulant sortir.*) Elle m'a demandé un verre d'eau.

MARION, *impatientée.*

Restez donc.

LE COMMANDEUR.

Et elle a dansé la sarabande... Ah! vous dansez bien, Marion; mais, c'est à mille piques au-dessus! une grâce! une légèreté!... et avec cela un air de modestie, de réserve, auquel nous ne sommes pas habitués!... Je sautais malgré moi, comme au siége de Fontarabie où les biscaïens pleuvaient... (*Voulant sortir.*) Mais elle attend son verre d'eau.

MARION, *avec colère.*

Voulez-vous bien rester!... C'est horrible, c'est inouï!... Elle a donc tourné toutes les têtes!

LE COMMANDEUR, *avec complaisance.*

C'est exact! Villarceaux en est comme un fou, Grammont tient ses gants, Brissac son éventail, Buckingham lui a donné un bouquet qu'il portait à la reine... un embrasement général!...

MARION.

Et vous-même, commandeur, vous n'êtes pas sans reproche, je vous ai vu...

LE COMMANDEUR, *étourdiment.*

Vous m'avez vu?... à ses pieds!...

MARION, *se récriant.*

Comment! à ses pieds?...

LE COMMANDEUR, *la main sur sa bouche.*

Oh! j'ai donné dans l'embuscade... je n'y manque jamais.

MARION, *les bras croisés.*

Vous aussi, Gaucher?... (*A elle-même.*) Jusqu'à mon épouvantail qui se laisse séduire!

LE COMMANDEUR, *confus.*

Je ne sais comment cela s'est fait... Je vous jure, elle ensorcelle tout le monde! un moment de démence, de folie... rien de plus!... mais je déteste mon égarement, Marion, je reviens à vous... et vous me pardonnerez...

MARION.

A condition que vous me direz tout ce que vous savez, car il y a quelque chose d'extraordinaire... Que fait Cinq-Mars?

LE COMMANDEUR.

Oh! il n'est pas à craindre; il n'agit plus que d'après les inspirations de Mme de Failly... Il va, vient, sort dix fois en cinq minutes!... il paraît fort occupé d'un grand projet.

MARION, *attentive.*

D'un projet?...

LE COMMANDEUR.

Oui, j'ai saisi à la volée quelques mots... de chapelle des Jésuites... à la nuit tombante... de mariage secret.

MARION, *frappée.*

Un mariage secret!

LE COMMANDEUR.

Mme de Failly lui disait: « Ne perdez pas une minute, ou elle vous échappe. »

MARION.

Ou elle vous échappe?... (*A part.*) Ciel! ce mariage... c'est pour moi!... et c'est elle qui le pousse!

LE COMMANDEUR, *d'un air fin.*

J'ai compris qu'il était question du mariage avec la nièce du cardinal, et je lui ai soufflé à l'oreille : «Vous ne pouvez mieux faire ; épousez-la, mon cher.»

MARION, *haussant les épaules.*

Vous lui avez dit cela?

LE COMMANDEUR.

Parbleu! ça l'a décidé... il est sorti sur-le-champ; mais, dix minutes après, un de ses pages s'est approché de Mme de Failly et lui a glissé un billet en lui disant à mi-voix : « C'est pour ce soir. »

MARION.

Pour ce soir!... Et ce billet?

LE COMMANDEUR.

Papier rose, parfumé... elle a tout quitté pour le lire, et sa figure s'épanouissait de joie. (*Se frottant les mains.*) Je crois que d'un côté ou de l'autre l'affaire est en bon train!... j'ai mené cela chaudement.

MARION, *furieuse.*

Maladroit!...

LE COMMANDEUR, *étonné.*

Comment?

MARION.

Vous ne voyez pas que je suis trahie!...

LE COMMANDEUR, *de même.*

Par qui?

MARION.

Par cette femme!

LE COMMANDEUR.

Mme de Failly?

MARION.

Eh! ce n'est pas madame de Failly!...

LE COMMANDEUR, *étourdi.*

Qu'est-ce que vous me dites là?

MARION.

Une inconnue!... une coquette fieffée!... qui en sait plus que moi.

LE COMMANDEUR.

Pas possible!

MARION.

Qui, sous prétexte de me demander conseil pour ramener un infidèle, s'est introduite avec un air d'innocence, d'ingénuité... Moi, qui suis toujours dupe de mon bon cœur, car je ne me corrigerai jamais, je l'ai accueillie, je lui ai donné tous mes secrets!

LE COMMANDEUR.

Oh! quelle imprudence! Est-ce que l'on confie jamais ces choses-là?

MARION.

Et elle en abuse pour jeter le désordre dans ma maison, pour m'enlever toutes mes conquêtes! [illegible]

Quelle horreur, qu'il y ait des femmes pareilles!

[illegible], *à part.*

Et que ce soit la province qui nous [illegible]!... Mais je ne me laisserai pas jouer ainsi; et puis- [illegible]

LE COMMANDEUR.

Vous ferez bien; il ne faut pas souffrir...

MARION, *agitée.*

Et je ne sais qui elle est, je ne puis deviner son projet.

LE COMMANDEUR.

Voilà la tête qui part!

MARION, *se jetant dans un fauteuil.*

Ah! que je suis malheureuse!

LE COMMANDEUR, *d'un air de compassion.*

Pauvre femme!

MARION, *comme frappée d'une idée subite.*

Ce mariage avec Cinq-Mars, qui lui tient tant au cœur, cache un dessein secret; c'est pour m'occuper et m'empêcher de voir... Oui, elle est venue ici pour quelqu'un, je saurai qui! (*Allant à Gaucher.*) Voyons, mon bon Gaucher, vous êtes mon ami, vous, mon véritable ami; aidez-moi donc un peu : Comment accueille-t-elle Villarceaux?

LE COMMANDEUR.

Elle lui sourit très-agréablement.

MARION, *à elle-même.*

Ce n'est pas pour lui.

LE COMMANDEUR.

Ça ne peut pas être pour moi!

MARION.

Ah! commandeur!

LE COMMANDEUR, *d'un ton affirmatif.*

Non; je dis, ça ne peut pas être pour moi, c'est clair.

MARION.

Brissac? Gondy? Saint-Évremont?

LE COMMANDEUR.

Elle leur fait des mines.

MARION, *après un temps.*

Et Léonard?

LE COMMANDEUR.

Oh! elle ne le regarde pas, elle n'y fait pas attention.

MARION, *à part.*

C'est pour lui, j'en suis sûre! Oui, ce qu'elle me disait ce matin d'un ancien amant, et tout-à-l'heure le trouble, l'inquiétude de Léonard... Mais celui-là, on ne me l'enlèvera pas! Qu'elle prenne tous les autres, j'y consens; mais Léonard que j'aime, que j'aime mille fois plus depuis que je suis menacée de le perdre... jamais! je ressaisirai mon empire sur lui, je renverserai tous les obstacles.

Elle passe à droite.

LE COMMANDEUR, *cherchant à comprendre.*

Je n'y suis plus du tout.

MARION, *à part.*

Et Cinq-Mars qui a ma parole; impossible de refuser un mariage que j'ai demandé moi-même: ce serait m'exposer à sa vengeance. Pour Léonard, la Bastille, pour moi les persécutions, les rigueurs de la cour, l'exil, que sais-je? Ah! comment conjurer... (*Avec résolution.*) En fuyant avec Léonard... à l'instant... Oui, d'un seul mot je l'y déciderai, et une fois avec lui, devant elle, sous ses yeux, c'est encore la victoire! (*Haut.*) Commandeur [illegible]

LE COMMANDEUR.

Nous voilà dans le coup de feu!

MARION.

Vous m'êtes dévoué?

LE COMMANDEUR.

Comme au cardinal.

MARION.

Je suis dégoûtée du monde, de toutes ses intrigues... je veux m'en éloigner à l'instant, en secret!...

LE COMMANDEUR.

Une retraite! c'est mon fort.

MARION.

Avec un seul ami.

LE COMMANDEUR.

Un seul ami! (*A part.*) Je devine, elle n'a plus que moi. (*Haut.*) Ah! Marion! je vous comprends. (*A part.*) J'étais bien sûr que je finirais par arriver. Je recueille enfin le fruit de ma patience.

MARION.

Puis-je compter sur vous?

LE COMMANDEUR.

Toujours, et croyez que ma reconnaissance...

MARION.

Pas un mot de plus.

LE COMMANDEUR.

Tout ce que vous voudrez.

MARION.

Du silence; une voiture simple, sans armes, sur-le-champ, dans le jardin, par la rue des Tournelles. (*Montrant la droite et poussant un ressort qui ouvre la petite porte.*) Cet escalier dérobé y conduit.

LE COMMANDEUR.

Bien vu!

MARION.

Attendez mes ordres, et... (*Voyant venir Henriette.*) Mme de Failly! Sauvez-vous!

LE COMMANDEUR.

Tout le mystère d'une bonne fortune; me voilà monté de dix crans!

Il disparait par la petite porte, qui se referme sur lui.

SCÈNE V.

MARION, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au fond.*

Merci, merci, messieurs.

MARION, *à part.*

C'est elle. A merveille!

HENRIETTE.

Quelle chaleur étouffante... Impossible de respirer au milieu de cette cohue.

MARION, *avec ironie.*

Venez, venez, madame, que je vous félicite.

HENRIETTE.

Vrai; vous êtes contente de moi? j'ai fait de mon mieux.

MARION.

Comment donc! pour un début c'est très-bien; et je vous dois des remerciments.

HENRIETTE, *la regardant.*

Vous me dites cela d'un air singulier... vous paraissez fâchée.

MARION, *de même.*

J'aurais tort, après toutes les peines que vous vous donnez pour moi!

HENRIETTE.

Comment?

MARION.

Sans doute... ce mariage que vous avez préparé. (*Vivement.*) Ne le niez pas, je sais tout... Ce mariage avec Cinq-Mars... à la chapelle des Jésuites...

HENRIETTE, *d'un air ingénu.*

Mais j'ai cru vous faire plaisir.

MARION.

A moi! quand vous saviez combien je le redoutais... quand je vous avais confié qu'un autre...

HENRIETTE, *souriant.*

Vous m'avez recommandé de toujours croire le contraire de ce qu'on disait.

MARION, *se contraignant.*

Les hommes, oui; mais il ne fallait pas vous emparer de mes adorateurs.

HENRIETTE, *de même.*

Vous m'avez dit qu'il fallait en prendre partout.

MARION, *s'animant.*

Sauf un seul, que l'on doit respecter; car il est affreux de s'attaquer à une amie que l'on vient caresser.

HENRIETTE, *même jeu.*

Entre femmes, point de pitié; on s'embrasse et on s'enlève un amant... C'est encore vous qui me l'avez dit.

MARION, *avec un mouvement.*

Ah! vous avez de la mémoire.

HENRIETTE.

Il faut bien avoir quelque chose.

MARION, *réprimant un mouvement de fureur.*

Très-bien! Je vous avais mal jugée; et quand vous veniez me demander une leçon, il paraît que c'est moi qui en recevais une de vous.

HENRIETTE.

Madame!

MARION.

Mais votre triomphe n'est pas tellement assuré que je ne puisse le changer en défaite. Ce mariage sur lequel vous comptez ne s'accomplira pas!

HENRIETTE, *à part.*

Comment?

MARION, *appuyant.*

Non, madame, je n'épouserai pas Cinq-Mars; et quant à celui que vous êtes venu chercher jusque chez moi avec une hardiesse qui m'étonne, je l'avoue; ce n'est plus ici que vous le reverrez.

HENRIETTE, *inquiète.*

Que voulez-vous dire?

MARION, *lentement.*

Que, maintenant que votre éducation est complète et que je n'ai plus rien à vous apprendre, vous ne pouvez vous compromettre par un plus long séjour chez Marion.

HENRIETTE, *à part.*

O mon Dieu!...

MARION, *appuyant.*

Vous avez une famille, madame, qui s'alarme

sans doute de votre absence. Vous étiez si pressée de me quitter ; je crois qu'il est temps d'aller la rassurer... et je ne vous retiens plus.

HENRIETTE, *après un silence.*

Il suffit; je vous entends, madame; dans un instant je ne serai plus ici.

MARION, *avec ironie.*

Sans me dire le nom de l'ennemie redoutable...

HENRIETTE, *avec fierté.*

Plus tard ; quand vous pourrez me rendre justice et comprendre que, malgré cette apparence de perfidie, de trahison, je n'ai jamais été coupable envers vous.

MARION, *outrée.*

Vous vous flattez encore de réussir?

HENRIETTE, *avec calme.*

Peut-être, car je sais votre secret, et vous ignorez le mien : c'est le seul avantage que je veuille conserver. Adieu, madame.

MARION, *sèchement.*

Votre servante ! (*Henriette s'éloigne et s'arrête au fond; Marion se croyant seule.*) Quelle audace ! c'est quelque femme de la cour, quelque duchesse !

HENRIETTE, *à part, au fond.*

Que va-t-elle faire ?

MARION.

Pas une minute à perdre! (*Écoutant et courant à la fenêtre à droite.*) Je crois entendre la voiture.

HENRIETTE, *à part.*

Une voiture! Et mon mari qui vient de ce côté! Comment savoir?... (*Regardant la chambre à gauche.*) Ah ! elle dit que tout est permis.

Elle y court, et referme la porte sur elle.

MARION, *regardant toujours par la fenêtre à droite.*

Gaucher m'a tenu parole; il la fait entrer dans le jardin... elle se range près de la petite porte. (*Faisant signe.*) Pas de bruit surtout; et si l'on vous interrogeait...

Elle continue et paraît faire ses recommandations, tandis que Senneterre entre par le fond.

SCÈNE VI.

MARION, *à la fenêtre*, SENNETERRE, HENRIETTE *cachée.*

SENNETERRE, *un bouquet à la main.*

La perfide! me désarmer par un regard si tendre, quand j'arrivais furieux, quand j'allais faire un éclat! Me donner même son bouquet comme un gage de son retour, et l'instant d'après disparaître presque en même temps que Cinq-Mars! (*Jetant avec colère le bouquet sur la table à gauche.*) Ah! ce dernier trait la bannit à jamais de mon cœur!

MARION, *se retournant à ce mouvement.*

Léonard ! c'est le ciel qui l'envoie!

SENNETERRE, *étonné.*

Marion! qu'avez-vous! Comme vous êtes tremblante!

MARION, *courant à lui.*

Écoutez-moi, les momens sont précieux! M'aimez-vous toujours, Léonard?

SENNETERRE.

Vous en doutez!

MARION.

J'en ai le droit; je sais tout!

SENNETERRE, *troublé.*

Comment?

MARION, *agitée.*

Cette femme, cette Mme de Failly, dont vous seul ici savez le véritable nom ; vous l'avez aimée.

SENNETERRE, *troublé.*

Moi!

MARION.

Vous l'aimez peut-être encore!

SENNETERRE, *avec force.*

Vous pourriez croire!... Non, non, je vous jure!..

MARION.

Eh bien! si vous ne m'avez pas trompée, si c'est moi seule que vous aimez, nommez-moi cette femme!

SENNETERRE, *vivement.*

Vous la nommer ! jamais.

MARION, *se contraignant.*

Oui, oui, je comprends que l'honneur, la délicatesse... Mais vous, du moins, votre nom?

SENNETERRE, *avec embarras.*

Je n'ai aucune raison pour le cacher; mais j'avoue cependant qu'une pareille défiance...

MARION, *vivement.*

Vous déplaît? Eh bien! non, je ne vous le demande pas, je ne vous demande rien. Que m'importent votre rang, votre fortune, votre nom? je ne m'en suis point informée pour vous aimer! Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est votre amour, qui maintenant est ma vie, mon seul espoir! c'est que vous me répétiez que vous n'en aimiez point une autre, que vous êtes prêt à tout me sacrifier.

SENNETERRE.

Mais sans doute.

MARION.

Le plus grand danger nous menace.

SENNETERRE.

Un danger?

MARION.

Nous n'avons plus qu'un moyen d'être l'un à l'autre, d'éviter une séparation éternelle ! c'est de fuir tous deux à l'instant, et de nous réfugier en Hollande.

SENNETERRE.

Fuir, dites-vous?

MARION.

Ne me demandez pas pourquoi. Mais si, dans une heure, nous sommes encore à Paris, c'est fait de nous ! Une voiture nous attend au bas de cet escalier; dites un mot, dites que vous êtes heureux de me suivre, de partager mon sort, et... Vous hésitez!

SENNETERRE, *avec embarras.*

Non. Mais une résolution si étrange, si subite... quitter la France !...

MARION, *douloureusement.*

Vous hésitez! et moi, je n'ai pas balancé un instant! je n'ai été effrayée de rien; et vous, vous craignez de perdre Mme de Failly, de vous éloigner d'elle!

SENNETERRE.

Non, vous dis-je.

MARION.

Je le vois dans vos yeux; vous tremblez... vous savez bien pourtant que vous ne la reverrez plus, qu'elle est partie?

SENNETERRE, *vivement.*

Partie! avec Cinq-Mars?

MARION, *saisissant son idée.*

Avec Cinq-Mars! mais oui, sans doute!... N'avez-vous pas compris leurs regards, leurs discours mystérieux?... Tout-à-l'heure encore n'a-t-elle pas reçu un billet de lui?

SENNETERRE, *à part.*

Celui qu'elle lisait!... c'était de Cinq-Mars!

MARION.

Si vous saviez ce qu'ils avaient comploté ensemble! quelle horrible machination!... car ils étaient d'intelligence.

SENNETERRE, *furieux.*

Ils s'entendaient!

MARION.

J'en ai la preuve.

SENNETERRE, *hors de lui.*

Ah! tout s'explique enfin!

MARION, *tendrement.*

Et c'est à une femme indigne de vous, de vos regrets que vous me sacrifiez, moi!.. Mon Léonard, mon ami! moi, qui vous aime uniquement; qui suis prête, sans vous connaître, à tout abandonner pour vous! cette fortune, cette existence brillante qui faisait mon orgueil; ces hommages, ces adorations dont vous étiez si jaloux, et que toutes les femmes m'enviaient... Eh bien! je quitterai tout pour toi! oui, tout, pour te donner mes jours, mes soins, ma tendresse; pour cacher à tous les regards ce bonheur qui nous est offert; cet amour auquel tu semblais attacher quelque prix, et qui est assez grand pour nous tenir lieu de patrie et de famille.

SENNETERRE, *entraîné.*

Il serait vrai? Marion, vous seriez à moi!

MARION.

Pour la vie! je te le jure.

SENNETERRE, *vivement.*

Partons, partons! trop heureux de prouver à une ingrate .. je veux dire à vous, Marion, au monde entier, que vous seule régnez sur mon ame.

MARION, *à part.*

Ah! je l'emporte enfin!

SENNETERRE.

Venez, venez... j'ai hâte moi-même...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIENNETTE, *accourant.*

TIENNETTE, *bas à Marion.*

Madame, madame!

MARION.

Qu'est-ce donc?

TIENNETTE, *bas.*

M. de Cinq-Mars est sur mes pas; il vous cherche partout.

MARION, *à elle-même.*

O ciel!

SENNETERRE.

Qu'avez-vous?

MARION.

Rien, rien! (*A part.*) Nous serions perdus! mais j'ai un moyen sûr de m'en débarrasser.

SENNETERRE.

Qui vous arrête?

MARION.

Regardez: quelle foule dans cette galerie... on pourrait nous voir, et la moindre imprudence compromet notre fuite. Je vais les congédier, les éloigner. Restez-là, attendez-moi; je reviens dans l'instant, et à la faveur de ce costume et des apprêts du bal, nous serons loin de Paris avant qu'on se soit aperçu de notre absence.

Elle sort précipitamment avec Tiennette; toutes les portes du fond restent ouvertes.

SENNETERRE, *seul.*

Oui, oui, je partirai; je fuirai au bout du monde, s'il le faut, pour ne plus entendre parler d'elle!... pour lui prouver mon indifférence, mon mépris... oui, mon mépris! Se laisser enlever par Cinq-Mars! Cinq-Mars, un fat, un mauvais sujet, aussi incapable d'éprouver un attachement sérieux... (*Apercevant Cinq-Mars.*) Que vois-je? encore lui!

SCÈNE VIII.

SENNETERRE, CINQ-MARS, *entrant vivement par le fond et s'approchant de Senneterre en regardant s'il n'est pas observé.*

CINQ-MARS, *rapidement.*

Ah! Léonard, je vous cherchais. Vous me voyez d'une joie! elle consent à m'épouser.

SENNETERRE, *confondu.*

Hein! vous épouser?

CINQ-MARS.

Taisez-vous donc... c'est secret! parce que, vous comprenez, il y a des ménagemens à garder.

SENNETERRE, *de même.*

Comment?

CINQ-MARS.

Mais c'est elle-même qui presse la cérémonie, qui veut qu'elle se fasse sur-le-champ, et qui m'envoie tout préparer.

SENNETERRE.

Tout préparer?

CINQ-MARS.

J'ai compté sur vous pour être mon témoin.

SENNETERRE.

Sur moi!

CINQ-MARS.

C'est bien, c'est convenu; à la chapelle des Jésuites, dans dix minutes!

SENNETERRE.

Mais expliquez-moi...

CINQ-MARS, *s'esquivant.*

Rien, rien!... je n'ai pas le temps. Adieu, soyez exact.

Il sort.

SCÈNE IX.

SENNETERRE, *seul et stupéfait.*

Épouser ma femme! celui-là passe tous les autres; et elle a pu consentir... Elle est libre, c'est vrai; mais fouler aux pieds toutes les convenances... Ainsi donc, ce regard qui m'avait séduit, ce regard plein de trouble, d'émotion, dans lequel j'avais cru retrouver nos premiers temps d'amour et d'ivresse; ce n'était que mensonge, tromperie, duplicité. (*Jetant les yeux sur le bouquet qui est sur la table.*) Et ce bouquet qu'elle m'avait donné comme une faveur, une justification. (*Le prenant avec fureur.*) Ah! je veux l'écraser, l'anéantir! (*S'arrêtant.*) Que vois-je, au milieu de ces fleurs? un billet! celui de Cinq-Mars sans doute! (*L'ouvrant.*) Oui, vraiment... ah! (*Lisant avec agitation.*) « Ma généreuse amie, j'ai suivi vos conseils; dans » une heure, celle que j'aime sera à moi. » (*Avec rage et s'interrompant.*) Celle que j'aime! (*Continuant.*) « Puissiez-vous bientôt jouir du même bon» heur; puisse cet amour profond, le seul de votre » vie, ramener à vos pieds l'ingrat qui vous oublie. » Qu'est-ce que cela veut dire? ce n'est donc pas lui? « *Cet amour profond, le seul de votre vie!* (*Avec espoir.*) Ah! s'il était possible! si je m'étais abusé! Oh! non, non, je ne me trompe pas; je suis encore aimé! Henriette! Je veux la voir, lui parler à l'instant. (*Voyant entrer une femme en domino.*) Ciel! Marion!

SCÈNE X.

SENNETERRE, HENRIETTE, *enveloppée d'un domino pareil à celui de Marion, et le visage couvert d'un masque; elle entre par le fond.*

HENRIETTE, *à mi-voix.*

Je suis prête, venez.

SENNETERRE, *avec effort.*

Non! non! jamais!... je ne partirai pas... (*Henriette fait un geste de surprise et de douleur.*) Elle chancelle!... (*La soutenant et la conduisant à un siège.*) Ayez pitié de moi!... pardonnez!... Oui, je vous ai trompée... je me suis trompé moi-même! Marion, j'ai cru vous aimer, et quand je vous jurais de vous dévouer ma vie, de vous suivre, une autre, que j'ai méconnue, reprenait tout son empire sur moi! Près de m'en séparer pour toujours, je sens que je l'aime, que je n'aime qu'elle seule, et que si elle m'abandonne, si elle ne me rend son amour, je n'ai plus qu'à mourir!

HENRIETTE, *toute en larmes.*

O mon Dieu!

SENNETERRE.

Vous pleurez?

HENRIETTE, *ôtant son masque.*

Oui! mais c'est de bonheur!...

SENNETERRE.

Henriette!...

HENRIETTE, *avec tendresse et abandon.*

Ah! ne rétractez pas ce que je viens d'entendre! (*Senneterre tombe à ses pieds.*) ces paroles si douces et qui m'ont rendue si heureuse!... car moi aussi, je n'ai jamais cessé de vous aimer; et cette coquetterie affectée, ce ton léger, ces discours frivoles, que démentaient à chaque instant mes regards, mon trouble, mes tourmens; tout cela ne vous disait-il pas : « C'est vous que j'aime! c'est » vous, c'est votre amour qu'il faut que je retrouve » si vous voulez que je vive! »

SENNETERRE, *éperdu.*

Est-ce un songe! Henriette! Comment expier mon injustice? Ah! grand Dieu!... Et cette séparation que vous avez signée vous-même?...

HENRIETTE, *tendrement et se levant.*

Oui; mais pour m'y opposer.

SENNETERRE.

Ah! laisse-moi bénir ta générosité, laisse-moi te dire tout ce qu'il y a dans mon ame de tendresse et de repentir!

HENRIETTE, *la main sur sa bouche.*

Oui, oui, vous me le direz, mais quand nous serons loin d'ici; car, dans ces lieux, j'ai toujours peur que mon bonheur ne m'échappe, et que ce ne soit un rêve.

SENNETERRE.

Tu pourrais redouter...

HENRIETTE, *avec douceur.*

Mon ami, un pauvre malade craint toujours les rechutes. Viens, fuyons cette maison.

SENNETERRE.

Tu as raison; il ne faut pas qu'on t'y voie davantage. Remets ce masque, et par cette issue secrète, suis-moi.

Henriette a remis son masque; il va pour l'entraîner par la porte secrète à droite; Cinq-Mars y paraît tout-à-coup.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CINQ-MARS, *puis* MARION.

CINQ-MARS, *tremblant de fureur.*

Arrêtez!

TOUS DEUX.

Cinq-Mars!

CINQ-MARS.

Trahison! Cet avis secret ne m'avait pas trompé

SENNETERRE.

Comment?

CINQ-MARS, *la main sur son épée.*

Ce Léonard, que je ne soupçonnais pas... il m'en rendra raison.

SENNETERRE, *de même, et soutenant Henriette.*

Et saura vous punir...

MARION, *sortant de sa chambre à gauche, toujours en domino et le masque à la main.*

Quel bruit! que se passe-t-il donc?

CINQ-MARS, *la voyant.*

Marion? (*Regardant Henriette dont le masque est tombé.*) Mme de Failly!

MARION, *la voyant.*

Que vois-je!

CINQ-MARS, *se remettant et gaîment.*

Et moi, qui croyais, qui m'étais figuré... cette voiture en bas; ce domino... Ah! je disais bien aussi : Que diable! il est impossible que Marion me trompe, qu'elle ait voulu me fuir. (*A Senneterre.*) Pardon, mille fois pardon de mon étourderie!

MARION, *s'approchant d'Henriette.*

Quoi, madame! encore ici?

HENRIETTE, *souriant.*

Je vous avais dit que j'allais partir; mais je ne le pouvais... sans mon mari.

Elle montre Senneterre.

CINQ-MARS *et* MARION.

Son mari!

HENRIETTE.

Le marquis de Senneterre.

MARION, *à elle-même.*

Le marquis!...

CINQ-MARS, *reprenant son sérieux.*

Le marquis de Senneterre!... qui, sous le nom de Léonard.. Mais alors... permettez, je ne comprends pas...

SENNETERRE, *avec hauteur.*

Quoi, monsieur, vous ne comprenez pas?

HENRIETTE, *s'interposant vivement et prenant la main de son mari.*

Qu'une division, un mal entendu nous avait séparés... et que c'est aux conseils, à l'amitié de Mlle Delorme, que nous devons un rapprochement qui assure notre bonheur. Ah! moi, je ne l'oublierai jamais, et je lui en garde une reconnaissance éternelle.

CINQ-MARS, *regardant Marion.*

Cette chère Marion! ça ne m'étonne pas, elle a un si bon cœur!

Il passe auprès d'elle.

MARION, *à part et avec dépit.*

Son mari! je n'ai rien à dire... mais si toutes les grandes dames se mettent sur le pied de venir ainsi...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *arrivant sur la pointe des pieds, bas à Marion.*

La voiture est toujours en bas.

MARION, *bas.*

Chut!

LE COMMANDEUR, *étonné, voyant le marquis baiser la main de sa femme.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc?... Mme de Failly...

MARION.

C'est sa femme.

LE COMMANDEUR.

Léonard?

MARION, *cherchant à surmonter son dépit.*

Le marquis de Senneterre.

LE COMMANDEUR.

Ah bien!

MARION, *regardant Cinq-Mars.*

Et moi, je me marie.

LE COMMANDEUR

Allons donc!... avec le marquis?

MARION.

Eh! non!... avec Cinq-Mars.

LE COMMANDEUR.

Ah! bien! bien! (*A part.*) Me voilà redescendu de vingt crans!... Je commence à croire que je n'arriverai pas. (*Bas à Marion en lui montrant Senneterre.*) Mais dites donc, Marion... c'est un échec!

MARION, *haussant les épaules.*

Eh bien! est-ce que vous n'avez jamais été battu? (*A part, en regardant Senneterre.*) Le seul peut-être que j'aie aimé sérieusement... Par exemple, si l'on m'y reprend... Tenez, Cinq-Mars... voici ma main.

CINQ-MARS, *la lui baisant.*

J'étais sûr qu'elle ne m'échapperait pas!

LE COMMANDEUR, *à Henriette, d'un air galant.*

Madame de Senneterre nous permettra au moins de lui faire notre cour...

CINQ-MARS, *de même.*

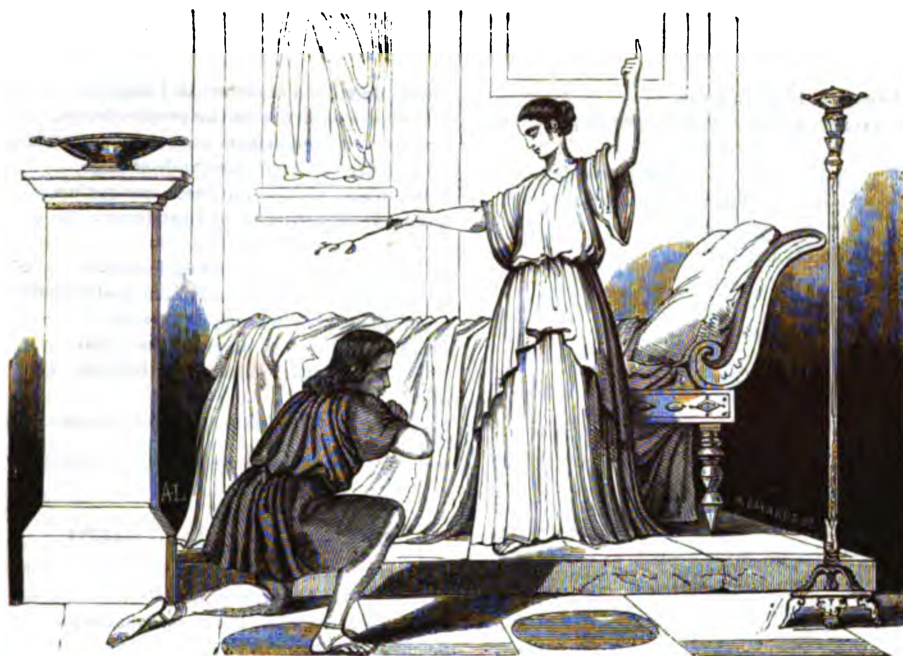
De l'entourer d'hommages..

HENRIETTE, *souriant.*

Oh! non, messieurs, c'est inutile; je n'ai eu recours à la coquetterie qu'un seul jour; j'espère que je n'en aurai plus besoin.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



ACTE IV, SCÈNE II.

CALIGULA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CALIGULA	M. Ligier.
CLAUDIUS	M. Auguste.
AFRANIUS	M. Fonta.
CHEREA	M. Firmin.
LEPIDUS	M. Menjaud.
ANNIUS	M. Rey.
SABINUS	M. Mirecour.
PROTOGÈNE	M. Saint-Aulaire.
AQUILA	M. Beauvalet.
BIBULUS	M. Arsène.
UN LICTEUR	M. Monlaur.
UN PORTIER	M. Mathien.
CHEF DE PRÉTORIENS	M. Faure.
MESSALINE	Mlle Noblet.
STELLA	Mlle Ida.
JUNIA	Mme Paradol.
PHOEBÉ	Mme Larché.
Esclaves, Affranchis, Soldats, Licteurs.	

PROLOGUE.

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier avec ces mots écrits au-dessus de la porte : Bibulus, tonsor. Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du *Balnea*. Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théâtre, la Voie Sacrée remontant la scène, et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter-Tonnant. Au fond, la roche Tarpéienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROTOGÈNE, deux Gardes *et* deux Esclaves, *entrant au troisième plan de droite, traversant la scène et allant frapper à la porte du barbier.*

PROTOGÈNE

Holà, barbier, holà! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme
En est sans doute encor, maître, à son premier [somme,
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilége,

Pour l'éveiller! holà! la porte.

UN DES GARDES, *s'apprêtant à frapper du pommeau de son épée.*

Enfoncerai-je?

Bibulus ouvre sa fenêtre.

PROTOGÈNE.

C'est heureux à la fin! Eh!

BIBULUS.

Que me voulez-vous?

PROTOGÈNE.

Au nom de l'empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maître, on y va.

Il referme sa fenêtre. Au même moment, la porte de Messaline s'ouvre, et une esclave nubienne passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,
Et dès qu'il paraîtra sur le seuil de sa porte,
Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, *exécutant l'ordre.*

Viens ici.

BIBULUS.

Maître! au nom des Dieux, que veut dire ceci?
Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire,
Je n'ai point de César encouru la colère;
Maître, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGÈNE.

Le regard de César ne descend point si bas;
Il porte au ciel un front radieux et superbe,
Et c'est à d'autres yeux à regarder sous l'herbe
Si quelque insecte impur, vainement épié,
Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, *vivement.*

Oui, César est un Dieu! Jupiter est son père,
Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère,
Que jamais par un mot ma folle impiété
N'osa porter atteinte à sa divinité.
Je jure par César et par sa sœur Drusille
Que l'Empereur n'a pas d'esclave plus docile
Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous,
De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGÈNE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure.

BIBULUS, *se relevant.*

Oh!

PROTOGÈNE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure,
Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talens,
Était le rendez-vous de jeunes insolens
Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles,
Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur,
Parler imprudemment du divin Empereur?

PROTOGÈNE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace.
Je vais dans ta maison m'établir à ta place;
Je suis à mon souhait servi par le hasard :
N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César?
En cette occasion, la foule, ce me semble,
Avide de spectacle, au Forum se rassemble.
Autour du mille d'or, centre de l'univers,
Il se presse en ce cas tant de peuples divers,
Que peut-être, en planant sur ce confus mélange,
Au vol j'arrêterai quelque parole étrange,
Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois
Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maître.
César, comme les Dieux, a droit de tout connaître,
César distinguera le crime de l'erreur,
Vive César! César est un grand Empereur.

PROTOGÈNE, *entrant chez Bibulus.*

Allez!

Les gardes emmènent Bibulus, Protogène referme la porte.

SCÈNE II.

L'ESCLAVE, CHEREA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, *qui a suivi des yeux les gardes, revenant à la porte de Messaline.*

Ils sont partis, la rue est solitaire,
Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, *descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte.*

Ah! quand donc, sans mystère,
Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je jusqu'au jour
Entre tes bras chéris endormir mon amour,
Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les momens que le plaisir emporte,
Ne vienne tout-à-coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse
Il faut te séparer de ta belle maîtresse,
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin.
Oh! quand serai-je donc en mon amour tranquille,
Pareil au laboureur qui sous sa faux agile
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés,
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu.
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer.
Oh! ce loisir si doux que l'homme aux Dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes
Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes,
Et faire à chaque instant briller à mon regard
En ton œil la vengeance, en ma main le poignard?
Oh! que tu devrais mieux, délices de mon ame,
Tout entière à l'amour par qui règne la femme,
De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,

Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi,
Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,
Quitterais aussitôt amis, parens, patrie,
Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,
Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!
Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,
En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?
Quitte ton vieil époux et ton royal amant.
Pour nous soustraire à tous nous pourrons aisément
Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend son bras et touche au bout du monde.

CHEREA.

César, toujours César! il revient aujourd'hui,
Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui,
Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,
Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.
Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle, toi qui peux
Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie,
César m'a demandé mon amour ou ma vie.
Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,
Mais en place il reçut un présent plus fatal;
Et depuis ce moment, sa luxure abusée
A caressé ma haine en plaisir déguisée.
Tu te plains quand tu peux te venger... insensé!
Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,
Tribun, savait par où la pointe d'une lame
Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'ame,
Que, seule accomplissant mes projets résolus,
L'Olympe compterait bientôt un Dieu de plus:
Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère,
César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,
Plus rien entre nous deux pour troubler nos plaisirs,
Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans désirs
Qui, pourvu qu'on le laisse en une basse orgie
S'endormir chaque soir sur la table rougie,
Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,
A chercher d'autre lit que celui du festin.
Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune
Qui trouble ces instans donnés par la Fortune,
Et qui prenne, avant l'heure effrayant notre amour,
La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.
Alors au moissonneur la moisson sans pareille,
Alors au vigneron les trésors de sa treille,
Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera
Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra.

L'ESCLAVE, *accourant.*

On vient de ce côté, rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, *entraînée par l'esclave.*

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

Elle rentre.

CHEREA.

Enchanteresse,
Te tromper en amour est, dit-on, malaisé,
J'accepte le défi, c'est bien, au plus rusé.

SCÈNE III.

CHEREA, *caché contre la porte,* ANNIUS MINUCIANUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

Les trois nouveaux arrivans entrent couronnés de fleurs, les vêtemens en désordre et riant aux éclats.

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,
Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,
Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,
Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés.

CHEREA.

Patience, seigneurs, je ne sais point assez,
Pour vous répondre encor, qui vous êtes vous autres;
Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix.
Écoute, celui-là qu'à ma droite tu vois,
Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare
Est noire à défier la gueule du Tartare,
C'est Annius, son père et le mien autrefois
Furent amis, de plus, républicains, je crois.
Attends, oui, c'est cela, d'être exact je me pique;
Sais-tu ce que c'était, toi, que la république?
Dis-le s'il t'en souvient encore par hasard.
Du reste, vieux Romain, plus noble que César,
Et qui descend tout droit de la première pierre
Qui par Deucalion fut jetée en arrière.
Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici,
Où donc es-tu? voyons, arrive par ici,
Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,
C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.
Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;
Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.
Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge,
Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge
Avec des libertins il n'aille chaque nuit
Jouer à la tessere et boire du vin cuit.
Au reste, plein d'esprit mais de propos infâmes,
Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,
Et que quiconque est père, époux ou même amant,
Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.
Quant à moi qui te fais leur portrait de la sorte,
A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte
Le costume persan, par la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,
Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,
Avec un pédagogue appelé Callisthènes,
Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et là
J'ai fort étudié la sagesse... voilà!
Mais la sagesse écrite en toute la nature,
Et qu'en ce livre immense enseignait Epicure.

Donc j'ai philosophé si long-temps et si bien
Que je doute de tout et ne crois plus à rien,
Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,
Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.
Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,
Et la preuve est que mon professeur s'est noyé.
Avant-hier j'ai touché le rivage d'Ostie;
Pour fêter mon retour nous avons fait partie
D'aller souper ensemble à la taverne hier soir,
Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir.
Là nous avons passé de nos nuits la plus belle,
Avec, devine qui? des prêtres de Cybèle,
Des faiseurs de cercueil, des juifs, des bateleurs,
Enfin tout ce que Rome a de mieux en voleurs :
De sorte qu'en sortant, nous trouvant tout hilares,
Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux lares
Sans rosser quelque peu les cohortes de nuit.
Cette occupation ici nous a conduits;
Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique
Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,
Nous avons résolu de voir passer César,
Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.
Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme
Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme.
Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons
De refuser encor de nous dire tes noms,
Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mys- [tère.

CHEREA.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire,
Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,
Et voilà maintenant que je vous connais trop :
Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face,
Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,
L'un rit et l'autre mord... face d'homme et de chien.

CHEREA.

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible.

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, *riant.*

Ah! ah! ah! sa colère est risible.

CHEREA, *tirant son épée.*

Arrière!

LEPIDUS.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, *se couvrant le visage de son manteau.*

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

Il sort en passant entre Annius et Lepidus.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* CHEREA.

LEPIDUS, *se débattant dans les bras d'Annius qui le retient.*

Que fais-tu?

ANNIUS, *lui montrant Cherea qu'il a reconnu*

Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors... devant toi je m'incline,
Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,
Un si riche trésor dans tes bras amoureux.
Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes,
A cette porte aussi suspendre des guirlandes,
Et verser dès demain sur son seuil embaumé
Et la myrrhe odorante et le nard parfumé,
Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! Du moment où l'orgie
Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,
Je n'en suis plus, bonjour... Près d'ici, je connais
Une honnête maison où l'on joue... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sesterces
Résultant de mes trocs, produits de mes commerces
Avec un usurier, qui, sur gage, mon cher,
Me prête à vingt pour cent, hein? Ce n'est pas trop [cher
Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome.
Je veux te présenter un jour à ce brave homme.
Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,
En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

SCÈNE V.

LEPIDUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Écoute, Lepidus, de nous trois le moins ivre,
Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

ANNIUS.

Veux-tu vivre?
Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS.

Moi!

ANNIUS.

Toi!

LEPIDUS.

Mauvais plaisant!

ANNIUS.

Réponds.

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en.

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine!

ANNIUS.

Insensé! qui demandes à voir la Messaline!
O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez comme en tous lieux
Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme?

LEPIDUS.

Je sais que son beau corps enferme un cœur de [flamme,

Et que l'amour, à qui tous destins sont connus,
La donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

Eh bien donc, c'est à moi de te dire le reste;
Écoute : mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,
Avoir, par un forfait exécrable, odieux,
Amassé sur ton front la colère des Dieux,
Qu'avoir guidé sur toi, par quelque vœu profane,
Le regard dévorant de cette courtisane.
Crois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,
Le malheur qui suivait l'autre bord du chemin;
Crains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâ- [les,
Et qui naquit, dit-on, dans les ides fatales;
Car ne va pas penser, enfant, que son amour
Soit un amour joyeux et qui chante au grand jour,
Un amour que le soir, au feu de la résine,
Reconduise à ton seuil la flûte tibicine,
Et qui, las de bonheur, s'éveille le matin,
Sur un lit tout jonché des roses du festin.
Non pas, ami, ce sont des amours taciturnes,
Cherchant des voluptés étranges et nocturnes,
Qui veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,
Qui, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,
Vont dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme
Quelque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de [femme,
Car le Tibre déjà, complice aux flots prudens,
Roule à la mer la tête, un bâillon dans les dents.
Crois-moi, ne tentons pas les destins qu'elle couve,
Nous avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

Que dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas
Te dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas.
Car nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière
Il ouvre le matin sa joyeuse paupière,
Dans quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,
Le soir, captif ou mort, il fermera les yeux.
Aussi celui qui sait le péril, s'il le brave,
Affranchissant bientôt son plus fidèle esclave,
Lui met sous sa tunique un fer court et discret,
Afin d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,
Qui, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre,
Bourreau reconnaissant, lui sauve la torture.
Oui, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,
Épiés par le flot qui vient braver nos piés,
Épiés par l'oiseau qui sur nos têtes passe,
Par le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,
Par l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,
Qui tous trouvent un son, un langage, une voix,
Pour redire aussitôt à des maîtres farouches
Le complot qu'en un rêve ont murmuré nos bou- [ches.
Tu doutes?

LEPIDUS.

Oui.

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur
T'a rendu fou, mon cher; je crois bien l'Empereur
Disposé quelquefois à faire trembler Rome,
Mais, à tout prendre enfin, l'Empereur est un homme
Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,
Comme un autre nourri de lait et non de sang:
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou, que tu reviens d'Athène,
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux
Sa colère monter des hommes jusqu'aux Dieux.
Oui, c'était un enfant comme un autre; son ame
S'ouvrait aux sentimens humains, mais cette femme
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline
Qui règne au Palatin, la royale colline!
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,
Miroir incestueux, si brûlant que César
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle,
Parmi tous ces amans qui tombent derrière elle,
Cherea, seul debout, qu'elle tient attaché,
Et laisse vivre encor dans quelque but caché.

LEPIDUS.

Eh bien! soit! de conseils ma prudence pourvue,
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

La porte de Messaline s'ouvre.

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voilà
Messaline qui va passer, regarde-la:
J'ai fait ce que j'ai pu, libre à toi de la suivre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MESSALINE, *couchée dans une litière de pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par une lanterne avec des dessins dorés, portée par quatre esclaves, dont les deux premiers ont des colliers et des rênes d'or, et précédée par son esclave nubienne.*

MESSALINE, *traversant la scène.*

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

Elle sort par le troisième plan de gauche.

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;
C'est bien : le soleil peut paraître au firmament.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PROTOGÈNE *en barbier, puis* LE CONCIERGE *de la maison d'Afranius,* UN MENDIANT, LE CONSUL AFRANIUS, CLIENS, PEUPLE, *venant demander la sportule,* JEUNES ROMAINS, *venant se faire raser, coiffer et épiler.*

LEPIDUS.

Maintenant, Annius, que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE *sort de la boutique et fait enlever par les deux esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.*

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître.

A Annius.

Allons-nous
Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous,
Un instant seulement pour ranger ma boutique.

En riant.

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS, *entrant*.

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!
Encore un dont en vain je cherche les exploits,
Et que j'entends nommer pour la première fois.
Quel est cet homme? est-il Maure, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a, je crois bien! ses parens sont des dieux,
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il [brigue,
Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue.

Le portier du consul ouvre la porte et chasse la foule; il est enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une baguette.

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés,
Plus loin, seigneur poète... arrière, vous, passez;
Passe, noble Caïus, tu trouveras mon maître.
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.

LEPIDUS, *continuant*.

Et comment a-t-il donc gagné le consulat?
Est-ce par la débauche ou par le péculat?
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela, le noble Afranius
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire,
Si plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors, raconte-la..

ANNIUS.

Le divin empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
Et malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer Dieu sitôt,
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et parmi tous ces yeux ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius.
Si bien que se voyant près de fondre en rivière,
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière,
» Prends mes jours et pour eux rends-nous ceux de [César. »
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,
Ou que le médecin, maître en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas.
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

Entrée des licteurs.

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? j'aperçois les licteurs,

ANNIUS.

Oui, sans doute qu'au temple avec les sénateurs,
Il va pour l'Empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains, n'en doutez pas, les dieux seront propices,
Vers les temples courez, que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues,
Répandez les parfums et les fleurs par les rues,
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vain-[queur.
Vive César! César est un grand Empereur!

Il sort suivi des licteurs et des cliens.

LE PEUPLE.

Vive César!

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

Écartant la main de l'esclave, qui veut lui mettre du linge autour du cou.

Écoute:
Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

Protogène les lui donne.

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure
Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux.

PROTOGÈNE, *à l'esclave coiffeur*.

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les Actes diurnaux?

PROTOGÈNE, *les lui donnant*.

Oui, seigneur.

LEPIDUS, *s'épilant.*

C'est très-bien, fais-nous-en la lecture,
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, *tenant à la main une écuelle.*

Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes ; il porte au cou pendu à une ficelle un petit tableau représentant un naufrage.

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachinum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,
Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, *criant.*

Au bain, Seigneur, au bain.

LE MENDIANT, *criant.*

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, *lui donnant une Philippus.*

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or!

Il baise la pièce.

ANNIUS, *lisant la date.*

Le quinze de janvier... ils ont déjà cinq jours.

PROTOGÈNE.

Ce sont les plus nouveaux.

LÉPIDUS.

Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, *lisant.*

Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre,
Un riche commerçant venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens.

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, *continuant.*

Surpris,
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitot chez le préteur Urbain,
Puis écroué.

LEPIDUS.

Voleur!

LE GARÇON DE BAINS.

Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, *continuant.*

Le vingt-et-un janvier prochain, jour de comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera,

LEPIDUS.

Voilà l'intéressant.

ANNIUS.

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie.

LEPIDUS, *se regardant dans le miroir.*

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.
C'était bon pour César chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caius, qui porte une perruque.

ANNIUS, *effrayé.*

Lepidus!

PROTOGÈNE, *l'arrêtant.*

Pas un mot.

LEPIDUS, *se mettant à arracher sa barbe.*

Hein!

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas ?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS.

Pourquoi?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las!

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise

PROTOGÈNE, *prenant le manuscrit.*

Mon maître, te plaît-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement,

À Sabinius qui entre.

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment,
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, *reprenant.*

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos Dieux,
Vingt chariots chargés de objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages.

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

Et traînant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfans du Nord enchaînés et vaincus.

LEPIDUS.

Oui, nous savons cela, c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,
Sont tombés tout vivans dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, *rentrant chez lui.*

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, *se levant et passant près de Lépidus.*

Prends garde à toi, jeune homme,
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus,
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher, je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... tu viens d'en dire, en ce temps où nous [sommes,
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS.

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

SABINUS.

Fuis donc!

LEPIDUS.

Non pas, je reste.

ANNIUS.

Oh! quel aveuglement misérable et funeste!

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
Mais la torture!

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas!

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde!

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou, comme Marius, en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes!
Moi! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim,
Oh! non pas!

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite,
Dis?

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS.

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle; il en est un.

ANNIUS.

La mort,
N'est-ce pas?

LEPIDUS.

Allons donc!

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?
Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis :
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des Dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux Dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre,
Et c'est bien! car plus tôt que je ne l'espérai
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les [hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes.
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir de la peine,
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne,
La mort n'a point de prise aux esprits résolus,
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus?

SABINUS.

Frère?

LEPIDUS.

Assez.

Faisant signe à l'esclave des bains.

Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

LEPIDUS.

Avance.
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance
Un bain voluptueux, tiède et parfumé,
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

L'esclave rentre.

SABINUS.

Tu veux donc toujours?

LEPIDUS, *lui passant au cou son collier d'or.*

Cette chaîne est la tienne,
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne;

A Annius

Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.
Le maître a dit : La mort est un sommeil sans rêve;
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.

O Lepidus! un Dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, *sur le seuil des bains.*

J'en ai l'espoir, adieu!

Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, *le regardant.*

Criant.

L'oncle de César. Place.

SCÈNE VIII.

AFRANIUS, LES LICTEURS, LE PEUPLE, CLAUDIUS, *entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau, et portant à la main une lettre entourée de lauriers.*

AFRANIUS.

Le noble Claudius.

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,
Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, *à ses licteurs.*

A Claudius.

Entourez-nous. Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.
César (que la faveur ne me soit pas fatale!)
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;
Mais moi qui marche à peine. Ah!... c'est pour en [mourir!

AFRANIUS, *avec mystère.*

N'importe, Claudius... c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,
Elle est d'une longueur...

AFRANIUS, *à demi-voix.*

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils?

AFRANIUS.

Malheureux.

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,
Ils présagent ma mort.

AFRANIUS.

Crains que le coup ne porte
Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut? en ce cas peu m'importe;
Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,
On a vu des soldats se heurter avec bruit;
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;
Le tonnerre a brillé venant de droite et de gauche;
En marchant à l'autel la génisse a mugi;
Et quand le victimaire eut, de son bras rougi,
Avec le fer sacré creusé les deux entailles ,
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :
Même chose arriva, soit présage ou hasard,
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

CLAUDIUS.

Eh bien ! que penses-tu de tout cela ?

AFRANIUS.

Qu'Octave
N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,
L'eût instruit du péril dont était menacé
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,
Devait faire à ses pieds rouler une couronne;
Si terrible qu'il soit, un présage irrité
Se peut envisager sous un heureux côté,
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,
Il devient favorable à l'astre qui se lève :
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS.

Silence, parlons bas.
Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien!

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.
Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

Il continue sa course vers le Capitole.

AFRANIUS, *le regardant s'éloigner.*

Le vieux renard a vu le piége sous l'amorce.
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

SCÈNE IX.

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, *puis* PROTOGÈNE.

UN DÉCURION, *entrant et rangeant ses prétoriens de l'autre côté du théâtre.*

César! Vive César!

LES LICTEURS, *repoussant le peuple.*

C'est l'Empereur! arrière.

UN LICTEUR, *dans la coulisse.*

Descends de ton cheval, et toi de ta litière ;
A terre tous les deux!

AQUILA, *dans la coulisse.*

Malheur à toi, licteur!
Si ta main...

Entrant et apercevant Afranius.

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA.

Eh bien! près de toi je réclame.

AFRANIUS.

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser.
Voilà César qui vient.

AQUILA, *à part.*

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'Empereur sur son char,
Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, *l'arrêtant.*

A tes longs cheveux blonds tombant sur tes épaules...

AQUILA, *vivement.*

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,
J'ai droit de citoyen.

Prenant Stella par le bras.

Viens, ma Stella.

STELLA, *voilée.*

J'ai peur.

AQUILA.

Viens donc.

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,
Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,
Jeune fille?

STELLA.

Oui, seigneur; mais ma mère à Baïa
Demeure... Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute....et sur César elle a toute puissance.

STELLA, *levant son voile.*

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approche donc... Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, *entrant avec ses premiers habits.*

Consul!

AFRANIUS.

Hein! Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE.

Pour un ordre suprême
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

Aux licteurs.

Comme à moi-même
A l'ami de César que vous reconnaissez,
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

Protogène prend les deux licteurs et entre avec eux aux bains. Le cortége commence à défiler. Les soldats, portant les trophées, entrent les premiers; puis Incinatus, le cheval de guerre de César, conduit par deux sénateurs; puis des enfans couronnés de roses, qui jettent des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et d'or, attelé de quatre chevaux blancs conduits par les Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les prisonniers vaincus; derrière les prisonniers, les soldats.

LES HEURES DU JOUR, *tenant des palmes d'or à la main.*

Nous sommes les Heures guerrières
Qui présidons aux durs travaux.
Quand Bellone ouvre les barrières,
Quand César marche à ses rivaux,
Notre cohorte échevelée
Pousse dans l'ardente mêlée
La ruse fertile en détours;
Et sur la plaine, vaste tombe
Où la moisson sanglante tombe,
Souriant à cette hécatombe,
Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT.

Nous sommes des Heures heureuses
Par qui le plaisir est conduit;
Quand les étoiles amoureuses
Percent le voile de la nuit,
Près de la beauté qui repose,
Œil entr'ouvert, bouche mi-close,
Vers un lit parfumé de roses,
Nous guidons César et l'Amour,
Et là nous demeurons sans trêve
Jusqu'au moment, où comme un rêve,
L'aube naissante nous enlève
Sur le premier rayon du jour.

Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Victoire, une couronne d'or à la main.

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle
Dont la puissante main enchaîne le hasard,
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,
Vous pouvez contre tous combattre impunément,

Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur son char.

Car la Victoire a pris César pour son amant.

En ce moment, Protogène sort précédant une litière sur laquelle est Lepidus, étendu, recouvert d'un manteau. On ne voit que ses longs cheveux qui pendent mouillés, et un de ses bras dont l'artère saigne encore.

SABINUS, *montrant le cadavre à Annius.*

Lepidus!

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies.

CALIGULA, *au peuple.*

Au Capitole, enfans!

PROTOGÈNE.

Licteurs, aux Gémonies.

LE PEUPLE.

Vive César!

STELLA, *effrayée, à Aquila.*

Regarde!

ANNIUS *et* SABINUS.

O vengeance!

STELLA.

O terreur!

LE PEUPLE.

Vive César! César est un grand empereur!

Les deux cortéges se croisent; les chants recommencent. La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Une chambre élégante sur le modèle de la maison du Faune à Pompeïa. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux Lares; devant les dieux, un petit autel, un lit de repos en bronze, plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNIA, *priant à l'autel de ses dieux.*

Pénates familiers, divinités rustiques,
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,
Les défendez du vol et de la trahison,
Si j'ai, chaque matin, pour couronner vos têtes,
Tressé fidèlement l'ache et les violettes,
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels!
Daignez vous souvenir de ma piété sainte
Et redoubler de soins autour de cette enceinte;
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,
Avec son doux sourire, avec son front si pur,
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,
Et soulevés au vent comme une onde dorée?
Eh bien! c'est cette enfant grande et plus belle encor,
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,
Qu'agitée aujourd'hui d'une vague chimère
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.

Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.

Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux
Égalera pour moi le culte des grands dieux!
Alors à votre autel, outre les donatiques,
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques,
Je verserai le vin le plus pur du cellier,
Je vous immolerai tous les mois un bélier;
Et lorsque, accomplissant le cercle de l'année,
Avril ramènera la joyeuse journée
Où Lucine permit qu'ouvrît son œil au jour
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,
O mes dieux! vous sera conduite en sacrifice!
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,
Car j'ai soif de la voir...

SCÈNE II.

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère... me voilà!

JUNIA, *se jetant dans ses bras.*

Ma Stella, mon enfant, ma fille... oh! oui, c'est elle!

Lui prenant les mains et la regardant.

Oh! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et [belle!

STELLA.

Ma mère!

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.
Veux-tu que je t'embrasse encor?

STELLA.

Si je le veux!
Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant!... oh! que je suis heureuse!

STELLA.

Et moi donc!..N'est-ce pas que l'absence est affreuse,
Dis?

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, *montrant Aquila à sa mère.*

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien?

JUNIA, *lui tendant la main.*

Si!... sois le bien venu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, *s'inclinant.*

O noble Junia!

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère!

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer!

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser?

A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant sa fille.

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,
Et n'est-elle point belle?

AQUILA.

Oh! comme une déesse!

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, *lui montrant Aquila.*

Ce bon génie est là, les protégeant toujours;
Oh! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,
Conduisant ma litière, écartant du passage
L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé!

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,
Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,
Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son épouse
Ah! voilà que ce mot te fait rougir... Allons,

C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons
D'autrefois.

STELLA, *s'asseyant.*

C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...
Attends.

Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé

Reconnais-tu?

STELLA.

Quoi?

JUNIA.

Cette broderie?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré
Cinq ans interrompu.

STELLA.

Je te le finirai.

UNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille?
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,
Cette bonne Phœbé, que tu nommais ta sœur,
Et le chien peint au mur qui te faisait tant peur?
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...
A toi... tu dois avoir cent choses à me dire...
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là
Un grand secret.

JUNIA.

Vraiment... un secret, ma Stella!
Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,
Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille, et d'où vient que le nom
Que je t'avais choisi n'est plus le tien?

STELLA, *joignant les mains.*

Pardon!

JUNIA.

Marie?

STELLA, *avec religion.*

Oh! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA.

Mais l'autre était celui...

STELLA, *l'interrompant.*

Qu'une mère adorée
Me donna, je le sais; à ce titre, je veux
Le conserver aussi; laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici : cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une maison d'hiver; mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une villa d'été s'élevant sur la plage :
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'om-
[brage,
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu,
Parlaient avec la mer un langage inconnu;
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,
A venir lentement au rivage m'asseoir,
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage;
Puis, quand j'avais cherché long-temps, mon cœur
[jaloux,
Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente
Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,
Et je lui demandais si, passant à Baïa,
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia!...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA.

Une nuit qu'en cette solitude
J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais-tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, *souriant.*

O ma mère, jamais je n'étais loin!

STELLA, *continuant.*

Voilà
Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
Une barque portant deux hommes et deux femmes,
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
Tous quatre avaient au front une auréole d'or
D'où partaient des rayons de si vive lumière
Que je fus obligée à baisser la paupière;
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi,
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.
Un jour de chacun d'eux et dans toute sa gloire
Je te raconterai la merveilleuse histoire,
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,
Ma mère, il te suffit de savoir seulement
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie :
Un édit les avait bannis de leur patrie,
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
Sur une frêle barque échouée au rivage,
Les avaient à la mer poussés dans un orage.
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,
Qu'au cantique chanté par les saints matelots
L'ouragan replia ses ailes frémissantes;
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieux,
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux!...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

STELLA.

Un miracle, ma mère.
Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessa d'être amère,
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert
D'une manne pareille à celle du désert :
C'est ainsi que, poussés par une main céleste,
Je les vis aborder.

JUNIA.

Oh! dis vite le reste!

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison;

Marthe prit le chemin qui mène à Tarascon,
Lazare et Maximin celui de Massilie,
Et celle qui resta, c'était la plus jolie,
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,
Demanda si les monts ou les bois d'alentour
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde
Qui la pût séparer à tout jamais du monde.
Aquila se souvint qu'il avait pénétré
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes
Ou l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.
Il offrit cet asile, et dès le lendemain
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.
Le soir du second jour nous touchâmes la base :
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,
Elle pria long-temps, puis vers l'antre inconnu,
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu,
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses :
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille?

STELLA.

Madeleine,
Ma mère! Cette femme, insensible aux douleurs,
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,
Au sein des voluptés par le ciel condamnées,
Dissipé le trésor de ses jeunes années.
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut :
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.
Pour la première fois, la prière à la bouche,
Elle veillait auprès de la funèbre couche,
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,
Suivait avec amour, en criant : Gloire à Dieu!
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,
Comptait depuis long-temps ses jours par des miracles.
Madeleine était faible : elle alla vers le port,
Et tombant à genoux, cria : Mon frère est mort!...
Mort!... et si cependant vous vouliez, sa paupière,
Quoique close à jamais, reverrait la lumière;
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,
A la vie, à la mort!... Jésus lui dit : Allons.
Ils vinrent; ô douleur! déjà des mains fidèles
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.
Madeleine en pleurant tendit au ciel les bras!
Mais le Sauveur lui dit : Femme, ne pleure pas.
Et, marchant aussitôt vers le sépulcre avare
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,
Dit, étendant la main : Lazare, lève-toi!...
A peine eut retenti cette voix tutélaire,
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,
Se dressa dans sa tombe, en disant : Me voilà.
Alors, à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine,
Joyeuse et repentante à la fois, Madeleine
Courut vers sa maison, et prenant au hasard
Un vase précieux plein de baume et de nard,
Elle le versa tout aux genoux du prophète,
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,
En murmurant tout bas de pénibles aveux,
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,
Disant : Il te sera par un Dieu désarmé
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé ..

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome,
Car il disait tout haut que le faible et le fort
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort;
Et lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles
Poursuivaient les puissans... les puissans eurent peur!
Ils dirent que c'était un prophète trompeur!
Sa mort fut résolue, et sur leur insistance
Un juge se trouva qui rendit la sentence :
Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère! ils étendaient ses deux mains sur le monde.
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi :

Se mettant à genoux.

Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi.

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère.

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'ame.
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme,
Et notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un Dieu de plus parmi nos Dieux!
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA.

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, *souriant.*

C'est que dans ma science
Étant mal assurée encor, je n'ose point,
O ma mère, presser Aquila sur ce point;
Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.
Son tour viendra sans doute, en ma foi je l'attends;
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.

Phœbé entre.

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHŒBÉ.

Maîtresse, à notre porte
D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, *se levant.*

Quelque noble romain, qui nous vient par hasard
Saluer en passant.

AQUILA, *qui a regardé.*
Ma mère, c'est César!...
STELLA.
Oh! je sors!
JUNIA.
Et pourquoi, Stella? c'est presque un frère.
STELLA.
Mais on le dit méchant?
JUNIA.
Non.
STELLA.
N'importe, ma mère.
JUNIA.
Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.
AQUILA.
Vous l'avez nourri, vous.
STELLA.
Il vient de ce côté.
JUNIA.
Allez donc, mes enfans.
Aquila et Stella sortent.

SCÈNE III.

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS.

JUNIA, *de la porte du fond.*
Jupiter m'est propice,
César dans ma maison!
CALIGULA.
Oui, moi-même, nourrice.
Je venais à Pouzzole, et, si près de Baïa,
J'ai voulu saluer ma mère Junia;
Depuis plus de six mois je ne l'avais pas vue.
JUNIA.
C'est un Dieu qui me fait cette joie imprévue.
Mais oserai-je encor appeler mon enfant
Celui que je revois vainqueur et triomphant?
CALIGULA, *s'appuyant sur le lit de repos.*
Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?
JUNIA.
César, la renommée a-t-elle pas cent bouches?
CALIGULA.
Tu me flattes aussi.
JUNIA.
Je dis la vérité.
CALIGULA, *s'étendant sur le lit.*
Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.
JUNIA.
Nous avons eu grand'peur: le maître du tonnerre,
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,
L'a voulu détrôner... juge de nos transports.
CALIGULA.
Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,
Et déjà le nocher de l'Achéron avide
M'appelait à grands cris... mais voilà mon Alcide,
Aux portes du Ténare il m'est venu chercher!
Tu sais son vœu?
JUNIA.
Je sais qu'il est un nom bien cher...
Que Rome, avec un cri de piété profonde,
A dit à la province et la province au monde
Un nom qui fait pâlir celui de Curtius,
Et ce nom, c'est celui du noble Afranius.
Du salut de son fils la mère te rend grâce.
AFRANIUS.
J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place,
Je n'avais pas d'ailleurs un grand risque à courir,
César est Dieu! César ne pouvait pas mourir!
CALIGULA.
N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé!
JUNIA, *montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur un plateau du vin et des fruits.*
César me fera-t-il cette faveur insigne
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?
CALIGULA.
Oui; mais il me semblait qu'une plus noble main
D'échanson près de moi devait remplir l'office.
JUNIA, *prenant l'amphore.*
C'est juste!
CALIGULA, *l'arrêtant.*
Que fais-tu?
JUNIA.
Je te sers.
CALIGULA.
Toi, nourrice!
JUNIA.
Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?
CALIGULA.
J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur
De verser, quand je viens visiter notre mère,
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...
JUNIA.
Oh! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?
AFRANIUS.
César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?
JUNIA.
Phœbé, va nous chercher Stella.
Phœbé sort.
Depuis une heure,
A peine elle a touché le seuil de ma demeure,
Et ce jour, mes enfans, qui voit vos deux retours,
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.
Tiens, la voilà qui vient, regarde qu'elle est belle!
CALIGULA.
Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?
JUNIA.
C'est notre fiancé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AQUILA, STELLA.

STELLA, *s'agenouillant.*
Te protégent les Dieux,
Divin César!
AQUILA, *s'inclinant.*
Salut, Empereur radieux!
AFRANIUS, *bas à Caligula.*
Eh bien, t'ai-je trompé?
CALIGULA.
Non, par ma sœur Drusille

A Junia.

Comment as-tu donc pu d'une pareille fille
Te séparer cinq ans? Sans doute il t'a fallu,
A toi, si tendre mère, un motif absolu :
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.

Jamais ma mère
Ne m'a dit la raison de cette absence amère;
Un jour je l'ai quittée, et depuis ce jour-là
J'ai bien pleuré, c'est tout ce que je sais...

JUNIA, *appelant sa fille.*

Stella!

CALIGULA, *souriant.*

Voilà pour Jupiter des mystères étranges.

JUNIA.

Stella, va nous cueillir les plus belles oranges
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.

Tu pars?

JUNIA.

Pour un moment.
Va, ma fille.

Stella sort.

César, tu veux savoir comment
J'ai pu me séparer de cette fleur chérie?
C'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie;
Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,
Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours,
Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,
Par de vils affranchis faisait voler nos filles:
Pouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,
Garder imprudemment ta sœur auprès de moi,
Afin que quelque soir une barque furtive
M'enlevât mon enfant errante sur la rive,
Et qu'un flot me rendît son cadavre plus tard
Tout meurtri des baisers de l'infâme vieillard?...
Mais de pareils soupçons n'étant plus alarmée,
J'ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;
Car, en cas de danger, maintenant elle aurait
Un frère tout-puissant qui la protégerait...
N'est-ce pas?

AQUILA.

Un Gaulois s'en remet à lui-même
Du soin de protéger la maîtresse qu'il aime,
Et, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir
A garder le trésor qui doit m'appartenir

JUNIA, *effrayée.*

César pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.

Oh! de mes vieux Gaulois je connais les manières,
J'aime leur parler rude : ainsi rassure-toi;
Puis ton gendre d'ailleurs est un frère pour moi...
O femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,
Les hommes discourir de chasses et de guerres!

Se retournant vers Aquila.

Eh bien! mon jeune Brenn, quand l'orage en courroux,
Avec sa forte voix gronde au-dessus de nous,
A courber notre front pouvons-nous nous résoudre,
Ou croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et quand la mer, gigantesque lion,
Terrible et rugissante en sa rébellion,
Franchit de nos rochers la barrière sauvage
Et de flots insensés couvre notre rivage;
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et si jamais un second Alexandre,
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,
Vous demandait encor quel danger pour vos jours
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druidiques!...
J'étais encor enfant, quand un jour sont venus
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus,
Dont les profanes mains changeant nos bois en plaines,
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes.
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;
Et leur haine, fertile en funestes exemples,
Abattit les forêts qui leur servaient de temples.
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide
De loin traîtreusement lancer un trait perfide,
Ou que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil
Ne pouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse aujourd'hui méprisée
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,
Et ton habile main sûrement enverrait
La flèche droit au but où l'œil la guiderait.

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, *allant à la porte.*

César, ne vois-tu pas là-haut comme un point blanc,
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, *visant et tirant.*

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor! le voilà qui tombe en tournoyant.
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.
Va le chercher.

AQUILA.
J'y vais.
Il sort.

SCÈNE V.

CALIGULA, AFRANIUS.

CALIGULA, *redescendant vivement la scène.*
Nous voilà seuls, écoute.
Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte,
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.
Bien, César, tu l'auras;
Et le Gaulois?

CALIGULA.
Fais-en tout ce que tu voudras.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, STELLA, JUNIA, *puis* AQUILA.

STELLA, *apportant une corbeille de fruits.*
César, en ce moment nos vergers sont arides.

CALIGULA, *montrant les oranges.*
Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.
Ce champ par le dragon, hélas! est mal gardé.

AQUILA, *entrant et jetant aux pieds de César le milan percé d'une flèche.*
Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.
C'est bien.
Prenant la coupe.
Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme.
Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.

AQUILA.
Merci, César.
Il boit.

STELLA, *offrant la corbeille.*
Un fruit?

CALIGULA.
Oui, je prends cette pomme;
Mais, pareil au berger dont Vénus fit un Dieu,
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle. Adieu!

JUNIA.
Adieu, consul, adieu, mon noble fils; j'espère
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.
Oui, ma mère.

AQUILA.
Salut, César.

STELLA.
Salut.
Il commence à faire nuit.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* CALIGULA *et* AFRANIUS.

JUNIA.
Eh bien! pour l'Empereur,
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.
Non, ma mère; César paraît bon, César t'aime,
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer moi-[même?

JUNIA.
Et toi, mon fils?

AQUILA.
César a respecté nos lois,
César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois;
Les dieux gardent César de douleur et de peine!...

JUNIA.
Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romaine?

AQUILA.
Je suis né sous le droit latin, mais dès long-temps
Ayant rempli là-bas des emplois importans,
J'ai rang de citoyen.

JUNIA.
Tu sais qu'il est d'usage,
En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,
Chez le préteur urbain d'aller, le même jour,
Pour faire constater arrivée ou retour:
Le préteur Lentulus non loin d'ici demeure...
Pour cette course à peine il faut le quart d'une [heure,
Allez donc, mes enfans... Revenez aussitôt.

AQUILA.
Sois tranquille, ma mère.

JUNIA, *embrassant sa fille.*
Au revoir.

STELLA.
A bientôt.

SCÈNE VIII.

JUNIA, PHŒBÉ, *entrant et allumant un grand candélabre de bronze.*

JUNIA.
Phœbé!

PHŒBÉ.
Maîtresse!

JUNIA.
Viens: as-tu, selon mon ordre,
De ce premier moment réparé le désordre?

PHŒBÉ.
Je l'ai fait.

JUNIA.
Les parfums?

PHŒBÉ.
Attendent préparés.

JUNIA.
L'officine des bains?

PHŒBÉ.
Chauffe, et quand vous voudrez,
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rendre.

JUNIA, *frissonnant.*
Phœbé!...

PHŒBÉ.
Quoi?

JUNIA.
N'as-tu pas...
Écoutant.
Rien! Je croyais entendre
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella...
Est-elle?... Écoute donc!

PHŒBÉ.

De quel côté?

JUNIA, *étendant la main du côté où sont sortis ses enfans.*

Par là.

PHŒBÉ.

Rien.

JUNIA.

Non... As-tu choisi sa chambre bien-aimée,
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?

PHŒBÉ.

Oui, moi-même.

AQUILA, *dans le lointain.*

Ma mère!

JUNIA.

Ah! cette fois, j'y cours!
Une plaintive voix appelle du secours;
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère.

AQUILA, *plus rapproché.*

Ma mère!

JUNIA, *se précipitant vers la porte.*

C'est la voix d'Aquila! Viens.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AQUILA, *puis* LE PRÉTEUR URBAIN, PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.

AQUILA, *l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élancant en scène et rencontrant Junia à la porte.*

Ma mère!

JUNIA, *reculant épouvantée.*

Qu'as-tu fait de Stella?

AQUILA, *étouffant.*

Des brigands...

JUNIA.

Honte à toi,
Tu l'as mal défendue.

AQUILA, *lui montrant ses blessures.*

Oh! mais regarde-moi!

JUNIA.

Du sang!

AQUILA, *vivement.*

Le mien.

JUNIA.

Blessé?

AQUILA.

Qu'importe!

JUNIA.

Mais ma fille?

AQUILA.

Ils étaient dix!... Écoute, assemble ta famille;
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,
Ma mère, et, par le ciel! oui, je te la rendrai.

JUNIA, *égarée.*

Oui, tu l'as dit, c'est bien, qu'on s'arme et qu'on
Esclaves, serviteurs, et courons tous... [s'apprête,

Le préteur urbain, Protogène et les deux témoins paraissent à la porte. Ils sont suivis de licteurs.

LE PRÉTEUR.

Arrête!

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÉTEUR.

Silence! En ta maison
Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,
Un esclave gaulois que son maître réclame.

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÉTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÉTEUR, *appelant.*

Holà!

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, *s'avançant.*

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi!

PROTOGÈNE.

Toi!

AQUILA.

Moi!

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...
Moi, ton maître?

AQUILA.

Toi! toi!

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi! mon maître!
Préteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Préteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÉTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÉTEUR, *aux témoins.*

Avancez.

AQUILA, *les amenant violemment.*

C'est cela... regardons-nous en face!
Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN.

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,
On te trompe, préteur, écoute... un seul moment!

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi!

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÉTEUR, *présentant aux témoins deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.*

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par Jupiter... par le divin Auguste,
Je jure dans tes mains que la demande est juste,
Et que je reconnais cet homme que voilà

Montrant Aquila.

Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.

Montrant Protogène.

Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette.

Il jette la pierre derrière lui.

LE PRÉTEUR, *au deuxième témoin.*

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, *anéanti et laissant tomber son épée.*

Imposteurs!

LE PRÉTEUR.

Tout est dit, emmenez cet esclave, licteurs.

Les licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté Junia.

SCÈNE X.

JUNIA, *seule.*

Seule!... Aquila... Stella! Seule! oh! le sort avide
A tout pris... la maison comme mon cœur est vide!
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,
Quand je priais pour eux! prières insensées!

Marchant vers les dieux.

Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là!
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,
Vous n'ayez pas sur eux fait descendre la foudre!
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les Dieux?
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,
Une mère pouvait vous confier sa fille,
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.

Portant la main sur eux.

Mais depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou [d'or,
Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes,
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous [mêmes;
Quand vient la trahison vous détournez les yeux!

Les brisant et les foulant aux pieds.

Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

ACTE DEUXIÈME.

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique, et à la manière du velarium d'un théâtre. Deux portes latérales. Une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze. A gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, *se cramponnant à deux esclaves.*

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,
Esclaves, grondera cette horrible tempête;
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.
C'est le maître du ciel dont la jalouse rage
Dirige contre moi cet effroyable orage.
O Jupiter tonnant, apaise ton courroux!
Je ne suis pas dieu! non. Un éclair! à genoux!...
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maître, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? par les dieux protecteurs des sermens,
Je jure d'affranchir toi, ta femme...

Un coup de tonnerre.

Tu mens.

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Oui, c'est juste.
Écoute, Jupiter, je te veux, comme Auguste,
Fonder un temple...

Éclair.

Attends!... que soutiendront...

Tonnerre.

Encor!
Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.
L'ouragan diminue enfin, et je respire.
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,
Le maître souverain... tout-puissant en tout lieu,
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle Dieu.
Ah! la foudre effrayée a fui devant ma gloire,
Et Jupiter vaincu me cède la victoire.
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur
Que Caïus est un homme et que César eut peur.

SCÈNE II.

PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?
Crois-tu que l'ouragan soit tout-à-fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé,
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors, et laissons-nous revivre.
Eh bien! dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...

PROTOGÈNE.

Elle doit être ici.

CALIGULA.

A notre ardent Gaulois a-t-on mis les entraves?

PROTOGÈNE.

Ce soir on le conduit au marché des esclaves.

CALIGULA.

Allons! je suis encor le maître du destin.

PROTOGÈNE.

César en doutait-il? En effet, ce matin
César est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

César n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

Celui-là qui saurait trouver un sens au mien,
Par Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

César a quelquefois éprouvé ma science,
En veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

Soit! écoute-moi donc... Serein et radieux,
J'étais assis au ciel près du maître des Dieux,
Quand vers moi tout-à-coup il tourne un front [austère,
Et, me poussant du pied, me lance sur la terre.
Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;
Enfin j'allai rouler au bord de l'Océan.
Le reflux emportait les flots loin de leur rive;
Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
Je voulus fuir; mais faible, ainsi qu'en une orgie,
Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
Qui, passant la limite assignée à ses eaux,
Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
Et, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
Alors continua d'envahir son rivage!
Cependant, par le flot me voyant submerger,
J'appelais du secours, ne sachant pas nager,
Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère,
Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire:
J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé sur la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours.
Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme
Depuis Antonia, ma première victime,
Jusqu'à ce Cassius Longenus, mort d'hier,
Dont l'oracle m'avait dit de me défier;
Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura long-temps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,
Négliger les avis envoyés par les Dieux.
A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête
Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc?

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et hier soir le peuple rassemblé
A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,
Forcé les magasins pour en piller le reste.

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?
Parce que l'Italie entière, en ce moment,
Où poussaient autrefois de nourrissantes gerbes,
A semé des palais et des maisons superbes;
De sorte qu'un jour vint où palais et maisons
Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,
Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées
Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;
Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,
Un vent capricieux qui s'élève du port
Repousse quelque temps vers la mer en furie
La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,
Alors de ses greniers voyant bientôt la fin,
Le Latium entier comme un seul homme a faim,
Et comme un mendiant vient demander l'aumône
A César, empereur et préfet de l'Annone.

CALIGULA.

Bien! comme un mendiant insensible à l'affront,
Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front,
Car je suis las de voir ce peuple insatiable

Incessamment nourri des miettes de ma table;
Et puisqu'il est trop fier pour récolter son pain,
Et qu'il manque de blé... tant mieux! il aura faim.
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres,
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres?
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il point qu'on arrête la course
De la rébellion faible encore à sa source?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,
Et quand viendra son flot déborder au grand jour,
Sans relâche pressant sa retraite craintive,
Nous le forcerons bien de regagner sa rive:
Puis nous le châtirons avec nos fouets hardis,
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis!
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs?

CALIGULA.

Sans doute!
Mais, pour conduire à fin ce projet hasardeux,
Sont-ils beaucoup au moins?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, *souriant avec mépris.*

Voyons?

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme;
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome;
Le second, Sabinus, un tribun, que je croi,
Homme sans race, au reste.

CALIGULA.

A merveille! ouvre-moi
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme:
Tous les deux de leurs jours demain sauront le [terme,
Et ce terme fixé n'aura point de retard.

PROTOGÈNE, *tirant du coffre deux livres sur lesquels les titres sont écrits en lettres de bronze doré.*

César veut-il le glaive, ou veut-il le poignard?

CALIGULA.

Le glaive!...

Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivant.

Réservons l'arme qui doit feindre
A ceux à qui je fais cet honneur de les craindre;
Car c'est un luxe vain que pour de tels héros
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germaine,
Et par les souterrains amène et conduis-les
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais;
Surtout garde-toi bien que personne les voie.
Maintenant, Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux...

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.
J'ai, pour me conseiller, besoin d'un grand penseur,
Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,
Quand je suis à régler des affaires pareilles,
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline?

CALIGULA.

Après.

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici,
Et peut-être déjà que ce matin m'arrive
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cnéius
A fait chez le préteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paie
Trente talens en bonne et valable monnaie,
Qu'il promit pour savoir l'instant où, sans hasard,
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

La porte s'ouvre; Afranius paraît.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AFRANIUS.

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Justement, c'est notre homme!
Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme?

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA.

Bien; qu'elle vienne.

AFRANIUS, *appelant un esclave.*

Holà!

Il lui donne des ordres tout bas.

CALIGULA, *à Protogène.*

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes.

Il fait sortir Protogène par la porte à droite.

AFRANIUS, *s'approchant.*

César n'oubliera pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment;
Et César sait le prix que vaut un dévoûment.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte,
Pour ne pas rencontrer Stella?

CALIGULA, *le conduisant à la porte de gauche.*

Par cette porte.
Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?
D'ailleurs je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

Afranius sort.

SCÈNE IV.

CALIGULA, *seul.*

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,
Viens, car César t'attend; César, maître du monde,
César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond : Plus tard... je suis à mes amours.
Oui, j'aime de mon lit à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillemens mes plaisirs sont bercés,
Et si je veux dormir, alors je dis : Assez.
Oui, j'aime à deviner que dans sa frénésie
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,
Grondez, transports jaloux! fugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V.

CALIGULA, *assis*, STELLA, *conduite par deux hommes.*

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée?
Quel est ce palais?

Apercevant Caligula.

Ah! César!

Courant à lui et tombant à genoux.

Je suis sauvée!

Ceux qui l'ont amenée sortent.

César, tu ne sais point que les gens que voilà
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,
Malgré ma douloureuse et constante prière.
Ah! ce sont des méchans qui ne respectent rien,
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien.

STELLA.

Quoi! tu peux tolérer un semblable désordre?
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre.
Ils avaient mission de te conduire ici,
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA.

Oh! cela m'épouvante!

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.
Ignorais-tu cela?... Pourquoi donc dans mes mains
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda?
Allons, adoucis-toi; viens, ma belle Léda.
Je sais que des vertus tu suis la route austère,
Mais un Dieu t'affranchit des devoirs de la terre;
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur.

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh! mais je m'en souviens, ce me semble, au contraire,
Et je fus de tout temps un excellent frère.
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour,
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,
Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,
Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment,
Par sa divinité je jure constamment.
Eh bien! je t'aimerai comme j'aimais Drusille;
Mais les Dieux complaisans et le destin docile
Nous feront, je l'espère, une plus longue ardeur.

L'entourant de son bras.

Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, *abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.*

A moi, sainte pudeur!
Sur mon front rougissant viens épaissir mon voile.

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.
Et puis tu me parais mal comprendre en ce jour
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cède,
Et que le sort lui mit pour lui venir en aide,
Au cas où d'un refus il essuirait l'affront,
Le glaive dans la main et la couronne au front.
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,
Et songe, il en est temps! qu'où tu, vas tu te brises,
Que ton bras est débile et que le mien est fort,
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,

Arrachant son voile.

Comme cette rica que de ton front j'arrache
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,
Chaldéen renommé par mes enchantemens,
Je puis faire tomber ces vains ajustemens,
Et, si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, *tombant à genoux.*

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir!

CALIGULA, *la relevant.*

Eh bien donc...

JUNIA, *derrière la porte du fond.*

Je vous dis qu'à César je suis chère,

Et que j'entre à toute heure.

STELLA, *voulant s'élancer vers la porte.*

O ma mère!

Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée.

Ma mère!

CALIGULA, *l'entraînant vers la porte à droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des esclaves.*

Emmenez cette enfant et sur elle veillez,
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez!...

On entraîne Stella.

SCÈNE VI.

CALIGULA, JUNIA.

CALIGULA, *courant à la porte du fond où frappe Junia, et ouvrant cette porte lui-même.*

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice,
J'ai reconnu ta voix; que me veux-tu?

JUNIA.

Justice.
On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur,
César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non, mais je viens à toi, le front couvert de poudre,
A toi, le tout-puissant, à toi, qui tiens la foudre,
A toi, mon fils, à toi, qui sais tout comme un dieu,
Redemander ma fille; à toute heure, en tout lieu,
Ton bras impérial péut librement s'étendre,
Et chez les plus puissans aller me la reprendre.
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,
Qui d'une main frappant l'ennemi comme un homme,
De l'autre comme un dieu sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver! ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.
Ne perdons pas de temps... viens... j'irai devant toi;
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;
Et comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers.

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

JUNIA.

Ah! qu'un amour de mère est égoïste et lâche!
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié,
Qu'ils l'ont comme un esclave, abattu, pris, lié,
Conduit je ne sais où! Tu vois bien qu'il est juste
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,
De punir sans retard deux crimes odieux
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux;
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin accuses-tu quelque noble romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure.
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier:
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, *avec mépris.*

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes,
Il faut à Claudius de basses courtisanes,
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, *avec l'air du doute.*

Le crime est bien pesant pour un efféminé
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, *souriant.*

Celui-là, nourrice, pour l'instant,
S'occupe avec succès d'un soin plus important;
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

CALIGULA.

Et maintenant, écoute:
Le coupable est un noble, homme puissant, sans doute,
Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit!... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais moi, je dois veiller sur les jours de ma mère;
Tu ne sortiras plus; je veux, dès ce moment,
Te loger au palais dans un appartement,
Où, de peur que te suive une trame imprévue,
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai
Comme un dieu; ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure;
César ne promet pas vainement: de ma main
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils! mon César, mon empereur, mon maître,
Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre;
Où me faut-il aller? conduis-moi, me voilà.
Oh! demain, m'as-tu dit? demain.

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, *tressaillant au bruit du peuple qui commence à s'amasser au pied du palais.*

Qu'est cela?

CALIGULA.

Rien! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit?

CALIGULA.

C'est l'Océan qui monte sur la grève;
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,

Frappant du pied.

Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.

Ils sortent par la porte du fond ; au même moment, Messaline lève la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.

SCENE VII.

MESSALINE, *seule.*

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,
Commande à chaque porte une garde sévère,
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,
Je les rapprocherai, s'il me convient à moi.
Par Vénus! contre lui César même conspire,
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'em-
L'empire à qui le monde apporte ses tributs, [pire,
Avec un empereur pareil à Claudius,
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir.
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor!
Vainement par instinct contre moi tu te dresses!
Serpent des voluptés, un jour de mes caresses
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,
Et je t'étoufferai dans mes mille replis!

SCÈNE VIII.

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,
Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes ce matin d'humeur bien complaisante,
Prends garde à toi, César!

MESSALINE.

Mon Jupiter plaisante;
Il imite le dieu dont il a pris le nom,
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme! être mobile et changeant comme l'onde.

MESSALINE.

Eh bien! que dit César de cette beauté blonde?
Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses
Dont le charme est puissant aux ames amoureuses;
César est-il séduit par ces molles ardeurs?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos char-
Et combien est plus doux que le doux Orient [mes,
Un visage à la fois pleurant et souriant.

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,
Et des refus réels, j'en suis bien sûr.

MESSALINE.

Chimère!
Si César eût subi l'affront de ses refus,
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,
S'étaient sous cette égide en effet abritées,
Tibère leur choisit un geôlier de sa main,
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon en ce qui me regarde,
Surtout!

MESSALINE.

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,
Et que, ne sachant point d'homme à qui me fier,
Je ne lui compte pas donner d'autre geôlier.
Mais on vient: c'est assez; sur ce point bouche close;
Car nous allons avoir à parler d'autre chose.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *puis* CHEREA, *puis* CLAUDIUS, *puis* AFRANIUS.

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE.

Que veut encor César?

CALIGULA.

Six licteurs!

PROTOGÈNE.

Est-ce assez?

CALIGULA.

Oui.

PROTOGÈNE.

Claudius est là.

CALIGULA.

Qu'il vienne.

PROTOGÈNE.

Seul?

CALIGULA.

N'importe.
Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.

MESSALINE.

Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?

CALIGULA.

Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;
Le ciel est radieux, et son dernier nuage
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.

MESSALINE.

Écoute donc, César! César, n'entends-tu pas?

CLAUDIUS.

Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas?

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Claudius? le ciel te soit propice;
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.

CLAUDIUS.

Parle.

CALIGULA.

Je te sais maître en l'art des orateurs.

CLAUDIUS.

César me flatte.

CALIGULA.

Non; voilà : les sénateurs,
Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,
Sont venus, l'autre jour, lui faire une visite.
Le président alors à ce noble animal
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.
Comme le cas se peut présenter de nouveau,
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau
Quelque chose de bien. Je pensais à Sénèque;
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument
En entassant des mots, poussière sans ciment.

LE PEUPLE, *d'en bas.*

Du blé!

CHEREA.

Salut, César; j'accours prendre tes ordres.
Après avoir commis d'effroyables désordres,
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.
Tiens! l'entends-tu crier?

LE PEUPLE.

Du blé! César, du blé!

CALIGULA.

Par Drusille! à ta vue, ami, je me rappelle
Qu'entre Muester-le-Mince et l'histrion Apelle
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.
Écoute, il s'agissait simplement de savoir
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,
Chanter le vers tragique ou seulement le dire...
Ah! te voilà, consul!

AFRANIUS, *entrant tout troublé.*

Oui, César, oui, c'est moi.

CALIGULA.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

AFRANIUS.

Je crains pour toi.

CALIGULA.

Vraiment!

AFRANIUS.

Ne vois-tu pas ces hordes insensées
Au pied du Palatin grondantes et pressées?
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas?

LE PEUPLE.

Du pain! César, du pain!

AFRANIUS.

Ne les entends-tu pas?

CALIGULA.

Tu te trompes, consul, ce sont des cris de fête.

AFRANIUS.

Ne raille pas, César, il y va de ta tête.
En sortant du palais, ces furieux m'ont pris;
Sans gardes, sans licteurs et sans armes surpris,
Je n'ai pu résister.

CALIGULA.

Mais enfin éclairée,
La foule a reconnu ta majesté sacrée,
Puisque te voilà libre?

AFRANIUS.

Oui; mais il m'a fallu
Prêter entre leurs mains un serment absolu
Que je t'apporterais leur parole rebelle.

CALIGULA.

Ah! tu viens en héraut? ta mission est belle :
Parle!...

AFRANIUS.

Que j'aille, moi, redire insolemment
Au divin Empereur...

CALIGULA.

N'as-tu pas fait serment?
Au livre du destin tout serment fait demeure,
Et se doit accomplir lorsque arrive son heure.

AFRANIUS.

Je ne transmettrai pas de si coupables vœux
Que César ne l'ordonne.

CALIGULA.

Eh bien donc! je le veux.

AFRANIUS.

César, depuis un mois une brise indocile
Repousse loin du port la flotte de Sicile,
Et du rivage on voit pilote et matelots
Essayant de lutter en vain contre les flots;
Si bien que, dans un vent si constamment contraire,
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,
Et pense que César aura fait... oh! pardon!
Quelque offense... c'est lui qui parle.

CALIGULA.

Achève donc.

AFRANIUS.

Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome,
Porte dans ce moment la peine d'un seul homme;
De sorte que le peuple, en sa prévention,
Exige de César une expiation!

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute
Oui, César a commis une effroyable faute,
Et Jupiter enfin se sera souvenu
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.
Mais réparer le crime est chose encor possible,
Et l'expiation sera prompte et terrible.
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port
Vit les Grecs enchaînés par un calme de mort:
Le cas était pareil, pareille fut la peine;

Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine,
Et puis il avait cru pouvoir impunément
Se jouer de Diane et trahir son serment!
Eh bien! d'Agamemnon moi j'ai commis le crime :
Un homme aux Dieux pour moi s'est offert en victime,
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;
Mais voilà que des Dieux l'implacable colère
Me réclame ce sang par la voix populaire;
Sans doute, en y cédant, mon cœur se brisera,
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome
Ne doit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce!

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;
Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instans,
De même que les Grecs, après le sacrifice,
Virent soudain le vent redevenir propice,
De même tu verras, sitôt cet homme mort,
Notre flotte rentrer à pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;
Songes-y bien, César, songes-y.

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!
Le consul! le consul!

CALIGULA.

Tu le veux?

Le précipitant du haut de la galerie.

Le voilà.
Reçois, ô Jupiter, ta tardive hécatombe!

CHEREA, *à Messaline.*

Si nous profitions...

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula, l'Empereur sans rival!
Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, *avec mépris.*

Mon cheval.

ACTE TROISIÈME.

L'atrium de la maison de Cherea; tout autour, les portraits de ses aïeux; à gauche du spectateur, l'autel des dieux Lares. Une porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.

Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.

Personne.

Il s'incline et veut sortir.

CHEREA.

Bien, demeure.
Il est?

L'AFFRANCHI.

Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.

C'est bien.

L'AFFRANCHI.

Mon maître encor a-t-il besoin de moi?

CHEREA.

Oui; car je crois pouvoir me confier à toi :
Je vais donc te charger d'une mission grave.
Attelle un chariot et va prendre un esclave
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté.
Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite,
Fais-lui lier les mains, bander les yeux, ensuite,
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,
Perds-le par des détours, puis tu 'amèneras.

L'AFFRANCHI.

Faut-il le faire entrer ici même?

CHEREA.

Sans doute.

L'AFFRANCHI.

Tu seras content, maître.

CHEREA.

Écoute encore, écoute...
Non, rien... va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

SCÈNE II.

CHEREA, *s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se voilant la tête de son manteau.*

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,
Du pan de mon manteau je voile mon visage.
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,

O Lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux!
Car, en vous regardant, patriotique emblème,
J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même!
De moi, qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,
De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,
Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,
A fait centurion après une victoire;
J'espère toutefois que vos regards perçans
De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,
Et dans tous les détours où ma ruse s'applique
Suivi l'amant pieux de la gloire publique.
Oh! si de mes ennuis seulement la moitié
Vous est connue!... alors vous aurez eu pitié,
Pitié quand vous m'avez, d'une voix ridicule,
Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;
Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours
A cette Messaline, opprobre de nos jours,
Et pitié quand enfin aux insultes du maître
Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.
Eh bien! vous le savez, tout cela n'est qu'afin
De mener mon projet à sa sanglante fin,
Et vous n'ignorez pas que pour qu'il réussisse
Je ne l'ai point voilé d'un trop long artifice.
Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus,
Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,
Et c'était au grand jour que son poignard stoïque
Vengeait en plein sénat la sainte république!
Mais dans un tel projet était-il affermi,
Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami
Le déposer sans peur, car le secret sublime
Y tombait englouti comme dans un abîme.
Mais aujourd'hui soldats, citoyens, sénateurs,
Pour un ami discret offrent cent délateurs;
Si bien que lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,
Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.
O mes dieux! faites donc qu'en ce jeune Gaulois
Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois
A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,
Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie.
On entre... Protogène... Et que vient faire ici
Cet espion bourreau?

SCÈNE III.

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, *entre deux licteurs.*

PROTOGÈNE, *s'avançant seul.*

Salut, maître. Voici
Deux enfans que César, pour le temps où nous som-
Trouve trop disposés à devenir des hommes. [mes,
Tous deux ont été pris les armes à la main,
Croyant parler encore au vieux peuple romain,
Et voulant faire croire à notre plébicule
Un mensonge inouï tant il est ridicule:
C'est que quand le blé manque elle manque de pain,
Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...
Heureusement la foule a compris l'artifice,
Et nous les a remis pour en faire justice.
Or le divin César, avant de les juger,
Te charge, Cherea, de les interroger,
Pour que tu saches d'eux si de telles idées
D'autres têtes encor ne sont point possédées.
Il sait ton dévoûment, il compte sur ta foi,
Et veut te le prouver.

CHEREA, *à part.*

Douterait-il de moi?

PROTOGÈNE, *aux deux jeunes gens.*

Avancez.

A Cherea.

Aussi loin que ton zèle t'emporte,
Ne crains rien; des soldats veillent à cette porte,
Et moi-même en ce lieu je reste pour savoir
Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

CHEREA.

Oui, je comprends, c'est bien: que ton zèle funeste
Espionne à loisir ma parole et mon geste:
Tous deux ont dès long-temps étudié, crois-moi,
La langue qu'il convient de parler devant toi.

Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.

Annius! Sabinus!

ANNIUS.

Nous connaissions naguère
Un certain Cherea renommé dans la guerre;
Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,
Il remplit dans la paix l'emploi de quésiteur.
Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'Empereur dispense
A titre de faveur ou bien de récompense,
J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,
Le soldat n'aura pas honte du citoyen.

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,
Et tant qu'il ne plaît pas au sort de les changer,
Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je
Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siége.
Et d'abord, Annius, quel génie insensé
A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,
Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS.

C'est qu'il m'est tout-à-coup venu dans la mémoire
Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,
Était mort à Philippe à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, *jouant avec sa chaîne d'or*

Moi?

CHEREA.

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire:
Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort;
Lepidus, le meilleur de mes amis, est mort.
J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource;
Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.

Pour me faire oublier la perte de mon or,
Ma maitresse restait comme un dernier trésor,
Je cours chez elle... une heure avant mon arrivée,
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!
Le peuple justement, quand m'advint cet ennui,
En tumulte courait, je courus après lui;
Il criait, avec lui je criai quelque chose,
Comme mort à César, à ce que je suppose,
Et ce fut au moment où je criais plus fort
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eus tort!

CHEREA.

A ce jeu vous savez, insensés que vous êtes,
Que contre l'Empereur vous jouez vos deux têtes.

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné;
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant faudra-t-il recourir aux supplices
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun?
Quant à moi, j'eus long-temps l'espoir d'en trouver [un;
Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans [l'ombre,
Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre;
Cet homme, presque enfant, chez les Marses vaincus,
Simple décurion, suivit Germanicus,
Puis, du septentrion remontant à l'aurore,
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore,
Et revenant enfin, en le suivant toujours,
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,
Où blanchirent six ans les os de notre armée,
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,
Un de ces grands tombeaux où dorment disparus
Les soldats que César demandait à Varus.
Mais depuis on m'a dit qu'oublieux de sa gloire,
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours
Près d'une courtisane aux banales amours,
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand' peine
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien! Peut-on savoir quel sort tu nous destines?

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,
Et là vous attendrez, déplorant votre erreur,
Ce que décidera le clément Empereur.

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

SCÈNE IV.

CHEREA, *seul.*

Adieu, pauvres enfans aux ames fraternelles,
Du feu républicain dernières étincelles,
Qui vers un noble but trop ardens à courir,
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit [frère,
Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire.
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor
Perdue en notre boue une parcelle d'or,
J'aurais si bien cherché qu'à cette heure au supplice,
Enfans, je marcherais comme votre complice,
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

SCÈNE V.

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, *les mains liées, les yeux bandés.*

L'AFFRANCHI.

Maître, nous sommes là.

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,
Et maintenant que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

Il sort.

AQUILA, *arrachant le bandeau qui lui couvre les yeux aussitôt que Cherea lui a délié les mains.*

Qu'es-tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point, en ce cas, à demi,
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

Il les jette.

Et sous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre!
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre
Ne te regardent point : tu m'as acheté, maître,
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais tes droits; tu peux, à ton caprice,
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice;
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,

Avec les bras en croix sur la fourche attachés;
Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,
Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,
Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,
En moi de l'esclavage éterniser l'affront:
Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,
Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.
Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir:
Lorsque je le voudrai, j'ai le droit de mourir;
Celui-là, quoique seul, rétablit l'équilibre,
Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.
Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,
Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit!

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre;
Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire,
Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,
Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.
Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames?
J'en ai pour satisfaire aux plus cupides ames!
Hélas! plus que le fer l'or est chez nous commun.
Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,
Calcule par talent et non point par sesterce,
Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...
Et si le temps te manque à le compter... c'est bien,
Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends : aux armes exercées
C'est vers un autre but que tendent tes pensées;
Et pour payer le prix que tu crois que je vaux,
Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux!
Sur le sable leur pied ne laisse point de trace,
Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,
Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux
Annibal a jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse
Destine ma rançon à parer ta maîtresse;
Soit; j'ai, pour compléter son brillant attirail,
Des filons de grenat et des bancs de corail,
Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,
Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,
Et des plongeurs hardis, qui sous les flots amers
Vont me cueillir la perle éclose au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis mais indompté,
Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,
Et, pareil au coursier d'origine sauvage,
Ronge impatiemment le frein de l'esclavage:
Eh bien! il est aussi, crois-moi, quelques Romains
Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs [mains,
Et que pour s'entr'aider dans leurs destins contraires,
Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères:
Or à l'un de ceux-là cet espoir est venu
Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,
Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,
Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave
Un confident loyal, un complice discret,
De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,
S'il voulait partager avec lui ce saint rôle
De délivrer du joug l'Italie et la Gaule;
Et, dans ce noble espoir affermi par les Dieux,
Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux
Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,
Esclave, et ne pouvant déposer en justice,
Certes calculerait bientôt avec raison
Qu'il ne gagnerait rien par une trahison,
Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,
Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,
Il pouvait conquérir celle de son pays,
Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis!...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper?

CHEREA.

Qui? si ce n'est César?

AQUILA.

Tu vois que sans trembler ni changer de visage
J'écoute le complot formé par ton courage;
C'est que plus d'une fois, rêvant la liberté,
Un semblable projet à moi s'est présenté,
Et, lorsque j'arrivai, voilà cinq jours, à Rome,
Si, comme tu le fais en ce moment, un homme
S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,
Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main;
Mais depuis, détruisant ce projet éphémère,
Le hasard amena l'Empereur chez ma mère,
Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté
Ce qui restait du vin de l'hospitalité.
Je ne suis point séduit d'une faveur si haute;
Mais de ce jour César est devenu mon hôte;
Or, lorsqu'il est conduit même par le hasard,
L'hôte est sacré... Jamais je ne tûrai César.

CHEREA.

Gaulois! et si pourtant de rompre ton entrave
C'est l'unique moyen?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort contre lequel tu sembles aguerri
Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri?
Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,
Loin de toi ni pays, ni mère, ni maîtresse?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun; à l'heure où me voilà,

Avec ma liberté j'ai perdu tout cela ;
Le sol de mes aïeux, ma province chérie,
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie!
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort!...
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,
Qui me fut arrachée à cette heure funeste
Où moi-même...Oh! si fait, j'eus trois nobles amours,
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie
A qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

CHEREA.

Eh bien! ta liberté, que tu regrettes tant,
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,
Ton pays par ta main sauvé de l'esclavage,
Tout, je te rendrai tout, si tu prends ce poignard,
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les Dieux gardent César!

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence
Ne s'alarme à raison de cette confidence,
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,
Briser impunément le vase qui l'enferme?
Pour les jours de César tu priais! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, L'AFFRANCHI, *puis* MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.

L'affranchi sort.

Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.

Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.

Salut à la beauté solitaire et voilée
Qui, pareille à Phœbé, sur sa route étoilée
Se levant radieuse à mon humble horizon,
De sa douce lumière éclaire ma maison.

Soulevant son voile.

Permet-elle un instant que de son beau visage
Le souffle de l'amour écarte ce nuage,
Et que ses traits chéris, éblouissant mes yeux,
Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les Dieux?

MESSALINE.

Oui; mais, hélas! ce soir ta déesse fidèle,
Ami, ne conduit pas les plaisirs avec elle;
Toute nuit n'est point calme et sereine en son cours,
Et la terreur parfois en chasse les amours!

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée?

MESSALINE.

Oh! non... La liberté n'a pas de si longs cris;
La révolte est muette, et ses deux chefs sont pris,
Et comme elle des dieux la colère amortie
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie;
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis!
A l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,
Où le complot pouvait, au résultat conduit,
Après tant de retards, éclater cette nuit...
Par une circonstance imprévue et soudaine,
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper!... Soupçonnerait-il...

MESSALINE.

Non.

César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon!

CHEREA.

Eh bien! s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre?
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets
Un facile chemin pour entrer au palais?
Et lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée?

MESSALINE.

Oui, hier encor ce nom était un talisman;
Mais depuis ce matin il en est autrement,
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,
Les gardes du palais apprendront à connaître.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,
Et que ce sentiment a déjà sur son ame
Un pouvoir absolu.

CHEREA.

Quelle est donc cette femme
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que de là
A ramenée à Rome un certain Aquila;
Vois-tu...c'est contre nous quelque complot infâme
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, *à la porte du cabinet.*

Que dit donc cette femme?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut ce matin,
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,
Où César près de lui l'a cachée, et peut-être
Dès ce soir...

AQUILA, *s'élançant en scène.*

Par le Styx! un homme, as-tu dit, maître,
Pour frapper l'Empereur te manquait aujourd'hui
Cet homme, le voilà; veux-tu toujours de lui?

MESSALINE.

On nous écoutait?

AQUILA.

Oui.

CHEREA.

Tu consens donc?

AQUILA.

Sur l'heure
Frappé... mais par moi seul! que César tombe et [meure;
Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,
Voyons! une arme, un fer, une épée, un poignard!

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,
Cette sœur de César, cette jeune Stella,
Et moi, moi!... moi qui suis son amant Aquila!...
Moi, dont l'aveuglement l'a ramenée à Rome,
Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;
Moi, qui pour la sauver n'ai que quelques instans;
Vite donc... un poignard, dépêche-toi... j'attends!

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle?

AQUILA.

Oh! si je le crois...

MESSALINE.

Bien! alors veux-tu près d'elle,
Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,
La remette en tes bras?

AQUILA.

Le peux-tu?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, *tombant à genoux.*

Oh! fais ce que tu dis... et moi, moi qui dans l'ame
N'ai ni culte ni Dieu... je t'adorerai... femme!

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons.

CHEREA.

Que fais-tu? quand je tiens
Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.

A Aquila en l'entraînant.

Viens!

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre à coucher, un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale; la chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

SCÈNE PREMIÈRE.

STELLA, *seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.*

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?...
Quelqu'un ne vient-il pas?... O mon Dieu, pure ou [morte!
Non, pas encor!... Seigneur miséricordieux,
Seigneur, ferez-vous moins que n'ont fait de faux [dieux?
Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;
De même, lorsque Pan d'une course hardie
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie,
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,
A son aide appela les naïades ses sœurs;
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,
Et, selon son désir, transformée en roseaux,
Mêla son dernier souffle au murmure des eaux.
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,
Car les faibles en vous trouvent un second père.
De Moïse au berceau sur le Nil écumant
Vous avez entendu le sourd vagissement
Votre souffle sauva de la flamme grondante
Les trois enfans jetés dans la fournaise ardente,
Et votre esprit divin est descendu du ciel
Pour garder des lions le jeune Daniel:
Plus qu'eux à mon secours ma terreur vous convie,
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur [vie,
Tandis... Oh! cette fois, je ne me trompe pas,
J'entends du bruit...

Se relevant.

On vient.

Se tordant les bras. Courant à la fenêtre.

Hélas, Seigneur, hélas!
J'échapperai du moins à son amour infâme:
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur! sauvez mon ame!

SCÈNE II.

AQUILA, STELLA.

AQUILA, *ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.*

Stella!

STELLA, *se précipitant vers lui*

Mon Aquila!

AQUILA.

Ma Stella!

STELLA, *tombant à genoux.*

Dieu puissant!...

AQUILA.

Ma Stella! mon amour! ma lumière! mon sang

STELLA.

Vous m'avez exaucée en ma douleur amère,

Soyez béni, Seigneur !...

Se relevant.

Et ma mère, ma mère?

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,
A travers cent détours, par un obscur chemin,
M'a jusqu'à cette porte amené par la main.
Cette femme pourra, sans doute, inaperçue,
Nous reconduire encor par cette même issue,
Et nous fuirons alors...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe... au hasard,
Pourvu que nous mettions entre nous et César
Quelque chaîne élevée ou quelque mer profonde,
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.

Essayant d'ouvrir.

Par le Styx! cette porte...

STELLA.

Est refermée?...

AQUILA.

Oui... voi!

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,
Et va-t-elle céder?...

AQUILA.

Inutile! inutile!
O malheur! oh! voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus,
Et César...

STELLA.

Oh! tais-toi!... tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux...

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes, sans armes!

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

AQUILA, *apercevant la seconde porte.*

Oui, cette porte, vois...

Essayant d'ouvrir.

Fermée encore.

STELLA.

Hélas!

AQUILA.

N'est-il donc nulle issue? attends, cette fenêtre...
Par elle nous pourrons nous échapper peut-être.

STELLA.

Impossible.

AQUILA.

Et pourquoi, puisqu'elle est sans barreaux?

STELLA.

Des soldats sont placés dans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux!

Revenant tomber sur un fauteuil.

Ah! nous sommes maudits!...

STELLA.

Frère!

AQUILA.

Plus d'espérance.

STELLA.

Frère, écoute-moi donc.

AQUILA.

Infernales souffrances!

STELLA.

Aquila, pour mourir je te croyais plus fort.

AQUILA.

Stella, si je n'avais à craindre que la mort!
Mais sous mes yeux peut-être aux bras de cet infâme
Te voir...

STELLA.

Écoute-moi, pauvre et débile femme,
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,
Et me peut de ses mains aisément étouffer.

AQUILA.

Que dis-tu?

STELLA.

Jure-moi...

AQUILA.

Stella!

STELLA.

Qu'à l'instant même
Où cette porte...

AQUILA.

Assez...

STELLA.

Si mon Aquila m'aime,
Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige!

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul...

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je,
Tais-toi.

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jéhovah,
Ta force... car je sens que la mienne s'en va.

Sanglotant.

Mon Dieu, mon Dieu, mourir!...

AQUILA, *lui relevant la tête*

Oui, nous mourrons sans doute;
Mais avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur.

AQUILA.

Écoute :
Que le dernier instant de notre dernier jour,
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.

Il la prend dans ses bras.

STELLA, *se retirant.*

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,
Si tu m'aimes...

STELLA.

Eh bien! achève... si je t'aime..

AQUILA.

Et si jusqu'à ce jour, pur et religieux,
Ton amour virginal fut béni par les Dieux,
Eh bien! que cet amour, bravant la mort jalouse,
En cette heure se change en un amour d'épouse;
Et puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets,
Plus rien que le bonheur, et le néant après!...

STELLA, *se dégageant de ses bras.*

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie;
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,
L'espérance du juste et l'effroi du méchant!

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre ame aveuglée et pleine de ténèbres!
La tombe est la barrière où Dieu séparera
De qui le méconnut celui qui l'adora!

AQUILA.

Eh bien! puisque ton Dieu, par une loi barbare,
Change en crime l'erreur... puisque ton Dieu sépare
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,
Que ton Dieu de mes bras vienne donc t'arracher!...

STELLA, *inspirée.*

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble.

AQUILA.

Ensemble pour toujours au ciel, au sombre lieu,
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,
Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,
Et dans l'ombre perdu marche à votre lumière.

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit...

STELLA.

Qu'à l'heure du trépas
Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas;
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,
A des trésors d'amour ainsi que de colère,
Et, toujours équitable, il fit l'éternité,
Comme de son courroux, fille de sa bonté!
Mon Aquila, mon frère, écoute : à l'instant même,
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si je t'aime
Eh bien! dans ce moment terrible et solennel,
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!
Éternel, car je veux que l'heure du supplice,
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux;
Il me donne sa force... Écoute-moi: je veux
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable
Auprès de cet amour immense, inépuisable,
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est [plus,
Mit la source éternelle au cœur de ses élus?

AQUILA.

Mais je suis païen, moi.

STELLA.

Qu'importe, si ton ame
Est prête à s'allumer à la céleste flamme?
Qu'importe, si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais pour être sauvé, que faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute, je ne sais si ce Dieu qui t'inspire
Jamais des autres dieux renversera l'empire.
Si cette éternité promise à notre amour
Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour.
Et si de mon ardeur l'inextinguible flamme,
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon ame.
Mais je sais, en échange, ô Stella, que je crois
A tout ce que tu dis avec ta douce voix;
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,
Afin de partager l'avenir de ta tombe,
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur qui m'en- [voie,
De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui;
Puisque, pour enseigner la sublime croyance,
L'intention suffit où manque la science;
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.
Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait par sa volonté du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Conçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre?

Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut... le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien. Fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.
Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend...

Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.

Martyr, relève-toi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LICTEURS.

AQUILA.

L'Empereur!

STELLA.

O mon Dieu, voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertu la cause est donc connue?
Notre pudeur, le jour s'effarouche aisément,
Mais la nuit s'apprivoise aux bras d'un autre amant.
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme:
Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle?

AQUILA.

Ma femme!

CALIGULA.

Alors en vain Vesta voudrait la secourir.
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA

Tant mieux! elle pourra mourir.

AQUILA.

Mourir!

STELLA, *sur la poitrine d'Aquila.*

Hélas, mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?
Parce que, respectant une ardeur légitime,
Elle a par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,
Repoussé de César l'incestueuse ardeur!
Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!
Car il se souvenait qu'aux jours républicains
Le poignard de Lucrèce a tué les Tarquins!

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine,
César sait trop comment réduire une inhumaine!...
Il réserve le fer pour les Brutus!... d'accord!...
Mais pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!
Si, prenant en dédain une faveur si haute,
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute
Que celle que tu dis, par moi-même honorée,
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;
Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi l'impiété?

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux Dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... c'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... emmenez la coupable

AQUILA.

Punis-moi donc aussi, car ce Dieu, c'est le mien,
Et depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble?

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble! oh! que non pas, et César s'entend mieux,
Enfant, que tu ne crois, à bien venger les Dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être,
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!
Et ne commettrai pas cette faute infinie
De vous faire à tous deux une seule agonie:
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, *à Aquila.*

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu?

STELLA.

Permets-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu;
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... mais où donc est ton Dieu?

STELLA.

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,
Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne!

Un licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus vers elle.

STELLA.

Ah!

Les flamines s'emparent d'elle et les licteurs d'Aquila.

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mère!... Ah!...

Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, *se débattant.*

Stella!

CALIGULA.

Attachez cet esclave, emmenez cette femme.

AQUILA.

Infâme!

CALIGULA.

Obéissez.

AQUILA.

Infâme!

CALIGULA.

Allez.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Adieu donc, mon époux... adieu, ma mère, adieu;
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu!

Les prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de la fenêtre.

SCÈNE IV.

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS.

AQUILA, *qu'on attache à une colonne.*

De plaintes et de pleurs si ton âme est avide,
César, va voir mourir une femme timide,
Car tu n'as plus ici, César, à torturer
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.

CALIGULA.

Peut-être en cherchant bien trouvera-t-on des armes
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes!

AQUILA.

Eh bien! éprouve donc alors, tigre insensé,
Qui des bourreaux ou moi sera plus tôt lassé!

CALIGULA

Jamais dans un défi César ne se hasarde
Qu'il ne soit sûr de vaincre...

AQUILA.

Eh bien! j'attends.

CALIGULA, *ouvrant la fenêtre.*

Regarde;

AQUILA.

Stella! Stella marchant au supplice... Stella...
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula!
Grâce!... ordonne plutôt qu'à sa place je meure!
Oh! vois, comme un enfant je supplie et je pleure!
Pour ces tortures-là j'étais mal résigné.
Oh!

CALIGULA, *riant.*

Qu'en dis-tu, Gaulois, je crois que j'ai gagné!

Il sort; les licteurs le suivent.

SCÈNE V.

AQUILA, *seul, puis* JUNIA, *puis* MESSALINE.

AQUILA.

Et lié... garrotté, sans pouvoir la défendre!
La voir... Oh! c'est affreux! Mon Dieu, daignez m'entendre!
Mon Dieu, secourez-nous! Elle approche... voilà
Que le licteur... A moi!... prend sa hache... Stella!...
Quelqu'un... Oh! par pitié, que je meure avec elle!
A moi... César... Phœbé... Junia...

JUNIA, *dans la coulisse.*

Qui m'appelle?

AQUILA.

O ma mère, est-ce toi? Viens... accours...

JUNIA, *à la porte à droite.*

Me voici.

AQUILA.

Ma mère...

JUNIA.

Où donc es-tu?

AQUILA.

Par ici, par ici!
Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde,
Coupe!

S'élançant à la fenêtre.

Stella!

JUNIA, *reconnaissant sa fille au milieu des licteurs.*

Stella!

AQUILA.

Trop tard!

JUNIA.

Miséricorde!

Aquila referme vivement la fenêtre; Junia et lui restent un instant immobiles sans parler, puis Aquila ramasse les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle a laissé tomber.

AQUILA.

Malheur à toi, César!

JUNIA.

César, malheur à toi!

AQUILA, *cherchant autour de lui.*

Où nous cacherons-nous pour le tuer?

MESSALINE, *soulevant la tapisserie de la porte.*

Chez moi!

ACTE CINQUIÈME.

Le triclinium chez César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle ; autour des convives, de jeunes esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre : des nymphes de Cérès pour apporter le pain ; des bacchantes pour verser à boire ; au fond, des esclaves circulant précédés par des torches. La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan, chaque arcade, ouverte au lever du rideau et laissant apercevoir les immenses appartemens du Palatin, peut se refermer à volonté en laissant retomber les tapisseries de manière à resserrer la scène aux proportions d'une chambre ordinaire. Au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos ; aux deux côtés, deux portes. A gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE, *une lyre à la main.*

Il est monté sur une estrade.

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

L'hiver était le seul maître des temps
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde ;
Son premier souffle enfanta le printemps,
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,
Le riche automne a ses treilles encloses,
L'hiver frileux son manteau de glaçons;
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MESSALINE EN BACCHANTE.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin.
Salut, César; je viens, ce Falerne à la main,
Plaider auprès de toi la cause de l'automne.

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.
Pour elle que dis-tu?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, *après avoir bu.*

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César maintenant?

CALIGULA.

César pense
Qu'entre les deux saisons on veut choisir en vain :
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin;
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,
Que d'une égale ardeur on attend leur retour,
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour!

MESSALINE.

Par Thémis! de Minos ce jugement est digne :
Couronnez donc César de roses et de vigne,
Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux!...

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose
Comme roi du festin, invente quelque chose;
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux!

CLAUDIUS, *une coupe à la main.*

C'est à tort que César à ma verve en appelle
Quand il a près de lui son histrion Apelle.
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras
Le punir à bon droit s'il ne t'amuse pas!...

APELLE.

César n'a qu'à vouloir, je suis prêt à voix haute
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute,
Ou, si César préfère en sa tragique ardeur
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.

Par Castor! quelque jour, de Pindâre à Virgile,
Je jure de brûler tous ces plats écrivains
Jusque dans leurs tombeaux de leurs succès si vains!
Qu'ont-ils donc fait que d'eux le monde s'entretienne,
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne?
Ils parlaient, moi j'agis!... leur pouvoir avorté
N'eut que la fiction, j'ai la réalité!
Par fois aux spectateurs, par de feintes alarmes,
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes,
Tandis que moi, d'un mot je commande aux douleurs
De me faire couler ce que je veux de pleurs!
Leur talent à grand'peine emplissait un théâtre,
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre
Se presse dans le Cirque immense, où pour acteurs
J'amène des lions et des gladiateurs!
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable,
Tandis que quand j'ai soif d'un trépas véritable,

A mon festin, muette et le front menaçant,
Je fais asseoir la mort, convive obéissant,
Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!...
Où vas-tu, Claudius?...

CLAUDIUS.

César, il m'a semblé
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.

Eh! non, tu te trompais, personne ne t'appelle.
Eh bien! que fais-tu donc, tu ne bois pas, Apelle?
Et cependant pour vin nous avons du nectar,
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.

Tends ta coupe, César!

CALIGULA, *à Apelle.*

Écoute, de ton art, malgré ton habitude,
Je veux te faire faire une nouvelle étude!
Que l'on m'aille chercher ces deux républicains
Que l'on a pris hier criant: Mort aux Tarquins!...

Un esclave sort.

Et demain, dans Médée ou dans Iphigénie,
Tu pourras sur la leur régler ton agonie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHEREA.

CALIGULA.

Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.

Oui, César, c'est mon tour,
Cette nuit, au palais de veiller jusqu'au jour,
Et je viens demander à mon auguste maître
Le mot d'ordre.

CALIGULA.

Bacchus et Cupidon.

CHEREA.

Peut-être
Le divin Empereur a-t-il encor pour moi
D'autres commandemens?

CALIGULA.

Oui, prends ce verre et boi.
Et vous qui, le front ceint de pampres et d'acanthes,
Nous versez ce doux vin, ô mes belles bacchantes,
Vous, nymphes de Cérès, dont les corbeilles d'or
Nous offrent de vos champs le nourrissant trésor;
Vous enfin, compagnons de Flore et de Zéphyre,
Qui du printemps pour nous avez pillé l'empire,
Tandis que nous buvons, effeuillez sous vos doigts
Les roses de Pœstum qui fleurissent deux fois,
Et bercez notre ivresse à la molle harmonie
De vos chants cadencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, *à demi-voix à Cherea.*

Le sort, mon Cherea, par la main nous conduit.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Tout est prêt.

CHEREA.

Pour quand?

MESSALINE.

Pour cette nuit.

CHEREA.

Ton espérance alors n'a point été trompée?

MESSALINE.

Non. Et tout maintenant dépend de ton épée.

CHEREA.

Mais ces deux compagnons qui, secondant mon bras,
M'avaient été promis?

MESSALINE.

Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,
Jetant aux hivers
Sa robe fanée,
Renaît couronnée
De feuillages verts;

Puisque toute chose
S'offre à notre main,
Pour qu'elle en dispose,
Effeuillons la rose,
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse
D'un constant effort!
Hier la jeunesse,
Ce soir la vieillesse,
Et demain la mort.

Étrange mystère!
Chaque homme à son tour
Passe solitaire
Un jour sur la terre;
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANNIUS, SABINUS, *vêtus d'une tunique noire, le corps ceint d'une corde, et couronnés de verveine.*

CALIGULA, *les voyant entrer.*

Changez vos chants de joie en hymnes funéraires,
Voici venir, trahis par les destins contraires,
Deux Gracches, deux Brutus, frères infortunés,
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés,
Et pour qui, dans nos temps, tout n'eût été que doute
S'ils ne m'eussent hier rencontré sur leur route
Pour réparer l'erreur commise par le sort,
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.

Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?...
Nos ames de la mort sont plus ambitieuses
Que les vôtres à vous jamais ne le seront

De ces jours où chaque heure amène son affront!
Quand notre liberté, par le sang reconquise,
Vous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,
Gardez, sur notre sort loin de vous attendrir,
Vos chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.

Sur mon ame, j'éprouve une joie infinie
De voir en nos désirs une telle harmonie;
Et la chose est si vraie, amis, que je vous veux
Accorder à chacun le dernier de vos vœux.
Demandez.

SABINUS.

Quant à moi, mon ame est satisfaite.
Par curiosité, je m'étais mis en tête
De voir, avant ma mort, au reste indifférent,
Quelle bête féroce était-ce qu'un tyran.
Je l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,
Un animal qui tient du tigre et de l'hyène.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA.

Laisse-les, le moment n'est pas loin
Où... de ce que je dis tu seras le témoin,
Ils voudront racheter chaque parole amère
Par les jours de leurs fils et le sang de leur mère!
Mais il sera trop tard, car mon courroux sur eux
Terrible et sans pitié descendra.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA, *à Annius.*

Maintenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.

Une coupe et du vin.

CALIGULA.

J'exauce ta prière.
Bois à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,
Qui te ferai raison.

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

ANNIUS, *prenant la coupe, et l'élevant au-dessus du trépied.*

Pâles divinités, vous à qui chaque tombe
Rend, ainsi qu'un tribut, toute chose qui tombe,
Contre Caïus César, à cette heure écoutez
Mes imprécations, pâles divinités!
Au moment de mourir, libre, je me dévoue
Aux tourmens d'Ixion lié sur une roue,
De Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,
De Sisyphe roulant son éternel rocher,
Pourvu que même sort tous les deux nous rassemble,
Et qu'au gouffre profond nous descendions ensemble.
Pour rendre sans retour ma résolution,
O mânes, recevez cette libation
Où je mêle, à ce vin versé dans une fête,
La verveine funèbre arrachée à ma tête,
En signe que j'unis, par un dernier effort,
La joie à la douleur, et la vie à la mort!...

Pause.

Malheur à toi, César!... à mes désirs propice,
L'enfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;
La preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;
Malheur à toi, César! malheur à moi, malheur!...

CALIGULA, *prenant un couteau, et s'apprêtant à franchir le lit.*

Puisque les dieux, vers qui tu fais vœu de descendre,
T'attendent, Annius, ne les fais pas attendre,
Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,
Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Que fais-tu? Ce trépas pour une telle injure
Est trop doux!... A qui donc gardes-tu la torture,
Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir
Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, *s'arrêtant.*

O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance
Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!
Mais quel autre de nous sera digne, et par qui
Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, *montrant Cherea.*

Par lui.

CHEREA.

Par moi, César?

CALIGULA.

Par toi!

CHEREA.

Mais...

CALIGULA.

Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE.

Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,
Prends, ou bien à nos yeux César les frappe; prends,
Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA.

Je comprends!
Pour moi ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

Je tâcherai, César... A revoir chez Pluton.

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* CHEREA, ANNIUS *et* SABINUS.

Claudius a disparu à la fin de l'imprécation.

CALIGULA, *debout et chancelant.*

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon Empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort était-elle pas juste?
Dis-moi?

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

CALIGULA.

N'importe, de leur vœu je suis épouvanté!
On dit, quand nous poursuit une telle menace,
Qu'il faut sacrifier sur l'heure à notre place,
Celui de nos parens qui nous touche le plus.
Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est Claudius?...

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse.

CALIGULA.

Non... je veux Claudius... le vin est impuissan
A me désaltérer... Qu'on me verse du sang.

MESSALINE

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve, et qu'il meure.

MESSALINE.

Eh bien! soit, il mourra, plus tard... Mais voici l'heure
Où, les cheveux trempés des larmes de la Nuit,
Le Sommeil, fils des Dieux, sur la terre conduit
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.
Cesse de te soustraire à son charme puissant,
Dors, mon noble Empereur.

CALIGULA, *tombant sur le lit.*

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, *à la tête du lit*

César a fermé la paupière,
Au jour doit succéder la nuit;
Que s'éteigne toute lumière,
Que s'évanouisse tout bruit!...

A travers ces arcades sombres,
Enfans aux folles passions,
Disparaissez comme des ombres,
Fuyez comme des visions.

Allez, que le caprice emporte
Chaque ame selon son désir,
Et que, close après vous, la porte
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

Tous disparaissent. Les rideaux retombent.

SCÈNE VI.

CALIGULA, *couché*, MESSALINE, *au pied du lit.*

MESSALINE.

C'est bien! va dans la nuit traîner, foule servile,
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,
César aura dormi de son dernier sommeil!
Car la garde imprudente à la porte placée,
Distraite par le bruit de ta joie insensée,
Sans s'en apercevoir, a, vers César qui dort,
En ouvrant au plaisir, laissé passer la mort!
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piége!
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiége,
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!...

SCÈNE VII.

CALIGULA, *couché*, CLAUDIUS, *soulevant la tapisserie*, *puis* AQUILA *et* JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme
Aux démons de la nuit prépare cette femme?
Elle a, je crois, tout bas, parlé, dans sa fureur,
D'assassins menaçant es jours de l'Empereur!
En le frappant quel est leur but, leur espérance?
Est-ce un autre esclavage, est-ce la délivrance?
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard
Ne parvînt jusqu'à moi... Malheur! il est trop tard!
De l'alcôve sans bruit le rideau se soulève.
Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve!...

Aquila et Junia paraissent pendant ces derniers vers, l'un à la tête, l'autre au pied du lit.

Non... non... tout est réel!

AQUILA, *reposant sur son piédestal la lampe qu'il a prise pour regarder César.*

C'est lui.

Étendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour frapper.

Femme, attends-moi

Il lui passe la corde autour du cou. Junia lui appuie le poignard sur le cœur.

JUNIA.

Réveille-toi, César!

AQUILA.

César, réveille-toi.

CALIGULA, *se dressant tout debout.*

Qui m'appelle?

JUNIA.

Moi.

AQUILA.

Moi.

CALIGULA.

D'où vous vient cette audace
D'entrer ici?

AQUILA.

César, regarde-nous en face.

JUNIA.

Moi, je suis Junia.

AQUILA.

Moi, je suis Aquila,
Moi, le fiancé...

JUNIA.

Moi, la mère de Stella.

CALIGULA.

Que voulez-vous tous deux à de semblables heures?

AQUILA.

Ne t'en doutes-tu pas? nous voulons que tu meures.

CALIGULA.

A moi!

AQUILA.

Comme nos cœurs, César, les murs sont sourds.

CALIGULA, *saisissant le bras de Junia.*

Tu te trompes, on vient... Au secours, au secours!

JUNIA, *essayant de dégager son bras.*

Malheur!

CALIGULA.

Non, Jupiter ne veut pas que je meure.
Ils viennent.

AQUILA.

De ta mort ils avanceront l'heure,
Voilà tout.

CALIGULA.

Au secours!

JUNIA.

Tes cris sont superflus.

CALIGULA.
Je suis votre Empereur.
AQUILA, *l'étranglant.*
Tu mens, tu ne l'es plus.
Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.
CALIGULA, *expirant.*
Ah!
AQUILA.
Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHEREA, ANNIUS, SABINUS, *l'épée à la main.*

AQUILA.
Cherea, le tribun!
CHEREA.
Aquila, mon esclave!
ANNIUS.
L'Empereur!
SABINUS.
L'Empereur!
AQUILA.
Vous cherchez...
CHEREA.
Oui, César.
AQUILA, *lui montrant le cadavre sur lequel il a le pied.*
Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!
SABINUS.
Mort! et ce n'est pas nous!
CHEREA.
Amis, pensons à Rome.
Notre but est atteint. Honneur à toi, jeune homme,
Honneur à qui nous rend la vieille liberté!
AQUILA, *s'éloignant.*
De Rome ni de vous je n'ai rien mérité,
Laissez-moi.
CHEREA.
Mes amis, avant que le jour brille,
Soyons maîtres de tout.
JUNIA.
O ma fille! ma fille!
CHEREA.
Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;
Moi, je répands le bruit de cet assassinat.
Dans un but arrêté que chacun de nous sorte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

PROTOGÈNE.
Pas un ne franchira le seuil de cette porte.
CHEREA.
Qui nous empêchera?
Tous les rideaux se relèvent, les meurtriers de César se trouvent entourés par la garde germaine.
PROTOGÈNE.
Regardez.
ANNIUS.
Par Jupiter!
Nous sommes entourés par un cercle de fer.
CHEREA.
Messaline!
PROTOGÈNE.
Soldats, emmenez les coupables,
Et précipitez-les des remparts.
CHEREA.
Misérables!
On les emmène.
LES SOLDATS.
Claudius! Claudius! oui, vive Claudius!
Claudius est le seul successeur de Caïus!
La couronne est à lui, ce soir, pendant la fête,
Il nous a fait compter deux cents deniers par tête.
Qu'il soit nommé César après Caligula.
Où donc est Claudius? Claudius!...
MESSALINE, *entrant et tirant le rideau qui le cache.*
Le voilà.
CLAUDIUS, *entraîné par les soldats.*
Oh! ne me tuez pas...
PROTOGÈNE, *le faisant monter sur le bouclier d'or, et s'inclinant le premier devant lui.*
Sur nous que César règne,
Que chacun comme un Dieu le respecte et le craigne,
Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!
CLAUDIUS.
A moi l'Empire!
MESSALINE.
A moi l'Empire et l'Empereur!

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



SCÈNE VII.

L'ILE DE LA FOLIE,

REVUE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1er JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GALIMATHIAS	M. L'Héritier.
GRIBOUILLI, son page	Mlle Adeline.
UN FACTEUR	M. Faugère.
M. VERNIS	M. Octave Galle.
M. BRILLANT	M. Barthélemy.
UN FOU	M. Levassor.
M. RAPÉ représentant les jeux	M. Sainville.
IL SIGNOR CASINO	M. Achard.
LE TOURLOUROU	M. Levassor.
CALIGULA	M. Alcide-Tousez.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA FOLIE	Mlle Emma.
UNE ÉCUYÈRE DU CIRQUE	Mlle Déjazet.
L'ANNONCE	Mlle Déjazet.
Plusieurs Folies	Personnages muets.
La Rouge et la Noire	Personnages muets.
Quatre Licteurs	Personnages muets.
Gengiskan	Personnages muets.
Bijou	Personnages muets.
Un Clown	Personnages muets.

Le théâtre représente une partie de l'île de la Folie; au fond une grille dorée donnant sur les eaux; à gauche, le trône de la Folie. Au lever du rideau, la Folie se balance sur un hamac.

SCENE PREMIERE.

LA FOLIE, plusieurs folies ses suivantes.

Air *du Boléro espagnol.* (Conseil de discipline.)

CHOEUR.

Pour chasser sa douleur,
Pour égayer son cœur
De plaisir, de bonheur,
Que sa vie
Soit remplie !
Embellissons ces lieux,
Rendons ses jours heureux,
Par nos refrains joyeux
Et nos jeux.

LA FOLIE.

Assez, assez, vos chants me fatiguent!... (*Elle descend de son hamac.*) C'est en vain, mes chères compagnes, que vous espérez me rendre la joie et la santé... malgré vous, ma mélancolie vous gagne. Hélas! depuis que j'ai perdu ma marotte, je tourne aux vapeurs noires... Ma chère marotte! que n'ai-je pas fait pour la retrouver? quelles récompenses n'ai-je pas offertes à ceux qui me la rapporteraient? Soins inutiles! je n'ai encore aucune nouvelle de mon sceptre chéri, et je suis menacée de voir mon beau royaume des fous de-

venir le royaume de tout le monde. Personne ne m'a demandée?

UNE FOLIE.

Gribouilli, le groom de votre oncle Galimathias, est venu annoncer sa visite.

LA FOLIE.

Mon oncle Galimathias!... je doute qu'il me soit d'un grand secours... un vieux brouillon qui ne se plaît que dans le désordre, se mêlant de tout, touchant à tout, voulant tout connaître et ne faisant rien de bon. Il m'avait promis de guérir mes vapeurs, de me rapporter ma marotte... Il n'a rien fait, rien trouvé.

SCENE II.

LES MÊMES, GRIBOUILLI.

LA FOLIE.

Bonjour, Gribouilli.

GRIBOUILLI.

Salut à la Folie. Je précède de quelques toises votre oncle respectable, le célèbre Galimathias... je l'ai laissé en compagnie d'un grand auteur travaillant à un grand drame en douze actes et trente tableaux avec un prologue. Ça promet d'être superbe. C'est pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LA FOLIE.

Et comment se porte mon oncle?

GRIBOUILLI.

Le Galimathias?... mais il ne va pas mal... toujours gros et gras, toujours content... ça se conçoit, il a tant d'amis.... partout il est fêté, choyé; il plaide au palais, il travaille pour les libraires, fait des mélodrames pour le boulevard, et se mêle un peu de politique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

LA FOLIE.

Comment cela?... mon oncle Galimathias...

GRIBOUILLI.

Est fort bien vu par plusieurs gouvernemens... le Portugal lui dresse des autels, et l'Espagne lui offre un portefeuille.

LA FOLIE.

Un portefeuille?...

GRIBOUILLI.

Le plus beau gouvernement ne peut offrir que ce qu'il a. (*On entend un grand bruit.*) Mais je reconnais le bruit de ses pas.

SCENE III.

LA FOLIE, GALIMATHIAS, *appuyé sur deux hommes bizarrement vêtus*, GRIBOUILLI, FOLIES *au fond.*

CHŒUR.

AIR *des chevau-légers du Pré-aux-Clercs* (Introduction du rapin.)

Pour nous, ici, quelle allégresse !
Ah ! saluons notre puissant seigneur...
Autour de lui que l'on s'empresse,
Le voilà, pour nous quel honneur !

GALIMATHIAS, *très-vivement.*

Bonjour, ma nièce; bonjour, ma nièce; j'arrive en toute hâte, j'ai dix mille choses à vous dire... Par où commencer? je n'en sais rien... Ah! avant tout, comment va la santé? Toujours de même... tant pis! tant pis! Mais rassurez-vous, chère nièce, rassurez-vous; je viens de voir pour vous un grand docteur qui se charge de votre guérison.

LA FOLIE.

Oh! je ne veux plus voir de médecins, j'ai assez de leurs drogues et de leurs ordonnances.

GALIMATHIAS.

C'est possible; mais celui-ci ne ressemble nullement aux autres; celui-ci a la science infuse, c'est un puits de science, un puits artésien, tant il est profond!... D'abord il parle allemand, tous les grands docteurs parlent allemand... il parle aussi français, anglais, etc., etc... c'est tout naturel, par état les médecins doivent connaître toutes les langues. Celui-ci a simplifié la médecine d'une manière incroyable... maintenant avec une once d'une petite poudre blanche, un docteur pourra exercer pendant soixante ans et guérir toutes les maladies... enfin c'est un homœopathe, sa médecine s'appelle l'homœopathie.

LA FOLIE.

Me traiter par l'homœopathie!... allons donc, votre docteur est un fou!

GALIMATHIAS.

Un fou! donc il doit traiter la Folie avec succès... les semblables par les semblables... Rien de plus simple que son remède, tenez: Vous prenez la centième partie d'un grain de sa poudre merveilleuse, vous la délayez dans un baquet d'eau, vous en buvez tous les matins la valeur d'une cuillerée à café, et au troisième baquet, crac! vous êtes guéri.

LA FOLIE.

Un centième de grain dans un baquet d'eau, ça me paraît fort.

GALIMATHIAS.

Bien plus fort! Vous jetez un grain, un seul! dans la Seine, au pont Neuf, vous courez au pont Royal, vous puisez un verre d'eau, vous l'avalez, et crac! guéri!

GRIBOUILLI, *à part.*

Il y a bien des cracs dans tout ce qu'il dit là.

LA FOLIE.

Je ne partage pas votre enthousiasme à l'égard de votre nouvelle médecine.

GALIMATHIAS.

Et vous avez tort, il faut en essayer... si ça ne fait pas de mal, ça ne fait pas de bien... mais avant tout, croyez-moi, vous avez besoin de changer d'air, de prendre des distractions... quittez votre île solitaire, allez rendre visite à vos connaissances, à vos amis.

LA FOLIE.

Pour m'ennuyer davantage!...

GALIMATHIAS.

J'espère au moins que vous ne refuserez pas de le recevoir?

LA FOLIE.

Comment cela?

GALIMATHIAS.

Oh! vous aurez beau faire, vous sortirez de votre léthargie. J'ai fait prévenir tous les théâtres, toutes les industries, toutes les folies du moment, et bientôt cette île sera envahie par de nombreux visiteurs qui tous aspirent à vous plaire, qui tous voudraient vous emmener avec eux, car ils savent que la Vogue est votre marraine, et qu'elle protége toujours ceux chez lesquels vous choisissez votre domicile.

LA FOLIE.

Oh! si parmi tous ces visiteurs il s'en trouvait un qui me rapportât ma chère marotte, c'est celui-là que je suivrais avec joie, c'est celui-là que ma marraine la Vogue protégerait.

GALIMATHIAS.

Eh! mon Dieu! nous la retrouverons, cette chère marotte, c'est moi qui vous le promets... mais il n'y a pas de temps à perdre, et les visites vont commencer. Gribouilli, à ton poste!

GRIBOUILLI.

Oui, maître.

Il sort.

GALIMATHIAS *aux Folies, on entend des coups de fouet.*

Quel est ce bruit? (*Il appelle.*) Gribouilli, ne vois-tu rien venir?

GRIBOUILLI, *rentrant.*

Maître, ce sont trois équipages magnifiques qui s'arrêtent de l'autre côté de l'île.

GALIMATHIAS.

Ce sont sans doute des gens de haute volée... Vite, Gribouilli, envoie le paquebot les chercher.

GRIBOUILLI.

Ce n'est pas la peine, ils sont déjà dedans; les voilà qui viennent.

Il va au devant d'eux.

GALIMATHIAS.

Des gens à équipage! il faut les bien recevoir. Ma nièce, montez sur votre trône... tenez-vous droite et montrez-vous gracieuse. (*Il conduit la Folie vers son trône.*) Et vous, petites folles, retirez-vous.

CHOEUR DE FOLIES.

AIR *de la belle nature.*

Déjà l'on s'avance :
Quel malheur pour nous,
Lorsque, par prudence,
Il faut filer doux!

GRIBOUILLI, *annonçant.*

M. Cliquette, M. Brillant, M. Vernis.

SCENE IV.

GALIMATHIAS, LA FOLIE, GRIBOUILLI, M. CLIQUETTE, M. VERNIS *et* M. BRILLANT.

CLIQUETTE, VERNIS, BRILLANT.

AIR *du Forgeron.*

ENSEMBLE.

De vous rendre hommage
Combien il est doux!
A vos genoux
Nous accourons tous...
Dans notre équipage
Et sans nul cahot,
Au grand galop
Nous v'nons subito!

GALIMATHIAS.

Vous êtes trois, messieurs, et je ne sais par qui commencer.

CLIQUETTE.

Par le plus pressé; c'est moi.

GALIMATHIAS.

Est-ce que vous descendez de l'une des trois voitures qui viennent de s'arrêter au bord de l'île.

CLIQUETTE.

Ni plus ni moins.

GALIMATHIAS.

Comment, un facteur en équipage?

CLIQUETTE.

Et pourquoi pas? Cette mesure n'est-elle pas nationale, monsieur? Autrefois la petite poste se traînait péniblement sur les jambes de ses facteurs; aujourd'hui elle roule en omnibus, tirée par des chevaux anglais de pure race.

AIR *de Préville* (Vaudeville de Pauvre Jacques).

Les écrivains paraissaient mécontens,
Ils se plaignaient d'injustice et d'injure,
De Louis XIV on regrettait le temps,
Heureux temps, âge d'or de la littérature!
Ah! bénissons de nouvelles faveurs!
Nous éclipsons la gloir' de nos ancêtres!
En donnant voiture aux facteurs,
C'est protéger c'est fair' marcher les lettres;
Convenez-en, c'est fair' marcher les lettres.

GALIMATHIAS.

Oui; mais ça ne nous ramène pas au temps des Racine, des Boileau, des Voltaire, des Benserade.

CLIQUETTE.

Ça nous ramène aux temps des Voitures.

GALIMATHIAS.

Oh! oh! il faut lui pardonner ce calembourg involontaire. Avez-vous des lettres pour moi?

CLIQUETTE.

En voici une, c'est trois sous.

GALIMATHIAS.

Je vous les devrai. Quand on roule en équipage, on peut bien faire crédit pour trois sous. Je lirai cela plus tard. Permettez-moi de m'occuper de ces deux messieurs.

Il le salue.

BRILLANT, *avec l'accent anglais.*

I am le gentleman Brillant.

VERNIS.

On me nomme Vernis.

BRILLANT.

Je fabrique...

VERNIS.

Je vends...

GALIMATHIAS.

Ne parlez pas tous les deux à la fois. Voyons, vous d'abord, monsieur l'Anglais...

BRILLANT, *se donnant d'abord des airs anglais.*

Jé avais l'honneur de saluer vous très-bien. Je vends à toute le capitale de Paris un cirage very well, et d'une réluisant... wery good! (*Changeant de prononciation*) Après ça, je vais vous dire, ça m'ennuie beaucoup de vous baragouiner de l'anglais, et je préfère vous parler ma langue, vu que je ne suis *English* que par frime. Messieurs et dames, personne n'ignore que le pied est le miroir de l'ame? Feu M. Voltaire, homme de lettres, aurait dit cela s'il eût vécu plus long-temps; mais la Parque ne lui en a pas laissé le temps. Messieurs, mon cirage assouplit la botte, rapetisse le pied, amincit la jambe, et la vertu de son brillant est telle qu'une botte, quand elle est cirée, vous dispense d'acheter des glaces et des miroirs. Vous pouvez vous raser en toute sécurité devant votre chaussure; seulement ne vous y regardez pas trop long-temps, car les rayons réflecteurs pourraient vous détruire la vue...

VERNIS, *l'interrompant.*

Assez, assez, mon cher! votre découverte ne peut rivaliser avec la mienne! Messieurs et dames, possesseur d'un fameux vernis anglais, vernis des princes, poli-cuivre, composé et inventé par les Romains, et qu'un gentleman voyageur a découvert dans les nouvelles fouilles de Pompéia, je viens faire jouir ma patrie de cette éclatante découverte. Grâce à cette composition, aux objets pâles et ternes je donne de l'éclat, à toutes choses je donne du brillant. « Tout ce qui brille n'est pas or, » a dit un proverbe rococo. Aujourd'hui, messieurs, tout ce qui brille est or! Pour être heureux, considéré, honoré, que faut-il? une couche de vernis! Que faut-il à ce grand auteur à tête creuse pour conserver la vogue? vernis de savoir-faire! à l'avocat qui plaide? vernis de sensibilité! à la grisette de Paris? vernis d'innocence! Du vernis! du vernis! voilà le grand mot! l'origine de mille réputations... la pierre philosophale qui convertit le fripon en honnête homme... Demandez, faites-vous servir!

AIR : *Encore un préjugé.*

Achetez du vernis,
C'est excellent, c'est efficace!
Ce n'est qu'à la surface
Qu'on regarde en notre pays.
Pour nos hommes d'affaires
J'ai du vernis de probité,
Pour nos Roberts-Macaires,
J'ai du vernis de chasteté.
Vernis de politesse,
Pour le laquais, pour le portier,
Et vernis de sagesse,
Pour les veuves à remarier.
Achetez du vernis,
C'est excellent, c'est efficace!
Ce n'est qu'à la surface
Qu'on regarde en notre pays.

Il y a des pots à quinze et à vingt, demandez, faites-vous servir!

GALIMATHIAS.

Mes chers messieurs, si vous avez trouvé la marotte de ma nièce, je vous donnerai une récompense honnête. Quant à vos équipages, ils n'ont rien d'attrayant Roulez votre bosse comme vous pourrez! J'entends du monde... Pardon, messieurs, bon voyage! vous comprenez?

CLIQUETTE, VERNIS *et* BRILLANT.

Nous comprenons.

AIR *du Forgeron.*

ENSEMBLE.

De lui rendre hommage,
Nous sommes bien fous!
Retirons-nous,
Amis, filons doux!
Dans notre équipage,
En gens comme il faut,
Au grand galop
Partons subito!

Ils sortent.

SCENE V.

GALIMATHIAS, LA FOLIE, LE TOURLOUROU.

LE TOURLOUROU. (*Chantant.*)

« C'est le tourlourou...

Bonjour-z-à la société, la compagnie... j'ai bien l'honneur de celui... (*Au Galimathias.*) Si vous êtes Français, touchez là; sinon, non; car, par goût et par état, j'aime très-peu cordialement tous *les* ceux qui sont z'étrangers à la France, ma belle patrie! la patrie de Turenne et de Napoléon, que je me permettrai de surnommer le Grand! avec *lesquels* (*il fait sonner l's*) je partage cet honneur; et vous, mon vieux bourgeois, le partagez-vous aussi cet honneur?

GALIMATHIAS.

Parfaitement.

LE TOURLOUROU.

J'en suis aise pour vous, et votre famille?

LA FOLIE.

Est-ce que vous arrivez du Vaudeville?

LE TOURLOUROU.

Du Vauxdevire, point pour le quart d'heure; mais *escusez*, ma petite, je ne vous avais pas dévisagée tout d'abord. (*A part.*) Elle n'est point ridée. (*Haut.*) Je vous trouve vraiment à mon goût, et je *re'ssens* le besoin de vous le faire à savoir sans tarder; j'aime votre costume, il me sourit, il est galant, il est ficelé... et il me *ramemore* les odalisques d'un pays lointain que je viens de conquérir au profit de la France.

GALIMATHIAS.

Est-ce que vous auriez assisté?... est-ce que vous vous seriez battu au siége de...

LE TOURLOUROU, *l'interrompant.*

Exactement, j'en arrive par Toulon, avec *beaucouppe* de lauriers que j'ai *ceuillé* çà et là sur les rivages de l'Algérie, à la barbe des Bédouins, mes ennemis les plus chers.

CALIMATHIAS, *avec enthousiasme.*

Comment! vous y étiez?... Touchez là, Tourlourou, touchez là.

LE TOURLOUROU.

Avec grand cœur, mon vieux bourgeois.

LA FOLIE.

Mais comment avez-vous fait pour quitter votre théâtre?

LE TOURLOUROU.

Le Vauxdevire m'avait fait un engagement avec des feux et un congé; j'ai pris mon congé au moment que la trompette guerrière a sonné; et abandonnant mes feux de la rue de Chartres, j'ai été affronter les ceux de la mitraille sur les bords lointains que vous savez.

CALIMATHIAS.

Et vous n'avez point reçu de blessure dangereuse en combattant, brave soldat?

LE TOURLOUROU.

Votre question me paraît bête, sans vous offenser; si j'étais blessé dangereusement, je boirais de la tisane à l'heure qu'il est, au *lieur* de vous entretenir de mes prodiges.

LA FOLIE.

Oh! donnez-nous donc quelques détails sur ce beau fait d'armes.

LE TOURLOUROU.

Je n'ai rien à refuser à une personne du sexe à qui je dois ma mère et toutes mes bonnes amies. coutez donc ce poème glorieux: Pour lors, il faisait un temps de chien, comme la première fois, oûs que j'ai eu le nez gelé et une oreille aussi... Nous avions beaucoup de choses sur le dos et peu de chose dans l'estomac; de plus, les pieds dans l'eau par mesure de propreté! Enfans, que dit notre capitaine, vous êtes très-crottés, mais il y a du cirage à Constantine; vous avez froid, il y a aussi des fagots. M. *Achemet* fait la mauvaise tête; demain vous fumerez dans sa pipe... Là-dessus, on donne le signal... Cré nom de cré mille noms de noms!... Pif! paf! boum!... En avant! qu'on crie, en avant! et ce mot là, mon vieux, quand on est de la patrie de Turenne et de Napoléon, que je me permettrai encore de surnommer le Grand; ce mot-là, voyez-vous, vous fait l'effet d'une machine *lectrique;* on avance donc au pas de course, et une conversation frémissante s'engage alors sur toute la ligne; on se tire des carottes de longueur; on renverse, on est renversé; on rerenverse, on est rerenversés... cré nom de cré mille noms de noms!... fallait voir!...

AIR *du Gamin de Paris.*

Je m'y crois encor,
Qu' c'était beau! qu' c'était magnifique!
Boum!... c'est le Lutor!
Chacun s'élance tout d'abord;
Sans fair' demi-tour.
Nous marchons *dessur* la boutique,
Nos boulets d'amour
Aux Bédouins souhait'nt le bonjour.
Oh! comme mon cœur
Bat avec ardeur!
Ce n'est pas d' frayeur,
Vous l' savez, les enfans d' la France
Sont brav's de naissance;
Chez nous, le soldat
Rit pendant l' combat;
Cela dépend de not' climat.
Mais c'est qu'à ma chaumière
Tout bas je dis adieu!
Je r'command' ma vieill' mère
A la grâc' du bon Dieu!
Et puis à la patrie,
Rendant son voltigeur,
Avec ma compagnie
J' chant' ce r'frain vainqueur:
Marchons, tourlourous (*bis*);
La gloire avec nous
Entrera dedans Constantine,
Marchons, serrons-nous (*bis*);
C'est là l' rendez-vous
Des tourlourous,
Rous!

DEUXIÈME COUPLET.

On s' tap' comme il faut,
Et dès que l'on a fait la brèche,
Faut voir, à l'assaut
Comm' chacun s'élance aussitôt!
On s' tir' des pétards,
Mais de nous r'pousser n'y a pas mèche,
Et sur les remparts
Flottent bientôt nos étendards.
Un' fois d'dans, je dis,
Il nous faut, mes petits,
Des palais garnis
De pip's, de fleurs et d'odalisques,
Maint'nant plus de risques,
Et j'entre au hasard
Dedans un bazar
Où mill' beautés frapp'nt mon regard.
Je prends la plus fringante.
Entre mes bras vainqueurs,
Je l'étourdis, j' l' enchante
Par mill' propos blagueurs;
Mais j' dois, par modestie,
Me taire là-dessus;
Permettez-moi, j' vous prie,
De n' pas vous en dir' plus.

Non, vrai, ça ferait rougir votre petite; et puis vous ne me croiriez pas. Sachez seulement qu'on se m'arrachait! et que dans tous les harems on voit mon nom gravé sous des millions de cœurs arabes enflammés. Cré nom de cré mille noms de noms! que de pleurs bédouines j'ai fait verser! Mais je me suis dit: Alcibiade, mon ami, songe à tes bonn' amies de Paris; et me dérobant aux voluptés étrangères, je suis rentré dans ma belle France par la barrière d'Enfer, en roucoulant pendant le trajet:

Suite de l'air.

Voilà l' tourlourou (*bis*)!
L' gentil loup-garou
Des bonnes et des cuisinières;
Plus d' transports jaloux!
Il revient vers vous...
Voilà vot' bijou,
Votr' tourlourou,
Rou!

Voilà ce que c'est que la prise de Constantine!

GALIMATHIAS.

C'est très-joli. Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

LE TOURLOUROU.

Je le conçois, et sur ce, je retourne à mon Vauxdevire. Femme charmante, en venant nous visiter, vous nous ferez honneur et gloire. Je vas vous faire inscrire sur le livre des entrées, vous et votre marraine la Vogue.

Il chante en s'en allant :

Voilà l' tourlourou (*bis*).

(*Apercevant Rapé.*) Je vous laisse avec ce vieux pékin dégommé qui vient de côté. Salut z'à la compagnie.

Il sort.

SCENE VI.

LA FOLIE, GALIMATHIAS, M. RAPÉ, *accompagné de* LA ROUGE *et de* LA NOIRE, *un râteau à la main.*

Ces dernières sont représentées par deux vieilles femmes habillées, l'une tout de noir, l'autre tout en rouge ; Râpé est entre elles deux et leur donne le bras.

RAPÉ, LA ROUGE ET LA NOIRE.

AIR ! *Ah ! ah ! ah !*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel poids je sens là !
Adieu, roulette
Qu'on regrette
Ah ! ah ! ah !
Que faire à cela !
L'histoire ne croira pas ça.

RAPÉ.

Chasser la Rouge et la Noire !
J'en suis jaune de fureur !
Plus de jeux ! plus de bonheur !
Pour la France quel déboire !

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc., etc.

RAPÉ.

Séchez vos larmes, mes vieilles amies ; voici justement celle que nous cherchons, la reine de ces lieux ; elle ne nous refusera pas, j'en suis sûr. Bonjour à l'aimable Folie. (*Aux vieilles.*) Faites une révérence... faites-en deux... là, très-bien !

LA FOLIE, *à son oncle.*

Quels sont donc ces nouveaux personnages ?

GALIMATHIAS.

Si je ne me trompe, c'est M. Râpé, le joueur des joueurs, et les dames qui l'accompagnent, la Rouge et la Noire. La Rouge, c'est celle qui n'est pas...

RAPÉ.

Vous l'avez dit, nous venons vous demander asile.

LA FOLIE.

Vous quittez donc le Palais-Royal ?

RAPÉ.

Faites excuse, c'est le Palais-Royal qui nous quitte. Une loi barbare, immorale, indécente, nous donne congé. Nos jolis râteaux sont condamnés à ratisser les jardins, car l'esprit dévastateur du progrès a demandé la fermeture de nos délicieux salons ; et maintenant l'honnête homme, le bon père de famille, l'ouvrier laborieux, n'auront plus le loisir de faire chez nous leur petite partie. C'est dégoûtant !

GALIMATHIAS.

Convenez aussi que les petites parties qu'on faisait chez vous n'étaient pas toujours très-gaies ; et vous-même, vos petites parties vous ont mis dans un état qui n'a rien de bien élégant.

RAPÉ.

J'avoue que je tourne un peu au Chodruc-Duclos ; mais, mon cher monsieur, c'est au moment où, par mes calculs profonds, j'allais gagner des millions de milliards, qu'on me défend de jouer. C'est un affreux abus de pouvoir ! Impossible à présent de rattraper mes déboursés :

J'ai tout perdu, monsieur, et je n'ai plus d'espoir :
Voilà mon seul habit, et mon dernier mouchoir.

Il tire un mouchoir tout troué.

GALIMATHIAS.

Allons, allons, vous êtes un peu dégommé !

RAPÉ.

Vous avez le droit de dire beaucoup. Et avec quoi acheter un habit neuf maintenant qu'ils ont eu la petitesse de faire fermer ma maison de banque ? Mais, mon Dieu ! qu'on ferme les spectacles, les concerts, qu'on ferme la Bourse, les chambres, qu'on ferme tout ! mais qu'on laisse les jeux ouverts : c'est le cri, c'est le vœu de tout bon Français.

GALIMATHIAS.

Oh ! oh ! oh !

RAPÉ.

Il y a une intrigante, mon ennemie jurée, qui a cabalé contre nous, la misérable !

GALIMATHIAS.

Qui donc ?

RAPÉ.

La caisse d'épargnes ; une grosse insouciante. C'est elle, en grande partie, qui est cause de notre disgrâce. Oh ! si je la tenais ! elle verrait beau jeu, c'est-à-dire non, mauvais jeu.

GALIMATHIAS.

Ah ! c'est que votre ennemie est l'amie de tout le monde !

RAPÉ.

Je le sais bien, et ça m'enrage ! mes amies à moi, mes bonnes amies, les voilà !

GALIMATHIAS.

Et combien d'argent ces bonnes amies vous ont-elles gagné depuis que vous les fréquentez ?

RAPÉ.

Un million ! rien que ça.

LA FOLIE.

Un million ! Monsieur, sans doute, n'est pas marié ?

RAPÉ.

Pardonnez-moi ; j'ai une femme vertueuse et

trois enfans pleins de gentillesse. Pendant que je joue, ma femme travaille : elle fait des bretelles; et mes enfans gagnent dix sous par jour dans une filature. Chers enfans, ils abandonnaient la moitié de leur paie à leur malheureux père! A présent, ils seront forcés de tout garder pour eux, puisque je ne puis plus jouer. C'est triste, monsieur, c'est bien triste!

CALIMATHIAS.

Mais non, je ne trouve pas, votre occupation n'avait rien de très-amusant.

RAPÉ.

Mais au contraire, monsieur, je m'amusais beaucoup! Oh! la roulette! jeu noble et plein d'émotion! Il faut savoir jouer, par exemple; tenez, je veux vous en' donner une idée. Prêtez-moi cinq francs.

CALIMATHIAS, *les lui donnant.*

Vous allez me faire gagner?

RAPÉ.

Il y a cent à parier contre un. (*Il tire de dessous son habit une petite roulette et la place sur son chapeau.*) Voici une petite roulette portative. Attention, je mets cinq francs sur la Noire. (*La vieille femme habillée de noir tend la main; Râpé place dessus la pièce de cinq francs.*) Je fais tourner la bille; rien ne va plus : Rouge, pair, passe. Nous avons perdu.

La vieille donne alors la pièce de cinq francs à sa compagne la Rouge, en passant l'argent sous le nez du joueur.

CALIMATHIAS.

Voyez-vous, voyez-vous, voilà déjà un écu de flambé!

RAPÉ.

Belle misère! ma foi. Prêtez-moi encore cinq francs, nous allons nous rattraper. A présent je mets sur la Rouge.

Même jeu de la part de la vieille en rouge.

CALIMATHIAS.

Ah! nous allons voir.

RAPÉ.

Je refais tourner la machine. Ainsi, comme c'est gentil! comme c'est intéressant! Rien ne va plus. Noire, pair, manque. Vous avez encore perdu!

CALIMATHIAS.

Encore perdu!

La Rouge passe à son tour la pièce à la Noire sous le nez de Râpé.

RAPÉ.

Qu'en dites-vous?

CALIMATHIAS.

Je dis, je dis que l'argent vous passe très-bien devant le nez.

RAPÉ.

Éprouvez-vous quelque chose?

CALIMATHIAS.

Parbleu! j'éprouve la contrariété d'avoir perdu dix francs.

RAPÉ.

Donc vous avez des émotions, donc vous avez du bonheur, donc c'est une infamie de fermer les jeux. Je vais vous apprendre ce que c'est que la martingale. Prêtez-moi encore quinze francs.

CALIMATHIAS.

Quinze francs! Non, merci. Dépêchez-vous de me dire quel est le motif de votre visite; j'ai déjà assez de vous, ici.

RAPÉ.

Nous venons demander à votre aimable nièce l'autorisation d'établir dans son île un petit 113, une gracieuse roulette, où nous puissions impunément nous livrer à notre passion favorite.

LA FOLIE.

Je protége toutes les folies excepté les folies honteuses. Je refuse donc. Allez faire ailleurs des dupes et des malheureux.

RAPÉ.

Vous refusez!

CALIMATHIAS.

Et elle a raison.

AIR *du Luth galant.*

Pour vos tripots cherchez d'autres recoins;
Nous refusons d'en être les témoins :
Que la caisse d'épargne et grandisse et prospère!
C'est un bienfait de plus pour la classe ouvrière,
Et lorsque vous partez, c'est pour la France entière
Une tache de moins (*bis*).

RAPÉ.

Allons, mes bonnes amies, rendons-nous aux eaux de Bade, ou allons en Italie retrouver la loterie, votre sœur cadette. Vous me devez un million, il me faut ma revanche. Adieu, petite folle, adieu, bonhomme; vous ne voulez pas me prêter quinze francs?

CALIMATHIAS.

Pas quinze sous.

RAPÉ.

Gros ventriloque, va!

Aux vieilles.

AIR : *L'or est une chimère!*

Partons, mes chères amies,
Sans regret quittons ces lieux;
Bientôt, dans d'autres patries,
Nous établirons nos jeux.
Jouer, voilà ma devise!
C'est le bonheur, c'est le plaisir!
Oui, l'or est une bêtise!
Viv' la roulett' pour s'en servir!

TOUS.

REPRISE ENSEMBLE.

Partons, } mes chères amies!
Partez, }

LES DEUX VIEILLES.

Oui, nous restons vos amies,
Sans regret quittons, etc., etc.

SCENE VII.

LA FOLIE, GALIMATHIAS, UNE ÉCUYÈRE, *suivie d'un petit garçon sous le costume du* CLOWN AURIOL, *de* GENGISKAN *et de* BIJOU.

On entend des coups de fouet pendant la ritournelle de l'air suivant; l'Écuyère arrive en courant et fait le salut d'usage.

AIR : *Je me vois devant mon métier* (Plus de Loterie).

L'ÉCUYÈRE.

En avant! gar' là!
Flic flac, flic flac!
C'est l' Cirque-Olympique,
Théâtre unique!
En avant! gar' là!
Flic flac, flic flac!
Le premier théâtre, le voilà!

Par nos merveilles transposées,
Depuis trois ans, grâce à nos jeux,
Nous faisons des Champs-Élysées
Le vrai séjour des bienheureux.
Vive le métier d'écuyer!
Nous faisons tous le diable à quatre,
Le destin a beau nous abattre,
Jamais nous n' perdons l'étrier.

En avant! gar' là! etc.

LA FOLIE.

Vous dites donc, ma belle demoiselle, que vous êtes...

L'ÉCUYÈRE.

Écuyère du Cirque-Olympique. Hop! hop! C'est moi qui représente, à cheval, les nymphes, les sylphides, les bayadères; j'exécute, toujours à cheval, mille poses voluptueuses: pose du manteau, pose de la guirlande, pose de la jeune Arabe enlevée par un Turc entreprenant. Hop! hop! Je suis élève de M. Dodophe.

GALIMATHIAS.

M. Dodophe?

L'ÉCUYÈRE.

Oui, mon gros, M. Dodophe Franconi. Je marche ou plutôt je trotte sur les traces des Lucie, des Kennebel... Au son de la musique militaire, je m'élance dans l'arène, ornée d'une couronne de fleurs, d'une cravache très-longue et d'un jupon très-court, comme vous voyez; je monte le Régent, Rob-Roy; je fais l'exercice du cerceau, la voltige, je danse la cachucha. De l'aplomb, de l'intrépidité, de a grâce et des coups de fouet: voilà l'écuyère!

AIR *du Postillon de Mame Ablou.*

Hop! hop! hop! hop (*bis*)!
Voltiger, courir, sauter, voilà l'écuyère!
Au petit trop,
Au grand galop,
Je m'élance dans la carrière,
Sur mon coursier, soir et matin,
Galoper, voilà mon destin,
Lorsque j'ai ma cravache en main,
Il faut voir comm' je vais bon train!
Pour la grâce et pour le fini,
Viv' monsieur Franconi!
Tour à tour
En amour
Ou bien en sauvage,
Un doux bruit
M'applaudit,
M'encourage,
Les lorgnons sont braqués sur moi,
Mon flou flou, mon moelleux, mett'nt tout le monde en [émoi (*bis*);
Mais quand la trompette résonne,
Je pouss' mon cheval au grand trot,
A son ardeur je m'abandonne,
Et bientôt je pars au galop!...
Holà! holà!
Dig! dig! dig!

(*Parlé.*) Allons, Ketly, allons, tu auras un morceau de sucre, allonge, allonge, allonge. Flic, flac, on a l'air de frapper la bête pour la faire aller plus vite; mais on retient la bride pour ne pas se casser le cou, et l'on répète en faisant tout son possible pour paraître à son aise:

Hop! hop! hop! hop! etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Je franchis
Sans soucis
Rubans et guirlandes,
Ou d'un air
Noble et fier
Je commande
De vaillans soldats en jupons.
Garde à vous! garde à vous! serrez vos bataillons,
Garde à vous, et surtout tenez bien vos jupons!
Mais l'enn'mi paraît aux barrières,
Pour l'attaquer, il faut courir,
En avant! mes nobles guerrières!
Marchons, il faut vaincre ou mourir!
Houra! houra!
V'lan! v'lan! v'lan!

(*Parlé.*) L'action s'engage, on s'attaque avec rage, on se donne d'atroces coups de sabre sur les doigts; souvent on fait des chutes qui ne sont pas sur le programme; le public est effrayé; mais on se relève avec grâce, quoiqu'on ait les reins abîmés, et l'on redit, le sourire sur les lèvres:

Hop! hop! hop! hop! etc.

GALIMATHIAS.

Tudieu! la petite gaillarde!... Oh! mais je fréquente beaucoup votre Cirque, et je tremble souvent en voyant les sauts périlleux de votre troupe. Vous travaillez sur une surface si petite!

L'ÉCUYÈRE.

Une selle de dix-huit pouces, voilà notre théâtre. Hop! hop! Aussi nous faisons fureur! C'est chez nous que les gants jaunes et les lorgnettes de l'Opéra se donnent maintenant rendez-vous; c'est le Jockey-Club de la bonne compagnie. Nous galopons de succès en succès, nous jetons de la poussière aux yeux, le public est ravi, transporté. Et que demandons-nous pour récompense? Des bravos et de l'avoine!

LA FOLIE.

De l'avoine?... Ah! oui, pour vos quadrupèdes. Savez-vous que, parmi ces derniers, vous comptez plusieurs dames en grande réputation: Ketly, Cendrillon, l'Aérienne!

L'ÉCUYÈRE.

Et il n'y a rien à dire sur leurs mœurs; elles ont des guides sûrs pour mettre un frein à leurs passions, et l'on retient toujours leur vertu en bride.

LA FOLIE.

Et vous, jolie écuyère?

L'ÉCUYÈRE.

Nous, nous caracolons au milieu des plaisirs, franchissant la barrière des préjugés; notre vie est une grande voltige, et nous arrivons bride abattue au bout d'une carrière toujours semée de fleurs, d'applaudissemens et d'entorses.

GALIMATHIAS, *montrant le Clown, Gengiskan et Bijou.*

Quels sont ces personnages?

L'ÉCUYÈRE.

Ce petit moutard est un clown intrépide, qui bondit chaque soir dans mon manége; il a la force d'un hercule et la légèreté d'un chat. Ce grand Chinois, c'est Gengiskan, ou D'gend'guiskan, ou encore D'genguis, sans kan; il a fait la conquête de la Chine.

LA FOLIE.

Et a-t-il fait celle du public?

L'ÉCUYÈRE.

Demandez ça à notre caissier. Quant à ce petit-là, c'est Bijou, un petit incendiaire; il a été enseveli sous les décombres de la Gaîté, mais nouveau phénix, il renaît de ses cendres.

GALIMATHIAS.

Prenez garde qu'il brûle vos planches.

L'ÉCUYÈRE.

Il n'y a pas de danger. (*A la Folie.*) Si vous voulez me suivre, ma belle, vous ferez le coup de sabre dans mes mimodrames; je vous enseignerai les coups hachés, les coups croisés, et, si vous voulez, je vais vous donner un échantillon de mon savoir faire. (*Ici est parodié un combat de mélodrame. Après le combat.*) Eh bien! qu'en dites-vous?

LA FOLIE.

Je vous fais mon compliment; mais je crains trop les coups de sabre; vous pouvez guerroyer sans moi.

L'ÉCUYÈRE.

Adieu donc. (*Aux autres.*) Et vous, par le flanc droit et au trot. Hop! hop! hop!

Elle reprend :

Hop! hop! hop! hop!
Voltiger, courir, etc.

Elle sort.

SCENE VIII.

GALIMATHIAS, LA FOLIE, CASINO.

On entend Casino fredonner dans la coulisse.

CASINO, *entrant.*

AIR : *J'aime le son du tambour, du clairon.*

Il Casino
Eccolo, Eccolo!
A l'harmonie
Zé consacre mon zénie.
Eccolo, eccolo, Casino!
Eccolo maestro!
Eccolo, Casino!
Eccolo, maestro Casino!
Ma mousique est vraiment sans pareille,
Pour venir l'admirer, l'éprouver,
Çà ne coût' que dix francs par oreille,
Ce n'est pas la peiu' de s'en priver.

Il Casino
Eccolo, eccolo! etc.

Il salue à plusieurs reprises.

Il signor Casino vient déposer ses hommages ai piedi de la Foulie.

GALIMATHIAS.

Vous avez dit, il signor Asino?

CASINO.

Che dice? per Dio! Asino vous-même, entendez-vous bien. Ze n'ai rien de commun avec cet animal, moussou, son io, c'est moi qui dirize, per questo moment, tutti gli orchestre de vostre France. Avant peu, vi verrez le nom illoustre de Casino en tête de toutes les boutiques où l'on exécoute de la mousique quelconque.

GALIMATHIAS.

Je me rappelle, en effet, avoir déjà vu votre nom en grosses lettres sur toutes les feuilles publiques.

CASINO.

È vero, nostre affaire elle est si superba, nostri bénéfices, ils doivent être si énormissimi, che nous désirons faire profiter beaucoup de personnes des millions que nous allons gagner à la barbe des autres entreprises mousicales; perchè nous devons enfoncer tout le monde.

GALIMATHIAS.

Même vos actionnaires?

CASINO, *souriant avec malice.*

Ah! ah! non, pas nos actionnaires. Ma, tel che mi voyez, z'ai déjà ou l'honnor d'enfoncer moussou Julien, avec ses gants blancs, ses grands cheveux et son petit bâton de zous de réglisse! Moussou Julien du Zardin Tourc, dont le zénie s'en allait en croissant de zour en zour, l'artificier des Huguenots. J'ai aussi enfoncé moussou Mouzard? Moussou Mouzard, l'impéror dou quadrille, il pâlit devant moi, et zé va faire walser mousou Strauss. Si signor, tous ces grands héros de la contradansa, ils vont tomber devant Casino! Perchè ma testa, il est oun volcan! oun Etna! oun Vesouvio (*se frappant le front*) et questo cratère! il vomit le zénie à volonté! et mon zénie il était oune lave brûlante che envahira l'univers d'auzourd'hui en huit!

GALIMATHIAS.

Je vois que vous êtes modeste.

CASINO.

Modestissimo. Zé né dis pas de moi la moitié du bien che z'en pense! Moussou Galimathias, ze viens prier votre nièce de venir habiter mon Casino... mon Casino il est oun Eldorado, oun Paradis, oun sézour où les plaisirs ils se rencontrent et se heur-

tent à saque pas. Vi avez oun salon per prendre des glaces, oun salon per zouer au billard, oun salon per réfléchir ou dormir, oun salon per foumer des cigarettes, oun salon...

GALIMATHIAS.

Je trouve ça long... un peu.

CASINO, *continuant.*

Oun salon pour parler de choses très-zolies c'est le salon de la conversation; aussitôt qu'on entre dedans, vi vi trouvez avoir oun esprit soupérieur.

GALIMATHIAS.

Ce salon-là doit être assiégé par bien du monde.

CASINO, *poursuivant.*

Enfin oun salon où se trouve le bouste dou grand maestro Paganini, fait par moussou Dantan, vi savez, moussou Dantan, qui fabrique si bien toutes ces petites caboches, moussou Dantan qui vi fait très-zouli quand vi êtes laid, et très-laid, quand vi êtes zouli. Dans ce salon vi entendez della mousique italienne, et dans les entr'actes, vi mangez dou macaroni à discrétion.

GALIMATHIAS.

J'aime assez le macaroni; quant à votre musique italienne...

CASINO.

Ah! mon ami, n'en dites pas de mal... la mousica italiana...

Ici un air italien, à volonté.

GALIMATHIAS.

Très-bien.

CASINO.

Oh! j'ai d'immenses prozets... savez-vous ce que ze veux faire, moi? Ze veux faire construire tout oun quartier qué zé sournommerai le quartier d'Orphée. Là, il y aura un concert qui ne s'arrêtera jamais; vous louerez oun appartement dans mon quartier, et oune mousique continuelle se fera entendre... ça sera dans vostre bail. Vous vous lèverez, mousique! vous vous ferez la barbe, mousique! vous manzerez, mousique! vous ferez vos affaires, mousique! vous vous purzerez, mousique! mousique! et touzours, et touzours, et touzours!

CASINO.

AIR *des Comédiens.*

Zé veux, enfin, que l'on vive en mousique,
Ecoutez bien ; ce prozet merveilleux
Dans mon quartier tout doit être harmonique,
Ce sera là le vrai sezour des dieux !
Dès le matin, souivez bien le programme,
Quand le soleil au ciel se lèvera,
Au *s'ant* du coq se mêlera ma gamme,
En gazouillant *sacun* s'eveillera.
Du dezeuner l'heure sonne en mesoure ;
A ce moment, à ce signal soubit,
Vous entendrez oune douce ouvertoure,
Qui de *sacun* ouvrira l'appetit.
Si, par hasard, vous vous trouvez de garde,
Un air guerrier vous rendra les honneurs;
Au rendez-vous d'oune façon gaillarde
Vous partirez sur l'air des trois couleurs.
Désirez-vous faire oune cavalcade
Sous *saque* sell' se place oun instroument
Pour vous zouer l'air de la galopade,
Ça s'ra zentil pour vous et votr' zoument.
Si vous sortez, et che nostre atmosphère
Annonce au loin la pluie et le brouillard,
Nous vous zouerons : *Il pleut, il pleut, bergère,*
Ça voudra dire : Prenez votre rifflard.
Qu'un vieux barbon *sersant* oune maîtresse,
Parle d'amour, z'exécoute oun final,
Que deux amans *zourent* d'aimer sans cesse,
Vite s'ordonne un duo pastoral.
A la zeun' fill' qui veut le mariage,
Ze fais zouer l'air de : *Faut d' là vertou !*
C'est l'espérance ! aux femm's dans le veuvage,
Au vieux troupier : *Soldat, t'en souviens-tou ?*
Ze veux avoir des airs pour tout le monde,
Pour le *marsand* comme pour le rentier,
Pour les enfans, pour la broune et la blonde,
Pour la mansard', comme pour le premier.
Ainsi que moi, vi le savez, en France
Par des *sansons* on dit que tout finit!
Par la mousique, ze veux que tout commence,
Z'en veux l' matin, et le jour et la nuit !
De votr' pays ze tente la réforme;
Viv' la mousique! il en faudra toujours :
Ze veux qu'un soir tout' la France s'endorme,
Sur l'air : Dormez, dormez, *sères* amours !
A toi le spectre, ô mousique *série* !
Règne ici-bas! rends-nous le siècle d'or !
Toi seule peux rétablir l'harmonie,
D'un coup *d'arset* mets l'univers d'accord.
En attendant, viens, ô *sère* mousique!
Exécouter mon projet merveilleux :
Viens habiter mon quartier harmonique,
Ce sera là lé vrai séjour des dieux !

On entend le Fou, dans la coulisse, qui fait tourner une crecelle.

Ah! per Dio! quelle est cette mousique discordante que j'entends? je me sauve!

SCENE IX.

LES MÊMES, UN FOU.

LE FOU, *arrivant en galopant à cheval sur un bâton.*

Gare! gare! gare!... place! place!... c'est moi! Je suis de retour de mon grand voyage... j'arrive d'Italie, de Moscou, de Constantinople, de Nankin, de Pantin, des Antipodes, de la Laponie où j'ai vu de grands hommes... j'arrive du Hanovre, joli pays, gouvernement paternel, du Canada et du Kamtschatka... et pourquoi? pourquoi?... pour placer des actions, pour distribuer des douches, car tout le monde est fou, partout je n'ai vu que des fous. Des douches! des douches! pitch! pitch! pitch!... bonjour, petite folle... petite folle, bonjour... pitch! pitch!...

LA FOLIE.

Comment... petite folle?

GALIMATHIAS.

Dites donc, dites donc, jeune voyageur...

LE FOU.

Vous, mon gros, vous êtes un gros fou, vous êtes gros, vous êtes laid, vous avez trop de ventre, trop de nez, trop de mollets, ça va bien? et votre épouse? quant à moi, ça ne va pas plus mal... je donne des douches au genre humain; qui est-ce qui

en veut... j'en donne, j'en vends, j'en distribue pour rien... il ne faudrait pas avoir six liards dans sa poche pour s'en priver... Allons, mon gros, vite, vite! faites-vous servir... Pitch! pitch! pitch!

GALIMATHIAS.

Non pas, non pas. Voyons, cher ami, que voulez-vous? car, jusqu'à présent, vous allez, vous parlez, et je n'y comprends...

LE FOU, *l'attirant à lui.*

C'est un secret! chut! chut! je ne le confie à personne, mais je le dis à tout le monde; voilà ce que c'est... Pitch! pitch!

GALIMATHIAS.

Pitch! pitch! je ne comprends pas...

LE FOU.

Chut! écoutez-moi... avec ça (*il lui prend l'oreille*) c'est une oreille superbe, très-belle, très-grande, beau cartilage; prêtez-la moi... prêtez-moi votre oreille, je vous la rendrai.

GALIMATHIAS, *se débarrassant.*

Ah ça! ah ça! ah ça!...

LE FOU.

Silence! écoutez: Je mets en actions un grrrrand établissement de douches. Par le moyen de cet établissement placé au centre de la capitale, les sots auront de l'esprit, les gens d'esprit du bon sens; je ferai des élèves pour l'Académie française, je formerai des littérateurs ornés de moustaches et de barbiches, et tout ça, tout ça, par quel moyen? par le moyen des douches! chaque matin, à jeun, tout Paris sera douché... à un signal donné par le bourdon de Notre-Dame, boum! de tous côtés partiront les douches... Pitch! pitch! pitch! pitch!

GALIMATHIAS, *s'essuyant le nez.*

Mon ami, prenez garde... chaque fois que vous faites vos pitch, pitch, vous m'envoyez au visage quelque chose de désagréable.

LE FOU.

C'est votre faute, vous avez trop de nez... d'ailleurs, ce n'est rien, c'est une douche. Oh! les douches, les douches! moyen sublime pour débarrasser le monde de tous les gens embêtans, de tous les industriels qui font des puffs, de tous les marchands qui entortillent le public. Des douches! des douches à ce M. Caout-chouc qui confectionne en gomme élastique des habits et des manteaux qui ne sont nullement inodores... une petite douche! à nos boulangers qui, au lieu de pain, ne nous vendent plus que des brioches... une douche! à ces cafés dorés où l'on ne peut entrer qu'en toilette de bal pour prendre un petit verre de trois sous... une douche! à tous ces Turcs du faubourg Saint-Antoine qui vendent des pastilles du sérail, confectionnées à Pantin... des douches! des douches! à tous les compères en littérature, compères en politique, compères en entreprises de commerce... des douches! des douches! à ce gros monsieur à moustaches qui se dit femme de lettres... une douche! à cette muse en jupons qui se promène sur le Parnasse pendant que son mari soigne le pot-au-feu et donne la bouillie à l'enfant... une douche! une grosse douche!... c'est le remède à tout. Pitch! pitch! pitch! pitch!

GALIMATHIAS, *s'essuyant de nouveau le nez.*

Ah ça! mon cher, aurez-vous bientôt fini avec vos douches?

LE FOU.

Oui, j'ai fini... oui, gros fou... un seul mot, un dernier mot... si votre nièce veut venir, je l'emmène avec moi, à Charenton, dans mon palais... car j'habite un palais, j'ai cela de commun avec les singes.

GALIMATHIAS.

Avec les singes?

LE FOU.

Oui, gros aliéné... on vient d'élever au jardin des Plantes un palais, un très-beau palais pour les orangs-outangs, pour les singes... mais, en revanche, on vient d'achever une vilaine prison pour les farceurs de citoyens qui ne montent pas leur garde... on a six pieds carrés pour se promener, ça fait regretter de ne pas être singe... Pitch! pitch! mais je m'en vais; on m'attend chez mon notaire pour jeter les bases de mon grand établissement, après quoi j'ai l'intention de créer une société en faillite... c'est-à-dire non... en commandite, pour la culture des cornichons... vous en serez... je vous conserve des actions... il n'en reste plus qu'une, qu'on se le dise... si vous ne la prenez pas, je vous douche! si vous la prenez, je vous douche encore... pitch! pitch! pitch!... adieu, bonjour, bonsoir, à revoir!

AIR *nouveau de Mlle Mégevand.*

A ch'val sur mon bâton,
Partout, partout, moi je galope!
Zest, à califourchon,
Presto, je fais mon tour d'Europe!
Me voici, me voilà,
En tout pays l'on me demande,
En Afrique, en Irlande,
La, la, la, la, la, la!

Ah! combien ma clientelle
Avant peu deviendra belle!...
L'univers (*bis*)
A l'esprit à l'envers.
De l'eau, de l'eau sur la tête!
Ça guérit quand on est bête,
Venez tous (*bis*)
Vous guérir, pauvres fous!

A ch'val sur mon bâton, etc, etc.

On entend un bruit de grelots et Caligula qui crie en dehors.

CALIGULA, *en dehors.*

Holà, ho! arrêtez!

GRIBOUILLI.

C'est un Romain qui descend d'une carriole d'osier.

GALIMATHIAS.

Un Romain en carriole d'osier?

GRIBOUILLI.

Le voilà qui pénètre dans l'île... il a l'air bien fatigué!

LA FOLIE.

Un Romain... veuillez le recevoir, cher oncle... je suis un peu fatiguée de toutes ces visites.

Elle sort.

SCÈNE X.

GALIMATHIAS, CALIGULA.

Il a des chaussons de lisière, une casquette de loutre, un vieux parapluie, et des gants en poils de lapin.

CALIGULA.

O l'infâme banquette! ô l'ignoble patache!
Ses horribles cahots m'ont rendu tout ganache!
Je ne vaux pas deux sous, je ne vaux pas un liard!
J'ai les reins tout brisés, j'ai bien mal quelque part!
Jusques à quand, corbleu! faudra-t-il que je roule?
Informons-nous auprès de cette bonne boule!
A Galimathias.
Connais-tu, vieux Gaulois, un grand et riche lieu
Situé tout au bout du quartier Richelieu?
Le Théâtre-Français, c'est ainsi qu'on le nomme,
Pour y passer l'hiver, je viens tout droit de Rome.

GALIMATHIAS.

Si je connais le Théâtre-Français! certainement; mais, d'abord, permettez: N'est-ce pas l'empereur Caligula que j'ai l'honneur de saluer?

CALIGULA.

Lui-même, vieux Gaulois...
Allant vers la coulisse.
Ah! grands dieux! j'oubliais!
Animal que je suis! hé! là bas! hé! valets!
Dételez le consul... de foin, de paille et d'orge,
Dans un râtelier d'or, à l'instant qu'on le gorge.

GALIMATHIAS.

Comment, cette vieille rosse que je vois attelée à votre carriole, vous appelez ça un consul?

CALIGULA.

Oui, voilà mon consul!... c'est fort original,
N'est-ce pas?... comme c'est un métier de cheval,
J'ai fait nommer le mien consul inamovible,
D'electeur qu'il était, je l'ai fait éligible...
Il n'est pas exigeant... avec deux picotins,
Vous pouvez satisfaire un consul à tous crins.
Ça fait un peu crier, mais, fichtre, je m'en fiche!
Moi, j'aime à plaisanter, moi, j'aime le godiche.

GALIMATHIAS.

Et qu'allez-vous faire au Théâtre-Français, vous, et votre cheval?... pardon, je veux dire, vous et votre consul?

CALIGULA.

Nous allons, cher ami, jouer la tragédie,
Tant soit peu proprement... mais non pas, je te prie,
Comme la griffonnait Racine... un polisson!
Un drôle qui nous a pétris à sa façon!
Au grenier ces auteurs, et leurs pièces caduques!
Ma parole d'honneur! nous étions trop perruques!
Une autre ère commence avec Caligula;
Vous connaîtrez enfin les vrais Romains, car la
Tragédie est encore couverte de son lange;
Jusqu'ici tout fut faux; je veux que cela change,
A la vérité seule on doit crier: Bravo!
Le siècle trop long-temps demeura rococo!

GALIMATHIAS.

Vous avez raison, rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable... Mais permettez, pour pousser plus loin la vérité, il me semble que vous devriez d'abord parler en prose.

CALIGULA.

Oh! ça n'y fait rien; les vers quand ils sont bien faits, ressemblent quelquefois tellement à de la prose, que c'est à s'y tromper. Oh! cher ami, je veux révolutionner le Théâtre-Français; je veux fouler la vieille tragédie sous mes sandales.

GALIMATHIAS.

C'est-à-dire sous vos chaussons de lisière.

CALIGULA.

C'est exact... et des gants en poil de lapin, que j'ai achetés place du Forum... tu vois, c'est encore de la vérité; couleur locale, tragédie de 1838, Rome bourgeoise. Enfoncés tous ces vieux Romains qui parlaient comme des ventriloques, en s'appuyant sur l'épaule de leurs confidens! Chez ces farceurs-là, gestes, tournure, paroles, tout était faux, jusqu'à leurs mollets... aujourd'hui, tout sera vrai.

GALIMATHIAS.

Et les mollets aussi?

CALIGULA.

Et les mollets aussi, quand ils ne seront pas rembourrés; nous rirons, nous jurerons, nous folichonnerons; car à Rome, cher ami, nous folichonnons très-bien... moi qui vous parle, j'ai été le Titi romain le plus goussepin de mon époque; je courais après les vieux sénateurs en leur criant: Ah! c'te tête! bonjour, monsieur!... Un peu plus tard, je poursuivais les grisettes carthaginoises, en leur disant des fadaises fort inconvenantes, et en leur pinçont le bras très-fort; bref, en me voyant je veux qu'on dise: A la bonne heure, voilà un Romain véritable, voilà un pur Romain; cet homme-là mange comme nous, parle comme nous, se grise comme nous; enfin, dit des bêtises comme nous.

GALIMATHIAS.

Je vois que vous ne vous flattez pas.

CALIGULA.

Me flatter, moi! loin de là, loin de là; j'avoue franchement mes petites faiblesses; je ne suis qu'un vilain scélérat! un gueux! un chenapan!... historiquement parlant; aussi comme je vais faire des miennes... ah!

Comme je vais jouer le drame-tragédie!
Je vais m'abandonner à ma gredinerie...
Car, il faut l'avouer, je suis un grand coquin!
J'aime à faire gémir, à causer du chagrin,
De mes amis mourans j'aime entendre les gammes,
J'aime à flanquer des coups, j'aime à rosser les femmes,
Le matin j'aime à boire une pinte de sang...
Cela me fait l'effet d'un verre de vin blanc!

GALIMATHIAS.

Boire du sang!... fi, vous devriez rougir!

CALIGULA.

Moi, rougir! plus souvent! je veux faire le diable!
Je veux faire aux Français un train épouvantable,

Je veux faire, en un mot, car chez moi c'est un tic,
Enrager tout le monde, y compris le public.

GALIMATHIAS.

Et s'il se fâche... il pourrait bien alors...

CALIGULA.

Me siffler!... Jupiter! je voudrais bien voir ça!
Doucement! j'entends peu de cette oreille-là!
Me siffler!... ce mot-là fait faire la grimace...
Qu'on siffle les anciens... cette stupide race!
Mais si l'on veut ici me monter des couleurs,
Je n'ai qu'un mot à dire... à moi mes défenseurs!

Quatre Romains paraissent avec des mains énormes.

Il s'agit, mes amis, de me prêter main forte...
Si quelqu'un me raillait, qu'on le flanque à la porte!
Conservez-moi toujours ces superbes battoirs,
Et là-bas nous serons applaudis tous les soirs.
Pour m'assurer, d'ailleurs, le gain de la bataille,
Sachez qu'on m'a frappé d'avance une médaille....
Ce moyen vaut de l'or, quoiqu'il ne soit qu'en plomb...
Courage, mes amis, du toupet, de l'aplomb!
Le sort sera pour nous, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Au gré de nos désirs nous aurons pile ou face,
Vous et le ciel aidant, je réponds du succès!
La gloire nous attend... aux Français! aux Français!

Il sort avec les Romains.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA FOLIE, *rentrant, et* L'ANNONCE.

GRIBOUILLI, *pendant la ritournelle de l'air.*

Place à l'Annonce!

AIR : *J'arrose, j'arrose, j'arrose.*

J'affiche, j'affiche, j'affiche,
De tous côtés, pour le pauvre et le riche,
D'un bout du monde à l'autre bout,
On veut de moi, car l'affiche fait tout (*bis.*)

(*A la Folie.*) J'ai appris, charmante Folie, que vous aviez perdu votre talisman, et que pour le retrouver vos recherches avaient été vaines jusqu'à ce jour.

LA FOLIE.

Il est vrai... Mais comment savez-vous...

L'ANNONCE.

Je suis l'Annonce, la divinité du jour; par état, je sais tout, je me fourre partout; et je viens mettre à votre disposition mes affiches, mes prospectus et mes journaux... Prix des annonces, un franc cinquante centimes la ligne; quant aux affiches, elles se paient à la toise; car de nos jours, on ne se fait plus afficher qu'en grand... Un mot, un ordre, et vous serez obéie.

LA FOLIE.

J'ai bien envie de mettre vos talens à l'épreuve.

L'ANNONCE, *déroulant une grande feuille d'annonces.*

Tenez, voici une petite feuille qui vous en dira plus long; jetez les yeux dessus, et admirez ma clientelle.

Elle tient la feuille avec Galimathias.

GALIMATHIAS.

Voyons... Diable! il n'en manque pas! (*Lisant.*) » Pâte de Régnaud; Paraguay-Roux; sirop de mou » de veau... » Oh! connu, connu!

L'ANNONCE.

J'ai fait gagner un million à la pâte de Régnaud, et le mou de veau me doit sa fortune brillante.

GALIMATHIAS.

Ce coquin de mou... il est bien heureux!

L'ANNONCE.

Tenez, voyez ici. (*Elle lit et indique avec sa baguette.*) « Prodige de la Chimie; prodige de la Mé» decine; prodige de la Pharmacie; prodige de la » Coiffure. »

GALIMATHIAS.

Que de prodiges!.. c'est prodigieux!

L'ANNONCE, *continuant à lire.*

« Poudre aragonaise, pour blanchir les dents et « les buffleteries. »

GALIMATHIAS.

L'utile et l'agréable! Ah! ici, cette petite maison... (*Il lit.*) « En actions, le grand domaine de la » blague. »

L'ANNONCE.

C'est en Allemagne.

GALIMATHIAS.

En Allemagne! J'en connais plus de dix en France qui peuvent revendiquer ce titre. Mais qu'est-ce que cela? (*Il lit.*) « Grrrrrande découverte! Avis » aux fumeurs! Mort au tabac! Importation du... » du... » Par exemple, je ne pourrai jamais lire ce mot-là. « Hatchis... Hachis... » Je l'aime beaucoup, moi, le hachis.

L'ANNONCE.

Mais non, vous n'y êtes pas; vous mangez le mot.

GALIMATHIAS.

C'est très-difficile à prononcer.

L'ANNONCE.

Le mot ne se prononce pas, il s'éternue. Tenez: Hatchy!

GALIMATHIAS.

Dieu vous bénisse!

L'ANNONCE.

C'est une nouvelle denrée qui nous vient de l'Égypte, et qui doit infailliblement enfoncer le tabac. En fumant une seule pipe de cette plante miraculeuse, l'esprit, quand on en a, s'abandonne aux illusions les plus célestes, aux extravagances les plus bizarres. Dès la quatrième bouffée, l'ivresse commence, et la première impression est un énorme coup de bâton que l'on ressent sur la nuque.

GALIMATHIAS.

Grand merci!

L'ANNONCE.

Alors votre tête semble se détacher de votre corps; vous la voyez rire, walser et chanter. Tout à vos yeux devient couleur de rose; vous vous figurez que vous montez votre garde avec délices, et que, loin de payer des contributions au gouvernement, c'est le gouvernement qui vous en paie.

GALIMATHIAS.

C'est miraculeux! et sans les coups de gourdin

que vous m'annoncez je ferais la folie d'y goûter. A l'œuvre donc, madame l'Annonce; voyons vos affiches.

L'ANNONCE.

En voici un modèle.

Elle fait un signe, une énorme affiche paraît avec ces mots :

« SOCIÉTÉ BERTRAND-MACAIRE,
» DEUX SOUS PAR AN !
» GRANDE ENTREPRISE DE POMMES DE TERRE FRITES.
» ON FAIT DES ENVOIS DANS LES DÉPARTEMENTS.
» QU'ON SE LE DISE ! »

GALIMATHIAS.

Une si belle affiche pour des pommes de terre frites! O grand siècle! sublime siècle!

L'ANNONCE.

A présent, la vôtre.

LA FOLIE.

Déjà composée et imprimée?

L'ANNONCE.

Oh! nous avons maintenant des imprimeurs à la mécanique, et des dessinateurs à la vapeur. Apportez l'affiche.

On apporte une nouvelle affiche, on y lit :

« RÉCOMPENSE HONNÊTE
» A QUI RAPPORTERA LA MAROTTE
» DE LA FOLIE ! »

Une musique se fait entendre, toutes les folies et les personnages de la revue reparaissent.

LA FOLIE.

Qu'est-ce que cela?

L'ANNONCE.

C'est déjà l'effet de mon affiche.

GALIMATHIAS.

Déjà!

L'Annonce disparaît.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES.

CHOEUR.

AIR : *Ce soir, nous montons en voiture* (de Bobèche).

Lorsque nous quittons ce rivage,
Avant de nous mettre en voyage,
Vers la Folie accourons tous,
Quel bonheur pour nous!

LA FOLIE.

Quand près de moi chacun s'avance,
Mon ame s'ouvre à l'espérance,
De vous j'attends et ma gaîté
Et ma félicité...

REPRISE DU CHOEUR.

Lorsque nous quittons, etc.

GALIMATHIAS.

Ah! messieurs, que je suis aise de vous revoir! Sans doute cette nouvelle visite a un but : l'un de vous aura trouvé la marotte de la Folie. Monsieur Cliquette, monsieur Brillant, monsieur Vernis, vous en êtes bien capables. (*Ils font un signe négatif.*) Non, c'est donc vous, monsieur Râpé? vous m'avez paru assez fou pour cela.

RAPÉ.

Moi, non. (*Montrant sa roulette.*) Ma marotte, la voilà!

GALIMATHIAS.

Et vous, mon cher Caligula; vous m'avez débité tant de bonnes drôleries qu'il m'a semblé entendre résonner les grelots du sceptre que nous cherchons.

CALIGULA.

Ce sont les grelots de mon consul que tu auras entendus, vieux Gaulois!

GALIMATHIAS.

Alors ce ne peut être que le signor Casino.

CASINO.

Non, caro mio, ma ze veux tout faire pour vostre nièce, et dès ce moment, ze vas chercher dans tous les petits coins.

LA FOLIE, *aux personnages de la revue.*

Eh quoi! personne de vous n'aspire à la récompense promise? Je jure qu'elle ne se fera pas attendre. Eh bien! qui donc me rendra ma chère marotte?

Une musique se fait entendre : la grande affiche se déploie et représente un temple.

FRÉTILLON, *sortant du temple et tenant en main la marotte de la Folie.*

La marotte demandée, la voilà!

LA FOLIE.

Que vois-je?

TOUS.

C'est Frétillon (*bis*)!
L'intime amie
De la Folie;
C'est Frétillon (*bis*)
Qui ne veut rien qu'un cotillon.

FRÉTILLON, *à la Folie.*

Un soir, dans mon petit théâtre,
Votre marotte se perdit;
Et Frétillon, toujours folâtre,
S'en aperçut et s'en saisit!
De vous la rendre je m'empresse;
Mais il me faut une promesse...
Venez habiter avec nous,
Et cette marotte est à vous!

LA FOLIE, *joyeuse.*

Vous suivre! j'y consens.

FRÉTILLON.

A ce prix, je vous la rends. Soyez notre guide, notre divinité; que votre marraine, la Vogue, vienne souvent nous visiter, et alors un public nombreux redira tous les soirs avec nous :

C'est Frétillon (*bis*)!
L'intime amie
De la Folie,
C'est Frétillon (*bis*)
Qui ne veut rien qu'un cotillon.

LA FOLIE.

Le marché est conclu : je vous suis, et dès aujourd'hui j'abandonne mon île.

LE FOU, *reparaissant d'un bond.*

Et moi, moi, je m'en empare! A moi, l'île de la Folie! C'est ici que j'établis mon grand établisse-

ment de douches; dès demain, la machine fonctionnera pour tout le monde : avis aux amateurs.

LE FOU.

AIR *du Cheval de Bronze* (quadrille de Musard).

Mon empire
Va faire bien des jaloux !
Venez rire;
C'est le royaume des fous !
Qui veut une douche ?
Le remède à tout, le voilà !
Ce joli mot de bouche en bouche
Passera.
Pitch !
J'en ai pour tout l' monde,
Je veux en donner à la ronde,
Vite, parlez, je vous inonde,
Me voilà.
Pitch !

ENSEMBLE.

Mon empire, etc.

TOUS.

Son empire, etc.

FRÉTILLON, *au public.*

Que notre gentille Folie
En ces lieux soit bien accueillie !
Vous seul connaissez les secrets
Et des bravos et des succès.

CALIGULA, *l'interrompant.*

Si ce n'est qu'un succès qu'il vous faut, j'ai votre affaire, chère amie, j'ai votre affaire. A moi, mes hommes! (*Montrant ses Romains, qui se sont placés de chaque côté de la scène.*) Voilà le succès demandé!

LE FOU.

Oh! très-bien. Garde à vous! apprêtez armes! en joue!

FRÉTILLON.

Arrêtez!

Au public.

Réussir de cette manière,
Messieurs, ne peut nous satisfaire.
Et dans de plus petites mains
Je viens remettre nos destins.
Votre empire,
Venez l'établir chez nous,
Venez rire,
C'est le royaume des fous !

TOUS.

Votre empire, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



ACTE II, SCÈNE XI.

LA DAME DE LA HALLE,

COMÉDIE ANECDOTE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Dupeuty et Emile Vander-Burch,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 9 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CHEVALIER MUGUET. .	M. BRESSAN.
LE VICOMTE DE JONSAC. .	M. DANTERNY.
JÉROME BAZU, beurrier-coquetier à la Halle.	M. CACHOT.
CHRISTOPHE DONDENNE, cabaretier du *Panier-Fleuri*, rue des Deux-Écus, près de la Halle	M. SERRES.
DAVID, domestique.	M. ÉDOUARD.
LA MARQUISE DE LUCIENNE.	Mlle JENNY-VERTPRÉ.
JAVOTTE, femme Bazu. . .	Mlle FLORE.
JEANNETTE MIGNARD, marchande de harengs.	Mlle ESTHER.
FANCHON ROBIQUET, bouquetière.	Mlle GEORGINA.

DOMESTIQUES, HOMMES ET DAMES DE LA HALLE, UN MAITRE-D'HÔTEL.

La scène se passe à Paris, en 1787. Au premier acte, chez Mme de Lucienne, rue du Coq-Héron. Au deuxième acte, au carreau de la Halle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon assez riche, chez la marquise. Grandes portes au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAZU, JAVOTTE, DONDENNE.

JAVOTTE, *à Bazu et à Dondenne qui sont en dehors à gauche.*

C'est bien. Laissez là vos paniers : les domestiques vont porter toutes ces provisions à l'office.

BAZU, *entrant dans l'appartement.*

Ouf! J'en avais ma charge; quoique ce ne soit pas loin, c'est lourd tout de même!

DONDENNE, *entrant dans l'appartement.*

Cousine Bazu, vous ferez remarquer que ceci est du vin d'entremets; j'apporterai tantôt les vins fins.

JAVOTTE, *les repoussant.*

Eh bien! eh bien! ils se permettent d'entrer! Voulez-vous bien vous en aller et ne pas salir le tapis de Mme la marquise, avec vos gros souliers!

BAZU.

Ah! laisse-nous voir un petit brin, femme; qu'est-ce que ça te fait?

DONDENNE.

Oh! oh! c'est un peu gentil, ici! C'est mieux décoré que la grande salle de mon établissement du Panier-Fleuri, rue des Deux-Écus.

BAZU.

Ah ça! dis donc, Javotte, est-ce qu'on ne pourrait pas la voir, cette belle marquise? hein?

JAVOTTE.

La voir! Veux-tu bien te taire ?

DONDENNE.

Rien que par le trou de la serrure, tant seulement pour voir si elle est belle femme?

JAVOTTE.

Impossible, joufflu; c'est défendu.

DONDENNE.

Mais pourquoi, dame de la Halle?

BAZU.

Oui, pourquoi, femme de mon cœur ?

JAVOTTE.

Mme la marquise a ben autre chose à faire que de s'amuser à voir des têtes comme les vôtres!

Elle se retourne et va pour entrer chez la marquise.

DONDENNE, *vexé.*

Des têtes! des têtes!... Il me semble, cousine Javotte, que puisque vous y entrez quand vous voulez, des têtes...

JAVOTTE, *se retournant vivement et levant la main.*

Hein? qu'est-ce qui appelle? Apprenez tous les deux que moi, c'est bien différent : j'ai été la femme de chambre de madame et sa sœur de lait pendant sept ans, avant d'être marchande à la Halle. (*A Bazu.*) Je l'ai quittée juste pour faire la bêtise de t'épouser.

BAZU.

Femme!

JAVOTTE.

Assez de mots comme ça; j'entre chez madame, pour voir si elle a d'autres commissions à me donner, et à vous aussi; surtout ne regardez pas de ce côté-là! (*Elle indique l'appartement de la marquise.*) Attendez-moi, les pieds ici, la tête comme ça; et ne bougez pas, entendez-vous?

Elle sort à gauche.

SCENE II.

BAZU, DONDENNE.

DONDENNE.

Parole d'honneur! elle nous prend pour des figures de cire, ton épouse.

BAZU.

Pourquoi diable ne veut-elle pas qu'on voie seulement le bout du nez de cette belle marquise?

DONDENNE.

Dis donc, entre nous, c'est que ça n'est peut-être pas un aussi beau corps de femme que Javotte nous l'a dit?

BAZU.

Possible encore. Et quel mystère, qué mic-mac! Elle donne à souper tous les jeudis; c'est nous seuls qui apportons ici, à son hôtel de la rue Coq-Héron, les provisions, toi comme cabaretier du Panier-Fleuri, moi comme beurrier-coquetier à la Halle. A quoi que ça sert toutes ces cachoteries-là?

DONDENNE.

Au bout du compte, elle te paie bien, moi aussi, et quand le bourgeois paie, le cancan perd ses droits.

BAZU.

Dondenne, es-tu mon cousin? hein?

DONDENNE.

Tiens, c'te bêtise! à moins que ta maman, qui était ma tante...

BAZU, *sans l'écouter.*

Dondenne, j'ai une idée machinale qui me chiffonne : si cette marquise ce n'était pas une marquise?

DONDENNE.

Eh ben?

BAZU.

Si c'était un marquis!

DONDENNE.

Ah bah! tu crois?

BAZU.

Je ne crois rien; mais je peux tout supposer. Viens ici, Dondenne.

DONDENNE.

Oui, Bazu.

BAZU.

D'abord je passe ma journée à mirer des œufs.

DONDENNE.

Je sais que tu as cette infirmité.

BAZU.

Bien plus, voilà ce qui est fatigant: on me couche à huit heures.

DONDENNE.

Et on ne te laisse lever que très-tard; je sais ça.

BAZU.

Donc, il se passe quelque chose chez moi ou autre part, duquel je n'ai aucune connaissance.

DONDENNE.

Quelle est ta conclusion?

BAZU.

Javotte n'a plus quinze ans, mais elle a un embonpoint agréable, et depuis que nos jeunes seigneurs ont mis à la mode de venir à la Halle dans leurs phaétons, d'en conter à nos femmes, de se prendre du bec avec nos harengères, et d'aller se griser à ton cabaret, le chevalier Muguet et autres, j'ai des peurs atroces pour mon honneur.

DONDENNE.

Où diable vas-tu te fourrer un marteau comme ça dans la tête? Faut que tu sois le plus grand cornichon de tout le Marché aux légumes! Jaloux de qui?

BAZU.

De tout le monde. Et ton chevalier Muguet, qu'est-ce que c'est que ce Muguet-là?

DONDENNE.

Ce que c'est que le chevalier Muguet! Veux-tu te taire, un être aimable et d'une famille... Ah! ah! qui a été chansonné par M. de Boufflers.

AIR *du Vaudeville de Jean Monnet.*

Si le plaisir sur sa route
Lui donna ce nom coquet,
C'est qu'à la beauté, sans doute,
Il a pris plus d'un bouquet;
Si du guet,
En secret,
Quelque seigneur, sur la brune,
Rosse la troupe importune,
C'est le chevalier Muguet. (*ter.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Sur le malheur qui l'implore
Faut-il répandre un bienfait?
Là nous le trouvons encore,
Car tout plaisir est son fait;
Indiscret,
Quand il plaît
A la beauté qu'il afflige,
Mais discret quand il oblige,
C'est le chevalier Muguet. (*ter.*)

BAZU.

C'est possible; mais j'éclaircirai l'objet aujourd'hui même : je tiens à savoir si on me fait porter autre chose que mes provisions.

DONDENNE.

Hélas! Bazu, c'est moi qui aurais la chose d'être jaloux! Si je n'avais pas tant d'occupation...

BAZU.

Toi? Mais tu n'as pas besoin de ça, puisque tu es garçon.

DONDENNE.

Raison de plus, marchand de beurre innocent, je suis amoureux que je me dessèche, surtout quand je pense que tout le monde a droit d'en conter à celle... que je voudrais être celle que j'aurais celui de posséder.

BAZU.

Fanchon Robiquet; c'est connu, la marchande d'œillets?

DONDENNE.

Du tout! Elle est fanée la bouquetière.

BAZU.

Capricieux! C'est Jeannette Mignard, l'harengère?

DONDENNE.

Vieux jeux! Je ne la trouve pas assez fraîche. Avec ça que la Mignard, elle n'est pas mignarde tous les jours; je lui ai retiré mes faveurs.

BAZU.

Oh! tu délaisses la Jeannette et la Fanchon! il y aura des yeux au beurre noir un de ces quatre matins.

DONDENNE.

Chut! Tu connais l'objet qui est ma coqueluche.

BAZU.

Encore une malheureuse. En fais-tu des malheureuses!

DONDENNE.

Du tout; c'est pour le meilleur des motifs, et je m'engage à la conduire, quand ça lui fera plaisir, au pied des autels Saint-Eustache. Mais motus à ta femme : c'est un secret imperméable que je cache encore au fond de mon estomac. Son nom est Françoise, la délirante marchande de marée.

BAZU.

Françoise? Excusez! tu ne pêches pas en eau trouble.

DONDENNE.

Je crois bien. Dis donc, Bazu, en voilà une rose pompon qui s'épanouirait de la manière la plus suave au Panier-Fleuri, dans mon comptoir laminé? Je me figure qu'elle a un coup de soleil pour moi.

BAZU.

Elle t'aime, toi! la belle Françoise, la crème de la Halle! Laisse-moi donc tranquille, gros débitant de gibelottes, ce n'est pas pour toi que le four chauffe.

DONDENNE.

Nage toujours, nous savons ce que parler veut dire. Je ne suis pas déjà un parti si déchiré : ma maison a la vogue, les plus gros bonnets viennent manger des huîtres chez moi. Elle le sait bien, la petite commère; aussi quand je passe dans le Marché, elle ne manque jamais de m'agacer. Bonjour, ma pratique, venez à moi, ma pratique; et elle me lance un petit regard malin, avec un sourire qui se comprend dans toutes les langues; encore hier, je lui ai acheté trois anguilles, elle m'a donné deux soufflets.

AIR : *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

D'un homm' ça n' s'rait pas très-flatteur :
De sa part, c'est d' la gentillesse.
Voilà la première faveur
Que je reçois d'une maîtresse.
Je connais ce sexe charmant.
Et c'est une preuve frappante
Que son époux ou son amant.
Doit avoir un' femm' caressante.

BAZU.

Paix! voilà la mienne qui revient; les pieds ici, la tête comme ça, et ne bougeons pas.

DONDENNE.

Non, ce n'est pas elle... Tiens, c'est M. le vicomte de Jonsac, l'inséparable du célèbre chevalier Muguet, la meilleure de mes pratiques du Panier-Fleuri... le plus grand respect, Bazu; songe que nous ne sommes pas à la Halle, et qu'il faut avoir bon ton.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JONSAC.

JONSAC, *entrant, à un domestique.*

Dites à Mme la marquise, que son parent, le vicomte de Jonsac, est à ses ordres.

DONDENNE, *bas à Bazu.*

Vois-tu que c'est bien une marquise.

BAZU, *de même.*

C'est égal; c'est louche.

JONSAC, *les voyant.*

Eh mais! (*ils saluent*) que font ici ces malotrus? Par quel hasard trouvé-je le célèbre Dondenne, le

joyeux cabaretier du Panier-Fleuri, chez ma belle cousine, Mme de Lucienne?

DONDENNE, *faisant le capable.*

Monsieur le vicomte, mon ami Bazu z'et moi, nous fournissons l'hôtel... toutefois té quante...

BAZU, *l'imitant.*

Oui, monsieur le vicomte, mon ami Dondenne z'et moi...

JONSAC.

C'est très-bien fait, maître Dondenne; servez-nous bien, vive Dieu! le Champagne surtout, je vous le recommande... Je soupe ici ce soir; le gentil chevalier Muguet est des nôtres; c'est vous en dire assez, vous savez qu'il est amateur!

DONDENNE.

Et connaisseur donc! M. le chevalier Muguet peut être tranquille, je lui donnerai du chenu.

BAZU, *bas à Dondenne.*

Le chevalier Muguet soupe ici, il paraît que cette marquise-là...

DONDENNE, *bas à Bazu.*

Silence! v'là ta femme.

BAZU, *de même.*

C'est juste. (*A part.*) C'est égal, j'ai mis dans ma tête que je la verrais, et je la verrai

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JAVOTTE.

JAVOTTE, *entrant.*

Eh ben! les voilà encore!

JONSAC, *voyant Javotte.*

Eh! palsembleu! voilà encore une connaissance du carreau de la Halle, la grosse Javotte, qui nous donne d'excellens œufs frais.

BAZU.

C'est mon épouse, monsieur le vicomte... et quant aux œufs, c'est moi qui les mire.

JAVOTTE.

Ça ne se gêne pas, ça cause avec des seigneurs! Allons, assez de colloques comme ça; tournez-moi les talons. Toi, monsieur Bazu, prends ton hotte et va-t'en mirer tes œufs. Toi, don Dodinos, va-t'en à tes casterolles, et songe qu'il faut encore deux paniers de vins fins.

BAZU.

On y va, la bourgeoise!

DONDENNE, *riant.*

Suffit, madame rabat-joie!

JONSAC, *gaîment.*

Allez, manans, obéissez à votre dame châtelaine. Toi, (*à Dondenne*.) drôle, attends-nous un de ces jours; si le vent tourne à la Halle, Muguet et moi, nous pourrions bien aller nous encanailler chez toi.

Il lui tire l'oreille.

DONDENNE.

Mille fois trop bon!

JONSAC, *lui donnant de petits soufflets.*

Sais-tu bien, marouffle, que l'on a parlé de tes pieds de mouton chez la reine?

DONDENNE.

On a parlé de mes pieds chez la reine!

BAZU.

On a parlé de ses pieds!

JAVOTTE.

Va mirer tes œufs.

DONDENNE.

Ah! monsieur le vicomte!... ma reconnaissance.. m'annoncer une si bonne nouvelle, et pousser la faveur jusqu'à me tirer les oreilles, jusqu'à me donner de petits soufflets... je suis tout hors de moi! Ah! Françoise! belle Françoise! pourquoi n'êtes-vous pas là?

AIR : *Quel cruel mystère* (Pierre le Rouge, 3me acte).

Trop heureux Dondenne,
Quelle heureuse aubaine!
Ah! jusqu'à la reine
Qui parle de moi!

Des tapp's sur la joue!
Maintenant qu'il m'alloue,
Un coup d' pied bien placé,
Et me voilà lancé!...

ENSEMBLE.

DONDENNE.

Trop heureux Dondenne, etc.

TOUS.

Pour toi quelle aubaine,
Trop heureux Dondenne,
Jusques à la reine
Qui parle de toi!

Bazu sort avec Dondenne par la gauche.

SCENE V.

JONSAC, JAVOTTE, LA MARQUISE.

JAVOTTE.

Enfin, monsieur le vicomte, nous en voilà débarrassés, et voici Mme la marquise.

JONSAC.

Ma belle cousine! deux bonheurs pour un.

LA MARQUISE, *entrant par la porte de droite*

Bonjour, mon cher vicomte, je vous sais bon gré d'être venu voir une pauvre recluse. Vous avez tant d'occupation à la cour que je n'osais compter sur vous.

Il lui baise la main.

JONSAC.

L'épigramme ne me touche pas, belle cousine, je quitterai toujours les plaisirs de Paris ou de Versailles, pour être tout à vous.

LA MARQUISE.

Je dois te remercier aussi, ma bonne Javotte, de tes soins et des peines que je te donne.

JAVOTTE, *avec respect.*

Madame la marquise désire-t-elle que je descende à l'office?

LA MARQUISE.

Oui, va, que l'on se hâte; nous souperons de bonne heure, afin que l'on puisse jouer et danser.

JAVOTTE.

Oui, madame.

Elle sort.

SCENE VI.

LA MARQUISE, JONSAC.

LA MARQUISE, *avec empressement.*

Eh bien, Jonsac, quelles nouvelles?

JONSAC.

Excellentes; il viendra.

LA MARQUISE.

Vraiment! vous l'avez décidé!

JONSAC.

Du tout! le prince s'est décidé de lui-même; il s'est presque invité... les choses se sont passées le mieux du monde, il brûlait du désir de vous voir et de vous connaître.

LA MARQUISE.

Je vous en remercie... Ah! j'espère maintenant! ..

JONSAC.

Cela s'est fait tout naturellement: Le prince est, comme vous savez, très-familier, très-intime avec nous, ses compagnons de plaisirs; il m'a si souvent entendu parler de vous et de votre cher mari, qu'hier, comme il me proposait une partie, je m'excusai en annonçant que je soupais chez vous. « Eh parbleu! s'écria vivement son altesse, puisque cette belle cousine, dont tu nous parles sans cessé, est presque veuve, il faut que tu me présentes à elle. » Oui, monseigneur, dès demain. Mme de Lucienne ne boude pas la cour, quoiqu'elle ait peut-être un peu à s'en plaindre. « Chut! chut! reprit le prince, point d'altesse; je veux qu'on me traite sans façons, chez ta belle cousine, et qu'on n'y voie en moi que le chevalier Muguet. »

LA MARQUISE.

Le chevalier Muguet! Comment, c'est le prince qui porte ce nom, dont on dit tant de mal dans tout Paris?

JONSAC.

On est si méchant!

LA MARQUISE.

Mais on lui prête mille folies, mille extravagances.

JONSAC.

On exagère au moins de moitié.

LA MARQUISE.

On dit qu'il voit bien mauvaise société.

JONSAC.

Nous sommes toujours ensemble.

LA MARQUISE, *souriant.*

Recevoir chez moi un prince si jeune, si léger, en l'absence du marquis!... qu'en dites-vous, mon cher Jonsac?

JONSAC.

Votre motif est trop louable, marquise, pour que l'on ose vous blâmer.

LA MARQUISE.

Et vous croyez donc, mon cousin, quand j'ai trouvé les ministres et tout le parlement sourds à mes prières, que son altesse, je veux dire votre chevalier, aura assez de crédit en cour pour nous être utile?

JONSAC.

A vous dire le vrai, je n'ai pas encore osé lui parler de la grande affaire; j'ai pensé que dès qu'il vous aurait vue, il s'intéresserait à vous; deux beaux yeux plaidant si bien une belle cause....

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le chevalier Muguet.

JONSAC.

Vous voyez, il ne s'est pas fait attendre.

LA MARQUISE, *au domestique.*

Faites entrer. (*A Jonsac.*) C'est singulier, cela me rend toute tremblante. Vous ne me quitterez pas, au moins!

SCENE VII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER MUGUET.

LE CHEVALIER.

Madame la marquise, aurez-vous la bonté de m'accueillir sur la recommandation de M. de Jonsac? Je suis peut-être un peu téméraire d'en user aussi franchement avec vous; mais je me flatte d'être au nombre des amis du marquis de Lucienne, et c'est à ce titre que j'ose me présenter chez vous.

LA MARQUISE.

L'ami de mon mari!... c'est trop de bonté, monseigneur, je vous remercie pour M. le marquis et pour moi.

LE CHEVALIER, *bas à Jonsac.*

Elle est charmante, foi de gentilhomme! (*Haut.*) Oui, madame, ce brave Lucienne était un de mes intimes, nous avons fait nos premières armes ensemble... beau joueur et joyeux compagnon!... C'est vous qui nous l'avez enlevé, mais, loin de nous en plaindre, nous ne pouvons qu'applaudir à son heureuse désertion.

Air de Julie.

Sous les drapeaux de la folie,
A mes côtés il marcha quelque temps;
Une femme jeune et jolie
Seule pouvait l'eloigner de nos rangs.
Avec l'amour il se met en campagne;
Je dois, confessant mon revers,
Oublier tout ce que j'y perds
En voyant tout ce qu'il y gagne.

LA MARQUISE.

Faites-moi grâce, monseigneur; vous me rendez confuse.

JONSAC, *bas à la marquise.*

C'est du Dorat!

LE CHEVALIER.

Ah ça! mais pourquoi n'est-il pas parmi nous? Que signifie cet exil? il est en Hollande, m'a-t-on dit? Que diable fait-il par là? Nous mangeons d'aussi bonnes huîtres chez Dondeine qu'à Ostende.

JONSAC, *bas.*

Voilà du Vadé.

LA MARQUISE, *vivement.*

Quoi! monseigneur ignore donc entièrement nos malheurs?

LE CHEVALIER, *avec intérêt.*

Vos malheurs! Vraiment, les choses étaient donc tout-à-fait sérieuses? Pardonnez-moi ma légèreté, madame, on m'avait parlé d'un duel, d'une peccadille... je ne croyais pas...

LA MARQUISE.

Hélas! je n'ose plus rien espérer, monseigneur; le marquis est perdu pour moi, pour ses enfans, jamais il ne reverra sa patrie.

JONSAC.

L'arrêt est prononcé.

LE CHEVALIER.

Un arrêt? vous m'effrayez.

LA MARQUISE.

Depuis sept ans que je porte le nom de M. de Lucienne, rien n'avait altéré la paix, le bonheur de notre union. Une imprudence, une folie de jeune homme, je ne sais comment qualifier cela, vint tout détruire. Il y a deux ans environ, je reçus une lettre, une déclaration passionnée... c'était d'un gentilhomme que je connaissais à peine. Vous pensez qu'elle resta sans réponse. Deux, trois autres lettres suivirent la première. Outragée, je dévorais cette insulte en silence; mais le plus malheureux des hasards voulut qu'une de ces lettres fatales tombât entre les mains de mon mari... Le lendemain le jeune duc d'Erneville était mort.

LE CHEVALIER.

C'était ce pauvre d'Erneville!

LA MARQUISE.

Ce duel fit grand bruit : une famille puissante s'arma contre nous. Le marquis fut arrêté deux jours après, on le conduisit au Châtelet... deux amis favorisèrent son évasion... il partit la nuit suivante. Je n'ai connu ces détails que quelques mois plus tard; il était à l'abri de toutes poursuites sur le territoire étranger. Mais en même temps, la rumeur publique m'apprenait le désastre de ma famille. M. de Lucienne était condamné à mort par contumace, et tous ses biens confisqués au profit de l'état.

LE CHEVALIER.

Pauvre femme!

LA MARQUISE.

Connaissant sa retraite, il m'était facile de le rejoindre; mais que faire dans un pays étranger? Lui-même, sans aucune ressource, aurait-il pu subvenir aux besoins de toute sa famille? Je me devais d'ailleurs à mes deux enfans, trop jeunes pour supporter un voyage si pénible... je suis restée; me voilà, monseigneur, j'espère encore dans les soins de la Providence, la clémence royale et la protection de votre altesse.

LE CHEVALIER.

Ma protection!... sans doute, madame, elle vous est due, elle vous est acquise, et, croyez que... ah! pourquoi n'ai-je pas su cela plus tôt!..

LA MARQUISE.

Peines, démarches, je n'ai rien épargné; et rien ne m'a réussi. Aujourd'hui je commence à perdre courage; voilà près de deux mois que je suis sans nouvelles. Mais, croyez-le, monseigneur, je me montrerai plus forte que le malheur, j'accomplirai mes devoirs tout entiers; c'est pour moi que M. de Lucienne s'est sacrifié, c'est pour venger l'honneur de sa femme qu'il a tout bravé, sa femme se montrera digne de lui.

LE CHEVALIER.

Ma chère marquise, tout ce que vous m'apprenez me confond, m'étonne... je ne puis que vous plaindre et vous admirer. (*A part.*) Où diable ce d'Erneville va-t-il s'adresser à une femme comme ça?

JONSAC.

Belle cousine, si vous aviez été plus confiante, c'est moi qui me serais battu, qui aurais tué le duc, qui me serais fait condamner à mort, et quant à la confiscation, ça... j'étais bien tranquille... mais au moins j'aurais fait quelque chose pour vous, quitte à ruiner mes créanciers.

LA MARQUISE.

Merci, Jonsac, merci. (*Au chevalier.*) Monseigneur, je demanderai à votre altesse la permission de prendre congé d'elle pour un moment... des ordres à donner, des préparatifs à surveiller. Quelque modeste que soit le souper que puisse vous offrir une pauvre veuve, elle ne peut oublier quel hôte elle reçoit aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Du tout, du tout, marquise, je vous en supplie, je ne reste pas, je ne puis souper ici... votre position m'afflige et je me ferais scrupule...

LA MARQUISE, *reprenant sa gaîté.*

Je vous devine, monseigneur, vous vous dites : Voilà une petite femme bien singulière! Elle pleure son mari absent, elle vient de perdre tous ses biens, et elle reçoit, elle donne à souper!... Que voulez-vous, monseigneur? quand on a long-temps fait envie, on ne se résigne pas facilement à ne plus inspirer que de la pitié, et je vous avouerai entre nous qu'il y a un peu de politique dans mes réunions du jeudi. J'ai trop besoin de protecteurs pour renoncer au monde tout-à-fait.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Les amis suivent la fortune,
Arrive-t-elle, les voilà!
Et selon la règle commune,
Ils partent dès qu'elle s'en va,
Je l'ai trop éprouvé déjà!..
Du peu d'éclat qui m'environne,
Je crois faire un utile emploi;
Car, je ne verrais plus personne,
Si l'on ne soupait plus chez moi.

LE CHEVALIER, *riant.*

D'Alembert et toute l'encyclopédie ne diraient pas mieux.

LA MARQUISE.

Vous voulez donc bien m'excuser, mon prince, et vous me restez?

LE CHEVALIER.

Comment vous résister? vous êtes un ange d'esprit et de séduction, je m'abandonne à vous, madame, corps, ame et appétit.

LA MARQUISE, *bas à Jonsac.*

Achevez mon ouvrage, un mot de lui et nous triomphons.

Elle salue le chevalier, qui lui prend la main et la conduit respectueusement jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE VIII.

JONSAC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Messire de Jonsac, vous êtes un fat.

JONSAC.

Comment l'entend votre altesse?

LE CHEVALIER.

Un bélître, vous dis-je; certainement ta cousine est charmante, rien de plus joli, de plus spirituel! mais c'est une vertu de premier ordre, je suis pris au trébuchet comme une linotte. Tu me paieras cela à la première occasion.

JONSAC.

Fi donc! monseigneur, vous avais-je flatté de la moindre espérance?...

LE CHEVALIER.

Étourneau que tu es, on prévient du moins, on n'expose pas un prince à ces choses-là; encore moins un camarade. (*Il lui prend la main.*) Ah! je t'en veux; me mettre face à face avec le sourire le plus gracieux, les yeux les plus expressifs... moi qui la croyais brouillée avec son mari, séparée, que sais-je! c'est me compromettre... Si j'étais roi, monsieur, je vous exilerais, ou je vous marierais.

JONSAC.

Eh bien, monseigneur, exilez-moi, mariez-moi, je consens à tout, pourvu que vous accordiez votre protection à ma belle cousine.

LE CHEVALIER, *jouant avec son gant.*

Eh! sans doute, mon enfant, ma protection!... parbleu! je la lui promets de grand cœur; mais s'il faut te dire la vérité, je suis aujourd'hui plus mal en cour que jamais.

JONSAC.

Bah! vraiment?

LE CHEVALIER.

Sans doute, je n'ai pas voulu avouer cela à cette pauvre marquise: c'était lui ôter tout espoir; mais voilà le fait: J'ai tant usé, dit-on, tant abusé de mon petit crédit, surtout depuis le nouveau ministère; j'ai tant demandé, tant obtenu de grâces, de faveurs, assez mal placées par parenthèse, que le roi est furieux. Hier encore sa gracieuse majesté m'a dit tout simplement ces paroles remarquables: « Monsieur le chevalier, la première fois que vous me demanderez une faveur, vous partirez le lendemain pour le Havre-de-Grâce, et vous y resterez jusqu'à ce que les travaux du port soient terminés. »

JONSAC.

Ah! diable! voilà qui devient gênant; ainsi donc, plus d'espoir de retour pour ce malheureux Lucienne!...

LE CHEVALIER.

Bah! laisse donc, les maris, cela revient toujours; nous en sommes encombrés. A propos de cela, dis-moi donc, il me vient une singulière idée: Ta marquise, je veux croire que c'est la sagesse en personne, la vertu même; mais ce que je vois me semble inexplicable... voilà son mari privé de son traitement comme officier des gardes, ses biens confisqués...

JONSAC.

C'est vrai, il ne lui reste rien; je suis même sûr que la marquise lui a fait tenir des sommes assez importantes.

LE CHEVALIER.

Eh bien! ne trouves-tu pas surprenant que ta cousine continue à faire ainsi figure? On cite son luxe, on parle de ses bains parfumés, elle donne à souper toutes les semaines... Que dis-tu de cela?

JONSAC.

En effet, cela paraît extraordinaire à la première vue; mais le luxe de Mme de Lucienne est plus apparent que splendide; d'abord, elle ne reçoit que tous les jeudis, et le reste de la semaine, elle vit dans la plus profonde retraite; ses invités admirent sa livrée; mais cette livrée n'est que d'emprunt; engagée le jeudi, licenciée le vendredi, car pour tout domestique ma cousine n'a que ce brave David, un vieil intendant qui a beaucoup gagné avec le mari, et qui semble faire pénitence en servant gratis son adorable moitié.

LE CHEVALIER.

Tout cela est fort bien, certainement; mais quelque modestes que soient toutes ces dépenses, il faut y pourvoir; et par le temps qui court, ce n'est pas la vertu qui bat monnaie.

JONSAC.

Oh! pour la vertu de ma cousine, j'en réponds.

LE CHEVALIER.

Sur quoi?

JONSAC.

Elle m'a repoussé.

LE CHEVALIER.

Impertinent! Veux-tu que je te dise mieux que tout cela: je n'y avais pas fait attention d'abord, parce qu'en définitive, ce n'est qu'un propos de cabaretier; mais cela me revient actuellement: ce gros tonneau de Dondenne notre hôte du Panier-Fleuri, a dit en confidence à Blondin, mon coureur, que la marquise s'esquivait toutes les nuits de son hôtel; elle passe, ajoute-t-on, par une petite porte dérobée, et ne rentre plus que fort avant dans la matinée.

JONSAC.

C'est une affreuse calomnie, monseigneur, je le soutiendrai contre tous, et je ferai périr sous le bâton ce bavard de buvetier!

LE CHEVALIER.

Enfin il n'est pas de fumée sans feu, comme dit ce bon peuple.

JONSAC.

Je vous en supplie, plus un mot, les portes s'ouvrent.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE, DAVID, LA SOCIÉTÉ, *arrivant par la gauche.*

Les portes du fond s'ouvrent, on aperçoit un salon éclairé et une table servie.

AIR: *Que l'on s'empresse* (1er acte d'Un Premier Amour).

CHOEUR.

Ah! quelle ivresse,
Quelle allégresse!

Arrivons tous
Au rendez-vous.

LA MARQUISE, *au chevalier, à mi-voix.*

Brillante encore au milieu de ma peine,
Je crois me voir à mes premiers beaux jours ;
J'ai des amis une fois par semaine,
Car le plaisir les ramène toujours.

DAVID.

Madame la marquise est servie.

Le chevalier offre la main à la marquise.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quelle ivresse, etc., etc.

Tout le monde sort, excepté David. Les portes se referment.

SCENE X.

DAVID, *un instant seul; puis* BAZU *et* JAVOTTE.

DAVID, *fermant les portes.*

Oh! eh! un jeune seigneur que je n'avais pas encore vu ici!... On paraît le recevoir avec plus de cérémonie que les autres; c'est peut-être un grand personnage... Au fait, c'est un beau cavalier.

JAVOTTE, *montrant sa tête à la porte de droite.*

Hum! hum! M. David!

DAVID.

Qu'est-ce que c'est?

JAVOTTE.

C'est moi, Javotte Bazu; vous me connaissez bien. (*A Bazu qui la suit.*) Allons, entre, pataud, puisqu'il n'y a pas moyen de te faire entendre raison.

BAZU.

Mais c'est toi, au contraire, qui ne veux pas comprendre que...

JAVOTTE.

C'est bon, paix!

DAVID.

On est à table en ce moment, vous ne pouvez pas voir Mme la marquise.

JAVOTTE.

Apprends, mon fils, que j'ai mes grandes entrées ici, de jour et de nuit, et que Mme la marquise est toujours visible pour Javotte Bazu, sa sœur de lait, et dame de la Halle.

BAZU.

Certainement; nous sommes sa sœur de lait.

JAVOTTE.

D'ailleurs, il n'est pas question de tout ça! Il s'agit seulement d'aller dire tout bas à madame que je suis là, et que je la prie de s'esquiver un petit moment de sa société : c'est pour une affaire importante, et qui la regarde.

BAZU.

Très-importante!

JAVOTTE, *à Bazu.*

Tu vas te taire! (*A David.*) Va, mon garçon, dépêche-toi, tu seras bien gentil... (*A part.*) Si tu changes.

DAVID.

Il suffit, dame Javotte, dès que c'est une affaire importante...

Il sort.

SCENE XI.

BAZU, JAVOTTE.

BAZU, *content.*

Ah! ah! ah! ah!

JAVOTTE.

Pourquoi te frottes-tu les mains?

BAZU.

Pour rien donc, une idée comme ça... Ah! ah! ah! ah!

JAVOTTE.

Si c'est une couleur que tu me montes, méfie-toi de ton épouse!

BAZU.

Y a pas de couleur là-dedans, c'est la pure vérité. Je te répète pour la cent dix-septième fois que j'étais à la boutique, seul à mirer mes œufs, un monsieur arrive avec un manteau et un air de mystère, qui ne laissait voir que le bout de son nez. « Je demande Javotte Bazu? » C'est moi, que je lui dis, quand elle n'y est pas. « Vous êtes son mari légitime? » Mariés à la paroisse des Petits-Pères. « Ah! c'est bon, qu'il reprend, je vois que je peux avoir confiance en vous. »

JAVOTTE.

Et il t'a remis une lettre?

BAZU.

Du tout... il a ajouté encore tout bas, tout bas : « Connaissez-vous la marquise de Lucienne?... » Pardi, si je la connais! Rue Coq-Héron; ma femme et moi, nous y allons presque tous les jours. « Suffit!... la plus grande prudence ; tâchez de voir la marquise, et dites-lui ça et ça, à elle-même. »

JAVOTTE.

Ça et ça... Quoi?

BAZU.

A elle-même je le lui dirai ; c'est moi qui sers de lettre ; le port est payé, il m'a donné un écu de six livres. (*Il le tire de sa poche.*) Tiens, regarde!

JAVOTTE, *avançant la main pour le prendre.*

Ah! il t'a donné...

BAZU, *remettant la pièce dans sa poche.*

Je t'ai dit de regarder.

JAVOTTE.

Hum! tout ça m'a bien l'air d'une ruse de ta cervelle pour voir Mme la marquise, curieux!

BAZU.

Non, parole d'honneur! mais l'occasion s'y trouve et je n'en suis pas fâché.

JAVOTTE.

Oui, mais avec ta belle malice cousue de fil blanc, tu ne la verras pas!

BAZU.

C'te farce! il faut bien que je la voie, puisqu'il faut que je lui parle à elle-même.

JAVOTTE.

Tu peux très-bien lui parler sans la voir.

BAZU.

Eh bien! à la bonne heure! en voilà une femelle entêtée!

JAVOTTE.

Chut! la voici... Vite ici, Bazu, ici, et ne bougeons pas!

Elle ôte un fichu de son cou et bande les yeux à Bazu.

BAZU.

Comment! qu'est-ce que tu fais donc? tu me bandes les yeux; tu me réduis en Cupidon!

JAVOTTE.

Tu vois bien que ça ne t'empêche pas de parler.

BAZU, *les yeux bandés.*

Est-elle enragée! est-elle enragée!

SCENE XII.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Elle entre par une petite porte au fond, à côté de la porte à deux battans.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc, ma chère Javotte? Qu'est-il arrivé? Qui peut t'amener à une heure si avancée de de la nuit, et avec ton mari?

JAVOTTE.

Bon Dieu! madame, je n'y comprends pas grand chose jusqu'à présent. C'est mon imbécile de mari qui dit qu'il a à vous parler de la part de quelqu'un.

LA MARQUISE.

A moi?

BAZU.

Oui, madame la marquise, à vous-même; c'est un inconnu que je ne connais pas.

Il porte la main à son bandeau, Javotte la lui rabat.

JAVOTTE.

A bas les gestes!

BAZU.

Et il est venu à la boutique pour parler à Javotte, et il m'a parlé à moi, et il m'a chargé d'une lettre pour vous.

LA MARQUISE.

Une lettre!

BAZU.

C'est-à-dire, c'est moi qui suis la lettre, port payé. Ce monsieur m'a dit qu'il serait trop imprudent d'écrire.

LA MARQUISE, *impatientée.*

Voyons, voyons, expliquez-vous, mon ami.

BAZU.

Pour lors, en fin finale, madame la marquise, voilà la chose, comme me l'a dite ce monsieur : je l'ai répétée plus de trente fois, peur de l'oublier. (*Avec emphase.*) « Cessez de vous inquiéter sur la personne qui vous intéresse. Elle a été obligée de passer en Allemagne; elle est en sûreté maintenant. Votre admirable dévouement lui a fait verser.. verser de douces larmes, et vous la reverrez plus tôt que vous ne pensez. »

Chaque fois qu'il veut toucher à son bandeau, Javotte lui tape sur les mains.

LA MARQUISE.

Il est en sûreté! Ah! merci, merci, mon ami, de cette bonne nouvelle. Et, dites-moi, comment était la personne qui vous a parlé?

BAZU.

Dam! madame la marquise, pour vous dire au juste, je ne sais pas trop. Il ne faisait pas infiniment clair; mais c'était un grand bel homme, élancé, à peu près comme moi, avec un manteau bleu et un galon d'or.

JAVOTTE, *lui frappant sur les mains.*

Touchons pas!

LA MARQUISE.

Si c'était lui! Oh! ce ne peut être lui. Je frémirais d'une telle imprudence.

JAVOTTE.

Voyons, as-tu dit tout à Mme la marquise?

BAZU.

Ma foi, oui, tout absolument, à moins que j'aie oublié quelque chose.

JAVOTTE.

Pour lors, tu n'as plus rien à faire ici. Allons, va-t'en voir si la boutique est bien fermée, et descends-moi le beurre à la cave.

BAZU.

Oui, ma femme. (*Il marche à tâtons, à part.*) Il est donc dit que je ne la verrai pas!

JAVOTTE.

Par ici, par ici, donc! Va-t-il pas aller dans la salle à manger?

BAZU.

Madame la marquise, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages respectueuses.

LA MARQUISE, *à Bazu.*

AIR : *Toi qui voyages la nuit* (Démon de la Nuit.)

Prudemment oublie, et songe
Que tu n'as rien entendu.

JAVOTTE, *baissant son bandeau qu'il cherche à soulever.*

Tu peux même, sans mensonge,
Dire que tu n'as rien vu!

BAZU.

Allons, ni vu ni connu!

ENSEMBLE.

Je me retire sans bruit,
Mais en conscience,
Quel argus peut donc, la nuit,
Me suivre sans bruit?
Puisqu'on me conduit,
J'y vais d' confiance,
Car pour moi ne luit
Ni le jour ni la nuit!

LA MARQUISE.

Oui, retirez-vous, etc., etc.

JAVOTTE.

Oui, retire-toi sans bruit,
Et de la prudence.
Souvent d'un Argus la nuit
L'œil jaloux nous suit;
Déjà l'ombre fuit,
Et le jour s'avance,
Décampe en silence,
Pas le moindre bruit!

LA MARQUISE.

Oui, retirez-vous sans bruit,
Et de la prudence.
Souvent d'un Argus la nuit
L'œil jaloux nous suit.
Déjà l'ombre fuit
Et le jour s'avance;
Partez en silence,
Évitez le bruit!

Javotte le reconduit, lui ôte son bandeau, et referme la porte sur lui.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, JAVOTTE.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Il est en sûreté! je le verrai plus tôt que je ne le pense! Y aurait-il quelque espoir?

JAVOTTE.

Oh! certainement, certainement, madame. Mais il commence à se faire tard, et les nuits sont courtes dans cette saison.

LA MARQUISE.

C'est vrai, tu as raison. (*Elle sonne; un domestique entre. Au domestique.*) David, je ne reparaîtrai pas au salon. Priez ces messieurs d'agréer mes excuses: dites que je suis souffrante; je rentre dans mon appartement. (*Le domestique sort par une porte au coin.*) On va danser, jouer dans mes salons, et, comme à l'ordinaire, j'espère qu'on ne soupçonnera pas le motif de mon absence.

JAVOTTE.

Comment voulez-voulez qu'on se doute jamais de la vérité?

Le domestique emporte les flambeaux. Obscurité.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, JONSAC.

LE CHEVALIER, *à Jonsac, entr'ouvrant la porte du fond.*

Tu as beau dire, disparaître ainsi toutes les nuits, ça n'est pas naturel.

JONSAC.

Plus bas! elle est là.

LE CHEVALIER.

Avec qui cause-t-elle? L'obscurité m'empêche de voir les figures.

LA MARQUISE, *à Javotte.*

Il me semble que je vois le jour paraître.

JAVOTTE.

Oui, madame; vous n'avez que le temps tout juste.

LE CHEVALIER, *bas à Jonsac.*

Entends-tu?

JONSAC, *bas au chevalier.*

Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE.

Sois tranquille, je n'arriverai pas la dernière. Tu es sûre que personne ne m'a vue?

Le chevalier ferme vivement la porte.

JAVOTTE.

Personne, madame.

LA MARQUISE.

Suis-moi. Allons!

Elles sortent par la droite; le chevalier et Jonsac entrent par le fond, et se regardent étonnés.

SCENE XV.

JONSAC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien! t'avais-je trompé? est-ce de la calomnie? « Je n'arriverai pas la dernière. » C'est un rendez-vous!

JONSAC.

Je m'y perds!

LE CHEVALIER.

Petit vicomte de Jonsac, mon bel ami, cela vous prouve, comme deux et deux font quatre, que la vertu des femmes est une ravissante fiction; et que nous autres hommes, nous sommes les plus grandes dupes de la terre, quand nous nous avisons de croire à cette huitième merveille du monde!

JONSAC.

Tout ce que vous voudrez, monseigneur; mais je ne suis pas encore convaincu.

LE CHEVALIER.

Tu n'es pas convaincu?

JONSAC.

Non; je ne peux croire la marquise de Lucienne coupable. Sans doute ce que je viens d'entendre me passe, me confond; mais je connais ses mœurs, ses principes, et...

LE CHEVALIER.

Oui, oui, ses mœurs, ses principes... (*Imitant la marquise.*) « Tu es sûre que personne ne m'a vue? »

JONSAC.

Oh! je saurai le mot de cette énigme.

LE CHEVALIER.

Parbleu! le mot est tout trouvé. Ta belle marquise est très-affligée, mais il y a un consolateur.

JONSAC.

Oh! ne dites pas cela, monseigneur.

LE CHEVALIER.

Tu es mortifié de n'avoir pas eu la préférence, le fait est qu'entre parens c'est un manque de procédés. Pauvre petit! il croit à la candeur, à l'innocence! enfant de l'âge d'or! mon cher vicomte, nous avons fait un pas de clerc. On est encore à table, on va jouer, danser, esquivons-nous.

JONSAC, *nonchalamment.*

Je le veux bien.

LE CHEVALIER.

Bonsoir aux plaisirs fardés, et demain, pour nous les faire oublier, notre grosse gaîté populaire... je te régale d'une superbe matelotte chez Dondenne.

JONSAC, *à part.*

Que penser?

LE CHEVALIER.

Brissac m'a précisément parlé d'une jolie marchande de marée qu'on appelle la belle Françoise qui vous dit les sottises les plus originales, en montrant les dents les plus blanches du monde... je suis curieux de me faire agonir par elle. On dit qu'elle a déjà fait taire vingt jeunes seigneurs qui savaient leur Vadé par cœur.

JONSAC.

Va donc pour la belle Françoise!

LE CHEVALIER.

Quant à vous, fière et vertueuse marquise, je suis bien votre valet.

AIR *du Fils du Prince* (Pour braver l'orage qui gronde).

Adieu! vous dis, belle coquette ;
Près de vous j'aurais pu gémir ;
Mais j'aime mieux de ma défaite
Me consoler par le plaisir.
Vite à moi, beautés populaires!
Je vous dois d'heureux jours!
Vite! à moi, mes franches commères,
Préparez vos discours.
Vous qui riez, riez toujours,
Jusqu'en vos joyeuses colères,
Vous qui riez toujours,
Qui riez toujours } *(Bis.)*
Même des amours.
S'ennuyer avec symétrie
Dans un palais, dans un salon,
C'est de très-bonne compagnie...
Moi, j'aime mieux le mauvais ton.

Vite! à moi, beautés populaires, etc.

Ainsi donc, au *Panier Fleuri*.

JONSAC.

A la Halle!

LE CHEVALIER.

A la Halle!

Ils sortent.

On entend chanter dans la coulisse le chœur :

Ah! quelle ivresse!
Quelle allégresse!

Quatre heures sonnent, et au même instant Javotte entre avec précaution tenant une lanterne sourde à la main.

JAVOTTE, *à la marquise qu'on ne voit pas encore.*

Dépêchons-nous, madame, quatre heures viennent de sonner à Saint-Eustache.

La marquise paraît enveloppée dans une mantille, elle se dirige avec Javotte vers la petite porte à droite. Reprise du chœur dans la coulisse. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le carreau de la Halle en 1787. A droite, les deux places de Françoise et de Javotte sont sous de grands parapluies rouges. A gauche, sur un plan plus reculé, le cabaret du PANIER FLEURI. Du même côté, la boutique de Bazu.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOISE *et* JAVOTTE, *à leur place, assises, celle-ci ayant devant elle des paniers d'œufs et de fruits, celle-là deux ou trois baquets de poissons,* FANCHON *et* JEANNETTE *entrent l'une après l'autre portant chacune leur éventaire. La scène se remplit de marchands, de bourgeois, etc.*

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Vaudeville des cris de Paris.*

Le printemps, l'hiver, l'automne et l'été,
Ici tout Paris s' régale!
Pour trouver bonn' chèr', franchise et gaîté,
Faut v'nir au carreau d'la Halle!

FANCHON.

Allons, fleurissez-vous, messieurs,
Choisissez sur mon éventaire ;
C'est moi qu'enfonc' les parfumeurs,
C'est moi Fanchon la bouquetière,
Qu'en fais voir de tout's les couleurs!

Allons, messieurs, mesdames, du jasmin, des œillets, des roses pompon. Embaumez-vous pour un sou.

REPRISE DU CHOEUR.

Le printemps, l'hiver, l'automne, etc., etc.

JEANNETTE.

Harengs salés, harengs saurets!
C'est tout chair, il n'y a pas d'arêtes!
J' vends l' plus qu' j' peux mes harengs frais,
Mais j' donn' pour rien mes ciboulettes ;
J' régal l' public à peu d' frais.

En voulez-vous, mon bel homme! Sentez-moi ça! il n'y a rien de meilleur; c'est un manger des dieux avec de la moutarde. Appétit nouveau!... appétit!

REPRISE DU CHOEUR.

Le printemps, l'hiver, etc., etc.

Le tableau s'anime de plus en plus, les marchands et les acheteurs s'accostent et se croisent. Plusieurs hommes se pressent autour de Françoise et achètent du poisson.

UN MAITRE-D'HOTEL, *poudré.*

Combien vos éperlans, la jolie marchande?

FRANÇOISE.

Trois livres dix sous, tout au juste, mon mignon. Ça vaut quatre francs comme un liard. Flairez-moi ça, ça sent la violette.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Trois livres dix sous, ça veut dire mon petit écu.

FRANÇOISE.

Un petit écu! ous'que vous demeurez pour qu'on vous les porte? (*Le maître-d'hôtel paraît s'éloigner.*) Allons, v'nez, méchant, mettez cinq sous et dites que vous ne le ferez plus.

LE MAITRE-D'HOTEL, *payant.*

Elle fait de moi ce qu'elle veut, cette jolie Françoise!

UNE FEMME, *s'approchant de Javotte.*

Combien les œufs aujourd'hui, la petite mère?

JAVOTTE.

La douzaine? quinze sous pour vous, mon chou, et faut pas marchander.

LA FEMME.

Donnez-moi z'en six, et le treizième.

D'autres acheteurs se pressent autour de Françoise.

FANCHON, *à Jeannette.*

La v'là-t-il qu'en débite de son poisson, c'te mijaurée... N'y a de pratiques que pour elle, en vérité du bon Dieu!

JEANNETTE.

Ne m'en parle pas, ma fille; foi de Jeannette Mignard, je n'étrenne pas depuis qu'elle est venue s'établir ici. Je me dessèche sur pied comme ma marchandise. (*Criant.*) Harengs salés!... harengs frais!... Appétit nouveau! appétit!

REPRISE DU CHOEUR.

Le printemps, etc., etc.

Elles s'éloignent et disparaissent à gauche. La foule se dissipe. Javotte et Françoise se lèvent et viennent vers l'avant-scène.

SCÈNE II.

FRANÇOISE, JAVOTTE.

FRANÇOISE, *après s'être assurée que tout le monde s'est éloigné, gaîment.*

Eh bien! qu'est-ce que tu dis de ton élève, commère Javotte?

JAVOTTE.

Je vous proclame la reine de tous les parapluies rouges... Qu'est-ce qui aurait jamais cru qu'une petite femme mignonne et délicate comme vous pourrait sitôt prendre le ton et l'éloquence des poissardes!

FRANÇOISE.

Écoute donc, je suis de la Halle, et je veux soutenir l'honneur du corps. (*Changeant de ton.*) Ma bonne, ma véritable amie, je te remercie de tes bons soins, de tes conseils, et jamais la marquise de Lucienne n'oubliera ce que tu as fait pour Françoise.

JAVOTTE.

Et l'argent! comme ça pleut! En tombe-t-il des écus de six livres dans la poche de votre tablier!

FRANÇOISE, *faisant sonner ses écus.*

Voilà la recette de ce matin, et chaque jour cela se renouvelle.

JAVOTTE.

Faut dire aussi que vous les ensorcelez avec vos jolis petits coups d'œil.

FRANÇOISE, *coquettement.*

Tu crois?

JAVOTTE.

Personne ne marchande, et comme vous surfaites pas mal, vous gagnez à vous toute seule plus que dix autres marchandes à la fois.

FRANÇOISE.

Oh! comme il m'est précieux, cet argent-là! la pension de ces chers enfans est toujours acquittée d'avance; à mon hôtel je paie tout comptant, et je puis encore partager mes économies avec le pauvre exilé!

JAVOTTE.

Exilé! Il ne l'est peut-être plus. Si c'est lui, comme je le pense, qu'est venu hier parler à mon gros bêtât de mari....

FRANÇOISE.

Ah! ne me dis pas cela; à cette idée, mon cœur bat avec violence. À quel danger ne serait-il pas exposé!

JAVOTTE.

Vous tremblez. Eh bien! moi, pas : il y a un Dieu pour les bonnes gens. En attendant, ne pensons qu'à notre commerce. C'est qu'en vérité, ça fait plaisir à voir. Tout le monde vient à l'étalage de la jolie marchande de marée. On dirait qu'elle donne son poisson pour rien; les autres revendeuses endèvent que c'est une bénédiction. Dam! tant pire donc!

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Ne faut-il pas que chacun gagn' sa vie
Une grand' dam' comme un' marchand' d'oignons.
Dans tout' la cour pas un', je le parie,
Ne s' connaîtrait si bien qu' vous en saumons.
Nos pauvr's voisin's qui voient fuir leurs boutiques
Sont tout's jalous's de vos carp's et d' vos yeux :
Vous leur z'enl'vez non-seul'ment leurs pratiques,
Vous leur z'enl'vez encor leurs amoureux.

FRANÇOISE, *riant.*

Ce n'est pas de ma faute. Je vends à tout le monde; mais je ne donne rien à personne.

JAVOTTE.

Ah! ça, c'est vrai, excepté quelques bonnes tapes, par ci, par là.

FRANÇOISE.

Je suis ton élève, commère Javotte; et puis il faut bien enjôler son monde.

AIR : *Repassez demain* (Ambassadrice).

Un galant de bas étage,
En m'achetant mon poisson,
Vient-il m'offrir son hommage
Et faire le Céladon...
Moi, je ris, mais s'il réclame
Un doux baiser pour sa flamme,
Je lui réponds d'un air mutin :
Faites-moi crédit ce matin,
Repassez (*ter*) demain.

Si le lendemain, par ruse,
Il cherche, dans son dépit,
À prendre ce qu'on refuse,
Un bon soufflet l'en punit;
Puis je lui dis : Mon compère,
Si vous désirez la paire,
J'ai pour cela mon autre main,
Et vous connaissez mon refrain :
Repassez (*ter*) demain.

JAVOTTE.

Tenez, en parlant d'amoureux, voyez-vous là-bas mon cousin Dondenne, le cabaretier du Panier-Fleuri?

FRANÇOISE.

Oh! je le connais bien; bonne pratique.

JAVOTTE.

Et lui ne se doute guère que c'est chez vous qu'il a porté hier trois paniers de vin.

Dondenne entre en fredonnant :
Don, don, don, don, dondaine, don, don.

FRANÇOISE.

Il vient faire ses provisions.

JAVOTTE.

Il a l'air de fureter comme ça; mais pas de danger qu'il aille à une autre qu'à vous. Il a déserté la Mignard; elle est furibonde, la Mignard. Dites donc, madame la marquise, ne s'avise-t-il pas d'avoir quelque chose pour vous?

FRANÇOISE.

Ah bah! pauvre garçon!

JAVOTTE.

Il roucoule en soi-même comme un pigeon pattu. Si c'est pas indignant! une brute comme ça oser vous trouver jolie! Vous devez fièrement lui en vouloir!

FRANÇOISE.

Je lui en voudrais bien plus s'il me trouvait laide. Sais-tu qu'il n'est pas trop mal pour un cabaretier?

JAVOTTE.

Il a un trop gros ventre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DONDENNE, *un panier sous le bras, ayant l'air de visiter chaque étalage, et s'arrêtant à celui de Françoise.*

DONDENNE.

Don, don, don, don, dondaine, don, don! A la boutique!

FRANÇOISE, *courant à sa place.*

Voilà, voilà! Qué qui vous faut, ma pratique? Parlez à moi, ma pratique?

DONDENNE, *à part.*

Voyez-vous comme elle m'asticotte! J'ai envie de lui faire une farce; la beauté adore naturellement les farces. Nous allons rire! (*Haut et se pinçant le nez.*) Dites donc, la marchande, est-il frais votre merlan?

FRANÇOISE.

Voyezdonc cet insolent qui prend de la carpe pour du merlan!

DONDENNE, *continuant à se pincer le nez.*

Est-il frais, voyons? je suis enrhumé: je ne sens rien.

FRANÇOISE.

Eh ben! tu vas le sentir, s'il est frais.

Elle lui donne un coup de carpe sur la joue.

JAVOTTE, *riant.*

Ah! ah! ah! C'est bien fait!

DONDENNE.

Un coup de carpe sur mon facies! Que c'est bête! elle ne voit pas que c'est histoire de rire.

FRANÇOISE.

Ah! c'était pour rire!

DONDENNE, *s'essuyant la joue.*

C'est une plaisanterie qui se fait en société. (*A part.*) Elle n'a pas l'habitude du grand monde.

FRANÇOISE.

Alors excusez, ma pratique!

DONDENNE.

Il n'y a pas de quoi, belle Françoise! au contraire. On s'amuse entre soi, et voilà! La preuve, c'est que je viens acquérir une matelote.

FRANÇOISE.

Voyez, choisissez! de l'anguille, du brochet, du barbillon.

DONDENNE.

J'attends des abonnés z'huppés, ce matin; ils paient bien, mais ils sont difficiles.

FRANÇOISE.

Vous ne pouvez rien leur offrir de mieux. Tenez mon reste, si vous voulez.

DONDENNE, *faisant l'aimable.*

Ce n'est pas de refus, délirante poissonnière!

JAVOTTE.

Ah! voilà mon paresseux d'homme!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAZU, *en costume de travail.*

Il sort de la boutique, roulant un grand panier d'œufs.

BAZU.

Eh! là-bas? ça va-t-il le débit?

JAVOTTE.

Te v'là l'vé, gros faignant! Faut-il t'allumer d'la chandelle?

BAZU.

De quoi, si je suis levé, mon épouse? j'ai déjà miré un panier de huit cents; et je me suis dit: Je vas mirer au soleil, il fera plus jour qu'à la cave.

JAVOTTE.

A la bonne heure! Apporte-moi-z'en cinq douzaines, et mets-toi à l'ouvrage.

BAZU.

Pour vous obéir, la bourgeoise. Tiens, v'là le cousin! comment que ça va à ce matin, cousin?

DONDENNE.

Comme un homme qui fait ses emplettes, cousin Bazu. (*Payant Françoise.*) Voilà, belle Françoise, deux, et trois écus de six francs, et pas rognés; regardez-moi ce cordon-là! Je ne suis pas de ces farceurs de débitans rogomistes qui paient en pièces de six liards!

FRANÇOISE.

Merci, monsieur Dondenne. Oh! vous êtes une bonne paie, vous!

DONDENNE, *à part.*

Je crois que c'est une agacerie, et voilà le moment de risquer la galanterie; je déroge, mais c'est égal. (*Tirant un bouquet de son gilet, et l'offrant à Françoise.*) Fleurez, fleurez, belle Françoise!

FRANÇOISE.

Savez-vous que vous êtes très-galant, monsieur Dondenne!

JAVOTTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DONDENNE.

Madame Bazu, ce sont les dons de Flore.

BAZU, *bas.*

Pousse ta pointe, pousse ta pointe!

JAVOTTE.

Veux-tu mirer tes œufs, toi, monsieur Bazu, et ne pas regarder ce qui se passe?

BAZU.

Je mire, mon épouse, je mire.

AIR: *Mire dans mes yeux tes yeux.*

Je mire mes jolis œufs,
Du rest' je me moque,
Je mire mes jolis œufs,
A six liards les deux;
Mes œufs,
Cinq liards à la coque,
Mes œufs,
A six liards les deux!

DONDENNE.

Regardez et fleurez, je ne demande que ça. Fleurez, fleurez!

FRANÇOISE.

Aïe! aïe! vous m'avez piqué le nez.

DONDENNE.

Une épingle! c'est une trahison! je suis sûr que c'est cette abominable Fanchon qui m'aura fait une farce.

FRANÇOISE.

Comment, Fanchon? Approchez donc, monsieur

Dondenne. Est-ce que c'est à elle que vous avez acheté ce bouquet?

DONDENNE.

Eh bien! oui, là; j'ai commis cette horrible perfidie envers la Mignard : je la dédaigne, je la méprise. (*Appelant.*) Grasdouble, emportez mes provisions. (*Le garçon emporte le panier.*) Qu'elle vienne, qu'elle vienne me voir me précipiter à vos petits pieds! (*Il tombe à deux genoux. Apercevant Jeannette.*) Oh! là! là! c'est elle! je suis pincé!

SCÈNE V.

BAZU, JAVOTTE, *tous deux occupés à parer leurs marchandises;* FRANÇOISE, DONDENNE, JEANNETTE MIGNARD, FANCHON.

FANCHON, *à Jeannette, au fond.*

Quand je te le disais, qu'il tournait autour d'elle!

JEANNETTE, *à Fanchon, au fond.*

Et un bouquet qu'il lui a donné, ce gros volage!

FRANÇOISE, *sans les voir et riant.*

Mais relevez-vous donc, monsieur Dondenne!

DONDENNE.

Je ne peux pas.

FRANÇOISE.

Allons, donnez-moi la main.

Elle l'aide.

FANCHON.

C'est ça, faites-y des avances, ne vous gênez pas!

FRANÇOISE, *d'abord un peu étonnée, mais se remettant*

Tiens, au fait, où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir!

FANCHON.

Jour de Dieu! si c't' homme-là était à moi!

DONDENNE.

Fanchette!

FANCHON.

Je ne m'appelle pas Fanchette, grosse bête! je m'appelle Fanchon, cornichon!

JEANNETTE, *à Françoise.*

Ah! tu te donnes des airs de nous souffler nos épouseux! Eh bien! tu n'as qu'à bien tenir ton bonnet!

DONDENNE.

La Mignard! la Mignard!

JEANNETTE.

On ne te parle pas, Colas!

DONDENNE, *à part.*

Sont-elles poissardes! sont-elles poissardes!

FRANÇOISE, *à part.*

O mon Dieu! ces femmes-là me font peur! et Javotte qui n'est pas là!

DONDENNE.

Femmes sans éducation, je vous défends de chercher querelle à c'te jeunesse.

FANCHON.

Ah! tu nous le défends, Fanfan!

JEANNETTE.

Tais-toi, trompeur, suborneur, affronteur! La marmite bout : je te préviens qu'il y aura du bouillon.

FRANÇOISE, *cherchant à reprendre de l'assurance.*

Au fait, qu'est-ce que vous me voulez, mesdames? votre amoureux? Eh ben! je vous le rends au prix coûtant, ça ne sera pas cher.

DONDENNE, *bas.*

Bon! bon! cachez votre jeu.

JEANNETTE.

Ah! tu te rebiffes. Eh ben! tant mieux! Voyez donc, c'est gros comme une sardine, et ça fait la mutine. J'en mangerais dix comme toi à mon déjeuner. Voyons un peu, mon mignon, comme tu défendras ton chignon!

FRANÇOISE, *à part.*

Je suis perdue!

JEANNETTE.

Allons, allons, arrive!

JAVOTTE, *paraissant.*

Qu'est-ce qu'appelle?... (*Bas à la marquise.*) Soyez calme.

BAZU, *paraissant.*

Fanchon, qu'est-ce qu'il y a donc?

Il la retient.

DONDENNE, *retenant Jeannette.*

La Mignard! pas de bêtises, ou j'appelle la garde.

JAVOTTE.

Silence et respect! que les hommes ne s'en mêlent pas. Et toi, Jeannette, expliquons-nous tranquillement.

Elle relève ses manches. En ce moment plusieurs hommes et femmes de la Halle, ainsi que des enfans, sont arrivés au bruit; les uns se rangent du côté de Fanchon et de Jeannette. Les autres du côté de Françoise et de Javotte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PEUPLE.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

AIR : *C'est la rage.*

Quel tapage *bis*!
Dans la Halle quel orage!
Soyons unis;
Du courage,
Et chacun pour ses amis!

JAVOTTE, FANCHETTE, JEANNETTE.

Ah! j'enrage *bis*!
Il faut venger notre outrage!
Soyons unis;
Du courage,
Et chacun pour ses amis!

BAZU, DONDENNE.

Quelle rage *bis*!
Dans la Halle, quel orage!
Soyons unis;
Du courage,
Et chacun pour ses amis!

Françoise s'est retirée dans un coin dans la plus grande frayeur. Bazu et Dondenne se jettent entre Javotte et Jeannette qui se menacent.

DONDENNE, *à Jeannette.*

Allons, voyons, plus de colèr', Jeannette.

BAZU.

Allons, ma femme, appaise ton courroux...

JAVOTTE, JEANNETTE.

Ah! tu t'avises de t' mêler de la fête!
Eh bien! c'est toi qui va payer pour tous.

Elles battent les deux hommes.

BAZU *et* DONDENNE.

A la garde! à la garde!

REPRISE GÉNÉRALE.

Quel tapage *bis*!

Tout le monde se menace, pendant que Javotte et Jeannette continuent de battre Dondenne et Bazu.

DONDENNE.

Voilà le guet! nous sommes sauvés!

JAVOTTE.

Eh! non, ce n'est pas le guet, ce n'est que le chevalier Muguet, avec sa bande.

FRANÇOISE.

Lui ici! ah! mon Dieu! s'il allait me reconnaître! Tâchons de nous esquiver.

JEANNETTE, *la retenant.*

Un moment, la belle enfant, on ne s'en va pas comme ça, nous avons à causer.

Françoise effrayée retourne timidement à sa place.

BAZU.

Il se fait agonir par les dames de la Pointe-Saint-Eustache.

Cris de poissardes en dehors.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER MUGUET, *entrant avec ses amis et Jonsac en négligé.*

A la cantonnade comme répondant à des gens du dehors :

Allez donc, tas de jupons fanés,
Avec vos minois chiffonés...
Voyez donc madame Carême
Avec son visage à la crème...
Et son dos en arc-en-ciel
Comme une arche du pont Saint-Michel.

Amis, soutenons le choc, et prouvons leur que nous savons notre Vadé.

TOUTES LES FEMMES, *l'entourant.*

Bravo, bravo, chevalier! comme t'en dégoises!

LE CHEVALIER.

Croyez-vous qu'elles m'agonissent depuis la rue Montorgueil?... c'est délicieux.

JONSAC.

Ah ça! mais il me semble qu'on se battait ici quand nous sommes arrivés.

DONDENNE.

Certainement qu'on se battait... on me battait même.

BAZU.

On nous battait.

JAVOTTE.

Allons, haut, recommençons!

Elle ôte un de ses sabots et le prend à la main.

LE CHEVALIER.

La paix! la paix!

DONDENNE *et* BAZU.

Oui, la paix.

TOUS, *excepté les deux derniers.*

Si, nous voulons nous battre, nous.

LE CHEVALIER, *à Jonsac.*

Attends, j'ai un moyen de disperser ces fiers champions. (*Haut.*) Eh! les autres, j'ai été parrain ce matin; qu'est-ce qui veut des dragées?

Il prend des poignées de bonbons et les jette à la volée.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah!

LE CHEVALIER, *en jetant de nouveau.*

A qui en aura le plus. (*Les hommes et les femmes du peuple se dispersent en courant après les dragées.*) Et le combat finit faute de combattans.

JEANNETTE, *avant de s'éloigner avec Fanchon.*

C'est égal, je ne te perds pas de vue, mams'elle Pimbêche!

JAVOTTE.

Oui, viens-y un peu, tu verras de quel bras je me chauffe!

JEANNETTE, *à Dondenne.*

Quant à toi, je ne te dis que ça...

Elle lui montre le poing.

DONDENNE.

Allez, allez, ma mie, je vous dédaigne profondément!

JEANNETTE.

Tu ne périras que de ma main. (*Sortant.*) La raie, la raie toute en vie!

FANCHON, *sortant aussi.*

Fleurissez-vous, fleurissez-vous!

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, JONSAC, JEUNES SEIGNEURS, BAZU, DONDENNE, JAVOTTE, FRANÇOISE, *à sa place.*

LE CHEVALIER.

A qui donc en ont-elles?

BAZU.

C'est des canailles.

JAVOTTE.

Une perronnelle qui ose agoniser ma petite Françoise, ma voisine de parapluie.

DONDENNE.

Elle a bon cœur, la Mignard; mais elle est trop jalouse; c'est une tigresse.

FRANÇOISE.

Elle est partie.

Elle passe doucement derrière tout le monde, et se dirige vers la maison de Brau.

LE CHEVALIER, *cherchant.*

Eh bien! où donc est-elle cette petite Françoise dont tout le monde parle... Vive Dieu! je veux faire sa connaissance.

BAZU, *à Françoise qu'il prend par la main.*

Eh ben! est-elle drôle! elle se sauve... Avance donc, dis bonjour à M. le chevalier; oh! il n'est pas fier celui-là, et pas difficile; il mange des matelotes chez Dondenne.

FRANÇOISE, *à part.*

Comment faire?

JAVOTTE, *à part.*

Du front!

LE CHEVALIER.

Elle a, sur ma foi, une taille délicieuse. (*Il va pour lui prendre la taille, Françoise se retourne; avec étonnement.*) Ah! mon Dieu!

JONSAC, *de même.*

Ah! mon Dieu!

BAZU.

Hein?

DONDENNE.

Quoi?

JAVOTTE.

Eh bien! est-ce que vous allez rester là à vous regarder comme deux chiens de faïence?

FRANÇOISE, *qui s'est remise peu à peu.*

Laisse-les faire, Javotte, la vue n'en coûte rien. Qu'est-ce qu'il vous faut, mes beaux messieurs ?... un turbot? j'en ai du beau... une barbue, une alose? c'est frais comme la rose.

JAVOTTE, *bas.*

Bon, bon!

LE CHEVALIER.

Je tombe de mon haut!

JONSAC.

Et moi, je doute si je veille.

LE CHEVALIER.

Même taille, même voix... et cependant ce n'est pas elle, c'est impossible.

JONSAC, *à part.*

C'est incroyable.

JAVOTTE, *bas.*

Hardi! hardi!

FRANÇOISE, *elle fait à part un signe d'intelligence à Jonsac qui l'a comprise.*

Eh bien! dis donc, commère Javotte, regarde donc le chevalier Muguet, qui reste planté là comme un piquet; voulez-vous-t-y une chaise, monsieur Blaise? vous serez plus à votre aise.

LE CHEVALIER.

Je n'en reviens pas.

DONDENNE.

Elle va très-bien! je suis fier de son dialogue.

JAVOTTE.

Paies-tu le rogome, mon petit homme?

BAZU.

Bon! v'là le bon bec qui s'en mêle.

JAVOTTE.

Est-il fait au tour et blond comme l'amour!

FRANÇOISE.

Il est coiffé à la Caracalla, pour plaire à Mme Falbalas.

DONDENNE, *à Bazu.*

Le chevalier est complètement aplati.

JONSAC, *au chevalier.*

Eh bien! tu ne réponds pas, Muguet; tu te laisses agonir? Est-ce que tu as ta langue dans ta poche?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, au fait, je suis bien bon. Ma foi, si c'est la marquise, tant pis pour elle. (*Haut prenant le ton et les allures des poissardes.*) Ah ça! hé! dis donc, mams'elle Chiffon, veux-tu taire ton caquet, et faire tout de suite ton paquet.

Ah! fi donc, fi donc, la vilaine!
Qui boit du cassis à tass' pleine,
Avec son p'tit minois d' carlin;
Fiez-vous donc à son air câlin!
Elle a l' naturel de la chatte,
Ça n'est pas tout v'lours que sa patte!

TOUS, *riant.*

Bravo! bravo! voilà que ça s'échauffe.

AIR: *Quand on va boire à l'écus.*

Vraiment,
Oui, vraiment,
C'est charmant!
N'y a qu'à la Halle
Que la gaîté s'installe;
Ici prenons un abonn'ment.
Et d' son langage apprenons l' rudiment!

JONSAC.

A cell' qui m'habill' le mieux
J' donne un louis...

LE CHEVALIER.

Moi, j'en donn' deux.

FRANÇOISE.

Vois donc, monsieur Gringalet,
La mouss' qu'il fait,
Et qui n'a rien dans son gousset!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

REPRISE.

Vraiment, etc.

LE CHEVALIER.

Ah! parbleu! la jolie Françoise, l'à-propos est délicieux. Il faut que je t'embrasse pour la peine.

Le chevalier cherche à embrasser Françoise qui l'évite.

FRANÇOISE.

Excusez, monsieur le chevalier, mais embrasser ça n'est pas de jeu.

DONDENNE.

Encore pas gêné, le susdit chevalier!

BAZU.

Laisse donc ces hobereaux, ça se permet tout.

FRANÇOISE, *toujours gaîment.*

Nous avons encore une heure de vente, et il faut que je renouvelle ma marchandise. (*Faisant la révérence.*) Adieu, monsieur tout feu!... Javotte, fais donc ouvrir les fenêtres, monsieur veut se rafraîchir.

Elle sort emportant deux grands paniers.

JAVOTTE, *poussant le chevalier.*

Attrape, Champagne, c'est du lard... (*Riant.*) Ah! ah! ah! il la gobe... Faut r'passer, Fifi, on ne donne pas aujourd'hui. (*Elle rentre dans sa boutique et pousse Bazu qui est près de la porte.*) Eh bien! qué que tu fais-là, toi, comme un iroquois?

BAZU.

J' va chercher un autre panier, (*en rentrant*) et je reviens remirer mon épouse.

LE CHEVALIER.

C'est égal! je suis battu, mais vive la joie, morbleu! la journée commence bien, je me sens en bonne humeur. Feu d'enfer à ta cuisine, maître Dondenne; que ta matelote soit digne de Vitelius!

DONDENNE.

Vitellius! ah! oui, un ancien cuisinier très-connu à Rome.

LE CHEVALIER.

Et vous, mes braves, attendez-moi au Panier-Fleuri, je suis à vous dans dix minutes.

TOUS.

Au Panier-Fleuri!

REPRISE DU CHOEUR.

Vraiment, etc.

Ils sortent avec Dondenne.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, JONSAC.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vicomte, que dis-tu de tout cela?

JONSAC.

Je dis qu'il est impossible de ressembler d'avantage à ma cousine.

LE CHEVALIER.

Est-ce elle? n'est-ce pas elle? Tu aurais du le lui demander, toi qui es son parent.

JONSAC.

C'est cela; pour me faire agonir comme vôtre altesse; je suis trop respectueux pour cela. A tout seigneur tout honneur, monseigneur!

LE CHEVALIER.

Elle! la marquise de Lucienne, dame de la Halle! .. Mais c'est un conte de Marmontel, un rêve des Mille et une Nuits. On a vu quelquefois de ces bizarreries de la nature; mais une telle ressemblance. Oh! ce mystère est trop piquant, et je veux le connaître... Parbleu, le moyen est bien simple: cours à l'instant rue Coq-Héron, à son hôtel.

JONSAC.

Quoi, vous voulez...

LE CHEVALIER.

Si tu trouves la marquise chez elle, il est clair que je suis un sot avec mes soupçons; mais si elle est absente, c'est Françoise; ce ne peut être que Françoise.

JONSAC.

Mais à quoi bon? il est à peine neuf heures, et chez une femme bien née il ne fait pas jour avant midi.

LE CHEVALIER.

Jonsac, je le veux.

JONSAC.

Ceci est sans réplique; seulement, si vous êtes jamais roi, j'espère que vous direz : Nous voulons. (*Mouvement du chevalier.*) J'obéis, j'obéis, monseigneur. (*A part.*) C'est égal, chevalier Muguet, tu ne sauras toujours que ce que je voudrai bien te dire.

LE CHEVALIER.

Allons, allons...

JONSAC.

J'y cours, monseigneur.

Il sort.

SCENE X.

LE CHEVALIER, *seul.*

Il a bien de la peine à s'en aller, ce cher vicomte, et il me vient une singulière pensée.. il est peut-être d'accord avec la marquise pour se moquer de moi ; oh! non, se moquer d'un prince! dam, ça s'est vu... je suis piqué au jeu!... Il est clair que si c'est un déguisement, il y a là-dessous quelque intrigue galante, et dans cette supposition, le vicomte ne dira rien. Eh bien! il faut nous assurer par nous-même... oui, c'est cela, j'ai un moyen de découvrir la vérité... voilà Françoise qui revient, tâchons de ne pas nous faire battre une seconde fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *entrant, un panier à chaque bras.*

Voilà, voilà la marchand' de marée;
Mon poisson est de bon aloi;
Ma marchandise est fraîche et bien parée,
Messieurs, mesdames, étrennez-moi.

LE CHEVALIER.

C'est encore moi, charmante Françoise!

FRANÇOISE, *avec humeur.*

Ah! je vous croyais parti.

LE CHEVALIER.

C'est très-flatteur, merci.

FRANÇOISE, *faisant la révérence.*

Il n'y a pas de quoi, not' bourgeois.

Elle arrange sa boutique.

LE CHEVALIER, *la regardant, à part.*

Un pied mignon... des mouches... la main blanche... C'est la marquise!

FRANÇOISE, *avec malice, et faisant signe de renvoyer quelqu'un.*

Vous n'avez donc rien à faire, mon beau monsieur?

LE CHEVALIER.

Je comprends parfaitement; mais je suis plus accoutumé à commander qu'à obéir.

FRANÇOISE.

Aux dames?

LE CHEVALIER.

Ah! ça, c'est différent!... il y en a une surtout dont je me déclare l'esclave le plus soumis.

FRANÇOISE.

Qui donc ça?

LE CHEVALIER.

Une charmante petite marquise, qui te ressemble beaucoup, par parenthèse.

FRANÇOISE.

Ah! bah!

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle ne se trouble pas.

FRANÇOISE.

Comment, je ressemble à une marquise, moi?

LE CHEVALIER.

Bien plus... tu la connais.

FRANÇOISE.

Ah! par exemple!

LE CHEVALIER, *appuyant.*

Elle se nomme Mme de Lucienne.

FRANÇOISE, *sans se troubler.*

Eh ben! après?

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a de l'assurance! (*Haut.*) Comment! ce nom-là ne t'est pas connu?

FRANÇOISE.

Je ne sais pas seulement ce que vous voulez me dire. Pour sûr, vous me prenez pour une autre.

LE CHEVALIER

Je ne crois pas. Au reste, si je me suis trompé j'en suis fâché... tu aurais pu me donner quelques renseignemens sur elle.

FRANÇOISE.

Je crois qu'on m'appelle à la boutique.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Non, non... il n'y a personne... Pour en revenir à la marquise, il paraît que c'est une petite femme...

FRANÇOISE.

Quoi donc? qu'est-ce qu'on en dit?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que cela te fait? tu ne la connais pas.

FRANÇOISE, *s'efforçant de rire.*

Oh! c'est égal! ça fait toujours plaisir de cancanner un peu.

LE CHEVALIER, *à part.*

Cancanner!... (*Haut.*) Eh bien, on prétend que pendant l'absence de son mari elle s'échappe toutes les nuits de chez elle, sous un déguisement...

FRANÇOISE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Et que l'amour n'est pas étranger au mystère de sa conduite.

FRANÇOISE.

On ose l'accuser...

LE CHEVALIER.

On est si méchant! Croirais-tu qu'on va jusqu'à dire que son cousin, le vicomte de Jonsac, est l'heureux objet de sa préférence?

FRANÇOISE, *vivement.*

Oh! l'on vous aura trompé sans doute.

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc?

FRANÇOISE, *se remettant.*

Oh rien, rien! mais entre femmes il faut bien se soutenir.

LE CHEVALIER.

C'est trop juste... ainsi, tu ne connais pas cette petite marquise?

FRANÇOISE.

Du tout, du tout, du tout.

LE CHEVALIER.

Ah! tant pis, car j'avais à te charger pour elle d'un message secret.

FRANÇOISE.

Mauvais sujet!

LE CHEVALIER.

Oh! tu te trompes... je voulais lui donner des nouvelles d'un gentilhomme qui vient, à ce qu'on m'a dit, de rentrer secrètement en France.

FRANÇOISE, *s'oubliant*.

Un gentilhomme? son nom! son nom! je vous en supplie.

LE CHEVALIER.

Le marquis de Lucienne.

FRANÇOISE.

Mon mari!

LE CHEVALIER.

Ah! j'étais bien sûr que vous vous trahiriez, madame la marquise.

FRANÇOISE.

Ah! mon prince! eh quoi! une ruse!

LE CHEVALIER.

Vous m'aviez battu, belle Françoise, j'ai voulu prendre ma revanche.

FRANÇOISE.

Et une revanche bien cruelle, monseigneur, puisqu'elle m'expose de votre part à des soupçons injurieux.

LE CHEVALIER.

Ah! soyez tranquille, je ne sais rien, madame, absolument rien.

FRANÇOISE.

Et moi j'ai besoin de me justifier.

LE CHEVALIER.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Vous connaissez mon abaissement, mais vous ignorez quel en est le motif, il faut que vous le sachiez. Mon mari était en fuite, condamné à mort, moi, dépouillée de tout, et seule avec mes pauvres enfans, réduite à la misère, oui, monseigneur, à la misère; car il ne nous restait rien, pas même du pain.

LE CHEVALIER.

Est-il possible? mon Dieu!

FRANÇOISE.

Je ne devais compter sur personne, on ne trouve plus d'amis dans une telle position! j'en trouvai un cependant. Je rencontrai mon ancienne femme de chambre que vous venez de voir ici. Elle ne pleura pas, mais elle me rendit mon courage; marchande elle-même et pauvre encore, elle me prêta dix louis, la moitié de ce qu'elle possédait, et me força à demander au travail ce que la fortune m'avait enlevé. Oui, depuis deux ans, la marquise de Lucienne, revêtue de ce costume, mêlée au peuple, partageant ses fatigues, a pu être utile à ses enfans, à son mari, et rester maîtresse de son secret. Voilà, monseigneur, ce mystère que vous deviez connaître, puisqu'il m'avait exposée à rougir devant vous.

LE CHEVALIER, *ému*.

Il serait vrai! ah! madame je vous admire. (*Se découvrant*.) Un prince même ne doit vous parler qu'en se découvrant.

LA MARQUISE.

AIR : *Je suis soldat, j'en jure sur l'honneur.*

Vous savez tout, mais à vous je me fie,
Nul n'apprendra mon secret, mon malheur;
Car j'ai placé le destin de ma vie
Sous la garde de votre honneur.
Je fais, mon prince, appel à votre honneur.

SCENE XII.

LES MÊMES, JEANNETTE et FANCHON, *au fond*.

JEANNETTE, *à Fanchon*.

Je te dis que Javotte n'est plus là, et que notre mijaurée... bon! la v'là avec le Muguet à présent.

LE CHEVALIER.

Madame de Lucienne, je vous présente loyalement ma main (*il ôte son gant*) comme je l'offrirais à un homme de cœur.

FANCHON.

Qu'est-ce qu'il lui dit donc?

JEANNETTE.

J'entends pas.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas... recevez-la comme un gage de mon zèle à vous servir.

FRANÇOISE.

Je l'accepte, mais à une condition.

FANCHON, *bas*.

Bon! il lui prend la main, à c'te heure.

JEANNETTE.

Oh! la coquette!

FRANÇOISE.

A la condition que vous respecterez mon obscurité, et que je n'aurai plus l'honneur de vous revoir, monseigneur

LE CHEVALIER.

Vous me reverrez une seule fois... il le faut; mais, dès ce moment, je jure Dieu, madame...

FANCHON et JEANNETTE, *étonnées*.

Madame!

LE CHEVALIER.

Que vous n'aurez pas en France de plus ardent défenseur.

JEANNETTE, *à part*.

Qu'est-ce qu'il lui chante donc là?

LE CHEVALIER.

Adieu, adieu, madame la marquise.

Ils se saluent.

JEANNETTE et FANCHON, *avec explosion*.

C'était une marquise!

FRANÇOISE.

On nous écoutait, tout est perdu.

Elle tombe sur une chaise.

LE CHEVALIER.

Que faisiez-vous là?

JEANNETTE.

Pardine! nous écoutions, mon bichon! ah! c'était une marquise celle qui nous enlevait nos amoureux? En v'là du nouveau!

LE CHEVALIER.

Taisez-vous, je vous l'ordonne... et songez que je ne suis plus pour vous le chevalier Muguet.

FANCHON.

Ma foi, tant pis pour toi, t'étais plus amusant.

JEANNETTE.

Ah! mesdames de la cour, vous v'nez chasser à la Halle... eh bien! il y en aura du scandale!

LE CHEVALIER.

Éloignez-vous, et s'il vous arrive de dire un mot de ce que vous venez d'entendre...

FANCHON.

Ah! dis donc, ma commère, c' monsieur qui veut nous faire taire!

JEANNETTE.

T'as qu'à prendre une ordonnance du Châtelet pour nous rabattre le caquet.

LE CHEVALIER.

Sortez, sortez!

JEANNETTE.

Holà, Fanchon, chacune de notre côté!

FANCHON, *sortant.*

Qu'est-ce qui veut savoir la grande nouvelle?

JEANNETTE, *sortant de l'autre côté.*

C'est tout nouveau, ça vient de paraître!

SCENE XIII.

FRANÇOISE, LE CHEVALIER.

FRANÇOISE.

Vous le voyez, monseigneur, ce secret si péniblement gardé depuis deux ans, le secret duquel dépendait mon existence, il n'est plus à moi, il n'est plus à vous, qui avez voulu le connaître.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, accablez-moi de vos reproches. Ils sont moins cruels que ceux que je me fais à moi-même.

FRANÇOISE.

Maintenant il faudra partir, quitter cette place modeste, qui était ma dernière ressource... Et que vont-ils devenir? mon Dieu! lui et mes pauvres enfans? Ah! monseigneur, que vous avais-je fait?

LE CHEVALIER.

Madame la marquise, je ne chercherai point à me justifier, je n'implorerai pas même mon pardon; mais, foi de gentilhomme, je ferai tout pour le mériter.

Même air que le précédent.

Ne craignez pas, madame, que j'oublie
Un tel serment que me dicte mon cœur;
Quand vous placez le sort de votre vie
Sous la garde de mon honneur,
Comptez sur moi, j'en jure sur l'honneur.

Il sort.

SCENE XIV.

FRANÇOISE, *puis* JAVOTTE.

FRANÇOISE.

Sa protection! je ne puis y compter : Jonsac lui-même ne m'a-t-il pas dit que le prince n'avait aucun crédit à la cour, et que le roi, sous les peines les plus sévères, lui avait défendu de lui demander aucune grâce? Ne nous berçons pas d'un fol espoir, et quittons ces lieux avant que leur méchanceté ne m'en chasse.

JAVOTTE, *accourant.*

Françoise! Françoise!

FRANÇOISE.

Qu'y a-t-il? viens-tu m'annoncer un nouveau malheur?

JAVOTTE.

Ne vous effrayez pas. Hier, c'était lui!

FRANÇOISE.

Qui, lui?

JAVOTTE.

Et aujourd'hui, le pauvre cher homme, il est revenu; je viens de le voir, de le voir moi-même.

FRANÇOISE.

Mais qui donc?

JAVOTTE.

Comment! vous ne devinez pas? M. le marquis!

FRANÇOISE.

Mon mari!

JAVOTTE.

En personne! Il m'a reconnue tout de suite; il m'a même embrassée!

FRANÇOISE.

Où est-il! que je le voie! que je le voie à l'instant même!

JAVOTTE.

De la prudence! au contraire; restez ici. Vous ne savez pas ce qui est arrivé?

FRANÇOISE.

Il a été arrêté! conduit en prison!

JAVOTTE.

Remettez-vous, et écoutez-moi. Comme il avait peur d'être surpris en se rendant à votre hôtel, M. le marquis a pris à la maison le costume d'un homme du peuple, d'un marchand de la Halle. Oh! il était bien déguisé; il était presque laid : il ressemblait à mon homme.

FRANÇOISE.

Continue, continue.

JAVOTTE.

Si bien qu'à présent M. le marquis doit être en sûreté chez vous. Je lui ai remis la clef du petit escalier.

FRANÇOISE.

Que dis-tu? je le reverrais! Ah! viens, viens, suis-moi.

SCENE XV.

LES MÊMES, JONSAC.

FRANÇOISE.

Mon cousin! Ah! sans doute vous venez m'annoncer...

JONSAC.

Arrêtez, madame la marquise!

FRANÇOISE.

Non, non, ne me retenez pas. Il m'attend!

JONSAC.

Je vous en supplie, n'allez pas à votre hôtel.

FRANÇOISE.

Pourquoi? Oh! dites-moi pourquoi? vous m'effrayez.

JONSAC.

Ma cousine, je n'ai pu le défendre, ils l'emmènent au Châtelet.

FRANÇOISE.

Privé de sa liberté! menacé dans sa vie! Ah! c'en est trop, mon Dieu! je ne puis me soutenir, mes forces m'abandonnent...

Elle tombe sur une chaise.

JAVOTTE.

Elle s'évanouit! Au secours! au secours!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HOMMES *et* FEMMES DE LA HALLE.

CHOEUR.

AIR *de Jeanne d'Arc* ou *de Sélico.* (Théâtre de Comte.)

D'où peut venir tout ce scandale,
Et que se passe-t-il ici?
Aux gais habitans de la Halle
Le sort en veux donc aujourd'hui?

JEANNETTE, *à Fanchon.*

Dis donc! elle se trouve mal, ça me retire ma colère.

FANCHON.

Et à moi aussi.

DONDENNE, *qui a été chercher un seau d'eau.*

Gare! gare! en v'là du secours!

JAVOTTE.

Veux-tu bien t'en aller, toi!

Elle lui frappe dans les mains.

JEANNETTE.

Dites donc, vous ne savez pas? c'est une marquise!

BAZU.

Une marquise! C'était elle!

DONDENNE.

Une marquise! j'aimais une marquise!

Il laisse tomber son seau.

JAVOTTE.

Eh bien! oui, une marquise, mais un cœur d'or, qui s'est fait l'égale de pas grand'chose comme nous pour sauver sa famille.

Elle continue à lui frapper dans les mains.

FANCHON, *bas.*

Eh! dis donc?

JEANNETTE, *bas*

Tais-toi, nous sommes deux z'harpies!

JAVOTTE.

V'là qu'elle revient! v'là qu'elle revient!

FRANÇOISE.

Merci! merci! Oh! ce n'est rien, un moment de faiblesse seulement. En prison, dans les mains de ses ennemis, pour avoir cherché à me revoir un seul instant!... Oh! mon dévouement ne sera pas au-dessous du sien.

JEANNETTE.

Mam' la marquise, nous avons été bien mauvaises, Fanchon et moi.

JAVOTTE.

Eh bien! c'est bon; on vous pardonne.

JEANNETTE.

C'est que je voulais dire encore autre chose à mam' la marquise. La v'là maintenant seule, eh ben! qu'elle reste parmi nous. Nous sommes là une trentaine de mauvaises têtes, mais bon cœur, vrai, eh ben! nous l'aiderons, nous travaillerons pour elle, nous adopterons ses enfans!

TOUTES.

Oui, oui, nous les adopterons!

JAVOTTE.

C'est ça, les adopter! Eh ben! qu'est-ce qui me restera à moi?

FRANÇOISE, *émue.*

Ne m'enlevez pas mon courage. Oh! j'en ai besoin. Vicomte, donnez-moi votre bras, j'espère qu'on ne refusera pas à une épouse, à une mère, les portes du Châtelet.

Elle va pour sortir avec Jonsac.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN LAQUAIS, *puis* LE CHEVALIER.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

La voiture de Mme la marquise de Lucienne.

TOUS.

Que dit-il?

LE CHEVALIER, *entrant.*

La vérité. C'est la reine qui vous l'envoie.

TOUS.

La reine!

LE CHEVALIER.

Et moi, je vous apporte en même temps une bonne et une mauvaise nouvelle. Écoutez-moi. Le roi était à Paris, et j'avais promis solennellement de ne plus lui demander aucune faveur. Oui, mais à vous aussi, madame, j'avais juré de réparer ma faute. Je me rends donc avec audace auprès de sa majesté, et j'ose solliciter la grâce du marquis et la restitution de ses biens.

FRANÇOISE.

Oh! merci.

LE CHEVALIER.

Attendez, attendez. Je plaide votre cause avec chaleur, avec éloquence, et déjà je crois avoir triomphé; car, tandis que je parle, le roi écrit. — Avez-vous fini votre beau discours, monsieur? — Oui, sire. — Eh bien! lisez. Je m'empare du papier précieux; je crois tenir le pardon tant désiré! Hélas! le roi avait tracé ces mots: « Le chevalier partira immédiatement pour le Hâvre. »

TOUS.

O ciel!

LE CHEVALIER.

Je vous avouerai qu'un moment je fus étourdi, stupéfait; mais, par bonheur, la reine était là; épouse et mère, elle avoit compris votre malheur, et un mot d'elle me rendit mon courage. — Sire, ajoutai-je alors avec une rare intrépidité, j'ai ce que je mérite, vous me l'aviez promis; mais votre majesté n'avait pas dit qu'en me punissant elle me refuserait ma demande. Le roi sourit: la reine était à ses pieds; il ne put résister davantage. — Allons, puisque vous le voulez, dit-il, merci pleine et entière à ce pauvre marquis; mais nous maintenons notre arrêt contre vous, chevalier. Ainsi, vous le voyez, madame, je vous apporte en même temps une grâce et un exil: la grâce de votre mari, et l'exil du plus dévoué de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

Ah! monseigneur, que de reconnaissance! quel généreux sacrifice! (*Se retournant vers les gens de la Halle.*) Ma bonne Javotte, et vous tous, mes véritables amis, je vais vous quitter, mais jamais je n'oublierai les preuves d'intérêt que vous m'avez données. (*Avec malice.*) Quant à vous, monsieur Dondenne, approchez, approchez.

DONDENNE, *hésitant.*

Oui, madame la marquise.

FRANÇOISE.

C'est très-mal, c'est très-vilain d'être infidèle.

DONDENNE.

Oui, madame la marquise.

FRANÇOISE.

Tiens, Jeannette, je te le rends avec le bouquet qu'il m'avait donné. Tu ne m'en veux plus, ma commère?

JEANNETTE.

Oh! ben du contraire.

FRANÇOISE.

Et je te donne pour dot ma boutique, qui est la mieux achalandée du marché.

DONDENNE.

Avec plaisir, madame la marquise.

JONSAC, *s'approchant du chevalier.*

Monseigneur, on m'annonce votre chaise de poste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, on ne se fait pas attendre. Le Havre me réclame; maintenant c'est moi qui implore votre protection, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Oui, je demanderai votre grâce.

LE CHEVALIER.

Alors je suis tranquille, et je pars content (*Aux femmes de la Halle.*) Au revoir, mes joyeuses commères.

TOUTES.

Au revoir, Muguet, au revoir!

LE CHEVALIER, *à Françoise, d'un ton demi-grivois.*

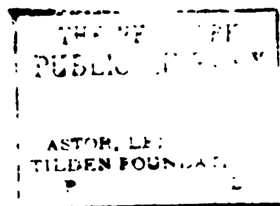
Et toi, poupon d'amour, ne vas pas m'oublier à la cour; soyons pas sournoise, belle Françoise.

FRANÇOISE, *même ton.*

Gentil Muguet, rassurez-vous, on pensera à vous, mon bijou.

Le chevalier se dispose à sortir. Grand mouvement. La toile tombe. L'orchestre reprend l'air de Halle: Quand on va boire à l'écu.

PARIS. — IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


PUBLIC
ASTOR, LE
TILDEN FOUN



Im de Lemercier, Benard et Cie

ODRY.

Rôle de Bilboquet dans les Saltimbanques.



ACTE III, SCÈNE X.

LES SALTIMBANQUES,

COMÉDIE-PARADE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Dumersan et Varin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 25 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BILBOQUET, saltimbanque	M. Odry.	JAQUOT, garçon d'auberge	M. Mayer.
ZÉPHIRINE, sauteuse	Mlle Esther.	MARGOT, fille d'auberge	Mlle Fleury.
ATALA, femme sauvage	Mlle Flore.	UN MAIRE	M. Georges.
GRINGALET, paillasse	M. Hyacinthe.	UN BRIGADIER	M. Manuel.
M. DUCANTAL, capitaliste	M. Rébard.	SAMSON, musicien	M. Samson.
SOSTHÈNE, son fils	M. Gabriel.	Gendarmes, Hommes et Femmes.	
Mme RONDON, aubergiste	Mme Vautrin.		

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier à la gauche du spectateur. (*Voyez à la fin de la pièce la note exacte des costumes.*)

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'auberge, à Lagny. Deux portes à gauche du spectateur. Une porte au fond. Dans un coin, à droite, une grosse caisse sur un chevalet, des cymbales dessus. Une échelle : un écriteau attaché sur un bâton, où on lit : « BILBOQUET, *saltimbanque*, ARRACHE LES DENTS ET AUTRES, VENT TOUX CE QUI CONSERNE SON NÉTAT »

SCENE PREMIERE.

Mme RONDON, JAQUOT, MARGOT.

Mme RONDON, *sortant de la première porte à gauche de l'acteur, et parlant à la cantonnade.*

Oui, monsieur, c'est convenu : six couverts dans une heure. En attendant, vous pouvez vous reposer; ma maison est tranquille : on n'y entend pas le moindre bruit. (*Criant.*) Jaquot! Margot! arrivez donc, lambins que vous êtes.

MARGOT, *arrivant en criant.*

Me voilà ! me voilà !

JAQUOT, *de même; il a une malle sur l'épaule.*

On y va!

Mme RONDON.

Il faut s'égosiller après vous!

JAQUOT.

J'apportais la malle de ce voyageur.

Mme RONDON.

Il repose, ne le dérangez pas; mettez-la dans ce coin.

JAQUOT, *posant la malle*.

Oh! qu'elle est lourde!

Mme RONDON.

Ce doit être un homme bien comme il faut! Ah! à propos, si l'on vient demander M. Bilboquet, vous m'appellerez tout doucement.

JAQUOT.

Qué drôle de bambocheur que ce père Bilboquet! On peut dire que c'est lui qu'est le plus amusant de toute la foire de Lagny.

Mme RONDON.

C'est bon! je vais à la cuisine donner des ordres pour le souper.

MARGOT *et* JAQUOT.

Tiens, voilà déjà ses artistes!

SCÈNE II.

ZÉPHIRINE, Mme RONDON, ATALA, GRINGALET, SAMSON.

Ils arrivent apportant avec eux leurs instrumens; Zéphirine tient le trombonne et une boîte, Atala une basse, Gringalet une chaise, un tapis, un cerceau, Samson la harpe. Ils rangent tous ces instrumens au fond du théâtre à droite.

ENSEMBLE.

AIR *du chœur du Chiffonnier*.

La déroute est complète,
L' public nous a chassés,
Et quant à la recette,
Nous sommes enfoncés!

Mme RONDON.

Comment, vous v'là déjà?

ATALA.

Ah! ne m'en parlez pas, madame Rondon! j'ai eu-z-une peur... je ne m'effraie pourtant pas facilement; mais j'ai cru que je me trouvérais mal. Donnez-moi un petit verre pour me remettre.

Mme RONDON.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ZÉPHIRINE.

C'est la faute de Gringalet.

GRINGALET.

C'est toujours ma faute! En attendant, j'ai sauvé la malle.

Il pose la malle à côté de l'autre.

ATALA.

Ce Gringalet est d'une bêtise démesurée.

GRINGALET.

Dam! je suis engagé pour ça. Trouvez donc un homme d'esprit qui vous fera le paillasse à six francs par mois!

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers*.

Ma mèr', quand j' sortis de ses bras,
Me lançant sur la scène,
M'habilla d'un' toile à mat'las :
C' n'est pas l' luxe qui m' gêne
Ell' m' dit : Mon enfant,
C'est par ton talent
Que j' voudrais que tu brillasses;
Car, grand ou petit,
C' n'est pas à l'habit
Qu'on reconnaît les paillasses.
On en voit de toute façon,
Car c'est un état libre.
Des grands paillasses prends leçon;
Garde bien l'équilibre :
Au temps où te v'là
On fait ce métier-là
Dans plus d'une belle place.
Et sur des trétaux,
Et dans *des bureaux*
On voit le vrai paillasse.

ATALA.

En public, c'est très-bien, sois bête tant que tu voudras; mais dans la vie civile, c'est différent. Vois plutôt moi; je suis femme sauvage à l'extérieur; est-ce que je le suis dans le particulier? Je mange des cailloux à la face du vulgaire; mais je n'en consomme aucunement dans le cours de ma vie privée.

GRINGALET.

Je vous rends la justice de dire que vous préférez le canard.

ATALA.

Et Zéphirine, notre premier sujet, qui chante comme une perle et danse comme un rossignol, tant qu'elle est sur la place, elle est remplie de souplesse et de sauts périlleux; elle a même des sourires très-agaçans! mais dans le sein de ses foyers, elle est chaste et pudique; elle tricotte des bas et raccommode toute espèce de choses.

Mme RONDON.

Mais tout ça ne dit pas ce qui vous est arrivé.

ZÉPHIRINE.

Une émeute! la foule qui s'est jetée sur nous, et puis les gendarmes par-dessus le marché.

ATALA.

Tant il y a qu'ils ont retenu le chef de l'entreprise; et ce pauvre Bilboquet gémit peut-être maintenant au violon de l'ordre public.

Mme RONDON.

Ah! mon Dieu! ce pauvre M. Bilboquet!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BILBOQUET.

BILBOQUET, *paraissant au fond*.

Me voilà, me voilà triomphant!

GRINGALET.

Not' maître!

ATALA.

Par quel hasard?

ZÉPHIRINE.

Par quel bonheur?

BILBOQUET.

Voilà! ouvrez les yeux, et écoutez le récit du saltimbanque.

Mme RONDON.

On disait que vous étiez en prison?

BILBOQUET.

Jamais!... Le saltimbanque est l'homme de l'indépendance.

Mme RONDON.

Mais le gendarme?

BILBOQUET.

Le gendarme est mon ami.

Mme RONDON.

Mais enfin, expliquez-vous.

BILBOQUET.

C'est la faute de Gringalet!... Il m'est arrivé ce qui peut arriver à tout le monde; à un pâtissier comme à un ministre... J'ai fait une boulette.

Mme RONDON.

Contez-nous donc ça!...

BILBOQUET.

Je me pavanais sur la place de Lagny, entouré de mes artistes et d'une assemblée charmante!... Atala, que voici, venait de se livrer aux exercices de la femme sauvage!... Elle avait dévoré un pigeon cru, que vous nous ferez cuire pour notre dîner.

Il le tire de sa poche et le donne à Mme Rondon.

ATALA.

A la crapaudine, s'il vous plaît.

BILBOQUET.

Elle avait avalé une multitude de cailloux!... Tiens, Gringalet, serre-les pour demain. (*Il les donne à Gringalet.*) Zéphirine avait paru à son tour, elle avait sauté par-dessus trois hommes qui n'y avaient vu que du feu, enfin, je m'offre aux yeux d'un public idolâtre; et je lui propose d'arracher sans douleur toutes les dents qui voudront bien m'honorer de leur confiance... Un villageois s'approche et m'ouvre son palais, dont je trouve les meubles fort délabrés, je lui dis: Mon brave homme, je ne suis point venu dans cette contrée pour déplanter des racines de buis... Ceci rentre dans l'agriculture... Cependant je m'apprête à défricher sa mâchoire avec la pointe d'un sabre, comme je l'exécute journellement. A la vue du bancal, le villageois prend la fuite... Il s'agissait de cinquante centimes, je dis à Gringalet: Rattrape-moi ce gaillard-là... Gringalet saisit un individu, le campe sur la chaise, et j'extirpe une molaire d'une entière blancheur... Le patient hurle... Je regarde, ce n'était plus mon villageois, c'était un jeune inconnu!... Son sang coule, on crie à l'assassin, je fais le moulinet avec mon bâton... Mêlée générale... La gendarmerie s'entrepose et m'empoigne au collet. Je vous avoue que dans le premier moment je me suis cru arrêté... Je l'étais en effet... Je crois même que j'allais en prison... lorsque dans une rue détournée, le brigadier, dont j'avais la veille dégraissé l'uniforme (un bienfait n'est jamais perdu), le brigadier me dit d'une voix qui n'appartient qu'à cette institution: Père Bilboquet, la politique étant étrangère à l'événement, je vous rends votre libre arbitre... Néanmoins à l'avenir ne vous trompez plus de dents, ou je vous y mets *dedans*... Farceur de brigadier!... C'était un calembourg!... Je lui tape sur le ventre.

GRINGALET.

Au calembourg?...

BILBOQUET.

Non, au brigadier, et je vole vers cette auberge, avec pas un sou dans ma poche, et un garrick prodigieusement victimé.

Mme RONDON.

C'est-à-dire en deux mots, que vous n'avez pas d'argent?

BILBOQUET.

Les murs de Lagny me sont fatals, je retourne dans la capitale...Gringalet, va préparer la charrette.

Mme RONDON.

Vous allez me payer votre dépense avant de partir!

BILBOQUET.

Donnez-moi une plume, je vais vous faire une traite sur mon banquier.

Mme RONDON.

De l'argent, ou je retiens vos effets!

BILBOQUET.

Vous ne le feriez pas... ô ma belle hôtesse!....

Mme RONDON.

C'est ce que vous verrez!

GRINGALET, *à part.*

Le plus souvent!... Je vais toujours mettre notre malle sur la charrette.

Il la prend et sort.

BILBOQUET.

Ma chère madame Rondon, je vous trouve bien arriérée.

Mme RONDON.

Pardine, avec vous on l'est toujours, arriérée.

BILBOQUET.

Ce mot me suffit, je reste pour vous obliger.

Mme RONDON.

Et je ne vous perdrai pas de vue.

Elle sort.

SCÈNE IV.

ZÉPHIRINE, BILBOQUET, ATALA.

BILBOQUET.

Mes enfans, mes chers associés, tout n'est pas rose dans la vie!... tout n'est pas jasmin dans notre profession.

ATALA.

Je le crois fichtre bien!

ZÉPHIRINE.

Bah! il y a de bons jours, il y en a de mauvais; il faut prendre le temps comme il vient.

BILBOQUET.

Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est consolante.

ATALA.

En attendant, nous n'avons pas soupé.

BILBOQUET.

On ne soupe plus dans la bonne société.

ATALA.

Mais on dîne?

BILBOQUET.

Jamais! c'est mauvais genre!

ZÉPHIRINE.

Nous déjeûnerons mieux demain matin.

BILBOQUET.

O Zéphirine! ô ma pupille! en voilà des principes... C'est avec ça que je l'ai nourrie jusqu'à présent; tu comprends la vie d'artiste, tu es mon bijou, et j'ai joliment bien fait de te recueillir à l'âge de six ans!

ZÉPHIRINE.

Oh! je ne l'ai pas oublié!

BILBOQUET.

Ça m'étonne fort peu!...Ta nourrice venait de te fouetter; ça t'est resté dans la tête!... Tu pleurais à grosses gouttes... Je n'avais pas de mouchoir... C'est du luxe!... oh! le luxe! jamais de luxe!... Fi le luxe!... ce qui fait que j'essuyai tes larmes avec le pan de mon garrick, c'est encor le même; il paraît que tes père et mère étaient un peu en retard pour les mois de nourrice... Depuis cinq ans ils n'avaient rien payé, tout compris, je demandai à la tienne, à ta nourrice, la permission de t'emporter... Cette femme, qui t'aimait beaucoup, y consentit facilement; je te pris dans mes bras et je t'adoptai, car le saltimbanque a des entrailles.

ALTALA.

V'là justement pourquoi je voudrais souper!...

BILBOQUET.

Atala, vous m'obligeriez d'aller vous coucher. Je vais rêver aux moyens de sortir de cette infâme hôtellerie, et donner un coup d'œil à nos paquets... Personne ne me dégotte pour les paquets.

ATALA.

Et moi, je vais à la cuisine tâcher de me chiper un bouillon... l'estomac me tire, me tire!

BILBOQUET.

AIR *du Philtre*.

Par les soins d' Gringalet,
A l'instant la charrette
S'apprête,
Moi, sans caquet,
Je vais au fait,
Car Bilboquet
Est l'homme du paquet.
Au public il en fait.
Chaque jour sa recette
Est parfaite.
Tant qu'il vivra,
Il en fera,
Et le badaud le gobera.

ENSEMBLE.

Au public il en fait :
Chaque jour sa recette
Est parfaite.
Tant qu'il vivra
Il en fera,
Et le public le gobera.

Ils sortent.

SCÈNE V.

ZÉPHIRINE, *seule.*

Enfin, me voilà seule, et je puis un peu réfléchir à ce grand gamin qui me suit partout... Depuis huit jours il ne me quitte pas plus que mon ombre; il est joliment tenace, et bien certainement il a des intentions... Son extérieur n'est pas repoussant, il a des gants et des dessous de pied.

SCENE VI.

SOSTHÈNE, ZÉPHIRINE.

SOSTHÈNE, *tenant un mouchoir sur sa joue.*

La voilà! c'est elle!

ZÉPHIRINE.

Il a surtout un air bête qui prévient en sa faveur.

SOSTHÈNE.

Elle est seule, abordons-la.

Il s'avance.

ZÉPHIRINE.

Ah! c'est lui!...

SOSTHÈNE.

O ma demoiselle! voilà un C'est lui qui me fait bien plaisir! ce C'est lui prouve beaucoup de choses... quand on dit C'est lui, c'est comme si on disait... je crois même que c'est plus fort.

ZÉPHIRINE.

Je conviens, monsieur, que malgré moi je vous ai remarqué; il l'a bien fallu, vous êtes toujours là, au premier rang... vous me fixez sans cesse.

SOSTHÈNE.

Oh! c'est vous qui me fixez.

ZÉPHIRINE.

Moi! par exemple!

SOSTHÈNE.

Je prends le mot dans un autre sens.

ZÉPHIRINE.

C'est égal! ce n'est pas une raison pour venir comme çà... car enfin, monsieur, qui êtes-vous? quelles sont vos vues?

SOSTHÈNE.

C'est juste. Sosthène Ducantal, fils d'un riche capitaliste qui a de l'aisance.

ZÉPHIRINE.

Mais pourquoi donc vous cachez-vous la figure?

SOSTHÈNE.

Ce n'est rien! une légère fluxion... une dent qu'on m'a dérobée...

ZÉPHIRINE.

O ciel!... quoi, monsieur, c'est vous qui tout-à-l'heure...

SOSTHÈNE.

Oui, mademoiselle; c'est moi qui tout-à-l'heure... c'est à moi que M. Bilboquet vient d'arracher une molaire avec accompagnement de gencive et de clarinette.

ZÉPHIRINE.

Pauvre jeune homme!

SOSTHÈNE.

Est-ce que c'est bien enflé?

ZÉPHIRINE.

Mais non! ce n'est pas sensible.

SOSTHÈNE.

Oh! si fait, ça l'est beaucoup... Que ne l'êtes-vous autant! que ne l'es-tu autant, ma Zéphirine!

ZÉPHIRINE.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que ce ton-là, et à qui croyez-vous parler?

SOSTHÈNE.

Mademoiselle, je n'ai qu'un mot à vous dire : Je n'avais jamais aimé avant cette fois-ci; je vous ai vue à Meaux par hasard, et je me suis dit : C'est fini, je n'irai pas en voir d'autres. Malheureusement j'étais avec mon papa... un père que j'ai et qui voulait m'emmener je ne sais où... ça me gênait, et je l'ai lâché sur la foire pendant qu'il regardait les bêtes où il me cherche peut-être encore. J'ai quitté Meaux, je suis venu à Lagny à votre poursuite, et je peux me vanter d'avoir fait plusieurs singeries dans le but de votre connaissance... d'abord, j'ai détérioré mes vêtemens pour les faire dégraisser par votre papa...

ZÉPHIRINE.

Ce n'est pas mon père, monsieur, c'est mon tuteur.

SOSTHÈNE.

Soit! par votre tuteur. J'ai les poches pleines de rouleaux d'eau de Cologne, de boites d'opiat et de pierres à détacher... encore pour séduire votre papa.

ZÉPHIRINE.

C'est mon tuteur, monsieur.

SOSTHÈNE.

Soit! votre tuteur. Et quand vous faisiez la quête, Zéphirine, combien de pièces plus ou moins blanches j'ai versées dans votre tasse!... et la récompense de tout ça, vous le voyez... tandis que je vous admirais la bouche béante et les mains sur mes poches... vous savez le reste.

ZÉPHIRINE.

Mais enfin, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse?

SOSTHÈNE.

Que j'y fasse? que j'y f...? mais tout, mais tout, Zéphirine, car à présent je suis décidé à vous offrir... voyons, qu'est-ce qu'on pourrait bien vous offrir?

ZÉPHIRINE.

Monsieur, ce n'est pas l'intérêt... avant tout il faut se connaître... Mais à présent retirez-vous, car si on nous trouvait ensemble...

Elle le repousse.

SOSTHÈNE *se recule et se trouve à sa gauche.*

Non, non, je ne m'en irai pas comme ça... au surplus j'éprouve le besoin de tomber à vos genoux (*il tombe à genoux*), et j'y tombe.

ZÉPHIRINE.

Mais finissez donc! relevez-vous.

SOSTHÈNE.

Jamais!

SCENE VII.

ZÉPHIRINE, BILBOQUET, SOSTHÈNE.

BILBOQUET.

Un homme aux pieds de Zéphirine!

Sosthène se relève et se tient droit, son chapeau à la main.

ZÉPHIRINE.

Ah! mon Dieu! je vous le disais bien!

BILBOQUET.

Petit gueux! qui que tu sois, je devrais vous flanquer une danse.

ZÉPHIRINE.

Arrêtez! monsieur est le jeune homme à la dent.

BILBOQUET.

Quoi, vous seriez... Couvrez-vous donc, je vous en prie.

SOSTHÈNE, *remettant son chapeau.*

Au fait, il me semble que c'est moi qui aurais le droit de crier.

BILBOQUET.

Vous y teniez donc bien à votre dent?

SOSTHÈNE.

C'est-à-dire, c'est elle qui tenait ferme... avec ça que j'ai passé l'âge où elles repoussent.

BILBOQUET.

Jeune affligé, voici votre canine... (*Il la lui rend.*) Je suis incapable de vous en faire tort.

SOSTHÈNE, *la serrant dans du papier.*

La belle avance, à présent!

BILBOQUET.

Ça se remet! et, si vous voulez, avec un pivot, sans douleur...

SOSTHÈNE.

Merci! vous dites aussi que vous les arrachez sans douleur.

BILBOQUET.

C'est la vérité... je n'éprouve aucune douleur.

SOSTHÈNE.

Je crois bien!

BILBOQUET.

Cessons ce langage et revenons aux pieds de Zéphirine. Que faisiez-vous dans cette posture de cordonnier?

ZÉPHIRINE.

Monsieur me disait des choses fort honnêtes... qu'il m'aimait depuis huit jours et qu'il se ruinait en achetant tout ce que vous débitez sur la place.

BILBOQUET.

Ce récit est-il véridique?

SOSTHÈNE.

A preuve que voilà vos paquets, vos fioles qui me gênent visiblement.

Il les tire de sa poche.

BILBOQUET.

Rendez-les-moi .. histoire de vous en débarrasser! Zéphirine, serre-les dans la boîte. J'espère, jeune homme, que nous me continuerez votre pratique. Mais, respect à ma pupille, vous n'avez pas le fol espoir que je vous la jette à la tête?

SOSTHÈNE.

Pourquoi pas? je ne peux rien recevoir à la tête de plus agréable qu'elle.

BILBOQUET.

Ce drôle est amusant! Jeune banquiste, tu vois dans Zéphirine une enfant mystérieuse dont l'avenir est gros de je ne sais quoi... il se peut qu'elle ait un jour des châteaux qu'elle fera paver en bitume.

SOSTHÈNE.

Au fait, quand on ne connait pas son père, on ne sait pas de quoi on peut être la fille.

BILBOQUET.

Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est consolante! A propos, mauvais sujet, tu ne me parles pas de tes intentions; je ne les vois pas venir tes intentions.

SOSTHÈNE.

Dam! je n'en ai qu'une, c'est d'aimer Zéphirine, de l'aimer toujours!

BILBOQUET.

Toujours!... Je connais cette banque, je connais toutes les banques... excepté la Banque de France; et moi aussi j'en ai eu des amours; j'ai eu des femmes qui me passaient leurs doigts dans mes blonds cheveux; il y en avait une surtout! un ange, un véritable ange!

AIR *de Loysa Puget.*

Le nom de l'ange que j'aime
Est un mystère, un secret;
Mais j' m'en vais vous l' dir' tout d' même:
C'est Françoise qu'ell' s'appelait.
Oui, Françoise, c'est son nom, le voilà!
Nous avons beaucoup d'ang's de c' nom-là.
O toi qu' j'aim'rai ma vie entière,
Tu m'as quitté pour un Anglais...
Es-tu sylphide, es-tu portière?
Es-tu marchande de balais?
Le nom de l'ange que j'aime
Pour vous n'est plus un secret...
Car je viens d' vous l' dir' moi-même...
C'est François' qu'elle s'appelait;
Oui, François', c'est son nom, le voilà.
Trouvez-en un plus beau qu' celui-là.

SOSTHÈNE, *à Zéphirine.*

Il roucoule bien, votre papa. (*Se reprenant.*) Votre tuteur, soit. (*A Bilboquet.*) Ah! elle s'appelait Françoise?

BILBOQUET.

Oui; elle était figurante à la Porte-Saint-Martin. Nous répétions souvent le mot toujours! nous disions toujours presque tous les jours... et cependant un beau jour..

SOSTHÈNE.

Oh! vous ne connaissez pas ma fidélité: On parle du lierre, le lierre est un papillon auprès de moi! Je m'attache à Zéphirine, je la suivrai malgré tout le monde; quand je devrais m'engager dans votre troupe!

BILBOQUET.

Tu veux te faire saltimbanque? présomptueux! Quel talent as-tu!

SOSTHÈNE.

Plaît-il?

BILBOQUET.

Quel talent as-tu?... c'est-à-dire, quel talent que vous avez? .. as-tu composé des romans ou de la pâte pectorale?

SOSTHÈNE.

Je joue un peu du violon!

BILBOQUET.

Un peu, ce n'est guère! Es-tu de la force de Paganini?

SOSTHÈNE.

Je ne sais pas où il demeure.

BILBOQUET.

Ça suffit; je t'annoncerai comme son élève.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme RONDON, *ensuite* ATALA, GRINGALET *et* SAMSON.

Mme RONDON.

Voyons, père Bilboquet, videz-moi le plancher; on va mettre ici le couvert pour ce riche voyageur.

BILBOQUET.

Il y a un riche voyageur?

Mme RONDON.

Sans doute, dans cet appartement.

BILBOQUET.

Fameux! Ce voyageur, que je présume étranger, doit aimer les arts; tous les Anglais aiment les arts; nous allons lui décerner un concert. (*Il appelle.*) Gringalet! Atala! prenez vos instrumens.

Atala, Bilboquet et Samson accourent et placent les instrumens.

Mme RONDON.

Par exemple! ne vous avisez pas de le déranger!

BILBOQUET.

Madame Rondon, je vous dois un grand nombre de centimes; laissez-moi gagner quelques décimes.

Mme RONDON.

Ah! si c'est pour me payer...

BILBOQUET.

Avez-vous un violon? Qui est-ce qui a un violon?

Mme RONDON.

Tenez! celui du ménétrier qui est pendu derrière la porte.

Elle sort.

BILBOQUET.

Jeune homme, emparez-vous de ce sabot, et toi, Zéphirine, prends ton harpe.

Ils se placent en ligne diagonale: Sosthène avec le violon, Zephirine avec la harpe, Bilboquet derrière la grosse caisse, Atala avec sa basse, Gringalet avec le trombonne, Samson avec la clarinette. Gringalet met les parties de musique par terre devant chacun.

ZÉPHIRINE, *bas à Sosthène.*

Quoi! vous consentez?...

SOSTHÈNE, *de même.*

A tout! pour ne pas vous quitter.

ZÉPHIRINE.

Il est très-gentil!

BILBOQUET.

Ma pupille va vous donner son la; Zéphirine, donne-lui ton la.

Elle pince une corde.

SOSTHÈNE, *jouant faux.*

Oh! je crois que nous sommes d'accord.

BILBOQUET.

Très-bien! attaquons ensemble.

L'orchestre exécute le commencement de la marche des Tartares de Lodoïska, que les saltimbanques sont censés jouer.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUCANTAL.

DUCANTAL, *sortant de la première porte à gauche et poussant Sosthène.*

Sacrebleu! qu'est-ce qui me donne un charivari?

BILBOQUET.

Un charivari!

SOSTHÈNE.

Ciel! mon père! le père que j'ai...

DUCANTAL.

Mon fils!

BILBOQUET.

Comment, petit gueusard, tu es le fils de cet Anglais?

DUCANTAL.

Que faites-vous donc ici, monsieur, parmi ces bohémiens?

BILBOQUET.

Mylord, ne crions pas.

DUCANTAL.

Voilà donc la société que tu hantes! tu abandonnes ton père qui est enrhumé pour courir après une sauteuse!

BILBOQUET, *passant près de Ducantal.*

Sauteuse! le mot est un peu leste.

DUCANTAL.

Et vous, homme de rien, ou de bien peu, qui débauchez des fils de famille; prenez garde que je ne vous livre à l'autorité compétente.

BILBOQUET.

Sapristi! nous allons rire; c'est moi qui vais porter plainte.

DUCANTAL.

Vous?

BILBOQUET.

Oui, moi! famille d'acrobates!... Ton fils a des qualités, mais c'est un polisson; c'est lui qui vient corrompre ma pupille, c'est lui qui m'a fait manquer ma recette; je vous attaque en dommages et intérêts!

DUCANTAL.

Cet homme a travaillé chez un avoué!

BILBOQUET.

Une recette magnifique! Je demande six mille francs de dommages et intérêts.

SOSTHÈNE, *bas à Bilboquet.*

Ne lui dites pas que j'ai perdu une dent.

DUCANTAL.

En voilà assez! rentrez, monsieur; rentrez, fils indigne de l'être, je vais vous renvoyer à Paris sur-le-champ!

SOSTHÈNE.

A Paris!

DUCANTAL.

Suivez votre papa.

SOSTHÈNE, *bas à Bilboquet.*

J'irai vous voir à Paris; donnez-moi votre adresse.

BILBOQUET, *avec importance.*

Jeune homme, ça ne se passera pas ainsi; entre gens d'honneur... vous m'entendez? voici ma carte: Bilboquet, rue des Deux Boules.

DUCANTAL.

Une provocation! c'est trop fort!

BILBOQUET.

Approche donc! approche donc, grand funambule!

Air *des Cavaliers.*

Devant l' tribunal je t'appelle,
Car ton fils n'est pas délicat.
Je ne vois qu' la correctionnelle
Pour punir ce grand scélérat.

DUCANTAL.

Devant l' tribunal il m'appelle,
Cet homme est fort peu délicat.
Je ne vois qu' la correctionnelle
Pour punir un tel scélérat.

TOUS.

Devant l' tribunal il l'appelle,
Car son fils n'est pas délicat.
Je ne vois qu' la correctionnelle
Pour punir ce grand scélérat.

Ducantal et Sosthène entrent dans la chambre.

SCÈNE X.

ZÉPHIRINE, Mme RONDON, BILBOQUET, ATALA, GRINGALET, SAMSON, *au fond.*

Mme RONDON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? une dispute!... Voilà encore une jolie affaire; vous discréditez ma maison.

BILBOQUET.

C'est juste! nous ne pouvons pas y rester plus long-temps... Partons!

Mme RONDON.

Partir sans payer!

BILBOQUET.

Nous faisons la méchante avec des fidèles pratiques...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SOSTHÈNE, *rentrant par le fond.*

SOSTHÈNE, *entre Bilboquet et Mme Rondon.*

Me revoilà!

ZÉPHIRINE.

C'est vous, monsieur Sosthène!

SOSTHÈNE.

Oui; mon père m'a enfermé dans une chambre, mais j'ai sauté par la fenêtre pour venir vous rejoindre.

Mme RONDON.

En tous cas, si vous ne payez pas, je retiendrai votre malle.

SOSTHÈNE.

Comment, vous êtes dans l'embarras?... Combien doivent-ils?

Mme RONDON.

Quinze francs, pour trois jours de nourriture et de logement.

BILBOQUET.

Une misère.. je vais...

SOSTHÈNE.

Non, non, laissez donc, voilà les trois pièces rondes.

Il paie; Mme Rondon se retire au coin à gauche.

ZÉPHIRINE.

Ah! monsieur Sosthène, que de remercîmens!

BILBOQUET.

Oh! oui, voilà un trait! O jeune France! ô jeunesse plein d'avenir; que tu es belle, quand tu as de l'argent dans ta poche! (*A Sosthène.*) C'est quinze francs que je vous dois... jamais je ne m'acquitterai envers vous.

ATALA.

A présent le chemin est libre, filons.

SOSTHÈNE.

Je pars avec vous.

BILBOQUET.

Sans adieu, aimable hôtesse; si jamais je reviens à Lagny, vous n'aurez pas besoin de feu pour faire la cuisine.

Mme RONDON.

Comment ça?

BILBOQUET.

C'est une manière de dire qu'il fera extrêmement chaud.

Mme RONDON.

Bon voyage, farceur!

BILBOQUET.

Gringalet, ne laisse rien traîner.

GRINGALET.

Cette malle est-elle à nous?

BILBOQUET.

Elle doit être à nous.

CHOEUR.

AIR *de la Dame blanche.*

Partons, partons,
Mettons-nous en voyage. } *bis.*

BILBOQUET.

AIR : *Un jeune troubadour.*

Comme le troubadour
Je me mets en voyage ;
De mon simple bagage
Me chargeant sans détour.
Sans voiture à vapeur...
Faisant le saut de carpe,
Et ma chaise et ma harpe
Se croisent sur mon cœur.

Pendant le couplet de Bilboquet, ils se sont chargés de leurs instrumens, ils défilent devant le public en chantant le chœur; Bilboquet, le premier, portant la chaise sur sa tête et la harpe de la main droite; Zéphirine le suit avec la boîte et le trombone; Atala avec sa basse et l'échelle; Gringalet porte sur son dos la grosse caisse, d'une main le tableau de Bilboquet, de l'autre la malle; Samson porte le reste; Sosthène les suit avec son violon.

CHOEUR.

Partons, partons,
Mettons-nous en voyage;
Emportons notre bagage
Et nos effets sur notre dos.

Ducantal accourt, il saisit son fils au passage, et l'entraîne; Sosthène envoie à Zéphirine des baisers d'adieu et de désespoir. — Tableau.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur des saltimbanques. Une mauvaise chambre mal garnie. Une porte à droite, une à gauche, deux au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉPHIRINE, ATALA.

Au lever du rideau, Atala, en camisole du matin, raccommode un pantalon d'arlequin; Zéphirine, de l'autre côté, en corset et un madras sur la tête, savonne dans une terrine sur un tabouret.

AIR : *Vivent les plaisirs de la table.* (Tourlourou.)

ENSEMBLE.

Nous somm's ici femm's de ménage,
L' travail occup' tous nos instans...
La couture ou le savonnage,
Voilà tous nos délassemens.

ATALA.

Toujours à l'attache...
Nous avons vraiment
Un' conduit' sans tache.

ZÉPHIRINE

Nous n'avons qu' ça d' blanc.

REPRISE.

Nous somm's ici femm's de ménage,

ATALA.

Eh bien! Zéphirine, ton savonnage avance-t-il? les collerettes de paillasse, les chemisettes espagnoles, ça reprend-il de la fraîcheur sous le coup de savon?

ZÉPHIRINE.

Ne m'en parlez pas; j'en ai les bras cassés.

ATALA.

Et moi je tombe de défaillance; je n'ai encore rien pris de ce matin.

ZÉPHIRINE.

Je ne pourrai pas faire aujourd'hui mes exercices.

ATALA.

Ne va pas faire relâche par indisposition, nous ne sommes pas assez riches pour ça; tu n'es qu'une pauvre fille, vois tu, quoi qu'en dise Bilboquet; il te promet toujours des parens dorés sur tranches. Mais, en attendant, il faut trimer sur la place pour battre monnaie.

ZÉPHIRINE.

C'est vrai que M. Bilboquet a toujours des idées romanesques. Voilà mon blanchissage terminé; faut que je repasse à présent.

Elle prend ses fers sur un petit réchaud.

ATALA.

Et moi, j'ai remis une pièce à l'habit d'arlequin de Bilboquet; son pantalon est comme sa bourse : ça manque de fonds.

ZÉPHIRINE.

Oui, nous ne sommes pas millionnaires; voilà ce qui me sépare beaucoup de M. Sosthène. Depuis deux jours que nous sommes à Paris, nous ne l'avons pas encore vu. Ah! c'est fini, je ne veux plus y penser.

ATALA.

Pourquoi ça? Tous les jours on voit une jeune artiste devenir l'épouse d'un capitaliste.

SCÈNE II.

Les Mêmes, GRINGALET.

GRINGALET.

Qu'est-ce qui devient l'épouse d'un capitaliste? Est-ce vous, la femme sauvage?

ATALA.

La femme sauvage!... Que cet animal-là est grossier dans son verbe.

GRINGALET.

Bon! v'là que j'ai un verbe à présent. Vos invectives commencent à me juguler, et si ce n'était mamzelle Zéphirine...

ATALA.

Quoi? est-ce qu'il aurait des idées ce grand bête-là?

GRINGALET.

Ah! oui, que j'en ai.

Il agace Zéphirine.

ZÉPHIRINE.

Voulez-vous finir, ou je vous applique mon fer chaud sur les mains.

GRINGALET.

Ne plaisantons pas avec des armes à feu.

ATALA.

Voyons, grand lâche, travaille tes exercices, essaie tes équilibres, tu les manques toujours. Avant-z-hier tu avais une chaise sur le bout du nez, et tu l'as laissée tomber sur le schako d'un soldat du sixième.

AIR de *Céline*.

Tu ne f'ras jamais rien qui vaille,
D'étr' maladroit tu peux t' vanter!
Cependant un' chaise de paille
N'est pas difficile à porter.

GRINGALET.

Vous en parlez bien à votre aise,
Pour moi, j'en suis importuné!
J'ai toujours pensé qu'une chaise
N'était pas faite pour le né.
Je soutiens encor qu'une chaise
N'a jamais été faite pour le né.

ATALA.

Tu lui as tout abîmé son pompon à ce fantassin.

GRINGALET.

Le grand malheur! Mais vous avez un faible pour les tourlouroux.

ATALA.

Ce sont de jeunes Français.

GRINGALET.

Oh! la patrie n'y fait rien; et pourvu qu'ils vous paient des châtaignes...

ZÉPHIRINE.

Voyons, Gringalet, travaillez donc.

ATALA.

Ah ça! mais M. Bilboquet se fait bien attendre. Il est allé à la halle chercher des provisions pour la semaine.

GRINGALET.

C'est ça! des pommes de terre et des haricots: deux légumes peu divertissantes.

ATALA.

Tu mangeais donc des ortolans aux Enfans-Trouvés où t'es venu au monde?

GRINGALET.

C'est ce qu'on verra plus tard. Je suis venu au monde avec une marque : un manche de gigot sur le sein droit; mon père devait être boucher. Tout me porte à croire que je suis boucher de naissance.

SCÈNE III.

Les Mêmes, BILBOQUET, *un panier sous le bras et portant un chat dans une cage d'osier.*

AIR *des Saltimbanques.*

BILBOQUET.

Voilà, voilà ce Bilboquet
Qui partout roul'
Sa boule!

Continuant l'air.

Tra la la la! vive la joie et les pommes de terre!

GRINGALET.

J'en étais sûr!

ZÉPHIRINE.

Bonjour, monsieur Bilboquet.

BILBOQUET.

Bonjour, cher amour!

ATALA.

Enfin nous allons déjeuner!

BILBOQUET.

Oh! vous, Atala, vous ne savez que manger.

ATALA.

C'est une science que je n'ai pas apprise chez vous. Voyons ce qu'il y a dans le panier?

BILBOQUET, *tirant quelque chose du panier.*

Voici pour deux sous de fromage d'Italie; tâchez d'apaiser avec ça vos appétits frugivores.

ATALA.

Il n'y a que ça?

BILBOQUET.

Mes enfans, les temps sont durs; les entreprises dramatiques sont dans le marasme, et l'indifférence du public a tué l'art. O l'art! ô l'art! où se foure-t-il ce coquin-là?

GRINGALET.

Et si la recette ne va pas ce matin, avec quoi dînerons-nous?

BILBOQUET.

Misérable! tu doutes de la providence; tu es un athée! Et quand elle te laisserait mourir de faim, la providence, elle en a le droit, ça ne te regarde pas.

GRINGALET.

Ça dépend des idées!

BILBOQUET.

Calme-toi. (*Prenant la cage où est le chat.*) Nous avons des ressources...

ATALA.

Qu'est-ce que c'est que ce particulier-là?

BILBOQUET.

C'est un artiste: un camarade de Polichinelle, un pensionnaire de mon ami Cabochard. Car j'ai été le voir, ce saltimbanque, ce cher confrère, il n'est pas heureux non plus. Il avait formé une société en commandite pour l'extirpation des cors; il avait même beaucoup d'actionnaires parmi les bottiers: mais cette entreprise péchait par sa base. Bref, Cabochard est en déconfiture; il a manqué...

ATALA.

De combien manque-t-il?

BILBOQUET.

Il manque de tout... et le reste est pour ses créanciers. Aussi, moi j'ai répondu pour lui: j'ai engagé ma signature.

ATALA.

Eh bien! c'est joli? et si on vous poursuit?

BILBOQUET.

Si on me poursuit, je sais bien qu'est-ce qui sera attrapé! Mais laissons ce discours; j'ai à vous dire des choses plus *majores*, des choses qui... je vais vous conter ça. Moi je m'abstiens de nourriture; je n'ai pas plus faim que le jour de ma naissance.

ZÉPHIRINE.

C'est donc bien intéressant ce que vous avez à nous dire?

BILBOQUET.

C'est palpitant d'intérêt; faites silence et prêtez-moi vos ouïes. J'étais au marché des Innocens à marchander une énorme carpe que j'achèterai la semaine prochaine. Tout-à-coup, qu'est-ce que je vois? une Normande avec un grand bonnet, qui me regarde, me prend par le bras et qui me dit: Quoi, c'est vous? Je lui réponds: Oui, c'est moi! —Vous ne me remettez pas? —Jamais! —Regardez-moi donc, la nourrice! Je m'écrie à mon tour: Quoi, c'est vous? Elle me repond: Oui, c'est moi! Et elle ajoute cette phrase remplie de bon sens: J'ai bien des choses à vous dire. — Parlez, que je lui dis; mais la rue n'est pas commode pour causer, entrons chez le marchand de vin. Elle adopte cette ouverture, et nous entrons. Elle fait venir du vin à quinze, des côtelettes aux cornichons..... un déjeuner de Balthasar!

AIR: *Patrie, honneur.*

Un' fois assis à ce joli repas,
J'lui dis: Ma chèr', mes oreilles sont prêtes.
Parlez toujours, allez, n'vous gênez pas,
Pendant c' temps-là je mang'rai des côt'lettes.
Elle a parlé deux heur's, sans contredit,
Voilà pourquoi je n'ai plus d'appétit.

GRINGALET.

Quel nourrice que n'était est-ce que c'était la mienne?

BILBOQUET.

Plus souvent! c'était celle de Zéphirine, qui m'a révélé une foule d'incidens. D'abord un monsieur bien mis, habit noir, qui s'est présenté chez elle et s'est informé de la petite fille; aveu de cette femme mêlé de pleurs et de sanglots; départ de la nourrice pour Paris; recherche dans cette ville du nommé Bilboquet; rencontre inattendue avec ce dernier, non loin d'une carpe; enfin Bilboquet remet son adresse à la nourrice, et voilà la chose!

ATALA.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BILBOQUET.

Ce que ça prouve? un monsieur bien mis qui cherche un enfant, ce que ça prouve? — Je m'en vais me promener aux Champs-Élysées.

ZÉPHIRINE.

Vous croyez que c'est mon père?

BILBOQUET.

Oui, ma Zéphirine, l'habit noir, c'est ton illustre auteur! un père cousu de trésors, et j'attends sa visite d'une minute à l'autre.

ZÉPHIRINE.

Tiens, tiens! ça me fait un drôle d'effet!

BILBOQUET, *ému*.

Et à moi donc? hélas!

ZÉPHIRINE.

Vous soupirez?

BILBOQUET.

Je vais peut-être me gêner pour soupirer... O ma pupille! ô mon élève! il faudra me séparer de toi; je sens une pleur dans mon œil.

ZÉPHIRINE.

Ma foi, ça ne me fait pas grand plaisir non plus; ce père-là me fait presque peur; quand on n'a pas l'habitude d'en avoir... et puis, où va-t-il me conduire? dans le monde peut-être, où je ne serai guère à mon aise; on dira toujours: Vous voyez bien cette petite femme qui fait de l'embarras? elle a été saltimbanque. Eh bien! oui, je l'ai été; après?

AIR *de Joseph.*

A peine au sortir de l'enfance,
Six ans tout au plus je comptais
Je suivis avec confiance
Un saltimbanque! et sans regrets.
Avec lui j'ai donc, à la ronde,
Sauté toujours honnêtement!
Combien de femmes dans le monde
Ne pourraient pas en dire autant. } *Bis en chœur.*

BILBOQUET.

Musique du père Méhul!

GRINGALET.

C'est égal ! si j'avais un père, moi, j'en serais pas fâché.

BILBOQUET.

J' crois ben, toi, tu n'as pas de cœur. Zéphirine, la nature te réclame ! je ne peux pas te refuser à la nature. Va mettre un bonnet ; je veux te présenter à l'homme bien mis dans une attitude convenable. Toi, Gringalet, va t'occuper de tes équilibres. Quant à moi, je vais passer mon frac, pour recevoir le père noble.

AIR *de Gustave.*

Les pèr's sont des amis
Donnés par la nature :
Quel favorable augure,
Quand ce père est bien mis !

ENSEMBLE.

Les pèr's, etc.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

ATALA, ZÉPHIRINE.

ATALA.

Voilà ton roman qui prend une fameuse tournure... Un père en habit noir... mazette ! ce n'est pas de la petite bière. J'espère, Zéphirine, que dans l'opulence tu penseras à tes camarades dans la panne.

ZÉPHIRINE.

Oh ! nous n'en sommes pas encore là ; cependant, si c'était vrai, je pourrais peut-être épouser M. Sosthène.

ATALA.

Tu pourrais même en épouser un plus beau !

ZÉPHIRINE.

Oui, mais c'est que celui-là m'aime bien !

ATALA.

Oh ! il t'aime ! c'est-à-dire qu'il a une idée comme on en a pour une femme de théâtre, comme il aurait pu en avoir pour moi.

AIR : *Voulant par ses œuvres.*

Il suffit qu'on soit sur les planches
Pour avoir des adorateurs :
Les plus noir's paraissent les plus blanches,
Les pâl's ont les plus bell's couleurs,
Dans l'binoq' la vue est charmée ;
Fard, coton, tout ça paraît peu :
Et l' plus malin n'y voit qu' du feu
Lorsque la rampe est allumée.

ZÉPHIRINE.

Eh ! tenez, le voici !

SCÈNE V.

ZÉPHIRINE, SOSTHÈNE, ATALA.

SOSTHÈNE.

C'est moi ! c'est moi !... Pardon, si je ne vous souhaite pas le bonjour, mais vous êtes nichées si haut.

Il se jette sur une chaise.

ZÉPHIRINE, *s'asseyant près de lui.*

Oui, vous êtes tout essoufflé,

SOSTHÈNE.

Zéphirine, vous me voyez dans un état à fendre le granit.

Attala prend aussi une chaise.

ZÉPHIRINE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

SOSTHÈNE.

Il y a que mon père me contrarie d'une façon mesquine ; il veut m'éloigner de Paris ! Voilà le projet qu'il roule sous son chapeau de soie.

ZÉPHIRINE.

Ah ! mon Dieu !

SOSTHÈNE.

Au point que tout-à-l'heure il m'a donné soixante francs.

ATALA, *s'approchant.*

C'est pas mauvais ça !

SOSTHÈNE.

Oui, c'était bien ; j'ai même dit : Merci, papa. Mais voici où j'ai vu l'intention de m'éloigner ; il ajoute d'une voix forte : « Tu vas partir tout de suite ; je t'envoie à Rouen chez un notaire de mes amis, où tu apprendras à sauter les ruisseaux. » Je veux regimber ; il me saisit avec un poignet que je ne m'attendais pas à trouver en lui, et il m'entraîne aux messageries.

ATALA.

Laffitte et Caillard ?

SOSTHÈNE.

Oui ; il est clair que c'était pour m'éloigner, et je serais maintenant en pleine Normandie, si la voiture ne s'était pas arrêtée à la barrière ; je demande à descendre pour des motifs qui ne souffrent pas de retard ; on s'empresse de m'ouvrir et je me sauve. Hein ! qu'en dites-vous ? il n'y a pas de doute qu'il voulait m'éloigner.

ZÉPHIRINE.

Monsieur Sosthène, il faut obéir à votre père.

SOSTHÈNE.

Non, Zéphirine, la piété filiale a des bornes... j'en suis fâché pour elle, mais elle en a.

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Il m'envoyait en Normandie
Pays où j' m'ennuie à mourir,
Où l'âm', par le cidre affadie,
A l'amour ne peut pas s'ouvrir.
Il me fourrait chez un notaire
Pour que j'y fuss' saute-ruisseaux,
Ah ! j'aime beaucoup mieux, ma chère,
Faire auprès d' vous toute autre espèce de sauts.

ZÉPHIRINE.

Réfléchissez encore, monsieur Sosthène.

SOSTHÈNE.

C'est tout réfléchi ; mon père serait là que je lui dirais à lui-même et avec un aplomb... Je lui dirais : Papa !

DUCANTAL, *en dehors.*

Merci, madame, je trouverai la porte.

SOSTHÈNE.

Oh ! la la ! c'est elle !

ATALA.

Qui, elle ?

SOSTHÈNE.

La voix du père que j'ai, qui monte.

ZÉPHIRINE.

Que vient-il faire ici ?

SOSTHÈNE.

Peut-être qu'il m'aura vu entrer... Où me cacher ?

ATALA.

Sortez par la petite escalier.

SOSTHÈNE.

Où est elle ?

ATALA, *lui ouvrant la porte.*

Par ici !

ZÉPHIRINE.

Et moi, je ne veux pas non plus me trouver devant lui.

SOSTHÈNE.

Au revoir, Zéphirine ; comptez sur l'énergie de mon caractère.

Ils sortent tous les deux, Zéphirine à gauche, Sosthène à droite.

ATALA.

Je me charge de le recevoir... un homme ne me fait pas peur.

SCENE VI.

ATALA, DUCANTAL.

DUCANTAL, *marchant vivement.*

Est-ce ici la demeure du sieur Bilboquet ?

ATALA.

Entrez, homme vénérable ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

DUCANTAL, *se promenant toujours.*

C'est à lui que je veux parler.

ATALA, *à part.*

Il a l'air de l'ours Martin. (*Haut.*) M. Bilboquet fait sa toilette; mais je tiendrai compagnie à monsieur, nous causerons un moment... Monsieur est-il Allemand ou étranger ? je connais plusieurs sortes de langues.

DUCANTAL.

Épargnez-moi des mots oiseux, femme du commun ; quand on a un rhume comme le mien ! être obligé de venir chercher soi-même...

ATALA.

Quoi donc ?

DUCANTAL.

Ça ne vous regarde pas ; je vous répète que c'est à lui que je veux parler.

ATALA.

Il paraît qu'il n'aime pas la conversation des dames ! (*Le saluant la main au front.*) Je vous tire ma révérence.

Elle sort en sauteuse, et entre dans la chambre de Bilboquet.

SCÈNE VII.

DUCANTAL, *seul.*

Je reviens exprès de Lagny, pour chercher ma malle qui a disparu à l'auberge ; il n'y a que ce saltimbanque qui ait pu me l'escamoter : mais il peut nier le fait, personne ne l'a vu, il n'y a pas de témoins. Soyons d'abord insidieux, et tâchons qu'il me rende la chose de lui-même et sans effort.

SCÈNE VIII.

BILBOQUET, DUCANTAL.

BILBOQUET, *en mauvais frac noir.*

Que vient faire chez moi cet homme cauteleux ? (*Il s'aperçoit que Ducantal a un jabot; il prend une collerette sur la table de Zéphirine et la fourre sous son habit en guise de jabot. Haut avec importance.*) Monsieur, puis-je savoir ce qui me procure... vous venez peut-être pour vous faire dégraisser ?

DUCANTAL.

Il me semble, monsieur, que je n'en ai pas besoin.

BILBOQUET, *offrant une chaise.*

Pardon de ne pas vous offrir un fauteuil; je suis en train de commander un meuble ; mais ces tapissiers sont si fagnants !

DUCANTAL.

Merci ! c'est inutile ; je ne m'asseois jamais quand je suis debout.

BILBOQUET.

C'est aussi mon habitude.

DUCANTAL, *à part.*

Soyons insidieux et calme. (*Haut.*) Monsieur Bilboquet, voulez-vous que je vous dise une chose ?

BILBOQUET.

Ça me fera plaisir.

DUCANTAL.

J'aurais le droit d'entrer contre vous dans une grande colère, mais je craindrais d'avoir une quinte, et pourvu que vous me rendiez ce que vous avez à moi...

BILBOQUET.

Ce que j'ai à vous ?

DUCANTAL.

Ne le niez pas ; vous deviez bien penser que je réclamerais tôt ou tard.

BILBOQUET, *à part.*

Serait-ce le père de Zéphirine ?... C'est un homme bien mis.

DUCANTAL.

Vous n'avez sans doute pas l'intention frauduleuse de retenir ce qui m'appartient et qui m'est si précieux ?

BILBOQUET, *à part.*

C'est lui ! (*Haut.*) Oh ! non, pour ça non ; cependant, je m'y étais attaché... elle m'est si utile dans mon état : ni trop grande ni trop petite ; et puis d'une légèreté.

DUCANTAL, *à part.*

Légère, légère ! Est-ce qu'il aurait ôté ce qu'il y avait dedans ?

BILBOQUET.

J'aurais bien voulu la conserver.

DUCANTAL.

Vous osez en convenir ?

BILBOQUET.

Et pourquoi le dissimulerais-je ? Je l'ai recueillie, je l'ai soignée, je l'ai adoptée.

DUCANTAL, *à part.*

Il a adopté ma malle?

BILBOQUET.

Ma récompense est là, je n'en veux pas d'autre; pourtant vous êtes libre de me rembourser les frais d'entretien et de raccommodage.

DUCANTAL.

De raccommodage! elle était toute neuve.

BILBOQUET.

Elle l'est encore.

DUCANTAL.

Eh bien! alors?

BILBOQUET.

Eh bien! alors, brisons là.

DUCANTAL.

Comment, brisons-la?

BILBOQUET.

Ouvrez vos bras, je vais l'appeler. Zéphirine! Zéphirine!

DUCANTAL.

Qu'est-ce qu'il chante?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ZÉPHIRINE.

ZÉPHIRINE.

Que me voulez-vous?

BILBOQUET.

C'est lui!... c'est ton père! jette-toi dans les bras de cet habit noir.

ZÉPHIRINE.

Mon père!

DUCANTAL.

Morbleu! ne plaisantez pas; je suis mauvais quand je m'y mets, et vous savez bien que ce n'est pas une demoiselle que je vous demande.

BILBOQUET.

C'est un garçon! j'ai votre affaire. (*Appelant.*) Gringalet! Gringalet!

DUCANTAL.

Gringalet!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRINGALET.

GRINGALET, *une chaise sur le nez.*

Voilà, vous voyez que j'étudie.

Il laisse tomber la chaise sur Ducantal.

DUCANTAL.

Aie! aie! ils veulent m'assassiner.

BILBOQUET.

Malheureux! tu as failli tuer ton père.

GRINGALET.

Mon père!

Il se jette dans ses bras.

DUCANTAL, *le repoussant.*

Moi, ton père, grand escogriffe!

GRINGALET.

Êtes-vous boucher?... je parie que vous-êtes boucher!... Voilà le gigot.

DUCANTAL.

Où suis-je, grands Dieux!... Je suis dans la Cour des Miracles.

BILBOQUET.

D'où vient cette humeur, vieillard quinteux?... Je vous offre tout ce que j'ai d'enfans disponibles, et vous les recevez comme dans un jeu de quilles.

DUCANTAL, *criant.*

Qu'est-ce qui vous parle d'enfans, il s'agit d'une malle, animal.

BILBOQUET, *criant.*

D'une malle, animal!

GRINGALET.

D'une malle?

DUCANTAL.

Celle que vous m'avez prise à l'auberge de Lagny... Est-ce clair!

BILBOQUET.

C'est la faute de Gringalet, il faut l'excuser... Il est sujet aux distractions... Où as-tu mis la malle de monsieur, petit étourdi?

GRINGALET.

Où prenez-vous la malle de monsieur?

BILBOQUET.

Où as-tu pris la malle de monsieur?

DUCANTAL, *criant.*

A Lagny!

GRINGALET.

Attendez donc... Elle est dans le petit grenier, avec nos effets, nos costumes, nos décorations.

DUCANTAL.

Allez la chercher!

GRINGALET, *réfléchissant.*

Impossible... Le propriétaire vient d'emporter la clef.

BILBOQUET.

Et sous quel prétexte?

GRINGALET.

Il prétend que vous lui devez trois termes.

BILBOQUET.

Le misérable!... Si jamais je le rencontre, je ne le saluerai pas.

DUCANTAL.

C'est bien amusant!... Obligé de partir pour Meaux, tout-à-l'heure, et cette malle qui renferme des papiers conséquens... Allons, il faut bien se résigner quand on ne peut pas faire autrement.

BILBOQUET.

Cette maxime n'est pas neuve, mais elle n'est pas consolante.

DUCANTAL.

A combien se montent ces deux termes?

GRINGALET.

Trois! (*A part.*) Il va payer!

BILBOQUET.

Ça va vous effrayer!... Quarante-deux francs, y compris le portier et l'éclairage... La maison est fort bien tenue.

GRINGALET.

Nous ne sommes pas en garni, ici?

DUCANTAL.

Je le vois bien. Je ne veux pas pour une aussi faible somme... (*Il se fouille.*) Allons, bon, j'ai oublié ma bourse!

BILBOQUET.

Ah! voilà de ces choses qui ne m'arrivent jamais!

DUCANTAL.

Je ne pourrai pas revenir moi-même, puisque je pars; mais je vous enverrai ça par mon domestique... Il prendra la malle en même temps.

BILBOQUET.

Très-bien!

DUCANTAL.

Vous pouvez vous flatter de me faire faire bien du mauvais sang!

BILBOQUET, *poliment.*

J'en suis persuadé!... Sans rancune, mon cher Ducantal?

AIR : *Vaudeville de la Vieille.*

D'après c't'explication loyale,
Maintenant nous sommes amis.

DUCANTAL.

Songez à me rendre ma malle,
Et mes papiers, et mes habits.

BILBOQUET.

La perte aurait été fatale,
Car vous ét's un homme bien mis;
Oui, je vous trouv' supérieurement mis.

DUCANTAL.

Il s'ra chez vous dans un petit quart d'heure.

BILBOQUET.

Oui, je l'attends au sein de ma demeure,
En me livrant à mes travaux.
Ma conscience est en repos.

Lui tendant la main.

Allons, monsieur, que tout soit oublié,
Je vous offre mon amitié.

DUCANTAL.

Oui, j'y consens, que tout soit oublié,
Mais j' n'ai qu' fair' de votre amitié.

Ducantal sort; Gringalet lui tire ses gants fourrés de sa poche, et les met.

SCENE XI.

BILBOQUET, ZÉPHIRINE, GRINGALET.

GRINGALET, *chantant.*

Allons, monsieur, que tout soit oublié,
Nous vous offrons...

BILBOQUET, *interrompant Gringalet.*

Ça a été dit.

GRINGALET.

Dites donc, bourgeois... Dites que je suis bête.

BILBOQUET.

Volontiers!... Tu es bête! (*Il lui prend ses gants fourrés, les met, et lui dit :*) Continue.

GRINGALET.

Pourtant le loyer est payé et voici la clef du grenier.

BILBOQUET.

Comment, le propriétaire...

GRINGALET.

Je n'ai pas aperçu le bout de son nez!

BILBOQUET.

Grand intrigant! aimable scapin!

ZÉPHIRINE.

Mais savez-vous que c'est fort mal...

BILBOQUET.

Ne le gronde pas, Zéphirine!... Ceci est de la haute comédie; voilà ce que j'appelle la comédie de mœurs.

ZÉPHIRINE.

C'est différent!

BILBOQUET.

Va chercher la malles et descends-la ici!

GRINGALET.

J'y vole!

Il sort par le fond et heurte Atala qui entrait.

SCENE XII.

BILBOQUET, ZÉPHIRINE, ATALA.

ATALA.

Ce jeune homme manque de grâce, il a failli me renverser.

BILBOQUET.

Qu'est-ce que vous tenez là?

ATALA.

Une lettre qu'entre vos mains...

BILBOQUET.

On a dit de remettre... je connais ça.

ATALA.

Le port payé.

BILBOQUET.

C'est heureux! qu'est-ce qui peut donc m'écrire? c'est une écriture de femme.

ATALA *à Bilboquet.*

Qui est-ce qui peut donc vous écrire?

Elle lui pince le bras.

BILBOQUET.

Jalouse!... Serait-ce une femme de lettres, une femme auteuse? Voyons la signature... Femme Camusot... c'est la nourrice. (*Lisant.*) « Monsieur Bilboquet...

SCENE XIII.

LES MÊMES, SOSTHÈNE, *entrant par la porte à droite.*

SOSTHÈNE.

Me revoici! me revoici!

BILBOQUET.

Tiens, c'est le fils Ducantal?

SOSTHÈNE.

J'ai rencontré le domestique de mon père et je me suis chargé de la commission... voilà les quarante-deux francs en question.

ATALA.

Je vais les descendre chez le propriétaire.

BILBOQUET, *prenant l'argent et le mettant dans sa poche.*

Tout ça! Ne lui payez qu'un terme, c'est plus qu'il ne mérite, et retirez la quittance.

ATALA.

Mais vous ne payez rien du tout?

BILBOQUET.

Ah! c'est juste! (*Donnant de l'argent.*) Voilà.

ATALA.

Dites donc, il manque six sous!

BILBOQUET.

C'est pour le portier.

Atala sort.

SOSTHÈNE.

Par exemple, papa a bien recommandé qu'on reprenne sa malle.

BILBOQUET.

La délicatesse m'en fait un devoir. Gringalet! Gringalet!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GRINGALET.

GRINGALET, *apportant la malle.*

Tenez, voici la malle!

BILBOQUET.

Gringalet, charge cette malle sur tes larges épaules et achemine-toi vers le logis du sieur Ducantal.

GRINGALET.

Y aura-t-il pour boire?

BILBOQUET.

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça.

SOSTHÈNE.

Voici l'adresse!

Il donne l'adresse à Gringalet.

GRINGALET.

Merci, grand jobard!...

Il sort avec la malle.

SCENE XV.

BILBOQUET, ZÉPHIRINE, SOSTHÈNE.

BILBOQUET.

Jetons un regard sur la lettre de la nourrice. (*Lisant.*) « Monsieur Bilboquet, je vous écris verbalement pour vous apprendre que le monsieur » qui est venu s'informer de sa fille, n'est pas son » père. » Voilà qui est romanesque! « C'est son » oncle paternel du côté de sa mère qui est morte » sans enfans, mais qui avait une fille qu'elle a » reconnue après sa mort. »

ZÉPHIRINE.

Ma mère est morte!

SOSTHÈNE.

Je vous en servirai, Zéphirine.

BILBOQUET.

Achevons cette lecture poignante. (*Lisant.*) « Cet » oncle est un homme riche qui a de la fortune; » j'ai su cela par des gens qui le savaient et qui » m'ont dit qu'il avait changé de nom, ce qui fait » qu'il a quitté le sien; il a pris celui de... » Ah! grands dieux!

SOSTHÈNE.

Il a pris ce nom-là?

BILBOQUET, *lisant.*

« Il a pris celui de... » Est-il possible?

ZÉPHIRINE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

BILBOQUET, *de même.*

« Il a pris celui de Ducantal. »

SOSTHÈNE.

Mon père?

BILBOQUET.

O hasard! bizarre hasard!

SOSTHÈNE.

Vous seriez ma cousine!

ZÉPHIRINE.

Nous serions cousins!

BILBOQUET.

Minute! il peut y avoir plusieurs Ducantal... nous avons d'abord le département.

SOSTHÈNE.

Ça ne peut pas être ça.

BILBOQUET.

Courons chez votre père.

SOSTHÈNE.

Papa! il est parti.

BILBOQUET.

Parti! pour où?

SOSTHÈNE.

Il était pressé... il a même recommandé qu'on lui envoie sa malle à Meaux.

BILBOQUET.

Sa malle à Meaux?

SOSTHÈNE.

Où il doit rester quinze jours.

BILBOQUET.

Nous irons le rejoindre dans cette cité de Brie, dans cette capitale des fromages... nous partirons demain au lever de l'aurore.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ATALA.

ATALA.

Voici la quittance, mais dites-moi donc, en sortant de chez le propriétaire, j'ai entendu des gens chez le portier qui jasaient très-haut, des voix de mauvaise mine qui parlaient de vous arrêter.

BILBOQUET.

M'arrêter!... j'y suis... ma signature... les créanciers de Cabochard... ils viennent me saisir.

ATALA.

Est-ce qu'on va me saisir aussi?

BILBOQUET.

Au lieu de partir demain, décampons sur-le-champ.

ATALA.

Où irons-nous?

BILBOQUET.

A Meaux en Brie! et mon paillasse qui est absent!

SOSTHÈNE.

Soyez tranquille, je le remplacerai.

BILBOQUET.

Noble jeune homme!

ATALA.

On monte l'escalier!

BILBOQUET.

Fermons cette porte et filons par l'autre.

Il ferme la porte du fond, Sosthène, Atala et Zéphirine, se chargent de différens objets.

ENSEMBLE.

AIR *des Puritains.*

Amis, de la prudence,
Il faut tromper leur vigilance.
Évitons en silence
Les créanciers
Et les huissiers.

ATALA.
Ici ne laissons rien...
ZÉPHIRINE.
Oui, partout cherchons bien...
SOSTHÈNE.
Je vous suivrai, ma chère,
Jusqu'au bout de la terre.
BILBOQUET.
Ah! les chiens d'animaux!
Mais j'espère, en deux mots,
Voir finir tous nos maux
Dans la ville de Meaux.
DES VOIX, *en dehors.*
Ouvrez! ouvrez! au nom de la loi!

BILBOQUET.
Chut!

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, de la prudence, etc.
Ils sortent, sur la ritournelle par la porte de gauche.
BILBOQUET, *rentrant.*
Ah! sauvons la caisse!

Il emporte son tambour et sort. On frappe violemment à la porte. Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME.

La place publique de Meaux. A gauche, au premier plan, la mairie, avec un balcon, un banc. A droite, au premier plan, une auberge, et en retour, en face du public, la barraque des saltimbanques, fermée par un rideau, et au-dessus de laquelle est un tableau où l'on voit une géante et une naine.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTHÈNE, *traînant une petite charrette chargée de paquets et de divers ustensiles de saltimbanque.*

AIR *du Postillon de Lonjumeau.*
On prétend que l'amour rend bête,
Je m'en aperçois, en effet;
Depuis que je l'ai dans la tête
Je suis une espèc' de baudet.
Mais quand la passion est extrême,
On d'vient vraiment bien animal;
Et pour la femme que l'on aime
On peut faire un métier d' cheval!
Oh! oh! il s'rait mêm' beau
De faire l'état de chameau...
Oui, pour ell' je me f'rais chameau.

Me voilà quadrupède par inclination! maudit âne qui s'avise de tomber malade. Nous nous sommes arrêtés en route pour lui faire poser les sangsues; et c'est à moi qu'on a donné sa place: je suis passé âne à l'unanimité! c'est la faute de Gringalet; il n'est pas venu nous rejoindre; on n'a point de nouvelles de ce paillasse, et c'est encore moi qui remplis l'intérim : mais ça m'est égal, pourvu que Zéphirine me récompense. Un homme qui traîne une charrette, on ne lui donne pas de l'avoine, il lui faut autre chose. Ah çà! mais je n'aperçois pas les autres, ils ont été plus vite que moi, naturellement. Oh! je les vois là! dans le cabaret, où ils se rafraîchissent; je ferais volontiers comme eux.

Il va pour entrer.

SCENE II.

SOSTHÈNE, ZÉPHIRINE.

ZÉPHIRINE.
Ah! mon petit Sosthène, vous voilà! j'étais inquiète après vous. Dieu! qu'il a chaud!

Elle lui essuie le front avec un foulard.

SOSTHÈNE.
M. Bilboquet est-il avec vous?
ZÉPHIRINE.
Non; il court, il est à la mairie pour de grandes affaires, il vous expliquera ça. Tenez, le voici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BILBOQUET.

BILBOQUET, *sortant de la mairie.*
Oui, monsieur le maire, oui, magistrat paternel, vous serez satisfait... Eh bien, mes enfans, où en sommes-nous? avons-nous aperçu le père Ducantal?
SOSTHÈNE.
Pas encore!
BILBOQUET.
Où diable le trouver? Si j'avais le temps de courir les auberges, mais je n'ai pas le temps; les autorités de cette ville viennent de me charger d'une mission politique.
ZÉPHIRINE.
Pas possible!
BILBOQUET.
Je n'en impose jamais!... J'étais à la mairie à faire viser mon passeport, comme c'est l'usage chez tous les peuples libres; lorsque le secrétaire de la chose m'adresse la parole: un petit homme louche, très-spirituel.
SOSTHÈNE.
Louche?
BILBOQUET.
Tous ceux qui sont marqués au B sont spirituels. « Mon cher, me dit-il, vous êtes saltimbanque? » Oui, monsieur, lui réponds-je; entièrement dévoué au gouvernement et à la gendarmerie royale. (*Il ôte son chapeau.*) « Parbleu! mon brave, vous arrivez à propos; nous donnons aujourd'hui une fête pour l'installation d'un nouveau sous-préfet; les habitans

sont heureux de ce magistrat qu'ils ne connaissent pas... oh! s'ils le connaissaient! mais ils ne le connaissent pas! et vous contribuerez à les réjouir.» Volontiers! Combien payez-vous l'enthousiasme, terme moyen? « Douze francs. » Cité généreuse! j'accepte tes bienfaits! tu auras des merveilles, tu en auras pour ton argent.

ZÉPHIRINE.

Nous allons donc encore travailler?

BILBOQUET.

Je n'ai jamais refusé un service, surtout quand je suis payé pour ça. On n'a toujours pas de nouvelles de Gringalet?

ATALA.

Nous ne l'avons pas revu.

BILBOQUET.

Ça m'inquiète! Pourvu qu'il n'ait pas commis quelque distraction... ce jeune homme a été si mal élevé! mais n'importe! Toi, ma pupille, tu vas retir un costume andaloux; et moi, je serai l'Espagnol incomparable.

SOSTHÈNE.

Eh bien! et mon père? et l'oncle de Zéphirine?

BILBOQUET.

Je ne l'oublie pas; j'ai mon plan : cet homme d'âge, attiré par l'éclat de nos exercices, va sortir de sa tanière; nous le repincerons au demi-cercle.

ZÉPHIRINE.

Ah çà! où vais-je m'habiller?

BILBOQUET.

A la mairie! on nous accorde pour vestiaire le cabinet de M. le commissaire de police... (*Il ôte son chapeau.*) C'est galant; les costumes nous sont fournis par le Babin de l'endroit; celui qui entreprend à Meaux les bals Musard. Va te faire belle.

Zéphirine entre à la mairie.

SCENE IV.

SOSTHÈNE, BILBOQUET.

SOSTHÈNE.

Et moi, monsieur Bilboquet, qu'est-ce que je vais faire?

BILBOQUET.

Toi, tu joueras du trombone.

SOSTHÈNE.

Mais je ne sais pas en jouer.

BILBOQUET.

Puisque tu joues du violon!

SOSTHÈNE.

Ce n'est pas la même chose.

BILBOQUET.

C'est plus facile! il ne s'agit que de souffler; d'ailleurs, tu ne feras qu'une note, toujours la même note, et les personnes qui aiment cette note-là seront transportées de joie.

SOSTHÈNE.

S'il ne vous faut qu'une note, j'en suis capable.

BILBOQUET.

Commence toujours à donner du trombone, pour attirer les badauds; je vais me transformer en comte Almaviva.

Il sort en chantant :

Je suis Lindor, ma naissance est commune.

Il entre à la mairie.

SCENE V.

SOSTHÈNE, *seul.*

Ça me fait un drôle d'effet de donner comme ça du trombone au milieu de la rue... ce que c'est que les préjugés!... mais je les secoue aux pieds les préjugés!

Il donne du trombone.

SCÈNE VI.

DUCANTAL, SOSTHÈNE.

DUCANTAL, *sortant d'une maison derrière la mairie.*

Sacrebleu! qui est-ce qui me donne encore un charivari?... Mon ami, si une pièce de cinquante centimes pouvait vous engager à vous taire? Que vois-je?

SOSTHÈNE.

Mon père!

Il se retourne, et son trombone fait tomber le chapeau de son père.

DUCANTAL.

Comment, c'est toi, malheureux? tu es en Brie, quand je te crois dans la Seine-Inférieure?

SOSTHÈNE.

Pa pa, quand je vous aurai expliqué..

DUCANTAL.

Et dans quel accoutrement? Le fils de Ducantal sous la formule d'un paillasse!

SOSTHÈNE.

Mon père, laissez-moi donc vous dire...

DUCANTAL.

Tu es encore avec ta sauteuse?

SOSTHÈNE.

Papa, vous allez me donner de l'humeur!

DUCANTAL.

Tu oses me menacer? suis-moi sur-le-champ! je t'enjoins de me suivre.

SOSTHÈNE.

Je ne suis pas votre domestique.

DUCANTAL.

Tu refuses d'obéir à un père aussi enrhumé que le tien? et tu as mes gants!...

Il les reprend.

SOSTHÈNE.

Papa, allez vous mettre les pieds à l'eau.

DUCANTAL.

Parricide! je te ferai enfermer dans une maison de correction jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans.

ENSEMBLE.

AIR : *O rage, quelle offense!*

Ah! corbleu! quelle offense!
Il me brave aujourd'hui!
Songeons à la vengeance,
Point de pitié pour lui!

SOSTHÈNE.

Oui, je fais résistance,
Je le dois aujourd'hui;
Et malgré sa puissance,
Je n'ai pas peur de lui.

Ducantal sort vivement; il est heurté par Gringalet qui arrive en courant, et heurte encore Sosthène, qu'il fait pirouetter et qui tombe sur le banc.

DUCANTAL.

A l'autre à présent! je suis victime des paillasses.

Il sort.

SCENE VII.

SOSTHÈNE, GRINGALET.

SOSTHÈNE.

Tiens, c'est Gringalet!

GRINGALET.

Le grand jobard!

SOSTHÈNE

D'où venez-vous comme ça?

GRINGALET.

Pardine, je vous ai suivis à la trace, et j'arrive de Paris en courant. (*L'examinant.*) Ah çà! pourquoi donc que vous avez mon habit de paillasse?

SOSTHÈNE.

Puisque vous n'étiez pas dedans, je m'y suis mis.

GRINGALET.

Toi, me remplacer!... rends-moi tout de suite ma défroque.

SOSTHÈNE.

Oh! non, puisque vous le prenez comme ça, non.

GRINGALET.

Rends-le-moi tout de suite, ou je t'aplatis d'une manière curieuse.

Il lui donne un renfoncement.

SOSTHÈNE.

Venez y donc! faut pas avoir l'air... venez y donc!

GRINGALET.

Ah! nous allons en découdre!

Ils se colletent.

SCENE VIII.

LES MÊMES, BILBOQUET, *en Espagnol.*

BILBOQUET.

Une lutte! un pugilat entre mes paillasses!

GRINGALET, *se posant comme le gladiateur.*

Si vous n'étiez pas arrivé...

BILBOQUET.

Comment! c'est toi, grand gladiateur?

GRINGALET.

Dites-lui qu'il me rende mon emploi.

BILBOQUET.

Tu veux que je le destitue?

GRINGALET.

Mais qu'est-ce qu'il sait faire pour que vous le préfériez?... Sait-il seulement recevoir un coup de pied?

SOSTHÈNE.

J'en recevrais aussi bien qu'un autre, sans me flatter.

GRINGALET.

C'est ce qu'il faudrait voir!

BILBOQUET

On peut essayer.

GRINGALET.

Je parie qu'il n'en a pas la moindre idée!

SOSTHÈNE.

Ah! qu'est-ce qui n'a pas idée d'un coup de pied?

BILBOQUET.

La théorie n'est rien sans l'application; je vais appliquer la théorie. A toi, Sosthène.

SOSTHÈNE.

Oh!

GRINGALET.

Il a dit oh!

BILBOQUET.

Il a dit oh!

SOSTHÈNE.

J'ai dit oh! parce que vous me l'avez attrapé.

BILBOQUET.

Mais, imbécile, si tu dis tout ce que j'attrape, tu révolteras la société! Messieurs, votre émulation me plaît, mais elle me fatigue: Sosthène restera paillasse. Va me chercher le tambour qui repose sur la charrette; quant à toi, Gringalet, je te destine un autre portefeuille.

GRINGALET.

A propos de portefeuille... en voici un qui s'est échappé de la malle.

BILBOQUET.

Et tu l'as ramassé!... bien! Qu'est-ce qu'il y a dedans? (*Il l'ouvre.*) Un passeport! c'est celui de Ducantal; ça pourra me servir... des billets de banque! Tu n'en as pas pris?

GRINGALET.

Au contraire, j'en ai remis.

BILBOQUET.

Bien, va rejoindre Atala.

GRINGALET.

Où est-elle?

BILBOQUET.

Parbleu! au cabaret.

GRINGALET.

Ça suffit.

Il sort.

BILBOQUET.

Je m'en vais faire le boniment.

SOSTHÈNE, *lui passant son tambour.*

A propos, j'ai vu mon père.

BILBOQUET.

Eh bien! où a-t-il passé?

SOSTHÈNE.

Je ne sais pas, il n'a rien voulu entendre.

BILBOQUET.

Il n'a rien voulu entendre... il entendra peut-être le tambour.

Il bat du tambour.

SCÈNE IX.

BILBOQUET, SOSTHÈNE, LE MAIRE, HABITANS DE MEAUX.

Le public arrive et entoure Bilboquet.

AIR *de la Fiancée.*

Accourons tous, c'est le tambour,
Voici la fête
Qui s'apprête,
Chaque plaisir aura son tour.
Ah! pour la ville quel beau jour!

On fait cercle autour de Bilboquet; le maire et sa femme paraissent sur le balcon de la mairie.

BILBOQUET.

Peuple de Meaux, messieurs et mesdames! appelé par la confiance des autorités de cette capitale, je me présente devant vous avec la permis-

sion de M. le maire ici présent sur ce balcon que j'ai l'honneur de saluer. (*Au public.*) Vous voyez en moi l'Espagnol incomparable, le Castillan incombustible, l'Hercule de la Sierra-Morena ; j'ai donné dès calottes au curé Mérino .. ce bras nerveux soulève les kilos de la plus grosse espèce. Mais si la force est un don de la nature, toujours avec la permission de M. le maire, on peut dire que la grâce en est le plus bel attribut... l'Espagnol incomparable va danser la caoutchoutcha avec la célèbre Paquita y Zampa y Dolorida y Florida, récemment arrivée de Malaga. Paraissez, signora... (*Zéphirine paraît.*) A nous la musique!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZÉPHIRINE.

Bilboquet et Zéphirine dansent la cachuca. Sosthène les accompagne avec des morceaux d'assiettes en guise de castagnettes. Après la danse.

BILBOQUET.

Monsieur le maire est-il content?

LE MAIRE.

Très-bien! très-bien!

SOSTHÈNE.

Maintenant, messieurs et dames, vous allez voir la célèbre femme géante, née dans les montagnes des États-Unis, et telle que vous la représente ce tableau, âgée de seize ans et plusieurs mois, elle a environ six pieds huit pouces. .

BILBOQUET, *l'interrompant.*

Elle a six pieds huit pouces au-dessus du niveau de la mer. Sa taille ne l'empêche nullement de s'exprimer; elle parle toutes les langues qui ne lui sont point étrangères et chante le grand opéra sans subvention... Tirez le rideau. Allons, femme géante, développez vos talens. Approchez, monsieur le maire.

Le maire se penche sur son balcon.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ATALA.

Atala en géante, avec un turban, un doliman, des pantalons turcs. Sa robe tombe jusque sur de fausses jambes, sur lesquelles elle est montee. Elle est placee sur une estrade.

ATALA, *une guitare à la main.*

AIR *connu.*

Il va venir le sultan que j'adore,
Ce doux espoir fait palpiter mon cœur;
Et dans ses bras, jusqu'au sein de l'aurore,
Je puiserai la coupe du bonheur.
Chantez, enfans des rivages d'Asie,
Des mains d'Oscar j'ai reçu le mouchoir.
Brûlez pour lui des parfums d'Arabie,
Oscar s'avance, Oscar, je vais te voir.

On referme le rideau.

BILBOQUET.

Monsieur et madame le Maire est-il satisfait?

LE MAIRE.

Très-bien! très-bien!

BILBOQUET.

Peuple de Meaux, le changement étant la source intarissable de la variété, toujours avec la permission de M. le Maire, après la géante, vous allez voir la naine, une jeune Laponne tirée de nos possessions d'Afrique et qui a vu le jour non loin de Bougie. On l'appelle Nini, parce que c'est ainsi qu'on la nomme. Paraissez, mademoiselle Nini.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GRINGALET.

Gringalet est en nain avec un costume polonais. Il marche sur ses genoux, auxquels il y a de longs souliers.

GRINGALET, *sortant de derrière le rideau.*

AIR *de la Sauteuse.*

Courez,
Admirez:
C'est la nature
En miniature.
Le proverbe dit
Que ce qu'est petit
Est gentil.
Ma taill' n'est pas haute,
Voyez comm' je saute.
Après la Nini,
On dit : N, i, ni
C'est fini.
Courez,
Admirez;
De sa taille la naine
Est vaine.
Le proverbe dit
Que ce qu'est petit
Est gentil.

Il parcourt le théâtre en faisant des lazzis.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUCANTAL, *suivi du brigadier de la gendarmerie et de plusieurs gendarmes.*

CHOEUR.

AIR : *Il échappe à notre poursuite* (Casanova).

Marchez, marchez sans résistance!
En prison tous ces baladins!
Oui, comptez sur notre assistance;
Tous ces gens-là sont des coquins.

DUCANTAL.

Oui! je requiers votre assistance,
Arrêtez tous ces baladins!
Marchez, marchez sans résistance;
Tous ces gens-là sont des coquins!

LE PEUPLE.

Pourquoi donc cette violence?
Ces gens-là sont-ils des coquins?
Pourquoi veut-on sans resistance
Mettre en prison ces baladins?

DUCANTAL.

Gendarmes, appréhendez cet Espagnol.

BILBOQUET, *surpris, à part.*

Ah! diable! (*Se remettant.*) Peuple de Meaux, ne vous émouvez pas! cet homme est mon compère... un farceur qui voulait me quitter, je l'ai fait empoigner par la gendarmerie Brigadier, ne le lâchez pas!

DUCANTAL.

Arrêtez cet homme! c'est un scélérat! il m'a volé mon fils, il a débauché ma malle.

BILBOQUET.

Je suis connu! Ernest Floricourt, dit Bilboquet. J'ai des papiers, moi; qu'il montre les siens... (*A part.*) J'ai son passeport. (*Haut.*) Brigadier, demandez-lui son passeport.

LE BRIGADIER.

Au fait, c'est vrai! votre passeport?

DUCANTAL.

Je l'ai laissé dans ma malle.

BILBOQUET.

Il n'a point de papiers, c'est un homme sans aveu, mais je réponds pour lui... il fait partie de ma société... la preuve, c'est que j'ai sur moi son passeport. Lisez, brigadier.

LE BRIGADIER.

Voyons s'il est en règle. «Invitons les autorités » civiles et militaires à laisser passer et librement » circuler... »

DUCANTAL.

Alors, laissez-moi circuler.

Les gendarmes le retiennent.

LE BRIGADIER.

Du tout. (*Continuant de lire.*) «Le sieur Cliquot » Ducantal. »

BILBOQUET.

Cliquot! Vous vous appelez Cliquot?

DUCANTAL.

Oui; du département du Cantal!

BILBOQUET.

Ah! mes amis, voici le drame, voici la partie dramatique; je crains de m'épanouir!

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

Ici Atala et Gringalet accourent. Atala a ses fausses jambes sous ses bras, et Gringalet laisse voir ses souliers attachés à ses genoux.

BILBOQUET.

Cliquot! tu serais le frère de Françoise Cliquot, figurante à la Porte-Saint-Martin?

DUCANTAL.

La célèbre *Cliquottini*, la plus fameuse danseuse de l'Angleterre, et qui a laissé une fortune immense.

BILBOQUET.

Ah! mon beau-frère, viens dans mes bras!

Il l'embrasse.

DUCANTAL.

Vous, mon beau-frère!

BILBOQUET.

Oui. (*A Zéphirine.*) Zéphirine, elle fut ta mère, et moi je suis...

ZÉPHIRINE, *criant.*

Mon père!

BILBOQUET.

Oui, ma fille. (*Avec sentiment.*) Je te disais tantôt: jette-toi dans les bras d'un habit noir. Je te dis maintenant: Tombe dans les bras d'un Espagnol.

GRINGALET, *s'approchant.*

Dites donc, vous êtes peut-être mon père aussi?

BILBOQUET.

Animal, tu me vois dans une scène de sentiment, et tu viens me dire une bêtise.

Il lui donne un coup de pied. Gringalet tombe sur ses genoux.

LE MAIRE.

Très-bien! très-bien! très-bien!

GRINGALET.

Merci, monsieur le maire.

BILBOQUET.

Il croit que c'est une scène en l'honneur du sous-préfet. Oh! magistrat bon enfant! va!

DUCANTAL.

Mais mon portefeuille!

BILBOQUET.

Le voici, je vous le rends; mais je le donne à Zéphirine, dont il est l'apanage: tiens, ma fille, partage-le avec cette queue rouge.

DUCANTAL.

Mais je ne consens peut-être pas...

BILBOQUET.

Vous êtes trop enrhumé pour refuser. (*Aux jeunes gens.*) Je vous unis. Tableau!...

Il les bénit.

CHOEUR.

Moment charmant!
Rien maintenant
Ne manque
Au saltimbanque.
L'hasard nous flanque
Des billets d' banque.
Quel agrément!

BILBOQUET.

AIR *du vaudeville de M. Cagnard.*

Quel dernier tour voulez-vous que je fasse?
Commandez-le, je vais l'exécuter.
Je suis très-fort en tours de passe-passe,
Je ne sais rien, et je puis m'en vanter,
Que je ne sois capabl' d'escamoter.
Je ne veux pas me borner au problème
D'escamoter une montre, un mouchoir...

Non, messieurs, quelque chose de plus capital: il s'agit d'escamoter un succès. (*Il prend dans le trou du souffleur un petit guéridon sur lequel sont trois gobelets d'escamoteur; il le pose devant lui.*) Sous lequel de ces trois gobelets voulez-vous qu'il se trouve, ce succès? (*Soulevant les gobelets.*) Rien sous le premier, rien sous le second!

Pour sûr, messieurs, il est sous le troisième;
Venez demain, je vous le ferai voir.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



ACTE III, SCÈNE VI.

A TRENTE ANS,

OU

UNE FEMME RAISONNABLE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. ROSIER,

MUSIQUE DE M. DOCHE, DÉCORS DE M. CONTENT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BÉLANCOUR, 60 ans.	M. Fontenay.	UN GARÇON.	M. Ballard.
PAUL, son neveu, 22 ans.	M. E. Taigny.	Mme DE VERLIEU, 33 ans *. . .	Mme Albert.
MORAN, 25 ans.	M. Philippe.	Mme MORAN, 38 ans.	Mme Guillemin.
PERLANGE, 50 ans.	M. Bardou.	CONSTANCE, 18 ans.	Mme Fleury.
FÉLIX.	M. Ludovic.	Domestiques, Garçons d'hotel, Femmes de chambre.	

S'adresser, pour la musique, à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

* *Note pour les Directeurs de province.* — Le rôle de Mme de Verlieu n'appartenant pas à un emploi bien marqué, il est essentiel qu'il soit donné à une actrice d'un talent multiple; qui ait de la finesse, de la grâce, de la souplesse et de la vigueur. C'est un rôle de comédie qui touche quelquefois au drame, sans y entrer. La grande comédienne qui l'a joué n'a pas d'emploi déterminé au théâtre; car elle excelle dans les trois principales divisions dramatiques : la comédie légère, la haute comédie et le drame. C'est la triple Hécate de la Fable, qui régnait tout à la fois dans les enfers, sur la terre et dans le ciel. L'AUTEUR.

ACTE PREMIER.

Un jardin. Pavillon à perron, à droite. Siéges à gauche; bouquets d'arbres au fond. Deux vases de marbre, à droite et à gauche du perron. Ces vases sont garnis de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *puis* FÉLIX.

PAUL *est assis sur une chaise de jardin et rêve en regardant la suscription d'une lettre cachetée ; il se lève et dit :*

Oh! oui, décidément j'aime mieux lui écrire,

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours, en scène, la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

de vive voix je n'oserais pas; et puis, voudrait-elle m'entendre? Tandis qu'une lettre, elle la lira. (*A Félix qui passe de gauche à droite.*) Ah! Félix, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour Mme de Verlieu.

FÉLIX.

Mais il y a quinze jours qu'elle a quitté le château!

PAUL.

La personne qui lui écrit pense sans doute qu'elle y est encore : Mme de Verlieu devait revenir ici dans quinze jours; elle peut arriver d'un moment à l'autre, et moi, me trouver absent; tu la lui remettras aussitôt que...

FÉLIX.

Oui, monsieur. Ah! ah! de la compagnie qui vous arrive.

Il sort par la droite.

PAUL, *regardant à gauche.*

Allons, voici encore des voisins, des amis, des ennuyeux. Moi qui aime tant à être seul depuis qu'elle est partie!

SCÈNE II.

M. *et* Mme MORAN, *se donnant le bras*, PAUL, PERLANGE.

MORAN.

Eh bien! mon cher Paul, le mieux se soutient à ce qu'il paraît?

PAUL.

Mais oui, chaque jour je sens revenir mes forces.

PERLANGE.

Il faut te bien ménager, te bien soigner; on se doit cela. Dans un temps où le suicide est à la mode, il est bon qu'il y ait des gens de cœur qui donnent l'exemple d'un amour vrai de la vie; il est beau, il est moral, il est religieux de veiller sur sa santé. Un voyage ne te ferait pas de mal. Viens avec moi à Paris; je pars ce soir : on m'a conseillé l'exercice. Je vais consulter un médecin célèbre : les médecins de Châlons n'y entendent rien.

Mme MORAN.

Est-ce que vous êtes malade?

PERLANGE.

Au contraire; mais il y a trop long-temps que je me porte bien, pour n'être pas à la veille... et je veux prendre des précautions.

MORAN, *à Paul.*

Sais-tu que tu as été bien bas?

PERLANGE.

N'est-ce pas que tu t'es bien trouvé d'avoir suivi mes conseils sur une foule de petites choses qui ont bien leur importance; sur la manière de se tenir dans le lit, sur le degré de lumière qui doit éclairer la chambre d'un malade, sur les cas où l'on doit, de préférence, respirer par le nez?

MORAN, *souriant.*

Allons, allons, monsieur Perlange, ne nous en faisons point accroire : ce n'est pas nous qui avons sauvé Paul.

PERLANGE.

Mais je le sais bien, mon ami; Paul n'a été sauvé ni par nous ni par son médecin, mais par une femme charmante.

MORAN.

Adorable!

Mme MORAN, *pinçant son mari.*

Allons, dois-tu remarquer?...

MORAN, *poussant un cri et quittant le bras de sa femme.*

Ah!

PAUL.

Qu'as-tu donc?

MORAN.

C'est ma femme qui, comme d'habitude, ne veut pas que je trouve charmantes les femmes qui le sont... pas même celles qui ne le sont pas.

PERLANGE.

Quoi! madame Moran, vous n'avez pas été émerveillée du dévouement de Mme de Verlieu au chevet de ce pauvre Paul? Ah! c'est-à-dire que chez moi c'est de l'admiration, de l'enthousiasme! Est-elle jolie? A-t-elle de l'esprit? je n'en sais rien, je ne l'ai pas remarqué; mais Mme de Verlieu a réalisé pour moi la femme type, la femme idéale dont la destination, en ce monde, est de soigner les malades.

Mme MORAN.

Tout ce qu'a fait Mme de Verlieu, je l'ai bien compris. Demandez à mon mari, quand il est...

MORAN.

C'est vrai; c'est une justice à rendre à ma femme. Quand je suis malade elle est charmante, parce qu'elle n'est plus jalouse. A mesure que le mal empire, je vois briller dans ses yeux une sécurité, une satisfaction... Elle est heureuse!

AIR *des Mousquetaires.*

Mais enfin, quand je la regarde,
Si je vois son œil irrité,
Et si sa voix devient criarde,
Alors j'espère la santé!
Et lorsqu'elle est insupportable,
Quand je ne peux plus y tenir,
C'est une preuve incontestable
Que je m'en vais bientôt guérir.

Mme MORAN.

Ingrat!

PERLANGE

Et observez, je vous prie, que Mme de Verlieu a d'autant plus de mérite dans cette circonstance, que Paul était presque un étranger pour elle, un petit cousin qu'elle voyait, je crois, pour la première fois.

PAUL.

Oui, il est vrai. Oh! sans l'arrivée de cet...

MORAN *et* PERLANGE.

Ange!

Mme MORAN.

Moran!

PAUL, *continuant.*

Je crois que je serais mort, car j'étais seul au

château ! mon oncle et ma cousine Constance étaient partis la veille.

MORAN.

C'est la Providence qui envoya ici Mme de Verlieu !

Mme MORAN.

On dirait que tu remercies la Providence?

MORAN.

Vas-tu être jalouse de la Providence, à présent?

PAUL, *un peu agité*.

Ils arriveront bientôt, je l'espère.

MORAN, *regardant à droite*.

Les voici, je crois. Oui, j'aperçois Mlle Constance.

PAUL, *à part*.

Déjà!

Mme MORAN.

C'est toujours la femme qu'il aperçoit la première.

MORAN.

Lorsqu'une femme est seule!

PERLANGE.

L'oncle est avec sa nièce.

MORAN.

Oui, mais derrière.

Mme MORAN.

A côté, à côté, très-visible!

MORAN.

Ah bah! tu es intolér... (*appuyant*) intolérante!

SCÈNE III.

MORAN, Mme MORAN, CONSTANCE, PAUL, BÉLANCOUR, PERLANGE, UN DOMESTIQUE, FÉLIX, *au fond*.

Mme Moran embrasse Constance, et repousse son mari, qui veut en faire autant.

TOUS.

ENSEMBLE.

AIR : *Me voilà*.

Nous / Les } voici (*bis*.)
De retour du voyage.
Il vous tardait, je gage,
De nous revoir ici.

PAUL, *embarrassé*.

Mon oncle, ma chère Constance...

PERLANGE, *à Bélancour*.

Mon ami, j'ai à te parler; mais plus tard. Nous allons vous laisser aux doux épanchemens de famille.

MORAN.

Oui, oui, retirons-nous.

BÉLANCOUR, *faisant un signe au domestique qui sort à gauche*.

Pourquoi ne déjeunerions-nous pas tous ensemble, hein?

MORAN.

Volontiers. (*A sa femme.*) N'est-ce pas, mignonne?

CONSTANCE.

Mais voyez donc, mon oncle, comme Paul... Qu'est-ce qu'il a donc?

PERLANGE.

Il ne faut pas lui en vouloir, il a été malade!

CONSTANCE *et* BÉLANCOUR.

Malade!

PAUL.

Bien gravement, mon oncle; c'est le lendemain de votre départ. Le mal me saisit tout d'un coup : j'eus la fièvre et le transport. Tous nos amis étaient dans des transes mortelles; le médecin perdait la tête, lorsqu'une femme vint s'asseoir au chevet de mon lit.

BÉLANCOUR.

Une femme?

PAUL.

Une veuve, une inconnue, une petite cousine, Mme de Verlieu.

BÉLANCOUR.

Ah! oui, oui, elle m'avait écrit qu'elle viendrait me voir dans le courant de la belle saison; je ne la connais pas : je ne l'ai vue qu'une fois; mais alors elle avait dix ou douze ans. Elle doit en avoir aujourd'hui au moins trente.

Mme MORAN, *vivement*.

Trente-six.

MORAN, *vivement*.

Trente-un.

PAUL, *vivement*.

Vingt-huit.

BÉLANCOUR.

Il s'agit entre nous du partage de la terre de Saint-Calliste : c'est l'objet de sa visite; mais si c'est une bonne femme, nous ne plaiderons pas.

PAUL.

Plaider avec elle! ce serait indigne. Consentez à ce qu'elle désirera, mon oncle; point de discussion, point de procès, je plaiderais plutôt contre vous, car je lui dois la vie.

BÉLANCOUR.

Charmante cousine!

PAUL, *exalté*.

Ah! si vous saviez, une femme du monde comme elle, délicate, difficile, sans doute. Eh bien! elle faisait violence à ses habitudes; elle passait les nuits à côté de moi; et quand le délire me laissait un instant de répit, quand j'avais presque repris la conscience de moi-même et le sentiment du mal qui me tourmentait, elle avait des paroles si douces! Enfin, mon oncle, ce que toutes les prescriptions de l'art n'avaient pu obtenir pour me donner un sommeil réparateur, elle, cet ange, elle l'obtenait, et, pour cela, elle n'avait que trois choses à faire en même temps : c'était de prendre ma main pour apprécier la violence du feu qui me brûlait le sang; c'était de me parler et de me regarder. Oh! alors la douleur était vaincue. De sa main, de sa voix, de ses yeux s'échappait un baume salutaire qui portait le calme dans tous mes sens; je m'endormais insensiblement, et si je venais à rêver, ce n'était pas un rêve pénible, c'était un rêve plein de douceur; ce rêve était l'image de la réalité. Il me semblai

qu'elle tenait encore ma main, qu'elle me parlait encore, qu'elle me regardait encore!

PERLANGE.

J'aime cette exaltation. Voilà un jeune homme qui apprécie la santé ce qu'elle vaut!

CONSTANCE.

Mais que je la voie, que je la remercie de m'avoir sauvé mon futur mari.

PAUL.

Elle n'est pas ici.

BÉLANCOUR.

Ah!

PAUL.

Elle fut forcée de partir dès qu'elle me vit hors de danger; mais elle me promit de revenir bientôt.

BÉLANCOUR, *à Félix.*

Nous lui donnerons ce joli pavillon tout fraîchement meublé.

PAUL.

C'est singulier, mon oncle! il me semble que le souvenir de Mme deVerlieu est un songe, une apparition; et si les amis qui ont veillé sur ma convalescence me disaient que j'ai rêvé ce que je viens de vous dire, en vérité, je le croirais, tant ces images sont vagues et fugitives dans mon esprit.

BÉLANCOUR.

Quant à ta cousine, regarde, Paul : dirait-on qu'elle vient de faire cent lieues? Il y a pourtant aussi loin de Paris ici que d'ici à Paris. Eh bien! en arrivant dans la capitale, elle était fatiguée, pâle et souffrante; mon ami, explique cette différence comme tu l'entendras.

PAUL.

Il faisait bien chaud quand vous êtes partis, tandis qu'au retour...

CONSTANCE, *piquée.*

Ah! tu penses... Eh bien! monsieur, si vous ne trouvez pas tout seul une explication si facile, ce n'est pas moi qui vous la donnerai. (*Revenant à lui.*) Mais j'ai tort; j'oublie que tu as été malade.

AIR *du Passe-partout.*

Depuis dix ans, dans cette solitude
Vivant tous deux près d'un oncle chéri,
J'ai, par avance, adopté l'habitude
De dire tout à mon futur mari.
Oui, dans Paris j'étais triste et maussade,
Mon cher ami, car j'étais loin de toi;
Mais maintenant je ne suis plus malade...
Ai-je besoin de te dire pourquoi?

BÉLANCOUR.

Ainsi, Paul, hâte-toi de te porter tout-à-fait bien, et dans un mois je te donne ce trésor.

MORAN.

Trésor de beauté, de fraîcheur!

Mme MORAN.

Qu'est-ce que ça te fait?

MORAN.

Eh bien! non, là, mademoiselle n'est pas fraîche; elle est malade. Toutes les femmes sont pâles et languissantes, excepté toi... Es-tu contente?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur est servi.

BÉLANCOUR.

Allons, mes amis, allons déjeuner.

AIR : *Viens, ma fille.*

Vous avez, mes enfans, je pense,
A vous rappeler en ce jour
Les regrets que, durant l'absence,
A dû vous causer votre amour.

CONSTANCE, *à Paul.*

A table aussi, je l'imagine,
Près de moi tu seras placé.

PAUL.

Avec plaisir, chère cousine.

A part.

Dieu! que je suis embarrassé!

ENSEMBLE.

Vous avez, etc., etc.

PAUL, *bas à Félix.*

Si Mme de Verlieu arrive, n'oublie pas de lui remettre...

On sort par la gauche.

FÉLIX, *seul, se fouillant.*

Eh! mon Dieu! où l'ai-je donc mise, cette lettre?... Si je l'avais perdue!.. Et voici justement la personne à qui elle est adressée. (*La trouvant.*) Ah! (*Mme de Verlieu paraît par la droite.*) Madame...

SCÈNE IV.

FÉLIX, Mme DE VERLIEU, DEUX FEMMES DE CHAMBRE *avec des cartons.*

Mme DE VERLIEU.

Ah! c'est vous, Félix? bonjour.

FÉLIX, *donnant la lettre.*

Voici une lettre.

Mme DE VERLIEU.

Une lettre?

FÉLIX.

Très-pressée.

Mme DE VERLIEU.

Et comment se porte tout le monde ici?

FÉLIX.

M. Paul est rétabli, et M. Bélancour vient d'arriver avec mademoiselle.

Mme DE VERLIEU.

Ah! mon cousin. (*A part.*) Je le savais.

FÉLIX.

Et voici le pavillon qu'il destine à madame; je vais l'annoncer, on déjeune en ce moment.

Mme DE VERLIEU.

Plus tard, plus tard, ne dérangez personne.

Elle fait signe aux deux femmes d'entrer dans le pavillon.

SCÈNE V.

Mme DE VERLIEU, *seule.*

M. Paul est rétabli!... Je l'espérais, ce bon jeune homme, j'aurai du plaisir à le revoir; il me semble que sa santé est mon ouvrage... C'est singulier! on s'attache d'autant plus aux personnes qu'on leur a fait plus de bien... Et ma lettre... J'oublie. (*Elle ouvre et lit bas. Elle*

sourit.) Une déclaration?... Eh mais oui... Ces sortes de lettres en effet sont ordinairement très-pressées! Ah! je comprends: dès que ce bon cousin fut hors de danger, je feignis d'avoir une affaire indispensable pour ne pas rester seule près de lui, lorsqu'il n'avait plus besoin de moi... Je fis plusieurs visites aux environs, à d'anciennes connaissances... J'aurai sans le vouloir enflammé le cœur de quelque campagnard oisif... Et on ose m'écrire... Il est vrai qu'on ose tant avec une veuve; et on a si peu de remords. Tout est profit. (*Elle lit tout bas.*) Eh mais... Ce n'est pas mal pour un style de campagne. (*Elle rit.*) Oh! oh! la passion! (*Elle lit tout haut.*) « Je vous dois la vie, madame. » (*Elle parle.*) Ils disent tous cela! ils allaient mourir si nous n'eussions paru pour les rattacher à la vie; et ils vont mourir si nous refusons de les aimer. Nous ne les aimons pas, et ils vivent jusqu'à soixante-dix ans avec des santés inaltérables... Oh! les hommes! (*Elle tourne le feuillet et lit tout haut.*) « Je vous » dois la vie, madame, car sans les soins que » vous... » (*Sérieuse, parlé.*) Ah! mon Dieu!... (*Un coup d'œil au bas de la page.*) C'est de lui! du cousin... de Paul... Est-il possible?... Quel embarras!... Encore une maladie dont il faudra le guérir; et pour celle-ci j'avoue que je ne connais pas de remède.

AIR *de l'Apothicaire.*

En prodiguant, soir et matin,
Mes soins à ce pauvre jeune homme,
Je faisais comme un médecin,
Un vrai médecin à diplome.
Car, dans cet art conjectural,
Un médecin, nul ne l'ignore,
Souvent ne vous guérit d'un mal
Que par un mal bien pire encore!

Quel malheur!... Ah! je vais rajuster ma toilette, m'enfermer... Mon cœur parle seul en ce moment; il faut que je le mette en présence de ma raison... Je ne sais qui l'emportera; mais ce que je sais bien, c'est que pour une veuve il est très-dangereux de sauver un jeune homme; mais enfin je ne pouvais pas le laisser mourir. Je l'ai sauvé, C'était mon devoir, et après tout, c'est pour faire le sien que ce bon cousin m'aime... Brave jeune homme!

Elle entre dans le pavillon.

SCENE VI.

PERLANGE, BÉLANCOUR.

Ils viennent du fond à gauche; Bélancour marche vite, et se dirige vers le pavillon; Perlange, lui, va doucement.

PERLANGE.

Mon ami, mon ami. (*Bélancour s'arrête.*) Va donc doucement; tu cours... Tu cours... Après déjeuner, c'est très-nuisible à la santé.

BÉLANCOUR.

Je ne t'avais pas vu.

PERLANGE.

Je crois bien, tu me tournes le dos.

BÉLANCOUR.

Qu'y a-t-il? que me veux-tu?

PERLANGE, *s'asseyant.*

Attends un peu: il est très-dangereux de parler quand on est essoufflé.

BÉLANCOUR.

Eh bien! repose-toi; je vais en attendant... Mais le pavillon est fermé, la cousine n'est pas encore visible, je reviendrai.

Il fait mine de s'en aller.

PERLANGE, *le saisissant par l'habit.*

Où vas-tu donc?... J'ai à te parler; j'ai un service à te demander, avant de partir pour Paris*.

BÉLANCOUR.

Tout à toi, mon cher.

PERLANGE.

D'abord, regarde-moi.

BÉLANCOUR.

Je veux bien.

PERLANGE.

De quoi ai-je l'air?

BÉLANCOUR.

D'un homme qui a toutes les peines du monde à entrer en matière.

PERLANGE.

Et ensuite?

BÉLANCOUR.

Ensuite?... Toujours la même chose.

PERLANGE.

Comment, tu ne trouves pas que j'ai l'air amoureux?

BÉLANCOUR.

Amoureux?... Toi?

PERLANGE.

Je m'en vante!

BÉLANCOUR.

Fanfaron!... Enfin, je ne te demanderai pas de qui, ce serait se moquer... Mais de quoi es-tu amoureux?

PERLANGE.

A cinquante ans est-on déjà si vieux, si momie, comme disent les jeunes gens...

BÉLANCOUR.

Ce n'est pas ce que je veux dire; mais je ne te croyais pas susceptible d'aimer autre chose que le repos et la santé.

PERLANGE.

Et tu ne t'es pas trompé.

BÉLANCOUR.

Eh bien?

PERLANGE.

Ah! mon ami, si tu avais été témoin comme moi des soins que Mme de Verlieu a prodigués à Paul, de sa scrupuleuse exactitude à suivre les ordonnances du médecin et à bien arranger sur l'oreiller la tête du malade, tu aurais été comme moi, tu l'aurais trouvée plus charmante qu'une maîtresse de maison qui fait avec grâce les honneurs d'un dîner.

BÉLANCOUR.

Chacun son goût : moi, j'aime mieux voir une

* Bélancour, Perlange.

jolie femme à table qu'au chevet d'un malade; mais enfin où veux-tu en venir?

PERLANGE.

A te dire que je serais le plus heureux des hommes si j'étais son mari.

BÉLANCOUR.

J'entends: tu veux te marier dans la prévision de tes futures maladies.

PERLANGE.

C'est sous ce point de vue que le mariage est à mes yeux la plus noble des institutions.

BÉLANCOUR.

Eh bien! mon cher, je n'ai rien à te dire, fais ce que tu voudras. Si Mme de Verlieu est assez bonne, assez dupe...

PERLANGE.

Je l'aime, je l'adore; et je viens te prier de lui parler en ma faveur

BÉLANCOUR.

C'est qu'en lui parlant pour toi je crains de parler contre elle.

PERLANGE.

Par exemple! est-ce qu'il n'y aurait pas convenance parfaite dans cette union? Mme de Verlieu a trente-trois ans; moi, je suis encore vert. Elle a trente mille livres de rentes, j'en ai cinquante mille. Elle est aimable, dévouée, moi, je suis bon, tranquille, je ne m'emporte jamais.

BÉLANCOUR.

Non, cela t'échaufferait le sang. Du reste, mon cher ami, je veux bien faire part à Mme de Verlieu de tes intentions, de tes projets... hostiles.

PERLANGE.

Une fois que tu lui auras dit de moi ce que, décemment, je ne pourrais pas lui dire moi-même, quand tu lui auras parlé de mes qualités...

BÉLANCOUR, *souriant.*

Oh! ce sera bientôt fait: je lui dirai que tu n'es pas méchant.

PERLANGE, *impatienté.*

Ah bah! tu plaisantes dans une affaire où il s'agit de la santé... non, je veux dire du bonheur de toute la vie.

BÉLANCOUR.

La voici, je crois. Tiens-toi à l'écart, et quand j'aurai parlé, je te ferai signe; tu te présenteras.

PERLANGE, *allant à gauche, à part.*

Il y a trop de soleil sous ces petits arbres, et, cette année, les fièvres cérébrales...

Il va se cacher à droite.

SCENE VII.

BÉLANCOUR, Mme DE VERLIEU, PERLANGE, *caché.*

BÉLANCOUR, *s'inclinant.*

Madame...

Mme DE VERLIEU.

Monsieur Bélancour, sans doute?

BÉLANCOUR.

Oui, madame, qui vient vous présenter ses hommages, et vous remercier surtout de ce que vous avez fait pour son neveu.

Mme DE VERLIEU.

J'ai fait ce qu'une autre eût fait à ma place.

BÉLANCOUR.

Vous entendez bien, madame, que tout est dit, dès ce moment, touchant notre procès, et que...

PERLANGE, *passant d'un autre côté.*

Là, il fait trop humide, et les fluxions...

Mme DE VERLIEU.

Tout était dit pour moi, monsieur, même avant ma première visite ici : mon intention était de ne pas plaider, de m'en rapporter à vous, de vous laisser examiner, juger, décider, et d'en passer par ce qui vous conviendrait le mieux.

BÉLANCOUR, *à part.*

Paul a raison, elle est charmante! (*Haut.*) Ce sont toujours les frais de gagnés.

Mme DE VERLIEU.

J'y vois mieux que cela; car j'y gagne peut-être l'estime et l'amitié d'un parent que j'étais impatiente de connaître.

BÉLANCOUR.

Ah! chère cousine... (*A part.*) Et c'est Perlange qui veut faire de cette femme une garde-malade! elle n'en voudra pas. (*Haut.*) Chère cousine, d'une conciliation aussi franche, aussi cordiale que la nôtre, la transition à une proposition de mariage est toute naturelle.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait m'épouser, lui?

BÉLANCOUR.

Oui, je suis chargé par une personne à laquelle je m'intéresse vivement de savoir si vous seriez disposée à renoncer aux paisibles douceurs du veuvage.

Mme DE VERLIEU.

C'est selon.

PERLANGE, *à part.*

Ici le détail de mes qualités.

BÉLANCOUR.

C'est un honnête garçon qui trouve qu'on est bienheureux, quand on est malade, d'avoir une femme comme vous.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

C'est Paul! (*Haut.*) Mon cher cousin, vos protégés doivent rarement manquer d'obtenir ce que vous demandez pour eux; mais ceci veut un peu de réflexion. Du reste, je verrai, j'y songerai, et si je consens à cette union, ce sera en grande partie pour vous témoigner toute la confiance que vous m'inspirez et le vif désir que j'ai de vous être agréable.

BÉLANCOUR, *à part.*

Elle est ravissante! (*Haut.*) Chère cousine, c'est maintenant à notre amoureux de venir plaider lui-même sa cause. Le lui permettez-vous?

Mme DE VERLIEU.

Dès lors que vous le protégez...

BÉLANCOUR *s'incline, rejoint Perlange et lui dit bas :*

Tout va bien; avance! ton médecin t'attend.

SCENE VIII.

Mme DE VERLIEU, PERLANGE, *timide.*

Mme DE VERLIEU, *sans voir Perlange.*

Que de bonté! que d'amabilité dans cette famille! je lui devrai peut-être mon bonheur.

PERLANGE, *brusquement.*

Je vous remercie, madame; vous êtes en vérité trop bonne.

Mme DE VERLIEU.

Ah! monsieur Perlange, vous voilà! Comment vous portez-vous?

PERLANGE.

Bien! très-bien! Peut-on ne pas se bien porter, quand on entend ce que vous venez de dire?

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Je ne savais pas que mes paroles eussent la vertu de donner la santé.

PERLANGE.

Ce bon Bélancour! il a bien voulu vous parler de moi.

Mme DE VERLIEU, *étonnée.*

Me parler de vous?

PERLANGE.

Oui, madame, vous dire combien je sais apprécier vos rares qualités, combien je serais heureux de mettre à vos pieds mon nom et ma fortune?

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Ce n'était pas Paul! (*Haut.*) Ah! c'est vous, monsieur, qui... c'est vous que...

PERLANGE, *embarrassé.*

Oui, c'est moi qui... que... et j'ai entendu...

Mme DE VERLIEU, *vivement.*

Oui, vous avez entendu que ceci demande beaucoup de réflexion.

PERLANGE.

Il n'est pas bien de se louer soi-même; mais je puis dire, sans vanité, que je ne suis pas un méchant homme.

Mme DE VERLIEU, *finement.*

Vous n'en avez pas l'air.

PERLANGE.

Jamais je n'ai fait de mal à personne. Je ne suis ni grondeur ni emporté habituellement, et je crois que ma femme... D'abord elle disposerait de notre fortune comme elle l'entendrait : elle aurait entière liberté; elle surveillerait tout, ordonnerait tout, elle ferait tout : je ne me mêlerais de rien. C'est mon système, et je ne m'en écarte jamais.

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Ce sont là, sans doute, monsieur, des qualités... fort agréables. Je vous suis, du reste, reconnaissante de m'honorer à ce point, sans me connaître, sans savoir...

PERLANGE.

Oh! je vous connais. Je vous ai vue dans une circonstance... Vous avez été sublime!

Mme DE VERLIEU.

Permettez, monsieur, que la conscience du peu que je vaux me détermine à la retraite devant des éloges.

PERLANGE.

Madame, je ne veux pas vous importuner plus long-temps pour la première fois. (*A part.*) D'autant plus que voici l'heure où je prends mon café. (*Haut.*) Mais je ne me tiens pas pour battu; je vous ferai la guerre avec obstination : je reviendrai à la charge.

Mme DE VERLIEU, *finement.*

L'ennemi sera toujours bien reçu.

PERLANGE, *à part.*

Voilà une phrase de femme : elle a deux sens. (*Haut.*) Madame...

Mme DE VERLIEU.

Monsieur...

PERLANGE, *en se retirant, à part.*

Cette union viendrait si bien à point! Je sens déjà quelques douleurs rhumatismales.

SCÈNE IX.

Mme DE VERLIEU, *seule.*

Comment, c'était de lui que me parlait M. Bélancour! (*Elle sourit.*) M. Perlange a l'air d'être un brave homme. Une femme ne serait pas malheureuse avec lui ; elle serait souveraine, maîtresse : c'est bien quelque chose; et si je n'espérais pas... je l'épouserais! Car c'est si équivoque une veuve dans le monde!... mais Paul!... Mon ambition, mon rêve a toujours été de contribuer à l'élévation de quelqu'un. Oui, je serais fière de pouvoir dire, en désignant un homme célèbre, non pas seulement il est à moi, mais il est de moi. La célébrité, j'aurais pu déjà l'attacher à mon nom, en le mettant au bas de ces productions de mes loisirs que le public accueille avec empressement, et dont il ignore l'auteur; mais non, la vraie gloire d'une femme est de rester, elle, dans l'obscurité, et de faire briller au grand jour l'homme qu'elle aime. Ce bon, cet excellent Paul, voilà un homme dans lequel il y a de la ressource. (*Le voyant paraître, à part.*) C'est lui! S'il m'avait entendue!

SCENE X.

PAUL, *de la gauche,* Mme DE VERLIEU.

PAUL, *très-agité.*

Madame, j'ai eu la témérité de vous écrire! et vous comprenez pourquoi, dans ce moment, je me présente à vous, le cœur plein, non d'espérance, mais de crainte.

Mme DE VERLIEU.

Monsieur Paul...

PAUL.

Ah! tenez, regardez-moi sans colère... Je viens de tout avouer à mon oncle, et s'il était vrai que vous ne fussiez pas tout-à-fait insensible à mon amour, oh! il faudrait me le dire; il ne faudrait pas user de ces lenteurs convenues dans

le monde, et que je comprends lorsqu'il s'agit de passions médiocres ou feintes. Mais ici, madame, en présence de l'homme qui vous doit la vie, soyez franche avec la plus franche, la plus profonde des passions... Je vous aime, oh! je vous aime! Votre absence a été pour moi un intolérable supplice; prononcez donc, madame; votre réponse sera un arrêt de vie ou de mort, j'attends.

Mme DE VERLIEU.

Mon Dieu! monsieur Paul... Quelqu'un!

PAUL, *désignant le vase à la droite du perron.*

Eh bien, un mot, un seul mot de votre main... dans ce vase... Je viendrai l'y chercher dans un quart d'heure.

Il sort à droite.

SCENE XI.

MORAN, Mme DE VERLIEU.

Mme DE VERLIEU.

Comment faire?... Quel parti prendre?... Il ne faudrait pourtant pas laisser mourir ce pauvre jeune homme... Eh bien!... je...

MORAN, *regardant à gauche si sa femme ne vient pas.*

Pardon, madame, de venir troubler votre solitude; mais vous avez été si bonne, si bienveillante pour moi durant les quinze jours que vous avez passés ici; votre raison est si supérieure, votre langage si persuasif... je viens vous demander un service.

Mme DE VERLIEU.

Disposez de moi, monsieur.

MORAN.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau quand je vous dirai que ma femme et moi nous ne vivons pas très-harmonieusement ensemble. Vous avez eu déjà la bonté d'apaiser plusieurs de nos querelles... Sa jalousie fait chaque jour des progrès effrayans: Mme Moran vient de me faire une scène..... Elle ne veut pas que je regarde les femmes... Il y a mieux!... elle ne veut pas qu'il y ait dans notre appartement une seule image de femme... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Nous n'avons que des batailles... toutes les batailles de l'Empereur... excepté celles où l'artiste a mis des vivandières.

Mme DE VERLIEU, *légèrement moqueuse.*

Eh bien! monsieur, il ne faut pas regarder les femmes!

MORAN.

Quand je ne les regarde pas, elle dit que j'ai l'air d'y penser.

Mme DE VERLIEU, *de même.*

Eh bien! il faut vous défaire de cet air-là.

MORAN.

Oh! je fis une grande folie en épousant une femme plus âgée que moi! Que sera-ce plus tard, dans dix ans?... car aujourd'hui elle est encore passable... presque... Quand elle est habillée, elle peut se faire illusion, et moi aussi de loin à loin; mais dans dix ans elle en aura quarante-huit, et moi, je serai jeune encore... Elle ne sera plus passable, et moi je ne serai pas trop mal... Elle ne pourra plus s'abuser, ni moi non plus, et alors... alors, ce sera un enfer.

Mme DE VERLIEU.

Mais pourquoi donc vous êtes-vous mariés ensemble?

MORAN.

Que voulez-vous, madame, je sortais du collége; j'avais vingt ans. Tous les jeunes gens de mon âge trouvaient Ernestine charmante... Vous savez, les jeunes gens de vingt ans ont des passions pour les femmes de trente.

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Non, monsieur, je ne savais pas cela; mais enfin quel conseil voulez-vous que je vous donne?

MORAN.

C'est à ma femme que je vous prie d'en vouloir bien donner; car moi, j'ai pris mon parti. Si elle va trop loin, si elle me pousse à bout, j'irai en Suisse ou en Angleterre vivre en refugié français.

SCENE XII.

MORAN, Mme MORAN, Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR.

Mme MORAN, *brusquement.*

Qu'est-ce que tu fais-là? Pardon, madame, je ne vous avais pas vue... Deux fermiers sont à la maison, ils t'attendent.

MORAN.

Il était inutile de te déranger pour cela: il fallait m'envoyer un domestique.

Mme MORAN.

Qu'as-tu besoin de venir ennuyer madame?

MORAN, *à Mme de Verlieu.*

Madame, est-ce que je vous ennuie?

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Au contraire, monsieur.

Mme MORAN.

Viens, suis-moi, tes deux amis t'attendent!

MORAN.

Tu disais que c'étaient deux fermiers.

ENSEMBLE.

AIR nouveau *de J. Doche.*

Tais-toi donc, je t'en conjure,
Ou bien ici, je te jure,
A l'instant, (*bis*)
Je fais un coup éclatant!
Je connais ta jalousie,
Je connais ta frénésie,
Et je peux, (*bis*)
Pour jamais quitter ces lieux!

Mme MORAN.

Viens, Moran, je t'en conjure,
Ou bien ici, je te jure,
A l'instant, (*bis.*)
Je fais un coup éclatant!
Tu connais ma jalousie,
Tu connais ma frénésie,
Et je peux, (*bis*)
Ici t'arracher les yeux!

Mme DE VERLIEU.

Allons, je vous en conjure,
Point de fureur, ni d'injure ;
A l'instant (*bis*),
Suivez-la, mon cher Moran,
Ménagez sa jalousie,
Redoutez sa frénésie ;
En ces lieux (*bis*),
C'est un éclat scandaleux !

Mme MORAN.

Ah ! madame, si vous vous remariez jamais, n'épousez pas un homme plus jeune que vous... Si vous saviez....

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Moran et Mme Moran sortent par la gauche.

SCENE XIII.

Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR, *suivant des yeux Moran et sa femme.*

Mme DE VERLIEU, *seule d'abord.*

Oui, il est vrai, voilà une chose à laquelle je n'avais pas songé : cette différence d'âge, c'est à peu près la même entre Paul et moi.

BÉLANCOUR, *revenant.*

Chère cousine, pardon... Je...

Mme DE VERLIEU.

Eh! mon Dieu ! qu'avez-vous, mon cousin?

BÉLANCOUR.

Je suis dans une agitation!...

Mme DE VERLIEU.

Que vous est-il arrivé?

BÉLANCOUR.

Un malheur !... un grand malheur !

Mme DE VERLIEU.

Qu'est-ce donc?

BÉLANCOUR.

Mon neveu vous aime; il vient de me le déclarer.

Mme DE VERLIEU.

Et vous appelez cela un malheur?... Je vous remercie du compliment.

BÉLANCOUR.

Ah! c'est que vous ne savez pas... Constance et lui devaient se marier ensemble.

Mme DE VERLIEU, *très-étonnée.*

Ah! votre nièce?...

BÉLANCOUR.

Elle adore Paul, et Paul adorait sa cousine avant de tomber malade... Il paraît que, sans le vouloir, vous lui avez inspiré... Mais si Paul ne revient pas à Constance, elle en mourra, j'en suis sûr.

Mme DE VERLIEU.

Que me dites-vous là, mon Dieu !

BÉLANCOUR.

La vérité. La pauvre enfant ne sait rien encore. Elle attribue la contrainte de Paul devant elle à un reste de souffrance ; mais quand elle saura... Oh! non, elle ne le saura pas; j'ai dit à Paul de dissimuler et je suis venu vous parler, m'entendre avec vous. Je compte sur votre raison, sur votre prudence.

Mme DE VERLIEU.

Ils s'aimaient... ils devaient se marier... c'est dans leur union que vous aviez placé votre bonheur... Et Constance mourrait si... Monsieur, comptez sur moi, je renonce à des idées...

BÉLANCOUR.

Eh quoi! vous-même...

Mme DE VERLIEU.

Oubliez ce qui vient de m'échapper... Je tiens à votre estime... j'imposerai silence à mon cœur; je n'écouterai que ma raison. Elle me dit que Paul, que M. Paul n'a pas pu, dans l'espace de quinze jours et durant une grave maladie, se passionner bien profondément pour moi, s'enthousiasmer de ce qu'il appelle mon esprit... Il n'est donc pas impossible de le détourner de moi et de le ramener à votre nièce.

BÉLANCOUR.

Ah! vous êtes une femme admirable... Fuyez, chère cousine; que Paul ne vous retrouve plus ici, et alors...

Mme DE VERLIEU.

Fuir?... Non, ce serait un mauvais moyen. M. Paul m'a écrit, m'a parlé de son amour... Il ferait un éclat, il serait capable de me suivre.

BÉLANCOUR.

Ah! mon Dieu.

Mme DE VERLIEU.

Cet éclat pourrait nous perdre... je ne vois qu'un parti à prendre, c'est de désenchanter aux yeux de M. Paul la femme dont il est épris.

BÉLANCOUR.

Mais c'est impossible !

Mme DE VERLIEU, *après avoir réfléchi.*

Oui, oui, c'est cela... (*A Bélancour.*) Veuillez m'écouter : M. Paul ne m'a vue que durant sa maladie; car je l'ai quitté aussitôt qu'il a été hors de danger... Vous devinez pourquoi?

BÉLANCOUR.

Oui, et il dit que le souvenir de votre présence est comme une vision, comme un rêve.

Mme DE VERLIEU.

Oui, oui, et depuis mon retour, aujourd'hui, il ne m'a vue qu'un instant pour me parler de son amour, et il ne m'a pas donné le temps de lui répondre deux mots.

BÉLANCOUR.

Eh bien?...

Mme DE VERLIEU.

Voici, monsieur, le rôle que vous avez à jouer près de lui: Vous lui direz...(*Regardant à droite.*) Mais je l'aperçois à l'extrémité de cette avenue... S'il nous entendait!...

Elle court au perron du pavillon, monte une marche, fait signe à Bélancour d'aller à elle et lui parle très-vivement à l'oreille.

BÉLANCOUR.

Quoi!... Vous pensez?... (*Mme de Verlieu lui parlant encore à l'oreille.*) C'est bien! c'est bien!

Mme DE VERLIEU.

Le reste me regarde.

Elle rentre au pavillon.

SCENE XIV.

BÉLANCOUR, *puis* PAUL.

BÉLANCOUR.

Charmante femme! que d'esprit! que de raison! (*Il se promène avec action.*) J'ai la soixantaine; il y a bien long-temps que je n'ai pas plus pensé à l'amour qu'à mon premier maître d'école; mais je veux être pendu si, depuis un quart d'heure, j'ai plus de trente à trente-cinq ans! (*Paul ne voit pas son oncle; il court au vase où il espère trouver la lettre de Mme de Verlieu.*) Ah! te voilà!

PAUL, *se détournant du vase.*

Mon oncle! *

BÉLANCOUR.

Eh bien! as-tu un peu réfléchi? t'es-tu un peu calmé?

PAUL.

Oui, mon cher oncle, j'ai réfléchi; et tout en convenant que c'est un grand malheur pour moi de penser que Constance m'aime encore, lorsque je n'ai plus que de l'amitié pour elle, je dois vous dire qu'il ne peut y avoir de bonheur pour moi, que je ne puis vivre sans la plus aimable, la plus spirituelle femme du monde.

BÉLANCOUR, *jouant la comédie.*

Écoute, mon cher ami, je veux te parler comme un père. Nul plus que moi ne s'intéresse à ton bonheur. Tu n'aimes plus Constance, c'est fâcheux, mais ce n'est pas ta faute : l'amour vient et s'en va bon gré malgré nous, c'était du moins ainsi de mon temps. Tu ne veux pas épouser ta cousine, c'est fâcheux encore; mais j'aime mieux que tu ne sois pas son mari, si tu ne dois pas faire son bonheur et trouver le tien dans cette union.

PAUL.

C'est vrai, mon oncle.

BÉLANCOUR.

Mais tu me parles avec exaltation de l'amabilité, de l'esprit de Mme de Verlieu, et c'est ce que je ne saurais comprendre. (*A part.*) Je mens comme un diplomate.

PAUL.

Quoi! mon oncle, vous ne concevez pas qu'on soit séduit par l'esprit, par l'amabilité, par...

BÉLANCOUR.

Oui, sans doute, lorsque tout cela est une réalité et non pas une chimère.

PAUL.

Que voulez-vous dire?

BÉLANCOUR.

Qu'à moins d'avoir perdu tout-à-fait le sens, il est impossible de trouver dans Mme de Verlieu les qualités que tu lui prêtes.

PAUL.

Que je lui prête?...

BÉLANCOUR.

Elle est bonne, obligeante; mais pour de l'esprit, de l'amabilité, de...

* Paul, Bélancour.

PAUL.

Quel blasphème!

BÉLANCOUR, *à part.*

C'est juste! (*Haut.*) C'est que je viens d'avoir avec elle une longue conversation au sujet de la terre de Saint-Calliste.

PAUL, *vivement.*

Ah! je comprends... elle aura prétendu peut-être que ses droits sont plus fondés que les vôtres; elle veut plaider peut-être contre vous... alors, elle n'a ni esprit, ni délicatesse, ni...

BÉLANCOUR.

Ne va pas si vite! ne va pas si vite! Mme de Verlieu a été au contraire d'une facilité!... Elle ne plaidera pas; elle en passera par tout ce que je voudrai.

PAUL.

Ah!

Ici, Mme de Verlieu descend quelques marches du perron, elle tient une lettre. Cachée derrière le vase, où Bélancour seul peut la voir, elle écoute.

SCENE XV.

PAUL, BÉLANCOUR, Mme DE VERLIEU.

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur : ainsi vous voyez que je suis prévenu plutôt pour que contre elle. Eh bien! durant notre conversation, il lui est échappé mille bévues; elle ne parle pas français, la cousine... (*Apercevant Mme de Verlieu, bas à elle.*) Oh! mille pardons!

Mme DE VERLIEU, *bas.*

C'est bien! c'est bien!

BÉLANCOUR.

Elle a des idées... ou plutôt elle n'a pas d'idées. (*Bas.*) Oh! mille et mille excuses!

Mme DE VERLIEU, *bas.*

Allez toujours! allez toujours!

BÉLANCOUR, *à part.*

Quelle femme! (*Haut à Paul.*) En un mot, c'est la femme la plus char... (*se reprenant*) la plus...

Il regarde Mme de Verlieu.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Ne le gênons pas.

Elle met la lettre dans le vase, sous les fleurs.

PAUL.

La plus...

Mme DE VERLIEU, *bas à Bélancour.*

Sotte.

Elle rentre.

BÉLANCOUR, *ne voyant plus Mme de Verlieu.*

La plus sotte que je connaisse. (*A part.*) Je mérite les étrivières.

PAUL.

Une sotte! elle!... ah! mon oncle!

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur, ou bien je suis un sot. Prononce.

PAUL, *irrité, rapidement.*

Eh bien! mon oncle, je croirai plutôt cent fois que vous êtes...

BÉLANCOUR.

Mon ami, je te suis bien obligé!

PAUL.

Pardon, mon oncle! mais je...

BÉLANCOUR.

Ah! c'est que je ne suis pas malade, moi, vois-tu, je viens de bien déjeuner. Je ne suis pas dans l'état de vertige où tu étais quand tu t'es épris d'une belle passion pour une chimère.

PAUL, *se tâtant le front.*

Comment, mon oncle, je pourrais m'être abusé à ce point?... Oh! non, ce serait trop malheureux!

BÉLANCOUR.

Écoute, Paul! je mets si peu de passion et d'amour-propre dans mes sentimens, en te parlant de la sorte, que voici mon dernier mot: Si tu persistes encore un jour dans ton erreur; si demain tu n'es pas de mon avis sur le compte de Mme de Verlieu, je te laisse libre de l'épouser.

PAUL.

Merci, mon oncle, merci. Quant à cette pauvre Constance...

BÉLANCOUR.

Oh! rassure-toi, Constance n'est pas embarrassée de sa personne. Elle n'a que dix-huit ans et Mme de Verlieu en a plus de trente.

PAUL, *vivement.*

Elle n'en paraît pas vingt-cinq.

BÉLANCOUR.

Je ne parle pas de ce qui paraît, mais de ce qui est... Constance est jolie.

PAUL, *de même.*

J'en conviens; mais Mme de Verlieu, sans avoir la fraîcheur...

BÉLANCOUR.

Constance est à son premier amour, et Mme de Verlieu est veuve.

PAUL, *vivement.*

Oui; mais on dit qu'elle n'aimait pas son premier mari.

BÉLANCOUR, *raillant.*

Belle perspective pour le second! Si c'est toi, je te souhaite beaucoup de bonheur.

Il sort par la gauche.

SCENE XVI.

PAUL, *seul.*

C'est singulier! ce que vient de me dire mon oncle... je ne sais pas, je suis troublé... Il est vrai, je n'ai pu apprécier le mérite de Mme de Verlieu que durant une maladie, tandis que j'avais la fièvre et le délire; mais cependant il me semble... c'est que mon oncle, qui a de l'esprit et du sens, est sûr de ce qu'il dit, à ce qu'il paraît; et puis, c'est un homme juste, incapable d'une calomnie.

SCENE XVII.

MORAN, PAUL.

MORAN, *à part, de la gauche.*

Enfin, j'ai pu lui échapper; mais je suis sûr qu'elle me cherche... qu'est-ce que je disais?

PAUL.

Ah! c'est toi, mon ami?

MORAN.

Oui, je viens de rompre mon ban pour quelques minutes.

PAUL.

Et tu vas sans doute présenter tes hommages à Mme de Verlieu?

MORAN.

J'ai eu déjà cet honneur.

PAUL, *à part.*

Voyons. (*Haut.*) N'est-ce pas qu'elle est charmante?

MORAN, *à part.*

Ma femme qui est cachée par là. (*Très-haut.*) Charmante!... charmante!... cela dépend des goûts.

PAUL.

Mais, ce matin, tu disais que c'est un ange.

MORAN.

Un ange, un ange... assurément, sous un certain rapport... pour soigner un malade.

PAUL.

Quelle figure distinguée! que d'expression dans le regard!

MORAN.

Eh bien! non, je ne trouve pas. C'est une figure qui ne dit rien et un regard qui ne dit pas grand' chose. (*Très-haut.*) J'aime mieux la tête de ma femme, c'est plus élevé. (*A part.*) A cause de sa longue taille.

PAUL.

Tu ne peux pas nier du moins que l'esprit de Mme de Verlieu...

Ici Mme Moran paraît au fond.

MORAN.

Comme sa figure, commun.

PAUL.

Ses manières...

MORAN.

Comme son esprit.

PAUL.

Une grâce...

MORAN.

Un peu gauche. En un mot, c'est une bonne femme très-vulgaire.

PAUL.

Vulgaire!

MORAN.

Ce que nous appelons une bourgeoise estimable.

PAUL.

Cependant tu dois convenir..

MORAN.

Je conviens qu'à ta place, la reconnaissance me ferait un devoir de prêter à Mme de Verlieu des qualités qu'elle n'a pas... je la trouverais assez jolie, assez aimable; je le dirais du moins, parce que...

PAUL.

Quoi! si tu étais libre, tu ne serais pas heureux d'épouser une femme comme celle-là?

MORAN, *apercevant sa femme.*

Jamais! jamais! (*Il fuit.*) Ah! mon Dieu!

Sa femme le poursuit.

PAUL, *seul, croyant Moran là.*

Toutefois il me semble... Comment? il n'est plus là! il m'a quitté brusquement parce que je lui faisais l'éloge de Mme de Verlieu. Lui aussi est de l'avis de mon oncle! lui, Moran! le plus facile des hommes! (*Agité.*) Je ne sais plus où j'en suis... Ce que c'est que de nous! Maintenant, ce ne sera pas sans crainte que j'aborderai Mme de Verlieu... j'aurai peur, en lui parlant, de souffler sur un fantôme et de le voir s'évanouir. Oh! je ne puis demeurer plus long-temps dans cette incertitude... il faut que je sache... Voyons d'abord si elle m'a répondu. (*Il met la main dans le vase et en tire le billet.*) Oui, voici une lettre... je suis presque sûr de ce qu'elle contient... un refus. (*Il ouvre et lit tout bas.*) Qu'est-ce que j'avais dit? Elle refuse! (*Il lit tout haut.*) « Je ne crois pas un » mot de votre tendresse; les hommes sont si » changeans, si bizarres, si je ne sais quoi, que.. » (*Il parle.*) Je m'étais imaginé qu'elle devait écrire comme un ange, et... (*Il tourne le feuillet.*) Voyons la fin. (*Il lit.*) « Du reste, attendez-moi près du » perron, je vais y *venire.* » (*Parlant.*) Est-ce qu'elle met un *e* à la fin de *venir?* oh! non, c'est un agrément... non, c'est un *e*!... Il y a dans cette lettre plusieurs fautes d'orthographe, mais qu'importe?... (*Mme de Verlieu paraît et descend lentement les marches du perron. Elle regarde Paul avec amour et regret; puis, elle témoigne par un geste que son parti est pris.*) Les esprits élevés s'occupent-ils... autrefois, c'était une marque de distinction d'écrire comme les cuisinières d'aujourd'hui. Je vais donc la voir! (*Il regarde la lettre.*) Oh! oui, c'est un *e*... c'en est un... La voici.

Il met la lettre dans sa poche.

SCENE XVIII.

PAUL, Mme DE VERLIEU.

Mme de Verlieu rira un peu bourgeoisement et sera un peu gauche. Cette scène doit être jouée sans exagération, avec beaucoup d'art.

Mme DE VERLIEU.

Ah! monsieur, vous voilà?

PAUL.

Madame!

Mme DE VERLIEU.

Y a-t-il long-temps que vous m'attendez?

PAUL.

Si la durée de l'attente se mesure à l'impatience où j'étais de vous revoir, il y a un siècle, madame.

Mme DE VERLIEU.

Ah! un siècle!... mais savez-vous qu'un siècle se compose de cent ans? vous exagérez, monsieur, et je n'aime pas les hyperboles.

PAUL.

Ce n'en est pas une, madame, lorsque je vous dis que je serais le plus heureux des hommes de pouvoir vous faire accepter mon nom.

Mme DE VERLIEU.

Oui... oh! je sais bien, pour nous obtenir, il n'est rien que ces messieurs ne fassent: ils mentent, ils mentent! puis, six mois après la noce, brrrrrt!... Il y a d'ailleurs des personnes à qui le mariage ne convient pas, et je suis, moi, de ces personnes-là; il y faut trop de patience et de persévérance. Oh! je vous parle franchement. Libre, je suis bonne, obligeante, bienveillante, dévouée; mais enchaînée, je ne suis plus rien. Toute chose qui me paraît imposée, me pèse, m'écrase... j'étais née pour être veuve; m'y voici, je m'y tiens.

PAUL, *à part.*

Quel langage!

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

D'ailleurs, vous, monsieur Paul, je ne vous connais pas. Je ne sais de vous qu'une chose; c'est que vous avez été malade.

PAUL.

Ah! madame, croyez que ma reconnaissance...

Mme DE VERLIEU.

Bah! les soins que je vous ai donnés, je les aurais donnés à d'autres; à M. Moran, à M. Perlange, à votre jardinier, s'il se fût trouvé dans votre position. C'est une affaire d'humanité!... Dieu! comme vous battiez la campagne dans votre délire... c'était drôle! et j'en ris.

Elle rit.

PAUL, *à part.*

Quel désenchantement!

Félix paraît.

Mme DE VERLIEU, *à Paul.*

Pardon, monsieur, voici que votre oncle m'envoie chercher pour la signature d'un sous-seing privé.

FÉLIX, *donnant une lettre à Paul.*

Une lettre pour monsieur.

Il disparaît.

Mme DE VERLIEU.

AIR *des Chemins de fer.*

Adieu, monsieur Paul, je vous laisse,
Je vais partir; mais au retour,
Je vous dirai si ma tendresse
Veut bien répondre à votre amour.

En attendant, mangez bien! du courage!
Reprenez votre teint brillant;
Car, la santé convient fort en ménage.

PAUL, *à part.*

Manger! manger! Dieu, quel terme choquant!

ENSEMBLE.

PAUL.

Faites, madame, je vous laisse,
Et je vois trop bien qu'en ce jour,
Votre difficile tendresse
Ne peut répondre à mon amour.

Mme DE VERLIEU.

Adieu, monsieur Paul, etc.

Mme de Verlieu sort par la gauche en soupirant et jetant un dernier regard d'amour à Paul qui reste tout pétrifié à sa place.

SCÈNE XIX.

PAUL, *après avoir rêvé.*

Décidément, mon oncle a raison; la femme que j'attendais avec tant d'impatience était un fantôme créé par mon imagination. Ce fantôme est encore dans ma tête, dans mon cœur; je le vois, je l'entends, je le sens; mais ce n'est pas Mme de Verlieu qui peut le réaliser. (*Se frottant les yeux.*) Oui, c'est clair, je suis bien éveillé; voici un pavillon, voici des arbres, et me voilà bien, moi, debout; (*il se promène*) et voici bien une lettre. De qui est-elle? de Constance!... Que peut-elle m'écrire? (*Il lit tout haut.*) « Cher ami, je le vois, » l'indifférence dans ton cœur a succédé à l'amour; » tu m'évites, tu me fuis, et je suis malheureuse! » Oh! reprends tes habitudes près de moi, je t'en » supplie; et si je ne dois plus être ta femme, re- » garde-moi au moins comme la plus tendre des » sœurs. Je t'attends, Paul, ne tarde pas à venir. » Elle ne met pas un *e* à la fin de venir, elle! pas une faute d'orthographe! (*Il sourit et dit à demi-voix.*) Il faut recommander la discrétion à mon oncle, sans quoi je passerais pour fou dans le pays.

SCENE XX.

MORAN, Mme MORAN, PERLANGE, Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR, CONSTANCE, PAUL, *tous de la gauche.*

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Oui, oui, il faut partir.

PERLANGE, *à Mme de Verlieu.*

Eh bien, madame?...

Mme DE VERLIEU.

Vous me voyez toute triste, toute contrariée; il faut que je reparte dès demain... une affaire des plus urgentes...

BÉLANCOUR, *jouant la comédie.*

Restez encore quelques jours. Perlange qui va partir pour Paris se chargera d'aller voir votre homme d'affaires. (*Bas.*) Partez dès demain!

PERLANGE, *ravi.*

Quoi, madame, c'est à Paris que vous allez?

Mme DE VERLIEU.

Oui, monsieur, il est indispensable que j'y sois dans trois jours.

PERLANGE, *suppliant.*

Oh! alors, madame, je ne partirai que demain, et je serais bien heureux d'être votre cavalier, soit dans votre voiture, soit dans la mienne, à votre choix.

Mme DE VERLIEU.

J'accepte, monsieur, avec grand plaisir.

PERLANGE, *à part, ravi.*

Un tête-à-tête de deux jours! (*Se ravisant.*) C'est bien agitant!

Mme DE VERLIEU.

Adieu donc; je vais m'enfermer jusqu'à ce soir, j'ai des papiers à examiner, des lettres à écrire...

Mme MORAN, *heureuse.*

Adieu, madame. (*Regardant son mari.*) Une occasion de moins pour ce mauvais sujet.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Enfin ma raison l'emporte.

Elle donne la main à Perlange.

PAUL, *à part.*

Mon illusion qui s'enfuit!

Il se retourne vers Constance et lui tend la main.

Mme MORAN, *à son mari qui regarde Mme de Verlieu.*

Eh bien! que regardes-tu là?

Paul et Constance remontent la scène.

MORAN.

Une personne charmante. (*Mouvement de Mme Moran.*) Et c'est toi, ma femme.

Mme DE VERLIEU.

AIR :

FINAL DE J. DOCHE.

Adieu, mes amis, je vous laisse,
Je resterais avec plaisir;
Mais je ne puis, le temps me presse,
Dès demain il me faut partir.
Souvent notre cœur nous entraîne,
Mais on ne peut ce que l'on veut;
Alors, la raison souveraine
Enseigne à vouloir ce qu'on peut.

Perlange l'accompagne en lui donnant la main jusqu'au perron; là, Mme de Verlieu salue tout le monde.

ENSEMBLE.

Adieu, mes amis, je vous laisse, etc.

LES AUTRES.

Adieu, madame, je vous laisse,
Je ne saurais vous retenir.
S'il est vrai que le temps vous presse,
Dès demain, vous devez partir.

Mme de Verlieu monte cinq marches du perron; arrivée à la dernière, elle salue encore.

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIÈME.

Salle commune dans un hôtel de Boulogne-sur-Mer. Une porte au fond. Deux portes latérales à gauche; deux à droite, et toutes quatre numérotées. Une table à gauche. Un an s'est écoulé depuis le premier acte.

SCENE PREMIERE.

M. *et* Mme PERLANGE. (*Mme de Verlieu.*)

Mme Perlange donne le bras à son mari ; ils viennent du fond ; Perlange a sous le bras un in-8º broché.

PERLANGE, *avec expansion.*

Ah! que la mer est une belle chose! et comme c'est fortifiant les bains qu'on y prend!... J'en prendrai un autre ce soir, n'est-ce pas, ma chère amie?

Mme PERLANGE.

Comme tu voudras, mon ami.

PERLANGE.

Non; c'est comme tu voudras, toi, je suivrai ton avis.

Mme PERLANGE.

Eh bien, nous verrons. En attendant, je vais donner des ordres pour ton déjeuner.

PERLANGE.

C'est cela, chère amie; puis, pendant que je ferai ma sieste, tu travailleras près de moi à la troisième partie de ton roman.

Mme PERLANGE.

Chut!

PERLANGE.

Mais pourquoi garder l'anonyme? il me serait si agréable de pouvoir dire: J'ai pour femme... un homme de lettres.

Mme PERLANGE.

Tu m'as promis d'être discret.

PERLANGE.

Allons, c'est convenu ; vas ordonner mon déjeuner; mais avant, je dois prendre mon verre d'eau ferrugineuse... c'est une bonne chose; mon estomac n'est plus aussi paresseux, il fonctionne même avec une activité dévorante.

Mme PERLANGE, *un peu railleuse.*

Tu trouveras ton eau ferrugineuse dans ta chambre.

PERLANGE.

Je te suis, ma chère; j'ai un mot à dire au garçon.

On sonne à gauche.

Mme PERLANGE, *à part, en entrant à droite, premier plan.*

C'est de l'eau pure que je lui fais prendre.

SCENE II.

UN GARÇON, PERLANGE.

LE GARÇON.

On y va!

PERLANGE.

Dis-moi, mon ami?

LE GARÇON.

Monsieur!

PERLANGE.

Recommande au monsieur qui loge au-dessus de ma chambre de mettre ses bottes tout doucement, le matin.

LE GARÇON.

C'est une dame.

PERLANGE.

Ah! tant mieux! c'était par précaution!

Il se dirige vers la chambre à droite. On sonne.

LE GARÇON.

C'est encore M. Bélancour!

PERLANGE, *au garçon.*

M. Bélancour, dis-tu?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

PERLANGE.

De Châlons?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

PERLANGE.

Il est ici?

LE GARÇON.

Depuis hier au soir.

SCENE III.

BELANCOUR, PERLANGE.

Bélancour sortant de la première porte à gauche.

BÉLANCOUR, *au garçon, lui donnant une lettre.*

Hâtez-vous, le courrier va partir.

Le garçon sort par le fond.

PERLANGE.

C'est donc toi, mon cher ami?

BÉLANCOUR, *étonné.*

Perlange! (*Ils s'embrassent.*) Et quel bon vent t'amène à Boulogne?

PERLANGE.

Quel bon vent?... la crainte d'un rhumatisme.

BÉLANCOUR.

Agréable surprise!

PERLANGE.

La médecine homœopathique.

BÉLANCOUR.

Ta femme est-elle ici?

PERLANGE.

Puisque j'y suis! Est-ce que le corps va jamais sans l'ame?

BÉLANCOUR, *souriant.*

C'est toi qui es le corps?

PERLANGE.

Et Paul? et sa femme Constance? t'ont-ils accompagné?

BÉLANCOUR.

C'était une partie arrangée entre eux et le couple Moran... cela s'est rompu... ils ne savent pas s'entendre.

PERLANGE.

Ah çà! est-ce qu'on ne vit pas en bonne intelligence?

BÉLANCOUR.

Pas trop; depuis un an qu'il est marié, Paul est triste, rêveur... Constance est boudeuse... Mme Moran jalouse plus que jamais, et Moran, un pauvre crucifié.

PERLANGE.

Lorsqu'un ménage ne va pas bien, c'est toujours la faute de la femme!

BÉLANCOUR.

Les femmes disent le contraire; qui décidera? Ah çà, mais toi, es-tu heureux?... la charmante cousine...

PERLANGE.

C'est un trésor! Tu sais que je l'accompagnai à Paris lorsqu'elle quitta ton château... j'eus le bonheur de lui rendre quelques services dans la capitale, et au moment où elle croyait sa fortune réduite à rien, par l'imprudence de son notaire; au moment où ses amis l'abandonnaient, je lui offris mes cinquante mille livres de rentes. Elle fut vivement touchée de ce procédé... et me refusa cependant. Mais quelques jours plus tard, le malheur qu'elle craignait n'étant pas arrivé, elle eut la générosité d'accepter ma main. Oh! mon ami, je l'épousai bien à propos; juste au moment où l'état de ma santé allait me livrer aux soins intéressés et incomplets de gens mercenaires. Ce fut une bonne fortune pour moi que ce mariage; je m'en félicite tous les jours... je n'ai qu'à me laisser faire pour être heureux, et j'étais vraiment né pour cela. Si j'avais été obligé de faire mon bonheur moi-même, je n'aurais pas eu assez de force de caractère; je l'aurais toujours manqué, comme mon café, quand je m'avise de le faire.

BÉLANCOUR.

L'aimable cousine!... Est-elle visible? Puis-je lui présenter mes hommages?

PERLANGE.

Tiens, tiens, la voici!

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *sans voir Bélancour.*

Mon ami, ton eau ferrugineuse t'attend.

PERLANGE.

Je suis à elle; mais regarde un peu de ce côté.

Mme PERLANGE, *charmée.*

M. de Bélancour, mon cousin!

Elle passe à côté de lui.

BÉLANCOUR.

Oui, chère cousine, heureux de vous revoir après un si long temps.

PERLANGE.

Ce n'est pas ma faute si nous ne nous sommes pas revus; ma femme a voulu absolument que je vendisse la campagne que j'avais auprès de la tienne... tu comprends qu'alors... Mais pardon... je vais... (*A sa femme.*) As-tu fait fermer les fenêtres à cause du courant d'air?

Mme PERLANGE, *souriant.*

Oui, mon ami, n'aie pas peur; tu peux entrer hardiment.

PERLANGE, *mettant un mouchoir sur sa bouche.*

C'est égal, on ne saurait trop se garantir...

Il entre dans sa chambre. Premier plan, à droite.

SCENE V.

BÉLANCOUR, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *vivement agitée.*

Ah! mon Dieu, monsieur, est-ce qu'il est ici?

BÉLANCOUR.

Non, grâce au ciel! rassurez-vous. Mais peu s'en est fallu qu'il ne m'accompagnât.

Mme PERLANGE.

Du reste, nous nous exagérons peut-être le danger d'une semblable rencontre. Depuis mon départ de votre château, il ne m'a pas revue; il sait que je suis mariée; il ne pense plus à moi! et sa femme, d'ailleurs, est si aimable, si jolie...

BÉLANCOUR.

Oui, oui, sans doute; mais pour tout au monde je ne voudrais pas qu'il vous revît.

Mme PERLANGE.

Il vous parle donc de moi quelquefois?

BÉLANCOUR.

Oui, de vous quelquefois, mais très-souvent de ce qu'il appelle sa vision; son fantôme; et il dit que s'il existait une femme, telle qu'il a cru la voir dans les rêves de sa maladie, cette femme serait digne des hommages de toute la terre.

Mme PERLANGE.

Pauvre Paul!

BÉLANCOUR.

Vous sentez dès lors ce qui arriverait, s'il venait jamais à savoir que ce qu'il prend aujourd'hui pour un rêve est une belle et bonne réalité, pour laquelle il s'était si vivement passionné

Mme PERLANGE.

J'aurai bien du bonheur à le revoir dans dix ans d'ici; car alors cela n'aura pas le moindre inconvénient.

BÉLANCOUR.

Mettons-en quinze ou vingt par prudence. Les grâces et l'esprit sont dangereux bien long-temps. Mais parlons de vous, maintenant, chère cousine! Êtes-vous heureuse? Oui, je le vois, cet épanouissement, cette sérénité...

Mme PERLANGE.

Sont mon ouvrage. Je suis toujours parvenue à me les donner, à force de volonté. (*Souriant.*) Et puis je n'ai pas de grands efforts à faire pour être contente de mon sort. (*Souriant un peu plus.*) Je voulais épouser un jeune homme, j'ai rencontré mieux que cela : j'ai épousé un enfant, oui, un grand enfant; M. Perlange en a toute la candeur, toute la simplicité.

BÉLANCOUR, *souriant.*

Peut-être aussi tout l'égoïsme.

Mme PERLANGE.

Mais c'est un égoïsme si ingénu, si instinctif, si peu calculé, qu'il est bien pardonnable, qu'il est même amusant quelquefois.

BÉLANCOUR.

Ah! sans doute.

Mme PERLANGE.

Et puis il y a tant de bonheur, si vous saviez, à faire celui d'un brave homme! M. Perlange est si confiant; il ne s'avise de rien.

AIR *du Piége.*

Je lui mets sa cravate,
Je lui lis son journal.
S'il se plaint, je le flatte
Pour dissiper son mal.
Son bonheur fait ma joie,
Et pour trouver le mien,
Il suffit que je voie
Qu'il est content du sien.

BÉLANCOUR.

Il serait bien difficile!

Mme PERLANGE.

Enfin il ne sait pas s'il doit penser, ni ce qu'il doit penser, tant il s'en rapporte à moi sur toutes choses, et je vous assure qu'à part qu'il mange, qu'il boit et qu'il marche tout seul, comme un grand garçon, c'est moi qui fais le reste de ce qui le regarde.

BÉLANCOUR.

Et a-t-il toujours la manie...

Mme PERLANGE, *souriant.*

De prendre des précautions contre les maladies futures? Oui. Il dit qu'il en est de la santé comme de la politique, et que les mesures préventives sont très-salutaires. Aussi, tous les matins, il s'écoute respirer, il se tâte le pouls; il s'inspecte, il s'espionne, et à la moindre apparence d'insurrection dans le sang ou d'émeute dans les nerfs, il court à moi et me consulte. D'ailleurs il n'a pas grande foi à la médecine depuis que nous sommes mariés; c'est moi qui suis son Hippocrate. Du reste, il se porte à merveille; il fait trois repas très-copieux; il dort pendant dix heures, se promène long-temps sans fatigue quand je suis avec lui, et j'y suis presque toujours, car je l'aime; il est si bon, si honnête homme, si estimable! il se croirait perdu, si je n'étais pas là. Oui, oui, si je l'abandonnais une demi-journée, je suis sûre qu'il crierait au secours! Et tenez, tenez, je l'entends; il vient à moi : il a besoin de quelque chose.

SCENE VI.

LES MÊMES, PERLANGE.

PERLANGE.

Ma chère amie, quand tu n'es pas là, ces domestiques!... ils sont si maladroits, si peu soigneux, je ne trouve rien à sa place, il faut chercher...

Mme PERLANGE, *après avoir souri à Bélancour.*

Allons, allons, je viens, je viens; ne te tourmente pas, mon enfant.

PERLANGE, *à Bélancour.*

Pardon, mon ami; mais c'est que nous cherchons toujours les choses ensemble.

Mme PERLANGE, *à Bélancour.*

Et c'est toujours moi qui les trouve.

SCENE VII.

BÉLANCOUR, *puis* UN GARÇON.

BÉLANCOUR.

Quelle femme! Que de mérite, que de dévouement! et cela avec un mari comme ce bon Perlange! Je le vois, elle n'a pas encore oublié Paul; elle ne l'oubliera peut-être jamais, et malgré cela... Ah! si toutes les femmes étaient ainsi!

AIR : *Si ma femme me voyait.*

Ah! si la femme le voulait,
Quelle ivresse pour tous les hommes!
Oui, pour nous tous, tant que nous sommes,
Le bonheur serait au complet,
Oui le bonheur serait complet.
On ne verrait sur la terre
Pas un seul mauvais sujet,
Pas un seul célibataire...
Ah! si la femme le voulait (*bis*)!

Oui, mais elle ne veut pas!... Et moi qui écris à Paul pour l'engager à venir me rejoindre; qui lui fais de Boulogne une description... (*Il sonne, un garçon paraît.*) Avez-vous mis ma lettre à la poste?

LE GARÇON, *montrant la lettre.*

J'y allais.

BÉLANCOUR, *la prenant.*

Donnez; c'est bien. (*Le garçon sort.*) Je vais lui écrire, au contraire, que Boulogne est un endroit détestable.

Il rentre chez lui. Premier plan, à gauche.

SCÈNE VIII.

PAUL, MORAN, LE GARÇON.

Paul et Moran viennent du fond.

LE GARÇON, *allant au fond.*

Veuillez, messieurs, attendre dans cette salle. Je vais savoir quelles chambres sont disponibles.

PAUL.

Allez.

LE GARÇON, *revenant.*

Ces deux dames qui surveillent leurs bagages sont les femmes de ces messieurs?

MORAN, *tristement.*

Oui. (*A part.*) Hélas!

LE GARÇON.

Alors, il ne faut que deux chambres.

PAUL *et* MORAN.

Quatre! quatre!

LE GARÇON, *désignant la gauche, second plan.*

Nous en avons ici deux qui communiquent ensemble.

MORAN, *vivement.*

Qui communiquent? Pour monsieur et sa femme.

PAUL, *vivement.*

Non, pour toi.

LE GARÇON.

Je vais voir.

Il sort par le fond.

SCENE IX.

PAUL, MORAN.

MORAN.

Tu les prendras, mon cher, c'est plus commode.

PAUL.

Je te les cède.

MORAN.

Entre amis on ne fait pas de cérémonies.

PAUL.

Pourquoi en fais-tu? Pourquoi ne les prends-tu pas?

MORAN.

Parce que... parce que...

PAUL.

Parce qu'elles communiquent; parce que tu veux être libre? Eh bien! je veux l'être aussi; je veux pouvoir sortir de ma chambre et y rentrer sans déranger ma femme.

MORAN.

Eh bien! j'ai la même raison. Je ne veux pas me trouver toujours en face d'une grimace. Si tu savais ce que c'est qu'une scène de jalousie!

PAUL.

Si tu savais ce que c'est qu'une scène de bouderie!

MORAN.

J'aime encore mieux une femme qui ne dit rien qu'une femme qui pousse les hauts cris.

PAUL.

D'ailleurs souviens-toi que ce qui nous a fait revenir sur le parti que nous avions pris de ne pas aller aux bains, c'est la réflexion que nous aurions ici un peu plus de liberté, de distraction, que dans la solitude de nos campagnes.

MORAN.

Voilà pourquoi je ne veux pas de ces deux chambres!

PAUL.

Ni moi non plus!

MORAN.

Eh bien! tu n'es pas forcé... On les donnera à quelque bon ménage.

PAUL.

Elles pourraient bien rester vacantes toute la saison.

MORAN.

Je te laisse, parce que...

AIR *de J. Doche.*

En attendant le garçon,
Je vais rejoindre ma femme.
Je suis sûr que dans son ame
Elle conçoit un soupçon.

PAUL.

Mon cher, tu la crains peut-être!
C'est que tu ne sais pas être
De cette femme le maître.

MORAN.

Je suis son humble valet.

ENSEMBLE.

En attendant, etc.

PAUL.

En attendant le garçon,
Oui, va rejoindre ta femme;
Je suis sûr que dans son ame
Elle conçoit un soupçon.

Moran sort par le fond.

SCENE X.

PAUL.

Ma femme n'est pas jalouse, elle... C'est une indolence! une indifférence! (*Soupirant.*) Ah! (*il s'assied et appuie sa tête sur sa main*) j'ai beau faire! j'aime Constance, oui, je l'aime assurément: mais je sens que je pourrais aimer davantage.

Oui, il y a de ces paroles d'amour, d'enthousiasme, d'adoration que je ne lui dis pas, et que je dirais à une autre, à une autre femme, s'il en existait une telle que ce fantôme de mon imagination, qui se place toujours entre Constance et moi. Inévitable image d'un être qui n'est pas, je le sais; qui ne peut pas exister; qui n'a jamais vécu que dans mon cœur; qui n'a jamais eu de réalité que dans mon cerveau. Assemblage de toutes les perfections, de toutes les grâces; création qui n'a pas d'autre auteur que moi! (*Très-exalté.*) Eh bien! je suis comme Pygmalion : j'adoré mon ouvrage!

SCENE XI.

PAUL, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Monsieur, il ne nous reste plus que quatre chambres : ces deux-là qui communiquent, comme j'ai eu l'honneur... et deux dans ce couloir (*à droite*) qui sont séparées.

PAUL.

C'est bien, je prends celles qui sont séparées.

Il sort par la droite, au second plan.

LE GARÇON.

L'autre aura le mauvais lot.

SCENE XII.

LE GARÇON, MORAN, Mme MORAN, *puis* CONSTANCE, GARÇONS *et* FEMMES *portant des effets, tous du fond.*

Mme MORAN, *à son mari.*

Où étais-tu donc, coureur?

MORAN, *chargé de paquets.*

Ah! bah! dépêchons-nous.

Il va vers la droite.

LE GARÇON.

Pardon, monsieur, votre ami a pris ces deux chambres.

MORAN, *à part.*

L'égoïste!

LE GARÇON.

Nous n'avons plus que ces deux pièces qui communiquent.

Mme MORAN, *entrant à gauche, second plan.*

Eh bien! entrons.

Elle fait signe au porteur.

CONSTANCE, *entrant par le fond.*

Où sommes-nous?

LE GARÇON, *désignant la droite.*

Ici, madame.

Les porteurs entrent, Constance suit.

MORAN, *à part.*

J'ai toujours joué de malheur. (*Haut.*) Dis-moi, garçon?

LE GARÇON.

Monsieur?

MORAN.

Il n'y a donc plus rien dans l'hôtel?

LE GARÇON.

Plus rien.

MORAN, *emporté.*

Qu'est-ce que que ça veut dire, un hôtel où il n'y a plus rien?

LE GARÇON.

C'est un hôtel où tout est pris.

Ici les porteurs sortent des deux chambres et disparaissent par le fond.

MORAN.

Est-ce qu'on peut fermer la porte de communication?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

MORAN.

Y a-t-il deux entrées dans le couloir pour les deux chambres?

LE GARÇON.

Monsieur, j'en suis fâché; mais il n'y a qu'une entrée pour les deux.

MORAN, *colère.*

C'est très-incommode!... ça n'a pas le sens commun.

LE GARÇON, *en sortant, à part.*

On dirait qu'il a peur de sa femme.

Mme MORAN, *brusquement, sortant de sa chambre.*

Eh bien! tu restes là? (*Elle regarde au fond de la salle.*) Tu causais avec quelqu'un?

MORAN.

Avec le garçon.

Mme MORAN, *aigre.*

Les garçons ont la voix bien douce dans ce pays-ci!

MORAN.

Et les femmes l'ont bien rude dans le nôtre!

Mme MORAN.

Veux-tu venir?

MORAN, *déposant les paquets qu'il tient.*

Écoute, chère amie, je te l'ai déjà dit plusieurs fois : plus de jalousie, je t'en supplie, ou tu me feras faire un coup de ma tête... Je suis né pour être fidèle, c'est vrai; mais ne compte pas trop sur mon penchant... Si tu me tourmentes... si tu... je suis capable de... J'en aurai des remords... Mais j'aime encore mieux le crime que le malheur.

Mme MORAN, *trépignant.*

Veux-tu venir?

MORAN.

Tu ne seras plus jalouse?

Mme MORAN.

Eh bien, non.

MORAN.

Si j'entre, tu ne me feras pas de scène de fureur?...

Mme MORAN.

Non, viens!

MORAN.

Pas de scène de réconciliation, surtout!!

Mme MORAN, *avec grand éclat.*

Eh bien, non!!!

MORAN.

Ta parole d'honneur?

Mme MORAN, *frappant du pied.*

Viendras-tu enfin?

MORAN, *à part, prenant les paquets.*

Je comprends le suicide!

Ils entrent, en se querellant, dans leur chambre au second plan, à gauche.

SCENE XIII.

PAUL, *puis* PERLANGE.

PAUL, *à la cantonnade.*

Eh bien! si tu es fatiguée, repose-toi. Je vais m'informer où est mon oncle.

Il va pour sortir par le fond.

PERLANGE, *de même à la cantonnade.*

Bélancour sera bien aise de déjeuner avec nous.

Il va vers la première porte à gauche.

PAUL, *s'arrêtant.*

Cette voix!... M. Perlange?

PERLANGE, *se retournant.*

Paul! Quel bonheur!

Il court à lui et lui prend la main avec effusion.

PAUL.

Vous êtes ici, monsieur Perlange?

PERLANGE.

Où veux-tu que je sois?... Mais toi, ton oncle m'avait dit que tu ne voulais pas venir à Boulogne?

PAUL.

J'ai changé d'idée.

PERLANGE.

Je t'en sais gré, pour ma part. Ma femme aussi, j'en suis sûr, sera bien contente de te revoir.

PAUL, *sourire un peu incrédule.*

Oh! oh!

PERLANGE.

Et toi-même, je pense que tu ne seras pas fâché!... Que veux-tu? moi je n'en fais pas mystère: Je dis à qui veut l'entendre que je suis le plus fortuné des époux, et que Mme Perlange est la plus aimable des femmes... et tout le monde est de mon avis.

PAUL, *froidement.*

Je le crois, monsieur.

PERLANGE.

Comment, tu le crois? Tu devrais dire : Je le sais. Ah! Paul, mon cher ami, c'est parler bien froidement d'une femme qui t'a sauvé la vie .. car sans elle...

PAUL.

Oui, cela est vrai... Aussi, ma reconnaissance...

PERLANGE, *un peu piqué.*

Eh bien! non, tu ne dis pas cela comm e il faut; ce n'est pas assez senti... Mais pardon, mon ami, je me figure que tout le monde doit partager mon enthousiasme pour ma femme.

PAUL.

Vous êtes donc bien heureux?

PERLANGE.

Heureux?... Soir et matin je remercie la Providence de m'avoir envoyé cet ange, pour veiller sur mes jours.

PAUL.

Je vous en fais mon compliment.

PERLANGE.

Du reste, demande, informe-toi; parle un peu d'elle ici, et tu verras si mon enthousiasme est de la prévention. Il n'y a qu'un mois que nous sommes aux bains, et malgré sa réserve, elle est connue comme à Paris.

PAUL, *étonné.*

Comme à Paris?

PERLANGE.

Oui, pour la femme la plus aimable, la plus spirituelle...

PAUL.

Que me dites-vous là?

PERLANGE.

Cela t'étonne, toi?... C'est que lorsque tu l'as vue, il y a un an, au château de ton oncle, tu étais malade, tu avais le vertige. Tu ne pouvais apprécier que sa bonté, son zèle, son dévouement... Maintenant que tu te portes bien, je ne te donne pas deux heures pour apprécier la finesse, la grâce, la délicatesse de son esprit... Elle écrit comme un ange.

PAUL, *à part.*

Un *e* à la fin de *venir*, joli compliment pour les anges!

PERLANGE.

Lis un peu son dernier ouvrage: Théodora.

PAUL, *très-étonné.*

Comment, elle est auteur?

PERLANGE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit?... Elle qui garde toujours l'anonyme, qui ne veut pas être connue!

PAUL.

Quoi! c'est elle qui a fait Théodora?

PERLANGE.

Ma foi, le voile est déchiré, et d'ailleurs tu seras discret. Oui, mon cher ami; as-tu lu le second volume?

PAUL.

Non, mais je...

PERLANGE, *le tirant de sa poche.*

Justement, je l'ai sur moi... Il y a au chapitre VII une anecdote des plus touchantes et des plus délicieusement écrites.

PAUL.

Ah!

PERLANGE.

C'est un jeune homme qui doit se marier avec une jeune fille. Pendant une absence de sa future, il tombe malade. Il est seul dans une maison de campagne isolée. Le hasard fait qu'une femme passe en voiture près de là... Il est nuit. Elle verse! ô bonheur!... non pas pour elle, mais pour le jeune homme La voiture est brisée; il faut demander un gîte. Un domestique l'introduit près du malade; elle est touchée de son état, et reste près de lui pendant un mois pour lui donner des soins. Enfin, grâce à elle, le jeune homme recouvre la santé... Qu'arrive-t-il?

PAUL, *intrigué et palpitant déjà.*

Oui, oui, qu'arrive-t-il?

PERLANGE.

Que le jeune homme oublie sa future; qu'il devient amoureux fou de la femme à laquelle il doit la vie, non pas seulement parce que cette femme est douce et bonne, mais parce qu'elle a prodigieusement d'esprit. Elle-même, la charmante femme, n'est pas insensible à l'amour du jeune homme; car le jeune homme est très-bien, très-bien, un joli garçon, comme toi... Mais la future arrive. Étonnement de Théodora, en apprenant que le jeune homme a des engagemens avec la jeune fille, et que celle-ci mourra si on lui enlève son futur... Théodora se dévoue, et voici comment...

PAUL, *vivement.*

Oui, oui, voyons comment.

PERLANGE.

Cette adorable femme, quand le jeune homme est rétabli, lui fait croire qu'il a rêvé tout le bien qu'il pense d'elle; que c'est dans le délire qu'il l'a trouvée charmante... Enfin elle fait tant et si bien, à force d'adresse et d'esprit, qu'elle lui persuade qu'elle est une... bête!

Il rit.

PAUL.

Et le jeune homme?

PERLANGE.

Le jeune homme alors revient à sa future; il l'épouse, et Théodora, ayant triomphé de son cœur par sa raison, épouse, elle, un vieux général tout criblé de blessures, dont elle fait les délices.

PAUL, *vivement.*

Oui, oui, je comprends... Et une fois mariée avec le vieux général, tout criblé de blessures... est-ce quelle oublie le jeune homme?

PERLANGE.

Je n'ai pas lu la fin; mais ma femme pourra te le dire... Elle m'a chargé d'aller voir si ton oncle veut déjeuner avec nous... Attends-moi là quelques instans, je te présenterai à ma femme. (*Revenant.*) Singulier jeune homme! croire qu'une femme d'esprit n'a pas d'esprit.

Il rit et entre chez Bélancour.

SCENE XIV.

PAUL, *prenant le volume et s'asseyant à gauche, près de la table sur laquelle il pose le volume.*

Théodora, ou la Volonté. Chapitre VII. (*Parcourant.*) Oui, oui. (*Espaçant par des silences et s'exaltant graduellement.*) C'est cela... des détails dont moi seul puis apprécier tout la vérité... des choses qui se sont passées entre elle et moi, je les trouve là... douces, gracieuses ou brûlantes! (*Dans l'ivresse.*) Oh! cet ange, je ne l'ai donc pas rêvé? Mon amour n'est donc plus sans objet? Cette femme existe, belle, plus belle encore à mes yeux de tout ce qu'elle a fait pour rompre les liens qui devaient nous unir! (*Il laisse le livre, se lève au comble du délire.*) Cette vague image, que je croyais le produit d'un rêve; cette froide statue de Pygmalion, elle s'anime, son teint se colore, elle marche, elle vient à moi, l'œil tout brillant d'un feu céleste .. (*Tourné vers la porte de droite.*) Je vais l'entendre, je vais la voir.., (*Mme Perlange paraît.*) Je la vois!!!

SCENE XV.

PAUL, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *avec explosion.*

Paul!... Monsieur Paul!...

PAUL, *ardent et contemplatif.*

Oui, c'est moi, Théodora, moi qui m'éveille après un sommeil léthargique qui a duré une année. Pendant ce long sommeil, j'avais fait un rêve impie; j'avais rêvé que la grâce, la délicatesse, l'esprit, n'étaient rien de tout cela; j'avais rêvé que vous étiez une femme vulgaire... Je m'éveille enfin, et vous le voyez, je tombe à genoux pour vous demander pardon de ma crédulité.

Mme PERLANGE, *l'arrêtant.*

Ah! monsieur Paul, je vous en prie...

PAUL, *exalté.*

Ah! madame, que je vous retrouve plus belle et plus séduisante! que d'esprit il vous a fallu pour vous donner l'air de n'en point avoir... Ah! je vous aime!... je vous aime!... Je n'ai pas cessé un seul instant de vous aimer.

AIR :

Oui, je croyais n'aimer qu'une chimère,
Et cependant j'y pensais tout le jour.
A cette image insaisissable et chère
Je prodiguais des paroles d'amour.
Oh! je le sens, j'étais bien ridicule;
Mais maintenant, si je suis transporté,
Si mon cœur bat, si ma main tremble et brûle,
La faute en est à la réalité!

Mme PERLANGE.

Monsieur, je vois que vous savez... Eh bien, il le fallait pour vous, pour Constance, pour votre oncle : j'ai fait ce que j'ai dû faire.

PAUL.

Et ne fais-je pas ce que je dois en vous aimant comme un insensé?

Mme PERLANGE.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, il ne faut plus nous voir.

PAUL.

Ne plus nous voir, oh! point de cela, madame! Vous le savez, vous auriez pu m'appartenir à des titres sacrés. En vous offrant mon cœur, je sollicitais votre main, et si vous n'êtes point à moi, est-ce ma faute? Oh! désormais ne vous en prenez qu'à vous du désordre d'un amour qui n'a ni terme ni mesure... Mon destin est de vous aimer jusqu'au dernier soupir, de vous le dire, de vous le répéter sans cesse.

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, ah! je vous en supplie, taisez-vous. M. Perlange peut venir, vous surprendre.

PAUL, *mystérieusement.*

Eh! bien, madame, promettez-moi de consentir à m'entendre dans un moment plus favorable, et alors...

Mme PERLANGE, *avec dignité.*

Je ne promets rien, monsieur. Vous êtes libre de me compromettre. Restez, si vous voulez.

PAUL.

Je me retire, madame, mais ce n'est pas pour vous fuir; c'est pour vous donner le temps de songer que je serais le plus indigne des hommes si je ne sacrifiais pas aux grâces le reste de ma vie, pour les venger de les avoir méconnues un instant.

Il va vers la chambre de sa femme ; puis il se détourne brusquement et sort par le fond.

SCENE XVI.

Mme PERLANGE.

Quelle fâcheuse rencontre! Comment se trouve-t-il ici? Qui a pu le tirer d'erreur? Il sait tout... que faire?... Il n'y a pas à hésiter.

SCENE XVII.

PERLANGE, Mme PERLANGE.

PERLANGE, *sortant de chez Bélancour.*

Ah! te voilà, chère amie?... Tu allais au-devant de moi?... Bélancour n'est pas chez lui. Son domestique m'a dit qu'il est sorti par le jardin : nous l'attendrons.*

* Mme Perlange, Perlange.

Mme PERLANGE, *troublée.*

Mon ami... je...

PERLANGE.

Une bonne nouvelle à t'apprendre : son neveu, tu sais, Paul, il est ici avec sa femme et les Moran.

Mme PERLANGE, *jouant la surprise.*

Ah! M. Paul?...

PERLANGE.

Je dois te prévenir que je l'ai trouvé froid quand je lui ai parlé de toi.

Mme PERLANGE.

Froid! Tu crois?

PERLANGE.

Oui; j'aurais voulu qu'il mît plus de chaleur dans l'expression de sa reconnaissance.

Mme PERLANGE.

Ah! bah! il en mettra toujours assez.

PERLANGE.

Eh! bien, non; cela ne me suffit pas, à moi.

Mme PERLANGE, *à part.*

Il est bien difficile.

PERLANGE, *timidement.*

Je dois te prévenir encore, qu'en lui parlant de toi, une indiscrétion m'est échappée... Je lui ai dit que Théodora est ton ouvrage.

Mme PERLANGE.

Ah! c'est toi... (*A part.*) Ce sont toujours eux qui les prennent par la main. (*Haut.*) Laissons là M. Paul, et parlons de choses plus sérieuses.

PERLANGE.

Eh! mon Dieu! je n'avais pas remarqué d'abord... Je te trouve dans une agitation...

Mme PERLANGE.

C'est que j'ai hésité long-temps à dissiper ta confiance...

PERLANGE.

Ma confiance?...

Mme PERLANGE.

Ta confiance aux bains de Boulogne : ils ne te font pas de bien.

PERLANGE.

Mais si...

Mme PERLANGE.

Mais non, je t'assure.

PERLANGE.

Tu penses que...

Mme PERLANGE.

Tu n'as pas bon visage, au moins.

PERLANGE, *commencement de trouble et de crainte.*

Ah! ah!

Mme PERLANGE.

Oui, tu souffres de la poitrine.

PERLANGE.

Tu crois?

Mme PERLANGE.

J'en suis convaincue!

PERLANGE.

Au fait, ce serait bien possible; je m'en rapporte à toi; mais comme l'appétit va bien, je tiens à passer encore un mois ici.

Mme PERLANGE.

Mais...

PERLANGE, *sollicitant.*

J'y tiens, ma chère, surtout à cause de l'arrivée de Bélancour, de Paul.

Mme PERLANGE, *à part.*

Essayons!... (*Haut.*) Eh bien! je ne voulais pas te dire la vérité, de peur de t'alarmer! mais je vois qu'il le faut.

PERLANGE, *effrayé.*

Est-ce que je serais encore plus malade que tu ne disais?

Mme PERLANGE.

Non, tu n'es pas très-malade; les bains de mer ne t'ont pas fait trop de mal.

PERLANGE.

Moi qui croyais qu'ils m'avaient fait beaucoup de bien!

Mme PERLANGE.

Mais il y a une chose plus grave!

PERLANGE.

Une complication?

Mme PERLANGE.

On dit qu'il règne à Boulogne un commencement d'épidémie.

PERLANGE, *bondissant.*

Ah! mon Dieu!

Mme PERLANGE.

C'est peut-être un conte... mais dans l'incertitude...

PERLANGE.

Quelque étranger, sans doute, a apporté cette cruelle maladie?

Mme PERLANGE.

Oui, c'est possible!

PERLANGE.

Et tu as peur de la contagion?

Mme PERLANGE.

Oh! très-grand peur!

PERLANGE.

Tu t'en ressens déjà, peut-être?

Mme PERLANGE.

Un peu.

PERLANGE.

Moi aussi... Sais-tu ce qu'il faut faire? Allons passer le reste de l'été dans le château de ton cousin Bélancour.

Mme PERLANGE, *vivement.*

C'est que la contagion s'étend de ce côté.

PERLANGE.

Alors, il faut partir pour Paris... non pas demain...

Mme PERLANGE.

Mais aujourd'hui.

PERLANGE.

A l'instant!

Mme PERLANGE.

Je vais donner des ordres... Dans un quart d'heure nous serons en voiture. (*A part.*) J'étais sûre que l'épidémie produirait son effet.

Elle rentre chez elle.

SCENE XVIII.

PERLANGE, *se touchant la poitrine.*

C'est vrai.... j'ai mal à la poitrine.... Quelle femme attentive! Sans elle, je ne m'en serais pas aperçu... Oh! oui, je suis malade... C'est désagréable avec l'appétit que j'ai... Bah! tout cela disparaîtra quand nous serons de retour dans ma jolie campagne à deux lieues de Paris.

SCENE XIX.

M. *et* Mme MORAN, CONSTANCE, PAUL, PERLANGE.

M. et Mme Moran viennent de leur chambre; Constance de la sienne; Paul du fond.

CONSTANCE, *à part, avec ennui.*

Il me laisse seule!

MORAN, *fuyant sa femme.*

Tu m'avais promis de ne pas faire de scène de réconciliation.

Mme MORAN, *apercevant Perlange.*

M. Perlange!

CONSTANCE, *de même.*

M. Perlange!

MORAN, *de même.*

M. Perlange!

PERLANGE, *passant au milieu.*

Oui, mes amis, c'est moi qui, il y a cinq minutes, aurais été le plus heureux des hommes de vous rencontrer; mais qui, dans ce moment... Ma femme donne des ordres... nous allons partir pour Paris.

PAUL, *à part.*

Elle veut fuir!

MORAN.

Ah! déjà?

Mme MORAN.

Pourquoi contrarier monsieur?

PERLANGE, *mystérieusement et effaré.*

Vous êtes des amis, d'anciens amis, je dois vous dire tout: (*articulant*) il y a un commencement d'épidémie à Boulogne.

Terreur de tous.

Mme MORAN.

Ciel!

Elle sonne.

CONSTANCE.

Ah! mon Dieu!

Elle sonne; des garçons et des servantes paraissent.

Mme MORAN, *à un garçon.*

Hé! vite! vite! transportez nos bagages qui ne

sont pas encore défaits; mettez-les dans la voiture et attelez.

Les garçons et servantes entrent dans les chambres.

PERLANGE.

C'est qu'on dit que l'épidémie s'étend du côté de Châlons.

CONSTANCE, *vivement.*

Je n'y veux pas retourner!

PERLANGE.

Écoutez : faites une chose, une chose charmante. J'ai un petit château, un Eldorado, aux portes de Paris; un grand parc, un théâtre où nous jouons la comédie. Venez y passer le reste de la belle saison! Eh?

MORAN, *à part.*

A Paris, je pourrai me distraire de ma femme! (*Haut.*) J'accepte!

PAUL, *à part.*

Je la verrai! (*Haut.*) J'accepte.

PERLANGE, *à Paul, lui prenant la main.*

Merci, mon cher ami.

SCENE XX.

LES MÊMES, BÉLANCOUR.

BÉLANCOUR, *à part, sans voir, du fond.*

Ma lettre est partie, je suis tranquille. Paul ne viendra pas.

Il est entre Constance et Paul.

PAUL.

Mon oncle, nous voici!

BÉLANCOUR, *surpris.*

Ah! mon Dieu!

PERLANGE, *à Bélancour.*

Tu es des nôtres. Nous partons pour Paris : il y a quatre places dans notre calèche.

BÉLANCOUR.

Non, je reste avec Paul.

PERLANGE.

Il vient avec nous, M. Moran, Mme Moran.

Mme MORAN.

Il règne à Boulogne une épidémie!

CONSTANCE.

Qui fait des ravages affreux!

BÉLANCOUR, *effrayé, sonnant.*

Holà!... hé!... quelqu'un!... Garçon, mes effets, à l'instant, dans la calèche de monsieur!

SCENE XXI.

LES MÊMES, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *en entrant.*

Dans cinq minutes, tout est prêt.

PERLANGE.

Tu ne sais pas? je leur ai dit... Ils viennent tous à Paris... dans notre château.

Mme PERLANGE.

Ah! ils...? (*A part.*) Il paraît qu'il y tient!

MORAN, *à Constance.*

Partons! partons!

Mme MORAN.

Pourquoi ne me dis-tu pas cela, à moi?

PERLANGE.

J'ai bien tout ce qu'il me faut : mon chocolat, mes pastilles. C'est qu'en voyage...

PAUL, *bas, à Mme Perlange.*

Oh! malgré vous, je suis heureux!

Mme Perlange passe près de son mari.

BÉLANCOUR, *à Paul.*

Donne la main à ta femme.

CONSTANCE, *boudeuse.*

Oh! j'irai bien seule!

PERLANGE.

Allons, allons, en voiture. Vous savez que je prends toujours le coin de droite, au fond. Sans cela je serais malade.

Garçons et servantes paraissent chargés d'effets.

LE GARÇON.

Je meurs de fatigue.

MORAN.

Dépêchons-nous.

AIR *nouveau de Doche.*

Ici, l'on ne peut séjourner,
Garçon, voulez-vous bien m'entendre?

LE GARÇON.

Je puis à peine me traîner.

MORAN, *effrayé.*

Le fléau vient de le surprendre.
Mon chapeau donc!

PERLANGE.

Et mon bonnet!

CONSTANCE.

Mon châle!

Mme MORAN.

Où donc est ma cassette?

PAUL.

Ma canne à l'instant!

PERLANGE.

Ma douillette!

CONSTANCE.

Mes gants, vite!

Mme MORAN.

Mon mantelet!

PERLANGE.

Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

Mme MORAN.

Garçon!

LE GARÇON.

Madame?

TOUS.

Garçon, garçon, garçon!

LE GARÇON.

A l'instant, je vais rendre l'âme.

MORAN.

Redoutons la contagion.

Mme PERLANGE.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir.
Désignant Paul, à part.
Allons, allons, prenons courage ;
De son amour j'espère le guérir.

ENSEMBLE.

PAUL.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir.
Désignant Mme Perlange.
Allons, allons, prenons courage,
Par mon amour je saurai l'attendrir.

LES AUTRES.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir ;
Fuyons ce funeste rivage
Où le fléau commence de sévir.

Durant ce final, Mme de Verlieu, au milieu de la scène, rit à part de la terreur des autres, qui, tandis qu'elle chante seule les quatre premiers vers de l'ensemble, font leurs dispositions pour le départ. M. Perlange endosse la douillette ; Mme Moran prend la cassette ; puis, ils reviennent tous sur le devant de la scène, et, le morceau chanté, ils sortent vivement par couples, suivis des garçons et des servantes. Sortie par le fond.

ACTE TROISIÈME.

Salon d'été dont le fond est ouvert sur un jardin ; à gauche latéralement, un cabinet ayant porte sur le théâtre, et fenêtre en face du spectateur ; à droite, de même ; au deuxième plan de droite, une porte. Huit jours après le deuxième acte.

SCENE PREMIÈRE.

BÉLANCOUR, *du fond;* Mme PERLANGE, *de la droite, deux petits cahiers à la main.*

Mme PERLANGE, *corrigeant au crayon, à part.*

Oui, ces légères corrections feront bien.

BÉLANCOUR.

Ah! belle cousine, je vous cherche; mais je suis importun peut-être?... Vous composez?

Mme PERLANGE.

Je corrige.

BÉLANCOUR.

On dirait des rôles de théâtre!

Mme PERLANGE.

Pourquoi pas?... Les femmes aujourd'hui se mêlent de tout, et ne s'en tirent pas trop mal.

BÉLANCOUR, *un peu railleur.*

Comment donc! à merveille! Ce qu'elles font dans le monde, elles le font dans notre littérature ; s'il y a de la grâce, de la fraîcheur, de la délicatesse, c'est à elles que nous le devons.

Mme PERLANGE, *corrigeant toujours.*

La vigueur ne leur manque pas au besoin.

BÉLANCOUR.

Elles sont capables de tout.

Mme PERLANGE.

Ne raillez pas.

BÉLANCOUR.

Je n'ai garde!

Mme PERLANGE, *raillant.*

Vous n'aurez plus de révolutions, messieurs, quand les femmes s'occuperont de politique.

BÉLANCOUR, *s'inclinant et raillant.*

Comptez sur ma voix, madame, aux prochaines élections.

Mme PERLANGE.

Vos plaisanteries me font oublier mes rôles.

BÉLANCOUR.

Mais, à propos de rôles, savez-vous que le mien est difficile et fatigant? Depuis une semaine que nous sommes installés dans votre château, j'ai beau prêcher mon neveu sur sa coupable passion, il ne veut rien écouter, et je suis réduit, pour l'empêcher de vous parler en tête-à-tête, à être toujours avec lui ou avec vous... Avec vous, c'est le beau côté de mon rôle ; mais avec lui, c'est assommant. Sitôt que je le quitte, je suis sûr qu'il vous cherche. (*Paul passe au fond, se détourne et s'enfuit.*) Et tenez, tenez, voyez-vous, si je n'eusse pas été là?

Mme PERLANGE.

Ah! cette fois, il a grand tort; il pourrait fort bien attendre.

BÉLANCOUR.

Attendre... quoi?

Mme PERLANGE.

L'heure du rendez-vous que je lui ai donné.

BÉLANCOUR.

Un rendez-vous?

Mme PERLANGE.

C'est le seul moyen d'en finir. Les obstacles que nous lui opposons, moi, par la réserve et la fuite, vous par votre interposition continuelle; tout cela ne

fait qu'irriter sa passion, et n'aboutirait sans doute qu'à un éclat. Il faut que les obstacles viennent de lui-même, de sa conscience, de sa raison; alors seulement nous serons sûrs de lui. C'est pour cela que je lui ai promis le tête-à-tête qu'il m'a furtivement demandé tandis que nous prenions le thé.

BÉLANCOUR.

J'y étais; je ne m'en suis pas aperçu.

Mme PERLANGE, *souriant.*

C'est que les femmes ne laissent voir que ce qu'elles veulent bien montrer.

BÉLANCOUR.

Ah çà! mais ne craignez-vous pas que dans ce tête-à-tête...?

Mme PERLANGE.

Je veux l'amener à convenir qu'il a tort de m'aimer.

BÉLANCOUR.

De vous aimer, je ne sais; de vous le dire, à coup sûr.

Mme PERLANGE.

C'est aussi uniquement de me le dire que je lui en veux... Quant à m'aimer, je le lui pardonne... on n'est pas le maître de ses sentimens; on l'est toujours de ses actions, et sa conduite est très-blâmable.

BÉLANCOUR.

Ainsi...

Mme PERLANGE.

Je vous donne congé pour aujourd'hui, vous êtes libre; vous pouvez aller à la pêche avec M. Perlange.

BÉLANCOUR.

La pêche! je n'ai jamais compris ce passe-temps cruel.

Mme PERLANGE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme vous, cousin, je le pense,
Cet exercice, sans efforts,
Peut révolter, en conscience;
Mais lui n'a pas un seul remords.
Oui, mon mari, je vous assure,
Sait l'art de pêcher, de façon
Qu'il est le père du poisson...
Car il lui donne la pâture.

BÉLANCOUR, *riant.*

Ce bon Perlange! il est bien maussade depuis une semaine.

Mme PERLANGE.

Juste depuis le temps que vous êtes tous ici.

BÉLANCOUR.

Ah!

Mme PERLANGE.

Mais il ne faut pas lui en vouloir; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne.

BÉLANCOUR.

La vôtre?

Mme PERLANGE.

Je veux le corriger d'attirer du monde chez lui; je veux l'amener à vous renvoyer tous.

BÉLANCOUR.

Comment?

Mme PERLANGE.

Depuis que vous êtes au château, je le prive de ses domestiques, je les mets à votre disposition; je les envoie à Paris faire des commissions inutiles; enfin je le néglige moi-même, je ne m'occupe plus de lui; j'ai l'air d'être accaparée par mes hôtes. Soyez tranquille, aussitôt qu'il s'apercevra que vous usurpez les soins qui lui sont dus, il vous priera très-poliment...

BÉLANCOUR.

C'est lui, je l'entends; il gronde.

SCENE II.

BÉLANCOUR, Mme PERLANGE, PERLANGE.

Il vient de la seconde porte à droite.

PERLANGE.

C'est inconcevable, ma chère amie, je ne trouve rien de ce dont j'ai besoin; je suis obligé de sonner, d'appeler, de crier...

BÉLANCOUR.

Cela te fait faire de l'exercice.

PERLANGE.

Tu plaisantes... je voudrais te voir à ma place. Depuis une semaine, on dirait qu'un mauvais génie détourne exprès les objets les plus nécessaires; il n'y a plus d'ordre, plus de règle, plus de symétrie: je trouve une babouche près de mon lit et l'autre dans ma bibliothèque. Tout cela m'offusque, me trouble... j'ai la tête d'une lourdeur!... Voici bientôt cinq minutes que je cherche ma ligne, une ligne d'une justesse! ah! oui! je ne la trouve pas!

Mme PERLANGE.

Je sais où elle est.

PERLANGE.

A la bonne heure.

Mme PERLANGE.

Elle est dans la serre; M. Paul l'a cassée hier, et c'est là qu'on a jeté les morceaux.

PERLANGE.

Ces jeunes gens ne savent pas manier... enfin c'est un petit malheur. Et mon fusil, un Lepage superbe, où est-il?

Mme PERLANGE.

Je l'ai prêté à M. Moran tout le temps qu'il nous fera le plaisir de rester ici.

PERLANGE.

Ah! c'est donc lui qui tire des moineaux tous les matins sous ma fenêtre? Il quitte sa femme de bonne heure, M. Moran... Enfin, c'est un petit malheur. (*A Bélancour.*) Dis-moi, il me reste deux lignes passables, veux-tu venir à la pêche avec moi?

BÉLANCOUR.

Volontiers!

PERLANGE.

C'est un exercice que j'aime beaucoup... c'est comme une image de la guerre.

Mme PERLANGE, *souriant.*

Tu veux dire du guet-apens?

BÉLANCOUR.

Au revoir, belle cousine.

PERLANGE.

Si nous prenions la calèche?

Mme PERLANGE, *à Bélancour.*

Il veut faire la guerre comme les gentilshommes sous Louis XV, en voiture.

BÉLANCOUR.

La rivière n'est qu'à deux pas.

PERLANGE.

D'ailleurs, je suis fatigué; j'ai tant couru dans ma chambre...

Mme PERLANGE, *souriant.*

Et sa chambre est très-grande.

PERLANGE.

AIR *du Verre.*

Allons, profitons du matin ;
J'augure bien de cette pêche.

BÉLANCOUR.

Et c'est pour porter le butin
Que tu veux prendre la calèche?

PERLANGE, *à sa femme.*

Oui, cette fois-ci, tout de bon,
Je veux, au retour de la course,
T'offrir quelque joli poisson...

Mme PERLANGE, *souriant.*

Alors mon ami, prends ma bourse.

PERLANGE, *à Bélancour.*

Viens, passons par le petit jardin.

Ils sortent par la seconde porte à droite, Mme Moran paraît.

SCÈNE III.

Mme MORAN, Mme PERLANGE.

Mme MORAN, *venant du fond, à gauche.*

Dites-moi, madame, vous n'auriez pas vu mon mari?

Mme PERLANGE.

Non.

Mme MORAN.

Je le cherche partout; il me fuit, il m'abandonne. Hier il est allé à Paris sans me prévenir, et j'ai passé tout le jour à pleurer dans ce cabinet, qui fait suite à ma chambre.

A gauche, premier plan.

Mme PERLANGE.

Je vous l'ai dit cent fois : c'est que vous lui faites un tourment des douceurs de l'intimité.

Mme MORAN.

Je suis la plus malheureuse des femmes!... chaque jour il me donne des motifs d'être jalouse.

Mme PERLANGE.

Parce que vous en voyez partout.

Mme MORAN.

Je souffre! oh! je souffre!... mais je vous le dis parce qu'entre femmes on peut tout se dire : qu'il prenne garde à lui!... Lorsqu'un cavalier me fait la cour, me dit des douceurs, je suis si furieuse, que je cherche à l'aimer; mais je ne peux pas! je ne peux pas!

Mme PERLANGE, *à part.*

Ni le cavalier non plus. (*Haut.*) C'est très-heureux! Ne cherchez pas ces choses-là; il y a tant de femmes qui cherchent à ne pas aimer, et qui ne trouvent pas!

Mme MORAN.

Mais conçoit-on ce parti pris de m'éviter?

Mme PERLANGE.

Ce sont vos scènes de jalousie qui lui font craindre le tête-à-tête.

Mme MORAN.

Mais il serait encore plus volage si je ne lui faisais pas de scène, si je ne le mettais pas au régime de la terreur.

Mme PERLANGE.

Vous avez tort; vous le harcelez, vous le persécutez, vous l'étourdissez... Eh! mon Dieu! on est jalouse, soit, c'est un malheur ; mais on ne le laisse pas paraître ; on joue la confiance, cela vaut toujours mieux.

Mme MORAN.

La confiance avec lui! comme il en abuserait, le monstre!

Mme PERLANGE.

Vous vous trompez; un mari qui est toujours poursuivi par sa femme la fuit; un mari que sa femme feint d'éviter la cherche. Vous êtes femme, et vous ignorez ces choses-là ?

Mme MORAN.

Vous êtes sûre?... Eh bien! je suis décidée à ne plus le suivre.

Mme PERLANGE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Oui, croyez-moi bien, ma chère,
Ce système-là vaut mieux
Que la plainte et la colère,
Et les regards furieux,
Moyens bien infructueux.
Comptez sur la réussite
En suivant ce conseil-là.

Mme MORAN.

Mais j'ai remarqué cela :
Quand je le cherche, il m'évite;
Quand je le fuis, il s'en va !

Mme PERLANGE.

Alors, prenez un juste milieu. Il ne faut ni le fuir ni le chercher, il faut l'attendre.

Mme MORAN.

Allons, je vais l'attendre; mais qu'il vienne vite, autrement.

Elle entre dans le cabinet de gauche et disparaît par la chambre contiguë à ce cabinet ; Mme Perlange ferme la porte du cabinet et en retire la clef, puis elle va au fond et fait un signe à l'extérieur à droite.

SCENE IV.

MORAN, Mme PERLANGE, CONSTANCE.

Mme PERLANGE.

Venez, venez ! je suis seule.

MORAN, *désignant le côté par où sa femme est sortie.*

C'est que j'avais aperçu l'ennemi. Eh bien! avez-vous fait les corrections?

Mme PERLANGE.

Oh ! c'est très-peu de chose. En relisant vos rôles dix minutes, vous les saurez comme vous les saviez hier.

Elle donne les deux rôles.

CONSTANCE, *indolente.*

Bien.

Mme PERLANGE.

Du reste, toujours le même secret, le même mystère; c'est une surprise que je ménage à M. Perlange pour le jour de sa fête, qui a lieu dans une semaine. Nous rouvrirons notre théâtre par cette pièce, une comédie à tiroirs.

MORAN.

Ah çà! est-ce que cette comédie n'aura qu'une scène?

Mme PERLANGE.

Non, assurément; j'attends quelques amis de Paris qui doivent jouer les autres rôles.

MORAN.

Ah ! ah !

Mme PERLANGE.

N'en parlez à qui que ce soit; qu'on ne surprenne pas ces rôles entre vos mains... il est onze heures et demie, à midi vous répéterez ensemble dans le lieu convenu.

CONSTANCE.

Eh bien! monsieur Moran, allez étudier, et à midi...

MORAN, *sort en bourdonnant comme un homme qui étudie; arrivé au fond, il dit :*

Ma femme est de ce côté, obliquons à droite.

Il disparaît par la droite.

CONSTANCE.

J'ai laissé partir M. Moran pour vous parler.

Mme PERLANGE.

Vous avez du chagrin !

CONSTANCE.

Je m'ennuie... Paul est si indifférent !

Mme PERLANGE.

C'est que vous le boudez, ma chère Constance; c'est qu'au lieu de vous montrer à ses yeux un peu jalouse, un peu inquiète de son oubli, vous affectez l'indifférence vous-même. Cela n'est pas bien.

CONSTANCE, *dédaigneuse.*

S'il ne me parle pas, je ne lui parle pas; s'il ne me propose pas de m'emmener partager un plaisir avec lui, je n'ai garde de le lui demander.

Mme PERLANGE.

Eh bien! ma chère amie, vous avez tort. Ce n'est pas le moyen de le ramener. Quelquefois un mari, pour s'assurer de notre amour, excite exprès en nous quelques alarmes. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur pour lui de trouver de l'indifférence là où il croyait faire naître l'agitation? Cela le blesse, l'irrite, car un mari est une espèce de roi, d'autocrate; et il est dangereux de blesser un autocrate.

CONSTANCE.

Je suis trop fière pour aller au-devant de lui.

Mme PERLANGE.

Croyez-moi, Constance, ce manége...

CONSTANCE.

S'il aime une autre femme?

Mme PERLANGE.

Le moyen de le ramener à vous, c'est de lui donner du remords par votre amabilité, par votre empressement, même par quelques reproches tendres. Tenez : Mme Moran est trop jalouse, trop furieuse; vous, Constance, vous êtes trop calme et trop dédaigneuse.

CONSTANCE, *très-émue.*

Ah ! je ne suis pas moins malheureuse qu'elle, et si vous promettiez de n'en rien dire...

AIR *nouveau de Doche.*

Oui, je vous le dis tout bas,
Tout bas en cachette,
Oui, je vous le dis tout bas ;
Mais n'en parlez pas.

J'aime mon mari, je l'aime!
Cet amour fait mon tourment.
Et c'est un supplice extrême
De le voir indifférent :
Oui c'est un supplice extrême,
Surtout au commencement.
Oui, je vous le dis, etc.

Quand, par extraordinaire,
Il m'attire dans ses bras,
Je me venge et fais la fière,
Contre mon désir, hélas!
Je me venge et fais la fière
Contre un désir plein d'appas!

Oui, je vous le dis tout bas, etc.

Mme PERLANGE.

Prenez garde, ma chère ; il est bon, sans doute, de ne pas prodiguer son cœur, même à son mari; mais je vous dirai un secret de femme.

CONSTANCE.

Un secret!

Mme PERLANGE.

Même air.

Oui, je vous le dis, etc.

Le mariage est, je pense,
Un jeu qui veut du talent,
Il faut, quand on a la chance, } *bis.*
La saisir adroitement.

Oui, je vous le dis, etc.

Quand votre mari, ma chère,
Vient à vous, par accident,
Vous pouvez faire la fière,
Mais pas éternellement :
Vous pouvez faire la fière,
Mais céder, en résistant.

Oui, je vous le dis, etc.

CONSTANCE.

Eh bien ! cousine, je suivrai vos conseils.

Elle sort par le fond, à droite, par où Moran est sorti.

SCENE V.

Mme PERLANGE, *seule.*

Voici le moment critique. Ah ! j'ai besoin de toute ma volonté pour triompher de mon émotion. Paul va venir, Paul, l'homme que j'ai aimé... et il faut qu'il ignore ce qui se passe dans mon cœur, il faut que ma raison seule se montre, il faut qu'il s'éloigne de moi volontairement, qu'il revienne à sa femme, et que désormais je ne craigne plus de le rencontrer. Le voici, soyons bien maîtresse de moi-même. Il y va de son bonheur et du mien; il y va de notre honneur.

SCENE VI.

PAUL, Mme PERLANGE.

Paul vient du fond à gauche.

PAUL, *accourant agité.*

Me voici, madame, nous sommes seuls.

Mme PERLANGE.

J'ai éloigné tout le monde, il n'y a que nous dans le château.

PAUL, *frémissant.*

Seuls ! oh ! savez-vous tout ce qu'il y a de délire dans ce mot ? Seul ! près de la femme qu'on aime ! seul, après un siècle de contrainte et de tourment ! Nous sommes seuls... ah ! je puis donc vous dire...

Mme PERLANGE, *vivement.*

Rien, rien ! car je suis convaincue de la sincérité...

PAUL, *vivement.*

Oh ! il y a mieux que cela.

Mme PERLANGE.

Et de la violence de votre amour.

PAUL.

Oh ! oui.

Mme PERLANGE.

Eh bien ! un amour vrai doit être capable de tous les sacrifices. Je ne vous demande pas, quant à présent, de vous éloigner...

PAUL, *vivement.*

Ah ! je ne le pourrais pas.

Mme PERLANGE, *souriant.*

Raison de plus... je demande que vous m'écoutiez sans m'interrompre. Est-ce trop exiger de vous ?

PAUL.

Parlez, parlez, madame, je vous écoute... je ferai du moins tout mon possible.

Mme PERLANGE.

Asseyez-vous.

PAUL.

Oh ! c'est à genoux, madame...

Mme PERLANGE, *bonne et sourieuse.*

Monsieur Paul, l'attitude que vous voulez prendre n'est pas convenable en cette circonstance... Un homme à genoux remercie ou demande : je vous ai prié de ne rien demander, et, d'un autre côté, jusqu'à présent, vous n'avez pas, je pense, à me remercier.

PAUL.

Oh ! c'est bien vrai, madame !

Mme PERLANGE.

Donc, asseyez-vous.

PAUL.

Je m'assieds, je m'assieds.

Tous deux prennent un siége.

Mme PERLANGE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! que voulais-je lui dire ? (*Haut.*) Monsieur Paul...

PAUL, *les mains jointes, et la regardant incisivement.*

Oh ! madame...

Mme PERLANGE.

Écoutez-moi ans me regarder.

PAUL.

Oui, oui, je le préfère, pour ne pas vous interrompre.

Il se détourne.

Mme PERLANGE, *à part.*

Pauvre jeune homme ! il est bien obéissant. (*Haut.*) Monsieur Paul ! (*Paul se retourne et se détourne.*) C'est une histoire que je veux vous raconter.

PAUL.

Une histoire ?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur.

PAUL.

Comment, madame, une histoire, pour me distraire de mon amour, pour...

Mme PERLANGE.

Pour vous en guérir.

PAUL, *se levant.*

Il est inutile que vous me la racontiez!

Mme PERLANGE, *faisant un mouvement pour se lever.*

Alors, monsieur, je me retire.

PAUL, *se rasseyant vivement.*

Je me rassieds et j'écoute.

Mme PERLANGE.

Cette histoire, je ne l'ai pas lue; on ne me l'a pas racontée; je l'ai vue; j'y ai même joué un rôle.

PAUL, *vivement.*

Dans une histoire d'amour?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur; c'était un rôle de confidente.

PAUL, *rassuré.*

Ah! je vous écoute, madame.

Mme PERLANGE.

Il y a dix ans, une de mes amies était mariée à un sexagénaire, homme fantasque, épineux, difficile, honnête homme d'ailleurs.

PAUL.

Aimait-elle son mari?

Mme PERLANGE, *à part.*

Il est singulier que cela fasse toujours question. (*Haut.*) D'amour, non; par devoir, par raison, oui.

PAUL.

Mais aimait-elle quelqu'un d'amour?

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, vous m'interrompez, et vous me regardez. (*Paul se détourne.*) Un jeune homme fut présenté et reçu dans la maison.

PAUL.

Ah!

Mme PERLANGE.

C'était le modèle des jeunes gens de son âge : aimable, spirituel, brave, et d'une droiture de cœur!... un jeune homme comme je n'en connais pas, qui comprenait la société, et qui savait en respecter toutes les lois.

PAUL, *avec dépit.*

Oui, je devine ce que vous allez dire : il aima votre amie, et il eut la force de lui cacher son amour, de respecter le lien qui l'unissait à un autre.

Mme PERLANGE.

Il se déclara.

PAUL.

Ah! c'est bien.

Mme PERLANGE.

Bien? vous trouvez? ce n'est pas mon avis; mais il ne se déclara qu'après deux ans de tourmens et de silence.

PAUL.

Et cette femme?

Mme PERLANGE.

J'étais sa confidente; elle aimait ce jeune homme.

PAUL, *enchanté.*

Vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE.

Vous allez voir, monsieur! Elle eut la force de dissimuler cet amour, de le renfermer dans son cœur. Elle défendit au jeune homme de lui jamais parler du sien; elle l'éloigna. Vous voyez bien, monsieur! Le jeune homme obéit.

PAUL.

Et il ne revint pas? C'est que son amour n'était qu'une comédie.

Mme PERLANGE.

Il revint quelque temps après.

PAUL, *enchanté.*

Ah! vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE.

Il avait horriblement souffert. La désolation et le désespoir se peignaient sur ses traits; il surprit, seule, la femme qu'il aimait, et se présenta, ainsi désespéré, devant elle.

PAUL.

Et cette femme impitoyable...

Mme PERLANGE.

Cette femme? elle ne put résister à tant d'amour.

PAUL, *ravi, se levant.*

Ah! vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE, *se levant.*

Monsieur Paul, voulez-vous écouter?

PAUL.

Mais cette histoire est finie : ils furent heureux; ils sont...

Mme PERLANGE.

Heureux? c'est impossible, monsieur; car tous les deux, sans provocation, sans aucun des motifs admis par les maximes les plus frivoles du monde, tous deux avaient outragé un homme, un vieillard; un vieillard, monsieur, c'est une double lâcheté.

PAUL.

Outragé?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur, tous deux avaient commis un crime, plus grave que le vol et que la calomnie; car le vol peut se réparer par la restitution, la calomnie par une rétractation publique. Ils avaient commis un outrage qui fait mourir dans le remords celui qui l'a commis, et dans la douleur ou la haine celui qui l'a reçu.

PAUL.

Le monde a fait des lois ridicules, injustes, barbares; et, après tout, ils sont dédommagés par leur amour.

Mme PERLANGE.

Laissez-moi donc finir. Ce noble jeune homme, qui, aujourd'hui encore, est honoré pour ses talens et sa probité, et qui mérite de l'être, ce jeune homme subit la loi des choses humaines : il cessa d'aimer cette femme; ils se séparèrent après trois ans d'amour.

PAUL.

Quoi?

Mme PERLANGE.

Et voici la fin, qui n'a rien d'éclatant, rien d'extraordinaire; pas une goutte de sang versé, un résultat vulgaire : le monde, qui finit toujours par tout savoir, a tout su. Le mari ne s'est point séparé de sa femme, mais il la méprise. Le monde reçoit encore cette femme, mais il la méprise; et son amant, marié aujourd'hui, et qui mépriserait sa femme si elle commettait la même faute, l'amant a trop de logique dans l'esprit pour ne pas mépriser aussi son ancienne maîtresse.

PAUL.

Quoi! ce jeune homme a été assez lâche...?

Mme PERLANGE.

Que voulez-vous? Il avait cru pouvoir aimer toujours, et il se trouvait qu'il n'aimait plus.

PAUL.

Mais la délicatesse lui faisait un devoir...

Mme PERLANGE.

Vous admettez donc qu'il y ait autre chose que de la passion dans ce monde, qu'il y ait des devoirs à remplir?

PAUL.

Assurément.

Mme PERLANGE.

Faut-il que je vous rappelle ceux d'un homme marié?

PAUL.

Eh! madame....

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, répondez-moi : quelle opinion auriez-vous de votre femme si elle ressemblait...?

PAUL.

Oh! ne m'interrogez pas : je ne sais rien, rien qu'une chose, c'est mon amour, mon invincible amour pour vous. Oh! oui, je vous aime en dépit de tout ce que vous pourriez me dire, cela est ainsi, c'est une fatalité!

Mme PERLANGE.

Quoi! monsieur, si Constance avait un amant, vous l'apprendriez avec indifférence? vous pourriez voir de sang-froid un homme aux pieds de la femme qui vous appartient et dont l'honneur est le vôtre? vous entendriez sans indignation des paroles d'amour échangées entre eux? Si cela était, monsieur Paul, je saurais à quoi m'en tenir sur la noblesse de votre caractère.

PAUL.

Vous cherchez à me faire prendre le change; mais je vous l'ai dit : si vous me repoussez, le désespoir...

Mme PERLANGE, *après un coup d'œil à la pendule, à part.*

Bientôt midi! (*Haut.*) Monsieur Paul, réprimez ces éclats : quelqu'un peut venir, nous entendre...

PAUL.

Eh bien?

Midi sonne.

Mme PERLANGE, *bas et mystérieusement.*

AIR : *Aux bords du Gange.*

Promettez-moi d'avance

PAUL, *de même.*

Je vous promets d'avance

Mme PERLANGE.

D'être un homme d'honneur,

PAUL.

D'être un homme d'honneur,

Mme PERLANGE.

De garder le silence

PAUL.

De garder le silence

Mme PERLANGE.

Sur la moindre faveur.

PAUL.

Sur la moindre faveur.

ENSEMBLE.

PAUL.

Ah! qu'elle est douce et bonne!
Mon succès est certain.
Sa fierté l'abandonne,
Et son cœur cède enfin.

Mme PERLANGE, *à part.*

Il me croit douce et bonne;
Qu'il attende la fin.
La leçon que je donne
Doit l'éloigner soudain.

Mme Perlange entre dans le cabinet de droite suivie de Paul enchanté. En même temps Mme Moran paraît dans le cabinet de gauche, une tapisserie à la main. Moran et Constance, leurs rôles à la main, entrent par le fond, regardent si personne ne les observe.

SCENE VII.

Mme MORAN, MORAN, CONSTANCE, PAUL, Mme PERLANGE.

Mme MORAN.

Allons, je vais l'attendre.

Elle s'assied.

MORAN, *à Constance.*

Il n'y a personne : nous sommes seuls.

CONSTANCE.

Du mystère!

Mme MORAN, *entendant.*

Ah! mon Dieu!

Un flacon sous le nez.

PAUL, *bas.*

C'est la voix de ma femme! entrons dans cette chambre.

A la suite du cabinet.

Mme PERLANGE, *qui a furtivement ôté la clef.*

La porte est fermée en dedans.

PAUL, *troublé.*

Quel contre-temps!

MORAN, *à part.*

Je ne peux jamais me souvenir du commencement. (*Il lit son rôle et cherche à retenir.*) « Enfin, » nous sommes seuls. Ce bienheureux tête-à-tête » si instamment demandé, si ardemment attendu...»

Mme MORAN, *écoutant.*

Ah!

PAUL, *de même.*

Quoi?

Mme PERLANGE, *à part.*

Bien!

CONSTANCE, *lisant.*

« Oui, j'ai eu la faiblesse de vous l'accorder » pour vous dire. »

Moran fait signe à Constance de se taire et va voir au fond.

Mme MORAN, *à part.*

C'est Constance!

PAUL, *à part.*

C'est Moran!

Mme PERLANGE, *à Paul, bas.*

Un homme passionné comme vous!

MORAN, *revenant et lisant.*

« Et que pouvez-vous me dire qui justifie votre » indifférence pour l'amour le plus vrai, le plus » profond qui jamais ait fait battre un cœur » d'homme? »

Mme MORAN, *à part.*

Le scélérat!

Flacon sous le nez.

CONSTANCE, *lisant.*

« Je vous dirais, monsieur, que des liens indis» solubles vous attachent à une autre. »

PAUL, *irréfléchi.*

C'est bien!

Mme PERLANGE, *bas.*

Vous l'approuvez donc? C'est mon langage.

PAUL, *à part.*

Quelle situation!

MORAN, *sans lire, cherchant.*

« A une autre, oui, il est vrai, je suis attaché, » enchaîné, je traîne le boulet. »

Mme MORAN, *à part.*

Le boulet! il me compare à un boulet.

MORAN, *lisant.*

« Si ma femme eût été douce et bonne... » (*Cherchant.*) Douce et bonne... (*A part.*) Je ne peux jamais retenir ces deux mots. (*Il lit.*) « Et si, d'un » autre côté, votre mari ne vous eût point ou» tragée par un lâche abandon, je n'aurais peut» être pas songé à vous aimer. »

Mme MORAN, *à part.*

Ils ont toujours des raisons!

CONSTANCE.

« Oui, il est vrai, il me délaisse, il m'aban» donne. »

MORAN.

« Il vous méprise même. »

Il retourne le feuillet.

PAUL, *très-agité, à part.*

Oh! c'est affreux!

Mme PERLANGE, *bas, à Paul.*

Vous ne me parlez plus de votre amour?

PAUL, *bas.*

Ah! il s'augmente encore de toute l'indignation.

CONSTANCE, *lisant.*

« Oui, sans doute, cela va jusqu'au mépris, » jusqu'à l'aversion. Et qu'ai-je fait, grand Dieu! » pour mériter des procédés aussi cruels? »

MORAN, *lisant.*

« Pas plus que je n'ai fait pour mériter les » effroyables ouragans de ma femme. »

Mme MORAN, *à part.*

Tu les mérites maintenant.

MORAN, *lisant.*

« Ainsi, mon ange, il n'y a rien de coupable » dans notre amour; tout le justifie, tout l'auto» rise : on nous y a forcés. »

CONSTANCE, *lisant.*

« Oh! mais, je crains... »

MORAN, *lisant.*

« Que crains-tu? mon inconstance? Je t'aimerai » jusqu'au dernier soupir! »

CONSTANCE.

« Mais mon mari? »

MORAN, *récitant.*

« Ton mari? qu'est-ce que c'est qu'un mari? » Ma femme m'empêche-t-elle de t'aimer? Que » nous importent les préjugés du monde? (*Il se » détourne et regarde un tableau.*) Viens, oh! viens! » le temps fuit, la vie passe, et, plus tard, le » bonheur est impossible. Il ne reste plus que » le regret d'avoir respecté des lois injustes et » barbares. »

PAUL, *à part.*

Le lâche!

Mme PERLANGE, *à part.*

Il ne songe plus que je suis là!

MORAN, *récitant.*

« Eh bien! tu ne réponds pas; tu me laisses » aimer tout seul; tu veux me voir mourir? Eh » bien! tu seras satisfaite. Je cours... »

Il s'assied.

CONSTANCE, *à l'autre extrémité.*

« Arrête... viens; mon amour est plus fort que » ma raison. Viens sur mon cœur. »

MORAN, *toujours très-loin.*

« Oui, sur ton cœur, toujours, toujours... Va, » oublions le monde. Le monde, pour toi, c'est » moi; pour moi, c'est toi... Il n'existe rien en » dehors de nous... Oh! que je t'aime! Reste ainsi » dans mes bras! »

Il embrasse le dossier de la chaise.

Mme MORAN, *éclatant.*

Quelle horreur!

PAUL, *de même.*

Malédiction!

MORAN, *écoutant.*

J'ai entendu... Nous sommes surpris!

Moran et Constance fuient précipitamment par le fond à gauche; Mme Moran secoue la porte du cabinet; la trouvant fermée, elle disparait par la chambre qui fait suite. Paul repousse Mme Perlange, qui feint de vouloir le retenir ; il ouvre violemment la porte du cabinet de droite, où il est enfermé, s'élance sur la scène, regarde et cherche autour de lui un instant; puis il court au fond, où Mme Perlange l'a devancé et l'arrête.

SCENE VIII.

PAUL, Mme PERLANGE.

PAUL.

Où est ce misérable? Où est-elle, cette infâme?

Mme PERLANGE, *vivement, l'arrêtant au fond.*

Très-bien! Je vous approuve, monsieur Paul; ne l'oubliez pas; vous venez de le dire, et ce sont des paroles sorties de votre conscience : le séducteur est un misérable, et celle qui trahit ses devoirs une infâme. Vous l'avez dit! (*Riant.*) Heureusement, ceci n'était qu'une comédie.

PAUL.

Une comédie?

Mme PERLANGE.

Oui : M. Moran et Constance répétaient leur rôle. Mais maintenant, monsieur, vous le comprenez, chaque mot d'amour qui sortirait de votre bouche serait une injure et pour vous et pour moi. Nous ne pouvons plus échanger ensemble que des procédés et des paroles qui expriment la plus délicate estime, et même, si vous voulez, la plus pure amitié. Monsieur Paul, mon pardon est à ce prix.

PAUL, *après un grand effort.*

Eh bien! madame, dès demain, sous un prétexte, je quitterai votre maison; mais auparavant dites-moi que vous êtes heureuse, et je partirai, heureux de votre bonheur.

Mme PERLANGE.

Le bonheur? il est dans le devoir. Oui, monsieur Paul, je suis heureuse, surtout de pouvoir vous tendre la main et vous dire : Paul, je vous estime.

SCÈNE IX.

MORAN, Mme MORAN, CONSTANCE, Mme PERLANGE, PAUL.

Mme Moran traîne son mari par le collet; Constance cherche à la calmer.

Mme MORAN.

Oh! tu n'échapperas pas. Monsieur Paul, je vous dénonce un séducteur. Il fait la cour à votre femme.

CONSTANCE.

C'est une calomnie.

Mme MORAN.

Monsieur Paul, tuez-le-moi; rendez-moi ce service. J'aime mieux le voir mort qu'infidèle.

Mme PERLANGE.

Doucement! doucement! je ne veux pas que ma comédie finisse comme un drame. Rendez-moi vos rôles.

Elle prend le rôle de Constance et le donne à Paul; le rôle de Moran et le donne à sa femme.

Mme MORAN.

Des rôles de comédie?

Mme PERLANGE.

Que nous répétions pour la fête de M. Perlange.

SCENE X.

LES MÊMES, BÉLANCOUR, PERLANGE.

BÉLANCOUR, *à Perlange, souriant.*

Allons, allons, calme-toi.

PERLANGE, *sortant de la chambre, seconde porte à droite.*

Ma chère amie, c'est désolant! Je reviens de la pêche, c'est très-fatiguant; j'entre là, et je ne trouve ni mon verre d'eau sucrée, ni ma robe de chambre, ni mon domestique.

Mme PERLANGE, *désignant les autres.*

Quand on a des hôtes aimables, on se doit à eux. Tu ne peux recevoir que le sixième de mes soins.

PERLANGE.

Le sixième? ce n'est pas assez pour vivre, pour vivre heureux.

Mme PERLANGE, *bas, à Bélancour.*

Tout va bien : Paul est guéri.

BÉLANCOUR.

Ce bon Perlange a raison. Depuis une semaine, nous sommes importuns. Nous partirons demain. Il est temps que nous allions voir la capitale, comme c'était notre projet.

PERLANGE.

Paris est magnifique en ce moment.

Mme MORAN, *qui a parcouru le rôle, dit à son mari.*

Comment! c'était un jeu?

MORAN.

Certainement.

Mme MORAN, *se précipitant sur lui.*

Alors, embrasse-moi.

MORAN, *la repoussant comiquement.*

Non, madame, vous ne le méritez pas. Nous verrons plus tard. (*A part.*) Le plus tard possible.

Mme MORAN, *bas, à Mme Perlange.*

J'ai compris votre scène. Je ne laisserai plus paraître ma jalousie.

Mme PERLANGE, *bas.*

Vous ferez bien.

Mme Moran s'élance de nouveau sur son mari effrayé.

CONSTANCE, *bas, à Mme Perlange.*

Désormais je veux être aux petits soins et aux petits reproches avec mon mari.

Mme PERLANGE, *bas.*

Elle pousse les deux femmes vers leurs maris.

Oui, aimez-le : il le mérite.

BÉLANCOUR, *à Perlange.*

Ah! quelle femme tu possèdes-là! Tu dois l'adorer à genoux.

PERLANGE, *passant du côté de sa femme.*

J'aime mieux l'adorer dans un bon fauteuil.

Mme PERLANGE, *les regardant tous.*

Eh bien! il paraît que tout le monde est d'accord.

Mme MORAN.

Oh! maintenant, je suis heureuse : voyez.

Elle caresse son mari et lui tape sur la joue en chantant :

AIR : *du Postillon de Lonjumeau.*

Mon petit mari,
Tu seras chéri, etc.

Tandis que la musique se fait entendre pianissimo.

Mme PERLANGE, *très-heureuse et très-épanouie, à Perlange.*

Mon ami, je suis toute à toi.

PERLANGE.

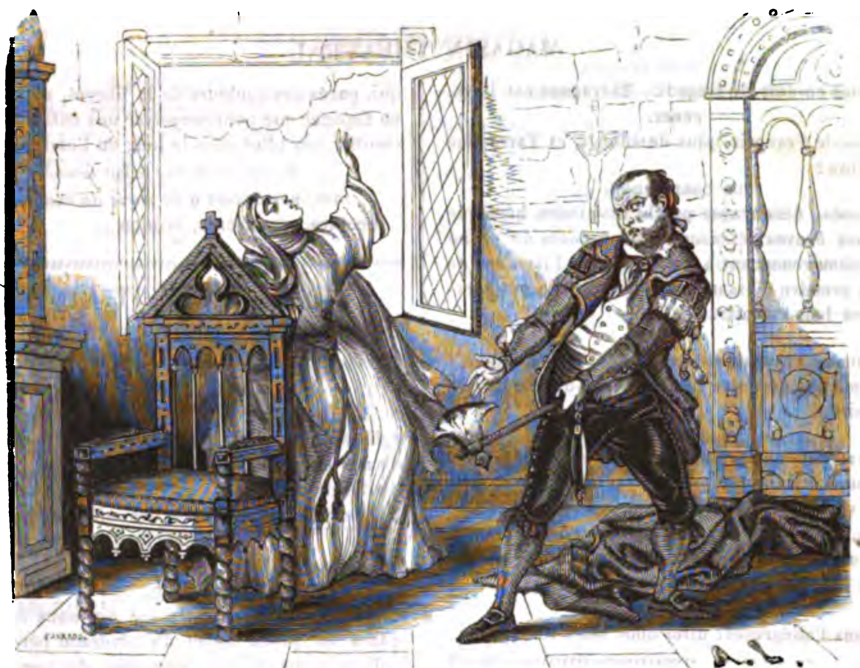
Enfin, ma femme est à moi, rien qu'à moi : c'est un privilége.

ENSEMBLE.

Mon petit mari, etc.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE XIV.

L'ÉLÈVE DE SAINT-CYR,

DRAME EN CINQ ACTES PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par M. Francis-Cornu,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL	M. DELAUNAY.
LE COLONEL DERNEVAL	M. ROGER.
ANATOLE, son fils, lieutenant au 115e de ligne (jeune premier rôle)	M. ALBERT.
JOLIBOIS, sergent dans la compagnie d'Anatole (premier comique)	M. SAINT-FIRMIN.
UN AIDE-DE-CAMP	M. BARBIER.
UN VIEUX GRENADIER	M. MONNET.
LE CHIRURGIEN-MAJOR, personnage muet.	
LE CORRÉGIDOR de Tarragone	M. GILBERT.
JOSÉ, révérend du couvent des Bénédictins	M. CULLIER.
PEREZ, bourgeois de Tarragone (premier rôle)	M. SAINT-ERNEST.
JEPPO, jeune barbier (deuxième comique)	M. FRANCISQUE Je.
UN HOMME DU PEUPLE	M. GARCIN.
UN MOINE	M. SAILLARD.
LÉONOR, fille de Perez (première amoureuse)	Mme FIERVILLE.
PAQUITA, jeune camériste	Mme MÉLANIE.
LA SUPÉRIEURE du couvent de la Visitation	Mme ST.-FIRMIN.
PREMIÈRE PENSIONNAIRE	Mme BAUDÉE.
DEUXIÈME PENSIONNAIRE	Mlle HÉLOÏSE.
UNE SOEUR TOURIÈRE	Mlle LAURE.

OFFICIERS, SOLDATS, MOINES, SOLDATS ESPAGNOLS PEUPLE.

La scène se passe à Tarragone, en 1811.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la grande place de Tarragone : un couvent au fond ; à gauche, une maison avec une large terrasse, fermée par des jalousies. Plusieurs rues aboutissent à la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CORRÉGIDOR, PEREZ, MOINES, PEUPLES.

LE PEUPLE.

Viva Fernando! muere los Franceses!

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Qu'entends-je! quels sont ces cris?

LE CORRÉGIDOR, *allant à lui.*

Arrivez donc, sénor Perez, arrivez donc, et réjouissez-vous avec nous... Plus de Français! plus

de mise en état de siége!... Tarragone est libre.

PEREZ.

Plus de Français, plus de blocus, et Tarragone est libre?

LE CORRÉGIDOR.

Lassés, découragés par la résistance héroïque de nos braves défenseurs, les soldats du *grand Napoléon* renoncent à leur tentative insensée de nous prendre d'assaut, et cette nuit ils ont commencé leur retraite.

PEREZ.

Plus de Français sous nos murs? Plus d'ennemis aux portres de notre ville!... Mais je n'ose encore y croire.

LE CORRÉGIDOR.

Par saint Pancrace mon patron, vous êtes bien incrédule! mais ce que je vous dis est vrai, on ne peut plus vrai... J'ai des renseignemens certains... Eh! tenez, demandez-leur, demandez-leur à tous si cette nouvelle ne court pas toute la ville, si toute la ville n'est pas dans l'allégresse!

JEPPO, *entrant.*

Dans l'allégresse! dites donc dans le délire!

SCENE II.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO, *continuant.*

Tout Tarragone en masse se précipite aux fenêtres et dans les rues... Le Prado est encombré de monde qui crie, qui saute et qui s'embrasse.

PEREZ.

Ainsi les Français...?

JEPPO.

Decampaverunt gentes...

LE CORRÉGIDOR.

Pedibus cum...

JEPPO.

Jambis.

PEREZ.

Mais Jeppo, mon ami, donne-nous au moins quelques détails sur ce grand événement.

SCENE III.

LE CORRÉGIDOR, PAQUITA, PEREZ, JEPPO, PEUPLES, JEUNES FILLES.

PAQUITA, *accourant avec des jeunes filles portant des fleurs et des rubans.*

Viva Fernando! muere los Franceses!

JEPPO.

Tenez, demandez à la Senoretta de mon cœur, à Paquita, la plus capricieuse, la plus folle et la plus gentille du quartier.

PAQUITA.

Viva! viva! Tarragonais! des rubans à tous les chapeaux, des offrandes à tous les saints, des fleurs à toutes les églises! la ville est sauvée.

LE CORRÉGIDOR, *à Perez.*

Hein! qu'en dites-vous seigneur Perez?

PEREZ.

Je dis gloire à Dieu! car il n'y a que Dieu qui ait pu nous sauver des Français... des Français, qui, parés des couleurs de la liberté, ne viennent en Espagne que pour renverser nos autels et faire courber nos têtes sous le joug de l'esclavage!

Le son des cloches se fait entendre.

JOSÉ, *paraissant à la porte du couvent.*

Écoutez, mes frères, écoutez...

SCENE IV.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, PEREZ, PAQUITA, PEUPLE, MOINES.

JOSÉ, *continuant.*

Un *Te Deum* va être chanté dans toutes les églises de Tarragone en réjouissance du départ de nos ennemis; rendez-vous tous dans la maison du Seigneur, et tous avec ferveur remerciez le ciel de nous avoir délivrés des infâmes Français.

LE CORRÉGIDOR.

Ainsi soit-il!

PEREZ.

Oui, il en sera ainsi; nul de nous ne manquera au pieux appel du révérend père José, nul de nous qui ne s'empresse de porter ses prières et ses offrandes au pied des saints autels. Quant à moi, en mémoire de ce beau jour, je fais vœu de fonder une messe à perpétuité dans la chapelle de Notre-Dame-del-Pilar.

José et les moines rentrent dans le couvent; Perez rentre chez lui; le peuple se retire.

SCENE V.

PAQUITA, JEPPO.

JEPPO.

Hein! tu as entendu ton maître... Une messe à perpétuité! Peste! c'est ça un patriote! Eh bien! tiens, vrai, ça me fâche presque... que les Français aient pris comme ça d'eux-mêmes la poudre d'escampette. J'aurais voulu qu'ils restassent encore quelques jours sous nos murs, car nous étions las de leur envoyer du plomb dans les yeux, seulement à portée de carabine, et tous les bons vivans de la ville, moi compris, nous étions décidés à faire briller sur leur poitrine la pointe de nos couteaux.

PAQUITA, *riant.*

Vraiment!... O le vaillant guerrier!

JEPPO.

Virginetta mia! le jour où le caporal de ces voltigeurs maudits est venu à travers les balles jusqu'au faubourg de Villa-Franca, tu te rappelles ma colère et ma fureur... Ah! si l'on avait voulu m'ouvrir les portes!...

PAQUITA.

Tu serais peut-être en route pour la France.

JEPPO.

Je serais votre époux bienheureux, cara amica, car j'aurais amené le mécréant pieds et poings liés aux genoux de votre gentillesse, et vous n'auriez pu refuser plus long-temps à mon courage votre jolie petite main.

PAQUITA.

Allons, allons, trève de balivernes : voici ma maîtresse qui descend avec son père pour se rendre à l'église du couvent.

JEPPO.

Déjà?

PAQUITA.

Est-ce que tu n'entends pas les cloches, mauvais chrétien?

JEPPO.

Quand je t'écoute, je n'entends plus rien; quand tu es là, je ne vois plus que toi : il faut que tu sois une sainte, car tu me fais comprendre l'adoration perpétuelle, foi de barbier aragonais.

PAQUITA, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Voulez-vous bien ne pas blasphémer, barbier du démon?

SCENE VI.

JEPPO, PAQUITA, PEREZ, LÉONOR.

PEREZ, *à Léonor.*

Allons, ma fille, hâtons-nous d'aller nous agenouiller devant l'image du Christ et de prier le ciel d'être toujours en aide à l'Espagne!... Donnez-moi le bras, Léonor.

LÉONOR.

Oui, mon père.

Elle donne le bras à Perez, et tous deux s'acheminent vers le couvent.

PAQUITA, *les suivant, et à Jeppo.*

Eh bien! Jeppo, ne viens-tu pas avec nous?

Tous trois entrent dans le couvent avec le peuple, qui afflue de toutes parts.

SCENE VII.

JEPPO, *seul.*

Oui, va, va t'enrhumer dans cette vieille église des bénédictins, qui est plus froide qu'une glacière des Alpes! Et puis j'aime bien mieux aller su les remparts voir la retraite des Français. Ça doit faire un joli coup d'œil que la défilade d'une armée... d'une armée vexée; car, au fait, ils doivent être joliment vexés d'être obligés de filer doux devant notre vaillance, ces hérétiques, ces réprouvés de Dieu, que le diable puisse emporter jusqu'au fond du golfe de Biscaye avec armes et bagages!

SCENE VIII.

JEPPO, LE CORRÉGIDOR.

LE CORRÉGIDOR, *accourant pâle et tremblant.*

O mon Dieu, préservez-nous de ce malheur!... Ah! Jeppo, Jeppo, si tu savais!...

JEPPO.

Eh bien! seigneur corrégidor, qu'avez-vous donc?

LE CORRÉGIDOR.

Je n'en puis plus... Soutiens-moi, mon garçon, soutiens-moi.

JEPPO.

Sainte Vierge!

LE CORRÉGIDOR.

Je crois que je vais m'évanouir.

JEPPO.

Vous évanouir! au fait, vous êtes très-pâle.

LE CORRÉGIDOR.

On le serait à moins... Ah! si tu savais, mon ami!...

JEPPO.

Remettez-vous d'abord.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, oui, tu as raison. Ah! voilà mes sens qui se raniment; je me trouve mieux. C'est que, vois-tu, j'accours des remparts

JEPPO.

Ah! je conçois : la course est longue.

LE CORRÉGIDOR.

Oui.

JEPPO.

Et vous avez été suffoqué par la chaleur?

LE CORRÉGIDOR.

Oui; et puis par...

JEPPO.

Par?

LE CORRÉGIDOR.

C'est inouï, inouïssime. Imagine-toi...

JEPPO.

Quoi donc?

LE CORRÉGIDOR.

Imagine-toi... O les enragés!

JEPPO.

Les enragés! qui?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français!

JEPPO.

Les Français!

LE CORRÉGIDOR.

Ah! mon pauvre Jeppo!

JEPPO

Je ne sais pas, mais je sens comme un frisson.

LE CORRÉGIDOR.

Encore une fois, c'est inouï.

JEPPO.

Seigneur, ne me tuez pas en détail, assommez-moi de suite de votre nouvelle.

LE CORRÉGIDOR.

Voilà. J'avais été sur les remparts pour observer par moi-même les mouvemens de l'armée française, et pour y mieux voir, j'avais pris cette longue-vue.

JEPPO.

Enfin?

LE CORRÉGIDOR.

Enfin il m'a semblé que les bataillons de ces damnés avançaient sur la ville au lieu de s'en éloigner.

JEPPO.

Sancta Maria!

LE CORRÉGIDOR.

Deux fois j'ai nettoyé les verres de ma lunette, et deux fois j'ai vu la même chose.

JEPPO.

Et puis?

LE CORRÉGIDOR.

Et puis me voilà, ne sachant que penser, que croire. Est-ce une vision, une réalité? avons-nous été joués, trompés, dupés? Cette retraite de l'armée ennemie a-t-elle été une feinte, une ruse de guerre?

JEPPO.

Oui, oui, c'en est fait de nous.

LE CORRÉGIDOR.

Ce général Suchet est malin comme un singe; ne pouvant nous prendre par la force, il aura tenté de le faire par adresse.

JEPPO.

Mais courons vite donner l'alarme.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement. Et nous, confians, niais que nous sommes, nous avons chanté victoire, nous avons quitté les armes pour prendre des livres de messe.

JEPPO.

Aux armes!

LE CORRÉGIDOR.

Oui, crions aux armes.

JEPPO *et* LE CORRÉGIDOR.

Aux armes, aux armes, Espagnols!

SCENE IX.

LES MÊMES, UN HOMME DU PEUPLE.

L'HOMME DU PEUPLE.

Aux armes! aux armes, Espagnols!

LE CORRÉGIDOR.

Hein! quoi? est-ce que...?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français!

JEPPO.

Déjà!

LE CORRÉGIDOR.

Nous sommes perdus!

SCENE X.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA, JOSÉ, MOINES, PEUPLE.

JOSÉ, *sortant du couvent avec tout le monde.*

Pourquoi ces cris?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français!

TOUS.

Les Français!

LE CORRÉGIDOR.

Ils nous attaquent.

PEREZ.

Mais, seigneur corrégidor, vous assuriez tout-à-l'heure.

LE CORRÉGIDOR.

J'assurais, j'assurais...

VOIX *éloignées.*

Aux armes!

LÉONOR.

Malheur sur nous!

PEREZ.

Rentrez, Léonor, rentrez.

JEPPO.

Oui, oui, rentrons; car si l'ennemi a déjà pénétré par quelque endroit...

LE CORRÉGIDOR.

Qui a dit cela?

JEPPO.

Peut-être un alarmiste, c'est vrai.

PAQUITA.

Pourvu qu'il ne soit pas dans ta peau, cet alarmiste-là!

VOIX *plus rapprochées.*

Aux armes!

PEREZ.

Allons, Léonor, Paquita, vite au logis!

JEPPO.

Je vais conduire la senora.

LE CORRÉGIDOR.

La senora se conduira bien toute seule.

PEREZ.

D'ailleurs ne suis-je pas là, barbier, mon ami?

LE CORRÉGIDOR, *à Jeppo.*

L'absence d'un gaillard taillé en force comme toi tournerait au détriment de la patrie.

PEREZ, *à Jeppo en lui frappant sur l'épaule.*

Je ne serai pas long-temps, maître Jeppo, et j'apporterai pour nous deux de quoi tenir tête à qui nous menace.

JEPPO, *à part.*

Bien des remerciemens.

PEREZ.

Allons, ma fille.

LÉONOR, *en sortant.*

Ah! mon Dieu! prends-nous en pitié.

Elle rentre avec son père.

PAQUITA, *à Jeppo, en s'en allant.*

Aie du cœur, Jeppo, conduis-toi comme un digne Espagnol.

JEPPO.

Aie du cœur! Elle en parle à son aise; et toi, magistrat du diable, Lucifer t'emporte avec ton zèle! la ville y gagnera grand'chose quand je me serai fait casser la tête! (*Cris et tumulte.*) Trahison! trahison! ils entrent de tous les côtés.

SCENE XI.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, *au fond*, MOINES, PEUPLE, *puis* PEREZ.

Des soldats et des gens du peuple se réunissent devant le couvent et forment une espèce de barricade. A travers les croisées de l'édifice, sur le balcon, sur le toit, on aperçoit des moines armés de fusils.

LE CORRÉGIDOR.

Courage, mes amis! Ah! ah! voilà du renfort, ça me rassure un peu.

GENS DU PEUPLE, *à la porte du couvent.*

Des armes! des armes!

JOSÉ, *du haut du balcon.*

En voici, mes braves.

LE PEUPLE.

Viva el padre Jose! Vive l'Inquisition! Mort aux Français!

LE CORRÉGIDOR.

C'est ça, c'est ça, mort aux Français!

José est au balcon. Les moines, répandus sur la place, distribuent des armes au peuple; Péres revient de sa maison avec deux carabines.

PEREZ, *à Jeppo.*

Tiens, maître barbier, à toi cette carabine; et je compte sur ta bravoure pour marcher en éclaireur avec moi.

JEPPO, *à part.*

Allons, bon gré malgré, me voilà soldat.

JOSÉ, *du balcon.*

Armez-vous, catholiques fidèles. (*Tous les regards se portent vers lui.*) Le moment est venu de soutenir la vieille renommée tarragonaise: défendez pied à pied le terrain. Vous n'êtes plus les habitans d'une cité florissante, mais la garnison d'une forteresse qu'il faut rendre imprenable. Combattez tous: que chaque rue soit une tranchée, chaque maison une redoute; combattez tous: femmes, vieillards, Dieu soutiendra les forces débiles. Espagnols, levez vos regards vers le ciel: voyez assis dans la gloire du Seigneur, voyez les martyrs de Saragosse qui vous contemplent et qui vous crient: Combattez sans crainte comme nous, comme nous ensevelissez-vous, s'il le faut, sous votre ville; il y a place dans le ciel pour toutes les gloires et bénédiction des peuples pour tous les dévouemens! (*En achevant ces paroles, il tire un crucifix qu'il a à sa ceinture, étend les mains sur l'assemblée, qui se met à genoux aux accords d'une pieuse harmonie; après quelques instans de silence, interrompus par une bruyante décharge d'artillerie, il s'écrie:*) Au combat!

TOUS.

Au combat!

LE CORRÉGIDOR.

Et que ceux qui n'ont pas besoin en ces lieux me suivent à la maison communale. (*A part.*) Une escorte est toujours utile en temps de guerre.

Il sort avec les femmes.

SCENE XII.

JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO *à Perez; il pose sa carabine à terre.*

Et vous croyez, senor Perez, qu'il est bien utile que nous restions là, tout à découvert?

PEREZ, *occupé de charger son fusil.*

Ces braves gens n'y sont-ils pas avec nous?

JEPPO.

Là ou ailleurs, ça leur est bien égal à eux, qui pour la plupart n'ont d'autre gîte que les marches d'une église ou les dalles de la place publique pour se coucher; mais vous qui avez votre maison, et moi ma boutique...

PEREZ.

Serais-tu par hasard tout-à-fait un poltron?

JEPPO.

Tout-à-fait, non; mais je suis loin d'être un brave, je l'avoue en toute humilité: plus les coups de fusil approchent, plus je sens un je ne sais quoi...

PEREZ.

C'est le premier moment.

Décharge nouvelle.

JEPPO.

Ah! (*A mi-voix.*) Mon Dieu, mon Dieu! il me semble que je vais me trouver mal; j'ai le cœur...

PLUSIEURS FUYARDS.

Les voilà! les voilà!

PEREZ, *les arrêtant.*

Lâches, où courez-vous?

Jeppo, à ce cri: les voilà! perd la tête et se jette derrière un saint qui est dans sa niche, au coin d'une des maisons de suite.

JEPPO.

Saint François, protégez-moi!

PEREZ, *regardant autour de lui.*

Jeppo, allons, voici l'instant... Par où est-il donc passé? (*Il l'aperçoit derrière le saint.*) Comment?

JEPPO.

Chut! ne dites rien, je suis en embuscade. (*Il appuie son fusil sur l'épaule du saint, et lui dit à l'oreille.*) O mon grand saint François, tenez-vous ferme et cachez-moi bien.

JOSÉ, *sur le balcon.*

Amis, amis, ne restez pas à découvert; retranchez-vous dans vos logis, la guerre est plus sûre et moins meurtrière; ne laissez rien au hasard.

JEPPO.

Digne homme, va! pourquoi n'avoir pas dit cela plus tôt? tu m'aurais sauvé déjà bien des frissons; à chaque éclat de fusillade, je reçois le contre-coup dans les coudes et au milieu du dos.

PEREZ, *à la barricade, aux gens du peuple qui restent près de lui.*

Il sera toujours temps de nous replier après avoir brûlé la moustache aux plus pressés. A vous l'exemple!

Il fait feu sur un soldat qui paraît au bout de la rue. Fusillade. Des voltigeurs français paraissent.

JEPPO.

Attendez donc, voilà des balles qui passent, je n'ai pas envie de les rencontrer en route. (*Au moment où Jeppo baisse le nez, arrive une balle qui brise la tête du saint; Jeppo tombe à genoux derrière.*) Ah! grand saint François, ils vont te démolir: la place n'est plus tenable... les mécréans! ils ne respectent pas même les saints.

* Jeppo.

SCENE XIII.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR et PAQUITA, *sur le balcon*, PEUPLE.

LÉONOR.

Mon père, mon bon père, rentrez, je vous en supplie.

JEPPO, *derrière la statue brisée.*

Elles ont raison, seigneur.

PAQUITA, *au balcon.*

Venez, venez, vous allez vous faire égorger.

PEREZ.

Battre en retraite, jamais!

JEPPO.

Il est entêté comme une mule de Ségovie. (*La cloche du couvent sonne, la charge bat, les Espagnols de tout sexe et de tout âge accourent en criant.*) Les voilà! les voilà!

PEREZ.

Les malheureux! ils lâchent déjà pied.

JEPPO.

Il faut faire de même, seigneur, c'est prudent.

Il se glisse, de la statue, à la porte de Perez, à quatre pattes.

LÉONOR* *sort de la maison, et se jette après son père.*

Mon père chéri, vous rentrerez, ou je reste à vos côtés, sur la place, et la première balle qui vous sera destinée sera pour moi.

PAQUITA.

Rentrez, monsieur, vous vous devez à votre famille comme à l'Espagne.

JEPPO, *au soupirail de la cave, il avance la tête.*

Et d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux défendre sa maison que de la laisser au premier venu qui pourra s'en emparer?

PEREZ, *entraîné par sa fille.*

Oh! malheur! malheur!

JEPPO.

Allons donc. (*Rentrant sa tête pendant que Paquita ferme la porte de la maison.*) Maintenant, ils seront bien malins s'ils m'attrapent.

SCENE XIV.

JOLIBOIS, UN VIEUX GRENADIER, GRENADIERS FRANÇAIS.

JOLIBOIS, *se montrant à l'angle de la maison de Perez avec deux ou trois grenadiers, et arrêtant ceux-ci, qui veulent riposter aux coups de fusil qu'on tire sur eux du couvent.*

Eh bien, qu'allez-vous faire? jeter votre poudre au vent; c'est un jeu d'enfant, ça. Allons, embusquons-nous de ce côté, et l'œil aux aguets, l'index sur la gâchette; feu seulement quand vous verrez les moineaux.

* Paquita, Perez, Léonor, Jeppo.

SCENE XV.

JOLIBOIS, *caché derrière la niche du saint*, PEREZ, *sur son balcon.*

PEREZ, *paraissant.*

Diable soit des femmes! mais ici, sur ce balcon, je verrai de plus loin.

JOLIBOIS, *qui l'a aperçu d'abord, le mettant en joue.*

Tiens, voilà pour t'éclaircir la vue.

Il tire et le manque.

PEREZ, *tranquillement.*

Mal visé, mon maître.

JOLIBOIS, *à part.*

Il se moque de moi, il a raison.

PEREZ, *regardant.*

Mais où est-il donc embusqué? (*L'apercevant un peu.*) Ah!

Il l'ajuste, le tire et le manque aussi.

JOLIBOIS, *tout en chargeant son fusil.*

Eh bien, l'ami, tu n'es pas plus adroit que moi.

PEREZ.

Mais du moins je suis plus brave, je me montre, et tu te caches.

JOLIBOIS, *venant de charger son fusil et s'avançant vivement.*

Ah! tu veux me voir, tiens, me voilà! Je m'appelle Jolibois, je suis sergent de grenadiers au 115me de ligne, et j'ai été aux Pyramides avec le Petit Caporal; allons, salue-moi!

PEREZ, *chargeant sa carabine.*

Attends un peu.

JOLIBOIS.

C'est juste, mais je suis trop poli pour ne pas te rendre ton salut. (*Il finit de charger son fusil, et tout en le chargeant.*) Après tout, nous nous sommes manqués tous deux, nous sommes manche à manche; à la belle!

Il arme son fusil.

PEREZ, *armant aussi sa carabine.*

A la belle! (*En ce moment un coup de fusil tiré de l'une des rues qui font face à la demeure de Perez, frappe celui-ci à l'épaule gauche, et lui fait tomber l'arme des mains.*) Malédiction! (*Portant la main droite à son épaule.*) Je suis blessé!

JOLIBOIS.

Allons, il paraît qu'un autre a joué pour moi.

PEREZ.

Va, va, je n'ai pas quitté la partie, tu peux tirer.

JOLIBOIS.

Fi donc! un soldat français se bat loyalement, mais il n'assassine pas.

SCENE XVI.

JOLIBOIS, PAQUITA, LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *qui est accourue.*

Ah! mon père.

PAQUITA, *accourant.*

Senora, senora, n'allez pas sur ce balcon.

LÉONOR.

Ciel! il est blessé!

JOLIBOIS, *à lui-même en apercevant Léonor et Paquita.*

Tiens, mais v'là de jolies filles.

On tire sur Jolibois du couvent.

PAQUITA.

O mon Dieu!... ah!

Elle laisse tomber la jalousie par dessus le balcon. On tire encore.

JOLIBOIS.

Hein? c'est qu'ils ne crieraient pas : Gare là-dessous.

SCENE XVII.

JOLIBOIS, ANATOLE, GRENADIERS

ANATOLE, *dans la coulisse.*

En avant, grenadiers, en avant!

JOLIBOIS.

C'est la voix de mon lieutenant; oui, je ne m'étais pas trompé, le v'là qui accourt de ce côté à la tête de ses grenadiers. C'en est ça un luron que ce petit gaillard-là! à peine âgé de vingt ans, sorti il y a pas un mois des bancs de l'école de Saint-Cyr, il se bat avec l'aplomb et le sang-froid d'un vieux troupier... Cré coquin! aussi le soldat qui rebaptise tous les braves a-t-il nommé celui-là l'élève de Saint-Cyr.

VOIX *dans la coulisse.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

JOLIBOIS.

Tenez, tenez, les entendez-vous?

GRENADIERS FRANÇAIS, *entrant à la suite d'Anatole.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

ANATOLE, *à ses grenadiers.*

Au couvent! au couvent des Bénédictins!

JOLIBOIS.

Bon, ça va chauffer.

On tire de nouveau du couvent ; les grenadiers restent en suspens.

ANATOLE.

Eh bien, camarades, qu'attendez-vous? la bénédiction de ces messieurs?

JOLIBOIS.

Ils nous envoient là une drôle d'eau bénite.

ANATOLE.

Allons, allons, puisqu'ils font notre métier, faisons le leur.

JOLIBOIS.

Bravo! lieutenant, bravo!

ANATOLE.

Au couvent! grenadiers! au couvent!

TOUS.

Au couvent!

VOIX, *dans le lointain.*

Vive la France!

ANATOLE, *à ses grenadiers, en prenant le drapeau du régiment.*

Grenadiers, qui m'aime me suive!

Il se précipite vers le couvent, et il y entre suivi de ses grenadiers.

SCENE XVIII.

LE GÉNÉRAL, LE COLONEL DU 115me DE LIGNE, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS DE TOUTES ARMES, *puis* JOLIBOIS, ANATOLE.

TOUS *entrent ensemble de droite et de gauche.*

Vive l'empereur!

LE GÉNÉRAL.

Soldats! nous sommes vainqueurs! Tarragone est à nous.

On entend une vive fusillade dans l'intérieur du couvent.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela?

LE GÉNÉRAL.

C'est votre fils, colonel, c'est l'élève de Saint-Cyr qui met à la raison les révérends pères bénédictins... Retranchés dans leur couvent, ces apôtres du fanatisme nous menaçaient d'une guerre perpétuelle; j'ai donné l'ordre à l'intrépide Anatole de marcher sus à la tête de ses grenadiers, de leur faire crier à tous grâce et merci. Et à l'heure qu'il est sans doute il a dignement rempli la mission dont je l'avais chargé.

JOLIBOIS, *paraissant au balcon du couvent.*

Camarades! aide et secours à l'élève de Saint-Cyr.

LE COLONEL.

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Au couvent!...

TOUS.

Au couvent!

Des soldats se précipitent dans le couvent.

LE COLONEL.

Courons, courons sauver mon fils.

ANATOLE, *paraissant au balcon du couvent et y arborant le drapeau tricolore.*

Vive l'empereur!

LE COLONEL, *avec joie.*

Ah!

ANATOLE.

Général, les rebelles sont soumis; le couvent est à nous!

LE COLONEL.

Maintenant nous sommes réellement vainqueurs; maintenant Tarragone est réellement à nous!

TOUS.

Vive l'empereur!

Tableau général. — La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse ouvrant sur un vestibule. A droite et à gauche sont des portes qui conduisent aux appartemens de la maison.

SCENE PREMIERE.

PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

Léonor et Paquita travaillent à l'aiguille ; Perez, assis la tête appuyée dans ses mains, est absorbé dans ses réflexions. Moment de silence.

PEREZ, *frappant du poing le bras de son fauteuil.*

O lâches Espagnols que nous sommes! nous voilà esclaves, esclaves des Français. Mais que pouvions-nous faire? Vendus, trahis de toutes parts. (*Il se lève.*) Opprobre et mépris sur vous, grands du royaume, auteurs de toutes nos misères, sur vous seuls opprobre et mépris! Les infâmes! les infâmes! pour de l'or, des titres, des places à la cour d'un fantôme de roi, ils ont livré nos villes à Napoléon... Que Napoléon leur promette encore des places, des titres, de l'or, et ils livreront nos fortunes, nos familles à cette soldatesque effrénée, qui ne rêve que carnage et butin.

PAQUITA.

Ah! il ne faut pas médire des Français... Seigneur Perez, ils ne pillent ni n'égorgent personne.

LÉONOR.

Et même on doit des éloges à leur conduite.

PAQUITA.

Enfin, depuis trois jours qu'ils ont pris notre ville, depuis trois jours qu'ils sont dans Tarragone, qu'ils bivouaquent sur nos places publiques, est-il quelqu'un qui ait à se plaindre d'eux?

PEREZ.

Non, sans doute, ils ont droit à nos éloges, à notre reconnaissance! Pauvres femmes... Ah! ne comprenez-vous pas que ces vainqueurs généreux sont encore incertains de leur victoire; qu'ils nous craignent, qu'ils nous redoutent, qu'ils n'auraient garde maintenant d'exciter une plainte, un murmure? Défians, ils sont prudens et réservés, ils respectent nos propriétés, ils nous traitent avec égard et bonté... Mais laissez-les s'assurer de notre faiblesse, de notre désunion, laissez-les se convaincre de leur puissance, et vous verrez alors comme ils en agiront avec nous... Alors plus de bivouacs sur les places publiques, plus de nuits en plein air, plus de dalles froides et dures pour reposer leur tête... Ils envahiront nos maisons, s'asseoiront à nos foyers, ils sommeilleront dans nos lits... et, maîtres absolus chez nous, ils ne nous épargneront ni larmes, ni regrets: chaque jour, à chaque instant, l'insulte à la bouche et le sabre à la main, ils nous traiteront comme de vils esclaves... Oh! c'est à se briser la tête, c'est à se déchirer le cœur.

SCENE II.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

JEPPO, *entrant vivement.*

Dieu vous garde! (*Avec mystère.*) J'apporte de bonnes nouvelles.

PEREZ.

Que dis-tu? que parles-tu de bonnes nouvelles?

JEPPO.

Chut! pas si haut; voulez-vous donc me faire fusiller?... (*Avec un grand mystère.*) Mina s'est mis à la tête des guérillas de la Catalogne. Palafox s'est échappé des mains des Français; il est maintenant au milieu des insurgés de l'Aragon.

PEREZ.

Il se pourrait! mais d'où sais-tu cela?

JEPPO.

Je tiens ces nouvelles de la bouche même du révérend père José.

PEREZ.

Oh! tout n'est pas désespéré.

JEPPO.

De la prudence surtout; il en faut et beaucoup pour faire réussir leurs projets.

PEREZ, *étonné.*

Leurs projets!

JEPPO.

Chut! (*Très-bas.*) J'ai entendu quelques mots significatifs de la conversation des pères bénédictins, il est question d'un complot contre les Français.

PEREZ.

D'un complot! et je n'ai point été prévenu! et l'on n'a pas demandé l'appui de mon bras... Oh! n'importe, je serai des leurs... à moi aussi leur gloire et leurs dangers!

Il va vivement prendre son chapeau posé sur une chaise dans un des coins de la chambre.

LÉONOR, *quittant son ouvrage et courant à Perez.*

Mon père, qu'y a-t-il donc? de quoi s'agit-il?

PEREZ.

Il s'agit du salut de l'Espagne.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE III.

PAQUITA, JEPPO, LÉONOR.

LÉONOR.

O mon Dieu! je suis toute tremblante.

JEPPO.

Rassurez-vous, senora, ne craignez rien.

LÉONOR.

Mais où va mon père?

JEPPO.

Au couvent du révérend père José.

PAQUITA.

Et qu'y va-t-il faire?

JEPPO.

Conspirer.

PAQUITA.

Conspirer?

JEPPO.

Contre les Français.

LÉONOR.

Et vous me dites, Jeppo, de me rassurer, de ne rien craindre!

JEPPO.

Certainement; les pères bénédictins sont trop prudens pour s'aventurer au hasard. Ils tiendront bien des conciliabules dans leur cloître, mais du diable s'ils se risquent au dehors tant qu'ils ne seront pas certains du succès; et ce n'est pas de sitôt qu'ils auront cette certitude-là. Les Espagnols sont découragés et désunis; ils ne sont pas en état de secouer le joug des Français. Je n'ai pas tenu ce langage-là au seigneur Perez parce que j'ai voulu flatter un peu sa marotte, au digne homme... Il n'est content, il n'est heureux que quand on l'entretient de complots contre les Français, de trames ourdies contre les oppresseurs de notre belle patrie; mais pardon, senora, la matinée s'avance et j'ai de la besogne par-dessus la tête.

LÉONOR.

Que nous ne vous retenions pas, mon cher Jeppo. Allez à vos occupations.

Elle va s'asseoir et se remet à son ouvrage.

JEPPO, *à Paquita.*

C'est vrai, pourtant, cara amica; depuis hier, les barbes pleuvent comme grêle dans ma boutique. Officiers et soldats, tous accourent chez moi, et pour peu que ça continue, je ferai la barbe à toute l'armée française.

PAQUITA.

Voilà une faveur bien étrange!

JEPPO.

Voyez-vous ça! mon talent ne justifie-t-il pas la préférence que les Français me donnent sur mes confrères? et puis, il faut tout dire, je dois beaucoup à un jeune lieutenant du 115e de ligne que le hasard m'avait amené, et qui a été si content de la manière dont je l'ai accommodé qu'il m'a envoyé tous ses amis, *indè* la foule. Ah! le bon jeune homme! je ne l'oublierai jamais... avec ça que c'est un garçon d'une espèce toute particulière, un vrai phénomène militaire.

PAQUITA.

Comment cela?

JEPPO.

Tout jeune encore, tout frais émoulu sur ce qui est du militaire, c'est déjà un guerrier modèle; toujours le premier à la tranchée, le dernier de retour au bivouac. Il marche sur les traces de nos plus grands héros; aussi, chefs et soldats, tous ils aiment et chérissent l'élève de Saint-Cyr; c'est le nom qu'on lui a donné au régiment. Eh bien! le croiras-tu? ce garçon si brave, si intrépide sur un champ de bataille, est d'une timidité sans pareille quand il se trouve dans un salon... Oui, pour un rien, il rougit et baisse les yeux ni plus ni moins qu'une nonne du Saint-Sacrement.

PAQUITA.

Voilà en effet un militaire bien extraordinaire!

JEPPO.

Aussi, ma foi, si celui-là fait son chemin auprès des femmes de Tarragone, il faudra qu'elles y mettent de la bonne volonté.

PAQUITA.

Elles en ont toujours pour le courage et les beaux yeux, vilain poltron.

JEPPO.

C'est rassurant pour moi, ton futur époux. Enfin nous verrons quand nous y serons.

Il sort.

SCÈNE IV.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA.

Eh bien! senora, avez-vous entendu ce que me disait ce bavard? Je crois qu'il me parlait de lui.

LÉONOR.

De lui?

PAQUITA.

Vous ne me comprenez pas? ce jeune officier qui du soir au matin est de planton sur la place des Bénédictins, toujours en face du balcon de votre chambre.

LÉONOR.

Ah!

PAQUITA.

Quel air d'indifférence! un pauvre jeune homme qui est épris de vos charmes! qui vous aime...

LÉONOR.

Qui m'aime?

PAQUITA.

Vous en doutez? Ah ça, mais vous ne le voyez donc pas tourner sans cesse la tête du côté de votre fenêtre, lever langoureusement les yeux sur vous et les baisser en rougissant aussitôt qu'il s'aperçoit qu'on le remarque. Allez, allez, je suis certaine de mon fait, et veux être damnée si ce jeune homme n'est pas amoureux de vous.

LÉONOR.

Folle! il ne me connaît pas.

PAQUITA.

Il vous a vue.

LÉONOR.

Cela suffit-il?

PAQUITA.

Eh! mon Dieu! que de cœurs enchaînés l'un à l'autre, que de destinées à jamais fixées par un premier regard! Mais voyons, n'ai-je plus votre confiance? ne suis-je plus votre fidèle Paquita? votre camériste discrète et dévouée?

LÉONOR.

Paquita?

PAQUITA.

Senora.

LÉONOR.

Eh bien! oui, je crois que ce jeune officier français m'aime.

PAQUITA.

Et vous l'aimez aussi?

LÉONOR.

Je n'oserais pas dire non.

PAQUITA.

A la bonne heure! voilà une franchise qui me plait.

LÉONOR.

Oh! si je t'ai caché mon secret, ce n'est pas par défiance; mais c'est qu'il est si étrange!... et pourtant cet amour n'est pas aussi romanesque qu'il le parait.

Elle s'arrête un moment.

PAQUITA.

Je vous écoute.

LÉONOR.

Avant-hier, levée dès le point du jour, je me mis au balcon, derrière ma jalousie, pour respirer librement l'air frais et pur du matin. Le bruit que je fis en ouvrant ma fenêtre avait été sans doute entendu sur la place; car j'aperçus plusieurs militaires qui regardaient attentivement de mon côté. Persuadée que je ne pouvais être vue de ces étrangers, je demeurais au balcon; mais bientôt ces mots frappent mon oreille: Une femme! j'ai entrevu sa figure! elle est jolie! Et soudain ils s'écrièrent tous ensemble: Une femme! elle est jolie et elle se cache! à l'assaut, mes amis, à l'assaut!

PAQUITA.

O mon Dieu.

LÉONOR.

Effrayée, je quitte vivement ma jalousie et cours me réfugier au fond de ma chambre, et je les entendais monter au balcon en s'excitant les uns les autres; en vain je veux courir chez toi, chez mon père, ma porte était fermée à double tour par mon père lui-même.

PAQUITA.

Bonté divine, quelle aventure!

LÉONOR.

Juge de mes larmes, de mes cris, de mon désespoir; abîmée, accablée sous le poids de ma détresse, je tombai sur le parquet en criant grâce et pitié : car un homme venait de s'élancer sur le balcon!

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah! me voilà toute tremblante.

LÉONOR.

Oh! jamais la figure de cet homme ne s'effacera de ma mémoire; et pourtant je n'ai fait que l'apercevoir : car il n'avait pas franchi le seuil du balcon que je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien; j'étais tombée anéantie, presque morte! Quand je revins à moi, le bruit avait cessé, le calme s'était rétabli, et j'étais seule dans mon appartement.

PAQUITA.

Seule?

Oui; mais près de moi je trouvai un papier où je lus ces mots tracés au crayon. « Un jeune officier, un Français, qui vous est inconnu et qui » vous le sera toujours peut-être, vous a protégée, sauvée d'un vrai danger; pensez à lui quelquefois, pensez-y, car c'est là la seule récompense qu'il désire obtenir de vous. »

PAQUITA.

En voilà du désintéressement!

LÉONOR.

Qui pourrait me reprocher les douces émotions de mon cœur au souvenir de tant de générosité, me blâmer des larmes qui ont mouillé ma paupière lorsque le lendemain j'ai reconnu sur la place, confondu avec ses frères d'armes, celui à qui je dois l'honneur et peut-être la vie. Oh! non, je ne suis pas coupable; il n'y a pas faute à contempler de loin les traits de mon ange sauveur, à le bénir en secret; il n'y a pas crime à le chérir, à l'aimer; car l'homme généreux qui m'a protégée, qui m'a sauvée, c'est lui, c'est ce jeune officier dont tu me parlais tout-à-l'heure.

PAQUITA.

Voilà beau temps, ma foi, que vous me l'avez fait deviner.

LÉONOR.

Mais, ma chère Paquita, il est Français, ennemi de ma patrie, et jamais...

PAQUITA.

Bah! bah! qui sait? rien n'est impossible aux dieux, et l'amour en est un.

LÉONOR.

Silence, on vient.

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Sainte Vierge!

LÉONOR.

Un militaire!

SCENE V.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

JOLIBOIS.

Pardon, mes petites bourgeoises.

LÉONOR, *à Paquita.*

Sauvons-nous!

JOLIBOIS, *les retenant.*

Eh! mais avez-vous peur de moi? Rassurez-vous, je ne suis pas un pirate, un corsaire qui veut faire main basse sur vous pour aller vous vendre au Grand-Turc ou au schah de la Perse. Je suis un troupier français, un vrai troupier français, mauvaise tête et bon cœur, brusque et poli, jamais méchant, toujours sensible, le cauchemar des époux et la coqueluche des belles! Ah! à la bonne heure, vous voilà tout-à-fait remises de votre panique.

PAQUITA.

Aussi pouvons-nous maintenant vous demander ce que vous voulez ?

JOLIBOIS.

Ce que je veux, voilà.

Il présente un papier.

PAQUITA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JOLIBOIS.

Un billet de logement.

LÉONOR.

Un billet de logement !

JOLIBOIS.

Oui, charmante indigène, à dater d'aujourd'hui, nous sommes tous casernés chez le bourgeois. Voyez, lisez, c'est signé de votre corrégidor.

LÉONOR.

Mon père est sorti pour le moment.

JOLIBOIS.

Vous ou lui, c'est tout comme.

LÉONOR.

Non, non, veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

JOLIBOIS.

Mais, senora...

PAQUITA, *à Jolibois.*

Le seigneur Perez ne peut tarder à rentrer.

Elle suit sa maîtresse.

JOLIBOIS.

Elle aussi ! Oh ! par exemple, pour celle-là...

Il court après Paquita, et il reçoit la porte sur le nez.

SCENE VI

JOLIBOIS, *seul.*

Merci ! Eh bien ! ça s'annonce bien ! nous serons choyés et fêtés ici d'une drôle de façon, à ce qu'il paraît. C'est pas l'embarras, je m'en doutais, et j'en avais prévenu le colonel quand il m'a dit que nous étions logés chez ce vieux patriote, qui, l'autre jour, de dessus son balcon, faisait avec moi le coup de feu sans reculer d'une semelle, l'enragé ! Ah ça ! mais me fera-t-il droguer long-temps à l'attendre ? ça m'amuse déjà tout juste ; et puis le colonel et mon petit lieutenant ne peuvent tarder d'arriver, et le colonel chanterait une drôle de gamme s'il ne trouvait pas son appartement disposé à le recevoir ; il est patient que ça fait trembler, le colonel ! avec ça, sans gêne du tout. Il serait capable de faire un sabbat d'enfer, de mettre tout sens dessus dessous dans la maison ; et puis faudrait l'entendre lâcher les sacredieu : c'est qu'il n'a pas la parole dorée du tout. Après ça, parti dans le temps le sac sur le dos, soldat encore à Marengo, il n'a guère eu le temps de penser à s'éduquer ; mais ça ne l'a pas empêché de monter de grade en grade jusqu'à celui de colonel ; et les graines d'épinard, ça vaut bien une perruque de savant. Mais il me semble que je l'entends ; il est en colère. Eh bien ! gare les sacredieu et le bacchanale.

SCENE VII.

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, DEUX SOLDATS *portant des bagages.*

LE COLONEL, *entrant et s'adressant à Anatole.*

Oui, monsieur, oui, sacredieu, je me fâche. Je vous demande un peu, un gaillard comme ça, grand comme père et mère, qui grelotte la peur, parce qu'on lui a dit que dans cette maison il y avait une jeune et jolie fille, l'imbécile !

JOLIBOIS, *à part.*

Pauvre garçon ! à l'approche du sexe, son cœur bat toujours la générale.

LE COLONEL.

Mais, sacredieu, voyez donc cette allure. Dirait-on que voilà un soldat, un brave militaire, qui ne craint ni boulets ni mitraille, qui, au milieu de la mêlée, défie la mort cent fois en une heure !

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Voyons, lieutenant, du moral.

LE COLONEL, *continuant.*

Allons, sacredieu, de l'aplomb, de l'assurance ; ne sois plus bête comme ça. (*Changeant de ton.*) Jolibois !

JOLIBOIS.

Mon colonel !

LE COLONEL.

Fais porter ces bagages dans ma chambre.

JOLIBOIS, *à part.*

Nous y voilà !

LE COLONEL.

Allons, voyons ! presto !

JOLIBOIS.

Oui, mon colonel ; mais ne vous emportez pas trop, mon colonel ; et puis il n'y a qu'un peu de patience à avoir.

LE COLONEL.

Au fait, sacredieu, au fait.

JOLIBOIS.

Voilà ! eh bien ! c'est que...

LE COLONEL.

C'est que... quoi ?

JOLIBOIS.

Vous vous fâchez.

LE COLONEL, *impatienté.*

Oh !

JOLIBOIS.

Eh bien ! vos bagages, je ne puis pas encore les faire porter dans votre chambre.

LE COLONEL.

Hein ! tu dis ?

JOLIBOIS.

Le bourgeois est absent, et sa fille n'a pas voulu nous emménager avant qu'il soit de retour.

LE COLONEL.

Elle n'a pas voulu ! en voilà une sévère, par exemple ! et nous allons faire le pied de grue en attendant l'arrivée du papa de mademoiselle ?... Oh ! non, sacredieu non, je ne suis pas de cette pâte-là, moi...

JOLIBOIS.

Le bourgeois ne doit pas tarder à rentrer.

LE COLONEL, *sans lui répondre et criant.**

Holà! hé! la maison!

ANATOLE.

Mon père...

LE COLONEL.

Tu m'ennuies. (*Criant.*) Quelqu'un, sacredieu, quelqu'un, ou je casse tout.

JOLIBOIS, *à part.*

Qu'est-ce que je disais?

LE COLONEL.

Ah ça! mais ils sont donc sourds? (*Prenant une chaise et la lançant contre la porte de gauche.*) Maître, maîtresse, soubrettes, valets, toute la séquelle, sacredieu! ici toute la séquelle!

PEREZ, *entrant par le fond.*

Par l'enfer!

SCENE VIII.

JOLIBOIS, LE COLONEL, PEREZ, ANATOLE, LES DEUX SOLDATS.

JOLIBOIS.

Voilà le bourgeois.

LE COLONEL.

Ah! c'est le bourgeois? il arrive à temps.

PEREZ.

Oui, j'arrive à temps pour me convaincre qu'en France, sous le règne de Napoléon, on peut sans éducation et sans savoir-vivre prétendre aux épaulettes de colonel.

LE COLONEL.

L'insolent!

PEREZ.

L'insolent, ici, c'est vous!

LE COLONEL, *furieux, s'avançant sur lui.*

Misérable!

ANATOLE *et* JOLIBOIS, *qui ont arrêté de suite le colonel.*

Mon père, mon colonel! **

LE COLONEL.

Laissez-moi, sacredieu, laissez-moi!

ANATOLE.

Au nom du ciel, mon père, je vous en prie, point de bruit, point d'esclandre. Autant que vous je suis jaloux du respect qu'on vous doit, autant que vous j'aurais à cœur de punir une insulte qui vous serait faite... Oh! oui, croyez-moi bien, si tout-à-l'heure je vous avais trouvé offensé, je ne vous aurais pas donné le temps de vous venger vous-même... Prompt comme l'éclair, je me serais élancé à la gorge de cet homme, et il vous eût demandé pardon à genoux, ou il aurait reçu la mort pour prix de son offense. Mais soyez juste, mon père, où sont ses torts? Qu'a-t-il fait qui ait pu vous choquer, vous blesser? C'est vous qui portiez le trouble dans sa maison; et devait-il sans rougeur au front, sans indignation au cœur, recevoir l'injurieuse apostrophe que l'emportement seul vous avait arrachée?... Non, non, mon père; honte à tout citoyen qui d'un œil sec et calme voit l'étranger dans sa patrie, et qui est assez lâche, assez vil pour souffrir chez lui sans mot dire les humiliations et les injures de son arrogant vainqueur!

LE COLONEL.

Bien, Anatole, bien, mon fils, tu es un noble jeune homme. (*A Perez.*) Monsieur, je reconnais que ma conduite envers vous a été coupable; mais que voulez-vous? j'ai une diable de tête; toujours je cède au premier mouvement; et puis, sacredieu, un vieux soldat de la république ça n'a pas de formes, de manières polies; c'est un peu brutal, mais ça n'empêche pas que le cœur ne soit bon... Oh! sacredieu, sous cette enveloppe dure et raboteuse il y a autant d'ame, autant de sensibilité que chez qui que ce soit. Enfin, tenez, voulez-vous que nous oublions tout ce qui vient de se passer? vous ne dites rien; voyons, pas de rancune, touchez là *.

Il lui tend la main.

PEREZ.

Je n'ai jamais pressé que la main d'un ami; et vous n'êtes pas le mien, et vous ne le serez jamais. (*Allant à la porte de gauche et appelant.*) Paquita! Paquita!

LE COLONEL, *à part.*

Eh bien! sacredieu, voilà un homme qui a du caractère; j'aime ça, moi.

PEREZ, *au colonel.*

Mais je dois me soumettre à la nécessité; je partagerai ma maison avec vous... Vous allez être installés de suite. (*Appelant de nouveau.*) Paquita! Paquita!

PAQUITA, *en dehors et d'une voix tremblante.*

Est-ce vous, notre maître?

PEREZ, *brusquement.*

Allons, voyons, accourez vite.

SCENE IX.

LES MÊMES, PAQUITA.

PAQUITA, *rentrant.*

Pardon, c'est que, voyez-vous, j'avais peur que ce ne fût ce soldat... Ah! mon Dieu, voilà tout un régiment, à présent.

PEREZ, *à Paquita, en lui montrant la porte de droite.*

Conduisez ces messieurs dans cette partie du logis, c'est là qu'ils habiteront.

Il sort par la gauche.

SCENE X.

ANATOLE, JOLIBOIS, LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS.

PAQUITA.

Allons, venez, messieurs. (*Voyant entrer un aide de camp.*) Eh bien! en voilà encore un.

* Jolibois, le Colonel, Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, Perez.

* Jolibois, Anatole, le Colonel, Perez.

JOLIBOIS, *à part.*

Tiens, un aide de camp du général.

PAQUITA.

Notre maison va donc être une vraie caserne?

L'AIDE DE CAMP.

Monsieur le colonel, M. le général commandant de la place vous demande à l'instant même.

LE COLONEL.

A l'instant même? c'est donc bien pressé? C'est que je ne suis guère présentable comme ça... Ah! bah! tant pis, sacredieu; et puis le général est comme moi, il n'aime pas à attendre. Allons, marchons, monsieur l'aide de camp. Je te retrouverai ici, Anatole?

ANATOLE, *conduisant son père et l'aide de camp.*

Oui, mon père.

PAQUITA, *qui a remarqué Anatole.*

Ah! mon Dieu, est-ce bien possible? je n'y avais pas fait attention d'abord; ce jeune officier, c'est lui!

JOLIBOIS, *qui a fait reprendre aux deux soldats les bagages qu'ils avaient déposés et qui se trouve auprès de Paquita.*

Qui, lui?

PAQUITA.

Hein! je me parlais à moi-même, c'est-il défendu par les lois françaises? (*A part.*) Eh bien! avais-je tort tantôt de dire à la senora d'avoir confiance en l'amour?

Elle entre à droite, suivie de Jolibois et des deux soldats; le colonel et l'aide de camp sortent par le fond!

SCENE XI.

ANATOLE, *seul.*

Ah! me voilà seul, je n'en suis pas fâché. Grâces soient rendues au général, qui me met à même de me livrer en toute liberté à mes douces pensées. C'est donc ici qu'elle habite! me voilà donc près d'elle, sous le même toit, dans sa maison!... Je la verrai souvent, je pourrai lui parler, lui dire l'amour qu'elle m'a inspiré, car, je le sens, j'aurai de la hardiesse, de l'assurance. Mais me sera-t-il permis de me trouver avec elle? son père ne sera-t-il pas là sans cesse pour la dérober à mes regards. Oh! oui, le caractère et les opinions de cet homme me font craindre que mes rêves de bonheur ne s'évanouissent bientôt, et que la joie d'un délicieux avenir ne cède la place à l'amertume d'un espoir déçu.

SCENE XII.

ANATOLE, JOLIBOIS, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS, *qui ne reparaissent que pour sortir de suite par le fond.*

JOLIBOIS, *revenant avec Paquita, et tout en lui prenant la taille.*

Allons, au revoir, ma petite mère... nos hommages à ton vieux fagot d'épines de bourgeois.

PAQUITA.

Voulez-vous bien vous taire et laisser ma taille?

JOLIBOIS.

C'est qu'elle est soignée, tout d'même, ta taille... et ça me donne des petits frémissemens jusqu'au bout des doigts quand je touche ces choses-là.

PAQUITA, *riant.*

Voyez-vous ça? (*A part, en s'en allant.*) Il est drôle ce sergent; mais allons bien vite prévenir ma maîtresse.

Elle sort par la gauche.

SCENE XIII.

ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Elle est jolie, n'est-ce pas, la petite bonne? c'est dommage que ça soit une patriote du premier numéro; oh! mais n'importe, il faudra qu'elle s'apprivoise avec moi ou qu'elle dise pourquoi... Tenez, mon lieutenant, une idée... à moi la bonne et à vous la maîtresse!.. Hein! ça va-t-il... c'est-il dit?... parce qu'enfin vous êtes taillé pour plaire, et il est incohérent à votre nature de rester plus long-temps sans inclination. Allons, lieutenant, faites ici vos premières armes en amour... l'objet en vaut la peine... une brune charmante! jamais votre cœur n'aura une plus belle occasion pour étrenner.

ANATOLE.

Ah! mon ami... si tu savais... cette jeune fille dont tu me parles... eh bien! je l'aime déjà!

JOLIBOIS.

Vous l'aimez?

ANATOLE.

Autant qu'on peut aimer!

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

ANATOLE.

Je te surprends, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Comment! vous, simple et timide, vous avez déjà fait une conquête en cette ville?

ANATOLE.

Ce n'est point une conquête... j'aime, voilà tout... L'autre jour, cet ange de candeur et de beauté s'est montré à mes regards, et soudain mon cœur s'est rempli de son image; que veux-tu? j'ai été charmé, entraîné... j'ai cédé malgré moi à une influence secrète et irrésistible.

JOLIBOIS.

Au fait, il y a des exemples de ça; on ne commande pas au sentiment; le sentiment, c'est comme un boulet de canon, ça vous arrive souvent sans crier gare.

ANATOLE.

Depuis ce moment je ne pense qu'à elle, je ne vis que pour elle... Au bivouac, sur la place des Bénédictins, j'avais sans cesse les yeux sur le balcon où elle m'avait apparu la première fois... je la désirais, je l'attendais avec impatience; de temps en temps elle y venait respirer le frais... j'étais heureux alors... et pourtant je l'entre-

voyais à peine à travers les planchettes de sa jalousie toujours baissée entre elle et moi; mais juge de la joie que j'ai éprouvée quand j'ai appris que nous étions logés dans cette maison.

JOLIBOIS.

Je conçois ça; mais un conseil en passant, mon lieutenant... ici n'allez pas vous amuser aux œillades, aux soupirs langoureux... c'est de la crême fouettée, ça, voyez-vous... tout de suite la déclaration en avant, une déclaration franche et nette, et je vous réponds de votre affaire... vous êtes sûr de réussir... parce que le militaire français, gradé ou non, mettez-vous bien ça dans la tête, c'est des mangeurs de cœurs... aussi, lieutenant, hardi! toujours au pas de charge, comme à l'assaut, et on enlève la position!

ANATOLE.

Oui, si l'on enlevait le cœur d'une femme comme une batterie.

JOLIBOIS.

C'est pas plus difficile. Après ça, lieutenant, s'il s'agissait ici d'une de ces choses qu'on puisse faire pour son voisin, je vous dirais : Jolibois est là; mais...

ANATOLE.

Va, va, sois tranquille... tu seras content de moi, je ne serai pas craintif... honteux comme par le passé; j'oserai avec elle.

JOLIBOIS.

A la bonne heure!

ANATOLE.

Mais il y a une chose qui m'inquiète.

JOLIBOIS.

Quoi donc?

ANATOLE.

Il ne doit rester à Tarragone qu'un seul régiment pour tenir garnison, et je crains que ça ne soit pas le nôtre.

JOLIBOIS.

Dam, on sait que le 115e de ligne se plaît mieux à la tranchée qu'à la caserne.

ANATOLE.

Sans doute; mais il a beaucoup souffert, et il a besoin de repos.

JOLIBOIS.

Si vous n'étiez pas amoureux vous ne parleriez pas comme ça; mais ne vous tourmentez pas d'avance... les ordres du général en chef n'arriveront pas encore aujourd'hui; nous avons bien au moins deux ou trois jours devant nous, et c'est plus qu'il n'en faut pour faire capituler la place que vous allez assiéger.

SCENE XIV.

ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS.

LE COLONEL, *entrant.*

Ah! vous voilà! Eh bien! mes enfans, le 115e de ligne n'est plus bon à rien, à ce qu'il paraît, on le met sous la remise, sacredieu!

JOLIBOIS.

Comment ça, mon colonel?

LE COLONEL.

Oui, mon vieux camarade, c'est nous qui restons en garnison dans cette ville.

ANATOLE.

Qu'entends-je?

LE COLONEL.

Ça t'indigne aussi, toi, n'est-ce pas, mon garçon?... au fait, c'est une horreur!... nous qui nous sommes toujours si bien conduits, si bien battus!... nous voilà condamnés à faire un service de vétérans!... Sacredieu! aux autres les combats, la gloire, les grades et la mort! à nous les parades, les patrouilles et tout l'embêtement du métier!

JOLIBOIS.

Et nous casernons toujours chez le pékin?

LE COLONEL.

Toujours; après ça, c'est prudent.

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Et commode, n'est-ce pas, lieutenant?

ANATOLE, *à Jolibois.*

Je pourrai la voir, lui parler... je suis le plus heureux des hommes!

SCENE XV.

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, PEREZ, LÉONOR; *puis* PAQUITA.

PEREZ, *paraissant de gauche, suivi de Léonor, et apercevant le colonel; à lui-même.*

Encore là!

ANATOLE, *à Jolibois, en apercevant Léonor.*

C'est elle!

PEREZ, *à Léonor.*

Baissez votre voile et hâtons-nous.

Ils se dirigent tous deux vers la porte du fond.

ANATOLE.

Il l'emmène déjà!

PAQUITA, *s'avançant de gauche et sanglotant.*

Adieu, senora, adieu, ne vous ennuyez pas trop au couvent.

PEREZ, *à sa fille.*

Venez! la maison de vos pères ne peut plus vous servir d'asile; Dieu seul peut vous défendre contre l'insolence de l'étranger; au couvent, ma fille, au couvent!

ANATOLE, *à Jolibois.*

Au couvent!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Nous sommes fumés!...

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le parloir d'un couvent de femmes. A droite de l'acteur, deux portes : l'une conduisant à la chambre de Léonor et l'autre conduisant aux dortoirs des pensionnaires ; au-dessus de celle-ci on lit DORTOIRS. A gauche, et sur le dernier plan, une porte au-dessus de laquelle est écrit : RÉFECTOIRE. Plus haut, et sur le premier plan, une croisée grillée avec des barreaux de fer et garnie de ses volets fermant en dedans. Au fond, une autre porte qui va dans la cour du couvent et une fenêtre qui donne sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, LA SUPÉRIEURE.

Elles entrent toutes les deux par la porte de droite.

LA SUPÉRIEURE.

Oui, ma fille, vous devez savoir gré à votre père de vous avoir confiée encore une fois à mes soins. Ah! plût au ciel que toutes les filles de Tarragone eussent comme vous l'enceinte d'un cloître pour s'y réfugier contre la séduction ou l'insolence des étrangers sans foi comme sans pudeur. Après tout, vous serez traitée ici avec égard et ménagement, vous ne serez point assujettie aux exigences de la maison; libre de votre temps, vous aurez une chambre particulière ainsi que les dames qui viennent chez nous en retraite... vous continuerez d'habiter celle-là. (*Elle lui montre la porte à droite.*) Je l'ai choisie moi-même; elle est agréable, elle doit vous convenir.

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Ma bonne Léonor, je ne négligerai rien pour rendre notre réunion momentanée aussi douce que possible.

LÉONOR.

Vous avez toujours été si excellente pour moi!

LA SUPÉRIEURE.

Mais vous serez raisonnable, vous ne vous abandonnerez plus au chagrin, comme vous le faites depuis votre arrivée. Descendons au jardin, nous y trouverons vos anciennes compagnes qui sont en récréation, et qui se plaignent de ne vous avoir pas encore embrassée. Eh! tenez, je les entends, elles montent sans doute vous chercher. Accueillez-les avec votre riant visage d'autrefois.

SCENE II.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES.

Les pensionnaires entrent du fond, et elles s'empressent d'entourer Léonor.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE. *

Ah! c'est toi! te voilà! nous pourrons te voir, t'embrasser... méchante, qui restes enfermée dans ta chambre au lieu de descendre au jardin avec nous!

* Deuxième pensionnaire, Léonor, première pensionnaire, la Supérieure assise.

LÉONOR.

Excusez-moi, mes bonnes amies; mais j'étais un peu souffrante.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Souffrante! pauvre Léonor! Au fait, après tous les événemens qui se sont passés sous tes yeux... Tu nous feras le récit de tout cela, n'est-ce pas?

LA SUPÉRIEURE.

Non, mesdemoiselles... je ne veux pas que Léonor retrace à vos imaginations des scènes de meurtre et de carnage; c'est déjà trop qu'elle ait été forcée d'y assister elle-même.

SCENE III.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SOEURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE.

Ma mère, le marchand colporteur qui s'est présenté ce matin, pendant que ces demoiselles étaient à l'office, est en bas... il revient, selon vos ordres.

LA SUPÉRIEURE.

Apporte-t-il le Nouveau-Testament et les agnus-Dei que je lui ai demandés?

LA TOURIÈRE.

Oui, ma mère; je l'ai fait entrer dans le petit parloir.

LA SUPÉRIEURE.

Je vais descendre.

LA TOURIÈRE.

Il s'est muni de petites provisions de soies, de plumes, d'aiguilles à tapisseries, de chapelets, de crochets à broder... toutes choses dont ces demoiselles sont privées depuis l'entrée des troupes.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

O ma mère, nous allons descendre avec vous, ou plutôt veuillez ordonner que ce marchand monte ici, dans ce parloir... Léonor est souffrante, elle ne voudrait peut-être pas nous accompagner, et nous regretterions de la laisser seule.

LES PENSIONNAIRES.

Oui, oui, ma mère, laissez monter ici ce marchand.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! j'y consens.

Elle fait un signe à la tourière, qui sort et revient un instant après avec le marchand colporteur.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *à Léonor.*

Je veux faire au petit point pour le maître-autel un joli portrait de sainte Catherine... tu m'aideras à choisir la soie et le canevas, n'est-ce pas?

LÉONOR.

Je le veux bien.

LES PENSIONNAIRES, *voyant entrer le marchand.*

Quel bonheur! voilà ce marchand.

SCENE IV.

LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, JOLIBOIS, DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SŒURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE, *à Jolibois, à demi-plié sous une énorme balle.*

Entrez, entrez, bonhomme.

LES PENSIONNAIRES, *courant à lui.*

Ah! voyons, monsieur le marchand, voyons ce que vous nous apportez.

LA TOURIÈRE.

Un instant, mesdemoiselles, un instant... donnez-lui le temps de se débarrasser de son fardeau.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Tenez, monsieur le marchand, mettez votre balle là, sur ce banc.

JOLIBOIS, *qui a déposé sa balle sur un long banc qui se trouve placé auprès de la porte de droite.*

Ah! ça soulage.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Allons, maintenant, ouvrez-nous vite votre boutique.

JOLIBOIS, *à part.*

Quel joli petit troupeau de béguines!

LES PENSIONNAIRES, *à Jolibois.*

Eh bien! voyons donc.

JOLIBOIS.

Tout de suite, mes petites mères.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Me voilà!

JOLIBOIS, *à part.*

Elle est là, bon! (*Haut aux pensionnaires en leur montrant sa balle, qu'il vient d'ouvrir.*) Tenez, choisissez là dedans, mes charmantes pratiques; et pourtant j'aurais pas dû vous servir les premières, car à tout seigneur tout honneur... c'est comme ça du moins au régiment. *

LA TOURIÈRE.

Au régiment?

JOLIBOIS.

Sans comparaison... (*A part.*) J'ai dit là une bêtise.

LA SUPÉRIEURE.

Vous avez donc été soldat, brave homme?

JOLIBOIS.

Un peu, ma commandante.

* Léonor *assise à droite*, Jolibois, la Tourière, la Supérieure.

LA TOURIÈRE.

Dites donc madame la supérieure.

JOLIBOIS.

Excusez, c'est juste. (*A part.*) Ah ça! mais prenons garde à nous. (*Haut.*) Après ça, voyez-vous, il n'y a pas long-temps que je porte la balle, j'ai pas encore l'usage.

LA SUPÉRIEURE.

Ça ne fait rien... vous êtes bon catholique?

JOLIBOIS.

Si je suis bon catholique! mille tonner... (*Se reprenant vivement.*) Je suis un excellent catholique. (*A part.*) Heureusement que je me suis mordu la langue à temps. (*Haut.*) Je voudrais que vous eussiez pu vous informer de moi à mon cousin Jareccio, le portier du couvent de la sainte Inquisition, qui a eu le malheur de tuer hier un Français d'un coup de couteau dans les fausses côtes.

LA SUPÉRIEURE.

Le malheur!

JOLIBOIS.

J'dis le malheur parce qu'il s'en est suivi qu'il a été fusillé après vêpres. Pauvre cousin! Dieu veuille recevoir son ame dans son saint paradis; mais voilà le livre que vous m'avez demandé.

LA SUPÉRIEURE.

Et les agnus-Dei.

JOLIBOIS.

Oui, je sais bien, agnus-Dei; les voilà, excusez-moi, s'il vous plaît, j'ai encore la tête si troublée de ce qui est arrivé à mon cousin.

LA SUPÉRIEURE.

Consolez-vous, mon ami, votre parent est mort pour la bonne cause, je ferai dire une messe à sa mémoire.

JOLIBOIS.

Je vous en serai bien reconnaissant. (*A part.*) Allons, il n'y a rien à dire, je ne me suis pas tout-à-fait perdu dans les feux de file, mais pendant que cette vieille bigote a ses yeux dans ce livre d'offices, tâchons de couler deux mots à la bonne amie de mon lieutenant. Pauvre chère amour, comme elle parait triste. (*Haut à Léonor.*) Eh bien! senora, trouvez-vous quelque chose à votre goût dans la boutique du colporteur?

LÉONOR.

Je n'ai rien à acheter pour moi, mon brave homme.

JOLIBOIS, *à mi-voix.*

Quand vous ne prendriez qu'un petit bouquet d'immortelles pour placer devant l'image de saint Anatole.

LÉONOR, *surprise.*

Saint Anatole!

JOLIBOIS, *bas.*

Le protecteur des belles filles affligées.

LÉONOR.

Qu'entends-je?

JOLIBOIS.

Chut! tâchez que je puisse vous parler un instant sans que nous ayons tout ce monde-là autour de nous.

LÉONOR, *à part, avec étonnement.*

Eh quoi! cet homme...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *accourant.*

Tiens, Léonor, trouves-tu ce dessin-là joli? (*On entend le son d'une cloche.*) Ah! mon Dieu, déjà l'heure d'aller au réfectoire.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, le souper.

JOLIBOIS, *à part.*

Le diable emporte le souper! (*Bas à Léonor, tout en recevant des pensionnaires le prix de leurs achats.*) N'allez pas au réfectoire, faites que je reste avec vous.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, au réfectoire.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

O mon Dieu, ma mère... je voudrais bien acheter un canevas... mais...

LÉONOR.

Eugénie, je ne souperai pas, et si madame la supérieure le permet, je choisirai ton caneva en achetant pour moi quelques petits objets, dont je pense maintenant avoir besoin.

LA SUPÉRIEURE, *à Léonor.*

Eh bien! mon enfant, faites vos emplettes; vous, mes filles, venez.

Les pensionnaires sortent par la porte de gauche.

SCENE V.

JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR.

Nous sommes seuls, parlez, éclaircissez un mystère que je ne puis comprendre.

JOLIBOIS.

D'abord je ne suis qu'un colporteur postiche; j'ai pris ce déguisement pour arriver jusqu'à vous.

LÉONOR.

Juste ciel!

JOLIBOIS.

Vous rappelez-vous ce troupier français qui s'est présenté chez vous avec un billet de logement?

LÉONOR.

Vous seriez...

JOLIBOIS.

Précisément.

LÉONOR.

Imprudent!

JOLIBOIS.

On n'a pas le moindre soupçon.

LÉONOR.

Mais pourquoi?... dans quel but avez-vous osé pénétrer en ces lieux?

JOLIBOIS.

Voilà la chose. Lorsque votre père vous eut emmenée de la maison, mon lieutenant me dit comme ça: Jolibois, il faut que je connaisse la retraite de cette belle demoiselle; je veux qu'elle sache mon chagrin, mon désespoir pour le désagrément que je lui cause... là-dessus, je me suis mis en campagne, j'ai appris que vous étiez renfermée dans ce couvent, alors je me suis procuré ces habits, cette balle, et avec l'audace caractéristique du troupier français, j'ai pris le lieutenant sur mon dos.

LÉONOR.

Que dites-vous?

JOLIBOIS.

Ah! imbécile que je suis, je voulais dire la balle sur mon dos et le lieutenant dans la balle.

LÉONOR.

Grand Dieu!

JOLIBOIS.

J' vous ai dit ça plus vite que j' voulais; mais c'est que, voyez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

LÉONOR, *à part.*

Miséricorde!

ANATOLE, *s'élançant hors de la balle.*

Enfin!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LEONOR, ANATOLE.

LÉONOR, *courant à Anatole.*

Malheureux, fuyez, fuyez...

ANATOLE.

Fuir! sans vous avoir parlé.

LÉONOR.

Partez! partez!

JOLIBOIS, *bas à Anatole, qui paraît intimidé et indécis.*

Chaud... chaud, lieutenant, ne vous laissez pas démoraliser.

LÉONOR

O mon Dieu, mon Dieu...

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Allons, vivement, j' vas faire le guet.

LÉONOR, *à Anatole.*

Mais, au nom du ciel, monsieur, ne restez pas un instant de plus ici.

ANATOLE.

Il n'y a pas le moindre danger.

LÉONOR.

Oh! par grâce, par pitié, voyez l'état où je suis, vous me faites mourir de frayeur.

ANATOLE.

Calmez cet effroi, mon fidèle sergent veille sur nous; et puis, quoi qu'il puisse arriver, il faut que je vous parle. Allons, c'est ça, de l'aplomb.

LÉONOR.

Mais, monsieur, votre conduite...

ANATOLE.

Est toute naturelle; l'occasion est trop favorable pour que je la laisse échapper.

JOLIBOIS.

Hardi, lieutenant, courage!

LÉONOR.

Monsieur, je n'ai fait entendre jusqu'ici que des prières... je commanderai maintenant; sortez, je vous l'ordonne.

ANATOLE, *intimidé.*

Vous exigez?

LÉONOR.

Sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle.

ANATOLE, *avec embarras.*

Non, non, vous ne ferez pas cela.

LÉONOR.

Eh! pourquoi donc? Qu'ai-je à craindre? suis-je la complice de votre témérité, de votre audace?

ANATOLE.

Léonor!

LÉONOR, *continuant.*

Vous ai-je donné le droit de violer la sainteté de cet asile, de vous introduire ici?

ANATOLE.

Daignez m'écouter.

LÉONOR.

Pour la dernière fois, sortez, ou les habitans de cette maison vont accourir à mes cris, et en présence de tous j'appellerai sur votre tête la colère et la vengeance de mon père.

ANATOLE.

Arrêtez... oui, j'ai eu tort, je suis coupable, mais mon cœur, mon esprit, tous mes sens bouleversés, et puis, désespéré, croyant que vous daigneriez... Je ne sais plus ce que je dis, pardon, c'est que, voyez-vous, sans usage du monde, je n'ai pas l'habitude... et malgré moi je me trouble, je me... Oh! je me soufflèterais volontiers...

JOLIBOIS, *accourant.*

Eh! vite, vite, assez causé, voilà du monde.

ANATOLE.

Eh quoi!

JOLIBOIS.

Partons, partons...

ANATOLE.

Mais...

LÉONOR.

Partez sur-le-champ, sans délai; je consens à me taire.

JOLIBOIS.

Hâtons-nous!

ANATOLE.

Mais je ne lui ai rien dit encore.

JOLIBOIS.

Ça s'ra pour une autre fois; en route.

LÉONOR.

On monte l'escalier.

ANATOLE, *s'adressant à Léonor.*

Mais sachez au moins...

JOLIBOIS, *poussant Anatole jusqu'à la balle.*

Rentrez au nid.

ANATOLE, *avec dépit.*

Oh! s'il n'y a pas de quoi...

Il entre dans la balle, et Jolibois pousse sur lui les deux battans de la balle sans les fermer au crochet.

LÉONOR, *à elle-même*.*

La peur me glace le sang.

JOLIBOIS, *accourant à Léonor qui s'est laissé tomber sur un siége.*

Et vous, senora, du calme, de la présence d'esprit, ne laissez apercevoir aucun trouble.

* Anatole *dans la balle,* Jolibois, Léonor.

LÉONOR.

Les forces m'abandonnent...

JOLIBOIS.

Voyons, voyons, soyez raisonnable.

Il cherche à la rassurer.

ANATOLE, *entr'ouvrant les deux battans de la balle.*

Oh! ma foi tant pis, je ne m'en irai pas ainsi; ils ne me voient pas; mais où me cacher? (*Montrant la porte de droite.*) Cette chambre... (*Il sort de la balle, dont il repousse les deux battans, et s'élançant dans la chambre de droite, il s'écrie:*) Dieu me soit en aide!

JOLIBOIS, *à Léonor qu'il n'a pas quittée.*

Ah ça! voyons, ne grelottez donc pas comme ça, ils vont croire que je vous ai donné la fièvre. (*Apercevant la tourière qui entre du fond avec Perez.*) Les voilà!

SCENE VII.

JOLIBOIS, LA TOURIÈRE, PEREZ, LÉONOR.

LA TOURIÈRE, *introduisant Perez.*

Entrez, entrez, seigneur Perez.

JOLIBOIS.

Que vois-je? notre hôte!

LÉONOR, *apercevant son père et se levant vivement.*

Mon père!

JOLIBOIS.

Oh! attends, va... je ne serai pas long à tirer mes guêtres.

Il court mettre le crochet aux deux battans de la balle.

LÉONOR.

Qui l'amène?... que penser?...

PEREZ, *à la tourière.*

Quel est cet homme?

LA TOURIÈRE.

Un marchand colporteur de divers petits objets à l'usage de nos jeunes pensionnaires.

LÉONOR, *avec intention.*

Et qui se disposait à s'en aller quand vous êtes entré, mon père.

JOLIBOIS.

O mon Dieu, oui, je pars. (*A part.*) Je voudrais déjà être bien loin d'ici.

LÉONOR, *à part.*

Je tremble qu'il ne le reconnaisse.

LA TOURIÈRE.

Mais je vais aller prévenir Mme la supérieure que vous êtes là, seigneur Perez.

PEREZ.

Non, reconduisez cet homme; ma fille ira m'annoncer à la supérieure.

LÉONOR*.

Dépêchez-vous donc, brave homme, dépêchez-vous donc.

JOLIBOIS.

Voilà! tout de suite. (*A part.*) Au fait, ce vieux hibou-là me regarde avec des yeux qui me font frémir. (*Mettant sa balle sur ses épaules.*) Ah! mon Dieu!

* Jolibois, Léonor, Perez, la Tourière.

LA TOURIÈRE*.

Qu'avez-vous donc?

JOLIBOIS.

Rien, rien, le pied m'a tourné, et la douleur... (*A part.*) C'est pas possible, mon lieutenant n'est pas sur mon dos.

LA TOURIÈRE.

Voyons, venez-vous?

JOLIBOIS.

J' vous suis, j' vous suis. (*A part.*) Est-ce qu'il aurait osé... Oh! j' peux pas croire ça... pourtant c'est bien léger.

LA TOURIÈRE.

Eh bien?

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, me voilà. (*A part.*) Je ne sais pas, mais je serais plus tranquille si je pouvais emporter le couvent sur mes épaules.

Il sort suivi de la Tourière.

LÉONOR.

Enfin je respire!

Sur un geste de Perez, elle sort par la porte de gauche.

SCENE VIII.

PEREZ, *puis* LA SUPÉRIEURE.

PEREZ.

Pauvre enfant! va, va, dans quelques jours ta liberté te sera rendue... dans quelques jours cette belle et noble cité sera libre et affranchie du joug de l'étranger. (*Apercevant la Supérieure qui vient d'entrer, et allant à elle.*) Ah! cet empressement...

LA SUPÉRIEURE.

Vous ici, seigneur Perez! Qui vous amène à cette heure avancée?

PEREZ.

Un saint devoir, ma mère. (*Légère pause.*) Sans doute vous n'avez pas cru que de braves Espagnols souffriraient en silence un honteux esclavage; sans doute vous avez espéré que des bras généreux se lèveraient bientôt pour frapper et anéantir nos oppresseurs? Eh bien! votre confiance et votre espoir ne seront point déçus... Les Français laissés en garnison dans cette ville doivent tous périr!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'entends-je?

PEREZ.

Oui, ma mère, ils périront tous! A cet effet, le conseil supérieur de la junte apostolique de Tarragone a désigné votre couvent comme le plus commode pour tenir à l'abri des soupçons les amis fidèles qui doivent coopérer à cette grande œuvre.

LA SUPÉRIEURE.

Je remercie le conseil apostolique de l'honneur qu'il veut bien faire à ma maison.

PEREZ.

Je n'en attendais pas moins de votre dévouement. Une réunion aura lieu ce soir.

LA SUPÉRIEURE.

Ce soir!

PEREZ.

Ce soir même, à minuit, dans la chapelle du couvent.

* Jolibois, la Tourière, Léonor, Perez.

LA SUPÉRIEURE.

Que la volonté du conseil supérieur soit faite.

PEREZ.

Un pacte d'alliance sera déposé sur le maître-autel, et chacun des conjurés sera tenu de le signer en jurant de frapper sans pitié comme sans remords.

LA SUPÉRIEURE.

Mais ne craignez-vous pas d'être découverts?

PEREZ.

Nos amis viendront séparément par des chemins différens; et à intervalles, ils franchiront un à un la porte du couvent...

LA SUPÉRIEURE.

Que j'ouvrirai moi-même au premier et refermerai sur le dernier.

PEREZ.

Bien pensé! pas de confidence inutile; il y va de notre vie à tous!

LA SUPÉRIEURE.

Lorsque dix heures sonnent tout le monde est couché dans ce couvent; ainsi donc à minuit le calme régnera partout, et nul ici ne soupçonnera notre réunion.

PEREZ.

Alors à minuit!

LA SUPÉRIEURE.

A minuit!

Elle accompagne Perez, qui sort par le fond.

SCENE IX.

ANATOLE, LA SUPÉRIEURE, *puis* LÉONOR, LES PENSIONNAIRES, LES SŒURS SURVEILLANTES.

ANATOLE, *entr'ouvrant la porte de la chambre où il s'est caché.*

Ah çà! mais voyons donc; j'ai beau coller mon oreille contre cette porte, je n'entends rien du tout; est-ce qu'il n'y a personne ici? (*Apercevant la Supérieure qui ferme à clef la porte du fond sur Perez.*) Ciel! la supérieure!

Il rentre vivement dans la chambre dont il tient la porte entrebâillée.

LA SUPÉRIEURE, *à elle-même.*

Allons maintenant presser le coucher des élèves.

En ce moment les pensionnaires sortent tumultueusement du réfectoire avec Léonor, les sœurs surveillantes les suivent.

LES PENSIONNAIRES, *avec désordre.*

Mais oui, sans doute, c'est de droit, nous l'obtiendrons.

ANATOLE, *à part.*

Hein! une révolte!

La Tourière allume une lampe en scène.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! qu'est-ce donc, mesdemoiselles? que signifie cette étrange conduite?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

C'est que, ma mère... nous désirerions.

LA SUPÉRIEURE, *sévèrement.*

Achevez.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *avec embarras.*

Pardon...maisquelquefois,dans une circonstance semblable, vous nous avez accordé... sans cela... nous n'aurions pas osé... car le respect... l'obéissance...

ANATOLE, *à part.*

Allons, la voilà qui s'embrouille aussi ; c'est comme moi tout-à-l'heure.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, mademoiselle, vous restez muette... parlez, je veux savoir...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Oui, ma mère... c'est que, voyez-vous... (*A Léonor.*) Dis-lui ça, toi, Léonor ; hein... veux-tu ?

LA SUPÉRIEURE.

Ah çà, en finirez-vous ?

LÉONOR, *s'avançant.*

Ma mère, voici le fait...

ANATOLE, *à part.*

C'est elle !

LÉONOR.

Mes jeunes amies, heureuses de me revoir au milieu d'elles, vous supplient de différer ce soir, par extraordinaire, la rentrée dans les dortoirs, et de leur accorder une heure de récréation.

LA SUPÉRIEURE.

Une heure de récréation !

ANATOLE, *à part.*

Eh bien ! et moi, je resterai donc en retenue ?

LÉONOR.

Nous la passerons ici dans ce parloir sous les yeux des sœurs surveillantes.

LA SUPÉRIEURE.

C'est impossible !

ANATOLE, *à part.*

A merveille ! elle refuse.

LA SUPÉRIEURE.

Demain, quoique ces demoiselles ne le méritent pas, je consentirai peut-être en votre faveur, Léonor, à prolonger la récréation du matin, mais ce soir, j'entends et je veux que le coucher ait lieu sans retard.

LÉONOR *et* LES PENSIONNAIRES.

O ma mère !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'on m'obéisse !

ANATOLE, *à part.*

On dirait qu'elle me protége.

LA SUPÉRIEURE, *aux sœurs surveillantes.*

Et vous, mes sœurs, veillez à ce que dans un quart d'heure toutes les lumières soient éteintes dans les dortoirs. Quant à vous, Léonor, vous allez rentrer aussi !

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE, *aux pensionnaires.*

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Votre bénédiction accoutumée, ma mère.

Elle s'agenouille, toutes les autres l'imitent.

LA SUPÉRIEURE.

Dieu juste et bon, prenez toujours en pitié ces faibles jeunes filles, et que votre divin esprit soit toujours avec elles ! (*Les pensionnaires et les sœurs se relèvent, puis elles sortent par la droite. La Supérieure, qui a reçu les adieux de Léonor, lui dit :*) Adieu, ma fille. (*A part.*) Maintenant, à la chapelle du couvent.

Elle sort par la porte du réfectoire, qu'on entend fermer au verrou.

SCENE X.

ANATOLE, LÉONOR.

LÉONOR.

Me voilà seule !

ANATOLE, *à part.*

Ne nous montrons pas encore.

LÉONOR.

Pourquoi la supérieure a-t-elle été si sévère ?... J'aurais eu du plaisir à passer une heure avec mes amies, mes compagnes... c'eût été une distraction, un besoin... Oui, je ne sais, mais j'ai des idées tristes ; il me semble qu'un grand malheur pèse sur moi.

Elle va s'asseoir du côté de la fenêtre de gauche et de manière à ne pouvoir apercevoir Anatole.

ANATOLE, *à part.*

Que d'attraits, que de charmes dans toute sa personne !

LÉONOR.

C'est qu'aussi la témérité de ce Français m'inquiète et me cause de vives alarmes ; qui sait ce qu'il peut encore oser...

ANATOLE, *à part.*

Allons ! et un peu de courage.

Il s'approche doucement.

LÉONOR.

Anatole ! Anatole !

ANATOLE, *à part, s'arrêtant.*

Qu'entends-je ?

LÉONOR.

Ah ! j'avais conçu de vous une toute autre opinion.

ANATOLE, *à part.*

Que dit-elle ?

LÉONOR.

Mais pourtant j'ai peine à croire qu'il ait tramé ma perte, mon déshonneur. Oh ! non, c'est impossible ; et puis son trouble, son embarras, sa confusion quand je l'ai menacé de ma colère, tout me dit que sa démarche n'était pas coupable. Il venait pour me donner du courage ; peut-être aussi pour me faire l'aveu de son amour.

ANATOLE, *à part.*

J'ai peine à me contenir.

LÉONOR.

Ah ! s'il m'aimait comme je l'aime !

ANATOLE.

Léonor ! chère Léonor !

LÉONOR, *se levant.*

Ah !*

* Léonor, Anatole.

ANATOLE.

Silence !

LÉONOR.

Vous ! encore vous !

ANATOLE.

Je n'ai pas quitté ces lieux; et j'ai bien fait : car j'ai appris que vous m'aimiez.

LÉONOR.

Eh quoi ?

ANATOLE.

J'étais là ; j'ai tout entendu. O bonheur! et moi qui croyais que je vous aimais seul et sans espoir. Oui, je vous aime, Léonor, je vous aime de toutes les forces de mon ame.

LÉONOR.

Anatole !

ANATOLE.

Mon sang, mon existence, tout est à toi! mais m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes, car tu l'as dit tout à l'heure. O mon Dieu! mon Dieu! je suis aimé, aimé de Léonor! L'avoir entendu de sa bouche, sentir sa main trembler dans la mienne! oh! je suis le plus heureux des hommes!

LÉONOR.

Hélas! pourquoi faut-il que nous ne puissions jamais être l'un à l'autre.

ANATOLE.

Et pourquoi ?

LÉONOR.

Vous êtes Français et je suis Espagnole.

ANATOLE.

Votre père ne me refusera pas pour fils. Je suis jeune, je suis riche, j'ai un bel avenir devant moi. Encore quelques campagnes, et je serai capitaine, colonel, qui sait... on marche si vite avec l'empereur. Oh! oui, Léonor, oui, je serai digne d'être votre époux.

LÉONOR.

Vain espoir! Oh! mais il vous faut sortir d'ici.

ANATOLE.

J'ai le temps.

LÉONOR.

Non, non, pas de retard. On peut venir, et vous seriez perdu.

ANATOLE.

Perdu! Oh! non, non, rassurez-vous. Je suis craintif, timide auprès d'une femme; mais quand il s'agit de braver un danger, d'affronter un péril, je ne redoute rien. Oui, ici, sous vos yeux, je défierais tous les guérillas de l'Espagne, et, dussé-je succomber, je ne m'en plaindrais pas; je mourrais aimé de vous et à vos côtés.

LÉONOR.

Malheureux ! Si vous ne tremblez pas pour vous, craignez au moins pour moi, pour moi, qui serais déshonorée à jamais, méprisée, si l'on vous surprenait en ces lieux.

ANATOLE.

Déshonorée! méprisée! vous! Oh! oui, vous avez raison. Eh bien! conduisez-moi, guidez-moi. Par quelle porte puis-je sortir ?

LÉONOR.

Hélas ! à l'heure qu'il est, toutes les portes sont fermées à double tour.

ANATOLE.

Toutes ! mais celle-là * ?

Montrant celle de la chambre de Léonor.

LÉONOR.

Mène dans ma chambre sans issue au dehors.

ANATOLE.

Oh ! deux fenêtres. Où donne celle-ci ** ?

Montrant celle de gauche.

LÉONOR.

Sur le carrefour des Cordeliers.

ANATOLE.

Eh bien! je sauterai dans le carrefour des Cordeliers.

LÉONOR.

Mais ne voyez-vous pas que cette fenêtre est garnie de barreaux de fer, et que même c'est par un oubli inconcevable que les volets n'en ont pas été fermés ce soir.

ANATOLE.

Alors reste donc celle-ci à ma disposition.

LÉONOR.

Au bas sont les jardins du couvent.

ANATOLE, *qui a ouvert la fenêtre.*

Diable, c'est un peu haut ***.

LÉONOR.

Trente pieds, environ.

ANATOLE.

Trente pieds? mais c'est à se casser le cou. Oh! ma foi, mourir pour mourir, j'aime mieux mourir ici. Ne craignez rien, rassurez-vous; ma vie n'est pas en danger, et votre honneur est à l'abri de toute atteinte. A présent nul ne viendra dans ce parloir, et demain nous trouverons bien moyen... (*On entend un roulement de tambour.*) Qu'est-ce que cela? Ah! je me souviens, des rondes de nuit.

LÉONOR.

Des rondes de nuit?

ANATOLE.

Oui. Pour rassurer vos compatriotes et effrayer nos soldats, le général en chef a ordonné ce matin que pendant un mois et toutes les nuits on lirait à haute voix dans les rues de Tarragone une proclamation sur l'hospitalité, le droit des gens.

UNE VOIX *au dehors.*

Au nom du commandant en chef de l'armée de Catalogne.

LÉONOR.

Écoutez !

LA VOIX *au dehors.*

« Espagnols, vos biens, vos personnes, vos familles, sont sous la sauve-garde de l'honneur » français; ne voyez en nous que des amis et des » frères! S'il arrivait qu'atteinte fut portée à vos » fortunes, qu'insulte vous fût faite, que vos » femmes ou vos filles devinssent les victimes » d'une lâche séduction, venez vous plaindre sans » crainte, et les coupables seront fusillés dans les » vingt-quatre heures. »

* Anatole, Léonor.

** Léonor, Anatole.

*** Anatole, Léonor.

LÉONOR.

Ah! malheureux!

ANATOLE.

Quoi donc?

LÉONOR.

Ne l'avez-vous pas entendu? Vous pouvez être accusé de séduction.

ANATOLE.

Accusé de séduction, moi! Mais l'amour le plus pur, le plus tendre...

LÉONOR.

Mais quand je le dirais, voudrait-on le croire? A tout prix, à tout prix, il faut que vous sortiez de ces lieux.

ANATOLE.

Mais enfin, comment? il n'y a que cette route-là, et... Après ça, au fait, le général ne plaisante pas; il me ferait fusiller sans pitié, et alors plus de Léonor, plus de bonheur. Non, je n'hésite pas; trente pieds à sauter, qu'est-ce que c'est que ça? D'ailleurs je suis léger comme une plume; je tomberai sans me faire de mal; et puis l'amour me protégera. Adieu, Léonor, adieu et bon espoir!

SCENE XI.

LÉONOR, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *paraissant à la fenêtre de gauche.*

Lieutenant! mon lieutenant!

ANATOLE, *l'apercevant.*

Jolibois!

JOLIBOIS.

Oui, c'est Jolibois, votre ami, qui aurait un fameux chapelet à vous défiler; mais les momens sont trop précieux pour ça. (*Lui jetant une échelle de soie et un masque à travers le grillage en fer.*) Tenez, cette échelle de soie vous servira à descendre dans le jardin, et à franchir ensuite le mur de clôture; ce masque vous empêchera d'être reconnu en cas d'alerte; car j'ai vu entrer beaucoup de monde dans le couvent. Adieu, dépêchez-vous; je cours vous attendre sous les murs du jardin.

Il disparaît.

SCENE XII.

LÉONOR, ANATOLE.

LÉONOR.

Ce bon Jolibois! (*Montrant l'échelle.*) Ah! maintenant c'est un jeu d'enfant de sortir d'ici.

LÉONOR.

Attachons vite cette échelle.

Tous deux vont à la fenêtre du fond, et ils attachent l'échelle.

ANATOLE.

Là.

LÉONOR.

Allons, hâtez-vous, partez. Ah! et le masque!

ANATOLE.

Précaution inutile.

LÉONOR.

Non, non, vous ne pouvez être trop prudent.

ANATOLE.

Eh bien! soit. (*Il met son masque.*) Et actuellement adieu, et sois sans crainte pour moi. Mais écoute, convenons d'un signal qui t'annoncera que je suis à l'abri de tout péril.

LÉONOR.

Oh! merci.

ANATOLE.

Quand je serai hors de l'enceinte du couvent, je m'écrierai : A toi, pour toujours!

Il lui baise la main et il descend par la fenêtre.

LÉONOR, *l'aidant.*

Prenez garde, descendez doucement.

ANATOLE.

Ne crains rien... (*Lui baisant encore les mains.*) Adieu! adieu!

Il disparaît.

LÉONOR, *le suivant des yeux.*

Adieu! allez doucement... (*Avec un léger cri.*) Anatole! (*Se remettant.*) Sans accident, le voilà qui a touché terre. (*Elle détache l'échelle et la laisse tomber dans le jardin.*) Tenez, votre échelle... Adieu! adieu! et n'oubliez pas le signal convenu.

SCENE XIII.

LÉONOR, *toujours à la fenêtre.*

Il est déjà bien loin... Mon Dieu, protége-le... Ah! il est près de la chapelle... un instant encore, et il sera hors de tout danger. (*On entend un coup de feu.*) Juste ciel!

VOIX *dans le jardin.*

Arrêtez! arrêtez!

LÉONOR.

O mon Dieu!

VOIX *dans le jardin.*

Mort! mort à lui! Feu!

On entend plusieurs coups de feu.

LÉONOR, *éperdue.*

O malheur! malheur!

VOIX *dans le jardin.*

Il n'a pas été blessé, il va nous échapper.

LÉONOR.

Il se pourrait!.. (*Courant à la fenêtre.*) Oui... oui, je l'aperçois... il touche au mur de clôture... (*Criant.*) Hâtez-vous, malheureux! hâtez-vous... ils accourent... Anatole! Anatole! (*Avec désespoir.*) Ah! mais il ne peut m'entendre. (*Regardant de nouveau à la fenêtre.*) Ah! il escalade le mur... Ciel! cet homme avec une hache à la main... il va le frapper. (*Jetant un cri.*) Ah! l'assassin! il l'a tué!

Moment de silence.

ANATOLE, *dans l'éloignement.*

A toi! pour toujours!

LÉONOR.

Il existe! (*Tombant à genoux.*) Merci, mon Dieu, merci! il est sauvé.

PEREZ, *une hache à la main, paraissant à la porte du fond et entendant les derniers mots de Léonor.*

C'était la coupable!

SCENE XIV.

PEREZ, LÉONOR.

LÉONOR, *apercevant son père et voulant se relever.*

Mon père!

PEREZ, *la forçant à demeurer à genoux.*

Reste, reste à genoux! Tu disais tout-à-l'heure: Merci, mon Dieu! il est sauvé! Tiens, vois s'il est sauvé.

Il lui montre sa hache encore rougie de sang.

LÉONOR.

Ce sang...

PEREZ.

C'est celui de ton amant.

LÉONOR.

Juste ciel! oh! mais il n'est pas mort?

PEREZ.

Non, il n'est pas mort, et même il a pu nous échapper; mais je l'ai marqué de manière à le reconnaître... Prie, prie pour lui, demain je serai vengé... demain il sera fusillé.

LÉONOR.

Ah!

Elle tombe évanouie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la place des Bénédictins, sur laquelle donne la maison de Perez. Même décor qu'au Prologue.

SCENE PREMIERE.

PAQUITA, *seule.*

Au lever du rideau, elle sort de la maison de Perez

Il faut convenir qu'avec sa haine patriotique le seigneur Perez est bien l'homme le plus atroce que la terre ait porté. Rester toute une nuit sans rentrer au logis... il est je ne sais où à inventer je ne sais quoi. Depuis que les Français sont maîtres de cette ville, il ne mange ni ne dort... il ne se nourrit que de projets de carnage et d'incendie... j'en ai une peur!... Mais voilà le colonel, ne lui disons rien de tout ça.

SCÈNE II.

PAQUITA, LE COLONEL.

LE COLONEL, *sortant de la maison de Perez, sans voir Paquita.*

Sacredieu! quelle bête de nuit!

PAQUITA.

Bonjour, monsieur le colonel! déjà levé?

LE COLONEL.

Je crois bien!

PAQUITA.

C'est qu'il ne fait pas encore grand jour... vous n'êtes pas indisposé?

LE COLONEL.

Ah ben! oui... Après ça, au fait, c'est possible, je n'en sais sacredieu rien.

PAQUITA.

Comment! vous n'en savez rien?

LE COLONEL.

Ma foi non! jamais je n'ai éprouvé de ces choses-là. Oui, moi qui d'habitude dors comme une souche, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; j'avais beau me tourner à droite, à gauche, dans tous les sens, impossible de trouver le sommeil... et pourtant, j'en avais une envie!. . De temps en temps je m'assoupissais, mais je me réveillais aussitôt, poursuivi par des rêves épouvantables... quand je dis des rêves, j'ai tort, c'était toujours le même.

PAQUITA.

Vraiment!

LE COLONEL.

Dix fois, peut-être, j'ai vu mon fils, mon Anatole, pâle, livide, couvert de sang et prêt à rendre le dernier soupir.

PAQUITA.

O mon Dieu!

LE COLONEL.

Juge si j'étais à mon aise. Je souffrais comme un damné, je jurais comme un païen .. aussi quand j'ai aperçu le jour, je me suis jeté bien vite à bas de mon lit et me voilà!

PAQUITA.

Je suis toute saisie, toute suffoquée.

LE COLONEL.

Est-ce que par hasard tu serais superstitieuse, toi, comme tant d'autres? Mais croirais-tu donc aux songes, aux pressentimens, à toutes les balivernes de ce genre-là? Pauvre sotte! Malgré ça, je suis franc; dès que j'ai été levé, mon premier mouvement a été de courir à la chambre de mon fils; mais, sur le point d'ouvrir la porte, la réflexion m'est venue. Comment, sacredieu, me suis-je dit, je serais assez nigaud... allons donc! Et j'ai laissé Anatole dormir en paix.

PAQUITA.

Avec ça qu'il devait avoir besoin de repos, car je crois qu'il est rentré tard hier au soir.

LE COLONEL.

Comment?

PAQUITA.

Oui, il m'a parlé d'une partie de punch avec des camarades, et pour lui donner la facilité de revenir à l'heure qu'il lui plairait, je lui ai remis la clef de la petite porte du jardin.

LE COLONEL.

Ah! oui dà!... il a été d'une partie de punch... Eh ben! ça me fait plaisir... qu'il s'amuse, sacredieu, qu'il s'amuse! il a raison, c'est de son âge. Je ne suis pas, moi, de ces pères qui ne veulent pas se rappeler qu'ils ont été jeunes... au contraire, sacredieu, au contraire, je suis le premier à dire à mon fils : Tu n'es pas une fille, mon garçon, courage, hardi! vive la joie!

JEPPO, *au lointain.*

Paquita! Paquita!

PAQUITA.

C'est la voix de Jeppo.

JEPPO, *plus rapproché.*

Paquita! Paquita! (*Accourant et apercevant Paquita.*) Ah! c'est toi! te voilà!

SCENE III.

PAQUITA, JEPPO, LE COLONEL.

PAQUITA.

Qu'y a-t-il donc?

JEPPO.

Il y a... ouff!... je suis tout essoufflé... je suis venu si vite!

PAQUITA.

Voyons, parle, explique-toi.

JEPPO.

Point de phrases inutiles. Cours, cours sur-le-champ au couvent de ta maîtresse.

PAQUITA.

O mon Dieu! pourquoi?

JEPPO.

Pourquoi? pourquoi? c'est toute une aventure à laquelle se rattachent tant de variantes que je ne saurais guère comment te la raconter. (*A part.*) Avec ça, je n'ai pas envie que ma langue compromette ma tête... si l'on savait notre conspiration de cette nuit, on me donnerait une drôle de cravate... (*Il fait le signe comme s'il était pendu.*) Merci! mais qu'attends-tu? pars donc, pars donc, ta chère maîtresse se meurt.

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah!

JEPPO.

Quand je dis qu'elle se meurt, j'exagère un peu... elle a perdu connaissance deux ou trois fois de suite, voilà tout. Au fait, après ce qui lui est arrivé... mais plus de retard, tourne les talons, et toujours courant au couvent de la Visitation.

PAQUITA.

Jeppo, tu es un infâme, un monstre.. tu as pris plaisir à me torturer le cœur et l'esprit... je t'arracherais les yeux si j'en avais le temps... mais nous nous reverrons... O mon Dieu!... mon Dieu! n'appelez pas encore à vous ma chère et bonne maîtresse!

Elle sort en courant.

SCENE IV.

LE COLONEL, JEPPO.

JEPPO, *regardant aller Paquita, à lui-même.*

Elle s'en va fâchée contre moi, sans doute... je conçois ça... mais je me connais... je cause assez volontiers... j'aurais pu lui en dire plus que je n'aurais voulu, et... j'ai été prudent et sage... Il se fait tard... les mentons doivent déjà se presser dans ma boutique... ne les laissons pas s'impatienter... rentrons...

Il se retourne et va pour sortir par la droite, le Colonel le retient.

LE COLONEL.

Un instant donc!

JEPPO, *surpris, et qui n'avait pas encore aperçu le colonel.*

Hein! quoi!

LE COLONEL.

Voyons! qu'est-il donc arrivé à la fille du seigneur Perez?

JEPPO.

Comment?

LE COLONEL.

J'étais là tout-à-l'heure.

JEPPO, *étonné.*

Ah!

LE COLONEL.

Oui, sacredieu, j'étais là... et je ne sais pas comment j'ai eu la patience de me taire... comment je ne t'ai pas forcé de t'expliquer catégoriquement... mais voyons, dépêchons... qu'est-il arrivé à cette pauvre enfant?

JEPPO.

Mais, seigneur colonel, je ne sais rien... que de simples on dit... (*A part.*) La moindre parole indiscrète, et je suis perdu... (*Haut.*) et puis le temps me presse... voilà l'heure de mes barbes, et...

Il veut s'en aller.

LE COLONEL.

Reste, sacredieu! reste là!

JEPPO.

Mais...

LE COLONEL.

Je le veux, je l'ordonne!

JEPPO.

Ah! du moment que vous m'en priez... (*A part.*) Que lui dire?

LE COLONEL.

Allons, allons, en deux temps, qu'as-tu entendu raconter? qu'as-tu appris? que s'est-il passé d'extraordinaire à ce damné couvent de la Visitation.

JEPPO.

Eh ben, mon colone , il y a eu, à ce qu'on prétend... violation de domicile... dans la jeunesse, la tête se monte... les audacieux se moquent des obstacles les plus grands...

LE COLONEL.

Comment, sacredieu! un homme se serait-il introduit dans le couvent?

JEPPO.

Je ne sais pas au juste... la nuit est mystérieuse... elle couvre tout de son grand manteau noir... mais s'il fallait en croire les bruits du voisinage, toute la ville serait entrée de force dans le couvent de la Visitation.

LE COLONEL.

Mais la vérité, dans tout cela?

JEPPO.

La vérité... la vérité... c'est que la supérieure du couvent ne veut plus garder chez elle la pauvre Léonor, et que le seigneur Perez, exaspéré, furieux de tout cela, est allé porter sa plainte au général commandant de la place.

LE COLONEL.

Au général commandant de la place!

JEPPO.

Mais, encore une fois, l'heure me presse... mes pratiques m'attendent... mille excuses, mille pardons... (*A part.*) Décampons... ne nous exposons pas à lui donner de plus amples renseignemens.

Il sort par la droite en courant.

LE COLONEL, *s'apercevant que Jeppo est parti.*

Eh bien!... ah! oui, je t'en souhaite!

Il redescend la scène.

SCENE V.

LE COLONEL, *seul.*

Que croire? que penser? le seigneur Perez a porté plainte au général commandant de la place! Il s'agit donc d'un militaire français... Sacredieu! c'en est fait de ce malheureux!... il est perdu!... Après ça, tant pis pour lui... il ne l'aura pas volé; ça lui apprendra à se moquer des ordres de ses supérieurs... En pareil cas, point d'indulgence, point de pardon!... fusillé sans pitié! c'est comme ça, et il faut que ça soit comme ça!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LE COLONEL.

JOLIBOIS, *entrant de gauche.*

Ah! mon colonel... c'est vous... vous voilà... je suis bien aise de vous rencontrer.

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

JOLIBOIS.

Il y a... mon colonel... je ne sais pas trop comment vous dire ça; pourtant il faut que vous le sachiez.

LE COLONEL.

Parleras-tu, sacredieu, parleras-tu?

JOLIBOIS.

Eh ben, mon colonel... mais ne vous fâchez pas trop, ça ne servirait à rien... ce qui est fait est fait.

LE COLONEL, *hors de lui.*

Mais en finiras-tu?

JOLIBOIS.

Tout de suite... voilà ce que c'est : imaginez-vous que votre fils est amoureux... tout ce qu'il y a de plus amoureux.

LE COLONEL.

Et c'est pour m'apprendre une niaiserie comme celle-là que tu me bouleverses le sang!

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, attendez donc... s'il n'y avait que ça, ça ne serait rien... mais, voyez vous, celle qu'il aime, c'est la fille du seigneur Perez.

LE COLONEL.

Eh bien, où est le mal? n'en vaut-elle pas la peine?

JOLIBOIS.

Je crois bien... jolie comme un ange... mais elle a été mise au couvent, et pour lui parler de son amour, le lieutenant s'est introduit dans le cloître des religieuses.

LE COLONEL.

Qu'entends-je? ce militaire qui cette nuit a jeté le trouble et l'alarme dans le couvent de la Visitation...

JOLIBOIS.

C'était lui!

LE COLONEL.

Lui! oh! mais ça ne peut pas être... on t'a trompé... Anatole a passé une grande partie de la nuit avec des camarades... à boire du punch... et il est là... dans sa chambre.

Il désigne la maison de Perez.

JOLIBOIS.

Plût au ciel que ça fût comme vous le dites!... mais ça n'est pas ça; et j'en sais quelque chose, vu que c'est moi qui ai mené le loup dans la bergerie.

LE COLONEL.

Qu'as-tu fait?

JOLIBOIS.

Battez-moi... tuez-moi... coupez-moi en morceaux comme un brochet au bleu... je le mérite... j'ai été une bête de consentir à ça... mais il m'a tant prié... tant prié que je l'ai porté sur mon dos à ce maudit couvent, dans une balle de marchand de reliques... et puis je ne m'attendais pas qu'il me brûlerait la politesse, et qu'au lieu de ressortir il resterait au parloir.

LE COLONEL.

Et il a été arrêté, reconnu?

JOLIBOIS.

Ni l'un, ni l'autre.

LE COLONEL, *avec joie.*

Il a pu se sauver!

JOLIBOIS.

Vous pensez bien que je n'ai pas lambiné, et que dès que je l'ai vu dans la nasse j'ai cherché à l'en dépêtrer.

LE COLONEL.

Oh! je respire!

JOLIBOIS.

Avec une échelle de soie que j'ai pu lui faire

passer, il est descendu dans les jardins du couvent... trente pieds de haut pour le moins... moi, je l'attendais dans la rue, au pied du mur de clôture... mais voilà que j'entends des cris, des coups de feu... Il y avait, à ce qu'il paraît, chez les religieuses une assemblée secrète... bref, on avait aperçu le lieutenant, et on le poursuivait comme un voleur... Jugez de mes transes... j'allais voler à son secours, mourir ou le sauver... je le vois qui grimpe à la muraille... alors je reste à mon poste... je me mets en position de lui faire la courte échelle... déjà il avait un pied sur mon épaule... il ne tenait plus le haut du mur qu'avec la main gauche... quand tout-à-coup j'entends un cri à faire frémir la nature... là-dessus, je sens mon homme qui fléchit... ses genoux plient comme du coton... le voilà à cheval sur ma caboche, et en le recevant dans mes deux mains, j'ai vu qu'il n'en avait plus qu'une.

LE COLONEL.

Oh!

JOLIBOIS.

Un coup de hache avait séparé le poignet de l'avant-bras; et, pendant que le lieutenant tombait d'un côté, la gueuse de main tombait de l'autre.

LE COLONEL.

Sacredieu! sacredieu! la mort était préférable... mais enfin qu'en as-tu fait?

JOLIBOIS.

De la main? pas moyen de la ravoir.

LE COLONEL, *criant.*

Anatole! Anatole! qu'est-il devenu?

JOLIBOIS.

Je l'ai conduit chez le chirurgien-major du régiment.

LE COLONEL.

Imprudent!

JOLIBOIS.

Ne craignez rien, le major est discret! et puis c'est un habile homme... En regardant la chose, il a d'abord hoché la tête... mais quand il a vu le lieutenant avec la mine aussi tranquille que s'il se fût agi du bras de son voisin, il a dit comme ça : Le moral est bon, il y a de la ressource... Faut dire que votre fils a montré un courage...

LE COLONEL.

Mais il est perdu, sacredieu! il est perdu! Perez a porté plainte, le général sera sans pitié. Mon Dieu, mon Dieu, sauvez mon fils!

JOLIBOIS.

Dites donc, mon colonel, il y a un mot qui me revient parce que vous parlez du bon Dieu; je ne sais pas au juste s'il est de lui ou de ses saints; mais il dit comme ça : Aide toi, le ciel t'aidera; Qu'est-ce que vous en pensez?

LE COLONEL.

Mais quel parti prendre? comment dérober aux yeux...

JOLIBOIS.

C'est vrai qu'un poignet de moins, ça ne paraît pas plus que le nez qui manquerait au milieu du visage; mais n'y aurait-il pas moyen de faire filer le lieutenant hors barrières?

LE COLONEL.

Quelle idée! le général doit envoyer aujourd'hui des dépêches au quartier général de l'armée de Catalogne; je suis bien avec le général, Anatole s'est distingué à la prise de Tarragone, et s'il est en état de supporter la route...

JOLIBOIS.

En état ou non, il faut lui faire avoir cette mission, je le porterai plutôt sur mes épaules jusqu'au terme du voyage... Soyez tranquille, ça sera la seconde fois; mais ça réparera la première.

LE COLONEL.

Oui, oui, tu l'accompagneras, tu veilleras sur lui.

JOLIBOIS.

Comptez sur moi, mon colonel, comptez sur moi! mais à propos, tout-à-l'heure, en passant devant la maison du général, on m'a remis cette lettre pour vous, mon colonel.

LE COLONEL, *prenant la lettre.*

Cette lettre!

JOLIBOIS.

Oui, il paraît même que c'est par oubli si l'on ne vous l'a pas apportée hier au soir.

LE COLONEL, *qui a lu la lettre.*

Qu'ai-je lu! Jolibois, mon fils est sauvé!

JOLIBOIS.

Comment!

LE COLONEL.

Écoute :

Il lit haut.

« Colonel,
» Je vous avais dit hier que j'avais des dépêches
» à envoyer au commandant en chef de l'armée
» de Catalogne. Vous les trouverez ci-jointes, car
» je vous charge de les faire porter par celui de
» vos officiers qu'il vous plaira de choisir.
» La faveur de cette mission étant une récom-
» pense que je donne à votre régiment pour sa
» brillante conduite à la prise de Tarragone, vous
» voudrez bien la rendre publique par votre plus
» prochain ordre du jour. Je suis, etc, etc. »

JOLIBOIS.

Vive le général!

LE COLONEL.

Oh! oui, sacredieu, vive le général, vive le sauveur de mon enfant! car ces dépêches, tu comprends bien que c'est Anatole qui les portera. Mais viens, suis-moi, que je le voie, que je l'embrasse, et qu'il parte sur-le-champ! plus tard je recevrais peut-être contre-ordre. (*Apercevant un aide de camp qui entre du fond suivi de Perez.*) Ciel!

JOLIBOIS.

Cet aide de camp...

LE COLONEL.

Jolibois, tout-à-l'heure mon devoir pourrait m'empêcher de sauver mon fils; prends ces dépêches, cours, hâte-toi, emmène Anatole, et tous deux au plus tôt sortez de la ville; va... va...

JOLIBOIS.

Allez, allez, ne craignez rien.

Il sort par la droite, tandis que l'aide de camp et Perez arrivent du fond.

SCENE VII.

LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PEREZ.

L'AIDE DE CAMP.

Colonel, vous n'ignorez pas sans doute qu'un grave délit a été commis cette nuit dans Tarragone.

LE COLONEL.

Je viens d'en être instruit.

L'AIDE DE CAMP.

Et, comme nous tous, vous avez été indigné, n'est-ce pas? comme nous tous, vous avez demandé prompte et bonne justice?

LE COLONEL, *à part.*

Que le diable t'emporte!

L'AIDE DE CAMP.

Mais soyez tranquille, le général sera sans pitié pour le coupable, qui ne tardera pas d'être connu de lui.

LE COLONEL, *vivement.*

Eh quoi?...

L'AIDE DE CAMP.

Il a pris des précautions en conséquence.

LE COLONEL, *à part.*

O mon Dieu! aurait-il donné l'ordre de ne laisser sortir personne de la ville?

L'AIDE DE CAMP.

Et à cet effet le général m'a chargé de vous dire...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

De me dire...?

L'AIDE DE CAMP.

Que vous ayez à venir vous joindre à tous les chefs de corps qu'il a convoqués chez lui, dans le but de se concerter sur les mesures à prendre pour découvrir l'auteur du crime dénoncé à sa justice.

LE COLONEL.

Et c'est le seul ordre que vous soyez chargé de me transmettre?

L'AIDE DE CAMP.

Le seul, mon colonel.

LE COLONEL.

Très-bien. (*A part.*) Je craignais que le départ des dépêches ne fût ajourné. (*Haut.*) Monsieur l'aide de camp, dans quelques minutes je serai chez le général; ce n'est pas l'embarras, il me faut la grande tenue; mais moi, sacredieu! je ne suis pas long à me parer. (*A part.*) D'ailleurs j'ai une sortie par le jardin de la maison, j'en profiterai; par là le chemin est plus court. (*A l'aide de camp.*) Vous pourrez dire au général que je vous suis.

L'AIDE DE CAMP.

Il suffit, colonel.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, allons, sacredieu! courage et bon espoir! (*Désignant Perez.*) Oui, oui, ce vieux vautour-là cherchera vainement sa proie.

Il entre dans la maison de Perez et l'officier sort par le fond.

SCENE VIII.

PEREZ, *seul.*

Ah! me voilà seul, je puis respirer enfin, exhaler en liberté la joie qui m'étouffe... Oh! oui, la joie! N'avoir laissé la vie à ma victime palpitante que pour la faire achever par les siens! associer leur justice à ma haine; les forcer, ces Français maudits, d'immoler un des leurs, de l'offrir en holocauste aux mânes des nôtres! Ah! jamais joie plus vive n'a fait bondir mon cœur. Mais ce général ne m'a-t-il pas bercé d'un vain leurre? s'il n'avait assemblé ses officiers que pour soustraire leur frère d'armes à la mort qui l'attend... Ah! ce serait à le démasquer aux yeux de tous, ce général parjure et félon, à le traiter d'infâme, à frapper son visage avec la croix qu'il porte sur la poitrine, à le poignarder comme complice du lâche qui m'a déshonoré!

Il va rentrer chez lui; mais il est arrêté par Léonor, qui arrive de droite avec Paquita.

SCENE IX.

PAQUITA, LEONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à genoux.*

Ah! mon père, mon père...

PEREZ, *brusquement.*

Laissez-moi.

Il rentre chez lui.

SCENE X.

PAQUITA, LÉONOR.

LÉONOR.

Oh! il ne me pardonnera jamais; toujours il m'accablera de sa haine et de son mépris.

PAQUITA, *courant à elle.*

Ma bonne maîtresse!

LÉONOR.

O Paquita, Paquita, que je suis malheureuse!

PAQUITA.

Pensez que dans votre malheur vous avez une consolation, celle de savoir que ce pauvre jeune homme n'a rien à craindre pour sa vie.

LÉONOR.

En es-tu bien certaine?

PAQUITA.

Son père, que nous venons de rencontrer, ne s'est-il pas empressé de nous donner cette bonne nouvelle?

LÉONOR.

Oui, il nous a parlé de dépêches dont Anatole avait été chargé; mais, hélas! n'aurait-il pas été

vaincu par les souffrances de sa blessure? aura-t-il pu partir?

PAQUITA.

N'en doutez pas, il est jeune, mais il a un courage au-dessus de son âge; et puis il aura pensé à son père, à vous qu'il aime... Oh! il est parti! oui, oui, à l'heure qu'il est ce brave jeune homme et son fidèle sergent doivent être déjà bien loin de cette ville.

LÉONOR.

Dieu le veuille!

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Ciel!

SCENE XI.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR, *courant à Jolibois.*

Vous! vous ici! mais le colonel nous avait dit que vous deviez accompagner son fils?

JOLIBOIS.

C'est vrai, je devais accompagner le lieutenant s'il partait.

LÉONOR.

Il n'est pas parti?

JOLIBOIS.

Non.

LÉONOR.

Et pourquoi? pourquoi? parce qu'il était trop souffrant, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Du tout! c'est pas ça; mais c'est le général qui nous a bloqués dans la ville... Oui, n'a-t-il pas fait donner la consigne à toutes les portes de ne laisser sortir personne sans exhiber une permission signée de lui? et comme il ne veut pas en signer jusqu'à nouvel ordre, force nous a été d'attendre son bon plaisir.

LÉONOR.

Mais Anatole! Anatole est perdu!

JOLIBOIS.

Perdu! il le serait si l'on découvrait que c'est lui qui s'est introduit cette nuit dans votre couvent; mais on ne le découvrira pas.

LÉONOR.

Comment?

JOLIBOIS.

Au fait, je vais vous conter ça, parce qu'enfin je peux vous le dire à vous...

PAQUITA.

Parlez, parlez vite, nous vous écoutons.

JOLIBOIS.

Aussitôt après son accident, j'avais conduit le lieutenant chez le chirurgien major du régiment... un malin fini, comme vous allez le voir; mon petit lieutenant en sûreté, j'étais venu en toute hâte prévenir le colonel, afin de nous entendre tous deux sur les moyens de sortir d'embarras; nous les avions trouvés ces moyens-là, vous savez? des dépêches à porter... mais à mon retour chez le chirurgien major, jugez de ma surprise... mon lieutenant avait deux mains! (*Étonnement de Léonor et de Paquita.*) Oui, pendant mon absence, le major avait profité du sang-froid et du courage de son malade, et au moyen de je ne sais quel appareil de sa façon, il lui avait ajusté une main d'acier.

LÉONOR.

Qu'entends-je!

JOLIBOIS.

Il faut voir ça comme c'est fait, une vraie main naturelle, sauf qu'on ne peut pas s'en servir... mais, en mettant des gants, pas moyen de deviner la chose. Si ben que le lieutenant n'a rien à craindre ici, et qu'il n'a pas besoin d'aller se morfondre d'ennui loin de vous, qui êtes tout son bonheur. Je venais dire ce qui en est au colonel, le tranquilliser un peu, ce pauvre cher homme... je vous ai trouvées là; j'ai pensé que je ne vous ferais pas de peine en vous mettant du secret, et voilà.

LÉONOR.

Oh! merci, merci de la confidence.

PAQUITA.

Mais où est-il en ce moment ce bon jeune homme?

JOLIBOIS.

Toujours chez le major; parce que, voyez-vous, cette chienne d'opération, elle a été douloureuse; le lieutenant souffre encore pas mal; mais il paraît que dans quelques heures il lui sera possible d'aller et venir ni plus ni moins que nous faisons tous dans l'état physique où se trouvent nos individus. (*On entend des roulemens de tambour.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

JEPPO, *accourant.*

Seigneur Perez! seigneur Perez!

SCENE XII.

PAQUITA, LÉONOR, JOLIBOIS, JEPPO.

JEPPO, *qui a aperçu Jolibois.*

Eh bien, sergent, qu'est-ce que vous faites donc là? A quoi pensez-vous? Et la revue!

JOLIBOIS.

La revue!

JEPPO.

Oui, il va y avoir tout-à-l'heure, ici, sur cette place, une grande revue par ordre du général.

PAQUITA.

Et à quel propos cette revue?

JEPPO.

A propos de l'événement de cette nuit.

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que tu dis là?

JEPPO.

Oui, sergent; le général veut vous inspecter tous, officiers et soldats; il sait votre nombre au juste, et celui qui manquera à l'appel, eh bien! ce sera l'homme au poignet coupé.

JOLIBOIS, *à part.*

Ciel! (*Haut.*) Et cette revue va avoir lieu tout de suite?

JEPPO.

Tout de suite!... Écoutez les tambours qui battent le rappel.

Il remonte la scène et il regarde au dehors.

LÉONOR, *bas à Jolibois.*

Tout est perdu!... Anatole ne sera pas en état de paraître à cette revue.

JOLIBOIS, *de même.*

Je le crains! quoique ça, ne vous désolez pas encore, il n'est pas dit qu'il ne pourra pas venir; je cours auprès de lui... et pour remonter le moral, je lui dirai qu'il vous verra, que vous serez là sur votre balcon.

Il sort. Les tambours battent maintenant le pas de charge.

SCENE XIII.

PAQUITA, LÉONOR, JEPPO, PEREZ.

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Ces bruits de tambour...

JEPPO, *redescendant la scène; apercevant Perez.*

Ah! seigneur Perez...

LÉONOR, *à part.*

O mon Dieu! protégez Anatole!

PEREZ, *à Jeppo, qui est censé lui avoir tout appris.*

Vraiment!

JEPPO.

C'est une bonne idée, n'est-ce pas, que le général a eue là?

PEREZ, *sans lui répondre, allant à Léonor.*

Rentrez*.

JEPPO.

Et comme personne ne peut sortir de la ville, on ne tardera pas à mettre la main sur notre manchot, et alors...

Il fait le geste du soldat qui fusille.

PAQUITA, *pinçant le bras de Jeppo en passant auprès de lui pour suivre sa maîtresse.*

Oh! le méchant cœur!

Elle rentre au logis avec Léonor.

SCENE XIV.

LE GÉNÉRAL, L'AIDE DE CAMP, ÉTAT-MAJOR, PEREZ, JEPPO, SOLDATS, *puis* LÉONOR, PAQUITA, *sur le balcon,* LES HABITANS *aux fenêtres de leurs maisons; et ensuite* LE COLONEL.

A peine Léonor et Paquita sont-elles rentrées au logis, que la compagnie de grenadiers du colonel débouche sur le théâtre, musique militaire en tête, et vient prendre position à droite. D'autres compagnies occupent ensuite la gauche et le fond, de manière à ce que la colonne semble se prolonger dans la coulisse de droite. Bientôt on entend les tambours battre au champ.

JEPPO.

On bat au champ, le général arrive; la revue va commencer.

Il remonte la scène avec Perez.

PAQUITA, *qui a paru sur le balcon avec Léonor et montrant à celle-ci les grenadiers stationnés devant la maison de Perez.*

Voilà sa compagnie.

LÉONOR, *tristement.*

Oui, mais il n'est pas là, lui.

On voit le général, passant devant la ligne du fond, suivi de son état-major.

PEREZ, *descendant la scène.*

Encore quelques minutes, et je serai vengé!

Le général continue d'inspecter la ligne du fond et celle de gauche; il marche lentement, et il examine officiers et soldats avec la plus scrupuleuse attention. Perez ne le perd pas de l'œil.

LE COLONEL, *accourant de droite et se plaçant à la tête de ses grenadiers.*

Et vite! vite à mon poste; sacredieu! je suis arrivé à temps.

LÉONOR, *à elle-même.*

Il ne vient pas!

LE COLONEL, *continuant, et toujours à lui-même.*

J'ai laissé en arrière Jolibois avec mon fils et le major, notre sauveur; mais, sacredieu! le pauvre enfant, je tremble que ses forces ne trahissent son courage!

LE GÉNÉRAL*, *qui a fini de passer en revue la colonne de gauche, et à Perez en passant près de lui.*

Rien encore! tous les rangs sont au complet.

PEREZ.

Patience, général, patience!

LE GÉNÉRAL.

Il ne me reste plus à inspecter que cette compagnie de grenadiers.

PEREZ.

Alors, c'est dans cette compagnie que vous trouverez une place vide.

SCENE XV.

LES MÊMES, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *entrant avec Anatole et le major.*

Tu crois ça, mon vieux? eh ben! tu te trompes*.

LÉONOR, *apercevant Anatole.*

Ciel!

PAQUITA.

C'est lui!

LE COLONEL.

Mon fils!

ANATOLE.

Bon espoir, mon père, bon espoir!

JOLIBOIS.

Silence! on nous observe.

Ils se séparent, et chacun va prendre sa place.

LE GÉNÉRAL, *continue sa revue, il examine encore avec plus de soin que les autres tous les hommes de la compagnie du colonel; arrivé près d'Anatole, il s'arrête***.

Eh bien, lieutenant, qu'avez vous donc, vous êtes bien pâle?

* Léonor, Perez, Paquita, Jeppo.

* Le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor.

ANATOLE.

Moi, général, je n'ai rien. (*Anxiété du colonel, de Jolibois, de Léonor et Paquita. Anatole continuant après avoir regardé Léonor.*) Jamais je ne me suis mieux porté. (*A part.*) Oh! que je souffre! que je souffre!

LE GÉNÉRAL, *à Anatole qu'il examine toujours attentivement.*

Bonne tenue! mais ce bras-là ne tombe pas assez d'aplomb sur la cuisse gauche.

LÉONOR, *poussant un cri.*

Ah!

LE GÉNÉRAL, *qui a placé lui-même le bras d'Anatole.*

Là, comme ça, à la bonne heure! Maintenant deux pas en avant.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu! que va-t-il faire?

JOLIBOIS.

Je n'ai pas une miette de salive dans le gosier.

ANATOLE, *à part.*

O mon père! ô Léonor!

PAQUITA.

Pauvre jeune homme!

JEPPO, *à Perez.*

Dites donc, est-ce que le général croirait?... mais non, ce garçon a deux bras et deux mains comme vous et moi.

LE GÉNÉRAL.

Anatole Derneval, en présence de vos frères d'armes assemblés, je me plais à vous témoigner toute la satisfaction que m'a fait éprouver votre jeune courage à la prise de cette ville; je vous donne les épaulettes de capitaine et vous attache à ma personne en qualité d'aide de camp.

ANATOLE.

Ah! général!

LE GÉNÉRAL.

De plus, en vertu des pleins pouvoirs que l'empereur a daigné me concéder, je vous nomme membre de la Légion d'Honneur!

LE COLONEL*.

Qu'entends-je!

ANATOLE.

A moi, à moi la croix des braves!

LE GÉNÉRAL, *arrachant sa croix.*

La voilà!

Anatole met un genou en terre, et le Général lui attache la croix sur sa poitrine.

JOLIBOIS.

Capitaine et décoré! c'est ficelé ça!

LE GÉNÉRAL, *tirant son épée et remplissant le cérémonial d'usage.*

Anatole Derneval, je vous fais chevalier.

Anatole se relève, et le Général lui donne l'accolade aux cris répétés de vive l'empereur! le Général continue sa revue.

LE COLONEL*.

Sacredieu! j'en pleure de joie. Mais, mon Dieu, mon Dieu! à quelles rudes épreuves on l'a mis! Ciel! il chancelle! (*Courant à lui.*) Mon fils!

JOLIBOIS, *qui s'est avancé aussi.*

Mon lieutenant!

ANATOLE, *à mi-voix.*

Ne craignez rien, j'ai de la force encore!

LÉONOR.

Je respire!

Anatole regagne sa place, accompagné de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL, *qui a terminé sa revue, est revenu en scène, et s'adressant à Perez.*

Seigneur Perez, vous étiez venu me dénoncer un crime et je vous avais promis justice : j'ai passé une revue générale de tous les hommes qui devaient être présens sous les armes; des officiers délégués par moi ont fait en même temps l'inspection des malades et des blessés; et je l'atteste sur l'honneur, le coupable que vous cherchez n'est point parmi les soldats français.

PEREZ**.

Il y est, je vous le jure!

LE GÉNÉRAL.

Seigneur Perez!

PEREZ.

Oh! je ne suspecte pas votre loyauté, général; mais, comme moi, vous êtes le jouet d'une affreuse machination. Général, deux heures encore de délai, deux heures encore sans que nul puisse sortir de la ville, et j'engage ma foi, ma foi d'Espagnol et de chrétien, que d'ici là je vous aurai nommé l'auteur du crime de cette nuit.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Soit, je consens.

JOLIBOIS.

Et nous allons droguer comme ça deux heures!

ANATOLE.

Oh! mon courage, mon courage, ne m'abandonne pas!

LE GÉNÉRAL.

Pourtant j'ai de dépêches pressées à faire parvenir à l'armée de Catalogne, et je veux excepter de la consigne générale celui de mes officiers chargé de cette mission.

LE COLONEL, *s'avançant vivement.*

Général, c'est mon fils.

PEREZ.

Eh bien! le fils du colonel peut porter vos dépêches, général! je ne m'oppose pas à ce qu'il soit privilégié, celui-là.

JOLIBOIS.

Bonne pâte d'homme, va!

PEREZ.

Qu'il sorte de la ville, mais qu'il en sorte seul.

LE GÉNÉRAL.

Il en sortira seul.

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, Anatole, le Général, Perez, Jeppo, Paquita et Léonor.

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, le Général, *passant dans les rangs*, Perez, Jeppo, Paquita et Léonor, *toujours au balcon.*

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Jeppo, Paquita, Perez, Léonor.

ANATOLE, *à part et avec souffrance.*

Si je peux!

JEPPO, *à Perez.*

Ah çà! seigneur Perez, quel est donc votre projet? Comment vous y prendrez-vous pour découvrir votre homme? Ça n'est pas aisé, ça!

PEREZ.

Ma fille m'aidera.

JEPPO, *à part.*

Je n'en crois rien.

ANATOLE, *jetant un cri.*

Ah!

LE COLONEL.

Sacredieu!

ANATOLE, *à son père et à Jolibois.*

Mes amis, j'ai long-temps lutté; mais je cède, je suis vaincu!

Il tombe évanoui entre les bras de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Rien, général, rien.

JOLIBOIS.

Mon général, la joie, la satisfaction de son nouveau grade, de sa croix, tout ça a tourné sur le cœur du lieutenant; et voilà!

JEPPO, *à Perez.*

C'est drôle, hein?

PEREZ, *s'avançant rapidement vers Anatole.*

Mais peut-être que des soins...

JOLIBOIS, *se jetant au-devant de Perez et lui montrant le major qui s'était empressé d'accourir auprès d'Anatole.*

Merci, seigneur Perez, merci, c'est pas la peine; le chirurgien-major est là. (*A part.*) Cré coquin! tu n'avanceras pas, va, ou je t'avalerais plutôt en travers!

LÉONOR.

Ah! Paquita, Paquita, il est perdu!

PAQUITA.

Qui sait!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un boudoir élégamment meublé; une porte à droite de l'acteur, qui conduit aux appartemens de Léonor; une autre, à gauche, qui mène au jardin; une troisième, dans le fond, servant de porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, *seule, tombant épuisée sur une causeuse.*

Et toi aussi, mon Dieu, Dieu de miséricorde, tu es sourd à mes prières! autrefois, dans mes plus amères douleurs, dès que j'avais invoqué ton saint nom, je sentais la paix rentrer dans mon ame; aujourd'hui rien ne saurait calmer le tourment que j'endure! Je donnerais mon sang le plus pur, dix années de ma vie pour savoir ce qui s'est passé après cette fatale revue! et Paquita... Paquita ne revient pas!... n'a-t-elle encore rien appris? (*Se levant.*) Mais peut-être elle n'ose plus revenir... tout est découvert... Anatole n'est plus! mon père l'aura poignardé. Eh bien! qu'on vienne me l'annoncer, au moins... quand ce serait mon père, un couteau sanglant à la main... il n'a rempli que la moitié de sa tâche, il lui reste encore ma vie à prendre... il me semble, hélas! que je la sens qui s'échappe... mes idées se confondent... (*Se laissant retomber sur la causeuse.*) Ah! si Paquita tarde encore, elle me trouvera folle ou morte au retour.

SCÈNE II.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA, *entrant vivement du fond.*

Senora, Dieu vous protège!

LÉONOR, *se levant.*

Ah! te voilà!

PAQUITA.

Bonne nouvelle! on ne sait rien.

LÉONOR.

Il se pourrait!

PAQUITA.

On n'a pas même le plus léger soupçon. Cet évanouissement a paru tout naturel; et, comme l'avait dit si à propos ce spirituel sergent, chacun a répété à son voisin que c'était la joie qui avait tourné sur le cœur du pauvre jeune homme. Votre père lui-même a partagé cette croyance-là. Bref, le colonel et quelques amis ont transporté de suite au logis notre gentil cavalier qui n'a pas tardé à reprendre connaissance, et aussitôt après, tous les indiscrets congédiés, le chirurgien-major a visité son malade, et tout joyeux, il a déclaré qu'il pouvait sans danger se mettre en route et porter au commandant de l'armée de Catalogne les dépêches du général.

LÉONOR.

Il va déjà partir!

PAQUITA.

Hélas! oui... mais il ne partira pas sans vous avoir fait ses adieux.

LÉONOR.

Que dis-tu là?

PAQUITA.

J'en ai pris l'engagement avec lui.

LÉONOR.

Grand Dieu!

PAQUITA.

Oh! ne vous fâchez pas. Et puis, ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir, c'est à ce damné sergent. (*Étonnement de Léonor.*) Oui, je l'avais aperçu, j'avais couru l'interroger; et tout en me répondant, tout en me contant ce que je vous ai appris tout-à-l'heure, il marchait et moi je le suivais... si bien que sans m'en douter, sans savoir comment, je me suis trouvée tout-à-coup face à face avec le jeune capitaine... Oui, je l'ai vu... Dieu! si vous saviez comme il est gentil avec son costume d'aide de camp! Puis je lui ai parlé; il était seul pour le moment... ah! il fallait l'entendre : « Ma Léonor, ma toute belle! l'ame de ma vie! et il faut partir, la quitter... ne plus la revoir jamais! » Et là-dessus des larmes, des sanglots à ne plus finir... alors j'ai été touchée, attendrie, et je lui ai promis qu'il vous reverrait avant de partir.

LÉONOR.

Mais c'est impossible. Non, non, Paquita, non... ça ne se peut pas.

PAQUITA.

Que craignez-vous? votre père! il n'est point au au logis, il n'y est pas rentré depuis tantôt; aussitôt après la revue, à ce que m'a dit encore ce sergent, il est entré dans l'église des Bénédictins; sans doute, il a été trouver le père José, comploter encore avec lui; possédé par son idée fixe de vengeance, il ne reviendra pas de si tôt.

LÉONOR.

N'importe, quelqu'un de nos gens peut voir Anatole monter à mon appartement.

PAQUITA.

Non, si je l'amène par l'escalier qui conduit au jardin.

Elle indique la porte de gauche.

LÉONOR*.

J'ai peur, Paquita... c'est une imprudence, une faute.

PAQUITA.

C'est que vous ne songez pas qu'il va s'éloigner, quitter Tarragone.

LÉONOR.

Peut-être pour jamais! ne plus le revoir! oh! qu'il vienne! qu'il se hâte! le temps vole... cours le chercher...

PAQUITA.

Oui, oui... (*En sortant.*) Pauvre garçon! va-t-il être heureux!

Elle disparaît par la porte de gauche.

LÉONOR.

O mon Dieu! prends-nous en pitié, veille sur nous! (*Apercevant Perez qui entre du fond avec la démarche et l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément.*) Oh! mon père!

PEREZ, *apercevant Léonor.*

La voilà!

* Léonor, Paquita.

SCENE III.

LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à part.*

Je n'ose m'éloigner et je me sens perdue.

PEREZ, *s'approchant d'elle.*

Léonor!

LÉONOR, *timidement.*

Mon père!

PEREZ, *cherchant à paraître calme.*

Tout à ma colère, tout à ma vengeance, je vous ai méconnue, outragée... j'ai douté de votre soumission, de votre obéissance. Vous êtes une fille bien élevée, vous... esclave de votre devoir, vous n'auriez pas refusé de répondre à votre père... oui, sans peine, sans retard, j'aurais su de vous ce qu'il m'importait de savoir... (*Il lui prend la main.*) Vous m'auriez dit la vérité. (*Silence de Léonor.*) N'est-ce pas que vous me l'auriez dite? n'est-ce pas que vous allez me la dire? (*Léonor fait un geste d'effroi, Perez reprend avec plus de calme.*) Oh! ne craignez rien, je n'ai plus de haine pour vous... (*La regardant avec tendresse et lui prenant les deux mains.*) Vous, Léonor, vous êtes l'enfant unique de mon amour pour votre mère, vous êtes ma fille toujours chérie... vous avez été étonnée, je le comprends, émue peut-être par l'audacieuse tentative, par les protestations brûlantes d'un... (*bien bas*) d'un misérable... (*plus haut*) qui se disait entraîné jusqu'à vos pieds par le délire de sa passion..... et, quand vous avez vu sa vie menacée, parce qu'il était venu vous dire : Je vous aime, une pitié naturelle à votre âge, à votre faiblesse, vous a prise au cœur malgré vous. Cette pitié, je vous la pardonne! vous ne pouviez pas savoir... je ne vous avais pas dit encore que ces étrangers qui pillent nos temples saints, qui brûlent nos villes, qui se parent de nos dépouilles, pour mettre le comble à leurs insultes et à nos misères, se font un jeu... (*mouvement de Léonor*) oui, ma fille, se font un jeu cruel de séduire nos épouses ou nos filles. Ils pouvaient leur faire violence après les fureurs d'un assaut; mais ils aiment à se vanter de n'en avoir pas eu besoin. (*Amèrement.*) Ils vous méprisent assez, femmes, pour croire que vous trompez sans remords vos maris, vos pères tout sanglans encore des blessures qu'ils ont reçues à vous défendre... oui, que vous nous trompez sans honte, que vous n'avez ni retenue ni pudeur, et que votre nature, à vous, femmes Espagnoles, c'est la débauche et le déshonneur!... les infâmes!

LÉONOR

Ah! mon père, mon père! (*On entend du bruit à la porte de gauche. Léonor comme frappée d'un souvenir.*) Et le malheureux qui va venir! O mon Dieu! mon Dieu! que m'a-t-il dit?

PEREZ, *qui l'examine.*

Tu frissonnes d'horreur! c'est bien, c'est bien, Léonor! le sang d'une véritable Espagnole coule dans tes veines, la voix de ton père a trouvé de l'écho dans ton cœur... ah! qu'elle y étouffe cette

pitié mal entendue qui n'est qu'un encouragement pour le crime, car c'est un crime que le mensonge, et ces gens-là sont tous des imposteurs... Leur amour qui n'est qu'une profanation de l'amour véritable, ils le promènent de ville en ville, ils en flétrissent chaque jour des victimes nouvelles pour se délasser du meurtre et de l'incendie.

LÉONOR, *à part*.

S'il arrivait en ce moment, il serait perdu.

PEREZ.

Nomme-le-moi donc, le misérable !

LÉONOR.

Mon père !

PEREZ.

Rien ne doit plus te retenir.

LÉONOR.

C'est impossible.

PEREZ.

Impossible !

LÉONOR.

J'ai fait un serment.

PEREZ.

Le père José t'en déliera.

LÉONOR.

Il ne le saurait, mon père. J'ai juré par la sainte Vierge, ma patronne, que ce nom resterait renfermé dans mon sein.

PEREZ, *furieux, la saisit; Léonor tombe à ses pieds.*

Et moi, j'ai juré par le salut de mon ame que je l'en arracherais.

LÉONOR.

Grâce, mon père, grâce pour votre fille !

PEREZ.

Le nom, le nom de ce misérable?

LÉONOR.

Jamais !

PEREZ, *exaspéré et tirant un poignard.*

Jamais !

JEPPO, *entrant du fond.*

Seigneur Perez...

SCENE IV.

LÉONOR, PEREZ, JEPPO.

PEREZ, *à part et avec impatience.*

Oh ! (*Allant à Jeppo et avec colère; haut.*) Que veux-tu ?

JEPPO, *interdit.*

Mais...

PEREZ.

Que viens-tu faire ici?

JEPPO, *un peu remis.*

Vous croyez peut-être que c'est votre barbe? Non, non, ce n'est pas le jour.

PEREZ.

Va-t'en.

JEPPO.

C'est impossible ! avant que je vous aie appris une chose bien importante; si importante ! que pour vous la dire au galop, j'ai planté là, dans ma boutique, et la serviette au cou, une pratique à moitié rasée...

PEREZ.

Eh bien! parle, maudit écorcheur; mais dépêche-toi.

JEPPO.

Je voudrais bien obéir à votre gracieuse seigneurie; mais il faut être seuls et sans témoins. (*Bas à Perez.*) Il y va de notre tête à tous deux; renvoyez la senora, vous saurez ce qu'il en est.

PEREZ, *à Léonor.*

Rentrez, je vous rejoindrai tout-à-l'heure. (*Bas en lui montrant la porte de droite.*) Là, nul ne viendra plus suspendre ma justice. Réfléchissez-y bien ! votre secret ou votre mort !

LÉONOR, *s'arrêtant à moitié chemin et les yeux tournés vers la porte de gauche.*

Sainte Vierge, que Paquita ne l'amène pas !

PEREZ.

Allons, rentrez.

LÉONOR.

Oui, mon père. (*A part et les yeux encore tournés vers la porte de gauche.*) Ah ! qu'il ne le voie pas !

PEREZ.

Que cherchent donc vos yeux vers cette porte? Que cherchent-ils?

LÉONOR.

Rien, mon père, rien. (*A part.*) Prenez pitié de moi, grand Dieu !

Elle sort par la droite.

SCENE V.

PEREZ, JEPPO.

PEREZ.

Nous voilà seuls !

JEPPO.

Eh bien ! vous saurez donc que ces demonios de Français ont connaissance de notre conspiration de cette nuit.

PEREZ.

Qu'entends-je !

JEPPO.

C'est Piquillo, le sonneur, qui est venu tout soufflant m'avertir à l'oreille. D'effroi j'en ai laissé tomber mon rasoir sur les doigts de la pratique que je tenais par le nez, et je viens vous en faire part.

PEREZ.

Et il ne t'a donné aucun détail?

JEPPO.

Aucun; et puis il n'en a pas eu le temps : au premier mot d'alarme, j'ai pris mes jambes à mon cou, sans m'inquiéter du reste.

PEREZ.

Oh! c'est impossible; nos ennemis ne peuvent rien savoir de ce qui s'est dit, de ce qui s'est fait dans l'assemblée du couvent de la Visitation. Non, non, ils ne savent rien; des doutes, des soupçons, voilà tout.

JEPPO.

C'est déjà bien assez.

PEREZ.

Va, va, poltron, sois tranquille.

JEPPO.

Oh! pourquoi l'avons-nous laissé s'échapper cet amoureux maudit ?

PEREZ.

Oui; que ne lui ai-je abattu la tête ?

JEPPO.

Ah! oui, les nôtres seraient plus solides sur nos épaules; car c'en serait fait de nous si ces enragés parvenaient à se rendre maîtres du pacte d'alliance où tous les conjurés ont apposé leurs noms. Pourquoi mon digne père a-t-il eu la malheureuse idée de me faire apprendre à écrire? Si je n'avais fait qu'une croix comme Piquillo, je tremblerais moins dans ma peau.

PEREZ.

Sans doute, cet écrit dont tu parles ferait notre perte à tous s'il tombait entre les mains de nos ennemis; mais il n'y tombera jamais.

JEPPO.

Vous en êtes sûr?

PEREZ.

Penses-tu qu'il puisse leur venir à l'esprit d'aller le chercher sur la poitrine du révérend père José ?

JEPPO.

Comment, le révérend père José l'a caché sur sa poitrine! C'est égal, s'il était dedans, ça serait encore mieux. A sa place, j'en ferais des boulettes. S'il veut, je l'aiderai, moi, et quand je devrais en avaler la moitié pour ma part...

PEREZ, *qui n'écoute plus Jeppo et qui marche lentement du côté de la porte secrète**.

Ah! ce qui m'allume le sang, ce n'est pas la prétendue découverte d'une conspiration introuvable, c'est le mystère dont s'enveloppe encore l'intrigue impie dont ma hache n'a pas tranché le nœud.

JEPPO, *à part*.

Le patron fait bonne mine en apparence, mais ça lui donne à réfléchir. Il n'a pas l'air beaucoup plus rassuré que moi.

PEREZ, *à lui-même*.

Mais allons retrouver Léonor, et malheur à elle si son obstination ose encore se heurter contre ma volonté!

SCENE VI.

PEREZ, JEPPO, PAQUITA.

PAQUITA, *entrant vivement de gauche*.

Senora... (*A l'aspect des deux hommes.*) Juste ciel!

Elle referme promptement la porte.

PEREZ, *à lui-même*.

Que signifie?

PAQUITA, *à part*.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

JEPPO.

Eh bien! mia cara, qu'avez-vous?

* Jeppo, Perez.

PAQUITA, *tâchant de se remettre*.

Rien, rien du tout.

JEPPO, *lui prenant la main*.

Rien, Paquita de mon cœur? Mais tu me trompes, te voilà toute tremblante.

PEREZ, *à part*.

En effet!

PAQUITA, *à Jeppo*.

Tremblante, et pourquoi?

JEPPO.

Que sais-je, moi, puisque je te le demande?

PEREZ, *à part*.

Quelle idée!

JEPPO.

L'on dirait, à ta pâleur, mon beau cœur d'ange, que tu as commis quelque mauvaise action?

PEREZ.

Allons, silence, maître Jeppo; n'est-il pas naturel que cette jeune fille ait été troublée en nous apercevant ici, au lieu de sa maîtresse qu'elle croyait y trouver? (*A Paquita.*) Léonor est chez elle: allez lui tenir compagnie; nous, Jeppo, sortons. (*A part.*) Je reviendrai.

Il entraîne Jeppo.

SCENE VII.

PAQUITA, *seule*.

Enfin les voilà partis! Ce vilain Jeppo, avec son interrogatoire, me jetait la mort dans l'âme. Heureusement, le seigneur Perez ne soupçonne rien! (*Elle retourne à la porte.*) Pauvre jeune ho- (*Elle l'ouvre.*) Entrez, entrez, beau cavalier. (*Anatole paraît.*) Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle!

ANATOLE.

Et qu'on ose dire qu'il n'y a pas un Dieu pour les amans!

Léonor paraît chancelante sur le seuil de la porte de droite.

SCENE VIII.

PAQUITA, LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE, *courant à Léonor*.

Juste ciel!

PAQUITA, *courant également à elle*.

Elle va perdre connaissance.

LÉONOR.

Non, je me sens mieux; mais un instant de plus, et je crois que je serais morte.

ANATOLE.

Chère Léonor!

LÉONOR.

La peur glaçait mon sang, enfin, je les ai entendus s'éloigner.

PAQUITA.

Et ils se sont éloignés sans se douter de rien.

LÉONOR.

Tu en es bien certaine?

PAQUITA.

Oui, oui, il n'y a pas de danger; d'ailleurs, pour plus de sécurité, je cours veiller au dehors, ne craignez rien, ne craignez rien.

Elle sort par le fond.

SCENE IX.

LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE.

Ah! ma Léonor, je vous revois, je puis vous parler, vous dire que je vous aime, vous le répéter avant de partir, avant de vous quitter; vous quitter! oh! voilà mon tourment, mon malheur!

LÉONOR.

Mais ce départ est pour nous une faveur du ciel!

ANATOLE.

Une faveur du ciel, parce que je pouvais être découvert, reconnu comme l'auteur du crime dénoncé par votre père, parce que je pouvais être condamné, fusillé, mais quelques jours, quelques heures, libre dans cette maison...

LÉONOR.

Insensé, tout-à-l'heure, il n'y a qu'un instant, à cette fatale revue, la douleur et les souffrances ont failli vous trahir et vous perdre.

ANATOLE.

Sans doute, la force du mal a triomphé de mon courage, mais maintenant je souffre moins, beaucoup moins; à la vérité, vous êtes là près de moi, et votre présence me ferait oublier les plus cruelles tortures. Croyez-moi, je vous ai dit vrai, mes douleurs sont moins vives, et s'il fallait me soumettre à de nouvelles épreuves, je serais sans crainte; nul ne soupçonnerait que c'est moi dont la main est tombée sous la hache du seigneur Perez.

LÉONOR.

Pauvre Anatole, si jeune, et déjà...

ANATOLE.

Eh! ne suis-je pas militaire, n'est-ce pas mon état d'être blessé, mutilé, tué?... mais cette blessure, elle ne m'est pas moins chère que si je l'eusse gagnée dans un combat, elle me rappellera sans cesse la nuit fortunée où pour la première fois j'ai reçu l'aveu de votre amour, car vous m'avez dit que vous m'aimiez, Léonor, vous me l'avez dit?

LÉONOR.

Hélas!

ANATOLE.

Pourquoi ce soupir? est-ce un regret?

LÉONOR.

Un regret! Eh bien, non; mais là, tout-à-l'heure, mon père a jeté dans mon cœur un doute qui m'épouvante; il me disait que les Français n'avaient ni foi, ni sincérité; il me disait que vous ne m'aimiez pas.

ANATOLE.

Mensonge! mensonge! Moi ne pas vous aimer! ah! j'en jure par Dieu, par le ciel, vous êtes ma bien-aimée, l'ame de ma vie; je ne respire que pour vous, que par vous.

LÉONOR.

O mon père, vous me trompiez, il m'aime!

ANATOLE.

Et quand je reviendrai, car je reviendrai bientôt, tu auras la preuve, la preuve certaine de cet amour saint et sacré; mon père connaît mes sentimens pour toi, il les approuve; oui, il m'a promis ta main, il la demandera à ton père, il l'obtiendra...il l'obtiendra, te dis-je, nous serons unis, nous serons heureux.

LÉONOR.

Eh bien! oui, peut-être, espérons en l'avenir. (*A part.*) Oh! ne lui disons pas qu'il me trouvera morte à son retour, morte de la main de mon père, car mon père l'a juré, il me tuera si je ne lui nomme pas le coupable, et mon père n'a jamais fait un vain serment.

ANATOLE.

Léonor...

LÉONOR, *sans lui répondre et à elle-même.*

Mais s'il arrivait en ce moment...

ANATOLE.

Léonor, qu'est-ce donc? qu'avez-vous? que dois-je penser?...

LÉONOR.

Anatole, le ciel nous a favorisés...mais il en est temps... séparons-nous... partez...

ANATOLE.

Déjà?

LÉONOR.

Un plus long retard pourrait vous devenir fatal. (*A elle-même.*) Je ne sais... mais j'ai comme le pressentiment d'un malheur. (*A Anatole.*) Anatole, je vous en prie... je vous en supplie... partez... partez...

ANATOLE.

Eh bien! remettez-vous, calmez-vous, je vous obéis, je pars.

SCENE X.

LÉONOR, PAQUITA, ANATOLE.

PAQUITA, *entrant.*

Et vite, et vite, le seigneur Perez est sur mes pas.

LÉONOR.

Ciel!

ANATOLE, *lui baisant la main.*

Rassurez-vous, il viendra trop tard. (*Il court à la porte de gauche et veut vainement l'ouvrir.*) Grand Dieu!

LÉONOR.

Qu'est-ce donc?

ANATOLE.

Cette porte est fermée?

LÉONOR.

Fermée!...

PAQUITA, *indiquant la porte du fond.*

Par ici... il serait rencontré par votre père...

LÉONOR, *montrant la porte de droite.*

Ah! par là, par ma chambre, vous pourrez fuir... fermée aussi!

Perez paraît sur le seuil de la porte du fond, enveloppé dans un grand manteau; à sa vue, tous restent immobiles et consternés. Moment de silence.

SCENE XI.

LÉONOR, PEREZ, PAQUITA, ANATOLE.

PEREZ, *à Paquita.*

Sortez, Paquita! (*Elle hésite.*) Sortirez-vous?

PAQUITA.

J'obéis! (*A part.*) O mon Dieu, que va-t-il se passer?

Elle sort.

PEREZ.

Enfin!

Il ferme la porte.

LÉONOR.

Anatole, nous sommes perdus.

ANATOLE.

A la volonté du ciel!

SCENE XII.

LÉONOR, PEREZ, ANATOLE.

PEREZ.

Nous voilà seuls, nous pouvons causer librement. (*Il ôte son manteau, et tout en l'ôtant, il dit.*) Toutes les portes sont bien fermées. (*Se retournant de manière à ce que le public voie bien la paire de pistolets suspendus à sa ceinture.*) Nul ne viendra nous déranger; mais d'abord, seigneur capitaine, recevez mon salut: je vous croyais déjà parti pour cette mission dont vous avait chargé votre général; mais je vois que, scrupuleux observateur des devoirs de l'hospitalité, vous n'avez pas voulu partir sans présenter à ma fille vos hommages et vos respects d'adieu... c'est bien... *Moment de silence. Il continue après les avoir bien examinés.*) Pourtant une chose m'étonne, capitaine, c'est que vous ne m'ayez pas demandé la faveur de venir prendre congé de la senora, c'est que vous vous soyez introduit chez elle furtivement et par des chemins dérobés... à son insu sans doute... N'est-ce pas Léonor, que la visite du capitaine vous a paru franche et loyale? n'est-ce pas que vous avez cru qu'elle avait été autorisée par votre père?

LÉONOR, *à part.*

Ah! qu'il est cruel!

Elle se couvre la figure de ses deux mains et tombe sur un siége.

PEREZ.

Eh bien! seigneur français, vous ne dites rien... vous ne répondez rien... ma présence en ces lieux vous aurait-elle rendu muet?... Mais non, ce n'est pas ma vue qui te cloue la langue et te force au silence... c'est la honte! la honte, n'est-ce pas, complaisant messager du séducteur de ma fille?... Il est ton ami, n'est-ce pas, cet homme? Et confident loyal de leur tendresse, tu as voulu rassurer la senora, calmer ses inquiétudes sur le sort du blessé souffrant, car il souffre, n'est-ce pas? il doit souffrir beaucoup... je l'espère... eh bien, mon jeune capitaine, je suis bien aise de te le dire, tu as joué là un rôle infâme!

ANATOLE.

Je pardonne aux injures d'un père offensé.

PEREZ.

Tu es généreux... mais je le suis aussi, moi, généreux... car qui dit confident, dit complice, qui dit complice dit coupable, et tu devrais être déjà mort!

ANATOLE.

Vous êtes le maître... vous pouvez me tuer.

PEREZ.

Eh bien! non, je ne te tuerai pas.

LÉONOR, *à part.*

Qu'entends-je!...

PEREZ.

Je te laisserai vivre pour que tu puisses retourner auprès de ton ami, le blessé souffrant, et lui apprendre sa perte ou son salut.

ANATOLE, *à part.*

Que veut-il dire?

PEREZ.

Aprochez, Léonor. (*Elle ne bouge pas.*) Approchez, (*elle se lève*) approchez donc!

LÉONOR.

Me voilà, mon père.

PEREZ.

Vous vous rappelez sans doute ce que j'étais venu vous demander tantôt?

LÉONOR.

Oui, mon père.

PEREZ.

Eh bien! qu'avez-vous résolu? Êtes-vous disposée à m'obéir?

LÉONOR.

Eh quoi! vous exigeriez encore...

PEREZ.

M'obéirez-vous?

LÉONOR, *tombant à genoux.*

Plutôt mourir!

PEREZ, *arrachant un pistolet de sa ceinture.*

Malheureuse!

ANATOLE.

Ah! seigneur!...

PEREZ, *saisissant de la main gauche l'autre pistolet et le dirigeant sur Anatole.*

Un pas de plus, j'oublie la promesse que je t'ai faite, et je te tue. (*A Léonor.*) Léonor! le nom, le nom de l'infâme qui m'a déshonoré!

ANATOLE, *à part.*

Juste ciel!

PEREZ, *exaspéré.*

Parleras-tu!

LÉONOR.

Frappez!...

ANATOLE.

Arrêtez! je parlerai pour elle.

LÉONOR, *se relevant et à Anatole.*

Ah!

PEREZ, *à Anatole.*

Qu'as-tu dit, jeune homme? qu'as-tu dis?

LÉONOR, *suppliant, à Anatole.*

Taisez-vous, taisez-vous!

ANATOLE, *à Perez.*

Elle doit nommer son amant ou mourir?

PEREZ.

Oui.

LÉONOR, *avec larmes.*

Que je sois seule sa victime!

ANATOLE, *à Perez.*

Et si le nom de cet homme vous est révélé, elle n'aura rien à craindre de votre colère... elle vivra!

PEREZ.

Je le jure!

ANATOLE.

Eh bien!

LÉONOR.

N'achevez pas.

ANATOLE.

Eh bien, cet homme... ce coupable... il est devant vous.

PEREZ.

Eh quoi!... tu serais...

ANATOLE.

Celui dont le sang a rougi votre hache!

PEREZ.

C'est toi... toi?...

ANANOLE, *qui arrache le gant dont est couvert sa main d'acier.*

Voyez!

PEREZ.

O bonté divine! (*Pause.*) Oui, le voilà cet infâme... il est là... là sous ma main! en mon pouvoir!... et je ne suis pas encore vengé!

ANATOLE.

Voilà ma poitrine! frappe droit au cœur!

PEREZ.

Va... va, tu seras satisfait.

LÉONOR.

Grâce... grâce pour lui!

PEREZ, *laissant tomber ses pistolets, que Léonor ramasse aussitôt.*

Vaines instances... lui faire grâce à lui.. jamais!

LÉONOR.

Au secours! au secours!

PEREZ.

Cris inutiles... nul ne viendra le soustraire à mes coups.

LÉONOR, *se jetant au-devant d'Anatole*.*

Eh bien, il ne mourra pas seul!

PEREZ, *lui arrachant les pistolets qu'elle cache derrière elle.*

Arrière, femme, arrière!

ANATOLE, *à Léonor.*

Laisse-moi...

LÉONOR.

Vivre ou mourir avec toi!

PEREZ.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Il arme ses pistolets; en ce moment la porte du fond est enfoncée par le colonel qui se précipite entre les jeunes gens et Perez.

* Perez, Léonor, Anatole.

SCENE XIII.

PEREZ, LE COLONEL, LÉONOR, ANATOLE, PAQUITA, *au fond.*

LE COLONEL.

Sacredieu! ta balle me traversera le cœur avant de les frapper!

PEREZ.

O rage!... eh bien! d'autres mains que les miennes verseront son sang.

Il remet ses pistolets à sa ceinture.

LE COLONEL *.

Là... à la bonne heure! vous êtes redevenu raisonnable! car il fallait que la colère et la vengeance vous eussent troublé le cerveau pour vous porter à cette extrémité... un assassinat! fi donc!

PEREZ.

Un assassinat! oui, des ennemis aussi corrompus qu'avides viendront, après avoir pillé nos biens, nous flétrir dans nos affections les plus intimes, les plus sacrées; et nous autres pères, nous serons des assassins si nous versons le sang qui souille le nôtre! Ah! c'est que tu n'as jamais donné de sœur à ton fils, si tu ne comprends pas que le meurtre est justice, et le crime vertu, lorsque l'on venge la flétrissure de sa maison.

LE COLONEL.

C'est très-bien parlé, sacredieu!... très-bien! mais avec eux les Français ont apporté des lois qui sont faites pour les pères comme pour les autres citoyens; et ces lois défendent de se faire justice soi-même sous peine de devenir criminel d'offensé que l'on était. Voulez-vous être dans votre droit? courez chez le général... dénoncez-lui le coupable... car, je le vois, vous le connaissez maintenant... tout est découvert!

PEREZ.

Oui, et comme vous me le conseillez, je cours chez le général.

LE COLONEL, *le retenant.*

Attendez encore, sacredieu!... voyons, écoutez-moi... Si le cœur de mon fils a parlé plus haut que la consigne, ça n'en est pas moins un brave garçon, un officier distingué, un honnête homme... qu'est-ce que vous gagnerez à le faire fusiller?... de me mettre la mort dans l'ame et de détruire la santé à cette superbe enfant que vous avez là. (*Perez veut parler.*) Attendez votre tour, sacredieu, j'ai fini tout-à-l'heure! comme ennemis vous nous avez maudits... nous nous sommes battus, voilà les affaires réglées, partant quittes... mais après la bataille nous sommes redevenus pères de famille et rien de plus... nos enfans sont jeunes. et dans les jeunes cœurs il n'y a pas encore de place pour la haine... mon fils a eu le tort de dire à votre fille qu'il l'aimait... votre fille a eu le malheur d'entendre cette langue-là tout de suite... donnons-nous la main... unissons nos enfans, et tout sera réparé, sacredieu!

* Perez, le Colonel, Paquita, Léonor, Anatole.

PEREZ.

Jamais Perez l'Espagnol ne s'alliera avec une famille française.

LE COLONEL.

Comment, sacredieu, tu rejettes la demande d'un vieux soldat?

PEREZ.

Du fond de la tombe la voix de mon père s'élèverait pour me fléchir, je résisterais à la voix de mon père. Haine éternelle aux Français!

LE COLONEL.

Eh bien, ce n'est plus un Français qui te prie... ce n'est plus un soldat, c'est un père... oui, un père au désespoir (*très-ému*), un père que la fermeté abandonne tout-à-fait à l'idée de voir un pauvre enfant, sa gloire et son espérance, mourir encore plein de jours et d'avenir; et mourir fusillé... eh! n'est-ce pas assez pour toi de l'avoir mutilé?

PEREZ.

Ce n'est pas assez.

LE COLONEL.

C'est sa mort qu'il te faut?

PEREZ.

Sa mort...

LE COLONEL.

Comment, ton cœur de bronze ne s'amollira pas? Tu vois bien que je pleure, sacredieu, tu le vois bien!

ANATOLE, *courant au colonel.*

Mon père... jusqu'à présent j'ai gardé le silence... mais je serais coupable si je souffrais que vos larmes coulassent devant cet homme.

LÉONOR, *qui a couru à son père**.

Ah! ne soyez pas sans pitié.

PAQUITA, *qui supplie aussi Perez.*

Allons! un bon mouvement.

LE COLONEL, *embrassant Anatole.*

Mon fils! mon enfant chéri... ils vont te tuer!

PEREZ, *se dégageant de Léonor et de Paquita.*

Me laisserez-vous sortir?

LE COLONEL, *quittant brusquement son fils, et allant à Perez***.

Perez! Perez! arrête, ah! je t'en supplie, laisse-moi mon fils...laisse-le-moi! qu'il vive! je te le demande à genoux... oui, moi qui n'ai jamais ployé devant personne... me voilà à tes genoux... mais une bonne parole... une parole de paix, et j'oublie ta rudesse pour t'appeler mon ami et te presser sur mon cœur...

PEREZ.

Je suis inexorable... il sera fusillé.

SCENE XIV.

PAQUITA, LÉONOR, PEREZ, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *entrant.*

Eh bien, mille tonnerres! il ne le sera pas seul, seigneur Perez, car vous le serez aussi, vous, fusillé!

LÉONOR, *se jetant au cou de Perez.*

Mon père!

PAQUITA, *à part.*

Fusillé!

LE COLONEL, *qui s'est relevé aussitôt l'entrée de Jolibois.*

Qu'entends-je... qu'as-tu dit là, mon brave... qu'as-tu dit là?

JOLIBOIS.

Voilà la chose... j'étais assis sur une borne, dans la rue d'Abrantès, en face d'une jalousie derrière laquelle il me semblait voir quelque chose qui brillait... je fumais tranquillement ma pipe en cherchant à deviner si c'était l'œil luisant d'une bayadère de la Péninsule qui allumait le soldat impérial, ou le canon lustré de quelque chenapan qui me tenait en joue pour me mettre un peu à l'ombre sans que cela paraisse; il n'y avait personne autour de moi... Le galop d'un cheval vint me distraire de mes idées... je regarde... c'était un grand escogriffe de moine gris qui allait être jeté sur le pavé avec son capuchon, les quatre fers en l'air... la bête avait pris le mors aux dents... je veux lui barrer le passage... parce qu'un moine même qui est en danger... c'est un homme, voyez-vous, mon colonel... je sauverais le diable en péril, vrai comme il n'y a qu'un empereur au monde. Faut que mon mouvement effarouche la sacrée bête... elle se cabre, manque des quatre pieds, roule à terre et envoie mon capucin la tête la première contre l'angle d'une maison qui lui fait un atout au crâne large comme la bouche de Gargantua, pas plus... v'là mon robin qui fait la carpe... et votre serviteur... plus personne!... faut pourtant pas laisser un chrétien dans l'embarras... et pensant qu'il n'était qu'évanoui... je veux le mettre à son aise, je le relève... je le déshabille un peu... voyez l'instinct, aussitôt que je touche du côté de l'estomac, une espèce de grognement sort de l'intérieur de l'individu plus aux trois quarts mort, et sa grande main sèche presse un reliquaire suspendu à son cou sous sa chemise... en disant: Non... non... non... ce qui ne voulait rien dire du tout... d'abord pour moi... Eh bien, v'là ce qui s'y trouvait dans son reliquaire...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOLIBOIS.

Une pancarte en façon de pacte d'alliance, comme c'est intitulé, dont par lequel ils sont là un tas d'oiseaux qui s'engagent à faire une fricassée générale de tous les Français qui sont dans la ville.

PEREZ, *à part.*

Serait-il possible!

JOLIBOIS.

Vous allez y voir les tenans et les aboutissans. Signé José, Perez, etc., etc.

* Paquita, Perez, Léonor, le Colonel, Anatole.

** Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Anatole.

LE COLONEL, *lui prenant le papier.*

Donne donc, sacredieu, donne donc...

PEREZ, *à part.*

Je suis perdu!

LÉONOR.

Ah! mon père, qu'avez vous fait!...

PAQUITA, *à part.*

Maudit papier, va!

JOLIBOIS.

Je vous avais apporté ça tout de suite, moi, pour en faire votre affaire avec le général.

LE COLONEL, *qui a jeté les yeux sur le papier.*

Oui, c'est un pacte d'alliance signé de tous les conjurés... Ce moine, ce père José se sauvait... le général qui soupçonnait cette conspiration avait sans doute ordonné d'arrêter le révérend bénédictin... oh! la mort... la mort pour tous les signataires de ce pacte infernal!... mais quelle pensée! (*Haut.*) Jolibois...

JOLIBOIS.

Mon colonel...

LE COLONEL.

As-tu montré ce papier à quelqu'un?

JOLIBOIS.

Non, mon colonel.

LE COLONEL.

Personne ne t'a vu le prendre au père José?

JOLIBOIS.

Personne.

LE COLONEL.

Eh bien! advienne que pourra!

ANATOLE.

Mon père, quel est votre projet?

LE COLONEL.

Tu vas le savoir. (*Courant à Perez*.*) Perez, ce papier, c'est l'arrêt de ta mort.

PEREZ.

Je ne l'ignore pas.

LE COLONEL.

Eh bien! la vie de mon fils pour la tienne et celle de tous les conjurés?

LÉONOR, *à Perez.*

Ah! vous êtes sauvé!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Et vous aussi, mon lieutenant, car il acceptera la proposition.

LE COLONEL.

Dis un mot, et j'anéantis ce fatal papier.

PEREZ, *à part.*

Sa vie pour celle de tous.

LE COLONEL.

Consens-tu?

PEREZ.

Eh bien!...

* Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Jolibois, Anatole.

PAQUITA.

Il est homme à dire non.

LE COLONEL.

Réponds donc! Consens-tu?

PEREZ.

Oui!

ANATOLE, *arrêtant le colonel qui va déchirer le papier.*

Et moi, je n'y consens pas.

LE COLONEL.

Insensé! tu veux donc être fusillé?

JOLIBOIS.

En voilà une idée!

LE COLONEL.

Veux-tu mourir?

ANATOLE.

Plutôt la mort que votre déshonneur!

LE COLONEL.

Mon déshonneur!

ANATOLE.

Oui, votre déshonneur! Tôt ou tard on saurait à quel prix vous auriez racheté ma vie; tôt ou tard chefs et soldats diraient de vous : Pour sauver son fils, ils nous a trahis, livrés au poignard des assassins! C'est un lâche! Et je consentirais pour vous et pour moi à cet excès de honte! Mon père, mon noble père, illustré dans vingt batailles, serait exposé à baisser le regard et à rougir devant ses frères d'armes! Jamais! Jamais! Vous êtes père; mais vous êtes un des principaux chefs de ces Français confiés par l'empereur à votre garde, et que d'infâmes conspirateurs ont voués à la mort. Faites votre devoir, dénoncez-les ces infâmes, livrez-les tous à la justice; vous y perdrez votre fils, votre fils chéri; mais vous y gagnerez, non l'estime et le respect qui vous sont déjà dus, mais l'immortalité d'un beau nom; et cela vaut bien un fils, mon père, cela vaut bien un fils!

LE COLONEL, *vivement ému.*

Anatole! mon enfant!... (*Essuyant ses larmes et avec résignation.*) Perez, courons chez le général, toi pour demander la tête de mon fils! moi, pour demander la tienne!

PEREZ.

Je te suis.

LÉONOR, *se jetant toute en larmes au cou de son père.*

Mon père! mon père! je ne vous reverrai plus!

PEREZ.

Le peuple est là pour défendre ceux qui se sont dévoués pour lui!

LE COLONEL.

Chez le général!

PEREZ.

Chez le général!

Tableau général. — FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle d'armes du palais occupé par le général en chef. Une porte à droite de l'acteur, une autre à doubles battans ouvrant au fond et servant d'entrée principale; au-dessus de deux faisceaux d'armures flottent les drapeaux conquis sur les Espagnols à la prise de Tarragone.

SCENE PREMIERE.

UN VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, ANATOLE, AUTRES GRENADIERS.

Au lever du rideau, Anatole est endormi dans un fauteuil à gauche de l'acteur; Jolibois et ses camarades le contemplent en silence.

JOLIBOIS, *à ses camarades, en leur montrant Anatole.*

Regardez-moi un peu cet air calme et tranquille; ne dort-il pas là d'aussi bon cœur que si le conseil de guerre l'avait acquitté?

LE VIEUX GRENADIER.

Eh ben! vrai, ça me passe, moi! Oui, je suis un vieux troupier, j'ai bravé la mort cinquante fois pour une, et si j'étais à sa place, j'avoue que je n'aurais pas ce courage et ce sang-froid-là!

JOLIBOIS.

Ah! dam! il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une ame aussi bien trempée que celle de ce brave jeune homme; et pour preuve (*montrant la porte de droite*), ouvrez cette porte, descendez sous cette salle d'armes, entrez dans le caveau où est le seigneur Perez, qu'ils ont aussi condamné à être fusillé demain matin, au point du jour, et vous verrez s'il dort tranquillement comme ça, lui. Cré coquin! j'étais là quand on le liait et le garrottait par mesure de précaution; et il m'a fait voir une drôle de comédie, allez! Il trépignait, il se tordait, il faisait des grimaces comme s'il avait avalé le diable, et que la queue lui soit restée dans les dents.

LE VIEUX GRENADIER.

Ah çà! au fait, pourquoi-t-est-ce qu'on ne les a pas enfermés dans les prisons de la ville, lui et ce trembleur de barbier, ce Jeppo, qui a l'air d'un conspirateur comme moi d'un cerf-volant?

JOLIBOIS.

Mais si on les avait menés dans les prisons de la ville, les autres gredins, leurs complices, qui se sont soustraits pour le moment à nos recherches, auraient bien pu soulever le peuple et venir les délivrer; tandis qu'ici, dans cette partie du palais du général en chef, il n'y a pas mèche. Il faudrait des malins autrement ficelés que les épiciers de Tarragone pour oser faire de la gymnastique face à face avec nous. Oh! que ça me ferait du bien d'en tapoter une douzaine de douzaines avec la lame de mon briquet pour soulager mon cœur! (*Il s'approche d'Anatole.*) Je les enverrais devant toi préparer les logemens là-bas. Pauvre jeune homme! (*S'éloignant tout-à-coup de lui et s'adressant à ses camarades.*) Ah çà! mais à propos, vous vous êtes bien rappelés que votre ancien lieutenant n'a pas obtenu seulement la faveur d'être gardé par vous; que c'est encore vous qui, demain matin... Vos armes sont en bon état? vous ne le manquerez pas? (*Tous se taisent.*) D'ailleurs je serai là aussi, moi.

LE VIEUX GRENADIER.

Toi!

JOLIBOIS.

Il m'a demandé d'en être, et je le lui ai promis. Oui, capitaine, que je lui ai dit en lui serrant la main, j'y serai, comptez sur moi! c'est le dernier service à vous rendre, soyez tranquille, je ne vous ferai pas souffrir.

LE VIEUX GRENADIER, *ému.*

Mais, nom d'un p'tit bonhomme! est-ce qu'il n'y a pas du tout d'espoir?

JOLIBOIS.

Le général est trop dur à cuire pour ça; et pourtant il n'aurait qu'un mot à dire pour sauver le capitaine. Mais non, il est sans pitié; il n'a seulement pas voulu voir le colonel. Pauvre cher homme! il ne s'est pas découragé : il y est encore retourné; mais, voyez-vous, c'est peine perdue, il n'aura pas été plus heureux que la première fois!

LE VIEUX GRENADIER.

Je l'entends; le voilà!

SCENE II.

LE VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *au colonel entrant du fond.*

Eh bien! mon colonel?

LE COLONEL.

Plaignez-moi, mes amis, plaignez-moi; je n'ai plus de fils.

ANATOLE, *se réveillant.*

Mon père! mon père!

LE COLONEL.

Anatole! mon enfant!

Il l'embrasse.

JOLIBOIS, *à ses camarades.*

Laissons-les seuls. (*Il regarde Anatole avant de partir.*) Mon pauvre petit lieutenant! (*Au vieux grenadier.*) Et dire que c'est pour les beaux yeux

d'une femme. Vois-tu, l'amour, au jour d'aujourd'hui, je l'exècre, je le foule aux pieds. Canaille d'amour, va !

Il sort avec ses camarades.

SCENE III.

LE COLONEL, ANATOLE.

ANATOLE.

Bon père, c'est vous que je revois, que j'embrasse.

LE COLONEL, *à part.*

Voyons, sacredieu, voyons, remettons-nous, et cachons-lui le plus long-temps possible l'affreuse vérité.

ANATOLE.

Mon père, pourquoi cet abattement, cette tristesse ? Vous ne l'avez pas oublié, mes juges m'ont recommandé à la clémence du général, et le général ne sera pas sans pitié pour moi. Oui, j'aurai ma grâce, mon père, j'aurai ma grâce. Il y a quelques instans encore, je ne pensais pas ainsi ; mais maintenant tout me dit que votre fils ne vous sera pas enlevé. Oui, je ne sais ; mais, pour moi, ce n'est pas un simple pressentiment, c'est comme une certitude.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu, il me fend le cœur !

ANATOLE.

Tenez, là, tout-à-l'heure, je m'étais endormi... eh bien ! dans mon sommeil, j'ai vu le général... oui, il était troublé, agité ; il murmurait mon nom, il vous a appelé, vous avez paru ; il vous a dit : Ton fils te sera rendu ! ton fils vivra !

LE COLONEL.

Anatole !

ANATOLE.

Mon père !

LE COLONEL.

La mort te ferait-elle donc peur ?

ANATOLE.

Peur ! Ah ! mon père, vous ne pensez pas ce que vous dites... qu'elle arrive, la mort, et je saurai l'affronter sans pâlir... Mais loin de nous toute idée de malheur et de deuil... Oui, oui, croyez-moi, mon père, croyez-moi, bientôt, dans un instant, tout-à-l'heure peut-être, le général va vous faire appeler, et il vous rendra votre enfant.

LE COLONEL.

Mais je viens... je viens de chez le général... et tu le vois, tu le vois... je pleure.

ANATOLE.

Ah !

LE COLONEL.

Il a été inexorable.

ANATOLE.

Malheureux père !

LE COLONEL.

Je ne voulais pas te dire ça tout de suite, mais mon cœur s'est brisé, et je n'ai pu te cacher plus long-temps la vérité.

ANATOLE.

Eh bien ! je mourrai, mon père ; je vous l'ai dit, je vous le répète, la mort ne me fait pas peur... Mourir ! qu'est-ce donc après tout ? C'est la chance de tous les jours qui m'arrive aujourd'hui ! douze balles au lieu d'une, qu'importe ! mon père ne sera pas déshonoré pour cela... je n'aurai pas laissé une tache sur sa vie noble et glorieuse ; l'honneur est sauf ? Mon père, allons, allons, n'affaiblissez pas mon cœur par trop de tendresse ; songez que je dois à tous l'exemple du courage, et qu'il faut que je tombe digne de vous.

LE COLONEL, *essuyant ses larmes.*

Oui, oui, tu as raison, pas de faiblesse ; après tout, sacredieu, se quitter un instant plus tôt, un instant plus tard... et puis on dit que là-haut on se retrouve, et si je ne t'y rejoins pas aussi vite que je le désire, c'est que les boulets et les balles de l'ennemi y mettront de la mauvaise volonté.

SCENE IV.

JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *accourant du fond.*

Colonel ! entendez-vous le tocsin ?

On entend sonner le tocsin dans le lointain.

LE COLONEL.

Le tocsin !

JOLIBOIS.

Il sonne à toutes les églises de la ville ; et puis on entend des cris, des clameurs... je gage que ce sont les complices de cet enragé de Perez qui soulèvent le peuple et organisent une révolte générale.

SCENE V.

JOLIBOIS, LE COLONEL, L'AIDE DE CAMP, ANATOLE, GRENADIERS *de service.*

L'AIDE DE CAMP, *entrant du fond, l'épée à la main.*

Aux armes, colonel ! aux armes, on nous attaque de toutes parts.

LE COLONEL.

Sacredieu ! courons ! aux armes, camarades, aux armes !

TOUS.

Aux armes !

ANATOLE*.

Mon père, mes amis, emmenez-moi... que je combatte avec vous, que je me fasse tuer, que je meure en soldat, en Français, sur un champ de bataille... Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, emmenez-moi, emmenez-moi !

LE COLONEL.

Anatole, mon fils, ce que tu demandes est impossible, le devoir le défend : mais va, va, je me battrai pour nous deux... Aux armes, grenadiers ! aux armes !

LES GRENADIERS.

Aux armes !

Ils sortent tous, et les portes se referment sur Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, l'Aide de camp.

SCENE VI.

ANATOLE, *seul.*

Seul! enfermé, captif! quand mes frères combattent! Oh! malheur! malheur! (*On entend la fusillade et le canon.*) Mon Dieu! mon Dieu, fais que les Français triomphent! fais que dans ma prison je puisse au moins répéter avec eux ce cri de victoire : Vive l'empereur! vive l'empereur!

VOIX, *au dehors.*

Vivà Fernando! vivà Fernando!

ANATOLE.

Qu'entends-je! les Espagnols l'emporteraient-ils?... serions-nous déjà vaincus? (*Nouvelle fusillade, nouveaux coups de canon.*) O boulets et mitraille, frappez sur ces murs, frappez! qu'ils tombent! qu'ils s'écroulent!... que je puisse m'échapper, rejoindre mes grenadiers, me mettre à leur tête et leur dire : En avant! en avant! c'est votre ancien lieutenant, c'est l'élève de Saint-Cyr, qui veut vaincre ou mourir avec vous!... Mais rien, plus rien! ce bruit... ces pas précipités... on marche de ce côté... (*il désigne la porte de droite*) des Espagnols peut-être?... Ah! je leur vendrai cher ma vie.

Il arrache une épée à l'un des faisceaux d'armes ; pendant ce temps la porte de droite tombe en éclats, et Perez accourt les vêtemens en désordre et des liens rompus flottans encore à ses bras.

SCENE VII.

ANATOLE, PEREZ.

PEREZ.

Aux armes! aux armes!

ANATOLE.

Lui!

PEREZ.

Je suis libre! j'ai pu les briser ces liens odieux qui me retenaient captif; j'ai pu me frayer un passage jusqu'ici... Oh! mais, point de retard, courons, courons au secours de mes frères.

ANATOLE.

Vain espoir!

PEREZ.

Qui a dit cela? (*Apercevant là seulement Anatole et le reconnaissant.*) Ciel! toi!

ANATOLE.

Oui, moi qui voudrais comme toi combattre avec mes frères, et qui comme toi ne peux sortir d'ici.

PEREZ.

Oh! mais j'en sortirai, moi; ces portes, je les briserai.

ANATOLE.

Oui, peut-être, je t'aiderai.

PEREZ, *qui a vainement tenté de faire céder les portes du fond.*

Inutiles efforts! (*Nouvelle détonation.*) O rage! ô fureur! ne pouvoir combattre, ne pouvoir verser le sang des Français!... Oh! mais, que dis-je?... (*A Anatole.*) Capitaine, Espagnols et Français vident la querelle là-bas; nous ici, nous bornerons-nous à former des vœux, toi pour Napoléon, moi pour Ferdinand? Non, non, que la lutte ici soit entre nous comme elle est là-bas entre eux... la France, c'est toi; l'Espagne, c'est moi... combattons, combattons à mort.

ANATOLE.

Perez, écoutez-moi.

PEREZ, *qui a arraché une épée de l'un des faisceaux d'armes.*

Ta vie ou la mienne!

ANATOLE.

Dans le combat, dans la mêlée, je ne connaîtrais pas le père de Léonor; je pourrais le frapper... mais ici, il m'est sacré!

PEREZ.

Que le père disparaisse à tes yeux comme l'amant disparaît aux miens... plus de querelle de famille, plus de vengeance; c'est la lutte entre deux peuples ennemis ; c'est la guerre, la guerre franche et loyale... Allons défends-toi, défends-toi...

ANATOLE.

Jamais!

PEREZ.

Défends-toi donc, lâche!

ANATOLE.

Lâche! tu as dit lâche! oh! je te ferai voir si l'élève de Saint-Cyr est un lâche*.

PEREZ.

Ah! j'aurai donc aussi ma part de la victoire!

Ils se battent avec acharnement, mais bientôt l'épée d'Anatole est brisée et Perez va lui plonger la sienne dans le cœur, quand il est arrêté par Jolibois qui entre suivi de plusieurs grenadiers.

JOLIBOIS.

Misérable!

Les grenadiers entourent Perez et le désarment.

PEREZ, *avec rage.*

Enfer!

SCENE VIII.

PEREZ, *entouré de grenadiers*, JOLIBOIS, ANATOLE.

JOLIBOIS.

Capitaine, nous venons vous chercher pour combattre avec nous.

ANATOLE.

Qu'entends-je !

JOLIBOIS.

Le colonel et tous ses officiers ont sollicité le général de vous accorder la faveur de mourir les armes à la main.

ANATOLE, *avec joie.*

Et il a consenti?

JOLIBOIS, *prenant une épée des mains d'un grenadier.*

Voilà votre épée.

ANATOLE, *saisissant son épée.*

Oh! donne, donne.

JOLIBOIS, *à part.*

Quant à toi, vieil hibou, qui étais sorti de ton nid pour venir faire rendre l'ame à mon capitaine, tu peux dire ton *Pater noster*... (*Aux grenadiers.*) Mort, mort à lui!

ANATOLE, *s'avançant.*

Arrêtez**!

JOLIBOIS.

Laissez-nous, capitaine, laissez-nous le tuer.

ANATOLE.

Le tuer! l'assassiner! arrière, malheureux, arrière!

Jolibois et les grenadiers s'éloignent de Perez.

ANATOLE, *à Perez.*

Perez, je vais aller mourir avec les Français. (*Arrachant un sabre des mains d'un grenadier et le lui donnant.*) Toi, va mourir avec les Espagnols.

* Perez, Anatole.

** Perez, Anatole, Jolibois.

PÉREZ.

Merci! merci!

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Passage, grenadiers, passage à cet homme!

JOLIBOIS.

C'est dit, capitaine.

Lui et ses camarades laissent le chemin libre à Peres.

PÉREZ.

Espagnols! Espagnols! attendez-moi, j'accours dans vos rangs pour défendre nos droits et notre liberté.

Il sort.

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Et maintenant, mes amis, au combat! au combat!

TOUS.

Au combat!

Ils sortent.

SCENE IX.

JEPPO, *seul, se montrant à moitié derrière un des panneaux de la porte brisée par Peres.*

Oui, au combat! au combat! allez, allez! grand bien vous fasse! (*Venant en scène.*) Moi, pendant qu'ils sont à s'égorger les uns les autres, je vais un peu me remettre ici du mauvais sang que j'ai fait dans ce maudit cachot où l'on nous avait enfermés... Tudieu! quand j'y pense... quel homme que ce Peres? des liens, des portes le gênent, pan! pan! des pieds, de la tête! j'en suais sang et eau, j'en avais une courbature à le regarder faire... il n'en avait pas assez, il lui faut des plaies et des bosses... (*Fusillade.*) En veux-tu? en voilà! à ton aise, mon brave homme, et par la savonnette de mon père, j'aime mieux que tu t'en donnes le plaisir que moi.

CRIS *divers en dehors.*

Au secours! aux armes! aux armes! au feu!

JEPPO.

Ah! mon doux Jésus! quelle bagare! c'est le sac de la ville qui recommence... et j'irais me jeter au milieu de ce chaos-là! mais je serais moulu, pilé, broyé, haché... merci! ce n'est pas mon genre.

VOIX, *au dehors.*

Viva Fernando! viva Fernando!

JEPPO.

Viva Fernando! nous sommes les plus forts, nous sommes vainqueurs... Eh! mais je ne me trompe pas, on accourt de ce côté... ah! sainte Cothurne, patronne de ma mère, ayez pitié de moi, je crois qu'ils viennent me chercher.

SCENE X.

JEPPO, LÉONOR, UN HOMME DU PEUPLE, DEUX MOINES, AUTRES GENS DU PEUPLE.

LÉONOR, *accourant.*

Mon père! mon père! sauvez mon père, brisez ses chaînes!

JEPPO.

C'est fait, senora, c'est fait, il est libre.

LÉONOR.

Libre!

JEPPO.

Il a pris sa volée, et je suis sûr qu'il se bat à l'heure qu'il est comme s'il était payé pour ça.

LÉONOR.

Qui donc a brisé ses fers?

JEPPO.

Lui, lui tout seul! (*à voix basse*) et il a trouvé ici le jeune capitaine.

LÉONOR.

Ciel!

JEPPO.

Qui l'a couvert de son corps et qui lui a donné une arme pour se défendre.

LÉONOR.

Tu as vu cela?

JEPPO.

Comme je vous vois, j'étais là... (*à part*) derrière cette porte.

LÉONOR*.

O mon Dieu! vous m'avez exaucée et je puis sans honte faire des vœux pour le sauveur de mon père!

JEPPO, *aux hommes du peuple.*

Mais puisque vous voilà, mes amis, comment vont les affaires? Nous sommes donc les plus forts?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français sont battus sur tous les points; poursuivis de toutes parts, ils courent en désordre se réfugier dans la citadelle.

SCENE XI.

JEPPO, UN MOINE, L'HOMME DU PEUPLE, LÉONOR, MOINES, GENS DU PEUPLE.

LE MOINE.

Trahison! mes amis, trahison!

L'HOMME DU PEUPLE.

Trahison!

LE MOINE.

Oui, d'indignes Espagnols, des parjures... les infâmes Josephinos se sont tournés avec les vaincus contre nous et la victoire va nous échapper.

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons! aide aux vrais Espagnols!

JEPPO**.

Oui, oui, courez! ne perdez pas un instant.

L'HOMME DU PEUPLE.

Et ne viens-tu pas?

JEPPO.

J'en meurs d'envie, mon brave; mais je ne peux pas laisser la senora seule ici.

L'HOMME DU PEUPLE.

Quand les hommes se battent, les femmes se gardent bien toutes seules.

JEPPO.

Mais...

L'HOMME DU PEUPLE, *le prenant au collet.*

Tu viendras de gré ou de force.

JEPPO.

C'est qu'il croit que j'ai peur. Senora***, je vous quitte pour la défense de la patrie... (*A voix basse.*) mais au premier détour de rue, je les plante là pour venir vous tenir compagnie

TOUS.

Marchons!

JEPPO.

Marchons!

L'HOMME DU PEUPLE.

Et mort aux traîtres!

Ils vont pour sortir; mais ils sont retenus par l'arrivée de Peres qui entre mortellement blessé.

* Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.
** Le Moine, Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.
*** Le Moine, l'Homme du peuple, Jeppo, Léonor.

SCENE XII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, MOINES, GENS DU PEUPLE.

PEREZ.

Tout est perdu!

LÉONOR.

O mon père!

PEREZ.

Les Français l'emportent!

Il se soutient à peine.

LÉONOR.

Vous êtes blessé?

PEREZ, *sourdement.*

Blessé à mort, grâce au ciel!

LÉONOR.

Oh! non, non, le ciel ne l'aurait pas permis... (*Perez chancelle et tombe.*) Mes amis, du secours à mon père!

PEREZ, *la tête tombant sur sa poitrine.*

C'est inutile. (*Il relève sa tête par un mouvement convulsif.*) Si encore c'était une balle française qui m'eût frappé! mais non! c'est le poignard d'un assassin, d'un lâche Espagnol!

TOUS.

Un Espagnol!

PEREZ.

Oui, si l'on peut donner ce nom à l'un de ces infâmes qui nous ont lâchement vendus. Nous tenions la victoire, ils nous l'ont arrachée... mais j'ai aussi moi-même arraché la vie à l'un d'eux, à mon assassin! oui, la tête fendue par mon sabre, il est tombé devant moi sur ses deux genoux, comme un lâche, et je lui ai jeté à la face le sang qui jaillissait de ma blessure, et je l'ai vu se ployer dans la boue... et je lui ai pressé du pied sa poitrine... et je lui ai crié pour prière pendant son agonie: Maudits, maudits les traîtres, la boue à leur cadavre, et leur ame à l'enfer!

Tout en disant cela, il se traîne sur le devant de l'avant-scène à droite de l'acteur, où il retombe épuisé.

SCENE XIII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO *et* L'HOMME DU PEUPLE; *un peu derrière*, LE GÉNÉRAL, JOLIBOIS, GRENADIERS FRANÇAIS, MOINES *et* GENS DU PEUPLE, SOLDATS, *avec des torches; puis* LE COLONEL.

LES FRANÇAIS, *entrant**.

Victoire! victoire!

JOLIBOIS.

Les gredins! a-t-il fallu en descendre! il en sortait de dessous tous les pavés!

LE GÉNÉRAL.

Les rebelles ont payé cher leur audacieuse tentative.

PEREZ, *se soulevant.*

Rebelles! ceux qui veulent chasser l'étranger de chez eux!

LÉONOR.

Taisez vous, mon père!

LE COLONEL, *entrant.*

Mon fils, mon fils! a-t-on vu mon fils?

* Le Moine, Perez, Léonor, Jeppo, l'Homme du peuple; *un peu derrière*, le Général, le Colonel, Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Dans la mêlée, au plus fort du carnage, je l'ai vu deux fois à la tête de son ancienne compagnie, faisant des prodiges de valeur.

JOLIBOIS.

J'étais à ses côtés, au moment où nous cherchions à enlever ces deux pièces de quatre qui nous mitraillaiént dans la rue de Tolède; mais une volée de boulets a fait une trouée dans nos rangs, et je ne l'ai plus aperçu; il n'était plus là! je l'ai cherché, je l'ai appelé... personne ne m'a répondu!

LE COLONEL.

Ah! sacredieu! sacredieu, il a été tué!... Eh bien, du moins sa mort sera celle d'un soldat!... je pleurerai son trépas, mais j'en serai fier et glorieux!

ANATOLE, *paraissant sur le seuil de la porte du fond.*

Hélas, mon père, la mort n'a pas voulu de moi.

SCENE XIV.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, *en arrière avec les Espagnols;* LE GÉNÉRAL, ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS, LE VIEUX GRENADIER, AUTRES GRENADIERS.

LE COLONEL.

Lui!

ANATOLE, *qui s'est approché du colonel.*

Et pourtant, mon père, pourtant, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été tué; demandez à tous ceux qui m'entouraient, demandez-leur... ils vous diront que votre fils n'a pas fui le danger; mais je ne devais tomber que frappé par une balle fondue dans un conseil de guerre. (*Allant au général.*) Général, voilà l'épée que vous m'aviez fait rendre.

LE GÉNÉRAL.

Gardez-la, capitaine.

LE COLONEL.

Eh quoi! mon général...

LE GÉNÉRAL.

Votre fils est libre; la mitraille ennemie a respecté ses jours... il a sa grâce!

JOLIBOIS, *et* TOUS.

Vive le général!

PEREZ, *soulevant la tête.*

Français! (*Tous les regards se dirigent sur lui; continuant.*) Français! vous triomphez; les Espagnols ont voulu subir votre joug... les lâches! eh bien! que ce joug soit pour eux un joug de fer... qu'il les écrase, et que de là-haut où Dieu m'appelle, j'entende leurs cris de rage et de désespoir! Oh! je meurs!

Il expire.

LÉONOR.

Mon père... mort! mort!

ANATOLE, *voulant s'élancer vers Léonor.*

Léonor!

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Respecte sa douleur; plus tard tu lui diras que ton père la nommera sa fille.

LE GÉNÉRAL.

Soldats! deux fois vous avez conquis Tarragone, deux fois vous avez bien mérité de l'empereur!

TOUS.

Vive l'empereur! vive la France!

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, no 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE VII.

MARCEL,

OU

L'INTÉRIEUR D'UN MÉNAGE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Hippolyte Auger,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 7 FÉVRIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MARCEL GAUTHIER, dessinateur en broderies (24 ans, 1er rôle.)	M. A. Lafférierre.	Mme ALLARD, cousine de Caroline.	Mlle Léontine.
GAUTHIER, vieillard, père de Marcel.	M. Montigny.	M. DE FRANCMESNIL, homme du monde	M. Anatole Gras.
CAROLINE, femme de Marcel.	Mme Gauthier.	Mme DE FRANCMESNIL, femme élégante.	Mlle Stéphanie.
NINA, petite lingère en chambre.	Mlle Pauline.	GERVAIS, ouvrier, cousin et prétendu de Nina.	M. Raymond.

La scène est à Paris, en 1837.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre qui sert d'atelier. Porte au fond; à droite du spectateur une commode sur laquelle on voit quelques tasses. Dans l'angle, du même côté, un petit comptoir derrière lequel se trouvent des cartons. A gauche une porte de chambre à coucher. Dans l'angle une fenêtre; entre cette porte et cette fenêtre, un miroir; du même côté, sur le premier plan, une table sur laquelle sont des dessins de broderie; chaises dans la chambre. On voit ce qui tient aux habitudes de la vie, à l'intérieur d'un ménage.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, GAUTHIER.

Au lever du rideau, Marcel est assis près de la table, le regard fixe, dans l'attitude d'un homme absorbé par la réflexion. Gauthier se trouve au fond, appuyé contre le comptoir.

GAUTHIER.

Je n'y comprends rien; le voilà tout pensif... Marcel!...

MARCEL, *réfléchissant.*

Que peut-elle faire? où est-elle allée?...

GAUTHIER.

Marcel!... il ne m'entend pas... Marcel!

MARCEL, *revenant à lui.*

Ah! c'est vous, mon père?... vous étiez là?

GAUTHIER.

Tu l'as donc oublié? Il y a plus d'une heure que je t'examine; tu n'as pas fait un mouvement,

pas dessiné une fleur, pas donné un coup de crayon... A quoi penses-tu?

MARCEL.

A quoi je pense, mon père?... je pense au dessin d'une broderie nouvelle, pour une femme riche, qui l'a demandé à la lingère d'en bas.

GAUTHIER.

Ah! et voilà pourquoi tu restes comme une statue, en marmottant des paroles sans suite.

MARCEL, *effrayé*.

J'ai parlé?

GAUTHIER.

Oui, tu as parlé de ta femme.

MARCEL.

De Caroline?... n'est-ce pas tout naturel?

GAUTHIER.

Non, ce n'est pas naturel d'en parler comme ça.

MARCEL.

Je ne comprends pas... qu'ai-je dit?

GAUTHIER.

Tu n'as rien dit, c'est le mal; après cinq ans de mariage, on ne parle plus de sa femme sans rien dire, à moins qu'il n'y ait des raisons pour cela. Moi, il y a déjà long-temps que je remets à te dire quelque chose, et ma foi, puisque nous sommes seuls, je profite de l'occasion.

MARCEL.

Silence, on vient.

Il écoute.

GAUTHIER.

Non, non, on ne vient pas... Il y a deux heures qu'elle est dehors, il n'y a pas de raison pour qu'elle rentre de sitôt... je vais me soulager du poids que j'ai là... D'abord, où est-elle ta femme, en ce moment?

MARCEL.

Elle est sortie...

GAUTHIER.

Corbleu! je le sais bien; après?

MARCEL.

Elle est auprès de la petite lingère, Nina, notre voisine, vous savez... Je me le rappelle à présent, elle m'a dit que Nina avait un ouvrage fort pressé et qu'elle irait l'aider.

GAUTHIER.

Ta femme, travailler?... je n'en crois rien; si jamais elle touche une aiguille, c'est un prétexte qui cache quelque mystère: c'est bien la femme la plus cachotière qui soit sous le ciel, et pour percer la nuit dont elle entoure ses moindres actions, il faudrait un esprit plus fin que le nôtre.

MARCEL.

Mais, mon père, je ne sais pas pourquoi vous accusez toujours Caroline.

GAUTHIER.

C'est vrai, c'est toi seul que je devrais accuser... Voyons, ai-je tort aujourd'hui? es-tu heureux de ce mariage? Autrefois, je pouvais être fier de toi, Marcel; tu étais un gentil garçon, frais, rosé, soigné; tu aimais la lecture, tu cherchais à t'instruire, à orner ton esprit, à polir ton langage; et quand je te voyais passer, j'éprouvais tant de bonheur que les larmes m'en venaient aux yeux; je me disais: Voilà mon fils, je lui ai donné une bonne éducation, il en a profité... Mais une folle passion est venue tout déranger, ta tranquillité et la mienne, malgré les conseils de l'expérience et de la sagesse... oui, de la sagesse, je ne suis pas vieux et pauvre pour rien. Je t'ai dit tout ce que la raison pouvait souffler à ma langue, l'amour l'a emporté! tu as épousé... ta femme; et maintenant tu sembles, à vingt-quatre ans, plus souffrant que ton vieux père, plus près de la tombe peut-être; aujourd'hui, c'est de la pitié que j'éprouve en te voyant: les larmes qui mouillent mes yeux retombent sur mon cœur... Allons, mon enfant, je sais bien que mes reproches sont inutiles. Tu l'aimes beaucoup ta femme, n'est-ce pas?

MARCEL.

Oui, mon père, j'aime Caroline, je l'aime toujours avec passion; penseriez-vous qu'elle ne fût plus digne d'avoir toute ma tendresse?

GAUTHIER.

Je ne dis pas cela... mais, Marcel, dans un mariage d'amour, il n'y a de durable que l'amour, et l'amour passe vite; il y a toujours du malheur, parce que des deux personnes l'une aime plus que l'autre et plus long-temps que l'autre...

MARCEL.

Oui, sans doute, en général; cependant...

GAUTHIER.

C'est dans ton cœur que la passion dure, et depuis deux ans tu te débats en vain contre ce sentiment: il te tue.

MARCEL.

Mais où voulez-vous en venir?... pourquoi le tairais-je?...

GAUTHIER.

Caroline est sortie, chaque jour elle sort; tu souffres de ses absences, tu négliges tes affaires pour la suivre de ton regard; tu rentres sans forces, abattu; et tu ne trouves dans ton ménage que le chagrin et peut-être la misère.

MARCEL.

Il y a beaucoup d'exagération dans ce que vous dites.

GAUTHIER.

Il y a huit jours, tu niais tout; à présent tu avoues forcément une partie de la vérité, bientôt... Tiens, veux-tu que je te fasse part de mes observations?... Eh bien! j'ai cru remarquer que ta femme t'a brouillé avec Mme Allard, sa cousine, son amie, sa confidente, et cela tout exprès pour avoir le prétexte d'aller seule chez elle!

MARCEL.

Quelle idée!

GAUTHIER.

Moi, je ne peux pas la souffrir cette madame Allard, légère, étourdie...

MARCEL.

Mais je vais quelquefois la voir, elle vient également ici; nous ne sommes pas ce qu'on appelle brouillés.

GAUTHIER.

Et quand l'as-tu trouvée en défaut pour jus-

tifier ta femme, pour donner quelque bonne raison aux choses les plus bizarres? On arrive chez elle croyant y trouver Caroline : « Où donc est Caroline? — Elle ne fait que de sortir. — Ah! » Une autre fois: « Avez-vous rencontré Caroline sur l'escalier, monsieur... Gauthier?.... ou bien toi, Marcel? » Moi, je gagerais que ces deux femmes s'entendent...

MARCEL.

Pourquoi?... Parlez, mon père, pourquoi s'entendraient-elles?... pour me tromper?

GAUTHIER.

On a vu de ces choses-là... Les femmes sont si coquettes!

MARCEL.

Mon père, encore une fois, vous accusez Caroline... parlez, vous ne pouvez pas me laisser dans cette incertitude.

GAUTHIER.

N'as-tu pas remarqué quelque changement dans la conduite de ta femme?...

MARCEL.

C'est vrai, depuis deux ans... plus peut-être... tenez, mon père, six mois après la naissance de notre dernier enfant... oui, depuis cette époque, ma femme n'est plus la même. Mais je ne l'accuse pas, moi, qui en ai le droit, et vous... Enfin pourquoi toujours éveiller ainsi ma prudence?

GAUTHIER.

Pourquoi?... Dieu le sait pourquoi!... Écoute-moi, Marcel, tu aimes ta femme, oh! je sais ce que c'est... et moi aussi j'ai aimé la mienne... ta mère, ta pauvre mère... Écoute, mon fils... elle était belle... pardonne-moi ce que je vais t'apprendre... il arrive un âge où nos enfans ont presque le droit de nous juger : nous devrions le savoir et ne l'oublier jamais... ta mère était belle, charmante, et... tu marchais à peine... Un jour sa conduite me devint suspecte, je fus jaloux, tourmenté, comme tu l'es en ce moment... j'observai, et j'acquis bientôt la certitude affreuse... oui, j'étais trahi... je surpris ma femme avec son séducteur... je le tuai.

MARCEL, *avec effroi.*

Vous l'avez tué!

GAUTHIER.

Oui : c'était un de ces hommes élégans qui se croient tout permis. Je l'ai tué. Après cette action, j'appris à connaître ta mère... personne ne s'était trouvé là, près d'elle, pour l'éclairer sur ses devoirs, pour la sauver; tout le monde l'avait aidée à se perdre, et moi-même, par faiblesse, par amour... me comprends-tu maintenant? Vois-tu pourquoi je m'inquiète... Ah! le temps marche vite, et ne change pas grand' chose.

MARCEL.

Ainsi vous pensez que Caroline me trahit?...

GAUTHIER.

Je le crains... Si j'avais une certitude, ce n'est pas à toi que je parlerais, c'est à elle... et c'est dans son intérêt que je veille... tu comprends?

MARCEL.

Oui, mon père... (*A part.*) Il ne sait rien. (*Haut.*) Mais nous sommes souvent injustes dans nos soupçons... Attendez, vous allez voir rentrer ma femme, bien gaie, elle vous dira où elle a passé son temps... Oh! je gage qu'elle est chez Nina.

GAUTHIER.

Eh bien! veux-tu que j'aille la chercher?

MARCEL, *vivement.*

Oui, oui, vous donnerez pour prétexte que j'ai besoin d'aller chez Mme Dufour, pour de l'ouvrage... c'est une lingère qui demeure loin d'ici, et je ne veux pas laisser la maison seule.

GAUTHIER.

A merveille.

MARCEL.

Ne causez pas, ne soyez pas trop long-temps, mon père.

GAUTHIER.

Non, je vais et je reviens... (*A part.*) Pauvre garçon!

Il va pour sortir.

SCENE II.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Bonjour, monsieur Marcel... bonjour, monsieur Gauthier; ma cousine Nina n'est pas chez vous? Tiens!... elle n'est pas dans sa chambre non plus.

Étonnement de Marcel.

GAUTHIER.

Elle n'est pas dans sa chambre?...

GERVAIS.

J'ai frappé, elle ne m'a pas répondu; j'ai appelé, rien!

MARCEL.

C'est que vous allez souvent la déranger, Gervais, vous l'empêchez de travailler.

GERVAIS.

Dam! je viens lui faire la cour... je l'aime, sa mère veut bien que je l'épouse, et quoiqu'elle dise toujours que je suis trop jeune... Ah! la petite rusée, elle est capable de n'avoir rien dit, quand j'ai appelé... elle est timide, voyez-vous... mais au fond elle m'aime aussi, j'en suis sûr.

GAUTHIER.

Eh bien, mon garçon, attendez là, je m'en vais voir si elle est chez elle, votre cousine Nina.

GERVAIS.

C'est ça même... mais la voilà!

SCENE III.

LES MÊMES, NINA.

NINA.

Ouf! je suis tout essoufflée... bonjour, messieurs. quelle course!

MARCEL, *avec inquiétude.*

Vous n'étiez pas chez vous, Nina?

NINA.

Non.

GERVAIS.

Bien vrai, tricheuse?

NINA.

Oui, allons, finis, Gervais.

GAUTHIER.

Depuis long-temps?

NINA.

Depuis plus d'une heure. Pourquoi me demandez-vous donc cela?

GAUTHIER.

Mon fils croyait que sa femme était à travailler avec vous.

MARCEL, *avec une inquiétude plus marquée.*

Vous ne l'avez pas vue, Caroline?

NINA.

Si fait, un moment, ce matin.

MARCEL.

Elle sera allée chez sa cousine, sans doute.

GAUTHIER.

Oui, oui, elle aura été aussi chez sa cousine.

NINA.

Mon Dieu! qu'on a de peine à se procurer de l'ouvrage! j'ai couru chez toutes les lingères du quartier sans rapporter autre chose que deux mauvaises collerettes!... Comme je crains que cela ne continue, mon voisin, je vous prie de me faire des dessins de fichus... oh! mais bien jolis! bien jolis! parce que je veux broder à mon compte.

GERVAIS.

Pour entrer en ménage?

GAUTHIER.

Et que disait donc ta femme, Marcel, que mademoiselle Nina avait un travail fort pressé?

NINA.

Ah! oui; mais il est achevé.

MARCEL, *de même.*

De ce matin, d'hier?

NINA.

Il y a plus de huit jours, n'est-ce pas, Gervais?

GERVAIS.

C'est la vérité.

MARCEL, *à part.*

Avant de partir, elle me l'a dit cependant, ma mémoire est fidèle.

NINA.

Mon petit voisin, vous me ferez de jolis dessins, voulez-vous?... quelque chose de bien nouveau...

GERVAIS.

Est-il heureux! jamais elle ne m'en a dit autant.

MARCEL, *préoccupé.*

Oui, Nina, oui...

NINA.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous? vous êtes pâle et vous tremblez... Seriez-vous malade?

GERVAIS.

Tiens! comme ça vous prend.

MARCEL.

Mon père, voulez-vous rester ici quelques minutes? je ne tarderai pas à rentrer.

Il s'habille.

GAUTHIER.

Fort bien... je vais causer avec mademoiselle Nina, si elle y consent.

NINA.

Comment donc, monsieur Gauthier! j'en serai charmée : vous êtes le père de monsieur Marcel, qui est le mari de Caroline, qui est mon amie. (*Bas.*) Nous causerons de votre fils, je vous dirai des choses.

GAUTHIER, *à Marcel.*

Dis donc, Marcel, fais tes affaires, mon garçon, ne te gêne pas.

GERVAIS.

Oui, nous sommes là, nous allons causer.

NINA.

Paresseux!... allons, retourne à ton ouvrage... Puisque je dois vous tenir compagnie, je vais commencer à travailler... (*Elle s'assied*.*) On peut causer et broder en même temps: *la causerie avec la broderie, sert toujours la galanterie.* C'était un jeune homme qui disait cette devise-là aux demoiselles, chez ma maîtresse, quand j'étais en apprentissage.

MARCEL, *habillé.*

Là! je serai bientôt de retour, ne vous impatientez pas.

GERVAIS.

Un séducteur.

NINA.

Non; mais comme toi un fainéant.

GERVAIS.

Eh bien! je m'en vais, mais je reviendrai.

NINA, *bas à Gauthier.*

Voyez comme il est agité, votre fils, monsieur Gauthier.

MARCEL.

A bientôt, mon père...

Il va pour sortir.

GERVAIS.

Allons, venez, monsieur Marcel. (*A Nina.*) A bientôt, méchante.

Il sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme ALLARD.

GAUTHIER, *surpris.*

Ah! c'est madame Allard.

Mme ALLARD.

Bonjour.

MARCEL, *avec émotion.*

Bonjour, ma cousine.

Mme ALLARD.

Caroline est dans sa chambre?

MARCEL.

Non; elle est sortie depuis long-temps, et je la croyais chez vous.

Mme ALLARD.

Elle y est venue; mais elle est repartie, et comme j'ai oublié de lui dire quelque chose, je venais... Pourquoi n'est-elle pas encore rentrée? Elle sera retournée chez moi.

GAUTHIER.

Sans doute. Et peut-on lui dire ce que vous veniez lui dire?

* Marcel, *s'habillant à gauche*, Gauthier, Nina, *assise*, Gervais, *près d'elle.*

Mme ALLARD.

Non, non, ce n'est pas pressé. Vous alliez sortir, Marcel ?

MARCEL.

Vous voilà, je reste. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Il offre une chaise ; Mme Allard la prend, la reporte à sa place auprès du comptoir, y accroche son sac sans que personne le remarque.

Mme ALLARD.

Ce n'est pas la peine, je m'en vais.

GAUTHIER.

Quoi ! vous n'attendez pas sa femme ?

Mme ALLARD.

Je n'ai pas le temps ; seulement recommandez-lui de venir me voir demain vendredi.

MARCEL, *à part.*

Vendredi ! jamais elle n'y manque, jamais !

Mme ALLARD.

J'ai à lui parler.

GAUTHIER.

Ah ! oui, vous avez à lui dire ce que vous avez oublié de lui dire ce matin.

Mme ALLARD.

C'est cela même. Je me sauve ; j'ai beaucoup de courses à faire. Bonsoir, bonsoir.

SCENE V.

MARCEL, GAUTHIER, NINA, *travaillant.*

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Eh bien ! que dis-tu de cela ? C'est singulier !

MARCEL, *bas à son père.*

Mon père, je ne sais ce que j'éprouve, ma raison troublée, mon esprit inquiet se forgent des tortures bien ridicules, n'est-ce pas ? Caroline ne saurait me tromper ! Je suis tout tremblant de cette seule idée.

Il s'assied près de la table.

GAUTHIER, *de même.*

Allons, du courage.

Ils se parlent bas.

NINA, *à part en les regardant.*

Ce pauvre monsieur Marcel ! qu'a-t-il donc ? comme il paraît souffrir ! je crois qu'il se trouve mal, portons-lui du secours... Non, je ne le dois pas ; non, je ne dois rien voir : c'est mon devoir, à moi. Mais, en vérité, son état me fait pitié *.

GAUTHIER, *de même.*

Tu sens donc que cette situation ne peut durer plus long-temps ? Il faut prendre un parti, il faut acquérir une certitude.

MARCEL, *de même.*

Oui, une preuve, un fait, une certitude, pour mes yeux. Alors mon ame sera forte, alors je pourrai cesser de l'aimer, je pourrai la fuir... la fuir ! Ah ! mon Dieu !

NINA.

Bien sûr que c'est Caroline qui le plonge dans cette douleur.

* Gauthier, *les coudes sur la table pour parler à son fils ;* Marcel, *accablé ;* Nina, *assise.*

MARCEL, *de même.*

Elle a été chez Nina, elle a été chez Mme Allard, puis après ?... De quel côté diriger mes pas ? Ah ! mon père ! mon père !

GAUTHIER, *de même.*

Pour Dieu ! remets-toi. Nous parlerons de tout cela un peu plus tard ; nous serons deux, nous aurons quatre jambes pour courir, quatre-z-yeux pour voir. Ce que je veux, mon enfant, c'est ton bonheur : c'est de la faire rentrer dans le devoir, si elle s'en éloigne.

MARCEL, *de même.*

Si cela est, il n'y a plus de bonheur pour moi, mon père.

NINA.

Certainement, ce n'est pas très-poli de parler si long-temps comme ça tout bas ; mais ça ne me fait rien du tout : je comprends encore que je ne dois pas savoir ce qui se passe dans un ménage.

GAUTHIER, *de même.*

Après tout, nous pouvons nous tromper.

MARCEL, *de même.*

Oui, n'est-ce pas ? Ah ! si nous nous trompions, mon Dieu !...

NINA.

J'ai eu tort de rester. Quand une fois je suis ici, je ne sais pas comment ça se fait...

Elle se lève doucement et va pour sortir.

GAUTHIER, *à Nina.*

Quoi, mademoiselle Nina, vous nous quittez ? Restez donc, nous causerons, vous savez bien. (*Il s'approche d'elle.*) C'est gentil, ce que vous faites-là.

NINA.

Non, c'est ordinaire. M. Marcel faisait autrefois des dessins bien plus élégans.

GAUTHIER.

Je veux dire que vous brodez mieux que Caroline.

NINA.

Ah ! dam ! l'habitude...

GAUTHIER.

Cependant c'est pour qu'elle puisse se livrer à ce travail que Marcel laisse ses deux enfans à la campagne.

NINA.

Les beaux petits ! Dites donc, monsieur Marcel, il y a long-temps qu'on ne vous les a amenés.

MARCEL.

Que voulez-vous, Nina ? ce sont des frais... D'ailleurs, Caroline trouve plus économique d'aller les voir ; vous le savez bien, il y a peu de temps qu'elle a fait le voyage.

NINA.

Ah ! oui, c'est vrai.

MARCEL.

Vous avez été assez obligeante, en son absence, pour soigner notre ménage.

NINA, *en soupirant.*

Étiez-vous inquiet, mon Dieu ! vous aviez peur de quelque malheur en route. Ici, vous ne faisiez que des maladresses : je croyais que vous étiez malade.

Marcel va s'asseoir pensif sur le comptoir.

GAUTHIER, *à part.*

Elle soupire, elle regarde mon fils d'un air d'intérêt et de pitié; que signifie cela? Essayons de le savoir : j'ai toujours soupçonné que Caroline... Faisons jaser cette jeune fille. (*Bas à Nina.*) Bien, mademoiselle Nina, pas un mot de plus, il ne se doute de rien.

NINA, *étonnée et bas à Gauthier.*

Quoi! vous savez donc...

GAUTHIER.

Oui. (*A part.*) C'est cela même, je devine toujours juste. (*Bas à Nina.*) Mais chut! (*A part.*) Hardi! (*Bas à Nina.*) Comment avez-vous donc découvert que Caroline, au lieu d'aller voir ses enfans, avait passé ce temps-là...

NINA, *bas.*

A Paris?

GAUTHIER.

Oui, oui, à Paris.

NINA, *bas.*

Oh! c'est un hasard bien singulier... au spectacle... Je vous raconterai cela. Maintenant taisons-nous, il ne faut pas augmenter la peine de votre fils; voyez-le tout pensif, mon Dieu!

GAUTHIER, *à part et avec désespoir.*

C'est donc certain!

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme DE FRANCMESNIL, UN VALET.

LE VALET.

Est-ce ici la demeure de M. Marcel Gauthier, dessinateur?

MARCEL.

Oui; que voulez-vous?

LE VALET, *à la cantonnade.*

C'est ici, madame.

Mme DE FRANCMESNIL, *en entrant.*

Eh bien! monsieur, je suis obligée de venir moi-même chez vous, pour voir si vous voulez faire mes dessins? Ma lingère prétend qu'on ne peut rien avoir de vous; d'où viennent ces lenteurs? est-ce votre faute ou la sienne?

MARCEL, *en lui offrant un siége près de la table.*

Pardon, madame, de quoi s'agit-il?

Mme DE FRANCMESNIL.

Mais de six dessins de robes : j'ai demandé du nouveau, vous vous êtes engagé à en fournir; montrez-moi au moins ce que vous avez fait, si vous avez commencé. (*Allant à la table des dessins.*) Dieu! que c'est commun! Tout le monde porte ces choses-là!

MARCEL.

Encore une fois, pardon, madame, j'ai été si pressé...

Mme DE FRANCMESNIL.

Alors il ne fallait pas promettre. Je pars pour les eaux; comment vais-je faire? (*Allant à Nina.*) Que brodez-vous là, mademoiselle?

NINA.

Ce sont des collerettes, madame.

Mme DE FRANCMESNIL.

Elles sont jolies et de bon goût. Combien vendez-vous cela?

NINA.

Je ne vends pas, madame, je brode seulement.

Mme DE FRANCMESNIL.

Et combien vous paie-t-on pour ce travail?

NINA.

Trois francs.

Mme DE FRANCMESNIL.

On nous fait payer ces chiffons-là trente francs et souvent plus; c'est ainsi qu'on nous vole. Mademoiselle, faites-moi six collerettes de cette façon-là, et variez les dessins. Vous me les apporterez chez moi, directement : voici mon adresse. (*Elle lui remet une carte.*) Eh bien! monsieur?

MARCEL.

Voulez-vous jeter un coup d'œil, madame?

Mme DE FRANCMESNIL, *assise près de la table.*

Cela n'est pas mal, peut-être pas assez léger.

Elle examine.

SCENE VII.

LES MÊMES, CAROLINE.

MARCEL, *apercevant sa femme, à Gauthier.*

Ah! la voici. (*Haut.*) Caroline, viens montrer des dessins à madame.

CAROLINE.

Un instant, mon ami.

Elle ôte son châle, son chapeau, met un tablier, près du comptoir.

NINA, *à elle-même.*

J'ai dit trois francs, et on ne me paie que cinquante sous.

GAUTHIER, *à part en examinant Caroline.*

Pas le moindre embarras dans son maintien.

MARCEL, *à Mme de Francmesnil.*

Ceci fera fort bien, exécuté, madame. (*A Caroline.*) Fais voir à madame le dessin de la nouvelle robe riche.

CAROLINE, *à part en reconnaissant Mme de Francmesnil.*

Ciel! elle ici?

MARCEL, *à lui-même.*

Pourquoi l'aspect de cette dame l'a-t-elle troublée tout-à-coup?

CAROLINE, *elle apporte des dessins et les fait voir.*

Madame comprend que toute cette partie a des jours.

Mme DE FRANCMESNIL.

Mais il faudra bien du temps pour broder tout cela?

CAROLINE.

Mais non, madame, en donnant à plusieurs personnes... J'ai là encore autre chose... (*Elle retourne au comptoir; elle aperçoit le sac de Mme Allard. A part.*) Ah! ma cousine est venue.

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Qu'y a-t-il donc là, sur cette chaise?

MARCEL, *bas à Gauthier.*

Le sac de Mme Allard. Toutes les fois qu'ell

vient ici, sans y trouver ma femme, elle y laisse quelque chose.

GAUTHIER, *de même.*

C'est convenu entre elles : c'est un moyen de se prévenir.

MARCEL, *de même.*

Et c'est de plus un prétexte pour sortir. Il faut reporter l'objet oublié.

GAUTHIER, *de même.*

Ah! quelle ruse diabolique!

Mme DE FRANCMESNIL, *à Caroline, qui est revenue près d'elle avec des dessins.*

Mon Dieu! vous avez là une jolie montre, madame; permettez, je vous prie.

Elle l'examine.

MARCEL.

De quoi est-il question?

GAUTHIER.

En voici bien d'une autre!

NINA, *à part.*

Cette belle dame est curieuse, vraiment.

Mme DE FRANCMESNIL, *étonnée.*

Je n'en reviens pas! D'où tenez-vous ce bijou?

CAROLINE.

D'une de mes parentes.

Mme DE FRANCMESNIL.

C'est étrange! cette montre ressemble à celle que j'ai perdue, il y a quelques années.

CAROLINE.

Madame...

Mme DE FRANCMESNIL.

C'était un meuble de famille, un cadeau que le roi Louis XV fit à la baronne de Brémond, mon aïeule maternelle. Il y a deux ans environ que cette montre a disparu de mon nécessaire.

CAROLINE, *à part.*

Deux ans...

Mme DE FRANCMESNIL.

J'ai fait des démarches pour la retrouver; mais mon mari n'a pas voulu qu'on poursuivît cette affaire.

CAROLINE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

Mme DE FRANCMESNIL.

Ce n'est pas la valeur de ce bijou qui m'y fait tenir... mais seulement à cause de la ressemblance, je vous offre deux fois le prix de cette montre, si vous voulez me la céder.

CAROLINE.

Madame, c'est un don de ma cousine.

Mme DE FRANCMESNIL.

Si vous y tenez beaucoup...

CAROLINE.

Beaucoup...

Mme DE FRANCMESNIL.

Qu'il n'en soit plus question.

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Ce n'est pas mon avis, il y a du louche là-dessous.

MARCEL, *bas.*

Oui, oui, certainement.

NINA.

Par exemple, c'est drôle, tout ceci!

Mme DE FRANCMESNIL, *à part.*

Y a-t-il quelque secret de mon mari? j'ai eu tort de parler...

MARCEL, *à part, avec préoccupation.*

Que de soupçons me reviennent à la mémoire!...

Mme DE FRANCMESNIL, *à son domestique.*

Faites avancer ma voiture. (*A Caroline.*) Je vous prie d'apporter chez moi ces dessins, je veux les examiner, et vous travaillerez pour moi, je l'espère... (*A Marcel.*) Je puis compter sur vous, monsieur?...

Elle sort.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* Mme DE FRANCMESNIL.

MARCEL, *à part.*

Cette montre... (*Haut et sortant de sa rêverie.*) Oui, madame, je suis à vos ordres... Elle est partie... Que signifie cette aventure? Y a-t-il en effet quelque mystère?...

CAROLINE, *avec aigreur.*

Quel mystère peut-il y avoir?

GAUTHIER, *à Marcel.*

Allons, ne t'emporte pas, les scènes ne servent à rien... Mais il faut aller chez Mme Allard. (*A part.*) Il faut que ça s'explique...

CAROLINE.

Mais peut-être ne la trouverez-vous pas en ce moment, ma cousine; je l'ai vue ce matin, elle devait sortir.

GAUTHIER.

Cependant elle est venue pour vous parler.

MARCEL.

Allez toujours, mon père... et, tenez, remettez à Mme Allard ce sac qu'elle a laissé ici... je ne connais pas de femme plus oublieuse.

GAUTHIER, *à Nina.*

Venez-vous, mademoiselle Nina?... (*Bas.*) Il faut les laisser seuls...

NINA.

Bonsoir, Caroline... (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il donc se passer entre eux?...

Gauthier et Nina sortent.

SCENE IX.

MARCEL, CAROLINE.

MARCEL, *en maîtrisant son émotion.*

Je n'ai rien dit... mais maintenant que nous sommes seuls, tu vas m'apprendre pourquoi tu es restée si long-temps absente?...

CAROLINE, *rangeant les dessins.*

J'ai été chez Nina, chez ma cousine, et puis chez Mme Dufour, la lingère... tu sais quelle distance il y a!..

MARCEL, *timidement.*

Et pourquoi avoir été chez Mme Dufour aujourd'hui?

CAROLINE.

Je me suis souvenue qu'elle devait nous donner beaucoup de choses à faire...

MARCEL.

Et pourtant tu ne rapportes pas de commandes?...

CAROLINE.

Il faudra y retourner demain, rien n'était prêt encore.

MARCEL.

Ah!... dis donc, ne trouves-tu pas cette histoire de la montre un peu singulière?...

CAROLINE.

Mais non, il y a beaucoup de montres qui se ressemblent. Et Mme de Francmesnil...

MARCEL.

Mme de Francmesnil!... ah! tu as plus de mémoire que moi... pour les noms.

CAROLINE.

Il faut le croire.

MARCEL.

Tu as été bien vite, n'est-ce pas?... Tu me parais un peu fatiguée.

CAROLINE, *avec un peu d'aigreur.*

Je craignais d'être trop long-temps; mon absence est toujours si mal interprétée.

MARCEL.

Quand ta cousine te donna cette montre, il y a deux ans... pour tes étrennes... je fus bien surpris, si tu te le rappelles... et je te disais : Comment Mme Allard a-t-elle un pareil bijou?...

CAROLINE.

Encore!... c'est désolant!

MARCEL.

Il me semble qu'on peut parler d'une chose aussi grave... Si ta cousine était riche, si elle avait un état, il n'y aurait rien d'étonnant de lui voir une montre de prix... mais...

CAROLINE.

Mon Dieu! faut-il redire ce que nous vous avons si souvent répété : un parent éloigné, que tu ne connaissais pas, laissa en mourant ce bijou à ma cousine et quelques meubles... Vous oubliez tout.

MARCEL.

Il faut le croire... je me souviens cependant que ce parent mourut, en effet, tout à point pour tes étrennes.

CAROLINE.

Ah! c'est très-spirituel!... Je déteste de semblables railleries, et ce serait m'obliger beaucoup que de me les épargner?

MARCEL.

Ne serait-ce pas m'obliger également que de m'épargner les sujets de plainte?

CAROLINE.

Quels sujets?... Quand la tête n'enfante que des craintes ridicules, absurdes, est-ce ma faute?

SCENE X.

LES MÊMES, UN COMMIS.

LE COMMIS.

Voici un paquet de la part de Mme Dufour... elle attendait depuis quelques jours qu'on vînt le chercher, et elle vous prie de ne pas perdre de temps.

MARCEL, *en modérant sa fureur.*

Tu n'as donc pas été chez Mme Dufour, Caroline?... (*Au commis.*) J'allais envoyer chez elle aujourd'hui même, vous le lui direz, mon ami... Vous avez sans doute fait d'autres courses avant de venir ici?

LE COMMIS.

Non, je quitte la boutique.

MARCEL.

Merci : bien des complimens chez vous.

LE COMMIS.

Je n'y manquerai pas.

Il sort.

SCENE XI.

MARCEL, CAROLINE.

MARCEL, *se croisant les bras.*

Ma tête n'enfante que des craintes ridicules, absurdes, tu le vois bien! . (*Ne se maîtrisant plus.*) toi, ta bouche ne s'ouvre que pour le mensonge! jamais un mot de vérité, jamais!...

CAROLINE, *l'interrompant.*

Vous allez recommencer vos scènes?... Je vous déclare que je ne suis pas d'humeur à vous écouter... Je sors; quand vous serez plus calme, je rentrerai.

Elle met son châle et son chapeau.

MARCEL, *avec autorité.*

Oh! vous m'entendrez! (*Il va fermer la porte.*) Qu'avez-vous fait de votre temps? Où avez-vous été?

Il ôte le châle brusquement.

CAROLINE.

Il suffit que vous me le demandiez ainsi pour que je ne veuille point parler.

MARCEL.

J'ai le droit de vous interroger, votre devoir est de me répondre.

CAROLINE.

Êtes-vous dans un état à bien apprécier ce que je puis vous dire?

MARCEL.

Ah! ne le prends pas sur ce ton, Caroline, ce n'est pas celui de l'honnête femme. Cette assurance du maintien et de la voix, ton regard la dément; sois moins fière si tu veux que je croie à ton innocence.

CAROLINE.

Croyez, ne croyez pas, que m'importe!

MARCEL, *avec ironie.*

Qu'importe en effet à la femme parjure l'estime de son mari?

CAROLINE.

Je suis satisfaite de l'estime de moi-même; ma conscience ne me reproche rien.

MARCEL.

Encore une fois, cessez ce langage, il change la faute en crime.

CAROLINE.

Vous avez des expressions...

MARCEL, *plus furieux.*

Vos actions les surpassent. Parlerez-vous enfin ? Je l'exige. Où avez-vous été durant cette absence ? où avez-vous été ?...

CAROLINE.

Mon Dieu ! calmez-vous...

MARCEL.

Que je me calme !... quand tout vient justifier mes soupçons !... Eh bien, ne voyez-vous pas que je suis calme, tranquille, que j'écoute ?... voyons... parlez... parlez donc !...

CAROLINE.

D'abord j'ai fait une course pour ma cousine.

MARCEL.

Où ?... pourquoi ?

CAROLINE.

Cette affaire n'est pas mon secret.

MARCEL.

Un secret ! mais en doit-il exister entre nous ?

CAROLINE.

Apparemment... ma cousine le veut...

MARCEL.

Ta cousine ! toujours ce mot pour calmer ma fureur quand elle est juste... Mais que fait-elle donc cette femme ? Pourquoi le mystère dont elle s'entoure, ainsi que toi ? Quelle est son existence ?... Depuis cinq ans j'observe et j'interroge, rien ! non, rien ne peut m'expliquer cette vie...

CAROLINE, *avec dignité.*

Accusez-moi, vous en avez le droit peut-être ; mais, monsieur, la conduite des autres ne vous regarde pas.

MARCEL.

C'est cela, je n'ai pas même le droit de vous demander compte de vos actions !

CAROLINE.

Quand on s'y prend de cette manière...

MARCEL.

Ainsi c'était de votre cousine et de ses affaires que vous vous êtes occupée.

CAROLINE.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous ne voulez pas me croire...

MARCEL.

On va me prouver que j'ai tort...

CAROLINE.

Certainement, vous avez tort ; vous ne savez rien comprendre : égoïste, sans pitié, je ne suis à vos yeux qu'une esclave, il vous faut la soumission... et l'avilissement.

MARCEL.

L'avilissement ? Non... je veux qu'on soit confiant avec moi.

CAROLINE, *en pleurant peu à peu.*

Vous ne m'accablez que d'injurieux soupçons. Vous faites le malheur de ma vie. Jamais vous ne pensez que je sois capable d'un bon mouvement et d'une action honorable... Oui, j'ai besoin de tout mon courage pour consentir à vivre plus long-temps avec vous...

MARCEL.

Allons, la voilà qui pleure... Ah ! mon Dieu, que je suis malheureux !

CAROLINE.

Si vous croyez que c'est agréable de vivre comme ça ! oh ! non ! allez, je ne sais pas où j'aimerais mieux être.

MARCEL.

Et moi donc !... Vous disiez que c'était pour votre cousine...

CAROLINE.

Certainement.

MARCEL.

Caroline...

Il s'approche d'elle et lui prend le bras timidement.

CAROLINE.

Oh ! laissez-moi...

MARCEL, *assis sur un tabouret aux pieds de Caroline.*

Pardonne-moi mes craintes, ma jalousie... si je t'aimais moins, je serais moins exigeant sans doute... et moins heureux aussi ! Caroline, mon amour, c'est ma vie, vois-tu... Si tu voulais, nous serions riches, car il n'y a rien que je ne puisse faire pour toi ; mon cœur deviendrait une source intarissable de moyens pour réussir... si tu voulais, pour toi, pour toi ! je crois que j'irais au faîte des grandeurs...

CAROLINE.

Marcel, tu n'y penses pas.

MARCEL, *la comblant de caresses.*

Si ! si ! je te vois, je te presse dans mes bras... je suis heureux !... Sais-tu ce qui manque à mon bonheur en ce moment ? nos enfans.

CAROLINE.

Nos enfans !...

MARCEL.

S'ils étaient là, qu'un de tes baisers me deviendrait doux !... les pauvres petits ! il y a long-temps que nous ne les avons embrassés !... Allons les voir, veux-tu ? bientôt, demain, ce soir ?... Partons, partons ! mes enfans et toi, c'est le bonheur !...

CAROLINE, *à part.*

Ah ! ma cousine, ma cousine !... (*Haut.*) Le pouvons-nous ?

MARCEL.

Ah ! c'est vrai !... l'argent nous manque... eh bien, dis-moi que tu m'aimes.

CAROLINE.

Tu me fais toujours de la peine aussi...

MARCEL.

Allons, sois bonne, oublie... un regard, une parole, un baiser !... oh ! que tu es belle, Caroline, et que je t'aime, moi !

CAROLINE.

Vous serez plus raisonnable, monsieur ?...

MARCEL, *avec tendresse.*

Oui, oui...

CAROLINE.

Vous ne soupçonnerez plus votre Caroline ?

MARCEL.

Non, non.

CAROLINE, *à part.*

Pour moi, je réponds bien qu'à l'avenir. .

MARCEL.

Car tu ne me trompes pas, bien vra ?

CAROLINE.

Encore! si je te trompais pardonnerais-je? nos querelles ne finiraient pas; mon intérêt serait de les faire durer.

MARCEL.

Quelquefois tu les as fait durer, mauvaise!

CAROLINE.

Pour vous punir, vilain jaloux.

MARCEL.

Jaloux!... non! c'est que je ne puis rien que par toi... quand tu es là, dans notre ménage, il n'y a pas de palais qui me semble préférable. Je n'ai de cœur au travail que quand je te sens près de moi, que quand, en levant les yeux, je t'aperçois à mes côtés... aussi ne me fais pas de chagrin... cela m'ôte tout courage... Sais-tu pourquoi je me plais tant dans cette petite chambre? c'est que nous la remplissons à nous deux... Tiens, Caroline, dans tes bras, il n'y a pas de chagrins qu'on n'oublie! Je ne suis pas jaloux comme un mari, mais comme un amant... Mon Dieu! que je suis heureux de n'avoir point écouté mon désespoir et de vivre pour te voir, pour t'aimer!... oui, j'ai voulu plus d'une fois terminer mes souffrances, me donner la mort...

CAROLINE, *effrayée*.

La mort!

MARCEL.

Mais tu as souri, je suis revenu à la vie!... comme en ce moment, comme toujours, quand tu m'assures que tu n'es pas coupable...

CAROLINE.

Eh non!... te voilà plus raisonnable... je veux tout te dire...

MARCEL.

Moi, je ne veux rien savoir...

CAROLINE.

Si fait... Ma cousine, depuis son veuvage...

SCENE XII.

LES MÊMES, NINA, *en dehors*.

NINA, *frappant à la porte*.

Monsieur Marcel, y a-t-il quelqu'un?

MARCEL.

C'est Nina!... la petite sotte, nous déranger!... ne répondons pas.

CAROLINE.

Non, non, ça paraîtrait singulier, il faut ouvrir...

Elle ouvre la porte.

MARCEL.

Ah! Caroline! c'est mal! (*A part.*) Elle semble échapper avec joie à cette explication.

NINA, *en entrant*.

Vous étiez enfermés?

CAROLINE.

Par hasard.

MARCEL.

Que voulez-vous donc, Nina?

NINA.

Rien... je venais vous dire que j'ai aperçu M. Gauthier, de loin.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GAUTHIER, GERVAIS.

GAUTHIER, *à Marcel*.

Marcel, j'ai vu Mme Allard.

GERVAIS.

Me revoilà.

MARCEL.

Eh bien!

GAUTHIER.

Elle m'a tout expliqué... la dame s'est trompée.

NINA, *à part*.

Je n'y comprends rien... M. Marcel est maintenant animé, joyeux... c'est drôle, le mariage!

MARCEL, *bas*.

Merci, mon père... (*Haut.*) Il se fait tard, au revoir.

GAUTHIER.

Oui, à demain.

GERVAIS.

Nina, viens-tu?

NINA.

Non, je n'ai pas besoin de toi pour m'en aller.

GERVAIS.

C'est égal, je t'ai vue! je ne puis pas dormir sans te voir.

GAUTHIER, *bas à Marcel*.

Eh bien! qu'a-t-elle dit?

MARCEL, *bas*.

Elle a pleuré.

GAUTIER, *bas*.

C'est toujours la meilleure raison d'une femme... la paix est faite? (*A part.*) Cependant on ne m'ôtera pas de l'idée... Il faut causer à présent avec Nina, je veux tout savoir. (*A Nina.*) Allons, mademoiselle Nina, allons-nous-en. Bonsoir, mes enfans, bonsoir.

GERVAIS.

Mon Dieu! mon Dieu! quand sera-t-elle ma femme?

NINA, *sortant*.

Comme il la regarde avec bonheur!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon meublé avec une sorte de luxe. A droite un canapé, à gauche une table. Porte au fond; porte de cabinet dans l'angle gauche, et devant cette porte une chaise. Au lever du rideau on entend sonner.

SCENE PREMIERE.

Mme ALLARD, FRANCMESNIL.

Mme ALLARD.

On sonne!... à cette heure?... ce ne peut être que lui... (*Elle se lève et va ouvrir; Francmesnil entre.*) Ah! vous voilà, monsieur?

Un domestique suit Francmesnil avec des étoffes qu'il dépose sur une table, puis il sort.

FRANCMESNIL.

Comment va Caroline!

Mme ALLARD.

Je ne vous attendais pas, je pensais même que vous aviez pris le parti de ne plus remettre les pieds chez moi... Deux jours sans vous voir! à la suite d'une querelle... où vous avez eu tous les torts... Enfin vous revenez, c'est une preuve que vous vous reconnaissez coupable et que vous êtes repentant.

FRANCMESNIL.

Mais, comment va Caroline?

Mme ALLARD.

A merveille.

FRANCMESNIL.

Concevez-vous rien à son humeur?

Mme ALLARD.

Mais oui! la pauvre femme n'a plus de certitude sur votre amour, et l'amour seul peut la soutenir dans la terrible position où vous l'avez placée vis-à-vis de son mari.

FRANCMESNIL.

Vous savez bien que je l'aime...

Mme ALLARD.

Il y a des degrés dans l'affection; nous voulons, nous, une passion exclusive, parce que nous la prouvons par des sacrifices...

FRANCMESNIL.

Pourquoi douter de moi, maintenant?...

Mme ALLARD.

Quelle garantie pouvez-vous nous offrir... là, franchement?... vous me faisiez la cour, je n'étais pas veuve encore... Un jour vous rencontrez chez moi ma petite cousine, vous vous adressez à elle en me donnant pour raison que vous ne vouliez pas troubler mon ménage... c'est très-bien!... Caroline a la faiblesse de vous aimer; vous lui promettez de l'épouser, elle vous croit, et puis un jour le hasard nous fait découvrir que vous allez en épouser une autre! Vous le savez bien aussi, Caroline ne s'est mariée que par dépit, que par vengeance, et elle vivrait tranquille au moins dans son ménage, si vous n'étiez pas venu, après trois ans, lui ravir le repos... Pauvre femme! elle a lutté, c'est une justice à lui rendre; mais a-t-on long-temps du courage contre son propre cœur?...

FRANCMESNIL.

Parlons de notre situation actuelle...

Mme ALLARD.

Son mari est jaloux, il la tourmente, et nous craignons qu'il ne se doute de la vérité.

FRANCMESNIL.

Il faut que je la voie, que je lui parle...

Mme ALLARD.

Mais elle a pris la résolution de ne plus vous accorder une seule entrevue; je suis chargée de vous le dire... et je l'approuve...

FRANCMESNIL.

Si vous êtes toutes deux liguées contre moi, je ne dois plus conserver d'espérance... cependant je veux, Mme Allard, que Caroline ait un dernier gage de ma tendresse... Tenez, en cheminant, j'ai vu dans un magasin quelques étoffes qui m'ont semblé de bon goût... voilà deux robes, choisissez-en une pour vous, et donnez l'autre à votre cousine, comme un présent de vous...

Mme ALLARD.

Je le crois bien!... c'est une femme sévère sur les principes... elle vous aime, ce n'est pas sa faute; mais recevoir le moindre cadeau de vous, qui êtes plus riche qu'elle!... jamais on ne la déciderait à cela... (*Elle ouvre le paquet que Francmesnil lui a montré.*) Ah! c'est gentil!... ça fera bien, avec des manches plates... je prends celle-ci... car je crois que l'autre conviendra mieux à Caroline...

FRANCMESNIL.

Et quand devez-vous la voir?...

Mme ALLARD, *sans l'écouter.*

Mais que mettrai-je avec cette robe?... ça va me nécessiter un châle... oh! ce ne sera pas cher, un petit châle...

FRANCMESNIL.

Pensez-vous que Caroline ait aussi besoin d'un petit châle?

Mme ALLARD.

Elle! non. Son mari d'ailleurs pourrait soupçonner quelque chose, et la prudence exige... Cette étoffe est charmante, employée elle fera à merveille. (*Elle la développe et se regarde dans un petit miroir.*) Mon Dieu que c'est désagréable de n'avoir pas de glace!... C'est à peine si l'on peut se voir la taille dans ce méchant miroir...

FRANCMESNIL.

J'ai donné l'ordre au tapissier de vous apporter un miroir plus grand.

Mme ALLARD.

Oh! non!... non! je ne veux pas!...

FRANCMESNIL.

La chose est faite...

Mme ALLARD.

J'en suis contrariée... là, vrai... très-contrariée... j'aurais attendu...

FRANCMESNIL.

Je vous le demande... quand verrez-vous Caroline?

Mme ALLARD.

Elle m'a bien défendu de vous le dire; mais je suis pour vous d'une faiblesse impardonnable! elle doit venir aujourd'hui à une heure... ne me trahissez pas; que ce soit le hasard qui vous amène, si vous voulez absolument la voir.

FRANCMESNIL.

C'est bien... je vous quitte... parlez en ma faveur.

Mme ALLARD.

Eh! mon Dieu! que vous savez bien me faire faire tout ce que vous voulez! (*En reconduisant Francmesnil.*) A une heure, n'y manquez pas.

SCENE II.

Mme ALLARD, *seule.*

Caroline a tort de craindre... Ce pauvre Alexandre, il l'aime toujours... Ah! dam! il n'y a rien qui excite plus la passion que les difficultés... La pauvre femme! une dernière entrevue, on ne peut pas refuser ça.

Elle sort. On entend fermer la serrure.

SCENE III.

MARCEL, GAUTHIER.

GAUTHIER, *sortant du cabinet avec précaution.*

Il n'y a plus personne... arrive, Marcel; ne crains rien... nous touchons au but de toutes nos recherches.

MARCEL, *avec une vive émotion.*

Mon père! que faisons-nous, grand Dieu!

GAUTHIER.

Voilà déjà la force qui te manque?... mais il s'agit de savoir ce que fait ta femme.

MARCEL.

Depuis deux ans j'aspire à connaître ce secret, et c'est un abyme que j'aperçois sous mes pas... je recule épouvanté d'elle, de moi... Non, non, partons, je ne veux plus rien savoir.

GAUTHIER.

Oh! ceci est trop fort.

MARCEL.

Mais songez donc que je vais la perdre peut-être... c'est la tombe qui s'ouvre pour elle et pour moi... vivre sans son amour ce n'est pas vivre!

GAUTHIER.

Marcel, pas de faiblesse; puisque ton père s'est mis de ton bord et de moitié dans tes chagrins, c'est à ton tour de prendre pitié de lui... Tu sais avec quelle persévérance j'ai épié toutes ses démarches depuis dix jours! bientôt je fus certain qu'elle ne venait pas seule ici; le hasard fit qu'une chambre voisine fût à louer; en la visitant je vis qu'elle communiquait à celle-ci par une porte qui donne là, dans ce cabinet noir... alors j'ai sacrifié mes dernières économies pour qu'elle fût à moi cette chambre d'observation...

MARCEL.

Vous voulez du sang, mon père? vous voulez du sang?

GAUTHIER.

Non pas, car celui que j'ai versé une fois n'est pas encore lavé dans ma conscience. Je veux que cette situation cesse; criminelle ou non, je veux que ta femme te soit rendue, afin que tu retournes à la raison, à la santé. Songe que tu dois du pain à deux enfans, que leur avenir dépend de toi.

MARCEL.

Mes enfans!

GAUTHIER.

L'amour et la jalousie t'ont détruit, la misère t'assiége de tous côtés; il faut une tempête, la foudre, le plus grand des malheurs pour séparer deux époques... Ah! tu m'obéiras, comme au jeune âge, car tu es plus faible qu'un enfant, plus irrésolu qu'un vieillard; il m'a fallu penser, prévoir, me souvenir, vivre en toi et pour toi depuis dix jours: mon courage te donne la mesure de celui que tu dois avoir. Ah! quand j'eus appris que, sous prétexte d'aller voir ses enfans, la perfide avait passé son temps à Paris, dans les plaisirs, qu'on l'avait aperçue dans les théâtres, alors je suis retourné à ma jeunesse; j'ai retrouvé une activité que je ne croyais plus avoir... mais c'était pour toi, mon fils, mon pauvre Marcel... c'était pour elle aussi... Il faut la sauver d'elle-même s'il en est temps encore... Oui, toute ma vie s'est réveillée en mon cœur!

MARCEL, *en regardant l'appartement.*

Ici tout sourit à ses regards, l'aisance, presque le luxe... et dans mon ménage la misère va bientôt marquer sa trace au seuil de la porte; ici c'est pour elle le séjour du bonheur; dans mon ménage chaque heure a son désespoir et ses larmes?... Oui, oui, vous avez raison, mon père; la vengeance, les émotions fortes, tout ce qui sortira ma vie de son engourdissement... Mais n'entendez-vous rien?...

GAUTHIER.

Non, c'est dans l'escalier... soyons sur nos gardes; nous allons rentrer pour guetter, et, s'ils viennent, moi, dès qu'ils seront arrivés, je cours prévenir la femme de cet élégant monsieur, qui n'est sortie que pour revenir, soyons-en sûrs... il faut que la pierre fasse deux coups. Pourquoi le pauvre honnête homme ne se vengerait-il pas?

MARCEL.

Mais comment espérez-vous parvenir jusqu'à Mme de Francmesnil, et sous quel prétexte pourrez-vous l'amener ici?

GAUTHIER.

Je n'en sais rien encore, le ciel m'inspirera. De-

puis que je suis enfiévré de ta jalousie, et que ton honneur et ton repos sont devenus les miens, j'ai fait plus de mensonges que dans tout le cours de ma vie, tant il est vrai que le mal enfante le mal, qu'un vice conduit à un autre vice... Chut! cette fois c'est bien à la porte qu'on s'arrête; viens, on met la clef dans la serrure... blottons-nous.

Ils entrent dans le cabinet.

SCENE IV.

Mme ALLARD, CAROLINE.

Mme ALLARD.

J'allais chez toi, il est heureux que je t'aie rencontrée en chemin. Que fais ton mari?

CAROLINE.

Il était sorti quand j'ai quitté la maison.

Mme ALLARD.

Et où est-il allé? Prends garde, il est bien calme depuis quelque temps, et cette tranquillité m'inquiète.

CAROLINE.

Quel que soit le motif de sa conduite, je commence à comprendre que je ne dois plus continuer à vivre de la sorte.

Mme ALLARD.

Tu as voulu te marier... sotte! j'étais certaine qu'Alexandre reviendrait à toi; sa position dans le monde lui commandait d'épouser une femme riche; mais...

CAROLINE.

J'aimais Alexandre, et le désespoir, quand je le vis s'unir à une autre, me rendit folle, je crois... Marcel se présenta...

Mme ALLARD.

Le dépit et la passion gâtent tout... Mais parle, que venais-tu faire?

CAROLINE, *en lui donnant une lettre.*

Je viens vous prier de lui donner cette lettre vous-même, la première fois que vous le verrez.

Mme ALLARD.

Et que lui écris-tu?

CAROLINE.

Que je ne veux plus le revoir jamais.

Mme ALLARD.

Mais il t'aime toujours de la même manière.

CAROLINE.

Moi, je sens mes torts, je veux les réparer.

Mme ALLARD.

Tu ne l'aimes donc plus?

CAROLINE.

Je suis mère, j'aime mes enfans; mon mari ne sait rien de mon crime; je puis encore, grâce au ciel! rentrer dans le droit chemin.

Mme ALLARD.

Quoi! tu ne crains pas qu'Alexandre te compromette?

CAROLINE.

Non; j'ai pu croire à son amour...

Mme ALLARD.

Il suppliera, il versera des larmes...

CAROLINE.

Voilà pourquoi je veux éviter sa présence.

Mme ALLARD.

En ce cas, je vais tout de suite lui porter ta lettre; il est bientôt une heure, je le trouverai peut-être chez lui. Attends-moi, je te dirai l'effet qu'aura produit ta missive.

CAROLINE.

Oui, et tâchez de le convaincre de ma résolution.

Mme ALLARD, *en sortant.*

Oui, oui, sois tranquille.

Elle sort.

SCENE V.

CAROLINE, *seule.*

Mon courage m'étonne, j'ai besoin de le soutenir pour faire cesser cette triste position où chaque instant peut amener une catastrophe. L'amour a-t-il pu me faire méconnaître tous mes devoirs? l'amour!... j'ai souhaité souvent reprendre une vie régulière... le passé nous pousse malgré nous, quoique nous fassions... on doit se mettre en garde contre ses souvenirs. (*Elle s'assied sur le canapé*). Si autrefois je ne m'étais pas flattée de l'espoir de me voir sa femme, je ne serais pas ici en ce moment à trembler aux conséquences de ma conduite; mais quand on voit sa faute, il faut en appeler à la raison.

SCENE VI.

FRANCMESNIL, CAROLINE.

FRANCMESNIL, *qui est entré doucement et s'est approché d'elle.*

A quoi pensez-vous, mon ange?

CAROLINE, *se levant, étonnée.*

Vous, vous ici!... comment? pourquoi?...

FRANCMESNIL.

Vous étiez si préoccupée que vous ne m'avez pas entendu entrer... Vous oubliez donc que votre cousine m'a confié une clef?... Je vous trouve bien belle aujourd'hui, Caroline.

CAROLINE.

Monsieur, par quelle fatalité se fait-il que vous soyez venu en ce moment?... laissez-moi vous quitter... Je vous ai écrit, vous n'avez pas reçu ma lettre?

FRANCMESNIL.

Non; que signifie ce trouble?... qu'avez-vous?... parlez.

CAROLINE.

Mon mari m'aime, vous le savez; il est jaloux, tourmenté, malheureux...

FRANCMESNIL.

Après cinq ans de mariage, ma chère...

CAROLINE, *l'interrompant.*

Ne parlez pas ainsi, monsieur; l'amour seul

excusait à mes yeux une conduite que je me reprocherai toujours : vous me donnez le courage de vous dire que je vous vois pour la dernière fois.... oui, vous brûlerez mes lettres ; les vôtres, je vous les rendrai.

FRANCMESNIL.

Allons, allons, pourquoi cette querelle?

CAROLINE.

Je vous dis la vérité.

FRANCMESNIL.

Je crois que tu prends plaisir à parler ainsi pour que je te ferme la bouche par un baiser.

Il l'a fait asseoir sur le canapé.

SCENE VII.

Les Mêmes, MARCEL.

Marcel ouvre la porte du cabinet; il entre en se soutenant à peine ; il s'appuie sur un fauteuil, sa pâleur est effrayante et le soupir qui sort de sa poitrine annonce sa présence ; Caroline se lève précipitamment et pousse un cri.

CAROLINE.

Ciel! mon mari!

Elle tombe sur le canapé et se cache le visage.

FRANCMESNIL.

Monsieur, d'où sortez-vous? qui vous a introduit ici?

MARCEL, *tremblant et avec l'émotion la plus forte.*

Pour que je réponde à vos questions... laissez-moi me remettre. (*A Caroline, en s'approchant d'elle.*) Depuis deux ans, j'en avais la conviction intime; le moment de la vérité devait se présenter un jour, le voilà donc venu! *

FRANCMESNIL.

Monsieur, qu'exigez-vous de moi?

MARCEL, *réprimant un mouvement de fureur.*

De vous?... rien!

FRANCMESNIL.

Vous écouterez du moins ce que je dois vous dire pour sa justification, pour la mienne.

MARCEL.

Vous! que m'importe! je ne vous connais pas, vous ne m'avez rien promis, jamais; vous croyez pouvoir me ravir ma femme, mon bonheur, ma vie. C'est l'usage des gens vicieux que je dois accuser pour ce qui vous regarde; s'il en eût été autrement, j'avais là des armes, vous voyez... (*il montre deux pistolets*) je vous tuais, vous! j'en avais le droit, moi!... mais je ne puis tourner cet instrument de mort contre vos usages. Selon vous, je suis un mari absurde, parce que la misère n'accordait à mon foyer que les illusions de l'amour, que la volupté d'aimer et de me croire aimé ; soit, je suis absurde.

FRANCMESNIL.

Calmez-vous, monsieur, et daignez m'entendre ; je dois essayer de vous expliquer...

MARCEL.

Encore une fois, je ne vous demande rien.

* Francmesnil, Marcel, Caroline *sur le canapé.*

FRANCMESNIL.

Dans cette circonstance, l'honneur me fait un devoir de protéger...

MARCEL.

Elle? oh! tout change s'il est question d'elle.

FRANCMESNIL.

Vous n'êtes pas chez vous, monsieur, comment pénétrez-vous ici?

MARCEL, *avec autorité.*

J'y viens prendre ma place, et si vous n'êtes pas satisfait de la mesure que j'ai gardée vis-à-vis de vous, je parlerai aussi haut que vous, ici, comme ailleurs.

CAROLINE, *se levant précipitamment.*

Arrêtez! arrêtez!

MARCEL, *s'animant par degrés.*

Ah! s'il s'agit d'elle, je ne vous permets pas de dire un mot; seulement vous êtes libre d'écouter ce que je vais lui faire entendre : elle! c'est la plus indigne des femmes, car elle a trahi ses sermens.... je ne parle pas de ceux qu'elle a faits à l'autel, le jour de notre mariage, mais de ceux-là qu'hier encore elle employait pour endormir mes soupçons, par lesquels elle engageait sa vie! Elle! Caroline Allard! c'est la plus abjecte des créatures, car elle n'osera plus supporter le regard de son mari ni les caresses de sa famille.

CAROLINE.

Ah! Marcel, ne parlez pas ainsi.

MARCEL, *vivement.*

Qui voulez-vous tromper, lui ou moi?

FRANCMESNIL.

Il y a des fautes que je comprends...

MARCEL, *plus vivement.*

Quand on les comprend pourquoi les commettre?

FRANCMESNIL.

Il en est d'involontaires et qu'on peut réparer.

MARCEL.

Oui, oui! je comprends aussi, moi! vous voulez acheter mon honneur, ma femme, ma fille plus tard! Vous prétendez faire le monde ainsi qu'il vous convient qu'il soit, pour votre usage particulier. Écoutez, vous que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître; écoutez, puisque vous êtes là, puisque c'est vous que j'y trouve : Un jour, sur la place publique, devant une église, j'aperçus une jeune fille, jolie! oh! bien jolie! c'était Caroline Allard; dans la foule, ma main pressa la sienne sans qu'elle me repoussât; il y avait là foule, parce qu'on célébrait un mariage, celui d'un homme riche.

FRANCMESNIL.

Le mien, monsieur.

MARCEL, *au comble de la surprise.*

Le vôtre?

FRANCMESNIL.

Oui; un intérêt de position et de fortune me forçait à trahir la foi que je lui avais jurée, à elle, Caroline Allard!

MARCEL, *avec la plus profonde douleur.*

Mon Dieu! mon Dieu! pas même un refuge dans

le passé! pas même un jour de vertu! le mensonge depuis le premier serrement de mains, depuis le premier sourire... mais c'est affreux!... et c'est vous qui m'enlevez tout à moi, à moi qui n'ai rien qu'elle... son cœur, son amour!... mais non, elle ne m'a rien donné... jamais.... ah! si fait! elle m'a donné deux enfans!...

CAROLINE.

Ne les oubliez pas, Marcel.

MARCEL, *sans l'entendre.*

Ainsi, depuis des années, le bonheur vous a rapprochés, ici, dans ce domicile clandestin, un bonheur honteux... ainsi elle m'a trahi, elle, pour avoir un mari! et lui, il a trahi sa femme pour avoir de l'argent! et avec l'argent il a voulu pour maîtresse la femme de l'homme laborieux!... Je n'avais d'abord de colère et de mépris que pour elle, sans foi, sans pudeur, que pour la parjure... mais est-ce la femme qui vient se jeter à nos pieds? est-ce elle qui pénètre dans l'intérieur d'un ménage pour suborner un mari, pour régler les détails d'une intrigue? (*A Francmesnil.*) C'est donc toi, infâme! qui lâchement, à plaisir, es venu porter le trouble et le désespoir dans ma maison? Si tu ne me dois rien, es-tu quitte envers le monde, où tu joues un rôle? si tu ne m'as rien promis, n'as-tu pas des obligations envers la société? L'or qui reflète sur tes vices les colore-t-il à ce point de les faire aimer?... Sais-tu bien que tu m'as fait pleurer, moi, pendant deux ans? sais-tu que la vengeance est douce?... et ma main est bien près de ta joue... tiens, misérable!

Il lance son bras pour donner un soufflet à Francmesnil, qui l'esquive.

CAROLINE, *se plaçant entre eux et à genoux.*

Marcel! monsieur! monsieur!...

Pendant tout le couplet elle cherche à l'arrêter.

MARCEL.

Retirez-vous! il n'appartient qu'à la femme pure de se placer entre deux hommes irrités... baissez les yeux, fermez la bouche; vous n'avez plus l'ascendant de votre sexe... retirez-vous! (*Plus furieux, à Francmesnil.*) Eh bien! tu te tais! tu n'as même pas le courage de l'honnête homme pour te venger des injures que tu reçois! il te faut le duel, n'est-ce pas? il te faut des témoins, l'éclat, le bruit, les journaux? mais tu n'oserais te battre en duel avec l'ouvrier!... tu lui prends sa femme et tu reçois ses affronts, tu te crois quitte... mais moi je ne le suis pas, moi! j'oserai te poursuivre en tous lieux et te traiter ainsi partout, sur le seuil de ta demeure, sur la place publique, en plein soleil... moi, Marcel! moi, je traînerai ton nom dans la boue, pendant deux ans, s'il le faut, par représailles, de ce moment, de cette heure... Ah! (*A Caroline*) madame, interrogez cette montre que le roi Louis XV donna pour quelques complaisances à la baronne de Brémont... la mémoire des noms me revient aussi, à moi! Cette montre ne pouvait lui venir que de toi, cette montre, en ce moment, elle marque ta dernière heure, malheureux! et je puis te briser comme elle.

Il arrache la montre de la ceinture de Caroline et la jette avec violence. La porte s'ouvre, Mme de Francmesnil paraît suivie de Gauthier.

CAROLINE.

Marcel! Marcel! nous ne sommes plus seuls.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme DE FRANCMESNIL, GAUTHIER.

Mme DE FRANCMESNIL, *inquiète, à son mari.*

Qu'y a-t-il donc? j'accours, monsieur; on vient m'annoncer que vos jours sont compromis.

MARCEL.

Ses jours? non, madame, mais son honneur... oh! pour lui c'est peu de chose, car il ne respecte pas l'honneur d'autrui.

FRANCMESNIL, *à sa femme.*

Madame, par quelle combinaison venez-vous en ce lieu?

MARCEL.

Et pourquoi n'y viendrait-elle pas? j'y suis bien, moi!

Il s'approche de Mme de Francmesnil avec insolence.

FRANCMESNIL, *l'arrêtant.*

Monsieur, respectez ma femme.

MARCEL.

Et toi, as-tu respecté la mienne?

FRANCMESNIL, *avec colère.*

Misérable!

Il s'avance vers Marcel *.

GAUTHIER.

Halte là! mon beau monsieur, c'est mon fils, et si vous le menacez de la voix ou du geste...

Mme DE FRANCMESNIL.

Encore une fois, que dois-je penser?

CAROLINE, *à part.*

La honte ne fait donc pas mourir?

FRANCMESNIL, *bas à sa femme.*

Croyez bien, ma chère amie...

Mme DE FRANCMESNIL, *bas.*

Pourquoi vous justifier?

FRANCMESNIL, *bas.*

Vous êtes généreuse!

Mme DE FRANCMESNIL, *bas.*

Je suis ce que je dois être... mais cette scène est un scandale, et il faut apaiser ces gens irrités. (*A Marcel.*) Monsieur, quel que soit le motif qui vous ait porté à me faire assister à cet éclat, j'en souffre; mais je rends grâce au ciel si ma présence peut contribuer à calmer l'irritation naturelle que vous devez ressentir... Monsieur, vous avez des enfans?

Marcel interroge sa femme du regard.

CAROLINE, *d'un ton de reproche et avec douleur.*

Ah! monsieur!...

Mme DE FRANCMESNIL.

Nous les élèverons, et je me charge...

MARCEL, *l'interrompant.*

Non, madame, j'ai des bras et du courage, mes

* Francmesnil, Mme de Francmesnil, Marcel, Gauthier, Caroline *sur le canapé.*

enfans sont à moi; vous ne me devez rien, je ne puis rien accepter pour eux ni pour personne.

Mme DE FRANCHESNIL.

Mais votre position est fâcheuse, je m'en suis aperçue chez vous.

MARCEL.

Ce n'est pas vous qui l'avez faite ce qu'elle est, vous n'avez rien à réparer.

GAUTHIER.

Bien, Marcel! bien, mon garçon!

Mme DE FRANCHESNIL.

Il est un devoir que l'honneur nous impose, nous le remplissons. (*A son mari.*) Votre main, s'il vous plaît, mes chevaux sont en bas.

FRANCHESNIL, *à Marcel avec dignité.*

Après ce qui s'est passé entre nous, monsieur, je vous répèterai ce que vous venez d'entendre de la bouche de madame : il est un devoir que l'honneur nous impose, nous le remplirons.

GAUTHIER, *se plaçant devant Franchesnil.*

Monsieur, ne l'oubliez plus, dans le mariage, il n'y a, pour le pauvre, de bonheur que par l'union : suspectez le ménage du pauvre.

Ils sortent.

SCENE IX.

MARCEL, GAUTHIER, CAROLINE.

GAUTHIER.

Ah! nous sommes seuls enfin... Marcel, je suis content de toi, tu as eu le courage d'un honnête homme.

MARCEL.

Mon père, laissez-nous, je vous prie.

GAUTHIER.

Je comprends... fort bien... je m'en vas... (*A part.*) Quelle triste conformité! mon Dieu! est-ce donc là l'histoire de tous les ménages?

Il sort.

SCENE X.

CAROLINE, MARCEL.

MARCEL.

Comment comptez-vous vivre? resterez-vous dans cette demeure?

CAROLINE, *pâlissant.*

Marcel! que dites-vous, grand Dieu!

MARCEL.

Vous devez comprendre que nous ne devons plus rester sous le même toit.

CAROLINE.

Une séparation!

MARCEL.

Ce n'est pas moi qui l'ai voulue.

CAROLINE.

Vous m'abandonnez! et mes enfans?

MARCEL.

Ils sont à moi, j'en prendrai soin.

CAROLINE.

Marcel! ma fille! ma fille!

MARCEL.

L'éducation d'une fille commence à celle de sa mère, l'honneur d'un enfant germe au sein de sa famille... je veux que mes enfans aient de bons exemples, pour qu'ils soient un jour d'honnêtes gens.

CAROLINE, *à genoux.*

Malheureuse! je vous en supplie, ne me livrez pas au désespoir... pitié! ayez pitié de moi!

MARCEL.

Avez-vous eu pitié de moi, Caroline?

CAROLINE, *de même.*

Ne me refusez pas le repentir... ne me privez pas de mes enfans.

MARCEL.

Vous voilà comme souvent je me suis vu... le ciel est juste, Caroline.

CAROLINE, *en suppliant.*

Ne sois pas inexorable, Marcel : je veux être à toi, à toi seul, pour toujours... je serai une femme soumise; les joies de notre foyer renaîtront; c'est un avenir nouveau qui s'ouvrira pour nous.

MARCEL.

L'illusion est détruite à présent. Non, non, Caroline : hier, ce matin, tout était possible, par un aveu même... je te l'ai encore demandé comme une grâce; je t'ai dit que le confident ne te trahirait pas auprès du mari... Je t'aimais tant! et tu as nié! (*Avec fureur et montrant un pistolet qu'il laisse tomber.*) C'est pourtant vrai! elle a nié et je ne la tue pas! lâche que je suis!

CAROLINE, *se traînant à genoux.*

Grâce! pardon, Marcel!

MARCEL.

Laissez-moi, laissez-moi, infâme! sa bouche ne contient que des mensonges!

CAROLINE.

Eh bien! tuez-moi! par pitié, par justice, tuez-moi!

MARCEL.

Non, tu vivras, sans mari, sans enfans, sans honneur! tu vivras, jouet du riche, esclave de ses plaisirs! tu vivras pour lui, dans cette chambre dont l'air m'infecte.

CAROLINE.

Marcel! Marcel!

MARCEL, *la repoussant.*

Misérable! ne me touche pas.

Il la repousse.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mme ALLARD, NINA.

MARCEL, *à Mme Allard.*

Venez, venez jouir des effets de votre complaisance.

Mme ALLARD.

Qu'y a-t-il?

MARCEL.

Vous le demandez... (*Apercevant Nina.*) Nina? que vient-elle faire ici? mon Dieu! Nina, fuyez, fuyez ces femmes.

CAROLINE.

Marcel!

MARCEL.

Adieu, Caroline Allard, adieu pour jamais.

Il sort; Caroline tombe évanouie; le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, Mme ALLARD.

Mme ALLARD.

Puisque tu m'écris de venir... tu n'es donc plus fâchée contre moi?... mais, mon Dieu! quel désordre dans ta chambre? que se passe-t-il?... que me veux-tu?... Je suis une bonne femme, et tu as raison de compter sur mon amitié.

CAROLINE.

Pardon, ma cousine...

Mme ALLARD.

De quoi donc?

CAROLINE.

Je vous dérange, peut-être...

Mme ALLARD

Quand tu me dérangerais, le malheur n'est pas grand...

CAROLINE.

J'ai à vous parler... oui...

Mme ALLARD.

Parle.

CAROLINE.

Je suis bien malheureuse...Ne pensez pas que je veuille vous faire des reproches... vous m'avez aidée dans ma chute, vous avez contribué à me perdre, ne voulez-vous pas aujourd'hui me prêter votre secours pour réparer le mal?...

Mme ALLARD.

Moi, je veux ce que tu veux, et rien autre chose... Allons, te voilà toute tremblante! explique-toi...

CAROLINE.

Depuis le jour fatal... depuis quatre mois je ne vous ai pas vue, vous avez ignoré ce qui s'est passé.

Mme ALLARD.

Non pas, non pas! je m'intéresse trop à toi pour n'être pas curieuse...

CAROLINE.

Marcel a été malade... en danger de mourir...

Mme ALLARD.

Je sais cela.

CAROLINE.

Quoiqu'il refusât de me voir, je n'ai pas quitté cette demeure où le devoir et le repentir ont soutenu mes forces et mon courage: durant les heures de son sommeil, je pénétrais jusqu'à lui, je pouvais veiller et prier pour le pardon de ma faute; et là, près de cette porte, à son réveil, j'attendais qu'une plainte me rendît nécessaire, que le moindre de ses désirs me fournît l'occasion de lui révéler ma présence, de lui prouver mon dévouement.

Mme ALLARD.

Tu as agi en brave femme, je t'en félicite.

CAROLINE.

Enfin, mes soins et mon zèle ont touché son cœur, j'ai trouvé grâce devant lui, il m'a permis de rentrer dans son ménage... mais le repos, la tranquillité, l'espérance ne viennent plus, comme autrefois, parer cette demeure... N'avoir qu'une chambre et craindre de s'y rencontrer; n'avoir qu'une table et ne s'y trouver que pour baisser les yeux, voilà notre supplice aujourd'hui.

Mme ALLARD.

Ça se passera.

CAROLINE.

Non, non... cet amour dont j'étais si fière, il n'existe plus.

Mme ALLARD.

Ça reviendra. Marcel t'a trop aimée pour ne pas t'aimer encore... et puisque tu es décidée à ne plus t'éloigner de ton devoir... et tu as raison! tu vois bien que je ne suis pas une mauvaise femme, ainsi que le père Gauthier le prétend... eh bien, petit à petit, tu sauras reprendre l'empire que tu avais sur ton mari, si tu sais agir avec adresse, prudence et circonspection...

CAROLINE.

Oh! plus d'adresse, plus de calcul, la droiture et la loyauté: un repentir sincère, une conduite pure, pour moi, l'avenir est là.

Mme ALLARD.

C'est fort bien, sans doute; mais ça ne suffit peut-être pas: que fais-tu pour ramener ton mari?

CAROLINE.

Que puis-je faire? Il m'évite; depuis que sa santé lui permet de sortir, il passe ses journées loin d'ici; il ne travaille plus, la misère se fait sentir, et il semble indifférent au désordre qui la suit... d'une humeur bizarre, tour à tour triste, sombre ou d'une gaîté folle, j'ai de la peine à le comprendre... Oui, cette joie me fait mal... Je puis supporter son silence, quelque morne qu'il soit; mais ce rire forcé, ce rire cruel, il déchire mon cœur... Mon Dieu! mon Dieu, il ne m'aime plus!

MME ALLARD.

Rien ne le prouve.

CAROLINE.

Je l'ai trahi...

Elle pleure.

MME ALLARD.

Veux-tu suivre mes conseils? écoute-moi. D'abord tu as tort de te désoler ainsi; ça n'avance à rien... ensuite il faut ruser... on en a le droit, quand c'est pour le bien.

CAROLINE.

Marcel est sourd à ma voix, même quand je lui parle de nos enfans: voilà surtout le sujet de mon désespoir.

MME ALLARD.

Je ne crois jamais à ce qui est trop fort.

CAROLINE.

Mais cette ame si tendre ne peut vivre sans amour!... Ma cousine, un pressentiment fatal attriste mes esprits, m'épouvante de la crainte qu'il n'aime une autre que moi...

MME ALLARD.

As-tu des soupçons sur quelque personne?

CAROLINE.

Je ne sais... mais j'ai besoin de sa tendresse à présent, pour me soutenir dans ma conduite... son indifférence serait du mépris, et l'idée du mépris me torture le cœur.... j'aimerais mieux la haine, je crois.

MME ALLARD.

Parlons sérieusement : qu'as-tu projeté?.... pourquoi me fais-tu venir?

CAROLINE.

Pour me rendre un dernier service. J'ai toujours conservé les lettres de...

MME ALLARD.

De M. Francmesnil.

CAROLINE.

Elles sont là... cachées; mais Marcel peut les découvrir, et je tremble que le hasard ne lui cause un tel chagrin.

MME ALLARD.

Que ne les brûles-tu?

CAROLINE.

Non, non, on pourrait croire que je les ai conservées, et je veux détruire toute espérance en les lui rendant; elles sont là, venez; mais silence... j'entends le pas de Marcel.

MME ALLARD.

Tu as l'oreille fine...

CAROLINE, *à la porte.*

C'est lui!... comment faire?... il n'entre pas... où va-t-il?... (*Elle ouvre doucement la porte et regarde.*) Il s'arrête à la porte de Nina?... oui... pourquoi regarde-t-il par la serrure?... mon Dieu! que signifie ce mystère?... Mais il revient... ma cousine!... là! là! dans notre chambre; entrez... je ne veux pas qu'il vous voie ici...

MME ALLARD.

Pour quelle raison?... Tu es folle, en vérité... mais je fais tout ce que tu veux. (*A part.*) Je trouverai bien le moyen de savoir s'il l'aime encore, en excitant sa jalousie...

Elle entre dans la chambre de Caroline.

SCENE II.

CAROLINE, MARCEL.

Il entre d'une manière brusque; il aperçoit Caroline, s'arrête un instant, puis va s'asseoir. Caroline, durant ce temps, range le ménage.

MARCEL.

Comment, le ménage n'est pas rangé?... à quoi avez-vous donc passé votre temps? après tout, ça m'est égal... Il n'est venu personne?... on n'a rien apporté?...

CAROLINE.

Non... qui donc devait venir... apporter quelque chose?...

MARCEL.

Dam!... de l'ouvrage... mais c'est une question comme une autre... je dis ça comme je dirais autre chose... Ah! c'est bon comme ça... finissez...

CAROLINE.

Marcel, vous n'avez plus de patience.

MARCEL.

Il se peut que je l'aie usée.

CAROLINE.

Je suis résignée à tout...

MARCEL.

Vous n'êtes pas la seule à faire contre fortune bon cœur.... Dites-moi, vous n'avez pas d'argent?...

CAROLINE.

Non...

MARCEL.

Il faudrait nous en procurer. Le propriétaire nous tourmente... il faut aller chez Mme Dufour, lui demander ce qu'elle doit...

CAROLINE.

Je le veux bien... plus tard...

MARCEL.

Plus tard il sera trop tard...

CAROLINE.

Ma présence est nécessaire ici en ce moment, les soins qu'il faut donner...

MARCEL.

Nina viendra.

CAROLINE.

J'éprouve maintenant quelque embarras à voir cette jeune fille chez nous...

MARCEL.

Pourquoi donc?

CAROLINE.

Nos relations ne sont plus les mêmes... je parl

des nôtres... il est toujours inutile qu'une étrangère soit dans un pareil secret...

MARCEL.

D'abord, Nina n'est pas une étrangère... c'est votre amie, vous partagez son lit... depuis... ma maladie... Je vais me mettre au travail... c'est à vous de faire une course nécessaire...

CAROLINE, *à part.*

Il veut m'éloigner... (*Haut.*) Mais je ne demande qu'un instant.

MARCEL, *à part.*

Pour quelle raison ne veut-elle pas partir?... (*On entend du bruit dans la chambre.*) Ah!... (*Il surmonte subitement son émotion. Haut.*) Il y a quelqu'un dans la chambre?... Vous n'étiez donc pas seule?... il fallait me dire tout de suite que je vous gênais...

CAROLINE.

Je vous assure que...

MARCEL, *l'interrompant.*

Je ne vous demande rien... pas d'explication...

CAROLINE.

Mais moi, je veux tout vous dire...

MARCEL.

Encore une fois, je ne veux pas vous gêner... (*A part.*) Pourquoi suis-je ému?... (*Haut.*) Je vous laisse...

CAROLINE, *allant à la porte de la chambre.*

Venez, ma cousine, venez...

MARCEL, *à part en rentrant.*

Que vient faire cette femme?

Il va vers la porte et jette un coup d'œil dans la chambre avec la curiosité d'un jaloux.

SCENE III.

Les Mêmes, Mme ALLARD.

MARCEL, *affectant de la gaîté**.

Eh! bonjour, madame Allard! il y a des siècles que nous ne vous avons vue... votre santé est bonne?... Vous veniez causer avec Caroline?... c'est très-bien... c'est très-bien... que je ne vous gêne pas.

Mme ALLARD.

Je vois avec plaisir que vous vous portez mieux, mon cousin.

MARCEL.

Je me porte à merveille, ma cousine... Eh bien, comment menez-vous les plaisirs?... Mais asseyez-vous donc!...

CAROLINE, *passant au milieu.*

Non, c'est inutile; et puisque je dois aller chez Mme Dufour... j'y vais tout de suite... j'avais écrit à ma cousine de venir me parler... au sujet de nos enfans... Marcel... les pauvres petits souffrent aussi de notre gêne...

* Marcel, *assis à la table;* Mme Allard, Caroline jusqu'aux deux passades.

Mme ALLARD.

Il faut les faire revenir de la campagne...

MARCEL.

Pour qu'ils soient plus misérables?... non... je veux qu'ils restent là-bas... ils y sont mieux...

CAROLINE, *bas à Mme Allard.*

Vous le voyez... vous l'entendez...

Mme ALLARD, *bas.*

Ça ne prouve rien, laisse-moi faire. (*Haut, en allant à Marcel.*) Marcel... j'espère bien que vous ne pensez pas que je me sois cachée parce que vous arriviez...

MARCEL, *avec une légère émotion.*

Pourquoi voudriez-vous que j'eusse cette pensée?...

Mme ALLARD.

Je m'entends bien, et vous me comprenez de même... (*A part.*) Il est calme. (*Haut.*) Allons, viens, Caroline... laisse ton mari qui ne demande pas mieux que d'être seul... mets un châle... est-ce que tu n'as plus de châle?... je veux t'en donner un... (*A part.*) Je crois qu'il nous regarde en dessous...

CAROLINE, *à Marcel.*

Et si Mme Dufour ne me fait pas de réponse favorable?...

MARCEL.

Eh bien, vous n'aurez pas d'argent...

Mme ALLARD.

Il s'agit d'argent?... j'en ai à votre disposition, pas beaucoup, mais enfin... il vaut mieux peu que rien...

MARCEL, *un peu brusquement.*

Je vous remercie... non... nous pouvons nous passer de vos bons services...

Mme ALLARD, *bas à Caroline.*

Il t'aime encore, te dis-je!

CAROLINE, *bas.*

Mon Dieu! si c'était vrai.

Mme ALLARD.

Comme vous voudrez... Marcel, comme vous voudrez... bonsoir...

Elles sortent.

SCENE IV.

MARCEL, *seul.*

Que vient-elle faire ici, Mme Allard?... Cette leçon terrible n'a-t-elle donc pas profité?... mon Dieu! je ne pourrai donc pas en finir avec cet amour?... Malgré la trahison il dure!... La voilà partie... oui, oui, loin d'elle, quand je m'agite pour tromper mes douleurs, c'est sa pensée qui me ramène ici!... j'ai besoin de la voir... j'ai besoin de l'entendre; j'éprouve un plaisir secret à lui faire sentir le poids de mes misères... Oh! l'étrange bonheur!... mais il soutient mon courage, et je ne vis que par lui!... Si je pouvais lui rendre à mon

tour les maux qu'elle m'a fait souffrir! si je pouvais lui faire connaître la jalousie, ce démon qui ne laisse ni sommeil ni repos!... mais jalouse, elle m'aimerait... et elle ne m'a jamais aimé!... Mon Dieu! si je pouvais occuper mon cœur, ma pensée, mon temps, pour une autre qu'elle! si je pouvais me distraire!... Quand on n'a plus de bonheur, il faut des plaisirs... mais les plaisirs coûtent cher... et je n'ai rien! rien!... (*Avec amertume.*) Vraiment, tout est facile à certaines gens... quand la désunion arrive dans leur ménage, elle s'y loge commodément... l'hôtel est vaste, et l'on y fait deux parts pour toute chose; vis-à-vis du monde le mari voit sa femme, la femme accueille son mari... leur visage est riant; tout est bien parce qu'ils sont riches!... mais nous! on ne touche pas à notre bonheur que tout ne croule aussitôt... Le pauvre n'a que des vices, lui, s'il cesse d'être heureux! Ce n'est pas moi seul qui changerai les choses!... Mais je suis jeune! me faut-il donc renoncer à la vie!... non, non, je sortirai de cet état, j'en sortirai... je le veux!... je veux l'oubli de mes souffrances, je veux des illusions, je veux du bonheur, je veux des plaisirs!... j'en aurai!... de l'argent, j'en aurai! il y a mille moyens de s'en procurer... le jeu?... oui, j'irai jouer... (*Avec désespoir.*) Je dois être heureux au jeu, moi!... je gagnerai, j'en ai la conviction, je gagnerai une somme... considérable... Alors, en honnête homme je fournirai aux besoins de... Caroline... oui... mes enfans ne manqueront de rien... et moi?... et moi non plus!... je veux faire de ma vie une longue suite de plaisirs... je veux que ma femme soit envieuse de ma nouvelle existence; qu'elle me regrette... qu'elle soit punie.. qu'elle vienne à son tour chercher vers moi son bonheur!... mais je ne céderai pas... je la verrais à mes genoux sans émotion, sans pitié... Si elle se conduit bien, tant mieux!... si elle se conduit mal, tant pis!... les fautes sont personnelles... J'ai déjà tout combiné; oui, la petite Nina est gentille; elle n'a pas d'amour pour Gervais, et je crois qu'elle a pour moi une sorte de penchant... avec elle, je ne serai pas seul; avec elle... mais je n'aime pas cette pauvre enfant, je ne l'aime pas d'amour... c'est égal... ça viendra... c'est le moyen d'arracher de mon cœur cette fatale passion... Il est pourtant vrai que j'ai voulu tomber à ses pieds; j'ai voulu pardonner!... oui, pardonner!... mais l'honneur me le défend! je saurai conserver ma dignité... On verra ce que je puis, moi! on verra!... Je jouerai aujourd'hui même... j'aurai de l'or... beaucoup d'or... je serai riche malgré tout... je serai heureux... Quel moyen employer?... ah!... cette montre... oui!.. la prudente Mme Allard a rapporté cette montre ici, je me le rappelle, à présent; elle a dit qu'il y avait pour cent francs d'or au moins; et j'ai vu cette montre là, hier, en cherchant... (*Il va pour ouvrir la commode.*) Pourquoi ce tiroir est-il fermé? mais je suis chez moi, je suis le maître ici. (*Il brise la serrure.*) Ah! cherchons... je ne vois rien... Caroline l'aurait-elle ôtée?... la voilà!... la voilà!... mon Dieu, je tremble!... elle a vécu, cette montre... elle a marché, cette montre... elle a réglé les heures pour eux, pour leurs rendez-vous... (*Mouvement de résolution spontané.*) Nina! Nina!... je veux voir Nina!... Si vous avez besoin de moi, m'a-t-elle dit.... la pauvre enfant!... appelez-moi. (*Il ouvre la porte et appelle.*) Nina! Nina!... Elle va venir... allons, Marcel, la passion s'endort dans le bonheur; tu te venges, tu dois être plus tranquille; et grâce à ce bijou tu peux avoir des plaisirs.

SCENE V.

MARCEL, NINA.

NINA.

Me voici, monsieur Marcel, avez-vous besoin de moi?

MARCEL.

J'ai toujours besoin de vous voir, Nina... mais pourquoi me dites-vous monsieur Marcel? nous sommes des amis... j'étais impatient de vous parler... Venez, asseyez-vous là... (*Ils s'asseyent près de la table.*) Mon Dieu! que vous êtes jolie, Nina!

NINA.

Ne me dites pas ça... je n'aurais qu'à le croire, et ça me rendrait coquette... j'aime mieux que vous me parliez de votre amitié, si véritablement vous en avez pour moi.

MARCEL.

De l'amitié, Nina!... mais je ne conçois pas mon aveuglement jusqu'à présent!... je vous voyais chaque jour, sans vous voir.

NINA.

Et moi, vous ne disiez pas une parole qu'elle n'eût son écho dans mon cœur... je souffrais toutes vos peines, je pleurais toutes vos larmes... vrai!

MARCEL.

Nina, voulez-vous être franche avec moi?

NINA.

Est-ce que je peux vous cacher quelque chose?

MARCEL.

Épouserez-vous Gervais?

NINA.

Ce n'est pas lui que j'aime.

MARCEL.

Vous aimez donc un autre que lui?

NINA.

Je préfère rester fille...

MARCEL.

Oui, vous avez raison... le mariage, pour les pauvres gens... Oh! si j'avais su!... que d'ennuis je me serais épargnés!...

NINA.

Pauvre monsieur Marcel!

MARCEL.

Mais Caroline m'a tant soigné pendant ma ma-

ladie! avec vous, Nina... elle m'a sauvé la vie... ainsi que vous, Nina...

NINA.

N'était-ce pas un devoir?...

MARCEL.

Le devoir! le devoir!... maintenant sa vie soumise et régulière est un devoir aussi; et c'est triste de penser que le devoir seul... mais qu'importe!... Le passé a mis entre elle et moi une muraille même, au sein de notre ménage... d'ailleurs on n'est heureux que par l'amour... et je crois avoir de l'amour pour une autre...

NINA, *émue.*

Ah!... pour une autre que Caroline?... mais il faut le cacher, c'est une faute...

MARCEL.

C'est une faute, si l'on veut... mais comme vous le dites, Nina, il faut un peu de mystère... tenez, depuis ces événemens, je n'avais de repos ni le jour ni la nuit; et maintenant il me semble que ma vie est plus douce, plus tranquille, plus remplie... parce que tous mes instans ont un but.

NINA.

Ah!... tant mieux!

MARCEL.

Oui, je veux vous voir, et quand je ne vous vois pas, je songe à vous... Ne concevez-vous pas, Nina, qu'on trouve du bonheur à voir la personne qu'on aime, et à songer à elle quand on ne la voit pas?...

NINA.

Oh! oui!

Ils se lèvent.

MARCEL.

Eh bien, voulez-vous passer la journée ensemble... une journée de plaisirs, le voulez-vous?

NINA.

Marcel... ma mère...

MARCEL.

Vous direz à votre mère que vous travaillez en ville, et que je vous ai procuré de l'ouvrage.

NINA.

C'est mentir.

MARCEL.

Oui, je sais bien, mais c'est un bon moyen pour ne pas dire la vérité... et ce soir nous irons au spectacle... vous l'aimez; je serai si heureux de vous procurer du plaisir.

NINA.

Que vous êtes bon!

MARCEL.

Nous irons à la Porte-Saint-Martin, voulez-vous?

NINA.

Mon Dieu! moi, je veux une seule chose, c'est celle qui peut vous plaire.

MARCEL.

C'est bien gentil ce que vous dites là; vous aimeriez peut-être mieux aller à l'Opéra? est-ce que vous avez été déjà à l'Opéra?

NINA.

Oui, une fois, vous savez bien, ce jour où j'y vis Caroline.

MARCEL, *en pâlissant.*

Avec Francmesnil?

NINA.

Qu'avez-vous? je vous ai fait de la peine?

MARCEL.

Non, non.

NINA.

Tenez, nous allons choisir dans ce journal... c'est la portière qui me le prête pour que je le lise à ma mère... voyez, cherchons. (*Marcel prend le journal et le parcourt machinalement.*) Mais ce n'est pas là... c'est à la fin.

MARCEL, *lisant.*

« Suicides, Accident, Duels... Une rencontre a » eu lieu entre M. de F*** et M. Eugène de **» Pourquoi ne les nomme-t-on pas? (*Il poursuit.*) « M. de F*** a été grièvement blessé : on déses- » père de ses jours... on attribue cette affaire à » une querelle d'amour... »

NINA.

Vous voilà pensif; est-ce que cette nouvelle vous touche?

MARCEL.

Une querelle d'amour... les mêmes causes produisent les mêmes effets... la trahison toujours... ils se sont vengés ceux-là...

NINA.

La trahison... trahit-on quand on aime?

MARCEL.

Ce n'est pas vous qui voudriez me tromper, Nina!... Eh bien! apprends donc que je t'aime... oui, je ne vis plus que pour toi... (*Avec frénésie, en lui prenant la tête.*) J'oublie toutes mes douleur, je suis heureux, bien heureux!

NINA.

Et vous pleurez?

MARCEL.

De joie, d'espérance. (*Il la presse sur son cœur.*) et toi tu m'aimes, dis-le-moi... parle, que j'entende une voix qui me dise cette parole si douce : je t'aime.

On frappe à la porte.

NINA.

On a frappé...

MARCEL.

Oui, on frappe encore. (*A part.*) Si c'était elle!

Il va pour ouvrir.

NINA.

Ah! n'ouvrez pas, Marcel.

MARCEL.

Pourquoi donc? il faut voir qui c'est...

GERVAIS, *en dehors.*

Monsieur Marcel, monsieur Marcel!

NINA.

C'est Gervais.

MARCEL, *à voix basse.*

Eh bien, je ne tarderai pas à sortir, vous me rejoindrez dans une heure, je vous attendrai sur le quai, au coin du pont.

Il ouvre la porte.

SCENE VI.

Les Mêmes, GERVAIS, *puis* CAROLINE.

GERVAIS.

Vous étiez enfermés?

CAROLINE, *entrant.*

Enfermés?

MARCEL.

Oui, par hasard... Vous n'avez pas été long-temps dans vos courses*.

GERVAIS.

Que faisiez-vous donc?

NINA.

Est-ce que ça te regarde?

GERVAIS.

Dam! je crois que oui... enfermés...

Caroline les examine avec inquiétude.

MARCEL.

Enfermés! Quel crime y a-t-il à cela?

GERVAIS.

Il n'y a pas de crime, mais si j'étais jaloux... si vous n'étiez pas un homme marié!... (*A Nina.*) J'ai reçu des nouvelles du pays... oui, des papiers. (*A part.*) Elle ne se doute pas que nos bans sont publiés, et que, dès demain elle peut être ma femme?

CAROLINE, *allant à Nina.*

Qu'as-tu donc, Nina? je te trouve toute confuse.

NINA.

Quelle idée?

MARCEL, *à part, en s'habillant.*

Elle paraît inquiète... à son tour, maintenant!...

CAROLINE, *à part.*

Mes craintes sont fondées... (*Apercevant Marcel qui s'habille.*) Est-ce que vous sortez?

MARCEL.

Oui.

CAROLINE.

Faudra-t-il vous attendre pour diner?

MARCEL.

C'est inutile... j'irai diner avec mon père... il y a long-temps que je ne l'ai vu... après tout, je n'ai rien à faire... le temps est beau... je prendrai l'air, ça me fera du bien...

CAROLINE.

Quoi, Marcel?

MARCEL.

Si vous voulez, de votre côté, aller diner chez votre cousine... venez-vous, Gervais?

Il sort.

* Marcel, Caroline, Nina, Gervais.

GERVAIS, *avec intention.*

Oui, je vas à la mairie pour des affaires... c'est ta mère qui m'y envoie, Nina.

NINA.

Eh bien! cours.

GERVAIS, *de même.*

Tu sauras bientôt le pourquoi, ma mignonne.

SCENE VII.

CAROLINE, NINA.

CAROLINE, *à part.*

Il faut savoir la vérité... mais elle se taira, peut-être... j'interrogerai ses regards et sa contenance, voilà ce qu'on ne sait pas encore déguiser à son âge.

NINA, *à part.*

Je tremble de me trouver seule avec elle, à présent... mais je ne trahirai pas notre secret...

CAROLINE, *à Nina.*

Tu es toujours mon amie, Nina! je puis toujours compter sur toi?

NINA, *avec un peu d'aigreur et de prudence.*

Je ne sais pourquoi tu m'adresses cette question.

CAROLINE.

Pardonne-moi... c'est que j'ai besoin de te confier mes peines... tout est bien changé dans ma vie, dans mon ménage; tu as dù t'en apercevoir.

NINA.

C'est vrai.

CAROLINE.

Eh bien! connais-en la cause: avant d'épouser Marcel, un jeune homme élégant, aimable, m'avait fait la cour... une cour assidue, et moi, j'avais pour lui de l'amour; tu comprends?

NINA, *revenant à sa nature.*

Oh! oui... c'est involontaire cela.

CAROLINE, *en observant Nina.*

On aime sans songer qu'on commet une faute. (*A part.*) Elle a tressailli.

NINA, *se remettant.*

Dam! le cœur est souvent plus fort que la raison.

CAROLINE.

Quand cet homme revint à moi, Marcel était mon mari; je luttai quelque temps; mais la faute du passé conduisit à une nouvelle faute, à un crime, car c'est un crime, vois-tu, que de trahir ses sermens... cet homme trahissait les siens aussi... dès lors, l'adversité plana sur nous, je rendis malheureux celui qui m'aimait d'un amour si tendre... aujourd'hui que j'ai reconnu mon erreur, aujourd'hui que le repentir m'a fait rentrer dans le devoir... Marcel, à son tour, me trahit, Marcel en aime une autre...

NINA, *troublée.*

Que dis-tu?

CAROLINE, *à part.*

Plus de doute, elle a tremblé!

NINA.

Et quelle preuve as-tu?

CAROLINE.

Quelle preuve!... Réponds toi-même, Nina : que penserais-tu de lui, s'il était venu troubler la vie d'une pauvre enfant; vivant pure, tranquille; s'il voulait détruire son avenir, s'il voulait en faire une malheureuse, une fille perdue?...

NINA, *à part.*

Que dit-elle?

CAROLINE.

Tu serais indignée, n'est-ce pas?... car cette malheureuse ne pourrait plus se marier... Et le mariage, vois-tu, c'est une chose sainte!... Bonne au fond du cœur, cette fille ne voudrait tromper personne, elle vivrait sans considération, elle ferait rougir le front de sa vieille mère...

NINA, *à part.*

Grand Dieu!

CAROLINE.

Nina, ce qu'on a fait de moi, il ne faut pas que tu le deviennes jamais.

NINA, *stupéfaite.*

Moi!...

CAROLINE.

Oui, toi!... Si Marcel t'avait dit qu'il t'aimât; si Marcel, honnête homme jusqu'ici, cessait de l'être... c'est moi, c'est mon indigne conduite qui l'aurait poussé dans cette voie d'erreurs, et toutes ses fautes seraient ajoutées aux miennes et me seraient comptées!... Tu vois bien que je dois craindre, tu vois bien que je dois parler...

NINA.

J'ai peine à te comprendre, rien de tout cela n'est vrai, non...

CAROLINE.

Oh! tu ne voudrais pas être un nouveau sujet de discorde, toi!... Je suis mère, mes enfans nous demandent du pain, nous tendent les bras; que deviendront-ils si Marcel ne revient pas à moi, pour eux!... (*En pleurant.*) Nina! chère Nina, prends pitié d'eux et de moi!... quand je méconnaissais mes devoirs, j'ai respecté ta jeunesse, je n'ai pas voulu que ton amitié me servit, par amitié pour toi... aujourd'hui, si mon mari rompt la paix et l'union, il faut que tu me serves à le ramener, parce que cela est bien, parce que cela est juste, parce que les bons cœurs ne doivent pas se démentir.. Tu es une bonne fille, pure, sans reproches... sans reproches, n'est-il pas vrai, Nina?...

NINA, *combattant son émotion.*

Sans doute... mon Dieu!... Mais tu l'aimes donc, Marcel, à présent, tu l'aimes donc d'amour?..

CAROLINE.

Eh bien, oui! j'ai de l'amour pour lui!... un amour saint et sacré...

NINA, *à part, avec un moment de jalousie.*

Elle l'aime! elle l'aime!... (*Haut.*) Et s'il ne t'aimait plus, lui?

CAROLINE.

Ah!... je comprends... je comprends... (*Avec résolution.*) Nina, rends-moi mon mari.

NINA.

Pourquoi me soupçonner?...

CAROLINE.

On trompe ceux qui ne craignent pas, ceux qui n'ont pas trompé... Mais moi!... c'est la vérité, il t'a dit qu'il t'aimait; il est sorti pour t'attendre, il t'attend!... je ne sais où; mais il t'attend!... C'est avec toi qu'il passe le temps qu'il ravit au travail, à ses enfans... Oh! n'y va pas! je te le demande en grâce, n'y va pas!...

Elle tombe à ses genoux.

NINA.

Marcel ne m'a rien dit; est-ce que tu croirais que j'ai aussi de l'amour pour lui?

CAROLINE, *se relevant.*

Aussi! ce mot dit tout.

NINA.

Je ne mérite pas ce reproche.

CAROLINE.

Dissimulée!... elle est perdue!...

NINA.

Je suis bien bonne de t'entendre, en vérité, et de supporter une pareille scène.

CAROLINE.

Ah! oui, perdue!

NINA.

J'étais loin de m'attendre à ça...

CAROLINE, *avec exaltation.*

Mon mari, je le veux.

NINA.

Ton mari? est-ce moi qui dois le garder?...

CAROLINE, *indiquant la porte.*

Il suffit... Va-t'en... va-t'en...

NINA.

Je n'oublierai pas que tu me chasses.

Elle sort.

SCENE VIII.

CAROLINE, *seule.*

Ils s'entendent! oui, je me le rappelle en ce moment, j'ai souvent surpris des larmes dans les yeux de cette malheureuse, alors que Marcel accablé... de mon crime... oui, de mon crime!... Et j'ose, ici, demander aux autres une vertu que je n'ai pas eue, un courage dont j'ai refusé l'assistance?... Moi!... ah! ma punition commence! j'ai été coupable, je ne vois partout que des coupables... Mais ne paraissait-elle pas indignée de mes soupçons, Nina?... Si mes craintes n'étaient pas fondées? Si j'avais fait naître dans le cœur de cette enfant la première idée funeste?.. Mon Dieu!... et Marcel?... son humeur, n'est-elle pas toute juste?... Après tant de chagrins, peut-il rentrer, en si peu de temps, dans le calme d'une vie heureuse? Parce que j'ai trahi mes devoirs, pourquoi supposer que les autres puissent en faire autant?... Ah! c'est bien mal!... je gage qu'il est avec son père, le pauvre Marcel, à chercher quelques distractions...

SCENE IX.

CAROLINE, GAUTHIER.

CAROLINE, *en apercevant Gauthier.*

Ciel !... Monsieur Gauthier, avez-vous vu votre fils ?...

GAUTHIER.

Non, il y a long-temps que je ne l'ai vu ; le temps m'en durait, et je venais...

CAROLINE.

Il est allé chez vous.

GAUTHIER.

C'est singulier... je quitte la maison à l'instant même, il n'y a pas deux chemins... je ne l'ai pas rencontré... Vous paraissez inquiète, Caroline, qu'y a-t-il donc ?

CAROLINE.

Monsieur Gauthier, je vous le jure, à genoux, depuis le jour terrible, je n'ai pas mérité de votre fils un seul reproche; j'ai vécu soumise, repentante...

GAUTHIER.

Je vous crois. J'ai été acharné contre vous; mais je vous dois maintenant cette justice que je n'ai pas eu, depuis, le moindre reproche à vous faire, et je vous en remercie... ça faisait tant de mal à mon fils! et vous savez combien je l'aime, Marcel...

CAROLINE.

Eh bien! sauvez-le donc!

GAUTHIER.

Court-il quelque danger? parlez...

CAROLINE.

Un affreux danger, le plus grand de tous : il déserte son ménage, il séduit une jeune fille, Nina, notre voisine...

GAUTHIER.

C'est impossible!...

CAROLINE.

Ah ! que je voudrais que ce mot fût vrai !

GAUTHIER.

Quelle preuve, Caroline ? quelle preuve ?...

CAROLINE.

Aucune ; mais...

SCENE X.

LES MÊMES, Mme ALLARD.

Mme ALLARD.

Où va donc ton mari ? je viens de l'apercevoir sur le pont avec Nina, bras dessus, bras dessous.

CAROLINE, *à Gauthier.*

Vous l'entendez !...

GAUTHIER.

J'en suis stupéfait... (*A Mme Allard.*) Quoi ! vous avez vu Marcel avec Nina ? (*A Caroline.*) Et Marcel vous a caché qu'il dût sortir avec Nina ?

Mme ALLARD.

Eh! mon Dieu! de quoi s'agit-il donc?

GAUTHIER.

Ce que j'ai été contre vous, je le serai contre lui; je ne souffre l'inconduite ni d'un côté, ni de l'autre... Mon fils, cesser d'être honnête homme!

CAROLINE.

Ah! je suis seule coupable!

GAUTHIER.

Non, rien ne fait pardonner l'oubli de nos devoirs : c'est parce que le mal se fait, qu'on ne doit pas le faire.

CAROLINE.

Ramenons-le doucement, sans bruit. Les privations que nous devons nous imposer...

GAUTHIER.

La misère n'est que l'excuse du lâche; il serait trop facile de se blanchir ainsi de ses fautes.

CAROLINE.

Peut-être est-il temps encore de lui faire sentir ses torts.

GAUTHIER.

Il en a conçu l'idée : c'est le premier pas vers l'abîme qui l'arrêtera.

SCENE XI.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Tenez, madame Marcel, puisque je montais, la portière m'a dit de vous remettre cette lettre qui est pour vous.

CAROLINE, *vivement.*

Donnez.

GAUTHIER.

Serait-elle de lui ?

CAROLINE, *voyant l'adresse.*

Non.

Elle ouvre et lit.

GAUTHIER.

Gervais, vous ne savez pas où est allé mon fils?

Mme ALLARD.

Il est sorti avec Nina.

GERVAIS.

Comment, sorti avec Nina?

Mme ALLARD.

Oui; je les ai aperçus tous deux ensemble sur le quai.

GERVAIS.

Comment sur le quai? Où vont-ils donc comme ça? Ah bien! mais... je cours après eux; je les rattraperai. Ne craignez rien, allez, monsieur Gauthier, je vas vous le renvoyer, votre fils.

Il sort.

SCENE XII.

LES MÊMES, *hors* GERVAIS.

CAROLINE, *achevant de lire, et avec désespoir.*

Ah ! malheureuse ! Dans ce moment, mon Dieu ! dans ce moment...

GAUTHIER.

Qu'y a-t-il donc ?

CAROLINE, *lui donnant la lettre.*

Lisez. Mes enfans... on nous les ramène; je prévoyais ce retour forcé. Nous n'avons pu satisfaire aux demandes d'argent. Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

GAUTHIER, *à lui-même, avec accablement.*

La misère ! c'est donc là que devait aboutir la désunion. Et je ne puis rien pour eux, moi !

Mme ALLARD.

Mais la somme que doit te donner Mme Dufour ?

CAROLINE.

Elle ne saurait suffire.

Mme ALLARD.

Alors il me vient une idée; mais vous ne voudrez peut-être pas la suivre ?

GAUTHIER.

Parlez.

Mme ALLARD.

Cette montre ? tu sais.

CAROLINE, *avec indignation.*

Oh ! non, non.

GAUTHIER.

Cette montre brisée ?

Mme ALLARD.

Il y a pour plus de cent francs d'or. Je ne l'ai rapportée que pour t'en servir au besoin; parce qu'après tout, l'argent, c'est toujours de l'argent. J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur Gauthier ?

GAUTHIER.

Caroline, il s'agit de vos enfans, et dans cette circonstance la nécessité justifie tout. J'irai la vendre, cette montre; où est-elle ?

CAROLINE.

Là, dans cette commode.

Mme ALLARD, *allant à la commode.*

Eh ! mon Dieu ! on a forcé un tiroir.

CAROLINE.

Que dites-vous ?

GAUTHIER.

Quoi, la serrure est forcée !

CAROLINE, *cherchant.*

Et la montre n'y est plus.

Mme ALLARD.

Là ! Marcel aura été la vendre ou la mettre en gage.

CAROLINE, *avec effroi.*

Pour sortir avec Nina !

GAUTHIER.

Marcel ! s'il est vrai, tu es un infâme !

CAROLINE.

Ah ! le voilà.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCEL*.

MARCEL, *à part, contrarié.*

Mon père !

GAUTHIER.

D'où viens-tu ? qu'as-tu fait ? Nina... la montre...

CAROLINE, *cherchant à l'apaiser.*

Monsieur Gauthier...

MARCEL.

Mon père, qu'est-ce donc ?

GAUTHIER.

Qu'as-tu fait de la montre ?

MARCEL.

Caroline peut vous dire que nous devions la vendre; j'ai été la vendre.

GAUTHIER.

Mais où allais-tu avec Nina ?

MARCEL.

Ne puis-je sortir avec Nina ?

GAUTHIER.

Non, tu veux perdre cette jeune fille.

MARCEL, *avec ironie, en s'asseyant.*

Ah ! c'est madame qui a été vous faire cette histoire.

GAUTHIER.

Tais-toi...

MARCEL.

Eh ! mon père !

GAUTHIER.

Tais-toi, tu me dois le respect, à moi.

CAROLINE, *allant à Marcel.*

Écoutez, Marcel, ce que je vais vous dire est sérieux...

MARCEL, *l'interrompant.*

Je ne supporterai pas un seul mot de reproches.

CAROLINE.

Je n'en veux pas faire entendre; mais c'est à moi de vous le dire à présent, et je vous parle devant votre père, nous ne saurions désormais vivre ensemble qu'à une condition...

MARCEL, *étonné.*

Une condition ?

CAROLINE.

Oui, c'est que jamais Nina ne reviendra chez nous : sa présence n'y pourrait produire que le trouble. Rappelez-vous ce que vous avez dit vous-même : je veux qu'il n'aient que de bons exemples, pour qu'ils soient un jour d'honnêtes gens.

MARCEL.

Ah ! madame raille ! (*A part.*) Elle ose me donner une leçon, à moi, elle !

GAUTHIER, *en lui remettant la lettre.*

Oui, on vous ramène vos enfans.

MARCEL.

Mes enfans !

GAUTHIER.

L'argent de la montre doit servir à leurs besoins. Tu dois du pain à tes enfans et à ta femme.

MARCEL.

Ma femme ! ma femme a des amis riches !

* Marcel, Gauthier, Caroline, Mme Allard.

CAROLINE, *avec désespoir.*

Ah! malheureuse!

GAUTHIER, *modérant sa fureur.*

Marcel! Marcel, dès qu'elle a compris sa faute, elle s'est repentie; je l'estime, ta femme : elle est réhabilitée à mes yeux, aux yeux de tous. Toi, ta conduite actuelle n'a pas d'excuse.

CAROLINE, *avec dignité.*

Marcel, c'est l'expérience du malheur et la ferme résolution de bien vivre qui me donnent ici le courage de résister à votre volonté; mais plutôt que de voir dans mon ménage une femme qui vienne y prolonger la désunion, j'aimerais mieux...

MARCEL.

Une séparation! non! pas de séparation... Vous, vous vivrez partout où je veux vivre. (*A part.*) Ne cèdons pas!

CAROLINE.

Ma place est dans ma famille jusqu'au jour où vous pourrez subvenir à nos besoins.

MARCEL.

Vous faites sonner bien haut cette parole aujourd'hui! vos besoins!... vos besoins!... pourquoi ne plus vous adresser à M. de Francemesnil?

GAUTHIER, *furieux.*

Misérable!... Caroline, vous ne pouvez plus rester ici; venez, quittez cette demeure; venez, je suis votre père, et je serai le père de vos enfans, venez.

MARCEL, *avec autorité et colère.*

Je veux que ma femme habite avec moi, je le veux.

GAUTHIER.

Tu n'as plus le droit d'être époux, puisque tu es assez lâche pour insulter une femme.

MARCEL.

Je veux mes enfans.

GAUTHIER, *veut entraîner Caroline; Marcel s'oppose à son départ et repousse son père; Gauthier ne se modère plus.*

Tes enfans, pour les laisser sans pain; non! reste seul, sans épouse, sans enfans, seul!

MARCEL.

Mon père!

GAUTHIER.

Ton père te méprise! ton père! tu ne le reverras jamais, oui, jamais!

CAROLINE, *poussant un cri.*

Ah! ce mot tue!

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une petite chambre à coucher mansardée. Au fond, un lit sans rideau; on voit les trois flèches qui servaient à les retenir. La porte est à droite, une table à gauche, et, de ce côté, dans l'encoignure, quelques tablettes en bois blanc sur lesquelles sont des livres et différens ustensiles de ménage. L'aspect de cette chambre annonce une grande misère.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, NINA.

GERVAIS.

Comment, c'est la vérité, tout ce que tu me dis là?... Caroline a quitté son mari!... et où est-elle à présent?

NINA.

Avec ses enfans, chez le père Gauthier.

GERVAIS.

Pour toujours?... et moi qui les croyais si heureux en ménage!... Ah! ça me fait naître des idées... pas gaies du tout...

NINA.

Puisque te voilà, tu vas aller, avant la nuit, rôder un peu sur les quais pour voir si tu n'aperçois pas Marcel quelque part... son père se tourmente; il est déjà venu trois fois chez moi pour savoir ce qui se passe; il ne veut pas avoir l'air de revenir ici; mais il m'a bien recommandé de veiller sur son fils et de le faire prévenir dès que Marcel serait rentré.

GERVAIS.

Eh bien, il n'est pas gêné; c'est toi qu'il charge de ce soin, après ce qui s'est passé?

NINA.

Il ne s'est rien passé; le père Gauthier et sa mère m'ont morigénée bien à tort, je t'assure. Caroline elle-même est revenue de ses préventions sur mon compte; elle était jalouse de son ombre... La paix est faite entre nous, et tu ne penses pas que je veuille me brouiller de nouveau.

GERVAIS.

Je te crois, maintenant que je suis bien certain que nous nous marions... Ah! ce n'est pas nous qu'on verra jamais faire mauvais ménage; n'est-ce pas, ma petite Nina?...

NINA.

Oui, oui, Gervais... mais va... tu dois savoir où il a l'habitude d'aller, M. Marcel?

GERVAIS.

A l'estaminet du coin, mais il n'y était pas; j'y ai regardé avant que de venir. C'est bien singulier ce changement-là dans le caractère d'un homme si rangé, si doux!... Voilà cependant où on en vient, quand on se laisse aller à la faignantise... il aimait trop sa femme, vois-tu, et puis elle, elle ne l'aimait pas assez...

NINA.

De tout ça le plus sûr, c'est qu'ils sont tous malheureux... mais voilà M. Gauthier, taisons-nous.

SCENE II.

NINA, GAUTHIER, GERVAIS.

GAUTHIER, *avec tristesse.*

Eh bien, Nina, mon fils?...

NINA.

Il n'a pas encore paru, monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

Où a-t-il passé la nuit dernière? qu'a-t-il fait durant cette journée?... mon Dieu!

NINA.

Rassurez-vous, Gervais ira le chercher.

GERVAIS.

Il faudra bien que je le trouve... il ne s'est pas jeté à l'eau, morguenné!

NINA, *effrayée.*

Quelle idée!

GERVAIS.

Non, non, ne craignez rien, monsieur Gauthier: depuis quelque temps, il allait quelquefois dans un estaminet lire le journal, voir jouer au billard... eh bien, s'il n'est pas dans celui-là, c'est qu'il est dans un autre... je vais courir... enfin pour vous rendre service, il n'est rien que je ne fasse... Ah! dites donc, cette séparation-là, de lui et de Caroline, c'est une frime, n'est-ce pas, c'est une leçon que vous lui donnez?... Eh bien, comme j'épouse Nina, nous vous inviterons tous à la noce, ça fera une bonne occasion pour rarranger les choses... Hein, que dites-vous de ça?... sur ce, je m'en vas, et je vous ramène votre fils mort ou vif.

Il sort.

SCENE III.

NINA, GAUTHIER.

NINA, *à part.*

Encore!... l'imbécile!

GAUTHIER, *en soupirant.*

Voici le jour qui tombe... une inquiétude affreuse ne me permet pas un instant de repos.

NINA, *à part.*

Et moi, je tremble aussi. (*Haut.*) J'espère bien, monsieur Gauthier, que vous n'avez pas pris garde à ce qu'a dit Gervais?...

GAUTHIER.

Si; je sais ce que peut produire l'isolement sur l'esprit de Marcel... j'ai eu tort... mon excuse est dans la droiture de mon cœur... mais le mal est fait... Marcel! mon pauvre Marcel!... où peut-il être?... S'il vous avait aimée, Nina, il serait auprès de vous, vous seriez dans la confidence de ses projets, vous nous aideriez à le ramener à la raison... mais s'il aime encore Caroline, j'ai tout à craindre de son désespoir!

NINA.

Espérons que les recherches de Gervais ne seront pas sans résultats; il rentrera cette nuit, soyez-en sûr...

GAUTHIER, *à lui-même.*

Situation terrible!... n'avoir pas même le droit de faire entendre un juste reproche... moi, j'ai voulu bien faire... la douleur de Caroline est vraie, sa conduite est noble...

NINA.

J'entends quelqu'un... c'est sans doute votre fils... non, c'est une dame qui traverse l'atelier.

SCENE IV.

NINA, GAUTHIER, Mme FRANCMÉSNIL, *en grand deuil.*

GAUTHIER, *avec abattement.*

Que voulez-vous, madame?

Mme FRANCMESNIL.

Vous êtes étonné de me voir, monsieur, je viens parler à votre fils, je désire parler également à votre fille, et je ne les aperçois pas... Vous gardez le silence... vous pleurez?... Qu'est-il arrivé, monsieur?... je viens m'acquitter d'une triste mission; je viens remplir un pieux devoir... la dernière volonté de mon mari...

GAUTHIER.

Que dites-vous, madame?

Mme FRANCMESNIL.

Le duel, monsieur, cette justice du point d'honneur, cette raison des gens frivoles, le duel m'a rendue veuve... Avant de mourir, M. de Francmesnil s'est rappelé ses torts envers votre fa-

mille; il a voulu que je vinsse ici, afin d'obtenir un pardon de votre fils, et de remettre cet écrit à votre fille... j'obéis.

GAUTHIER.

Votre mari est mort... et j'ignore, moi, ce qu'est devenu Marcel... Voyez cette demeure, madame, le malheur a tout détruit... la désunion, la misère, une femme sans asile, des enfans sans avenir, sans pain... des orphelins, peut-être... jetés sur le pavé d'une grande ville : voilà ce qu'a produit l'oubli du devoir, madame...

NINA, *à part.*

Je ne le comprends pas, et pourtant il m'effraie.

Mme FRANCMESNIL.

C'est un sombre tableau que vous tracez là, monsieur; la douleur égare vos esprits, je l'espère...

GAUTHIER.

Dans Paris il n'y a pas d'heure qui ne soit souillée d'un suicide ou d'un assassinat; c'est l'enchaînement des passions et du mal.

Mme FRANCMESNIL.

J'oublie mes peines pour le sentiment des vôtres. Parlez, monsieur, comment puis-je les adoucir?... L'adversité, je l'éprouve, ne reconnaît pas de distinctions sociales; le malheur est un niveau qui courbe toutes les têtes, et je crois avoir le droit de vous consoler... Répondez-moi, je vous en conjure, comment puis-je voir M. Marcel Gauthier, comment puis-je lui parler, ainsi qu'à sa femme?..

GAUTHIER.

Dans la demeure d'un vieillard pauvre, vous trouverez une jeune femme et deux enfans, mais mon fils... il a quitté sa maison...

Mme FRANCMESNIL.

Je veux voir votre fille sans retard; conduisez-moi... et comptez sur mon zèle à faire tout ce qui pourra ramener la paix et le bonheur.

NINA, *au fond.*

Voilà Gervais!

SCENE V.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS, *apercevant Mme Francmesnil.*

Ah! pardon, madame...

GAUTHIER.

Parlez...

GERVAIS.

Monsieur Gauthier, j'accours vous annoncer une bonne nouvelle... je l'ai vu...

GAUTHIER.

Mon fils!

GERVAIS.

Oui... je me suis mis à courir pour le devancer et vous prévenir bien vite.

NINA, *à part.*

Je respire.

GAUTHIER.

Il ne faut pas qu'il nous voie ici... Venez, madame, et puisque vous daignez vous intéresser à de pauvres gens...

Mme FRANCMESNIL.

Fort bien, monsieur, je vous suis toute dévouée.

GERVAIS.

Mais vous allez le rencontrer dans l'escalier.

NINA, *à la porte.*

Si madame veut entrer un moment chez ma mère?...

GAUTHIER.

C'est ça, mon enfant, et soyez prête à me faire prévenir de tout ce qui pourrait arriver.

Ils sortent.

SCENE VI.

NINA; *puis* MARCEL.

NINA, *à la porte.*

Là, ils sont sortis... les voilà rentrés chez ma mère; il ne les a pas rencontrés... Mon Dieu! je suis toute tremblante... et cependant c'est une émotion bien douce qui agite mon cœur, je le sens... Ah! le voilà!

Marcel entre pâle, défait, sans voir Nina, sans rien regarder; il descend la scène, Nina la remonte et se tient au fond en examinant tous ses mouvemens. La nuit est venue.

NINA, *à part.*

Il ne m'a pas aperçue...

MARCEL.

J'ai tout perdu!... tout!

NINA, *à part.*

Il paraît souffrir...

MARCEL.

Quand le malheur poursuit un homme, il le ronge.

NINA, *de même.*

Je n'ose l'approcher.

MARCEL.

Tout cet or que j'ai vu briller à mes yeux, je n'y saurais prétendre à présent, je n'ai plus rien pour tenter la chance, plus rien!

NINA, *de même.*

Que dit-il? je ne puis l'entendre.

MARCEL.

Plus rien! plus rien que les promesses de ces hommes que j'ai trouvés là. Soyez des nôtres, m'ont-ils dit, et votre vie sera comblée... A quel prix! le vol, le meurtre peut-être... Et déjà pour avoir été un moment en contact avec eux, n'a-t-on pas suspecté ma probité? ne m'a-t-on pas accusé d'un larcin? moi! Marcel Gauthier! la honte a couvert mon front, et je vis!

NINA, *de même*.

Mon Dieu ! quel sombre désespoir ! (*Elle s'approche*.) Marcel !

MARCEL, *effrayé*.

Nina ! (*A part*.) Ah ! ah ! je suis chez moi.

NINA.

Je vous attendais.

MARCEL, *en regardant la chambre*.

Je suis chez moi... seul !

NINA.

Non, pas seul ; la pauvre Nina veille sur vous.

MARCEL, *avec abattement*.

Seul !

NINA.

Pourquoi cet abattement ? Allons, reprenez courage.

MARCEL, *en la repoussant*.

Que voulez-vous ?

NINA.

Vous me repoussez à présent; vous n'avez donc plus besoin de Nina ?

MARCEL, *à lui-même*.

Toujours Nina ! pas une voix qui dise : Caroline ! (*A Nina*.) Laissez-moi, je veux dormir, il est nuit... Partez !

NINA, *à elle-même*.

Je crains de le quitter.

MARCEL.

Vous êtes encore là ?

NINA.

Oui, je veux allumer votre lampe, et si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi.

MARCEL.

Merci...

NINA, *posant la lampe allumée sur la table*.

Mon Dieu ! que vous êtes pâle ! Vous souffrez, j'en suis sûre.

MARCEL.

Non, j'ai besoin de sommeil, de repos... allez.

NINA, *à part*.

Je sors... mais j'ai une clef, s'il arrivait quelque chose...

Elle sort.

SCENE VII.

MARCEL, *seul*.

Le sommeil et le repos ! il n'y a plus pour moi de repos ni de sommeil... Non, non, tout espoir est détruit, même celui du travail... pour travailler, il faut des forces, du courage, je n'en ai plus !... Est-ce bien là ma demeure ? Oui, tout y est sombre et froid... la misère a tout dégradé... et je dois vivre ici !... ici ! abandonné de ma famille, maudit par mon père, vivre seul sous le poids d'une accusation !... non, non, un dernier usage de ma volonté et j'aurai rompu le lien qui m'attache à la misère ; et je ne craindrai plus de rougir et de lever la tête en plein soleil. Oui, la mort m'attend, elle est là (*il indique les tablettes*) préparée goutte à goutte depuis long-temps, invisible à tous ! Que de fois mes regards se sont tournés de ce côté ! c'était une espérance dans ma vie de malheur... Allons, Marcel, un dernier effort !... le suicide... mais c'est un crime, un crime horrible ! je ne le commettrai pas. Pardon, mon Dieu ! pardon d'avoir eu cette funeste pensée... oh ! je ne l'aurai plus, je ne veux plus l'avoir... ce poison ne sera plus là comme une tentation, non, non ! (*Il cherche le poison qui se trouve entre les deux tablettes, dans un trou de la muraille et caché par le papier de tenture déchiré. En cherchant il fait tomber des papiers*.) Qu'est-ce ? des lettres ! « A Mme Mme Allard... (*Montrant l'adresse qui indique le nom de Mme Allard, il ouvre et lit*.) « Ma chère Caroline... » (*Avec une surprise mêlée de stupeur*.) C'est de Francmesnil... la ruse ! l'intrigue ! qu'ils l'avaient bien combinée ! (*Il lit*.) « Je vous ai retrouvée, » je suis heureux, il faut que je vous parle, et » puisque vous consentez à me voir chez votre pa» rente, j'y viendrai demain. » Elle a conservé ces lettres ; elle y tient donc ? peut-être met-elle son bonheur à les relire ? (*Il lit une autre lettre*.) « Pourquoi t'inquiéter toujours ? ne sais-tu pas que je n'ai de bonheur que par toi, ma Caroline ; mon ame ! tu m'aimes ! ton amour, c'est ma vie, je... je... » Ma vue se trouble, ah ! les infâmes ! comme ils m'ont amené pas à pas à la honte, au déshonneur, à la mort ! oui, à la mort ! Qui me garantit son repentir ? sa conduite actuelle n'est-elle pas une hypocrisie plus habilement jouée ?... le crime ! il n'y en a plus pour moi, mais pour eux... la vie, la vie souillée, c'est un crime aussi ! et qui sait où peut m'entraîner le désespoir ! aujourd'hui j'ai joué... demain, où m'arrêterais-je ? ah !

Il boit. Un grand temps après lequel entre Nina.

SCENE VIII.

MARCEL, NINA.

NINA, *ouvrant doucement la porte et examinant du fond*.

Il n'est pas encore couché, tant mieux ! je vais les prévenir.

Elle sort. Cette entrée doit se faire dans le plus grand silence.

SCENE IX.

MARCEL, *seul*.

Je suis calme ; la mort, c'est la paix du malheureux... à ceux qui restent, le remords, à moi le calme du tombeau ! maintenant, rendons-lui ces lettres, mais qu'elle sache au moins que je les ai lues. (*Il se met à la table, il cherche et il écrit*.)



SCÈNE XI.

LA MAITRESSE DE LANGUES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. de Saint-Georges, de Leuven et Dumanoir,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 21 FÉVRIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
VAUDORÉ, peintre	M. ACHARD.	MILNA, } filles d'Ostrogoff	Mlle ADELINE.
LE COMTE OSTROGOFF, seigneur russe	M. SAINVILLE.	ÉVA, } filles d'Ostrogoff	Mlle JOSÉPHINE.
ALEXIS, son fils	M. ALCIDE.	UN COSAQUE	
LÉONIDE, maîtresse de langues	Mlle DÉJAZET.	VOISINS, DOMESTIQUES, COSAQUES, SERFS.	

La scène se passe sur les confins de la Crimée, au château du comte Ostrogoff.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

SCENE PREMIERE.

OSTROGOFF, ALEXIS, MILNA, VAUDORÉ, ÉVA, DEUX COSAQUES.

Vaudoré est assis devant un chevalet et achève un tableau de famille. En face de lui, le comte est placé dans un fauteuil, le bras tendu et tenant un knout; Milna s'appuie sur le dos du fauteuil et a les yeux fixés sur Vaudoré; Alexis, debout près d'elle, tient un perroquet, que caresse Éva; deux Cosaques sont derrière et complètent le tableau.

VAUDORÉ.

AIR : *Jeunes beautés, charmantes demoiselles* (Actéon).

Que ce tableau, ce portrait de famille,
Me plaît à faire, et charme mon pinceau!
Père chéri, noble fils, tendre fille,
Tout est charmant!... tout, jusqu'à cet oiseau.

Il faut qu'ici j'excelle :
Peintre heureux!... quand pour nous
La nature est si belle,
L'art est facile et doux.

Par mes couleurs fidèles
Retraçant tous vos traits,
O mes nobles modèles,
Vous vivrez à jamais.

Il faut qu'ici j'excelle, etc.

CHOEUR.

Bravo ! bravo !
Ah ! que c'est beau !

OSTROGOFF.

Jeune artiste français, mon fils, mes filles, mes Cosaques et mon perroquet, nous nous prêtons avec docilité à toutes les poses que vous suggère votre art.... mais je ne puis vous dissimuler plus long-temps que la position de mon bras est une chose des plus pénibles.

ALEXIS.

Et moi, je commence à souffrir de la monotonie de ce perroquet.

MILNA.

Par exemple !... il n'y a pas plus de trois heures que nous posons... pour mon compte, je resterai là tant que monsieur voudra, et je me trouve fort bien. (*A part.*) Je ne le quitte pas des yeux.

VAUDORÉ.

Puisqu'il en est ainsi, nobles Russes, vous pouvez prendre un peu de repos... Comte Ostrogoff, déposez votre knout... dans ce moment, je suis tout entier à mademoiselle, dont je tiens l'œil gauche.

MILNA, *à part.*

Quel bonheur ! il tient mon œil gauche !

ÉVA, *à part.*

Il ne s'occupe que de ma sœur, et moi, il ne me fait pas ressemblante du tout... c'est ennuyeux.

OSTROGOFF, *qui s'est levé.*

Voyons, voyons un peu où vous en êtes. (*Il regarde.*) Oh ! admirable !

ALEXIS, *regardant aussi.*

Très-gentil, très-gentil !

OSTROGOFF.

Voilà bien mon air martial, mon regard belliqueux et téméraire.

ALEXIS.

Et votre bras, donc !... il est d'une ressemblance !... le knout, surtout... oh ! le knout est frappant !

VAUDORÉ.

Dam ! c'est son état.

OSTROGOFF.

Je trouve que vous avez flatté un peu mon fils... à son nez près, dont vous avez respecté les proportions... le nez de mon fils est parlant.

ALEXIS.

L'artiste lui rendra cette justice qu'il a posé avec un soin infini... mon nez... je ne cache pas que j'en ai été content.

VAUDORÉ.

Comment trouvez-vous les cosaques ?

OSTROGOFF.

Fort propres, fort décens... et d'une nuance très-agréable.

VAUDORÉ.

J'ai fait mon possible pour vous fournir de la bonne marchandise... c'est fort, c'est solide... et je vous garantis la ressemblance... pour un an... D'abord, vous voyez que je n'ai pas épargné la couleur... le rouge, le cramoisi... tout ce qu'il y a de plus éclatant et de plus cher... j'y mettrais plutôt du mien... Tenez, voici une certaine quantité de jaune qui me reste, et dont la délicatesse me défend de profiter... Que désirez-vous que j'en fasse ?

OSTROGOFF.

Ah ! ah !... voyons un peu... Un arbre ?...

VAUDORÉ.

Nous sommes dans un salon. . et d'ailleurs, cette nuance est peu usitée dans le règne végétal.

ALEXIS.

Pour le ciel.... si vous l'employiez au ciel ?

VAUDORÉ.

Du jaune !

ALEXIS.

Ce sera un ciel *serin.*

VAUDORÉ.

Le mot est d'une justesse remarquable.... mais je propose mieux... une idée assez piquante... Je mettrai une orange dans la main de chaque Cosaque... hein ?...

TOUTE LA FAMILLE.

Ah ! bravo ! bravo !

VAUDORÉ, *à part.*

Cette famille est bête comme trente-six oies... mais ceci est favorable à mon projet de la plumer complètement.

OSTROGOFF, *avec effusion.*

Jeune peintre, plus je vais, et plus votre excellent ton, vos manières distinguées me charment et me captivent... plus aussi je me félicite d'avoir accaparé à mon profit vos rares talens. Mon château, éloigné des grandes villes, et situé dans cette province voisine de la Crimée, n'avait jamais abrité de peintre sous son toit... aussi nous vous avons accueilli avec enthousiasme, comme un phénomène étranger... Il s'agissait d'ailleurs, en cette occasion, de vous enlever à mon rival, le boyard Strikoff, et je vous tiens, je ne vous lâche plus.

VAUDORÉ.

N'ayez pas peur que je m'en aille... (*Regardant Milna.*) Il est de ces liens qui vous enlacent solidement un cœur sensible, et qu'on voudrait resserrer encore davantage... Ah ! mais quel est donc ce boyard Strikoff, que vous intitulez votre rival ?

OSTROGOFF.

Cet homme, dont je ne puis parler sans indignation, est un de mes voisins... Ce détestable boyard, cet odieux compatriote, qui est pétri d'orgueil et gonflé de jalousie, ne cherche qu'à éclipser ma splendeur...

ALEXIS.

Il ne cherche qu'à éclipser la splendeur à papa...

OSTROGOFF.

Il ne cherche qu'à m'enlever tout ce qui arrive de remarquable dans ces climats, en artistes, savans, étrangers et bêtes curieuses.

VAUDORÉ.

C'est une horreur !

ALEXIS.

Exemple : Si mon noble père achète un singe pour sa ménagerie, aussitôt l'infâme se procure un orang-outang, et mon noble père est éclipsé.

VAUDORÉ.

C'est une turpitude !

OSTROGOFF.

Autre exemple : Si, pour ma serre-chaude, je fais venir des arbustes exotiques de France, il en fait venir d'Italie... encore plus exotiques.

ALEXIS.

De malheureuses petites plantes italiennes, qui sont très-frileuses, vu leur patrie, et que cet homme a la fatuité de réchauffer à la vapeur... Que c'est mauvais !

OSTROGOFF.

Mais, cette fois-ci, mon cher ami, je me moque parfaitement de ses plantes et de son orang-outang... vous valez mieux que tout ça.

VAUDORÉ.

Vous me flattez.

MILNA.

Oh ! non.

ALEXIS.

Oh ! non.

OSTROGOFF.

Et la personne que nous attendons de jour en jour, la jeune dame que l'on m'expédie de Paris...

VAUDORÉ.

La jeune dame ?...

OSTROGOFF.

Lui occasionnera, j'espère, une violente contrariété, susceptible de l'étouffer net.

VAUDORÉ.

Mais enfin, quelle personne ?... quelle jeune dame ?

OSTROGOFF.

Comment ! vous ne savez pas....

ALEXIS.

On ne vous a pas dit....

VAUDORÉ.

J'ignore totalement...

OSTROGOFF.

Apprenez donc, mon aimable artiste...

SCENE II.

LES MÊMES, UN COSAQUE.

Le Cosaque salue, remet une lettre au comte, et sort.

OSTROGOFF.

Quelle est cette missive ?... (*Il lit et pousse un cri de joie.*) Oh !

Il passe la lettre à Alexis.

ALEXIS, *lisant.*

Ah !

OSTROGOFF.

C'est elle, mes filles !

ALEXIS.

C'est elle, mes sœurs !

OSTROGOFF.

Elle arrive !

ALEXIS.

Elle est arrivée !

MILNA *et* ÉVA.

Quel bonheur !

OSTROGOFF.

Écoutez, écoutez !... (*Il lit.*) « Monsieur le comte,
» la présente servira de lettre d'introduction à
» Mlle Félicie Gervaux, qui, suivant vos désirs,
» se rend auprès de vous pour perfectionner mes-
» demoiselles Ostrogoff dans la langue française
» et les beaux-arts. J'ose solliciter de vous les
» plus grands égards pour cette jeune dame, qui
» est d'une excellente famille, et que ses vertus
» élèvent au-dessus de sa condition. » Vous entendez, mon fils... ses vertus !... Vous avez les passions vives, mon fils... j'espère que vous mettrez un frein...

ALEXIS, *avec dignité.*

Mon noble père, n'achevez pas... Celui qui met un frein à la..... Je pourrais vous répondre bien des choses... je me borne à ce peu de mots : n'achevez pas.

OSTROGOFF.

Et vous, mesdemoiselles, beaucoup de soins, toutes sortes d'amitiés pour cette intéressante Française.

MILNA.

Oh ! oui, mon papa, nous l'aimerons bien... Tout ce qui vient de Paris...

Elle jette un regard à Vaudoré.

VAUDORÉ, *à part.*

Elle m'inonde de regards...

OSTROGOFF.

Et pour commencer, mes enfans... une brillante réception... volons à sa rencontre, ouvrons la grande porte du château...

ALEXIS.

Et déployons tous nos serfs à ses yeux.

TOUS.

AIR *de Guillaume Tell* (Ad. Adam).

Courons ! (*bis.*)
Nous la ramènerons.
Pour cette Française accomplie
Soyons galans comme à Paris,
Afin qu'au sein de la Russie
Elle se croie en son pays.

Le comte, Alexis, Milna et Eva sortent. Milna et Vaudoré échangent des signes d'intelligence. Vaudoré pose la main sur son cœur et lève les yeux au ciel. Ostrogoff se retourne; il change de pantomime et le salue gracieusement.

SCÈNE III.

VAUDORÉ, *seul.*

Je triomphe !... elle est complètement subjuguée !... Ah ! Vaudoré, Vaudoré ! quel beau rêve, mon cher ami !... et dire que ce rêve-là n'est point une chimère ! Toi, qui n'étais à Paris qu'un peintre en bâtimens, te voilà, en Russie, peintre à l'huile et en miniature... ce qui prouve bien que

qui peut le plus peut le moins... Toi, qui n'avais jamais captivé que des cœurs de chamarreuses, enlumineuses, figurantes du Cirque et autres premiers sujets du petit Lazary... te voilà adoré d'une jeune Moscovite, dont l'amour s'offre à toi environné de propriétés d'une valeur considérable... Quel avenir éblouissant!... Calculons un peu nos effets... La fille se jette aux genoux du père, je m'y précipite en même temps; elle les arrose de ses larmes, je les inonde de mon côté... le vieillard s'emporte, s'arrache pas mal de cheveux... je le laisse faire... la fille pousse plusieurs cris... ça n'est pas mauvais... son trivial de père s'attendrit, sanglotte, se mouche, et finit par me crier : « Elle est à toi!... » Enlevé le dénouement!... je deviens son époux, je deviens boyard, prince russe... le prince Vaudoroff... né à Paris, rue des Jeûneurs, 4 *bis*... aujourd'hui logé, nourri, blanchi, éclairé et très-chauffé aux frais de la Russie... O ma patrie!... ma belle patrie! je t'aime bien, je te porte dans mon cœur... mais je me félicite nuit et jour de t'avoir quittée pour jamais!... et vous toutes aussi, mes anciennes passions, mes folles amours d'autrefois, qui n'aviez à m'offrir qu'une paire de bretelles et une douzaine de faux-cols... toi, surtout, Léonide Bobinard, ex-modiste, ci-devant mercière, et pour le quart d'heure dame de comptoir au café du Bosquet... toi, à qui j'ai juré fidélité éternelle, pendant que le garçon te criait : Une limonade, cinq, quinze à prendre... toi, qui attends le retour du bien-aimé en comptant les morceaux de sucre... pauvre fille!... en voilà une d'illusion peu avantageuse!... Arrière, mes anciennes, arrière!... le prince Vaudoroff ne vous connaît plus... place au prince Vaudoroff!

AIR: *Contredanse des Laveuses.*

Pour moi quel plaisir!
Quel superbe avenir!
Je pince
Le nom de prince :
J'aurai des honneurs,
Des grandeurs,
Et bien plus,
Des écus
Comme feu Crésus.

Combien d'agrément je me donne!...
Pour loger ma noble personne
Je me fais construire un palais...
Et c'est moi-mêm' qui badigeonne
La port' cochèr', les murs et les volets.
Pour moi quel plaisir, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans la fourrur' je m'acoquine;
A moi le r'nard bleu, la zib'line!...
J' mang' du caviar, j' dans' la mazourk.....
Sur la mer Noire je patine;
C'est bien plus grand que le canal de l'Ourcq!...
Pour moi quel plaisir, etc.

On vient! (*Il va au fond.*) Toute la famille!... tous les serfs!... le tout escortant l'institutrice, ma compatriote. Tiens, voyons donc un peu, si par hasard... (*Reculant de surprise.*) Dieu! cette taille, ces yeux, ce nez, cette bouche... et cette ombrelle! .. Cré nom! cré nom!... nom d'un petit bonhomme!... si elle me dévisage, je suis dévoilé à la famille!... Oh! il n'y a qu'une fuite honteuse... (*Il court à une porte latérale, qu'il pousse.*) Fermée!... allons, bon!... la fenêtre... (*Il regarde.*) Merci bien!... une autre fois... mais ils arrivent! ils arrivent!... où me fourrer?... Oh! mon tableau! (*Il se jette derrière le tableau, qu'il tire à lui.*) V'là ce que c'est... éclipse totale.

SCENE IV.

VAUDORÉ *caché*, LA FAMILLE OSTROGOFF, LÉONIDE, SERFS *et* SERVES.

CHOEUR.

AIR *du Cheval de bronze* (Entrée du prince).

Quel jour prospère
Brille en ces lieux!
Belle étrangère,
Reçois nos vœux;
Reçois notre hommage et nos vœux.

LÉONIDE.

Ah! pour mon ame attendrie
Que ces soins ont de prix!
Et tant de galanterie
Me rappelle Paris.
Je l'aimais,
Mais
En ces lieux
Mieux
Que partout,
Tout
Est nouveau,
Beau.
O Russie,
O ma patrie,
Pour toujours,
Sois mes amours!

CHOEUR.

Quel jour prospère, etc.

VAUDORÉ, *à part.*

Comment! c'est Léonide!...

OSTROGOFF.

Adorable Française, votre arrivée nous transporte de joie.

ALEXIS.

Oui... je suis transporté... de ce que dit mon père... (*A part.*) Elle est étourdissante!

LÉONIDE.

Comte Ostrogoff, il faudrait que je fusse une sans cœur... une n'importe quoi... pour qu'un tel accueil ne me flattasse pas... il m'honore horriblement... j'en suis si touchée, que mes paupières nagent dans les pleurs et que la reconnaissance submerge ma poitrine de femme.

ALEXIS, *à part.*

Elle s'exprime avec une grâce!...

LÉONIDE, *allant à Milna et Éva.*

Voilà deux belles demoiselles qui ne se borneront pas, j'espère, à être mes élèves, et qui voudront bien devenir mes amies.

MILNA *et* ÉVA.

Oh! oui, madame.

LÉONIDE.

C'est un titre dont je me crois digne... je ne suis pas une première venue, une aventurière, une... Du tout... Je tiens à une famille honorable, qui a été criblée de malheurs... mon père était un brave général, qui a fait toutes les campagnes sous le grand homme...

VAUDORÉ, *à part étouffant un éclat de rire.*

Oh! fameux!

OSTROGOFF.

Le nommé Napoléon?... j'en ai beaucoup entendu parler.

ALEXIS.

Je me suis laissé dire que c'était un garçon de quelque mérite.

LÉONIDE.

Mais z'oui, il ne manquait pas de moyens, le gaillard... Mon père était son favori... son petit chéri... Il a péri dans un jour de victoire, et ne m'a laissé pour héritage que ses lauriers... On ne va pas loin avec ça!... dans mon pays, on ne paye en lauriers ni son terme ni le mémoire de la couturière... ça ne sert que pour les sauces... c'est une petitesse, mais c'est comme ça... Après avoir mis en plan l'épée de mon père, j'ai été forcée, pour me substanter, de me précipiter dans l'instruction publique.

VAUDORÉ, *à part.*

En v'là une de colle forte!

LÉONIDE.

C'est-à-dire dans l'éducation particulière... Vendant mes talens aux familles distinguées, et formant, à tant par mois, l'esprit et le cœur des jeunes personnes comme il faut... je puis dire que toutes celles que j'ai élevées ont été loin et ont fait parler d'elles... J'ai inondé la société de mes écolières... j'en ai dans le notariat, dans la banque, dans la diplomatie, dans la littérature et dans l'épicerie...

OSTROGOFF.

Je le crois.

ALEXIS.

Nous le croyons tous.

LÉONIDE.

Je pourrais vous exhiber des certificats émanant de ministres, conseillers d'état, sous-préfets et capitaines de la garde nationale... mais ce serait vous faire injure, et je ne vous montrerai rien du tout!...

VAUDORÉ, *à part.*

Je te le conseille.

OSTROGOFF.

Nous avons une confiance...

ALEXIS.

Aveugle...

OSTROGOFF.

Enfant!... j'allais le dire.

LÉONIDE.

Les meilleures preuves de mon savoir-faire seront dans les résultats de mon genre d'éducation, qui, j'ai l'amour-propre de le dire, ne ressemble à aucune autre... c'est un adroit mélange de la méthode Jacotot et du système de M. Marle.

ALEXIS.

C'est très-beau.

LÉONIDE.

Mais, quoique je ne soye appelée que comme maîtresse de français, je ne me bornerai pas à montrer à votre famille ma langue maternelle... j'ai, de plus, l'avantage d'être versée dans les beaux-arts.

VAUDORÉ, *à part.*

Autre couleur.

LÉONIDE.

Je pince de la guitare, je joue du violon, un peu de la clarinette, et, depuis peu, j'exerce le cornet-à-piston... un instrument à la mode... tout cuivre... et qui fait les délices des Parisiennes... Autrefois, dans un salon, on conduisait une dame au piano, et elle soupirait une romance... aujourd'hui, dans les meilleures sociétés, on lui présente un cornet-à-piston, et il n'est pas une femme d'avoué qui ne vous détache *Adieu, mon beau navire,* ou *Mire ton œil dans mon œil*, avec un égal succès.

TOUS.

Ah! c'est charmant!

MILNA.

Ah! madame, vous m'apprendrez le cornet...

LÉONIDE.

A piston, mademoiselle... certainement... et mieux que ça, la danse.

TOUS.

La danse aussi?

LÉONIDE.

Toutes les danses de mon pays... la contredanse classique, la valse, le galop, la mazurka, la...

VAUDORÉ, *à part.*

Connu... connu!

LÉONIDE.

La cachoucha... une danse espagnole, exécutée par une sylphide allemande... tout ce qu'il y a de plus parisien.

TOUS.

Admirable! admirable!

OSTROGOFF.

Je suis si enthousiasmé, que je veux vous voir entrer tout de suite en fonctions... je donne bientôt un grand dîner à plusieurs boyards de ma connaissance, et je serais flatté d'y faire briller ma postérité... au dessert.

LÉONIDE.

Toute à vos ordres, comte Ostrogoff... mais je ne vous cache pas que j'ai besoin d'un peu de repos, et je ne dédaignerais pas non plus un frugal déjeuner.

VAUDORÉ, *à part.*

Oh! que c'est ça!... je la retrouve.

OSTROGOFF.

Comment donc! et moi qui oubliais.... un déjeuner à la française!

LÉONIDE.

Oh! presque rien... un demi-poulet, une

omelette, une tasse de chocolat... j'ai l'estomac si faible!

VAUDORÉ, *à part.*

Toujours portée sur la bouche.

OSTROGOFF.

Nous vous laissons... Suivez-moi, mon fils, mes filles et mes serfs.

ALEXIS, *à part, regardant Léonide.*

C'est fini... je suis pris jusqu'à la moelle des os!...

REPRISE DU CŒUR.

Quel jour prospère, etc.

La famille Ostrogoff et les serfs sortent.

SCENE V.

LÉONIDE, VAUDORÉ, *d'abord caché; puis des* COSAQUES.

Léonide ôte son chapeau et s'assied.

VAUDORÉ, *à part.*

Elle s'établit ici!... Dieu! si elle me découvre, elle m'arrachera la vue!

LÉONIDE.

Allons, pour la première séance, ça s'est bien passé... j'ai eu un aplomb superbe, et les Tartares ont gobé mon histoire avec une facilité qui me garantit des intelligences au-dessous de zéro... ça ira comme sur des roulettes. (*Deux Cosaques apportent une guitare, un violon et un cornet-à-piston.*) Ah! voilà mes instrumens. C'est bon, posez là, et sortez... (*Les Cosaques sortent.*) Tiens! comme ça obéit! c'est bien apprivoisé... (*Ses regards tombent sur le tableau.*) Ah! juste ciel!... quelle horreur! quelle croûte!

VAUDORÉ, *à part.*

Hein!... croûte?

LÉONIDE.

Quel est le massacre qui leur a barbouillé ça? Ah! par exemple, je leur dirai qu'ils sont volés.

VAUDORÉ, *sans paraître.*

Malheureuse!

LÉONIDE.

Dieu! une voix humaine!

VAUDORÉ, *toujours derrière le tableau.*

Léonide Bobinard!

LÉONIDE.

Mon nom!

VAUDORÉ.

Si tu dis un mot... (*paraissant*) je te proclame aux Ostrogoff.

LÉONIDE.

Vaudoré!... Ah! je m'évanouis! (*Vaudoré ne bouge pas.*) Tu ne me soutiens pas, malhonnête? Eh bien! non, je ne veux plus m'évanouir.... Comment! comment! c'est toi?

VAUDORÉ.

En personne, de la tête aux pieds, au grand complet.

LÉONIDE, *hors d'elle-même.*

Toi! traître! infidèle! qui m'as trahie, abandonnée, laissée là comme un paquet de n'importe quoi!.. Tu pars un matin, tu me dis que tu vas faire une course dans le faubourg Saint-Jacques, et tu pousses jusqu'en Russie!... Monsieur était tranquillement ici à faire des perroquets, des Cosaques et des oranges, pendant que je l'attendais dans les larmes et le désespoir!

VAUDORÉ.

Oh! plus bas! plus bas!

LÉONIDE, *avec dignité.*

Monsieur Oscar Vaudoré, j'éprouve le besoin de vous dire que vous êtes un gamin!

VAUDORÉ.

Léonide!

LÉONIDE.

Un galopin!

VAUDORÉ.

Léonide Bobinard!

LÉONIDE.

Un pas grand'chose, un chenapan... par respect pour moi-même, je n'en dirai pas davantage.

VAUDORÉ.

Il est bien temps de s'arrêter... c'est du joli, c'est du propre... et sans attendre que j'explique ma conduite!

LÉONIDE.

Voyons, explique-la donc, ton ignoble conduite!

VAUDORÉ.

As-tu donc oublié l'existence peu opulente que nous menions à Paris?... tranchons le mot, cette débine, cette panne, qui froissait mon amour-propre d'artiste?

LÉONIDE.

Artiste!... peintre en bâtimens.

VAUDORÉ.

Soit... artiste en bâtimens... ça pouvait-il durer?... Non, j'étais las de vivre d'alimens du dernier ordre, de porter des redingotes rapées et de marcher sur mes tiges... il me fallait la fortune, à moi... et puisque mon pays natal me la refusait, je suis venu la chercher en Russie... mais pour qui?... pour toi, ingrate!... pour la partager avec toi, pour la mettre à tes pieds... pour te dire un jour : « Mes pinceaux ont prospéré, » voilà des bijoux, des cachemires, des rouleaux » de cinq francs; marchons à l'autel de l'hyménée, et que deux heureux de plus florissent » dans le cinquième arrondissement. » Voilà quels étaient mes projets... et tu viens m'agonir, m'invectiver de la manière la plus humiliante!... Ah! Léonide, ce que vous faites là est bien médiocre!

LÉONIDE.

Eh quoi! il serait vrai!... pour moi?... tu m'aimes toujours?

VAUDORÉ.

Plus que jamais!

LÉONIDE.

Tu veux m'épouser?

VAUDORÉ.

A mort.

LÉONIDE.

Tiens, vois-tu, il est possible que tu mentes comme un arracheur de n'importe quoi; mais, ta voix a quelque chose qui me persuade et m'entraîne... je te crois... je veux te croire... et ta fortune?

VAUDORÉ.

Marche un train de poste... comme sur les chemins de fer... la famille Ostrogoff m'adore, trouve tout ce que je fais, tout ce que je dis charmant, et veut couvrir de roubles toute la surface de mon individu.

LÉONIDE.

Alors, à deux de jeu; à peine arrivée, je leur ai déjà tourné la tête.

VAUDORÉ.

C'est vrai... j'ai assisté à la présentation. Tu leur as monté des couleurs comme jamais je n'en ai employé... ça te rapporte mon estime, en attendant mieux. Ah çà, mais dis-moi, comment diable es-tu arrivée ici?

LÉONIDE.

Par la grande route.

VAUDORÉ.

Petite naïve!... mais cette lettre? ce titre de maîtresse de langues?

LÉONIDE.

Je vais te conter mon histoire. Inutile de te dire qu'après la catastrophe de ton départ, j'ai commencé par pleurer comme une Madeleine, que j'inondais mon mobilier et que les mouchoirs me manquaient.

VAUDORÉ.

Pauvre ratte!

LÉONIDE.

Pendant que je larmoyais à trois francs le cachet, v'là une seconde catastrophe qui me tombe. Ce polisson de café du Bosquet, pour remonter la consommation qui dégénérait, s'avise d'engager une femme sauvage pour mettre à ma place.

VAUDORÉ.

Pas possible!

LÉONIDE.

Une intrigante, qui avait été odalisque du dey d'Alger, et qui n'était pas plus sauvage... que... n'importe quoi... enfin, le public croit ça et avale des limonades avec... Me voilà donc détrônée de mon comptoir, et j'étais femme à faire quelque bêtise avec du charbon, quand on me dit : Vous avez du talent, vous tournez le chapeau avec verve; allez en Russie, où on manque de jeunes modistes. C'est mon affaire, que je réponds; le pays des glaces et des princes russes, ça me va. Et me voilà partie. En route, je fais connaissance d'une jeune dame qui m'apprend qu'elle venait faire l'éducation des Ostrogoff à raison de 6000 roubles par an... ça me paraît encore plus gentil que de fabriquer des chapeaux et je lui dis : Vous êtes bien heureuse! Heureuse! réplique-t-elle, oh! non, je regrette trop la France, mes amis, et surtout quelqu'un... Je comprends l'apologe; c'est du sentiment, une passion, et je devine qu'on s'arrêtera en chemin... ça ne manque pas. A Francfort, la tristesse augmente; à Berlin, c'est du désespoir... mais elle avait promis, on l'attendait... comment faire? oh! alors, je me lance : Donnez-moi votre lettre, que je lui dis, je prends votre place, et vous retournez faire le bonheur de monsieur... chose. Voilà, mon cher ami, comment je me trouve pour le quart d'heure institutrice, maîtresse de langue, de musique, de danse et de n'importe quoi.

VAUDORÉ.

C'est charmant, juste comme je me trouve peintre de portraits.

LÉONIDE.

C'est la sympathie qui nous rassemble.

VAUDORÉ.

Parbleu!

LÉONIDE.

Nous nous établissons ici.

VAUDORÉ.

Nous nous faisons mousser.

LÉONIDE.

Nous nous vantons mutuellement.

VAUDORÉ.

Nous faisons notre fortune.

LÉONIDE.

Et nous allons nous marier à Paris.

VAUDORÉ.

C'est dit.

LÉONIDE.

AIR: *Trompons-nous.* (Am. de Beauplan.)

Entre nous signons un traité.

VAUDORÉ.

Que l'un par l'autre soit vanté.

LÉONIDE.

Je loûrai les talens
De l'artiste en bâtimens.

VAUDORÉ.

Je loûrai le savoir
De la dame de comptoir.

LÉONIDE, *riant.*

Ton mérite et ton goût!...
Quel mensonge, pour le coup!

VAUDORÉ, *riant.*

Tes vertus, ta candeur,
V'là la plus forte couleur.

ENSEMBLE.

Trompons-les : aujourd'hui tout le monde en est là,
On ne fait que cela.
Trompons-les... c'est charmant
De mentir effrontément!
Trompons-les (*bis.*)
Surtout ne nous trompons jamais!

LÉONIDE.

Je vais déjeuner... à bientôt!

Elle sort.

SCENE VI.

VAUDORÉ, *seul.*

En voilà une de rencontre fabuleuse! Léonide professeur! si elle enseignait le chapeau de paille ou la Saint-Simonienne, je ne dis pas, mais la grammaire!... elle qui parle français comme une génisse andalouse! elle va importer le cuir national dans le pays du cuir de Russie. Oh! sa présence est archi-vexante pour mon amour... ça dérange tous mes projets d'opulence. Eh quoi! je me rabaisserais au sentiment de cette Circassienne du café du Bosquet quand je puis m'élever à l'adoration de ma jeune boyarde! Non, non, Vaudoré, non, tu seras boyard. Vite, un mot à la belle Milna pour avancer mes affaires. (*Il écrit.*) « Adorable Milna, je n'y résiste plus! je mets ma » fortune à vos jolis pieds: suivez-moi dans ma » patrie; les arts, le plaisir et mes nobles parens » vous attendent... je renonce à l'avenir brillant » qui m'est promis dans cette contrée: puisse mon » désintéressement vous prouver mon amour!... » Emportez vos diamans, ça ne peut pas nuire.

» VAUDORÉ, peintre en tous genres. » Maintenant, si je pouvais me débarrasser de la passion de Léonide au moyen de quelque jeune kan de Tartarie... elle qui rêve un prince étranger depuis sa plus tendre enfance... si je pouvais lui trouver un imbécile numéro un... oh! il me faudrait pour cela le fils aîné d'une citrouille et d'un concombre... le roi des cornichons!

SCENE VII.

VAUDORÉ, ALEXIS.

ALEXIS, *entrant sur le dernier mot de Vaudoré.*

Me voilà!

VAUDORÉ, *à part.*

Est-ce qu'il m'a entendu?

ALEXIS, *à Vaudoré.*

Deux mots, monsieur l'artiste.

VAUDORÉ.

Lesquels, aimable indigène?

ALEXIS, *avec mélancolie.*

Voilà ce que c'est : j'ai besoin d'épancher mon jeune cœur dans un cœur qui me comprenne.

VAUDORÉ.

Épanchez, mon jeune ami, épanchez.

ALEXIS, *du même ton.*

J'ai besoin de frotter mon ame passionnée contre une ame sensible.

VAUDORÉ.

Frottez, mon jeune ami, frottez ferme.

ALEXIS.

L'aveu sera long : sachez, pour commencer, que l'amour m'a rendu stupide.

VAUDORÉ.

Vous m'étonnez.

ALEXIS.

C'est comme je me fais l'honneur de vous le dire.

VAUDORÉ.

Au fait, vous en êtes bien capable. Mais quelle est la Vénus hyperboréenne qui a procréé cette métamorphose?

ALEXIS.

Vous ne devinez pas?

VAUDORÉ.

Je ne devine point.

ALEXIS.

Eh bien! apprenez que j'ai donné ma démission d'homme spirituel depuis l'arrivée de la ravissante étrangère dans ce château.

VAUDORÉ, *avec transport.*

Qu'entends-je? il serait vrai, cher Moscovite! cette femme distinguée aurait apprivoisé votre cœur! (*A part.*) O bonheur des bonheurs! voilà bien le légume demandé!

ALEXIS.

Oui, artiste français, ta compatriote m'a inondé d'amour, m'a abruti des pieds à la tête... approuves-tu le choix de mon cœur?

VAUDORÉ.

Ton cœur, jeune enfant du Caucase, ton cœur s'est attaché à tout ce qu'il y a de mieux dans ma patrie, à la femme modèle, à la femme phénix, à la femme... l'épithète ne me vient pas.

ALEXIS.

Unique?

VAUDORÉ.

Unique... oui... et tu as deviné toutes ses perfections au premier coup d'œil... toi, simple Russe... ô intelligente créature! viens dans mes bras que je t'étreigne.

C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière!

Il embrasse Alexis avec transport.

(*A part.*) En voilà un qu'il faut laisser monter en graine pour semer des jobards.

ALEXIS, *se dégageant.*

Je suis infiniment flatté...

VAUDORÉ, *continuant.*

A présent, noble Ostrogowitz, ce n'est pas tout que d'aimer, il faut allumer, brûler, incendier le cœur de la belle Parisienne.

ALEXIS.

Je suis prêt à incendier, mais comment?

VAUDORÉ.

Par une foule de présens tous plus magnifiques les uns que les autres.

ALEXIS, *avec transport.*

Je lui donnerai trente serfs et trois villages.

VAUDORÉ.

La Parisienne ne hait pas les serfs, mais elle préférera les villages, surtout si elle peut les convertir en bijoux, dentelles, cachemires, billets de mille francs et autres ornemens à l'usage de son sexe.

ALEXIS.

Oh merci! merci, grand homme, de tes conseils. J'entortillerai cette beauté de laine du Thibet, je la noierai dans une mer de voluptés, je ferai donner trois fois par jour le knout à tous nos esclaves pour la récréer et la divertir.

VAUDORÉ.

Ces ravissantes distractions ne manqueront pas de la séduire, mais il faudrait d'abord lui adresser quelque poulet tendre et brûlant... un poulet à la Tartare.

ALEXIS, *tirant une lettre de sa poche.*

Voici le poulet en question, je l'avais préparé d'avance.

VAUDORÉ.

Déjà! (*A part.*) Diable! cet animal-là est mieux dressé que je ne croyais.

ALEXIS.

Mais je suis tremblant comme le saule pleureur, je n'ose le lui remettre.

VAUDORÉ.

J'oserai pour vous, passez-moi le poulet.

ALEXIS, *baisant la main de Vaudoré.*

O mon bienfaiteur! puissent tes vertus obtenir un jour leur récompense!

VAUDORÉ.

Merci... mais je l'entends : laissez-moi dompter le cœur de l'étrangère à votre profit, et allez vous promener.

ALEXIS.

Français, je vais rêver à elle et me parfumer la moustache.

VAUDORÉ.

Ça ne vous fera pas de mal, au contraire.

Alexis sort.

SCENE VIII.

VAUDORÉ, *seul, mettant le billet d'Alexis dans sa poche.*

Maintenant, la lettre du frère à côté du billet à la sœur... Je me fais l'effet de l'omnibus de la poste aux lettres.

SCENE IX.

VAUDORÉ, *à l'écart*, LÉONIDE.

LÉONIDE, *sans voir d'abord Vaudoré.*

Ça va très-bien! la famille est dans le ravissement; je les pétrifie d'admiration. Le père dresse les oreilles à chaque mot que je dis; les filles ouvrent des yeux comme des portes cochères, et le jeune boyard pousse des soupirs comme n'importe quoi. En voilà un musée grotesque!

VAUDORÉ, *vivement.*

Léonide!

LÉONIDE, *jetant un cri.*

Ah! tu m'as fait une peur!...

VAUDORÉ.

Ne fais pas attention. (*Tirant un billet de sa poche, et le lui présentant.*) Prends.

LÉONIDE.

Hein?

VAUDORÉ.

Lis.

LÉONIDE.

Quoi?

VAUDORÉ.

Ça.

LÉONIDE.

C'est...

VAUDORÉ.

Oui.

LÉONIDE.

Mais...

VAUDORÉ.

Lis.

LÉONIDE, *prenant le billet.*

Ce sera plus tôt fait. (*Elle lit.*) « Adorable » Milna, je n'y résiste plus, je mets ma fortune » à vos jolis pieds... »

VAUDORÉ.

Ah! sapristi! je me suis trompé d'épître.

LÉONIDE, *furieuse.*

Qu'est-ce que ça signifie?

VAUDORÉ, *à part.*

Léonide, Léonide, il y a amphigouri de poulet.

LÉONIDE, *retenant la lettre que Vaudoré veut reprendre.*

Ah! monstre! c'est une déclaration de toi à la fille du boyard!

VAUDORÉ.

Léonide, ça y ressemble; mais tu me rendras justice plus tard.

LÉONIDE.

Non, brigand, non, je veux te la rendre tout de suite! (*Elle lui donne un soufflet.*) Voilà ce que tu es!

VAUDORÉ.

Léonide, votre procédé me touche sensiblement.

LÉONIDE, *continuant de lire.*

« Les arts et mes nobles parens vous attendent. » (*S'interrompant.*) Ses nobles parens!...

VAUDORÉ.

Léonide, Léonide, respectez au moins le sang dont je suis issu!

LÉONIDE.

Je ne respecte rien, je me moque de tout, je te poursuivrai jusque dans les bras de ta Moscovite, je t'arracherai les yeux et à elle aussi, et à son abruti de père, et à tout le monde!

VAUDORÉ.

Léonide, encore une fois, ton orageuse passion t'égare; ce second billet renferme une proposition d'hymen *sonnante*, remarque bien ce mot, que t'adresse le jeune Ostrogoff. Dans mon désespoir généreux, je me décidais à quitter ces climats en enlevant la fille du boyard, pour te laisser en paix

jouir d'un bonheur si bien fait pour tes vertus paisibles...

LÉONIDE.

Ah!... et que dit ce billet?

VAUDORÉ.

Il dit que tu seras, à ton choix, comtesse, duchesse ou princesse russe, que tu auras un équipage, des châteaux, une table excellente, et du homard à chaque repas.

LÉONIDE.

De l'homard! j'adore l'homard!

VAUDORÉ.

Et, par-dessus le marché, un mari bon enfant, susceptible d'une infinité de choses risibles. Enfin ce fortuné boyard sera à la fois ton époux et ton serf.

LÉONIDE, *avec transport.*

Mon serf!... Ce mot me décide! j'épouse, j'épouse à outrance; puis je vole à Paris, je divorce avec les socques, les omnibus et le parapluie; je ne marche plus qu'en landau, je dîne chez Véry, je goûte chez Félix, je soupe chez Véfour; j'éclabousse mon ancien magasin de modes, je me fais faire des chapeaux par ces demoiselles, et je leur parle tartare pour les humilier.

VAUDORÉ, *avec joie.*

Léonide, ma Léonide, je te retrouve encore!

LÉONIDE.

Tu me retrouveras toujours, Vaudoré.

VAUDORÉ.

J'y compte; et maintenant alliance offensive et défensive contre les roubles de la famille; il faut séduire, entraîner, subjuguer toute cette ménagerie russe, il faut les écraser par nos talens. Ce soir, concert, danses variées, tours d'adresse et mystifications françaises à l'usage des amateurs. Les billets une fois pris, le boyard en paiera la valeur.

LÉONIDE.

Ainsi, convenu? Tu me plantes là pour la fille du boyard?

VAUDORÉ.

Tu me trahis indignement pour le fils du même?

LÉONIDE.

Je te deviens indifférente.

VAUDORÉ.

Je te deviens odieux.

LÉONIDE.

Je suis pour toi la dernière des dernières.

VAUDORÉ.

Tu me regardes comme ce qu'il y a de plus insignifiant au monde.

AIR : *Trompons-nous.*

Au diable la fidélité!
Qu'chacun s'en aill' de son côté.
Adieu donc, toi que j'aimais,
Je n'en veux plus désormais!

LÉONIDE.

Adieu donc, mon ancien,
Désormais tu n' m'es plus rien.

VAUDORÉ.

Trahissons nos sermens,
Comme font tous les amans.

LÉONIDE.

Mais, du moins, nous l' disons
Et nous nous en prévenons.

ENSEMBLE.

Trompons-nous (*bis*), tout le monde en est là,
On ne fait que cela.
Trompons-nous : c'est charmant
De se tromper franchement.
Trompons-nous,
C'est si doux!
Demandez à tous les époux.

VAUDORÉ.

Chut! le voici!

SCENE X.

LES MÊMES, ALEXIS.

ALEXIS, *bas à Vaudoré.*

Eh bien? eh bien?

VAUDORÉ, *le poussant.*

A ses pieds! à ses pieds!

ALEXIS, *se jetant à genoux.*

Ah! délicieuse créature!

Bruit.

VAUDORÉ.

Fichtre! monsieur votre père!... relevez-vous!

ALEXIS, *se relevant.*

Oh!

SCENE XI.

VAUDORÉ, LÉONIDE, ALEXIS, OSTROGOFF, MILNA, EVA, VOISINS, DOMESTIQUES, COSAQUES.

CHOEUR.

AIR :

La famille est réunie,
Et devant nous, à l'instant,
Une Française accomplie
Va déployer son talent.

VAUDORÉ, *montrant Léonide.*

Pour vous quelle belle conquête!
Vous possédez dans le pays des czars
Un ange, une femme parfaite.

LÉONIDE, *montrant Vaudoré.*

Vous possédez l'enfant chéri des arts.

CHOEUR.

La famille est réunie, etc.

OSTROGOFF, *à Vaudoré.*

Tiens, tiens! jeune coloriste, vous connaissez mademoiselle?

VAUDORÉ.

Si je la connais! C'est comme si vous me demandiez si je connais la colonne Vendôme, la Madeleine, les Invalides ou l'Institut. Si je la con-

nais! jour de Dieu! mais, de la rue de la Paix à la rue Mouffetard, il n'est question que de la célèbre, de la sublime, de l'incomparable...

LÉONIDE, *à demi-voix à Vaudoré.*

Félicie Gervaux!

VAUDORÉ.

De la divine Félicie Gervaux!

OSTROGOFF, *à Léonide.*

Et vous, idéale Parisienne, vous avez donc entendu parler du jeune artiste ci-inclus?

LÉONIDE, *vivement.*

De ce grand artiste... mais il occupe à lui seul les cinquante-sept langues de la renommée; c'est Raphaël!

VAUDORÉ.

C'est Minerve!

LÉONIDE.

C'est Horace Vernet!

VAUDORÉ.

C'est Mme de Staël!

LÉONIDE.

Ah! noble famille du Caucase, que vous êtes heureuse de réchauffer dans votre sein un être aussi radieux!

VAUDORÉ.

Une créature aussi gigantesque!

OSTROGOFF.

Que l'on vienne nous dire maintenant que les artistes français ne s'entendent pas, qu'ils sont jaloux les uns des autres!

ALEXIS.

Oui, qu'on vienne un peu nous dire ça, papa.

VAUDORÉ.

Des artistes comme nous s'entendront toujours, surtout quand il s'agira de prouver notre dévouement à votre noble maison.

LÉONIDE.

A votre charmante progéniture.

VAUDORÉ, *à Ostrogoff.*

Vos enfans tiennent de vous, cher comte, la force, la souplesse et la beauté du corps.

LÉONIDE.

Et moi, je me charge de leur inculquer les qualités de l'ame.

VAUDORÉ.

Ce sont des diamans bruts.

LÉONIDE.

Que je veux polir.

ALEXIS.

Oh! papa! entendez-vous? je suis un diamant!...

LÉONIDE.

Brut.

ALEXIS, *à Léonide.*

Oh! oui, j'ai soif d'être poli.

VAUDORÉ.

D'abord, mademoiselle dévoilera à vos élégans rejetons toutes les finesses, toutes les ruses de la langue française; elle connait sa langue comme sa poche.

LÉONIDE.

J'ai travaillé z'au Dictionnaire de l'Académie Française.

VAUDORÉ, *à part.*

Aïe, aïe, aïe! quelle liaison affligeante!

OSTROGOFF.

Maintenant, si nous passions aux arts d'agrément?

LÉONIDE.

Vos désirs sont des lois, illustre comte... Par où désirez-vous que nous commençassions?

VAUDORÉ.

Si vous m'en croyez, nous débuterons par une romance sentimentale, avec accompagnement de cornet à piston. (*Présentant galamment le cornet à Léonide.*) Allons, jeune virtuose, embouchez la trompette; d'abord entamons ensemble la partie vocale.

VAUDORÉ.

Air de M. Eugène Prevost.

Dans la musique du quinzième
J' suis professeur de piston;
O ma blanchisseus', que j'aime
A te donner ta leçon!

LÉONIDE.

Aussi, de ma fenêtre,
Dès que j'te vois paraître,
Je te peins tendrement
Sur ce bel instrument
L'excès d' mon sentiment.

Léonide joue du cornet.

VAUDORÉ.

L'entendez-vous?
Ah! que c'est doux!
Sois toujours
Mes amours!...
Qu'il me plait,
Cher objet,
Le son de ton cornet!

ENSEMBLE.

Sois toujours, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

LÉONIDE.

Mon Dumanet, je te le jure,
C'est toi seul que j' veux chérir,
Et, sous l' rapport de la figure,
J' suis fièr' de t'appartenir.

VAUDORÉ.

Ta froideur est détruite,
Mon talent t'a séduite...
T'occupant tour à tour
De musique et d'amour,
N'va pas fausser un jour...

Léonide joue du cornet.

VAUDORÉ, *à part.*

Oh! oh! saperlotte, elle vient de faire un couac!

L'entendez-vous?
Ah! que c'est doux!
Sois toujours
Mes amours;
Qu'il me plait,
Cher objet,
Le son de ton cornet!

ENSEMBLE.

Sois toujours, etc.

TOUS.

Bravo! brava! bravi!

ALEXIS.

Oh! j'en pleure, j'en ai mal aux nerfs! charmant cornet, va, comme ça grince!

OSTROGOFF.

Le fait est que cet instrument va à l'ame; mais je brûle de passer à un autre exercice.

LÉONIDE.

Je vous proposerais bien la danse, mais il me faudrait un danseur.

VAUDORÉ.

Présent! je suis une vraie Taglioni... à peu de chose près.

ALEXIS.

Vous me stupéfiez! Ah! ça, vous possédez donc tous les talens? ô Parisien! et ô Parisienne!

VAUDORÉ.

C'est notre état.

LÉONIDE.

Pour lors, avec la permission de l'honorable société, nous allons exécuter un menuet gracieux, qui a enlevé tous les suffrages à la Grande Chaumière et au bal d'Idalie; c'est la *Cachucha* Française, (*avec solennité*) autorisée par M. le préfet de police.

L'orchestre joue le *galop* de Musard; Vaudoré et Léonide exécutent un cancan gracieux; les autres personnages, en les regardant, marquent la mesure avec leurs jambes comme par entraînement.

ALEXIS, *dansant comme malgré lui.*

Je n'y tiens plus, j'ai une fourmilière dans les mollets! Papa, papa, il faut que je me mêle à cette danse voluptueuse.

MILNA, *entraînée.*

Et moi aussi.

ÉVA, *dansant.*

Et moi de même.

OSTROGOFF.

Arrêtez, mes enfans, l'étiquette nous défend...

VAUDORÉ, *dansant.*

Au diable l'étiquette!

LÉONIDE, *de même.*

Nous sommes tous égaux devant la queue du chat.

OSTROGOFF, *gigotant malgré lui.*

Ils ont raison, au diable l'étiquette!

VAUDORÉ, *lui prenant la main.*

En avant deux, cher boyard.

Galop général. Tous les personnages sortent en galopant par une des portes du fond; Ostrogoff, Alexis, Vaudoré, Léonide et Milna rentrent aussitôt en scène par une autre porte, toujours en galopant, puis ils s'arrêtent essoufflés.

ALEXIS.

C'est enivrant! c'est étouffant! c'est étourdissant!

OSTROGOFF.

Jeunes indigènes de Paris, vous m'avez rajeuni complètement avec votre *Cachetouça;* aussi je ne veux plus que vous quittiez mes domaines et mes enfans; y consentez-vous?

LÉONIDE.

Ça dépend.

VAUDORÉ.

C'est une question.

OSTROGOFF.

Vous hésitez! je vous donne à chacun dix mille roubles d'appointemens fixes, et quinze cosaques de gratification.

LÉONIDE, *avec dignité.*

L'argent ni les cosaques ne peuvent rien sur mon ame.

VAUDORÉ.

Ni sur la mienne, grand boyard; l'attachement peut seul nous retenir.

LÉONIDE.

Et nous vous sommes attachés comme le *lièvre* à l'ormeau.

VAUDORÉ.

Comme la vigne à son échalas.

ALEXIS.

Ah! papa, mon illustre papa, je sais un moyen d'enchaîner à jamais près de nous ce couple désintéressé.

OSTROGOFF.

Lequel, ô mon fils?

LÉONIDE.

Lequel, ô beau Russe?

ALEXIS.

Ils sont dignes par leur mérite et leurs vertus de devenir membres de notre famille; qu'ils enlacent leurs rameaux aux branches de notre souche.

OSTROGOFF.

Je ne comprends pas...

ALEXIS.

Bref, donnez-moi pour épouse notre maîtresse de langues et unissez au jeune artiste, ma sœur Milna, qui l'aime et qui en est idolâtrée.

OSTROGOFF.

Qu'entends-je! (*A Milna.*) Il serait vrai, ma fille?

Milna baisse les yeux.

ALEXIS, *se jetant aux genoux d'Ostrogoff.*

Cimentez ainsi, ô mon père, une union indissoluble entre la France et la Russie...qui ont vécu en froid jusqu'ici, quoi qu'on en dise.

OSTROGOFF.

Je ne sais si je dors ou si je suis éveillé... une semblable union! Mais que dirait la diplomatie?

VAUDORÉ.

Des bêtises... rassurez-vous, noble boyard; ma délicatesse ne permet pas que je m'immisce dans une famille contre le gré de son chef.

LÉONIDE.

Pour des milliards de millions, jamais je n'entraînerai un fils dans la désobéissance paternelle.

VAUDORÉ.

Je flambe des pieds à la tête pour la fille dont vous avez orné la société.

MILNA, *avec élan.*

Ah!

LÉONIDE.

Je suis attirée par le magnétisme animal vers le jeune homme que vous avez créé à votre image.

ALEXIS, *avec ivresse.*

Oh!

VAUDORÉ.

Mais si mon amour vous tracasse...

LÉONIDE.

Si ma passion vous donne le moindre tintoin...

VAUDORÉ.

Je m'éclipse à vos regards, et je vais mourir, n'importe où, du trait qui m'a percé!

LÉONIDE, *sanglotant.*

Je transporte dans un autre hémisphère ma langue et mon cornet à piston.

ALEXIS, *hors de lui.*

Papa! papa! si vous n'êtes pas trempé de larmes, je vous déclare l'ours le plus mal... élevé de la Sibérie.

OSTROGOFF.

Silence!... qu'on me laisse réfléchir.

Il va à la table, et pendant la scène il écrit.

VAUDORÉ, *à demi-voix.*

Je brûle, je bous, je fris d'inquiétude et d'émotion!

LÉONIDE, *de même.*

Ce moment va décider de nos quatre z'existences.

VAUDORÉ.

Si le boyard refuse, trépas général!

ALEXIS.

Mieux que ça!... il me pousse une idée prodigieusement spirituelle!...

TOUS.

Bah!...

ALEXIS.

Enlevez-la... enlevez-moi... enlevons-nous tous!

LÉONIDE.

En ballon?

ALEXIS.

En kibik!...

MILNA, *regardant Vaudoré.*

Ah! oui!

VAUDORÉ.

Ah! non!... jeunesse imprudente!... Où diable nous conduiront-ils vos kibiks?

ALEXIS.

A Paris... séjour des ris et des jeux.

VAUDORÉ.

Très-bien... mais, dans le séjour des ris et des jeux on ne vit pas de l'air du temps, quoiqu'il y soit très-pur... le numéraire n'y coule pas des bornes-fontaines.

ALEXIS.

L'amour tient lieu de tout!

LÉONIDE.

Quand on ne manque de rien.

ALEXIS.

Que faire alors?... (*A Ostrogoff.*) Papa, songez-y... le suicide est à la mode... deux cœurs passionnés ne se connaissent plus... vous n'avez qu'un fils et deux filles... qui de trois ôte deux, reste un...

LÉONIDE.

Il est très-fort sur la soustraction, ce gaillard-là...

OSTROGOFF, *écrivant toujours.*

Que personne ne bouge!... dans un instant vous connaîtrez mon ultimatum.

ALEXIS.

Mon cœur bat vite!

LÉONIDE.

Le mien s'agite!

VAUDORÉ.

Le mien palpite!

LÉONIDE.

Juste comme un trio d'opéra comique!

OSTROGOFF, *se levant et leur présentant un contrat.*

Voici ma réponse, nobles étrangers... lisez...

TOUS, *lisant et avec un transport de joie.*

Oh!...

OSTROGOFF.

Vous remarquerez qu'il y a un petit dédit de vingt mille roubles par corps pour celle des parties contractantes qui ferait manquer le mariage.

VAUDORÉ.

Ça ne sera pas moi!

MILNA.

Ni moi!

LÉONIDE, *prenant le contrat qu'elle serre.*

Ni moi!

ALEXIS.

Ni moi! par saint Nicolas, patron de la Russie!

OSTROGOFF.

Je vais donner des ordres pour les apprêts de ce double mariage, et mettre sous les armes tous mes vassaux...

LÉONIDE, *à part.*

Je suis comtesse, quel avancement!

VAUDORÉ.

Je suis boyard!... quelle promotion!

ALEXIS.

Et moi, je suis... je ne sais pas tout ce que je suis!

TOUS.

AIR : *Je veux qu'on chérisse* (Postillon).

La belle existence!
L'heureux avenir!
A nous la bombance!
A nous le plaisir!

VAUDORÉ, *à Léonide.*

A nous la cassette
Du noble papa!
A nous sa recette,
A nous tout c' qu'il a!

TOUS, *ensemble.*

La belle existence!
L'heureux avenir!
A nous la bombance!
A nous le plaisir!

Ostrogoff sort suivi de ses enfans.

SCENE XII.

VAUDORÉ, LÉONIDE.

VAUDORÉ, *avec transport.*

Vivent la Russie!... la Moscovie, la Tartarie et la flouerie!... Nous voilà riches...

LÉONIDE, *de même.*

Richissimes!...

VAUDORÉ.

Les gens de monsieur!...

LÉONIDE.

Les femmes de madame!...

VAUDORÉ.

Mon wisky, mon tilbury, mon vis-à-vis...

LÉONIDE.

Ma calèche, mon landau, deux gros cochers,

six laquais, huit chevaux et des armes sur mes panneaux...

VAUDORÉ.

Et quels dîners!... quels déjeuners! quels soupers!... perdreaux truffés matin et soir... madère sec à l'ordinaire, et petits verres à discrétion.

LÉONIDE.

Des toilettes renversantes... des poufs de diamant et des plumes d'autruche.

VAUDORÉ.

A bas la misère!... à bas les Vatel à vingt-deux sous!...

LÉONIDE.

Nous renonçons à Paris...

VAUDORÉ.

Pour toujours!...

LÉONIDE, *le regardant.*

Sans regrets, hein?...

VAUDORÉ, *vivement.*

Sans regrets... (*se reprenant*) c'est-à-dire, c'est un peu taquinant... mais nous voilà Russes... Russes à mort!

LÉONIDE, *changeant de ton.*

Vivre au milieu des glaces de la Russie, moi qui n'aime que celles du jardin Turc... et à la pistache encore!...

VAUDORÉ.

Léonide, songez à votre rang, à votre opulence...

LÉONIDE.

L'opulence... je ne dis pas... mais pour le rang, j'en avais un fort gentil dans mon comptoir d'acajou...

VAUDORÉ.

Léonide, Léonide, vous m'affectez...

LÉONIDE.

Adieu le boulevard du Temple... adieu Romainville, les prés Saint-Gervais et la Grande Chaumière, où l'on dansait si bien.

VAUDORÉ.

Autres mœurs, autres folies, Léonide!...

LÉONIDE.

Plus de bal Julien... de concert Musard... de Debureau, où l'on riait si fort...

VAUDORÉ.

Tu verras knouter des Cosaques et patiner des chambellans Russes.

LÉONIDE.

Plus de parties de campagne... le dimanche... à nous deux... (*se rapprochant de Vaudoré*) comme ça... côte à côte... où tu t'en allais chantant *ma Normandie*, un melon sous un bras... et moi sous l'autre...

Elle lui prend le bras.

VAUDORÉ, *ému, se dégageant.*

Finissez, Léonide... vos souvenirs me montent à la tête, ma chère amie...

LÉONIDE, *s'approchant encore.*

Et le couvert sur l'herbe, et la bouteille calée dans l'ornière.

VAUDORÉ, *avec sentiment.*

Nous mangions du veau dans des pots de confiture!

LÉONIDE, *de même.*

Et nous buvions du vin de Champagne dans des pots de moutarde! Ah! c'était le bon temps!

VAUDORÉ, *pleurant presque.*

Léonide, ménage le cœur d'un nouveau boyard.

LÉONIDE, *avec élan.*

Et nos courses à âne, où l'on tombait quelquefois.

VAUDORÉ.

Assez, assez, sirène!

LÉONIDE.

Et *Mémorency*, où l'on s'embrassait toujours!

VAUDORÉ, *avec effusion.*

Mais l'on s'embrasse encore, Léonide, on s'embrasse avec le même entraînement.

LÉONIDE, *avec dignité.*

Arrêtez, Oscar Vaudoré, je ne m'appartiens plus, je suis mariée, vous êtes marié, nous sommes mariés!

VAUDORÉ.

DUO.

AIR *de Bérat.*

Renoncer à Paris!

LÉONIDE.

Rester en ce pays...

VAUDORÉ.

Pour devenir boyard.

LÉONIDE.

Ah! c'est par trop jobard!

ENSEMBLE.

Ah! c'est par trop jobard!

VAUDORÉ.

J' voudrais revoir encore
Ma rue et mon quartier.

LÉONIDE.

Mon sixièm' que j'adore,
Et mon bon vieux portier...

VAUDORÉ.

Et le Cirque-Olympique
Avec Napoléon.

LÉONIDE.

Et l'Ambigu-Comique
Avec monsieur Guyon.
J' voudrais avec délice
Galoper au Wauxhall.

VAUDORÉ.

J' voudrais fair' mon service
De garde national.

LÉONIDE.

Ensemble à la guinguette
Manger des goujons frits.

VAUDORÉ.

Ou s'étouffer d' galette
Au boul'vard Saint-Denis.

ENSEMBLE.

Ou s'étouffer d' galette
Au boul'vard Saint-Denis.
Renoncer à Paris,
Rester en ce pays,
Pour devenir boyard,
Ah! c'est par trop jobard!

VAUDORÉ.

Oh! ma tête se perd! mon cœur est perdu... je patauge dans une macédoine de tilburys, de perdreaux truffés, de parties d'âne et de tendres souvenirs! Je donnerais mon état de boyard, mes serfs, et mon beau-père pour le moindre cancan à Romainville avec ma Léonide!

LÉONIDE.

Je troquerais mes plumes, mon titre et mon futur pour un mot d'amour de mon Oscar.

VAUDORÉ.

Je t'aime comme jadis.

LÉONIDE.

Je t'aime cent fois plus que jadis.

VAUDORÉ.

Et deux ames si bien assorties vont se désunir!

LÉONIDE.

Et deux êtres si bien confectionnés l'un pour l'autre vont se disjoindre!

VAUDORÉ.

Je te verrai au bras d'un singe moscovite.

LÉONIDE.

Je te verrai aux pieds d'une tourterelle cosaque.

VAUDORÉ.

Oh! la jalousie me rendra criminel!

LÉONIDE.

J'en aurai la jaunisse de désespoir!

VAUDORÉ.

Je dépérirai comme un goujon dans une guitare!

LÉONIDE.

Ah! j'entends ces cauchemar d'Ostrogoff, toute la noce qui vient nous chercher.

VAUDORÉ.

O guignon, guignon!

LÉONIDE.

Et dire qu'il n'y a pas moyen....

VAUDORÉ.

Léonide, calmez-vous. Voyez, je suis maître de mes émotions.

LÉONIDE, *exaltée.*

Je ne suis maître de rien du tout! Oscar, je te r'aime, je te r'aime comme une insensée! je ne puis passer ma vie qu'avec la tienne, et tu vas savoir si c'est vrai! je vais te le prouver, Oscar!

SCENE XIII.

LES MÊMES, TOUTE LA FAMILLE OSTROGOFF, COSAQUES *et* SERFS.

CHOEUR.

AIR : *Introduction du Postillon.*

La Russie et la France
Vont former alliance,
Et cet hymen, je pense,
Va faire quatre heureux.
La Russie et la France
Vont s'unir en ces lieux.

LÉONIDE, *à part, regardant Vaudoré.*

Voici l'instant de lui prouver mon amour!

OSTROGOFF, *avec solennité.*

Vassaux et vassales, en ce jour solennel, où mes illustres rejetons...

LÉONIDE.

Un instant, père noble, et écoutez-moi. (*Elle le prend par la main et le place en face de Vaudoré.*) Je vais vous sauver d'un énorme danger, qui menace la maison des Ostrogoff.

OSTROGOFF.

Je suis fort ému.

LÉONIDE, *montrant Vaudoré.*

Vous voyez cet homme?

VAUDORÉ, *à part.*

Elle va recommencer mon éloge. Prenons une attitude modeste.

LÉONIDE, *continuant.*

Vous croyez introduire dans votre famille un peintre célèbre? Vous croyez qu'il s'appelle Eugène Célicour et qu'il a exposé au salon? Eh bien! cet homme vous a horriblement abusé.

VAUDORÉ, *à part.*

Hein?

LÉONIDE.

Il a nom Oscar Grenouillot, dit Vaudoré.

VAUDORÉ.

Qu'est-ce qu'elle dit!

LÉONIDE.

En fait de peinture, il avait un atelier en plein air; il peignait les enseignes, badigeonnait les maisons et portait une casquette de papier.

VAUDORÉ, *furieux.*

Ah mais! ah mais!...

LÉONIDE.

En fait de parens, son père est fabricant de briquets éventés; il a montré des figures de cire pour deux sous; il a été Bédouin à la Porte-Saint-Martin...

VAUDORÉ.

Ça passe les bornes!

LÉONIDE.

Enfin c'est un intrigant, un banquiste, un saltimbanque, un équilibriste qui vous tournera en ridicule sur la surface de toutes les Russies.

VAUDORÉ, *hors de lui.*

Ah! c'est trop violent! je n'y tiens plus! A mon tour! (*Il prend le boyard par la main et le place en face de Léonide; Ostrogoff est tout étourdi.*) Vous voyez cette femme? tranchons le mot, cette jolie blonde?

LÉONIDE, *riant à part.*

Les yeux lui sortent!

VAUDORÉ.

Vous croyez donner pour épouse à monsieur votre fils une femme à talens? Vous croyez qu'elle s'appelle Félicie Gervaux, fille d'un guerrier français? Point! Cette femme s'est jouée de votre fort peu d'intelligence.

LÉONIDE, *enchantée, à part.*

Allons donc!

VAUDORÉ.

Elle a nom Léonide-Zizine Bobinard.

LÉONIDE, *à part.*

Très-bien, Vaudoré!

VAUDORÉ, *de même.*

Elle a été sultane au café des Aveugles.

LÉONIDE.

Bravo, Oscar!

VAUDORÉ.

Elle sait sa langue maternelle comme le portugais, qui lui est parfaitement inconnu. En fait de musique, elle est de la force d'un orgue de Barbarie, et, en fait de danse, elle apprendra à ces demoiselles

juste ce qu'il faut pour que le municipal s'en mêle.

LÉONIDE.

Il va comme un ange.

VAUDORÉ.

Bref, c'est une descendante pur sang de feu le baron de Wormspire, qui vous rendra la risée de l'Europe, à quinze lieues à la ronde.

OSTROGOFF.

Arrêtez, arrêtez, je suis étourdi! j'ai mal à l'estomac; j'ai besoin de prendre l'air.

ALEXIS.

Si je ne me retenais, je deviendrais imbécile; mais je me retiens.

OSTROGOFF, *s'emportant.*

Ah! voilà donc ce que vous êtes tous les deux? A mon tour, à moi! Allez-vous-en, fuyez, sortez de mes domaines... plus de mariage; que le contrat soit déchiré en mille pièces.

MILNA.

Papa!

OSTROGOFF.

En deux mille pièces!

ALEXIS.

Papa!

OSTROGOFF.

En trois mille pièces!... je paie le dédit. Intendant, qu'on leur donne vingt mille coups de knout... non, non, je me trompe, vingt mille roubles... quarante mille roubles, s'il le faut... Mais qu'ils s'en aillent, qu'ils s'en aillent.

MILNA, *se trouvant mal.*

Ah!

OSTROGOFF.

Emportez ma fille.

Des femmes emmènent Milna.

ALEXIS, *s'évanouissant aussi.*

Oh!

OSTROGOFF.

Emportez mon fils. (*Des cosaques emportent Alexis.*) Et vous, malheureux, je vous couvre de ma malédiction... Ah!

Il se trouve mal.

LÉONIDE.

Emportez votr' bourgeois.

Des cosaques soutiennent Ostrogoff, qui sort suivi de tout le monde.

SCENE XIV.

VAUDORÉ, LÉONIDE.

LÉONIDE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

VAUDORÉ, *abasourdi.*

En voilà du gâchis!... eh bien, je vous en complimente, vous avez fait de la jolie ouvrage, parlons-en.

LÉONIDE, *tranquillement.*

Vaudoré, mon garçon, je vous croyais plus d'esprit qu'un imbécile, vous en avez juste autant.

VAUDORÉ.

Hein!

LÉONIDE, *vivement.*

Comment! ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais toujours?

VAUDORÉ.

Oui, Léonide.

LÉONIDE.

Que tu regrettais Paris?

VAUDORÉ.

Oui, Léonide.

LÉONIDE.

Mais qu'il te fallait de la fortune?

VAUDORÉ.

Trois fois oui, Léonide.

LÉONIDE.

Eh bien! ta Léonide que tu aimes, Paris qui te plaît, le dédit de quarante mille roubles qui ne te déplaît pas, tout cela est à toi; comprends-tu à présent?

VAUDORÉ, *transporté de joie et d'admiration.*

Oh! quel trait de lumière! Ah! Léonide, ah! créature supérieure! vous avez six pieds de haut! oh! laisse-moi me prosterner et baiser la poussière de tes brodequins. Non, non, ça ne suffit pas, je voudrais avoir un arc de triomphe, pour te faire passer dessous.

LÉONIDE.

Nous sommes millionnaires!

VAUDORÉ.

A perpétuité!

LÉONIDE.

Paris! Paris! Paris!

VAUDORÉ.

Comme les cochers de coucou: *Péris! Péris! Péris!*

ENSEMBLE.

AIR *de la Norma* (Bellini).

Ah! quelle ivresse!
Quelle allégresse!
Mon cœur s'élance
Vers notre France!
Plus de Russie!
Soleil de ma patrie,
De ta chaleur
Viens réchauffer mon cœur.
Plus de soucis et plus de peine.
Enfin nous avons du *quibus!*
Nous reverrons la ru' Vivienne,
L'Obélisque et les *Omnibus.*
Ah! quelle ivresse, etc.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



SCÈNE XXI.

LE CABARET DE LUSTUCRU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Jaime et Etienne Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 24 FÉVRIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LUSTUCRU.	M. ARNAL.	PAQUERETTE, femme de Lustucru.	Mlle LOUISE MAYER.
LE COMTE DE CHAMILLY.	M. HIPPOLYTE.	HECTOR, valet de Chamilly. . .	M. BALLARD.
LE CHEVALIER ALBERT DE SAINT-YON.	M. FRADELLE.	CLOPINET, garçon de cabaret.	M. LUDOVIC.
CLOTILDE DE TURENNE. .	Mme TAIGNY.		

S'adresser, pour la musique, à M. J. DOCHE, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

Toutes les indications sont prises de droite et de gauche du public.

La porte d'entrée au fond ; porte à gauche ; à droite, un petit escalier conduisant à un cabinet dont la fenêtre donne sur la scène, à droite, premier plan. Un juda, comme il en existe encore dans plusieurs maisons, communique du premier à la boutique.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, *entre du fond et regarde autour de lui.*

Comment! personne au cabaret! pas même de Chamilly qui m'y invite à dîner! Trois heures précises; c'est pourtant bien ce que m'indique son billet. (*Il le tire de sa poche et lit.*) Oui, trois heures. (*Continuant.*) « Trouve-toi au cabaret de » Lustucru, à l'extrémité du jardin des Tuileries; » c'est le seul qui nous reste, à nous autres bons » gentilshommes, qui tenons pour Mme la reine » depuis deux mois que Paris est livré à messieurs » les frondeurs; il y a plaisir à venir se griser au » nez et à la barbe de ces bourgeois révoltés, et » surtout à leur souffler leurs femmes, quand elles » sont jolies. » (*Parlant.*) Oui, surtout cela, mon cher Chamilly. (*Continuant.*) « Mais ne crains rien, » mon digne Caton, il s'agit d'un dîner raisonnable, où l'on mettra de l'eau dans son vin, et non » d'une de ces joyeuses orgies qui te font peur. »

(*Pliant le billet.*) Et que toi tu aimes tant, pour lesquels tu oublies la femme adorable qui dans quinze jours sera comtesse de Chamilly. Ah! il est peut-être excusable, il ne connait pas Mlle de Turenne, il n'a jamais vu Clotilde. (*S'animant.*) Il ne sait pas comme moi tout ce que peuvent allumer d'amour au cœur tant de grâces, d'enjouement... (*Il s'assied à gauche.*) Allons, allons, du calme, et tâchons d'oublier, puisque Clotilde est promise à un ami, et que l'honneur m'interdit toute démarche.

Il est interrompu par la voix de Lustucru qu'on entend de la boutique au-dessous.

LUSTUCRU, *de la boutique.*

Voyons, qu'on se dépêche; Clopinet! où est Clopinet? mon tourne-broche... mon tourne-broche, Clopinet!

CLOPINET, *arrivant par la porte de gauche et allant ouvrir le juda pour répondre.*

Oui, not' maître, voilà.

LUSTUCRU.

Prends ces deux paquets sous ton bras, et allez-vous-en tous les trois à la voiture.

CLOPINET.

Oui, not' maître.

LUSTUCRU.

Cours comme un lièvre, et dis au cocher que c'est le bagage de ma femme, qui est très-fragile.

CLOPINET.

Oui, not' maître.

Clopinet va prendre les paquets qu'il a laissés à la porte de la chambre.

ALBERT.

Eh! mais où vas-tu donc? où t'envoie Lustucru?

CLOPINET.

A la voiture; je vas porter les effets de not' bourgeoise, Mme Lustucru, qui va partir en voyage.

ALBERT.

Mme Lustucru va partir?

CLOPINET.

Dans un quart d'heure, oui, mon gentilhomme, serviteur.

Il sort par le fond et se rencontre avec le comte de Chamilly.

CHAMILLY, *le poussant.*

Eh! prends donc garde, manant!

Clopinet se sauve.

SCENE II.

CHAMILLY, ALBERT.

ALBERT.

Eh! voilà de Chamilly.

CHAMILLY.

Bonjour; le premier au rendez-vous que je vous donne, c'est un reproche indirect pour moi.

ALBERT, *se levant.*

Tu n'en mérites pas; si j'étais une de ces jolies petites bourgeoises...

CHAMILLY.

Que j'adore, en masse, oui, je conçois. (*Baissant la voix.*) Mais une surtout dont les yeux ravissans...

ALBERT.

Ont seuls le pouvoir de t'amener tous les jours dans ce cabaret.

CHAMILLY.

Seuls! non pas; ce cabaret mérite la préférence que nous lui accordons : fondé par Renard, valet de confiance de feu Louis XIII, dont le bon plaisir lui avait octroyé ces quelques toises de terrain, à l'extrémité des Tuileries; c'est un cabaret de bonne souche, c'est presque de la noblesse; Renard étant mort, l'établissement est échu à son neveu Lustucru, un nigaud, mais qui est dévoué aux partisans de la reine, et qui possède, à mon sens, un plus grand mérite encore.

ALBERT.

Lequel?

CHAMILLY.

Eh! par Dieu, tu devines, c'est d'avoir eu la bonne, l'excellente idée d'épouser Paquerette, la filleule de Renard.

ALBERT, *souriant.*

Allons, toujours Paquerette.

CHAMILLY, *s'animant.*

Ah! c'est que je la préfère à toutes les autres, c'est que rien n'est plus joli, plus séduisant; mais une vertu!

ALBERT.

Désespérante.

CHAMILLY.

Ridicule, dans cette classe-là; cependant, depuis peu de jours, cela va beaucoup mieux, oui, on s'humanise, on m'écoute, on sourit quelquefois... enfin, tous les symptômes d'une prochaine capitulation.

ALBERT.

Bah! vraiment?

CHAMILLY.

Et j'espère qu'aujourd'hui, enfin...

ALBERT.

Aujourd'hui! Eh bien, mon cher, si tu ne comptes que sur cette journée et les suivantes, partie perdue.

CHAMILLY.

Hein! qu'est-ce à dire?

ALBERT.

Que probablement Lustucru a découvert tes petits projets, et qu'il veut être moins nigaud que tu ne penses, car aujourd'hui sa femme quitte Paris.

CHAMILLY.

Ah! mon Dieu! Paquerette!

ALBERT, *riant.*

Va partir à l'instant.

CHAMILLY.

Et je me laisserais jouer de la sorte, moi, Phœbus de Chamilly... et par un Lustucru pareil!

ALBERT.

Ah! ah! ah!

CHAMILLY.

Non, non, de par Dieu! et où va-t-elle?

ALBERT, *riant toujours.*

Je n'en sais rien, va le demander à son mari.

CHAMILLY.

A son... Eh bien, non! que m'importe! je n'ai pas besoin de connaître le but du voyage, pourvu qu'elle ne l'atteigne pas, et pour cela .. (*Réfléchissant.*) Oui, très-bien, à merveille; Hector, mon domestique, qui est si adroit, si alerte. (*Courant au fond et appelant.*) Hector! Hector!

ALBERT.

Quel est son projet? (*Le domestique entre au fond, et Chamilly lui parle bas.*) Est-ce qu'il voudrait...

CHAMILLY.

Va, dépêche-toi, et vingt-cinq louis si tu réussis.

Le domestique sort en courant.

ALBERT.

Que vas-tu donc faire?

CHAMILLY, *joyeux, descendant en scène.*

Un tour sublime, un tour pendable! à tourner la tête au lieutenant de police, et celle du mari par contre-coup; c'est ce que je veux, c'est ce que j'aime; voilà ma vie.

ALBERT.

Mais d'honneur, je t'admire; à peine arrivé à Paris, et...

CHAMILLY.

Oui, je comprends: tu t'attendais à voir un petit gentilhomme du Languedoc, tout empêtré de timidité provinciale; non pas, mort Dieu! j'ai voulu me former en un jour aux belles manières, et maintenant je veux briller au premier rang; l'aventure d'aujourd'hui doit me gagner mes éperons.

ALBERT.

Mais encore dans quel but? Eh quoi! la veille d'épouser la nièce du vicomte de Turenne...

CHAMILLY.

A la veille; c'est dans quinze jours seulement que mon oncle, le commandeur de Lucienne, doit me présenter à la cour, puis à ma future. On la dit jolie, spirituelle, tant mieux; mais, une fois son mari, j'aurai le temps de l'apprécier; et puis je m'occupe d'elle, je viens de me ruiner en étoffes, en dentelles; j'ai mis en réquisition les plus célèbres faiseuses pour la corbeille que je veux lui offrir. En entrant dans ma chambre on se croirait chez une de nos coquettes: robes, fraisés, bijoux, je n'ai rien épargné. Mais adieu, j'ai à peine le temps de courir; d'ailleurs il ne serait pas prudent que Lustucru me vît ici.

ALBERT.

Où vas-tu?

CHAMILLY.

Où le triomphe m'appelle. Pardon, mon ami, pardon, je t'avais invité à dîner, eh bien, je change l'invitation, au lieu de dîner, nous souperons; tu me pardonnes, n'est-ce pas? Adieu! adieu!

Il sort rapidement.

ALBERT.

Diable de fou! dans ces temps de troubles, il est capable de se compromettre par étourderie, je ne le quitte pas.

Il suit Chamilly par le fond.

SCÈNE III.

LUSTUCRU, PAQUERETTE, *entrant à gauche.*

LUSTUCRU, *portant deux petits cartons.*

Je te dis que ce sont des idées chimériques que tu te fais; ne t'afflige pas. Est-ce que je m'afflige, moi qui suis l'homme le plus sensible du quartier?

Il pose ses cartons.

PAQUERETTE.

Oui, sensible et aimable surtout; me forcer de partir, et pourquoi? Jamais, au grand jamais un mari n'a tant pressé sa femme de s'en aller.

LUSTUCRU.

Voilà qui est joli! Est-ce que je te presse? Je te dis de t'en aller tout de suite, mais je ne te presse pas.

PAQUERETTE.

Depuis six mois que je suis vot' femme, vous êtes joliment changé.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Je r'grettais toujours mon pays;
Dans l' commencement de not' mariage,
Vous cherchiez, galant et soumis,
A m' faire oublier mon village :
Sermens par ci, caresses par là ;
Me plaire était votr' seule étude,
Et v'là qu'vous m' faites quitter tout ça,
A présent qu' j'en ai l'habitude.

Vous avez des projets, vous me cachez quelque chose, témoin la plus belle chambre de notre auberge qu'on vient de retenir, et qui est occupée sans que vous ayez voulu me dire ni pourquoi ni pour qui est-ce.

LUSTUCRU.

C'est quelque chose de secret, ça ne regarde pas les femmes. (*A part.*) Ce n'est pas pour ça que je te renvoie.

PAQUERETTE.

Ah! j'en suis sûre, il y a quelque chose là-dessous.

LUSTUCRU.

Il n'y a rien du tout là-dessous, je te le jure sur ce qu'il y a de plus cher, j'en lève les deux mains à la fois... cela me chagrine beaucoup; sans ma dignité d'homme, je pleurerais; mais c'est une faiblesse qui n'appartient guère qu'aux veaux, et encore il faut qu'ils soient très-jeunes.

PAQUERETTE.

Mais alors pourquoi ce voyage? pourquoi vous débarrasser de moi? pourquoi vouloir rester seul? On dirait que vous ne serez heureux que lorsque je serai partie.

LUSTUCRU.

Comme les femmes exagèrent dans leurs pas-

sions ! Moi aimer rester seul avec mon caractère fougueux ! Petite ingrate, je t'expédie par le coche, amour que tu es, parce que ta tante Bachelu t'attend dans sa province ; hein, cette bonne petite mère Bachelu, cette bonne petite vieille, qui est si gentille ! eh ! eh ! eh ! dans sa petite maison d'Auxerre, eh !... où elle cultive des petites salades, toutes sortes de fleurs et une foule de lapins, eh ! eh ! eh ! Allez-vous faire des parties tous ensemble !

PAQUERETTE.

Si j'aime mieux me divertir avec vous, là !

LUSTUCRU.

Cette préférence n'a rien de désagréable ; mais écoute, mon cher ange, mon petit chat, la Bachelu compte sur toi ; et puis tu ne sais pas ce qu'elle m'a écrit, la Bachelu ? (*A part.*) Prenons-la par la coquetterie. (*Haut.*) Elle a plein une armoire de cadeaux à te donner, des jupons délicieux, des colliers enchanteurs, et des boucles d'oreilles longues comme ça.

PAQUERETTE.

En vérité !

LUSTUCRU.

AIR *de Masaniello.*

T'as lu d' ces livres où les princesses
Sont criblé's d'or et de diamans ;
T'as vu d' ces fêtes où qu' les duchesses
Sont r'luisant's comm' des firmamens,
T'auras, comme elles, des perles, un voile :
J'espère que ça doit t' consoler ;
Tu s'ras brillant' comme une étoile.
A part.
J' lui dis ça pour la fair' filer.

PAQUERETTE.

Allons, il faut donc vous obéir ?

LUSTUCRU.

Oui, obéis, ça me flattera.

PAQUERETTE, *prenant les cartons.*

Je m'en vais, je pars, mais le cœur bien gros, et avec de bien vilaines pensées.

LUSTUCRU.

Ça passera en route, au grand air ; voyons, ne manque pas l'heure de la voiture, vas-y avec tes petits pieds, et pense à ton cher mari tous les jours, toutes les nuits ; rêves-en, hein ? je t'en prie, rêves-en.

PAQUERETTE, *embrassant Lustucru après avoir posé son carton.*

Adieu, Lustucru !

LUSTUCRU.

Adieu, Paquerette ! Ah ! que cette séparation est déchirante ! Prends tes cartons.

PAQUERETTE.

Je reviendrai dans trois semaines, n'est-ce pas ?

LUSTUCRU.

Oui, dans trois petites semaines près de moi ! et trois semaines ! ne t'inquiète pas, femme trop heureuse.

PAQUERETTE, *pleurant et posant encore ses cartons.*

Ah ! c'est égal, on ne peut pas s'empêcher...

LUSTUCRU.

Je ne t'empêche pas non plus. Venez un peu là, sur le pauvre cœur de votre pauvre homme ; là, pleure, ma femme, pleure et fais attention à tes cartons.

PAQUERETTE.

Adieu, mon petit Lustucru !

Elle reprend ses cartons.

LUSTUCRU.

Adieu. (*Il soupire.*) Ah ! adieu !

ENSEMBLE.

AIR :

De près, de loin, compte sur ma constance,
Au fond du cœur garde-moi ton amour ;
Pour dissiper les ennuis de l'absence,
Je vais songer à l'instant du retour.

LUSTUCRU, *à part.*

Je sais qu'un galant un peu leste
Voulait ici me la ravir ;
Et c'est afin qu'elle me reste
Qu'en ce jour je la fais partir.

REPRISE.

De près, de loin, etc.

Elle sort par le fond.

SCENE IV.

LUSTUCRU, *seul, marchant à grands pas avec satisfaction.*

Ah ! je respire, je renais ; ma tête se dégage, ma poitrine se dilate, mes membres sont élastiques, et mon sang circule comme un ruisseau ! je vais manger comme un bossu, je vais rire comme un ogre, ma femme est partie !

AIR :

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Ah ! pour moi, quel beau jour !
Je ne crains plus pour mon amour
De ruse, de malin tour.
Qu'un sot époux, fermant les yeux,
Subisse à la fin quelque accident fâcheux,
Jamais trompé, toujours chéri,
J'aime mieux le sort d'un adroit mari.
Ah ! quel plaisir !

Aimable et bien fait,
Profitant de l'absence
D'un nouvel objet
J' pourrais fair' connaissance.
Mais non, quoique seul,
Modèle de constance,
J' s'rai fidèle tout seul,
Comme un petit épagneul.

Ah ! quel plaisir, etc.

(*S'arrêtant tout-à-coup.*) Ah ! malheureux, si on te voyait ! Tu n'aimes donc pas ta femme ? s'écrierait ce monsieur. Je n'aime pas ma femme ! (*avec aplomb*) plus que vous, inconnu ; mais apprenez qu'un tas de godelureaux faisaient la cour à mon épouse ; et surtout le vicomte de Chamilly. Heureusement, la voilà partie ; qu'il vienne mainte-

nant! Tout le monde ignore où elle est allée : je suis donc parfaitement tranquille. J'étais devenu jaloux, monsieur, comme vingt-six millions de milliards de tigres! je dépérissais, je m'étiolais, je tournais à l'abrutissement. C'est au point, car voilà une preuve, depuis moins d'une heure qu'est descendue chez moi la nièce de M. le vicomte de Turenne, l'illustre guerrier, avec sa gouvernante, j'ai manqué cinq ou six fois à l'étiquette; j'ai fait trois cuirs en lui parlant. O jalousie! Qu'est-ce qui est là?

On frappe à la porte à gauche.

SCÈNE V.

CLOTILDE DE TURENNE, LUSTUCRU.

Clotilde paraît à la porte et avance la tête.

LUSTUCRU, *à part*.

Oh! la nièce du grand homme, on se découvre. (*Il salue; haut.*) Je suis tout seul, altesse.

CLOTILDE.

Altesse! ah! ah! ah! je ne suis pas une princesse du sang.

LUSTUCRU.

Excusez ma légèreté, j'aurais pu me tromper mieux que ça : vous avez l'air d'une reine. (*A part.*) C'est joli ce que j'ai trouvé là! (*Haut.*) Et M. votre oncle, l'illustre guerrier, n'est pas encore arrivé?

CLOTILDE.

Non, je l'attends ici, où je suis venue au rendez-vous qu'il m'a donné, et je suis inquiète de ne pas le voir. Amenée à Paris, chez une amie de notre famille, il devait venir me prendre pour m'emmener avec lui à la cour, à Saint-Germain; et je ne comprends rien à son absence; un motif impérieux l'aura, sans doute, empêché d'être exact.

LUSTUCRU.

Si votre noble oncle vous a fait venir ici, c'est qu'il sait que vous et madame votre gouvernante vous y êtes en toute sûreté! Il y a peut-être quelque affaire politique sous jeu; il aura profité de sa présence aux portes de Paris pour négocier quelque arrangement avec les chefs de la Fronde; car il m'a fait prévenir de votre arrivée en m'enjoignant de vous recevoir sous le plus grand secret.

CLOTILDE.

Ma gouvernante, malade et fatiguée de la route, s'est endormie, et dans cette chambre je m'ennuyais tant que je me suis hasardée à descendre.

Elle s'assied à gauche.

LUSTUCRU.

Vous n'avez donc pas contemplé les estampes? il y en a une foule : l'histoire du Juif errant, Henriette et Damon! En v'là deux jeunes gens qui ont eu des peines! Quand je suis un peu triste, je regarde ça et je pleure. Et Genievre de Brabant, c'est ça une peinture sensible! Avez-vous vu, dans le coin à gauche? il y a un chasseur près d'un arbre, qui est monté sur un cheval, et il reconnaît son épouse et leur petit, parce qu'il poursuivait une biche qui l'a attiré là. Il se trouve que dans le temps, pendant que le chasseur était à l'armée, un homme perfide voulait adorer sa femme; de sorte que la malheureuse s'est ensauvée avec son fils dans les bois. Quand le chasseur est revenu, il a dit :Oùs qu'est mon épouse? L'homme perfide a dit : Monsieur, madame est morte. — Et mon fils? — Il est mort aussi. V'là l' chasseur qui prend le deuil, et pour se consoler, il s'en va à la chasse; c'est là où il rencontre la biche qui l'emmène devant sa famille. Sa femme, qui avait vécu de racines, lui crie : Ah! ciel! vous allez tuer la nourrice de votre enfant! Le chasseur attendri regarde Genievre, l'enfant et la biche; il se jette dans leurs bras. L'homme perfide a été chassé; la biche a eu une forte récompense et une place au château dans l'écurie. C'est les couplets d'en bas qui expliquent; il y en a dix-neuf, il faudra les apprendre.

CLOTILDE, *souriant*.

Je connais cette histoire. Mais je vous remercie de me l'avoir...

LUSTUCRU.

Ah! il n'y a pas de quoi, et quand vous voudrez que je vous en narre d'autres...

CLOTILDE.

Dites-moi, par la fenêtre, j'ai vu sortir d'ici une jeune personne de très-bonne tournure.

LUSTUCRU.

C'est mon épouse, ma pure femme, ma compagne chérie, qui va parcourir le monde.

CLOTILDE.

Si au moins je pouvais me promener dans ce beau jardin des Tuileries qu'on aperçoit d'ici!

LUSTUCRU.

Y pensez-vous, mademoiselle? et l'incognito dont votre illustre parent veut s'envelopper! Si on vous reconnaissait!

CLOTILDE, *souriant ironiquement*.

Moi? et qui donc? vos habitués peut-être?

LUSTUCRU, *avec fierté*.

Ah! mademoiselle de Turenne, sans l'honneur de vous loger céans, nous recevons fort belle compagnie : des jeunes gentilshommes huppés, mais que vous ne sauriez voir sans quelque danger sous ces ombrages frais et remplis de nombreux détours.

CLOTILDE.

Que voulez-vous dire?

LUSTUCRU.

D'exécrables sujets, d'atroces libertins, le comte de Murçay, le marquis de Livri, le chevalier de Bongars, le comte Phœbus de Chamilly...

CLOTILDE, *à part*.

Ciel! M. de Chamilly, mon futur! Il est donc arrivé?

LUSTUCRU, *l'observant.*

Qu'éprouvez-vous ? vous éprouvez quelque chose ?

CLOTILDE, *très-agitée et se promenant sur l'avant-scène.*

Rien, rien. (*A part.*) Que je suis malheureuse ! cet homme que je déteste sans le connaître... Ah !

LUSTUCRU, *à part.*

Elle éprouve toujours...

CLOTILDE, *de même.*

Si je pouvais le voir, lui parler, sans qu'il me connût surtout ! Je lui dirais de moi un mal ! un mal affreux ! à le faire partir pour sa province !

LUSTUCRU.

Ce sont les nerfs, ce sont les nerfs.

Il lui présente une chaise, Clotilde s'éloigne sans le voir.

CLOTILDE.

Eh ! mais, pourquoi pas ? il ne m'a jamais vue ; si je... Dieu ! la bonne idée ! (*Sautant de joie.*) Oh ! que c'est gentil ! que c'est amusant !

LUSTUCRU.

Ça va mieux, ce ne sera rien.

CLOTILDE.

Monsieur, monsieur, vous pouvez me rendre un grand service !

LUSTUCRU.

Moi ! Ah ! je suis donc favorisé des cieux ! Parlez.

CLOTILDE.

Votre femme vient de partir ? eh bien ! prêtez-moi de ses habits ?

LUSTUCRU.

Hein ? des habits de Paquerette ? les simples habits de Paquerette ?

CLOTILDE.

Tout ce qu'il y a de plus simple.

LUSTUCRU.

Ah çà ! voyons, voyons, ne nous embrouillons pas. Vous passerez donc pour mon épouse ?

CLOTILDE.

Non pas ; tout le monde la connaît ! mais bien pour une cousine à vous, qui arrive de son village : une Louison, Fanchon, Madelon, Jeanneton.

LUSTUCRU.

Ou Margoton, je sais bien ; ce n'est pas là le difficile ; mais que dira madame votre gouvernante de vous voir sous ce costume ?

CLOTILDE.

Je lui ferai part de mon projet : ma bonne Gertrude m'est toute dévouée !

LUSTUCRU.

Et si M. votre célèbre oncle se fâche tout rouge, et qu'il me fasse flanquer une volée ? Mettons un peu cette question sur le tapis ; elle présente quelque intérêt.

CLOTILDE.

Rassurez-vous, maintenant, il ne viendra, sans doute, que demain, et puis, s'il me voit ainsi, je lui ferai entendre que personne ne peut me reconnaître sous ce costume ; et puis, que je m'ennuyais bien fort ; et puis, il est si bon qu'il ne dira rien, j'en suis sûre !

LUSTUCRU.

Et il ne me fera pas flanquer de volée ? Du moment où ça ne peut pas me faire de peine, je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir.

CLOTILDE.

Très-bien ! Ah ! M. de Chamilly, je suis impatiente de le rencontrer.

AIR *du Baiser au Porteur.*

Changeant d'esprit, de caractère
Je vais ici me transformer,
Je vais me peindre incapable de plaire,
Je vais me dire incapable d'aimer,
Et nous verrons si je sais le charmer.
Oui, s'il le faut, appelant à mon aide
La calomnie et la ruse et l'erreur,
Je lui dirai que je suis sotte et laide,
On peut mentir quand c'est pour son bonheur.

La chambre de Paquerette ?

LUSTUCRU.

La voici.

CLOTILDE.

Ses habits ?

LUSTUCRU.

Dans le grand bahut.

CLOTILDE.

Je cours. Ah ! quelle joie si je réussis ! Que je suis contente !

Elle sort à gauche.

SCENE VI.

LUSTUCRU, *puis* LE VALET DE CHAMILLY *et* CHAMILLY.

LUSTUCRU.

Je rirais à chaudes larmes de cette joyeuseté, sans la pensée que son magnifique oncle pourrait bien...

CLOTILDE, *dans la coulisse.*

Monsieur, la clef est ôtée, je ne puis ouvrir.

LUSTUCRU.

Oh ! pardon, pardon ; c'est juste, elle n'a pas la clef : elle ne peut pas ouvrir. Je vous l'apporte à l'instant, moi-même, moi-même, noble demoiselle ; je vais lui donner les hardes, et je descends par le petit escalier.

SCENE VII.

CHAMILLY, HECTOR.

CHAMILLY, *entrant, bas à Hector.*

Maladroit, toi qui jamais n'as manqué pareille entreprise, la laisser échapper ?

HECTOR.

C'est une malédiction ; tout allait à merveille, je m'approche de la belle, et, feignant de me disposer à voyager comme elle, je lui fais accroire

que le cache ne se prend plus au même endroit; je la conduis à votre hôtel du Cours-la-Reine, et c'était téméraire : votre oncle, arrivé depuis hier, pouvait nous surprendre; n'importe, je l'introduis dans le petit salon, où, malgré son étonnement, je la laisse pour aller vous prévenir; je recommande aux gens de la cour d'empêcher de sortir une femme vêtue en paysanne, et à notre retour...

CHAMILLY.

Oui, l'oiseau s'était envolé; avec son instinct de femme elle aura tout deviné; je trouve la porte de ma chambre ouverte et ses habits de paysanne, qu'elle avait échangés sans façon contre ceux de ma future; après une pareille aventure, elle va sans doute revenir ici. Nous avons pris l'avance sur elle, mettons le temps à profit; descends, empare-toi de Lustucru, dis-lui ce que tu voudras; mais empêche qu'il ne soit présent à l'arrivée de sa femme... eh! la voici qui vient, vite à ton poste. (*Hector sort.*) Je reste ici, et si je puis causer un instant seul avec elle, la partie n'est pas encore perdue!... elle monte!... à merveille.

Il se cache un instant à droite, derrière l'escalier.

SCENE VIII.

PAQUERETTE, *seule et en robe à queue.*

Où est mon mari?... Lustucru! Lustucru!... oh! quelle aventure!... mais que va-t-il me dire en me voyant sous ces habits?... Quelle indignité, profiter de ma crédulité! moi, élevée en province... si peu au fait des dangers d'une grande ville... Ah! M. de Chamilly!... je voudrais le voir, lui reprocher son audace... ah! je donnerais beaucoup pour qu'il fût devant moi.

CHAMILLY, *paraissant.*

Me voici, mon enfant.

PAQUERETTE.

Vous osez venir ici, monsieur?...

CHAMILLY.

Oui, Paquerette, pour obtenir mon pardon, pour vous dire...

PAQUERETTE.

Je n'écoute rien, monsieur; Dieu merci, je ne vous crains plus, je suis chez mon mari... Outrager une pauvre femme... tromper un honnête homme!...

CHAMILLY.

Un imbécile!...

PAQUERETTE.

J'aime les imbéciles!...

CHAMILLY.

Impossible, vous si gracieuse, si jolie, aimer un être pareil!... il a une de ces physionomies dont il faut demander pardon à sa femme.

PAQUERETTE.

Oui, c'est vrai, il n'est pas beau, c'est un homme tout simple, ça n'est pas parfumé, enjolivé!... mais c'est fidèle!... on est sûr d'un mari comme ça, tandis que des galans comme vous...

CHAMILLY, *riant.*

Eh! eh! Lustucru, fidèle!... comme les autres.

PAQUERETTE.

Hein?... qu'est-ce que vous dites?

CHAMILLY, *à part.*

Bon!... elle est jalouse!... (*Haut.*) Je dis qu'il ne mérite pas les efforts de vertu que vous faites pour lui.

PAQUERETTE.

Lustucru?

CHAMILLY.

Un mauvais sujet, un libertin, qui vous trompe.

PAQUERETTE.

Ce n'est pas vrai!

CHAMILLY.

Demandez à Hector, mon valet de chambre, qui a été cent fois le compagnon de ses fredaines.

PAQUERETTE.

C'est impossible!... il est toujours avec moi, je ne le quitte pas.

CHAMILLY.

Vous ne le quittez pas... et ce voyage...

PAQUERETTE.

Ce voyage!... ah! mon Dieu!... vous croyez?...

CHAMILLY.

Que votre présence le gênait, qu'il voulait être libre.

PAQUERETTE.

Là, juste la même idée que moi!...

CHAMILLY.

Sans cette conduite, Paquerette, j'aurais respecté son bonheur; mais avouez...

PAQUERETTE.

Il faut que je le surprenne, que je sache tout.

CHAMILLY.

Rien de plus facile... je sais quelqu'un qui nous pourra donner des preuves... et si vous voulez me suivre...

PAQUERETTE.

Vous suivre!... vous me trompez, monsieur; c'est un nouveau piége!... ah! vous êtes trop adroit, monsieur de Chamilly; mais je suis femme; oui, la jalousie m'égarait... j'avais tort...

CHAMILLY.

Allons, je suis battu!

PAQUERETTE, *appelant.*

Lustucru!... Lustucru!...

Elle s'arrête à la vue de Mlle Clotilde.

SCENE IX.

CLOTILDE, *avec un costume de Paquerette,* PAQUERETTE, CHAMILLY.

CLOTILDE, *s'arrêtant.*

Du monde!...

CHAMILLY.

Une jeune fille.

PAQUERETTE.

Quelle est cette femme?

CLOTILDE, *voulant se retirer.*

Pardon, monsieur, madame... je...

PAQUETTE, *vivement.*

Mademoiselle!... Retenez-la, monsieur de Chamilly, retenez-la...

CLOTILDE, *à part.*

M. de Chamilly!... mon prétendu, avec une dame!

CHAMILLY, *passant et lui prenant la main.*

Permettez, mademoiselle, un mot de grâce... (*À part.*) Est-ce que j'aurais dit vrai sans m'en douter?

CLOTILDE, *à part.*

Oh! je reste, à présent... (*Haut.*) Que voulez-vous, monsieur, madame?... vous faut-il quelques rafraîchissemens, quelque douceur pour madame?... Oh! je sommes pas empruntée, allez... je vous servirons bien... vous ne me trouverez pas novice du tout.

PAQUERETTE, *bas à Chamilly.*

Demandez-lui donc qui elle est, comment elle se trouve ici... et avec mes habits!... dépêchez-vous... je meurs d'inquiétude!

CHAMILLY, *bas.*

Du calme!... (*À Clotilde.*) C'est la première fois, ma jolie enfant, que je vois ici ce piquant minois; quel est votre nom?

CLOTILDE, *faisant la révérence.*

Louison Chevreau.

CHAMILLY.

Ah! Louison.

CLOTILDE.

Oui, je suis la cousine de M. Lustucru.

PAQUERETTE, *à part.*

Sa cousine!... mais nous n'avons pas de cousine!... il n'y a pas de Chevreau dans la famille.

CHAMILLY.

Vous êtes, je crois, récemment arrivée à Paris?

CLOTILDE.

De ce matin, monsieur, mon cousin Lustucru m'a fait venir de Picardie pour lui tenir compagnie pendant l'absence de sa femme.

PAQUERETTE, *à part.*

Oh! le monstre!...

CHAMILLY, *bas.*

Qu'est-ce que je vous disais? (*À part.*) Le ciel!... ou le diable s'en mêle.

CLOTILDE.

Pour lors, madame, j' sommes venue tout d'go, quand j'ai vu qu'il me promettait de me faire voir des spectacles, de m'acheter tout plein de bellès choses... c'est qu'il m'aime joliment, allez, mon cousin Lustucru!

PAQUERETTE.

Il l'aime, monsieur... il l'aime...

CLOTILDE.

Et moi, je lui rends de tout mon cœur.

CHAMILLY.

C'est bon, c'est bon!... on ne vous en demande pas davantage. (*Bas et vivement à Paquerette.*) Eh bien! vous le voyez, Paquerette, pendant que vous repoussiez l'amour le plus pur, le plus sincère, votre drôle de mari...

PAQUERETTE, *furieuse.*

C'est un infâme!...

CHAMILLY.

C'est un énorme scélérat!

PAQUERETTE.

Mais je me vengerai!

CHAMILLY.

Vous ferez bien.

PAQUERETTE.

Je lui ferai payer cher...

CHAMILLY.

Oui! nous lui ferons payer cher...

CLOTILDE, *à part.*

Qu'ont-ils donc à se dire tout bas?

PAQUERETTE.

Et d'abord quant à cette péronnelle, je veux...

CHAMILLY, *s'interposant.*

Lui arracher les yeux, c'est l'usage... mais d'abord ils sont trop jolis pour ça... et ensuite il faut attendre qu'il vous soit bien prouvé que votre mari...

LUSTUCRU, *en dehors.*

Ah! farceur d'Hector!... farceur d'Hector!... Clopinet? une bouteille pour ce brave M. Hector.

PAQUERETTE.

Le voilà.

CLOTILDE, *à part.*

La voix du cabaretier; il a peut-être oublié que je suis sa cousine... et puis il ne sait pas le nom que j'ai adopté... s'il allait me trahir... courons vite lui donner le mot...

Elle sort rapidement par le fond.

SCENE X.

PAQUERETTE, CHAMILLY.

PAQUERETTE.

Vous voyez, monsieur, vous voyez!... elle a entendu sa voix!... et elle court près de lui... Ah! je n'y tiens plus! il faut que j'éclate!

Fausse sortie.

CHAMILLY, *l'arrêtant.*

Écoutez-moi...

PAQUERETTE.

Il faut que je les tue tous les deux!

CHAMILLY.

Vous les tuerez plus tard... c'est trop juste... mais songez donc, pauvre enfant, qu'il n'y a encore que des apparences... il est certain pour moi que Lustucru vous trahit... mais en ménage il faut des preuves; et si vous paraissez, s'il apprend que vous êtes ici, tout est perdu!

PAQUERETTE.

Oui, vous avez raison... il nous faut des preuves, parce qu'alors je le livrerai à M. le grand prévôt, pour qu'il soit brûlé vif et elle aussi!

CHAMILLY.

A la bonne heure, vous voilà plus raisonnable..

(*A part.*) Délicieuse cousine qui me tombe du ciel!...

PAQUERETTE.

Ainsi c'est décidé, je garde ce voile, je ne me fais pas reconnaître; je me cache dans la maison.

CHAMILLY.

Avec moi... c'est très-bien...

PAQUERETTE.

Non pas, toute seule dans ce cabinet... au haut de cet escalier... vous me préviendrez quand il faudra paraître pour le confondre!

CHAMILLY.

Oui, oui, c'est cela même!... (*A part.*) Je le tiens.

PAQUERETTE.

Le perfide! le scélérat! le brigand qui m'envoyait à Auxerre, chez ma tante Bachelu!

CHAMILLY.

Voyez-vous ça, à Auxerre, chez votre tante Bachelu, qu'il rendait complice de son infamie!... mais heureusement j'étais là...

PAQUERETTE.

Oui, vous êtes mon sauveur, monsieur.

CHAMILLY, *à part.*

Son sauveur!... elle est perdue... (*Haut.*) Ainsi vous vous fiez à moi?...

PAQUERETTE.

Tout-à-fait.

CHAMILLY.

Et si pour toute récompense, pour toute faveur, je vous demande celle de souper avec vous; vous me l'accorderez?...

PAQUERETTE.

Pourvu que je me venge!

CHAMILLY.

Marché conclu. (*A part.*) Elle est à moi!

On entend Lustucru parler dans la coulisse.

PAQUERETTE.

Mais, j'entends... on vient!...

CHAMILLY.

C'est lui! vite, vite, sauvez-vous, surtout ne sortez pas avant que je sois bien informé, et que nous puissions le confondre.

PAQUERETTE.

Oh! pour me venger j'aurai de la patience, s'il le faut, j'y resterai jusqu'à demain.

Elle monte l'escalier et entre dans le cabinet.

SCENE XI.

CHAMILLY, *seul.*

A merveille, il n'y a rien de précieux pour les amans comme la vengeance des femmes vertueuses... Quand la vertu se met en colère, elle perd la tête, et nous y gagnons toujours quelque chose; mais par le diable, si Lustucru s'avisait d'entrer dans ce cabinet!... je lui défends, mort Dieu!... et pour en être plus sûr, moyen facile et expéditif, je mets sa femme sous clef.

Il ferme doucement la porte à double tour et retire la clef qu'il met dans sa poche. Lustucru paraît à gauche et avance la tête.

SCENE XII.

LUSTUCRU, CHAMILLY, *sur l'escalier.*

LUSTUCRU.

Ah! farceur d'Hector!... v'là une heure qu'il me parle; je veux être pendu si j'y ai rien compris, et j'ai ri!... je riais. Ah! M. de Chamilly...

Il aperçoit de Chamilly.

CHAMILLY.

Chut!...

LUSTUCRU.

Quoi?...

CHAMILLY, *descendant.*

Chut!... j'ai besoin de toute ta discrétion, il y a ici une dame que j'ai amenée.

LUSTUCRU.

Une dame?...

CHAMILLY.

J'ai besoin de toute ta discrétion...

LUSTUCRU.

Soyez tranquille, une dame!...

CHAMILLY.

Oui, qui m'inspire le plus vif intérêt.

LUSTUCRU.

Une dame qui lui inspire... c'est de l'amour!... et moi qui me figurais qu'il pensait à Paquerette!... Dites donc, c'est peut-être une comtesse!...

CHAMILLY.

Peut-être.

LUSTUCRU.

Une duchesse?...

CHAMILLY.

Juste!...

LUSTUCRU.

Une duchesse!... eh bien!... ça me fait plaisir... une duchesse!... il faut que je vous avoue une chose... dites donc... j'avais pourtant la bêtise d'être jaloux de vous au sujet de Paquerette... quel stupide je faisais! (*A part.*) A la bonne-heure, qu'il prenne toutes les femmes de la cour!... je les lui donne en masse avec ma bénédiction... Brave jeune homme... aime-la, ta duchesse, fiche-toi une passion atroce dans le cœur! monte-toi la tête et laisse la mienne tranquille. Mais dites-moi, où est-elle?

CHAMILLY, *lui montrant la clef.*

Là, dans ce cabinet.

LUSTUCRU.

Enfermée!...

CHAMILLY.

Oui, pour éviter les regards indiscrets.

LUSTUCRU.

C'est très-bien vu. (*En riant.*) Il y a peut-être un mari, hein?... Il y a un petit mari... allons, tant mieux! tant mieux!... c'est bien plus drôle.

CHAMILLY.

N'est-ce pas?...

LUSTUCRU.

Ah! permettez-moi de vous le dire, vous êtes un fameux enjôleur.

CHAMILLY.

Tu trouves?

LUSTUCRU.

Vous faites bien, allez... vous êtes jeune..., allez donc... La vie est une aimable folie.

CHAMILLY.

Et toi un aimable garçon...

LUSTUCRU.

Garçon !... heureusement pour vous, sans ça, bernique !

AIR du *Dîner de Garçon.*

Garçon, j'ai pu fermer les yeux
Sur votre amoureuse entreprise,
Vous êtes maître dans ces lieux,
Usez de tout à votre guise.
Mais, sage et pudique mari,
Ma demeure serait sacrée
Si mon épouse était ici.

CHAMILLY.

Jamais, mon cher, ta femme étant ici,
Ma belle n'y serait entrée.

LUSTUCRU.

Jamais ! Comme vous allez lui en conter à cette marquise... je donnerai volontiers un gobelet d'argent pour être dans un petit coin... je me roulerais de rire, je me ferais quelques onces de bon sang.

CHAMILLY, *riant.*

Oui; mais ce ne serait pas convenable, j'ai d'ailleurs besoin de tous tes soins pour un souper délicieux !

LUSTUCRU.

Un souper avec la duchesse ?

CHAMILLY.

Et tu vas...

SCENE XIII.

LUSTUCRU, CHAMILLY, ALBERT.

ALBERT, *entrant du fond.*

Ah ! te voilà...

CHAMILLY, *à part.*

De Saint-Yon... ah ! diable !... et moi qui l'ai invitée pour ce soir !

ALBERT.

Qu'es-tu donc devenu ?... Te voyant partir comme un fou, j'ai voulu te suivre... impossible de te rejoindre.

CHAMILLY, *le prenant à part.*

Chut !... (*Baissant la voix.*) L'aventure la plus hardie... Cacher ici, chez son mari, la femme de ce pauvre Lustucru et souper avec elle.

ALBERT.

Il se pourrait ?...

CHAMILLY.

Vois-tu ? le péril augmente mon amour... Il m'a semblé que réussir dans cette entreprise serait un coup de maître, et je réussirai... mais je t'avais invité d'avance, et tu seras de la partie.

ALBERT.

Comment, tu voudrais ?..

CHAMILLY.

Attends !.. attends... ici Lustucru ?

LUSTUCRU.

Voilà !... Nous disions donc, un ravissant petit souper...

CHAMILLY.

Oui, dans cette salle que je retiens et où tu ne laisseras monter personne... Tu mettras quatre couverts.

LUSTUCRU.

Quatre couverts ?... vous n'êtes que deux... vous voulez donc manger comme quatre ?...

CHAMILLY.

Nous serons quatre en effet... (*Jetant un regard à Albert.*) Attendu que j'invite ta cousine.

LUSTUCRU.

Ma cousine... quelle cousine ?...

CHAMILLY.

Eh ! oui, cette jeune fille que nous avons vue tout-à-l'heure.

LUSTUCRU.

Ah ! bon... ah ! bon... une petite fillette qui n'a pas mal d'agrémens dans la figure... (*A part.*) S'il savait de qui il ose parler... il ignore sa noblesse...

CHAMILLY.

Ainsi c'est convenu ; tu acceptes pour elle ?

LUSTUCRU.

Dam !... si ça lui fait plaisir !... d'autant mieux que je serai là pour lui servir de chaperon...

CHAMILLY.

Oui, dès qu'on aura servi, et que ces dames seront à table.

LUSTUCRU.

Je me...

CHAMILLY.

Tu t'en iras, et tu céderas ta place à M. de Saint-Yon...

LUSTUCRU.

Hein ?...

ALBERT.

A moi ? je refuse !

LUSTUCRU.

Je refuse bien plus encore.. Savez-vous que vous m'avilissez... que vous me proposez des choses à me ternir de la tête aux pieds ?... Car enfin cette jeune fille...

CHAMILLY.

Tu la préviendras adroitement; je te charge de lui vanter mon ami de Saint-Yon, de parler de son esprit, de sa grâce, de l'impression qu'elle a faite sur lui... de façon qu'elle soit d'avance toute disposée à le trouver aimable.

LUSTUCRU.

V'là une commission qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une vilenie... et c'est à moi, Lustucru... descendant des Renard...

ALBERT.

Ne te désole pas... je remercie de Chamilly, et je m'en vais souper ailleurs.

CHAMILLY.

Du tout, tu ne t'en iras pas... j'aimerais mieux me battre avec toi... Mais songe donc, un trésor, mon ami !... une jeune fille charmante !...

ALBERT.

Qui par conséquent est aimée de quelqu'un... de quelque brave et honnête garçon, qui veut en faire sa femme... et pour un caprice qui aura tout juste la durée de ton souper, nous causerons peut-être le malheur de deux personnes !... Allons donc !

c'est plus qu'une folie... ce serait une mauvaise action.

LUSTUCRU.

Oh! très-bien! très-bien!... l'ami... Je presserais volontiers ce jeune homme dans mes bras.

CHAMILLY, *riant.*

Ah! je conçois tes scrupules... parce que tu aimes, tu adores une belle inconnue... et modèle de constance... Ah! ah!... à coup sûr nous touchons à la fin du monde... bouleversement général : les temps prédits sont arrivés!...

AIR : *Le grand Eugène.*

Les magistrats font des plans de finance,
Sous le bourgeois le noble doit plier;
Les prélats saisissent la lance,
Les femmes s'en vont guerroyer.
Pour compléter ces lugubres mystères
Il nous manquait, en vérité,
De trouver, chez les mousquetaires,
Des héros de fidélité.

LUSTUCRU, *à part.*

C'est pénible à entendre!...

CHAMILLY.

Moi, en amour, je ne connais rien... pères, maris, fiancés, je fais la guerre à tous.

LUSTUCRU, *à part.*

Affreux dévastateur!... Mais ça abîme les mœurs, des gens comme ça... douze comme lui, il n'y en aurait plus...

CHAMILLY.

Tiens... toi, tu es mon ami... tu serais sur le point d'épouser une jolie femme... ton inconnue, par exemple! eh bien! je n'hésiterais pas plus à te l'enlever qu'à recevoir un coup d'épée pour toi.

ALBERT, *à part.*

Il me donnerait presque envie de profiter de ses conseils...

CHAMILLY.

Et si tu te fâchais, je te regarderais comme le plus sot gentilhomme de la noblesse de France.

ALBERT.

Ah! tu penses!...

CHAMILLY.

De même que si tu persistais à refuser mon souper.

ALBERT, *à part.*

Allons, puisqu'il le veut!... (*Haut.*) J'accepte.

LUSTUCRU, *indigné.*

Il accepte!... l'autre l'a corrompu. (*A part.*) Mais je m'en vais, moi, je m'en vais... il va peut-être me corrompre aussi...

ALBERT.

Après tout, une belle et jolie femme ne me fait pas peur...

LUSTUCRU.

Va donc!... fais donc ton joli cœur, à présent, girouette!...

CHAMILLY.

Hein!... tu dis?

LUSTUCRU.

Je dis que je refuse plus que jamais... que je refuse avec énergie...

CHAMILLY.

Ah! tu refuses?...

LUSTUCRU.

Comme un roc!...

CHAMILLY.

Alors, je m'en vais, je pars...

LUSTUCRU.

J'aime infiniment mieux ça.

CHAMILLY.

Je monte en chaise de poste.

LUSTUCRU.

Allez donc!

CHAMILLY.

Et je vais à Auxerre...

LUSTUCRU.

Hein!... À...

CHAMILLY.

À Auxerre!...

LUSTUCRU.

Auxerre?...

CHAMILLY.

Chez ta tante Bachelu.

LUSTUCRU.

Dieu du ciel!... où a-t-il appris ça?

CHAMILLY.

Là, je tombe aux pieds de ta femme... je la séduis... je l'enlève!...

LUSTUCRU.

Ah! arrêtez!... j'ai des sueurs froides... mes genoux se démontent... je couve une jaunisse.

CHAMILLY.

Acceptes-tu enfin?...

LUSTUCRU.

Ma femme!... Auxerre!... l'enlever!... Paquerette! Ah! monsieur... monsieur...

AIR : *Çà, aux braves hussards du 2e, etc.*

De mon secret le voilà maître;
Cet homme est-il donc un sorcier?
Dans tous les cas, c'est un fier traître;
Il m'a plongé dans un guêpier.
Il m'a plongé dans un affreux guêpier.
De tout permettre je m'empresse,
Tous quatre ici venez vous divertir :
La jeun' personn', lui, vous et la princesse,
Le diable avec, si ça vous fait plaisir.

CHAMILLY.

A la bonne heure! je retrouve ce brave Lustucru.

LUSTUCRU.

M'a-t-il retourné, ce gueux-là!

CHAMILLY.

Obéis donc? et une fois que nous serons réunis ici, tous les quatre, si tu as l'audace de parler de nous, ou de pénétrer dans cette pièce, sous quelque prétexte que ce soit, je te fais sauter par la fenêtre.

LUSTUCRU.

Ce serait joli! dans mon jardin! sur mes melons? On n'entrera pas, mon Dieu! soyez tranquille, on n'entrera pas.

ALBERT, *à Chamilly.*

Dis-moi, en venant ici, j'ai trouvé en bas quelques-uns de nos compagnons; s'ils apprenaient!...

CHAMILLY.

Ah! diable! ils ne seraient pas gens à nous lais-

ser tranquilles. Suis-moi, afin qu'ils ne puissent rien soupçonner; quittons un instant cette maison, où nous tâcherons de revenir sans être aperçus. (*Il regarde vers le cabinet.*) Eh! mais laisser ici, elle ne se montrera pas avant de m'avoir vu; lui ne se doute de rien; et puis j'ai la clef dans ma poche, viens. (*A Lustucru.*) Tu sais ce que je t'ai dit? Dans un instant ta cousine, le souper, ou prends garde à ta femme!

Ils sortent par le fond.

SCENE XIV.

LUSTUCRU, *puis* CLOTILDE.

LUSTUCRU, *seul.*

Me voilà dans une position très-gentille! tire-toi de là, mon cher ami! Comment; mais ça n'a pas de nom! Débaucher Mlle de Turenne! Si elle allait se plaindre au grand homme, le grand homme me ferait fustiger! D'un autre côté, le damné Chamilly s'en ira chez ma tante Bachelu! ainsi je ne peux pas l'échapper! Si je parle à Mlle de Turenne, je sauve ma femme; et si je sauve ma femme, j'ai une volée affreuse suspendue au-dessus des reins! Ah! justement, voici mademoiselle ma cousine.

CLOTILDE, *entrant du fond, à part avec joie.*

Ah! oui, c'est lui, je l'ai bien reconnu! je ne peux pas m'y tromper. (*Haut à Lustucru.*) Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, quels sont ces deux gentilshommes qui viennent de sortir?

LUSTUCRU, *à part.*

Tiens, comme ça se trouve! c'est elle qui m'en parle. (*Haut.*) Ces deux aimables gentilshommes sont: primo, M. le comte Phœbus de Chamilly; deuxièmement, M. le chevalier Albert de Saint-Yon.

CLOTILDE, *à part.*

J'en étais sûre! Mais que peut faire Albert dans cette maison, et avec M. de Chamilly?

LUSTUCRU.

Mademoiselle aurait donc remarqué ces deux délicieux gentilshommes? Ce sont, par mon ame, des cavaliers charmans. (*A part.*) Il faut tourner adroitement autour de la chose.

CLOTILDE, *à part.*

Ah! M. de Saint-Yon!

LUSTUCRU.

Et gais! Ah! sont-ils gais! ils sont d'une gaîté! Eh! eh! eh! figurez-vous que tout-à-l'heure!

CLOTILDE.

Quoi donc?

LUSTUCRU.

Non, rien; vous ne pourrez jamais croire: vous me prendrez pour un imposteur; j'aime mieux aller me coucher.

CLOTILDE.

Mais pas du tout, parlez!

LUSTUCRU.

Figurez-vous que ces délirans cavaliers s'imaginent que vous êtes ma cousine pour de bon.

CLOTILDE.

Vrai? Tant mieux! après!

LUSTUCRU.

Ils ont eu le front de me proposer à moi, parlant à ma personne... (*Riant.*) Drôlichons de gausseurs!

CLOTILDE, *impatientée.*

Mais quoi donc enfin?

LUSTUCRU.

De vous engager, vous, ma cousine, à souper avec eux! (*A part.*) V'lan! ça y est!

CLOTILDE.

Et M. de Saint-Yon a consenti, a pu accepter?

LUSTUCRU.

Dans la perfection!

CLOTILDE.

C'est affreux!

LUSTUCRU.

Et de confiance; car il n'a pas vu mademoiselle; il a fait d'abord la petite bouche. Dans ce qu'il disait, ce jeune homme, on voyait qu'il avait un amour dans le cœur et qu'il voulait être sage.

CLOTILDE.

Ah! vous croyez?

LUSTUCRU.

Pour sûr; mais je ne sais pas ce que l'autre lui a insinué dans l'oreille gauche; ça l'a retourné dans l'autre sens, et il a accepté par acclamation.

CLOTILDE, *à part.*

C'est une indignité! peu m'importe la conduite de M. de Chamilly; mais lui, Albert!...

LUSTUCRU.

Ainsi, je vais leur dire que mademoiselle trouve la proposition grotesque, fabuleuse, et que...

CLOTILDE.

Que j'accepte.

LUSTUCRU.

Hein! plaît-il?

CLOTILDE.

J'accepte.

Elle remonte la scène.

LUSTUCRU, *à part, en passant à droite.*

Eh bien! en voilà une cruelle! une demoiselle de ce rang-là! Ah çà! mais qu'est-ce qu'ils ont donc, ces êtres-là, pour abîmer la raison des femmes? qu'est-ce qu'ils ont donc?

CLOTILDE, *à part, en descendant à gauche.*

Oui, certainement, j'accepte. Albert, une conduite pareille...

LUSTUCRU.

Et monsieur le maréchal, votre oncle, vous ne le craignez pas?

CLOTILDE.

Non!

LUSTUCRU.

Alors, ni moi non plus. (*A part.*) Dès qu'il n'y a pas de danger et que ça lui convient, ça me va! Tant pire donc, tiens! En fait de vertu, il n'y en a qu'une qui me regarde, que je conserve comme le bleu de mes yeux que je défendrais... c'est la vertu de Paque...

On voit Paquerette regarder à travers la fenêtre du cabinet; elle aperçoit Clotilde et Lustucru, elle ouvre vivement la croisée qui fait face au public.

SCENE XV.

LES MÊMES, PAQUERETTE.

LUSTUCRU.

Qu'est-ce qui ouvre la fenêtre?

Paquerette baisse son voile et se tient à la croisée.

PAQUERETTE.

Mon mari avec cette femme!

LUSTUCRU.

Ah! c'est la princesse.

CLOTILDE, *bas.*

Qui était avec M. de Chamilly?

LUSTUCRU, *bas.*

Oui, oui, oui; elle cache sa figure (*d'un air malin*) pour qu'on ne la voie pas. (*Haut.*) N'ayez pas

peur, noble dame, nous respectons votre mystère. (*Bas à Clotilde.*) Qu'est-ce que ça nous fait, dites donc? je ne suis pas son mari, ni vous non plus?

CLOTILDE, *bas.*

M. de Chamilly... l'aime?...

LUSTUCRU.

S'il l'aime...

PAQUERETTE, *à part.*

Ils se parlent bas!...

LUSTUCRU.

Vous demandez s'il l'aime!... dites donc, noble dame... v'là ma cousine qui demande si M. de Chamilly vous aime!... il y a de quoi rire... il vous chérit, ce malheureux. (*A part.*) C'est une bonne malice... si cette dame pouvait l'adorer, il ne penserait plus à ma femme!... (*Haut à Paquerette.*) Il faut le payer de retour... payez-le bien de retour...

PAQUERETTE, *déguisant sa voix.*

Mais si j'étais mariée!...

LUSTUCRU.

Qu'est-ce que cela fait?... tant pis pour l'autre... allez donc!...

PAQUERETTE.

C'est vous qui me le conseillez?...

LUSTUCRU.

Je ne peux pas vous dire pourquoi; mais ça me rendra service... aimez-le tendrement... vous me ferez plaisir.

PAQUERETTE.

Ah! quel pays que ce Paris!... mauvais exemples, mauvais conseils!...

LUSTUCRU.

Vous arrivez de province, noble dame?...

PAQUERETTE.

Aujourd'hui même...

LUSTUCRU.

Vous reviendrez de vos erreurs... les Parisiens sont excellens... et les Parisiennes!

PAQUERETTE.

Oui, je vous conseille d'en parler... j'en ai rencontré une en route, au premier relai, qui voyageait dans le coche d'Auxerre... une petite femme d'assez bonne façon.

LUSTUCRU, *vivement.*

Avec une jupe grise et rouge...

PAQUERETTE.

C'est cela même...

LUSTUCRU, *à part, avec satisfaction à Clotilde.*

Ma femme... c'était ma femme... la voilà en route...

PAQUERETTE.

Eh bien, monsieur, elle était entourée de huit soldats du régiment de Nivernais...

LUSTUCRU.

Hein?

PAQUERETTE.

Qui l'agaçaient, la lutinaient, et loin de se fâcher, elle riait comme une folle!...

LUSTUCRU, *furieux.*

Ah! les sacripans... huit?... ils étaient huit... contre une femme seule! les lâches, et recouverts de l'uniforme français... huit du régiment de Nivernais!...

CLOTILDE.

Et elle riait...

LUSTUCRU.

Et elle riait... v'là le plus fort... c'est qu'elle riait...

CLOTILDE, *riant en s'asseyant.*

Ah!... ah!... ah!... ah!

LUSTUCRU, *indigné.*

Et vous aussi?

PAQUERETTE.

Ah!... ah!... ah!... ah!...

LUSTUCRU, *exaspéré.*

Et la princesse de même!... bien... très-bien!... tout le monde rit... il n'y a que moi qui rage!... oh! mais je m'en donne depuis les talons jusqu'aux cheveux!... voilà l'homme qui rage... le voilà!...

CLOTILDE.

Qu'allez-vous faire?

LUSTUCRU.

Je ne peux pas courir après la voiture... je n'attraperais pas ma femme... et j'attraperais une pleurésie... Mais où donc est la vertu sur la terre?... j'ai envie de me plonger dans n'importe quoi... Que l'on m'apporte un puits... non! qu'on ne l'apporte pas!... je fais une réflexion!... ça n'empêcherait pas le Nivernais d'aller son train... si ma femme continue à rire!... j'ai une idée!...

CLOTILDE.

Laquelle?...

LUSTUCRU.

Elle n'est pas encore mûre... je vais la chercher, et nous verrons.

Il sort par le fond.

SCENE XVI.

CLOTILDE, PAQUERETTE.

PAQUERETTE, *à part, toujours à la fenêtre du cabinet.*

Le v'là sorti, bon! c'est ce que je désirais. (*Elle va pour sortir.*) Eh! mon Dieu! mais je suis enfermée, c'est une trahison. (*Haut.*) Dites-moi, la belle!

CLOTILDE.

La belle! ce ton...

PAQUERETTE, *en colère.*

Il me convient et à vous aussi... une petite péronnelle qui profite de l'absence d'une honnête femme pour séduire le mari.

CLOTILDE.

Que dites-vous?

PAQUERETTE.

Que nous n'avons pas de cousine, que vous êtes une aventurière, que je ne suis, moi, ni princesse, ni grande dame, mais Paquerette, la femme à Lustucru, là!

CLOTILDE.

Il serait vrai! oh! mais alors soyez vite rassurée... je ne suis, moi, ni Jeanneton ni Louison, je suis la nièce du vicomte de Turenne.

PAQUERETTE.

Vous! la nièce de M. le maréchal! vous! oh! celui-là est trop fort, et quand vous me ferez croire ça...

SCENE XVII.

ALBERT, CLOTILDE, PAQUERETTE.

ALBERT.

Ciel! Mlle de Turenne!

PAQUERETTE, *interdite.*

C'était vrai! mon mari! mon pauvre mari! ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait?

Elle disparaît.

ALBERT.

Vous, Clotilde, seule ici!

CLOTILDE.

Rassurez-vous, monsieur, j'y suis venue avec mon oncle.

ALBERT.

Mais ce costume?

CLOTILDE, *d'un ton sec.*

Je conçois que cela dérange tous vos projets, monsieur, car ce n'était pas avec Mlle de Turenne, c'était avec Louison Chevreau que vous deviez souper.

ALBERT.

Cela est vrai, et je l'avoue.

CLOTILDE.

Vous l'avouez, vous l'avouez! et à moi, encore! pourrai-je savoir ce que vous comptiez dire de si séduisant à cette fille de cabaret?

ALBERT.

Pas un seul mot, mademoiselle, mais ce petit billet que je voulais lui glisser furtivement dans la main.

CLOTILDE.

Un billet?

ALBERT.

Lisez.

CLOTILDE.

Quelle horreur! vous osez me proposer...

ALBERT.

J'ose vous en prier... Lisez, mademoiselle.

CLOTILDE.

Ah! cela passe les bornes... mais ne fût-ce que pour avoir le droit de vous détester, de vous mépriser. (*Elle lit.*) « Ne craignez rien, mon enfant. (*Elle s'arrête étonnée, puis continue.*) « Je n'assiste » à ce repas que pour mettre des bornes à l'au» dace de Chamilly et sauver, s'il se peut, le pau» vre Lustucru d'un grand danger. Secondez-moi, » et vous aurez agi en honnête fille. » (*Confondue et joyeuse en même temps.*) Ah! monsieur Albert!

ALBERT.

M'en voulez-vous encore?

CLOTILDE.

Moi! ah! que c'est bien ce que vous alliez faire! protéger une pauvre jeune femme contre...

ALBERT.

Contre celui qui sera votre époux, Clotilde.

CLOTILDE.

Jamais! j'aimerais mieux mourir.

ALBERT.

Et cependant votre famille est engagée, et à moins que de Chamilly ne renonce de lui-même...

CLOTILDE, *vivement.*

Eh bien! il faut l'amener là.

ALBERT.

Comment?

CLOTILDE.

J'assisterai à ce repas, à ce souper.

ALBERT.

Mais encore...

CLOTILDE.

Après qu'en ma présence il aura dit à une autre femme qu'il l'aime, je me ferai connaître, et il faudra bien...

ALBERT, *vivement.*

Chut! j'entends...

CHAMILLY, *en dehors.*

Chevalier, où diable es-tu donc?

ALBERT.

C'est lui!

CLOTILDE.

Je me sauve.

Elle sort rapidement à gauche.

SCENE XVIII.

ALBERT, CHAMILLY.

CHAMILLY, *entrant du fond.*

Enfin, nous voilà sûrs du mystère et à l'abri des indiscrets... que fais-tu là tout seul?

ALBERT, *gaîment.*

Je n'étais pas seul, mon ami.

CHAMILLY.

Ah! ah! avec la petite cousine, peut-être?

ALBERT.

Précisément.

CHAMILLY.

Eh bien! est-ce joli, avenant? cela plaît-il?

ALBERT.

Si elle me plaît? Je l'aime, je l'adore, j'en suis fou..

CHAMILLY.

Déjà! toi, si réservé, si timide! voilà des progrès, c'est charmant, à la bonne heure!

ALBERT.

Et... tu en penseras ce que tu voudras, je suis prêt à l'épouser.

CHAMILLY.

Hein! l'épouser?

ALBERT.

Sur l'honneur!

CHAMILLY, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! c'est délicieux! rien de tel que les poltrons révoltés... il épouse, ah! ah! ah!

ALBERT.

Oui, sur mon honneur, je le répète... si toutefois tu ne t'y opposes pas.

CHAMILLY.

Moi?

ALBERT.

Tu y consens?

CHAMILLY.

Si j'y consens? de toute mon âme, mort Dieu! et comme toi, sur l'honneur... ah! ah! ah!

ALBERT.

J'accepte ta parole.

CHAMILLY, *riant toujours.*

Et je me charge de vous bénir au dessert... justement voici la table, ah! ah! ah! (*Deux garçons apportent à gauche une table servie et des flambeaux.*) Voyons donc si maître Lustucru s'est distingué. (*Bas.*) Que diable! quand on régale sa propre femme, on doit se surpasser. Viens donc, chevalier.

Il entraîne Albert du côté de la table qu'ils examinent en détail; Lustucru entre.

SCENE XIX.

ALBERT, CHAMILLY, LUSTUCRU.

LUSTUCRU, *entre l'air pensif et marchant d'un pas solennel jusque sous la fenêtre du cabinet; il s'arrête et dit avec réflexion.*

Ils étaient huit, tous du régiment de Nivernais! Et elle riait... Ah! Paquerette, Paquerette, où en sont-ils?

CHAMILLY, *à la table.*

Pas mal, pas mal! ce faisan a bonne mine, et ces becs-figues; comment rien que quatre? Eh! Lustucru!

LUSTUCRU.

Mon gentilhomme!

CHAMILLY.

Il n'y en avait donc que quatre?

LUSTUCRU, *avec fureur.*

Ils étaient huit.

CHAMILLY.

Huit becs-figues?

LUSTUCRU.

Tous du régiment de Nivernais!

CHAMILLY.

Es-tu fou, ou te moques-tu de moi?

LUSTUCRU, *d'une voix sombre pendant que les deux jeunes gens s'occupent du souper; la fenêtre du cabinet s'entr'ouvre et un mouchoir dont le coin est noué tombe aux pieds de Lustucru.*

Qu'est-ce qui tombe là? un mouchoir! *Il lève les yeux.*) On a jeté ça par la fenêtre... ça vient de la princesse. (*Il le ramasse.*) Tiens! un mouchoir tout simple, comme ceux de Paquerette. (*Touchant le bout noué.*) Qu'est-ce donc que c'est que ça? (*Il le dénoue et en retire un anneau qu'il examine.*) Ciel de Dieu! mon anneau de mariage, qui tombe de la princesse; c'est invraisemblable, c'est impossible... Paquerette est donc là dedans?

Il monte l'escalier, regarde par la serrure et veut ouvrir la porte.

CHAMILLY.

Malheureux! veux-tu bien descendre? qu'est-ce que tu vas chercher là?

LUSTUCRU.

Des assiettes!

CHAMILLY.

Nous n'en avons pas besoin. Descends, descends donc!

LUSTUCRU, *à part, sur l'escalier.*

C'était Paquerette! (*A voix basse à Chamilly qui a le dos tourné et qui ne l'entend pas.*) Tu m'as fourré dedans, grand gueusard; tu m'as fait avaler une couleuvre longue de ça! une couleuvre humiliante, gueux de pendard!

CHAMILLY, *se retournant.*

Eh bien, encore là! Tu sais nos conventions? la porte ou la fenêtre.

LUSTUCRU, *sur l'escalier.*

L'usage de la porte m'est plus familier.

CHAMILLY.

Sors donc!

LUSTUCRU.

On s'en va; on s'en va. (*A part.*) O amour! toi qui as quelquefois de si bonnes idées, prête-m'en donc une, mon cher ami, car je suis bien embarrassé; ô amour! ô mon maître! exauce ma prière! (*Chamilly le prend par le bras.*) Eh! on s'en va.

SCENE XX.

CHAMILLY, ALBERT.

Musique pendant cette scène et l'entrée de Lustucru.

CHAMILLY.

Ah! maintenant, avertissons nos belles. Avant tout, ferme la porte avec soin.

ALBERT, *fermant la porte du fond.*

C'est fait.

CHAMILLY.

Nous voilà donc maîtres de la place; que chacun donne le signal à sa jolie compagne.

Il prend la clef, monte le petit escalier et ouvre. Pendant ce temps Albert frappe à gauche; Clotilde et Paquerette paraissent en même temps.

AIR *nouveau de M. Doche.*

C'est l'instant du plaisir,
C'est l'heure du mystère,
Ne craignez rien, ma chère,
Personne ici ne peut venir.

CHAMILLY.

Loin de votre époux
Sottement jaloux,
Daignez accueillir ma tendresse.

ALBERT.

Près de votre amant,
Mon bonheur dépend
De vos soins et de votre adresse.

SCENE XXI.

ALBERT, CLOTILDE *et* PAQUERETTE, CHAMILLY.

CLOTILDE.

Vous êtes bien sûr que mon cousin Lustucru?...

CHAMILLY.

Soyez tranquille; d'ailleurs impossible d'entrer.

CLOTILDE, *à Albert.*

Assurez-vous-en, je vous prie. (*Albert remonte avec Chamilly. Clotilde à Paquerette.*) Paquerette, ne craignez rien, vous savez qui je suis; placez-vous à cette table, et laissez-moi faire.

PAQUERETTE.

Mais mon mari...

CLOTILDE.

Vous le verrez tout-à-l'heure, j'ai besoin que vous restiez là.

CHAMILLY, *revenant.*

A table! Allons, Albert, sois aimable.

ALBERT, *à part.*

S'il savait que je suis auprès de sa fiancée.

CHAMILLY.

Fais comme moi; de ma vie je n'ai déposé un baiser sur une plus jolie main. Allons donc!

CLOTILDE, *se défendant et à part.*

Albert!

ALBERT.

Ma foi, c'est lui qui le veut.

Il embrasse la main de Clotilde.

CHAMILLY.

Très-bien!

CLOTILDE, *à part.*

Oh! le mauvais sujet!

CHAMILLY, *servant Clotilde.*

A vous, charmante Louison! je me rappelle... oh! les noms de femmes, voyez-vous, j'ai une mémoire...

CLOTILDE.

Monsieur en sait beaucoup, sans doute?

CHAMILLY, *avec fatuité.*

Oui, assez. (*Servant Paquerette.*) A vous, belle...

CLOTILDE, *achevant et montrant Paquerette.*

Clotilde.

CHAMILLY.

Clotilde!

PAQUERETTE.

Sans doute, vêtue comme une grande dame, je ne pourrais pas m'appeler Paquerette.

ALBERT.

Clotilde! juste le nom de celle que tu dois épouser.

PAQUERETTE.

Comment, monsieur, vous alliez vous marier, et vous osiez me parler d'amour? (*A part.*) Voyez à quoi je me serais exposée?

CHAMILLY, *à Albert*

Maladroit, va, qui viens la tourmenter, lui parler d'une femme que j'épouse par des raisons de famille, mais que je n'aime pas, que je n'ai jamais vue, et qui j'en suis sûr serait effacée par ces yeux charmans, ce sourire délicieux, cette taille divine!

CLOTILDE, *à Albert.*

Comment! mais c'est très-bien!

CHAMILLY, *à Albert.*

Tu vois, elle dit que j'ai raison? Voyons, au diable le mariage et l'avenir, ne songeons qu'au présent.

Ici Lustucru a soulevé le juda qui est à droite, au premier plan du théâtre, et passe la tête.

LUSTUCRU.

Là, je n'entre pas, ils ne peuvent pas dire que j'entre; mais au moins je vois : c'est bien Paquerette, c'est ma femme!

CHAMILLY, *prenant une bouteille et versant à boire.*

Goûtons ce vin dont Lustucru fait tant d'éloges?... Hum, le maraud ne nous a pas tiré du meilleur.

Il jette son vin, qui va frapper le visage de Lustucru.

LUSTUCRU, *à part.*

Oh! c'est mon vin... ah! pouah!...

Il a la figure toute mouillée et ne sait comment s'essuyer.

CHAMILLY.

Aussi, je m'en vengerai!... ma chère Paquerette, vous ne pouvez plus douter maintenant de la conduite de Lustucru... la présence de cette jeune fille...

PAQUERETTE.

Me rassure tout-à-fait, monsieur.

CHAMILLY.

Vous voulez rire, cela est en effet très-rassurant; Paquerette, ma chère Paquerette, moi, dont l'amour est sincère, n'obtiendrai-je pas un gage, un souvenir de cet heureux instant?

LUSTUCRU, *remuant la tête.*

Est-ce qu'elle lui donnerait le gage?

PAQUERETTE.

Laissez-moi, laissez-moi... mon mari est un honnête homme, j'en suis sûre, et je l'aime plus que jamais.

LUSTUCRU, *à part.*

Oh! bravo!... oh! bravo!...

CHAMILLY.

C'est trop fort... Louise, dites la vérité, près de ce cavalier charmant qui vous aime, Lustucru ne peut que vous paraître ridicule; avouez qu'en l'absence de sa femme il vous faisait venir...

CLOTILDE.

Du tout, monsieur, j'ai pu dire cela ce matin, parce que j'avais intérêt à ne pas me faire connaître... je ne suis pas ce que vous pensez... Si vous me voyez là, près de vous, c'est que je voulais préserver cette pauvre jeune femme du danger de votre compagnie.

CHAMILLY.

Comment, et qui donc êtes-vous?...

CLOTILDE.

Je suis au service d'une personne que vous n'aimez pas!... que vous épousez seulement pour des raisons de famille, je suis la femme de chambre de Mlle de Turenne!...

CHAMILLY.

Grand Dieu!...

LUSTUCRU, *haut.*

Oh! bravo!... oh! bravo!...

TOUS, *se retournant.*

Lustucru! mon mari!

CHAMILLY, *se levant.*

Malheureux!...

LUSTUCRU.

Je n'entre pas, ne touchez pas, je ne suis pas entré... Oui, oui, ma femme, mon épouse, tu es blanche comme du lin, viens m'embrasser!

PAQUERETTE.

Mais je ne peux pas!...

LUSTUCRU.

Viens m'embrasser. (*Paquerette se met à genoux et l'embrasse.*) Encore. (*Paquerette l'embrasse encore.*) Je suis heureux jusqu'au cou.

PAQUERETTE, *le tirant par le cou.*

Viens, mon mari, viens, mon petit homme!

LUSTUCRU, *faisant des efforts pour passer.*

Je ne peux pas, les épaules... les diables d'épaules... un instant, pas de bêtises... va-t'en dans le coin, par là! je vas venir.

CHAMILLY.

Allons, je suis vaincu!... plus heureux, toi, mon cher, tu peux épouser, justement nous sommes au dessert, et j'ai promis mon consentement.

CLOTILDE.

Prenez garde, monsieur, si j'étais autre chose encore que ce que je vous ai dit.

CHAMILLY.

Comment! ah! je devine... j'ai dû vous paraître coupable ou bien léger... Albert, tu as merveilleusement profité de mes leçons, tu m'as joué un tour!

ALBERT.

Ne m'avais-tu pas dit: En amour je ne connais rien, tu serais sur le point d'épouser?

CHAMILLY.

C'est juste, c'est juste.

ALBERT.

Et puis j'ai ta parole.

CHAMILLY.

C'est vrai, je l'ai donnée.

LUSTUCRU, *entrant.*

Me voilà!... me voilà!... tu peux avancer maintenant.

CHAMILLY.

Pas si bête, Lustucru... pas si bête... je renonce à ta femme.

LUSTUCRU.

Très-bien!... très-bien!... quel gracieux caractère! je vous connaîtrais avec plaisir si je n'étais pas marié... Ma petite femme, il paraît que pour aujourd'hui je puis me regarder sans rougir... à l'avenir plus de voyage... voici ta future position... toujours sous mon bras gauche, côté du cœur, en travaillant, en nous promenant et même en dormant, ça sera gênant... mais cela sera rassurant.

CHOEUR.

Plus de tourmens, plus de soucis,
Plus de trahison, de surprise;
Que l'amitié, que la franchise
A l'amour soient toujours unis.

AIR :

CLOTILDE.

Je viens chez lui de trouver le bonheur;
Protégez-le, messieurs, je vous en prie.

PAQUERETTE.

Je l'aime tant, qu'en ce moment j'ai peur;
Exaucez-le, sa femm' vous en supplie.

LUSTUCRU.

Vot' indulgence, messieurs, peut seule ici
Encourager une vertu si grande;
Je m'adresse à chaque mari :
Sauvez mon bonheur aujourd'hui,
Et que demain Dieu vous le rende.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE I, SCÈNE X.

L'INTERDICTION,

DRAME EN DEUX ACTES,

Par M. Emile Souvestre,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 10 MARS 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE COMTE DE BEAUREPAIRE (60 ans)	M. BOCAGE.
LE MARQUIS DE LEYRAC (50 ans)	M. KLEIN.
KERSAINT (24 ans)	M. CACHARDY.
LEFÈVRE (50 ans)	M. FERVILLE.
DE LA REYNIE (50 ans)	M. MONVAL.
DE RANCÉ, DE ROSMADEC } conseillers.	
MARIE DE BEAUREPAIRE (19 ans)	Mlle E. SAUVAGE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin ; à droite de l'acteur se trouve un pavillon, à gauche des bosquets et des charmilles.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE LEYRAC, LE CONSEILLER DE LA REYNIE.

Tous deux entrent par la gauche; le marquis semble reconduire le conseiller.

DE LA REYNIE.

Je vous le répète, monsieur le marquis, lorsque le roi a nommé des tuteurs à toutes les orphelines protestantes, et que vous êtes devenu ainsi celui de Mlle de Beaurepaire, il a ordonné que ces tutelles seraient surveillées d'office par un magistrat. Pendant que vous avez habité la Bretagne, cette surveillance a dû être exercée par un conseiller breton; mais maintenant que vous habitez Paris, que vous relevez de son parlement, ce devoir me regarde, et je dois le remplir.

LE MARQUIS.

Je vous fournirai ces comptes de tutelle, monsieur, je vous l'ai déjà dit.

DE LA REYNIE.

Sans doute; mais je ferai observer à monsieur le marquis qu'ils n'ont point encore été fournis.

LE MARQUIS.

Monsieur le conseiller voudra bien permettre que je me mette en mesure; je ne suis point un procureur, et je m'entends fort mal à toutes ces affaires; rien de pareil ne m'avait d'ailleurs été demandé jusqu'ici, et je ne soupçonnais pas que je pusse être soumis à une pareille inquisition.

DE LA REYNIE.

Cette surveillance n'a rien de particulier à M. de Leyrac, et ne peut par conséquent le blesser.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi; je suis sur tout ce qui concerne l'honneur d'une susceptibilité extrême: je n'éprouve en définitive aucun embarras à rendre compte de ma tutelle; mais je trouve étrange que la loi nous soumette, nous autres gens de qualité, à de semblables investigations. Il me semble pourtant que je porte un nom qui offre des garanties suffisantes.

DE LA REYNIE.

Je ne prétends pas dire le contraire.

LE MARQUIS.

J'ai toujours fidèlement servi le roi, monsieur.

DE LA REYNIE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Lorsque les protestans ont été déclarés rebelles, j'ai prouvé mon obéissance à sa majesté; je me suis fait catholique.

DE LA REYNIE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Il me semble que ce sont là des preuves... de loyauté.

DE LA REYNIE.

Je ne conteste à monsieur le marquis ni la noblesse de son nom, ni sa fidélité au roi, ni sa loyauté, et je ne doute pas qu'il n'ait rempli tous ses devoirs; mais je suis obligé de m'en assurer. Cette tutelle est d'ailleurs importante; si je ne me trompe, M. le comte de Beaurepaire exerçait une grande influence sur les protestans de Bretagne, non seulement à cause des écrits éloquens dans lesquels il avait défendu leurs droits, mais aussi à cause de ses richesses. La fortune de M[lle] de Beaurepaire doit être considérable, et, outre cet hôtel de Paris qui lui appartient, elle doit avoir dans sa province des biens importans?

LE MARQUIS.

En effet.

DE LA REYNIE.

Je suis persuadé que monsieur le marquis a veillé avec un soin particulier à la conservation de ces biens; qu'il les a gardés libres de toute charge, et que rien n'en a diminué la valeur.

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Monsieur... certainement.

DE LA REYNIE.

Du reste, j'attendrai avec confiance les pièces et les titres qui doivent faire foi de sa bonne administration.

LE MARQUIS.

Dans quelques jours, monsieur, ils seront à votre disposition.

DE LA REYNIE.

J'y compte, monsieur le marquis, et je vous prie d'agréer encore une fois mes excuses.

LE MARQUIS.

Je vous salue, monsieur.

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

J'ai en horreur ces hommes de robe... ce M. de la Reynie surtout. Il est clair qu'il aura entendu parler du dérangement de mes affaires, de mes pertes au jeu; voilà pourquoi il demande avec tant d'obstination ces malheureux comptes. J'avais remis les papiers de ma tutelle à un procureur habile, M[e] Lefèvre, espérant qu'il m'arrangerait tout cela; et j'apprends aujourd'hui que c'est un protégé de M[me] Dubarry! je l'ai prié de passer ici pour lui reprendre ces papiers, car qui sait ce que la favorite pourrait tenter contre moi! Depuis que le roi a distingué ma pupille au cercle de la dauphine, elle ne néglige rien pour me nuire; elle m'a fait refuser la restitution des biens autrefois confisqués à ma famille. Heureusement que sa disgrâce paraît certaine. Je viens de recevoir, du chevalier de Severin une lettre qui m'apprend que le duc de Choiseul va rentrer au pouvoir; alors je puis tout espérer, fortune, puissance...

SCENE III.

LE MARQUIS, MARIE, *entrant sans le voir.*

MARIE.

Personne ne m'a aperçue, et voici le pavillon! Tâchons de voir M. de Kersaint.

LE MARQUIS.

C'est vous, Marie?

MARIE.

Ah! mon tuteur!

LE MARQUIS.

Je ne m'attendais pas à vous trouver au jardin. On serait émerveillé à la cour si l'on savait que M[lle] de Beaurepaire s'expose ainsi à la rosée du soir.

MARIE, *souriant.*

Je pense que l'on s'inquiète peu à la cour de ce que fait une petite provinciale comme moi.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? On vous a reçue chez la dauphine de manière à vous prouver le contraire. Aussi j'espère que vous ne régrettez point la Bretagne.

MARIE.

Je ne sais ; j'aime la vie obscure comme une habitude. Puis, dois-je vous l'avouer? je me reproche parfois les plaisirs auxquels je prends part.

LE MARQUIS.

Comment ?

MARIE.

Je me dis qu'ils ne me sont peut-être point permis à moi, dernier débris d'une famille si malheureuse; ma gaîté va mal dans cette sombre demeure, qui a l'air triste des souvenirs qu'elle garde. Je ne puis oublier que mon père y habita dans sa jeunesse, avant de se retirer en Bretagne; tout me le rappelle encore ici.

LE MARQUIS.

Toujours les mêmes idées! vous avez une exaltation que vous employez contre vous-même. La perte du comte est cruelle, sans doute ; mais vous aviez à peine quatre ans lorsqu'il vous fut enlevé, et il y a de cela quinze années.

MARIE.

Ah! si mon père était mort dans mes bras, si je ne pouvais douter de cette perte, j'y aurais peut-être, à la longue, habitué ma pensée; on se résigne à un malheur irréparable; mais nulle preuve de sa mort n'existe, on n'a même pu retrouver ses restes pour les joindre à ceux de notre famille. Que vous dirai-je enfin! soit instinct, soit crédulité, malgré moi, je dois l'avouer, j'ai toujours conservé une vague espéranee.

LE MARQUIS.

Vous savez pourtant que rien ne peut la justifier. Lorsque l'édit contre les protestans fut publié, votre père refusa de s'y soumettre; attaqué dans son château par les gens du roi, il y périt avec tous ses compagnons et toute sa famille: vous fûtes seule sauvée par votre nourrice, grâce à un hasard inespéré.

MARIE.

Oui, je le sais, mon espoir n'est qu'un rêve; et cependant je n'y puis renoncer. Souvent, au milieu des bals, l'idée que mon père existe, qu'il souffre dans l'exil, ou au fond de quelque cachot, vient me donner froid jusqu'au cœur; puis, lorsqu'au retour des fêtes je rentre dans ce sombre hôtel, et que je me vois couverte de soie et de fleurs, parmi les vieux tableaux de ses grandes salles; lorsque je retrouve sous ma main ce portrait de ma mère, seul souvenir qui m'ait été laissé de mon enfance, je me sens prise tout-à-coup d'une sorte de honte et de remords; alors je regrette notre vie de province, si calme, si heureuse, les promenades dans nos vallées, et ces lectures que M. de Kersaint nous faisait le soir.

LE MARQUIS.

Mais il me semble que vous n'y avez point renoncé : hier encore ne l'ai-je point vu ici avec vous, un livre à la main? Vous oubliez, Marie, qu'à Paris ces familiarités peuvent être remarquées.

MARIE.

Et quel mal pourrait-on y trouver? M. de Kersaint n'est-il point votre parent? n'a-t-il point été chez vous mon précepteur, mon frère aîné? son père n'était-il pas l'ami du mien? Où trouver de plus justes causes à l'intimité et à l'affection?

LE MARQUIS.

Sans doute; mais M. de Kersaint n'a point de position dans le monde; j'en ai fait mon secrétaire, parce qu'il est commode d'avoir quelqu'un qui écrive correctement, surtout à la cour, où l'on exige maintenant qu'un gentilhomme sache l'orthographe; l'orthographe! encore une innovation des philosophes, une invention de ce drôle de Voltaire!... Mais la société de mon secrétaire n'est point celle qui convient à Mlle de Beaurepaire... ici il faut observer plus rigoureusement que partout ailleurs les distances que la naissance a mises entre chacun.

MARIE.

Ah! je voudrais alors être déjà loin d'ici. J'ignore ces convenances...

LE MARQUIS.

Vous les apprendrez... et puisque j'ai commencé à vous gronder, Marie, je vous dirai que je ne suis pas content de votre manière de vous conduire.

MARIE.

Quoi!...

LE MARQUIS.

Non... la sœur du roi vous a prise en affection depuis que vous lui avez été présentée; elle vous reçoit familièrement; elle a pour vous mille bontés. Vous avez rencontré plusieurs fois chez elle le roi, qui vous a même remarquée... et vous n'avez pas su profiter de vos avantages!

MARIE.

Je ne comprends pas...

LE MARQUIS.

L'autre jour, par exemple, j'étais là... je l'ai vu de mes yeux... sa majesté vous a parlé, et vous n'avez rien trouvé à répondre aux choses charmantes qu'elle vous adressait!

MARIE.

Des choses charmantes?... Sa majesté m'a demandé comment je me portais.

LE MARQUIS.

Mais avec quelle grâce!...

MARIE.

Mon Dieu! comme tout le monde.

LE MARQUIS.

Comment! vous n'avez point été frappée de l'esprit de sa majesté, de son air noble... élégant?...

MARIE.

Mais non... le roi m'a paru triste et vieux.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vieux, le roi! .. ah! ma chère, ne dites point

de ces choses à la cour, ou vous nous compromettrez.

MARIE.

Comment ?...

LE MARQUIS.

Un roi n'a point d'âge, mademoiselle! — Mais songez donc que c'est lui qui distribue les pensions, les croix, les brevets...

MARIE.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

Quoi! jamais dans vos espérances les plus intimes vous n'avez formé de souhait ambitieux?... vous n'avez point désiré des richesses... de la puissance ?...

MARIE.

Quelquefois!... quand je voyais des malheureux que je ne pouvais soulager, des amis que j'aurais voulu protéger... en pareil cas, quelle femme n'a pas dit au moins une fois dans sa vie : Si j'étais reine!...

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu! l'on a vu tant de choses extraordinaires!... quand une femme est jeune, belle, et qu'elle se trouve à la cour de France... la plus galante et la plus chevaleresque d'Europe, elle ne doit désespérer de rien. Mais qui vient nous interrompre ?

SCENE IV.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Maître Lefèvre demande monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! fort bien; qu'il vienne.

MARIE.

Je vous laisse... (*A part.*) Je reviendrai quand ils ne seront plus là. (*Haut.*) Alors...

LE MARQUIS.

Oui : pensez à ce que je vous ai dit.

Il la reconduit.

SCENE V.

LES MÊMES, LEFÈVRE.

LEFÈVRE, *à part.*

Il est avec sa pupille... Je voudrais bien savoir si ce que j'ai entendu dire tout-à-l'heure chez M. de Richelieu est vrai, et si monsieur le marquis a des intentions... Je saurai cela.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Monsieur Lefèvre, je suis bien aise de vous voir.

LEFÈVRE, *saluant.*

Monsieur le marquis est bien bon : je serais arrivé plus tôt si le quartier n'était en état de siege. J'ai trouvé la rue pleine de soldats.

LE MARQUIS.

Quelque prisonnier échappé, que l'on cherchait ?

LEFÈVRE.

Précisément.

LE MARQUIS.

Cela arrive souvent; nous sommes ici à quelques pas de la Bastille, c'est son horloge qui nous compte les heures!... Et... a-t-on trouvé ?

LEFÈVRE.

Trouvé ?... oui... la perquisition a eu des résultats inespérés. On a trouvé chez Mme de Clermont son petit cousin que l'on croyait parti depuis deux jours, et chez la marquise de Brinville un officier de mousquetaire qui est resté fort embarrassé en présence du mari.

LE MARQUIS.

Il est inconcevable aussi que l'on se permette de faire des perquisitions chez des femmes bien nées sans leur donner le temps de prendre leurs précautions. Mais voyons, maître Lefèvre, vous m'apportez là des papiers. Avez-vous examiné les projets de compte que je vous ai remis?

LEFÈVRE.

Relativement à la fortune de Mlle de Beaurepaire ?... Oui, monsieur le marquis, tout m'a paru parfaitement clair.

LE MARQUIS.

Vraiment ?...

LEFÈVRE.

J'ai vu que monsieur le marquis avait administré les biens de sa pupille... en grand; qu'il éprouvait de l'embarras à présenter des calculs rigoureux, et qu'il voudrait se mettre à l'abri de toute réclamation sans pourtant se dépouiller... en un mot, garder le plus qu'il pourrait et rendre le moins possible! C'est ce qu'on appelle un compte de tutelle... nous en faisons beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous avez étrangement compris mes intentions, maître Lefèvre : je ne vous ai demandé votre avis sur la manière de justifier mon administration comme tuteur que dans le but de me mettre en règle devant le parlement et de prendre de justes précautions.

LEFÈVRE.

Précisément; c'est ce que je voulais dire ; eh! mon Dieu! nous connaissons cela... les précautions!... c'est la probité des gens d'affaires. Du reste, ce que vous désirez est facile.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

LEFÈVRE.

Tout est facile dans un pays où il y a de la justice; avec un peu d'argent on obtient ce qui est possible, et, pour ce qui est impossible, on paie plus cher. Cependant, sans s'occuper du parlement, il y aurait quelques précautions à prendre, comme monsieur le marquis l'a senti. Mlle de Beaurepaire peut s'établir, et comme il m'a semblé que monsieur le marquis n'avait pas

fait toujours une distinction bien rigoureuse entre sa fortune et celle de sa pupille, sans doute par attachement pour celle-ci, un mari mal élevé pourrait exiger des comptes sévères?...

LE MARQUIS.

Je les lui rendrais.

LEFÈVRE.

Certainement... certainement... on rend toujours des comptes!... mais il faudrait aussi rendre la fortune... et vous pourriez rester débiteur de Mlle de Beaurepaire.

LE MARQUIS.

N'aurai-je point pour m'acquitter les biens qui doivent m'être rendus?

LEFÈVRE.

Ceux qui vous ont été refusés?

LE MARQUIS.

Ceux qui m'ont été refusés, monsieur.... une seconde réclamation pourra être plus favorablement accueillie.

LEFÈVRE.

Ah! c'est juste... si monsieur le marquis a quelque nouvelle protection près du roi.

LE MARQUIS.

Je n'aurai plus du moins l'opposition de Mme Dubarry.

LEFÈVRE.

En effet, on parle dans le public de son remplacement.

LE MARQUIS.

Et qu'en pense maître Lefèvre, lui?... il me semble que cela l'intéresse.

LEFÈVRE.

Pourquoi? parce que je suis le procureur de Mme Dubarry?... Mon Dieu! après sa disgrâce, elle n'aura ni moins d'affaires ni moins de procès, au contraire!... je ne puis donc qu'y gagner; est-ce parce que je l'aime?... ça, c'est vrai, je l'aime, parce qu'elle m'a fait du bien... c'est effroyablement roturier, je le sais, mais qu'y faire?... je l'aime encore parce qu'elle est bonne avec tout le monde, généreuse, compatissante! et puisqu'il faut absolument que nous ayons une reine... par procuration... ma foi, je préfère Jeanne Vaubernier à quelque grande dame qui aurait l'insolence de plus et la bonté de moins. D'ailleurs que m'importe son renvoi?... Je n'y puis rien, je n'en attends rien!... si j'avais quelqu'un pour la remplacer, à la bonne heure; mais je n'ai si sœur, ni fille, ni pupille. (*Mouvement du marquis. A part.*) J'ai touché juste. (*Haut.*) Je n'en suis pas moins heureux de savoir que monsieur le marquis a plus d'intérêt que moi à ce changement... et qu'il est au nombre des amis de M. de Choiseul.

LE MARQUIS.

Qui vous a dit cela, maître Lefèvre? Il y a singulièrement de curiosité dans vos suppositions.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. le chevalier de Severin fait dire à monsieur le marquis que M. de Choiseul l'attend chez lui.

LE MARQUIS, *à part.*

Au diable!...

LEFÈVRE.

Voilà un valet qui fait aussi des suppositions.

LE MARQUIS, *au laquais.*

C'est bien. (*Le laquais sort.*) Maître Lefèvre, je désire que vous me rapportiez les comptes que je vous ai confiés... je veux les revoir.

LEFÈVRE.

Je les apporterai, monsieur le marquis; mais pardon, je devais aussi vous parler de la vente de cette dernière partie de bois en Bretagne... j'ai trouvé un acquéreur; mais comme il paraît que cela presse, il me faudrait ce matin même quelques nouveaux renseignemens... j'ai apporté les titres.

Il montre des papiers.

LE MARQUIS.

Voyez mon secrétaire, M. de Kersaint; il habite ce pavillon.

LEFÈVRE.

Cela suffit, monsieur le marquis.

Le marquis sort.

SCENE VII.

LEFÈVRE, *seul.*

Ah! je ne m'étais pas trompé. Mlle de Beaurepaire a là un excellent tuteur... Ma foi, les renseignemens que j'ai reçus de Bretagne étaient exacts. Quand j'ai vu ces étranges comptes de tutelle que l'on m'avait portés à arranger, j'ai voulu savoir à qui j'avais affaire. Je connaissais heureusement un confrère à Rennes, un ancien compagnon de bazoche qui avait été en rapport d'intérêts avec le marquis et le sait par cœur, à ce qu'il paraît, car il m'a donné les détails les plus circonstanciés sur lui, sa pupille, son secrétaire; il m'a fait un véritable bordereau des vices et des qualités de chacun; entre confrère, du reste, cela se doit! (*Il lit.*) Voilà: 1° M. le marquis de Leyrac, dissipateur, servile et joueur; capable de vendre sa conscience pour un brevet, et sa pupille pour une pension; 2° Mlle Marie de Beaurepaire, bonne, naïve, mais d'une ignorance du monde et d'une franchise qui pourra la perdre à la cour; 3° M. Charles de Kersaint, jeune homme plein de cœur, qui aime Mlle de Beaurepaire et en est aimé. Charles de Kersaint... c'est bien cela! c'est son père qui a été mon premier protecteur, et c'est à

lui que je dois les premiers dix écus avec lesquels je me suis embarqué dans le coche pour Paris. On n'oublie pas ces services qui décident de toute votre vie! Je verrai s'il est vrai que son fils aime Mlle de Beaurepaire... Ah! on sort du pavillon!... ce doit être justement mon numéro trois.

SCENE VIII.

LEFÈVRE, KERSAINT.

KERSAINT, *s'arrêtant sur le seuil à la vue de Lefèvre et fermant vivement la porte derrière lui.*
Le marquis doit être sorti et... Quelqu'un!

LEFÈVRE.

Je vous cherchais, monsieur de Kersaint; car on n'a point besoin de vous demander votre nom quand on a connu monsieur votre père; il suffit de vous regarder. Je suis maître Lefèvre.

KERSAINT.

Ah! le procureur choisi pour M. de Leyrac.

LEFÈVRE.

Non... mais un petit paysan auquel M. de Kersaint, votre père, s'intéressa autrefois, qu'il tira de sa charrue afin de le faire instruire; pour lequel il obtint à Paris une petite place de clerc, et qui, à force de travail et de patience, est devenu aujourd'hui procureur au Châtelet.

KERSAINT.

Ah! monsieur, je me rappelle en effet avoir entendu prononcer votre nom dans mon enfance.

LEFÈVRE.

Lorsque M. de Kersaint fut tué sur le vaisseau qu'il commandait, je fus instruit de sa mort; mais j'ignorais qu'il eût laissé un fils... hier seulement je l'ai appris. Monsieur Charles, je ne suis pas gentilhomme; mais j'ai quelques titres à votre confiance et à votre amitié... je vous rappelle une bonne action de votre père!... Voulez-vous me donner la main?

KERSAINT.

De tout mon cœur, monsieur.

LEFÈVRE.

Disposez de moi: j'ai peu de pouvoir; mais je suis à vous.

KERSAINT.

Je vous remercie, monsieur Lefèvre, et à l'occasion j'userai franchement de votre bonne volonté.

LEFÈVRE.

J'y compte... Mais pardon pour le moment, nous avons à parler d'affaires, et le temps me presse... je suis attendu... M. le marquis me renvoie à vous pour des renseignemens.

KERSAINT.

Je suis à vos ordres.

LEFÈVRE.

J'aurai des papiers à vous communiquer, des notes à prendre!... Si vous voulez, nous entrerons chez vous!...

Il fait un mouvement pour se diriger vers le pavillon.

KERSAINT, *l'arrêtant.*

Non... excusez-moi... tout est là dans un tel désordre!...

LEFÈVRE, *gaîment.*

Bah! du désordre!... c'est notre élément à nous autres gens de loi!

KERSAINT, *toujours plus embarassé.*

Mon Dieu!... nous sommes bien ici... Asseyons-nous sous ce berceau...

LEFÈVRE, *le regardant.*

Ah! vous avez l'habitude de traiter les affaires...? (*Montrant le berceau.*) Fort bien... fort bien... j'entends... il paraît que suis arrivé mal à propos, je vous dérange?

KERSAINT.

Qui vous fait penser?

LEFÈVRE.

Allons, ne vous en défendez donc pas!... c'est de votre âge!... Eh! mon Dieu! quand j'étais clerc chez Me Noiraud, on m'eût quelquefois singulièrement embarrassé en voulant entrer dans ma mansarde à certains momens! Allons, c'est convenu, restons ici... (*A part, regardant le pavillon.*) Je voudrais bien savoir.... (*Haut.*) Asseyons-nous sur ce banc.... Comme vous dites.... nous ferons de la procédure sous les charmilles... ce sera original... Mais, j'y pense... votre pavillon n'a peut-être pas de sortie par derrière!... si ma présence vous gêne, dites-le-moi; je ne veux point faire l'effet d'un blocus devant votre porte!... je sais les égards que l'on doit aux dames.

KERSAINT, *avec impatience.*

Je vous répète, monsieur, que vous vous trompez...

LEFÈVRE.

Ah! c'est juste! .. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!... vous rappelez en tout votre excellent père, M. de Kersaint!... lui aussi était un vert galant!... Savez-vous pourtant qu'il est heureux qu'on n'ait pas entouré l'hôtel et fait des perquisitions comme dans le voisinage? les gens du roi ne vous auraient point cru si facilement que moi, et en fouillant partout ils auraient pu faire des découvertes... gênantes, comme chez Mme de Clermont.

KERSAINT, *très-ému.*

Que dites-vous?... les gens du roi font des recherches?

LEFÈVRE.

Quand je suis arrivé, ils venaient de fouiller l'hôtel voisin par ordre du gouvernement de la Bastille.

KERSAINT, *à part.*

Qu'entends-je?

LEFÈVRE.

Ils cherchaient un prisonnier échappé hier.

KERSAINT, *se levant.*

Dieu!

LEFÈVRE.

Mais qu'avez-vous donc? cette nouvelle vous trouble!

KERSAINT.

Nullement.

LEFÈVRE.

Est-ce que la personne cachée dans ce pavillon...?

KERSAINT.

Plus bas...

LEFÈVRE.

Ah! je comprends tout... Mais savez-vous à quoi vous vous exposez? Le fait seul d'avoir recueilli ce prisonnier, de lui avoir parlé, peut vous faire mourir vous-même à la Bastille... Et quel est cet homme que vous cachez?

KERSAINT.

Que je cache! eh bien!... je l'ignore moi-même.

LEFÈVRE.

Comment?

KERSAINT.

Ce matin, j'étais ici avec Mlle de Beaurepaire; nous venions de faire notre lecture accoutumée, et nous allions rentrer. Nous suivions l'allée de tilleuls, de ce côté, lorsque tout-à-coup, en levant les yeux, nous apercevons un homme qui franchissait le mur du jardin. Au cri de surprise jeté par Mlle de Beaurepaire, il nous fait signe de la main, et courant à nous... « Sauvez-moi, dit-il, » sauvez-moi... » Son accent, sa pâleur, ses vêtemens en désordre, tout prouvait qu'il venait d'échapper à quelque grand danger... Je lui adressai de rapides questions, et il nous apprit alors qu'il avait réussi à fuir de la Bastille... le reste était facile à deviner; Mlle de Beaurepaire, toute tremblante d'émotion et de pitié, me suppliait de le secourir: je le desirais autant qu'elle. Enfin, ne pouvant disposer d'une retraite plus sûre, je le conduisis à ce pavillon que j'habite seul. Il y a passé cette journée caché à tous les yeux, attendant une heure et une occasion favorables pour s'éloigner ou pour trouver un asile moins dangereux.

LEFÈVRE.

Et vous n'avez rien appris de lui?...

KERSAINT.

Il était si faible, si souffrant que je ne me suis occupé d'abord que de lui porter secours; le sommeil l'a ensuite gagné, et il ne s'est réveillé que depuis quelques instans.

LEFÈVRE.

Il est là?...

KERSAINT.

Oui; mais il faut que sa captivité ait duré bien long-temps, car depuis qu'il a aperçu les arbres et le ciel j'essaie en vain de le retenir; sa joie est un véritable délire: il m'a fallu l'arrêter presque de force; il n'entend rien, n'écoute rien... enfin je l'ai quitté pour voir s'il n'y avait personne ici, et si en l'absence du marquis il pourrait sortir un moment sans trop de danger.

LEFÈVRE.

Mais vous ne pouvez le garder là sans vous perdre, sans le perdre lui-même... Que comptez-vous faire?

KERSAINT.

Je ne sais; j'espérais voir Mlle de Beaurepaire, me consulter avec elle... mais vous-même, monsieur, que me conseillez-vous?...

LEFÈVRE.

C'est fort embarrassant!... Si vous aviez recueilli quelque grand coupable... oh! au fait, non... s'il était coupable, il ne serait point à la Bastille... mais en tout cas, il faudrait connaître son nom... ses projets... ses moyens de salut...

KERSAINT.

Sans doute.

LEFÈVRE.

Entrons... je l'interrogerai.

KERSAINT.

C'est cela. (*Remontant vers le fond.*) Pourvu qu'on ne vienne pas nous interrompre...

LEFÈVRE, *remontant la scène.*

Je ne vois personne...

KERSAINT.

Entrons alors...

LEFÈVRE.

Attendez... la porte s'ouvre.

KERSAINT.

C'est lui...

LEFÈVRE.

Silence!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *au fond*, LE COMTE *sortant du pavillon en chancelant et en s'appuyant aux murs; il a une barbe blanche, les vêtemens en désordre, le visage pâle et sillonné.*

LE COMTE, *écoutant.*

Ils sont partis... je ne puis rester là plus long-temps... j'ai besoin d'air... de soleil... (*Il regarde autour de lui et jette un cri de joie.*) Ah! des arbres... des fleurs... le ciel... oh! que cela est beau... que cela est doux!... Mon Dieu! je te remercie...

Il se laisse tomber sur un banc près du pavillon.

KERSAINT, *s'approchant.*

Quelle imprudence!

Le comte se lève avec une exclamation à la vue de Lefèvre.

LEFÈVRE.

Ne craignez rien, monsieur...

KERSAINT.

Vous m'aviez promis d'attendre mon retour!... songez qu'on peut vous surprendre ici!...

LE COMTE.

Vous avez raison, je n'aurais point dû sortir!...

mais là... dans ce pavillon... j'ai senti des parfums qui venaient jusqu'à moi; j'ai entendu le bruissement des feuilles!... je n'ai pu résister!... Oh! laissez-moi, un instant, m'assurer que je suis libre... que j'existe!... Il me semble sortir d'une longue maladie... tout me parait nouveau, tout rayonne autour de moi!...l'air m'enivre... je sens sa fraîcheur qui coule dans mes veines... j'éprouve un bien-être qui me rend faible et me donne envie de pleurer.... O mon Dieu! mon Dieu!... qu'on est bien sous ton ciel!

KERSAINT.

Mais songez...

LEFÈVRE, *bas.*

Ne l'arrachez point à son enivrement. Le marquis est chez le duc de Choiseul, il s'agit d'intrigues; il ne sera point de retour avant long-temps; mais il faut absolument que nous sachions à qui nous avons à faire, et si ce n'est pas trop vous compromettre... veillez seulement à ce qu'aucun valet ne viennent de ce côté. Une fois seul avec notre fugitif, je l'interrogerai plus librement... mon âge pourra lui inspirer plus de confiance que le vôtre... puis je suis habitué aux enquêtes.

KERSAINT.

Eh bien! faites; mais surtout qu'il ne quitte point cette partie écartée du jardin.

LEFÈVRE.

J'y prendrai garde.

KERSAINT, *au comte.*

Restez quelques instans ici, monsieur, puisque vous vous y trouvez si bien... je vais veiller à ce que personne ne puisse vous apercevoir... M. Lefèvre voudra bien rester près de vous.

Il sort.

LEFÈVRE.

Je viens d'apprendre, monsieur, comment le hasard vous avait conduit ici, et mon plus grand désir est de vous être utile... Vous sortez de la Bastille?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

LEFÈVRE.

Et vous y avez souffert long-temps?

LE COMTE.

Quinze années, monsieur! comprenez-vous? quinze années passées dans un cachot de la grandeur d'une tombe, et comptées minute à minute! quinze années sans entendre d'autre voix que celle d'un geôlier, vous jetant à heure fixe la même demande ou la même injure; sans voir d'autre lumière qu'un vague rayon qui venait m'apprendre chaque matin qu'il y avait encore un soleil pour les hommes libres. Ah! j'aurais succombé sans doute à tant de douleurs, si je n'avais trouvé une distraction dans des travaux qui ont occupé ma vie entière: je pouvais écrire! Puis Dieu avait eu pitié de moi, sans doute; chaque jour il m'accordait une heure d'oubli et de songes: alors les murs de ma prison disparaissaient; je me sentais entouré des souvenirs du passé; instans doux et terribles tour à tour, mais toujours désirés, car la pensée dévorante de ma captivité me quittait alors; je ne vivais plus, je rêvais!

LEFÈVRE.

Et comment avez-vous pu fuir?

LE COMTE.

Ah! oui, cela paraît impossible à l'homme libre! C'est une énigme dont mille évasions n'ont pu donner le mot au geôlier! On a beau doubler les portes, resserrer les chaînes, épaissir les murailles, on ne peut retirer au captif quelque chose de plus fort que le fer, le chêne et la pierre, la patience! Oh! vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que de se livrer à une pensée unique, d'y concentrer son intelligence et d'y rapporter tout! Ce qui avait paru impossible d'abord devient possible, presque facile. Dieu seul pourrait dire ce que c'est que la persévérance et le courage d'un prisonnier! Il m'a fallu cinq ans d'attente, de veilles et de terreur pour préparer ma fuite. J'ai usé grain par grain la pierre, j'ai creusé lentement et avec mes ongles la route qui me promettait la liberté; enfin j'ai réussi à m'ouvrir un passage sous les dalles de mon cachot et à atteindre les fossés de la Bastille, puis ce jardin. Vous savez le reste.

LEFÈVRE.

Mais on s'est aperçu de votre fuite; on vous cherchait tout-à-l'heure près d'ici. Quels sont vos projets? quels moyens de salut espérez-vous?

LE COMTE.

Je ne sais. Tant que les murs de mon cachot ont pesé sur moi, je n'ai fait qu'un rêve! fuir! Chaque nuit je me réveillais croyant voir le jour, entendre le bruit des rues, sentir l'air libre m'inonder le visage; mais maintenant, depuis que j'ai vu le ciel, que j'ai respiré cet air, je ne sais quelle langueur s'est emparée de moi; je suis sans force, sans volonté, tout entier à l'enivrement de la délivrance, et je voudrais mourir ici, au milieu des arbres et sous ce rayon de soleil.

LEFÈVRE.

Il faudrait pourtant surmonter cet abattement.

LE COMTE.

A quoi bon? Je me demande maintenant pourquoi j'ai fui? Pourquoi tant de travaux et tant de peines pour une délivrance inutile! Car, hélas! cette liberté que j'ai tant désirée, je ne saurai qu'en faire bientôt. Je suis semblable à un mort qui se relèverait de sa tombe au bout de quinze années. Qu'irai-je chercher dans le monde, où je n'ai personne à aimer?

LEFÈVRE.

Mais votre famille?

LE COMTE.

Ma famille? je n'en ai plus.

LEFÈVRE.

Vos amis alors?

LE COMTE.

Je n'en ai plus!

LEFÈVRE.

Ni famille ni amis?

LE COMTE.

Non; ils ont tous péri... et pour un bien grand crime! Ils refusaient de trahir leur croyance, ils voulaient adorer Dieu selon leur cœur.

LEFÈVRE.

J'entends, vous étiez protestans?

LE COMTE.

Oui, monsieur; je vivais paisible et heureux dans ma province, uniquement occupé d'études qui m'avaient déjà valu quelques glorieux suffrages, lorsque le duc de Bourbon devint ministre. Comme vous le savez, les persécutions contre les protestans recommencèrent alors. Je me résignai à l'exil, et j'allais partir avec ma famille, lorsqu'on vint me dire qu'il fallait fuir seul. Mes enfans n'étaient plus à moi, je devais les livrer pour qu'ils fussent élevés dans la foi catholique! livrer mes enfans!

LEFÈVRE.

Et qu'arriva-t-il?

LE COMTE.

Quelques amis persécutés comme moi s'étaient rassemblés dans ma demeure, décidés à repousser la violence par la violence. Cependant j'avais adressé des réclamations au parlement de Bretagne; j'espérais encore. Homme de paix et d'études, je croyais que la raison était plus forte que l'épée, lorsqu'un jour! Oh! il me semble que c'était hier, tant j'ai encore tout présent à la pensée! nous étions réunis pour la prière du soir; l'horloge sonnait neuf heures; tout-à-coup nous entendons de grands cris, un bruit d'armes, des coups de feu: le château était attaqué par les gens du roi, et les gentilshommes qui en gardaient les portes n'existaient déjà plus.

LEFÈVRE.

Mais c'est cela! le combat dura une partie de la nuit, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

LEFÈVRE.

Vous fûtes séparé de vos enfans; tous vos amis tombèrent à vos côté, et le château fut livré aux flammes.

LE COMTE.

Il est vrai.

LEFÈVRE.

Votre famille périt dans l'incendie?

LE COMTE.

Quoi! vous savez...

LEFÈVRE.

Et c'était en Bretagne? il y a quinze ans? Mais alors vous êtes le comte de Beaurepaire?

LE COMTE.

Qui vous a dit mon nom?

LEFÈVRE.

Le comte de Beaurepaire, vous? Ah! il y a une Providence! Monsieur le comte, c'est Dieu qui vous envoie! Mais regardez donc, regardez où vous êtes! ne reconnaissez-vous point tout ceci, ce pavillon, ce jardin?

LE COMTE.

En effet.

LEFÈVRE.

Mais vous êtes ici chez vous, dans votre propre hôtel.

LE COMTE.

Est-ce possible?

LEFÈVRE.

Votre famille elle-même n'a point péri tout entière!

LE COMTE.

Que dites-vous?

LEFÈVRE.

Un de vos enfans a survécu.

LE COMTE.

Un enfant! Ah! lequel? lequel? Oh! non! ne dites pas!

LEFÈVRE.

Marie.

LE COMTE.

Ma fille vivante!

Il chancelle et se laisse tomber sur le banc.

LEFÈVRE.

Ah! j'aurais dû vous annoncer moins brusquement cette nouvelle.

LE COMTE.

J'ai une fille! Oh! mais n'est-ce point un accès de délire? Monsieur, je ne suis pas fou, n'est-ce pas? vous m'avez bien appelé par mon nom? vous m'avez bien dit que j'avais une fille? (*Se levant.*) Marie! où est-elle? je veux la voir.

LEFÈVRE.

Non pas, monsieur le comte; ni le moment ni le lieu ne sont favorables. La découverte d'un pareille secret lui causerait d'ailleurs une émotion qu'elle ne pourrait cacher. Songez qu'il y va de votre salut, de celui de votre fille peut-être!

LE COMTE.

De ma fille?

LEFÈVRE.

Oui; je n'ai le temps de vous rien expliquer. Sachez seulement que son tuteur, M. de Leyrac, avait fondé sur sa beauté des projets d'ambition!

LE COMTE.

Ah!

LEFÈVRE.

Nous saurons bien empêcher qu'ils ne s'exécutent; mais pour cela il ne faut compromettre le succès de mes démarches par aucune imprudence. Jurez-moi que, dans le cas même où vous verriez votre fille avant mon retour, vous ne vous ferez point connaître.

LE COMTE

Elle est donc ici?

LEFÈVRE.

Je ne dis point cela.

LE COMTE.

Oh! ne me le cachez point! Si je pouvais la voir seulement, monsieur, j'empêcherais mon cœur de battre, ma voix de trembler; je ne lui parlerais point: mais la voir...

LEFÈVRE.

C'est impossible, monsieur le comte, elle n'est point ici. Écoutez, on vient!

LE COMTE.

C'est la jeune fille qui m'a secourue hier!

LEFÈVRE.

Dieu! la comtesse Marie?

LE COMTE, *à part.*

Si c'était!...

LEFÈVRE, *vivement.*

Rentrez, monsieur le comte, rentrez.

LE COMTE.

Non, non.

SCENE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Ne craignez rien! Le marquis n'est point de retour; les gens de l'hôtel sont absens, et M. de Kersaint veille! Monsieur peut demeurer encore pendant quelques instans.

LEFÈVRE.

N'importe, il vaudrait mieux...

LE COMTE, *regardant Marie.*

Non, laissez-moi ici.

LEFÈVRE, *à part.*

Au fait, je perdrais mon temps sans rien obtenir, tandis que je puis mieux l'employer. Il est bien gardé! vite, chez M. de Richelieu! (*Bas au comte.*) Et vous, monsieur le comte, songez à ce que vous m'avez promis: la moindre imprudence peut vous perdre! Il y va de votre liberté, de l'honneur de votre fille!

LE COMTE, *tressaillant.*

Je ne l'oublierai pas.

LEFÈVRE, *bas à Marie.*

Faites-le rentrer le plus tôt que vous pourrez, et parlez le moins possible. (*Haut.*) Vous me reverrez bientôt!

Il sort.

LE COMTE.

Marie! (*Marie se retourne*) vous vous appelez Marie, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui.

LE COMTE.

Marie! ah! laissez-moi vous regarder, je vous en conjure.

MARIE.

Pourquoi cette émotion, monsieur?

LE COMTE.

Oui, c'était déjà bien ce front pur, ces yeux... les yeux de sa mère!

MARIE.

Que dites-vous? mes traits vous rappellent...

LE COMTE.

Une fille... une fille belle comme vous, de votre âge, et qui porterait votre nom. (*A part.*) O mon Dieu! donne-moi la force de l'interroger sans me trahir. (*Haut.*) Marie, répondez-moi: votre famille...

MARIE.

Je suis orpheline, monsieur.

LE COMTE.

Orpheline? et depuis long-temps?

MARIE.

Depuis ma première enfance. Je me rappelle à peine mon père, que je ne fis qu'entrevoir, et je n'ai connu de ma mère que cette image qui ne me quitte jamais.

LE COMTE.

Un portrait... de votre mère?

MARIE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Montrez, montrez. (*Il jette un cri.*) Ah! ma... (*A part.*) Ma promesse! (*Reculant.*) Non... non!

MARIE.

Qu'avez-vous? ce cri... cette pâleur... qu'avez-vous?

LE COMTE.

Rien: une ressemblance qui m'a rappelé... rien, vous dis-je.

MARIE, *le regardant avec une attention presque effrayée.*

Ah! vous m'avez troublée jusqu'au fond du cœur, monsieur; à votre accent, à votre regard, j'ai cru un instant... oui, il m'a semblé qu'un souvenir d'enfance se réveillait en moi; j'ai cru retrouver une voix dont le son m'était connu.

LE COMTE, *à part.*

O mon Dieu! Marie!...

MARIE.

Oui, c'est ainsi qu'il prononçait mon nom lorsqu'à la veillée je venais m'asseoir sur ses genoux.

LE COMTE.

Vous vous rappelez ce temps?

MARIE.

Oh! je crois tout voir encore. C'était près d'un grand foyer breton, où brillait un feu de bruyère. De ce côté était assise ma nourrice, qui filait en chantant un vieil air de notre Bretagne; de l'autre, mon père qui lisait la Bible; puis à côté de lui il y avait une place qui restait toujours vide.

LE COMTE

Celle de votre mère.

MARIE, *à part.*

Il sait cela.

LE COMTE.

Et plus loin... Georges... Arthur...

MARIE, *à part.*

Les noms de mes frères!

LE COMTE.

Nobles enfans qu'ils ont lâchement assassinés.

MARIE, *éperdue.*

Oh! vous savez donc tout? Qui êtes-vous? Par pitié, répondez-moi, car je sens que ma tête s'égare! Oh! vous ne m'échapperez pas, me voilà à vos genoux. Répondez! mon père vit-il encore? Vos mains tremblent, vous pleurez... un mot, un seul mot!.... (*Le comte ouvre les bras sans rien dire, elle s'y jette en criant.*) Ah! mon père!

LE COMTE.

Oui, ton père... ton père... Oh! répète-moi ce mot; quand tu le prononces, je sens mon cœur se fondre de joie. Marie, tu m'as vaincu! Je voulais te cacher la vérité, je l'avais promis, je n'en ai pas eu la force. Ah! que je jouisse au moins de mon imprudence. (*Il la serre dans ses bras.*) Ma fille, oh! que ce mot est doux à retrouver!

MARIE.

Est-ce bien vous? Ah! mes espérances étaient donc une inspiration du ciel?... Vous vivant, mon père, vous là, devant moi!... Ah! laissez-moi vous contempler, j'ai besoin de m'assurer que je ne fais point un rêve; laissez-moi toucher vos mains, vos nobles cheveux blancs... Pauvre père, comme ils vous ont fait souffrir!

Elle prend la tête du comte dans ses deux mains et l'embrasse.

LE COMTE.

Ah! je les défie maintenant; qu'ils viennent! ils me tueront cette fois avant de me séparer de toi.

MARIE.

Dieu! vous me le rappelez, vous êtes proscrit! on vous cherche sans doute; si l'on vous surprenait ici, on vous arrêterait. Vous perdre encore, mon père, oh! c'est impossible! Mon père, au nom du ciel, rentrez.

LE COMTE.

Ah! laisse-moi te voir! laisse-moi te voir!

MARIE.

Si l'on venait... Ciel!

SCENE XI.

LES MÊMES, KERSAINT, *accourant.*

KERSAINT.

M. de Leyrac.

MARIE.

Ah!

KERSAINT.

Vite, rentrez!

MARIE.

Il est trop tard, il vous verrait.

KERSAINT.

Alors, derrière cette charmille.

LE COMTE.

Oui.

Il se cache derrière la charmille à droite.

KERSAINT.

Le voici.

MARIE.

Je me soutiens à peine.

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *entre en parcourant des lettres.*

LE MARQUIS.

Monsieur de Kersaint, voici des lettres auxquelles il faudrait répondre.

KERSAINT.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Mais sur-le-champ. (*Kersaint salue et entre dans le pavillon.*) Marie, je vous apporte une bonne nouvelle.

MARIE.

Laquelle?

LE MARQUIS.

Vous m'avez souvent témoigné le désir de voir une grande fête à Versailles.

MARIE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Vous êtes invitée à celle qui se donne demain.

MARIE, *à part.*

Dieu!

LE MARQUIS.

J'ai craint d'abord de ne pouvoir vous y conduire, quelques affaires que me suscite M. de la Reynie me retenant à Paris; mais la sœur de M. de Choiseul, Mme la duchesse de Grammont, m'a gracieusement offert de vous présenter elle-même.

MARIE, *vivement.*

Vous avez refusé?

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? J'ai accepté au contraire; elle doit venir vous chercher dans un instant; vous partirez aujourd'hui même pour Versailles. Mme de Grammont a un appartement au château; vous aurez ainsi le temps jusqu'à demain de faire tous vos préparatifs pour la fête, et la duchesse vous aidera de ses conseils.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu!

LE MARQUIS.

Mais qu'avez-vous donc? Ce voyage ne paraît pas vous réjouir.

MARIE, *embarrassée.*

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

On ne le croirait pas.

MARIE.

Je m'attendais si peu à ce départ... j'aurais préféré ne point partir si subitement, je suis mal disposée à la joie...

LE MARQUIS.

Les fêtes changeront votre humeur.

MARIE.

Je ne crois pas; je suis souffrante et je voudrais rester...

LE MARQUIS.

Voilà une étrange fantaisie. Avez-vous donc quelque motif secret qui vous retienne?

MARIE.

Moi?

LE MARQUIS.

On le croirait. Il paraît que les lectures et les entretiens de M. de Kersaint ont pour vous un charme bien puissant. Mais j'ai promis que vous accompagneriez Mme de Grammont, et je veux que vous teniez ma promesse. D'ailleurs votre présence est indispensable à Versailles.

MARIE.

Comment?

LE MARQUIS.

Oui, Mlle de Beauveau, qui devait figurer dans le quadrille du prince, étant gravement indisposée, Mme de Grammont a obtenu pour vous l'honneur de la remplacer; le roi est prévenu et compte vous voir.

MARIE.

Le roi?

LE MARQUIS, *gravement.*

Songez donc, mademoiselle de Beaurepaire, à vous montrer digne du nom que vous portez.

MARIE, *à part.*

Quelle idée!... oui. (*Haut.*) Dites, monsieur, dans ces fêtes on peut approcher le roi?

LE MARQUIS.

Sans doute.

MARIE.

Trouver l'occasion de lui parler... à lui seul....

LE MARQUIS.

Comment donc, mais rien de plus facile.

MARIE, *à part.*

Je pourrai lui demander la grâce de mon père. (*Haut.*) Monsieur, je suis prête à suivre Mme de Grammont à Versailles.

LE COMTE, *se montrant, à part.*

Que dit-elle?

LE MARQUIS.

Ah! à la bonne heure, je vous reconnais; mais alors ne perdez point de temps pour vous préparer, vous allez partir sur-le-champ; venez.

Il présente la main à Marie pour sortir.

LE COMTE, *se montrant.*

Arrêtez!

MARIE.

Ah!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Vous n'emmènerez point cette jeune fille à Versailles?

LE MARQUIS.

Quel est cet homme?

LE COMTE.

Un homme qui a deviné vos projets et qui ne vous laissera point les accomplir.

LE MARQUIS.

Que signifie...?

LE COMTE.

Oh! vous me comprenez... ne demandez point que je m'explique plus clairement. Il est des secrets dont il faut éviter la souillure à l'ame d'une enfant. Cette jeune fille est sous ma protection et ne me quittera point.

LE MARQUIS.

Et de quel droit?..

LE COMTE.

D'un droit que vous ne pouvez contester, marquis de Leyrac.

LE MARQUIS.

Mlle de Beaurepaire ne m'est-elle pas confiée? ne suis-je pas son tuteur?

LE COMTE.

Et moi, je suis...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Je suis son père!

MARIE.

Ah!

LE MARQUIS.

Le comte! c'est impossible; cet homme est un insensé ou un imposteur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LEFÈVRE.

LEFÈVRE.

Ni l'un ni l'autre, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Quoi?

LEFÈVRE.

Cet homme est bien le comte de Beaurepaire, hier prisonnier d'état à la Bastille.

LE MARQUIS.

Et aujourd'hui en fuite?

LEFÈVRE.

Non, monsieur le marquis, aujourd'hui gracié par le roi.

TOUS.

Gracié!

LEFÈVRE, *remettant un papier au comte.*

Voici la lettre royale qui en fait foi.

LE COMTE.

Je suis libre, libre... Marie!

Il la serre sur son cœur et l'embrasse.

MARIE.

O mon père!

LEFÈVRE.

Il a suffi de présenter la demande au roi; il l'a signée sur-le-champ en déclarant qu'il était charmé de pouvoir faire quelque chose pour la jolie pupille du marquis de Leyrac.

LE MARQUIS, *à part.*

Tout est perdu!

LEFÈVRE.

Mais pardon! outre la la lettre de grâce, j'ai apporté les papiers que M. le marquis de Leyrac m'avait redemandés.

LE MARQUIS, *vivement.*

Donnez!

LEFÈVRE.

Ah! permettez! comme ce sont des comptes de tutelle, cela regarde M. de Beaurepaire. (*Il les remet au comte, le marquis fait un geste de colère.*) Il faut rendre à César ce qui appartient à César; on voit que monsieur le marquis a oublié l'évangile depuis qu'il s'est fait catholique par conviction... Monsieur le comte examinera ces papiers en qualité de tuteur naturel de sa fille.

LE COMTE.

Ah! tant d'émotions... je ne me croyais pas assez de force pour les supporter, et cependant je sens mon bonheur dans toute sa plénitude, je le possède... un calme que je ne connaissais plus est rentré dans mon ame... Marie! (*Il lui tend la main.*) Monsieur Lefèvre! (*Il lui tend l'autre main.*) Ah! cette heure est la plus douce de ma vie.

On entend sonner les quarts de neuf heures.

LEFÈVRE.

Et ce qu'il y a d'original, c'est que ce sera l'horloge de la Bastille qui l'aura sonnée.

Neuf heures sonnent; le Comte écoute avec attention en comptant tout bas; sa figure prend insensiblement une expression d'égarement.

LE COMTE.

Neuf heures!... Ah! ah! ils vont venir!

Il chancelle.

MARIE, *courant à lui.*

Mon père!

LEFÈVRE.

Qu'avez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Ce sont eux... entendez-vous? des cris... du sang... enlever mes enfans, jamais... arrêtez! .. grâce! grâce!

Il tombe assis.

MARIE.

Dieu! quel égarement!

LEFÈVRE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE MARQUIS, *se relevant.*

Ah! je me trompais... tout n'est pas encore perdu.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon gothique; portes à droite, à gauche et dans le fond. A gauche de l'acteur, une table et des siéges. Une pendule du même côté.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul.*

Il lit une lettre.

« Mon cher de Leyrac,

» Vous m'écrivez que vous avez pris toutes
» vos précautions pour faire interdire aujour-
» d'hui même le comte de Beaurepaire, mais
» que sa fille refuse de se rendre à Versailles!
» Je crois avoir trouvé le moyen de vaincre son
» obstination et de la forcer à se présenter ce
» soir à la cour; cependant j'ai encore besoin
» de voir M. de Choiseul et d'obtenir son auto-
» risation... Dans deux heures, probablement,
» tout sera prêt, et je me présenterai chez vous
» pour chercher Mlle de Beaurepaire.

» Le chevalier de SEVERIN. »

Je n'y comprends rien; mais s'il pouvait réussir!... Ah!... toutes mes pertes réparées en un instant... et qui sait où s'arrêteront la fortune de ma pupille et par suite la mienne?... Du reste, la première chose était d'assurer l'interdiction du comte... et elle est immanquable... les renseignemens qui m'ont été donnés par les médecins de la Bastille sont positifs; l'important était de choisir le moment pour l'enquête, et j'ai réussi à faire désigner l'heure convenable... Maintenant je suis sûr du succès.

SCENE II.

LE MARQUIS, LEFÈVRE, UN LAQUAIS.

LEFÈVRE, *au laquais.*

Je te dis que je veux entrer...

LE LAQUAIS.

Vous n'entrerez pas.

LEFÈVRE.

Et si tu ne me laisses point passer, je te fais un procès, entends-tu?

LE LAQUAIS, *intimidé et reculant.*

Mais, monsieur...

LEFÈVRE.

Je t'intente une action au pétitoire... je t'appelle en garantie... en dommages-intérêts, et je

te fais troquer ta dernière chemise contre du papier timbré.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

LEFÈVRE.

C'est un commencement de procédure contre ce faquin qui veut m'arrêter.

LE MARQUIS.

C'est moi qui lui avais donné l'ordre, et je trouve singulier qu'il ne m'ait point obéi...

LEFÈVRE.

Ah! il n'y a point de sa faute; il a été aussi insolent que pouvait le désirer monsieur le marquis... (*Le marquis fait signe au laquais de sortir.*) Mais il y a si long-temps que je suis en relation avec des gens bien nés que je suis parfaitement cuirassé à cet égard...

LE MARQUIS.

Que voulez-vous enfin, monsieur? et qui vous amène chez moi?

LEFÈVRE

Pardon... j'ignorais d'abord que je fusse chez monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire?

LEFÈVRE.

La justice n'ayant pas décidé encore qui, du père ou du tuteur de Mlle de Beaurepaire, administrerait ses biens et occuperait son hôtel, j'avais pensé qu'en attendant l'appartement de M. de Leyrac était là, celui du comte ici... et que le salon était comme l'escalier... en indivis à tout le monde.

LE MARQUIS, *à part.*

Impertinent!...

LEFÈVRE.

D'ailleurs c'est ici que se tient l'audience. ... comme conseil de monsieur le comte de Beaurepaire, j'ai le droit d'y venir... et j'y viens.

LE MARQUIS.

Effectivement, j'oubliais que le maître Lefèvre s'était constitué le protecteur du comte.

LEFÈVRE.

Son procureur, veut dire monsieur le marquis... je viens, à ce titre, de prendre des mesures et des informations... dans ce moment même je sors de la Bastille...

LE MARQUIS, *vivement.*

De la Bastille!...

LEFÈVRE.

Oui! où je n'ai pu voir personne, malheureusement... mais, auparavant, j'étais allé au Palais, et j'ai appris là que monsieur le marquis n'avait rien négligé pour s'assurer contre les caprices de la justice, et qu'il avait réussi à choisir ses juges et l'heure de l'enquête.

LE MARQUIS.

Au fait, monsieur.

LEFÈVRE.

M'y voici! comme homme de loi, j'ai un principe, c'est de vouloir toujours le contraire de ce que veut la partie adverse... même quand je n'y vois point de raison; or, puisque monsieur le marquis avait désiré certains juges, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas les avoir... et j'ai pris la liberté de les récuser.

LE MARQUIS.

Vous?... que m'importe après tout?...

LEFÈVRE.

Puisque monsieur le marquis avait désigné une heure pour l'enquête, j'ai pensé que cette heure nous était mauvaise et je l'ai fait changer.

LE MARQUIS, *vivement.*

Est-ce possible!...

LEFÈVRE.

Si possible, que les trois nouveaux juges sont MM. Rancé, de Rosmadec, de la Reynie, et que l'interrogatoire, qui devait avoir lieu plus tard, va commencer à l'instant même.

LE MARQUIS.

Mais cela ne peut être... (*Il regarde la pendule.*) L'heure convenue n'est point encore arrivée... L'enquête ne peut avoir lieu maintenant... je n'ai point été averti de ce changement...

LEFÈVRE.

Pour un conseil de famille cela n'est point rigoureusement nécessaire. D'ailleurs je viens de vous prévenir... (*A part.*) Est-ce que ce changement d'heure aurait une importance que je ne soupçonnais pas?

LE MARQUIS.

Ne croyez pas que je cède ainsi. Je ne reconnais point vos nouveaux juges... ce sont des gens vendus... j'en suis sûr!...

LEFÈVRE.

Est-ce que monsieur le marquis les aurait marchandés?...

LE MARQUIS.

Je ne me soumettrai point à leur jugement.

LEFÈVRE.

Il sera exécutoire, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Il a raison... (*Haut.*) Maître Lefèvre, voulez-vous que je vous dise?... j'ai déjà eu vingt fois envie de vous faire bâtonner par mes gens.

LEFÈVRE.

Oh! monsieur le marquis ne voudrait pas me donner sur lui cet avantage... un procureur bâtonné coûte cher!

LE MARQUIS.

Je suis bien tenté d'en faire la dépense.

LEFÈVRE, *voulant se retirer.*

Je ne veux pas que monsieur le marquis m'accuse d'avoir achevé sa ruine.

LE MARQUIS.

Restez... restez... (*A part.*) Après tout, ce drôle est redoutable. (*Haut.*) Voyons... pourriez-vous me dire quel intérêt vous pousse à me nuire? Qu'espérez-vous, en définitive, de la partie que vous avez engagée contre moi.

LEFÈVRE.

Mais... j'espère la gagner!...

LE MARQUIS.

Et si vous la perdez...

LEFÈVRE.

Alors, je laisserai d'autres la payer!... je suis procureur...

LE MARQUIS.

Vraiment? et vous croyez qu'on ne trouverait pas bien encore une place à la Bastille pour un procureur?

LEFÈVRE.

Comment donc! quand ce ne serait que celle du comte de Beaurepaire.

LE MARQUIS, *se maîtrisant..*

Voyons... parlons avec calme...

LEFÈVRE.

C'est ce que je fais depuis un quart d'heure... je suis parfaitement calme...

LE MARQUIS.

Vous êtes fin, maître Lefèvre; cependant vous ne soupçonnez pas le tort que vous vous faites.

LEFÈVRE.

Vous croyez!

LE MARQUIS.

Il peut se préparer telle révolution dans l'avenir qui changera bien des positions...

LEFÈVRE.

C'est possible!... Mathieu Laensberg annonce un grand événement dans les centuries de cette année.

LE MARQUIS.

Je parle sérieusement... Qu'attend maître Lefèvre des bons services qu'il rend à Mme Dubarry?... Autant que j'ai pu le savoir... il désire depuis long-temps une charge de juge au Châtelet... si nous la lui promettions?...

LEFÈVRE.

Il penserait, peut-être, qu'on ne veut pas la lui donner.

LE MARQUIS, *blessé.*

Hein?

LEFÈVRE.

O mon Dieu! monsieur le marquis, je connais la cour. Si l'on était assez puissant pour m'assurer cette charge, on le serait assez pour se passer de moi... Permettez-moi d'ajouter que dans ce moment toute tentative pour me gagner serait inutile. La guerre est déclarée, les chances sont au moins égales, et il n'est pas d'usage de vendre ses chefs avant la défaite... après, à la bonne heure. J'ai, du reste, comme tous les gens sages, une grande dévotion au succès; et si monsieur le marquis l'emporte, je serai à ses ordres.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce drôle me rendra fou.

SCENE III.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Messieurs du parlement.

LEFÈVRE.

Ah! les conseillers chargés de l'enquête...

LE MARQUIS, *à part.*

Et l'heure qui n'avance pas...

SCENE IV.

LES MÊMES, UN LAQUAIS, *annonçant.*

LE LAQUAIS.

Messieurs de la Reynie, de Rosmadec, de Rancé.

LE MARQUIS.

Messieurs, soyez les bien venus! (*A part.*) Si je pouvais gagner du temps. (*Haut.*) Je suis heureux que le hasard me procure l'avantage de faire la connaissance de magistrats aussi distingués.

Pendant ce temps Lefèvre a paru donner un ordre au laquais, qui a d'abord refusé, puis s'est décidé à obéir et est entré dans la chambre du comte de Beaurepaire, à droite de l'acteur.

LEFÈVRE.

En effet, M. le marquis peut remercier *le hasard*, car il y a une heure il ne s'attendait nullement à *l'avantage* de voir ces messieurs.

LE MARQUIS.

Monsieur de la Reynie, dès demain je serai en mesure de vous présenter les petits comptes que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

DE LA REYNIE.

J'ose encore espérer, monsieur le marquis, que M. de Beaurepaire pourra s'occuper lui-même de les examiner. Il serait triste de penser que la captivité a détruit sans retour une raison si haute, et que l'auteur du beau livre sur *la Réforme des Parlemens* n'est plus qu'un insensé... Je n'en remercie pas moins M. de Leyrac de son honorable empressement, et si le comte ne peut se charger de la vérification de la tutelle, je serai aux ordres de M. le marquis. Mais, pardon... je ne sais si M. de Beaurepaire est instruit de notre arrivée.

LE MARQUIS.

Comme l'heure a été devancée, je crains qu'il ne soit point encore en état de se présenter... Je vais cependant ordonner qu'on l'avertisse.

LEFÈVRE.

Cela est fait, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Cet homme est le diable habillé en procureur!

SCÈNE V.

Les Précédens, LE COMTE *, MARIE, un Laquais.

LE LAQUAIS.

M. et Mlle de Beaurepaire.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel changement!...

LE COMTE.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici... messieurs... et bien qu'on affecte, je ne sais par quel ordre, de me garder comme un furieux... je suis venu librement...

DE LA REYNIE.

Monsieur le comte de Beaurepaire nous pardonnera ce que notre mission peut avoir pour lui de douloureux ou de blessant, en songeant que nous accomplissons un devoir... Veuillez prendre place. (*Les juges ont pris place autour de la table; le marquis est assis vis-à-vis de l'autre côté du théâtre; il a à sa droite sa fille, à sa gauche M. Lefèvre; le marquis est à la gauche de ce dernier.*) Monsieur le comte sait ce qui nous amène...

LE COMTE.

Oui, messieurs... je sais qu'on m'accuse de folie, qu'on veut m'arracher ma fille; mais je suis prêt à vous donner la preuve que je n'ai point perdu le droit d'être père!... Messieurs, interrogez le vieillard comme un enfant, le malheureux comme un criminel; le voilà devant vous, prêt à vous répondre... tête nue... humble et patient... ainsi qu'il convient à celui qui attend justice.

DE LA REYNIE.

Vous ne l'attendrez pas en vain, monsieur le comte... Quoi qu'on ait pu nous dire, vous nous trouverez sans préventions, ne cherchant que la vérité et bien heureux si elle vous est favorable.

LE COMTE.

Je l'espère, messieurs, car on m'a fait connaître les noms de mes juges, et ces noms sont attachés depuis long-temps à des souvenirs d'équité et d'honneur... Monsieur de Rancé, ce fut un de vos ancêtres qui, sur l'ordre cruel donné par Médicis, fit cette sublime réponse: « J'ai consulté mes officiers et mes soldats, et je n'ai pu rencontrer parmi eux un assassin. » Monsieur de Rosmadec, votre père a combattu dix ans près du mien dans les armées; et c'était un grand cœur. Quant à vous, monsieur de la Reynie, je ne connais que la devise de votre écusson; mais si je me la rappelle bien, ce sont deux nobles mots: *Courage, justice*... Vous voyez que je connais mes juges et que je les apprécie.

LEFÈVRE, *bas au marquis.*

Pour un fou l'exorde n'est pas si déraisonnable?...

*Le comte porte un costume protestant noir et riche, mais un peu ancien pour la forme.

LE MARQUIS, *à part.*

Et l'heure n'avance pas!...

DE LA REYNIE.

Monsieur de Beaurepaire se rappelle-t-il ce qui s'est passé hier?

LE COMTE.

Oui, je me rappelle que peu après avoir retrouvé ma fille et avoir appris que j'étais libre, ma tête s'est égarée; pendant quelque temps tout a disparu de devant mes yeux; il m'a semblé que je faisais un rêve pénible; puis je me suis réveillé... et c'est alors seulement que j'ai su que l'on me gardait comme un insensé.

DE LA REYNIE.

L'agitation causée par tant d'émotions subites explique, sans doute, le court délire de M. de Beaurepaire; mais pendant ce délire il a prononcé des menaces. Monsieur le comte cache-t-il dans son cœur quelques sentimens de haine ou quelques projets de vengeance?

LE COMTE.

La haine ni la vengeance ne vont à mon âge, monsieur, car je suis près du jour où il faudra rendre compte à Dieu de ma vie. Ah! sans doute, il y a des souvenirs qui font encore passer un frisson dans mes cheveux blancs; mais ce que je ne pardonne pas, je tâche de l'oublier, je détourne les yeux du passé; et, quand la haine ou le ressentiment soulèvent mon ame, j'ouvre ma Bible.

DE LA REYNIE.

Et maintenant que M. de Beaurepaire est libre, quels sont ses projets pour l'avenir?

LE COMTE.

Mes projets! ne les avez-vous pas devinés? Je retournerai en Bretagne avec ma fille, je relèverai la maison de mes pères; oh! non pas forte et guerrière comme autrefois, la force et la guerre défendent mal les familles; mais je bâtirai parmi les ruines une demeure comme il en faut une pour un vieillard et une enfant... assez humble pour qu'on ne s'en effraie point, assez cachée pour que la persécution, elle-même, passe à côté sans la voir. C'est là que s'écoulera pour moi ce reste de jours heureux sur lesquels je ne comptais plus, et je remercierai Dieu de m'oublier sur la terre tant que ma fille sera près de moi.

MARIE.

O mon père! mon père!

LE COMTE.

Vous ne voudrez point déranger ce doux projet, messieurs; si je suis fou, vous le voyez, je suis un fou paisible, un fou heureux, et ceux-là sont aussi rares que les sages. Voici ma force et ma raison, vous ne m'en séparerez point. Il y a aussi peut-être parmi vous des pères, à ceux-là je dirai: C'est mon dernier enfant, une enfant que j'ai pleurée quinze années, et qui semble aujourd'hui sortir de la tombe pour moi. C'est plus que ma fille, c'est un don du ciel, un miracle! Ah! vous ne voudrez pas me disputer cette pauvre joie de mes vieux jours, m'ôter ce dernier rayon d'amour que Dieu a

jeté sur ma vie; vous ne le pourrez pas, car vous m'avez promis justice; j'ai toute ma raison, et je veux garder ma fille, c'est mon droit!

MARIE.

Oh! mon père, je ne vous quitterai plus.

DE LA REYNIE, *après avoir consulté les juges.*

Nous n'abuserons pas davantage des instans de monsieur le comte; nous croyons en savoir assez maintenant.

Les juges se lèvent.

LE MARQUIS, *à part.*

Ils se lèvent! et l'heure approche; comment les retenir?

LEFÈVRE.

Il reste peut-être des doutes à monsieur le marquis; il est dans son droit. Mais il existe un moyen infaillible d'éprouver la mémoire, la présence d'esprit et le raisonnement de M. de Beaurepaire : qu'il vérifie à l'instant même, sous les yeux de messieurs les conseillers, les comptes de tutelle de M. de Leyrac.

DE LA REYNIE.

Cela n'est point nécessaire maintenant. Si M. de Leyrac le permet, nous allons nous retirer dans une pièce voisine, afin de pouvoir délibérer.

LE MARQUIS, *regardant la pendule.*

Permettez... messieurs... j'accomplis un devoir pénible, mais nécessaire. Comme tuteur de Mlle de Beaurepaire, je dois veiller à tout ce qui peut compromettre ses intérêts. Je sais combien la décision qui la rendra à son père lui semblera douce d'abord; mais j'ai besoin de m'assurer que les conséquences n'en seront pas funestes.

DE LA REYNIE.

Nous ne désirons pas moins que M. le marquis acquérir cette assurance.

LE MARQUIS.

J'espère que les longues infortunes de M. de Beaurepaire n'ont point altéré sa raison; cependant il serait utile de savoir si l'on peut l'entretenir impunément du passé.

DE LA REYNIE.

En effet...

LE MARQUIS.

Je sens combien il est cruel de parler au comte des amis, des parens qu'il compromit dans sa révolte et qui tombèrent à ses côtés.

LE COMTE, *agité.*

Marquis de Leyrac...

LE MARQUIS.

Mais peut-être messieurs les conseillers croiront-ils nécessaire de toucher à ces souvenirs et de rappeler au comte le désastre qui précéda sa captivité.

LE COMTE, *plus agité.*

Assez.

LE MARQUIS, *aux conseillers.*

Pardon, messieurs, mais vous voyez l'agitation de M. de Beaurepaire, et cependant le temps devrait avoir adouci les souvenirs de ce désastre, car il y a de cela quinze ans... à cette époque... (*montrant la pendule*) à cette heure!...

LE COMTE.

Neuf heures!...

Le comte regarde la pendule et semble lutter contre la folie; il cherche sa fille, l'embrasse, puis la repousse, et tous ses traits prennent l'expression de l'égarement.

MARIE.

Dieu! mon père...

LEFÈVRE.

Monsieur le comte.

LE COMTE, *avec délire.*

Neuf heures!... A moi, mes amis!... (*Il jette un cri.*) Ah! voyez le feu... c'est le feu!... sauvez mes enfans... les voilà... Georges... par ici... Arthur, prends garde.... tout va s'abîmer!.... O mon Dieu! sauve mes enfans... courage... encore un pas... ah!

MARIE.

Mon père... mon père... revenez à vous.

LE COMTE, *se détournant, relève la tête de Marie, et dit doucement.*

Qui es-tu, toi? (*Il caresse ses cheveux.*) Tu es belle comme ma fille!... (*Confidentiellement.*) Veux-tu être l'amie de ma fille, enfant?... Je te conduirai vers elle!... je l'ai cachée bien loin d'ici... dans une vallée de Bretagne...

MARIE.

Mon père!...

LE COMTE.

Ne va pas le dire... car, tu ne sais pas?... ils veulent aussi m'arracher Marie!... ils ont promis de la livrer au roi!... mais moi... écoute... j'ai trouvé le seul moyen de la sauver... je tuerai le roi!

MARIE, *jetant un cri.*

Ah!

DE LA REYNIE.

Malheureux!... que dit-il?

LE COMTE.

Oh! je sais bien qu'il me demandera grâce!... grâce à moi?... (*Il rit convulsivement.*) Ah! plus il priera, plus je le frapperai! à chaque coup, je lui dirai : Roi, ceci est pour mes amis massacrés; ceci est pour ma captivité et mes souffrancces; ceci est pour mes enfans... oh! pour mes enfans!... Je voudrais le tenir là, vingt années mourant sous ma main...

MARIE.

Mon père, taisez-vous, taisez-vous!

Les conseillers, qui se sont levés, causent bas entre eux.

LE COMTE, *à Marie.*

M'a-t-on entendu?... ah! ces hommes, n'est-ce pas...?

DE LA REYNIE.

Ne nous reconnaissez-vous plus, monsieur le comte?

LE COMTE.

Ce sont des gens du roi. Retirez-vous, bourreaux de femmes, assassins d'enfans!

MARIE.

Mon père...

LE COMTE.

Retirez-vous, mes enfans... fuyez... fuyez...

MARIE.

Dieu !... vous chancelez...

LEFÈVRE.

Il s'évanouit !...

MARIE.

O mon père...

LE MARQUIS, *à part.*

C'est la fin de la crise.

DE LA REYNIE.

Notre présence, lorsqu'il reviendra à lui, pourrait renouveler son délire... nous n'avons, hélas ! plus rien à apprendre.

Le marquis conduit les conseillers dans la pièce à gauche de l'acteur.

LEFÈVRE, *à part.*

Tout ceci est étrange !... si sage ce matin... tout-à-l'heure... et dans cet instant...

LE MARQUIS, *revenant, bas à Lefèvre.*

Eh bien, maître Lefèvre, je crois que j'ai gagné la partie ?

LEFÈVRE.

Peut-être, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Sachons ce qui va être décidé et hâtons le départ de Marie.

Il sort par la gauche.

LEFÈVRE.

Oh ! il y a quelque chose là-dessous... cette persistance du marquis à choisir l'heure... ce délire subit... je saurai à quoi m'en tenir... ce n'est qu'à quelques pas... c'est cela.

Il sort par le fond.

SCENE VI.

LE COMTE, MARIE.

MARIE, *penchée sur le comte.*

Mon père... ses lèvres s'agitent... ses yeux s'entr'ouvrent... il revient à lui.

LE COMTE.

Où suis-je ?... Ma fille !...

MARIE.

Il me reconnaît.

LE COMTE, *cherchant à se rappeler.*

Que s'est-il donc passé ? Il me semble qu'il y avait là tout-à-l'heure des juges qui m'interrogeaient ? Que leur ai-je répondu, dis-moi ? Tu pleures ! Ah ! je me rappelle... ce sommeil pénible dont je sors...

MARIE.

Mon père !

LE COMTE.

Oui, c'est le rêve que, depuis quinze années, je fais tous les jours, à la même heure ! Ce rêve tranquille et muet le plus souvent ; furieux lorsque quelque grande émotion a agité mon ame. Ah ! je me souviens de tout maintenant. Mon Dieu ! mais alors ils vont venir t'arracher à moi ! Marie ! où sont-ils, ces juges ? je veux leur parler !

SCENE VII.

Les Mêmes, KERSAINT.

KERSAINT.

Ne l'essayez pas, monsieur le comte, ils sont occupés à discuter l'arrêt.

LE COMTE.

Il faudra qu'ils m'entendent !

KERSAINT.

On ne vous laisserait point quitter cet appartement.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

KERSAINT, *embarrassé.*

M. de Leyrac a été provisoirement autorisé à veiller à votre sûreté.

LE COMTE.

Ah ! je comprends, on me garde ici, je suis encore prisonnier, et me voilà destiné à l'être toujours ! Ainsi ma fille va rester au pouvoir du marquis de Leyrac ! Marie !... mais alors elle est perdue !

MARIE.

Qu'entends-je ?

KERSAINT.

Comment ?

LE COMTE.

Perdue ! oui ; le roi t'a trouvée belle... Ces avances de Choiseul, ce voyage à Versailles... mais tu n'as donc rien compris ?

MARIE.

Ah !

KERSAINT.

Ciel !

LE COMTE.

Et tu restes abandonnée à ces hommes qui profiteront de ton inexpérience, de la plus légère imprudence ! et moi, je ne serai point là, je ne pourrai ni t'avertir ni te défendre ! Ah ! c'est maintenant que ma tête se perd ! Mon Dieu ! mon Dieu ! aucun moyen de sauver ma fille ! elle n'a plus personne !

Il se laisse tomber sur un fauteuil.

MARIE, *avec désespoir.*

Personne !

KERSAINT.

Marie !

MARIE, *s'élançant vers lui.*

Ah ! Charles, vous me défendrez, vous ?

KERSAINT.

Au prix de tout mon sang! ne savez-vous pas que ma vie entière vous appartient, Marie?

LE COMTE, *relevant la tête.*

Qu'entends-je? (*Les deux jeunes gens tressaillent et s'éloignent l'un de l'autre.*) Ah! je comprends! (*Il va prendre Marie par la main et la conduit à l'écart.*) Marie, regardez-moi! Oh! point de rougeur, point d'effroi! les momens sont comptés; répondez-moi avec sincérité! Ce jeune homme, vous l'aimez? (*Marie se jette dans ses bras.*) C'est bien! c'est bien! (*Il s'approche de Kersaint.*) Monsieur, vous êtes gentilhomme, et votre famille m'est connue; promettez-vous de rendre cette enfant heureuse si je vous la confie!

KERSAINT.

Ah! monsieur le comte...

LE COMTE.

Songez, monsieur, qu'il ne suffit point ici d'un amour vulgaire! Maintenant c'est une orpheline que cette jeune fille; il faut que vous soyez pour elle toute une famille! Si vous ne vous sentez pas assez fort pour souffrir sans vous plaindre, pour combattre sans céder, n'acceptez point la garde de ce trésor!

KERSAINT.

Monsieur le comte, ma joie est si grande, si inattendue, que je puis à peine vous répondre! Je ne vous dirai qu'un mot: Je me sens capable de mériter le bonheur que vous m'offrez!

LE COMTE.

Votre main alors. (*A Marie.*) La tienne. (*Il les attire à lui.*) Mes enfans!...

MARIE, *voulant tomber à genoux.*

Ah! bénissez-nous!

LE COMTE, *vivement.*

Dans mes bras! dans mes bras! les baisers d'un père ne sont-ils pas sa plus douce bénédiction? Marie? maintenant tu auras un défenseur!

KERSAINT.

Elle en aura deux, monsieur le comte; car vous ne serez point séparé de nous! Si cette interdiction est prononcée, nous la ferons révoquer.

LE COMTE.

Vous n'y réussiriez point; non, ma raison peut à chaque instant me trahir et faire triompher mes ennemis. Ne comptez plus sur moi, ne pensez plus à moi. Que ma fille soit heureuse, c'est votre unique devoir désormais.

MARIE.

Et puis-je l'être sans vous, mon père?

KERSAINT.

Vous seul d'ailleurs, monsieur le comte, pouvez m'assurer le droit de défendre votre fille. M. de Leyrac ne me le reconnaîtrait point.

LE COMTE.

Oh! je le sais, il s'opposerait à votre union; il ne redouterait pas moins le fiancé que le père. La lutte recommencerait entre vous et lui, et il l'emporterait encore sans doute! Mais je renverserai ce dernier obstacle! J'y ai pensé.

KERSAINT.

Je ne puis comprendre par quel moyen...

LE COMTE.

Vous le saurez. Mais avant, avertissez M. le marquis de Leyrac que je désire le voir et l'entretenir un instant, un seul instant; vous pourrez lui dire que je suis calme maintenant.

KERSAINT.

Oui, monsieur le comte.

Il sort.

LE COMTE, *à part.*

Il faut qu'il en soit ainsi, Dieu me secondera.

Il va fermer la porte du fond et celle de droite.

MARIE, *le regardant avec surprise, à part.*

Que fait-il? (*Haut.*) Vous êtes rêveur, mon père?

LE COMTE.

Non, mon enfant, je suis tranquille, heureux maintenant, je t'ai assuré un appui... Tu aimes bien Charles, n'est-ce pas? reste toujours ainsi, ma fille, n'aie point d'autre pensée que la sienne, d'autre amour que le sien... pour toi, le bonheur est là désormais, là seulement.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à la cantonnade.*

Il veut me parler, dites-vous? Qu'a-t-il à me dire? Si cet entretien pouvait du moins forcer Marie à le quitter un instant... le chevalier m'a fait dire... essayons.

MARIE.

Monsieur de Leyrac!

LE COMTE, *à Marie.*

Marie, laisse-nous un instant.

LE MARQUIS, *à part.*

A merveille!

MARIE.

Vous quitter!

LE COMTE.

Pourquoi cet effroi, enfant? nous nous reverrons...

MARIE.

Mon père!

LE COMTE.

Obéis... il faut que je parle à M. de Leyrac. (*Il la serre dans ses bras avec passion.*) Va, ma fille! (*Redevenant maître de lui-même.*) Va, va.

LE MARQUIS, *à part.*

Son délire est entièrement dissipé.

Il la suit jusqu'à la porte et la regarde long-temps.

LE COMTE.

Maintenant, M. de Leyrac veut-il m'accorder l'entretien que je lui ai fait demander?

M. de Leyrac est un peu avancé sur la scène; le comte, qui a reconduit sa fille, est à la porte de gauche.

LE MARQUIS.

Je ne devine point ce que monsieur le comte peut avoir à me dire?

LE COMTE.

J'ai à vous parler de Marie, monsieur... il s'agit de son avenir, et vous êtes son tuteur... j'espère donc que vous m'écouterez.

LE MARQUIS.

Parlez, monsieur le comte.

LE COMTE.

Ce qui vient d'arriver tout-à-l'heure m'a fait comprendre que je n'étais plus pour ma fille un appui suffisant. Vous avez sur moi trop d'avantages; j'ai donc voulu lui choisir un protecteur plus sûr, et je l'ai trouvé : M. de Kersaint épousera Marie.

LE MARQUIS.

Comment? mais cela ne peut être.

LE COMTE.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce mariage n'est point digne de Mlle de Beaurepaire : comme tuteur, je ne le souffrirai pas.

LE COMTE, *vivement.*

Je le savais. Ainsi vous êtes le seul obstacle au bonheur de ma fille.

LE MARQUIS, *voulant sortir.*

Si c'est là ce que voulait me dire monsieur le comte, j'en sais assez maintenant.

LE COMTE, *barrant la porte.*

Maintenant, marquis de Leyrac, vous êtes en ma puissance.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE, *les bras croisés devant la porte.*

Ah! vous n'avez pas craint de me pousser à bout; vous avez oublié que là où il n'y avait plus d'espoir, il n'y avait plus de patience... vous m'avez forcé à choisir entre le salut de ma fille ou votre mort... (*Il tire son épée.*) Le choix est fait.

LE MARQUIS, *reculant.*

Voulez-vous donc user de violence?

LE COMTE.

Je le pourrais, je suis fou. Je vous frapperais sans craindre la honte ni le châtiment, car en me préparant une place aux cabanons vous m'avez assuré vous-même l'impunité. Mais vous avez une épée, défendez-vous.

LE MARQUIS.

Comte, la colère vous égare... écoutez-moi... vous d'un caractère si calme...

LE COMTE.

Je suis fou!

LE MARQUIS.

Songez aux suites d'un pareil combat.

LE COMTE.

Je suis fou, vous dis-je, défendez-vous!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

Il veut sortir.

LE COMTE.

Oh! ne cherchez point à fuir, n'appelez pas... ce serait en vain. Je suis ici chez moi et je connais les issues... les secours sont loin, marquis de Leyrac. (*S'approchant de lui.*) Ah! tu es lâche aussi! (*Mouvement du marquis.*) Tu as peur de ne pas me tuer! Mais tu ne sais donc pas que j'ai été toute ma vie un homme de paix et d'études, que je sais à peine tenir cette épée?... mais tu ne vois donc pas que mes cheveux sont blancs, que ma main tremble? Veux-tu d'autres avantages sur moi? parle, règle toi-même à quelles conditions tu veux avoir du courage! mais parle donc, marquis de Leyrac, car je me lasse d'attendre!... parle, ou je te forcerai de te défendre.

LE MARQUIS.

Je ne me battrai point.

LE COMTE, *s'approchant avec colère.*

Oh! tu te battras, car il le faut! je finirai bien peut-être par trouver une insulte que tu puisses sentir! De mon temps, pour obtenir satisfaction d'un gentilhomme, il suffisait d'un mot, d'un regard. Pour donner du cœur aux valets de cour, faut-il donc en venir aux derniers affronts?

LE MARQUIS.

Revenez à vous, monsieur de Beaurepaire; qu'espérez-vous d'un pareil combat? Ma mort même ne livrera point votre fille à son nouveau protecteur : elle n'est plus en mon pouvoir.

LE COMTE.

Que dis-tu?

LE MARQUIS.

Quand je suis entré ici, le chevalier de Severin l'attendait, il venait la réclamer par ordre du roi.

LE COMTE, *laissant tomber son épée.*

Marie... enlevée!

MARIE, *du dehors.*

Mon père! mon père!

LE COMTE.

Ah!

Il court à la porte du fond, l'ouvre, et Marie se jette dans ses bras.

SCENE IX.

LES MÊMES, MARIE, *puis* KERSAINT.

MARIE.

Mon père !

KERSAINT, *entrant.*

Ne craignez rien, monsieur le comte... M. de Severin vient de se décider à repartir sans M[lle] de Beaurepaire, et M. Lefèvre qui arrivait justement...

SCENE X.

LES MÊMES, LEFÈVRE, *entrant par la gauche.*

LEFÈVRE.

Grande nouvelle, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Au diable !

LEFÈVRE.

Grande nouvelle ! ah !

LE COMTE.

Qu'est-ce donc ?

LEFÈVRE, *s'asseyant.*

Permettez, je n'en puis plus, je suis revenu en courant de la Bastille.

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

LEFÈVRE.

Oui, de la Bastille ! Monsieur le marquis y avait fait ce matin une visite qui lui avait été si agréable que j'ai voulu me procurer le même plaisir. Oh ! je comprends maintenant pourquoi vous teniez tant à l'heure de l'enquête. J'ai vu les médecins cette fois, et comme vous aimez les consultations, j'ai voulu de mon côté en avoir une.

LE MARQUIS.

Une consultation !

LEFÈVRE.

Oui, signée par les trois docteurs, et constatant un fait, qui vous fera autant de plaisir qu'à moi ; c'est que M. de Beaurepaire n'est point fou. (*Tous font un mouvement.*) Non, monsieur le marquis, tous trois attestent que la mélancolie qui s'empare de monsieur le comte tous les jours, à la même heure, ne se change en un égarement court et sans danger que lorsqu'il a éprouvé quelque émotion (et il n'en aura point souvent d'aussi vives que celle d'aujourd'hui); qu'elle lui laisse, du reste, toute sa raison pour les affaires de la vie, et que ce n'est enfin que l'accès passager d'une fièvre que le bonheur guérira.

MARIE.

Ah ! mon père !

KERSAINT.

Et vous avez montré cette consultation aux juges ?

LEFÈVRE.

Pardieu ! et avec des commèntaires *ad hoc ;* mais ce n'est pas tout ; monsieur le comte avait oublié à la Bastille un manuscrit que je me suis empressé de mettre sous les yeux de messieurs les conseillers, comme pièce de conviction ; c'était précisément la suite de son bel ouvrage inachevé, sur la Réforme des Parlemens.

LE COMTE.

En effet ; eh bien ?

LEFÈVRE.

Eh bien, messieurs les conseillers ont eu l'air de penser qu'il y avait bien peu de sages capables d'écrire comme monsieur le comte dans sa folie.

MARIE.

Et qu'ont-ils décidé ?

LEFÈVRE.

Je l'ignore ; ils délibèrent, mais j'ai bon espoir maintenant, et c'est pour vous le faire partager qu je suis venu tout de suite ; du reste, les voici.

MARIE, *prenant les mains de son père.*

Ah !

SCENE XI.

LES MÊMES, DE RANCÉ, DE ROSMADEC, DE LA REYNIE.

DE LA REYNIE, *au comte.*

Monsieur le comte, la déclaration des habiles médecins qu'un de vos amis s'est procurée...

LEFÈVRE, *au marquis.*

Cet ami, c'est moi, moi.

DE LA REYNIE.

Est venue expliquer ce que nous avions vu ; nous comprenons maintenant que ces courts égaremens, tristes fruits de vos malheurs, doivent cesser avec eux, et que des mesures pénibles ne feraient que les prolonger. Persuadés d'ailleurs qu'ils ne peuvent nuire à vos intérêts ni à ceux de votre fille, nous ne croyons point qu'il y ait lieu de vous contester vos droits de père. Tel est le sens de notre arrêt.

MARIE, *se jetant dans les bras du comte.*

Ah !

DE LA REYNIE.

Si quelque doute avait pu rester dans notre esprit, il serait tombé d'ailleurs en admirant à quelles profondes méditations vous aviez employé votre longue captivité. (*Il lui remet un manuscrit.*) Nous osons espérer que le calme et le bonheur vous permettront enfin d'achever un travail aussi glorieux pour vous qu'utile pour la France.

LE COMTE.

Je demanderai à Dieu de vivre assez pour cela.

LEFÈVRE, *au marquis.*

Décidément, monsieur le marquis, je pense que j'ai gagné la partie.

LE MARQUIS.

Je crois devoir appeler d'une pareille sentence, messieurs, et M. de Choiseul que je vais voir....

LEFÈVRE.

En Hollande? je vous donnerai son adresse.

LE MARQUIS.

Comment, en Hollande?

LEFÈVRE.

Oui, il vient de recevoir l'ordre d'y faire un voyage d'agrément.

Le marquis reste accablé.

LE COMTE.

Que signifie tout ceci?

LEFÈVRE.

Mon Dieu, monsieur le comte, cela signifie tout simplement que la chance a tourné, et que les personnes que l'on voulait déplacer et remplacer restent en crédit.

MARIE.

Ah! mon père, vous n'avez donc plus rien à craindre, et on vous l'a dit, le bonheur vous guérira.

LE COMTE.

J'accepte cette espérance; mais, quoi qu'il arrive, désormais je suis tranquille. (*Prenant la main de Kersaint.*) Ma fille ne sera plus sans protecteur.

La toile tombe.

FIN

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE IX.

LA PAUVRE FILLE,

MÉLODRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Anicet Bourgeois,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN
LE 15 MARS 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
DELANNOYE (premier rôle). .	M. RAUCOURT	MARIE (forte jeune première). .	Mlle THÉODORINE
FRANCIS BAUDOUIN (fort troisième rôle)	M. JEMMA.	Mme GARIN (mère noble). . . .	Mlle GEORGES C.
SAMUEL (premier comique). . .	M. TOURNAN.	VICTORINE (comique).	Mme ASTRUC.
MARCELLIN (deuxième père noble).	M. MARIUS.	MICHELETTE (deuxième ingénue).	Mlle MÉLANIE.
SIMON (deuxième comique). . . .	M. CHARLES C.	*Personnages muets.*	
LAPIERRE, } utilités.	M. VISSOT.	UN MAGISTRAT.	
GEORGES, } utilités.	M. ALBERT.	QUATRE EXEMPTS.	
UN GUICHETIER, } utilités.	M. HÉRET.	QUATRE CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE.	
UN OFFICIER DE MARÉCHAUSSÉE.	M. EUGÈNE.	UN DOMESTIQUE.	
UN EXEMPT DE POLICE. . . .	M. HIPPOLYTE.	UN SECRÉTAIRE.	
		PAYSANS et GUICHETIERS.	

L'action se passe au commencement de 1789.

S'adresser, pour la musique du mélodrame, à M. CLÉMENT, compositeur et chef d'orchestre au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Les positions des acteurs sont indiquées avec soin, et MM. les Directeurs de province pourront facilement les reproduire. L'acteur inscrit le premier tient toujours, en scène, la gauche du spectateur ; les changemens de place qui ont lieu dans le cours des scènes sont indiqués par des renvois au bas des pages.

PETITE PRÉFACE.

—

Mélodrame !!! ce mot imprimé sur l'affiche du théâtre de la Porte Saint-Martin a paru presque étrange. En effet, le mélodrame était oublié ; toutes les scènes qu'il a jadis enrichies le repoussent aujourd'hui.

Les théâtres de la Gaîté, de l'Ambigu, des Folies-Dramatiques, Saint-Antoine, voire même le théâtre de M. Dorsay ne jouent plus que du *drame;* le drame est partout. Au moment de suivre encore une fois le torrent et de parer ma *Pauvre Fille* de cette dénomination universelle de drame, un remords m'a pris. Le mélodrame m'avait autrefois compté parmi ses plus chauds partisans; je me suis souvenu que mon digne collaborateur, mon premier maître en l'art dramatique, Victor Ducange, intitulait modestement mélodrames : *Calas, Thérèse, le Joueur, Il y a seize ans, Sept heures, le Couvent de Tonnington*, etc.; j'ai regardé autour de moi, j'ai vu que personne n'avait daigné prendre la place que Ducange a trop tôt laissée vide. J'ai pensé que le mélodrame ne devait pas mourir avec un homme; j'aiessayé de le faire revivre. Si quelque confrère imite mon exemple, puisse-t-il avoir aussi pour interprètes Théodorine, Raucourt et Jemma, et pour aide l'indulgence du public!

ANICET BOURGEOIS.

ACTE PREMIER.

Un salon. Au fond, un autre salon éclairé par des candélabres.

SCENE PREMIERE.

LAPIERRE, GEORGES.

Au lever du rideau, Georges allume les candélabres qui sont au-dessus de la cheminée.

LAPIERRE, *qui le regarde faire et qui est assis.*

Eh bien! Georges, avances-tu?

GEORGES.

Oui; mais cela irait plus vite si monsieur Lapierre voulait m'aider un peu. Pour quelle raison me laisses-tu tout faire?

LAPIERRE.

La raison? C'est que tu arrives et que je pars.

GEORGES.

Comment, tu quittes le service de M. le baron?

LAPIERRE.

Je ne suis pas assez amoureux de ma profession pour l'exercer gratis.

GEORGES

Hein? M. le baron ne paie pas ses gens?

LAPIERRE, *se levant.*

M. le baron m'a tout l'air d'être un chevalier d'industrie. Tu vas en juger : d'abord cet hôtel n'est pas à lui : le concierge me l'a dit; de plus M. le baron en agit avec le propriétaire comme avec sa livrée, et le propriétaire a, ce matin-même, donné congé à M. le baron.

GEORGES.

Tu m'as dit qu'on jouait beaucoup ici; il doit y avoir de bons profits : rien de plus généreux qu'un joueur quand il a gagné.

LAPIERRE.

Oui; mais on ne gagne jamais dans cette maison, et cela finira mal. Avant-hier un jeune homme qui avait perdu, à ce qu'il paraît, une somme considérable, s'est fâché; oui, il a fait un éclat et a menacé M. le baron.

GEORGES.

D'un duel?

LAPIERRE.

Non; du lieutenant de police.

GEORGES.

Diable!

LAPIERRE.

Certain qu'il n'y a rien de bon à attendre au service de M. le baron, je déloge ce soir.

GEORGES.

J'ai bien envie d'en faire autant. Chut!

SCENE II.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, *à la cantonnade.*

Vous m'avez entendu : je veux que rien ne manque; le bal brillant, le souper splendide. (*A Lapierre.*) Que faites-vous là? votre place n'est-elle plus à l'antichambre?

LAPIERRE, *bas à Georges.*

Quelle assurance!

FRANCIS.

Eh bien!

LAPIERRE.

Pardon, monsieur le baron; mais, si vous le permettez, je passerai seulement par votre antichambre.

FRANCIS.

Que voulez-vous dire?

LAPIERRE.

J'annonce à monsieur le baron que je quitte ce soir même son service. (*Avec insolence.*) Je crois qu'il est inutile de rappeler à monsieur le baron qu'il m'est dû deux mois de gages, et...

FRANCIS, *lui jetant une bourse.*

Sortez.

LAPIERRE, *surpris.*

Cette bourse...

FRANCIS.

Est à vous.

LAPIERRE, *la ramassant et l'ouvrant.*

Mais elle contient trois fois plus que ne me doit monsieur le baron.

* Francis, Lapierre, Georges.

FRANCIS.

Allons, paix, drôle. Je n'ai pas l'habitude de compter avec mes gens.

GEORGES, *bas à Lapierre.*

Et tu quittes une condition comme celle-ci?

LAPIERRE.

J'ai peur de m'être trompé.

FRANCIS, *à Lapierre.*

Eh bien!... (*A Georges.*) Approche. Comment te nommes-tu?

GEORGES, *humblement.*

Georges.

FRANCIS.

J'attends ma fille qu'on est allé chercher à son couvent; tu l'amèneras ici aussitôt qu'elle arrivera; tu feras conduire dans le petit appartement du second les faiseuses de modes que j'attends. Va.

Ils sortent.

SCENE III.

FRANCIS, *seul.*

La misère se devinait sous l'habit brodé. Sans ce jeune fou qui est venu jeter l'autre soir dix mille livres à mon Pharaon, le masque tombait. Ces dix mille livres, prodiguées adroitement, rétabliront mon crédit. Je puis enfin donner la fête dont j'avais besoin pour présenter Marie, Marie, tout mon espoir à présent. Elle promettait d'être bien belle.

SCENE IV.

FRANCIS, GEORGES, MARIE.

GEORGES, *annonçant.*

Mlle Marie.

MARIE, *courant à son père qui lui tend les bras.*

Mon père!

FRANCIS, *après l'avoir embrassée, la regarde avec attention; à part.*

Grâce au ciel, elle a tenu parole.

Sur un signe de Francis, Georges approche des siéges et se retire.

MARIE.

Je disais bien que mon père ne pouvait pas m'avoir oubliée.

FRANCIS.

Oubliée! vous, mon unique enfant.

MARIE.

Mes compagnes me répétaient chaque jour: Comment, depuis douze années, pas une visite, pas une lettre de ta famille; mais on t'a abandonnée ici. Puis quelques-unes ajoutaient que la supérieure ne touchait pas le prix de ma pension, qu'on me gardait par charité. Oh! j'ai pleuré bien souvent.

FRANCIS.

Des chagrins de famille, des revers de fortune m'ont forcé de quitter la France; tant que j'ai été malheureux je n'ai pas voulu vous associer à mon sort; aujourd'hui que ma situation a changé, que des jours meilleurs sont venus, je vous ai appelée.

MARIE.

Vous m'avez faite bien heureuse. Quand je retournerai au couvent, vous m'accompagnerez, n'est-ce pas, mon père? Je veux que toutes ces dames vous voient.

FRANCIS.

Vous n'irez plus au couvent. (*Mouvement de surprise de Marie.*) Écoutez-moi, mon enfant. (*Ils s'asseyent.*) Je devine à peu près ce qu'était votre existence au monastère.

MARIE.

Prière et travail.

FRANCIS.

Une vie tout autre va commencer pour vous; et celle-là peut aussi se résumer en deux mots: plaisirs et joies. Vous avez dix-huit ans, Marie; à cet âge on se doit au monde. Je vous présenterai ce soir à mes amis.

MARIE.

Ce soir!

FRANCIS.

Vous avez dû voir en traversant les salons que tout y était préparé pour une fête; et cette fête, c'est pour vous que je la donne.

MARIE.

Pour moi.

GEORGES, *au fond.*

Monsieur, les faiseuses de modes attendent mademoiselle.

FRANCIS.

C'est bien. Le joaillier Samuel n'est pas encore venu?

GEORGES.

Non, monsieur.

FRANCIS.

Dites à la femme de chambre de venir chercher mademoiselle. (*Georges se retire; à Marie.*) Vous allez vous occuper de votre toilette.

MARIE.

Un bal, une fête, à peine arrivée! J'avais tant de choses à vous dire, mon père; puis paraître seule au milieu de tout ce monde, si j'avais encore ma mère.

FRANCIS.

Allons, Marie; ma fille, voulez-vous donc assombrir par de tristes pensées ce gracieux visage dont je suis fier vraiment?

MARIE.

Vous me trouvez jolie, mon père?

FRANCIS.

Vous serez ce soir merveilleusement belle! Mais pour cela il faut quitter, avec ce sévère costume, ces habitudes, ces manières excellentes d'ailleurs, mais qui rappellent un peu trop l'austérité du cloître, et qui ne conviennent point à votre nouvelle position. A la place de cette lourde mante, je veux voir briller les perles, les pierreries qui tout en

* Francis, Marie.

ornant votre visage, au moins ne le cacheront pas. Je veux qu'une toilette de bal, riche, légère, remplace cette simple robe de bure; enfin, Marie, je veux que vous deveniez séduisante. Ah! je vous ai prévenue qu'il s'agissait de commencer une vie nouvelle. Ce n'est plus le couvent avec son recueillement, sa monotonie, sa solitude; c'est le monde, avec ses attraits, ses plaisirs, mais aussi avec ses exigences, ses tyrannies; il faut s'y soumettre, Marie. Écoutez encore, j'ai des ennemis, mon enfant.

MARIE.

Vous?

FRANCIS.

Oui; n'étant pas assez puissant pour les braver en face, j'ai dû les ménager, et j'ai compté sur vous pour m'aider à me créer des protecteurs. Soyez donc, avec les personnes que vous verrez ce soir dans mes salons, gracieuse et enjouée. Les femmes, Marie, ont une grande puissance dans la société, un mot, un sourire les font souvent triompher là où l'homme le plus habile vient échouer honteusement. Tout ce que vous entendez vous étonne, vous effraie peut-être?

MARIE.

Je l'avoue.

FRANCIS, *la prenant dans ses bras.*

Enfant, (*ici la femme de chambre paraît*) ne crains rien; cours te faire bien belle, je le veux.

Marie, après avoir embrassé son père, sort avec la femme de chambre.

SCENE V.

FRANCIS, GEORGES, *puis* SAMUEL.

FRANCIS, *la regardant sortir.*

Hasard! je te remercie, tu m'as donné précisément la fille qu'il me fallait.

GEORGES.

M. Samuel.

FRANCIS.

Enfin... (*Samuel entre*, Georges va sortir.*) Le grand salon est-il éclairé?

GEORGES.

Oui, monsieur.

FRANCIS.

Vous ferez passer les personnes invitées par la galerie, cette salle ne servira que de dégagement.

GEORGES.

Cela suffit, monsieur.

Il sort.

FRANCIS, *à Samuel**.*

J'ai cru qu'il faudrait vous envoyer chercher; vous auriez été plus exact, honnête Samuel, si, au lieu d'un écrin à prêter, il s'était agi d'un écrin à recéler ou à acheter à vil prix. M'apportez-vous la parure que je vous ai demandée?

SAMUEL.

A tout hasard je l'ai prise sur moi; mais quel usage en voulez-vous faire? Je vous vois occupé d'un bal, d'une fête... Vous ne savez donc pas ce qui se passe?

FRANCIS.

Montrez-moi la parure.

Samuel lui passe l'écrin.

SAMUEL.

René est venu tantôt chez moi.

FRANCIS.

René?

SAMUEL.

Pour n'avoir plus rien à craindre de la police, vous le savez, René s'était donné à elle corps et âme; hier encore, il était commis chez le lieutenant de police.

FRANCIS, *regardant les bijoux.*

Est-ce qu'il abjure sa nouvelle religion?

SAMUEL.

A peu près; pour compléter honorablement sa fortune, il se fait intendant.

FRANCIS.

C'est une heureuse idée; mais que m'importe tout cela?

SAMUEL.

Attendez; René s'est toujours intéressé à son ancien camarade, Francis Baudouin: il n'a pas oublié que vous fîtes ensemble vos coups les plus hardis; enfin René a appris que le fils de M. le lieutenant avait passé par vos mains, et qu'il en était sorti parfaitement dépouillé.

FRANCIS.

Comment, ce jeune homme est le fils du lieutenant de police? C'est délicieux!

SAMUEL.

Je ne dis pas le contraire; mais le jeune homme furieux a porté plainte à son père, et ceci pourrait bien faire déborder le vase déjà trop plein.

FRANCIS.

Demain j'irai voir ce jeune fou, et tout s'arrangera, mais aujourd'hui laissez-moi m'occuper de ma fille.

SAMUEL.

Votre fille? Ah! la petite Marie.

FRANCIS.

Sans doute; c'est pour elle que je vous ai demandé cette parure.

SAMUEL.

Écoutez, Francis, les relations qui ont existé jadis entre nous ne me permettaient pas de vous refuser ce petit service.

FRANCIS.

Parbleu, je le crois bien.

SAMUEL.

Mais je vous préviens que je ne puis vous prêter ces bijoux que pour cette nuit; René m'a obligeamment averti qu'on me voyait d'un assez mauvais œil; demain je quitte Paris et vais continuer mon commerce de bijouterie à Troyes, mon pays natal.

FRANCIS.

Vous êtes prudent, maître Samuel: c'est pour

* Samuel, Georges Francis.

** Samuel, Francis.

cette nuit surtout que cette parure m'était nécessaire. (*Appelant**.) Georges, portez cet écrin à mademoiselle.

SAMUEL, *avec inquiétude.*

Un moment. (*Bas à Francis.*) Êtes-vous bien sûr de ce valet?

FRANCIS.

Comme de vous. Allez, Georges.

Il fait signe à Georges de sortir; celui-ci s'éloigne.

SAMUEL, *voulant le suivre.*

C'est possible; mais j'aurais préféré porter moi-même...

FRANCIS, *le retenant.*

Samuel, pas de ces mauvaises pensées-là; demain, après le bal, je vous rendrai ces diamans.

SAMUEL.

Soit; si vous le voulez, je resterai cette nuit ici, je serais bien aise de voir l'effet de ma parure aux lumières?

FRANCIS.

Vous avez toujours été le plus soupçonneux des fripons, monsieur le joaillier.

SAMUEL.

Et toujours bien m'en a pris, monsieur le baron.

GEORGES, *entrant***.

Le grand salon se remplit de monde.

FRANCIS.

Fort bien.

GEORGES.

Mademoiselle est prête.

FRANCIS.

Je vais la chercher et la présenter à mes amis. Suivez-moi, Samuel, après quinze ans vous devez être curieux de revoir ma fille.

SAMUEL.

Certes. (*À part.*) Je ne la perdrai pas de vue de toute la nuit.

Ils sortent.

SCENE VI.

GEORGES, *puis* DELANNOYE.

GEORGES.

Décidément, Lapierre a fait une sottise; c'est une excellente maison que celle-ci.

DELANNOYE***.

Ah! on respire ici du moins.

GEORGES.

Monsieur ne reste pas au salon?

DELANNOYE.

Je viens dans cette maison pour y chercher une personne qui n'est point encore arrivée, et j'attendrai dans cette pièce, si cela est possible.

GEORGES.

Oh! très-possible, monsieur.

DELANNOYE.

Dis-moi, mon garçon, es-tu depuis long-temps au service de...

* Samuel, Georges, Francis.
** Samuel, Francis, Georges.
*** Delannoye, Georges.

GEORGES.

De M. le baron.

DELANNOYE, *avec un sourire.*

Oui, de M. le baron.

GEORGES.

Depuis hier.

DELANNOYE.

Allons, il faut que je m'assure par moi-même...

GEORGES.

Pardon, monsieur, je suis nécessaire là-bas, on va dresser les tables pour le pharaon.

Il sort.

SCENE VII.

DELANNOYE.

Le pharaon! C'est bien au pharaon de M. le baron de Romray que devait se rendre Émile Garin, l'unique enfant de ma pauvre sœur, qui me l'a confié. A la veille de prendre du service, Émile a voulu connaître Paris; nous y sommes depuis un mois à peine, et déjà il essaie de tromper ma surveillance; il passe les nuits hors de mon hôtel. Ce matin j'ai surpris dans sa chambre cette lettre d'invitation pour la soirée de M. de Romray; informations prises, cette maison n'est qu'un infâme tripot; j'ai résolu d'y venir surprendre Émile, et de l'en arracher avant qu'il puisse s'y compromettre. Je vois d'ici ce qui se passe dans le salon, et je reconnaîtrai bien vite Émile quand il se présentera. Quelle est donc cette nouvelle arrivée autour de laquelle tous ces jeunes débauchés s'empressent? Elle semble embarrassée, effrayée même de son triomphe. Seule parmi toutes ces femmes, celle-là peut-être conserve encore un reste de honte, un souvenir de sa vertu passée. Elle est si jeune encore; mais elle lutte en vain, le premier pas vers l'abîme est fait, elle y tombera.

Bruit dans le salon voisin; Marie en toilette de bal, mais pâle, troublée, semble s'échapper du salon.

SCENE VIII.

DELANNOYE, MARIE.

MARIE.

Laissez-moi, laissez-moi. (*Des éclats de rire lui répondent dans le salon dont elle a fermé la porte.*) Ils vont me poursuivre jusqu'ici. (*Apercevant Delannoye.*) Un vieillard! (*Courant à lui.*) Monsieur, je viens de me trouver tout-à-l'heure seule, perdue au milieu d'hommes qui ont forcé mes yeux de se baisser, au milieu de femmes qui ont forcé mon front à rougir; j'étais, je vous le répète, seule, perdue au milieu de tout ce monde; je n'avais ni le regard d'une mère pour me protéger, ni le bras d'un père pour me défendre. Monsieur, vous avez des enfans, une fille peut-être? Au nom de vos enfans, de votre fille, défendez-moi, monsieur, défendez-moi!

DELANNOYE, *à part, avec défiance.*

De la part d'une femme qui volontairement s'est rendue dans cette maison un pareil effroi doit me surprendre. (*L'examinant.*) Et pourtant cet effroi n'est point joué... non, vous êtes pâle et tremblante... Veniez-vous donc dans cette maison pour la première fois?

MARIE.

Oui, monsieur.

DELANNOYE.

Vous la connaissiez cependant?

MARIE, *avec surprise.*

Mais, monsieur, cette maison...

DELANNOYE.

Vous saviez qu'une femme jeune et belle s'y devait perdre en y mettant le pied.

MARIE.

Que dites-vous?

DELANNOYE.

Vous saviez que cette maison, depuis long-temps signalée aux autorités, est un gouffre où s'engloutissent ensemble et la fortune et l'honneur de ceux qui en franchissent le seuil... vous saviez cela, mademoiselle, et vous y êtes venue.

MARIE.

Je doute si je veille... je crois être folle en vous écoutant. Vous me trompez, monsieur, ou l'on vous a trompé vous-même : cette maison est celle de mon père.

DELANNOYE.

De votre père?... et c'est lui qui vous a introduite dans ce salon d'où la pudeur vous a fait sortir? Et votre mère ne vous a pas défendue? votre mère ne vous a pas arrachée de ses mains?

MARIE.

Ma mère est morte, monsieur, je ne l'ai jamais connue; mais le ciel qui veillait sur la pauvre orpheline lui avait donné une seconde mère dans la supérieure du couvent des Ursulines. Ah! pourquoi m'en a-t-on séparée?

DELANNOYE.

Vous étiez au couvent des Ursulines de Provins?

MARIE.

Oui, monsieur; c'est là que je fus élevée, je n'en suis sortie qu'aujourd'hui.

DELANNOYE.

Aujourd'hui?

MARIE.

A peine arrivée, mon père a exigé...

DELANNOYE.

Que vous parussiez à cette scandaleuse fête, et que vous y vinssiez parée comme ces femmes effrontées qui attendent là les miettes honteuses qui tombent pour elles des tables de jeu... et Dieu a permis qu'un pareil homme fût père! et Dieu lui a laissé son enfant.

MARIE.

Monsieur, mon père m'aim , et il ne savait pas, sans doute...

DELANNOYE.

Vous allait-il voir souvent, votre père? (*Silence de Marie. Continuant à part.*) C'est cela, il ne s'est souvenu qu'il avait une fille qu'en se souvenant qu'elle était belle... l'infâme! (*Haut.*) Pauvre enfant! je conçois maintenant votre gêne, votre effroi au milieu de ces hommes dépravés, de ces femmes plus dépravées encore, qui riaient de votre embarras et de votre terreur. Rassurez-vous, je vous rendrai, moi, aux soins de cette seconde mère qui forma votre ame à la vertu, je vous rendrai à elle avant qu'on ait détruit son ouvrage.

MARIE.

Monsieur, je ne puis croire que mon père soit indifférent pour sa fille à ce point qu'il l'ait ainsi volontairement compromise... mais je crois que je ne suis pas faite pour le monde. Obtenez, monsieur, obtenez de mon père qu'on me reconduise au couvent et vous aurez assuré le repos et le bonheur de la pauvre Marie.

DELANNOYE.

Vous retournerez au monastère dès demain, dès ce soir peut-être. Si votre père refusait le consentement que vous allez lui demander, je vous donnerai le moyen de vous soustraire à sa dangereuse autorité.

MARIE.

Désobéir à mon père!

DELANNOYE.

Peut-être en faudra-t-il avoir le courage. Je vais solliciter des magistrats l'autorisation de vous ramener provisoirement à votre couvent. (*A part.*) Pour l'obtenir, je n'aurai qu'à nommer son père. (*Haut.*) En attendant mon retour, entrez dans votre chambre, quittez cette parure qui ne convient pas à une honnête fille, refusez surtout de reparaître dans ce salon; s'il le faut, enfermez-vous. Cette nuit même j'aurai remis à votre père l'ordre de vous laisser reconduire au couvent

MARIE.

Oh! monsieur!

DELANNOYE.

Sans adieu, mon enfant. (*Entr'ouvrant la porte du salon et regardant quelques secondes.*) Je n'aperçois pas Émile Garin. Allons, vous me reverrez avant une heure.

Il sort.

SCENE IX.

MARIE, *puis* FRANCIS.

MARIE.

Désobéir à mon père! le quitter! l'oserai-je jamais! pourtant il ne m'aime pas, mon père, non il ne m'aime pas. (*Se regardant dans une glace.*) Ah! je me fais honte avec cette parure... si j'avais eu ma mère, elle ne m'aurait pas laissée paraître ainsi aux regards de ces hommes ; elle eût éloigné de moi ces femmes aux bras desquelles mon père a voulu me jeter... si j'avais encore ma mère, je lui dirais : Vous aussi, vous avez des droits sur votre enfant, sauvez-la, ma mère, sauvez-la.

Elle arrache les diamans et les fleurs.

FRANCIS, *entrant et tenant un papier à la main.*

Demain, chassé honteusement de cet hôtel, si je ne trouve pas ce soir, ce soir même tout l'argent qu'on me demande.

MARIE, *à part.*

Mon père! il me fait peur à présent!

FRANCIS.

Oui, oui, demain, pour satisfaire mes créanciers, pour échapper au lieutenant de police, il me faudra de l'or beaucoup d'or... ah! si mon projet pouvait réussir! Que vois-je? vous ici, Marie! Que signifie ce désordre? m'expliquerez-vous par quel bizarre caprice vous avez quitté les salons pour venir vous cacher ici?

MARIE.

Pardon, mon père, il m'en coûtera de vous désobéir, de manquer ainsi au respect que je vous dois; mais je ne rentrerai plus dans ce salon.

FRANCIS.

Y pensez-vous, Marie?

MARIE.

Car dans ce salon je retrouverais encore cet homme dont le regard m'épouvantait. Il me poursuivrait encore de son insupportable empressement. Je ne connais pas le monde, mon père, mais s'il est tel partout que je viens de le voir, je le hais et je veux le fuir. Il se peut que ces hommes et ces femmes qui m'effraient aient voulu seulement rire de mon inexpérience, il se peut que tout ce qu'on m'a dit d'eux et de cette maison soit un mensonge, une calomnie, mais, encore une fois, je ne saurais vivre plus longtemps au milieu de ce monde et dans cette maison. Je vous demande, je vous supplie de me renvoyer au couvent.

FRANCIS.

Au couvent! eh quoi! Marie, tu m'abandonnes! tu veux me quitter, et dans ce moment! oh! si tu pouvais me comprendre!... mais sache donc qu'un abîme est ouvert sous mes pas... je te l'ai dit, Marie, je ne voulais que gagner du temps, je ne voulais qu'imposer à mes adversaires par une sécurité au moins apparente, et tes larmes, tes larmes vont tout perdre; Marie, tu ne résisteras pas plus long-temps.

MARIE.

Je vous résisterai, mon père, mais à genoux, mais en vous suppliant de me rendre à ma vie obscure et tranquille; mon père, si vous m'aimez, et l'on aime toujours son enfant, vous ne voudrez pas que je sois malheureuse, vous ne voudrez pas que je maudisse le jour qui nous a réunis.

FRANCIS.

Marie, chaque minute de retard accroît le danger qui me menace; ton absence est remarquée, on va s'apercevoir aussi de la mienne... Marie, je 'tai suppliée...

MARIE.

Mon père!

FRANCIS.

Je t'ordonne à présent de me suivre.

* Marie, Francis.

MARIE.

Prenez garde, monsieur, ce que je vous demandais à genoux tout-à-l'heure, on m'a dit que je pouvais l'exiger; on m'a dit qu'en certaines circonstances au-dessus de l'autorité d'un père, il y avait l'autorité des magistrats, l'autorité de la loi, qui défend et protége le faible.

FRANCIS.

Qui vous a si bien instruite?

MARIE.

La Providence, qui toujours à celui qui s'égare ou qu'on veut perdre montre une voie qui le sauve.

FRANCIS., *entendant du bruit.*

On me cherche, on va s'apercevoir... O Marie! vous ne voulez pas ma ruine, mon déshonneur... Marie, vous aurez pitié de moi! Marie, vous m'obéirez enfin, vous rentrerez dans ce salon.

SCENE X.

LES MÊMES, DELANNOYE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

DELANNOYE.

Elle n'y rentrera pas, monsieur.

FRANCIS.

Qui êtes-vous, monsieur? que voulez-vous? de quel droit vous venez-vous placer entre cet enfant et moi?

DELANNOYE.

Du droit que me donne cet ordre.

FRANCIS.

Un ordre!

DELANNOYE.

Aux termes duquel vous devez remettre mademoiselle entre les mains du président Delannoye, qui s'est engagé sur l'honneur à reconduire cette nuit même votre fille au couvent des Ursulines, si telle est toujours sa volonté.

FRANCIS.

C'est impossible!

DELANNOYE.

Lisez. (*A Marie.*) Cette femme va vous donner un voile, une mante, et vous accompagnera. Hâtez-vous, car la voiture vous attend.

Marie remonte, et la femme qui accompagne le président lui jette un voile sur la tête et une longue mante sur les épaules.

FRANCIS.

Cet ordre a été surpris, et je m'oppose à son exécution. Marie, je vous défends...

DELANNOYE, *bas.*

Songez à vous-même, monsieur, car je sais que cette nuit, tout-à-l'heure peut-être, vous serez arrêté.

FRANCIS.

Moi!

DELANNOYE, *bas.*

Voulez-vous donc rendre cette enfant témoin de ce scandale? voulez-vous donc qu'elle devine enfin quel homme est son père?

FRANCIS.

Marie restera dans cet hôtel, et vous allez en sortir*, car je suis chez moi, monsieur, et j'ai le droit de chasser l'importun qui me fatigue ou l'insolent qui m'outrage.

MARIE.

Mon père !

SCENE XI.

LES MÊMES, SAMUEL**.

SAMUEL, *à Francis*.

Ah ! enfin, vous voilà ! je vous avais prévenu, Francis, vous avez voulu braver le danger, vous êtes perdu.

FRANCIS.

Que dites-vous ?

SAMUEL.

L'hôtel est cerné par des exempts de police ; on parle de saisir tout ce qui s'y trouvera : je vous cherchais pour vous avertir et reprendre ma parure***.

MARIE.

Que veut dire cela ?

DELANNOYE.

Vous avais-je trompé ?

FRANCIS.

Tout s'écroule, tout me manque à la fois.

SAMUEL.

Peut-être avez-vous le temps de fuir encore par cet escalier dérobé ; une fois en prison, qui sait quand vous en sortiriez ?

MARIE.

En prison ?...

SAMUEL, *à part*.

Et quelles révélations il ferait ?

FRANCIS.

Encore la misère !

SAMUEL.

Attendez, je vais m'assurer...

DELANNOYE, *à Marie*.

Nous pouvons sortir, nous ; venez Marie.

MARIE.

N'avez-vous pas entendu, monsieur ? mon père est menacé, mon père est malheureux, et je l'abandonnerais ?... oh ! non, monsieur, ma place est désormais près de lui.

SAMUEL.

Eh vite, vite !

FRANCIS.

Viens, Marie.

SAMUEL, *bas à Francis*.

Cette jeune fille ne sera qu'un embarras de plus.

FRANCIS.

Peut-être.

Il l'entraîne par une petite porte qu'a désignée Samuel. A ce moment, la porte du fond s'ouvre, Georges et les autres valets paraissent effrayés et suivis presque immédiatement d'exempts de police.

SAMUEL, *qui a suivi Francis, reparaît*.

Ils sont partis* !

DELANNOYE.

Pauvre fille ! que va-t-elle devenir ?

TABLEAU.

* Marie, Francis, Delannoye.
** Marie, Francis, Samuel, Delannoye.
*** Samuel, Marie, Francis, Delannoye.

* Samuel, Delannoye.

ACTE DEUXIEME.

La ferme des *Alleux* sur la route de Provins à Troyes ; une grange formant cour ; à gauche un petit bâtiment en appentis, avec une fenêtre ouvrant du côté du public, et laissant voir un secrétaire gothique et vieux fauteuil en cuir. A droite un escalier conduisant à la maison d'habitation. Au rez-de-chaussée de cette maison une petite grange ouverte et dans laquelle on aperçoit de la paille et du foin. Au fond, une porte charretière et un mur peu élevé. Deux poteaux soutiennent la toiture de la grange.

SCENE PREMIERE.

FRANCIS, MARCELLIN, ÉTIENNE, MARIE.

Au lever du rideau, Marcellin, Marthe, Etienne et deux valets de ferme entourent Francis et Marie qui, assis l'un et l'autre, paraissent accablés de fatigue.

FRANCIS, *à Marcellin*.

Monsieur, sans la faiblesse de cette jeune fille, qui allait s'évanouir de fatigue, je n'aurais pas accepté...

MARCELLIN.

Quel bonheur que je n'aie pas suivi mes enfans qui dansent à présent sur la place ! je n'aurais pas été là pour vous forcer d'entrer dans la ferme. (*Allant à Marie.*) Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

MARIE.

Mieux, monsieur, beaucoup mieux.

MARCELLIN.

Vous venez de loin ?

FRANCIS.

De Paris.

MARCELLIN.

Vous êtes partis ?

MARIE.

Hier matin.

MARCELLIN.

Et vous avez fait à pied tout ce chemin?

MARIE.

Oui, monsieur.

FRANCIS.

Je voulais arriver à Troyes cette nuit. Il est de la plus grande importance pour moi de n'apporter aucun retard dans le voyage que j'ai entrepris, quelque pénible qu'il soit.

MARIE, *essayant de se lever.*

Je suis prête à vous suivre, mon père.

MARCELLIN.

La pauvre fille peut à peine se soutenir. Elle a besoin de toute une nuit de repos.

FRANCIS.

Ah! ce contre-temps me désespère.

MARCELLIN.

Écoutez: j'ai marié aujourd'hui ma fille Michelette à Simon, mon premier garçon de ferme, et, bien que j'aie à loger cette nuit mes parens, mes amis, je puis donner encore une chambre à votre fille. Quant à vous, mon cher monsieur, il faudra vous contenter de cette grange; des draps blancs jetés sur quelques bottes de paille...

FRANCIS.

Monsieur, aussitôt que j'aurai repris des forces, je partirai; mais j'accepte pour ma fille l'offre que vous me faites.

MARIE.

Mon père, je ne veux pas vous quitter, je vous l'ai dit, je vous suivrai.

FRANCIS, *allant à elle.**

Non, tu retarderais ma marche. (*Bas.*) Tu sais que je ne trouverai que chez Samuel des ressources pour le présent. J'ai mis en lui mon dernier espoir, et Samuel est à Troyes.

MARCELLIN.

Puisque vous ne pouvez différer votre départ, laissez-nous cette enfant. Si votre absence doit être de quelques jours, eh bien! votre fille nous restera quelques jours.

MARIE.

Mon père craint que ma faiblesse lui fasse perdre un temps précieux? quoi qu'il m'en coûte, je n'insisterai plus pour l'accompagner. Je resterai donc, puisque vous consentez à me donner un asile. Mais, monsieur, les moissons commencent à peine, et, si vous le permettez, j'essaierai par mon travail de payer l'hospitalité que vous m'accordez.

MARCELLIN.

Bien, mon enfant! cette offre-là part d'un cœur honnête.

FRANCIS.

Monsieur, dans quelques jours je viendrai reprendre ma fille, et je saurai reconnaître...

MARCELLIN.

N'achevez pas, monsieur, et ne mettez pas de prix à une action toute simple; reposez-vous encore quelques instans, et ne soyez plus inquiet pour votre fille : nous vous la garderons.

MARIE.

Ah! monsieur...

FRANCIS, *allant se rasseoir.**

Si je ne trouve pas Samuel à Troyes, que deviendrai-je?

MARCELLIN, *à Marie.*

Comment vous appelle-t-on, ma chère enfant?

MARIE.

Marie.

MARCELLIN.

C'est un nom qu'on prononce souvent à Rétheuil.

FRANCIS.

Rétheuil! ce village s'appelle Rétheuil?

MARCELLIN.

Oui.

FRANCIS.

Il doit y avoir à quelques pas d'ici un calvaire et un étang?

MARCELLIN.

Oui. Vous avez donc déjà traversé ce pays?

FRANCIS.

Il y a long-temps. (*A part.*) Il faut que je m'assure...

Il remonte.

MARCELLIN.

Voilà les mariés qui reviennent.

SCENE II.

LES MÊMES, SIMON, MICHELETTE, PAYSANS.**

MARCELLIN.

Déjà de retour?

MICHELETTE.

C'est Simon qui en est cause, il voulait nous persuader qu'il faisait nuit.

MARCELLIN.

Allons, ma petite Michelette, pour te consoler, je vais t'annoncer une bonne nouvelle : j'ai un enfant de plus à la ferme.

MICHELETTE.

Qui donc?

MARCELLIN.

Cette jeune fille, que son père veut bien me confier; tu l'aimeras, vous l'aimerez tous, mes enfans, car elle s'appelle Marie.

MICHELETTE.

Marie?

MARIE.

Ce nom vous rappelle...

MARCELLIN.

Un souvenir bien cher et bien triste. Mais ne parlons pas de cela. Que tiens-tu donc dans ta main, Simon?

* Marcellin, Francis, Marie.

* Francis, Marcellin, Marie.

** Francis, Marcellin, Michelette, Simon, Marthe, Etienne, Marie.

SIMON.

Le cadeau de noces que M. Delanneye, not' maître, avait envoyé à Michelette; le collier de perles enfin, il est cassé.

MARCELLIN.

Cela ne sera rien; il faut le serrer. Ah! tiens, Simon, voilà la clef de mon secrétaire; tu mettras le collier dans le premier tiroir à gauche.

SIMON.

Oh! celui-là ou un autre, qu'est-ce que ça fait?

MARCELLIN.

Dans le premier tiroir à gauche : je le veux.

SIMON.

Du moment où vous y tenez... (*A part.*) Il y a quelque chose là-dessous.*

Il entre dans le cabinet.

FRANCIS, *qui est allé regarder au fond.*

C'est bien ici.

MARIE.

Qu'avez-vous donc, mon père?

FRANCIS.

Rien. (*A part.*) C'est étrange!

MARCELLIN.

Eh bien! Simon, as-tu trouvé?

SIMON, *revenant.*

Qu'est-ce que c'est que ça? un portefeuille avec mon nom dessus.

MARCELLIN.

Cela prouve qu'il est à toi.

SIMON.

A moi, je ne l'ai jamais vu.

MARCELLIN.

Bah! ouvre-le : tu le reconnaîtras.

SIMON.

Il a l'air tout drôle, le père Marcellin; je gage que c'est une suprise.

MICHELETTE.

Ouvre donc.

SIMON.

Des billets! un, deux, trois, cinq, neuf, dix, quinze mille livres.

MARCELLIN.

C'est la moitié de mes économies placées chez M. le président, et que, sur ma demande, il m'a envoyée; l'autre moitié est pour mon petit Étienne.

Il embrasse l'enfant.

SIMON.

Une jolie femme, une belle ferme et quinze mille livres; mais c'est un rêve tout ça!

MICHELETTE.

Mon bon père!

MARCELLIN.

Allons, va serrer cela, Simon, et garde la clef; car tout ce qui est dans le secrétaire est à toi maintenant.

SIMON.

Oui, père Marcellin, en voilà une surprise.

Francis est resté à sa place comme enseveli dans sa pensée.

*Simon, Marcellin, Etienne, Michelette, Marie, Francis.

MARCELLIN.

Eh bien! mon cher hôte, avez-vous changé d'avis? Nous restez-vous aussi?

FRANCIS, *se levant vivement.***

Non, je vais me remettre en route à l'instant.

MARIE.

Mon père!

FRANCIS.

Allons, du courage; notre séparation sera de courte durée. Monsieur Marcellin, dans quelques jours je reviendrai vous redemander Marie. (*Apart.*) A Rétheuil, c'est à Rétheuil que je la laisse! (*Haut.*) Adieu, mes amis, adieu!

Il sort.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* FRANCIS.**

MICHELETTE.

Ne pleurez pas comme ça, mamzelle Marie, il reviendra, votre père.

MARIE.

Devant lui j'ai retenu mes larmes, mais se trouver seule au monde, oh! c'est affreux.

MARCELLIN.

Mon enfant, vous avez déjà oublié la promesse que j'ai faite à votre père : la famille que le malheur vous a enlevée, vous la retrouverez ici.

MARIE.

Monsieur, vous m'avez promis du travail et du pain. Ce n'est plus sur moi que je pleure, mais sur mon père.

MARCELLIN.

Vous l'aimez bien, votre père?

MARIE.

Il est si malheureux! et il me semble qu'il souffrira plus encore quand il n'aura plus sa fille à ses côtés; il n'avait plus qu'elle... sans moi, monsieur, sans moi, il serait mort sur la route peut-être, et pour lui j'ai fait ce que pour sauver ma vie je n'aurais pas osé faire... j'ai mendié.

MARCELLIN.***

Chère enfant, nous ne sommes que de pauvres paysans, mais le peu que nous possédons, nous le partagerons avec vous. Allons! vous nous faites oublier que la fatigue vous accable; il se fait tard : Marthe, tu vas conduire Marie dans la chambre d'Étienne... il n'y avait plus que celle-là de libre.

ÉTIENNE.

Et moi?

MARCELLIN.

Une nuit est bientôt passée... on va te mettre un grand fauteuil dans ce cabinet, tu y dormiras tout habillé.

Bruit de voiture.

MARCELLIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SIMON, *allant au fond.*

C'est une voiture qui entre dans la grande cour.

* Marcellin, Francis, Marie.

** Simon, Michelette, Marie, Marcellin.

*** Simon, Michelette, Étienne, Marthe, Marceline, Marie.

MARCELLIN.

Si c'était...

SIMON, *sortant en courant.*

C'est M. Delannoye.

MARIE.

M. Delannoye !

MARCELLIN.

M. Delannoye à ma ferme ! oh ! mais c'est plus de bonheur que je n'en espérais.

SIMON, *revenant.*

C'est lui, c'est M. le président ; il vient, à cause du mariage, passer un jour ou deux avec nous ; son domestique me l'a dit.

MARCELLIN.

Mais laissez-moi donc l'aller recevoir, l'aller remercier surtout de l'honneur qu'il nous fait.

Il sort.

MARIE, *à part**.

Paraître devant M. Delannoye dans cet état !

SIMON.

Ah çà ! où va-t-on le faire coucher, M. Delannoye ?

MICHELETTE.

Dans la plus belle chambre de la ferme.

SIMON.

Mais dis donc... c'est la nôtre.

MICHELETTE.

Eh ben !

SIMON.

Eh ben ?

MICHELETTE.

J'irai coucher dans la chambre de Marie.

SIMON.

Et moi ?

MICHELETTE.

Toi, tu coucheras dans la grange ou à l'écurie.

SIMON.

Mais ça ne s'est jamais vu... mais ça ne se peut pas...

MARIE.

Un lit avait été préparé pour mon père là, dans cette grange.

MICHELETTE.

Eh ben ! ce sera pour toi, Simon.

SIMON.

Merci.

MARIE**.

Je le prendrai.

MICHELETTE.

Vous ?

MARIE.

Je vous en prie, laissez-moi faire cet échange, et permettez-moi de me retirer avant l'arrivée...

MICHELETTE.

De M. le président ?... Ah ! vous auriez tort d'en avoir peur ; c'est le meilleur des hommes.

MARIE, *à part.*

Je le sais.

SIMON.

C'est égal, mamzelle Marie a eu là une excellente idée... nous prendrons sa chambre, c'est convenu.

MARIE.

Bonsoir, bonsoir ! (*Embrassant Michelette.*) La pauvre Marie ne vous oubliera jamais dans sa prière.

Elle entre dans la grange au moment où M. Delannoye paraît conduit par Marcellin et éclairé par Etienne.

* Michelette, Simon, Marie.

** Simon, Michelette, Marie.

SCENE IV.

MICHELETTE, SIMON, DELANNOYE, MARCELLIN, PAYSANS, DOMESTIQUES *de M. Delannoye.**

MARCELLIN.

Mon maître, mon cher maître, je ne mourrai donc pas sans avoir eu l'honneur de vous recevoir encore une fois dans ma ferme !

DELANNOYE.

Pardonnez-moi, mon digne Marcellin, et vous aussi, mes amis, d'apporter un visage triste et sombre au milieu de votre joie, mais en entrant ici tous mes souvenirs se sont réveillés.

SIMON, *à part.*

Je crois bien : il lui est arrivé un si grand malheur ici !

DELANNOYE.

Vous avez fait de grands changemens à la ferme.

MARCELLIN.**

Elle a prospéré, monsieur le président.

DELANNOYE.

Grâce à vous.

MARCELLIN, *présentant Simon.*

Et voilà un garçon qui fera mieux que moi encore ; c'est Simon, monsieur le président.

DELANNOYE.

C'est là votre gendre... qu'il vous imite... Eh bien ! ma petite Michelette, tu ne viens pas m'embrasser ?... ah ! c'est juste, tu attends que ton mari te le permette.

MICHELETTE.

Pas du tout, monsieur le président, c'est votre permission que j'attendais.

DELANNOYE.***

En as-tu donc besoin ? (*Il l'embrasse.*) J'espère, mes amis, que je ne vous cause aucun dérangement ?

MICHELETTE.

Pas le moindre.

MARCELLIN, *bas à Simon.*

L'arrivée de M. le président dérangera pourtant quelqu'un, Marie.

SIMON, *vivement.*

Ne vous en occupez pas, elle a pris la place de son père.

MARCELLIN.

Dans la grange ?

* Michelette, Simon, Delannoye, Marcellin.

** Michelette, Simon, Marcellin, Delannoye.

*** Simon, Marcellin, Michelette, Delannoye.

SIMON.

Elle y sera très-bien... d'ailleurs elle l'a voulu, laissons-la dormir tranquille.

MARCELLIN.

Pauvre fille!

DELANNOYE, *à Michelette.*

Non, ma chère enfant, non, je ne puis rester ici plus de deux jours. J'ai promis à ma sœur d'aller passer chez elle le reste des vacances. Elle m'attend, elle est seule à présent à son château de Rocmont, son fils a pris du service.

MARCELLIN.

Ma fille, as-tu offert à M. le président...?

DELANNOYE.

Je n'accepterai rien, mon ami; indiquez-moi seulement la chambre que vous me destinez.

MARCELLIN.

Michelette va vous conduire, car il paraît qu'elle a disposé les logemens.

MICHELETTE.

Oui, mon père: M. le président occupera notre chambre; c'est la plus gaie.

Elle la montre au premier.

MARCELLIN.

Bien... et le domestique de M. le président?

SIMON.

Je m'en charge. (*A part.*) Il ira coucher à l'écurie, celui-là.*

DELANNOYE.

Bonsoir, mes amis... Simon, nous causerons demain de votre bail... je le signerai avant de quitter la ferme.

MARCELLIN.

Bonne nuit, mon cher maître.

DELANNOYE, *bas.*

Ah! Marcellin, c'est plus la solitude que le sommeil que je vais chercher; car ce n'est que quand je serai seul que je pourrai pleurer.

MICHELETTE, *éclairant.*

Par ici, monsieur le président.

SIMON, *d'un autre côté.*

Par ici, monsieur le domestique.

SCENE V.

MARCELLIN, ÉTIENNE, PAYSANS.

MARCELLIN, *à part, regardant sortir M. le président.*

Mon pauvre maître! la plaie saigne toujours. (*Haut.*) Gagnez vos chambres, mes enfans; toi, Étienne, ton grand fauteuil Quand Marthe m'aura rapporté les clefs, je rentrerai chez moi.

MICHELETTE, *descendant.***

Voilà M. le président chez lui.

SIMON, *revenant.*

Et son domestique aussi.

MARCELLIN.

La ronde est faite?

* Simon, Marcellin, Delannoye, Michelette.
** Etienne, Marcellin, Michelette, Simon.

MARTHE, *revenant.*

V'là les clefs.

MARCELLIN.

Cest bien, tout est en ordre. (*Regardant du côté du président.*) Bonsoir, mes enfans.

SIMON.

Viens, ma petite femme... (*A part.*) S'il croit que je vais dormir le père Marcellin...

Marcellin embrasse ses enfans, et serre la main de ses amis, après avoir conduit Étienne dans le cabinet, il rentre appuyé sur le bras de Marthe; chacun se retire, la scène reste vide; une lanterne accrochée à un poteau éclaire faiblement le théâtre.

SCENE VI.

FRANCIS, *seul.*

Après quelques instans de silence, un léger bruit se fait entendre et l'on distingue bientôt Francis entrant avec précaution.

Voilà bien la cour... l'escalier... la grange... le cabinet doit être là... Tout le monde repose... aucune autre lumière que celle-ci... l'occasion est belle, et je la laisserais échapper... Le portefeuille est là... aucun obstacle sérieux ne m'en sépare... je n'ai qu'à étendre la main... Qui pourrait m'arrêter? Ne suis-je pas redevenu l'intrépide aventurier qui jouait sa vie contre un joyau de femme? Voyons si sur cette table je trouverai... (*Il détache la lampe et cherche sur la table; il prend un couteau.*) Oui, avec cela on peut faire sauter une serrure... Hâtons-nous.

Il entre dans le cabinet.

ÉTIENNE, *dans le cabinet.*

Ah! qui est là?... qui est là?

FRANCIS.

Malheur! je ne suis pas seul.

ÉTIENNE.

Au voleur!...

FRANCIS.

Te tairas-tu?...

ÉTIENNE.

Au vol...

Marie paraît, attirée par le bruit; la porte s'ouvre alors, et Marie épouvantée recule; la lumière est restée dans le cabinet, et éclaire Francis, qui paraît dans le plus grand désordre.

FRANCIS.

Qu'ai-je fait?... Mais cet enfant pouvait me perdre... ses cris vont attirer du monde, peut-être... fuyons...

Il court dans l'obscurité; il trébuche contre la table; dans le mouvement qu'il fait pour se relever, le portefeuille s'échappe de son sein; il ne s'en aperçoit pas et fuit.

MARIE.

Mon père... c'était mon père... ici... à cette heure... dans ce désordre... que venait-il faire?... qu'allait-il chercher là... dans ce cabinet?... (*Elle heurte du pied le portefeuille.*) Ce portefeuille... c'est celui que tantôt... ah!... ah! mon Dieu!

(*Elle entre dans le cabinet.*) Du sang!... ah! cet enfant... cet enfant.. ah! (*Marie, dont la tête est perdue, sort du cabinet, tenant dans ses bras Étienne ensanglanté et mort.*) Assassiné!... assassiné!... par mon père...

Elle tombe évanouie.

SCENE III.

MARIE *évanouie*, ÉTIENNE *mort*, MARCELLIN, SIMON, *puis* DELANNOYE.

SIMON, *descendant l'escalier et montrant le cabinet.*

Le bruit vient de là...

M. Delannoye paraît au haut de l'escalier. Le rideau baisse au moment où Simon et Marcellin aperçoivent Marie*.

TABLEAU.

* Marie, Étienne, Simon, Michelette, Marcellin, Delannoye.

ACTE TROISIEME.

Une salle basse du château de Rocmont. Fenêtres ouvrant sur un jardin; portes ouvrant sur le vestibule et laissant voir le grand escalier.

SCENE PREMIERE.

Mme GARIN, VICTORINE.

Mme Garin est assise devant une table à ouvrage; Victorine est debout devant elle.

Mme GARIN.

Victorine, c'est aujourd'hui que M. Réné, mon nouvel intendant, doit arriver pour remplacer M. Fargeot.

VICTORINE.

Pauvre père Fargeot! dam, il se faisait vieux. Et où logera-t-il ce M. Réné?

Mme GARIN.

Vous disposerez provisoirement pour lui l'appartement qu'occupe d'ordinaire le président Delannoye.

VICTORINE.

Nous ne le verrons donc pas cette année, ce bon M. Delannoye?

Mme GARIN.

Mon frère est retenu à Troyes par une affaire importante. Ah! je suis contente de vous, Victorine: à mon lever, ce matin, j'ai trouvé des fleurs dans mon salon et jusque sur cette table: vous vous êtes rappelé que je les aimais.

VICTORINE.

Vous me rendez toute confuse, madame; mais je dois vous avouer que cette bonne attention-là ne vient pas de moi. C'est Mlle Stéphanie qui a mis des fleurs dans tous vos vases, ce matin.

Mme GARIN.

Je l'en remercierai; donnez-moi ma tapisserie.

VICTORINE.

La v'là, madame.

Mme GARIN.

Qui donc l'a terminée? Est-ce vous?

VICTORINE.

Non, madame; mais je gage que c'est encore Mlle Stéphanie. Vous avez dit hier devant elle que vos yeux étaient bien fatigués, et que vous ne pourriez peut-être pas finir ce tabouret. Je me souviens à présent que Mlle Stéphanie a veillé très-tard! oui, il y avait de la lumière dans sa chambre quand je me suis couchée.

Mme GARIN.

Pauvre enfant! Où est-elle?

VICTORINE.

A la lingerie. Elle s'y est installée dès le grand matin, et elle travaille là d'un cœur... Pauvre jeune fille! elle a l'air doux ni plus ni moins que la sainte Thérèse de notre paroisse; et une voix, une voix qui donne envie de l'aimer tout de suite. Aussi, depuis une semaine que c'te brebis du bon Dieu nous est arrivée, chaque jour on la chérit davantage; pour ma part, je la soigne et je la mijote ni plus ni moins que si elle était la fille de la maison. Elle n'a qu'un défaut, c'est de n'être pas parleuse. L'autre soir j'ai voulu la faire jaser: je lui ai demandé d'où elle était, d'où elle venait, si elle avait encore son père; elle s'est mise à pleurer si fort que j'aurais voulu pouvoir rattraper mes paroles. Quand je suis avec elle à présent, et que la démangeaison de parler me reprend, je me mords la langue pour m'en ôter l'envie. Plutôt que de lui faire de la peine à cette pauvre chère demoiselle, j'aimerais mieux... Justement la v'là.

Mme GARIN.

Laissez-nous.

VICTORINE.

Oui, madame. (*Ici Marie paraît; elle a un costume très-simple, mais propre. A part.*) Décidément elle ressemble à la sainte Thérèse de la paroisse.

Elle sort.

SCENE II.

Mme GARIN, MARIE.

Mme GARIN.

Approchez, mon enfant, que je vous gronde.

MARIE.

Moi, madame? aurais-je donc eu le malheur de vous déplaire en quelque chose?

Mme GARIN.

D'abord embrassez-moi; puis, à l'avenir, ne vous avisez plus de veiller pour terminer mes tapisseries.

MARIE.

Victorine m'avait dit que votre vue, affaiblie par une récente maladie, ne vous permettait plus de broder; je savais aussi que vous désiriez vivement achever cet ouvrage, et...

Mme GARIN.

Pour m'épargner une fatigue, vous vous êtes rendue malade; vous êtes ce matin d'une pâleur... Souffrez-vous?

MARIE.

Non, non, madame.

Mme GARIN.

Vous avez pleuré, mon enfant, des larmes roulent encore dans vos yeux.

MARIE.

Oh! je suis si malheureuse!

Mme GARIN.

Malheureuse! chez moi?

MARIE.

Oh! non, madame. J'allais mourir sur le bord de la route, de fatigue, de misère et de froid; j'allais mourir, désespérant de la justice et de la bonté de Dieu, quand votre porte s'ouvrit pour moi. Mes forces étaient éteintes, ma raison allait m'abandonner: vos soins, vos douces exhortations me rendirent et ma raison et mes forces. Depuis huit jours, chacun ici, suivant votre exemple, me traite avec la plus touchante bienveillance, et je serais heureuse, madame, bien heureuse, si l'on pouvait oublier...

Mme GARIN.

Si jeune, et déjà le passé vous pèse; mais peut-être les larmes que vous répandez seraient-elles moins amères si vous les laissiez tomber sans contrainte dans le cœur d'une amie. Pourquoi garder au fond de votre ame le secret de vos malheurs? Pourquoi n'en pas partager le poids avec... avec moi?

MARIE.

Oh! madame, vous avez la bonté, la charité d'un ange; et si je vous disais ce passé, ce passé auquel je touche encore, car il est d'hier, et votre protection seule m'en sépare; si vous le connaissiez, vous retireriez la main généreuse que vous avez tendue à la pauvre fille; vous la chasseriez, vous la maudiriez peut-être.

Mme GARIN.

Moi! jusqu'à présent, Stéphanie, je ne vous avais point interrogée sur votre naissance, sur les causes de votre misère, et j'attendrai maintenant que cet aveu s'échappe de lui-même de votre cœur et de vos lèvres; le temps amènera la confiance; mais ce secret, quel qu'il soit, ne détruira pas, croyez-le bien, l'impression que votre extérieur honnête, vos paroles et vos actions ont déjà faite en moi. Stéphanie, je suis seule, mon fils a pris du service, la guerre sera, dit-on, sanglante, et à l'heure où je parle je n'ai plus d'enfant peut-être. Stéphanie, voulez-vous de moi pour votre mère?

MARIE.

Oh! madame, madame, si vous saviez le mal que vous me faites!

Mme GARIN.

Comment?

MARIE.

Vous me montrez le bonheur, à moi que la fatalité poursuit; vous me montrez le bonheur, et demain, tout-à-l'heure peut-être, on viendra m'arracher d'ici.

Mme GARIN.

Qui peut vous faire craindre...?

SCENE III.

LES MÊMES, VICTORINE *.

VICTORINE.

Madame, le voiturier de Troyes vient d'apporter ici les malles et les effets de M. Réné, votre nouvel intendant. Je les ai fait porter, comme vous me l'aviez commandé, dans la chambre de M. le président.

Mme GARIN.

Et M. Réné?

VICTORINE.

Le voiturier m'a dit que ce monsieur s'était trouvé subitement indisposé hier à Troyes. Il n'arrivera que demain ou après; le voiturier l'a laissé chez M. Samuel, le bijoutier, où il a retrouvé un de ses amis qui a toutes sortes de soins de lui.

Mme GARIN.

C'est bien, Victorine, donnez-moi ma mante.

VICTORINE.

Vous sortez, madame? Ah! c'est juste, le jeudi, c'est votre jour de visite chez tous les pauvres de la paroisse.

Mme GARIN, *à Marie.*

A tantôt, mon enfant! Je vous défends de travailler davantage aujourd'hui; Victorine y veillera.

VICTORINE.

Soyez tranquille, madame, je vais cacher toutes les aiguilles.

Marie baise sans rien dire les mains de Mme Garin, qui sort en lui souriant

* Victorine, Mme Garin, Marie.

SCENE IV.

MARIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Hein! quel trésor de femme! on en a canonisé qui n'avaient pas si bien mérité le paradis. Qu'est-ce que vous allez faire, à présent qu'elle vous a défendu de coudre et de broder? Tiens, j'y pense, je peux vous donner de l'occupation? Lisez-moi ça tout haut, voulez-vous?

MARIE.

Qu'est-ce que ce papier?

VICTORINE.

J' sais pas; c'est le voiturier qui me l'a donné. C'est un imprimé qu'on distribuait à Troyes, sans doute quelque complainte : il m'a dit que c'était amusant. Vous n'aimez pas à causer, mais ça doit vous être égal de lire. Contez-moi ce qu'il y a là-dedans pendant que je vais frotter ma table.

MARIE, *allant s'asseoir.*

Donnez.

VICTORINE.

Attendez, que je prenne ma cire et ma brosse. J'y suis à présent : allez.

MARIE.

« Un crime horrible a été commis... »

VICTORINE.

Ah! c'est un assassinat! j'aime mieux ça qu'une complainte.

MARIE.

« A été commis à Rétheuil. » O mon Dieu!

VICTORINE, *frottant.*

Rétheuil, un village avant Troyes et à quinze lieues d'ici; c'est loin. (*S'arrêtant.*) Eh bien, lisez donc!

MARIE, *à part.*

Mon trouble va me trahir. (*Lisant.*) « Le petit-» fils du fermier Marcellin a été assassiné. »

VICTORINE.

Ah! quel malheur!

MARIE.

« Le meurtre paraît avoir été commis... »

VICTORINE.

Par qui?

MARIE, *dont la voix s'éteint.*

Par une jeune fille. (*A part*) La force va m'abandonner.

VICTORINE.

Une jeune fille tuer un enfant! Mais ça n'est pas possible?

MARIE, *vivement.*

Ah! n'est-ce pas que c'est impossible?

VICTORINE.

Après ça, pourtant, si on l'a surprise sur le fait; il faut voir. (*Elle ramasse le papier que Marie a laissé tomber.*) « Par une jeune fille qui a été » immédiatement conduite à Troyes et renfermée dans la prison de la ville. On espérait obtenir de » Marie l'aveu de son crime, lorsque, dans la nuit » du 10 juin 1789, un incendie éclata dans la mai-» son d'arrêt par le fait de l'imprudence d'un des » guichetiers; dans le premier désordre quelques » prisonniers s'échappèrent, et parmi ceux-là, » Marie Beaudouin. » Elle s'est sauvée! oh! mais on la reprendra; la Providence est là, et la maréchaussée aussi. Tiens, il y a encore quelque chose. « Signalement de Marie Beaudouin, accusée de » meurtre. »

MARIE.

Je suis perdue!

Elle cache sa figure dans ses deux mains; à ce moment le son d'une cloche se fait entendre; Marie tressaille.

VICTORINE.

N'ayez donc pas peur comme ça, c'est la cloche de la grille; madame aura oublié quelque chose; gardez-moi ça, nous lirons le signalement ensemble. (*S'en allant.*) Elle doit avoir une figure abominable cette Marie Beaudouin.

SCENE V.

MARIE.

C'est moi qu'on vient arrêter sans doute; on aura répandu ce signalement, quelqu'un m'aura reconnue, dénoncée. Oui, cet homme qui semblait m'épier hier à la sortie de l'église, il aura vu mon visage que je cachais sous les plis de ma mante. Ah! il faut fuir, non pas pour sauver ma vie, mais pour épargner à Mme Garin la douleur de me repousser, de me maudire; elle le ferait, car elle aussi me croirait coupable. Mais déjà peut-être la fuite est impossible. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Je me trompais; une voiture vient d'entrer dans la cour; ce doit être celle de M. Réné qu'on attendait. On ne sait rien encore. Victorine, tout occupée de la réception de cet étranger, ne songera plus à ce papier; oui, il me reste le temps d'écrire à Mme Garin; ce devoir rempli, je quitterai cette maison. Où irai-je? ah! que m'importe à présent? ce n'est plus une retraite, c'est un tombeau que j'irai chercher.

Elle sort en courant et monte l'escalier.

SCENE VI.

DELANNOYE, VICTORINE.

VICTORINE.

C'est-y donc possible? vous, monsieur Delannoye, vous à Rocmont? et madame qui me disait encor ce matin : Mon frère ne viendra pas cette année! Dieu! qu'elle va être contente! Asseyez-vous donc, monsieur le président; je vais vite chercher madame.

DELANNOYE *

Oui, hâtez-vous, j'ai de bonnes nouvelles à lui donner.

VICTORINE.

Des nouvelles de M. Emile? Il s'est bien battu, n'est-ce pas, notre cher enfant? Et il n'a rien at-

* Victorine, Delannoye.

trapé? oh! mais, j'en pleure de joie comme si j'étais sa mère. Oùs que je vas la trouver à présent, madame? le village est grand. Bon, il pleut à verse; c'est égal, je me mets en course. Au reste, monsieur le président, vous ne serez pas tout seul à attendre. (*Appelant.*) Mademoiselle Stéphanie! mademoiselle Stéphanie! descendez un brin, s'il vous plaît. Vous allez voir, monsieur le président, c'est une trouvaille que nous avons faite, une vraie bénédiction qui nous est tombée du ciel. Mais je suis là, moi, je cause, je cause, et pendant ce temps Mme Garin est inquiète de son fils; je vas la rassurer. (*Fausse sortie; rentrant.*) Pardon, excuse, monsieur le président, c'est encore moi; je viens de penser à une chose: la nouvelle que vous apportez, ça doit être une lettre de M. Emile; si vous me la donniez, madame l'aurait plus tôt.

DELANNOYE.

Vous avez raison. (*Il cherche dans sa poche.*) Tenez, portez ce paquet à ma sœur.

VICTORINE.

Oui, monsieur le président. Bon, v'là la pluie qui redouble; c'est égal, je cacherai bien ma lettre pour qu'elle ne soit pas mouillée. Ne vous impatientez pas, monsieur le président, v'là Mlle Stéphanie.

Elle sort en courant.

SCENE VII.

MARIE, DELANNOYE.

MARIE, *descendant sans voir Delannoye.*

Vous m'avez appelée?

DELANNOYE.

Que vois-je?

MARIE.

M. Delannoye!

DELANNOYE.

Vous ici, malheureuse!

MARIE.

Plus bas, monsieur, plus bas.

DELANNOYE.

Marie Beaudouin dans la maison de ma sœur!

MARIE.

Pitié! pitié, monsieur!

DELANNOYE.

De la pitié pour vous...?

Il s'apprête à tirer le cordon d'une sonnette.

MARIE, *se jetant sur son bras.*

Oh! je suis innocente, monsieur; n'appelez pas, monsieur, n'appelez pas.

DELANNOYE, *la repoussant.*

Quoi! vous osez...!

MARIE.

Tuez-moi, monsieur; mais devant tous ne me jetez pas mon nom comme une flétrissure, ne révélez pas mon horrible secret.

DELANNOYE.

Ah! ne m'approchez pas.

MARIE.

Je n'ai de pitié à attendre, je le sais, que de Dieu, car lui seul peut lire dans mon ame; aussi n'est-ce pas pour moi que je vous implore; mais Mme Garin me croit digne de son intérêt; tout-à-l'heure encore elle m'appelait sa fille; voulez-vous lui déchirer le cœur en lui disant: Cette étrangère que vous avez accueillie comme votre enfant est accusée d'un meurtre, et l'échafaud l'attend? Oh! par grâce! emmenez-moi avant le retour de Mme Garin, et qu'elle ignore toujours...

DELANNOYE, *après un long silence.*

Relevez-vous; je me tairai pour ne pas affliger celle qui vous a prise en pitié; mais, pour que ma sœur ne soit pas témoin de votre arrestation, il faut quitter cette maison à l'instant, car ce matin une note transmise au grand bailliage nous a appris qu'on était sur vos traces, et que demain, cette nuit peut-être, vous seriez arrêtée.

MARIE, *à part.*

Je ne m'étais pas trompée.

DELANNOYE.

Pour épargner à tous un scandale et à vous une honte de plus, courez vous faire connaître au bailli de ce village; vous obtiendrez peut-être de sa pitié d'être reconduite à Troyes sans bruit et sans éclat.

MARIE.

Aujourd'hui même, monsieur, j'allais quitter cette hospitalière et sainte demeure, j'allais partir, parce que je ne voulais plus mentir à ma bienfaitrice. L'heure est venue... mon Dieu, donnez-moi de la force pour la souffrance, puisque vous m'avez refusé du courage pour mourir.

DELANNOYE.

Mourir!

MARIE.

Je le pouvais sans crime: lorsque le feu se déclara dans ma prison, tout le monde fuyait, on m'avait oubliée, et, quand j'aurais dû remercier le ciel qui mettait un terme à mes maux, j'appelai à mon secours, j'eus peur, oui, j'eus peur; mes bras se déchirèrent aux verroux de ma porte, mon front se meurtrit aux barreaux de ma fenêtre; enfin l'on entendit mes cris d'angoisse. Tremblante, éperdue, je suivis ceux qui fuyaient; insensée, je tenais à la vie comme si je n'étais pas maudite, déshonorée. Oh! je blasphème, mon Dieu; si j'eusse été coupable, vous m'auriez donné cette force qui m'a manqué... mais désirer la mort quand vous savez que je suis innocente, mettre ainsi le jugement des hommes au-dessus du vôtre, oh! pardonnez-moi ce vœu sacrilége et impie! que vos décrets s'accomplissent, Seigneur; à quelque épreuve que vous me destiniez encore, je vivrai, mon Dieu, je vivrai. (*Après un moment de silence, et allant au président, qui ne l'a pas quittée des yeux.*) Qui m'ordonnez-vous de suivre, monsieur?... Je suis prête à partir, à m'aller dénoncer.

DELANNOYE, *contenant à peine son émotion.*

Malheureuse fille! Aurez-vous du moins quelque lumière nouvelle à répandre sur les pénibles débats qui vont se rouvrir? Apporterez-vous une preuve de cette innocence dont vous protestez toujours!

MARIE.

Non, monsieur, je vous l'ai dit à genoux, les deux mains étendues vers l'image de notre divin Sauveur, je suis innocente! j'aurais donné ma vie pour racheter celle du pauvre enfant dont j'ai reçu le dernier soupir; mais que peuvent mes sermens contre les preuves qui m'accablent? On n'a découvert aucun indice, aucune trace qui ait pu faire croire que du dehors on se fût introduit dans la ferme, les soupçons n'ont dû se porter que sur moi; aussi ne comparaîtrai-je devant votre tribunal que pour entendre prononcer ma condamnation; les juges de la terre ne peuvent pas m'absoudre, et je leur pardonne leur sentence.

DELANNOYE.

Vous pardonnerez à vos juges, Marie; mais se pardonneront-ils à eux-mêmes si le temps leur amène ces preuves qui vous manquent?

MARIE.

Mes juges ne sont que des hommes, et leur sentence sera juste devant les hommes; je rendrai d'ailleurs leur tâche plus facile, mon espoir n'étant pas en eux. Je ne renouvellerai pas d'inutiles protestations; j'attendrai, j'écouterai mon arrêt en silence; et au pied de l'échafaud, si ma voix s'élève, ce sera pour prier, monsieur, et non pas pour maudire... Vous pleurez...

DELANNOYE, *dont les sanglots étouffent la voix.*

Pourquoi vous cacherais-je mes larmes? Je pleure, Marie, parce que les accens partis du cœur arrivent toujours au cœur, et qu'à celui qui vous écoute ou qui vous regarde, votre crime semble impossible. Quel langage aura donc la vérité si le mensonge emprunte le vôtre?

MARIE, *avec joie.*

Ah! monsieur, pour que je meure avec calme et résignation comme toute chrétienne doit mourir, dites-moi, oh! dites-moi que sur ma tombe une voix murmurera ces mots : Elle était innocente, et que cette voix sera la vôtre.

DELANNOYE, *se levant.*

Oui, je le dirai, moi, car si ma raison vous condamne encore, ma conviction vous absout. En vous écoutant, Marie, je retrouve en vous la jeune fille innocente et pure qui s'est jetée dans les bras du vieillard pour lui demander secours et protection. En vous écoutant, je crois encore être père... et quand je vous condamnerai... je croirai condamner mon enfant... ah! cette cruelle sentence... je ne la prononcerai pas.

MARIE.

Que dites-vous?

DELANNOYE.

Je dis, Marie, que si vous arrivez à Troyes, vous êtes perdue, car ce rayon céleste qui m'éclaire ne descendra pas dans toutes les consciences, ils vous condamneront... je dis, Marie, que vous n'irez pas à Troyes... Vous n'avez jamais désespéré de Dieu, et c'est lui qui m'inspire... Écoutez, écoutez, vous ne pouvez rester dans cette maison, car, à l'heure où je parle, on délivre peut-être l'ordre de venir vous en arracher! Vous ne pouvez non plus chercher un autre asile, chaque pas que vous feriez au dehors serait un danger ; votre signalement a été répandu dans toute la province; votre intérêt, mon devoir ne me permettent donc pas de vous laisser libre; je ne puis que vous trouver une retraite profonde et sûre, où vous attendrez, captive, mais tranquille au moins, que votre innocence puisse être prouvée. Vous quitterez le château ce soir même; dans une heure, je partirai pour préparer la supérieure du couvent des Carmélites à recevoir une de mes parentes. Je ne vous emmènerai point avec moi, cela éveillerait ici les soupçons; mais mon domestique est un homme de confiance, c'est lui qui vous conduira; vous laisserez à ma sœur une lettre qui, en la tranquillisant sur votre sort, l'empêchera de faire courir sur vos traces.

MARIE.

Mais ne vous compromettez-vous pas, monsieur?

DELANNOYE.

Si Dieu vous a placée encore une fois sur ma route, c'est pour que je vous sauve, et je le ferai, Marie, car la conscience est plus forte que le devoir!

MARIE, *baisant les mains de Delannoye.*

Ah! monsieur, monsieur!

DELANNOYE.

Prenez garde... on vient.

SCENE VIII.

MARIE, Mme GARIN, DELANNOYE, VICTORINE.

Mme GARIN, *embrassant Delannoye.*

Mon frère!...

DELANNOYE.

Ma chère Julie, je n'ai voulu confier à personne cette lettre de notre Émile, qui vous devait rendre si parfaitement heureuse; elle m'a été apportée par un jeune officier de marine de ses amis, qui arrive ce matin à Troyes, et repart demain pour s'embarquer de nouveau.

Mme GARIN.

Et ce jeune homme se chargerait d'une lettre pour mon fils?

DELANNOYE.

Sans doute; écrivez-la vite, et je la prendrai pour la remettre moi-même à...

Mme GARIN.

Comment, vous me quittez?

DELANNOYE.

A l'instant.

VICTORINE.

Bah !

DELANNOYE.

Hâtez-vous, ma sœur ; une affaire grave et qui ne peut souffrir de retard me rappelle à Troyes.

Mme GARIN.

Il faut donc qu'à toutes les joies il se mêle une peine ? Mais je n'insisterai pas si votre devoir vous commande impérieusement ce départ... quelques lignes seulement, et je descends.

Elle sort.

DELANNOYE.*

Victorine ?

VICTORINE.

Monsieur le président.

DELANNOYE.

Dites à Joseph, mon domestique, qu'il faut que je lui parle.

VICTORINE.

Ça suffit, monsieur.

Elle sort.

SCENE IX.

MARIE, DELANNOYE, *puis* JOSEPH.

DELANNOYE.

Ce Joseph est l'homme auquel je vais vous confier ; il est à mon service depuis plus de vingt ans, et sa discrétion est à toute épreuve ; le voici**. Joseph, tu vas faire approcher mon cabriolet ; mais avant, écoute ; je vais partir sans oi ; je te laisse dans ce village pour qu'à tout prix tu trouves une voiture et un cheval ; il n'y a pas une minute à perdre, songes-y bien. Dans une heure, tu viendras frapper à cette fenêtre ; elle s'ouvrira, et mademoiselle t'ira joindre ; tu la conduiras en toute hâte à cette adresse. (*Il écrit au crayon.*) Joseph, pas un mot à personne de l'ordre que je te donne ; il faut que tout le monde ignore ce projet de départ. Voici ma bourse, ne la ménage pas... tu entends bien, à minuit, à cette fenêtre... va.

Joseph sort.

MARIE.

Ah ! monsieur, comment reconnaître jamais...

DELANNOYE, *montrant Mme Garin.*

Chut !

SCENE X.

LES MÊMES, Mme GARIN.***

Mme GARIN.

Voici ma lettre, mon frère ; je ne sais vraiment ce qu'elle contient... cette arrivée inattendue... ce départ si prompt, tout cela m'étourdit. J'étais tout-à-l'heure bien heureuse ; me voilà preque triste, à présent.

DELANNOYE.

Excusez-moi, ma sœur ; mais...

Mme GARIN.

J'avais tant de choses à vous dire... du moins, vous avez vu notre Stéphanie ; n'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MARIE, *à la fenêtre.*

Votre voiture est prête, monsieur.

DELANNOYE.

Adieu, ma sœur.

Mme GARIN.

C'est donc une affaire bien grave que celle qui vous appelle ? Je ne vous ai jamais vu si préoccupé.

DELANNOYE.

Un jour viendra, peut-être, où je pourrai vous dire le motif... adieu... adieu, ma chère sœur. (*Bas à Marie.*) A minuit... et songez qu'il y va de votre liberté, de votre vie peut-être.

Il sort ; Mme Garin le conduit jusqu'au vestibule, puis rentre ; la nuit est venue à l'entrée de Mme Garin et de Victorine.

SCENE XI.

MARIE, Mme GARIN.

Mme GARIN.

Il est parti !... quand le reverrai-je, à présent ?... Cette fois, au moins, il me laisse du bonheur après lui ! Mon Émile, mon fils, s'est distingué ; son général l'a attaché à sa personne. Stéphanie, avant de monter dans votre chambre, vous passerez chez moi, je vous lirai la lettre d'Émile ; vous verrez comme il m'aime ! vous viendrez, n'est-ce pas ?

MARIE, *lui baisant la main, et cherchant à étouffer ses sanglots.*

Oui, oui, madame...

Mme GARIN.

Vous pleurez encore ?... C'est ma faute ; devant vous j'aurais dû contenir ma joie...

MARIE.

Oh ! madame, vous savoir heureuse sera toujours un adoucissement à mes chagrins. Si je pleure, c'est qu'une pensée m'est venue... c'est qu'il m'a semblé que je ne devais plus vous revoir...

Mme GARIN.

Ah !

MARIE.

Dites-moi, madame, que vous garderez un souvenir à la pauvre étrangère ; dites-moi qu'en priant pour votre fils quelquefois vous prierez pour elle.

Mme GARIN.

Chère enfant !

* Marie, Victorine, Delannoye.

** Marie, Delannoye, Joseph.

*** Marie, Delannoye, Mme Garin, Victorine.

MARIE.

Oh! pardonnez-moi d'avoir troublé votre bonheur!...

Mme GARIN.

Je ne veux pas vous laisser seule avec d'aussi tristes pensées; venez avec moi, mon enfant, vous passerez cette nuit dans mon appartement.

MARIE.

Non, non, madame... rentrez, rentrez... j'irai ce soir vous demander votre bénédiction... elle me rendra un peu de calme et de courage.

Mme GARIN.

A ce soir...

MARIE, *lui baisant la main.*

A ce soir.

Mme Garin monte l'escalier et ne disparaît qu'après avoir à plusieurs reprises regardé Marie qui de son côté ne la quitte pas des yeux.

SCENE XII.

MARIE, *puis* VICTORINE.

MARIE.

Encore un lien brisé... cet adieu est éternel, sans doute; je ne la verrai plus; écrivons maintenant, car je n'aurais plus de force pour une nouvelle séparation.

Elle se met à une table et écrit.

VICTORINE.

Voilà M. le président parti... madame est remontée chez elle... je vas ranger ici... puis j'irai me coucher. Est-ce que vous allez veiller encore tard, mamselle?... Je vous attendrai si vous voulez.

MARIE.

Non, non... je désire, au contraire, rester seule pour terminer cette lettre.

VICTORINE.

Vous écrivez à votre père, sans doute?

MARIE, *avec un mouvement.*

Mon père!

VICTORINE.

V' là encore la curiosité qui me poignarde... tenez, mamselle, je m'en vas... j'ai une langue qui ne peut pas se tenir tranquille, et ça vous distrairait de votre lettre Donnez-moi, s'il vous plaît, cet imprimé de tantôt, vous savez... je le lirai pour m'endormir.

MARIE, *à part.*

Ah!... (*Haut.*) Je ne sais ce que j'en ai pu faire... je ne l'ai plus.

Ici le bruit de la cloche.

VICTORINE.

Qu'est-ce qui peut venir si tard?

MARIE.

En effet... c'est étrange...

VICTORINE.

Pourvu que le jardinier soit encore debout, pour aller ouvrir... je vas voir.

Elle sort.

MARIE.

M. Delannoye se sera trompé... le danger était plus pressant encore qu'il ne le croyait... et Joseph arrivera trop tard. (*Elle court à la fenêtre.*) L'obscurité est si profonde que je ne puis distinguer...

VICTORINE, *rentrant.**

Voilà bien une autre affaire, c'est notre nouvel intendant qui arrive à franc étrier pour ne pas manquer de parole à madame... voilà un homme exact, vous allez le recevoir, n'est-ce pas, pendant que j'avertirai madame?

MARIE.

Je vous en supplie, ne me mettez pas en présence de cet étranger... conduisez-le au salon.

VICTORINE.

C'est juste, il attendra là sans déranger personne... prêtez-moi votre lumière, mamselle... (*Elle court au fond et laisse ainsi Marie dans l'obscurité.*) Par ici, monsieur René, par ici...

SCENE XIII.

A ce moment, on voit paraître au fond un homme enveloppé d'un long manteau; il traverse la salle basse.

FRANCIS, *à la cantonnade.*

Veillez, je vous prie, à ce qu'on ait grand soin de mon cheval...

VICTORINE.

Par ici, monsieur René, par ici...

Il suit Victorine qui l'éclaire et monte l'escalier devant lui; l'étranger n'a pas remarqué Marie et disparaît avec Victorine.

MARIE.

C'est lui... lui, mon père... sous un nom qui n'est pas le sien!... Oh! sa présence dans cette maison est le présage de quelque affreux malheur! et je laisserais ma bienfaitrice à la discrétion de cet homme... oh! non, non... je resterai pour la défendre .. je... (*Ici on frappe à la fenêtre.*) C'est le signal convenu... Joseph est là qui m'attend... si je tarde... je me perds, car M. Delannoye me l'a dit...j'ai été reconnue, dénoncée... et demain, cette nuit même peut-être... si je pars, Mme Garin sera victime de quelque horrible machination... Ah! je n'hésite pas... on m'arrêtera demain; mais cette nuit j'aurai forcé cet homme de quitter cette maison, de renoncer à ses projets... oui, demain il sera loin d'ici... ou il m'aura tuée.

SCENE XIV.

MARIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Mlle Stéphanie, madame qui cause dans le salon, avec ce M. René, vous prie de monter l'attendre dans sa chambre, elle veut absolument vous parler ce soir.

* Victorine, Marie.

MARIE.

J'y vais!

On frappe encore à la fenêtre.

VICTORINE.

Qu'est-ce que ce bruit-là?

MARIE, *vivement.*

Rien! le vent qui frappe sur ces carreaux... voilà tout.

VICTORINE, *s'en allant.*

Vous montez chez madame, n'est-ce pas?

MARIE, *à part.*

Oui, maintenant, la sauver ou mourir!

ACTE QUATRIÈME.

Un cabinet, bureau, cartons, casiers, meubles sévères. Au premier plan, à gauche, porte conduisant à une chambre à coucher. Au fond, à gauche, une fenêtre ouvrant sur la campagne; au fond, plus à droite, une porte conduisant en dehors; à droite, au deuxième plan, une porte vitrée communiquant à un escalier dérobé, qui conduit à l'appartement de Mme Garin; une cheminée à droite.

SCENE PREMIERE.

Mme GARIN, FRANCIS.

Au lever du rideau, Francis et Mme Garin sont assis devant la cheminée; Mme Garin tient à la main une lettre dont elle vient d'achever la lecture; lampe sur la cheminée et sur le bureau.

Mme GARIN.

Monsieur René, la lettre de mon notaire me donne tout lieu de croire que vous remplacerez avantageusement l'excellent M. Fargeot; il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre empressement et de votre exactitude vraiment scrupuleuse; car vous étiez souffrant, et le voiturier qui a déposé vos malles ne nous annonçait votre arrivée que pour demain tout au plus tôt.

FRANCIS.

En effet, madame, sans un mieux inespéré que j'éprouvai dans la journée, il m'aurait fallu vous manquer de parole.

Mme GARIN.

Cette course à cheval vous a dû fatiguer beaucoup, et l'heure est d'ailleurs trop avancée pour que nous parlions d'affaires. (*Elle se lève.*) Demain, je vous conduirai dans mon cabinet. Vous trouverez dans mon secrétaire, dont voici la clef, tous mes titres de propriété, mes baux, mes fermages; je vous consulterai sur l'emploi d'une somme assez considérable, produit de la vente d'une de mes terres... nous en arrêterons le placement. Je vais vous laisser; cet appartement sera le vôtre... mon frère ne devant pas l'occuper cette année... cette porte conduit à votre chambre à coucher, celle-ci ouvre sur un escalier dérobé qui mène à mon appartement situé juste au-dessus du vôtre... êtes-vous matinal, monsieur?

FRANCIS.

Oui, madame.

Mme GARIN.

En ce cas, vous pourriez, demain avant mon lever, monter à mon cabinet et examiner des pièces que mon procureur m'a envoyées et qui sont relatives à un procès assez grave. Je serais enchantée d'avoir dès demain votre avis sur ce procès.

FRANCIS.

Quand je vous verrai, madame, j'aurai examiné chacune des pièces du dossier.

Mme GARIN.

A merveille... il faut alors que je vous montre le chemin que vous devez prendre... Ah! pardon...

Elle sonne.

SCENE II.

LES MÊMES, VICTORINE*.

VICTORINE.

Vous avez sonné, madame?

Mme GARIN.

Oui, servez une collation là sur ce bureau, et ne sortez pas d'ici sans avoir pris les ordres de monsieur René...

VICTORINE.

Ça suffit, madame...

Mme GARIN, *prenant une des lampes.*

Maintenant, monsieur, veuillez me suivre.

FRANCIS.

Madame, je suis à vos ordres.

Ils sortent tous deux par la porte à droite.

SCENE III.

VICTORINE, *puis* MARIE.

VICTORINE.

Eh bien! il me plaît, ce M. René... à la bonne heure!... Il n'a pas l'air d'un singe malade comme ce vieux père Fargeot... Pauvre cher homme! il avait une bien belle ame; mais quelle tête!...

* Mme Garin, Francis, Victorine.

au lieu que cet intendant-là fera honneur à la maison... un bel homme... ça meuble.

MARIE, *entrant vivement.**

Victorine?

VICTORINE.

O Jésus! que vous m'avez fait peur!... J'ai cru que c'était le père Fargeot qui revenait de l'autre monde pour me... A cause que vous n'avez pas attendu madame dans sa chambre?

MARIE, *à part.*

L'inquiétude me tuait... savoir Mme Garin avec... (*Haut.*) Victorine, où est votre maîtresse?

VICTORINE.

Qu'est-ce que vous avez donc, mamselle?... Je ne vous ai jamais vu une figure bouleversée comme à présent.

MARIE.

Ah! Victorine!... ne voulez-vous pas me répondre?

VICTORINE.

Eh bien! madame était ici tout-à-l'heure, et elle vient de monter dans son cabinet avec son nouvel intendant, M. René.

MARIE, *à part.*

Seule avec lui... (*Haut.*) Victorine! il faut aller la joindre... il ne faut pas la quitter...

VICTORINE.

Laissez-donc... Madame n'a besoin de personne pour la garder... d'ailleurs, j'ai à faire en bas.

MARIE.

Eh bien! j'y vais moi... Ah! (*elle s'arrête en apercevant Mme Garin*) la voilà!

SCENE IV.

Mme GARIN, MARIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous voyez bien que madame n'était pas perdue... Tiens, où donc est M. René?

Mme GARIN.

Il vient de descendre pour s'assurer que Jean-Louis avait bien pris soin de son cheval.

VICTORINE.

Eh bien! pendant qu'il s'occupe de sa bête, je vas m'occuper de lui.

Elle sort en courant.

Mme GARIN. **

Qu'avez-vous donc, mon enfant? votre main tremble dans la mienne...

MARIE.

Madame, vous m'avez offert tantôt de passer cette nuit dans votre appartement... j'avais refusé d'abord...mais,depuis, je ne sais quelles folles pensées me sont venues... j'ai peur... oui, j'ai peur pour vous et pour moi... et je vous supplie de me permettre de ne pas vous quitter.

* Victorine, Marie.

** Mme Garin, Marie.

Mme GARIN.

Je ne puis comprendre d'où vous vient cette terreur étrange et subite... mais j'accède volontiers à votre demande... Vous resterez cette nuit auprès de moi.

MARIE.

Oui... dans la chambre qu'il faut traverser pour arriver à la vôtre.

Mme GARIN, *étonnée.*

Dans celle-là soit... ne me direz-vous pas le motif de...

MARIE.

Oh! des pressentimens vagues... des craintes imaginaires, peut-être...

SCENE V.

LES MÊMES, VICTORINE *, *rentrant avec un plateau.*

VICTORINE.

Voilà ce que j'ai trouvé de meilleur dans la maison... Dites donc, madame; je crois que c'est un original, ce M. René..... Croyez-vous qu'à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait, il se promène dans la cour... il regarde les murs, la grille, le parc, sans s'apercevoir qu'il pleut comme au temps du déluge.

Mme GARIN.

Vous avez fait du feu dans la chambre de M. René?

VICTORINE, *occupée de dresser son plateau.*

Oui, madame.

Mme GARIN, *rentrant.*

Tout est en ordre dans cet appartement, nous pouvons nous retirer... Venez, Stéphanie, c'est à vous surtout que le repos est nécessaire.

MARIE.

Je vous suis, madame... (*Elle place vivement sous la serviette de Francis le papier qu'elle avait dans la main; puis en passant devant Victorine, elle lui dit à voix basse.*) Ne dormez pas cette nuit.

Elle sort avec Mme Garin.

SCENE VI.

VICTORINE, *seule; puis* FRANCIS.

VICTORINE

Ne dormez pas cette nuit... Quoi qu'il y a donc? V'là la peur qui me galope à présent...

FRANCIS.

Quel horrible temps!

VICTORINE, *se retournant.*

Ah!

FRANCIS.

Qu'avez-vous donc?

VICTORINE.

Pardon, monsieur l'intendant... c'est que je ne

* Victorine, Mme Garin, Marie.

vous attendais pas là derrière... moi, et dam! ça m'a saisie... Monsieur, voilà votre souper, et votre feu brille dans votre chambre... Vous n'avez rien à me commander?

FRANCIS.

Rien...

VICTORINE.

Je peux m'en aller?

FRANCIS.

Sans doute.

VICTORINE, *à part, en allumant son bougeoir.*

C'est drôle! en pensant au grand corridor qu'il faut traverser pour gagner mon lit, j'ai comme un frisson qui me glisse partout. Mlle Stéphanie va me faire passer une jolie nuit! enfin je ne peux pas rester ici... (*Haut.*) Bonsoir, monsieur René.

FRANCIS.

Bonsoir... Est-ce que votre chambre est dans ce corps de logis?

VICTORINE.

Tout en haut, monsieur, au bout d'un grand corridor... C'est bien loin, allez... (*A part.*) Pourvu que le vent n'éteigne pas ma lumière!

Elle sort.

SCENE VII.

FRANCIS, *seul.*

Me voilà seul... C'est une étrange chose que la vie!... hier, à la veille de quitter la France, désespérant de la fortune et de moi-même, n'emportant que quelques misérables pièces d'or que Samuel consentait à me donner pour se débarrasser d'un hôte dangereux, ou tout au moins incommode... aujourd'hui installé dans un château.. investi de la confiance d'une digne veuve qui met à ma discrétion sa cassette et son écrin. René, malade chez Samuel, s'apercevra demain peut-être que sa lettre de créance lui a été enlevée, et ma disparition subite lui fera deviner que de ses mains elle a passé dans les miennes... il pourrait me poursuivre; mais cette nuit doit suffire à l'accomplissement de mon projet... Deux femmes sans défiance, un jardinier endormi, point de résistance à craindre... Mme Garin m'a complaisamment elle-même indiqué la route qui conduit à son cabinet... mon cheval est excellent et m'aura bientôt mis à l'abri des premières poursuites... dans vingt-quatre heures je serai hors de France, hors de tout danger, et cette fois, Dieu merci! je ne laisserai pas de trace sanglante derrière moi. Quant à l'affaire de Rétheuil, je ne suis pas même soupçonné, et Marie est seule accusée... Marie!... crédule enfant! où donc est cette Providence en laquelle tu mettais ton espoir et ta foi? La Providence! c'est le hasard... Heureusement Marie n'est plus aux mains de la justice, et si elle y retombait, une fois que je serai hors d'atteinte, nous verrons. (*Regardant la pendule.*) Ah! que cette aiguille marche lentement!... Il faut attendre cependant que le sommeil me laisse seul maître de cette maison, dans une heure je... (*Apercevant un portrait.*) Ah! Marie... je ne me trompe pas, ces traits sont ceux de Marie quand elle était enfant. (*Il le détache.*) Cette ressemblance est extraordinaire... oh! c'est bien Marie... Si je croyais encore à quelque chose, cette étrange apparition me semblerait être un avertissement... Oh! jeu du hasard... voilà tout... (*Il jette le médaillon.*) On marche dans l'appartement supérieur... Patientons encore... toute la journée de demain ne sera qu'une longue et rude marche. (*Il se place devant le plateau, prend sa serviette et trouve le papier que Marie y a glissé.*) Que veut dire cela?... « Vous êtes reconnu... » Hum!... « Mais on ne veut pas vous perdre... » Quand tout le monde reposera on frappera au-» dessus de vous, on vous donnera de l'étage su-» périeur le moyen de descendre dans la cam-» pagne; la route qu'on vous prépare, quelque » dangereuse qu'elle soit, est la seule qui vous » reste, la grille résisterait à tous vos efforts. » Fuyez, fuyez... » Je ne suis pas la proie d'un songe... j'ai bien lu... Quelle main a donc pu tracer cet étrange billet?... qui m'a pu reconnaître ici?... Est-ce un ami... un ennemi? m'a-t-on suivi... épié?... Je m'y perds... (*On frappe à l'étage supérieur.*) On me donne le signal convenu... Par cette croisée, peut-être je découvrirai... (*Il l'ouvre, et l'on voit alors descendre des draps.*) On me tient parole; que faire? m'avouer vaincu! abandonner la partie? Non!... Celle que je voulais jouer ici est assez belle et vaut bien ma vie pour enjeu... Je reste... J'attendrai, je braverai cet être invisible et mystérieux: s'il m'aborde en ennemi, j'ai là ce qu'il faut pour le recevoir... En entrant ici, d'ailleurs, n'étais-je pas préparé à tout?... pourtant soyons prudent... Ce personnage inconnu, garde sans doute le chemin que je dois prendre... Une lutte engagée si près de Mme Garin serait dangereuse... mieux vaudrait attirer ici mon adversaire... une fois là... seul à seul... Oui... Il est là sans doute, derrière ce vitrage... il suit tous mes mouvemens... paraissons lui obéir... attachons ces draps à cette fenêtre. (*Il les attache.*) La distance a été bien calculée... (*Il revient.*) Éteignons cette lumière... et maintenant attendons là, sur ce balcon... On viendra s'assurer de mon départ... alors... Hâtons-nous.

Il exécute tout cela, un instant après la porte vitrée s'ouvre et Marie paraît.

SCENE VIII.

MARIE, FRANCIS, *sur le balcon.*

MARIE.

Il est parti... Mon Dieu! vous m'avez épargné le supplice de me retrouver en face de cet homme...

FRANCIS, *bas.*

Une femme!

MARIE.

Il doit avoir gagné la route... (*Elle s'approche de la fenêtre; Francis se montre alors* *) Ah!

FRANCIS, *lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous...

MARIE, *avec un cri d'effroi.*

Mon père!

FRANCIS, *reculant.*

Marie!

Moment de silence.

FRANCIS, *regardant Marie, à la clarté de la lune.*

Oui, c'est bien elle! Fatale rencontre!... (*Cherchant à se remettre lui-même.*) Pourquoi trembler ainsi?... Relevez-vous... (*Il la relève, et Marie s'éloigne vivement de lui.*) Qui vous a conduite dans cette maison? C'est vous qui m'avez écrit ce billet?

MARIE.

C'est moi.

FRANCIS.

Vous ne m'avez nommé à personne?

MARIE.

A personne.

FRANCIS.

Et vous êtes descendue seule?

MARIE.

Seule.

FRANCIS, *avec joie.*

Rien n'est perdu alors!

MARIE.

Mais si j'ai gardé le silence, si je suis venue seule à vous, monsieur, c'est que je me suis sentie assez forte pour vous faire renoncer à vos projets.

FRANCIS.

A mes projets...

MARIE.

Quels qu'ils soient, ils ne s'accompliront pas... car cette nuit, tout-à-l'heure, vous quitterez cette maison...

FRANCIS.

Et comment prétendez-vous m'y forcer?

MARIE.

En disant à tous que ce nom de René n'est pas le vôtre... en disant encore... mais vous ne me orcerez pas d'en venir à cette extrémité... et vous allez partir, n'est-ce pas?...

FRANCIS.

Pour m'oser tenir un pareil langage, Marie croit sans doute que j'ignore ce qui s'est passé depuis notre séparation... elle me menace de dire ici mon véritable nom... mais on n'y doit pas connaître le sien... je n'aurais qu'à le prononcer, moi, pour la confondre et la perdre...

MARIE, *avec indignation et mépris.*

Ah! vous m'accuseriez, vous, vous!...

FRANCIS.

Ce nom n'est-il pas inséparable maintenant des mots de meurtre, d'assassinat?

MARIE, *avec force.*

Plus bas, plus bas... Si l'un de nous deux doit faire trembler l'autre, ce n'est pas vous, monsieur; tout-à-l'heure, je l'avoue, je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement d'effroi... Il n'y a qu'un instant, j'étais encore sous l'empire de je ne sais quel sentiment de respect ou de pitié... j'aurais frémi de prononcer devant vous ces mots de meurtre et d'assassinat qui, sortis de votre bouche, m'ont glacée d'horreur... Vous me menacez!... et je voulais vous épargner, moi, et je voulais peser chacune de mes paroles pour qu'elles ne fissent pas monter la rougeur de la honte au front de mon père... mais vous venez de briser ce lien qui me retenait encore... vous m'avez rendu ma force et mon courage... Je vous ai dit que, seule, je vous contraindrais d'abandonner la proie que vous êtes venu chercher... et vous allez comprendre qu'il faut m'obéir... car je suis déterminée à faire, pour sauver ma bienfaitrice, ce que j'ai refusé de faire pour me sauver moi-même!

FRANCIS.

Et que ferez-vous?

MARIE.

Je nommerai le véritable assassin d'Étienne; car je le connais.

FRANCIS.

Vous!

MARIE.

Je l'ai vu.

FRANCIS.

Ah!

MARIE.

Eh bien! monsieur, qui de nous deux a peur de l'autre?... qui de nous deux tremble, à présent?...

FRANCIS.

Plus bas, Marie... tu ne veux pas me perdre.

MARIE.

Non, monsieur; car je me souviens encore que je suis votre fille... mon sang est à vous; je le donnerai s'il le faut pour racheter le vôtre... mais vous livrer la vie de ma bienfaitrice quand je puis vous la disputer... * oh! non pas, monsieur.

FRANCIS.

Tais-toi, Marie! tais-toi... je ne veux pas sa mort; ici, je n'aurai pas besoin d'avoir recours à la violence... Tu me laisseras agir.

MARIE.

Plus qu'un mot, monsieur, le jour va paraître... il me reste à peine le temps d'accomplir le devoir que je me suis tracé... Sortez, monsieur, sortez! ou j'appelle!... entendez-vous, j'appelle!

FRANCIS, *froidement.*

Tu ne l'oseras pas, Marie.

MARIE.

On est prévenu, monsieur, au premier bruit on accourra.

FRANCIS.

Ce signal d'alarme, tu ne le donneras pas, et malgré toi j'exécuterai mon projet.

MARIE, *se plaçant devant la porte.*

Vous me tuerez alors!

* Francis, Marie.

* Marie, Francis.

FRANCIS.

Non; mais j'étoufferai tes cris.

MARIE, *se jetant derrière un fauteuil et courant au cordon de sonnette.*

Que Dieu vous sauve, monsieur, car je vais vous perdre, moi!

Francis arrive avant elle à la cheminée, saisit violemment son bras et la renverse à demi en lui posant un mouchoir sur la bouche.

FRANCIS.

Malheureuse! (*Ici la cloche de la grille est violemment agitée; Francis et Marie restent sans mouvement.*) Qu'est-ce que cela?

MARIE.

La maréchaussée qui poursuit le meurtrier d'Étienne.

FRANCIS *avec effroi.*

Le meurtrier d'Étienne!...

MARIE.

Pourquoi cette terreur? ce n'est pas vous, c'est moi qu'on vient arrêter.

FRANCIS.

Toi!

Bruit de cloche.

MARIE.

Vous le voyez, Dieu me vient en aide, il faut fuir.

FRANCIS.

Oui, sans doute, il le faut; viens, fuyons*!

MARIE.

Non, je reste, moi.

FRANCIS.

Oh! non pas, tu comptes trop sur tes forces... une fois en présence de tes juges, tu me perdrais pour te sauver.

MARIE.

Écoutez... on se lève, on court ouvrir.

VICTORINE, *en dehors.*

Mademoiselle Stéphanie! mademoiselle Stéphanie!

MARIE.

Quelques minutes encore, et la fuite ne sera plus possible.

FRANCIS.

Tu sais mon secret, tu ne dois plus me quitter.

MARIE, *s'accrochant au verrou de la porte du fond.*

Je puis mourir pour vous, monsieur; mais vous suivre, jamais... partez, partez.

FRANCIS.

Non, non.

UNE VOIX *forte.*

Au nom du roi, ouvrez!

MARIE.

On va briser cette porte... fuyez, fuyez.

FRANCIS.

Puisqu'il le faut, je pars... Marie, pas un mot, je te sauverai.

MARIE, *courant à la fenêtre.*

On n'avait pas songé à garder cette issue.

Francis disparaît à l'aide des draps.

* Marie, Francis.

LA VOIX.

Enfoncez cette porte.

MARIE.

Je n'ai plus à craindre que pour moi, je puis ouvrir.

Elle ouvre.

SCENE IX.

MARIE, L'ESPION, UN OFFICIER DE MARÉCHAUSSÉE, VICTORINE, CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE.

VICTORINE.

Je vous dis que vous vous trompez; tenez, la voilà, et ce n'est pas celle que vous cherchez.

L'ESPION.

C'est bien elle, monsieur le capitaine; le signalement est exact, comparez vous-même.

L'OFFICIER.

Ne vous nommez-vous pas Marie Beaudouin?

VICTORINE.

Marie Beaudouin, elle, une meurtrière! par exemple! mais répondez donc, mademoiselle.

MARIE.

Marie est en effet mon véritable nom.

VICTORINE.

Miséricorde!

L'OFFICIER, *aux gardes.*

Emparez-vous de cette femme.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme GARIN*.

Mme GARIN.

Pourquoi ce bruit? pourquoi tout ce monde? Que se passe-t-il ici?

VICTORINE.

Ah! madame, si vous saviez... on veut arrêter...

Mme GARIN.

Qui donc? Stéphanie... oh! mais je ne le souffrirai pas, je la défendrai.

L'OFFICIER.

Madame, c'est elle qui a tué le fils du fermier Marcellin.

Mme GARIN.

Ah!

MARIE, *à part.*

Accusée, flétrie devant elle!

Mme GARIN.

Oh! mais cela ne peut pas être. Stéphanie, dites-leur donc qu'ils se trompent.

VICTORINE.

Mais elle a avoué, madame.

Mme GARIN.

Malheureuse!

MARIE, *à part.*

Elle va me maudire, et c'est pour elle...

L'OFFICIER, *à un de ses cavaliers.*

Partons.

MARIE, *tendant les mains aux cordes.*

O mon courage, ne m'abandonne pas!

* Marie, Mme Garin, l'Espion, l'Officier, Victorine.

ACTE CINQUIÈME.

Un parloir d'un couvent abandonné occupant quatre plans ; portes latérales ; à gauche du spectateur, un vieux confessionnal en débris, ouvrant sur le parloir et communiquant à l'extérieur par une porte cachée dans la boiserie.

SCENE PREMIERE.

LE GUICHETIER, UN GARÇON SERRURIER.

ANDRÉ.

Voilà toutes ces vieilles grilles, ces barreaux rouillés remis en état... il y a peu de besogne, au reste; rien de plus facile à transformer en prison qu'un couvent. Je plains les bons religieux qui ont jadis habité cet ancien et sombre monastère : leurs supérieurs avaient eu des inventions qui feraient honneur à un geôlier... par exemple, des cachots, des oubliettes. Voici M. le président, je vais vous conduire jusqu'au second guichet.

Le Serrurier sort avec le Guichetier.

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, SON SECRÉTAIRE.

DELANNOYE, *des papiers à la main, lisant.*

« La retraite de Marie Beaudouin a été signalée » hier au soir. Ordre a été donné de l'arrêter » cette nuit. » (*Parlant.*) Le capitaine Beaulieu, chargé de cette expédition, n'est pas de retour?

LE SECRÉTAIRE.

Pas encore.

DELANNOYE.

Portez ces papiers dans mon cabinet.

Le Secrétaire salue et sort.

DELANNOYE.

Marie ne s'est pas trouvée au rendez-vous convenu, elle m'avait donc trompé! elle était donc coupable? Oh! malgré ce doute affreux qui se glisse dans mon cœur, je me surprends à désirer encore qu'elle s'échappe aux recherches.

Bruit au dehors.

SCENE III.

SAMUEL, SIMON, DELANNOYE, ANDRÉ.

LE GUICHETIER.

Voilà M. le président.

DELANNOYE.

Simon!

SIMON.

Oni, monsieur le président, Simon qui vous apporte une fameuse découverte. (*Samuel fait un mouvement.*) Monsieur le président, ne le laissez pas parler avant moi.

DELANNOYE.

Quel est cet homme?

SIMON.

Pas grand'chose, et vous allez en juger. Figurez-vous, monsieur le président, que j'étais venu à Troyes, parce que c'est aujourd'hui jour de grand marché, et quoiqu'on soit dans le chagrin, il faut que les affaires marchent et que les grains se vendent. En tournant le coin de la rue Sainte-Catherine, je remarque une boutique de bijoutier, et je m'arrête pour voir si je ne trouverais pas quelque colifichet à porter à ma pauvre Michelette; qu'est-ce que j'aperçois à l'étalage? le collier de perles que vous aviez envoyé en cadeau de noces à ma femme, et que j'avais mis moi-même dans le tiroir avec le fameux portefeuille. Le collier de perles avait disparu; mais, dans le premier trouble, on n'avait pas songé à en faire la déclaration. A la vue de ce collier, il m'arrive une foule d'idées; je me dis qu'il a été volé la nuit de l'assassinat, qu'il a dû être vendu par celui qui l'a volé, et que celui qui l'a acheté nous dira le nom du voleur. Là-dessus j'ameute du monde; on connaît dans toute la ville le malheur qui nous a frappé, on s'anime avec moi, on crie avec moi, on entre avec moi chez le bijoutier, on l'arrête sans lui donner le temps de se reconnaître, et je vous l'amène pour que vous l'interrogiez : voilà ma découverte, monsieur le président.

DELANNOYE.*

Ce collier est bien, en effet, celui que je donnai à Michelette. Pouvez-vous expliquer comment il se trouve entre vos mains?

SAMUEL.

Je suis un honnête bijoutier, monsieur le président, toute la ville connaît Samuel...

DELANNOYE.

Vous ne répondez pas à ma question.

SAMUEL.

Voici les faits, monsieur le président; ma conscience ne me reproche absolument rien. Un de mes anciens clients vint me demander un asile, il y a quelques semaines. Le pauvre diable n'avait pas d'argent, et pour reconnaître l'hospitalité que je lui avais accordée, il m'offrit ce collier de perles : je l'acceptai, pensant que c'était un débris de sa fortune passée.

SIMON.

Tout ça c'est louche.

* Samuel, Delannoye, Simon.

DELANNOYE.

Silence! Le nom de cet homme?

SAMUEL.

Monsieur le président, je...

DELANNOYE.

Prenez garde! la loi punit sévèrement l'action que vous avez commise. Méritez, par votre franchise, l'indulgence des magistrats.

SAMUEL, *à part.*

Au fait, j'aurais tort d'hésiter, il n'a pas balancé à me compromettre. (*Haut.*) L'homme qui m'a cédé ce collier s'appelle Francis Beaudouin.

DELANNOYE.

Francis Beaudouin!

SIMON.

Le père de Marie!

DELANNOYE.

Et ce Francis, où est-il?

SAMUEL.

Parti d'hier.

DELANNOYE.

Vous me trompez.

SAMUEL.

Non, monsieur le président; je vous jure, sur ce que j'ai de plus précieux, que je dis la vérité. Je puis d'ailleurs prouver ce que j'avance : car ce Francis, que je ne voulais pas perdre, a traîtreusement abusé de l'hospitalité que je lui avais donnée. Un de mes amis était descendu chez moi avant-hier, il se disposait à se rendre à Rocmont, chez Mme Garin...

DELANNOYE.

Chez ma sœur?

SAMUEL.

Oui; pour y occuper la place d'intendant. Mais saisi d'un mal subit, obligé de s'aliter, il dut différer de se remettre en route Il avait aussi connu autrefois Francis; sans défiance, il lui annonça son entrée au service de Mme Garin, lui montra même la lettre de créances que le notaire de cette dame lui a remis. Et hier matin, Francis avait disparu, emportant avec lui la lettre de créance de René, de René, qui, malade encore, et chez moi, vous attestera que j'ai dit la vérité.

DELANNOYE*.

Plus de doute : Francis essaiera de s'introduire à Rocmont, sous le nom de René; et ma sœur peut-être sera victime à son tour de quelque nouveau forfait.

Il sonne, puis écrit à la hâte **.

SAMUEL, *à part.*

Maître Francis, je suis fâché pour vous de ce qui arrive, mais cela vous apprendra à voler vos amis.

Le Secrétaire paraît.

DELANNOYE.

Faites monter à cheval quelques hommes de la maréchaussée, qu'ils courent à Rocmont ventre à terre, qu'ils arrêtent et qu'ils amènent ici un homme qu'ils y trouveront, et qui déclarera se nommer René. Allez, allez. (*Le secrétaire sort**.*) Simon, voilà le véritable coupable, voilà le véritable meurtrier du pauvre Étienne. Vous en aurez justice.

SIMON.

Merci bien, monsieur le président; mais au lieu d'un assassin, il y en a deux, v'là tout; car Marie n'en a pas moins été trouvée à la porte du pavillon, le portefeuille et le couteau presque encore dans ses mains. Ce Francis est un scélérat, ça paraît certain, mais Marie est sa complice, elle sera restée pour aider son père à rentrer dans la ferme.

DELANNOYE, *tristement.*

Oui, les preuves qui accablaient Marie subsistent toujours.

SAMUEL.

Puis-je me retirer, monsieur le président?

DELANNOYE.

Vous resterez ici pour être confronté avec Francis, si, comme je l'espère, ce misérable tombe enfin au pouvoir de la justice.

SIMON.

C'est ça, monsieur le président, il ne faut lâcher personne; ils étaient peut-être trois. (*Grand bruit au dehors, cris, tumulte.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

DELANNOYE, *au guichetier.*

Emmenez cet homme.

Samuel est emmené.

SIMON, *à la fenêtre.*

Ah! monsieur le président! que de monde! C'est une femme qu'on poursuit; on lui jette des pierres, on veut la tuer! Oh! mon Dieu! c'est elle, c'est Marie!

DELANNOYE.

Marie. (*A son secrétaire qui entre.*) Courez, monsieur, courez, donnez des ordres, sauvez, sauvez cette jeune fille.

Le Secrétaire sort.

SIMON.

Rassurez-vous, monsieur le président, elle est entrée dans le couvent, on referme la grand' grille, les cavaliers balaient la place. (*Bruit.*) On vient. C'est elle! c'est Marie qu'on amène.

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE**.

MARIE, *courant à Delannoye.*

Oh! sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi. (*Bruit au dehors.*) Entendez-vous, entendez-vous leurs cris de haine, de fureur! Ils m'ont insultée, frappée, moi, pauvre femme, dont les mains étaient liées et le visage découvert; ils voulaient me tuer. Mais que leur ai-je fait à ces hommes?

* Delannoye, Simon, Samuel.

** André, Delannoye, le Secrétaire, Simon, Samuel.

* Simon, Delannoye, Samuel.

** Simon, André, Marie, Delannoye.

SIMON.

Elle a demandé.

DELANNOYE.

Simon, retirez-vous... j'ai besoin d'être seul avec Marie.

SIMON.

C'est juste, monsieur le président; mais je ne quitterai pas la ville. Je vas faire savoir au père Marcellin, à Michelette, à tout le village que la criminelle est reprise, et que dans quelques jours... (*Mouvement de Delannoye.*) Pardon, monsieur le président, je m'en vas... a-t-elle une figure douce, cette hypocrite-là! hum!... je m'en vas, monsieur le président, je m'en vas.

Il sort.

SCENE V.

MARIE, DELANNOYE.

DELANNOYE, *s'asseyant.*

Marie... ici je ne suis plus que votre juge... c'est donc votre juge qui va vous interroger; avant tout cependant, dites-moi si c'est volontairement que vous ne vous êtes point trouvée au rendez-vous qui avait été convenu.

MARIE.

Oui, monsieur.

DELANNOYE.

Joseph était venu frapper à votre croisée?

MARIE.

Il était venu.

DELANNOYE.

Vous étiez seule alors?

MARIE.

J'étais seule.

DELANNOYE.

Aucun obstacle ne s'opposait à votre départ?

MARIE.

Aucun.

DELANNOYE.

Pourquoi donc avez-vous refusé la voie de salut qui vous était offerte?

MARIE.

Je ne voulais plus quitter la maison de Mme Garin.

DELANNOYE.

Vous saviez cependant qu'on vous en devait venir arracher. O Marie! Marie! je ne croirai plus à l'innocence, à la vertu, si vous m'avez trompé. Vous avez donc voulu demeurer à Rocmont parce que vous y attendiez votre complice de Rétheuil?

MARIE.

Mon complice!

DELANNOYE.

Vous êtes donc restée à Rocmont comme vous étiez restée à Rétheuil pour préparer le crime?

MARIE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

DELANNOYE, *se levant.*

Oh! vous allez me comprendre, Marie... L'assassin d'Étienne est connu.

MARIE.

Ciel!

DELANNOYE.

Il a laissé une trace après lui... c'est Francis Beaudouin.

MARIE.

Mon père! on accuse mon père... oh! il est innocent, monsieur, il est innocent.

DELANNOYE.

Ce collier de perles, renfermé dans le tiroir avec le portefeuille, a été vendu par Francis Baudouin au bijoutier Samuel. Ce collier a été pris dans la nuit de l'assassinat.

MARIE, *à part.*

O mon Dieu! mon Dieu!

DELANNOYE.

Eh bien! Marie, n'avez-vous rien à dire?

MARIE.

Si, monsieur; je veux, je dois justifier mon père.

DELANNOYE.

Le justifier!

MARIE, *dont la tête s'égare.*

J'espérais que ma vie donnée serait une assez grande expiation; je vois qu'il faut plus encore, il faut l'aveu du crime. Eh bien! monsieur, cet aveu que j'aurais refusé à la torture, cet aveu, je le ferai. De grâce, monsieur, qu'on discontinue les poursuites dirigées déjà contre mon père, sans doute; étouffez dans votre ame l'intérêt que vous y conservez encore pour Marie, elle en est indigne; je vous ai trompé par de feintes protestations, par des sermens sacriléges, ne cherchez pas ailleurs la main qui a frappé le jeune Marcellin; cette main, c'est la mienne, monsieur, c'est la mienne.

DELANNOYE.

Quoi! c'est vous?

MARIE, *étouffée par ses sanglots.*

Moi! moi!

DELANNOYE.

Malheureuse!

MARIE, *tombant à genoux, à part.*

Est-ce assez, mon Dieu! est-ce assez?

DELANNOYE, *après un moment de silence.*

Mais ce collier, ce collier, ce n'est pas vous qui l'avez vendu à Samuel?

MARIE.

Non, monsieur, mais qui prouve qu'il n'a pas été pris dans le premier désordre? Samuel accuse mon père, parce que mon père est absent, parce qu'il ne peut se défendre.

DELANNOYE.

Mais la présence de Francis chez ma sœur, sous un nom supposé, comment l'expliquez-vous?

MARIE.

C'est pour moi, monsieur, pour moi seule qu'il est venu; il voulait me sauver.

DELANNOYE.

Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi alors? pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée?

MARIE.

Pour être témoin de mon supplice... oh! monsieur! il a cédé à mes instances, il est parti.

DELANNOYE, *après un grand silence.*

Non, tout ce que vous me dites là est impossible.

MARIE.

Impossible!

DELANNOYE.

Plus vous vous accusez, Marie, et moins je vous crois coupable... hier, vous disiez vrai quand vous protestiez de votre innocence; vos accens partaient bien alors du fond de votre ame... J'ai appris à lire dans les cœurs, Marie, et je crois lire dans le vôtre : vous voulez vous perdre pour sauver un misérable que le malheur a fait votre père, mais moi qui vous ai devinée, je rejette l'aveu menteur que vous m'avez fait et que vous allez rétracter.

MARIE.

Non, monsieur.

DELANNOYE.

Malheureuse enfant! tu ne sais donc pas que cet aveu, joint aux preuves qui t'accablent déjà, rassurera la conscience de tes juges... ils te condamneront.

MARIE.

Je le sais.

DELANNOYE.

Ils te condamneront à une mort infamante, horrible!

MARIE.

Je le sais.

DELANNOYE.

Marie! Marie! ne persiste pas dans ta folle résolution, Dieu lui-même repousserait ton sacrifice, car il ne veut pas qu'un sang pur rachète un sang coupable. Marie, si tu savais ce que je souffre depuis que cette pensée m'est venue que tu te dévouais pour ton père... du premier jour où je t'ai vue, je ne sais quelle secrète et douce sympathie m'attira vers toi, le malheur qui n'a cessé de te poursuivre n'a fait qu'accroître cet intérêt que tout-à-l'heure tu as vainement essayé d'éteindre. Quand toutes les voix t'accusent, une voix plus forte s'élève là qui te défend et te justifie. Marie, ne feras-tu rien pour le vieillard qui t'aime comme il aimerait son enfant? Marie, le mensonge aux hommes est une offense à Dieu... Marie, la vérité! au nom du ciel, la vérité!

Le Geôlier paraît.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.*

LE GUICHETIER.

Monsieur le président!

DELANNOYE.

Que me voulez-vous?

LE GUICHETIER.

Monsieur, une femme est là dans votre cabinet, qui vous attend : elle vient de Rocmont et est envoyée par Mme Garin.

* Marie, Delannoye, André.

DELANNOYE.

Par ma sœur? quelque nouvel indice peut-être. (*Bas.*) Marie, je vous reverrai, je vous arracherai ce désaveu que je vous demande. (*Haut.*) André, ayez les plus grands égards pour cette jeune fille, je vous l'ordonne. (*A part.*) Mon Dieu! puisque vous m'avez mis au cœur la conviction de l'innocence de cette enfant, inspirez-moi donc, car à tout prix je veux la sauver.

Il sort.

SCENE VII.

ANDRÉ, *se tenant dans le fond*, MARIE.

MARIE, *dont l'exaltation ne soutient plus les forces, est tombée sur un banc de bois.*

Ce dernier effort a usé mon courage, je n'en aurais plus pour soutenir une autre lutte; ce que M. Delannoye a deviné, mes juges le devineront aussi, je perdrai celui que je dois, que je veux sauver... oui, il arriverait un moment où la force trahirait ma volonté. A cette foule dont les malédictions et les menaces m'épouvantaient, n'ai-je pas déjà crié : Ce n'est pas moi? au bourreau peut-être je crierais : C'est lui! Je ne verrai pas l'échafaud, je ne verrai pas mes juges... ma mort, ma mort volontaire viendra confirmer mes aveux; je mourrai; je disparaîtrai donc de ce monde sans qu'une larme me soit donnée, sans qu'une prière monte pour moi au trône de l'Éternel. Oh! non, si je ne puis pas dire mon secret aux hommes, je puis le dire à Dieu, je puis le déposer dans le sein d'un de ses ministres... une voix alors plaindra la pauvre Marie, une voix priera pour elle. (*Allant au geôlier.*) Mon ami, avant de paraître devant mes juges, je voudrais m'approcher du tribunal de la pénitence. L'aumônier de cette prison aura pitié d'une pauvre fille qui n'a plus d'espoir dans ce monde; il daignera peut-être m'entendre aujourd'hui, tout-à-l'heure.

ANDRÉ.

M. l'abbé Maurice loge dans le couvent, je vais l'avertir. Dans quelques instans, il peut être là.

Il montre le confessionnal.

MARIE.

Allez donc, mon ami, allez vite, je vous en prie.

André sort.

SCENE VIII.

MARIE, *regardant sortir le geôlier.*

M. Delannoye!... ô mon vénérable, mon seul ami!... vous aussi peut-être vous donnerez quelques pleurs à ma mémoire... qu'il m'en a coûté pour ne pas tout vous avouer... mais vous auriez voulu me sauver, et vous l'auriez perdu, lui! Ah!

quelque coupable que soit cet homme, il est mon père, et le ciel, en laissant peser sur moi toutes les apparences du crime, ne m'a-t-il pas lui-même dicté mon devoir ?

ANDRÉ, *rentrant.*

M. l'abbé Maurice viendra.

Il remonte au fond.

MARIE.

Ah ! il a consenti... plus de crainte, plus de mensonge, cette fois... mon horrible secret pourra s'échapper de mon sein... dans une heure, une dernière épreuve... une souffrance de quelques minutes... puis le repos... le repos éternel.

ANDRÉ, *montrant à Marie le rideau du confessionnal qui s'agite.*

On vous attend... je vous laisse.

Il sort.

SCENE IX.

MARIE, DELANNOYE, *dans le confessionnal.*

MARIE *va s'agenouiller au confessionnal. Moment de silence.*

Le secret qu'on dépose dans votre sein est inviolable, je le sais, mon père, et je puis vous parler comme je parlerais à Dieu. Je vais mourir, mon père, mourir déshonorée, flétrie... et pourtant je suis innocente... (*Silence.*) Quand vous prierez pour moi, je ne veux pas que vous croyiez prier pour une criminelle : je vais donc tout vous dire! (*Mouvement dans le confessionnal suivi d'un long silence.*) Vous savez quel horrible meurtre fut commis à Rétheuil : un pauvre enfant fut lâchement assassiné. Au milieu de la nuit, les cris d'Étienne arrivent à moi; je me lève ; un homme sort du pavillon où reposait l'enfant... dans son trouble, il fuit sans me reconnaître... mais je l'avais vu, moi... inquiète, effrayée, je cours au pavillon... quel affreux spectacle !... l'enfant était à demi-renversé... un couteau était plongé dans sa poitrine! je l'en arrache; je veux sortir pour aller chercher du secours, mais la force m'abandonne, et quand je reviens à moi, la famille de la victime m'accablait de malédictions ; on avait trouvé à mes côtés le couteau sanglant encore. J'aurais pu dire alors ce que je vous dis aujourd'hui; mais il aurait fallu nommer le meurtrier ! et vous allez comprendre que je dus garder le silence, car ce meurtrier c'était... oh ! mon Dieu ! hors de ce tribunal ma parole n'aura point d'écho ; elle y descendra comme dans une tombe, et n'en sortira jamais, n'est-ce pas? ce meurtrier, c'était mon père...

A ce moment la porte du confesional s'ouvre brusquement, et Delannoye en sort, pâle, haletant et presque en délire.

DELANNOYE.

Ton père!... ah ! je le savais bien, moi...

MARIE, *se relevant avec effroi.*

Ah ! vous n'êtes pas prêtre, monsieur?

DELANNOYE.

Non... mais Dieu me pardonnera d'avoir usurpé la place de son ministre, pour écarter le glaive prêt à frapper une tête innocente ; comme magistrat, je voulais, au prix de ma vie, de mon salut, connaître la vérité, et je la sais maintenant.

MARIE.

Vous oublierez les paroles qui ne sont arrivées jusqu'à vous qu'en traversant cette grille.... vous les oublierez, car abuser d'une semblable confidence... ce serait plus qu'un crime, ce serait un sacrilége.

DELANNOYE.

C'est parce que je ne suis pas prêtre, moi, que je puis révéler ce que j'ai entendu ; c'est parce que je ne suis pas prêtre, que je dirai à tous tes juges ce que j'ai fait ; je leur dirai ton dévouement sublime, ton admirable résignation !

MARIE.

Non, vous ne parlerez pas, monsieur, car je vous le jure, je ne survivrai pas à mon père... trahi ! dénoncé par son enfant... oh ! non, car alors je dirai que je vous avais reconnu... je dirai que j'étais folle...

DELANNOYE.

Marie... mon devoir est à présent de vous sauver, et je vous sauverai malgré vous. Si votre aveu vous justifie du crime de Rétheuil, ce billet trouvé à Rocmont, dans la chambre de Francis, et que vient de m'envoyer ma sœur, ce billet écrit par vous à ce misérable prouve assez que vous n'avez voulu rester à Rocmont, quelque danger qui vous y menaçât, que pour vous placer entre ma sœur et Francis, que pour épargner un crime de plus à cet homme... pour lequel vous avez déjà répandu trop de larmes, et pour lequel vous ne donnerez, je vous le jure, ni votre honneur ni votre sang !

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRÉ, LE SECRÉTAIRE, MARIE, DELANNOYE.

ANDRÉ.

Monsieur le président, les cavaliers envoyés par vous à Rocmont ont, à moitié route, rencontré des paysans qui amenaient ici Francis Beaudouin, à la poursuite duquel ils s'étaient mis par ordre de Mme Garin.

MARIE.

Vous l'entendez, monsieur, il est arrêté, perdu, si vous parlez... oh ! ne parlez pas, monsieur, ne parlez pas !

DELANNOYE, *au secrétaire.*

Conduisez cette jeune fille dans mon cabinet. (*Au geôlier.*) Faites monter ici Francis Beaudouin, et qu'on amène Samuel... allez.

Le Geôlier sort.

MARIE.

Oh! monsieur, monsieur !...

DELANNOYE.

Marie, Dieu est juste!... obéissez.

On entraîne Marie par la gauche.

SCÈNE XI.

FRANCIS, *conduit par un officier de maréchaussée*, DELANNOYE, SAMUEL.

DELANNOYE.

Enfin!

FRANCIS, *entrant seul d'abord.*

Pourquoi m'arrête-t-on, monsieur? et de quoi suis-je accusé?

DELANNOYE, *lui montrant Samuel qui entre.*

Reconnaissez-vous cet homme et ce collier?

FRANCIS, *froidement.*

Qu'a pu dire cet homme, et que prouve ce collier?

DELANNOYE.

Ce collier n'a pu être pris dans le secrétaire de Marcellin que par le meurtrier d'Étienne, et cet homme a déclaré avoir acheté de vous ce collier?

FRANCIS.

Je nie avoir jamais possédé ce collier.

DELANNOYE.

Récuserez-vous aussi la déclaration à moi faite par le témoin de votre crime? Marie vous accuse.

FRANCIS.

C'est impossible, monsieur!

DELANNOYE.

Tu doutes de mes paroles, parce que tu connais trop bien ta victime; tu as compté, tu comptes encore sur le dévouement filial de cet ange; aux plus grands coupables la nature avait encore donné des entrailles de père, et toi, misérable, tu as pu sans frémir accepter le sublime sacrifice de cette enfant, tu l'aurais laissée monter à ta place sur un échafaud, toi, toi, son père!

SAMUEL.

Monsieur le président, je ne sais si Francis est coupable; mais je dois à la vérité de déclarer que Marie est une étrangère pour lui.

DELANNOYE.

Que dites-vous?

FRANCIS.

Samuel!

SAMUEL.

Pourquoi me tairais-je? Quel intérêt pouvez-vous avoir maintenant à la laisser croire votre fille?

DELANNOYE.

Cet homme n'est pas le père de Marie!

SAMUEL.

Non, monsieur.

DELANNOYE.

Pouvez-vous le prouver?

SAMUEL.

Sans doute!

DELANNOYE, *au geôlier.*

Qu'on amène Marie à l'instant.

Le Geôlier sort.

FRANCIS.

O Samuel! Samuel!

SAMUEL, *bas.*

Je ne comprends pas.

DELANNOYE.

Voyons, parlez. D'où savez-vous... Oh! n'hésitez pas, maintenant je saurais vous contraindre.

SAMUEL.

C'est inutile, monsieur le président; il y aura quinze ans à la Notre-Dame d'août, j'habitais Troyes alors; cet homme entra dans ma boutique, il tenait par la main une petite fille de trois ans à peine, il me déclara l'avoir rencontrée sur la route, elle était perdue, il en avait eu pitié et l'avait prise ainsi qu'une magnifique chaîne d'or que la mère de l'enfant, sans doute, lui avait jetée au cou en jouant avec elle.

DELANNOYE.

O mon Dieu!

SAMUEL.

L'enfant parlait à peine, impossible de savoir d'elle le nom et la demeure de ses parens. J'achetai la chaîne, et Francis garda l'enfant; René était chez moi ce jour-là, et il l'attestera...

DELANNOYE.

Par pitié, par grâce! achevez, achevez la révélation de cet homme. A quel endroit avez-vous trouvé cet enfant?

FRANCIS.

Vous prenez à cela un bien vif intérêt, monsieur.

DELANNOYE.

Oh! mais, répondez-moi donc!

FRANCIS.

Ce fut aux environs de Rétheuil.

DELANNOYE.

De Rètheuil! il y a quinze ans, et elle portait au cou une chaîne d'or! (*A Samuel.*) Vous et René vous l'attesterez?

SAMUEL.

Sans doute.

DELANNOYE.

Oh! oh! mon cœur, ne te brise pas de joie.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE.*

MARIE.

Mon père! mon père!

Elle veut courir à Francis, Delannoye l'arrête.

DELANNOYE, *s'élançant entre Marie et Francis.*

Arrête!... arrête, Marie... (*En s'avançant.*) Cet homme n'est pas ton père!...

MARIE.

Qu'entends-je!

DELANNOYE.

Il avait usurpé ce titre sacré... il n'est pas ton père, te dis-je... j'en ai les preuves... lui-même vient de l'avouer.

* Francis, Delannoye, Marie.

MARIE, *tombant à genoux.*

Oh !... ô mon Dieu ! je vous remercie, je ne suis pas la fille d'un assassin.

DELANNOYE, *la relevant.*

Non, ton père est un homme de bien... ton père est digne de tout ton amour.

MARIE.

Mon père... il existe... vous le connaissez...

DELANNOYE.

Oui... il existe... il t'a pleuré quinze ans, car il t'a crue morte, ton pauvre père... et maintenant il pleure... il pleure encore ; mais c'est de joie... c'est de bonheur...

MARIE, *regarde Delannoye. qui lui tend les bras, hésite un moment; puis s'y élance en criant.*

Mon père !... oh !... vous ne rougirez pas de votre fille... vous savez qu'elle est innocente.

DELANNOYE.

Oui... mais il faut que cette innocence éclate au grand jour, il faut que devant tous tu puisses lever la tête... je te justifierai... je... (*S'arrêtant tout-à-coup comme frappé d'une pensée subite.*) Mon Dieu ! si on allait douter de moi... on dira peut-être... Il veut sauver sa fille... oui... je suis ton père, mon témoignage à présent ne peut plus suffire... il en faut un autre...

FRANCIS, *froidement.*

Le mien !

MARIE, *avec effroi.*

Le sien !

DELANNOYE.

Il a raison... lui, lui seul... (*Allant à Francis et à mi-voix.*) Dans ma surprise, dans ma joie, je n'ai songé qu'au bonheur de retrouver mon enfant. Je l'ai crue sauvée dès qu'elle était dans mes bras ; maintenant je vois que l'abîme est encore ouvert sous ses pas... Tout prouve que vous êtes le meurtrier d'Étienne, vous pourriez, en la laissant croire votre complice, l'entraîner dans votre perte.... Francis... je suis la loi vivante, moi seul, je ne puis vous dire : Je fais grâce... mais vous savez, vous, si elle est pure... vous savez si cette ange mérite de mourir de la mort des infâmes... Oh ! rendez-la-moi..... et si vous avez au monde une mère, une sœur, un enfant, toute ma fortune leur appartient. S'il vous faut le triomphe de voir le juge aux genoux du coupable... eh bien ! je suis père... et je tombe à vos pieds... Francis, ce crime inutile ne vous sauvera pas, et il me tuera, moi. Francis, rends-moi, rends-moi ma fille...

Moment de silence.

FRANCIS, *froidement.*

Sans elle ou avec elle... l'échafaud, toujours... (*relevant le président*) j'y monterai seul, monsieur...

DELANNOYE, *courant à sa fille.*

O mon enfant... mon enfant !...

FRANCIS, *avec un soupir.*

Voilà la seule bonne action que j'aie faite... qui m'en tiendra compte ?... le bourreau...

MARIE, *levant la main au ciel.*

Dieu !

DELANNOYE, *embrassant sa fille.*

Et moi peut-être...

TABLEAU.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE VIII.

CE,

›SE,

·AIS, LE 14 MARS 1838.

ACTEURS.

›NVILLE. .	Mlle PLESSY.
NAY, mère	Mme DESMOUSSEAUX.
. gouvernante	Mme DUPONT.
·E.	M. MONLAUR.
. . . .	M. ALEXANDRE.

·nt tenir au théâtre; le premier occupe

., au Marais. Porte au fond; portes à de l'acteur. Une table de chaque côté.

de l'autre côté du théâtre, est assise *.able où il y a tout ce qu'il faut pour* *.ais elle ne dessine pas : elle a l'air* *ι ennuyé;* LÉONCE *est debout près du*



A. Lacouchie del

Im. de Lemercier, Bd.

Mme ANCELOT.



ACTE III, SCÈNE VIII.

ISABELLE,

OU

DEUX JOURS D'EXPÉRIENCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par Madame Ancelot,

EPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 14 MARS 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LÉONCE DE COURTENAY	M. VOLNYS.
ALBERT, COMTE DE MONTIGNY	M. MAILLARD.
LE MARQUIS DE TRÉNEUIL	M. SAINT-AULAIRE.
LE DOCTEUR DAMBLEVILLE, médecin	M. PERRIER.
CHARLOTTE, MARQUISE DE TRÉNEUIL	Mme MOREAU-SAINTI.
ISABELLE DE MONVILLE	Mlle PLESSY.
Mme DE COURTENAY, mère de Léonce	Mme DESMOUSSEAUX.
Mlle MONISTROL, gouvernante d'Isabelle	Mme DUPONT.
UN DOMESTIQUE	M. MONLAUR.
UN CHASSEUR	M. ALEXANDRE.

La scène est à Paris, en 1838.

Les personnages sont indiqués, en tête de chaque scène, dans l'ordre qu'ils doivent tenir au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Un salon assez vaste, mais simple chez Mme de Courtenay, rue Saint-Louis, au Marais. Porte au fond; portes à droite et à gauche. Une cheminée avec du feu, au premier plan, à gauche de l'acteur. Une table de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

Mme DE COURTENAY, *assise à droite de l'acteur, fait de la tapisserie;* Mlle MONISTROL, *debout près d'elle, lui prépare et lui tend des laines;* ISABELLE, *de l'autre côté du théâtre, est assise près d'une table où il y a tout ce qu'il faut pour dessiner; mais elle ne dessine pas : elle a l'air impatient et ennuyé;* LÉONCE *est debout près du*

feu; il s'appuie contre la cheminée et rêve : une brochure qu'il tenait à la main est tombée par terre.

Il y a près de Mme de Courtenay un siége plus bas, inoccupé.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le docteur Dambleville.

ISABELLE, *avec joie.*

Enfin quelqu'un!

Mme DE COURTENAY.

Bonjour, monsieur le docteur.

DAMBLEVILLE, *salue tout le monde.*

Que personne ne se dérange, je vous prie, (*souriant*) et s'il le faut, je l'ordonne.

ISABELLE, *souriant et se levant vivement, tire un fauteuil.*

Monsieur le docteur, on aime beaucoup mieux les prières d'un ami que les ordonnances d'un médecin!

DAMBLEVILLE.

Ah! vous permettez, mesdames? (*Il s'assied.*) Que l'on est bien ici! Quand j'arrive au Marais, dans cette paisible rue Saint-Louis, et que j'entre dans cette maison si régulière et si calme, j'éprouve un sentiment de bien-être, et je me sens heureux au milieu d'une famille si complètement exempte des peines de la vie!

Mme DE COURTENAY, *soupirant, à part.*

Hélas!

DAMBLEVILLE, *désignant Mme de Courtenay.*

Quel plaisir de voir, d'admirer une mère qui n'a vécu que pour son fils! un fils (*il désigne Léonce*) si raisonnable, si sage! trop peut-être!

Mme DE COURTENAY, *tristement et regardant Léonce.*

Mon pauvre fils!

DAMBLEVILLE, *désignant Isabelle.*

Tenez, seulement en voyant Mlle de Monville, on se sent tout réjoui. Cette jeune personne charmante, qui retrouve au milieu de vous la famille qu'elle a perdue et donne de la joie à tout ce qui l'entoure.

ISABELLE, *à part.*

Comme si l'on pouvait donner ce qu'on n'a pas?

DAMBLEVILLE, *désignant Mlle Monistrol.*

Puis cette bonne gouvernante, Mlle Monistrol, à qui sa tendresse pour l'enfant qu'elle a élevée...

Mlle MONISTROL.

A fait quitter Paris : car on peut dire qu'ici, au Marais, l'on vit absolument comme en province; et c'est dur quand on n'est qu'à quelques rues de la c pitale. Mais je ne puis quitter cette chère Isabelle, et c'est pour elle que je regrette le monde dont elle est trop séparée.

DAMBLEVILLE.

Ah! dans ce Paris que vous regrettez, combien d'intérêts qui se froissent, de passions qui s'agitent, d'événemens qui bouleversent toute l'existence en quelques heures! tandis qu'ici tout est tranquille, uniforme et...

ISABELLE, *vivement et gaîment.*

Et si l'on s'est ennuyé la veille, on a l'avantage d'être sûr qu'on ne s'amusera pas le lendemain.

Mme DE COURTENAY.

Ah! Isabelle!

ISABELLE, *se lève, va près d'elle, s'assied sur le petit siége et dit d'un ton caressant.*

Pardon, madame, ne me croyez pas ingrate! je vous aime comme si vous étiez ma mère!

Mme DE COURTENAY, *l'embrasse sur le front et regarde Léonce qui fait un mouvement.*

Ma fille, vous êtes tant aimée ici!

DAMBLEVILLE, *qui a vu le mouvement de Léonce et qui s'est levé.*

Vous avez mal aux nerfs, monsieur Léonce : depuis un mois que vous êtes de retour d'Italie, votre pâleur et votre air souffrant nous inquiètent En votre absence n'ai-je pas guéri madame votre mère? Et cette charmante Mlle de Monville, est-ce qu'on voit seulement qu'elle a été malade? J'en veux faire autant pour vous : c'est bien le moins. A peine arrivé, vous avez voulu vous charger de mon procès; mais si vous souffrez, vous plaiderez mal, et ma cause est perdue.

LÉONCE, *vivement.*

Je la gagnerai! il faudra bien que je la gagne!

DAMBLEVILLE.

Vous vous êtes fait avocat, je ne sais pas trop pourquoi?

LÉONCE, *simplement.*

Pour être utile, monsieur.

DAMBLEVILLE.

Le talent de la parole est maintenant le premier moyen de parvenir : c'est vrai.

LÉONCE, *tristement.*

Je ne veux parvenir à rien.

DAMBLEVILLE.

C'est cela : triste, découragé... Vous êtes malade; et la santé est tout! la force, le talent, le génie! et mes craintes...

LÉONCE, *vivement.*

Soyez tranquille quand je défends vos intérêts; car tout ce que j'aime fut sauvé par vos soins! et soyez-en sûr, mon ami, le talent vient du cœur!

ISABELLE, *qui est restée près de Mme de Courtenay à lui arranger des laines, lui dit d'un ton caressant.*

Oh! pardonnez-moi, madame!

Mme DE COURTENAY, *tendrement.*

Chère Isabelle!

ISABELLE, *se levant, ainsi que Mme de Courtenay.*

Oui, j'ai tort; et je ne comprends pas moi-même toutes les idées qui viennent m'agiter! Ce n'était pas ainsi autrefois! Quand, à quatorze ans, la dernière volonté de ma mère me confia à votre amitié, je ne regrettai qu'elle seule! Ma vie était si douce près de vous que, pendant trois années, ma pensée ne devinait même pas qu'il pût exister des plaisirs au-delà de ce paisible séjour. Lorsque M. Léonce revint de ses premiers voyages, j'avais dix-sept ans. (*A Léonce.*) Et vous vous le rappelez, n'est-ce pas? je vivais alors comme l'oiseau qui vole, comme la fleur qui pousse, sans regrets, sans désirs, croyant que le charme de ces beaux jours ne pouvait jamais cesser.

Mlle MONISTROL.

A quinze ans l'on est content de tout ; mais plus tard il faut qu'une jeune fille voie le monde afin de choisir un mari.

ISABELLE, *riant.*

Oh ! ma bonne Monistrol ne pense qu'au mariage ! Elle trouve que c'est la plus belle invention de l'esprit humain.

Mlle MONISTROL.

Et je suis encore fille.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Mais il paraît que vous voulez préserver les autres d'un pareil malheur ?

Mlle MONISTROL.

Vous, par exemple ! c'est étonnant que vous n'ayez jamais pensé au mariage ?

DAMBLEVILLE.

Moi ? Mais, au contraire, j'y ai beaucoup pensé.

Mlle MONISTROL.

Ah ! vraiment !

DAMBLEVILLE, *riant.*

Puisque je suis resté garçon.

Mlle MONISTROL.

A votre âge ! car vous avez bien...

DAMBLEVILLE, *l'interrompant.*

J'ai... j'ai... ma foi, je n'en sais rien ! Est-ce que je pense à mon âge ? Pourquoi faire ? Je compte mon argent, je compte mes malades ; je puis les perdre, ou l'on peut m'en prendre ! Mais compter mes années, à quoi bon ? Je suis bien sûr que personne ne m'en prendra.

Mlle MONISTROL.

Toujours est-il que le mariage...

ISABELLE, *riant.*

A force de m'en parler et de me tourmenter, vous m'aviez fait consentir alors à épouser un certain marquis dont je ne me souciais pas le moins du monde.

Mlle MONISTROL, *soupirant.*

Un homme qui peut devenir ministre ! Ah ! je ne m'en consolerai jamais.

ISABELLE.

Et moi je me suis bien vite consolée quand ce mariage a manqué. Mais, à dater de ce beau projet, tout fut changé. M. Léonce était parti une seconde fois, et brusquement, sans dire adieu à personne ; moi, je ne pouvais plus vous (*à Mme de Courtenay*) distraire de son absence : car toute ma joie d'enfant avait disparu ! Un désir insensé peut-être, mais qui m'agitait sans cesse, me portait vers le monde et les plaisirs dont je n'avais pourtant qu'une insaisissable idée ; je me souvenais de ma mère, brillante et belle, que des distractions, des fêtes et des hommages entouraient, et je m'apercevais alors pour la première fois de la solitude et du vide de nos journées. Mon cœur battait plus vite, et ma pensée, s'élançant au-devant de je ne sais quel bonheur mystérieux et sans nom, ne faisait plus que rêver et attendre ; car rien ne remplissait mes heures oisives. Lorsque j'essayais de peindre, de faire de la musique, le pinceau tombait de ma main, mes doigts restaient immobiles sur ma harpe, et mon ame s'échappait malgré moi de ce paisible séjour.

LÉONCE, *faisant un mouvement, à part, avec joie.*

Tant de tristesse pendant mon absence...

ISABELLE.

L'uniformité de notre vie, ces semaines, ces mois qui s'écoulaient sans variété, sans événemens, sans intérêt, m'accablaient, me tuaient ! Je ne pouvais plus les supporter ! Et ce fut alors que M. le docteur déclara que j'étais dangereusement malade. En effet, la force et la vie m'avaient quittée.

Mlle MONISTROL.

C'était tout simplement que vous alliez mourir d'ennui.

Mme DE COURTENAY.

Oh ! mon Dieu ! mais cette vie retirée n'est-elle pas celle de toutes les jeunes personnes bien élevées ? Est-ce qu'elles doivent voir le monde avant leur mariage ?

Mlle MONISTROL.

Si elles ne voient personne, comment choisiront-elles un mari ?

DAMBLEVILLE.

Mais Mlle Isabelle était au bal jeudi dernier.

ISABELLE.

Dans une de ces promenades que vous aviez ordonnées pour ma santé, monsieur le docteur, je rencontrai Charlotte, une amie d'enfance, plus âgée que moi de plusieurs années, et mariée depuis quelque temps à M. le marquis de Tréneuil. Elle vint me voir : et ce ne fut pas sans peine que j'obtins d'aller quelquefois chez elle et de paraître à quelques-uns de ses bals.

Mme DE COURTENAY.

Mme de Tréneuil est trop lancée dans le monde.

DAMBLEVILLE.

C'est une femme à la mode, très-riche et très-spirituelle ; sa maison est brillante et recherchée ; je ne manque pas une de ses soirées. Cela fait bien pour un médecin !

Mme DE COURTENAY.

Oui ; mais pour une jeune personne ?

ISABELLE, *d'un ton caressant.*

Oh ! ne vous repentez pas d'avoir cédé à mes prières ! vous étiez trop sévère ! (*Elle l'embrasse.*) Voyez : je suis plus heureuse, et je vous aime encore davantage.

Mlle MONISTROL.

Qu'elle est charmante !

ISABELLE.

La belle chose qu'un bal ! Le premier jour, j'en fus éblouie ! Ces toilettes, ces fleurs, cette musique, cette foule, tout resta devant mes yeux bien long-temps après ! La nuit, le jour, quand je voulais lire, travailler, écouter, ma pensée n'était plus avec moi, elle était encore et toujours au bal !

Mme DE COURTENAY, *à part.*

Hélas !

Léonce retombe dans son état de tristesse.

Mlle MONISTROL.

Mais aussi quel bal! C'est moi qui accompagnais Mlle de Monville. Quelle fête! quels...

DAMBLEVILLE, *riant*.

Quel rhumatisme vous y avez gagné!

Mlle MONISTROL.

La chaleur éteignait les bougies; on a ouvert une fenêtre derrière moi, et, cela est vrai, j'ai gagné des douleurs dans la tête, un mal de dents affreux; j'ai eu les pieds écrasés par les walseurs, et personne ne m'a adressé la parole! A toutes les fêtes il y a des gens auxquels il en arrive autant! Mais c'est un grand honneur et un grand plaisir d'y être admis.

DAMBLEVILLE.

Certainement!

ISABELLE.

Ce qui m'enchantait, c'était toutes ces célébrités, ces orateurs, ces poètes, ces artistes! Oh! quand j'entendais prononcer un illustre nom, moi, craintive et timide ordinairement, eh bien! je me pressais avec la foule, je cherchais celui qui le portait, j'épiais ses paroles, je voulais deviner sur son front, dans ses yeux, la puissance de sa pensée, la cause de cette renommée si brillante.

LÉONCE, *avec exaltation et saisissant les mains de Dambleville*.

Ah! vous le voyez, mon ami, j'ai raison! Pour obtenir le talent et la gloire, ce n'est pas trop de consumer sa vie dans un noble travail, de renoncer aux plaisirs, au monde, à la fortune.

DAMBLEVILLE.

Où voyez-vous qu'on renonce à tout cela, s'il vous plaît? Votre gloire, à vous, est un trésor d'avare, qui ne profite qu'aux héritiers! Dans un temps d'industrie comme le nôtre, on escompte son immortalité, et quand on en a tiré un peu de bruit et beaucoup d'argent, on trouve qu'on a fait une bonne affaire.

ISABELLE.

Mais parmi tant de personnes, savez-vous, monsieur Léonce, quel nom me frappa tout de suite? Celui de ce jeune homme qui vous sauva la vie sur les bords du Tibre.

LÉONCE, *avec joie*.

Albert de Montigny?

ISABELLE.

Oh! redites-nous donc encore les détails de cette soirée!... Ils m'ont tant frappée!...

LÉONCE, *s'approchant d'elle et d'un ton un peu tendre*.

Quoi! cela vous intéresse?...

ISABELLE, *affectueuse*.

En pouvez-vous douter? Mais pourquoi nous aviez-vous quittées?...

LÉONCE, *gaîment*.

Le docteur avait dit qu'en échappait à sa pensée par le mouvement et les voyages, et je partis pour l'Italie. Eh bien! de tous les objets qui passèrent sous mes yeux, je n'avais rien vu, quand j'arrivai à Rome avec une fièvre ardente, qui ajoutait toute sa force aux pensées que j'avais voulu fuir. Un jour que j'essayais de m'y soustraire par la fatigue, mon cheval s'emporta; je sentis confusément que nous quittions la route, qu'à travers des pierres et des fossés nous suivions une pente rapide, effrayante; mais la fièvre et la fatigue, qui me laissaient encore le sentiment du danger, m'ôtaient l'envie et le pouvoir de m'y soustraire, et quand mon cheval se précipita dans le Tibre, je ne sais ce qui se passa; j'avais perdu connaissance.

ISABELLE, *avec affection*.

O mon Dieu! mais vous deviez mourir!...

DAMBLEVILLE.

Je le crois bien; il n'en faut pas tant!

LÉONCE.

En revenant à moi, j'appris qu'au retour d'une partie de plaisir, un jeune homme, ayant vu le danger qui me menaçait, s'était jeté à la nage pour m'arracher à une mort certaine. J'appris aussi que c'était un Français et qu'il devait quitter Rome sous peu de jours.

ISABELLE.

Et vous l'avez adressé à vos amis.

LÉONCE.

Mes offres de service, vous le pensez bien, ne pouvaient manquer à celui dont le dévouement venait de m'imposer une éternelle amitié. Je lui donnai donc des lettres de recommandation, et j'ai vu avec joie, à mon retour, que sa gaîté et son aimable caractère l'avaient fait accueillir par tout ce que le monde offre de plus brillant.

ISABELLE.

Quand je le vis, il me sembla que je retrouvais un ancien ami.

Mme DE COURTENAY.

Et moi, avec quelle joie je reçus celui qui avait sauvé mon fils!

ISABELLE, *à Léonce*.

Que votre absence a été longue!

LÉONCE.

Et que j'ai eu de bonheur en vous retrouvant encore chez ma mère!

Dambleville s'est approché de Mme de Courtenay, qui examine attentivement Isabelle et Léonce: il lui parle bas.

ISABELLE, *à Léonce*.

Pourtant vous êtes triste?...

LÉONCE.

A peine si je peux vous voir un instant: le monde vous occupe, et je n'ai pu vous parler depuis mon retour.

ISABELLE.

Ah! je m'en plains autant que vous.

Léonce fait un mouvement de joie.

DAMBLEVILLE, *à Mme de Courtenay comme continuant un entretien*.

Un accident et une maladie aussi graves ont dû avoir des suites.

LÉONCE, *riant*.

Des suites!... oh! elles peuvent être bien heureuses.

Un domestique a ouvert la porte du fond; Mlle Monistrol va à lui et lui parle bas.

ISABELLE, *à Léonce.*

Je désirais vous revoir.

LÉONCE, *joyeux et tendre.*

Isabelle !...

ISABELLE, *timidement.*

Monsieur Léonce !...

Mlle MONISTROL, *revenant en scène.*

Mme la marquise de Tréneuil est là... dans la chambre de mademoiselle Isabelle ; elle voudrait la voir quelques instans seulement et ne pas déranger Mme de Courtenay.

ISABELLE.

J'y vais.

LÉONCE, *tristement.*

Vous éloigner encore?...

ISABELLE, *à demi-voix.*

Je reviens... et si vous étiez seul ici?...

LÉONCE, *avec joie.*

J'y serai!

ISABELLE, *à demi-voix.*

Vous saurez alors tout ce que mon cœur renferme.

Elle sort avec Mlle Monistrol par la porte à droite de l'acteur.

SCENE II.

Mme DE COURTENAY, DAMBLEVILLE, LÉONCE.

LÉONCE, *à part, avec transport.*

O ciel! est-ce possible?... Son trouble... ses paroles... Ah! que je suis heureux !

DAMBLEVILLE, *à Mme de Courtenay.*

Du temps, des soins, un bon régime, et M. Léonce...

LÉONCE, *très-gai.*

Eh! docteur, je me porte aussi bien que vous! Je défie la Faculté et toutes ses ordonnances, et je ne crois pas plus à leur pouvoir sur le corps que sur l'esprit.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Révolté!... Et si je prouve que vous êtes malade?

LÉONCE, *riant.*

Oh! si l'on vous laissait faire, docteur, tout serait maladie!... La joie, le chagrin, les qualités, les défauts!... qui sait? il n'y a pas jusqu'à conscience dont vous feriez une maladie.

DAMBLEVILLE.

Oh! de notre temps, celle-là ne tourmente que bien peu de monde, n'empêche pas grand'chose, et n'a jamais tué personne.

LÉONCE, *riant.*

Fi! docteur... c'est très-mal, ce que vous dites là! aussi je sors pour ne pas vous entendre, et je laisse à ma mère le soin de vous gronder. (*A part, en sortant par le fond.*) Tâchons de les éloigner d'ici.

SCÈNE III.

Mme DE COURTENAY, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE.

Allons, le voilà en gaîté maintenant, et tout-à-l'heure il avait l'air désespéré!... Ce n'est pas naturel... Je vous assure qu'il est malade... ou il est fou! ce qui est encore une maladie.

Mme DE COURTENAY.

Eh non! docteur, il est amoureux, et amoureux d'Isabelle.

DAMBLEVILLE.

Eh bien! à cette maladie-là, le remède est tout trouvé : il faut les marier. Un mariage!... quelle fête pour Mlle Monistrol !

Mme DE COURTENAY, *souriant.*

Elle a de si hautes prétentions pour Isabelle que celui-là...

DAMBLEVILLE.

Ah! si M. et Mme de Monville ne s'étaient pas ruinés, oui!... mais c'est tout au plus si des débris de leur grande fortune il reste à leur fille sept ou huit mille livres de rentes, et M. Léonce en a autant de son père!... Ils sont jeunes tous deux, ils s'aiment... je le répète, mariez-les.

Mme DE COURTENAY.

C'est mon plus grand désir; mais ce fils, objet de toutes mes pensées, a déjà bien inquiété sa mère!... Enfant, sa santé délicate me força de l'éloigner des jeux et des études de son âge : seul à la campagne, ses jours se passaient à rêver; cette vie contemplative le rendit étranger à toutes les choses de la vie réelle et positive. On le croyait insensible et sans intelligence... Moi, sa mère, j'avais seule surpris parfois un regard de feu, un mot passionné, un élan généreux révélant une ame énergique, qui ne pouvait ou ne voulait pas se communiquer aux autres. Depuis, j'ai deviné aussi cet amour qu'il renferme avec tant de soin, et dont il n'a jamais voulu convenir, même avec moi... Toutes mes tentatives pour obtenir son secret avaient échoué devant sa froide réserve, et pour la première fois il vient de nous laisser lire dans son ame.

DAMBLEVILLE.

Je ne le comprends pas, je l'avoue.

Mme DE COURTENAY.

Mais vous venez de comprendre qu'il est heureux?... Sa joie l'a rendu expansif... car il a lu dans les yeux d'Isabelle le bonheur de sa vie; il est aimé... vous l'avez vu?

DAMBLEVILLE.

Il paraît que l'amour, tout aveugle qu'il est, a encore de meilleurs yeux que moi, car je n'ai rien vu de tout cela!

Mme DE COURTENAY.

Écoutez, ce qu'un jeune homme n'ose avouer à sa mère, il le dit souvent à un ami; il vous aime, avec vous il parlera; il faut le voir.

DAMBLEVILLE.

Sans doute ; et si vous voulez, je puis à l'instant...

Mme DE COURTENAY.

Il faut que ce mariage se fasse promptement pour lui... et pour moi aussi... qui souffre trop de sa tristesse...

DAMBLEVILLE.

Oui, j'aurai son secret!... il m'appartient à moi, son médecin : je dois être confident des chagrins comme des maladies; j'ai l'expérience pour les uns et l'amitié pour les autres.

Mme DE COURTENAY.

Il faut donc l'interroger. (*Fausse sortie.*) Mais dites-lui aussi... qu'il aurait dû se confier à sa mère! Est-ce qu'elle lui demande autre chose que d'être heureux?... Je vais vous l'envoyer.

Elle sort par le fond.

SCENE IV.

DAMBLEVILLE, *seul.*

C'est une excellente personne que Mme de Courtenay!... Par exemple, elle s'inquiète constamment; son fils se tourmente sans cesse, la jeune personne s'ennuie toujours, et la gouvernante se plaint du matin au soir! Du reste, c'est la famille la plus heureuse et l'intérieur le plus paisible que je connaisse à Paris.

SCÈNE V.

LÉONCE, DAMBLEVILLE.

LÉONCE, *accourant et très-gai.*

Docteur, me voici.

DAMBLEVILLE.

Bien, monsieur Léonce, arrivez.

LÉONCE.

Vous voulez me parler?

DAMBLEVILLE.

Sans doute.

LÉONCE.

De votre procès, je parie?

DAMBLEVILLE.

Ah! mon malheureux procès!... le voilà en bonnes mains!

LÉONCE.

Comment!

DAMBLEVILLE.

Un jeune homme...

LÉONCE.

Qui est votre ami, docteur.

DAMBLEVILLE.

Qui n'avait pas déjà trop de raison, et qui maintenant...

LÉONCE, *joyeux.*

Le bonheur me donnera du talent.

DAMBLEVILLE.

Vous êtes donc heureux?

LÉONCE.

J'ai l'espoir de l'être.

DAMBLEVILLE.

Quoi! réellement? vous êtes amoureux, vous?

LÉONCE, *étonné.*

Mais...

DAMBLEVILLE.

Vous aimez Mlle de Monville?

LÉONCE.

Qui vous l'a dit?

DAMBLEVILLE.

Vous en êtes aimé?

LÉONCE, *vivement.*

Le croyez-vous?

DAMBLEVILLE.

C'est assez naturel... mais depuis quand donc l'aimez-vous?

LÉONCE.

Depuis le premier jour où je l'ai vue.

DAMBLEVILLE, *étonné.*

Comment? il y a six ans qu'elle est dans votre famille.

LÉONCE.

Il y a six ans que je l'aime.

DAMBLEVILLE, *avec étonnement.*

Mais vous êtes parti le jour où elle vint chez Mme votre mère.

LÉONCE.

Oui... c'était à la campagne où je vivais depuis mon enfance, malade et seul, sans que rien attirât mon attention. J'avais atteint ainsi ma dix-huitième année, et aucune étude n'entrait dans mon esprit, aucun amusement n'avait pu me distraire de mes rêveries; je ne sentais ni force ni joie, ni volonté; je ne vivais pas, j'attendais la vie... Isabelle parut, je n'attendis plus rien.

DAMBLEVILLE, *dont la surprise redouble.*

Mme votre mère la reçut à quatorze ans.

LÉONCE.

Immobile devant cette gracieuse et charmante enfant, je ne pouvais détourner mes yeux de cette contemplation. Isabelle, élevée au milieu du monde, était habituée à l'élégance, à l'esprit, aux talens, comme à l'air qui la faisait vivre; elle exprima naïvement l'effroi que lui causait ce sauvage examen, et sourit malignement à ma complète ignorance de toute chose. Le lendemain, docteur, sans prévenir ma mère, sans l'initier à mes projets, je l'avais quittée, je m'étais séparé d'Isabelle, j'étais à Paris.

DAMBLEVILLE.

Seul?

LÉONCE.

Ma faiblesse était devenue force et courage, une vie nouvelle m'animait; j'avais un but et j'étais décidé! Pendant trois ans des études sévères et de rudes voyages développèrent mon corps et mon esprit... je sentis mon ame s'agrandir sous une foule de pensées qui s'y pressaient, et quand je revins, mon ami, j'étais un homme et Isabelle avait dix-sept ans.

DAMBLEVILLE.

Je vous vis ensemble alors, et je ne me serais jamais douté, je l'avoue, que vous étiez amoureux. Occupé de graves études, sérieux, froid, il n'y avait rien en vous qui révélât la jeunesse et l'amour.

LÉONCE, *sérieusement*.

Mlle de Monville, celle que j'aime, la femme que j'ai choisie, doit être la noble et digne compagne de toute la vie d'un honnête homme, et non le caprice passager de la jeunesse d'un étourdi. Ma mère renfermait Isabelle, ne laissait personne l'approcher, et j'avais deviné que son projet était de nous unir... mais profiter de sa solitude, de sa dépendance et de son ignorance de l'amour pour obtenir celle que j'aimais! Non, cette idée eût révolté mon ame... je voulais qu'elle vît le monde, qu'elle fût entourée, fêtée, et que sa raison comme son cœur déterminât son choix.

DAMBLEVILLE.

Et pendant ce temps-là, Mlle Monistrol a manqué de lui faire épouser le marquis de Tréneuil, et vous avez manqué vous tuer, vous, en Italie, où vous avait emporté le désespoir que vous causait ce projet de mariage. Oh! la générosité est une belle chose; mais le bonheur ne la récompense pas toujours.

LÉONCE, *souriant*.

Alors, c'est le bonheur qui a tort.

DAMBLEVILLE.

Je vous conseille de lui donner raison en épousant Mlle de Monville... mais parlez-en à madame votre mère qui souffre de votre tristesse et désire ce mariage autant que vous.

LÉONCE.

Eh n'est-ce pas là mon but, mon espoir, ma vie? tout ce qui m'intéresse au monde?

DAMBLEVILLE.

Tout?

LÉONCE.

Ah!... et votre procès! je ne l'oublierai pas. Un fripon, car M. Gribelet est un fripon, a compromis dans une mauvaise affaire le fruit de vos peines, de votre talent; je le démasquerai, je vous ferai rendre justice... mon temps, mon travail, mon argent, rien ne me coûtera pour réussir, et nous réussirons.

DAMBLEVILLE.

Avec cette chaleur, oh! vous ferez un excellent avocat; et, si vous vouliez, quelque jour vos talens pourraient servir la patrie.

LÉONCE, *souriant*.

La patrie! ma foi, il y a tant de gens qui se mêlent de ses affaires, que si elle n'est pas bien servie, il faut qu'elle y mette de la mauvaise volonté. (*Plus sérieux.*) Et pourtant avant d'avoir de grandes ambitions, ne faudrait-il pas avoir de grandes idées? (*Un peu exalté.*) Oui, j'aime la gloire, mais celle-là seulement que j'obtiendrais par des actions utiles à mes semblables, et si un jour je pouvais quelque chose...

DAMBLEVILLE.

Vous? bah! avec votre mépris pour l'argent, votre dédain des grandeurs! Est-ce qu'on réussit quand on ne fait jamais rien comme tout le monde? Mais consultez donc l'usage.

LÉONCE.

Je ne veux consulter que mon cœur.

DAMBLEVILLE.

C'est de la folie.

LÉONCE.

Tant pis pour la raison.

DAMBLEVILLE.

J'avoue que mon amitié s'inquiète de votre penchant à l'enthousiasme et de la singularité de quelques-unes de vos idées. Mon Dieu! pourquoi sortir de la route commune et de la vie ordinaire? tout y est tracé, tout y est formulé d'avance à présent; c'est très-commode. La bienséance indique les vertus nécessaires, le code civil renferme la probité, et le dévouement à la patrie consiste à monter sa garde et à payer ses contributions.

LÉONCE, *d'un ton de reproche*.

Oh! Mais grondez, grondez! vous ne pourrez me fâcher aujourd'hui, il y a trop de joie dans mon cœur. (*A part, avec inquiétude.*) Elle doit venir, s'il pouvait s'éloigner! (*Haut.*) Je vous conseille, docteur, d'être sans inquiétude sur moi et d'aller tranquillement à vos affaires. Adieu, mon ami!

DAMBLEVILLE, *étonné*.

Comment, adieu?

LÉONCE, *avec un peu d'embarras*.

Oui, il faut que je voie promptement ce M. Gribelet pour m'assurer que je ne me trompe pas et travailler à vous faire rendre vos deux cent mille francs.

DAMBLEVILLE.

Dieu le veuille! car sans cela je suis ruiné.

LÉONCE, *souriant d'un air incrédule*.

Oh! ruiné!

DAMBLEVILLE.

Eh bien! non, j'en conviens; mais enfin deux cent mille francs, cela vaut la peine qu'on y songe.

LÉONCE.

Et soyez sûr, mon ami, que vous ne perdrez rien à mon bonheur. Loin de là! je voudrais faire quelque chose pour l'amitié, pour la justice. L'espoir d'être aimé! mais cela double les forces et le courage.

DAMBLEVILLE.

Cher et bon jeune homme!

LÉONCE.

Mais adieu, au revoir.

DAMBLEVILLE, *à part, apercevant Isabelle*.

Ah! je comprends, il l'attendait. (*Haut.*) Mlle de Monville vient de ce côté, et si mon procès ne peut s'arranger sans vous, je crois maintenant que votre mariage s'arrangera bien sans moi. Adieu donc, à tantôt.

LÉONCE, *à demi-voix, en reconduisant Dambleville à la porte du fond.*

Comme mon cœur bat! c'est que ma vie va se décider, voyez-vous!

Dambleville sort ; Léonce reste dans le fond, et admire de loin Isabelle, qui entre par la porte de droite.

SCENE VI.

ISABELLE, LÉONCE.

ISABELLE, *sur le devant, à elle-même.*

Je ne sais pourquoi je suis si tremblante... j'ai peur de ne pouvoir parler... pourtant, Charlotte m'a tant pressée, tant priée de tout dire à M. Léonce! il est si bon! Ah! le voilà.

LÉONCE.

Enfin, nous sommes seuls!... depuis mon retour vous m'évitiez.

ISABELLE.

Oh! ne le croyez pas.

LÉONCE.

Ou votre amie, Mme de Tréneuil, prenait tout votre temps.

ISABELLE.

Elle me témoigne tant d'amitié, elle!

LÉONCE.

Qui pourrait ne pas vous aimer?

ISABELLE.

Quand je rencontrai cette bonne Charlotte, j'étais bien seule.

LÉONCE.

Chère Isabelle!

ISABELLE.

Peu après votre départ mon mariage fut rompu; et savez-vous ce qui le fit manquer?

LÉONCE.

Le ciel qui voulait le bonheur d'un autre.

ISABELLE, *souriant.*

Le ciel... et mon peu de fortune qui se trouva ne pas suffire à M. le marquis de Tréneuil!... car c'était lui.

LÉONCE.

Quelle indignité!

ISABELLE, *amèrement.*

Oui... j'aurais été sa femme!... mais je ne suis pas riche!

LÉONCE.

Quel bonheur!...

ISABELLE.

Mes parens, qu'il avait connus, passaient pour avoir une grande fortune, et il employa mille moyens pour m'obtenir; puis il apprit que je ne possédais que bien peu de chose... et six semaines après il épousa Charlotte! qui est une riche héritière!

LÉONCE.

Mais comment aviez-vous consenti?

ISABELLE, *hésitant.*

On m'avait tant répété que ce mariage me convenait!.. et alors j'étais... je...

LÉONCE.

Vous étiez alors?... Parlez, dites toute votre pensée.

ISABELLE.

J'étais si ignorante de toute chose et de mon propre cœur!

LÉONCE.

Et maintenant?...

ISABELLE.

J'ai un peu vu le monde, grâce à Charlotte; car avant que je l'eusse rencontrée, votre mère était si sévère! elle ne me laissait voir qui que ce fût; aucun amusement ne m'était permis: tout l'inquiétait, jusqu'au regard que le hasard faisait tomber sur moi dans les promenades!... Personne à qui je pusse parler, dire ma pensée, mes désirs, mes regrets.

LÉONCE.

O mon Dieu!

ISABELLE.

Si vous saviez!... quand je retrouvai Charlotte, qu'elle vint à moi, me parla avec tendresse; que je sentis que c'était une amie... des larmes vinrent à mes yeux; je me dis : « Enfin quelqu'un m'aimera donc!... »

LÉONCE, *vivement.*

Est-ce possible?...

ISABELLE, *souriant et gracieuse.*

Aussi c'est un peu votre faute.

LÉONCE.

A moi?

ISABELLE.

Vous m'aviez si bien accoutumée à être aimée

LÉONCE.

Ah! vous avez lu dans mon cœur!

ISABELLE.

Oui!... vous êtes mon ami, n'est-ce pas? vous êtes mon frère!...

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

Mais...

ISABELLE, *hésitant un peu.*

Et je veux avoir en vous une entière confiance, vous dire... tous mes secrets... comme une sœur doit les dire à son frère.

LÉONCE, *inquiet et laissant échapper sa main.*

Des secrets!... vous avez des secrets?

ISABELLE, *d'un ton enfantin et caressant.*

Oh! ne faites pas un air sévère et inquiet... comme votre mère, car je n'oserais plus parler.

LÉONCE, *se remettant.*

Et il faut que je sache tout. Parlez donc!

ISABELLE.

Oui! et vous me protégerez près de Mme de Courtenay, car, vous le savez, monsieur Léonce, elle seule a le droit de disposer de moi! ma mère mourante lui remit tout son pouvoir!... sans son consentement, je ne puis accorder ma main!

LÉONCE, *troublé.*

Votre main!... que dites-vous?...

ISABELLE.

Si le choix de mon cœur ne lui convenait pas!

LÉONCE, *douloureusement.*

Le choix de votre cœur?

ISABELLE.

Elle peut empêcher mon mariage.

LÉONCE.

Votre mariage?

ISABELLE.

Si celui qui m'aime... et que...

LÉONCE, *vivement et avec un peu de violence.*

Et que vous aimez, n'est-ce pas?... Mais au nom du ciel, achevez donc! Qui est-il?... qui a osé?...

ISABELLE, *effrayée.*

Que dites-vous?... mais... vous tremblez!

LÉONCE, *essayant de cacher son trouble.*

Moi? .. non!... je suis calme!... très-calme!... seulement je crains... Ah! celui qui a surpris votre cœur, celui qui s'est fait aimer (*il s'anime*), il n'est peut-être pas digne de vous! il ne vous aime pas comme vous devez être aimée! comme un autre....

ISABELLE, *l'interrompant et vivement.*

Ah! ne craignez rien! il m'aime, et il est digne d'être aimé... Bon, aimable, fait pour plaire, sa joie, sa gaité, si éloignée de la triste austérité de ces lieux, et aussi des qualités plus solides, m'a dit souvent Charlotte, car elle le connaît depuis long-temps; et si vous entendiez comme elle en parle! comme elle le loue! comme elle me répète que nul ne m'aime autant que lui!

LÉONCE, *hors de lui.*

On vous trompe, Isabelle! on vous trompe!

ISABELLE, *vivement.*

Non! quand vous saurez qui c'est vous l'aimerez.

LÉONCE.

Jamais!

ISABELLE, *vivement.*

Mais vous l'aimez déjà!

LÉONCE.

Moi?

ISABELLE.

Vous le disiez tout-à-l'heure.

LÉONCE.

Comment?

ISABELLE.

Votre amitié, votre dévouement pour lui seront de toute la vie.

LÉONCE.

Qui est-ce donc?

ISABELLE.

Il a sauvé vos jours!

LÉONCE, *douloureusement.*

Albert!

ISABELLE.

C'était déjà votre ami!... ce sera votre frère n'est-il pas vrai?

LÉONCE, *s'éloignant d'elle.*

Oui, mon frère... ah! mon Dieu!

SCENE VII.

ISABELLE, LA MARQUISE DE TRÊNEUIL, LE COMTE ALBERT DE MONTIGNY, LÉONCE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mme la marquise de Tréneuil, M. le comte de Montigny.

LÉONCE.

Ciel!...

Il fait un mouvement pour s'éloigner; mais Albert, après avoir salué Isabelle, va à lui et lui prend la main: Léonce reste immobile.

LA MARQUISE.

Me voici encore, Isabelle. Je vous salue, monsieur de Courtenay: j'ai rencontré M. de Montigny à la porte, et à peine avons-nous eu le temps de monter l'escalier que déjà nous sommes en discussion.

ALBERT.

Je suis sûr que j'aurai Mlle de Monville pour auxiliaire, car il s'agit de bal.

ISABELLE.

De bal?... voyons.

ALBERT.

Un étranger de ma connaissance est à Paris depuis peu, avec un riche coffre-fort tout plein et d'immenses salons tout vides.

LA MARQUISE, *riant.*

Oh!... il ne manquera pas d'amis qui se chargeront de remplir les uns et de vider l'autre.

ALBERT.

Et je lui ai promis qu'une femme à la mode consentirait...

LA MARQUISE, *moqueuse.*

A lui fournir des amis et des connaissances, comme le tapissier lui fournit des banquettes.

ALBERT.

Cela se fait ainsi.

LA MARQUISE, *d'un ton moqueur.*

Alors, proposez à mon mari, qui est à la tête d'entreprises d'industrie, d'établir une compagnie pour donner des bals à domicile; quant à moi, je n'entends rien aux affaires.

ALBERT.

Et pourquoi manquer une occasion de s'amuser? la vie doit être un jour de fête! (*A Isabelle.*) N'est-il pas vrai?

ISABELLE, *riant.*

C'est possible.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sûr!... elle peut être un jour de combat.

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

Oui!

ALBERT, *très-gaîment.*

Alors, on en fait un jour de victoire.

LA MARQUISE.

Sans doute.

LÉONCE, *essayant de sourire.*

Mais il faut parfois un grand courage.

ALBERT, *allant à lui.*

Qu'avez-vous, Léonce ! Est-ce que vous souffrez ?

LÉONCE.

Moi ! non.

ISABELLE, *à demi-voix à la marquise.*

J'ai tout confié à M. Léonce.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Et moi, j'ai écrit à sa mère.

ALBERT, *à Léonce.*

Mais en vérité, mon ami, vous avez l'air de m'en vouloir.

LÉONCE.

O Dieu ! ne le pensez pas.

ISABELLE, *vivement.*

Lui qui répète chaque jour que l'attachement qui vous unit sera un dévouement éternel !

LA MARQUISE.

Oh ! c'est un noble cœur que celui de M. Léonce, de ton frère ; il justifiera ta confiance de sœur.

ALBERT, *saisissant la main de Léonce.*

Est-il vrai, Léonce ? Mon bonheur est remis à vos soins ?

LÉONCE.

Et moi, je n'oublie pas que je dois la vie aux vôtres.

ALBERT, *gaîment.*

Oui, sans doute, je vous ai tiré du Tibre, c'est bien ? je vous ai guéri d'une fièvre cérébrale, avec deux médecins, c'est mieux ! Mais croyez-vous que ce soit pour vous laisser mourir d'ennui à Paris ? car vous êtes triste, sauvage, retiré du monde et des plaisirs... Je ne veux pas de cela ! la vie est une plaisanterie, il n'y a que les sots qui prennent la mystification au sérieux ! (*Bas à Léonce.*) Nous nous amuserons. (*Léonce fait un mouvement de répulsion.*) Oh ! comme il vous plaira ; voyez-vous bien, mon ami, moi je ne veux que vous témoigner ma reconnaissance, car je vais vous devoir celle que j'aime, celle dont la grâce enchanteresse et la touchante bonté ont séduit tout mon cœur. (*Il va vers Isabelle, qui causait bas avec la marquise.*) Quel bonheur peut être le mien !

LÉONCE, *à part.*

Que je souffre !

La marquise s'approche de Léonce, pendant qu'Albert parle bas à Isabelle.

LA MARQUISE, *à Léonce, avec un soupir étouffé.*

Elle sera heureuse ! elle sera la compagne de celui qu'elle aime ; alors la vie est douce, la vertu facile et le bonheur certain.

LÉONCE, *comme à lui-même.*

Oui, qu'elle soit heureuse !

LA MARQUISE.

Madame votre mère vient de recevoir, dans une lettre de moi, la demande en forme de M. de Montigny et les détails de fortune. (*Souriant.*) Détails bien vulgaires ! Que voulez-vous ? des amans peuvent, dit-on, vivre d'amour et de l'air du temps ; des mariés, cela ne s'est jamais vu. (*Plus bas.*) Isabelle n'a guère que quinze mille livres de rentes, je crois ? Mais M. le comte de Montigny s'en contente, il l'aime tant ! il peut hériter d'un moment à l'autre, d'un oncle très-riche et très-vieux.

SCENE VIII.

ISABELLE, ALBERT, Mme DE COURTENAY, LA MARQUISE, LÉONCE.

Mme DE COURTENAY, *entrant troublée par la porte de gauche.*

Ah ! je ne croyais pas trouver ici autant de monde, je pensais que Mme la marquise était seule avec Isabelle ; et sa lettre que je viens de recevoir...

LA MARQUISE.

Intéresse plus d'une personne ici, et la réponse favorable fera plus d'un heureux.

Mme DE COURTENAY.

Mais cette réponse, il m'est impossible de la faire devant M. de Montigny, car elle ne peut être qu'un refus ; ce mariage est impossible !

LA MARQUISE, *étonnée.*

Impossible !

ALBERT.

Pourquoi donc ?

ISABELLE.

O ciel !

Mme DE COURTENAY.

Quoique la demande de M. le comte soit honorable pour Mlle de Monville ; que ce mariage soit tout-à-fait convenable, comme un autre projet, comme un autre parti s'est présenté déjà...

LÉONCE, *vivement et s'avançant entre la marquise et Mme de Courtenay.*

Un autre, ma mère ! Mais vous ne savez donc pas qu'Albert l'aime ?

Mme DE COURTENAY, *attachant ses regards sur Léonce.*

Cet autre l'aime aussi et depuis plus long-temps.

LÉONCE, *avec une hésitation douloureuse.*

Mais elle ne l'aime point, (*d'une voix plus ferme*) Albert seul est aimé.

Mme DE COURTENAY.

Isabelle d'ailleurs n'a pas la fortune qui conviendrait à monsieur, tout au plus sept ou huit mille livres de rentes.

LÉONCE, *d'une voix ferme et calme.*

Vous vous trompez, ma mère, elle en a quinze ; son tuteur est mon ami, et je suis sûr de ce que j'avance.

Mme DE COURTENAY, *le regardant avec surprise.*

Ah ! mais mon consentement est nécessaire, et je le refuse.

LÉONCE, *regardant Isabelle qui pleure, puis prenant la main de sa mère, et d'une voix ferme.*

Vous l'accorderez, ma mère ; moi, je vous la demande pour Albert, qui me sauva la vie, et sans qui vous n'auriez plus de fils.

Mme DE COURTENAY.

Quoi ! je verrais là, sous mes yeux, cette union qui me désespère ! non, non, je le répète, c'est impossible.

SCENE IX.

ISABELLE, ALBERT, Mme DE COURTENAY, LÉONCE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE, *entrant par le fond.*

Impossible! de quoi peut-il être question?

Mme DE COURTENAY.

Du mariage d'Isabelle avec M. de Montigny.

DAMBLEVILLE.

Comment?

Mme DE COURTENAY.

Vous savez bien, docteur, qu'elle ne peut se marier malgré moi, et que je ne consentirai jamais...

LÉONCE.

Si, ma mère, ce mariage se fera, je le désire, je le veux!

Mme DE COURTENAY, *surprise et tristement.*

Tu le veux, Léonce?

LÉONCE, *avec instance.*

Je le demande à ma mère; oui, votre consentement, je vous en supplie!

DAMBLEVILLE, *à part.*

Quoi! c'est lui!

LA MARQUISE, *à Mme de Courtenay qui hésite.*

Vous consentez, n'est-ce pas?

Mme DE COURTENAY, *avec effort.*

Tout le monde l'exige? Oui, mais emmenez-les donc, madame, je ne veux pas, je ne peux pas supporter leur présence.

Elle repousse Isabelle, qui s'approche pour la remercier.

LA MARQUISE.

Comment, madame? Qu'Isabelle quitte la maison où elle a été élevée? qu'elle vous quitte!

ISABELLE.

Partir ainsi... avec votre colère...

Mme DE COURTENAY, *à demi-voix à la marquise.*

Si vous saviez, madame? Ce mariage, la présence de ce jeune homme, tout cela, c'est impossible! impossible ici. Mon Dieu! par grâce, emmenez-la. Vous êtes son amie, votre maison est pour elle l'asile le meilleur et le plus honorable. O madame, par pitié, emmenez-la.

Elle va s'asseoir à gauche.

LÉONCE, *à Isabelle, avec douceur.*

Éloignez-vous, plus tard vous reviendrez, ma sœur.

Il tend la main à Albert.

ALBERT, *lui serrant la main.*

Mon ami!

LA MARQUISE.

En attendant, Isabelle, viens chez moi. (*A Léonce.*) Bien, monsieur de Courtenay.

La marquise, Albert et Isabelle sortent; Mme de Courtenay est sur un fauteuil à gauche, Léonce, debout de l'autre côté du théâtre; Dambleville est au milieu.

SCENE X.

LÉONCE, DAMBLEVILLE, Mme DE COURTENAY.

Mme DE COURTENAY.

Mon pauvre fils!

LÉONCE, *à lui-même, très-abattu.*

Tout est fini!

DAMBLEVILLE.

Tout est fini! Et mon procès?

ACTE DEUXIÈME.

Un beau salon au faubourg Saint-Honoré, chez la marquise de Tréneuil. Porte au fond, portes à droite et à gauche; une table à gauche de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, Mlle MONISTROL, *puis* LA MARQUISE.

Isabelle entre par la porte de droite, Mlle Monistrol la suit. Elle doit être très-gaie.

ISABELLE.

Trois heures, et Charlotte n'a point encore paru!

Mlle MONISTROL.

Et mademoiselle qui, grâce à ses belles habitudes du Marais, est levée depuis huit heures, bien avant tous les domestiques de l'hôtel, et peut-être avant tous les concierges de la rue du faubourg Saint-Honoré.

ISABELLE, *riant.*

Le grand mal! j'aurai vécu quelques heures de plus! mais bientôt je prendrai les beaux usages... je serai élégante, heureuse et peut-être à la mode comme la marquise de Tréneuil... Depuis hier que je suis chez elle... je ne puis encore.. Ah! voilà Charlotte...

Elle va à la marquise, qui entre par la porte de gauche; elle tient des lettres.

LA MARQUISE, *allant se placer entre Isabelle et Mlle Monistrol.*

Pardonne si je ne suis pas venue tout de suite... (*souriant*) car tu es là depuis quelques instans, je le sais; de ce cabinet on entend tout ce qui se dit ici; mais ces lettres à finir m'ont retenue.

ISABELLE.

Est-ce que je voudrais que tu changeasses quelque chose à tes habitudes?

LA MARQUISE.

Tu permets donc?... (*Elle prend des lettres des mains du chasseur qui entre, et qui dépose sur la table une pile de journaux démesurément grosse.*) Ah! ce sont les journaux d'aujourd'hui! (*Elle ouvre les lettres qu'on lui a remises.*) Une invitation de bal... (*elle jette la lettre sur la table, à côté des journaux, et ainsi des autres à mesure qu'elle les lit*) un concert.... deux bals... (*ouvrant encore des lettres*) encore des bals... une loterie... une matinée musicale...

ISABELLE.

Que tu es heureuse!

Mlle MONISTROL, *qui a remué la masse des journaux et remue les invitations avec un gros soupir.*

Que de plaisirs dans tout cela!... Et dire que les uns ont tout...

LE CHASSEUR.

M. le comte de Montigny est venu deux fois!

ISABELLE, *se rapprochant.*

Ah!

LA MARQUISE, *fait un mouvement au nom du comte; puis elle se ravise et dit à demi-voix à Isabelle en souriant.*

C'est pour toi... (*Au chasseur qui va sortir.*) Allez... et qu'on n'oublie pas que j'ai du monde. (*Le chasseur sort.*) Car ce sera un beau jour, Isabelle; ce soir nous signerons ton contrat de mariage.

ISABELLE.

Déjà?...

LA MARQUISE.

Le bonheur ne vient jamais trop vite.

Mlle MONISTROL.

Ah! que madame la marquise a raison! un mariage, cela peut manquer!...

ISABELLE, *riant.*

Pour ma bonne Monistrol un mariage qui manque, c'est une calamité qui équivaut à un incendie ou à un tremblement de terre.

Mlle MONISTROL.

Vous ne rirez pas toujours de ces choses-là.

ISABELLE, *à la marquise.*

Enfin, ma bonne Charlotte, je vais voir le monde, le connaître, on ne m'a rien appris de ce qui s'y passe; mais bien souvent j'en ai rêvé.

LA MARQUISE, *souriant.*

Et tu veux perdre tes doux rêves de jeune fille, si brillans et si purs, pour la réalité? mettre l'expérience à la place des illusions? échanger tes espérances d'amour contre le mariage, et la sécurité de ta vie paisible contre les dangers du monde? Eh bien, tu verras!

ISABELLE, *étonnée.*

Comme tu dis cela?

LA MARQUISE.

Je plaisante! mais parlons de ton mariage...

ISABELLE.

Chère amie! t'occuper de moi quand tant de plaisirs t'environnent?

LA MARQUISE.

Oh! sans doute, les plaisirs!... mais parlons de ton bonheur!

ISABELLE.

Et du tien aussi! car tu es la femme à la mode, M. Albert m'a dit cela!

LA MARQUISE.

C'est possible!... mais parlons de tes amours.

ISABELLE, *la regardant en silence, avec étonnement.*

Oui, Charlotte, j'aime M. de Montigny... mais pour comprendre la folle joie que j'éprouve aujourd'hui, il faudrait savoir combien je souffrais de l'ennui... ce mal sans cause, mais dont on peut mourir. Rien ne m'avait donné l'idée de ces douces et gracieuses paroles de M. Albert, qui ont troublé tout mon cœur, de cette élégance, de cette gaîté, de cette vie toute de joie et de plaisir qu'il mène, et qui pourtant n'a point empêché une noble action.

LA MARQUISE, *vivement.*

Oui, il a risqué sa vie pour sauver M. Léonce, qui lui était inconnu! mais sais-tu qu'il l'expose souvent dans un duel? pour moins que cela? pour une course de chevaux, un pari, un rien? Que cette audace étonne et charme! (*Elle s'anime.*) Qu'on admire malgré soi, dans un homme, ce courage qui vous effraie!

ISABELLE, *la regardant avec surprise.*

Oh! que tu as raison!

Mlle MONISTROL.

Comme j'aurais aimé épouser un militaire!

ISABELLE.

C'est à toi, Charlotte, que je devrai tout mon bonheur!... te souviens-tu, à ton dernier bal? Je ne puis encore expliquer ce qui se passait en moi; la musique m'agitait, la danse me rendait folle... et la voix de M. Albert, oh! je ne sais comment je devinais ses paroles, car je n'entendais pas; mais ses regards répétaient aux miens: Je vous aime... et je tremblais, je rougissais, mon cœur était ému, troublé. Etait-ce de la joie, de la crainte, de l'amour, je l'ignorais!... Et quand il me remercia de mon aveu, de l'amour que je venais de promettre... moi, je ne savais pas seulement que je l'aimais et que je le lui avais dit.

LA MARQUISE.

Ah!

ISABELLE.

Tu le savais déjà, toi! car tu étais sur nos pas... le bruit, la chaleur, la fatigue t'avaient fait mal, et ce fut presque évanouie que je te pressai sur mon cœur... quand tu me dis... Il t'aime... Isabelle... et toi, tu l'aimes aussi.

LA MARQUISE, *vivement.*

Et, tu le sais, mes vœux ont pressé ton mariage; mon amitié ne s'est pas démentie un moment; les obstacles, je les ai vaincus... c'est moi qui vais t'unir à lui!... car tu es libre, toi, tu as pu donner tout ton cœur, et ce soir... (*étouffant un soupir*) ce soir tu seras sa femme, toi!

ISABELLE, *la regardant avec surprise.*

Qu'as-tu donc?

LA MARQUISE, *souriant.*

Rien.

Mlle MONISTROL.

Enfin nous allons... je veux dire, vous allez être comtesse...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le comte Albert de Montigny.

SCENE II.

ISABELLE, ALBERT, LA MARQUISE, Mlle MONISTROL.

ALBERT, *à part, en entrant.*

Ensemble !

LA MARQUISE.

Déjà... deux fois... ce matin !

ALBERT, *tendrement à la marquise.*

Jamais assez tôt à mon gré. (*De même à Isabelle.*) Que de motifs pour venir aujourd'hui!

LA MARQUISE *le regarde, il s'arrête au moment où il prenait la main d'Isabelle; d'un ton dédaigneux.*

Tant d'affaires vous occupent ordinairement!

ISABELLE.

Tu veux dire tant de plaisirs?

ALBERT.

Le plaisir n'est-il pas la plus grande affaire?

LA MARQUISE.

Le temps que vous y consacrez doit vraiment vous en laisser bien peu pour le reste.

ALBERT, *à la marquise étourdiment.*

Il n'y en aurait plus du tout si vous vouliez...

ISABELLE, *à part, étonnée et un peu jalouse.*

Elle... comme il la regarde...

ALBERT, *s'apercevant du mouvement d'Isabelle, s'approche d'elle et lui dit tendrement à mi-voix.*

Ne vais-je pas lui devoir mon bonheur?

LA MARQUISE, *triste, à part, le regardant.*

Comme il a vite obéi!

ISABELLE, *qui est attentive aux mouvemens de la marquise, le regardant avec un peu de méfiance; à part.*

Comme Charlotte est troublée ! (*Haut.*) Votre bonheur ! est-il bien vrai?...

ALBERT, *gaîment.*

Oh ! point de ces méfiances et de ces susceptibilités que l'on prend dans la solitude et que le monde ne tolère pas; que notre vie soit brillante et portons-la gaîment; laissons les grands sentimens et les jalousies mauvaises; la tristesse n'est jamais à la mode, et les lambris dorés ne doivent voir que des sourires.

Mlle MONISTROL.

Si vous saviez quell vie on menait chez Mme de Courtenay, vous ne vous étonneriez pas.

ISABELLE *lui fait signe de se taire; riant.*

Il est vrai que ma jeunesse est comme l'enfance, elle n'a point de passé.

LA MARQUISE.

C'est pour cela qu'elle est si joyeuse et si confiante.

LE MARQUIS, *en dehors.*

Encore des préparatifs de fête!...

Mlle MONISTROL.

J'entends M. le marquis.

LA MARQUISE, *riant.*

Oui, quelqu'un qui gronde, il me semble.

SCENE III.

ALBERT, ISABELLE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, Mlle MONISTROL.

LE MARQUIS, *de mauvaise humeur.*

Eh quoi ! madame, toujours du monde, des dîners... (*Il aperçoit Isabelle, change de ton et dit d'un air très-gracieux.*) Mais que vois-je! mademoiselle de Monville! quel bonheur! (*Il la salue, s'approche d'elle, veut prendre sa main, elle recule et salue avec dignité; il voit alors Albert et commence un petit nuage de jalousie.*) Quant à monsieur de Montigny, on n'est pas étonné de le voir ici.

LA MARQUISE.

M. Albert est votre ami.

ALBERT.

C'est un honneur dont je suis fier.

LE MARQUIS, *à part.*

Ses visites deviennent bien fréquentes !

ISABELLE, *à part.*

M. de Tréneuil ne me semble guère enchanté de voir son ami !

LE MARQUIS.

Il paraît que vous avez ce soir de la musique?

LA MARQUISE.

Ce matin, monsieur.

ALBERT, *riant.*

Oh ! les plaisirs envahissent le jour... en dépit de l'ennui, qui ne leur voulait céder que la soirée.

LE MARQUIS.

Et de la coquetterie, qui a tout à gagner aux lumières.

LA MARQUISE, *souriant malignement.*

Propos de mari! La coquetterie est de tous les momens... quand ce ne serait que pour exciter un peu de jalousie.

LE MARQUIS.

Ah !

LA MARQUISE.

Ou bien pour se prouver à soi-même qu'on possède encore quelques moyens de plaire.

LE MARQUIS.

Vous croyez?

LA MARQUISE.

Et pour s'entendre répéter ces douces expressions que les maris remplacent si vite par des reproches et des épigrammes.

LE MARQUIS.

Ce jeu dangereux...

LA MARQUISE, *riant et maligne.*

Est une leçon que je donne à une amie qui va se marier... Si vous n'aviez pas été absent depuis quelques jours, vous sauriez déjà qu'Isabelle épouse M. de Montigny.

LE MARQUIS, *étonné, joyeux.*

Albert!

LA MARQUISE.

Le contrat va se signer aujourd'hui chez vous.

LE MARQUIS, *joyeux, allant se placer entre Isabelle et Albert.*

Ah! comment donc! Albert est de mes amis, de mes meilleurs amis. C'est un esprit actif, entreprenant... qui doit arriver à tout.

ISABELLE, *à part.*

Que craignait-il donc? Et pourquoi Charlotte est-elle si agitée?

UN DOMESTIQUE.

M. le docteur Dambleville.

SCENE IV.

ALBERT, LE MARQUIS, ISABELLE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE, Mlle MONISTROL.

Salutations.

LA MARQUISE.

Eh bien! docteur, qu'y a-t-il de nouveau?

DAMBLEVILLE.

Rien qui vaille la peine d'être dit... Des intrigues, des mariages, des maîtresses de maison qui ont toujours de bonnes actions à faire aux dépens de leurs amies et quelque jeune protégé endetté à établir aux dépens d'une héritière. (*Mouvement de Charlotte; le docteur et Isabelle la regardent.*) Des provinciaux qui viennent manger en six mois à Paris ce que leurs parens ont mis trente ans à amasser. Les sots font toujours grand tapage. Les jolies femmes se montrent au bal et à l'Opéra, et les intrigans trouvent le moyen d'être en même temps partout; enfin les choses se passent toujours comme à l'ordinaire.

ALBERT, *gaîment.*

Et comme à l'ordinaire aussi le docteur n'épargne pas plus nos ridicules que ses malades.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Ah! si les uns étaient aussi nombreux que les autres, je ne saurais auquel entendre!

LA MARQUISE.

Mme de Courtenay se rendra-t-elle à l'invitation que je lui ai faite?

DAMBLEVILLE.

En sortant d'ici, j'irai le lui demander, si madame la marquise le désire.

LE MARQUIS.

Ah! vous me rappelez qu'une lettre de son fils m'annonce qu'il viendra ce matin même pour une affaire de la plus haute importance, dit-il.

ALBERT.

Comment?

LE MARQUIS.

Je ne pouvais m'expliquer cette lettre; mais les intérêts de Mlle de Monville, dont Mme de Courtenay fut chargée, voilà sans doute ce qui l'amène ici. Le connaissez-vous, Albert?

ALBERT.

Si je le connais? c'est de tous mes amis celui que j'estime le plus et qui m'amuse le moins.

DAMBLEVILLE.

C'est un noble et loyal jeune homme.

Mlle MONISTROL.

Oh! sûrement; mais il va peu dans le monde, ne s'occupe guère des femmes, ne joue jamais, n'a pas eu un seul duel, et ne sait pas même danser le galop!... enfin un de ces jeunes gens qui ne sont bons à rien.

LA MARQUISE.

Mais dont le noble cœur est capable de tout.

ALBERT.

De toutes les folies, d'abord! Il ne m'a jamais été bien prouvé que ce n'était pas volontairement qu'il s'était jeté dans le Tibre.

ISABELLE.

O ciel!

Mlle MONISTROL.

C'est très-possible.

ALBERT.

Et pendant le délire de la fièvre il parlait d'une femme... oh! une passion terrible!... Ces gens si raisonnables sont amoureux à devenir fous... Je le crois bien, ils n'aiment qu'une seule fois dans leur vie... toutes leurs sottises en une! aussi rien n'y manque!

DAMBLEVILLE.

Les maux publics, les torts de la société l'affligent, le révoltent.

ALBERT.

Et il se lie avec tous les honnêtes gens pauvres, misérables, qur le hasard lui fait rencontrer; aussi vit-il parfois en assez mauvaise compagnie.

ISABELLE, *d'un ton de reproche.*

Ah!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Courtenay.

SCENE V.

ALBERT, LE MARQUIS, LÉONCE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE, ISABELLE, Mlle MONISTROL.

LÉONCE, *à part.*

Isabelle!

Il s'est arrêté en voyant tant de monde.

LA MARQUISE.

Je suis charmée de recevoir monsieur de Courtenay.

LÉONCE, *d'abord très-ému, se remet et salue chacun avec dignité.*

J'ai l'honneur, madame la marquise... mais... c'était monsieur le marquis... et pour affaire... je ne voudrais pas déranger ces dames.

ISABELLE, *à part.*

Comme il est pâle!

LE MARQUIS.

Tout le monde ici vous connait, monsieur, et sera enchanté de vous voir.

ALBERT, *riant.*

Si vous aviez entendu tout ce qu'on disait de vous, Léonce!

DAMBLEVILLE.

Oh! cela lui serait parfaitement égal; il semble, au peu de cas qu'il fait de l'opinion des hommes, qu'il ait pour ses actions un juge bien au-dessus d'eux.

LÉONCE.

Ce que j'ai à dire à monsieur le marquis ne souffre aucun retard... car ce soir je quitte Paris.

LA MARQUISE.

Quitter Paris! Le mariage d'Isabelle a besoin de votre présence, de celle de madame votre mère... on pourrait penser, monsieur...

LÉONCE, *troublé.*

Quoi donc?

LA MARQUISE.

Que vous désapprouvez tous deux cette alliance... et le monde... mais non, Mme de Courtenay nous fera l'honneur, ainsi que vous, monsieur, d'accepter notre invitation. (*Ici Léonce s'incline et ne répond pas.*) Mais veuillez donc vous asseoir.

Mlle Monistrol a sonné; le chasseur est entré et avance des siéges; on se place ainsi qu'il suit: M. de Tréneuil, Léonce, Dambleville, la Marquise, Isabelle, assis; Albert debout et se penchant sur le fauteuil d'Isabelle, Mlle Monistrol debout de l'autre côté de la table.

LÉONCE, *hésitant à s'asseoir.*

Je le répète, monsieur le marquis, un intérêt grave et pressant m'appelle ici.

M. DE TRÉNEUIL, *se levant.*

Est-ce de vos intérêts à vous, monsieur, qu'il s'agit en ce moment? Alors je passe chez moi...

LÉONCE.

Ce que j'ai à dire ne me touche en rien, et c'est vous seul...

LE MARQUIS, *se rasseyant et lui faisant signe de s'asseoir.*

Parlez donc, monsieur, je n'ai point d'affaires que je veuille ou que je doive cacher, et vous pouvez vous expliquer devant toutes les personnes qui sont présentes.

LÉONCE.

Mais, encore une fois, je crains l'ennui...

ISABELLE, *un peu moqueuse.*

S'il ne s'agit pas du choix d'une parure ou des soins d'un bal, monsieur Léonce pense peut-être que nous ne sommes pas dignes de l'entendre?

LÉONCE, *d'un ton gracieux.*

Au contraire! il n'est pas digne d'être entendu, car il va parler d'affaires d'argent.

LA MARQUISE.

D'affaires! Eh bien! est-ce que tout le monde ne s'en mêle pas? ce matin ma femme de chambre tenait des actions d'une compagnie pour faire des mariages...

Mlle MONISTROL.

Voilà une belle idée!

LÉONCE.

Ce qui m'amène se rattache justement à une de ces spéculations que je ne veux pas qualifier; car en ce moment l'amour de l'argent tourne toutes les têtes et donne lieu à bien des folies comme à bien des sottises.

ALBERT, *gaîment.*

Eh! vraiment, on a raison!... soyez donc pauvre de notre temps! Logez-vous dans une mansarde, pour que vos amis ne viennent pas vous voir!... soyez mal vêtu, pour que les femmes ne vous regardent pas! arrivez à pied, pour qu'on ne vous invite plus!... Il faut d'abord être riche!... puis on est considéré, tout Paris court à vos fêtes, mange vos dîners, et ne s'informe seulement pas comment vous avez acquis ce que vous voulez bien lui donner.

Pendant qu'Albert a parlé, Isabelle a donné de grandes marques d'attention et fait à la fin un geste de mécontentement; il s'en aperçoit et lui parle tendrement en tâchant de détourner l'attention d'Isabelle, qui veut écouter Léonce.

LÉONCE, *le regardant en souriant.*

Vous plaisantez, Albert. (*D'un ton grave.*) De notre temps, et j'en bénis le ciel, les spéculations du commerce et les travaux de l'esprit sont devenus des sources de puissance. J'estime et j'admire les nobles moyens de parvenir qu'un homme ne doit qu'à lui-même, et le talent est un pouvoir qu'on peut proclamer sans regret comme sans bassesse! Mais il y a loin d'une honorable industrie à ces appâts trompeurs offerts à l'avidité crédule et qui servent à engloutir les économies du pauvre au profit de quelques intrigans.

M. DE TRÉNEUIL.

Je le pense comme vous, monsieur...

LÉONCE.

J'en étais certain.

ALBERT, *qui parle bas à Isabelle, et comme poursuivant l'entretien.*

Que je suis heureux!

Léonce s'arrête et fait un mouvement.

LA MARQUISE, *avec un peu d'humeur.*

Isabelle!

ISABELLE, *riant et d'un ton affectueux.*

Monsieur Albert!... soyez donc plus grave.

LÉONCE, *les regardant en étouffant un soupir.*

Oui, monsieur le marquis, j'en étais certain, et ce ne peut être qu'une erreur ou de coupables intrigues qui aient engagé M. de Tréneuil dans une spéculation de ce genre.

M. DE TRÉNEUIL, *étonné.*

Comment?...

LA MARQUISE, *vivement.*

O ciel!

DAMBLEVILLE, *vivement.*

C'est impossible!

M. DE TRÉNEUIL.

Mais poursuivez donc, monsieur!

LÉONCE.

Un honnête homme a été trompé : il a placé dans une entreprise frauduleuse le fruit de longues années de travail, et le bon sens comme la probité doit empêcher une spéculation qui ne peut amener que malheur et ruine pour les uns... et pis que cela peut-être pour les autres.

M. DE TRÉNEUIL, *se levant, ainsi que Léonce.*

Monsieur...

DAMBLEVILLE, *à Léonce, en se levant.*

Arrêtez.

LÉONCE, *avec humeur.*

Eh! docteur, aidez-moi donc, au lieu de me retenir.

DAMBLEVILLE, *avec effroi, et allant se rasseoir.*

Que je vous aide? moi, moi! par exemple!...

ALBERT, *ironiquement.*

Comment! vous ne voulez pas faire le don Quichotte, défendre tous les opprimés, réparer toutes les injustices?

DAMBLEVILLE.

J'aurais trop à faire.

M. DE TRÉNEUIL, *à Léonce.*

Votre zèle, monsieur, n'a qu'un tort, c'est de n'être point à sa place; car je ne pense pas que rien de tout cela puisse me concerner.

DAMBLEVILLE.

Vous, monsieur le marquis, je le crois bien vraiment...

LÉONCE, *à Dambleville.*

Ainsi vous donnez raison à monsieur?

DAMBLEVILLE.

Oui, certes!... et mille fois raison!

LÉONCE, *de même.*

Et je ne dois pas défendre des intérêts opposés aux siens?...

DAMBLEVILLE.

Non, sans doute! car je parierais que vous êtes la dupe de quelque pauvre diable convoitant un argent qui ne lui appartient pas! Croyez-moi, renoncez à tout cela; qu'il n'en soit plus question! et M. le marquis vous excusera parce qu'il sait que la générosité de votre ame vous emporte souvent trop loin.

LÉONCE.

Si c'est vous qui l'ordonnez, moi, je n'ai plus rien à faire, ni vous rien à demander à M. Gribelet.

Le Marquis fait un mouvement.

DAMBLEVILLE, *se levant vivement, ainsi que tout le monde.*

M. Gribelet! que dites vous?

LÉONCE.

Eh bien, oui, Gribelet.

DAMBLEVILLE.

Et cet argent?

LÉONCE.

C'est le vôtre!

DAMBLEVILLE.

Mes deux cent mille francs?

LÉONCE.

Précisément!

DAMBLEVILLE.

Ah! mon Dieu!... mais il ne s'agit pas du tout d'un pauvre diable... il s'agit de moi!... Cet argent m'appartient bien... N'allez pas renoncer à cette affaire, monsieur Léonce! n'y renoncez pas! au contraire... voyons, parlez!... M. le marquis vous écoutera... il doit vous écouter!... Et cet indigne Gribelet...

Mlle MONISTROL, *à part.*

Tiens!... le voilà qui dit le contraire de ce qu'il disait tout-à-l'heure!

LA MARQUISE, *à M. de Tréneuil.*

M. Gribelet? quel est cet homme, et quels rapports peuvent exister entre vous et lui?

M. DE TRÉNEUIL.

Il est l'agent de quelques-unes de mes entreprises.

DAMBLEVILLE.

C'est un fripon, un coquin, un voleur!

M. DE TRÉNEUIL.

Ma bonne foi aurait-elle été surprise?

LÉONCE, *à M. de Tréneuil.*

Cet homme vous a trahi après vous avoir trompé.

ALBERT, *à part.*

Mon imbécile de Gribelet aura fait des siennes.

LÉONCE.

M. le marquis pensera comme moi dès qu'il aura pris connaissance de cet écrit, où j'ai rassemblé tout ce qui peut éclairer sa conscience.

ALBERT, *qui s'est placé entre Léonce et M. de Tréneuil, et prend le papier, gaîment.*

La vôtre peut être égarée, Léonce.

M. DE TRÉNEUIL, *reprenant le papier dans les mains d'Albert.*

Donnez donc, monsieur!

ALBERT, *gaîment à Léonce.*

Vous êtes un misanthrope, qui ne savez rien des choses de ce monde, n'est-il pas vrai, docteur?

DAMBLEVILLE.

Lui, au contraire!... il les sait très-bien.

ALBERT, *toujours gaîment.*

Qui vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas.

DAMBLEVILLE.

Cela le regarde!... c'est mon ami... mon meilleur ami!...

ALBERT, *de même.*

Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'on appelle des affaires.

DAMBLEVILLE.

Il les entend parfaitement. (*A part.*) Ce M. Albert me déplaît beaucoup.

LÉONCE.

Quand M. Gribelet, pressé par mes questions et convaincu des dangers qu'il pouvait courir, m'eut nommé monsieur le marquis comme le chef de cette entreprise, alors, monsieur, je suis venu à vous, persuadé que vous étiez trompé, car je sais qu'auprès d'un homme riche et considéré se trouvent parfois de ces gens habiles qui l'abusent en exploitant sa fortune et son nom!... maintenant, j'ai tout dit.

ALBERT, *avec colère, ne pouvant plus soutenir la gaîté contrainte qu'il a montrée jusque là.*

Il peut y avoir un zèle plus suspect que leurs prétendues intrigues.

LÉONCE, *étonné.*

Que dites-vous?

ISABELLE, *qui a été très-attentive à la scène et parfois étonnée et mécontente.*

Qu'y a-t-il donc?

DAMBLEVILLE, *vivement.*

Douter de monsieur Léonce!

LA MARQUISE, *étonnée.*

Pourquoi se fâcher ainsi?

ALBERT, *se remettant, et d'un ton gracieux à la marquise.*

Oh! pardon!... je n'ai pas été maître de moi en entendant attaquer M. le marquis...

M. DE TRÉNEUIL, *d'un ton très-froid à Albert.*

Mais où voyez-vous que cela puisse m'attaquer?

DAMBLEVILLE, *à part.*

Est-ce que M. le comte Albert connaîtrait Gribelet?

LE CHASSEUR, *entrant par une porte latérale.*

Quelqu'un demande à parler à monsieur le marquis.

M. DE TRÉNEUIL.

J'y vais.

LE CHASSEUR.

Les artistes que madame la marquise attendait viennent d'arriver.

LA MARQUISE.

Je vais leur parler. *(A Isabelle.)* Tu le vois, ce matin un concert, demain je donne un grand bal, et après-demain je te mène à l'Opéra; je ne veux pas que tu aies seulement le temps de penser. Ne me suis-je pas chargée de ton bonheur?

M. DE TRÉNEUIL, *à Léonce.*

Je vous reverrai, monsieur, puisque vous assisterez au mariage...

ISABELLE.

Si vous permettez, monsieur Léonce, j'écrirai quelques lignes... et vous les remettrez à Mme votre mère, en la priant de céder à mes instances...

Elle fait un mouvement pour aller écrire.

LÉONCE.

J'attendrai...

LA MARQUISE, *lui indiquant la porte de gauche.*

Dans ce cabinet, où j'écrivais moi-même tout-à-l'heure.

ISABELLE.

Je reviens dans peu d'instans...

M. DE TRÉNEUIL *s'achemine vers la porte de droite, puis il s'arrête, revient à Léonce et lui tend la main affectueusement.*

Au revoir, monsieur de Courtenay...

Il sort par la porte de droite.

DAMBLEVILLE.

C'est d'un bon augure pour mon affaire.

Il sort par le fond.

ALBERT, *à Léonce.*

Je veux, je dois vous parler, Léonce.

LÉONCE.

Je vous écoute, Albert.

LA MARQUISE, *après avoir conduit Isabelle à la porte de gauche.*

A ce soir, monsieur de Courtenay.

Elle salue Albert et sort par le fond avec Mlle Monistrol.

SCENE VI.

LÉONCE, ALBERT.

ALBERT.

Que vous ai-je donc fait?

LÉONCE.

Comment?

ALBERT.

Ne vous souvenez-vous plus de notre amitié...

LÉONCE.

Elle a commencé de manière à ce que jamais je ne l'oublie...

ALBERT.

Pourquoi donc chercher à me perdre dans l'esprit du marquis?

LÉONCE.

Moi vous perdre?

ALBERT.

Un homme faible, qui n'a d'idées que celles qu'on lui donne, et dont vous venez m'ôter la confiance...

LÉONCE.

A vous?

ALBERT.

A moi, qui lui ai fait faire toutes ses entreprises à l'insu de la marquise, et quelquefois même malgré lui, qui d'abord ne s'en souciait pas.

LÉONCE.

Oh! ce n'est pas possible, Albert!

ALBERT.

Il met ses fonds, moi mes idées, et nous partageons les bénéfices.

LÉONCE, *douloureusement.*

Est-il vrai?

ALBERT.

Mais rien n'est plus commun.

LÉONCE.

Albert, répondez-moi!... Au nom du ciel, la vérité!... Connaissez-vous au juste tous les détails de cette affaire?

ALBERT, *hésitant d'abord et riant ensuite.*

Comme vous voilà sévère et solennel!... Voyez-vous bien, mon ami, moi, je ne prends pas comme vous au sérieux toutes les choses de la vie.

LÉONCE.

Albert!

ALBERT, *d'un ton gai et léger.*

Rien n'est ennuyeux comme ces fortunes lentes et modestes qui suivent le travail et l'économie, il faut une fortune rapide, soudaine.

LÉONCE, *s'animant.*

Albert!

ALBERT, *riant toujours.*

Voulez-vous donc que j'épouse Isabelle quand j'aurai cinquante ans?

LÉONCE.

Isabelle n'épousera jamais qu'un honnête homme.

ALBERT.

Monsieur!... c'en est trop... je vous devine enfin.

LÉONCE.

Vous... me devinez?...

ALBERT.

Oui... vous êtes venu pour renverser mes projets, détruire mes espérances, m'enlever Isabelle!

LÉONCE, *troublé.*

Qu'osez-vous dire?

ALBERT.

Oh! je vois tout à présent! vous l'aimez!...

LÉONCE.

Moi?

ALBERT.

Vous!... si vous voulez le nier, il ne faudrait pas au moins pâlir en l'entendant nommer.

LÉONCE.

Et quand cela serait?

ALBERT.

Si cela était?... Mais vous venez de m'offenser, de m'accuser devant elle!... Savez-vous qu'en pareil cas...?

LÉONCE, *avec un emportement mêlé de joie.*

Il faut se battre, n'est-il pas vrai? Et qui vous dit que moi, je ne le désire pas plus que vous?

ALBERT.

Venez donc!

LÉONCE.

Ah! je ne vous ferai pas attendre!

ALBERT, *avec ironie, en allant vers le fond.*

Voilà cette amitié de frère!

LÉONCE, *à lui-même en s'arrêtant.*

De frère? Oh! oui, son frère pour la protéger... défendre son bonheur... disait-elle... et celui qu'elle aime... lui, il serait là devant moi... mon épée chercherait son cœur!... Ah! jamais... jamais! mon Dieu, c'était de la folie, du délire! la raison revient! Albert! il y a des paroles dont l'accent ne peut tromper; vous si brave pour défendre votre honneur!... si généreux pour sauver un inconnu!... vous qui avez tant de qualités brillantes...

ALBERT, *riant.*

Que voulez-vous? il est des gens qui sont pour les vertus comme d'autres pour l'argent; ils ont du superflu et manquent du nécessaire.

LÉONCE, *avec impatience.*

Plaisanterez-vous donc toujours? Ah! croyez-moi pourtant!... le triomphe passager de l'intrigue, ces apparences de fortune, cet éclat qui parfois éblouit, tout cela n'est point réel!... la ruine, la honte et le malheur en sont la suite; il n'y a de vrai que le bien, de certain que le talent, de durable que la vertu.

ALBERT.

C'est un beau rêve, Léonce.

LÉONCE.

C'est la vérité!... Vous l'apprendrez!... Laissez-moi vous l'apprendre... confiez-moi vos intérêts... dites-moi tout ce qui vous lie à cette mauvaise affaire... vous aussi, vous aurez été trompé? je veux tout savoir! et, quels que soient les secrets sentimens de mon ame, n'en doutez pas! c'est la main d'un ami que je vous tends; mais il me faut la certitude de son bonheur! que l'avenir d'Isabelle soit honorable autant qu'heureux!

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah! je le jure! Mais si vous saviez qu'élevé par un riche parent, dont la faiblesse céda longtemps à tous mes caprices, je me vis tout-à-coup éloigné de chez lui, abandonné et déshérité sans doute, pour une légère folie de jeune homme, après avoir été habitué à un luxe qui m'est devenu nécessaire? Eh bien! j'ai tâché de retrouver cette opulence par des spéculations! Et vos révélations au marquis vont me jeter dans une position cruelle! Qu'allez-vous lui dire? Décidez-vous, Léonce: vous pouvez sauver un ami ou perdre un rival!

SCENE VII.

M. DE TRÉNEUIL, *sortant de la porte à droite;* LÉONCE, ALBERT; *puis* ISABELLE.

M. DE TRÉNEUIL, *entendant les derniers mots.*

Un rival? qui? lui? M. de Courtenay? il aime Mlle de Monville?

ALBERT.

Mon mariage renverse peut-être une espérance!

M. DE TRÉNEUIL, *étonné, regardant Léonce.*

Ah! vos paroles tout-à-l'heure accusaient votre ami.

Ici Isabelle paraît, pâle, et entr'ouvre la porte de gauche; elle tient une lettre.

LÉONCE, *à part.*

Isabelle!

M. DE TRÉNEUIL, *sans voir Isabelle.*

Savez-vous, monsieur, que ce zèle peut paraître suspect? Si quelque mauvais dessein...

ISABELLE, *vivement et s'avançant.*

Lui? oh! c'est impossible!

ALBERT, *vivement.*

Comment le savez-vous?

ISABELLE.

Je ne le sais pas; mais j'en suis sûre!

LÉONCE, *à part, avec joie.*

Son estime et la mienne!

ALBERT, *avec jalousie et dépit.*

Ah! vous en êtes sûre?

LÉONCE, *remarquant le mouvement d'Albert.*

Je vais quitter Paris et la France pour jamais.

A M. de Tréneuil.) Albert fut trompé comme vous, monsieur; tous deux vous serez garans des intérêts du docteur Dambleville. (*A Albert.*) S'il le fallait, Albert, je répondrais pour vous! (*A Isabelle, en passant près d'elle.*) Donnez-moi, mademoiselle, cette lettre pour ma mère; et à présent je m'éloigne, je n'ai plus rien à faire ici.

Il salue et sort par le fond.

ISABELLE, *à part.*

Il sort!

ALBERT, *à M. de Tréneuil en l'emmenant.*

Allons examiner ensemble le papier qu'il vous a remis.

M. DE TRÉNEUIL.

Venez, monsieur de Montigny.

Il sort par la porte de droite.

ALBERT, *à Isabelle.*

Dans un instant je suis à vos pieds. (*A part.*) Écrivons bien vite à ce maudit Gribelet pour le faire taire.

Il prend la même route que M. de Tréneuil.

SCENE VIII.

ISABELLE, puis LA MARQUISE.

ISABELLE.

J'ai tout entendu! O mon Dieu! que Léonce est noble et généreux! Mais serait-il vrai qu'il m'aime? ou bien Albert a-t-il inventé cet amour pour motiver les justes reproches de Léonce? car Albert, je ne le comprends plus! (*La marquise entre par le fond; Isabelle court à elle.*) Viens, Charlotte, viens, je t'en supplie! j'ai besoin de tes conseils et de ton amitié.

LA MARQUISE.

Mais tu sembles bien agitée?

ISABELLE, *lui prenant vivement la main.*

Écoute, tu es mon amie? je puis te dire ce qui se passe là? Charlotte, je puis me fier à toi?

LA MARQUISE.

Tu hésites?

ISABELLE, *vivement.*

Oh! c'est que tout en ce moment prend un aspect singulier pour moi: une foule d'idées nouvelles, de craintes inconnues, viennent me troubler. Albert change à mes yeux; sa gaîté, qui me charmait tant hier encore, me semble triste aujourd'hui. Pourquoi se moque-t-il des nobles sentimens de Léonce? pourquoi a-t-il d'autres idées et un autre langage?

LA MARQUISE, *étonnée.*

Que dis-tu?

ISABELLE, *vivement.*

Si mes douces illusions, mes rêves pleins de charmes, l'espoir enchanteur d'un amour partagé, si tout cela m'échappait?

LA MARQUISE.

Tu rêves des maux imaginaires! Mon Dieu! tu vas épouser celui que tu aimes, que tu as choisi! Ce bonheur est si rare! c'est un bien donné à si peu de femmes! Ah! sois contente, sois heureuse, toi!

ISABELLE.

Mais le cœur ne peut-il point changer?

LA MARQUISE.

Comment?

ISABELLE.

Charlotte, une jeune fille, sévèrement élevée, qui n'a rien vu, rien appris de la vie, ne peut-elle pas se tromper dans son choix, placer son bonheur sur un cœur inconstant, léger, qui ne doit rien sentir profondément et que les plaisirs éloignent bientôt de celle qui s'est unie à lui pour toujours?

LA MARQUISE, *amèrement.*

Oh! sans doute, vous êtes mariée, tout est dit! votre mari parle de ses affaires avec ses connaissances, de ses plaisirs avec ses amis, de ses amours parfois avec une autre femme, et il faut vivre là, près de lui, sans bonheur pour soi-même, sans utilité pour personne.

ISABELLE, *qui l'a écoutée avidement.*

Mais que devient alors, Charlotte, notre cœur qui bat si vite?

LA MARQUISE, *vivement, prête à faire un aveu.*

Ce qu'il devient? (*Elle change de ton.*) Ah! crois au bonheur, à la vertu! que pour toi le chagrin soit un mot vide de sens! que les torts te semblent toujours impossibles!

ISABELLE.

Non, non, je ne me comprends plus! Parle, je t'en supplie! Ainsi délaissée par celui qu'elle doit seul aimer à jamais, que devient une femme? comment se passe sa vie? qui remplit ses journées? quel sentiment d'affection peut animer ses plaisirs et consoler ses peines? Que fait-elle de ses talens? qui la récompense de ses vertus? A qui peut-elle désirer plaire? à quoi lui sert-il d'être jolie? Oh! parle donc!

LA MARQUISE.

Tu veux que je parle, tu veux toute la vérité? Va, dis-moi plutôt de te tromper! L'on apprend trop tôt de la vie plus qu'il n'en faut savoir pour être heureux!

ISABELLE.

Ah! la vie, disait Albert, c'est le bonheur!

LA MARQUISE.

C'est le malheur, Isabelle!

ISABELLE.

Et Léonce répétait: C'est la résignation et la vertu.

LA MARQUISE.

Ah! mais sais-tu que nos sévères idées, les pures croyances de notre enfance peuvent s'effacer sous les plaisanteries, les sarcasmes et les exemples de celui-là même qui devait être notre guide?

ISABELLE.

S'il ne les partage pas!

LA MARQUISE.

S'il se joue de nos scrupules, se moque de

nos délicatesses, et nous laisse seules au milieu du monde, sans force, sans affections, sans espérance.

ISABELLE, *regardant la marquise avec intention.*

Quelles idées tu éveilles! N'est-il point, parfois, Charlotte, des femmes que le monde envie, et dont le cœur, plein d'amertume et de dégoût, cache des tristesses profondes sous des sourires, des fêtes, de l'opulence et des mensonges?

LA MARQUISE, *émue, se laissant aller à ses impressions.*

Et qui, accablées sous le poids d'une fastueuse oisiveté, cherchent en vain un intérêt dans leur vie; dont le cœur et la pensée ne savent où s'attacher, et cela, quand le monde excite leur imagination, quand autour d'elles tout parle d'amour, les livres, les théâtres, les arts, la poésie, et, plus haut que tout cela parfois, une voix qui les fait trembler!

ISABELLE.

Comment? que dis-tu?

LA MARQUISE, *s'animant de plus en plus.*

Ne peut-il pas naître une pensée qui revienne sans cesse? ne peut-il pas se trouver quelqu'un dont la vue vous trouble et vous enchante, dont les paroles vous enivrent?

ISABELLE, *comme effrayée.*

Charlotte!

LA MARQUISE, *de même.*

Ah! chaque jour de cette vie brillante qu'on envie peut être consacré à dévorer des larmes amères, à souffrir, à trembler!

ISABELLE.

Grand Dieu!

LA MARQUISE.

Heureuse encore de n'avoir que des douleurs et des regrets et de ne pas compter des torts parmi ses malheurs!

ISABELLE, *avec inquiétude, effroi et douloureusement.*

Si c'était là ton sort! si ce devait être le mien!

LA MARQUISE, *de même.*

Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais ce qu'il faut de courage et de force auprès de celui qu'on aime, pour cacher sous le masque de l'indifférence l'amour qu'il vous inspire, pour repousser froidement les paroles qu'il vous adresse, pour se montrer devant lui calme, insensible et cruelle, pour le contraindre par le dédain à un nouvel amour qui vous remplace, pour s'ôter tout espoir en l'unissant à celle qu'on lui a fait choisir. Quelle affreuse souffrance! Et pendant ces luttes cruelles, qui absorbent toute votre ame, un nom vous fait pâlir, un nom vous fait trembler; et là société, que vous oubliez, vous devine et vous accuse; puis, quand vous la cherchez pour échapper à vos souvenirs, elle s'est vengée de votre oubli par la calomnie : tout est changé pour vous au dehors comme au dedans! Le dédain des femmes et le sourire des hommes vous apprennent qu'ils vous ont déshonorée, et, au milieu de tout cela, il faut se montrer avec un front calme, des paroles de gaîté et le sourire sur les lèvres!

ISABELLE, *troublée et se plaçant en face de la marquise.*

Charlotte, ton sourire est cruel, tes yeux sont pleins de larmes! Cette femme qui souffre, cet homme repoussé par celle qu'il aimait, qu'il aime peut-être encore... va, j'ai tout deviné! cette femme, c'est toi! cet homme, c'est lui! c'est Albert de Montigny! Et moi, moi, vous m'avez trompée tous deux!

LA MARQUISE, *vivement.*

Oh! non, non, ne crois pas cela.

ISABELLE, *rès-vivement.*

Ce matin une folle joie remplissait tout mon cœur; il me semblait qu'affranchie désormais, je respirais plus librement; le monde, les plaisirs, son amour, ton amitié, tous les biens de la terre s'offraient à moi, et mon bonheur s'augmentait encore du tien. Quelques heures seulement ont passé, et j'ai vu l'intérêt troubler ta riche demeure et compromettre le noble nom de ton mari, quand toi, tu compromets par un fol amour le repos de ta vie tout entière; j'ai vu ton existence si enviée menacée par les soupçons d'un mari justement jaloux, et le chagrin dévorer tes jours si brillans. Albert! est-ce bien lui? il m'apparaît sous un aspect nouveau; je tremble d'interroger mon cœur, je ne peux plus croire à son amour, je crains jusqu'à ton amitié!

LA MARQUISE.

Va, ne crains rien, Isabelle; si tu n'avais pas tout son amour, est-ce que mes larmes couleraient ainsi? et si tu n'avais pas toute mon amitié, est-ce qu'elles couleraient devant toi?

ISABELLE.

Viens donc, viens donc, Charlotte, les répandre sur le cœur d'une amie.

LA MARQUISE, *douloureusement.*

On vient! cache tes larmes et tes craintes, c'est le premier devoir qu'impose le monde.

SCENE IX.

ISABELLE, LA MARQUISE, Mlle MONISTROL.

Mlle MONISTROL, *accourant par le fond.*

Le notaire! le notaire qui traverse la cour des papiers à la main!

ISABELLE, *faisant un mouvement.*

Ah!

Mlle MONISTROL.

Un notaire avec un contrat, ça fait un effet... Enfin vous allez être madame la comtesse de Montigny! c'est fini; et je puis dire à présent que j'ai eu grand'peur pour vous d'un autre mariage.

ISABELLE.

Un mariage?

Mlle MONISTROL.

Il faut pardonner à une mère qui voyait toute la violence de l'amour malheureux qu'il avait pour vous.

LA MARQUISE.

Que dites-vous? une passion malheureuse! qui cela? et pour qui?

Mlle MONISTROL.

M. Léonce pour Mlle Isabelle.

ISABELLE, *voulant la faire taire, mais troublée.*

Non, non, cela n'est pas.

LA MARQUISE, *souriant.*

Est-ce qu'une femme peut être aimée sans le savoir?

Mlle MONISTROL.

Avec M. Léonce, qui ne fait rien comme les autres, on peut très-bien ne pas s'y reconnaître; toujours est-il que, si Mlle Isabelle n'avait pas eu le bonheur de rencontrer Mme la marquise, d'aller au bal chez elle, elle serait maintenant la femme d'un homme qui l'aime comme un fou, c'est vrai, mais avec qui l'on n'eût jamais parlé d'elle.

ISABELLE, *à part, rêveuse et troublée.*

Léonce!

LA MARQUISE, *la regardant attentivement.*

Mais pourquoi donc te troubler ainsi, Isabelle, au premier mot d'amour? Il faut, quand on est destinée à vivre dans le monde, s'accoutumer à entendre ces choses-là avec indifférence.

Mlle MONISTROL.

Il fallait le voir, ce jeune homme. Un jour il était désespéré, je ne sais de quoi; le lendemain un regard plus doux, un geste plus familier, un mot, un sourire, et il était heureux. Si je vous racontais...

LA MARQUISE, *l'interrompant en riant.*

Là, là, assez, assez; certes, comme je le disais, on écoute toujours ces choses-là avec indifférence, surtout quand on va se marier avec celui qu'on aime; mais il vaut mieux ne pas placer des souvenirs d'amour et de passion auprès du mariage; ils sont comme les revenans, on n'y croit pas, et tant qu'on est deux on n'y pense guère; mais il peut arriver qu'on soit délaissée et seule, alors on y pense, ils reparaissent, et les apparitions sont très-dangereuses; regardez, Isabelle a déjà un air tout effrayé.

ISABELLE.

Tu veux dire étonné?

Mlle MONISTROL.

Sans doute! qu'aurait-elle fait cette chère enfant, qui aime tant le monde, s'il avait fallu passer toute sa vie seule, avec un mari sérieux, grave?... (*Riant.*) Il y en a pourtant comme cela, qui ne connaissent ni les fêtes, ni le bruit, ni les plaisirs, qui s'aiment tout bonnement et qui se croient heureux... Pauvres gens!

ISABELLE, *vivement.*

Peut-être ont-ils raison.

LA MARQUISE.

Que dis-tu?

ISABELLE, *réfléchissant.*

Rien. Mais comprends-tu, Charlotte? c'est à lui que je confiais hier mes idées, mon projet de mariage avec un autre. (*Avec émotion.*) Et son trouble ne m'a rien appris, et c'est lui qui a décidé, qui a forcé sa mère à consentir...

LA MARQUISE.

Maintenant il faut chasser toutes ces idées-là.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Léonce de Courtenay.

Les trois femmes font un mouvement.

SCENE X.

ISABELLE, LÉONCE, LA MARQUISE, Mlle MONISTROL.

LÉONCE, *profondément triste, salue Isabelle sans rien lui dire. A la marquise.*

Pardon, madame, si j'ai devancé ma mère: j'ai voulu, j'ai désiré vous revoir toutes deux un instant. Mlle de Monville a été pendant plusieurs années la compagne de notre solitude, et j'avais besoin de lui dire un dernier adieu.

LA MARQUISE.

Ah! oui, vous partez?

LÉONCE.

Ce soir même, aussitôt que le contrat de mariage sera signé, je pars avec ma mère.

ISABELLE.

Comment?

LÉONCE.

Elle a pensé que sa maison, animée si long-temps par la gaîté d'une jeune personne qu'elle aimait comme sa fille, lui semblerait trop triste maintenant; que seule...

Mlle MONISTROL.

Et dans ce temps-là ce n'était pas déjà trop gai; le Marais! mais c'est un quartier où les vieillards aiment beaucoup à se retirer: on dit qu'on y vit très-vieux.

LÉONCE.

On peut y mourir jeune.

ISABELLE.

Oh! que dites-vous?

LA MARQUISE.

Vous ferez bien, monsieur de Courtenay, de voyager quelque temps; ensuite vous viendrez retrouver des amitiés qui vous attendront ici; puis vous aimez l'étude, vous avez des talens...

Mlle Monistrol va lentement prendre la droite de l'acteur.

LÉONCE, *souriant amèrement.*

Qu'importe tout cela? Isabelle, il y a dans votre chambre un petit portrait de ma mère peint par vous, je désire le garder; voulez-vous qu'il soit à moi?

ISABELLE.

Si je le veux! quand vous le souhaitez!

LÉONCE.

Il vous reviendra.

ISABELLE.

Oh!

LÉONCE, *reprenant un ton gai.*

Je veux aussi vous prier, de la part de ma mère,

d'accepter cette dernière marque de souvenir.

Il tire de sa poche un petit écrin qu'il lui présente ; Isabelle fait à peine un mouvement ; Mlle Monistrol prend l'écrin et l'ouvre.

Mlle MONISTROL, *avec joie*.

Des diamans! de superbes diamans!

ISABELLE, *les prenant et voulant les rendre à Léonce*.

Oh! non! non!

Léonce refuse de les reprendre ; Mlle Monistrol les ôte de la main d'Isabelle.

LÉONCE, *d'un ton enjoué mais contraint*.

C'est ma mère que cela regarde ; et moi pourtant, je vous prie aussi de les accepter ; je désire, je l'avoue, qu'il y ait dans votre parure, au milieu des fêtes, quelque chose qui rappelle à votre pensée le séjour paisible où l'on (*un peu ému*) vous a tant aimée! Oui, que ceux qui vous regrettent ne s'effacent pas entièrement de votre cœur, même dans les jours de plaisirs et de joie, où tout conspirera pour les faire oublier.

ISABELLE.

Ah! jamais! et je n'ai pas besoin que rien me les rappelle.

Mlle MONISTROL.

C'est que vraiment ces diamans sont d'un très-grand prix.

ISABELLE.

Comment?

LÉONCE.

Point de craintes ; ces diamans sont ceux de ma mère, ils ont toujours dû vous appartenir. (*Isabelle fait un mouvement.*) Et maintenant ne les refusez pas ; qu'ils soient un gage de pardon.

ISABELLE, *vivement*.

De pardon!

LÉONCE.

Pour moi... qui ai besoin que vous me pardonniez.

ISABELLE, *étonnée*.

Pour vous? vous pardonner?... et quoi donc?

LÉONCE, *tâchant de paraître gai*.

Quand on a passé comme nous tant de jours ensemble... il y a eu de ces révélations familières où l'on échange les plus fugitives pensées, où le cœur montre ses secrets les plus cachés.

ISABELLE, *vivement*.

Ah!... dans la maison de votre mère, je n'ai rien vu que des vertus, du bonheur!

LÉONCE, *tristement*.

Non... son séjour fut trop triste et trop sévère... pour vos douces et gracieuses habitudes ; vous y avez souffert... et c'est là mon regret le plus affreux!

ISABELLE.

Vous vous trompez!

LÉONCE.

Et moi? une incertitude cruelle, des craintes... trop justes, hélas!... me rendaient inégal, inquiet, sauvage... j'effrayais votre ame délicate par une apparente austérité. Pardonnez-moi! oui, j'attristais vos jours que j'aurais dû rendre heureux, et maintenant je paierais du reste de ma vie un de ces jours où je pouvais espérer encore, où le bonheur n'était pas devenu impossible... (*Avec passion.*) Je la voyais!... je l'entendais! (*Revenant à lui et changeant de ton.*) Mais... non, non... je ne regrette rien, Isabelle!... (*Il lui tend la main.*) Ma bonne sœur... vous êtes heureuse... et moi... moi, je ne me plains pas! je ne puis pas me plaindre.

LA MARQUISE, *à part*.

Comme il l'aime!

ISABELLE, *à elle-même*.

O mon Dieu!

SCENE XI.

Mlle MONISTROL, ALBERT, ISABELLE, LÉONCE, LA MARQUISE, M. DE TRÉNEUIL.

M. DE TRÉNEUIL.

Mais venez donc, mesdames, le concert commence, le notaire arrive et Albert s'impatiente.

ALBERT, *qui a remarqué que toutes les figures sont émues, surtout Isabelle, lui dit en s'approchant d'elle.*

Quel trouble! quelle émotion!

M. DE TRÉNEUIL.

C'est l'usage, mon ami, un mariage ne va jamais sans cela.

ALBERT.

Oui, et cette tristesse de la mariée qui la fait ressembler à une victime rend le mari passablement ridicule.

Mlle MONISTROL.

Une victime, grand Dieu!... la voilà bien à plaindre! être condamnée au mariage, c'est-à-dire au bonheur forcé à perpétuité!

LA MARQUISE, *d'un ton ironique*.

Comment donc? trembler parce qu'on s'impose des obligations de toute la vie!...

ALBERT.

Oh! de grâce, point de réflexions! il ne faut pas regarder le bonheur de trop près; mais on ne saurait l'atteindre trop vite... Venez donc...

Albert va prendre la main d'Isabelle.

ISABELLE.

Je veux... je dois... ce mariage, il faut le rom... (*Elle regarde la marquise, le marquis surprend ce regard; Albert, qui tient la main d'Isabelle, fait un mouvement violent et lui jette un regard qui l'effraie; elle se reprend et dit*) le retarder, au moins.

ALBERT, *furieux, regardant Léonce*.

Le retarder!

LÉONCE.

O ciel!

LA MARQUISE, *troublée et passant près d'Isabelle.*

Comment!

M. DE TRÉNEUIL, *avec colère à la marquise.*

Qu'avez-vous donc, madame?

LA MARQUISE.

Rien!

ISABELLE, *tremblante*.

Il faut... je voudrais... parler à...

Elle regarde Léonce.

ALBERT, *d'un ton menaçant*.

A?...

ISABELLE, *comme se reprenant.*

A Mme de Courtenay... ce que j'ai appris...

M. DE TRÉNEUIL, *inquiet et jaloux.*

Qu'avez-vous appris ?

ALBERT, *d'un côté, bas à Isabelle avec fureur.*

Ce mariage à l'instant... sa vie à lui pourrait m'en répondre.

Il indique Léonce.

LA MARQUISE, *de l'autre côté, bas à Isabelle, avec angoisse.*

Veux-tu donc me perdre ?... mon mari nous regarde.

ISABELLE *fait un pas, s'arrête..... hésite, a l'air de prendre une résolution et dit :*

O mon Dieu !...

SCENE XII.

Mlle MONISTROL, ALBERT, ISABELLE, LA MARQUISE, LÉONCE, DAMBLEVILLE, M. DE TRÉNEUIL.

DAMBLEVILLE, *un peu agité entrant par le fond.*

Mme de Courtenay ne peut venir, elle prie qu'on ne l'attende pas.

LÉONCE, *vivement.*

Ma mère ! Que lui est-il arrivé ?...

DAMBLEVILLE.

Elle s'est trouvée mal.

LÉONCE, *vivement.*

Dieu !... elle était déjà malade... Ah ! je cours avec vous...

DAMBLEVILLE.

Point d'effroi... mais elle veut vous voir... à l'instant. (*Aux autres avec un geste qui indique que la mère est bien malade.*) Vous permettez...

ISABELLE, *douloureusement.*

Monsieur Léonce !

LÉONCE, *prêt à sortir.*

Ah ! vous voulez parler... et moi, je veux, je dois vous entendre ! Rester ici près de vous, et ma mère m'attend !... Des larmes !... ô mon Dieu... mon Dieu !... Isabelle pleure et ma mère est mourante ! Mais... pardon, pardon, je dois partir... adieu !...

LA MARQUISE.

Monsieur de Courtenay !...

LÉONCE.

Ma mère n'a plus que moi.

ISABELLE.

Moi, je n'ai plus personne...

LA MARQUISE.

Qu'ai-je fait ?

M. DE TRÉNEUIL.

Allons donc signer le contrat.

Tout le monde s'achemine vers le fond.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

Mme DE COURTENAY, LÉONCE.

Mme de Courtenay est assise à la table à droite, elle tient un livre et ne lit pas ; Léonce est à la table de gauche, il semble écrire et n'écrit pas.

LÉONCE, *à part, désignant la place où Isabelle était au premier acte.*

Elle était là ! c'est là qu'elle s'asseyait toujours !

Mme DE COURTENAY, *après l'avoir regardé.*

Personne ! personne pour le distraire.

LÉONCE, *après un moment de silence, comme à lui-même, dit avec amertume.*

Comme on est fou dans la jeunesse ! tout le cœur se précipite vers un bonheur indicible, toujours cherché et toujours introuvable ! on croit parfois que c'est la gloire ! on imagine que c'est l'amour ! et rien ! rien de réel dans cette vie !

Mme DE COURTENAY.

Tout n'est donc pas là, Léonce ?

LÉONCE, *revenant à lui.*

Ma mère... (*A part.*) Cachons-lui ma douleur !

Mme DE COURTENAY, *à part.*

Cachons-lui mes souffrances !

LÉONCE, *après un moment de silence où il a l'air d'écrire avec acharnement, regarde sa mère à la dérobée et dit à part.*

Elle lit !

Mme DE COURTENAY, *à part, regardant Léonce à la dérobée.*

Il travaille !

LÉONCE, *après un moment de silence, laisse tomber machinalement sa plume et dit à lui-même.*

Si elle avait su combien elle était aimée, peut-être eût-elle partagé mon amour !

Mme DE COURTENAY, *laissant tomber machinalement son livre, dit à elle-même.*

Si notre maison eût été moins triste, elle ne l'eût peut-être pas quittée ?

LÉONCE ; *ils se sont tous deux parlé comme entraînés, Léonce s'effraie de la douleur de sa mère.*

Ma mère !

Il se lève.

Mme DE COURTENAY, *se levant.*

Léonce !

LÉONCE.

Depuis deux jours j'ai su me forcer au silence !

Mme DE COURTENAY.

Depuis deux jours je n'avais osé prononcer son nom.

LÉONCE, *vivement.*

Maintenant ne craignez plus de me tout avouer. Qu'en savez-vous? qu'en avez-vous appris?

Mme DE COURTENAY, *vivement.*

L'as-tu cherchée? l'as-tu revue?

LÉONCE, *tristement.*

Je ne l'ai pas même aperçue.

Mme DE COURTENAY, *de même.*

Je n'en ai rien appris.

LÉONCE.

O mon Dieu!

Mme DE COURTENAY.

On venait seulement de sa part.

LÉONCE, *se levant très-vivement.*

On venait de sa part, dites-vous? et qui donc? que disait-on? que fait-elle? où est-elle? est-elle mariée? Parlez, parlez, ma mère!

Mme DE COURTENAY, *souriant un peu de sa vivacité.*

Voilà tant de questions à la fois qu'il serait difficile d'y répondre, si tout n'était dit en un mot... je ne sais rien... mais voici le docteur, peut-être pourra-t-il nous apprendre quelque chose.

SCENE II.

Mme DE COURTENAY, DAMBLEVILLE, LÉONCE.

LÉONCE *et* Mme DE COURTENAY.

Parlez, docteur.

LÉONCE.

Que savez-vous?

DAMBLEVILLE.

Ce que je sais?

LÉONCE.

Que fait Isabelle?

DAMBLEVILLE.

Ah!

LÉONCE.

Hélas! vous l'ignorez sans doute, puisque, depuis deux jours, vous êtes consigné à l'hôtel de Mme de Tréneuil, et que vous n'entendez peut-être pas plus parler d'elle...

DAMBLEVILLE.

Que de mes deux cent mille francs! car savez-vous, mon ami, qu'on s'est moqué de nous?... Gribele ne dit mot, et, au reste, vous seul avez le secret d'en obtenir quelque chose : aussi jevenais vous demander secours. Quant à M. Albert, il est introuvable, et j'ai grand' peur que mon argent ne soit absolument comme M. Albert.

LÉONCE.

Ne suis-je pas là, docteur?

DAMBLEVILLE.

Mais une seule pensée vous occupe.

LÉONCE.

Oui, je suis malheureux! mais je ne veux pas être de ces gens qu'une mauvaise destinée trouve sans force pour la vaincre, sans courage pour la supporter!... Parlez, mon ami, me voici prêt à vous servir.

DAMBLEVILLE.

Eh bien, oui, Léonce... un service, et tout de suite!... allez chez Gribelet... et obtenez de lui, s'il est possible, tous les papiers relatifs à cette affaire, mais tous sans restriction... et nous sommes sauvés.

LÉONCE.

Oui, j'y vais, mon ami : je sais un moyen certain de réussir près de cet homme; et il faut que M. de Tréneuil et Albert lui-même sachent au juste combien leur confiance était mal placée : il faut qu'ils répondent tous deux de votre argent avant mon départ; soyez sans inquiétude.

Il sort par le fond.

SCENE III.

Mme DE COURTENAY, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE.

Il est parti! je l'ai éloigné exprès, afin de vous parler de lui et de Mlle de Monville; elle n'est pas encore mariée.

Mme DE COURTENAY.

Comment l'avez-vous su?

DAMBLEVILLE.

Ce matin elle m'a fait appeler...

Mme DE COURTENAY.

Isabelle serait-elle malade?

DAMBLEVILLE.

Non... elle veut vous voir.

Mme DE COURTENAY.

Me voir!...

DAMBLEVILLE.

Oui... mais elle hésitait...

M. DE COURTENAY.

Pourquoi?

DAMBLEVILLE.

Je crois avoir deviné ce qu'elle n'osait dire... les sentimens de M. Léonce ne lui sont plus inconnus.

Mme DE COURTENAY.

Et elle craint de revoir celui qu'elle a rendu si malheureux?

DAMBLEVILLE.

Mais en lui disant que votre fils était absent, je l'ai décidée à faire ce dont elle avait grande envie. C'est pour cela que j'ai éloigné M. Léonce; d'ailleurs, si elle est perdue pour lui sans retour, il vaut mieux qu'il ne la revoie pas.

Mme DE COURTENAY.

Elle va venir!... mon Dieu!...mais moi aussi... je sens que cette entrevue...

DAMBLEVILLE.

Pas d'agitation! vous êtes encore souffrante et faible... et j'entends déjà cette chère enfant... c'est elle! la voici.

SCENE IV.

Mlle MONISTROL, Mme DE COURTENAY, ISABELLE, DAMBLEVILLE.

Mme DE COURTENAY, *avec joie.*

Oh! oui... c'est elle!...

ISABELLE, *avec tristesse et crainte, prenant la main de Mme de Courtenay, et s'inclinant.*

Ah! combien vous devez me haïr!

Mme DE COURTENAY.

Vous haïr! vous l'enfant de mon choix?... Ah!

chez moi, Isabelle, on ne fera jamais autre chose que vous regretter et vous aimer!

ISABELLE.

J'avais besoin de vous revoir! de me retrouver ici! de vous entendre dire que vous me pardonnez!

Mme DE COURTENAY.

Depuis six ans, Isabelle, je prie le ciel pour la jeune fille qui faisait la joie de cette maison; oh! que Dieu la protége encore au milieu des dangers du monde qu'elle a cherché et des épreuves de a route difficile où elle s'est engagée!

DAMBLEVILLE.

Plus difficile peut-être que vous ne pouvez l'imaginer!

Mme DE COURTENAY.

Comment?

DAMBLEVILLE.

Maintenant je vois ce qui se passe, moi!

ISABELLE.

Que voyez-vous?

DAMBLEVILLE.

Je vois... je vois qu'un jeune homme, avec une figure agréable, de l'argent follement dépensé, un duel heureux, un peu d'esprit, beaucoup d'audace, et surtout quelques sottises, parvient à faire parler de lui! il occupe! cela suffit, il est à la mode! les femmes les plus spirituelles s'y laissent prendre. Mais la mode passe, et il leur reste un fat qui les ennuie, ou un intrigant qu'elles méprisent! Et j'ai peur que Mlle de Monville n'en soit là.

ISABELLE, *avec un mouvement d'effroi.*

Oh! docteur!...

Mlle MONISTROL.

Monsieur se trompe, et c'est mal de jeter ainsi des soupçons dans l'esprit de cette chère enfant, pour troubler son bonheur le jour même du mariage... car c'est ce soir...

DAMBLEVILLE, *comme pressé de sortir.*

Ce soir! Et je n'ai pu éclaircir mes doutes.

Mlle MONISTROL.

Ayant appris que Mme de Courtenay était mieux, Mlle de Monville est venue, de la part de Mme la marquise, la prier de vouloir bien se rendre à la cérémonie, et nous devons retourner à l'instant à l'hôtel.

DAMBLEVILLE.

Pas encore! madame est faible et souffrante... émue par cette entrevue, il lui faut quelques momens de repos... et Mlle de Monville restera près d'elle! Pendant ce temps, moi, je ferai une démarche importante, et je retrouverai M. Léonce, qui a sans doute obtenu des papiers... qui changeraient bien les choses.

ISABELLE.

Comment?...

DAMBLEVILLE.

Oui, oui!... que nous ayons ces papiers, et il pourrait bien arriver quelque chose de sérieux à ce petit monsieur qui plaisante toujours! A mon retour seulement, on saura si Mme de Courtenay peut sortir; jusque là du repos!

Mme DE COURTENAY.

J'obéis, cher docteur.

ISABELLE.

Oh! venez, appuyez-vous sur moi.

Mme de Courtenay, appuyée sur le bras d'Isabelle, sort par la porte de gauche, Dambleville sort par le fond.

SCENE V.

Mlle MONISTROL, *seule.*

Vraiment, il semblerait qu'il y a des gens qui conspirent pour empêcher les filles de se marier! toujours des si, des mais! si l'on voulait tout écouter, il n'y aurait pas de mariage possible.

SCENE VI.

Mlle MONISTROL, ISABELLE, *rentrant par la porte de gauche.*

ISABELLE.

Retournez à l'hôtel; on y serait inquiet. Mme de Courtenay a demandé une demi-heure de repos... Je veux attendre. Allez donc, ma bonne Monistrol, dire à Charlotte de ne pas s'impatienter de ce retard.

Mlle MONISTROL.

Elle ne serait pas seule à s'en tourmenter; mais votre intention est sans doute que je rassure tout le monde.

ISABELLE.

Qui vous voudrez. Mais allez!

Mlle MONISTROL.

J'y vais. (*A part.*) M. Albert fera bien de ne pas trop tarder à venir ici.

Elle sort par le fond.

SCENE VII.

ISABELLE, *seule.*

Je ne puis croire que deux jours seulement se soient passés depuis que j'ai quitté cette maison!... A peine ai-je vu le monde que j'avais tant souhaité, et j'en ai eu peur!... ces plaisirs, je commence à les deviner! ce n'est pas l'amitié qui rapproche tant de personnes dans les fêtes... l'intérêt, la vanité, la malignité les rassemblent!... ou bien elles veulent peut-être essayer si l'ennui en commun sera moins lourd à porter!... Depuis deux jours pas un moment de solitude! toujours du monde, jamais de bonheur! Ah! l'agitation, ce n'est pas la gaîté; c'est du bruit autour de la tristesse! la tristesse! et là, à cette place où je suis, j'ai désiré, voulu, exigé ces plaisirs et ce mariage! Voilà encore mon dessin commencé... ma broderie... tout est là comme autrefois!... et moi, je suis si changée! ah! un jour de malheur vieillit une femme de dix années!... Charlotte, pressant mon mariage pour échapper à une passion coupable!... Albert, si insouciant et si gai!... M. de Tréneuil, si riche et si grand seigneur! tous deux entraînés pour de l'argent dans de fâcheuses affaires!... Et des papiers qui peuvent perdre M. de Montigny?... Ah!

je ne dois pas e souffrir! Pourtant des menaces quand j'hésitais!.... la vie de Léonce, m'a dit Albert!... la vie de son ami !... et sa main si sûre! ses duels si heureux! O mon Dieu! dans ce monde sans pitié, tout est faux. L'amitié, les plaisirs, l'amour!... chassons ces idées. (*Elle cherche sur la table comme pour se distraire, prend un livre, l'ouvre et le rejette. Elle ouvre un album.*) L'écriture de Léonce! mon nom! (*Elle lit.*) « Il y a six » ans qu'Isabelle apporta le bonheur et la vie dans » mon ame insensible à tout. Depuis j'ai nourri » dans la retraite une de ces affections comme le » monde n'en connait pas. Hier j'ai donné à un » autre, à celui qu'elle aime, le seul bien qui existe » pour moi sur la terre, la main d'Isabelle. Qu'elle » soit heureuse!... que ce vœu-là du moins soit » exaucé! » (*Elle laisse tomber le livre sur la table et parle sur le devant du théâtre.*) Ah! Léonce! comment ai-je pu rejeter loin de moi le trésor de votre pure et honorable affection? Ici! tout était vrai, la joie! l'amitié, (*elle hésite*) l'amour!... Quelqu'un... ah! c'est lui!... c'est M. de Courtenay!... il tient des papiers! sans doute ceux qui regardent M. Albert...

SCENE VIII.

ISABELLE, LÉONCE.

LÉONCE, *entrant.*

Elle y est encore!...

Il dépose sur la table de gauche les papiers qu'il tient.

ISABELLE.

Nous ne devions plus nous revoir!...

LÉONCE.

Et vous voilà ici!...

ISABELLE.

Vous savez quelles pensées, quels souvenirs je dois trouver dans cette maison.

LÉONCE.

Ah! pour moi... ces souvenirs d'un bonheur passé et le sentiment du malheur présent me troublent, m'enchantent et m'épouvantent. Pourquoi les rappeler? pourquoi rester là? Désiriez-vous donc me revoir, me parler?

ISABELLE, *craintive.*

Oui, je voudrais...

LÉONCE.

Oh! mettez-vous là, Isabelle, comme autrefois!

Il la fait asseoir à gauche et se trouve prendre la droite.

ISABELLE, *s'asseyant.*

Oui, comme autrefois.

LÉONCE.

Mais alors vous n'étiez point triste et pâle comme à présent.

ISABELLE.

Alors... j'ignorais toutes les choses de ce monde.

LÉONCE.

Maintenant vous êtes au milieu de tous les plaisirs.

ISABELLE, *tristement.*

Et s'ils ne m'avaient rien offert qui valût ma douce ignorance?...

LÉONCE, *étonné.*

Quoi! cet éclat, ces brillans succès des salons?...

ISABELLE.

Ah! pour y briller aussi, il faudrait trop apprendre... trop oublier peut-être!

LÉONCE, *étonné.*

A peine si vous avez connu cette vie dissipée, cet étourdissement de la société parisienne!

ISABELLE, *se levant.*

Si une lumière soudaine avait tout-à-coup éclairé pour moi ces faux semblans qui m'abusaient? si j'avais vu toutes les douleurs parées, inquiètes et agitées des femmes du monde?... Si j'avais appris qu'en frappant au cœur de la première que je rencontrerais il en sortirait à l'instant des larmes et des plaintes?... si tout cela m'avait effrayée?

LÉONCE.

Ah! vous avez donc été bien malheureuse?

ISABELLE, *essuyant une larme.*

Oui!...

LÉONCE, *vivement et avec un mouvement de joie.*

Vous pleurez!... Qu'est-il donc arrivé?... regretteriez-vous ces lieux? craindriez-vous de les quitter encore?... que faut-il faire?... Mon Dieu! tu sais à quel prix j'aurais voulu que les souffrances de la vie lui fussent toutes inconnues!... comment ses larmes me trouveraient-elles insensible? Ah! ordonnez, Isabelle, que voulez-vous? ma vie vous appartient à présent et toujours!

ISABELLE.

Noble Léonce... je ne sais pourquoi ces larmes... ce trouble...

LÉONCE.

Parlez sans crainte!... parlez à un ami!... Vous aviez quelque chose à me demander?

ISABELLE.

Ah! vous m'y faites songer... Le docteur Dambleville...

LÉONCE.

Eh bien?...

ISABELLE.

Il parlait de papiers... remis entre vos mains...

LÉONCE, *étonné.*

Ah! oui, des papiers? je m'en souviens!... votre vue me les avait fait oublier!... Ils regardent Albert et peuvent tout changer; car, bien qu'il soit plus étourdi que coupable, ces confidences le mettent à la disposition de celui qui les possède et le perdraient aux yeux du monde.

ISABELLE.

Le perdre? lui...

LÉONCE.

Qu'avez-vous?

ISABELLE.

Si je vous disais: Ces papiers, donnez-les-moi, monsieur Léonce, personne ne doit les voir, et vous devez oublier que vous les avez lus?

LÉONCE.

Comment! ces papiers, vous les vouliez? c'est peut-être pour cela que vous m'avez attendu? que... vos larmes... votre trouble...? c'étaient des craintes pour lui... pour Albert seul... rien pour le passé?

ISABELLE, *à part, douloureusement.*

Comme il se trompe!

LÉONCE, *amèrement.*

Ah! quelles idées, quel fol espoir avaient passé là! Mon Dieu! elle tremble et s'effraie pour lui seul!

ISABELLE, *à part, avec douleur.*

S'il ne me comprend pas, que deviendrai-je?

LÉONCE, *avec emportement et lui donnant les papiers.*

Ah! prenez... prenez! que rien n'empêche votre mariage! que rien ne nuise à votre bonheur! Il n'a point de torts! point de défauts! vous l'aimez! Allez, retrouvez-le... ne le quittez plus, jouissez de tout ici-bas... les amusemens du monde, ses faux plaisirs sont sans dangers pour vous! vous n'avez rien à perdre à ces jeux... pas même un cœur!

ISABELLE, *douloureusement, très-troublée.*

Ah! le ciel me punit de l'avoir méconnu! Il ne veut pas, il ne peut pas m'entendre... et l'on vient!

SCENE IX.

ISABELLE, LA MARQUISE, ALBERT, LÉONCE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mme la marquise de Tréneuil, M. Albert de Montigny.

LA MARQUISE.

Mlle Monistrol vient de me prier d'arriver promptement ici avec M. Albert.

LÉONCE.

Ah!...

ALBERT.

Et je n'ai pas perdu de temps.

LA MARQUISE, *à Isabelle.*

Moi aussi, je voulais te revoir!... (*Elle lui prend la main.*) J'ai besoin de te savoir heureuse.

ALBERT.

Et j'avais hâte de vous apprendre une bonne nouvelle.

LÉONCE.

Votre bonheur...

ALBERT.

Vous allez partager ma joie!... et aujourd'hui elle est vive et sincère! La gaîté me devait bien quelque chose pour l'avoir gardée avec moi jusque dans les jours de malheur: oui, j'ai fait plus d'une fois contre mauvaise fortune bon cœur!

ISABELLE.

Ah!...

ALBERT.

Je peux le dire à présent, j'ai eu des momens difficiles!... Que voulez-vous que fasse un pauvre garçon, qu'une famille envoie follement à Paris avec plus de bons conseils que de billets de banque, et à qui la tête tourne bientôt au milieu de tous les sots opulens et de tous les intrigans enrichis qui remuent ici l'or à pleines mains?... Il faut plus de courage pour vivre pauvre à Paris que pour se faire tuer partout ailleurs, et celui qui peut y passer sa vie sans fortune et sans bassesses a plus de vertus à lui tout seul que les sept sages de l'antiquité.

ISABELLE, *avec une légère expression de dédain*

En vérité?...

ALBERT.

Mais enfin le ciel, qui ne m'avait pas donné une assez grande dose de sagesse, m'envoie la fortune en dédommagement.

LA MARQUISE.

L'oncle dont monsieur nous a parlé si souvent est mort; M. de Montigny hérite et le voici avec plus de soixante mille livres de rentes!

ISABELLE, *avec joie.*

Vous voilà donc bien heureux?...

ALBERT.

Offrant ma fortune à celle qui avait bien voulu m'accepter sans cela!

ISABELLE.

Ah!

Elle regarde attentivement Léonce, qui reste calme, mais profondément triste.

ALBERT.

Et très-disposé à jouir du bien que le ciel m'envoie et sur lequel je ne comptais plus... (*A Léonce.*) Il est bien entendu que je renonce aux affaires: ainsi, Léonce, plus de craintes.

LÉONCE, *d'un air contraint.*

Rien ne troublera son bonheur.

ISABELLE, *à part, regardant Léonce.*

Comme il souffre!

ALBERT, *riant.*

J'ai fait une belle peur au docteur Dambleville! mais non seulement il ne perdra rien, il y gagnera: je le prends pour médecin... par exemple, je tâcherai de n'être jamais malade.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le marquis de Tréneuil! M. le docteur Dambleville!

SCENE X.

M. DE TRÉNEUIL, DAMBLÆVILLE, ALBERT, ISABELLE, LA MARQUISE.

DAMBLEVILLE, *après avoir salué.*

Oui, monsieur le marquis, tout ce qui regarde cette affaire a été remis à M. Léonce; il y a des lettres fort importantes, à ce que dit M. Gribelet.

ALBERT, *à part.*

Des lettres?

LE MARQUIS.

Nous allons les connaître et tout s'éclaircira enfin.

La porte de gauche s'ouvre: Mme de Courtenay entre appuyée sur Mlle Monistrol.

Mme DE COURTENAY.

J'ai l'honneur de saluer madame la marquise et la prie de m'excuser: les émotions de ces derniers jours m'ont ôté le peu de forces...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous donc, madame.

ISABELLE, *à part.*

Et c'est moi!...

La Marquise fait asseoir Mme de Courtenay à gauche et

les personnages se trouvent ainsi placés : M. de Tréneuil, Dambleville, Albert, Isabelle, Léonce, Mme de Courtenay assise, la Marquise, Mlle Monistrol.

Mme DE COURTENAY.

C'étaient mes deux enfans, madame; ma fille me quitte... (*à demi-voix*) et regardez mon fils!

DAMBLEVILLE.

Permettez-vous, mesdames, qu'avant de songer à tout autre intérêt, des papiers importans, remis à M. Léonce, soient connus de tous? cela ne souffre aucun retard.

M. DE TRÉNEUIL.

Oui, et j'attends.

ALBERT, *avec inquiétude.*

Quels papiers?

ISABELLE, *qui les tient à sa main, les lui montrant.*

Ceux-ci, sans doute?

ALBERT, *faisant un mouvement, à part.*

Ciel! infâme Gribelet!

DAMBLEVILLE, *à Isabelle.*

Ah! c'est vous qui les avez? vous les connaissez donc?

ISABELLE.

Ces papiers, je ne les ai pas lus; personne ici ne sait ce qu'ils renferment que M. Léonce... c'est à lui, à lui seul qu'il faut s'en rapporter.

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

A moi?

ISABELLE.

Vous le connaissez tous assez bien pour l'en croire! Monsieur de Courtenay, parlez, faut-il les lire ou les brûler? (*Bas en les lui remettant.*) Le sort de M. de Montigny est entre vos mains.

LA MARQUISE, *à part.*

Lui, si amoureux!

ALBERT, *à part.*

Je suis perdu!

LÉONCE, *prenant les papiers lentement de la main droite, les passant dans la main gauche et les jetant dans le feu qui est à sa droite derrière.*

La lecture de ces papiers est inutile maintenant, et ils ne renfermaient rien qui pût compromettre l'honneur de M. de Montigny, je l'atteste.

ALBERT, *faisant un mouvement à part.*

Ah! brave garçon!

ISABELLE, *à part.*

Noble cœur!

LE MARQUIS.

Mais, monsieur de Courtenay...

LÉONCE.

Le soupçon ne peut vous atteindre, monsieur le marquis.

DAMBLEVILLE.

Et mes deux cent mille francs?

LÉONCE.

Votre argent, docteur, ne court plus aucun risque.

DAMBLEVILLE.

Bah!

ALBERT, *gaîment.*

Est-ce que vous en doutiez

DAMBLEVILLE.

Dam! je ne suis pas encore trop rassuré.

ISABELLE, *très-agitée et avec joie.*

C'est que vous ne savez pas tout, docteur; vous ignorez encore que M. de Montigny est devenu riche, très-riche! il hérite d'une immense fortune, et il m'offre...

ALBERT.

Un hôtel bâti exprès pour donner des fêtes et une terre magnifique.

ISABELLE, *avec joie.*

Oui, tous les avantages de l'opulence, tous les plaisirs du monde, il les a, lui!

DAMBLEVILLE.

Et M. Léonce n'a rien!

LÉONCE.

Je travaillerai!

ISABELLE, *avec transport.*

Oui! le travail, la retraite, point de fortune, rien! ô mon Dieu! je te rends grâces! il saura donc que je l'aime.

LÉONCE.

Ciel!

ISABELLE, *à Mme de Courtenay.*

Votre amitié et l'amour de Léonce peuvent-ils m'être rendus?

LÉONCE, *avec transport.*

Un pareil bonheur est-il bien vrai?

ISABELLE, *allant se jeter à genoux devant Mme de Courtenay.*

O ma mère, pardonnez-nous.

Mme DE COURTENAY.

Ma fille!

ALBERT, *avec mécontentement.*

Ah çà! mais... permettez!

DAMBLEVILLE, *lui prenant le bras.*

Il avait donné sa fortune pour assurer le mariage de Mlle de Monville.

ALBERT.

Avec son rival? (*Gaîment et comme prenant son parti.*) Ah! ma foi, s'il n'était pas heureux...

DAMBLEVILLE.

Le bonheur aurait tort, n'est-il pas vrai?

ALBERT.

Et cela ne doit pas être. Aussi, cette fois, c'est moi qui partirai pour l'Italie.

DAMBLEVILLE, *souriant.*

Et je suis tranquille, vous ne vous jetterez pas dans le Tibre, vous.

ALBERT, *riant.*

Léonce ne serait pas là pour me sauver.

LA MARQUISE.

Bien, monsieur de Montigny!

Mlle MONISTROL.

Elle ne sera pas même baronne!

ISABELLE.

Je serai heureuse.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE XIII.

LE MARIAGE D'ORGUEIL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Dennery et Saint-Yves,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 23 MARS 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE MARQUIS DE MONTMORAN	M. LAFONT.	GERVAIS	M. PHILIPPE.
LE VICOMTE DE MIRANDE.	M. VARLET.	UN VALET DE CHAMBRE.	M. LUDOVIC.
RAYMOND.	M. FRADELLE.	ASPASIE.	Mlle H. BALTHASAR.
		JULIETTE.	Mlle EUGÉNIE.

S'adresser, pour la musique, à M. J. DOCHE, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Un salon élégant. Au fond, une galerie ; à droite, une table portant un pupitre sur lequel est une miniature ; à gauche, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

ASPASIE, RAYMOND.

Raymond achève le portrait d'Aspasie, qui est nonchalamment étendue sur un sofa.

ASPASIE.

Eh bien, monsieur, ce portrait s'achève-t-il enfin ?

RAYMOND.

Encore une séance, madame, et ce sera la dernière.

ASPASIE.

La dernière ! mais voilà, je crois, la huitième dernière séance que je vous donne.

RAYMOND.

C'est que...

ASPASIE.

C'est que vous ne vous pressez guère d'en finir.

RAYMOND.

Hélas ! ce portrait une fois terminé, rien ne justifie plus ma présence chez vous ; ma dernière séance sera aussi ma dernière visite.

ASPASIE.

Mais pourquoi donc? mon hôtel vous sera toujours ouvert.

RAYMOND.

Comment oserais-je m'y présenter au milieu de cette foule de gentilshommes que vous y recevez, moi pauvre artiste, sans titres, sans noblesse?

ASPASIE.

Suis-je plus noble moi-même? Veuve d'un riche financier, je n'ai reçu de lui à sa mort que son brillant héritage; mais comme vous, je suis restée sans titres, sans parchemins; comme vous je ne puis me présenter à ces fêtes somptueuses de la cour, y briller comme tant d'autres femmes, plus qu'elles toutes peut-être. Ah! si du moins... (*Avec amertume.*) Mais je suis folle, n'est-ce pas? et c'est bien assez de l'honneur que daignent me faire ces nobles seigneurs en acceptant mes soupers et mes fêtes, et si je ne suis pas libre de me rendre aux leurs, je puis admettre chez moi qui bon me semble, un artiste, un peintre distingué.

RAYMOND.

Madame...

ASPASIE.

Oui, oui, on parle déjà de votre talent dans le monde, à la cour, m'a-t-on dit, et je serai fière de vous posséder quelquefois; vous voyez que rien ne s'oppose plus à l'achèvement de ce portrait.

RAYMOND.

Peut-être!

ASPASIE.

Comment?

RAYMOND.

Entourée de cette foule brillante, à peine aurez-vous quelquefois un regard, une parole pour moi; ici, au contraire, il vous faut rester seule avec l'artiste, sans qu'un importun vienne préoccuper le modèle ou distraire le peintre; ici, je suis libre de vous regarder, de vous admirer à mon aise, de lire dans vos yeux les secrètes pensées de votre ame.

ASPASIE, *se levant.*

Raymond!

RAYMOND.

Oh! ne vous éloignez pas de moi, Aspasie, je rétracterai mes paroles, je vous les ferai oublier à force de soumission et de respect; je m'éloignerai si vous l'ordonnez.

AIR *de Céline.*

Un seul mot... je vous en supplie,
Ayez pitié de ma raison.
Ah! s'il le faut, prenez ma vie,
Mais accordez-moi mon pardon.

ASPASIE.

Puisque ma rigueur vous attriste,
Restez donc...

Elle lui tend la main.

RAYMOND, *la lui baisant*

Grand dieu! quel bonheur!

ASPASIE, *à part.*

Hélas! comme à ce cœur d'artiste
Irait un nom de grand seigneur.

SCENE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, *apercevant Raymond qui baise la main d'Aspasie.*

Ciel!

ASPASIE.

Que voulez-vous, mademoiselle?

JULIETTE.

Moi... je... ma tante... c'est...

ASPASIE.

Eh bien! parlez, parlez donc; qui vous oblige à me désobéir, à venir dans cet instant?

JULIETTE.

Ma tante, je ne croyais pas vous déranger... il y a si long-temps que l'heure de la séance est passée; j'ignorais que monsieur...

ASPASIE.

Mais enfin, voyons...

JULIETTE.

Je venais vous dire que de ma fenêtre j'ai aperçu la voiture de M. le vicomte.

ASPASIE.

Le vicomte! s'il m'apportait enfin une heureuse nouvelle; s'il m'était possible d'assister à la fête qui a lieu ce soir à Versailles.

RAYMOND, *à part.*

A Versailles! toujours ses idées de grandeur ou de noblesse.

JULIETTE, *à part, en regardant Raymond.*

Il ne m'a pas dit un seul mot. (*S'approchant du portrait.*) Ah! mon Dieu!

ASPASIE.

Qu'est-ce donc?

JULIETTE.

Ce... portrait...

ASPASIE.

Eh bien, mademoiselle?

JULIETTE.

Il en est absolument au même point qu'hier, et pourtant, depuis deux heures que vous...

ASPASIE.

Silence, mademoiselle.

JULIETTE.

Mais, ma tante.

ASPASIE.

Ma tante, ma tante, il suffit! et ce titre que vous vous plaisez à me jeter à la tête, me rappelle les droits qu'il me donne; j'ai eu tort de vous faire sortir sitôt du couvent, vous y retournerez aujourd'hui même.

JULIETTE.

Moi, au couvent!

ASPASIE.

Quelques années de plus passées dans la retraite, vous apprendront, je l'espère, à être à l'avenir moins curieuse et plus soumise à mes volontés.

JULIETTE.

Ma tante, je vous en conjure...

ASPASIE.

Allez, allez, ma nièce, plus tard vous me remercierez de ma sévérité.

Elle lui fait un signe, Juliette s'éloigne en essuyant une larme.

JULIETTE, *en s'en allant.*

Ne plus le revoir!

RAYMOND, *à part.**

Il faut que cet instant décide du sort de ma vie. (*Se rapprochant d'Aspasie.*) Tout-à-l'heure, Aspasie, votre indulgence me prêtait une gloire, un talent que je n'ai pas encore ; mais si bientôt soutenu par votre image que j'emporte là, encouragé par mon amour, je revenais près de vous avec une renommée acquise à force de travail, si je vous offrais un nom illustre?

ASPASIE, *l'interrompant et le conduisant près du portrait.*

Monsieur Raymond, celle qui portera votre nom en sera, je n'en doute pas, heureuse et fière ; mais regardez ce portrait, à vos yeux peut-être, rien ne saurait l'embellir; le monde ne juge pas comme vous, pour lui c'est peu de la beauté, de la fortune, c'est peu de mon hôtel étincelant de dorures, de ma riche livrée; pour que je sois honorée, reçue avec respect, il manque au bas de ce portrait...

RAYMOND.

Eh bien?

ASPASIE.

Il manque... des armoiries.

RAYMOND, *avec fierté.*

Hélas! madame, je ne pourrais vous offrir que mon amour avec une couronne d'artiste; je souhaite qu'un autre vous apporte le bonheur avec une couronne de comtesse.

Il salue et sort.

ASPASIE.

Pauvre jeune homme! quel dommage qu'il ne soit pas noble!

UN VALET, *annonçant.*

M. le vicomte de Mirande.

ASPASIE.

Ah! enfin!

SCENE III.

ASPASIE, LE VICOMTE.**

LE VICOMTE, *entrant.*

Eh! bonjour, bonjour, ma charmante.

ASPASIE.

Arrivez donc, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Vous m'attendiez, n'est-ce pas?

ASPASIE.

Avec une vive impatience, et...

LE VICOMTE.

C'est toujours ainsi que l'on m'attend. J'ai couru ce matin tous les plus délicieux boudoirs; vous comprenez, un jour de grande fête à Versailles, toutes nos dames désirent me consulter, moi, grand maître des cérémonies...

ASPASIE.

Oui, oui, sans doute, mais...

LE VICOMTE.

Je sors de l'hôtel de la duchesse de Senneville, chez qui je viens d'être témoin de la plus singulière aventure; imaginez-vous, ma toute belle, que trois coiffeurs ont passé une partie de la nuit à construire sur sa tête le plus gracieux édifice du monde; le travail en est si merveilleux et en même temps si élevé que maintenant la figure de la duchesse se trouve juste au milieu de sa personne.

ASPASIE.

Mais enfin?

LE VICOMTE.

Je termine; sa toilette avait eu lieu comme toujours dans son petit boudoir; mais jugez du désappointement lorsque la belle dame voulut passer au salon, la porte s'est trouvée trop basse, et je crois qu'en ce moment on y pratique une brèche, pour ne pas recommencer sur sa tête un travail de six heures... ah! ah! ah! Eh bien, vous ne riez pas?

ASPASIE.

Oui, certes, l'aventure est fort divertissante. Mais dites-moi, monsieur le vicomte, cette fête de ce soir sera donc bien brillante?

LE VICOMTE.

Admirable!

ASPASIE.

Et vous seul disposez des invitations?

LE VICOMTE.

Moi seul!

ASPASIE.

Mon Dieu! que je suis heureuse d'être de vos meilleures amies.

LE VICOMTE.

Oh! c'est moi qui suis flatté. (*A part.*) Comment lui apprendre que je ne puis...

ASPASIE.

Ainsi, toujours galant, toujours empressé, vous êtes accouru près de moi... pour me dire...

LE VICOMTE.

Pour vous dire..

GERVAIS, *passant sa tête par la porte du fond.*

M. Bertaud.

LE VICOMTE.

Qui vient là?

SCENE IV.

LES MÊMES, GERVAIS.

ASPASIE.

Qui êtes-vous? que demandez-vous? Sortez... eh bien! sortez donc!

GERVAIS, *au fond.*

M. Bertaud, s'il vous plait?

* Aspasie, Raymond.

** Le Vicomte, Aspasie.

LE VICOMTE.

Ah! ah! ah! la singulière figure!

GERVAIS.

Monsieur est bien bon! M. Bertaud, s'il vous plaît!

ASPASIE.

Encore! Mais je vous ai dit de sortir, n'avez-vous pas entendu?

GERVAIS.

Si fait, au contraire! Madame m'a dit de sortir, c'est vrai; mais elle m'a demandé aussi qui j'étais, et quoi je voulais; si je sortais d'abord, je ne pourrais pas répondre aux deux autres questions, et ça serait malhonnête.

LE VICOMTE.

Eh! le drôle ne raisonne pas mal.

ASPASIE.

Enfin?

GERVAIS.

Madame, je demande: M. Bertaud, s'il vous plaît, votre intendant dont je suis le cordonnier Gervais.

LE VICOMTE.

Gervais! vous êtes le cordonnier Gervais?

GERVAIS.

Tout entier.

ASPASIE.

Mais...

LE VICOMTE.

Le même à qui fut adjugé dernièrement le marquis de Montmoran?

GERVAIS.

Juste!

ASPASIE.

Comment, un marquis adjugé à un cordonnier?

GERVAIS.

Et par arrêt du Parlement encore.

LE VICOMTE.

Approche, approche donc que je te voie.

ASPASIE.

Mais dites-moi...

LE VICOMTE.

Non, non, raconte toi-même cette plaisante histoire à madame, cela la divertira. (*A part.*) Et puis excellent moyen de détourner la conversation. (*Haut.*) Savez-vous qu'il n'est question que de cette affaire et de cet homme, à l'OEil-de-bœuf?

GERVAIS.*

L'OEil-de-bœuf est bien bon... pour lors, M. le marquis de Montmoran...

ASPASIE.

M. de Montmoran!

LE VICOMTE.

Un extravagant qui a, comme ils disent, un petit coup de marteau; on a parlé long-temps de ses folles prodigalités, du luxe effréné qu'il étalait pour attirer les regards d'une belle inconnue.

GERVAIS.

Donc, ce M. de Montmoran, gentilhomme du Poitou, me devait quinze cents livres pour prix de chaussures fournies à ses gens, et chaque fois que j'allais réclamer cette somme à M. le marquis, il refusait toujours de me recevoir... je ne pouvais approcher que ses laquais, qui me renvoyaient à son intendant... un gros, court de taille, mais extrêmement petit...

ASPASIE.

Enfin...

GERVAIS.

L'intendant était très-insolent... il s'oubliait même jusqu'à... ça me vexait; mais ça me tranquillisait.

LE VICOMTE.

Comment cela?

GERVAIS.

Je me disais: Puisqu'il est insolent, c'est qu'il a de quoi me payer! Aussi, un jour qu'il alla jusqu'à me donner une... un... une confirmation... je m'en retournai bien tranquille et rassuré sur mon dû pour long-temps; je travaillai de nouveau jusqu'à ce que ma note s'élevât à trois mille deux cents livres.

ASPASIE.

Et alors...

GERVAIS.

Alors je me présente ma note à la main. Jugez de mon désappointement; l'intendant me reçoit avec politesse; jugez de ma douleur, il ne me dit pas la moindre injure; ça commence à m'épouvanter; enfin il me salue et me fait asseoir; j'en avais besoin, car je comprenais ce que coûterait sa politesse; le gueux, le scélérat m'en donnait pour trois mille deux cents livres de politesse... son maître était ruiné sur toutes les coutures.

LE VICOMTE.

Et tu le fis poursuivre...

GERVAIS.

Ça m'a coûté encore quatre-vingt-onze livres; mais c'est égal, le parlement m'a adjugé le marquis; il m'appartient; j'ai le droit de l'incarcérer.

ASPASIE.

Et vous oseriez?

GERVAIS.

Eh! mais il a bien osé me faire frapper par ses laquais; en sortant d'ici, je vais me transporter chez lui, à deux pas, hôtel des *Quatre Fils Aymon*, et je ferai enfin sa connaissance.

ASPASIE.

C'est bien; passez chez mon intendant... et s'il ne vous reçoit pas avec tous les égards dus à M. Gervais, du moins il vous paiera.

GERVAIS.

Madame est bien bonne; mais je ne connais pas le chemin.

ASPASIE.

Là, au bout de la galerie; d'ailleurs mes gens vous l'indiqueront.

GERVAIS.

Ah! oui, et puis je leur demanderai M. Bertaud, s'il vous plaît.

LE VICOMTE.

Adieu, monsieur Gervais, l'incarcérateur de la noblesse, le geôlier des marquis ruinés!...

GERVAIS.

A votre service, monsieur le vicomte.

* Gervais, le Vicomte, Aspasie.

SCENE V.

ASPASIE, LE VICOMTE.*

LE VICOMTE.

Hein !... drôle !...

ASPASIE.

Pauvre marquis de Montmoran !... savez-vous qu'il est réellement à plaindre ?

LE VICOMTE.

Oui, certes !

ASPASIE.

Mais j'y songe, j'ai déjà entendu prononcer ce nom-là... oui, à l'Opéra.

LE VICOMTE.

Sans doute... il y a six mois à peine que le marquis faisait encore brillante figure... un procès vient de le ruiner.

ASPASIE.

Parlons du bal de ce soir... je compte toujours sur l'invitation que vous m'avez promise.

LE VICOMTE.

Hélas ! madame, j'en suis désolé; mais les ordres du roi sont formels, il y a exclusion pour la roture. Je possède, il est vrai, cinq cents billets d'invitation; mais les noms seuls sont en blanc; tous portent à l'avance, à madame la duchesse, madame la marquise, etc., etc.; or vous n'êtes ni marquise, ni duchesse...

ASPASIE.

Ainsi donc, on me refuse, on me repousse... et cela faute d'un titre.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, oui; et quand je vous ai fait une promesse, je croyais que vous seriez baronne; car il était question d'un mariage avec le petit de Lucenay, que ses créanciers rendent si malheureux...

ASPASIE.

J'attends aujourd'hui sa réponse, le contrat est tout prêt... et...

LE VICOMTE.

Hélas ! madame, n'osant vous la faire à vous-même, c'est à moi qu'il l'a adressée.

ASPASIE.

Eh bien, parlez, monsieur; que vous a-t-il dit?

LE VICOMTE.

Il m'a écrit, et je ne sais si je dois...

ASPASIE.

Cette lettre?... cette lettre, monsieur?...

LE VICOMTE.

La voici... mais songez que c'est un fou, un extravagant qui l'a écrite.

ASPASIE.

Mais vous me faites mourir... lisez, lisez, de grâce !

LE VICOMTE.

J'obéis... (*Lisant.*) « Mon cher vicomte ! vous » connaissez la flatteuse proposition qu'a daigné » me faire notre brillante Aspasie... »

* Le Vicomte, Aspasie.

ASPASIE.

Après... après ?...

LE VICOMTE.

Je passe le préambule, et j'arrive au fait... « Il » vient de me mourir une vieille tante dont l'hé» ritage se compose de dix mille livres de rente. » Il me reste donc encore quelque temps de » joyeuse vie et les chances du jeu... il est de » mon devoir de gentilhomme de tenter ce der» nier moyen avant de déroger.

ASPASIE.

Assez, assez, monsieur !... l'insolent !... Ainsi donc plus d'espoir !... partout et toujours il me faudra subir les mêmes humiliations, les mêmes dédains... A Versailles, les portes resteront fermées devant moi; à la promenade, la femme du plus petit hobereau de province aura le droit de faire passer devant ma voiture son méchant carrosse de louage !... non, non, cela ne sera pas, quand je devrais... quand je devrais vous épouser, vicomte !...

LE VICOMTE.

Hein !... moi !... ah ! ah ! ah ! la bonne folie !... moi, vicomte de Mirande, vous épouser !...

ASPASIE.

Eh bien?

LE VICOMTE.

Que diraient mes aïeux, au ciel; et mes grands parens sur terre?...

ASPASIE.

Que vous importe?...

LE VICOMTE.

Les aïeux, je ne dis pas... mais les grands parens... ils seraient capables de me déshériter.

ASPASIE.

Serait-ce la première fois qu'on verrait la noblesse repolir ses blasons avec l'argent de la roture ?

LE VICOMTE.

Permettez, permettez, ma toute belle; certes votre immense fortune est assez grande pour cacher tout entier M. votre père et son magasin de bas et de manchettes.

ASPASIE.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Mais on se rappelle à la cour que madame Aspasie Bernard doit toute sa richesse aux spéculations hasardeuses de feu son époux... on se rappelle l'origine de cette fortune élevée tout-à-coup sur les ruines de tant d'autres.

ASPASIE.

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Eh ! mon Dieu !... je sais que ce n'est pas votre faute, et ce bon Bernard n'a pas été le seul à s'enrichir grâce à la banque de Law; mais il y a eu scandale; plusieurs pères de famille réduits à la misère... l'un d'eux a même fait la sottise de se tuer; et votre époux, tout innocent qu'il était de cette mort...

ASPASIE.

Épargnez-moi, monsieur, de cruels souvenirs... un instant j'ai pu vouloir enchaîner ma destinée à la vôtre et réparer les folies de votre jeunesse; c'est que j'étais entraînée par le dépit, aveuglée par la colère... (*Il salue et va pour sortir.*) Oh! ne vous éloignez pas, monsieur le vicomte... cette union, je ne la désire pas plus que vous.

LE VICOMTE.

Ah! très-bien! (*A part.*) Alors elle ne la désire pas du tout.

ASPASIE.

La cour me repousse, parce que je ne suis pas noble, eh bien, en dépit d'elle et de vous, je le deviendrai. Ah! monsieur le baron de Lucenay, il faut, pour accepter ma main et ma fortune, n'avoir plus d'autre refuge à espérer que la misère... et ce mariage, on ne doit s'y soumettre que parce qu'il est un peu préférable au déshonneur... bien... c'est un avis dont je vais profiter.

Elle se met à écrire.

LE VICOMTE.

Que veut-elle dire?... elle écrit... à qui donc?...

Aspasie agite une sonnette, un laquais entre.

SCENE VI.

ASPASIE, LE VICOMTE, UN VALET.

ASPASIE, *à part.*

Celui-là du moins ne refusera pas... (*Haut.*) Qu'on porte sur-le-champ cette lettre à son adresse et faites avancer mon carrosse!

LE VALET.

Madame va sortir?

ASPASIE.

Oui, prévenez ma femme de chambre!... (*Le valet sort.*) Monsieur le vicomte, dans deux heures vous pourrez remplir vous-même le blanc de l'une de ces précieuses lettres... j'accepte votre bras pour ce soir.

LE VICOMTE.

Mais je ne comprends pas.

ASPASIE.

Que vous importe?... je vous répète que vous ne dérogerez pas à vos saintes lois d'étiquette.

AIR *de la Pensionnaire mariée.*

Adieu... souffrez que je m'apprête
Et n'oubliez pas que ce soir,
Pour me guider à cette fête,
Ici je compte vous revoir.

LE VALET.

Le carrosse de madame...

ASPASIE.

Ah!... une personne va se présenter dans un instant, vous ferez attendre... je ne vais qu'à deux pas, chez mon notaire... Vicomte, à ce soir.

REPRISE, ENSEMBLE.

Adieu... souffrez, etc.

LE VICOMTE.

Vous le savez, ma lettre est prête,
Je vais m'éloigner; mais ce soir,
Pour vous guider à cette fête,
Ici je compte vous revoir.

Elle sort suivie du laquais.

SCENE VII.

LE VICOMTE, *seul.*

Chez son notaire... et ce soir, à Versailles... Est-ce qu'elle irait se faire fabriquer un arbre généalogique?... et prouver que feu le bonnetier, son père était de noble race... Ah! je vous préviens, madame Aspasie Bernard, qu'il me faut à inscrire une bonne et franche noblesse!...

SCENE VIII.

LE VICOMTE, LE MARQUIS DE MONTMORAN, LE VALET.

LE VALET, *l'introduisant.*

Si monsieur veut se donner la peine d'attendre...

LE MARQUIS, *saluant.**

C'est à monsieur le... c'est au... j'ai l'honneur de parler à?

LE VICOMTE.

Au vicomte de Mirande.

LE MARQUIS.

Vicomte de Mirande!... ah! ah! ah!... une famille de bonne noblesse!...

LE VICOMTE, *riant.*

Je m'en flatte!

LE MARQUIS, *continuant.*

Originaire de l'Anjou... un superbe château avec pont-levis, de nombreux vassaux... monsieur le vicomte eut un aïeul amiral, deux oncles commandeurs et trois chevaux tués sous monsieur son frère à la bataille de Fontenoy.

LE VICOMTE.

C'est cela, c'est cela même, mon cher! (*A part.*) Je ne me trompais pas, cet homme est un généalogiste.

Il va pour sortir.

LE MARQUIS, *saluant.*

Monsieur le vicomte n'est donc pas le maître de cet hôtel?

LE VICOMTE, *à part.*

Comment, il ignore chez qui il est? (*Haut.*) Non, non, je ne suis pas... Adieu, adieu, mon brave homme.

Il sort.

LE MARQUIS.

Hein! son... son brave homme, son brave homme! moi, un Montmoran! Mais c'est que c'est un petit vicomte de rien du tout, une noblesse qui ne date pas même de cinq cents ans; une famille qui possédait trois misérables clochers, tandis que les Montmoran comptent quarante quartiers, des-

* Le Marquis, le Vicomte.

cendent en droite ligne du roi Clodomir, et possèdent quinze clochers! Les de Mirande... hum! ça fait hausser les épaules! (*Il met les mains dans ses poches et se promène avec dédain.*) Après cela, je dis : possèdent quinze clochers, je me trompe; car, pour le moment, plus rien: je ne me possède même pas moi-même, puisqu'ils m'ont adjugé à un misérable cordonnier, auquel j'appartiens corps et... Mais où suis-je? qui m'a fait appeler? ce billet, sans signature, ne le dit pas. Ah! voilà quelqu'un, je vais l'interroger.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GERVAIS.*

LE MARQUIS.

Hé! mon ami!

GERVAIS.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Fais-moi le plaisir de m'annoncer.

GERVAIS.

Je ne suis pas de la maison.

LE MARQUIS.

Encore! je ne rencontrerai donc dans cet hôtel que des gens qui y sont étrangers?

GERVAIS, *à part.*

En voilà une aventure! Un intendant poli, et qui m'a payé. Maintenant, allons chez mon marquis. (*Haut.*) Monsieur veut-il que j'appelle un laquais?

LE MARQUIS.

Non, non, j'attendrai. (*A part.*) Je ne serais pas fâché de m'orienter un peu et d'obtenir adroitement quelques renseignemens; ce garçon a une excellente physionomie.

GERVAIS, *à part.*

Voilà un gentilhomme de bonne mine.

LE MARQUIS.

Dites-moi, mon ami, vous connaissez la personne... le... le maître de cet hôtel?

GERVAIS.

Monsieur veut dire la maîtresse.

LE MARQUIS.

La maîtresse! (*A part.*) C'est une femme. Hum! heureux Montmoran! (*Haut.*) Sans doute, la maîtresse (*s'appuyant sur son épaule*) et la... entre nous, comment est-elle?

GERVAIS.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Je veux dire, comment la trouvez-vous?

GERVAIS.

Moi? mais dam! y en a de plus laides qui sont encore pas mal jolies.

LE MARQUIS.

A merveille! vous êtes connaisseur, mon ami; je vous en félicite. (*A part.*) Ce garçon me plaît beaucoup.

* Le Marquis, Gervais.

GERVAIS, *à part.*

C'est singulier comme ce monsieur me revient. J'ai envie de lui demander sa pratique.

LE MARQUIS.

Allons, maintenant je puis me faire annoncer.

GERVAIS.

Pardon, mon gentilhomme; mais j'ai une petite prière à vous adresser.

LE MARQUIS.

A moi! qu'est-ce donc?

GERVAIS.

Je suis cordonnier...

LE MARQUIS.

Cordonnier!

GERVAIS.

Et je voulais demander à monsieur de m'honorer de la pratique de son pied.

LE MARQUIS.

Ma pratique! ah! ah! ah! ah!

GERVAIS.

Monsieur a ri, monsieur consent.

LE MARQUIS.

Du tout, je refuse.

GERVAIS.

Bah! et pourquoi?

LE MARQUIS.

D'abord parce que tu me parais un honnête garçon, et qu'ensuite je ne te paierais pas.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! oui, ruiné, entièrement ruiné; tu vois que j'ai raison de refuser.

GERVAIS.

Ruiné! tiens, tiens, tiens! Eh bien! ça m'est égal, je suis sûr que la fortune vous reviendra. Avec une physionomie et un pied comme vous en avez deux, il est impossible qu'on ne l'atteigne pas, la fortune. D'ailleurs j'ai des économies, je puis attendre, et je ne me dédis pas.

LE MARQUIS.

Comment, tu veux absolument...

GERVAIS.

J'ai confiance. Ah! si tous les seigneurs étaient aussi scrupuleux que vous... (*à part*) je ne pleurerais pas mes trois mille deux cents livres.

LE MARQUIS.

Soit donc, puisque tu l'exiges. Si tous les cordonniers étaient d'aussi braves gens que toi, (*à part*) je ne serais pas maintenant menacé de la prison.

GERVAIS.

Où monsieur veut-il que j'aille lui prendre mesure?

LE MARQUIS, *écrivant sur ses tablettes.*

Tiens, voici ma demeure.

GERVAIS, *sortant une adresse.*

A moins que monsieur ne veuille prendre la peine de passer...

LE MARQUIS.

Tu te rappelleras que c'est malgré moi. (*Lisant.*) « A la Botte-Fleurie... » Peste, voilà qui est beau!

GERVAIS, *lisant.*

« M. le marquis... » un marquis, quel honneur pour moi!

LE MARQUIS.

« A la Botte-Fleurie, Gervais, maître cordonnier!... »

GERVAIS.

« M. le marquis de Montmoran!... »

LE MARQUIS.

Mon créancier!

GERVAIS.

Mon marquis!

AIR *de Partie et Revanche.*

Ah! voyez quelle affreuse chance,
Lorsque déjà j' vous ai fait condamner,
Je vous poursuis avec instance,
Pour vous forcer à me donner
Vot' pratiqu' qui doit me ruiner.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte, je t'assure,
Tu gagnerais encor vraiment,
Tu ne m'offrais que la chaussure,
Et tu me dois le logement.

(*Riant.*) Ah! ah! ah! mon pauvre Gervais, vous avez la main malheureuse: vouloir à toute force m'ouvrir un nouveau crédit, à moi, votre débiteur insolvable!

GERVAIS.

Comment, monsieur le marquis, c'était vous?

LE MARQUIS.

Moi-même; et à présent tu n'as plus grande envie de ma pratique?

GERVAIS.

Eh! eh! dam! Pourtant ce que vous faisiez en me refusant était d'un brave homme, et je suis certain que sans votre damné intendant vous m'auriez soldé.

LE MARQUIS.

Comment, comment, mon intendant...

GERVAIS.

Il me faisait jeter à la porte six jours de la semaine, et le septième...

LE MARQUIS.

Le septième?

GERVAIS.

Ah! le septième, c'est différent, il m'était défendu de me présenter sous peine de la bastonnade!

LE MARQUIS.

Le drôle! je le chasserais...

GERVAIS.

Bravo!

LE MARQUIS.

Si je l'avais encore.

GERVAIS.

Ainsi, monsieur le marquis, vous ne possédez....

LE MARQUIS.

Absolument rien; et demain je serais peut-être allé moi-même te demander le domicile que le parlement t'a autorisé à me fournir; car demain il me faudra quitter le mien.

GERVAIS.

La prison... Allons donc, c'était bon quand je vous croyais méchant, orgueilleux; la prison à vous, un si honnête homme, qui refusait le crédit que je lui offrais, et qui, pour moi, chasserait son intendant s'il l'avait encore! Jamais! jamais!

LE MARQUIS.

Brave garçon! Que je repossède un jour mes quinze clochers, je t'en mets la moitié sur la tête.

GERVAIS.

Grand merci.

LE MARQUIS.

Mais je n'accepte pas, et...

GERVAIS.

Bah! bah! et pour commencer, tenez, le v'là leur arrêt qui vous condamne, et je veux...

LE MARQUIS.

Hein! je veux, moi, que tu le gardes. La fortune, comme tu le disais, pourrait me revenir, et avec elle les laquais insolens. Conserve ce titre qui te garantirait d'une ingratitude.

GERVAIS.

Oh! je ne crains pas ça. Mais comment se fait-il qu'un si honnête marquis soit ruiné?

LE MARQUIS.

J'avais d'abord dissipé une partie de mon patrimoine, dans l'espoir de me faire remarquer d'une femme.

GERVAIS.

D'une femme!

LE MARQUIS.

Une femme que j'aime et dont j'ai tracé le portrait. (*Il le montre.*) Je la suivais partout, je voulais, pour lui plaire, écraser mes rivaux à force de splendeur et de luxe; et j'allais réussir peut-être, quand un maudit procès est venu tout-à-coup m'enlever tous mes biens, toute ma fortune.

GERVAIS.

Et la dame?

LE MARQUIS.

Je ne l'ai jamais revue; et cependant il m'avait semblé que je ne lui étais pas indifférent, que plusieurs fois à l'Opéra ses regards s'étaient arrêtés sur moi avec complaisance, et je n'ai pas perdu tout espoir.

GERVAIS.

Et elle est riche?

LE MARQUIS.

Oui; mais je suis marquis.

GERVAIS.

Marquis ruiné...

LE MARQUIS.

Je possède quarante quartiers de noblesse.

GERVAIS.

Et vous ne possédez pas quarante écus de fortune... aussi, croyez-moi, monsieur le marquis, la belle dame ne songe guère à vous, elle ne sait peut-être pas votre nom!...

LE MARQUIS.

Gervais!... (*Il lui tourne le dos et se promène avec colère, et se trouve en face du portrait d'Aspasie.*) Ah! grand Dieu!...

GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est?...

LE MARQUIS.

Je ne m'abuse pas!... oh! oui, c'est bien elle! Gervais!... monsieur Gervais... cette dame, cette belle dame, si riche... si... ne m'a jamais remarqué... n'est-ce pas?...

GERVAIS.

Monsieur le marquis, je le crois...

LE MARQUIS.

Elle ne sait même pas mon nom... hein?...

GERVAIS.

Je le crois...

LE MARQUIS.

Approche, approche, malheureux; sens le parfum de cette lettre qui me donne rendez-vous ici... regarde encore ce riche et somptueux ameublement... compare ces deux portraits... et maintenant... que dis-tu de cela?...

Il le place devant le portrait et lui montre le sien.

GERVAIS.

Ah! grand Dieu!...

LE MARQUIS.

Juste, ce que je viens de dire moi-même... « Ah! grand Dieu! » Je suis chez elle, entends-tu!... elle m'a fait appeler, elle veut me voir, me parler; je foule le tapis qu'elle a foulé, je respire l'air qu'elle a respiré... ah! ah! ah! ah! il m'étouffe... me suffoque... je crois que je vais me trouver mal... Gervais, approche un fauteuil, mon ami, non pas celui-là... le grand, ce doit être le sien...

Roulement de voiture.

GERVAIS.

Une voiture...

LE MARQUIS.

C'est elle, sans doute!... Gervais, va-t'en, va-t'en bien vite!...

GERVAIS.

Où ça?

LE MARQUIS.

Que m'importe?... à l'office, chez le suisse... où tu voudras...

GERVAIS.

C'est dit... je me sauve!...

LE MARQUIS.

Mais va donc, va donc!...

Gervais sort.

SCENE X.

LE MARQUIS, *puis* ASPASIE*.

LE MARQUIS.

Ah! m'en voilà débarrassé... je vais la voir... lui parler... (*Il arrange son jabot et ses manchettes.*) Comme je suis fait! quel habit! quelle veste!... Pourvu que je n'aille pas perdre la tête... Voir arriver, quand je suis pauvre, un bonheur que j'ai si vainement poursuivi quand j'étais riche!... (*La porte s'ouvre.*) C'est elle... allons, du courage!... rappelons-nous que j'ai été la fleur de la chevalerie...

Aspasie entre, lui fait la révérence; il la salue très-bas.

* Aspasie, le Marquis.

ASPASIE.

Monsieur...

LE MARQUIS, *saluant de nouveau.*

Je n'avais jamais entendu sa voix...

ASPASIE.

C'est à monsieur le marquis de Montmoran que j'ai l'honneur de parler?...

LE MARQUIS.

Hercule de Montmoran... à lui-même... (*A part.*) Encore plus belle qu'autrefois!...

ASPASIE.

Un gentilhomme poitevin... issu d'une des meilleures familles de cette province?...

LE MARQUIS.

Qui a fourni trois évêques, un maréchal et deux généraux de galères... qui écartèle d'azur, à trois faces de gueules avec un griffon d'argent...

ASPASIE.

Fort bien, monsieur le marquis!...

LE MARQUIS, *bas.*

Ah! maintenant que j'ai parlé de mes ancêtres, je me sens plus à mon aise.

ASPASIE.

J'ai pris sur vous de nombreuses informations... je sais que vous n'êtes pas heureux...

LE MARQUIS.

Je ne l'étais pas hier, ce matin encore; mais dans ce moment...

ASPASIE.

Vous savez donc pourquoi je vous ai fait appeler?

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait... mais je sais que vous avez daigné songer à moi, je sais que mon souvenir occupe votre pensée et que j'aurais donné ma vie...

ASPASIE.

Venons au fait!... la fortune vous a mal traité, monsieur le marquis, et je veux réparer ses torts...

LE MARQUIS.

Réparer ses torts!... vous, madame!... et comment?...

ASPASIE.

Écoutez-moi, monsieur le marquis, vous êtes noble et pauvre...

LE MARQUIS.

Pour ce qui est de ça, oui... on pourrait peut-être encore en trouver de plus noble... mais je défie qu'on m'en montre un plus pauvre...

ASPASIE.

Moi, au contraire, je suis riche, mais sans noblesse... eh! bien, pour réparer ces deux injustices du sort... je vous propose...

LE MARQUIS.

Quoi donc?...

ASPASIE.

Un mariage...

LE MARQUIS.

Un... un mariage?...

ASPASIE.

Enfin, monsieur le marquis, voulez-vous m'épouser?...

LE MARQUIS.

Hein!... quoi?... comment?... vous épouser!... moi... moi-même?...

ASPASIE.

Sans doute... il me manque un titre, et...

LE MARQUIS.

Vous épouser!... ah! pardon, pardon, madame... mais la joie, le saisissement, le bonheur...

ASPASIE, *à part.*

Voilà qui est étrange; est-ce qu'il penserait?... (*Haut.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Me voilà, me voilà, madame, je reviens à moi-même... je vous écoute de sang-froid... je me fais à mon bonheur... et d'ailleurs, quand on est marquis et de noble race... on ne peut pas être toujours... toujours malheureux!...

ASPASIE.

Oh! vous ne le serez plus, je sors de chez mon notaire, et voici le contrat... par suite d'une circonstance... qu'il vous importe peu de connaître, il se trouvait tout dressé...

LE MARQUIS.

Le contrat... comment?... au fait, c'est juste, pour un mariage... il faut bien un contrat!...

ASPASIE.

Veuillez l'examiner!...

LE MARQUIS.

Moi... fi donc!...

ASPASIE.

Il le faut!

LE MARQUIS.

Non, madame... non.

ASPASIE.

Cependant il y a certaines clauses relatives à votre fortune, qui doivent régler nos positions respectives...

LE MARQUIS.

Je m'en rapporte à vous... mais pensez-vous donc que j'oserais en discuter un seul mot?... D'ailleurs mes affaires n'ont jamais si mal tourné que lorsque je m'en suis occupé...

ASPASIE.

Mais c'est que... il y a quelques conditions...

LE MARQUIS.

Que j'accepte... et je signe... je signe aveuglément.

ASPASIE.

Comment?...

AIR : *Un jeune Grec.*

Signer ainsi... marquis, y songez-vous?

MONTMORAN.

Eh! mais, vraiment... d'où naît votre surprise?
Par ce contrat je deviens votre époux,
Que voulez-vous encore que j'y lise?
N'est-il donc pas d'usage qu'un mari
Soit confiant?... à vous je m'en réfère.
Quand pour tout bien je vous offre aujourd'hui
Ma confiance... il faut qu'au moins ici
Je vous la donne tout entière.

ASPASIE, *à part.*

J'aurais mieux aimé qu'il le lût.

LE MARQUIS, *lui présentant le contrat.*

Le voici!...

ASPASIE.

Maintenant il est important que ce mariage ait lieu le plus tôt possible...

LE MARQUIS.

Oh! oui, oui, le plus tôt possible!... le temps seulement de prévenir par lettres les bons parens qui me renient, pour qu'ils aient à me rouvrir leur cœur...

ASPASIE.

Non pas... et si vous le voulez bien, ce sera aujourd'hui même...

LE MARQUIS.

Au... aujourd'hui même?...

ASPASIE.

Le temps de changer de toilette...

LE MARQUIS.

C'est que... certes... ma garde-robe est bien loin d'être dégarnie... mais pour une pareille occasion...

ASPASIE.

J'y ai songé... mes ordres doivent être exécutés maintenant...

LE MARQUIS.

Vous y avez...

ASPASIE.

AIR *du Fils du Prince.*

Dans ce salon veuillez attendre,
Excusez mon empressement,
A vos ordres l'on va se rendre,
Et moi, je reviens promptement.

MONTMORAN.

Dans ce salon je vais attendre,
Mais voyez mon empressement.
A mes vœux daignez donc vous rendre,
Et revenez-moi promptement.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *puis* JULIETTE.

LE MARQUIS.

Elle a raison, ne déflorons pas mon bonheur... mon bonheur!... C'est à peine si j'ose y croire... il y a si long-temps que je ne suis plus fait à ce mot-là!...

JULIETTE, *rentre en pleurant.*

Allons, tous mes préparatifs sont terminés... je suis prête à partir... ah! mon Dieu! mon Dieu!...

LE MARQUIS, *sans la voir.*

Fortuné Montmoran!

JULIETTE.

Pauvre Juliette! le couvent!...

LE MARQUIS.

Hein! qu'est-ce qui pleure donc là?

JULIETTE, *pleurant.*

C'est moi, monsieur.

LE MARQUIS.

Une jeune fille !

JULIETTE, *de même.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous avez des chagrins si jeune encore?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Et si jolie...

JULIETTE, *pleurant plus fort.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Venez, venez, mon enfant, et contez-moi bien vite ce qui vous fait pleurer... oh ! nous nous comprendrons, allez.

JULIETTE.

Hélas ! monsieur, vous êtes bien bon; mais ma tante Aspasie a seule le droit de m'empêcher d'aller au couvent.

LE MARQUIS.

Comment !... ce n'est que cela !... mais, moi, je connais quelqu'un qui pourrait bien vouloir le contraire et qui serait obéi aussi.

JULIETTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Votre oncle.

JULIETTE.

Je n'en ai pas : ma tante est...

LE MARQUIS.

Veuve. J'espère qu'elle ne le sera pas longtemps.

JULIETTE.

Elle se marie?

LE MARQUIS.

Dans un instant.

JULIETTE.

En êtes-vous bien sûre?

LE MARQUIS.

Dam ! il est difficile de le tenir de meilleure source; c'est moi qu'elle épouse.

JULIETTE.

Vous, vous, monsieur... oh ! quel bonheur ! ce ne sera donc pas M. Raymond?

LE MARQUIS.

M. Raymond? qu'est-ce que c'est que ça? Raymond?...

JULIETTE.

Un jeune homme charmant, rempli de talent et d'esprit.

LE MARQUIS.

Voilà qui est rassurant... et il est aimé?

JULIETTE.

De moi... oui, monsieur.

LE MARQUIS.

De vous... de toi? oh ! très-bien ! à merveille ! j'approuve cet amour.

JULIETTE.

Il se pourrait !

LE MARQUIS.

Vous n'irez pas au couvent, vous resterez près de nous.

JULIETTE.

Quel bonheur !

LE MARQUIS.

Et plus tard, ce M. Raymond... si c'est un honnête homme... si on voit que... eh ! bien, un bon mariage...

JULIETTE.

Sa femme... je serais sa femme !... ô mon oncle ! mon bon petit oncle, que je suis heureuse et que je vous aime !

Elle va pour l'embrasser et s'arrête.

LE MARQUIS.

Allons, allons, ne vous retenez pas... si vous le désirez un peu.

JULIETTE.

Oh ! de tout mon cœur !

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Son oncle ! moi qui tout-à-l'heure n'avais pas d'autre ami qu'un créancier, un pauvre cordonnier... me voilà entouré d'une famille, j'ai une nièce, j'ai une femme, et bientôt peut-être j'aurai... c'est singulier, la joie, le bonheur... il me semble que j'ai envie de pleurer.

Il l'embrasse encore; dans ce moment Gervais entr'ouvre la porte et s'arrête tout surpris.

JULIETTE.

Quelqu'un !

LE MARQUIS.

Va, va, mon enfant, ma nièce.

JULIETTE, *sortant par la droite.*

Au revoir, bon oncle !

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, GERVAIS*.

LE MARQUIS.

Ma nièce... tu l'as entendu, Gervais, c'est ma nièce que j'ai dit.

GERVAIS.

C'est assez naturel puisqu'elle vous appelle son oncle... Ah ! c'est votre nièce !

LE MARQUIS.

Ou plutôt celle de ma femme.

GERVAIS.

Votre femme ! vous avez aussi une femme à présent?

LE MARQUIS.

Ah ! c'est juste... tu ne sais pas, il m'est arrivé de bien grandes choses depuis que je ne t'ai vu.

GERVAIS.

Au fait, qu'est-ce que cette grande dame vous voulait?

LE MARQUIS.

M'épouser, mon cher, m'épouser.

GERVAIS.

Elle ! allons donc.., une dame si riche, qui a

* Gervais, le Marquis.

huit valets, autant de chevaux et un trian... mais, par exemple, un caractère qui n'est pas commode, au dire du suisse, un grand sec, mais extrêmement mince.

LE MARQUIS.

Ah! le suisse a dit cela!... Gervais, je te donne sa place.

GERVAIS.

A moi?

LE MARQUIS.

Avec le double de ses appointemens, à condition que tu n'y exerceras pas ton métier de...

GERVAIS, *à part.*

Ah ça! mais il perd la tête... (*Haut.*) Et ce mariage?

LE MARQUIS.

A lieu aujourd'hui même.

GERVAIS.

Aujourd'hui? Pauvre cher homme! il devient fou! ce que disait ce monsieur tout-à-l'heure... c'est très-inquiétant... voyons, voyons, allons-nous-en!

LE MARQUIS.

Nous en aller, quand j'épouse dans une heure.

GERVAIS.

Dans une heure, à présent! Monsieur le marquis, je vous assure que vous avez besoin de prompts secours. Allons-nous-en, je vous en prie.

LE MARQUIS.

Encore! c'est-à-dire que je suis fou, que je déraisonne... mais crois-moi, crois-moi donc, malheureux, car en vérité, ça me fait mal de voir que tu ne veux pas partager ma joie. Mais comment te convaincre? Gervais, j'ai tout mon bon sens, ma parole d'honneur! je sais parfaitement ce que je dis; tiens, la preuve: Gervais, tu es mon ami depuis une heure, toi qui pouvais me faire arrêter...

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais allons-nous-en.

LE MARQUIS.

Et tu as mieux aimé être généreux, tu m'as tendu la main.

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais allons-nous-en...

LE MARQUIS.

Enfin, je te dois trois mille deux cents livres de chaussures...

GERVAIS.

Oui, monsieur le marquis, mais...

LE MARQUIS.

Mais, mais... tu vois bien que je ne déraisonne pas.

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN VALET DE CHAMBRE, *suivi de deux laquais portant un riche habillement.*

GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE MARQUIS.

Ah! enfin... ça, monsieur l'incrédule, c'est ma toilette, ma toilette de marié... ah! n'est-ce pas, n'est-ce pas, laquais?

LE VALET.

Oui, monsieur le marquis, et si vous voulez bien nous permettre...

LE MARQUIS, *ôtant son habit qu'il jette à terre.*

Certainement, certainement!

GERVAIS, *le ramassant.*

Je n'en reviens pas. (*Le ployant avec soin.*) On ne sait pas ce qui peut arriver.

LE MARQUIS, *allant pendant tout ce qui suit et alternativement de la Psyché à Gervais, bas à Gervais.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça? un vieil habit râpé, n'est-ce pas?

Les valets sortent.

GERVAIS.

Je crois que je rêve.

LE MARQUIS.

Je ne redeviens pas le brillant marquis d'autrefois?

GERVAIS.

Serait-ce moi qui suis fou?

LE MARQUIS.

Ces broderies, mauvais clinquant, n'est-ce pas? je ne me marie pas.

GERVAIS.

Décidément, j'ai le vertige. Emmenez-moi, monsieur le marquis, j'ai besoin d'être soigné.

LE MARQUIS, *avec fatuité.*

Eh! non, non, tu ne rêves pas, mon cher; tout cela est vrai, bien vrai; mais tout cela est justifié par un mot, un nom... marquis de Montmoran!

SCENE XIV.

LES MÊMES, ASPASIE, JULIETTE, TÉMOINS.

LE MARQUIS, *bas.*

Silence! ma femme!

ASPASIE.

Votre main, monsieur le marquis, nos témoins attendent.

LE MARQUIS.

Voilà, me voilà! (*Bas à Gervais.*) Regarde-la, et dis-moi lequel de nous rêve en ce moment?

GERVAIS.

Dam! tous les deux peut-être!

Montmoran donne la main à Aspasie. Juliette s'approchant de lui.

JULIETTE.

Et votre promesse?

LE MARQUIS.

C'est juste.

ASPASIE.

Eh bien! qu'attendons-nous?

LE MARQUIS.

Pardon, pardon, mon Aspasie...

ASPASIE, *à part*.

Son Aspasie!

LE MARQUIS.

Avant de marcher à l'autel, j'ai un désir, j'ai une prière à vous adresser.

ASPASIE, *à part*.

Ah! mon Dieu! que veut-il dire? quelque obstacle peut-être!

LE MARQUIS.

Il s'agit d'une petite fille bien douce, bien gentille, dont je sollicite la grâce. Elle voudrait ne pas aller au couvent, et je lui ai promis...

ASPASIE, *à part*.

Ah! je respire.

JULIETTE, *à part*.

Je tremble!

LE MARQUIS.

Je lui ai promis qu'elle restera près de nous.

ASPASIE.

Eh quoi! vous voulez...

LE MARQUIS.

C'est la première grâce que je vous demande.

ASPASIE, *à part*.

La première et... (*Haut.*) Juliette, remerciez monsieur le marquis.

JULIETTE.

Il se pourrait! Oh! ma tante, mon bon oncle!

ASPASIE.

C'est bien! (*A part.*) Son bon oncle, petite sotte!

LE MARQUIS.

Merci, merci de son bonheur, Aspasie!

ASPASIE, *à part*.

Aspasie encore! (*Haut.*) Allons, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Allons, nous venons d'essuyer des larmes; c'est un mariage qui commence sous d'heureux auspices.

GERVAIS.

Bonne chance, monsieur le marquis!

Aspasie, le Marquis et les témoins sortent.

SCENE XV.

GERVAIS, JULIETTE*.

GERVAIS.

Pardon, excuse, ma belle demoiselle, si je me permets de vous adresser la parole; mais c'est donc bien vrai qu'ils vont se marier?

JULIETTE.

Certainement.

GERVAIS, *à la fenêtre*.

Oui; les carrosses sont déjà en route; les voilà tout près de l'église. Je n'en reviens pas: un mariage si vite fait, et un mariage si brillant pour lui!

JULIETTE.

Moi, je n'y vois qu'une chose, c'est que je ne vais pas au couvent.

* Juliette, Gervais.

GERVAIS.

Je comprends bien qu'une union se termine en peu de temps entre deux époux assortis; mais ici la dame est riche, et mon marquis est très-pauvre.

JULIETTE.

Ma tante ne l'ignore pas, puisqu'elle a pourvu même à sa toilette.

GERVAIS.

C'est juste; et d'ailleurs l'amour fait aisément passer par-dessus la fortune, surtout quand il n'y en a pas. Mais c'est égal, je ne m'explique pas encore bien...

SCENE XVI.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Ah! mademoiselle Juliette...

JULIETTE.

C'est moi que vous cherchez, monsieur?

RAYMOND.

Un mot, de grâce! Tout-à-l'heure, en venant ici, j'ai cru distinguer au milieu de la foule assemblée à la porte de l'église... Oh! mais j'aurai mal vu, sans doute.

JULIETTE.

Peut-être!

RAYMOND.

J'ai cru distinguer votre tante couverte d'un voile blanc, un bouquet au côté, et donnant la main à un homme que...

GERVAIS.

Un homme! comment un homme? Apprenez que M. le marquis n'est pas...

RAYMOND.

M. le marquis?

JULIETTE.

Oui, monsieur, oui; le mari de ma tante.

RAYMOND.

Son mari! son mari, dites-vous? Oh! mais ce n'est donc pas une illusion? et je suis resté là, d'abord, muet et impassible, riant presque en moi-même de ce vertige qui me la faisait voir partout, de mon amour qui jusque dans une jeune mariée me la montrait infidèle et parjure!

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'il dit?

JULIETTE.

Pauvre jeune homme!

RAYMOND.

Mais elle ne l'aime pas, cet homme! elle ne peut pas l'aimer.

GERVAIS.

Ah! mon pauvre marquis!

RAYMOND.

Oui, un mariage auquel on l'a forcée!

GERVAIS.

Forcée! elle qui a couru après lui!

RAYMOND.

Oh! mais qu'il tremble, cet homme! Ce riva

qu'elle m'a donné, il ne jouira pas long-temps de son triomphe?

GERVAIS.

Hein?

JULIETTE.

Monsieur Raymond...

RAYMOND.

Laissez-moi, laissez-moi!

On entend un grand bruit.

GERVAIS.

Ce sont eux!

RAYMOND.

Ah! enfin...

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, ASPASIE, VALETS, TÉMOINS.

LE MARQUIS.

Mes amis, il ne nous reste qu'à vous remercier; croyez bien que Mme la marquise et moi...

Les témoins sortent.

RAYMOND, *s'approchant d'Aspasie, avec dédain.*

Madame la marquise...

ASPASIE.

Ciel! Raymond!

LE MARQUIS.

Et maintenant, chère amie...

Il va lui prendre la main, Aspasie fait une grande révérence et sort suivie de Juliette.

SCENE XVIII.

GERVAIS, LE MARQUIS, RAYMOND*.

LE MARQUIS.

Eh bien! elle s'éloigne sans me rien dire! Où a-t-elle donc? Oh! dans son appartement; je ours...

RAYMOND.

Arrêtez, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce? que voulez-vous?

RAYMOND.

Vous dire que votre présence ici renverse et étruit mon bonheur, et que je ne le souffrirai pas!

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous, monsieur? je ne vous connais pas!

RAYMOND.

Quelques mots suffiront. Il est une femme que depuis un an je poursuis de mon amour; mes soins, ma constance l'auraient touchée peut-être; mais vous avez paru, monsieur, et toutes mes espérances se sont évanouies. Comprenez-vous maintenant ce que je viens vous demander?

* Le Marquis, Raymond, Gervais.

LE MARQUIS.

Un duel; très-bien!

RAYMOND.

Ah! vous vous battrez?

LE MARQUIS.

Certainement, je me battrai, je me battrai demain.

RAYMOND.

Demain?

LE MARQUIS.

Sans doute; je touche enfin à un bonheur que je poursuis depuis quelques années, c'est bien le moins que j'en jouisse pendant quelques heures? Ainsi demain je serai votre homme; mais, pour le moment, serviteur de tout mon cœur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCENE XIX.

LES MÊMES, BERTAUD, *sortant de l'appartement d'Aspasie.*

BERTAUD.

Pardon, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ah! c'est notre intendant.

BERTAUD.

Voici un billet que Mme la marquise m'a chargé de remettre à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Un billet... quand dans un instant je vais la voir... (*Il lit.*) « Monsieur le marquis, malgré mes » instances réitérées, vous avez refusé de lire cer» taines clauses de notre contrat...» Que veut-elle dire? « L'instant est venu où il est indispen» sable que vous en preniez connaissance... mon » intendant vous en remettra le double...» C'est singulier... je ne sais ce que j'éprouve, mais...

BERTAUD.

Le voici!

RAYMOND.

Ah! je commence à comprendre...

LE MARQUIS, *le prenant en tremblant.*

Les... les... clauses du contrat... je... (*Il essaie de lire.*) Ah! je n'y vois pas... allons... pourtant... (*Il se frotte les yeux.*) Je ne peux pas... impossible de déchiffrer un mot... et cependant je sens qu'il y a là un malheur pour moi... allons!... (*Il lit.*) « Monsieur le marquis de Montmoran s'en» gage à donner à Mme Aspasie Bernard son » nom, ses titres et qualités, en échange de quoi » ladite dame paiera au marquis de Montmoran » une somme annuelle de six mille livres. »

GERVAIS.

Comment! six milles livres?

LE MARQUIS.

Oui... (*Froissant le contrat.*) De l'argent à moi... ainsi c'était un marché, un marché honteux qu'elle me faisait contracter!... Ainsi on ne voulait que ce titre, ce nom que le hasard m'a donnés!... mais cette affection, cette tendresse si

dévouée que je ressentais pour elle... elle la repousse avec mépris... mais moi, elle me fait chasser par ses valets... (*Il pleure.*) O mon Dieu!... mon Dieu!...

GERVAIS.

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Laissez-moi... Et cet habit dont elle me couvrait pour un instant, c'était une livrée qu'elle me jetait afin de cacher ma misère quand j'étais à ses côtés... Ah! tu as été moins fou que moi.... Mais ce n'est pas tout!.... Oh! il doit y avoir encore là pour moi d'autres humiliations.... (*Lisant.*) « Aussitôt après la célébration du mariage, » monsieur le marquis s'engage à quitter l'hô» tel de... de Mme la marquise, pour n'y jamais » rentrer! » Oh! il y a cela, il y a cela... « Signé » le marquis de Montmoran. » (*A Bertaud.*) Vous direz que le marquis de Montmoran, gentilhomme de vieille noblesse, ne manque ni à sa parole ni à sa signature, même quand cette signature lui a été indignement surprise... vous direz à Mme la marquise que je ne franchirai jamais le seuil de cette maison, et vous ajouterez que je lui défends de renouveler l'offre insultante d'une pension; vous direz enfin que je rejette ses honteux bienfaits, car mon nom, je ne veux pas le lui vendre, de peur que, me l'ayant payé, elle ne se croie un jour le droit de l'avilir.

Il ôte son habit et le jette à ses pieds.

GERVAIS.

Partons, partons, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Oui, partons... (*A Raymond.*) Monsieur, vous avez ma parole pour demain... mais si vous tenez encore à vous battre aujourd'hui... je suis votre homme... si vous me tuez... ça m'obligera.

RAYMOND.

Non, monsieur, non, car elle nous a trompés tous deux... (*Il lui prend la main.*) Et maintenant entre nous...

LE VICOMTE, *entrant, précédé d'un laquais.*

Prévenez Mme la marquise que je l'attends pour la conduire à Versailles.

Bertaud sort.

LE MARQUIS.

Elle... à Versailles... et moi...

GERVAIS.

Monsieur le marquis, il vous reste ma mansarde.

RAYMOND.

Et un ami...

LE MARQUIS.

Elle vient... eh! partons... partons vite... (*La porte d'Aspasie s'ouvre; le marquis se tournant de ce côté.*) Adieu pour toujours, marquise de Montmoran... mais nous nous reverrons, Aspasie Bernard!

Le Vicomte s'approche de la porte du boudoir. Montmoran, Gervais et Raymond se dirigent vers le fond.

ACTE DEUXIEME.

Une place publique. Au premier plan, sur la droite, un hôtel de riche apparence, sur la porte duquel est écrit en lettres d'or: HÔTEL DE MADAME LA MARQUISE DE MONTMORAN; à gauche, sur le devant, une échoppe de savetier, au dessus de laquelle est écrit GERVAIS, SAVETIER, au fond, à droite, un cabaret.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, *entrant par le fond; à son arrivée on entend une horloge sonner sept heures.*

Sept heures; voyons si mon pauvre marquis est éveillé... (*Il s'approche de l'échoppe et écoute.*) Non, je n'entends rien... (*S'asseyant sur un banc.*) Ouf! je n'en puis plus... voilà deux grandes heures que je cours... Si du moins je n'avais pas perdu mon temps... depuis un mois toutes mes anciennes pratiques, tous mes débiteurs me font répondre que je viens trop tard; j'en ai même entendu un qui disait à son valet de chambre: Je n'y suis pas, je suis sorti et je ne rentrerai pas de la journée... Pour obvier à ça, je me mets ce matin en route à cinq heures... il est trop tôt, me dit-on...

Air de Masaniello.

Chaqu' jour l'argent devient plus rare,
Et, pour doubler notre embarras,
Quand not' bours' se vid', je l' déclare,
Notre estomac ne s'emplit pas.
Malgré notre appétit modeste,
Parfois n'y a plus rien à manger,
Rien... c'est peu... surtout, je l'atteste,
Lorsqu'on est deux à partager.

Près de quatre ans se sont écoulés depuis ce fatal mariage, et chaque jour qui l'a suivi nous a amené un nouveau malheur... d'abord la maladie de ce pauvre cher homme... il a fallu des soins, des médicamens, des médecins.... si bien que mon fonds y a passé... il ne nous reste qu'une échoppe... si du moins la gaîté lui était revenue avec la santé... mais bah! il est aussi triste... sans compter qu'il y a bien un peu de quoi...

SCENE II.

GERVAIS, RAYMOND, JULIETTE *sortant de l'hôtel.*

RAYMOND, *sans voir Juliette.*

Il est seul... tant mieux!...

JULIETTE.

Personne ne m'a vue, ma tante dort encore... Gervais!...

GERVAIS, *allant à elle.*

Hein!...

RAYMOND.

Gervais!...

GERVAIS, *allant à lui.*

Hein?...

RAYMOND, *voyant Juliette.*

Mademoiselle Juliette!...

JULIETTE, *de même.*

Monsieur Raymond!...

RAYMOND.

Vous ici, mademoiselle... et comment se fait-il?...

JULIETTE.

Et vous-même, monsieur?...

GERVAIS.

Eh! mon Dieu, c'est tout simple, les bonnes actions sont si rares, que, quand deux bons cœurs en font une, il faut nécessairement que ce soit la même...

JULIETTE.

Gervais!...

GERVAIS.

Laissez donc, mademoiselle... je vous ai promis le secret, c'est vrai; mais pour le marquis seulement, et je peux bien dire à monsieur que toutes les semaines vous nous apportez vos petites épargnes; d'ailleurs, je n'y tiens plus, ça me suffoque, et il faut que ça parte...

RAYMOND.

Il serait vrai!... oh! c'est bien, c'est bien, mademoiselle!...

JULIETTE.

Mais n'est-ce pas naturel?... ma tante a beau dire, ce pauvre marquis est mon oncle...

RAYMOND.

J'ai méconnu votre cœur, mademoiselle, et mon étonnement, en vous voyant ici tout-à-l'heure, était presque une injure...

JULIETTE.

Vous pensiez avoir seul le privilége des bonnes actions... mais ce pauvre marquis... je lui suis d'un bien faible secours, tandis que vous...

RAYMOND.

Oh! moi, je n'ose pas encore vous dire tout ce que j'espère...

GERVAIS, *à part.*

Des espérances... c'est quelque chose quand on n'a que des chagrins... mais quand on est pauvre... c'est une nourriture qui ne soutient pas long-temps...

Il s'éloigne d'eux et s'approche de l'échoppe pour écouter de nouveau.

JULIETTE.

Ainsi, malgré vos travaux... vos succès, dont tout Paris s'entretient, vous trouvez moyen de lui être utile, de faire des démarches en sa faveur...

RAYMOND.

Lorsqu'il perdit son procès, accablé sous le poids de l'injustice qui le frappait, le pauvre marquis ne songea même pas qu'un recours lui restait encore, qu'il pouvait en appeler de ce premier jugement... ce qu'il a négligé de faire, je l'ai fait; déjà j'ai obtenu les plus heureux résultats, et aujourd'hui enfin, dans quelques heures, son sort sera décidé, l'injustice réparée peut-être...

JULIETTE.

Oh! monsieur... monsieur... comme elle vous a méconnu!...

RAYMOND.

Oh! oui... oui... mais ne parlons plus d'elle... je n'ai plus ni haine ni amour.... indifférence et oubli, voilà ce que je me suis juré...

AIR : *Ténière.*

Oui, de mon cœur cette indigne tendresse
Est exilée...

JULIETTE.

Et pourtant dans vos yeux
Je vois encor percer de la tristesse.

RAYMOND.

J'en conviens, je suis malheureux ;
Car d'être aimé tout semble m'interdire
Le doux espoir...

JULIETTE, *à part.*

Ah! l'ingrat... dans mon cœur
Depuis long-temps s'il eût su lire,
Il n'aurait pas aujourd'hui cette erreur.

GERVAIS, *se rapprochant.*

C'est singulier, je n'entends rien; et cependant ordinairement il est debout à cette heure... il n'aura pas dormi de la nuit, et la fatigue le retient peut-être ce matin...

JULIETTE.

Il a tant souffert!...

GERVAIS.

Oh! pour ça... oui, qu'il a souffert depuis quatre grandes années... quel coup ça lui a donné!... chaque matin il revenait là, sur ce banc... il y restait tout le jour, les yeux fixés sur cette porte et attendant le passage de votre tante... Jamais il ne lui a parlé, mais ses regards restaient attachés sur elle; et quels regards, bon Dieu!... ça fendait l'ame... et, quand elle roulait dans son magnifique carrosse, il se levait en tremblant, pour la suivre des yeux... oh! alors je n'avais plus besoin d'être là, car il ne me voyait plus, ne m'entendait plus... et ce n'est que le soir en rentrant qu'il trouvait les consolations de son pauvre Gervais, son ami... son seul ami...

JULIETTE.

Mais nous?...

GERVAIS.

Ah!... oui, vous l'aimez aussi, mais pas tant que moi, personne ne l'aime autant que moi mon pauvre marquis... mais c'est singulier, il est tard, et il faut absolument que je sache... (*Il se rapproche de l'échoppe et frappe.*) Monsieur le marquis?...

SCENE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *arrivant par le fond, vêtu pauvrement.*

LE MARQUIS.

Me voilà!...

GERVAIS.

Hein!... comment!... et d'où vient-il?...

LE MARQUIS.

D'où je viens?... et toi même, n'es-tu pas sorti depuis cinq heures du matin?... je t'ai laissé partir d'abord, et je me suis mis en route à cinq heures et demie...

GERVAIS

Comment!... vous avez...

JULIETTE.

Souffrant comme vous l'êtes encore...

LE MARQUIS.

Ah! bonjour, bonjour, mes enfans!... (*Il leur prend les mains.*) Vous vous êtes souvenus de moi, merci!... Ne veut-il pas avoir tout le mal à lui seul, tandis que je resterais là, les bras croisés!... Allons donc!... j'ai couru chez d'anciens amis... je veux dire d'anciennes connaissances... mais plus personne!... ils ont oublié mon nom... après a... ce n'est pas étonnant... mon nom... il y a des momens où je l'oublie moi-même...

RAYMOND.

Et votre femme?...

LE MARQUIS.

Oh! ne lui donnez jamais ce titre-là, devant moi surtout... elle a été si cruelle!...

JULIETTE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Plus que vous ne pensez... oui, mes enfans, oui, bien cruelle... vous savez que jamais je n'ai rien voulu recevoir... de... de cette pension... son argent... oh! il me ferait mourir de honte, autant vaut mourir de faim... mais ce brave et honnête homme, ce pauvre Gervais, que je voyais chaque jour plus malheureux... je voulus le sauver de la misère... Je lui ai écrit à elle... pour qu'au moins elle lui donnât un emploi... de l'ouvrage... eh bien!...

GERVAIS.

Elle n'a pas répondu!... je le crois bien!... moi qui, chaque fois que je la rencontre, cours après son carrosse en criant: Mme la marquise, ohé!... votre mari, mon ami le marquis vous fait dire bien des choses aimables...

LE MARQUIS.

Tu as eu tort!...

GERVAIS.

Comment?...

LE MARQUIS.

Oui, tu as eu tort; cette raillerie était presque une vengeance, ce n'est pas ainsi que je veux me venger d'elle... oh! non, non... si je lui rendais un peu de tout ce mal qu'elle m'a fait, elle croirait que nous sommes quittes... je veux régler nos comptes d'un seul coup, et pour cela je n'ai pas besoin de son aide; tout est prêt, n'est-ce pas, monsieur Raymond?...

RAYMOND.

Oui. (*Bas.*) Et vous vous décidez donc enfin?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui peut-être.

RAYMOND.

Ce sera bonne justice; elle vous a tant fait souffrir!

LE MARQUIS.

Oui, j'ai bien souffert; passer en un moment de tant de joie et de bonheur à la douleur, à la honte! (*S'isolant peu à peu des autres personnages.*) Et tout cela par elle, par elle que j'aimais tant! Elle était si brillante, si jolie! (*baissant la voix*) et puis son sourire était si doux, quand le soir, à l'Opéra, ou bien... ou bien aux Feuillans... Ah! j'ai été heureux, bien heureux! mais un jour seulement, quelques heures, et ensuite....

Il tombe absorbé sur le banc de pierre.

JULIETTE.

Pauvre oncle! il ne nous voit plus.

GERVAIS.

Oh! ce n'est rien, je suis habitué à ça à présent; laissez-moi seul avec lui, je vais lui faire de la morale, (*montrant le cabaret*) de la morale à ma manière.

RAYMOND.

Adieu donc, mademoiselle Juliette; cette rencontre, qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne sera pas la dernière, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Oh! il me tarde trop de connaître le résultat de vos efforts; et puis...

RAYMOND.

Eh bien! ici, dans deux heures, je pourrai tout vous dire.

JULIETTE.

J'y serai, monsieur Raymond.

ENSEMBLE, *à voix basse.*

AIR: *Elle est folle.*

Courage et prudence!
A la Providence
Avec confiance
Adressons nos vœux.

Raymond et Juliette s'éloignent chacun d'un côté.

SCENE IV.

GERVAIS, LE MARQUIS.

GERVAIS.

Ah çà! à nous deux maintenant; en avant le grand remède! (*S'approchant du marquis.*) Hé! monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Ah! c'est toi, Gervais? (*Se levant.*) Eh bien! que veux-tu?

GERVAIS.

Je voulais vous dire... Tiens, à propos, si avant de commencer la besogne nous allions chez le voisin boire un coup, sans façon, selon notre habitude.

LE MARQUIS.

Au cabaret? du tout, je n'ai pas soif.

GERVAIS.

Ah! à votre aise, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Vois-tu, nous allons trop souvent au cabaret.

GERVAIS.

Dam! je tâche de vous y conduire chaque fois que vous êtes triste, et...

LE MARQUIS.

Et à ce compte-là nous n'en sortirons pas! mais j'aime mieux oublier mes chagrins autrement.

GERVAIS.

Je comprends que le cabaret déplaise à monsieur le marquis; quand on a été...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, tu sais bien que ce n'est pas par fierté... Mais causons un peu d'affaires. As-tu été plus heureux que moi dans tes courses?

GERVAIS.

Non; tous mes anciens débiteurs m'ont fait mettre à la porte.

LE MARQUIS.

Ça ne m'étonne pas, c'est comme ça que je faisais; mais du moins il doit te rester l'argent de ton fonds.

GERVAIS.

L'argent de mon fonds?

LE MARQUIS.

Certainement, puisque tu l'as vendu.

GERVAIS, *à part.*

Ne lui disons pas que ça a passé dans sa maladie.

LE MARQUIS.

Eh bien?

GERVAIS.

Eh bien! cet argent, je l'avais laissé chez un homme d'affaires, et le scélérat a pris la fuite.

LE MARQUIS.

Il se pourrait!

GERVAIS.

Dam! les banqueroutes, ça arrive à tout le monde; il n'y a pas de préférence pour les savetiers.

LE MARQUIS.

Ainsi tu es ruiné, complètement ruiné? Pauvre homme! et c'est pour moi... Mon parti est pris, Gervais: demain, aujourd'hui même, il faut nous séparer!

GERVAIS.

Hein? quoi? comment! nous séparer?

LE MARQUIS.

Il le faut; c'est mal à moi de rester à ta charge, et j'en suis honteux.

GERVAIS.

Mais je ne le veux pas.

LE MARQUIS.

T'obliger à travailler jour et nuit, à te tuer le corps et l'ame pour me nourrir! et je ne m'apercevais pas de cela, moi! J'étais là, seul avec ma douleur, comme un égoïste, sans songer que pour moi... Oh! mais c'est fini, nous nous quitterons!

GERVAIS.

Du tout! Eh bien! si je veux, moi, travailler jour et nuit, si ça m'amuse la fatigue, si ça me rend heureux de me tuer, ça ne regarde personne?

LE MARQUIS.

Personne, excepté moi, et je pars!

GERVAIS.

Oh! non, non! Mais où irez-vous? que deviendrez-vous seul, sans amis dans le monde?

LE MARQUIS.

Je trouverai...

GERVAIS.

Qui prendra soin de vous si vous êtes malade qui vous consolera si vous souffrez?

LE MARQUIS.

Bah! bah! il y a un Dieu pour tous les malheureux, il doit y en avoir un aussi pour les pauvres marquis.

GERVAIS.

Et c'est quand vous venez de m'apprendre cette démarche faite pour moi auprès de votre femme... Eh bien! non, non, vous ne partirez pas!

LE MARQUIS.

Si fait.

GERVAIS.

Du tout!

LE MARQUIS.

Qui m'en empêchera?

GERVAIS.

Moi donc, monsieur le marquis, moi, qui ne suis plus votre ami, mais votre créancier.

LE MARQUIS.

Comment?

GERVAIS.

Ah! vous aviez bien raison autrefois de m'empêcher de déchirer cette sentence qui devait me garantir de votre ingratitude. La voilà, monsieur le marquis! Oui, oui, le parlement vous a adjugé à moi, vous m'appartenez, vous me devez trois mille deux cents livres. Avez-vous trois mille deux cents livres à me rembourser? Non. Eh bien! vous

n'avez pas le droit de me quitter, vous n'avez pas le droit d'être malheureux ailleurs qu'avec moi, de vous en aller mourir de faim ailleurs tant qu'il me reste un morceau de pain à partager avec vous.

LE MARQUIS.

Mon ami... (*Il lui saisit la main.*) Eh bien! oui, je reste.

GERVAIS.

Ah! enfin...

LE MARQUIS.

Mais je veux, si je le puis, me rendre utile. Il y a des outils pour deux dans l'échoppe, et...

GERVAIS.

Vous, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Moi-même; et...

SCENE V.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *lui présentant une lettre.*

De la part de Mme la marquise.

LE MARQUIS.

Hein! qu'est-ce que c'est? une lettre d'elle!

GERVAIS.

De Mme votre femme!

LE MARQUIS.

La réponse peut-être.

LE LAQUAIS.

Précisément, je crois que c'est en réponse à...

LE MARQUIS, *prenant la lettre.*

C'est bon! (*Le laquais sort.*) Sa réponse après quinze jours; voyons. (*Lisant.*) « Mme la marquise » me charge...» Ah! c'est de son intendant; elle n'a pas daigné écrire elle-même. (*Lisant.*) « Me » charge de répondre à votre lettre; je vous an» nonce avec regret qu'on ne peut rien faire dans » l'intérêt d'un misé...»

GERVAIS.

Allez toujours, misérable, pas vrai?

LE MARQUIS, *lisant.*

« Qui a eu l'insolence d'insulter publiquement » Mme la marquise...»

GERVAIS.

Vous savez... ce que je vous disais tout-à-l'heure...

LE MARQUIS, *continuant.*

« Si vous tenez tant à vous acquitter envers lui, » que n'avez-vous recours aux quatre années de » votre pension qui sont déposées chez le no» taire?... »

GERVAIS.

Plus souvent! nous n'en voulons pas!

LE MARQUIS.

Continuons. « Je prends sur moi de vous rap» peler qu'aux termes du contrat passé entre vous » et Mme la marquise, il vous est interdit de de» meurer sans cesse à la porte de son hôtel ou » d'en franchir le seuil...» Oh! c'en est trop, c'en est trop! On l'insulte, on l'outrage, lui, mon seul ami, mon soutien! et moi-même... Allons, mon parti est pris, je n'hésite plus maintenant!

GERVAIS.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Gervais, tu ne seras plus pauvre, misérable; l'ouvrage ne te manquera pas.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS, *avec force.*

Ah! elle me défend encore d'aller à elle! Eh bien! aujourd'hui même je la forcerai de venir à moi. Écoute, Gervais, tu as été contraint de fermer ta boutique et d'ouvrir une échoppe; et dans ce quartier dix autres plus anciens que toi absorbent les pratiques, et il nous faudrait mourir de faim! mais patience! Pour les Parisiens, vois-tu, une enseigne, une bonne enseigne fait tout: un singe qui gambade, une image grotesque, un bon mot écrit sur un volet, et la foule accourt. Cette enseigne qui te manque, je te l'ai préparée; elle nous servira tous les deux : toi en amenant bientôt les chalands, moi en forçant Mme la marquise à venir elle-même me trouver; et cette enseigne, là voilà.

Il enlève l'enseigne de Gervais et à la place il s'en trouve une autre sur laquelle est écrit en grosses lettres : LE MARQUIS DE MONTMORAN, SAVETIER.

GERVAIS.

Hein!... comment? le marquis de Montmoran, savetier!...

LE MARQUIS.

Oui, oui, la voilà cette vengeance long-temps méditée avec Raymond, exécutée avec son aide; et je n'en profiterai pas seul. Quelle joie, quel bonheur pour ce bon peuple de lire cela en passant... et puis! tous ces petits bourgeois, les boutiquiers, comme ils seront aises de se dire entre eux : Eh! oh! cette chaussure, c'est un marquis qui l'a recousue... un marquis, un vrai marquis savetier! Ah! voilà qui fera rire les badauds... un honnête homme qui aime mieux travailler de ce métier que de vendre son nom... qui aime mieux noircir ses blasons de poix et de poussière que de les tacher d'infamie, voilà qui amènera aussi des pratiques, Gervais... voilà qui vous forcera bien à venir, madame la marquise.

GERVAIS, *frappant dans ses mains et sautant de joie.*

Ah! bien, bien cela... oui, d'un côté... hôtel de Mme la marquise de Montmoran, et en face... échoppe du marquis de Montmoran... c'est une bonne vengeance.

LE MARQUIS, *regardant les fenêtres de l'hôtel.*

Et dont l'effet ne se fera pas attendre longtemps; déjà un laquais est allé la prévenir... et; tiens... regarde ce rideau qui s'agite... que l'on froisse avec colère. Oh! il y a là derrière une figure de femme bien pâle d'humiliation et de fu-

reur... puis, de ce côté, ces valets qui s'arrêtent; d'autres qui apportent de l'ouvrage; et par ici le bruit d'une porte, une femme qui descend précipitamment, et traverse la cour... Aux pratiques, aux valets, frère!... (*Se redressant.*) Moi, je vais donner audience à Mme la marquise!... Ah! je vous l'avais bien dit, Aspasie Bernard, que nous nous reverrions!

Gervais va au fond, plusieurs laquais l'entourent; il les fait entrer au cabaret.

SCENE VI.

ASPASIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment! vous ici, madame la marquise... à pied, sur le pavé!...

ASPASIE.

Oui, monsieur, oui, me voilà; vous pouvez vous applaudir de cette ruse employée pour m'y amener.

LE MARQUIS.

Une ruse!... comprends pas... si vous voulez bien m'expli... Mais prenez donc la peine d'entrer et de vous asseoir...

Il lui montre l'échoppe.

ASPASIE.

Monsieur, je parle de cette enseigne... mais me voilà, je suis venue... ôtez-la, ôtez-la donc enfin!

LE MARQUIS.

L'ôter!... oh! madame la marquise n'exigera pas ça d'un pauvre diable comme moi... c'est mon gagne-pain... ma vie... et...

ASPASIE.

Vous n'avez pas l'intention, je crois, de laisser votre nom au-dessus de l'échoppe d'un misérable.

LE MARQUIS.

Excusez!... cette échoppe, c'est la mienne.

ASPASIE.

La vôtre?...

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui; un brave homme m'y a recueilli, quand on me repoussait ailleurs... C'est ma demeure à présent, et je peux vous y recevoir... oh! soyez tranquille, madame, vous pouvez y entrer... il n'y a pas là de valets pour vous en chasser!

ASPASIE.

Je vous comprends, monsieur, et ce reproche injuste...

LE MARQUIS.

Injuste, oui, oui... mais entrez donc... l'ameublement vous déplaît peut-être... ah! dam! je n'ai pas de bergères de velours et de soie; mes sofas sont en sapin et mes plians en osier.... mais c'est égal, si madame la marquise veut prendre la peine de s'asseoir...

ASPASIE.

Ainsi vous ne rougissez pas de flétrir votre nom?

LE MARQUIS.

Mon nom!... qu'est-ce que c'est donc que mon nom?... Vous pensiez le payer bien assez cher de six mille livres par an?

ASPASIE.

Mais rappelez-vous du moins que vous n'êtes pas seul à le porter.

LE MARQUIS.

C'est juste... oh! je m'en souviens, allez... mais si vous êtes libre de l'écrire en lettres d'or sur la porte de votre hôtel, je peux bien l'écrire sur mon échoppe, c'est tout simple; vous êtes marquise, moi je suis savetier; chacun écrit son nom où il peut.

ASPASIE.

Ah! monsieur, monsieur!...

LE MARQUIS.

Et puis, vous, c'est par vanité que vous l'attachez là-haut; moi, c'est différent!

ASPASIE.

Comment?

LE MARQUIS.

Ça m'amène des pratiques.

ASPASIE.

Des pratiques?...

LE MARQUIS.

Oui, oui... car je suis savetier, moi, à présent... je suis savetier... Et regardez donc là, dans ce cabaret, tous ces gens qui nous apportent de l'ouvrage... Oh! oh! voilà votre carrossier, votre vieil orfèvre, et le marchand d'étoffes... ah! dam! c'est bien un peu le nom qui les amène... parce qu'ils se disent : Quand nous allons prendre les commandes de Mme la marquise si fière, nous restons les yeux baissés devant elle; eh bien, ça nous amusera de regarder pendant ce temps-là nos chaussures raccommodées par son mari... C'est si méchant les petits bourgeois!.... Faudra me donner la pratique de vos laquais, madame la marquise.

ASPASIE.

Ah! monsieur... monsieur... que vous êtes cruel!...

LE MARQUIS, *changeant de ton.*

Moi, cruel!...et c'est vous qui trouvez ça...parce que je demande que vous me laissiez être heureux à ma manière!... Vous voulez que je vous sacrifie mon bonheur d'aujourd'hui après mon bonheur d'autrefois. (*Avec émotion.*) Ah! je sais bien qu'alors je ne vous aurais rien refusé; je sais bien que, si vous étiez venue à moi franchement, sans détours, si vous m'aviez dit : Pour être heureuse, bien heureuse et briller dans le monde, il me faut ton nom, il me faut ton titre et ta vie; je vous aurais tout donné, oui, tout, et sans conditions... sans exiger de vous ni amour ni mariage... J'aurais été heureux de mon sacrifice; je me serais cru assez payé de ma misère par votre joie, de mes tourmens par votre bon-

heur... et, s'il vous avait fallu ma vie, je serais mort sans regret, en me disant : c'est par moi qu'elle est heureuse, et, à défaut d'amour, elle me garde peut-être un peu de reconnaissance...

ASPASIE.

Mais...

LE MARQUIS, *changeant de ton.*

Mais, mais... dans ce temps-là... j'étais marquis; à présent je suis savetier... savetier, voilà tout!

ASPASIE.

Tout cela, monsieur... j'étais si loin de le croire, de le penser... oh! je vous jure que si j'avais pu le soupçonner un instant...

LE MARQUIS, *ému.*

Achevez... qu'auriez-vous fait?

ASPASIE.

Ce n'est pas avec vous que j'aurais contracté un pareil marché.

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Ah! oui, oui... vous auriez cherché ailleurs, et voilà tout!

ASPASIE.

Mais je puis peut-être encore réparer une partie du mal que j'ai fait.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?...

ASPASIE.

Que je retire l'offre de cette pension.... je suis riche, très-riche; eh bien, n'avilissez plus votre nom, et c'est une fortune, oui, monsieur, une fortune digne de vous que je vous offre.

LE MARQUIS, *avec colère.*

De l'argent!... encore de l'argent?... Voilà ma réponse, madame... (*Appelant.*) Gervais!... hé! Gervais!...

SCENE VII.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Hein! quoi, camarade?...

ASPASIE.

Son camarade!...

LE MARQUIS.

A combien s'élève le montant de l'ouvrage?...

GERVAIS.

A dix écus déjà.

LE MARQUIS.

A la besogne donc!... à la besogne!... dix écus... madame la marquise, pour nous autres pauvres diables, c'est une fortune, une fortune, entendez-vous?... je n'ai pas besoin de la vôtre... Grâce à notre enseigne, nous serons riches aussi, nous pourrons nous amuser, aller chez le voisin, boire un coup, et...

Il retrousse ses manches et va prendre un tablier de cuir.

ASPASIE.

Que fait-il?... mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de marquis ici, madame la marquise... (*mettant le tablier*) il n'y a devant vous que Montmoran le savetier... Allons, confrère Gervais... la journée a été bonne... au cabaret, mon ami... (*Avec amertume.*) Je veux m'amuser moi, je veux boire moi, je veux boire beaucoup moi... (*A part.*) J'ai besoin d'oublier!...

GERVAIS.

Au cabaret!...

Ils se prennent bras dessus, bras dessous, et entrent chez le marchand de vin.

SCENE VIII.

ASPASIE, *seule.*

Il ne veut rien entendre... et ce nom restera là... toujours là pour faire ma honte... Oh! pourquoi ai-je voulu être noble?... A qui m'adresser pour faire cesser un pareil scandale?... les lois seraient impuissantes... et on en rirait à la cour; mais que faire... que faire, mon Dieu?... Ah! j'y songe... cette petite Juliette, qui le voit en secret, qui lui consacre ses économies... oui, elle seule peut tout obtenir de lui... et je vais... Ciel... M. Raymond!...

SCENE IX.

RAYMOND, ASPASIE.

RAYMOND, *allant à l'échoppe.*

Où est-il? Monsieur de Montmoran! monsieur de Montmoran! (*Apercevant Aspasie.*) Ah! vous ici, madame!

Il salue froidement et va pour sortir.

ASPASIE.

Restez, monsieur; ce n'est pas moi que vous cherchiez, et je dois vous céder la place.

RAYMOND.

En effet, madame, je venais... je n'espérais pas vous rencontrer.

ASPASIE.

Et moi, je profite de ce hasard pour vous féliciter de vos éclatans succès.

RAYMOND.

Mes succès! il en est un autre que je poursuis depuis long-temps et que je suis heureux et fier d'avoir obtenu.

ASPASIE.

Quel qu'il soit, monsieur, croyez que je ne serai pas la dernière à m'en réjouir.... autrefois la renommée n'était pas seule chargée de m'apprendre vos triomphes.

RAYMOND.

Oh! c'est qu'alors ce n'était pas pour moi que je les enviais; c'est que dans les succès que j'ambitionnais j'entrevoyais un autre but : mais main-

tenant mes yeux se sont ouverts, je prends cette gloire pour ce qu'elle vaut, et désormais...

ASPASIE.

J'entends... Monsieur Raymond n'a plus pour moi que de la haine.

RAYMOND.

Non, madame; à côté de l'oubli, il n'y a de place pour nul autre sentiment.

ASPASIE, *avec fierté*.

Fort bien, fort bien, monsieur; l'oubli... c'est aussi ce que vous conseillait mon affectueuse amitié... et je pressentais que cette folle passion d'un jour devait bientôt disparaître. Mes vœux sont accomplis, je vous en félicite.

Elle salue et sort.

SCENE X.

RAYMOND, *seul*.

Elle part... je la vois s'éloigner sans chercher à la retenir! Après quatre ans, je la revois sans que la moindre émotion vienne m'agiter, sans qu'un souvenir se réveille au fond de mon cœur... oh! tant mieux! c'est que je ne l'aime plus, c'est que le danger a cessé pour moi. Mais ce pauvre marquis, il me tarde de le voir, de lui apprendre cette heureuse nouvelle.

AIR *de Yelva*.

Que n'est-il là?... Dans mon impatience
Pauvre marquis, j'accuse ta lenteur,
Au moment même où d'une autre présence
Ici mon ame éprouve la froideur.
Ah! l'amitié chez toi n'est point un rêve,
Tu m'aideras du moins à me venger;
Car à défaut du bonheur qu'on m'enlève,
J'aurai le tien pour me dédommager.

SCENE XI.

RAYMOND, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant*.

Monsieur Raymond!

RAYMOND.

Exact au rendez-vous, mademoiselle... je vous attendais.

JULIETTE.

C'est ma tante qui m'envoie, elle veut que je parle au marquis.

RAYMOND.

Comment?

JULIETTE.

A cause de cette enseigne qu'il a placée là.

RAYMOND.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu? et c'est moi qui lui ai donné ce conseil, qui l'ai secondé!

JULIETTE.

Vous comprenez la douleur de ma tante; c'est, je crois, une vengeance de son mari. Elle a pensé que j'aurais quelque influence sur son esprit; mais je ne sais comment le décider.

RAYMOND.

Oh! rassurez-vous: bientôt le marquis arrachera de lui-même son nom qu'il a attaché là.

JULIETTE.

Comment?

RAYMOND, *avec joie*.

J'ai réussi, mademoiselle.

JULIETTE.

Son procès?...

RAYMOND.

Est révisé, gagné... oui, gagné... Si vous saviez quelle joie, quel bonheur cette nouvelle a jetés dans mon ame!

JULIETTE.

Et moi, moi, que je suis heureuse! Oh! monsieur, monsieur, aurons-nous jamais assez de reconnaissance?

RAYMOND.

Le voilà!

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, GERVAIS.

Ils sortent tous deux du cabaret en se tenant bras dessus bras dessous, et en chantonnant.

GERVAIS.

Hein! quel joli petit vin!

LE MARQUIS.

On n'en boit pas de meilleur chez l'ami Ramponneau.

GERVAIS.

Ramponneau... c'est un voleur! je le destitue, Ramponneau! à bas Ramponneau!

LE MARQUIS.

Ingrat! vilain ingrat! tu ne dis pas toujours ça... quand notre gosier est à sec et que notre bourse est comme notre gosier, tu es bien aise de trouver crédit.

GERVAIS.

Crédit! je n'en veux pas de crédit! je la méprise, son crédit!

LE MARQUIS.

Ah! oui, à cause de notre enseigne! il va en venir, des écus de six livres!

GERVAIS.

Et tout ça, grâce à vous.

LE MARQUIS.

Et je n'en suis pas plus fier; la preuve, c'est que je veux que tu supprimes tes *vous*.

GERVAIS.

Et qu'est-ce que j'en ferai?

LE MARQUIS.

Tu me tutoieras, donc.

GERVAIS.

Comment, moi, que je te... vous tutoye!...

LE MARQUIS.

Je le veux.

GERVAIS.

Que je te parle comme à un simple homme.

LE MARQUIS.

Je le veux.

GERVAIS.

Eh ben! non, vois-tu, je sens que je ne pourrai jamais.

LE MARQUIS.

Allons donc! il y a un quart d'heure que tu ne fais que ça. A présent, tu es mon ami, mon véritable ami.

Il s'assied sur le banc.

RAYMOND.

Et voilà où l'ont conduit la misère et le désespoir.

JULIETTE.

Oh! ma tante! ma tante!

RAYMOND, *s'approchant.*

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous, mes enfans... c'est encore pour moi que vous êtes venus?

JULIETTE.

Oui, mon oncle.

GERVAIS.

Il fallait entrer au ca... ba...

LE MARQUIS*.

Veux-tu bien te taire!... ma nièce là dedans!

GERVAIS.

C'est juste; ça ne boit que du doux.

RAYMOND.

Eh quoi! monsieur le marquis, vous ne voulez pas renoncer...?

LE MARQUIS.

Au cabaret?... oh! non. Le cabaret, depuis bien long-temps, c'est mon asile quand je suis joyeux, mon refuge quand je souffre, ma source d'oubli quand je me souviens trop cruellement... et puis, j'y ai rencontré des amis, quelques pauvres diables qui veulent bien me pardonner d'être marquis, tandis qu'autrefois les marquis ne me pardonnaient pas d'être pauvre diable.

RAYMOND.

Cependant si la fortune vous souriait de nouveau, si vos biens vous étaient rendus?

LE MARQUIS.

Quelle folie! comme si c'était possible! les parlemens y ont passé.

GERVAIS.

Ils y ont passé... les parlemens?

JULIETTE.

Mais si ma tante... si votre femme revenait à vous?

LE MARQUIS.

D'abord, je ne reviendrais pas à elle.

GERVAIS.

Jamais à elle!

LE MARQUIS.

Et puis est-ce que ça se peut? surtout après la scène de tout-à-l'heure... non, non, allez!

* Juliette, Raymond, le Marquis, Gervais.

GERVAIS.

Non, non, allez!

RAYMOND.

Et pourtant, voici un de ses laquais qui vient vous chercher.

GERVAIS.

Le chercher?

Il saisit le marquis par le bras.

LE MARQUIS.

Moi! allons donc!

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise prie M. le marquis de Montmoran de vouloir bien entrer à son hôtel.

GERVAIS.

Comment?

LE MARQUIS.

A... à... son hôtel... dites à votre maîtresse... qu'elle sait que je me suis engagé à n'en pas franchir le seuil.

LE LAQUAIS.

Mais elle a d'importantes affaires à communiquer à...

LE MARQUIS.

Si elle veut me parler, voilà mon hôtel, à moi! (*Il montre l'échoppe.*) Allez!

GERVAIS.

Très-bien... allez!

Le valet sort.

RAYMOND.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, *agité.*

Que peut-elle me vouloir? Oh! elle ne viendra pas, n'est-ce pas? elle ne viendra pas?

RAYMOND.

Je pense le contraire, car ce que je vous faisais pressentir il n'y a qu'un instant, ces espérances de fortune dont je vous parlais...

LE MARQUIS.

Eh bien?...

RAYMOND.

Elles sont réalisées.

LE MARQUIS.

Hein? réalisées? il se pourrait! Oh! non, non, cela n'est pas! Mais dites-moi donc que cela n'est pas!

JULIETTE.

Mais au contraire, mon oncle, M. Raymond a fait réviser votre procès; il l'a gagné; vous êtes riche!

LE MARQUIS.

Riche! oh! non, non...

SCENE XIV.

LES MÊMES, ASPASIE, *une lettre à la main**.

ASPASIE.

Tout cela est vrai, monsieur, votre fortune vous est rendue.

LE MARQUIS.

Et vous aussi, vous aussi, madame, vous voulez me tromper, m'abuser! Ah! laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je! Ah! Gervais, Gervais, mon frère, mon ami, reste auprès de moi, tu vois bien que ces gens-là veulent me rendre fou; tu vois bien qu'ils veulent me tuer! Riche, puissant, noble comme autrefois! mais cela n'est pas possible!

GERVAIS.

Mon pauvre marquis!

ASPASIE.

Tenez, monsieur, en croirez-vous du moins cette lettre du ministre?

LE MARQUIS, *la saisissant***.

Du ministre! oui, signée. (*Il lit.*) Ma fortune rendue, mon nom réhabilité! et puis... (*Lisant.*) « Sa Majesté ne veut pas retarder plus long-» temps le plaisir qu'elle aura à connaître et à » complimenter l'héritier du beau nom de Mont-» moran, le fils d'un brave mort à son service...» (*S'arrêtant.*) Le nom de mon père!... (*Tout-à-coup ses yeux se portent vers l'enseigne et se remplissent de larmes.*) Le nom de mon père! qu'ai-je fait, mon Dieu! (*Lisant de nouveau.*) « Ce soir, à la cour!» A la cour, moi! j'y serais admis de nouveau! j'aurais de riches livrées, de brillantes parures, des chevaux, des équipages! Plus de besoins, plus de misères, plus de ces heures cruelles où l'on se frappe l'estomac du poing, et où l'estomac sonne creux! Riche, riche encore, honoré, respecté... Oh! on ne me trompe pas cette fois, tout cela est écrit, tout cela est écrit là, au nom du roi Louis XV!

GERVAIS.

Mais il devient fou!

LE MARQUIS.

Ah! ah! tu entends, Gervais, à la cour! à la cour! (*Un long silence pendant, lequel il regarde tout autour de lui, ses vêtemens d'abord, puis Gervais et le cabaret; ses yeux s'emplissent de larmes et expriment un profond désespoir.*) A la cour, insensé! oh! non, non, au cabaret plutôt, voilà ma place!

* Aspasie, Juliette, Raymond, le Marquis, Gervais.

** Aspasie, Juliette, le Marquis, Raymond, Gervais.

ASPASIE.

Que dites-vous, monsieur?

LE MARQUIS, *avec désespoir.*

Je dis que vous m'avez trop long-temps avili pour que je me relève tout-à-coup de cette honte. A la cour, moi, j'y porterais mal le nom de mon père; et ce nom, je ne veux pas qu'ils puissent en rire. A la cour; mais mon langage et mes manières ne seront plus les leurs. Chaque fois que je quittais la porte de votre hôtel, le désespoir dans l'ame, je me laissais conduire par ce brave homme et consoler au cabaret; et vous m'avez tant fait pleurer que j'y suis allé bien souvent, madame...

RAYMOND.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Oh! je ne m'abuse pas; depuis long-temps j'ai déchiré les lambeaux noircis de mes manchettes et de mon jabot; j'ai laissé mes talons rouges dans la boue. Je me suis fait peuple, eh bien! il faut que je reste peuple.

AIR *de Ketly.*

Pendant long-temps les honneurs, la richesse
Ont de regret fait palpiter mon cœur.
Pauvre marquis, hélas! dans ma détresse,
Au cabaret j'endormais ma douleur;
Mais lorsqu'enfin après ce triste rêve,
Richesse, honneur, gloire, tout m'est rendu,
Il est trop tard... l'homme seul se relève
Et le marquis a disparu (*bis*).

La fortune me revient, je l'accueillerai pour faire des heureux, pour ma petite Juliette. Raymond, il y a bien long-temps qu'elle vous aime.

TOUS.

Comment?

LE MARQUIS, *réunissant leurs mains.*

Oh! ne la désespérez pas comme on m'a désespéré, moi. Pauvre enfant, un amour dédaigné, c'est une cruelle souffrance que nous connaissons tous les deux, n'est-ce pas?

JULIETTE, *pleurant.*

Oh! oui, oui, mon oncle!

GERVAIS, *bas.*

Vous ne m'abandonnerez donc pas?

LE MARQUIS, *allant à lui.*

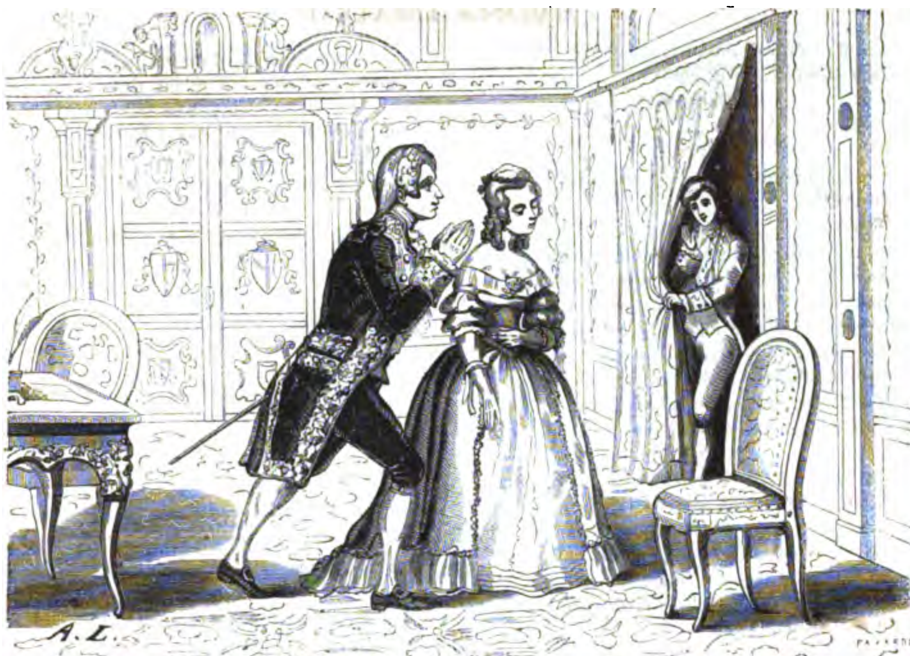
T'abandonner.... non, non, Gervais; nous ne serons plus savetiers, mais de bons et paisibles bourgeois. Vous, madame la marquise, retournez à la cour, chez Sa Majesté Louis XV; mais retournez-y sans moi; je ne serai pas grand seigneur, mais j'aurai un ami.

GERVAIS, *lui serrant la main.*

Oh! oui, un bon ami!

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE XVI.

LA PETITE MAISON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. Ancelot et Paul Duport,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 3 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE VICOMTE DE FAVEROLLES	M. DERVAL.
LE COMTE DE SURGY	M. GERMAIN.
LE CHEVALIER	M. MEUNIER.
LE MARQUIS	M. FAUGÈRES.
GLOUSSARD, tapissier décorateur	M. ALCIDE TOUSEZ.
GAUTRU, concierge de la petite maison	M. BARTHÉLEMY.
LA MARQUISE DE MAILLECOURT, tante du vicomte et de Zélie	Mme THÉODORE.
ZÉLIE	Mlle PERNON.
SAINT-JEAN, domestique du vicomte	M. BACHELARD.

L'action se passe en 1779. La scène est, au premier acte, dans la petite maison, située près de Paris ; au second, dans l'hôtel de la marquise de Maillecourt.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Grande porte au fond ; à droite et toujours au fond, une petite porte dérobée ; à gauche, sur le premier plan, une porte ; à droite, porte et une fenêtre. Ameublement élégant. Un sofa à gauche.

SCENE PREMIERE.

GAUTRU, SAINT-JEAN.

GAUTRU, *entrant par le fond.*

Saint-Jean ! Saint-Jean !... Mais où est-il donc? et le café de ces messieurs?...

SAINT-JEAN, *entrant par la droite, la cafetière à la main.*

Je viens de le servir.

GAUTRU.

Bien ! moi, je leur ai donné les liqueurs... celles

que feu M. l'amiral aimait tant : Verse, verse encore, me disait-il, ça rajeunit.

SAINT-JEAN.

Le gaillard !

GAUTRU.

Il se rajeunissait trop; c'est ça qui l'a empêché de vieillir.

SAINT-JEAN.

Vous n'y perdrez rien. Son neveu, le jeune comte de Surgy, qui, dans ses habitudes de marin, n'a pas contracté celle d'une petite maison, vient de vendre celle-ci à mon maître, le vicomte de Faverolles, que vous y verrez souvent... parce que tout près de Paris... trois sorties... c'est si commode... Tenez, déjà aujourd'hui... un brillant dîner pour pendre la crémaillère.

GAUTRU.

Ça m'a même assez embarrassé, moi qui me trouve compris dans le marché en ma qualité de concierge; j'étais là entre mes deux maîtres, celui d'hier et celui de demain, ne sachant pas bien encore auquel je dois obéir aujourd'hui... (*On entend des éclats de rire.*) Je crois qu'on se lève de table... les voilà !...

Gautru et Saint-Jean sortent par le fond.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

Ils arrivent par la porte de droite.

CHŒUR.

LE VICOMTE, LE COMTE *et* LES JEUNES SEIGNEURS.

AIR : *Que la gaîté, notre compagne* (le Quaker et la Danseuse).

Mes chers amis, par la folie
Inaugurons ce beau séjour;
L'amour y doit charmer la vie ;
Chantons la folie et l'amour.

LE VICOMTE.

Oui, mes amis... ce sera un bijou, une bonbonnière; tout remis à neuf et sans perdre de temps; car le tapissier est déjà ici depuis hier... ainsi ne vous gênez pas, quand vous aurez besoin d'un local mystérieux, l'amitié sera fière d'offrir l'hospitalité à l'amour.

LE MARQUIS.

Nous acceptons avec reconnaissance; mais je doute que Surgy...

LE VICOMTE.

Aussi ce n'est pas pour lui que je dis cela; il se modèle sur notre roi Louis XVI, il est pour les mœurs...

LE CHEVALIER.

Oui, un sage...

LE MARQUIS.

Un Caton...

LE COMTE.

Ah çà ! finissez, ne me prêtez pas de ridicules...

LE VICOMTE, *d'un air railleur.*

Dam !... on ne prête qu'aux riches...

LE COMTE.

Oui, quand on est le plus riche...

LE MARQUIS.

Bien attaqué !... bien défendu !

LE COMTE.

Moi, mes amis, je n'y mets point d'hypocrisie.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Moi, qui, dès ma tendre jeunesse,
Ai couru les mers constamment,
Je n'entends rien, je le confesse,
Aux femmes, et c'est très-gênant
Pour devenir un conquérant :
J'ignore comme on les attire
Sans jamais se laisser charmer ;
Et quand vous savez les séduire,
Moi, je ne sais que les aimer.

(*Parlé.*) Témoin ma dernière maîtresse.

LE VICOMTE, *d'un air fat.*

Ah ! la petite Euphrasie...

LE COMTE.

Une danseuse de l'Opéra que je m'étais donnée par ton; et puis peu à peu, en niais, en vraie dupe, j'avais fini par m'attacher à elle, par l'adorer comme un fou, quand monsieur me l'a soufflée...

LE VICOMTE.

Et ne voulait-il pas se couper la gorge avec moi ?... mais, comme je lui ai dit, entre amis on ne doit se battre que pour quelque chose qui en vaille la peine ; pour des maîtresses, jamais ! Prends ta revanche : avec elles, mon cher, c'est au plus spirituel et au plus adroit... Souffle-m'en une, plusieurs... tu me rendras service ; j'en ai trop !

LE COMTE, *à part.*

Le fat !

LE VICOMTE, *d'un air goguenard et suffisant.*

Mais il n'y a pas mis d'obligeance du tout... il n'a jamais pu... Ah ! dam, c'est qu'on peut dire de moi, comme de je ne sais plus quel général :

« Ce conquérant garde bien ses conquêtes,
» Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
» L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris. »

LE MARQUIS.

Il se compare à un héros de Corneille... rien que cela.

LE COMTE, *à part.*

Dieu ! quel plaisir j'aurais à lui donner une bonne leçon !

LE VICOMTE.

C'est au point que ma tante, la marquise de Maillecourt, quoiqu'elle ait brillé dans son temps parmi les coquettes du règne de Louis XV, a été effrayée de mes succès... elle me sermonne, elle me dit que, quand on a, comme moi, une charge à la cour, il faut se conformer aux fantaisies du monarque, et que, puisque maintenant les mœurs sont en faveur, c'est une mode à prendre comme une autre... bref, elle me prêche pour faire venir enfin ma femme auprès de moi.

TOUS.

Ta femme !

LE COMTE.

Tu n'es donc pas garçon comme nous?

LE MARQUIS.

Messieurs, un faux frère !... un mari dans nos rangs...

LE VICOMTE.

Un mari... pas tout-à-fait.

LE COMTE.

Comment, pas tout-à-fait?... Le mariage n'est pas susceptible de plus ou de moins..

LE MARQUIS.

Ce n'est pas comme ce qui le suit...

LE CHEVALIER.

Ah ! oui, le...

LE VICOMTE.

Riez, riez... je suis bien tranquille sur la fidélité de ma femme; comme elle n'a pas quitté son couvent près de Toulouse, depuis quinze ans que nous sommes unis...

TOUS.

Quinze ans...

LE MARQUIS.

Diable !... elle en aurait donc à présent plus de trente?

LE VICOMTE.

Elle n'en a pas seize...

LE COMTE.

Je devine... un mariage enfantin.

LE VICOMTE.

Mon Dieu !... oui... une cousine au berceau, des intérêts de famille, des biens qu'on ne voulait pas diviser... car elle est très-riche, ma femme... et même très-jolie, si j'en crois notre tante, qui est allée dernièrement la voir... car, pour moi, le seul souvenir qui me soit resté d'elle, c'est qu'au moment où on nous mariait, elle pleurait pour avoir sa nourrice... maintenant, c'est pour avoir son mari qu'elle pleure... Ces Toulousaines !... des têtes méridionales... c'est d'une impatience !...

LE COMTE.

Prends-y garde, alors... si tu attends trop, elle n'attendra peut-être plus...

LE VICOMTE.

Plait-il?

LE COMTE.

Sans doute : ces unions anticipées, l'un des privilèges de la noblesse, ne deviennent pourtant définitives et indissolubles, que quand les deux époux, parvenus à l'âge de raison, se laissent volontairement réunir l'un à l'autre; sans quoi, il suffirait d'une simple requête en nullité.

LE VICOMTE.

Aussi vais-je m'exécuter, dire adieu à la vie de garçon...

LE COMTE.

Il y parait...

LE MARQUIS

Cette petite maison que tu viens d'acheter à Surgy...

LE VICOMTE.

Justement! C'est du luxe pour un garçon; mais ce n'est que le strict nécessaire pour un homme marié.

LE COMTE.

Comment cela ?

LE VICOMTE.

Au lieu de recevoir mes maîtresses au domicile conjugal, je les amènerai ici... j'espère que c'est un égard pour ma femme...

LE COMTE, *aux autres jeunes gens, à demi-voix.*

Dites donc! si, dans le ménage, les égards sont réciproques !...

Ils rient.

LE VICOMTE, *continuant, sans y faire attention.*

Du reste, j'étrenne ce soir. .

LE MARQUIS.

Bah !... tu étrennes?...

LE CHEVALIER.

Et avec qui?

LE COMTE.

Quelque grande dame!...

LE VICOMTE.

Au contraire... la candeur même. Une jeune couturière, jolie comme les amours, que j'ai remarquée chez ma tante, où elle travaille... Plusieurs fois je lui ai glissé des billets doux... mais impossible de la décider à venir dans mon hôtel... Oh ! Suzette a des principes !... elle craignait d'être vue... mais lorsque je lui ai eu proposé ma nouvelle acquisition pour le lieu du rendez-vous, elle a consenti à s'y rendre ce soir même.

LE COMTE.

Avec ses principes...

LE VICOMTE.

Justement! car elle a juré de s'enfuir à l'apparition du moindre flambeau... On ne pousse pas plus loin l'horreur des lumières...

LE COMTE, *à part.*

C'est bon à savoir...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GLOUSSARD *, *entrant par la porte de gauche.*

GLOUSSARD, *au vicomte.*

Pardon, excuse, monsieur le vicomte, je puis-t-il entrer?...

LE MARQUIS, *riant, aux jeunes seigneurs.*

Ah ! quelle tournure hétéroclite!...

Les seigneurs rient.

LE VICOMTE.

Mon tapissier... Approche... Qu'est-ce que tu me veux, Gloussard?...

GLOUSSARD.

C'est que je viens d'achever la tenture du boudoir, et je voulais prier M. le vicomte de choisir parmi les échantillons de bordure que j'ai là sur moi...

LE VICOMTE.

Soit... montre-nous-les...

* Le Marquis, le Vicomte, Gloussard, le Comte, le Chevalier.

GLOUSSARD.

Tout de suite... voilà... (*Il fouille dans ses poches et en tire divers objets ridicules, de nature à prêter à des lazzis et à des bouffonneries.*) Pardon, ne vous impatientez pas... (*Comme s'il trouvait.*) Ah !... (*Changeant de ton.*) Non !...

LE VICOMTE.

Eh bien... ces échantillons...

GLOUSSARD.

Eh ben !... une distraction... Je les aurai laissés dans le boudoir... depuis ce matin j'ai si peu la tête à moi... (*Soupirant.*) Quand on a des peines de cœur !

LE COMTE.

Des peines de cœur !

LE VICOMTE.

Toi !...

GLOUSSARD.

Et de conséquentes... que si quelqu'un me faisait, pour le quart d'heure, l'amitié de me canarder à coups de fusil, ou de me jeter de dessus le Pont-Neuf avec une collection de pierres au cou, il y aurait pour moi du bénéfice, je lui devrais du retour... Mais c'est égal, l'homme a beau souffrir, le tapissier est à son poste.

AIR *de la Robe et des bottes.*

Pour l'exactitude on me r'nomme,
Et rien n' me fait oublier mon devoir ;
J' suis tapissier avant d'être homme,
Aussi j' suis v'nu décorer vot' boudoir.
Dans notre état, quelqu' chagrin qui nous tienne,
A gémir loin de s'amuser,
Il faut brav'ment travailler tout' la s'maine,
L' dimanche on pleur' pour se reposer.

LE VICOMTE.

Conte-nous donc ce grand chagrin... (*Aux jeunes seigneurs.*) Ça nous amusera.

LE COMTE, *avec bonté.*

Et s'il y a de la ressource, nous voilà tous qui ne serions pas fâchés de trouver l'occasion d'une bonne œuvre, n'est-ce pas, mes amis?...

TOUS LES SEIGNEURS.

Oui... oui...

LE MARQUIS.

En fait de bonnes œuvres, nous sommes toujours en fonds...

LE VICOMTE.

Attendu les économies...

GLOUSSARD.

Bien reconnaissant, messeigneurs; et, au fait, vous pourriez peut-être me rendre un fameux service...

LE COMTE.

Parle... est-ce besoin d'argent?... es-tu dans la gêne?...

GLOUSSARD.

Moi... le premier de mon état... je suis trop à mon aise pour être gêné.

LE MARQUIS.

Est-ce quelque objet perdu?...

GLOUSSARD.

J'en ai peur... c'est une jeune personne...

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Ah ! mons Gloussard est amoureux...

LE CHEVALIER, *riant.*

Bah !...

LE MARQUIS.

Avec cette figure-là ?

GLOUSSARD.

Et pourquoi pas, mes jeunes seigneurs ?... pourquoi le tapissier serait-il insensible ? Il n'y a pas un état qui pousse plus à la tendresse et au sentiment. Qu'est-ce qui suspend un baldaquin dans une chambre à coucher ? Si vous croyez que ça ne donne pas des idées... On n'imagine pas comme le baldaquin est anacréontique ; mais rien que la pose d'un verrou, d'un simple verrou dans un boudoir, ça lui fait travailler la tête à ce malheureux tapissier, qu'il en donne plus de coups de marteau sur ses doigts que sur ses clous : voilà, voilà qui est voluptueux. Et vous ne voulez pas que, bercé de toutes ces images, il soit prédestiné, l'infortuné, aux souffrances des grandes passions... mais en ce genre-là il rendrait des points aux Orosmane, aux Oreste, aux Othello, et aux autres héros...(*soupirant*) oh ! oh !

LE VICOMTE, *aux seigneurs.*

Il est original... (*Haut.*) Tu soupires peut-être pour quelque grande dame ?

GLOUSSARD.

Du tout... celle que j'aime, c'est ma semblable... une créature charmante ! oh ! un nez... des yeux !... une bouche !... avec ça un bon état ; travaillant de son aiguille dans les meilleures maisons de Paris, et également appréciée pour la pureté des coutures et la solidité des mœurs... (*d'un ton de restriction*) jusqu'ici !... jusqu'ici...

LE VICOMTE.

Bah ! il y a eu des accrocs ?...

GLOUSSARD.

Pas encore tout-à-fait; mais...

LE MARQUIS.

Sa vertu est en danger?...

GLOUSSARD.

Oui... et si l'on n'arrête pas à temps..

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce que nous y pouvons faire?

GLOUSSARD.

Voilà... j'ai trouvé ce matin un poulet du séducteur... il paraît qu'il est huppé... pas le poulet... le séducteur... mauvais sujet du bon genre... C'est peut-être un de vos amis, et si vous reconnaissiez à l'écriture... parce que, d'interroger la perfide, pour la mettre sur ses gardes, pas si bête... j'attends des preuves, et je dissimule...

TOUS.

Voyons, voyons.

GLOUSSARD, *tirant un papier de sa poche.*

C'est bien ça. (*Lisant l'adresse.*) « A mam'selle » Suzette. »

Ici les seigneurs se groupent à droite ; Gloussard reste à gauche.

TOUS.

Suzette...

LE VICOMTE, *vivement.*

Hein?... donne...

Surgy a pris la lettre.

LE CHEVALIER, *regardant par-dessus son épaule.*

Ah! la rencontre est piquante!...

LE VICOMTE, *lui faisant signe de se taire.*

Chut!

LE COMTE, *lisant.*

« Cher ange, je t'attendrai ce soir dans ma petite maison, et dans l'intérêt de ton incognito je t'envoie une mante en satin noir. »

GLOUSSARD.

C'est ça! couleur de son crime!... pour l'envelopper!... scélérat, va! quelle petitesse!... lui donner une mante... il craint qu'elle n'ait froid! Eh bien, messeigneurs, devinez-vous qui?

Les seigneurs reprennent leur première place.

LE VICOMTE.

Mais, oui, en effet... j'ai quelque idée...

LE COMTE, *aux jeunes gens.*

Quel aplomb!

GLOUSSARD.

Oh! son nom! son nom, bien vite, que je coure à sa petite maison, épier, me mettre en embuscade! et qu'il se tienne bien!... je suis colère comme un dindon, foi de Gloussard, et s'il me tombe sous la patte...

LE COMTE.

Y penses-tu, mon garçon? T'exposer à ce qu'on te fasse un mauvais parti.

GLOUSSARD.

Vous croyez? il oserait mettre aussi la main sur moi; ce n'est pas assez de ma future?

LE VICOMTE.

Ces mauvais sujets-là se permettent tout... mais laisse-moi faire... ton récit m'intéresse plus que tu ne crois, et je te réponds que le rendez-vous n'aura pas lieu sans que j'y sois.

GLOUSSARD.

Vous auriez cette bonté-là?... oh! ça me tranquillise.

LE VICOMTE.

Tu mérites bien ça.

TOUS LES JEUNES GENS, *hors le comte.*

Ce brave Gloussard!

Il vont lui taper sur l'épaule.

GLOUSSARD.

Voilà, voilà des seigneurs généreux et affables; ah! monsieur le vicomte, que je suis donc content d'avoir mis tant de soins à votre boudoir, d'en avoir fait un chef-d'œuvre!... c'est comme un pressentiment que j'avais.

LE VICOMTE, *bas aux jeunes seigneurs.*

Au fait, n'est-il pas piquant que ce soit lui qui ait décoré de ses propres mains...?

Les jeunes seigneurs rient.

GLOUSSARD.

Et à propos, ces bordures... je vais les chercher...

LE VICOMTE.

Non, non; je jugerai mieux en comparant avec la tenture. Venez-vous au boudoir, mes amis?

TOUS, *excepté le comte.*

Oui... oui... volontiers.

LE COMTE.

Moi, je vous dis adieu; il se fait tard, et je veux être à Paris avant la nuit.

LE VICOMTE.

AIR : *A chaque pas, dans ce charmant voyage* (Fille de l'Avare, premier acte.

Adieu, mon cher; au revoir... bon voyage!

GLOUSSARD.

En vous r'merciant, messieurs, de vot' bon cœur;
Il m'est doux d' voir, quand ma futur' m'outrage,
Des étrangers plaindre ainsi mon malheur.
Si l'offre aimabl' de monsieur le vicomte
Se trouv' la seul' dont j' profite aujourd'hui,
Dans l'occasion sur vous, messieurs, je compte,
Pour me rendr' tous le mêm' servic' que lui.

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS, *excepté le comte.*

Oui, oui.

ENSEMBLE.

GLOUSSARD, *au comte.*

Adieu, monsieur, à revoir... bon voyage!
En vous r'merciant encor de vot' bon cœur, etc.

LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

Adieu, mon cher, à revoir, bon voyage!
Nous visitons ce boudoir enchanteur,
Qui, des plaisirs offrant partout l'image,
Sait rendre heureux par l'espoir du bonheur.

LE COMTE, *à part.*

Troubler ainsi le repos d'un ménage!
Quoi! pour eux tous voilà donc le bonheur!
Ah! loin de moi ce frivole avantage,
Qui laisserait des regrets dans mon cœur.

Ils sortent tous, excepté le comte, par la porte de gauche.

SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

Quel roué que ce Faverolles! s'adjuger le droit du seigneur sur la future de ce pauvre garçon! un peu niais, d'accord; mais il n'en est que plus amoureux... et je laisserais réussir un pareil complot!... non morbleu!... ah! Faverolles, monsieur le Lovelace, qui m'avez défié de prendre ma revanche avec vous, si j'essayais, pour vous mystifier, de ramener cette jeune fille à son devoir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Par là j'aurai l'avantage, j'espère,
De faire une bonne action
Sans qu'on y croie, et c'est bien nécessaire
Pour dérouter nos railleurs du bon ton.
Sauver du piége une enfant qu'on abuse,
C'est d'un ridicule inoui;
Mais du moins je trompe un ami,
Cela doit me servir d'excuse.

J'ai là mon plan de bataille... une lettre... des instructions à Gautru. Justement le voilà, et tout en écrivant je pourrai lui dire... c'est cela... l'activité de César... Menons de front toutes mes opérations stratégiques.

Il se met à une table à droite et écrit.

SCENE V.

GAUTRU, LE COMTE.

LE COMTE.

Gautru.

GAUTRU.

Monsieur le comte?

LE COMTE, *tout en écrivant.*

Il y a deux jours, j'étais encore ton maître. C'est moi qui, en vendant la petite maison de mon oncle, ai mis pour première condition que tu garderais ta place de concierge, sans compter la pension que je te ferai.

GAUTRU.

Oui, monsieur!... tant de bonté.... aussi je ne regrette qu'une chose, c'est de ne plus avoir à vous servir.

LE COMTE, *pliant la lettre.*

Vrai?... eh bien, alors, ne regrette plus rien.

GAUTRU.

Comment?

LE COMTE, *cachetant la lettre.*

Tu peux me rendre un service.

GAUTRU, *avec empressement.*

Tout de suite, monsieur.

LE COMTE, *se levant et mettant la lettre dans sa poche.*

Non; mais ce soir... (*Amenant Gautru sur le devant de la scène, d'un air mystérieux.*) Écoute... Faverolles va s'en aller à Paris...

GAUTRU.

Vous croyez...

LE COMTE.

J'en suis sûr... à la nuit tombante il se présentera une femme enveloppée d'une mante noire.

GAUTRU.

Ah! ah!

LE COMTE.

Tu la recevras ici, sans lumières... en lui adressant les excuses les plus polies de ce qu'on la fait attendre... un obstacle... une affaire imprévue... tu conçois.

GAUTRU.

Parbleu! le style d'usage.,.

LE COMTE.

C'est cela même, et à neuf heures précises tu viendras m'ouvrir par la porte du jardin.

GAUTRU.

A vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

A moi-même... ah!... et j'oubliais... surtout ne aisse pas Gloussard, le tapissier, s'attarder ici; renvoie-le promptement en le faisant sortir par la porte de la basse-cour. (*A part.*) C'est essentiel pour détruire ensuite les soupçons.

GAUTRU.

Gloussard... et pourquoi?

LE COMTE.

On vient, c'est Faverolles... tu m'as entendu... obéis-moi ponctuellement... et surtout, motus!

Il sort par le fond.

SCENE VI.

GAUTRU, *seul.*

Qu'est-ce que ça signifie? M. de Surgy, la sagesse-même, qui n'a pas employé une fois sa petite maison quand elle lui appartenait, aujourd'hui qu'elle est à un autre... enfin, c'est égal puisque M. le vicomte va s'en aller tout de suite.

SCENE VII.

LE VICOMTE, GAUTRU.

LE VICOMTE, *entrant par la porte de gauche, à la cantonnade.*

Adieu, mes chers amis... oui, vous avez raison... je passerai ici une soirée charmante.

GAUTRU, *à part.*

Hein!... il ne s'en va donc pas?

LE VICOMTE, *se jetant sur le sofa, à gauche, où il s'étale.*

Ouf!... Gautru!...

GAUTRU.

Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE.

Il doit venir sur la brune une visite en mante de satin noir.

GAUTRU, *à part.*

Tiens... il le sait... et l'autre qui me disait motus...

LE VICOMTE.

Tu la feras entrer sans lumières... ici, auprès de moi.

GAUTRU, *étonné à part.*

Comment?... lui aussi!

LE VICOMTE.

Ah! et auparavant, renvoie Gloussard, en le faisant passer par une porte de derrière... tu sais?...

GAUTRU.

Celle de la basse-cour?

LE VICOMTE.

C'est ça.

GAUTRU, *à part.*

Juste comme l'autre.

LE VICOMTE, *étendant les bras.*

Et en attendant, je vais faire un somme sur ce sofa.

GAUTRU, *à part.*

Si ce sont là ses apprêts de départ... c'est qu'i s'installe, au contraire... qu'est-ce que fera donc M. de Surgy? je m'y perds tout-à fait.

SCENE VIII.

LES MÊMES, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, *entrant par le fond.*

Un message pour M. le vicomte.

LE VICOMTE.

Donne... (*Il ouvre en bâillant.*) Ah!... (*Il lit.*)

« Un ami, qui a des raisons pour rester inconnu, » vous prévient qu'on vous a desservi dans l'esprit » de M. de Maurepas, et que votre place à la cour » est compromise, si vous ne vous rendez à l'in- » stant même auprès de son excellence. » Ah!... ma place à la cour!... mais, en effet, l'autre jour, M. de Maurepas m'a fait mauvais visage!... et il pourrait bien... Diable!... tomber en disgrâce au moment où ma femme arrive!... ne pas lui offrir tous les avantages qu'elle est en droit d'attendre, cela ne se peut!... Il n'y a pas un moment à perdre! (*Haut.*) Eh! vite, vite, Saint-Jean, mes chevaux, ma voiture... il faut que je sois sur la route dans vingt secondes; allez.

Saint-Jean sort par le fond.

GAUTRU, *à part.*

Allons, M. de Surgy ne se trompait pas.

LE VICOMTE.

Mais comme ça tombe mal!... cette petite Suzette!... Eh bien! quoi!... au bout du compte, quand ça me retiendrait jusqu'à minuit, je l'attendais bien... elle m'attendra... (*Haut.*) Gautru, cette personne qui doit venir...

GAUTRU.

La mante noire?

LE VICOMTE.

Oui, à son arrivée, tu la prieras de patienter cinq minutes... au bout d'une heure, tu lui demanderas encore cinq autres minutes de patience; et ainsi de suite, d'heure en heure, tant que ça sera nécessaire... du reste, beaucoup d'excuses sur ce qu'une affaire, un obstacle impossible à prévoir...

GAUTRU.

Ça suffit, monsieur... je sais déjà...

LE VICOMTE.

Bien!... et surtout n'oublie pas de renvoyer Gloussard.

GAUTRU.

Monsieur le vicomte peut être tranquille.

Le vicomte sort par le fond.

SCENE IX.

GAUTRU, *seul.*

Ça s'embrouille de plus en plus; et pourtant ce n'est pas faute que l'un et l'autre ne soient d'accord dans leurs instructions. Mêmes circonstances, même signalement, et jusqu'à la même femme... car il paraît qu'il n'y en a qu'une seule pour deux; quelle immoralité!... c'est incompréhensible... enfin, n'importe; je ne suis pas chargé de comprendre, mais d'obéir... et pour commencer voilà le tapissier qu'on m'a dit de mettre à la porte.

SCENE X.

GAUTRU, GLOUSSARD.

Dans cette scène la nuit vient par degrés.

GLOUSSARD, *entrant par la porte de gauche.*

Papa Gautru..

GAUTRU.

Tu quittes le boudoir?

GLOUSSARD.

Le jour baisse; je me crève les yeux sur cette bordure... voulez-vous me procurer du luminaire?

GAUTRU.

Bah! bah! en voilà assez pour aujourd'hui... ne te fatigue pas.

GLOUSSARD.

Au service de M. le vicomte! le meilleur, le plus vertueux des hommes!

GAUTRU, *à part.*

Ça tombe bien!

GLOUSSARD.

Pour lui! pour lui! ô Dieu!... mais je passerais la nuit entière à travailler pour lui! (*D'un ton mystérieux.*) Je lui dois bien ça.

GAUTRU.

Comment?

GLOUSSARD.

Sufficit, que, si, en me mariant, j'ai tout l'agrément possible, c'est à lui que je le devrai. Aussi je tiens à lui prouver que je ne suis pas ingrat. Procurez-moi un luminaire quelconque.

GAUTRU.

C'est inutile.

GLOUSSARD.

Papa Gautru, vous ne serez pas sourd au cri de la reconnaissance qui vous demande une chandelle.

GAUTRU.

Si fait, j'ai des ordres.

GLOUSSARD.

Pour être sourd! et me rendre aveugle... c'est gentil. Je vas réclamer près de votre maître...

GAUTRU.

Qui n'est plus ici... entends-tu sa voiture?

GLOUSSARD, *écoutant.*

Oui... (*A lui-même.*) Dire que c'est dans mon intérêt... Roule, roule, homme vertueux!

GAUTRU.

Allons, va-t'en.

GLOUSSARD.

Pas avant que ma besogne soit finite.

GAUTRU.

Mais...

GLOUSSARD, *s'animant.*

Mais... ah! mais!... ah! mais!... ah! mais!... voilà mon caractère.

GAUTRU.

Eh bien! apprends donc, puisqu'il n'y a pas moyen de se débarrasser autrement de toi, que l'on attend ici une personne du beau sexe.

GLOUSSARD.

Du mien?

GAUTRU.

Eh non!... une femme ou fille, n'importe, qui craint sans doute d'être reconnue, car elle doit arriver enveloppée dans une mante de satin noir.

GLOUSSARD, *frappé.*

Hein?

GAUTRU.

Et on m'a enjoint de te renvoyer avant son arrivée.

GLOUSSARD, *plus frappé encore.*

Ah!

GAUTRU, *voyant son trouble.*

Qu'as-tu?

GROUSSARD, *s'efforçant de se contenir.*

Rien! rien! rien! (*A part.*) Dissimulons.

GAUTRU.

Justement on sonne... c'est sans doute... Va-t'en!

Il sort par la petite porte de droite au fond.

GLOUSSARD, *à lui-même.*

Je devine; hier, un mot échappé à Suzette, je parlais du bourgeois, du vicomte. « Ah! qu'elle a dit, je l'ai vu hier chez sa tante, où je travaille. » Puis elle a rougi et souri... (*avec expression*) et souri! c'est clair! O grand seigneur! sournois de grand seigneur, voilà donc ta générosité; c'est comme ça que tu voulais te dévouer pour moi; je comprends le dévouement; merci, merci de la peine.

SCENE XI.

GAUTRU, GLOUSSARD.

GAUTRU, *rentrant.*

Comment! tu es encore là? Allons, marche, Gloussard, voilà qu'on arrive.

GLOUSSARD.

Ah! vous croyez?

GAUTRU.

Entends-tu monter? le froissement du satin...

GLOUSSARD, *à lui-même.*

O Suzette! oh!

GAUTRU.

Allons, voilà que ça te reprend... Qu'est-ce que tu as donc?

GLOUSSARD.

Rien! (*A part.*) Dissimulons jusqu'au bout.

GAUTRU.

Va-t'en.

Gautru le pousse et le fait sortir par la porte du fond.

SCENE XII.

LA MARQUISE, ZÉLIE, *entrant par la petite porte du fond.*

LA MARQUISE, *à la cantonnade.*

C'est bien, c'est bien! on attendra.

GAUTRU, *à part.*

Elles sont deux! à la bonne heure, le compte s'y trouve, c'est plus moral.

Il sort par la porte de gauche.

LA MARQUISE.

Viens donc.

ZÉLIE.

Oh! que j'ai peur!

LA MARQUISE.

Oui, vraiment, tu trembles: il est heureux alors que l'absence de mon cher neveu me permette de t'accompagner jusqu'ici, au lieu de te laisser monter seule, comme nous en étions d'abord convenues.

ZÉLIE.

Oh! je n'aurais jamais osé.

LA MARQUISE.

Quel enfantillage! après tout, ma chère nièce, n'es-tu pas sa femme? et où est le mal qu'une femme se trouve en tête-à-tête avec son mari?

ZÉLIE.

Un mari que je n'ai pas vu depuis l'âge de six mois.

LA MARQUISE.

Raison de plus; tu te trouves dans les conditions les plus favorables à la tendresse conjugale.

ZÉLIE.

De la tendresse! oh! oui! j'en ai eu pour lui jusqu'à ce jour, et à mon couvent j'avais douze ans à peine que je fuyais déjà mes compagnes, parce que ce n'étaient que des demoiselles, et moi j'allais rêver seule à mon mari, que je me représentais comme un modèle de toutes les perfections.

LA MARQUISE.

Oui, et ton enthousiasme m'avait même effrayée quand j'allai te voir à Toulouse; tu ne parlais que d'adorer Faverolles, de te plier à ses goûts, à ses fantaisies; et, à force de faire l'esclave avec lui, tu l'aurais engagé à faire le tyran avec toi, d'autant qu'il ne manque pas d'amour-propre; aussi est-ce dans cette crainte que j'ordonnai à ta gouvernante de t'amener près de moi; je voulais, avant de confier ton sort à Faverolles, te présenter dans les salons, te familiariser avec le monde et ses idées, t'apprendre à avoir des volontés, des caprices, à être reine et maîtresse; enfin, te donner des armes contre ton mari, lorsque le hasard est venu me servir merveilleusement.

ZÉLIE.

Un projet de séduction tramé par mon mari contre une jeune couturière.

LA MARQUISE.

Eh! sans doute! Quand Suzette est venue se plaindre à moi, mon plan a été bientôt conçu: je l'ai décidée à accepter le rendez-vous, en mettant pour condition qu'il aurait lieu sans lumière; mon neveu est tombé dans le piége et va te donner lui-même des armes contre lui.

ZÉLIE.

Je vous ai obéi, ma tante; j'ai consenti à venir à ce rendez-vous que mon mari donnait à Suzette, m'y voici; mais à présent, quand il va arriver, ce séducteur, qu'est-ce que je vais devenir?

LA MARQUISE.

L'essentiel, c'est que nous réussissions à le confondre, et à lui donner une leçon qui le guérisse pour long-temps de sa manie des conquêtes et des bonnes fortunes.

ZÉLIE.

Vrai? Allons, je m'en vais joliment le sermonner.

LA MARQUISE.

Pas tout de suite; prends garde de te trahir avant qu'il se soit bien déclaré; attends, pour éclater, qu'il n'y ait plus pour lui aucun moyen de se dédire, de se justifier.

ZÉLIE.

Quoi! il faudra me contraindre?

LA MARQUISE.

Que risques-tu, puisque je serai là, dans une chambre voisine, et que, s'il devient trop téméraire, tu n'auras qu'à m'appeler?

ZÉLIE, *avec ingénuité.*

Téméraire! Qu'est-ce que c'est que d'être téméraire, ma tante?

LA MARQUISE, *à part, en riant.*

C'est juste, on n'enseigne pas au couvent... (*Haut.*) Je veux dire, ma chère, que quand l'entretien cessera de te plaire, de te convenir...

ZÉLIE, *avec dépit.*

Oh! alors, ce ne sera pas long, allez, je lui en veux tant... et se faire attendre encore!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Mais qui peut retarder ses pas?
Oui, quoique je sois mécontente,
Je suis pourtant impatiente
De le voir, et désire, hélas!
Qu'il vienne et qu'il ne vienne pas.
Près d'une ouvrière mutine,
Lui qui se montrait si pressant,
Se faire attendre en cet instant!...
On dirait vraiment qu'il devine
Que c'est sa femme qui l'attend.

LA MARQUISE, *passant à la croisée à droite.*

Chut! par cette fenêtre j'entends du bruit dans le fond du jardin... oui, on en ouvre la petite porte... Tu te doutes qui est-ce qui arrive?

ZÉLIE, *effrayée.*

Déjà!

AIR : *Il faut que je te quitte* (Schubry).

Ah! je me sens saisie
Par un trouble inconnu.

LA MARQUISE.

Un peu de perfidie
Dans ton cœur ingénu.

ENSEMBLE.

Pour confondre un volage
Ne crains rien! du courage!
Tu me rappelleras
Dès que tu le voudras.

ZÉLIE.

Reprenons mon courage
Pour confondre un volage;
Et que mon embarras
Ne me trahisse pas.

La Marquise sort par la porte dérobée au fond.

SCENE XIII.

ZÉLIE, *s'approchant de la fenêtre, et écoutant.*

Ma tante avait raison; des pas dans le jardin, c'est bien mon mari. Ah! par exemple, si c'est dans cette situation-là que je croyais me trouver avec lui pour la première fois... Oh! mais, peut-être qu'il n'osera pas entrer, qu'il se repentira au dernier moment, c'est un si grand péché qu'un tête-à-tête, à ce que me disaient nos religieuses... Oui, oui, j'espère encore. (*On ouvre la porte.*) Ah! mon Dieu! non; je l'entends, il n'y a plus d'espoir, il ose!

SCENE XIV.

LE COMTE, *entrant par la porte du fond*, ZÉLIE.

LE COMTE, *à lui-même.*

En y réfléchissant, le rôle que j'ai pris est assez scabreux; profiter d'un rendez-vous pour venir faire de la morale à une jeune fille, c'est qu'elle pourrait bien se moquer de moi; tant mieux au fait, s'il y a du ridicule, ça tombera sur Faverolles. (*Haut.*) Suzette, où êtes-vous?

ZÉLIE.

Ici.

LE COMTE.

Ah bien! vous êtes étonnée peut-être de mon retard, et vous le serez bien plus encore de mon langage : Suzette, j'ai appris qu'un autre a depuis long-temps des droits sur vous.

ZÉLIE.

Sur moi?

LE COMTE.

Point de feinte, vous avez déjà un amoureux.

ZÉLIE.

Dam! (*A part.*) Comment! cette jeune ouvrière...

LE COMTE.

Un fiancé même.

ZÉLIE, *à part.*

Oh! à la bonne heure! (*Haut.*) J'entends, monsieur est jaloux de lui.

LE COMTE.

Je ne veux l'être que de votre bonheur; oui, mon enfant, votre inexpérience a besoin de trouver un protecteur, et ce titre, s'il est moins doux que celui de votre amant, me laissera du moins un plaisir plus durable, puisqu'il vous épargnera des regrets.

ZÉLIE, *étonnée, à part.*

Qu'entends-je! n'est-ce point un rêve? mon vœu, mon espoir de tout-à-l'heure...

LE COMTE.

Apprenez, ma chère, que votre avenir pouvait être perdu; il est entré des soupçons dans l'esprit de Gloussard.

ZÉLIE.

Gloussard! qu'est-ce que c'est que ça?

LE COMTE.

Eh bien, mais, votre amoureux, votre futur.

ZÉLIE.

Ah! oui, oui. (*A part.*) Ce que c'est que de ne pas savoir!

LE COMTE.

Il peut épier votre absence nocturne, et sur cette preuve, renoncer à votre main ; calmons sa défiance, laissez-moi vous reconduire en toute hâte, et demain, quand vous pourrez lui prouver qu'on vous a vue chez vous à l'heure où il vous accusera d'en être sortie, il n'aura pas de reproches à vous faire, ni votre cœur non plus.

ZÉLIE, *à part.*

Ah! l'honnête homme! ah! le bon mari que j'ai là! et j'ai pu l'accuser!

LE COMTE.

Vous appréciez mon amitié; vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai?

ZÉLIE, *vivement.*

Oh! du tout. (*A part.*) Et j'aurais bien envie de l'embrasser.

LE COMTE.

Allons, partons; donnez-moi la main.

ZÉLIE, *lui donnant la main.*

Voilà.

LE COMTE, *à part, la faisant passer à gauche.*

Ah! comme elle est douce! c'est étonnant pour une ouvrière. (*Haut.*) Eh mais! je ne sens pas votre mante? (*Il tâte pour s'en assurer le bras de de Zélie.*) Non, vous ne l'avez pas. (*A part.*) Ce bras fait au tour...

ZÉLIE.

Ma mante, elle est sur le sofa, je vais la prendre.

LE COMTE, *à part, poussant un soupir.*

Ah! et dire qu'avec moins de conscience j'aurais pu... Ah! c'est qu'il y a dans sa voix un charme, et en vérité... Non, non, loin de moi ces idées-là.

ZÉLIE, *se heurtant contre le sofa.*

Aïe!

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

ZÉLIE.

Dans l'obscurité, en cherchant, j'ai heurté le sofa.

LE COMTE.

Laissez, laissez, que je cherche moi-même.

ZÉLIE, *à part.*

Dans tout ça, il n'y a pas de quoi appeler ma tante; éprouvons-le encore.

LE COMTE, *qui s'est avancé en étendant les bras jusqu'au sofa, saisit Zélie dans l'obscurité.*

Ah!

ZÉLIE.

Ah!

LE COMTE.

Pardon, c'est moi ; quand on n'y voit pas...

ZÉLIE.

Trouvez-vous?

LE COMTE, *à part.*

Quelle taille élégante et fine!

* Zélie, le Comte.

ZÉLIE.

Eh bien?

LE COMTE, *qui a pris la mante.*

Vous êtes donc bien pressée? Approchez alors, que je place la mante sur vos épaules.

ZÉLIE.

Me voici.

LE COMTE, *pendant qu'il essaie de lui mettre la mante.*

Dieu! qu'il faut de vertu!

En cherchant à ajuster la mante il dégarnit un côté à mesure qu'il couvre l'autre.

ZÉLIE.

Eh bien! que faites-vous donc? Ça ne tient pas.

LE COMTE.

C'est possible! je suis d'une maladresse... (*A part.*) Oh! oui, oui, une si belle occasion, l'avoir perdue de moi-même, et pourquoi? pour un Glousard!

ZÉLIE.

A quoi songez-vous donc?

LE COMTE, *en cherchant.*

Je songe que... sans doute, vous... (*comme trouvant un moyen*) vous serez venue à pied, et que de ne pas vous laisser reposer un peu, ce serait barbare; asseyez-vous.

Il l'entraîne par la main, en lui enlaçant la taille.

ZÉLIE, *se laissant entraîner, à part.*

Je n'y vois pas d'inconvénient.

Ils s'asseyent sur le sofa.

LE COMTE, *la tenant toujours de même, après un silence.*

Suzette!

ZÉLIE.

Monsieur...

LE COMTE.

Savez-vous que le sacrifice que je fais est peut-être sans exemple?

ZÉLIE.

Il n'en a que plus de mérite.

LE COMTE.

Sera-t-il du moins sans récompense?

ZÉLIE.

Au fait, à mon protecteur...

LE COMTE.

Ton protecteur! Eh bien, non, Suzette, je ne le puis, c'est au-dessus de mes forces.

ZÉLIE.

Quoi! vous regretteriez...?

LE COMTE.

Mais songe donc, une telle épreuve, pour y résister, il faudrait être plus qu'un homme: tant de grâces, de charmes que je ne connaissais pas encore!

ZÉLIE.

Comment! vous ne connaissiez pas?

LE COMTE, *vivement.*

Comme aujourd'hui, Suzette. Oh! dis-moi que ton cœur n'est pas insensible à l'ivresse du mien! Le mien, sens comme il bat!

ZÉLIE, *voulant retirer la main que le comte porte à son cœur.*

Mais...

LE COMTE.

Mais ma promesse insensée de tout-à-l'heure, n'exige pas que je la tienne, du moins pas sitôt, pas sans avoir obtenu un mot d'espoir, de consolation. Oh! parle, parle! je t'en supplie!

ZÉLIE, *à part.*

Quel changement! et pourtant le moyen de se fâcher? il avait de si bonnes intentions!

LE COMTE.

AIR : *Rien qu'une faveur légère* (Cavalier Servant. — Vaudeville.)

Ah ! pour contenter ma flamme,
Pourrais-tu me refuser
La faveur que je réclame,
Un baiser, (*elle fait un mouvement*) rien qu'un baiser?
Et si ta pudeur balance
A répondre un oui chéri
Quand vers toi mon cœur s'élance,
Ah ! consens par ton silence...

ZÉLIE, *à part, lui laissant prendre un baiser.*

Mais, au fait, c'est mon mari.

DEUXIÈME COUPLET.

LE COMTE.

Combien est rapide l'heure
Que je passe auprès de toi!
Qu'un doux gage m'en demeure...
Ton anneau... donne-le-moi...
Et si ta pudeur balance
A répondre un oui chéri,
Quand vers toi mon cœur s'élance,
Ah ! consens par ton silence...

ZÉLIE, *à part, lui abandonnant sa main.*

Dam !... au fait, c'est mon mari.

LE COMTE, *détachant un anneau qu'elle a au doigt.*

O bonheur!

SCENE XV.

LES MÊMES, GLOUSSARD.

GLOUSSARD, *sautant bruyamment par la fenêtre de droite dans l'appartement.*

Ouf!

ZÉLIE, *se levant avec effroi et échappant au comte.*

Ciel!

LE COMTE.

Suzette!

GLOUSSARD.

Ils sont là!

En cherchant il renverse un meuble.

ZÉLIE.

Cherchons ma tante!

Elle se sauve par la porte du fond.

LE COMTE.

Suzette, ne crains rien.

Il la cherche à tâtons, et sort par la porte de gauche.

SCENE XVI.

GLOUSSARD, *et ensuite* LA MARQUISE.

GLOUSSARD, *criant.*

Attends, attends-moi, scélérate de Suzette!

LA MARQUISE, *sortant de la porte dérobée à droite, au fond.*

Quel bruit!

GLOUSSARD, *la saisissant par le bras.*

Ah! je te tiens!

LA MARQUISE.

Que signifie...?

GLOUSSARD.

Tu ne m'échapperas pas!

LA MARQUISE.

Quel est ce furieux? Mais vous me faites mal.

GLOUSSARD.

Et toi donc! me faisais-tu du bien tout-à-l'heure?

LA MARQUISE, *cherchant à dégager son bras.*

Au secours! au secours!

GLOUSSARD.

Crie, appelle tant que tu voudras; je brave tous les vicomtes de France et de Navarre! Va donc, crie, crie, crie!

SCENE XVII.

LES MÊMES, GAUTRU, *arrivant avec des flambeaux par la porte de gauche.*

GAUTRU.

Qu'y a-t-il donc?

GLOUSSARD.

De la lumière! Ah bon! (*Tirant la marquise, la regardant.*) Dieu! une vieille!

LA MARQUISE, *dont il a lâché le bras.*

Brutal!

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; porte à droite de l'acteur; une fenêtre, avec rideau, à gauche. A droite de l'acteur, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

GLOUSSARD, UN DOMESTIQUE.

Ils entrent par le fond.

GLOUSSARD.

Je vous dis qu'il faut absolument que je parle à Mme de Maillecourt, à la tante de M. de Faverolles.

LE DOMESTIQUE.

Mais je vous répète que Mme la marquise n'est pas visible.

GLOUSSARD.

Mon cher monsieur, vous êtes bête comme une oie; je suis fâché de vous le dire.

LE DOMESTIQUE.

Qui est-ce qui m'a donné un insolent comme celui-là?

GLOUSSARD.

Oh! pas de propos! Je vous ai dit que vous étiez bête, c'est vrai!

LE DOMESTIQUE.

Comment, c'est vrai?

GLOUSSARD.

Oui, c'est vrai que je vous l'ai dit, et j'ai peut-être eu tort, parce que toute vérité... Mais c'est que aussi vous m'aviez dit une bêtise, convenez-en? Madame n'est pas visible! Qu'est-ce que ça signifie, je vous le demande?

LE DOMESTIQUE.

Ça signifie que madame ne veut pas recevoir.

GLOUSSARD.

Toujours des bêtises! je vous en demande bien pardon! Est-ce que je suis quelqu'un, moi? je suis tapissier.

LE DOMESTIQUE.

Encore une fois, Mme la marquise est très-occupée : la femme de son neveu, arrivée d'hier, est avec elle.

GLOUSSARD.

La femme de son neveu, du neveu en question?

LE DOMESTIQUE.

Eh! sans doute, de M. de Faverolles.

GLOUSSARD.

Il est marié?

LE DOMESTIQUE.

Marié! marié!

GLOUSSARD.

Oh! mais c'est épouvantable! Ah! il a une femme? ah! elle est là, sa femme? Bien, très-bien! je ne sors pas d'ici. Il faut que je voie ces deux dames.

LE DOMESTIQUE.

Si cependant on voulait vous faire sortir?

GLOUSSARD.

Combien est-ce que vous seriez? Tenez, je vous conseille de me faire parler à Mme la marquise; parce que, voyez-vous, un tapissier exaspéré, qui est propriétaire de son marteau, c'est très-dangereux!

Il tourne autour du domestique et se place à droite.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, puisqu'il n'y a pas moyen de le faire déguerpir, allons avertir madame.

Il sort par la gauche.

SCENE II.

GLOUSSARD, *seul.*

Bon! le marteau a produit son effet : il va me faire parler à sa maîtresse! Ah! oui dà, monsieur de Faverolles, vous êtes marié, et vous... Je vas gentiment l'arranger, moi, vot' mariage! Oh! si je pouvais lui rendre le tort qu'il a fait au mien! En voilà une fameuse vengeance! une grande dame! c'est ça qui serait gracieux! Eh bien! pourquoi pas? Oh! Gloussard, Gloussard! qu'est-ce que tu dis? et la morale donc? Non, non! pas de ces idées-là! Mais ce M. de Faverolles? quel scélérat! avec une lettre maudite entraîner une vertu comme Suzette! car elle était vertueuse avant la lettre. C'est surtout de cette horreur de vieille femme, qui l'a conduite à mal, que je veux me venger, si je la retrouve! Les vieilles femmes! à quoi que ça sert, les vieilles femmes, je vous le demande? On devrait les supprimer, les vieilles femmes! Ah! que je rencontre seulement celle-là, et...

SCENE III.

ZÉLIE, LA MARQUISE DE MAILLECOURT, GLOUSSARD.

LA MARQUISE.

On dit que vous voulez absolument me parler. Qu'avez-vous à me dire?

GLOUSSARD, *la regardant et faisant un saut en arrière.*

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Eh bien?

GLOUSSARD.

Qu'est-ce que je vois là?

ZÉLIE.

Mais Mme la marquise de Maillecourt.

GLOUSSARD.

La marquise! Madame serait...

ZÉLIE.

Oh! ma tante, quelle drôle de figure! (*A Gloussard.*) Voyons, remettez-vous. Mme de Maillecourt est si bonne que cette frayeur n'a pas de raison.

GLOUSSARD.

Sans doute.... d'autant que.... Mais pourquoi qu'elle a ce visage-là Mme la marquise?

LA MARQUISE.

Êtes-vous fou?

GLOUSSARD.

Dam! je ne sais pas! (*A part.*) Le même nez, les mêmes yeux, la même figure atroce!

ZÉLIE.

Achèverez-vous? votre nom?

GLOUSSARD.

Mon nom? Gloussard, le tapissier.

LA MARQUISE, *comme quelqu'un qui se souvient.*

Ah! Gloussard!

ZÉLIE.

Nous apprendrez-vous ce que vous nous voulez?

GLOUSSARD.

Voilà le fait! Comme je vous disais, je me nomme Gloussard, le tapissier; j'ai pour prétendue une honnête fille qui s'appelle Suzette...

ZÉLIE.

Suzette!

GLOUSSARD.

Oui; mais qu'est-ce que je parle de prétendue et d'honnête fille? Il n'y a plus d'honnête fille! il n'y a plus de prétendue! (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! comme elle lui ressemble! (*Haut.*) Non, il n'y en a plus! grâce à votre mauvais sujet de neveu et à une abominable vieille...

LA MARQUISE.

Comment, vieille?

ZÉLIE, *riant à part.*

Je comprends!

GLOUSSARD.

Quand je dis vieille, quand je dis abominable, c'est seulement la circonstance...

LA MARQUISE.

Quelle circonstance?

GLOUSSARD.

Oui, cette vieille maudite...

LA MARQUISE.

Hein?

GLOUSSARD.

Eh bien! non, pas vieille, pas maudite, si vous voulez! (*A part.*) Quand on est doué d'une figure comme ça, on devrait en avoir de rechange.

ZÉLIE, *souriant.*

Finirez-vous?

GLOUSSARD.

Cette exécrable vieille a mené ma Suzette dans la petite maison de ce scélérat de M. de Faverolles, et je vous demande pourquoi? Merci!

LA MARQUISE, *bas à Zélie.*

O ma chère, quelle bonne fortune! (*Haut.*) Cette accusation que vous portez contre M. de Faverolles, vous n'oseriez pas la soutenir devant lui?

GLOUSSARD.

Je n'oserais pas? par exemple! Je le dirais à lui-même! je le dirais au roi Louis XVI! je le dirais à tout Paris et aux environs!

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Je m'apprête à faire un fier bruit,
Car, moi, je n' suis pas philosophe!
J' veux qu' tout l'univers soit instruit
De leur crime et d' ma catastrophe :
Pour me venger du séducteur
Et de la perfide Suzette,
Je vas fair' mouler mon malheur,
Et j' le mettrai dans la gazette.

Ah! ah! il y aura du grabuge!

LA MARQUISE.

Tenez, vous pouvez commencer : j'entend mon neveu.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE*.

LE VICOMTE, *entrant.*

Bonjour, ma chère tante! salut à ma toute charmante Zélie! Je n'ai causé qu'un moment avec vous ce matin, et j'avais hâte de vous revoir! (*Se retournant.*) Ah! Gloussard ici! qu'y vient-il faire?

GLOUSSARD.

Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Eh bien! qui est-ce qui t'a fait appeler?

GLOUSSARD.

Oh! personne! je suis assez grand pour venir de moi-même. Nous avons un petit compte à régler ensemble.

LE VICOMTE.

Diable! tu es bien pressé! le travail que je t'avais commandé n'est pas encore fini.

GLOUSSARD.

Il ne s'agit pas de mon ouvrage, mais de celle d'autrui. Et c'est de la belle ouvrage!

LE VICOMTE.

Que veux-tu dire? Pardon, mesdames; pour être tout à vous, il faut que je me délivre de cet importun.

LA MARQUISE, *bas à Gloussard.*

Courage! ne fléchissez pas!

LE VICOMTE, *passant entre la marquise et Gloussard.*

Dis donc ce qui t'amène, et dépêche-toi.

* Zélie, le Vicomte, la Marquise, Gloussard.

GLOUSSARD.

Ce qui m'amène? c'est la colère, c'est la fureur, parce que j'ai été trompé, vexé.

LE VICOMTE.

Comment? et par qui?

GLOUSSARD.

Comment? vous me demandez comment? vous le savez aussi bien que moi comment! Par qui? par un grand seigneur, par un vicomte en qui j'avais toute confiance, moi, imbécile!

LE VICOMTE, *à part.*

Aïe! aïe! aïe!

GLOUSSARD.

Et ce vicomte, il a séduit, entraîné ma prétendue. Fi! que c'est petit!

LE VICOMTE, *à part.*

Le malotru a découvert le rendez-vous que j'avais donné. (*Haut.*) Je crois comprendre, Gloussard; mais rassure-toi : c'est une terreur panique.

GLOUSSARD.

Panique? Oh! c'est joli, panique! Qu'est-ce que ça signifie, panique?

LE VICOMTE.

Je suis honteux, mesdames...

GLOUSSARD.

Vous avez fait tomber ma prétendue dans un piége abominable; elle s'y est laissé prendre, la malheureuse! dans une mante noire, la scélérate! et elle est restée avec vous sans chandelle, la perfide!

LE VICOMTE, *à part.*

Il paraît que Suzette est venue.

GLOUSSARD.

Et je viens vous accuser devant votre tante, devant votre femme; et, si vous n'étiez pas un vicomte, nous verrions! et je vous déclare que c'est un procédé mesquin! et je vous donne ma malédiction.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon neveu, que dites-vous à cela?

ZÉLIE.

Que répondez-vous, monsieur, à cette accusation?

LE VICOMTE.

Je réponds que cet imbécile ne sait ce qu'il dit, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toute cette histoire.

GLOUSSARD.

Pas un mot de vrai?

ZÉLIE, *au vicomte.*

Consultez bien votre mémoire, monsieur.

LA MARQUISE, *de même.*

Faites attention à ce que vous allez dire.

GLOUSSARD.

Mais c'est atroce... je n'ai pas été trompé, trahi?

LE VICOMTE.

Eh! non, tu ne l'as pas été.

GLOUSSARD.

Et moi, je vous dis que je le suis! Parole d'honneur! mesdames, je le suis.

LE VICOMTE.

Tu mens, malheureux, tu mens!

ZÉLIE, *à part.*

Monsieur mon mari a une terrible audace!

LA MARQUISE.

Prenez garde, mon neveu, prenez garde! Cet homme n'a aucune raison de vous accuser, ceci est plus grave que vous ne pensez.

GLOUSSARD, *à part.*

Bon, bon! la vieille prend mon parti! oh! elle n'est pas si affreuse que l'autre.

LE VICOMTE.

Mais, ma tante, quand je vous jure...

ZÉLIE.

Arrêtez, monsieur; point de sermens! vous avez été bien coupable; et un aveu franc et sincère pourrait seul mériter votre pardon.

LE VICOMTE.

Quand il n'y a pas de crime, il n'est pas besoin de pardon. Quelque jour, je vous expliquerai.. en attendant, soyez convaincue...

ZÉLIE.

En attendant, je vous déclare, monsieur, que je n'accorderai quelque indulgence qu'à un témoignage de repentir; si je ne l'obtiens pas, il n'y a rien de terminé entre nous. Songez-y.

LE VICOMTE.

O ma chère Zélie, c'est impossible.

GLOUSSARD, *à part.*

Voilà, voilà! elle me venge!

ZÉLIE.

AIR : *Rien n'est si beau que mon village*

Peut-être une autre, en son courroux,
Se montrerait plus exigeante?
Je veux encore être indulgente,
Et mon pardon dépend de vous :
C'est le mensonge, c'est la ruse
Qu'il faut punir et condamner;
Mais au peché dont on s'accuse
Le ciel prescrit de pardonner.

LE VICOMTE.

Fort bien! mais...

ZÉLIE.

Je sais que vous avez obtenu de la femme timide et faible qui s'est laissé entraîner à ce rendez-vous...

GLOUSSARD.

Dites donc de la scélérate.

ZÉLIE, *souriant.*

Je suis moins sévère que vous, monsieur Gloussard. (*Au vicomte.*) Vous avez obtenu d'elle un gage d'amour...

LE VICOMTE.

Moi?

ZÉLIE.

J'exige que vous le rendiez.

LE VICOMTE.

Mais, encore une fois, je vous proteste...

ZÉLIE.

Je vous ai fait part de mes intentions ; c'est à vous maintenant de réfléchir.

GLOUSSARD, *à Zélie.*

Oh ! merci, madame, merci ! ma parole d'honneur, je vous embrasserais...

ZÉLIE.

Je vous en dispense. Venez, ma tante.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Très-bien, ma chère, très-bien ! je suis contente de toi.

Les deux femmes sortent par le fond

SCENE V.

LE VICOMTE, GLOUSSARD.

LE VICOMTE.

Sais-tu bien, malheureux, que ce que tu viens de faire est abominable ?

GLOUSSARD.

Savez-vous bien que ce que vous avez fait est hideux ?

LE VICOMTE.

Tu vas avouer tout-à-l'heure que tu m'as calomnié.

GLOUSSARD.

Avouez franchement que vous m'avez... vexé.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas vrai ! et tu serais cause que mon mariage serait rompu ?

GLOUSSARD.

Comment est-ce que vous avez arrangé le mien, vous ?

LE VICOMTE.

Ah ! tu ne veux pas confesser ton mensonge ?

GLOUSSARD.

Ah ! vous ne voulez pas convenir de l'atrocité en question ! quand je vous ai vu et entendu ! Quand je dis vu..., non, parce qu'on n'y voyait goutte ! mais entendu... ah ! ah ! et le gros baiser ? bon ! bien ! merci !... je ne travaillerai plus pour vous, j'ameuterai contre vous tous les tapissiers de Paris et de la banlieue... on ne plantera pas un clou, on n'attachera pas une frange, on ne posera pas un rideau pour vous. Ah ! ah ! vous verrez ce que c'est que d'offenser le corps des tapissiers !

LE VICOMTE.

Misérable ! attends, attends, je saurai bien te forcer...

GLOUSSARD.

Oh ! je n'ai pas peur.

LE VICOMTE.

Nous allons voir... Saint-Jean ! Labrie ! Joseph !

GLOUSSARD, *reculant.*

Je vous dis que je n'ai pas peur.

Trois valets entrent.

AIR : *Oui, je veux d'une telle offense* (Suzanne).

LE VICOMTE *et* LES VALETS.

Des bâtons à son insolence,
Oui, je dois cette récompense;
Des bâtons ! insigne menteur !
Pas de pitié ! crains ma fureur.
Vit-on jamais un pareil drôle
Contre moi d'un accusateur
Venir ainsi jouer le rôle ?
Des gourdins pour cet imposteur !

GLOUSSARD.

Criez, criez, de votre offense
Ça n'empêche pas qu' j'aurai vengeance ;
Et, quoiqu' vous soyez grand seigneur,
De vos bâtons je n'ai pas peur ;
Des gens comme vous v'là donc le rôle ?
M' voler ma femme et mon honneur,
Et puis m' faire assommer, c'est drôle !
En reculant.
Mais j' vous braverais, j' n'ai jamais peur.

Il sort par le fond, poussé par les domestiques qui sortent aussi.

SCENE VI.

LE VICOMTE, *seul.*

Le scélérat ! mais quelle raison peut-il avoir de m'accuser ? Il avait tout appris, c'est clair, et sa Suzette est venue... mais, par la sambleu, je n'y étais pas. Que diable ! je ne peux pas m'avouer coupable quand je suis innocent... de fait du moins, sinon d'intention. Et ma femme veut que je m'accuse ! et elle rompra tout si je persiste à nier ! Ah ! mais un moment... c'est qu'elle est charmante, ma petite femme ! lorsqu'en rentrant cette nuit j'ai appris son arrivée, je m'effrayais un peu... mais je l'ai vue et tout a changé... de l'esprit, de la grâce, de la beauté ! Allons, allons, il faudra que je la calme, et j'y réussirai pardieu !...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Surgy !

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! voici un consolateur.

SCENE VII.

LE COMTE, LE VICOMTE.

LE COMTE.

Bonjour, mon cher Faverolles !

LE VICOMTE.

Bonjour, mon ami ; tu viens déjeuner avec moi ? c'est très-bien et je t'en remercie, d'autant plus que je suis fort triste ce matin.

LE COMTE.

Bah ! serait-ce l'arrivée de ta femme ? ça produit quelquefois cet effet-là.

LE VICOMTE.

Non, ce n'est pas cela, mon ami.

LE COMTE.

C'est donc ta visite à M. de Maurepas ?

LE VICOMTE, *étonné.*

Ah ! tu sais que je suis allé chez lui ?

LE COMTE.

Oui, je le sais... t'a-t-il bien maltraité ?

LE VICOMTE.

Au contraire! après l'avoir long-temps attendu, je m'impatientais et j'allais partir, lorsqu'il revient de Versailles : on lui annonce ma présence, il me fait entrer, et, au lieu de me témoigner du mécontentement, comme je le craignais, il m'accable de marques de bienveillance, me contraint à demeurer près de lui, m'entretient de mille choses qui l'intéressent, et, bref, ne me laisse libre qu'à deux heures du matin.

LE COMTE.

Ce qui t'a fait manquer ton rendez-vous dans a petite maison?

LE VICOMTE.

Tout juste! et en rentrant à mon hôtel j'ai appris que ma femme était arrivée de Toulouse.

LE COMTE.

Ce qui t'a empêché de songer à Suzette.

LE VICOMTE.

Naturellement. Mais comment diable es-tu si bien instruit de toutes mes démarches?

LE COMTE

Hélas! mon pauvre Faverolles, c'est que j'ai un aveu à te faire; j'ai à m'accuser ou plutôt à me vanter près de toi.

LE VICOMTE.

Bah! et de quoi donc?

LE COMTE.

D'un tour que je t'ai joué.

LE VICOMTE.

Comment cela?

LE COMTE.

Cette lettre que tu as reçue et qui t'a fait quitter si précipitamment la petite maison...

LE VICOMTE.

Eh bien!

LE COMTE.

Elle était de moi.

LE VICOMTE.

En vérité?

LE COMTE.

Eh! mon Dieu, oui... tu te rappelles la dette que j'avais contractée envers toi, à l'époque de la danseuse de l'Opéra?

LE VICOMTE.

Très-bien! très-bien!

LE COMTE.

La circonstance était si favorable!

LE VICOMTE.

Oh! j'y suis, j'y suis! tu as voulu t'acquitter, me souffler Suzette?

LE COMTE.

Précisément.

LE VICOMTE.

Après m'avoir forcé de déguerpir, tu t'es mis en mon lieu et place, et comme il ne devait pas y avoir de lumière...

LE COMTE.

C'est cela même! mais je te proteste que d'abord je n'avais que des intentions pures; je voulais ramener cette jeune fille au sentiment de ses devoirs, sauver à son prétendu le malheur dont tu le menaçais...

LE VICOMTE.

Oh! je te reconnais là! faire de la morale, des sermons... mais monsieur le prédicateur a manqué de forces,

Et l'occasion, l'herbe tendre...

LE COMTE.

Et je pense,
Quelque diable aussi me poussant...

LE VICOMTE.

Dans l'obscurité tu as été plus loin que tu ne voulais?

LE COMTE.

Ma foi, si je n'avais pas été brusquement séparé d'elle sans pouvoir la retrouver ensuite...

LE VICOMTE.

Mauvais sujet!

LE COMTE.

Tu vas m'en vouloir, te fâcher peut-être?

LE VICOMTE.

Me fâcher, t'en vouloir! ah! mon ami, tu es mon sauveur, mon dieu tutélaire! que je t'embrasse!

LE COMTE.

Bah!

LE VICOMTE.

Tout s'explique à présent... me voilà justifié, marié et content.

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

LE VICOMTE.

Attends! attends! (*Il sonne.*) Ah! madame ma femme, vous voulez me forcer d'avouer... (*A un domestique qui entre.*) Avertissez de ma part Mme la marquise de Maillecourt et sa nièce qu'on va servir le déjeuner, et dites-leur que je suis dans ce salon avec mon ami M. de Surgy. Ajoutez que j'ai à leur communiquer une chose de la plus haute importance.

Le domestique sort par le fond.

LE COMTE.

Que signifie cela?

LE VICOMTE.

Ah! mon ami, je suis dans une joie dans un ravissement!...

AIR : *vaudeville des Frères de lait.*

De mon hymen je vais presser la fête ;
Joyeux mari, qu'un soupçon désola,
Avec orgueil je relève ma tête !
Dieu!... quel bonheur qu'il se soit trouvé là!
Oui, mon bon ange, ami, t'a placé là!
J'avais beau dire, on me croyait coupable ;
Il me manquait, pour cet heureux lien,
De ma vertu la preuve irrécusable!...
Mais à présent il ne me manque rien.

LE COMTE.

Si j'y comprends un mot...

LE VICOMTE.

Tu vas comprendre dans un moment!... Tiens, j'entends ces dames.

SCENE VIII.

LE COMTE, LE VICOMTE, LA MARQUISE DE MAILLECOURT, ZÉLIE.

Les dames entrent par le fond.

LE VICOMTE.

J'ai l'honneur, mesdames, de vous présenter mon meilleur ami, M. le comte de Surgy.

LE COMTE, *saluant.*

Mesdames... (*A part.*) O la charmante femme!.. Ce coquin de Faverolles est-il heureux?

LA MARQUISE.

J'ai beaucoup connu l'oncle de M. le comte: je l'estimais infiniment.

LE VICOMTE, *à part.*

Je le crois bien!... un mauvais sujet de l'ancienne cour.

LE COMTE.

Je serais heureux, madame, si vous daigniez reporter sur le neveu quelques-uns des sentimens de bienveillance que l'oncle vous inspirait.

LE VICOMTE.

Oh! c'est que mon ami les mérite! Vous ne soupçonnez pas toutes les vertus qui le distinguent : quoique lieutenant des vaisseaux du roi, c'est un sage, un Caton maritime.

LE COMTE.

Mon cher Faverolles!...

LE VICOMTE.

Non!... après ce que tu as fait pour moi, je ne saurais trop te vanter.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le comte vous a rendu un service?

LE VICOMTE.

Le plus signalé des services. (*A Zélie.*) Eh bien, ma chère amie, vous vous taisez?... vous m'en voulez encore, je le vois! Mais cela ne m'effraie plus, car j'ai maintenant les moyens d'apaiser votre colère.

LE COMTE, *à part.*

Que veut-il dire?

LA MARQUISE.

Vous allez donc faire l'aveu qu'on vous demande?

LE VICOMTE.

Un aveu complet, et qui dissipera tous les nuages. Oui, ce qu'on est venu vous conter est vrai, oui, un rendez-vous a été donné dans une petite maison à une jeune ouvrière qui ne s'est pas fait long-temps prier pour l'accepter.

ZÉLIE, *à part.*

Il en convient enfin!

LE COMTE, *bas au vicomte.*

Es-tu fou?

LE VICOMTE.

Laisse-moi faire!... Oui, le tapissier Gloussard a été trompé par sa fiancée... mais trompé...

ZÉLIE, *à part.*

Il croit toujours que c'était Suzette.

LE COMTE, *bas.*

Mais, encore une fois, je ne souffrirai pas...

LE VICOMTE.

Ah! il faudra bien que tu souffres!... Oui, un jeune gentilhomme a été coupable; il s'est laissé entraîner à la séduction irrésistible d'une conversation nocturne, et...

LA MARQUISE.

Allons, allons, voilà qui est bien!... passons les détails; on n'exigeait qu'un aveu, et cela suffit.

LE VICOMTE.

Point du tout! cela ne suffit pas!... vous n'êtes pas au bout!...

LE COMTE, *à demi-voix.*

Mon ami!...

LE VICOMTE.

Oh! tu as beau dire!... mais ce gentilhomme, ce coupable... ce n'est pas moi!

LA MARQUISE, *stupéfaite.*

Ce n'est pas vous!...

ZÉLIE, *à part.*

Mon Dieu!...

LE VICOMTE.

Non! ce n'est pas moi!... c'est le plus cher de mes amis; c'est l'homme qui veut maintenant m'imposer silence, et qui tire la basque de mon habit pour me faire taire!... enfin c'est monsieur le comte de Surgy! *

LA MARQUISE.

Monsieur!...

ZÉLIE, *à part.*

Se pourrait-il?...

LE COMTE, *d'un ton de reproche.*

Faverolles!...

LE VICOMTE, *riant.*

Ah! ah! ah!... vous voilà bien surprises!... et toi, tu es un peu contrarié?

LE COMTE, *fâché.*

Mais enfin...

LE VICOMTE.

Fi! c'est horrible!... profiter de l'obscurité!... séduire une jeune innocente!...

ZÉLIE, *bas.*

O ma tante!...

LA MARQUISE.

Oh! ça ne se peut pas... c'est une ruse?...

LE VICOMTE.

Une ruse... j'en appelle à mon ami, homme d'honneur, qui, voyant de quelle importance est pour moi son aveu, n'hésitera pas à rendre le témoignage qu'il doit à la vertu calomniée. Parlez, monsieur le comte!

LE COMTE.

Quelque pénible que soit pour moi la situation où M. de Faverolles m'a placé, puisqu'il s'agit de son bonheur, je ne dois point balancer... je suis le seul coupable.

ZÉLIE, *à part.*

Et moi, mon Dieu!...

LE VICOMTE, *repassant près de la marquise*

De plus rien, ne me serait si facile que de faire certifier mon alibi. Parlez donc, ma bonne amie, dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

* Le Vicomte, le Comte, la Marquise, Zélie.

LA MARQUISE, *vivement.*

Non, elle ne parlera pas.

LE VICOMTE.

Bah!... et pour quelle raison?

LA MARQUISE.

Eh! vraiment, mon neveu, croyez-vous que toutes ces histoires scandaleuses soient bien agréables aux oreilles d'une jeune personne... dans sa position?

LE VICOMTE, *souriant.*

Ah! c'est juste!

LE COMTE, *à part.*

Comme sa rougeur l'embellit!

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame la marquise est servie.

LE VICOMTE.

A merveille! Venez, mesdames: allons, la main à ma femme, mon cher Surgy.

Il passe près de Zélie.

LA MARQUISE, *arrêtant le comte.*

Pardon! pardon! ma nièce est encore un peu troublée... précédez-nous, messieurs, et laissez-nous seules un instant.

LE VICOMTE.

Mais, en effet, sa figure est bouleversée!... (*Il rit.*) Quoi!... pour si peu de chose!... Il ne faut pas être si susceptible que cela, ma chère amie! Moi, je suis bien heureux à présent.

Il baise la main de Zélie.

LA MARQUISE.

Il y a de quoi!

LE VICOMTE.

Certes, il y a de quoi! car maintenant je n'ai plus rien à craindre. (*A demi-voix.*) Voyons, ma tante, faites-lui un peu la leçon et dites-lui qu'on ne doit pas apporter dans le monde le rigorisme du couvent!

LE COMTE, *à part.*

C'est singulier, elle a l'air irrité?

LE VICOMTE, *à demi-voix.*

Viens, mon ami... il ne faut pas en vouloir à ma femme!... la province, vois-tu!...

LE COMTE.

J'ai de nombreux pardons à demander à ces dames; mais elles daigneront m'excuser en songeant que ce n'est pas ma faute s'il s'est dit ici des choses qu'elles ne devaient pas entendre.

LE VICOMTE, *riant.*

Ah! oui, l'on vous excuse, monsieur le Caton... manqué!... Allons déjeuner!... Souvenez-vous, mesdames, que nous vous attendons.

Les deux hommes sortent par le fond.

SCENE IX.

LA MARQUISE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Ah! ma tante!... qu'ai-je fait?...

LA MARQUISE.

Ma pauvre Zélie!...

ZÉLIE.

Je n'y voulais pas aller à ce funeste rendez-vous! c'est vous qui m'y avez contrainte!

LA MARQUISE.

Je voulais assurer ton avenir.

ZÉLIE.

Vous l'avez détruit à jamais.

LA MARQUISE.

Ma nièce!...

ZÉLIE.

Plus de mariage, plus de bonheur pour moi!... Il n'y a qu'un homme dont je pourrais être la femme à présent, et, cet homme, il ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous, car j'en mourrais de honte.

LA MARQUISE.

Mais, au lieu de te montrer sévère, comme nous en étions convenues, tu l'as donc écouté avec complaisance?

ZÉLIE.

Je croyais que c'était mon mari!

LA MARQUISE.

Quand le bruit vous a séparés, que tu t'es sauvée d'un côté, et lui de l'autre, tu n'avais pas l'air fâché du tout.

ZÉLIE.

Je croyais que c'était mon mari.

LA MARQUISE.

C'est ta faute aussi, ma chère!... tu ne m'as pas appelée!

ZÉLIE.

Je croyais que c'était...

LA MARQUISE.

Il n'y a rien à répondre à cela!... mais que faire maintenant?

ZÉLIE.

Rompre tous les liens qui m'attachaient à votre neveu, partir pour Toulouse aujourd'hui même, et vivre seule, toujours seule, avec des souvenirs... et des regrets.

LA MARQUISE.

C'est une triste compagnie.

ZÉLIE, *à elle-même.*

Il paraissait si bon! son langage était si tendre!... Ah! qu'il ignore toujours...

LA MARQUISE.

Mon maladroit de neveu!... ne pas se trouver à un rendez-vous qu'il donne!...

ZÉLIE.

Ah! mon Dieu, ma tante!... et cette lettre que vous avez écrite ce matin à Suzette en lui renvoyant ses habits?

LA MARQUISE.

Eh bien?...

ZÉLIE.

Cette lettre, elle explique tout; elle prouve que ce n'est pas Suzette, que c'est moi qui étais dans la petite maison.

LA MARQUISE.

Il avait bien fallu le lui promettre; c'était le témoignage irrécusable de son innocence.

ZÉLIE.

Mais elle la montrera, cette lettre.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas de doute.

ZÉLIE.

Et tout se découvrira, et je serai accusée moi!...

Ah! ma tante, il n'y a pas un moment à perdre; il faut voir Suzette, la décider.

LA MARQUISE.

Tais-toi! voici mon neveu.

SCENE X.

LES MÊMES, LE VICOMTE*.

LE VICOMTE.

Eh bien, mesdames, vous ne venez pas?... vous nous laissez déjeuner seuls, mon ami et moi?... Mais c'est fort mal.

LA MARQUISE.

Nous n'avons pas faim.

LE VICOMTE.

Est-ce que vous gardez rancune à ce pauvre Surgy?... Oh! ma tante, je ne vous reconnais pas là!... Et vous, chère Zélie, quand je suis si joyeux, quand nous allons resserrer et rendre indissolubles les nœuds qui nous unissent...

ZÉLIE.

Jamais...

LE VICOMTE.

Comment... jamais?... Ah çà, pas de mauvaise plaisanterie, je vous conjure!... je suis, je veux être votre mari, entendez-vous?...

ZÉLIE.

Je ne puis pas être votre femme.

LE VICOMTE.

Allons donc!...

ZÉLIE.

Je vous vois et je vous parle pour la dernière fois! ce mariage est impossible.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce qui s'y oppose?...

ZÉLIE.

Je vous l'écrirai de Toulouse.

Elle sort troublée par la gauche.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre!... ma tante, que signifie cela?

LA MARQUISE.

Cela signifie qu'elle refuse de ratifier les engagemens qu'on a pris pour elle dans son enfance; qu'elle ne sera pas votre femme, et qu'elle retourne dans sa province.

LE VICOMTE.

Dans sa province... toute seule?...

LA MARQUISE.

Non!... avec moi.

LE VICOMTE.

Avec vous?... mais c'est incroyable!... vous me direz au moins pourquoi!

LA MARQUISE.

Pourquoi?... je vous l'écrirai de Toulouse.

Elle sort par la gauche.

* La Marquise, le Vicomte, Zélie.

SCENE XII.

LE VICOMTE, puis LE COMTE.

LE VICOMTE, *seul un instant.*

Je reste anéanti!... que diable peut-elle avoir contre moi? Comment.... lorsqu'elle devrait être enchantée, ravie de me trouver innocent... moi qui n'en ai pas l'habitude!... elle ne veut plus me voir ni me parler!... c'est à confondre l'imagination!...

LE COMTE, *entrant par le fond.*

Ah! te voilà!... eh bien! mon cher Faverolles, qu'as-tu donc pour quitter ainsi le déjeuner?

LE VICOMTE.

Il s'agit pardieu bien d'autre chose que de déjeuner, à présent!...

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?... tu as l'air tout consterné.

LE VICOMTE.

On le serait à moins. Ma femme vient de me signifier qu'elle renonce à moi, et qu'elle part pour Toulouse aujourd'hui même.

LE COMTE.

En vérité?...

LE VICOMTE.

Y comprends-tu quelque chose?

LE COMTE, *étonné.*

Comment?... elle veut rester libre, elle refuse de s'unir à toi?...

LE VICOMTE.

C'est inconcevable, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Dam! elle n'aura pas cru peut-être à ton innocence.

LE VICOMTE.

C'est cela!... c'est cela même!... il ne peut y avoir que cela!... Oh! ces têtes du Midi!... que faire!... eh bien, tu vas ajouter à toutes les obligations que je t'ai déjà.

LE COMTE.

Moi?...

LE VICOMTE.

Sans doute!... il n'y a que toi qui puisses la convaincre, la persuader...

LE COMTE.

Mais...

LE VICOMTE.

Oh! tu ne me refuseras pas ce bon office...

AIR *d'Yelva.*

De mes ennuis, de ma souffrance,
Mon cher, il faut prendre pitié :
Quand ton aveu m'a rendu l'espérance,
Ne laisse pas ta besogne à moitié!
Je croyais que mon mariage,
Grâce à tes soins, était fort avancé;
Songe qu'on doit achever son ouvrage
Quand on l'a si bien commencé.

LE COMTE.

Cependant...

LE VICOMTE.

Je vais écrire à ma femme, là, tout de suite une lettre éloquente, pathétique!... tu vas la lui porter, n'est-ce pas?... et tu plaideras ma cause.

LE COMTE.

Écoute donc!... cette commission...

LE VICOMTE.

Tout ce que je dis, tout ce que j'affirme, moi, lui est suspect; mais toi, tu feras passer dans son cœur la conviction qui doit la fléchir!... tu protesteras, tu te jetteras à ses pieds, s'il le faut!... mon ami, mon bon ami, ne repousse pas ma prière.

LE COMTE.

Allons, puisque tu l'exiges...

LE VICOMTE.

Ah! merci, merci!... je vais être brûlant, entraînant!... je me sens en verve!... Saint-Preux écrivant à Julie n'aura jamais été plus passionné!

Il se met à une table à gauche et écrit.

SCENE XIII.

LE VICOMTE, *à la table et se disposant à écrire*, GLOUSSARD, LE COMTE.

GLOUSSARD, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Monsieur le vicomte de Faverolles!... ah! je vous trouve, c'est bien heureux!...

LE VICOMTE.

C'est encore toi, imbécile?...

LE COMTE, *à part.*

Oh! oh! le pauvre prétendu!

GLOUSSARD.

Oui, monsieur, c'est moi qui viens...

LE VICOMTE.

Pour me parler encore de ta Suzette, n'est-ce pas?

GLOUSSARD.

Certainement que je veux vous parler d'elle.

LE VICOMTE.

Eh bien! tu m'ennuies et je n'ai pas le temps de t'écouter.

GLOUSSARD.

Mais ce que j'ai à vous dire...

LE VICOMTE.

Je te répète que tu m'ennuies!... laisse-moi tranquille!... ou bien, tiens, adresse-toi à monsieur...

Il indique le comte.

GLOUSSARD.

A monsieur?...

LE VICOMTE.

Oui, ça le regarde plus que moi!...

LE COMTE, *à part.*

C'est juste!

GLOUSSARD.

Vous croyez?

LE VICOMTE.

Dis-lui ce que tu voulais me conter, et surtout ne parle pas trop haut pour ne pas m'interrompre. Allons, Surgy, débarrasse-moi de ce manant-là!... (*riant*) c'est ton affaire, mauvais sujet!...

LE COMTE, *à part.*

Il a raison, je suis coupable, et c'est à moi de subir les reproches. (*Haut.*) Voyons, monsieur Gloussard, venez par ici et parlez.

Il l'emmène dans l'autre coin du théâtre.

GLOUSSARD.

C'est pourtant extraordinaire qu'il veuille que je m'adresse à vous.

LE COMTE.

Pas si extraordinaire que vous le pensez; qu'aviez-vous à dire?...

GLOUSSARD.

J'avais des excuses à faire à monsieur de Faverolles.

LE COMTE.

Comment? des excuses?

GLOUSSARD.

Oui, monsieur: tantôt j'étais furieux, je suis venu lui chanter pouille à l'occasion de Suzette.

LE COMTE.

Je comprends.

GLOUSSARD.

Non, vous ne comprenez pas!... j'étais un grand sot, un grand malheureux!... car il n'est pas coupable du tout.

LE COMTE.

Ah! vous savez?...

GLOUSSARD.

Certainement que je le sais!... Et Suzette non plus n'est pas coupable!

LE COMTE.

Bah!...

GLOUSSARD.

Innocente comme l'enfant qui vient de naître, monsieur!... et je l'accusais, et je la soupçonnais!... pauvre bijou, va!... où est-ce que j'avais la tête?...

LE COMTE.

Comment! vous croyez?...

GLOUSSARD.

Je ne crois pas!... je suis sûr, absolument sûr!... oh! il n'y a pas à en douter!... pas plus de Suzette que sur ma main au rendez-vous de la Petite-Maison.

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous dites?

GLOUSSARD.

Je dis que ce n'est pas elle qui y est venue.

LE COMTE.

Ce n'est pas elle!...

GLOUSSARD.

Eh non! une ruse de la vieille marquise!... oh! la brave femme!... en voilà une vieille qui est charmante!... en voilà une que j'embrasserais de bon cœur!...

LE COMTE.

Expliquez-vous plus clairement.

GLOUSSARD.

Vous ne devinez pas?... C'était la femme de monsieur de Faverolles qui était au rendez-vous.

LE COMTE.

Ah! mon Dieu!...

LE VICOMTE, *à la table, écrivant.*

Je vous en prie, parlez plus bas... vous me troublez.

LE COMTE.

C'est juste! (*Il passe au milieu; baissant la voix.*) Achève, malheureux, achève!

GLOUSSARD, *à demi-voix.*

Elle avait pris les habits de Suzette pour mystifier son mari : c'est à sa femme qu'il a donné ce gros baiser.

LE COMTE.

Oh! ce n'est pas possible!

GLOUSSARD.

Pas possible? j'ai la preuve du gros baiser dans ma poche.

LE COMTE, *à lui-même.*

Et pourtant, je me rappelle, son trouble, son émotion, cette main si douce.

GLOUSSARD, *tirant une lettre.*

Je l'ai là, la preuve! Une lettre écrite à Suzette par la marquise en lui renvoyant son costume. Quand j'ai été chez elle pour l'agonir d'injures, elle m'a mis ça sous le nez, et vous jugez si j'ai été sot et joyeux!

LE COMTE, *saisissant la lettre.*

Donne cette lettre, donne.

Il la parcourt.

GLOUSSARD, *passant au milieu.*

Je me disais aussi, une fille que j'aime, un ange de candeur... Il est vrai qu'il y a eu quelquefois des anges de candeur, dans la couture, qui...

LE COMTE, *à lui-même.*

Plus de doute!

Il met la lettre dans sa poche.

LE VICOMTE, *qui a cessé d'écrire.*

Voilà qui est fait! Ah çà! cet imbécile-là t'a-t-il bien ennuyé de ses doléances? t'a-t-il bien assommé de ses reproches?

GLOUSSARD.

Des doléances? des reproches? Mais, au contraire, puisque je venais...

LE COMTE, *bas à Gloussard.*

Si tu dis un mot de plus, tu es mort!

GLOUSSARD.

Hein?

LE VICOMTE.

Voyons, que me voulais-tu?

GLOUSSARD.

Moi?

LE VICOMTE.

Parle vite, ou sinon...

LE COMTE, *bas.*

Tais-toi, ou sinon...

GLOUSSARD.

Je voulais... je ne sais pas... parce que...

LE VICOMTE.

Est-ce qu'il est fou?

LE COMTE.

Va-t'en, misérable, va-t'en! et dépêche-toi, je te le conseille!

GLOUSSARD.

Je m'en vas, je m'en vas. Pourtant...

LE COMTE, *le prenant au collet.*

Encore! Ah! hors d'ici, malheureux, hors d'ici!

GLOUSSARD.

Aïe! aïe! aïe! vous m'étranglez!

LE COMTE.

Que Satan te confonde, et qu'on ne te revoie plus!

Il le jette dehors.

SCENE XIV.

LE VICOMTE, LE COMTE.

LE VICOMTE.

Diable! comme tu le mènes! Séduire la prétendue et battre l'amoureux, c'est de la régence toute pure, et tu te formes! Mais laissons là ce manant, et écoute-moi. Voici ma lettre, mon ami: c'est chaud, c'est touchant, c'est d'une éloquence... Tu vas la prendre, la porter à ma femme, la voir, lui parler...

LE COMTE, *troublé.*

Oui, il faut que je la voie, il faut que je lui parle.

LE VICOMTE.

Ne néglige rien pour toucher son cœur, pour l'attendrir!

LE COMTE.

Sans doute, l'attendrir, toucher son cœur.

LE VICOMTE.

Très-bien, très-bien! tu es déjà tout agité, ta voix est émue. Oh! tu triompheras! Ne laissons pas s'éteindre ce beau feu; tiens, prends et va près d'elle.

LE COMTE.

Oui, oui.

LE VICOMTE.

Courage, mon cher Surgy, courage! mon sort est entre tes mains!

LE COMTE, *prenant la lettre.*

Adieu, Faverolles, adieu! Je vais faire mon devoir!

Il sort précipitamment par la gauche.

SCENE XV.

LE VICOMTE, *seul.*

Voilà un cœur dévoué! c'est qu'il paraissait vraiment plus troublé que moi! Oh! il réussira! Chère Zélie, je suis bien heureux, il faut en convenir, que Surgy ait pris ma place dans la petite maison; ce n'est qu'aux mauvais sujets comme moi que ces bonheurs-là arrivent! Ah! ah! je les entends, ils viennent de ce côté. Déjà! diable! elle résiste à ses prières, il la poursuit! Voyons comment il va plaider ma cause.

Il se place derrière le rideau de la fenêtre à droite.

SCENE XVI.

LE COMTE, ZÉLIE, LE VICOMTE, *derrière le rideau.*

ZÉLIE.

Laissez-moi, monsieur, de grâce, laissez-moi!

LE COMTE.

Oh! vous m'écouterez, madame, vous m'écouterez!

ZÉLIE.

Je n'en ai que trop entendu.

LE VICOMTE, *à part.*

Est-elle assez prude, ma femme!

LE COMTE.

Cette détermination cruelle que vous voulez prendre, ce départ dont vous nous menacez, mais c'est impossible! Faite pour plaire et pour être aimée, vous ne vous condamnerez point à une éternelle solitude! vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas!

ZÉLIE.

Monsieur...

LE VICOMTE, *à part.*

De l'ame! de la chaleur! très-bien! très-bien!

LE COMTE.

Tout-à-l'heure vous m'avez compris, madame! Quelque étranges que vous paraissent ma conduite et mes discours, vous ne pouvez plus vous tromper, et vous savez pour qui je vous parle.

LE VICOMTE, *à part.*

Pardieu! et moi donc?

LE COMTE.

Vous n'ignorez plus qu'il est un homme qui n'a pu vous voir sans vous adorer, sans vous donner sa vie; un homme dont l'avenir a dépendu d'un seul de vos regards.

LE VICOMTE, *à part.*

C'est superbe!

LE COMTE.

Cet homme, ce matin encore, il ne vous connaissait pas; à présent il n'y a plus pour lui de bonheur possible sans vous! Vous êtes la femme qu'il avait créée dans ses rêves de félicité! votre image ne le quittera plus! En quelque lieu que vous soyez, son cœur, ses vœux, son amour vous suivront! O madame, pourriez-vous le réduire au désespoir?

LE VICOMTE, *à part.*

Je suis attendri jusqu'aux larmes! Brave garçon, va!

ZÉLIE, *faisant un mouvement.*

Je vous en supplie, monsieur...

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Oh! vous ne me fuirez pas ainsi!

LE VICOMTE, *à part.*

Cette femme-là a un cœur de rocher!

LE COMTE.

Ne détournez pas les yeux, je vous en conjure! aissez tomber sur l'homme qui vous implore un de ces regards qui décident de toute une existence.

ZÉLIE, *à part.*

C'est la même voix si douce, le même langage si tendre! Ah! s'il savait...

LE COMTE.

Vous ne répondez pas? Serez-vous donc inexorable?

ZÉLIE, *avec un peu d'embarras.*

Mais comment croire à un amour venu si vite?

LE COMTE.

Eh! madame, l'amour a-t-il besoin du temps? L'amour fait éprouver, dès la première vue, une émotion aussi forte qu'elle est rapide.

AIR : *Un matelot.*

À notre insu, souvent, il nous entraîne
Vers un objet qui doit régner sur nous ;
Un mot, un geste, un regard nous enchaîne,
On est séduit, l'on tombe à ses genoux!
Oui, croyez-moi, cette céleste flamme,
Un seul instant suffit pour l'allumer!...

ZÉLIE.

Mais le temps seul peut convaincre une femme!

LE COMTE.

On perd le temps qu'on passe sans aimer (*bis*).

LE VICOMTE, *à part, avec émotion.*

Comment peut-elle résister à cela?

LE COMTE.

S'il y eut, dans la conduite de cet homme, des choses qui peuvent, qui doivent vous irriter contre lui, c'est à vos pieds qu'il maudit ses erreurs, et qu'il vous jure un dévouement sans bornes, un amour inaltérable!

LE VICOMTE, *à part, portant son mouchoir à ses yeux et étendant la main.*

Certainement, je le jure!

ZÉLIE, *à part.*

O mon pauvre cœur!

LE COMTE.

Eh bien, madame, eh bien, votre ame ne s'ouvrira-t-elle point à la pitié? ne pardonnerez-vous pas?

ZÉLIE.

Eh bien, monsieur, levez-vous, j'entends du bruit!... levez-vous.

LE VICOMTE, *à part.*

Au diable les importuns! elle allait se laisser fléchir.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, GLOUSSARD*.

GLOUSSARD, *à la marquise en entrant.*

Je vous répète, madame, que je ne l'ai plus cette bienheureuse lettre.

ZÉLIE.

Vous ne l'avez plus? qu'en avez-vous fait?

LE VICOMTE, *à part.*

Toujours ce Gloussard!

* Le Comte, Gloussard, la Marquise, Zélie, le Vicomte.

GLOUSSARD.

Suzette me l'avait remise, et j'étais content, content !... ah ! pauvre chérubin du ciel ! je l'aime-t-y à cette heure !

LA MARQUISE.

Achevez donc ! Qu'est devenue ma lettre ?

ZÉLIE, *à part.*

Je tremble !

GLOUSSARD.

Un monsieur me l'a prise, ici même, et il l'a gardée... et, tenez, le voilà ce monsieur !

Il indique le comte.

ZÉLIE.

Ciel !

LA MARQUISE.

M. de Surgy !

ZÉLIE, *à part.*

Il savait tout, et il n'en parlait pas ! que de délicatesse !

LE VICOMTE, *à part.*

De quelle lettre s'agit-il ?... je n'y comprends rien.

GLOUSSARD.

Quand j'ai voulu la ravoir, il a voulu m'étrangler, lui ; moi, je ne l'ai pas voulu, et je me suis sauvé. Oh ! monsieur, vous allez me la rendre, c'est la preuve de l'innocence de ma Suzette, voyez-vous !

LE VICOMTE, *à part.*

Comment ! l'innocence de Suzette ?

LE COMTE.

Oui, Gloussard, je veux te rendre cette lettre, et cela dépend de madame, un seul mot suffira : qu'elle daigne croire à tout ce que je lui ai dit, qu'elle consente à m'accorder sa main !

LA MARQUISE.

Ah ! ah !

LE VICOMTE, *à part.*

Sa main ! à lui ?

GLOUSSARD.

Sa main ! à vous ? je ne comprends pas, mais je n'ai pas besoin de comprendre. (*Il passe à l'extrême droite.*) C'est la lettre qu'il me faut, car Suzette ne veut plus de moi si je ne la lui rapporte pas. (*A Zélie.*) Oh ! madame, ma lettre !

ZÉLIE, *baissant les yeux.*

Allez la reprendre.

LE COMTE, *tendant la lettre à Gloussard.*

Quel bonheur !

LE VICOMTE, *qui s'est approché doucement, s'emparant de la lettre*.*

Un moment ! je suis curieux, moi, de savoir ce qu'il y a dans cette lettre.

LE COMTE.

Mon ami !

ZÉLIE.

Monsieur !

LE VICOMTE.

Je ne sais pas pourquoi je commence à soupçonner que, depuis ce matin, je joue un singulier rôle.

* Le Comte, le Vicomte, la Marquise, Zélie, Gloussard.

LA MARQUISE.

Il est temps de vous en apercevoir.

LE VICOMTE, *qui a lu la lettre.*

Ouf ! je suffoque !

GLOUSSARD.

Il se trouve mal ! Voulez-vous du vulnéraire ?

LE VICOMTE.

C'est évident, c'est incontestable, et tout s'explique ! Ah ! monsieur le comte de Surgy...

LA MARQUISE.

Mon neveu...

LE COMTE.

Je suis à ta discrétion.

LE VICOMTE.

Oh ! certes ! (*A lui-même.*) Mais, au fait, quand je le tuerais, je n'en serais pas moins mystifié, et s'il me tuait, je n'en serais pas plus heureux. (*Il regarde en dessous Zélie et le comte.*) Ils s'aiment, c'est clair ; et comme elle a l'air malheureux !... Allons, puisqu'il n'y avait entre elle et moi que des engagemens qu'on peut rompre...

AIR *de Turenne.*

Je fus trompé !... mais un Dieu tutélaire
Permet au moins qu'il ne soit pas trop tard ;
Et malgré moi je sens que ma colère
Tombe et s'éteint sous ce triste regard ;
De mon malheur accusons le hasard !

A Zélie.

Oui, pour vous plaire, un cœur blessé se dompte :
Comblez les vœux de mon heureux rival !

A demi-voix, à la marquise.

On ne peut plus refuser le total
Quand on donne un pareil à compte :

ZÉLIE.

Ah ! mon cousin...

LE COMTE.

Mon ami, que je suis heureux aujourd'hui de n'avoir pas été coupable hier !

LE VICOMTE.

C'est bon ! c'est bon !

GLOUSSARD.

Tiens, monsieur va épouser votre femme ! c'est drôle !

LE VICOMTE.

Te tairas-tu, imbécile ?

GLOUSSARD.

Imbécile tant que vous voudrez ; je ne céderais pas Suzette, moi. Ah ! dites donc, monsieur, et ma lettre ?

LE VICOMTE.

La voilà, et que le diable t'emporte avec elle !

LA MARQUISE.

Il y a quelquefois du danger à prendre une petite maison.

LE VICOMTE.

Je la vends demain.

LE COMTE.

Et je la rachète aujourd'hui ; c'est là que mon bonheur a commencé, c'est là qu'il se continuera.

GLOUSSARD.

Et je la décorerai... voluptueusement, vous verrez !

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Vaudeville de Susanne.*

Dans cette maison
Qu'un époux rachète,
Tout va, vous dit-on,
Changer de ton.
Là plus de cachette,
D'embûche secrète,
Car en ce séjour
L'hymen doit remplacer l'amour.

ZÉLIE, *au public.*

Moi, dans cet asile
Où l'amour m'exile,
Je veux recevoir
Beaucoup de monde chaque soir :
Entrez donc, de grâce !
Nous vous ferons place,
Je vous retiens tous !...
Y viendrez-vous ?

CHOEUR.

Dans cette maison, etc

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



SCÈNE XX.

LA DEMOISELLE MAJEURE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ATHÉNAIS BOISJOLIN.	Mlle BROHAN.	OCTAVE DE RONVILLE, jeune avocat (18 à 20 ans.)	M. FRADELLE.
BOISJOLIN, son oncle.	M. AMANT.	CÉCILE RIVEL, jeune personne.	Mlle EUGÉNIE.
VERDELET, propriétaire..	M. BARDOU.		

La scène se passe chez Mme Rivel, tenant un hôtel garni aux eaux de Bourbonne.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène ; le premier à gauche du spectateur.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une porte et deux croisées donnant sur un jardin. Au premier plan, à droite un placard ; au deuxième, une porte. A gauche, premier plan, une table : dessus, papier, encre, plume ; au deuxième, une autre porte.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE ; *puis* BOISJOLIN.

Au lever du rideau, Cécile frappe à la porte à gauche.

CÉCILE.

Elle ne répond pas !... elle est sortie sans doute. (*Apercevant Boisjolin.*) Ah ! monsieur Boisjolin...

BOISJOLIN, *entrant par le fond sans la voir.*

Non !... c'est fini !... je ne peux plus y tenir !... Athénaïs ne s'aperçoit pas de tout ce que je souffre.

Il se jette dans un fauteuil à droite.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Boisjolin.

BOISJOLIN.

Ah ! bonjour, mademoiselle Cécile !

CÉCILE.

Vous paraissez bien fatigué.

BOISJOLIN.

Si je le suis ! faire deux lieues avant le déjeuner

pour aller voir une cascade... Il faut que ça finisse... et certainement je ne resterai pas vingt-quatre heures de plus ici.

CÉCILE.

Vous voulez partir ?... déjà ?... il y a quinze jours à peine que vous êtes arrivé.

BOISJOLIN.

C'est beaucoup trop; j'aurais mieux fait de ne jamais venir aux eaux de Bourbonne ; avec ça que je suis obligé d'en boire pour me donner une contenance, et ça ne me donne que des maux d'estomac... mais j'en ai assez.

Il se lève.

CÉCILE.

Quel dommage !... moi qui ne vois personne... qui vis seule auprès de ma mère ! la société de Mme Boisjolin m'était si agréable... je commençais à m'y accoutumer... tous les matins, quand elle ne sort pas, je viens causer avec elle... je lui raconte mes petites affaires...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Elle a toute ma confiance,
Et je lui dois plus d'un conseil prudent ;
Elle est si bonne, elle a tant d'indulgence,
Son accueil est si bienveillant.
Oui, sa bonté, par la grâce embellie,
Sait sur les cœurs conquérir tant de droits,
Qu'en la voyant pour la première fois
On croit retrouver une amie.
J'ai cru retrouver une amie!

BOISJOLIN.

Vous n'êtes pas la seule; il y a ici une foule de jeunes gens qui la trouvent fort aimable... et moi, je suis là, comme un imbécile... sans compter les bals, les promenades, les cavalcades, auxquels je suis exposé. Hier encore ils m'ont fait monter à cheval, un cheval dont on me vantait le caractère, et qui m'a emporté à la façon de Mazeppa.

CÉCILE.

Vous ne savez peut-être pas monter.

BOISJOLIN.

Non, j'y monte fort mal ; mais, en revanche, j'en descends avec une facilité... Vous sentez bien que ma position n'est pas tenable; et puisque vous voilà, mademoiselle, priez votre maman de me donner la note de ce que je lui dois pour le loyer de son appartement.

CÉCILE.

C'est donc bien décidé, monsieur Boisjolin ?

BOISJOLIN.

Oh ! tout-à-fait; nous partirons ce soir.

CÉCILE.

Puisque vous le voulez, j'y vais, mais ça me fait bien de la peine.

Elle sort à droite.

SCENE II.

BOISJOLIN, *seul.*

Voyez un peu si Athénaïs viendra... elle ne s'occupe pas plus de moi.. (*Allant au fond.*) La voilà encore au milieu d'une troupe d'écervelés... elle sourit à tout le monde... cela finirait mal... Allons, bon ! voilà M. Octave et M. Verdelet qui viennent avec elle.

SCENE III.

BOISJOLIN, VERDELET, ATHÉNAIS, OCTAVE.

TOUS.

AIR *du Serment.*

Doux instans, destin flatteur,
Au plaisir tout nous invite,
Et le temps passe trop vite
Dans ce séjour enchanteur.

ATHÉNAIS.

Quelle ravissante promenade !... l'air du matin... le lever du soleil... je ne suis pas fatiguée du tout...

BOISJOLIN.

Moi ! c'est différent ; je suis rompu, et je meurs de faim.

ATHÉNAIS.

Ah ! monsieur Boisjolin, vous vous plaignez toujours.

OCTAVE.

Après le déjeuner, je pourrai vous conduire à l'ermitage; c'est un endroit charmant.

ATHÉNAIS.

Oh ! oui, un ermitage, ça doit être fort joli.

VERDELET.

J'aurai l'honneur de faire observer à madame que son mari, M. Boisjolin, tombe de lassitude.

BOISJOLIN.

C'est vrai!

VERDELET.

Et moi, qui suis un peu médecin, je lui conseille d'y faire attention.

ATHÉNAIS.

Vous vous trompez, monsieur Verdelet, l'exercice lui est expressément recommandé.

VERDELET.

J'ajouterai que le chemin de l'ermitage où M. Octave se propose de vous conduire est furieusement périlleux... des ravins... des précipices !... beaucoup de précipices !

ATHÉNAIS.

Tant mieux; des périls... des émotions... c'est un plaisir de plus.

VERDELET.

Il est vrai que madame ne craint pas le danger; j'ai cru m'en apercevoir... mais M. Boisjolin...

OCTAVE.

Permettez... il y a une autre route; je viens tous les ans dans le pays, et je connais un sentier délicieux.

VERDELET.

Oui, oui, à travers la forêt... un petit sentier sombre, qui n'est pas non plus très-rassurant... pour M. Boisjolin.

OCTAVE, *à part.*

Maudit homme!...

VERDELET.

A son âge, un faux pas... et madame ellemême.

ATHÉNAIS.

Mais, monsieur, laissez donc parler mon mari.

BOISJOLIN, *passant entre Verdelet et Athénaïs.*

Eh bien, oui, je parlerai, et je déclare que je n'irai pas à cet ermitage... mais puisque tu aimes tant la promenade, tu seras satisfaite... nous partons ce soir.

OCTAVE, *à part.*

O ciel!

VERDELET, *à part.*

Ah!... comment, déjà!

ATHÉNAIS.

Ah çà, monsieur, est-ce une plaisanterie?

BOISJOLIN.

Non, non, rien n'est plus sérieux.

VERDELET.

Vous prenez là un parti fort sage, l'air de ce pays ne vous est pas bon... je suis un peu médecin... il faut prévenir les accidens.

ATHÉNAIS.

Partir ainsi tout-à-coup, à l'improviste... allons donc, c'est impossible.

BOISJOLIN.

Ça sera cependant.

ATHÉNAIS.

Mais, monsieur, c'est une tyrannie, un abus d'autorité.

OCTAVE.

C'est vrai.

Il s'approche d'elle.

VERDELET.

Tenez bon!... tenez bon!

BOISJOLIN.

Athénaïs, plus d'observations; je le veux... ah! mais...

OCTAVE, *à part.*

Pauvre femme!... qu'elle est malheureuse!

VERDELET.

Puisque c'est décidé, je vous quitte, et je viendrai plus tard vous dire adieu.

OCTAVE.

Et moi, madame, je vous rapporterai l'album que vous avez eu la bonté de me prêter.

ATHÉNAIS.

Comme vous voudrez, monsieur Octave; mais nous ne sommes pas encore partis.

BOISJOLIN.

Ça ne tardera pas.

ATHÉNAIS.

D'ailleurs, messieurs, vous oubliez que ces dames vous attendent là-bas... Vous me ferez des ennemies... elles vont m'accuser d'enlèvement.

CÉCILE, *entrant et venant à la droite de Boisjolin.*

Monsieur Boisjolin, voici ce que vous m'avez demandé.

OCTAVE, *à part.*

Cécile!

BOISJOLIN.

Très-bien!

CÉCILE, *à part..*

M. Octave!... il ne me dit rien.

BOISJOLIN.

Je suis à vous dans l'instant... Messieurs, à l'avantage...

REPRISE, ENSEMBLE.

AIR *du Serment.*

Je dois céder à la prudence,
Et de ces lieux je dois partir...
Songez qu'ici sans résistance
A mes vœux il faut obéir.

Boisjolin sort à droite.

VERDELET.

J'approuve ici votre prudence,
Oui, de ces lieux il faut partir...
Tenez ferme!... et sans résistance
Bientôt on va vous obéir.

ATHÉNAIS, *à part.*

Il croit qu'ici sans résistance
Il va me forcer à partir...
Non! non!... mais gardons le silence,
Craignons surtout de nous trahir.

OCTAVE *et* CÉCILE.

Cachons ma peine et ma souffrance,
Hélas! elle va donc partir...
Il faut pourtant de la prudence,
Craignons surtout de nous trahir.

Ils sortent par le fond.

SCENE IV.

CÉCILE, ATHÉNAIS.

CÉCILE.

Eh bien! madame... vous allez donc nous quitter?

ATHÉNAIS.

C'est une idée de M. Boisjolin... mais j'espère bien le faire changer d'avis.

CÉCILE.

Ah! tâchez, n'est-ce pas?... car jamais je n'ai eu tant besoin de votre amitié... de vos conseils...

ATHÉNAIS.

En vérité!... pauvre petite... aurais-tu quelque chagrin?

CÉCILE.

Oh! oui, madame... un bien grand.

ATHÉNAIS.

Ah! mon Dieu!... parle vite...

CÉCILE.

Je crois qu'on veut me marier...

ATHÉNAIS.

Ce n'est que ça!... tu m'as fait une peur!... il y en a tant d'autres qui à ta place seraient enchantées...

CÉCILE.

Moi... c'est tout le contraire... j'aimerais mieux rester demoiselle toute ma vie...

ATHÉNAIS.

Ah! malheureuse enfant!... tu ne sais pas ce que c'est que d'être vieille fille.

CÉCILE.

C'est égal!... c'est moins dangereux que d'épouser monsieur Verdelet...

ATHÉNAIS.

M. Verdelet?... c'est lui qu'on te destine!...

CÉCILE.

Oui, madame, du moins je le crains... il faut vous dire que nous sommes un peu parens, et ma mère plaidait avec lui au sujet d'une succession.

ATHÉNAIS.

Entre parens c'est l'usage...

CÉCILE.

Il est venu à Bourbonne pour suivre le procès... et depuis son arrivée il n'en est plus question... on ne parle plus de plaider... mais c'est bien pis, on parle de mariage... ma mère appelle ça un traité de paix.

ATHÉNAIS.

Et tu préférerais la guerre?...

CÉCILE.

Jusqu'ici rien n'est décidé... M. Verdelet n'a pas encore fait la demande, mais je vois bien que ma mère la recevrait avec plaisir... parce qu'il est riche... qu'il a beaucoup de fortune... et plus ard, si on l'exige... si tout le monde est contre moi.

ATHÉNAIS.

Tu finiras par céder, car nous cédons toujours... et peut-être ne ferais-tu pas si mal... M. Verdelet t'inspire des préventions que je ne partage pas... il est assez bien pour un original.

CÉCILE.

Mais, madame, il a trente six ans... et je n'en ai que dix-sept...

ATHÉNAIS.

Oui... c'est une raison!... cependant, si tu n'en as pas d'autres.

CÉCILE.

Ah! dam!... voilà... c'est que j'en ai une autre... mais celle-là... personne ne la saura jamais...

ATHÉNAIS.

Personne!... excepté moi... ne suis-je pas ton amie, ta confidente?... et si je pouvais te rendre service...

CÉCILE.

Vous croyez?... au fait... c'est possible...

ATHÉNAIS.

Il s'agit sans doute d'une inclination... d'un beau jeune homme!

CÉCILE.

Oui, madame!... un ingrat!... un inconstant... mais je vais tout vous raconter... par exemple ce sera un peu long... un roman tout entier...

ATHÉNAIS.

Tant mieux!... j'adore les romans, et le nombre des volumes ne m'effraie pas.

CÉCILE.

Eh bien! vous saurez donc que l'année dernière...

SCENE V.

CÉCILE, BOISJOLIN, ATHÉNAIS.

BOISJOLIN.

Tenez, mademoiselle Cécile, donnez cela à votre maman...

Il lui remet un rouleau.

ATHÉNAIS.

Tout-à-l'heure, monsieur; vous venez nous interrompre au milieu d'une confidence...

BOISJOLIN.

J'en suis désolé... mais j'ai commandé le déjeuner... on va le servir... et ensuite il faudra songer à nos préparatifs de départ...

ATHÉNAIS.

Comment... vous y pensez encore?...

BOISJOLIN.

Certainement!... plus que jamais...

CÉCILE.

Je vais retrouver ma mère...

ATHÉNAIS.

Quel dommage!... Adieu, Cécile...

CÉCILE, *avec intention.*

Oh! non pas adieu!... je vous reverrai.

Elle sort à droite.

SCENE VI.

BOISJOLIN, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS.

Maintenant que nous sommes seuls, j'espère, mon oncle, que vous allez m'écouter.

BOISJOLIN.

Non, ma nièce... je n'écoute rien... je veux retourner chez moi, à Verdun, où j'ai mes habitudes, mon petit jardin, mes pantoufles et ma robe de chambre.

ATHÉNAIS.

Eh bien! mon oncle, vous y retournerez seul... car bien certainement je ne vous suivrai pas.

BOISJOLIN.

Par exemple, voilà qui est fort!... tu comptes sur ma bonhomie... parce que je fais toutes tes volontés; tu désirais voyager pour te distraire... nous sommes partis... mais à la fin il faut revenir chez soi... et je ne sais pas ce que tu as contre Verdun... c'est un endroit charmant... une ville célèbre par ses dragées...

ATHÉNAIS.

Oui, une ville où je péris d'ennui... où je serais morte de chagrin... une ville où mes amies, mes meilleures amies, viennent chaque jour me narguer, m'humilier en me présentant leurs maris... et ces maris sont presque tous des hommes dont je n'ai pas voulu...

BOISJOLIN.

Ah! voilà le mal... Il fallait te marier plus tôt, tu as refusé ce que nous avons de mieux à Verdun.

ATHÉNAIS.

Mais, mon oncle... c'est que le mieux de Verdun ne vaut rien... j'étais jolie, on le disait... j'avais de l'esprit, je le savais par comparaison... avec ça un peu romanesque, je rêvais une homme supérieur... est-ce ma faute si je ne l'ai pas trouvé?

BOISJOLIN.

Dam!... quand on est si difficile...

ATHÉNAIS.

Sans doute! j'ai eu tort!... et aujourd'hui mes prétentions sont moins élevées; je suis...

BOISJOLIN.

Oui... tu es majeure, tu vas avoir bientôt...

ATHÉNAIS, *vivement et regardant autour d'elle.*

Pas encore.

BOISJOLIN.

Eh bien! non... tu ne les as pas... tu ne les auras jamais... en attendant tu t'ennuies, tu t'impatientes.

ATHÉNAIS.

Ah! mon oncle!

BOISJOLIN.

Oui, tu t'impatientes, et à ta place, je prendrais mon parti, je resterais fille.

ATHÉNAIS.

Moi, rester fille!... oh! non, plutôt...

BOISJOLIN.

Plutôt quoi, mademoiselle?...

ATHÉNAIS.

Plutôt... vous épouser vous-même, mon oncle!

BOISJOLIN.

Ah! par exemple!

ATHÉNAIS.

Vous autres, hommes, vous pouvez rester garçons, vous en êtes quittes pour être heureux tout seuls... mais nous... nous qui cherchons le bonheur dans celui des autres... il nous faut un mari pour l'aimer, des enfans pour les gâter... oh! des enfans! c'est si gentil!... des filles surtout!... des demoiselles qu'on marie jeunes pour qu'elles soient heureuses... oh! vous verrez, mon oncle, vous verrez comme je serai bonne mère de famille.

BOISJOLIN.

Tu sens bien que je ne demande pas mieux!... je serais ravi de t'établir pour ton repos et pour le mien... Mais comment? de quelle manière?... ce n'est pas en voyageant, ce n'est pas à Bourbonne où tu nous as fait passer pour mari et femme, ce que je suis loin d'approuver.

ATHÉNAIS.

Cependant c'est de votre aveu... vous y avez consenti.

BOISJOLIN.

Oui, dans le premier moment... parce que je ne prévoyais pas...

ATHÉNAIS.

Ni moi non plus, je ne prévoyais rien; je voulais seulement ne pas être ici ce que j'étais à Verdun, une demoiselle majeure, une ci-devant jeune personne délaissée, abandonnée... voilà pourquoi je me suis abritée sous le mariage, car du moins une femme mariée n'est jamais ridicule.

BOISJOLIN.

Non, c'est le mari qui l'est.

ATHÉNAIS.

Et vous voyez que ça m'a réussi... je ne suis plus une vieille fille, je suis une jeune femme; j'ai trouvé l'eau de Jouvence. On aurait dédaigné Mlle Boisjolin, on fait la cour à madame, on m'offre des bouquets, on me fait danser; on m'entoure de soins et d'hommages, il me semble que je renais... ça m'a ranimée... je puis croire encore à l'amour, à tout ce qui charme la vie, et vous parlez déjà de m'ôter mon illusion. Ah! mon petit oncle, ce serait dommage.

BOISJOLIN.

Elle a une manière de présenter les choses! mais enfin où ça te mènera-t-il?

ATHÉNAIS.

Qui sait, mon oncle? parmi ces jeunes gens si empressés, il peut s'en trouver un par hasard...

BOISJOLIN.

Prends-y garde, tu joues gros jeu; ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude: tu es trop sage, tu as trop d'esprit pour courir aucun risque; mais ces jeunes gens qui te flattent, qui t'admirent, quand ils apprendront que tu es demoiselle...

ATHÉNAIS.

Ah! voilà ce que je crains; mais avant qu'ils ne l'apprennent, si j'en amenais un à m'aimer sincèrement.

BOISJOLIN.

Quelle idée!

ATHÉNAIS.

A m'aimer... quand même?

BOISJOLIN.

Oui, je conçois... pendant qu'ils ne se défient de rien, ce serait fort heureux pour toi, et pour lui aussi. Tu as des qualités précieuses, tu serais une excellente femme, et tu as bien fait de me mettre dans la confidence: à nous deux nous pouvons voir; nous pouvons chercher. Voyons: M. Octave, par exemple; il paraît bien amoureux, bien passionné...

ATHÉNAIS.

Vous croyez, mon oncle?

BOISJOLIN.

C'est lui qui m'a fait monter à cheval.

ATHÉNAIS.

N'est-ce pas qu'il est gentil? il est riche, il est libre, il est sans parens; ce serait un mari délicieux.

BOISJOLIN.

Achève de lui tourner la tête, ça te regarde... et surtout dépêche-toi! il a dû te faire au moins une déclaration?

ATHÉNAIS.

Non, pas encore; il garde le silence, il est timide; et puis, M. Verdelet ne nous quitte pas.

BOISJOLIN.

Verdelet? serait-ce un concurrent?

ATHÉNAIS.

Lui? du tout! il va se marier. Jamais il ne m'a-

dresse un compliment, au contraire, et je ne conçois rien à sa conduite : il est toujours là, épiant nos gestes, nos paroles.

BOISJOLIN.

C'est vrai! et moi-même, il me regarde d'un air piteux, il a l'air de me plaindre : c'est un homme insupportable.

ATHÉNAIS.

Un importun dont je ne sais comment me débarrasser.

BOISJOLIN.

Sois tranquille, je m'arrangerai de manière... mais à une condition : c'est qu'une fois ton mariage arrêté, nous retournerons à Verdun.

ATHÉNAIS.

Oh! je vous le promets.

BOISJOLIN.

AIR : *Baiser au porteur.*

Tu sais combien cette ville m'est chère!
Mon cœur soupire après le lieu natal...

ATHÉNAIS.

Ne craignez rien ; moi, je serai trop fière,
De leur montrer mon bouquet nuptial (*bis*).
Que ce triomphe excitera d'envie!
Je reviendrai près d'un époux chéri,
Ah! quel plaisir de revoir sa patrie!
Quand on y rentre avec un bon mari...
Oui, je comprends qu'on aime sa patrie,
Quand on y rentre avec un bon mari.

BOISJOLIN.

Silence! le voici!

ATHÉNAIS.

Voyez comme il est triste, le pauvre garçon!

SCENE VII.

BOISJOLIN, OCTAVE, ATHÉNAIS.

OCTAVE.

Madame, voici votre album... (*plus bas*) et si j'osais vous demander une grâce..,

ATHÉNAIS.

Laquelle, monsieur Octave?

OCTAVE.

Ce serait d'y jeter les yeux aujourd'hui, tout-à-l'heure, sitôt que vous serez seule.

ATHÉNAIS.

Je vous le promets; mais vous pouviez le garder encore : nous ne partons pas.

OCTAVE, *avec joie.*

Il serait possible!

Deux domestiques entrent par la droite, apportant une table servie, ils la placent à droite sur l'avant-scène.

BOISJOLIN, *passant.*

Ah! enfin voilà le déjeuner. Monsieur Octave veut-il nous faire l'amitié de le partager avec nous? (*Bas à Athénaïs.*) Hein? comme c'est adroit!

OCTAVE.

Quoi, monsieur, vous auriez la bonté...?

BOISJOLIN.

Athénaïs ne prend que du thé, moi, je préfère le solide... vous accepterez bien un verre de Bordeaux? (*A part.*) Si ça pouvait lui délier la langue!

OCTAVE.

En vérité, monsieur, je ne sais si je dois...

ATHÉNAIS, *bas à Octave.*

Acceptez!

Octave pose l'album sur le guéridon à gauche.

OCTAVE.

J'accepte, monsieur, j'accepte.

BOISJOLIN.

Très-bien! mettez-vous là, près de ma femme.

Ils se mettent à table, Athénaïs est au milieu, Octave à sa droite et Boisjolin à sa gauche.

OCTAVE.

Avec plaisir... (*A part.*) Quel changement depuis ce matin!

SCENE VIII.

LES MÊMES, VERDELET.

VERDELET, *du fond.*

Qu'est-ce que je vois là?

BOISJOLIN.

Ah! monsieur Verdelet...

OCTAVE, *à part.*

Il est toujours sur mes talons.

VERDELET, *à part, en descendant.*

Le serpent s'est fait inviter à déjeuner; heureusement ils vont partir.

BOISJOLIN.

Vous nous trouvez en bonnes dispositions.

VERDELET.

Oui, oui... et j'admire l'appétit de la jeunesse il n'y a pas dix minutes que j'ai laissé M. Octave à table d'hôte où il dévorait...

OCTAVE, *cessant de manger.*

Bavard!

VERDELET.

Prenez garde, jeune homme, il ne faut pas vivre trop vite. Je suis un peu médecin.

ATHÉNAIS.

Monsieur n'a cédé qu'à notre invitation, et ça prouve sa complaisance.

VERDELET.

Oui, la complaisance de son estomac.

BOISJOLIN, *à part.*

Laissez-le dire, monsieur Octave, laissez-le dire et allez toujours.

VERDELET.

Pardon de vous avoir dérangés! je venais recevoir vos adieux, et je vois que je me suis trop pressé.

ATHÉNAIS.

En effet! vous aviez le temps : notre départ est différé de quelques jours.

VERDELET.

Comment? vous restez à Bourbonne?

ATHÉNAIS.

Si monsieur veut bien le permettre.

VERDELET, *à part.*

J'aurais dû m'y attendre... pauvre homme! quel aveuglement! mais, morbleu, je les surveillerai, et pour commencer, je m'installe ici.

Il va s'asseoir près du guéridon à gauche.

OCTAVE, *à part.*

Allons, il ne s'en ira pas!

BOISJOLIN.

Athénaïs, qu'est-ce que nous ferons après le déjeuner? Ce matin, il était question de l'ermitage, et si tu y tiens beaucoup...

OCTAVE.

C'est une dés curiosités du département.

BOISJOLIN.

Diable! il faut aller voir ça.

OCTAVE.

Toutes ces dames s'en font une fête.

BOISJOLIN.

De la société... raison de plus.

VERDELET.

Vous n'y pensez pas!... et vos jambes!... vous êtes si fatigué...

BOISJOLIN.

Oh! je me sens infiniment mieux... il y a une différence totale.

VERDELET, *à part.*

Je m'en aperçois.

Il prend l'album et le parcourt.

OCTAVE.

D'ailleurs, on peut y aller à cheval.

BOISJOLIN, *vivement.*

Non, non; merci!... à pied... tout doucement... vous donnerez le bras à ma femme.

VERDELET, *à part.*

Ah! c'est trop fort. (*Parcourant l'album.*) Que vois-je?... des mots tracés au crayon. (*Lisant.*) « Madame, je vous adore. »

BOISJOLIN, *se levant de table.*

Quant à vous, monsieur Verdelet...

VERDELET.

Monsieur...

Il pose vivement l'album.

BOISJOLIN.

Je ne vous propose pas de nous accompagner.

ATHÉNAIS.

Et vous faites bien; monsieur a tant d'occupations... quand on est sur le point de se marier.

VERDELET, *se levant.*

Quoi, madame, vous savez?

ATHÉNAIS.

Oui, j'ai appris indirectement.

OCTAVE.

Moi, je l'ignorais, et j'étais loin de m'en douter, je ne vous vois faire la cour à aucune femme.

VERDELET.

C'est que moi, jeune homme, je n'aime à compromettre personne.

BOISJOLIN, *se levant.*

Vite, Athénaïs, allons nous préparer; tu feras un peu de toilette...

OCTAVE.

Je reviens vous prendre dans une demi-heure.

VERDELET, *à part.*

Oh! il faut que j'éclate.

ENSEMBLE.

AIR : *Mire dans mes yeux.*

Oui, le danger est pressant,
Ici, tout m'invite
A l'éclairer au plus vite,
Et voici l'instant.

OCTAVE.

Oui, sans perdre un seul instant,
Ici je vous quitte ;
Mais je reviens au plus vite,
Puisque l'on m'attend.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAÏS.

Ne perdons pas un instant,
Il faut qu'on se quitte ;
Monsieur, revenez bien vite,
Car l'on vous attend.

OCTAVE, *à part.*

Pour moi quelle douce ivresse !

VERDELET, *à part.*

Il faut qu'il ouvre les yeux.

BOISJOLIN, *bas à Athénaïs.*

Que dis-tu de mon adresse ?

ATHÉNAÏS.

Mon oncle, c'est merveilleux!

ENSEMBLE.

OCTAVE, *à part.*

Oui, sans perdre un seul instant, etc.

VERDELET, *à part.*

Oui, le danger est pressant, etc.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAÏS.

Ne perdons pas un instant, etc.

Athénaïs sort par la gauche, et Octave par le fond.

SCENE IX.

VERDELET, BOISJOLIN.

VERDELET, *retenant Boisjolin au moment où il va sortir.*

Monsieur Boisjolin.

BOISJOLIN.

Monsieur.

VERDELET.

Un mot, s'il vous plaît.

BOISJOLIN.

Plus tard, n'est-ce pas; je suis pressé.

VERDELET.

Ce que j'ai à vous dire l'est bien davantage.

BOISJOLIN.

Voyons donc, de quoi s'agit-il?

VERDELET.

De M. Octave... de ce jeune homme à qui vous faites tant d'amitiés.

BOISJOLIN.

De M. Octave... (*A part.*) Je le vois venir.

VERDELET.

Monsieur Boisjolin, vous êtes un galant homme, un bon mari, doux, confiant.

BOISJOLIN.

Je m'en pique.

VERDELET.

Vous avez une femme jeune, jolie.

BOISJOLIN.

Monsieur.

VERDELET.

Très-jolie... vous pouvez vous en rapporter à moi... je m'y connais!

BOISJOLIN.

J'en suis persuadé ; mais...

VERDELET.

Ah! monsieur, quel esprit, quels yeux! quelle ame! quel trésor!... et comment rester insensible...

BOISJOLIN.

Au fait, monsieur, au fait!

VERDELET.

Une femme bien dangereuse, monsieur, je vous en réponds.

BOISJOLIN.

Ah çà! mais, monsieur...

VERDELET.

Vous devez savoir que dans le siècle où nous respirons il y a une foule de célibataires qui ont une préférence exclusive pour les femmes mariées.

BOISJOLIN.

Après?

VERDELET.

Je suis de ce nombre, monsieur.

BOISJOLIN.

Vous?

VERDELET.

Quand je dis : J'en suis... je devrais dire j'en fus...

BOISJOLIN.

Ah çà! monsieur...

VERDELET.

Oui, monsieur; et ce qui m'a corrigé, c'est que... mais le temps presse, et je n'aurais pas celui de vous détailler toutes mes infortunes galantes... Je ne vous parlerai pas de ma chute d'un second au-dessus de l'entresol... de mon plongeon dans un étang.... desséché.... de mes deux coups d'épée... idem de pistolets. Je ne sais pas comment j'existe encore. C'est au point, monsieur, que je ne peux pas me trouver en face d'une femme mariée, quand elle est jolie, sans éprouver un tremblement nerveux... je me dis aussitôt : En voilà encore une dont je vais tomber amoureux, et ça ne manque pas; tenez, la vôtre par exemple...

BOISJOLIN.

La mienne... comment, monsieur?

VERDELET.

Il ne faut pas m'en vouloir; c'est plus fort que moi, et je frémis en songeant aux conséquences... Voilà pourquoi vous m'obligeriez beaucoup en mettant M. Octave à la porte.

BOISJOLIN.

M. Octave... qu'est-ce qu'il y a de commun?

VERDELET.

Mais je vous répète qu'il aime votre femme... vous ne m'entendez donc pas... il aime votre femme...

BOISJOLIN.

C'est faux!... et d'ailleurs, quand ça serait... que vous importe?

VERDELET.

Ce qu'il m'importe? mais monsieur, mettez-vous à ma place; entrez un peu dans ma position... Mme Boisjolin est charmante, délicieuse; elle me plaît au-delà de ce qui est possible; cependant je la fuis, je l'évite, je ne veux pas la séduire.

BOISJOLIN.

Bien obligé!

VERDELET.

Mais je veux encore moins la voir séduire par d'autres.

AIR : *Ces postillons, etc.*

Vous le savez, à vous je m'intéresse,
Et je ne puis voir personne en ces lieux
A votre femme exprimer sa tendresse,
Sans ressentir un tourment furieux ;
Chassez, chassez tous ces audacieux !
Oui, leurs projets ont excité ma haine,
Vous voir trompé! j'en mourrais, je le crois :
Cela vraiment me ferait moins de peine,
Si vous l'étiez par moi.

Je vous en préviens, si vous ne veillez pas sur elle, si vous la laissez libre... si enfin j'aperçois des chances, ma foi... je tenterai l'aventure parce que je me dirai... avec un mari comme celui-là... je pourrai peut-être... vous comprenez?

BOISJOLIN.

Par exemple... si jamais vous aviez le malheur...

VERDELET.

C'est ça... vous seriez jaloux de moi... vous rez comme les autres... vous me tuerez...

BOISJOLIN.

Moi?

VERDELET.

Oui, monsieur, vous me tuerez... je m'y connais... je suis un peu médecin; aussi je me résiste tant que je peux... j'emploie les grands moyens... je cherche à me marier, et c'est aussi

par esprit de corps que je vous signale les tentatives de M. Octave, car je vois qu'il avance... il fait des progrès.

BOISJOLIN.

Et moi, je suis certain qu'il n'a jamais dit un mot d'amour à ma femme.

VERDELET.

Parbleu! je le crois bien; j'étais là... toujours là... mais il lui écrit!... et la preuve, la voici... (*Il va prendre l'album.*) Dans cet album, regardez plutôt.

BOISJOLIN, *le prenant.*

Voyons donc.

VERDELET.

Croyez-moi, il faut nous débarrasser de ce gaillard-là.

BOISJOLIN, *lisant.*

« Madame, je vous adore, et vous allez partir..
» ne plus vous voir est au-dessus de mes forces...
» je vous suivrai partout; je m'attache à vos pas;
» plutôt mourir que de vivre loin de vous. »

VERDELET.

Qu'est-ce que vous pensez de ça?

BOISJOLIN, *d'un air très-satisfait.*

Dam! c'est passionné, ça m'a l'air d'un amour profond, véritable.

VERDELET.

Voilà tout! Vous n'êtes pas pourpre d'indignation?

BOISJOLIN.

Si fait, je suis pourpre. (*Relisant.*) « Plutôt » mourir que de vivre loin de vous. » C'est bon à savoir, et dès que je verrai Athénaïs...

VERDELET.

Gardez-vous bien de lui montrer, déchirez plutôt la page.

BOISJOLIN.

Du tout!

VERDELET.

Elle ne se doute peut-être pas...

BOISJOLIN.

C'est égal, c'est pour lui apprendre.

VERDELET.

Mais non, vous avez tort.

BOISJOLIN, *passant.*

Je vais lui faire une scène affreuse.

SCENE X.

ATHÉNAIS, BOISJOLIN, VERDELET.

ATHENAIS.

Me voici; M. Octave n'est pas encore arrivé?

BOISJOLIN, *lui présentant l'album.*

Tenez, madame, voyez à quoi vous exposent la légèreté et la coquetterie.

ATHÉNAIS.

Qu'y a-t-il donc, monsieur?

BOISJOLIN, *avec colère.*

Lisez, madame. (*Bas.*) Une déclaration de M. Octave.

ATHÉNAIS, *de même.*

Bah! vraiment?

Elle lit tout bas.

BOISJOLIN.

Lisez et rougissez. (*A Verdelet.*) Hein, comme je lui parle.

ATHÉNAIS.

Suis-je donc responsable d'un amour que j'ai fait naître involontairement?

BOISJOLIN.

Involontairement! quand vous ne cessez tous es jours... Vous allez m'irriter, madame.

VERDELET.

Calmez-vous, calmez-vous.

ATHÉNAIS.

En vérité, monsieur, vous êtes d'une injustice... (*Bas.*) Il va venir, emmenez M. Verdelet.

BOISJOLIN, *de même.*

C'est juste. (*Haut.*) Tremblez, madame, car si vous vous permettiez... si je m'apercevais...

ATHÉNAIS.

Quelle indignité! quelle persécution! O monsieur, vous me ferez mourir.

VERDELET.

Grand Dieu! elle va se trouver mal!

Il passe entre elle et Boisjolin pour la soutenir.

ATHÉNAIS, *assise près du guéridon.*

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi; c'est vous, j'en suis sûre, qui excitez mon mari.

BOISJOLIN, *passant au milieu.*

Oui, laissons-la, sortons, sortons tout de suite.

VERDELET, *bas à Boisjolin.*

Y pensez-vous? la quitter dans un pareil moment...

BOISJOLIN, *de même.*

Oui, oui, je suis très-vif, et je ne répondrais pas...

VERDELET, *de même.*

Mais il va venir, elle l'attend.

BOISJOLIN, *menaçant Athénaïs.*

Je serais capable de me porter à des excès.

VERDELET, *le retenant.*

Eh bien?

BOISJOLIN, *l'entraînant.*

Oui... emmenez-moi, emmenez-moi! (*A Athénaïs.*) Tremblez, madame! (*Retournant à Verdelet qu'il saisit dans ses bras en l'entraînant par le fond.*) Mais emmenez-moi donc!

Ils disparaissent.

SCENE XI.

ATHÉNAIS, *puis* OCTAVE.

ATHÉNAIS, *tenant l'album.*

Il m'aime, il le dit du moins! Ah! s'il était vrai, si je pouvais l'espérer...

OCTAVE, *au fond.*

La voilà! elle tient son album.

ATHÉNAIS, *à part, avec joie.*

C'est lui! (*Haut, d'un ton sévère.*) Quoi! monsieur, vous ici! vous osez encore après ce que je viens de lire...

OCTAVE.

Ah! madame, je suis bien hardi sans doute, mais je ne pouvais tenir à mon incertitude, et quand

j'ai vu votre mari s'éloigner avec M. Verdelet, je suis accouru; il y a si long-temps que je désirais vous voir, vous parler sans témoins...

ATHÉNAIS.

Quelle imprudence! et que vous craignez peu de me compromettre!... Oubliez-vous ma position, mes devoirs, ces liens qui m'engagent?

OCTAVE.

Non, madame, non; je sais trop bien que vous appartenez à un autre, à un homme respectable sans doute, mais que je déteste de tout mon cœur.

ATHÉNAIS.

Monsieur... (*A part.*) Mon pauvre oncle!

OCTAVE.

Oui, madame, je le hais, je le déteste, et s'il avait seulement quarante ans de moins...

ATHÉNAIS.

Taisez-vous, s'il vous entendait... (*A part.*) Il serait enchanté.

OCTAVE.

Eh! puis-je garder le silence, quand je vois une femme jeune comme vous enchaînée à un homme... mais non, j'ai tort, ce n'est pas lui que je dois haïr, c'est le mariage, ce joug absurde et odieux, qui me sépare de vous. Oh! le mariage... j'avais le pressentiment qu'il ferait mon malheur, car je l'ai toujours maudit, je l'ai toujours eu en aversion.

ATHÉNAIS.

Eh bien! par exemple! Mais, monsieur, vous avez d'affreux principes.

OCTAVE.

Oh! non, et vous m'approuvez, j'en suis sûr, au fond du cœur; vous regardez le mariage comme un lien fatal, comme un esclavage insupportable

ATHÉNAIS.

Mais non, monsieur; qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là? je l'estime, au contraire, c'est une institution très-belle, et qu'on ne saurait trop encourager.

OCTAVE.

Dites-vous bien ce que vous pensez?

ATHÉNAIS.

Tout-à-fait, monsieur, je tiens à vous en convaincre et à vous faire changer de manière de voir, j'y tiens absolument.

OCTAVE.

Jamais!

AIR : *Pour le trouver, je cours en Allemagne.*

D'aimer une chaîne odieuse
Vous me pressez, madame, vainement,
Car je le vois, elle vous rend heureuse,
Et ce bonheur fait mon tourment;
Quand vous vantez le nœud qui vous engage,
Un tel éloge a droit de m'irriter;
Si je pouvais aimer le mariage,
Vous me le feriez détester.

ATHÉNAIS.

Ah! monsieur...

OCTAVE.

Cependant, madame, si ça peut ous plaire, je dirai que le mariage est ce qu'il y a de plus beau, de plus doux, de plus heureux.

ATHÉNAIS.

A la bonne heure.

OCTAVE.

Mais ce qui est certain, ce que je puis vous jurer par l'amour que j'ai pour vous, c'est que je ne me marierai jamais.

ATHÉNAIS.

Allons, c'est encore pis. Si vous continuez, il n'y aura pas moyen de nous entendre.

OCTAVE.

Ah! je le vois, vous ne m'aimez pas, vous voulez que je me marie.

ATHÉNAIS.

Et pourquoi pas, monsieur? Car enfin, si vous trouviez une femme...

OCTAVE.

Non, madame, il n'y en a qu'une au monde, une seule...

ATHÉNAIS.

Vous voyez bien, en voilà déjà une.

OCTAVE.

Oui, mais celle-là n'est plus libre.

ATHÉNAIS.

C'est égal, supposons qu'elle le soit.

OCTAVE.

Oh! alors, c'est bien différent; je serais trop heureux de l'épouser, de lui consacrer ma vie.

ATHÉNAIS.

Ce ne serait donc plus un lien fatal, un esclavage insupportable?

OCTAVE.

Oh! non; s'unir à celle qu'on aime, c'est commencer une existence pleine de charmes, de délices; une femme dont on est fier...

ATHÉNAIS.

Un mari dont on ne l'est pas moins, un mari que vous présentez avec orgueil à toutes vos amies, (*avec transport, s'oubliant*) qui espéraient déjà que vous ne vous marieriez pas, et qui sont désolées de votre bonheur.

OCTAVE, *qui ne comprend pas.*

Plaît-il?

ATHÉNAIS.

Enfin, on n'est plus seule, plus d'isolement, plus d'ennui, il y a au monde un cœur qui vous aime.

OCTAVE.

Un ange qui sourit ou pleure avec vous.

ATHÉNAIS.

On a un ami qui vous soutient, un cavalier qui vous fait danser.

OCTAVE.

Ah! mon unique soin serait de lui plaire, de l'adorer, de lui prouver ma tendresse.

ATHÉNAIS, *attendrie.*

Monsieur Octave, êtes-vous sincère? seriez-vous vraiment ce que vous dites?

OCTAVE.

Ah! que ne m'est-il permis de le jurer à vos pieds!

Il tombe à genoux.

VERDELET, *paraissant au fond.*

Monsieur Boisjolin! monsieur Boisjolin!

ATHÉNAIS.

M. Verdelet!

Elle sort vivement par la gauche.

OCTAVE.

Le mari!

Il entre dans le placard à droite.

SCENE XII.

VERDELET, *puis* BOISJOLIN.

VERDELET.

Je l'avais prévu! c'était sûr! Et l'autre qui refusait de me croire!

Il s'assied sur un fauteuil à droite.

BOISJOLIN, *arrivant tout essoufflé.*

Eh bien, quoi! qu'est-ce que vous me voulez?

VERDELET.

Ce que je veux!

BOISJOLIN.

Pourquoi me faites-vous courir?

Il se jette sur un fauteuil à gauche.

VERDELET.

Ils étaient là! je les ai surpris ensemble.

BOISJOLIN.

Qui? je ne vois personne.

VERDELET.

Parbleu! ils sont partis; mais il était à ses genoux!

BOISJOLIN, *se levant.*

Vraiment!... et vous en êtes sûr?

VERDELET, *se levant.*

Puisque je l'ai vu!

BOISJOLIN, *avec colère.*

Là!... mais aussi, pourquoi venir à l'improviste?...

VERDELET.

C'est-à-dire que j'ai eu tort de les déranger?

BOISJOLIN.

Enfin, de quoi vous mêlez-vous?

VERDELET.

Ah çà! décidément, vous voulez donc être...?

BOISJOLIN.

Mais, si ça me plaît...

VERDELET.

Allons donc!

BOISJOLIN.

Si ça me plaît...

VERDELET.

C'est indécent ce que vous dites là... mais non, vous plaisantez, vous ne me croyez pas... et je vois bien qu'il faut vous donner des preuves.

Il va vers la porte à droite.

BOISJOLIN, *l'arrêtant.*

De quoi!... où allez-vous?

VERDELET.

Vous montrer M. Octave qui s'est réfugié là.

Montrant le placard.

BOISJOLIN, *se mettant devant la porte.*

Là... dans ce placard?... (*A part.*) Le pauvre garçon! (*A Verdelet.*) Monsieur Verdelet, je vous somme pour la dernière fois de me laisser tranquille.

VERDELET.

Et moi, je veux vous convaincre.

Il veut passer.

BOISJOLIN, *lui barrant le passage.*

Vous ne passerez pas, je suis chez moi.

VERDELET.

Mais c'est de l'obstination!

BOISJOLIN.

Vous me fatiguez, vous m'obsédez... sortez d'ici.

VERDELET.

Voilà qui est fort!

BOISJOLIN.

Ah çà! sortirez-vous?

VERDELET, *avec résolution.*

Eh bien! oui... eh bien, oui, je sors, et puisque vous me chassez...

BOISJOLIN.

Allez au diable!...

VERDELET.

C'est ça!... bravo!... tant mieux!... je suis bien bon, après tout, de me tourmenter pour vous, de m'exposer à vos violences, quand je devrais m'occuper de mon mariage... adieu.

Fausse sortie.

BOISJOLIN.

Ah! enfin...

VERDELET.

Mais vous n'en réchapperez pas. (*Boisjolin court se remettre devant le placard.*) Vous n'en réchapperez pas, je vous le prédis, je suis un peu médecin.

BOISJOLIN.

Vous n'êtes pas parti?

VERDELET.

Sortons, car ma patience est à bout...

ENSEMBLE.

AIR : *O rage! après cette offense* (Bobèche et Galimafré, deuxième acte.)

Ah! je suis d'une colère!
Voyez quel aveuglement;
Ce vieillard me désespère,
Il est né pour mon tourment.

BOISJOLIN.

Ah! je suis d'une colère!
Voyez quel entêtement;
C'est un affreux caractère,
Il est né pour mon tourment.

VERDELET.

Adieu... mais en quittant la place,
Je vous le dis encor pour faire mon devoir :
Le plus grand malheur vous menace.

BOISJOLIN.

Ah! le plus grand de tous est celui de vous voir.

ENSEMBLE.

Ah! je suis d'une colère, etc.

VERDELET.

Ah! je suis d'une colère, etc.

Il sort.

SCENE XIII.

BOISJOLIN, *puis* OCTAVE.

BOISJOLIN, *allant ouvrir la porte du placard.*

J'ai cru que je ne pourrais pas m'en débarrasser. (*Ouvrant la porte.*) Venez donc, monsieur, je vous attends.

OCTAVE, *passant devant lui, prend la gauche.*

De grâce, monsieur, point de bruit, point d'éclat...

BOISJOLIN.

Ce n'est pas mon intention... (*Avec intérêt.*) Qu'avez-vous? est-ce que...

OCTAVE.

Oui, monsieur, j'en conviens... l'émotion, la crainte, non pour moi, mais pour celle que ma témérité a compromise, car malgré les apparences je suis seul coupable, je vous le jure... mais je n'ignore pas ce qu'exige une pareille offense, et je suis à vos ordres.

BOISJOLIN.

Comment?

OCTAVE.

L'heure, le lieu, les armes, réglez tout comme il vous conviendra...

BOISJOLIN.

Un instant!... un instant!

OCTAVE.

Je sais ce que je dois à votre âge... je ménagerai vos jours!

BOISJOLIN.

En voilà encore un qui va m'ennuyer!... Jeune homme, voulez-vous bien me laisser parler!...

OCTAVE.

Parlez, monsieur, je vous écoute!

BOISJOLIN.

Ah! ça n'est pas malheureux! (*A part.*) Comment diable lui tourner ça? (*Haut.*) Avant tout, monsieur Octave, promettez-moi de me répondre sans détour et la main sur la conscience.

OCTAVE.

Soit, monsieur, je vous le promets!

BOISJOLIN.

Monsieur Octave, aimez-vous sincèrement... ma femme?

OCTAVE.

Monsieur... une pareille question!

BOISJOLIN.

Vous m'avez promis de me répondre avec franchise... et j'ai besoin de savoir, si vous êtes réellement amoureux d'elle... si ce n'est pas un simple caprice.

OCTAVE.

Un caprice!... oh! non, je mentirais si je vous le disais. C'est une passion insurmontable... Oui, monsieur, vengez-vous!... tuez-moi, vous le devez, car je l'aime plus que tout au monde, et vous, monsieur, vous qui êtes son mari...

BOISJOLIN.

Vous ne pouvez pas me souffrir, il n'y a pas de mal!... Ainsi, je puis compter que si Athénaïs était veuve...

OCTAVE.

Plut au ciel qu'elle le fût!...

BOISJOLIN.

Très bien!... vous l'épouseriez?....

OCTAVE.

Ah! ce serait mon plus grand bonheur!...

BOISJOLIN, *lui tendant la main.*

Oui? touchez là...

OCTAVE.

Je ne saurais comprendre...

BOISJOLIN.

J'entends par là que si vous voulez épouser Athénaïs, je ne m'y oppose pas...

OCTAVE.

Vous... son mari?

BOISJOLIN.

J'ai toujours été garçon!

OCTAVE.

Et votre femme?

BOISJOLIN.

Ma femme aussi, (*se reprenant*) demoiselle.

OCTAVE.

Demoiselle?...

BOISJOLIN, *à part.*

Le mot est lâché!

OCTAVE.

Et vous, monsieur, qui êtes-vous donc?

BOISJOLIN.

L'oncle d'Athénaïs!

OCTAVE.

Son oncle!

BOISJOLIN.

Voulez-vous encore vous battre avec moi?

OCTAVE.

Ah! monsieur!... que d'excuses!... elle est demoiselle!... j'étais loin de m'attendre!... (*Avec embarras.*) Mais consentira-t-elle?

BOISJOLIN.

Ah! pour ça, je ne réponds de rien! et pour la décider, je vous conseille de lui parler vous-même.

OCTAVE.

J'ai peur à présent!... ce que vous venez de me dire... (*A lui même.*) Demoiselle... (*Haut.*) Si elle allait me refuser...

BOISJOLIN, *d'un ton incrédule.*

Oh! (*se reprenant*) dam...

OCTAVE.

Je crois qu'il vaut mieux lui écrire.

Il se met à la table.

BOISJOLIN.

Soit, écrivez-lui d'abord...

OCTAVE.

C'est que... je ne sais...

BOISJOLIN.

Oui, oui, je conçois... eh bien! mettez-vous là, je vais vous dicter. « Mademoiselle, vous êtes la » seule femme que j'aime, la seule que j'aie » jamais aimée. »

OCTAVE, *à part.*

Pauvre Cécile!

BOISJOLIN.

Vous en avez peut-être aimé d'autres, mais c'est égal, ça lui fera plaisir; je continue! « Mon » sort est entre vos mains, ne me condamnez pas » au désespoir en refusant de vous unir à moi, » dont le cœur vous appartient pour la vie. » Et signez. (*A part.*) Il signé! Excellent jeune homme!

OCTAVE.

J'ai fini... Dieu, la voilà!

SCENE XIV.

OCTAVE, ATHÉNAIS, BOISJOLIN.

BOISJOLIN.

Viens donc, ma chère Athénaïs, tu ne pouvais arriver plus à propos, j'ai tout dit à monsieur Octave!

ATHÉNAIS.

Quoi! monsieur est instruit?...

OCTAVE.

Oui, mademoiselle!... et maintenant, prononcez! mon bonheur ne dépend que de vous!

ATHÉNAIS.

Comment! que voulez-vous dire?

BOISJOLIN.

Monsieur t'écrivait à l'instant pour te demander ta main.

ATHÉNAIS.

Il serait possible!

OCTAVE.

Oui, mademoiselle, la voilà, cette lettre. (*Il la lui présente.*) Prenez-la si vous m'aimez un peu...

ATHÉNAIS.

Monsieur, une proposition aussi imprévue...

OCTAVE.

Vous refusez?

ATHÉNAIS, *prenant la lettre.*

Je ne dis pas cela.

BOISJOLIN.

Elle accepte!

OCTAVE, *avec contrainte.*

Ah! que vous êtes bonne!... vous serez donc à moi... vous serez ma femme!... Je suis impatient d'apprendre mon bonheur à tout le monde...

ATHÉNAIS.

Un instant, monsieur Octave, n'allons pas si vite... Jusqu'à présent on m'a cru mariée... c'est un mystère que je vous expliquerai plus tard... mon oncle et moi nous avions pour cela des raisons...

BOISJOLIN.

Oui, des raisons majeures!

ATHÉNAIS, *l'interrompant vivement.*

Et je tiens à ce que personne, excepté vous, ne soit dans le secret...

OCTAVE.

Ça suffit... je me tairai.

ATHÉNAIS.

D'un autre côté, mon oncle a le plus grand désir de retourner chez lui... et si vous n'y voyez pas d'obstacle, notre mariage se fera à Verdun, où nous avons nos connaissances, nos amis...

OCTAVE.

Je suis prêt à vous suivre partout...

BOISJOLIN.

Eh bien! partons tout de suite... le temps de commander des chevaux, une voiture...

OCTAVE.

Oh! oui, partons... (*A part.*) Il le faut; car si je rencontrais Cécile...

BOISJOLIN.

Nos malles seront bientôt faites.

OCTAVE.

Je cours tout préparer.

AIR *de Un de plus.*

Mon impatience est extrême,
Non, rien ne saurait m'arrêter;
Que ne suis-je au moment suprême
Où je ne dois plus vous quitter!

ENSEMBLE.

OCTAVE.

Mon impatience est extrême, etc.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAIS.

Notre impatience est extrême,
Non, rien ne doit nous arrêter;
Il faut partir à l'instant même
Afin de ne plus nous quitter.

Octave sort en courant.

SCENE XV.

ATHÉNAIS, BOISJOLIN.

BOISJOLIN.

Enfin te voilà mariée!... Je vais faire nos paquets...

Fausse sortie.

ATHÉNAIS.

Mon oncle, racontez-moi donc comment ça s'est passé?

BOISJOLIN.

Avec M. Octave... très-bien!

ATHÉNAIS.

Quand il a su que j'étais demoiselle, il n'a pas été effrayé?

BOISJOLIN.

Du tout!

ATHÉNAIS.

Bon jeune homme!... Ah! c'est qu'à son âge on obéit aux premiers élans du cœur.

BOISJOLIN.

Oui... pourvu que la réflexion... je vais faire mes paquets.

Fausse sortie.

ATHÉNAIS.

Oh! oui, partons!

BOISJOLIN.

A propos, si tu vois M. Verdelet, sois discrète avec lui surtout... car, je t'en préviens, c'est un rival.

ATHÉNAIS.

Lui! comment?

BOISJOLIN.

Il t'aime... il en perd la tête.

ATHÉNAIS.

Il m'aime, ce pauvre homme! et ça m'explique sa conduite... son espionnage continuel.

BOISJOLIN.

S'il apprenait que M. Octave part avec nous, j'aurais encore à soutenir une scène... Je vais faire mes paquets...

Il sort à gauche.

SCENE XVI.

ATHÉNAIS, *seule.*

Il m'épousera... il me l'a dit... il était sincère! mais voyons donc ce qu'il m'écrivait. (*Elle lit la lettre.*) « Mademoiselle, vous êtes la seule femme » que j'aime, la seule que j'ai jamais aimée. » Oh! oui, il m'aime réellement... Encore quelques jours, et nous serons mariés!... On m'appellera madame! madame!... Quel joli mot! c'est peut-être un enfantillage... mais il me sera bien doux de l'entendre prononcer! — Comment se porte madame? Madame est un peu pâle ce matin! Et le mari de madame?...—Le voilà, madame!—Ah! j'en félicite madame... un jeune homme charmant!...— Mon Octave n'a que vingt-trois ans, madame! — Hum! il est bien jeune, madame! — Je ne m'en plains pas, madame! Comme elles vont enrager... Eugénie surtout, qui a épousé un veuf avec trois enfans... et Mathilde, si fière de son gros major, qui a une jambe de bois... Eh bien! non! je ne serai pas méchante, je n'aurai pas l'air trop heureux, de peur de les humilier... je leur présenterai seulement mon mari... ça suffira... elles en mourront de jalousie.

SCENE XVII.

ATHÉNAIS, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! vous voilà, madame! grâce à Dieu, vous n'êtes pas partie! car sans vous je n'aurais plus d'espoir.

ATHÉNAIS.

Quel dommage! moi, je suis si heureuse!... Mais il y a donc du nouveau?

CÉCILE.

Oui, madame! M. Verdelet est entré tout-à-l'heure chez ma mère, et quand j'ai vu que l'entretien se prolongeait, j'ai eu peur, j'ai voulu savoir...

ATHÉNAIS.

Et tu as écouté?

CÉCILE.

Il le fallait bien, pour entendre... Il demandait ma main, et ma mère la lui a promise... Vous voyez bien que tout est perdu si vous ne venez à mon secours.

ATHÉNAIS.

Pauvre petite!... Ce serait bien volontiers; mais que puis-je faire?... par quel moyen?

CÉCILE.

Il n'y en a qu'un! c'est de parler à ma mère; elle vous estime beaucoup... elle vous écoutera: dites-lui que je n'aime pas M. Verdelet, que j'en aime un autre, que je ne puis aimer que M. Octave...

ATHÉNAIS.

M. Octave!...

CÉCILE.

Oui, madame, c'est lui!... Ne vous l'ai-je pas dit? c'est lui qui me donne tant de chagrin.

ATHÉNAIS.

Vous l'aimez?... et depuis quand? Comment cet amour est-il venu?

CÉCILE.

Oh! je ne sais... il y a long-temps! mais c'est surtout depuis l'année dernière. Il était malade; un ami commun l'amena ici chez ma mère.

AIR:

Moi, sans écouter la prudence,
J'étais son guide et son appui,
Et, pour alléger sa souffrance,
J'étais sans cesse auprès de lui.
A ce devoir m'adonnant sans réserve,
Grâce à mes soins, me disais-je, il vivra,
Ce qu'aujourd'hui je lui conserve,
Son cœur un jour me le rendra.

ATHÉNAIS.

Et M. Octave fut touché de vos soins... Il est probable que la reconnaissance...

CÉCILE.

Ah! oui madame, il fut bien reconnaissant d'abord... malheureusement à cette époque-là, il vint aux eaux une belle dame, bien coquette, bien brillante... et M. Octave me quitta pour lui faire la cour.

ATHÉNAIS.

Quoi! l'année dernière!

CÉCILE.

Oui, madame. N'est-ce pas que c'est bien mal à une étrangère de venir comme ça nous enlever nos maris, surtout dans un pays qui n'en produit pas déjà trop! Cette année-ci, voilà que ça recommence. Et pourtant il m'aime au fond.

ATHÉNAIS.

Il vous aime? Permettez-moi d'en douter: tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent m'annonce le contraire.

CÉCILE.

Ah! si fait! Je l'ai bien vu tout-à-l'heure pendant qu'il me parlait.

ATHÉNAIS.

Ah! vous l'avez rencontré?

CÉCILE.

Oui, dans le jardin où je m'étais enfuie pour cacher mes larmes. Et quand il a su que j'allais

me marier, que j'allais épouser M. Verdelet : « Vous marier, vous, Cécile! » Et il est devenu pâle! pâle... j'ai cru qu'il se trouvait mal.

ATHÉNAIS.

Ah! vraiment?

CÉCILE.

Puis tout-à-coup il m'a regardée d'un air... oh! mais d'un air si triste; et il s'est éloigné brusquement.

ATHÉNAIS, *à part.*

Il serait possible! Octave!

CÉCILE.

Vous voyez bien qu'il m'aime encore; et si vous vouliez, madame, si vous aviez la bonté de m'aider un peu, car, je n'espère plus qu'en vous, madame.

ATHÉNAIS, *avec impatience.*

Madame! madame! on dirait qu'elle le fait exprès.

CÉCILE.

Vous qui avez tant d'esprit, tant d'empire sur tout le monde, madame.

ATHÉNAIS.

Eh! mademoiselle, vous n'y pensez pas; me mêler d'une pareille affaire, m'occuper de votre mariage, comme si je n'avais pas assez de songer... (*Se reprenant.*) Enfin, mademoiselle, il m'est impossible de vous être utile.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! comme vous me parlez maintenant! Vous aurai-je offensée sans le savoir?

ATHÉNAIS.

Moi? non, non, assurément. (*A part.*) Au fait, ce n'est pas sa faute, les confidences de cette petite fille m'ont bouleversée à un point... (*Haut.*) Je verrai, je réfléchirai.

CÉCILE.

Oh! oui, n'est-ce pas? vous parlerez à ma mère, vous lui direz que je serais malheureuse avec M. Verdelet; qu'il est trop vieux pour moi.

AIR : *Dès le matin c'est la laitière* (Comtesse du Tonneau).

Daignez vous rendre à ma prière,
Un mot de vous me sauvera.
Oui, rappelez bien à ma mère
Tout ce que je vous ai dit là.
Ah! dites-lui bien
Qu'il ne faut en rien
Contraindre une fille
Quand elle est gentille,
Qu'avec des maris
Trop mal assortis
On forme des nœuds
Toujours malheureux.
Ah! dites-lui bien
Que dans ce lien,
Malgré les sermens
Et les sentimens,
Il faut qu'au jeune âge
L'amour nous engage,
Ou bientôt la paix
Nous fuit pour jamais.
J'en conviens tout net
Et s'il m'épousait,
Monsieur Verdelet
S'en repentirait.
Ce serait bien fait,
Et s'il m'épousait,
Monsieur Verdelet
S'en repentirait.

ATHÉNAIS.

Voici M. Verdelet.

CÉCILE.

Ah! madame, je vous en prie, commencez par lui; et si vous voyez M. Octave...

ATHÉNAIS, *avec un peu d'impatience.*

C'est bien! (*A part.*) Je vois ce que j'ai à faire.

SCENE XVIII.

ATHÉNAIS, CÉCILE, VERDELET.

VERDELET.

Mille pardons, madame, de vous importuner, je cherchais Mlle Cécile.

CÉCILE.

Moi, monsieur?

VERDELET.

Oui; Mme votre mère vous demande à l'instant. (*A part.*) C'est fini, je l'épouse.

CÉCILE, *bas à Athénais.*

Vous l'entendez, il n'y a pas de temps à perdre.

VERDELET.

Mademoiselle Cécile, Mme votre mère...

CÉCILE.

J'y vais, monsieur.

VERDELET.

Permettez-moi de vous accompagner.

ATHÉNAIS.

Non, non, restez, monsieur, s'il vous plaît.

VERDELET.

Moi, madame?

ATHÉNAIS.

J'ai à vous parler.

VERDELET, *à part.*

Un tête-à-tête avec elle; je ne peux cependant pas : ce serait d'une grossièreté...

CÉCILE, *bas à Athénais.*

Je me recommande à vous!

ATHÉNAIS, *bas à Cécile.*

Laissez-nous. et comptez sur mon amitié.

Cécile sort par le fond.

SCENE XIX.

ATHÉNAIS, VERDELET.

ATHÉNAIS, *s'asseyant à gauche.*

Monsieur Verdelet?

VERDELET.

Madame? (*A part.*) Sa voix me remue jusqu'au fond de l'ame!

ATHÉNAIS.

Veuillez vous asseoir!

VERDELET.

Oui, madame.

Il va s'asseoir de l'autre côté du théâtre.

ATHÉNAIS.

Où allez vous donc? je ne peux pas causer d'aussi loin! Ici, près de moi.

VERDELET, *à part.*

A côté d'elle! Tâchons de me contenir!

Il vient s'asseoir tout près d'elle.

ATHÉNAIS, *se reculant.*

Maintenant, c'est trop près!

VERDELET.

Oui, c'est vrai, pardon!

ATHÉNAIS.

Monsieur Verdelet?

VERDELET.

Parlez, madame, quel service serais-je assez heureux...

ATHÉNAIS.

Il ne s'agit pas de moi.

VERDELET.

Tant pis, madame, tant pis! J'espérais... j'aurais préféré...

ATHÉNAIS.

Je veux vous parler de Cécile dont vous recherchez la main!

VERDELET.

Je l'avoue, madame!

ATHÉNAIS.

Je ne vous demande pas si vous l'aimez.

VERDELET.

Je pense qu'elle le mérite.

ATHÉNAIS.

Oh! oui, plus que personne!

VERDELET.

Plus que personne... c'est beaucoup dire... il en est d'autres... il en est une surtout... (*A part.*) Dieu! j'allais me trahir!... (*Haut.*) Oui, madame, vous avez raison... plus que personne.

ATHÉNAIS.

Et Cécile? êtes-vous bien sûr que son cœur...

VERDELET.

Oui, madame, elle m'aimera tôt ou tard!... et pourquoi ne m'aimerait-elle pas?... J'aurai pour elle tant d'égards, tant d'attentions! Une fois marié, mon temps, mes soins, ma fortune seront employés à la rendre heureuse... il faudra qu'elle le soit, et moi aussi, ou j'aurai bien du malheur.

ATHÉNAIS.

Monsieur Verdelet, regardez-moi un peu!

VERDELET.

Comment, madame, vous exigez?...

ATHÉNAIS.

Je vois dans vos yeux que vous ne me dites pas toute la vérité!

VERDELET.

O ciel! auriez-vous deviné?

ATHÉNAIS.

J'ignore si vous aimez quelqu'un; mais à coup sûr ce n'est pas Cécile, qui à son tour n'est pas mieux disposée pour vous. Ainsi vous voyez que ce mariage-là n'aurait pas le sens commun!

VERDELET.

Vous croyez, madame?

ATHÉNAIS.

Cécile est trop jeune, et vous, monsieur, en y regardant de près vous avez déjà des cheveux gris.

VERDELET.

Très-peu; on les compterait.

ATHÉNAIS.

Ah! quand on les compte c'est qu'il y en a! d'un autre côté, si j'ai bien observé votre caractère, Cécile n'est pas du tout ce qui vous convient.

VERDELET.

C'est possible!... mais que voulez-vous? faute de mieux!...

ATHÉNAIS.

Savez-vous la femme qu'il vous faudrait?

VERDELET.

Si je le sais?... oh! oui, je le sais; je ne le sais que trop!

ATHÉNAIS.

Une femme qui vous dirige, qui vous mène... vous avez besoin d'être mené.

VERDELET.

Quelle pénétration... eh bien, oui, madame, vous avez raison, j'ai besoin d'être mené... je dirai plus, j'aurais besoin d'être mâté...

ATHÉNAIS.

Ça ne serait pas bien difficile!... vous avez d'excellentes dispositions; de la confiance... de la sensibilité!...

VERDELET.

Hélas! trop de sensibilité!... c'est ce qui m'a toujours égaré... c'est là ce qui m'égare encore... et si je ne me marie pas sur-le-champ... je suis un homme perdu.

ATHÉNAIS.

Mariez-vous, monsieur, mariez-vous; mais pas avec une petite fille qui elle-même a besoin d'un guide. Vous en trouverez mille autres qui, à sa place...

VERDELET, *rapprochant sa chaise.*

A sa place?

ATHÉNAIS, *reculant.*

Restez donc à la vôtre! Je dis que plus d'une femme consentirait à vous confier son avenir!

VERDELET.

Quoi!... vous auriez la bonté de penser...

ATHÉNAIS.

Sans doute!... Vous êtes un bon enfant.... je vous trouve une physionomie heureuse...

VERDELET, *se levant et plaçant sa chaise au fond.*

Assez, madame, assez, au nom du ciel!

ATHÉNAIS, *se levant et prenant la droite de la scène.*

Qu'avez-vous donc?

VERDELET.

Ce que j'ai, madame?... ce que j'ai... je ne sais pas ce que j'ai!... c'est un mal... une folie dont je ne pourrai jamais me guérir.

ATHÉNAIS.

Oh! vous êtes un peu médecin.

VERDELET.

Ah! ne riez pas, madame! plaignez-moi plutôt, car au moment où je vous parle, je voudrais être à cent lieues de vous.

ATHÉNAIS.

Ah çà! je vous fais donc peur?

VERDELET.

Eh bien, oui, madame!

AIR *de la Vieille.*

Oui, votre présence m'enchante,
Je frissonne et brûle à la fois.
Ah! que n'êtes-vous moins charmante!
Je tremble au son de votre voix,
Hélas! en vous tout m'épouvante!
Je vous cherche, et quand je vous vois
Je voudrais fuir au fond des bois.
Ah! pardonnez, madame, à mon délire;
Ce que je sens, je ne puis le décrire,
Expliquez-moi cet étrange martyre.

Saisissant vivement sa main qu'il pose sur son cœur.

Que votre main ici daigne me dire
Si c'est la peur ou si c'est le bonheur (*bis*),
Qui fait ainsi battre mon cœur?
Ah! je le vois, c'est le bonheur
Qui fait si fort battre mon cœur.

ATHÉNAIS.

Ah! ah! ah!... savez-vous bien que je pourrais prendre ça pour une déclaration?

VERDELET.

Une décla... non jamais... ou plutôt, si... puisqu'elle est lancée, je ne la retire pas... Oui, je brave tout! je me livre à ma destinée... d'ailleurs je l'ai prévenu; il n'aura rien à dire.

Il se jette à ses genoux.

SCENE XX.

LES MÊMES, BOISJOLIN, *entrant à droite.*

BOISJOLIN.

Est-il possible?

VERDELET.

Là!... qu'est-ce que je disais! ma sensibilité m'a égaré.

BOISJOLIN.

Comment, monsieur, c'est vous qui... vous êtes un fourbe, un hypocrite...

VERDELET.

Ah! monsieur Boisjolin!... ne le croyez pas... madame, depuis ce matin je ne cesse de lui dire: j'aime votre femme, j'adore votre femme; pour Dieu! ne me laissez pas avec votre femme.

BOISJOLIN.

Vous m'aviez promis de ne pas revenir... pourquoi êtes-vous chez moi?

VERDELET.

Et vous, pourquoi n'y êtes-vous pas?... c'est votre faute!... mais à présent que je me suis déclaré, je ne recule plus... traînez-moi devant les assises... traînez-moi devant la sixième chambre, ça m'est égal, je ne m'en dédis pas.

BOISJOLIN.

Et vous, Athénaïs!... quelle imprudence!... si un autre que moi vous avait surpris... M. Octave, par exemple.

VERDELET.

M. Octave?

BOISJOLIN.

Certainement! ça aurait pu faire manquer...

VERDELET.

Manquer!... quoi donc?

ATHÉNAIS.

Silence! le voici!

SCENE XXI.

LES MÊMES, OCTAVE.

BOISJOLIN, *bas à Verdelet.*

Pas un mot!... car s'il venait à soupçonner... il vous tuerait!

VERDELET.

Lui!... et de quel droit?

BOISJOLIN.

Venez; suivez-moi dans ma chambre.

VERDELET.

Encore les laisser ensemble!

BOISJOLIN.

Venez, vous dis-je! et, puisqu'il le faut, je vous dirai tout.

ATHÉNAIS, *bas à Verdelet.*

Allez, M. Verdelet, je vous en prie...

VERDELET.

Elle m'en prie... grands dieux!... qu'est-ce que ça peut être?

SCENE XXII.

OCTAVE, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, *à part.*

Le voici! Si je n'écoutais que ma colère!...

OCTAVE, *à part en entrant, du fond.*

Pauvre Cécile! Allons, il est trop tard!

ATHÉNAIS.

Ah! c'est vous, monsieur...

OCTAVE.

Oui, mademoiselle; je venais... j'accourais vous annoncer que tout est prêt pour le départ!

ATHÉNAIS.

Déjà?

OCTAVE.

C'était convenu... et d'ailleurs il m tarde d'être loin d'ici.

ATHÉNAIS.

Ah! vraiment? Ainsi vous êtes toujours disposé à me suivre?

OCTAVE, *contraint.*

Pourriez-vous en douter! n'avez-vous pas ma parole!

ATHÉNAIS, *à part.*

Sa parole!... (*Haut.*) Monsieur Octave, réfléchissez encore... Et si plus tard vous deviez vous repentir... si en vous éloignant vous aviez des regrets...

OCTAVE.

Moi!... des regrets... Un pareil soupçon!...

ATHÉNAIS.

Non, non, je n'en ai aucun... et pour me rassurer, il me suffirait de relire votre lettre... cette lettre que je veux conserver toujours... (*Elle lit.*) « Mademoiselle, vous êtes la seule femme que j'aime... mon cœur vous appartient pour la vie. » Vous étiez sincère en l'écrivant, n'est-ce pas, monsieur?...

OCTAVE.

Ah! mademoiselle, soyez-en certaine!

ATHÉNAIS.

Mais à présent, l'écririez-vous encore?

OCTAVE.

A présent?

ATHÉNAIS.

Jurez-moi, et je vous croirai... jurez-le moi... (*Montrant Cécile qui arrive par le jardin.*) Tenez, devant Mlle Cécile que j'aperçois.

OCTAVE, *à part.*

Cécile!

ATHÉNAIS.

Vous hésitez?

OCTAVE.

Non, mademoiselle... mais...

ATHÉNAIS.

C'est bien... n'achevez pas. (*A part.*) Si je l'avais aimé, pourtant!

Allant au-devant de Cécile qui entre toute éplorée.

SCENE XXIII.

OCTAVE, ATHÉNAIS, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant du fond.*

Madame! madame... il va partir! les chevaux sont à la voiture.

OCTAVE, *à part.*

Pauvre Cécile!

CÉCILE, *l'apercevant.*

Ah! le voilà!

ATHÉNAIS.

Rassure-toi, Cécile! cette voiture est pour moi. M. Octave reste.

OCTAVE.

Moi!... Que signifie?...

ATHÉNAIS.

Il reste, parce qu'il ne peut pas se séparer de toi..... il me le disait encore tout-à-l'heue.... et voilà... (*elle hésite*) une lettre dont il m'avait chargée.

Elle lui donne la lettre.

OCTAVE, *bas.*

Que faites-vous?

ATHÉNAIS, *de même.*

Oserez-vous démentir?...

OCTAVE, *à part.*

Elle savait tout!

CÉCILE, *qui a parcouru la lettre.*

Quoi! monsieur Octave, vous m'aimez toujours?... vous voulez m'épouser?

ATHÉNAIS.

Oui, et le plus tôt possible, monsieur.

Elle fait passer Cécile près d'Octave.

SCENE XXIV.

OCTAVE, CÉCILE, ATHÉNAIS, VERDELET, BOISJOLIN.

VERDELET.

Non, non, ce mariage ne se fera pas! je m'y oppose!

CÉCILE.

Monsieur Verdelet...

VERDELET.

Je me couperai plutôt la gorge avec M. Octave.

BOISJOLIN.

Mais c'est affreux!... vous abusez de ma confiance!

VERDELET.

Non, je vous le répète, je ne souffrirai pas...

OCTAVE.

C'est ce que nous verrons, monsieur. Au surplus, j'ai déjà son consentement, et sa mère va décider entre nous!

VERDELET.

Sa mère!... (*A Athénais.*) Vous avez une mère? (*A Boisjolin.*) Vous ne m'aviez pas dit qu'elle avait une mère?

BOISJOLIN.

Ah çà! de qui parlez-vous? Je n'y suis plus, moi... je n'y suis plus du tout!

ATHÉNAÏS.

En effet, monsieur Verdelet, vous m'étonnez?... Et après ce que vous m'avez dit, j'ai cru que vous renonceriez facilement à Cécile.

VERDELET.

A Cécile!

ATHÉNAÏS.

Voilà pourquoi, en votre absence, je me suis permis de la marier.

VERDELET.

Comment! elle aussi?...

ATHÉNAÏS.

Elle épouse M. Octave!

BOISJOLIN.

Qu'est-ce que j'entends?

VERDELET.

Il serait vrai ?

OCTAVE.

Vous le voyez bien... et si vous voulez encore me la disputer !...

VERDELET.

Non, non, je ne dispute plus rien, je croyais que c'était mademoiselle...

CÉCILE.

Mademoiselle !

ATHÉNAÏS, *bas.*

Taisez-vous !

VERDELET.

Oui, je me tais... Dieu ! je suis trop heureux... je n'y vois plus... mes idées s'embrouillent...

BOISJOLIN.

Si j'y comprends quelque chose !...

VERDELET.

Monsieur Boisjolin, je vous demande la main de votre nièce !

BOISJOLIN.

Ma foi, adressez-vous à elle !

VERDELET.

Mademoiselle, je vous demande la main de votre oncle !...

ATHÉNAÏS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

VERDELET.

Ah ! pardon, pardon !... la joie... le délire...

ATHÉNAÏS, *lui tendant la main.*

Tenez, monsieur !

VERDELET.

Elle consent !... je suis son mari !... j'en perdrai la tête; heureusement je suis un peu médecin.

BOISJOLIN, *à part.*

Enfin en voilà un... ce n'est pas sans peine !

CHOEUR.

AIR : *Portier, je veux de tes cheveux.*

Destin favorable,
Bientôt les doux nœuds
D'un lien aimable,
Vont combler { nos / leurs } vœux:

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



SCÈNE XIX.

MADAME ET MONSIEUR PINCHON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard, Dumanoir et Dennery,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 5 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MONSIEUR PINCHON	M. VERNET.
MADAME PINCHON	Mlle JENNY VERTPRÉ.
PÉRINE, leur nièce	Mlle OLIVIER.
CHRISTOPHE, jeune charron.	M. ADRIEN.
DUROSEL, directeur de la poste aux lettres	M. SERRES.
MULOT, garçon de ferme	M. HYACINTHE.
ÉLECTEURS.	

La scène se passe dans la ferme de Pinchon.

La mise en scène est indiquée en tête de chaque scène ou par des notes au bas des pages; le premier personnage inscrit tient la droite de l'acteur.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme. Deux portes au fond; celle de gauche donne dans la cour, celle de droite conduit au dehors; à gauche de l'acteur, la chambre de Pinchon; à droite, un buffet.

SCENE PREMIERE.

CHRISTOPHE, PÉRINE, *en costume de travail.*

PÉRINE, *entrant par la gauche.*

Oui, ma tante, oui, soyez tranquille, le déjeuner sera prêt!

CHRISTOPHE, *entrant par la droite.*

Oui, indigne! je dis que c'est indigne, et qu'on ne se moque pas d'un honnête homme comme ça!...

PÉRINE.

A qui en avez-vous donc, monsieur Christophe?

CHRISTOPHE.

Eh!...c'est mamselle Périne!... bonjour, mamselle Périne... comment que ça va, mamselle Périne? bien, tant mieux, et moi itou... ça ne va pas mal, je vous remercie.

PÉRINE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur Christophe... mais pourquoi donc que vous étiez de mauvaise humeur, en entrant?

CHRISTOPHE.

Ah! tiens, c'est juste! en vous voyant je l'avais déjà oublié!

PÉRINE.

Vous êtes bien bon!... mais enfin...

CHRISTOPHE.

Dam! mamselle, c'est qu'en passant par là, près du café des Trois-Merles, où ils sont un tas de fainéans, avec leur queue de billard d'une main, et leur petit verre de l'autre, j'ai été indigné d'entendre comme ils se moquaient de ce pauvre Pinchon.

PÉRINE.

De mon oncle!

CHRISTOPHE, *remontant la scène.*

Oui, c'est un brave et honnête homme, M. Pinchon! un fermier qui vaut mieux dans son petit doigt qu'eux tous depuis leurs talons jusqu'à leurs oreilles.

PÉRINE.

Mais qu'est-ce qu'ils lui ont donc fait, à mon oncle?

CHRISTOPHE.

Est-ce que je sais!... quelque mauvaise farce encore!... avec ça que pour l'élection du maire, tout le village est assemblé!... il y a surtout ce gros faquin du Durosel, le directeur de la poste aux lettres de l'endroit, parce que c'est un fonctionnaire public, ça se donne des airs!... Moi, je ne suis qu'un charron; mais je ne voudrais pas changer avec toi, animal!...

PÉRINE.

Ah! vous lui en voulez, à M. Durosel.

CHRISTOPHE.

C'est possible, je ne dis pas!... il est toujours à cancaner à l'encontre de nos jolies filles!.... il fait la roue auprès d'elles; avec son air content, on dirait que ce n'est que pour lui que le four chauffe!... flâneur, va!... c'est qu'il ne fait rien!

Air de la Famille de l'apothicaire.

Ces grugeurs à gros traitement,
Qui sont à leur post' pour la forme,
Dieu! si j'étais l' gouvernement,
Comme j' les mettrais à la réforme!

PÉRINE.

Qui donc remplirait dans l' pays
Tout's les plac's?...

CHRISTOPHE.

Je suis just', mamselle :
J'en donn'rais à tous mes amis,
Et j' prendrais pour moi la plus belle!

A bas le Durosel!... avec ça, qu'il est laid! (*se fâchant.*) Oui, il est laid!...

PÉRINE.

Pardine! je le sais bien.

CHRISTOPHE.

Oh! vous le savez bien!... et pourtant il vient rôder par ici, et vous le laissez faire... car enfin vous êtes une brave fille, voilà le moment où c' que vous allez sauter le pas du mariage... ça donne des idées... (*soupirant*) ça en donne à tout le monde!

PÉRINE.

Oh! comme vous dites ça, monsieur Christophe!...

CHRISTOPHE.

Dam! mamselle Périne, c'est que je suis de tout le monde... mais vous n'aimez peut-être pas l'état de charron!...

PÉRINE.

Au contraire... c'est-à-dire je n'ai pas d'opinion là-dessus, monsieur Christophe. Vous en avez parlé à mon oncle et moi aussi; mais ça regarde ma tante Pinchon.

CHRISTOPHE.

Tiens!... et vous donc!... c'est drôle comme elle mène tout le monde ici, cette petite commère-là!... depuis son mari jusqu'à ses poules, on dirait que tout ça ne vit, tout ça ne remue qu'avec sa permission!... lui surtout, il en est bête!...

PÉRINE.

Et ça ne fait qu'augmenter tous les jours, c'est vrai... ma tante Pinchon a commencé par le mener tout doucement, c'était bien!... il n'y avait rien à dire, c'était d'un bon ménage... mais peu à peu il a pris l'habitude de se laisser faire tout-à-fait, si bien qu'à présent on se moque de lui, on n'obéit qu'à elle, et quand dans le pays il y a un homme qui se laisse mener, qui n'est pas le maître, on dit:

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est un Pinchon,
L' mari qu'on mène à la baguette,
C'est un Pinchon!

CHRISTOPHE.

C'est un Pinchon!
Quelqu' fois ça prend un autre nom...
J'en sais plus d'un dont on répète,
En le regardant à la tête :
C'est un Pinchon!

On entend chanter.

PÉRINE.

Ah! voilà M. Durosel!

CHRISTOPHE.

Encore!... mais je suis là!..

SCÈNE II.

CHRISTOPHE, DUROSEL, PÉRINE.

DUROSEL, *chantant.*

Enfant chéri des dames,
Connu par tous pays...

Eh! c'est notre petit charron... bonjour, mon garçon!...

Fort bien avec les femmes...

Votre serviteur, mon petit cœur...

Mal avec les maris!

Où donc est M. Pinchon?... est-ce qu'il n'est pas encore rentré?... ah!.... ah!... ah!... pauvre cher homme!...

CHRISTOPHE, *à part.*

Comme il dit ça!... ils lui ont joué un tour, c'est sûr!...

PÉRINE.

Il n'y a que ma tante à la maison, monsieur Durosel.

DUROSEL.

Madame Pinchon, tant mieux! quand je cherche monsieur, j'aime autant trouver madame... (*Riant.*) Eh! eh! j'adore les femmes, moi... je suis un homme à femme, un véritable miroir à femme! à preuve qu'elles sont toutes à mirer leurs yeux dans mes yeux... (*Montrant Périne qui le regarde.*) Eh! tenez, elle mirait!

PÉRINE.

Moi?... par exemple!...

DUROSEL, *à part, regardant Périne.*

Elle est gentille la petite... avec une dot ça m'irait comme une paire de gants de castor, ou n'importe quoi.

CHRISTOPHE.

Si vous les aimez tant les femmes, pourquoi que vous ne vous mariez pas?

DUROSEL, *regardant Périne.*

Je ne dis pas non, nous verrons plus tard, quand les orages du cœur seront passés... (*Regardant Périne.*) Et dans ce cas, il y a ici... (*A part.*) Elle baisse les yeux!...

CHRISTOPHE, *à part.*

Comme il la regarde!...

DUROSEL.

Mais, en attendant, on est aimable, on séduit, on aime... Dieu, l'amour! j'en sèche sur pied... l'amour et les farces, je ne sors pas de là.

PÉRINE.

Vous séchez, vous séchez!... il n'y paraît pas trop!

DUROSEL.

C'est le bureau qui me soutient... quand on est directeur de la poste d'une commune aussi conséquente, et qu'on est toute la journée assis dans un fauteuil non rembourré, ça vous mortifie et vous engraisse au physique; mais le moral souffre, et de ce côté-là je dépéris, je viens à rien!... l'esprit n'y est plus.

CHRISTOPHE.

C'est donc ça!...

DUROSEL.

Vous me direz que ce n'est pas Pinchon qui me le rendra!... ah! ah! ah!... Mais quand je viens ici, je me sens plus gai, plus éveillé... (*Regardant Périne.*) Il y a des femmes!... et puis cette petite fermière qui parle, qui crie, qui commande, qui mène tout le monde, à commencer par son jobard de mari, ça me fait plaisir à voir, ça m'amuse, ça m'émoustille!... son air agaçant, son œil vif, sa taille qui frétille, tout cela m'agite les nerfs, me fait battre le cœur, je n'en dors pas.... ou bien je fais les rêves les plus coquins!... tais-toi, gros scélérat!

PÉRINE, *montrant une lettre qu'il tient.*

C'est peut-être pour ça que vous lui apportez une lettre.

DUROSEL, *un peu déconcerté.*

Ah! vous vous êtes aperçue... c'est vrai... une lettre... une lettre de la poste. Je crois qu'elle ne sera pas fâchée de la tenir de ma main, de ma blanche main... Avez-vous quelquefois remarqué ceci?... (*Il étend les doigts.*) Main grasse et potelée... (*se rengorgeant*) main de Napoléon! tous les conquérans ont de belles mains.

CHRISTOPHE, *à part.*

Il me fait bouillir! il me fait bouillir!

DUROSEL.

Aussi, pendant le voyage qu'elle vient de faire à Paris, je sentais qu'il me manquait quelque chose. J'étais comme ce pauvre Pinchon quand sa femme n'est plus là! un corps sans ame, un beau corps sans ame! Mais la voilà revenue, et elle m'a fait prier de venir la voir ce matin!

Chantant avec fatuité.

Quand on attend sa belle...

CHRISTOPHE, *l'imitant.*

Tiens; mais moi aussi, elle m'a fait dire de passer.

DUROSEL.

Bah! vous aussi? Oh! c'est pour réparer quelque charrue, charron.

On entend le bruit d'un soufflet fortement appliqué.

PÉRINE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUROSEL.

Un soufflet!

CHRISTOPHE.

C'est de madame Pinchon.

SCENE III.

LES MÊMES, MULOT; *ensuite* Mme PINCHON.

MULOT.

Oh! la! la! oh! la! la!

CHRISTOPHE.

C'est ce pauvre Mulot!

DUROSEL.

Tu l'as reçu?

MULOT.

Je crois ben: je n'en vois plus clair!

CHRISTOPHE.

La v'là! sauve-toi!

Mme PINCHON, *entrant**.

AIR: *La reine des fous* (Mlle Pujet).

Travaillez tous,
Et filez doux,
Car je suis votre maître à tous!
Travaillez tous,
Et filez doux,
Car je suis votre maître à tous!
Quand j'ordonne, sans qu'on murmure
Je veux qu' chacun marche droit!

* Mulot, Durosel, Mme Pinchon, Christophe, Périne.

Je suis, du moins on l'assure,
La meilleur' tête de l'endroit!
En reine, je parle ferme
A tous ces paresseux-là...
Mon royaume, c'est ma ferme!
Et mon sceptre... (*levant la main*) le voilà!
Dépêchez-vous,
Et filez doux, etc.

Quand je passe dans l' village,
On dit: V'là madam' Pinchon!
Ils vienn'nt tous me rendre hommage,
Et plus d'un vient sans façon,
Me roucouler sa tendresse,
Et me dir' d'un air câlin:
Allons, soyez ma maîtresse!
Moi, j' réponds en l'vant la main:
Apaisez-vous,
Et filez doux.

DUROSEL.

Je crois bien! Aussi je suis à vos pieds, à vos scélérats de petits pieds!

Mme PINCHON.

Ah! bonjour, voisin, bonjour. (*A Mulot.*) Eh bien! ce foin, est-il rangé, paresseux, gourmand!

MULOT.

Dam! la bourgeoise, c'est M. Pinchon qui m'a commandé...

Mme PINCHON.

Et depuis quand est-ce M. Pinchon qui commande? Il paraît qu'en mon absence tout a bien marché! on a pris de bonnes habitudes! (*Voyant Périne causer à gauche avec Chistophe.*) V'là mam'selle ma nièce qui jabotte plutôt que de préparer le déjeuner. Nous déjeunerons demain, n'est-ce pas?

PÉRINE.

J'y vais, ma tante, j'y vais!

Mme PINCHON*.

Et ce grand nigaud, à qui j'avais ordonné de ranger le foin, je le trouve, vous ne devineriez jamais où? dans un pot de raisiné, jusqu'au menton! Gourmand!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

Mme PINCHON.

Et Pinchon! je vous demande un peu où il est, ce qu'il fait, ce qu'il devient?

PÉRINE, *qui est en train de mettre la table, s'approchant.*

Il est à la petite ferme.

Mme PINCHON.

Hein? qu'est-ce que c'est? qui est-ce qui vous parle? Mettez donc votre couvert!

DUROSEL.

Vous avez fait bon voyage, voisine?

Mme PINCHON.

Mais oui, pas mauvais; je viens d'être marraine de la fille de Bertrand, un bijou d'enfant, qui ressemble à la famille... de mon côté.

DUROSEL.

Dieu! que j'aurais voulu être votre compère!

* Mulot, Mme Pinchon, Durosel, Christophe, Périne *dans le fond occupée à la table.*

Mme PINCHON.

Tiens, vous n'êtes pas dégoûté, tout de même.

CHRISTOPHE.

Et vous nous rapportez des dragées, madame Pinchon?

Mme PINCHON.

Pardine! Demande à Mulot: il vient d'en recevoir.

MULOT.

Je crois bien! c'est encore chaud.

Mme PINCHON.

Et qu'est-ce qu'il fait là? il devrait déjà être à la grange pour tout disposer, tout mettre en ordre.

MULOT.

J'y vas, la bourgeoise, j'y vas.

Il sort.

Mme PINCHON*.

Il n'y a pas de temps à perdre, notre grange est la plus belle salle du pays; c'est là que tous les notables du village doivent se réunir, au milieue de la paille et du foin.

DUROSEL.

Pour déjeuner?

Mme PINCHON.

Hein? méchant! toujours le même: plus d'esprit qu'il n'est gros!

DUROSEL.

Eh! eh! eh! toujours farceur, riant et pinçant.

Il lui prend la taille.

Mme PINCHON, *lui donnant un soufflet.*

Aïe!

DUROSEL, *recevant le soufflet.*

Oh!

CHRISTOPHE.

Gare! il en pleut ce matin.

Mme PINCHON.

Ma foi, tant pis! c'est vrai, il a toujours les mains au bien des autres.

DUROSEL.

Quatre-vingt-trois chandelles! Ah! prenez garde, madame Pinchon, prenez garde, nous aurons un duel ensemble, et sans témoins! Eh! eh! eh!

Mme PINCHON.

Ah çà! vous autres, parlons sérieusement, si c'est possible.

DUROSEL, *se frottant la joue.*

Sérieusement! il me semble que ça n'a pas mal commencé.

Mme PINCHON.

Puisque je vous ai là, sous la main, approchez que je vous parle.

DUROSEL.

Pas de trop près, hein?

Mme PINCHON.

Il s'agit d'affaires publiques, d'affaires d'état

CHRISTOPHE.

Bon! nous allons causer politique.

* Durosel, Mme Pinchon, Christophe.

Mme PINCHON.

Voilà ce que c'est. On se réunit aujourd'hui dans notre grange, non pas pour déjeuner, mais pour élire un maire à la place de Gros-Jean, qui est devenu mort.

DUROSEL.

Il a eu tort!

CHRISTOPHE.

Voilà huit jours qu'on intrigue pour ça.

DUROSEL.

Quand je suis sorti du café des Trois Merles, on faisait une liste de canditats, et on se disputait pour savoir lequel on flanquerait en tête.

Mme PINCHON.

Lequel! Ce n'est pas bien difficile à trouver! me voilà!

CHRISTOPHE.

Vous!

DUROSEL.

Ah! bah! ah! bah! vous voulez être maire, maire! Fallait donc le dire plustôt, il n'y avait pas besoin du corps des notables pour ça!

Il rit.

Mme PINCHON.

C'est pourtant eux que ça regarde!

CHRISTOPHE.

Bah! vous voulez être sérieusement...?

Mme PINCHON.

Tiens, pourquoi pas? dans la personne de M. Pinchon, s'entend!

CHRISTOPHE.

Ah! oui, ah! oui.

Mme PINCHON.

J'ai rêvé mairie toute la nuit. Je voyais Pinchon salué, respecté, écharpé; et, en me réveillant, je me le suis mis dans la tête. Il le faut, je le veux, et ce sera.

CHRISTOPHE.

Au fait, du moment que vous le voulez...

DUROSEL.

Et puis, pourquoi que vous ne porteriez pas l'écharpe de votre mari, du moment que vous portez bien... autre chose?

CHRISTOPHE.

Ce serait drôle tout de même, si les femmes exerçaient à la place de leurs maris!

DUROSEL.

Elles seraient préfets, sous-préfets...

CHRISTOPHE.

Capitaines de la garde nationale...

DUROSEL.

Députés!

Mme PINCHON.

AIR : *Ma belle est la belle.*

Tiens, pourquoi pas! la belle affaire!
Quand nous le serions...

DUROSEL.

Eh, parbleu!
S'il s'agit de parler, commère!

Mme PINCHON.

C'est ça qu' les homm's parlent si peu,
Et qu'ils font de si bel ouvrage!...
Avec nous dans certain local,
On n'en parl'rait pas davantage,
Et ça n'en irait pas plus mal.

DUROSEL.

Je ne dis pas non.

Mme PINCHON.

Mais, pour le quart d'heure, il s'agit de ce pauvre Pinchon, qu'il faut mettre le premier sur la liste.

CHRISTOPHE.

Et je ne demande pas mieux. C'est un brave homme que Pinchon, le meilleur ami, le plus habile fermier!

DUROSEL.

Quand sa femme est là. Ah! ah! ah!

Mme PINCHON.

Et je serai là!

CHRISTOPHE.

Et quand elle n'y serait pas! Oh! vous avez beau lui jouer des tours, voyez-vous, c'est un brave homme tout de même!

Mme PINCHON.

Qu'est-ce qu'il veut dire? Quels tours?

DUROSEL.

Mais non, mais non, il n'y en a qu'un que je voudrais lui jouer, petite mère.

On entend rire aux éclats; Périne, qui était dehors, rentre.

SCENE IV.

LES MÊMES, PINCHON, *portant avec peine une boîte carrée.*

PINCHON, *en dehors.*

Oui, riez, riez, je vous conseille!

PÉRINE, *rentrant.*

Voilà mon oncle!

TOUS.

Ah! M. le maire!

Mme PINCHON.

Eh! arrive donc, lambin!

PINCHON, *entrant**.

C'est gentil! c'est très-gentil! ouf!

Il pose la boîte sur le buffet.

Mme PINCHON.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

PINCHON.

Ça? c'est une farce! c'est une farce atroce qu'ils m'ont faite.

DUROSEL, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

PINCHON, *à Durosel.*

Ah! vous voilà, vous; vous en étiez de ça? je vous conseille de rire. (*A sa femme.*) Figure-toi que ce matin, au café...

Mme PINCHON.

Tu es entré au café! tu vas au café, toi?

PINCHON.

Mais non, tu ne veux pas m'ouïr : en allant au château payer nos fermages, je passais devant le café; voilà que ces messieurs m'appellent et qu'ils me disent comme ça : « Pinchon, en allant au château, veux-tu te charger de remettre à M. le comte

* Christophe, Pinchon, Mme Pinchon, Durosel, Périne.

cette boite de pistolets qui est arrivée de Paris pour lui? » Oui, que je dis; et ils me donnent ça qui est d'un lourd!... J'aurais dû me méfier, car ils avaient tous un air goguenard, (*à Durosel*) comme vous à présent.

DUROSEL.

Moi, par exemple!

Mme PINCHON.

Mais après, après?

PINCHON.

Eh ben, après... M. le comte n'a pas voulu la recevoir, cette boîte, sous prétexte qu'elle n'était pas pour lui.

DUROSEL.

Et vous la rapportez?

PINCHON.

Et pardi, il l'a bien fallu; ce n'est que tout-à-l'heure que j'ai voulu voir ce qu'on avait mis là-dedans pour que ce soit lourd comme ça, et j'ai vu que depuis deux heures je promène...

Christophe a ouvert la boîte, où se trouve un gros pavé.

DUROSEL, *riant.*

Un pavé!

TOUS.

Un pavé!...

PINCHON.

Oui, oui, un pavé.

Éclats de rire.

Mme PINCHON, *riant.*

Tenez, s'il est permis de se mettre dans un état pareil! il est tout en nage.

Elle lui essuie le front.

DUROSEL, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! jobard! jobardino! jobardissimo!

PINCHON, *riant du bout des lèvres.*

Ah! ah! ah! vous trouvez ça drôle?

Mme PINCHON.

Un pavé! et depuis deux heures tu portes... ah! ah! ah!

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

J'espèr' que ceci va t'apprendre
A ménager un peu tes pas.

PINCHON.

Non, non, je n' m'y laiss'rai plus prendre.

DUROSEL, *riant.*

Voisin, les pavés n' manquent pas.

PINCHON.

Moquez-vous d' moi, je vous l' conseille!
Comment deviner qu' tout exprès,
On va chercher des pistolets,

Montrant le pavé.

Pour y mettre un' charge pareille!

PÉRINE*.

Mon pauvre oncle!

PINCHON, *allant à Durosel.*

Dieu! si je savais qui a eu cette idée-là!

Mme PINCHON.

Eh bien! qu'est-ce que tu ferais?

PINCHON, *reculant.*

Rien, rien!

* Christophe, Mme Pinchon, Pinchon, Durosel, Périne.

Mme PINCHON.

Une affaire, n'est-ce pas? du bruit... quand on s'occupe de toi.

PINCHON.

De moi?

CHRISTOPHE, *passant entre Mme Pinchon et son mari.*

Certainement, voisin, et je vais au café, oùs-qu'on se rassemble, et vous serez nommé, morbleu!

PINCHON.

Nommé quoi, morbleu?

DUROSEL.

Et je vais pousser à la roue comme le charron; à une condition, c'est que si vous êtes nommé maire, (*regardant Mme Pinchon*) je serai votre adjoint... votre adjoint! Ah! ah! ah! il est joli celui-là!

PINCHON

Qu'est-ce qu'il dit? Si j'y comprends un mot...

Mme PINCHON.

Ce n'est pas nécessaire.

CHRISTOPHE.

Nous allons vous mettre en tête de la liste pour la mairie.

PINCHON.

Tiens! cette idée! je n'y pensais pas.

Mme PINCHON.

J'y ai pensé.

CHRISTOPHE, *bas à Pinchon**.

Je vais travailler pour vous, pensez à moi, à ce que vous m'avez promis.

PÉRINE, *de même.*

Oh! oui, mon oncle, pensez à nous.

PINCHON.

C'est bon; je vais parler à ma femme, soyez tranquilles.

Il remonte la scène avec eux.

DUROSEL, *sur le devant du théâtre, à Mme Pinchon.*

Je vais vous gagner des voix, petite mère, mais à une condition, c'est que vous me répondrez un petit mot à cette lettre.

Mme PINCHON, *prenant la lettre.*

Une lettre! qu'est-ce que c'est?

Christophe montre ce mouvement à Pinchon.

PINCHON, *descendant.*

Plaît-il? vous dites?

DUROSEL.

Bonjour, voisin, bonjour. (*A Mme Pinchon.*) Chut! je reviendrai. (*Revenant.*) Ah! dites donc, brave fermier, si vous retournez là-bas, vous savez, les pistolets sont restés au café, vous vous en chargerez... Ah! ah! ah!

Mme PINCHON, *riant.*

Ah! ah! ah! il en est encore capable.

Durosel sort avec Christophe.

* Mme Pinchon, Durosel, Christophe, Pinchon, Périne.

SCENE V.

Mme PINCHON, PINCHON, PÉRINE.

PÉRINE.

Dites donc, mon oncle, voulez-vous m'aider à apporter la table?

PINCHON.

Voilà, mon enfant: c'est une bonne idée que tu as là; j'ai une faim de loup.

Il l'aide à porter la table.

Mme PINCHON, *sur le devant de la scène, à part.*

Voyons un peu ce qu'elle chante cette lettre.

PINCHON, *portant un côté de la table.*

Pas si vite donc, tu me fais aller comme ma femme, toi.

Mme PINCHON, *lisant la lettre.*

« Adorable voisine, vous savez que je vous » adore... » (*Parlant.*) Tiens, tiens! encore une déclaration! (*Lisant.*) « Et si vous ne voulez pas » que j'en meure... »

Elle continue bas.

PINCHON, *à Périne.*

Tu l'aimes donc bien, ce petit Christophe?

PÉRINE.

Oh! oui, mon oncle!

PINCHON.

Et tu veux l'épouser?

PÉRINE.

Oh! oui, mon oncle, ou j'en mourrai, d'abord!

Mme PINCHON, *occupée de sa lettre.*

Ces amans, ils disent toujours qu'ils en mourront, et ils ne s'en portent que mieux. (*Elle continue.*) « Si vous m'accordez ce rendez-vous, chan» tez. »

PINCHON, *venant à elle.*

Ah! cette lettre, de qui qu'elle vient?

Mme PINCHON, *la pliant.*

Elle est pour moi.

PINCHON.

Je sais bien, aussi je ne demande pas ce qu'il y a dedans, je dis seulement : De qui qu'elle vient?

Mme PINCHON, *appuyant.*

Et moi je te dis : Elle est pour moi.

PINCHON.

Eh bien! voilà! je te demande, de qui qu'elle vient; tu me dis : elle est pour moi; c'est entendu, nous sommes d'accord...

Mme PINCHON.

C'est bien heureux!

PÉRINE, *après avoir servi.*

Le déjeuner est sur la table, ma tante.

Mme PINCHON.

Bon! (*A Pinchon.*) Donnez-moi une chaise, monsieur Pinchon.

PINCHON.

Voilà, ma petite femme, voilà. (*Apportant une chaise.*) Ça me plait, à moi, de te servir, surtout si tu me donnes un petit baiser.

Il veut l'embrasser, elle lui repousse la tête.

Mme PINCHON.

Que vous avez l'air bête, monsieur Pinchon!

Elle s'assied à table, à gauche.

PINCHON, *s'asseyant à droite.*

Que tu es bonne, va! C'est vrai, elle a toujours quelque chose d'agréable à me dire.

Mme Pinchon sert.

PÉRINE, *bas à Pinchon.*

Du courage, mon oncle, parlez-lui, c'est le bon moment.

Elle s'assied au milieu.

Mme PINCHON.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous dites?

PINCHON.

Elle me parlait de Christophe, qui sort d'ici.

Mme PINCHON.

Christophe! un honnête garçon, un bon voisin.

PÉRINE.

Oh! oui, ma tante, et un fier ouvrier!

Mme PINCHON.

Qui m'a promis de nous aider à devenir maire, car je veux que tu sois le premier de la commune.

PINCHON.

Mon Dieu! je serai tout ce que tu voudras; mais je disais...

Mme PINCHON.

Je le veux, d'abord pour toi, qui es un brave homme, un bon mari, à qui ça fera plaisir, et à moi aussi.

PINCHON.

Vrai! d'être la moitié d'un maire!...

Mme PINCHON.

Dam! ça m'irait joliment! quand je passerai dans le village, et que tout le monde m'ôtera son chapeau, depuis le curé jusqu'au notaire, en me disant : Votre serviteur, madame la mairesse.

AIR : *Les honneurs partagés* (Mlle Puget).

Ah! que je s'rai fière (*bis*)
D'être la femm', la femm' de monsieur l' maire!
Ah! que je s'rai fière (*bis*)!
Narguant dans l'pays
Tout's les fermièr's et leurs maris!
Je parl', j'ordonne, je commande!
Et moi, la plus p'tite à présent,
Du pays je s'rai la plus grande!...
Tout l' mond' m'aborde poliment,
Et moi, je passe fièrement!
Ah! que je s'rai fière, etc.

A ce couplet, Mme Pinchon se lève et fait signe à son mari de venir près d'elle.

Et puis qui sait? peut-êtr' qu'un maire
Reçoit aussi la croix d'honneur,
Tu l'auras!... et quand l' factionnaire
T' port'ra les armes, c'est d' rigueur,
Lui prenant le bras et faisant la révérence.
J' f'rai la révérence au porteur.

TOUS TROIS EN CHOEUR.

Ah! que je s'rai fière (*bis*), etc.
Ah! qu'ell' sera fière (*bis*), etc.

Ils retournent à leurs places.

PINCHON, *la bouche pleine.*

Je nous vois passer d'ici.

Mme PINCHON.

Buvez donc, monsieur Pinchon, vous allez étouffer.

PÉRINE, *bas.*

Mais si vous ne dites rien, mon oncle...

Mme PINCHON.

Qu'est-ce qu'elle a donc toujours à parler, cette petite fille?

PINCHON.

Eh bien! c'est encore de Christophe... parce que... je vais te dire... s'il t'a promis de me pousser à la mairie, je lui ai promis, moi... de mon côté... de le pousser...

Mme PINCHON.

Tu lui as promis quelque chose, toi, Pinchon... et je n'étais pas là!

PINCHON.

Dam! ils s'aiment, ces enfans... et puis, je ferais leur mariage pour mon premier; hein? ce serait gentil... La femme doit obéissance à son mari!

Mme PINCHON, *l'interrompant.*

Je crois que tu te trompes.

PINCHON.

Ah! je l'apprendrai.

Mme PINCHON.

Oui; mais leur mariage! ça ne se peut pas.

PÉRINE.

Oh! ma tante!

PINCHON.

Mais pourquoi?

Mme PINCHON.

Parce qu'il ne se fera pas.

PINCHON.

Mais pourquoi?

Mme PINCHON.

Parce que je ne le veux pas!

PINCHON.

Mais pourquoi?

Mme PINCHON, *frappant du pied.*

Parce que!... je n'ai pas besoin d'autres raisons.

PINCHON.

Ah! du moment que tu as des raisons...

PÉRINE.

Mais, mon oncle...

PINCHON.

Du moment que ta tante a des raisons...

Périne ôte le couvert pendant la scène suivante.

SCENE VI.

LES MÊMES, MULOT.

MULOT, *accourant à Pinchon**.

Notre bourgeois! notre bourgeois! (*Apercevant Mme Pinchon et s'adressant à elle.*) Je...

Mme PINCHON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a cet imbécile, avec son air effaré?

MULOT, *reculant, la main sur sa joue.*

Je venais demander au bourgeois oùs qu'il faut mettre le grain qu'est dans la grange?

* Mme Pinchon, Mulot, Pinchon, Périne.

PINCHON, *toujours assis.*

Il faut le charger sur la charrette pour le conduire à la ville.

MULOT, *à Mme Pinchon.*

Ça y est-il, la bourgeoise?

Mme PINCHON.

Eh non! ça n'a pas le sens commun.]

MULOT, *entre ses dents.*

Ça n'a pas le sens commun.

Mme PINCHON.

Ce n'est que mercredi jour de marché : on ne vendrait rien d'ici là.

PINCHON.

C'est juste. Alors, Mulot, il faudra laisser le grain où il est jusqu'à mercredi.

MULOT, *à Mme Pinchon.*

Ça y est-il, la bourgeoise?

Mme PINCHON.

Eh non! c'est une bêtise, ça!

MULOT, *entre ses dents.*

C'est une bêtise, ça!

Mme PINCHON.

Puisqu'on se réunit dans la grange, il faut le mettre au grenier.

PINCHON.

C'est juste. (*Mulot va pour sortir.*) Mulot! Mulot!

MULOT, *revenant à Mme Pinchon.*

La bourgeoise?

Mme PINCHON.

Va-t'en!

MULOT.

Merci, la bourgeoise.

Il sort.

PINCHON, *se levant et appelant.*

Mulot!... mais je voulais lui dire d'aller me chercher mon café et mon petit verre.

Mme PINCHON.

C'est inutile, ça vous monte à la tête, ça vous empêche de dormir.

PINCHON, *souriant.*

Eh bien! quand ça serait?... quand ça serait, madame Pinchon?

Mme PINCHON.

Allons donc, nigaud! tu n'as pas de temps à perdre; il faut t'habiller pour aller à l'élection, te donner ta voix.

PINCHON.

Au fait, c'est vrai... je vais m'habiller. Qu'est-ce que je mettrai?

Mme PINCHON.

Eh bien! ton habit bleu de ciel, ton pantalon jaune, ton gilet blanc, ta cravate verte et ton chapeau gris.

PINCHON.

C'est ça... ma toilette de perroquet, comme ils disent dans le pays... J'y vas; adieu, ma petite femme; veux-tu que je t'embrasse?

Mme PINCHON.

Nous verrons ça... quand je te mettrai ta cravate.

PINCHON, *apercevant Périne qui s'essuie les yeux.*

Qu'est-ce que c'est? voilà que tu pleures, toi! dam! j'ai fait ce que j'ai pu.

PÉRINE.

Oui, ça nous a bien réussi!

Mme PINCHON.

Eh bien! monsieur Pinchon!

Il entre à droite.

SCENE VII.

Mme PINCHON, PÉRINE.

Mme PINCHON.

Et toi, mon enfant, console-toi; si je ne te donne pas ce mari, c'est pour ton bien.

PÉRINE.

Et pourquoi ça, ma tante? M. Christophe ferait un bon mari; il n'y a qu'à le regarder pour en être sûre.

Mme PINCHON.

Mais quand je te dis que non! il a un bon état, c'est possible...

PÉRINE.

Eh bien!

Mme PINCHON.

C'est honnête, je ne dis pas... c'est solide...

PÉRINE.

Eh bien!

Mme PINCHON.

Eh bien! mais ça n'est pas tout en ménage... Un homme comme ça, c'est butor, ça n'obéit pas, ça veut commander...

PÉRINE.

Mais puisque je me risque...

Mme PINCHON, *mystérieusement.*

Mais tu ne serais pas la maîtresse!

PÉRINE.

Mais ça m'est égal.

Mme PINCHON.

Oh! ces petites filles! ça ne connaît pas le bonheur! On vien, c'est Christophe; il m'apporte des nouvelles de l'assemblée. Laisse-nous; essuie tes yeux, nous en reparlerons.

PÉRINE.

Oh! oui, ma tante, nous en reparlerons!

Mme PINCHON.

Va, mon enfant, va!

PÉRINE.

Oui, ma tante.

Elle s'arrête et se retourne.

Mme PINCHON.

Eh bien!

PÉRINE.

Nous en reparlerons.

Mme PINCHON.

Oui, oui; va donc.

Périne sort par le fond à droite.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE, Mme PINCHON*.

Mme PINCHON, *allant au-devant de Christophe.*

Arrive donc, Christophe! tu viens de voir nos hommes, tu leur as parlé; qu'est-ce qu'il y a de nouveau, mon garçon?

CHRISTOPHE.

Dam! madame Pinchon...

Mme PINCHON.

Madame Pinchon! madame Pinchon! avec ton air niais aussi, toi... Pinchon sera maire, c'est de droit.

CHRISTOPHE.

Il ne faut plus y penser, voyez-vous!

Mme PINCHON.

Comment? tu ne leur as donc pas parlé? tu ne leur as donc pas dit...?

CHRISTOPHE.

Mon Dieu! je leur ai dit tout ce qu'il fallait, que c'était leur homme, qu'il acceptait...

Mme PINCHON.

Eh bien! alors, il y en a donc un autre?

CHRISTOPHE.

Eh! non, au contraire; c'est bien lui qui conviendrait le mieux; mais ils ne veulent pas.

Mme PINCHON.

Ils ne veulent pas! et pourquoi? ils ne nous aiment donc pas! ils nous dédaignent donc?

CHRISTOPHE.

Oh! pas vous, madame Pinchon; mais...

Mme PINCHON.

Est-ce que Pinchon n'est pas un *brave homme?* le *premier du pays?*

CHRISTOPHE.

Si fait, mais...

Mme PINCHON.

Mais... mais... parle donc, car tu m'impatientes.

CHRISTOPHE.

Oh! si vous vous fâchez! Eh bien! ils m'ont ri au nez quand je leur ai parlé de Pinchon, parce qu'ils se moquent de lui, parce qu'ils n'ont pas d'estime pour lui, parce qu'ils le méprisent, là!

Mme PINCHON, *comme atterée.*

Ils le méprisent!

CHRISTOPHE.

Oui, ils ont dit le mot.

Mme PINCHON.

Pinchon! mon mari, le père de mes enfans! oh! non... oh! non... ça ne se peut pas! qu'est-ce qu'ils peuvent lui reprocher?

CHRISTOPHE, *avec émotion.*

Dam! cherchez...

Mme PINCHON.

Est-ce qu'il ne paie pas bien? est-ce qu'il ne fait pas travailler tout le pays? est-ce qu'il y a un mot à dire sur sa conduite? est-ce que ce n'est pas le meilleur maître?

CHRISTOPHE.

Ah! voilà! ils prétendent que non.

* Christophe, Mme Pinchon.

Mme PINCHON.

Comment?

CHRISTOPHE.

C'est-à-dire qu'il n'est pas maître du tout, c'est le très-humble valet de tout le monde, à commencer par sa femme qui le mène comme un jobard.

Mme PINCHON.

Hein?

CHRISTOPHE.

Oh! ils ont dit le mot!

Mme PINCHON.

Eh bien! qu'est-ce que ça leur fait? si ça lui plaît, à cet homme!... s'il veut qu'on le mène!... Est-ce que ça empêche d'être maire?... comme si les maires n'étaient pas menés comme les autres.

CHRISTOPHE.

Ah! bien oui, mais il y a menés et menés.

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Aux railleurs il faut prendre garde,
Car on compromet un époux
Quand d'vant le public qui regarde,
On l' rabaisse, on l' fait filer doux!
Soyez plus adroite, entre nous.
Un mari soumis et fidèle,
C'est bien, à franchement parler,
Un pantin qu'on peut faire aller,
Mais il faut cacher la ficelle.
C'est un pantin qu'on fait aller,
Mais il faut cacher la ficelle.

Mme PINCHON.

C'est possible.

CHRISTOPHE.

C'est la femme qui mènera la mairie, qu'ils criaient tous; et puis, une belle autorité, disait le gros ferblantier... qu'un homme que tout le village montre au doigt!... à qui personne n'obéit dans sa maison! Gros niais que le premier venu livre au ridicule sans qu'il ose s'en fâcher, parce que sa femme ne veut pas!...

Mme PINCHON.

Il a dit ça

CHRISTOPHE.

Sa femme, disait un autre, elle lui a crevé les yeux, quoi! il ne voit plus rien!... elle se laisse faire la cour... elle reçoit des rendez-vous à son nez, à sa barbe; et bientôt il sera...

Mme PINCHON.

Assez... assez...

CHRISTOPHE.

Oh! ils ont dit le mot!... et M. Durosel riait... et il se frottait les mains... que ça en fendait le cœur!.... dam! aussi ils n'ont pas tout-à-fait tort, voyez-vous, madame Pinchon!... c'était un brave homme que votre mari, un peu simple, je ne dis pas... mais un fermier qu'on respectait... et qui aurait donné une taloche, en cas de besoin, tout comme un autre!.. mais petit à petit vous l'avez mis si bas, si bas... que tout le monde a fait comme vous; et il a laissé faire, parce qu'il n'y a plus rien là! (*il se frappe le cœur.*) Vous lui avez cassé le grand ressort, à cet homme!...

Mme PINCHON, *essuyant des larmes.*

Oui! oui! ils ont raison, peut-être!... mon pauvre Pinchon!.., j'ai été trop loin!.., j'en ai fait un homme de ménage, et voilà tout!

CHRISTOPHE.

Et ce pavé de ce matin, dont vous avez ri la première, et cette lettre que vous avez reçue, là, devant lui...

Mme PINCHON, *d'une voix étouffée.*

Va-t'en!... va-t'en*!

CHRISTOPHE.

Ça vous fait de la peine ce que je vous dis là, madame Pinchon... c'est que, voyez-vous, j'aime votre mari, moi.., je vous aime, et puis toute votre famille avec.

Mme PINCHON, *lui tendant la main.*

Tu es un brave garçon, Christophe; je ne t'en veux pas, au contraire!... je te remercie.

CHRISTOPHE.

Il n'y a pas de quoi.

SCENE IX.

Mme PINCHON, PÉRINE, CHRISTOPHE.

PÉRINE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

Mme PINCHON.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qui vous fait rire?

CHRISTOPHE.

Quoi donc, mamselle Périne?

PÉRINE, *riant toujours.*

C'est le fermier des *Quatre Vents* à qui sa femme vient de donner un soufflet... et on se moque de lui en criant: C'est un Pinchon!..

Mme PINCHON.

Périne!

PÉRINE.

Eh bien, oui... c'est un Pinch...

CHRISTOPHE, *lui serrant la main.*

Taisez-vous donc!

Mme PINCHON.

C'est mal, Périne... c'est très-mal... rire d'une insulte qu'on fait au nom de votre oncle!

PÉRINE, *étonnée.*

Mais, ma tante, vous aviez l'habitude de rire.

Mme PINCHON.

Oh! moi, j'avais tort, et vous... vous, mamselle, c'est d'un mauvais cœur.

CHRISTOPHE.

Madame Pinchon!...

Mme PINCHON**.

Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait pour elle!... Après la mort de son père, il est venu me trouver avec de grosses larmes dans les yeux. « Femme, qu'il m'a dit, la voilà seule, orpheline! »

* Mme Pinchon, Christophe.

** Perine, Mme Pinchon, Christophe.

» faut la prendre avec nous ! faut l'élever comme » notre enfant !... »

AIR *de Téniers.*

Puis il alla vous chercher, pauvre fille,
Car vous étiez sans espoir, sans soutien ;
Il vous rendit un' maison, un' famille,
Et mieux qu' le nôtre il fit valoir yot' bien ;
Mais c' n'est pas qu' vous ! demandez au village
Ce qu'à lui seul on doit d' ces bienfaits-là !...
Pour rendr' service il n' manqu' jamais d' courage,
Il n'a pas b'soin d' me consulter pour ça.

Ils sont émus tous trois.

SCENE X.

LES MÊMES, PINCHON.

PINCHON, *sa cravate à la main.*

Ah ! je n'ai plus que ma cravate à mettre* !

CHRISTOPHE.

Le voilà, ce cher Pinchon !

PÉRINE.

Ce bon oncle !...

Mme PINCHON.

Ce brave mari !...

PINCHON.

Eh bien ! oui, me voilà... pour que ma femme me mette ma cravate... parce que, quand Mme Pinchon n'y a pas passé...

Mme PINCHON, *lui tendant la main.*

Tu es un honnête homme, va !

PINCHON.

Hein ?... qu'est-ce qu'il y a ?... tu as l'air tout drôle, ma femme... tiens ! et ma nièce aussi... et Christophe qui essuie une larme... De qui parliez-vous donc ?

CHRISTOPHE.

Eh ! de vous, morbleu !

PINCHON.

Ah ! bah ! j'ai donc l'air bien attendrissant !

Mme PINCHON.

Tiens ! embrasse-moi !...

Elle lui saute au cou.

PINCHON, *l'embrassant.*

Je ne demande pas mieux.

PÉRINE.

Oh ! ça ne m'arrivera plus de rire.

PINCHON.

De quoi donc ?

Mme PINCHON.

Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?... votre oncle n'a pas pris son café, son petit verre... lorsqu'il l'a demandé, faut lui obéir... allez donc le chercher... allez donc !

PÉRINE.

J'y cours, ma tante !

Elle sort.

PINCHON.

Mais tu ne voulais pas, sous le prétexte que ça m'empêche de dormir.

Mme PINCHON.

Et si tu ne veux pas dormir ! c'est toi que cela regarde !

* Périne, Mme Pinchon, Pinchon, Christophe.

PINCHON.

Au fait !... (*A part.*) Tiens ! tiens ! tiens !... ces idées qui lui montent à Mme Pinchon !... hum ! hum* !

CHRISTOPHE.

Je vais retrouver les autres !

Mme PINCHON, *à demi-voix.*

Oui, dites-leur qu'ils en ont tous menti... que Pinchon est le maître et que le cœur lui est revenu.

CHRISTOPHE.

Et les preuves... mais c'es tégal !... (*Il remonte.*) je m'en vas au café.

PINCHON, *le suivant.*

Ah ! dis donc, je vas y aller avec toi, pour l'élection, au café !

Christophe sort.

SCENE XI.

Mme PINCHON, PINCHON.

Mme PINCHON, *à part.*

Des preuves, des preuves... et le moyen !

PINCHON, *redescendant***.

C'est-à-dire, j'irai au café avec la permission de ma femme.

Mme PINCHON.

Ma permission, et pourquoi ?... à quoi bon ?...

PINCHON.

Dam !... si tu ne me permets pas d'y aller au café...

Mme PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de ma permission pour ça ?... Est-ce que tu n'es pas le maître d'aller où tu veux ?

PINCHON, *étonné.*

Ah ! bah !... ah ! bah !... ah ! bah !... il y a donc eu une révolution ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mme PINCHON.

Ça veut dire que je suis furieuse contre toi !

PINCHON.

Ah !... pourquoi ça ?

Mme PINCHON.

Parce que... parce que tu n'es pas un homme !...

PINCHON.

Je ne suis pas un homme !... qu'est-ce que je suis donc alors ?

Mme PINCHON.

Tu es... tu es une poule mouillée !...

PINCHON.

Une poule !... non !... un coq, je ne dis pas !

Mme PINCHON.

Tu ne sais pas te faire obéir !

PINCHON.

Pourvu qu'on t'obéisse...

Mme PINCHON.

Ce n'est pas là qu'est le mal... mais toi, Pinchon, tu ne comptes donc pour rien ! tu es donc un

* Mme Pinchon, Christophe, Pinchon.
** Pinchon, Mme Pinchon.

zéro?... tu ne sais donc pas commander?... dire je le veux!...

PINCHON.

Mais puisque tu ne le veux pas!...

Mme PINCHON.

Est-ce que c'est une raison?

PINCHON.

Dam!... je fais ce que tu veux!...

Mme PINCHON.

Ce n'est pas là qu'est le mal... au contraire... pour ce qui est de moi, je ne me plains pas... c'est d'un bon mari!... mais les autres!... mais les valets!... mais les voisins!... tu ne sais donc pas qu'on te montre au doigt?

PINCHON.

Et qui ça?

Mme PINCHON.

Que ton nom signifie à présent, dans le pays, un jobard... un imbé...?

PINCHON, *vivement.*

Ma femme!...

Mme PINCHON.

Que personne ne veut de toi pour son maire... parce qu'on ne t'estime pas!...

PINCHON.

Sapredienne!

Mme PINCHON, *s'attendrissant.*

Et nos enfans.... quand ils passent quelque part... sais-tu ce qu'on dit : « V'là les petits Pinchon! ils ont l'air bête comme leur...» Oh! non, vois-tu, ça ne se peut pas, il faut que ça change... moi, d'abord, j'en mourrais!

PINCHON.

Mais c'est indigne, ça! c'est affreux! faut qu'ça change!... et ça changera!... (*Se calmant.*) Eh bien! que veux-tu que j'y fasse?

Mme PINCHON.

Ce que je veux que t'y fasses?... tu me le demandes?

PINCHON.

Dam!... l'habitude... c'est toujours toi qui commandes... qui mènes...

Mme PINCHON, *entre ses dents.*

Et voilà le mal... Est-ce que j'ai besoin de te dire que, lorsqu'un domestique ne t'obéit pas, ou qu'il ose te manquer, tu as une main et un pied pour te faire obéir?... selon le côté... v'lan! pan!

PINCHON.

V'lan! pan!... mais s'il me répond : Madame ne veut pas?

Mme PINCHON.

Va toujours!

PINCHON.

S'il me dit: Je vais demander à madame?

Mme PINCHON.

Va toujours! Est-ce que j'ai besoin de te dire que, lorsqu'un mauvais plaisant se moque de toi, il faut lui faire une scène... lui parler ferme, te fâcher?... Mais tu n'as donc pas de sang dans les veines! Tiens, ce matin, pour ce pavé... mais j'aurais écrasé l'impertinent qui m'aurait joué comme ça!...

PINCHON.

Oui, oui, c'est vrai!... j'en avais envie; mais tu étais là, je n'ai pas osé! sans ça... (*il fait le geste de donner un soufflet*) il l'avait!

Mme PINCHON.

Allons donc!... C'est-à-dire que si l'on te faisait... non, si l'on me faisait la cour... là... sous ton nez... tu ne dirais rien!

PINCHON.

Je ne dirais rien si l'on me... si l'on te... je ne dirais rien!... eh ben! que ça arrive!... je ne demande qu'une chose, c'est que ça arrive...

Mme PINCHON.

C'est peut-être arrivé...

PINCHON.

Laisse donc tranquille!

Mme PINCHON.

Eh bien! oui... là! c'est arrivé... quelqu'un m fait la cour... m'écrit des billets... me donne des rendez-vous!...

PINCHON.

Ah! mais, ah! mais, ah! mais... madame Pinchon!...

Mme PINCHON, *tirant la lettre.*

Parce qu'il n'a pas peur de toi... parce qu'il rit à tes dépens!

PINCHON.

C'est la lettre de tout-à-l'heure! Je parie que c'est de ce faquin de Durosel!

Mme PINCHON.

Je ne nomme pas... je n'ai rien à te dire... mais quand il sera ici... il me mande qu'il chantera... ce qui voudra dire : Me voici! et moi, de mon côté, je chanterai aussi, ce qui signifiera : Je vous attends!

PINCHON.

Mais tu ne chanteras pas!

Mme PINCHON.

Ça dépend de toi.

PINCHON.

Ah! ça dépend encore de moi! eh bien! nous allons voir!

SCENE XII.

LES MÊMES, PÉRINE, *portant un plateau avec du café et un carafon* *.

PÉRINE.

Mon oncle, mon oncle!... voilà votre café!...

PINCHON, *s'appuyant.*

Et mon petit verre? Donne-moi ça!

Il boit son café et se verse de la liqueur.

PÉRINE.

Ma tante, il y a quelqu'un qui m'a demandé s'il pouvait vous parler.

Mme PINCHON.

Qui donc?

PÉRINE.

M. Durosel.

* Mme Pinchon, Pinchon, Périne.

PINCHON, *qui vient de boire.*

Hein? qu'est-ce qu'il veut?

Mme PINCHON.

Ça ne te regarde pas!

PINCHON.

Si fait! Ah! on se moque de moi!... ah! on m'appelle jobard!... ah! on veut me faire...! mais je suis là! (*Frappant sur la table.*) Ah! ah!...

Il boit encore.

Mme PINCHON.

Allons donc!... c'est bien! montre-toi... et puisque ces messieurs ne veulent pas que tu sois leur maire, parce que tu n'as pas de courage... pas d'esprit...

PINCHON, *se levant et saisissant la chaise.*

Ah! je n'ai pas d'esprit!... (*Il la jette par terre.*) Tiens! v'là une chaise bien arrangée en attendant!

PÉRINE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui lui prend donc?

SCENE XIII.

LES MÊMES, MULOT, CHRISTOPHE, DEUX AUTRES ÉLECTEURS.

MULOT.

Mais non, messieurs, mais non... si la bourgeoise ne permet pas...

CHRISTOPHE.

Mais puisque c'est convenu...

PINCHON*.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?...

MULOT.

La bourgeoise! c'est ces messieurs qui veulent les clefs de la grange.

Mme Pinchon se tait et regarde Pinchon.

PINCHON.

Eh bien! c'est juste... pour l'élection... il faut leur z'y donner.

MULOT.

Leur donner... c'est-à-dire; la bourgeoise, ça y est-il?

PINCHON.

Il faut y porter des chaises, une table... entends-tu? et tout de suite!

MULOT.

Ça y est-il, la bougeoise?

PINCHON, *regardant sa femme, qui lui fait des signes.*

Mulot, mon petit Mulot, dépêche-toi, je t'en prie... dans ton propre intérêt... (*Remuant le pied.*) La main me démange.

MULOT, *à Mme Pinchon.*

C'est-à-dire... la bourgeoise, ça y est-il?

Mme Pinchon regarde son mari avec impatience.

* Périne, Mme Pinchon, Mulot, Pinchon; Christophe sur le deuxième plan avec des électeurs.

PINCHON, *lui donnant un coup de pied au derrière.*

Pan!...

MULOT, *courant dans le fond.*

Oh! qu'est-ce que c'est que ça?...

PINCHON.

Ça y est-il?

MULOT.

Et fièrement!

PINCHON.

Drôle!... c'est que j'entends et je prétends qu'on m'obéisse, à moi!... à moi, qui suis le maître!...

CHRISTOPHE, *se retournant vers les électeurs.*

A la bonne heure au moins!

PINCHON, *à Périne* *.

Et qu'est-ce que vous faites-là, vous, à me regarder comme un saint de plâtre? Est-ce qu'il n'y a rien à faire dans la maison? Je veux qu'on travaille!

PÉRINE, *se sauvant.*

Oui, mon oncle, oui!

PINCHON.

Et vos poules, madame Pinchon? allez donc soigner vos poules.

AIR : *Venez, mon père.*

Et désormais, morbleu! sur ce pied-là
Je veux ici que chacun m'obéisse...

CHRISTOPHE.

Oui, c'est très-bien!... on lui rendra justice.

MULOT.

Jamais, vraiment, on n' l'avait vu comm' ça!

PINCHON, *lui donnant un coup de pied.*

Allons, voyons, qu' fais-tu là?

Mme PINCHON, *donnant un soufflet à Mulot.*

Paresseux!

MULOT.

V'la des maîtres des plus commodes!
L'une me vis' toujours aux yeux,
Et l'autr' m'attrape aux antipodes.

ENSEMBLE.

PINCHON.

Oui, désormais je veux sur ce pied-là
Qu'à moi tout seul chacun d' vous obéisse,
Et qu' dans l' village on me rende justice,
Car je suis l' maître, et tout l' mond' le verra.

TOUS.

Ça va changer s'il faut sur ce pied-là
Qu'à lui tout seul chacun d' nous obéisse;
Tout le villag' va lui rendre justice;
Jamais vraiment on n' l'avait vu comm' ça.

Tout le monde sort.

Mme PINCHON, *regardant dehors.*

M. Durosel!... Laissons-les ensemble.

Elle rentre chez elle.

* Périne, Pinchon, Mme Pinchon; les autres personnages sur le second plan.

SCENE XIV.

PINCHON, *seul.*

Et allez donc ! il faut que tout le monde file !... Ce n'est pas difficile... on dirait que je n'ai fait que ça toute ma vie ! Je me sens le pied plus leste depuis que.... Je voudrais avoir quelqu'un là, sous ma main, pour recommencer... Eh ! Pierre ! Thomas !

Il va à la porte à droite.

SCENE XV.

DUROSEL, PINCHON.

Durosel entre en chantant, un gros bouquet à la main.

DUROSEL, *entrant.*

Tiens ! il est encore ici* !

Il cache son bouquet.

PINCHON, *à Durosel.*

Ah ! ah ! qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Durosel ?

DUROSEL.

Oh ! j'allais à votre grange, comme les autres, et en passant à votre porte je me suis fait l'honneur de me dire, en parlant à soi-même ; Entrons chez Pinchon, et demandons-lui de ses nouvelles, à ce cher ami ! (*A part.*) Si je m'attendais à le trouver, par exemple !

PINCHON.

Comment ! de mes nouvelles ?... est-ce que je suis malade, par hasard ? Voyez !

Il avale un petit verre.

DUROSEL.

Oh ! c'est à cause de la promenade de ce matin... Quand on s'est fatigué à porter un amour de pavé...

PINCHON.

Ah ! oui, ah ! oui...

DUROSEL, *d'un air goguenard.*

Vous y êtes ! Ça ne vous a pas blessé quelque part ?

PINCHON.

C'est une drôle d'idée, tout de même... c'est vous qui l'avez eue, gros malin !...

DUROSEL.

Oh ! oh !... moi ou un autre... un homme d'esprit !

PINCHON.

Ah ! c'est que, voyez-vous, dans ce cas-là, je vous conseillerais de ne pas y revenir !...

DUROSEL.

Bah ! et parce que...?

PINCHON.

Parce que... parce que j'en ai assez de votre esprit comme ça ! et si vous m'en faites encore des farces, vous pourriez bien en être le dindon... Ah !...

DUROSEL.

Ah ! dindon !..

PINCHON, *avançant sur Durosel**.

Qu'est-ce que vous dites ? qu'est-ce que vous dites ?...

DUROSEL, *reculant.*

Eh bien ! eh bien ! se monte-t-il, ce cher Pinchon !

PINCHON, *de même.*

Je ne suis pas votre cher Pinchon, d'abord et d'une ! C'est comme ce matin, vous m'avez appelé jobard...

DUROSEL, *de même.*

Moi !

PINCHON.

Jobard, vous ! je l'ai entendu ; mais ne recommencez pas, ou je vous flanque ma main quelque part !... Oh ! oh !.., et de deux. Ah ! ah !

DUROSEL, *se fâchant et avançant à son tour sur Pinchon.*

Ah ! mais dites donc, fermier ! ça passe les bornes, et je vous flanquerai aussi quelque chose, moi !...

PINCHON, *se calmant et reculant.*

C'est bien, c'est bien ! ne nous fâchons pas...

DUROSEL, *plus haut.*

Et si je veux me fâcher !... Je ne permettrai pas qu'on me menace, entendez-vous ?... et si je n'avais pas des égards pour le mari de votre femme...

PINCHON, *baissant la voix.*

Ma femme est étrangère à la chose, ne la mettez pas dedans... ni moi non plus !

DUROSEL, *à part.*

C'est ce que nous verrons, fermier. (*Haut.*) Allons donc ! est-ce que j'y pense ?... Mais bah ! sans rancune, je vais à l'élection vous donner ma voix *.

Il chante.

Ah ! qu'il est beau (*ter.*)
Le Postillon de Lonjumeau, etc.

Hein ! une voix comme celle-là !...

Il reprend son refrain.

PINCHON, *pendant qu'il chante.*

Au fait, je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur ; il peut chanter si ça lui fait plaisir.

On entend Mme Pinchon chanter dans la coulisse un air à volonté.

DUROSEL, *à part.*

Il n'y voit que du feu !

PINCHON.

Tiens !... ma femme aussi !

DUROSEL, *à part.*

Elle m'attend !...

PINCHON, *frappé d'une idée.*

Oh ! la lettre !...

DUROSEL, *allant pour sortir.*

Adieu !... adieu !... je reviendrai !

PINCHON, *courant à lui.*

Eh ! dites donc ! dites donc ! j'oubliais quelque chose.

* Pinchon, Durosel.

DUROSEL.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

PINCHON.

Il y a que vous avez écrit une lettre à ma femme, vous!...

DUROSEL.

Moi? quelle idée!

PINCHON.

Que vous lui avez donné un rendez-vous ici, à ma barbe, vous!

DUROSEL.

Un rendez-vous!... allons donc!

PINCHON.

Vous resterez!... (*il le saisit au collet*) tu resteras!

DUROSEL.

Mais laissez donc, vous m'étranglez!...

PINCHON, *le secouant.*

Tant mieux, tant mieux!... Ah! tu chantes!... je te ferai chanter!...

DUROSEL.

Au secours!... retenez-le!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, CHRISTOPHE, ET PLUSIEURS ÉLECTEURS.

CHRISTOPHE, *les séparant**.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

PINCHON, *se débattant.*

Laissez-moi!... laissez-moi!...

DUROSEL.

Cela ne se passera pas ainsi, il va me rendre raison sur-le-champ!... Diable de jaloux!

PINCHON.

Sur-le-champ!... attends!.. attends!... Habit bas!

Il ôte son habit.

CHRISTOPHE.

Arrêtez, Pinchon!... (*Aux autres.*) Est-il crâne donc!...

DUROSEL.

Ce n'est pas comme ça que je l'entends!... me battre à coups de poings comme un charretier? fi donc!...

PINCHON.

Tiens!... à coups de quoi donc?...

DUROSEL.

A l'épée, ou au pistolet!

PINCHON, *reculant.*

Hein?... plait-il?

Il remet son habit.

CHRISTOPHE.

Allons donc, pour quelques plaisanteries!...

PINCHON, *plus calme.*

Pour une plaisanterie... c'est vrai... je ne dis pas...

CHRISTOPHE.

Allons, donnez-vous la main...

* Pinchon, Christophe, Durosel, électeurs.

PINCHON.

Au fait!... (*Mme Pinchon chante.*) Encore!..

Il s'arrête.

DUROSEL.

Allons!... (*A part.*) Je ne peux pourtant pas tuer son mari, à cette femme!... (*Haut.*) Votre main!

PINCHON.

Ma main! ma main!.... (*Avec effort.*) Eh bien! non!... il ne l'aura pas ma main!

DUROSEL.

Il veut un duel, le malheureux!...

PINCHON.

Oui, un duel!... deux duels!... trois duels!... je vous tuerai, ou vous serez tué par moi! je sais ce que c'est que les pistolets! (*A part.* J'ai été le témoin de Bertrand, ainsi... (*A Christophe.*) Tu seras mon témoin, Christophe!...

DUROSEL, *à un des électeurs.*

Et toi, le mien!... (*Bas.*) Chut! sa femme!...

Mme Pinchon entre en chantant.

PINCHON.

Oui, chante!... chante!... je n'ai pas envie de chanter, moi!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme PINCHON.

Mme PINCHON.

Tiens!... voilà de la compagnie!... bonjour, voisins, c'est gentil de venir nous voir comme ça*!...

DUROSEL, *à part.*

Elle n'a rien entendu!

PINCHON, *à part.*

Je suis capable d'être tué!

CHRISTOPHE.

Nous allions, là, dans la grange...

Mme PINCHON.

Ah! oui, pour nommer le maire... que je ne vous retienne pas! comme disait tout-à-l'heure M. Pinchon, le service public avant tout! (*Lui frappant sur la joue avec amitié.*) N'est-ce pas, mon petit homme, que tu disais ça?

PINCHON.

Certainement que je disais... (*A part.*) Mais est-elle perfide!

Mme PINCHON, *bas à Durosel.*

Je vais renvoyer Pinchon, restez... chut!...

DUROSEL, *à part.*

Ah! bah!... cela ne se peut pas!...

PINCHON, *à part.*

Elle lui a parlé!...

Mme PINCHON, *allant toujours de l'un à l'autre.*

Je voulais me glisser dans la grange pour vous voir faire votre élection; mais Pinchon s'est fâché; il ne veut pas, il dit que les femmes doivent s'occuper de leur ménage, et laisser le reste aux

* Pinchon, Christophe, Mme Pinchon, Durosel.

hommes !... (*Lui frappant sur la joue.*) Hein? vilain !... tu l'as dit?

PINCHON.

Certainement je l'ai dit... (*A part.*) Si j'ai proféré un mot de ça !...

CHRISTOPHE.

Il a raison, morbleu !...

Mme PINCHON, *bas à Christophe.*

Emmenez-les tous, et Pinchon avec... chut !...

CHRISTOPHE, *à part.*

Ah ! bah !... (*Haut.*) Eh bien, les amis, on vous attend*...

DUROSEL, *d'un air menaçant à Pinchon.*

A revoir !...

PINCHON, *hésitant.*

A revoir !...

Mme PINCHON, *le regardant, à part.*

Il tremble !... (*Haut.*) Tiens, Pinchon qui n'a pas mis sa cravate... (*la prenant sur la table*) veux-tu permettre, mon petit homme?... (*Aux autres.*) Une minute, messieurs, il est à vous !...

DUROSEL, *à part, à Christophe.*

Nous nous battrons !... c'est convenu...

Mme PINCHON, *de l'autre côté, mettant la cravate de Pinchon***.

Assieds-toi là... (*bas*) tu as peur, Pinchon !

PINCHON, *de même.*

Peur, de quoi ?

Mme PINCHON, *de même.*

De te battre...

PINCHON, *de même.*

Tu as entendu ?

Mme PINCHON, *de même.*

Tout !...

PINCHON, *de même.*

Bah ! tu chantais...

Mme PINCHON, *de même.*

Pour te donner du cœur...

PINCHON, *se levant.*

Ah !...

Mme PINCHON, *haut.*

Baisse donc la tête !... Excusez, messieurs...

CHRISTOPHE, *aux autres.*

Dites donc, il paraît qu'il ne boude pas le fermier !...

Mme PINCHON, *reprenant bas.*

Tu vas aller chercher des armes, les pistolets de Bertrand.

PINCHON, *de même.*

Pour qu'il me tue !

Mme PINCHON, *de même.*

Ça ne te regarde pas !...

PINCHON.

C'est que je ne me soucie pas...

Mme PINCHON.

Laisse-moi faire !

PINCHON.

C'est que des armes !

Mme PINCHON.

Je le veux !... (*Haut.*) Là, maintenant tu peux aller avec ces messieurs !... (*Bas.*) Et ferme !... du courage !

PINCHON.

Oui, oui, tu vas voir !... (*A Durosel, avec fermeté.*) A revoir !...

DUROSEL.

A revoir.

ENSEMBLE.

PINCHON *et* DUROSEL.

AIR *des Chevau-légers.*

Quand l'élection sera faite,
Nous nous verrons au rendez-vous !
J' veux que dans tout l' village on répète
Qu'il faut avec moi filer doux.

Mme PINCHON.

Malgré moi, je suis inquiète ;
Mais il doit v'nir au rendez-vous,
Pour que dans l' village on répète
Qu'il faut avoir d' l'estime pour nous.

TOUS.

Il faut t'nir l'affaire secrète,
Mais nous viendrons au rendez-vous !
Il faut que dans l' village on répète
Qu' chez Pinchon on doit filer doux.

Pinchon et les électeurs sortent par la droite, Durosel par la gauche.

* Pinchon, Durosel, Christophe, Mme Pinchon.

** Pinchon, Mme Pinchon ; tous les autres personnages dans e fond formant différens groupes.

SCENE XVIII.

DUROSEL, Mme PINCHON.

Durosel sort le dernier et s'arrête en dehors.

Mme PINCHON, *à part.*

A nous deux maintenant. (*Haut.*) Comment vous partez comme ça, sans me dire un petit mot ?

DUROSEL, *rentrant avec inquiétude.*

Ah ! c'est que je craignais que ce diable de Pinchon...

Mme PINCHON.

Est-ce que vous n'aimez plus la petite fermière?

DUROSEL.

Oh ! si on peut penser !... c'est que, voyez-vous, ma chère, il n'est pas commode votre mari.

Mme PINCHON.

A qui le dites-vous !... on me croit bien heureuse avec lui ; si l'on savait !

DUROSEL.

Le gaillard ! comme il cachait son jeu !... il a une tête !... (*secouant son bras*) et une poigne !...

Mme PINCHON.

Plaît-il? est-ce que vous avez eu des mots avec lui ?... est-ce que... ?

DUROSEL.

Adieu, madame Pinchon ; je m'en vais, parce que il y a des circonstances.... enfin, vous saurez plus tard...

Mme PINCHON.

Vous avez peur de mon homme?

DUROSEL, *revenant.*

Moi ! ah bien ! je me moque pas mal de lui ! un butor !

Mme PINCHON.

Ah ! oui, qu'il l'est ! et si je lui avais avoué

tout-à-l'heure que votre lettre... vous savez, votre jolie lettre... était de vous...

DUROSEL.

Vous ne lui avez pas dit... il ne sait pas?...

Mme PINCHON.

Dam! à moins qu'il n'ait deviné, et ce serait bien malheureux pour vous.

DUROSEL.

Hein! pour moi? Merci, ma bonne, merci!

Mme PINCHON.

Mais, c'est qu'il vous tuerait!

DUROSEL, *riant.*

Il me... Pinchon!... Ah! ah! ah!

Mme PINCHON.

Dam! vous seriez le second.

DUROSEL, *reprenant son sérieux.*

Hein! vous dites...?

Mme PINCHON, *avec un soupir.*

Le second, à cause du premier.

DUROSEL.

Il a tué quelqu'un? Pinchon!

Mme PINCHON.

Ne parlons donc pas de ça. (*Lui prenant le bras.*) Parlons de vous, de votre lettre qui est si gentille! Savez-vous que vous écrivez joliment?

DUROSEL.

Mais oui, pas mal. Mais vous dites donc...

Mme PINCHON.

Ce n'est pas que je croie à votre amour, au moins! vous m'avez l'air d'un enjôleur de femmes; mais comme vous êtes bien, que vous êtes gentil, ça m'avait donné d'autres idées, que je voulais dire à Pinchon.

DUROSEL, *regardant autour de lui**.

C'est inutile! Comme ça, il a donc tué quelqu'un, Pinchon?

Mme PINCHON.

Oh! il y a long-temps; c'est quand il avait une mauvaise tête; je crois bien, il était toujours avec notre enragé de cousin, vous savez, la jambe de bois, qui a épousé la petite Suzette.

DUROSEL.

Oui, oui, Bertrand!

Mme PINCHON.

Il montait la tête à ce pauvre Pinchon; il lui avait appris à faire des armes, à tirer le pistolet; est-ce que je sais? des bêtises, quoi!

DUROSEL.

Oh! oui, de fameuses bêtises! Après.

Mme PINCHON.

Eh bien! voilà qu'un jour nous allions au marché, dans une carriole; nous rencontrons en route un militaire, un enfant du pays, qui était en congé; c'était un dragon, un bel homme tout de même, pas si bien que vous pourtant.

DUROSEL.

Vous êtes bien bonne.

Mme PINCHON.

Ne faites pas attention. Mon homme lui offre une place dans la carriole; le dragon monte, nous filons; c'est Pinchon qui menait, et comme il ne voyait pas ce qui se passait derrière lui, voilà ce diable de dragon qui se met à me lutiner; je me défendais un peu, pas trop... Il allait, il allait!... il me pince la taille, je pousse un cri. (*Elle pousse un cri: Ah! Durosel le répète tout effrayé.*) Pinchon se retourne, voit le coup de temps! et v'lan! mon dragon reçoit un soufflet! oh! mais un soufflet comme vous n'en avez jamais reçu.

DUROSEL.

Ah! bah! Ensuite?

Mme PINCHON.

Ensuite; le soir, après le marché, mon homme s'échappe, il va rejoindre l'autre qui l'attendait à l'entrée du bois, avec deux pistolets, et un quart d'heure après, fini! pas plus de dragon que sur la main.

DUROSEL.

Ah! bah! Pinchon qui a l'air si poule mouillée...

Mme PINCHON.

C'est depuis ce temps là; d'avoir vu ce dragon mort, à ses pieds!... ça lui a fait une révolution, il n'a plus touché aux armes à feu, il se laisse mener comme un enfant, les remords le rongent... Dam! c'est terrible, voyez-vous, d'avoir la mort d'un homme sur la conscience.

DUROSEL, *d'une voix étouffée.*

Oui, la mort d'un*... Adieu, madame Pinchon, adieu.

Mme PINCHON, *le retenant et riant.*

Ah! ah! ah! vous voilà tout pâle. Restez donc, il n'y a plus de danger, allez.

DUROSEL.

Et voilà ce qui vous trompe, il y en a!

Mme PINCHON.

Hein! qu'est-ce que vous dites?

DUROSEL.

Il y en a, Pinchon sait tout.

Mme PINCHON.

Quoi, tout?

DUROSEL.

Que je vous ai écrit une lettre! que nous avions un rendez-vous!

Mme PINCHON.

Eh bien! quel mal y a-t-il? si vous aimez Périne, sa nièce, si vous veniez me la demander en mariage...

DUROSEL.

Moi!

Mme PINCHON.

Certainement, voilà les idées que je voulais lui dire; je vous aime moi, mais en tout bien tout honneur, je vous donne ma nièce avec sa dot.

DUROSEL.

Ah! bah! elle a une dot!

Mme PINCHON.

Une bonne ferme, et de l'argent!

DUROSEL.

Et une jolie fille! ça me va! Oui, mais Pinchon qui m'a insulté, que j'ai provoqué devant témoins, nous allons nous battre!

* Mme Pinchon, Durosel.

* Durosel, Mme Pinchon.

Mme PINCHON.

Ah! mon Dieu! mon mari! un duel! ah! j'en mourrai... et vous aussi.

DUROSEL.

Moi! pas de gros mots... Si j'épouse sa nièce?

Mme PINCHON.

Eh! le moyen à présent, s'il y a eu des témoins; il aurait l'air d'avoir peur, il commencera par vous. (*Elle fait le mouvement du pistolet.*) Ah! une idée!

DUROSEL.

Une idée! voyons.

Mme PINCHON.

Faites-lui des excuses.

DUROSEL.

Des excuses! moi, fi donc! un fonctionnaire public! jamais!

Mme PINCHON*.

Mais puisqu'il y a eu erreur, que ce n'est pas moi, mais Périne, que vous aimez, que vous épousez... Et tenez, tenez, la voilà.

PÉRINE, *entrant.*

Qu'est-ce que c'est, ma tante? qu'est-ce qu'il y a?

Durosel lui fait des saluts qu'elle lui rend sans le comprendre.

Mme PINCHON, *remontant.*

Ah! Christophe!

CHRISTOPHE, *entrant vivement par le fond.*

Madame Pinchon, vous voilà, je vous cherchais.

Mme PINCHON, *allant à lui.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? comment ça va-t-il?

CHRISTOPHE, *bas.*

Mieux! mieux! Mais tenez, entendez-vous? ces messieurs se chamaillent; il y en a qui crient contre Pinchon... tenez, les voici.

Les électeurs entrent en se disputant.

Mme PINCHON.

Bien! (*Passant à Durosel.*) Restez, faites des excuses, je me charge du reste.

DUROSEL.

Permettez! des excuses!

Mme PINCHON, *aux électeurs.*

Entrez, messieurs, entrez, c'est trop d'honneur!

SCENE XIX.

PÉRINE, CHRISTOPHE, DUROSEL, PINCHON, MULOT, Mme PINCHON, LES ÉLECTEURS.

Pinchon entre par la droite après les électeurs, son chapeau enfoncé, et suivi de Mulot qui porte deux pistolets; tout le monde s'arrête et se regarde; il s'approche lentement de Durosel.

DUROSEL.

Ah! le voilà**!

Mme PINCHON, *feignant la surprise.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

PINCHON.

Ça veut dire... (*à part*) que j'ai une peur!...

* Durosel, Mme Pinchon, Christophe, Périne.

** Durosel, Mme Pinchon, Pinchon, Mulot, Christophe, Périne, Électeurs *sur le deuxième plan.*

DUROSEL, *tremblant, à part.*

A-t-il l'air spadassin avec ses pistolets!

MULOT.

Qu'est-ce qui aurait dit ça du bourgeois?

PINCHON, *à Durosel, balbutiant.*

Je suis prêt.

Mme PINCHON, *se jetant entre eux.*

Pinchon! ô ciel! tu veux te battre!

TOUT LE MONDE, *se rapproche.*

Qu'est-ce que c'est? un duel!

Mme PINCHON.

Un duel! encore un duel?

PINCHON, *à part.*

Comment encore?

Mme PINCHON, *à part.*

Mais va donc! mais va donc!

PINCHON, *avec fermeté.*

Oui, un duel! il m'a insulté! Sortons!

Il descend la scène.

DUROSEL, *restant en place.*

Sortons!

MULOT, *allant pour sortir.*

Sortons!

Mme PINCHON.

Messieurs, messieurs, séparez-les! (*Bas à Durosel.*) Allez donc! allez donc!

DUROSEL.

Arrêtez, monsieur Pinchon! Vous êtes un brave, je suis un brave; nous sommes dignes de nous entendre! J'ai eu des torts, je les reconnais, comme un ancien, comme un Romain!

PINCHON, *à part.*

Tiens, est-ce qu'il aurait peur? Ah! nous allons voir*! (*Haut, allant à lui.*) Vous m'avez joué un tour indigne! le pavé...

DUROSEL.

Un brave se montre quand il le faut! Je me montre, je vous fais des excuses.

PINCHON, *plus haut.*

Excusez! vous m'avez appelé jobard!

Mouvement général.

Mme PINCHON, *le retenant*

Pinchon. (*Bas.*) Bien! bien!

PINCHON, *la repoussant.*

Laissez-moi, madame Pinchon! allez à votre ouvrage! (*A Durosel.*) Vous avez voulu me faire...

Murmures.

DUROSEL.

Je vous fais des excuses!

PINCHON.

Des excuses! des excuses! je ne sais pas trop si je dois les recevoir! (*Mme Pinchon lui fait signe que oui; saisissant le regard de sa femme.*) Je les accepte, un brave se montre quand il le faut! Je les accepte parce que c'est vous, morbleu! mais n'y revenez pas, ventrebleu! sinon, corbleu!...

Mme PINCHON, *se jetant à son cou.*

Ah! mon mari!

TOUS.

Bravo! bravo! Pinchon!

* Mulot, Durosel, Pinchon, Mme Pinchon, Christophe, Périne.

PINCHON, *aux personnes qui l'entourent.*

Il me fait pitié*!

Mme PINCHON, *pressée par Durosel.*

Et maintenant... (*Bas à Pinchon.*) Dis le contraire de ce que je dirai. (*Haut.*) Maintenant pour te prouver que tu te trompais, M. Durosel me demande la main de Périne.

CHRISTOPHE.

Allons donc! mais c'est affreux!

PÉRINE.

Ma main!

DUROSEL.

Sa main, sa dot, je demande tout!

Mme PINCHON.

Et j'accorde!

PINCHON, *à part.*

Ah! le contraire! (*Haut.*) Et je refuse!

DUROSEL, *à Mme Pinchon.*

Comment! il refuse!

PÉRINE, *à Pinchon.*

Bien, mon oncle, bien!

Mme PINCHON.

Ce mariage se fera!

PINCHON.

Il ne se fera pas!

DUROSEL, *à la femme.*

Poussez donc! ferme!

CHRISTOPHE, *au mari.*

Tenez bon, voisin!

Mme PINCHON.

Je vous dis que si!

PINCHON.

Je vous dis que non!

MULOT.

Gare les soufflets!

Mme PINCHON, *s'élançant sur Pinchon.*

Je le veux!

PINCHON, *faiblissant.*

Dam! si tu le...

Mme PINCHON, *l'arrêtant.*

Hein? (*Lui frappant sur le pied.*) Je le veux!

PINCHON, *bas.*

T'as tapé trop fort. (*Haut.*) Et moi, je ne le veux pas!

MULOT.

Oh! a-t-il de la tête!

PINCHON, *fièrement.*

Je suis le maître!

CHRISTOPHE.

C'est ça!

PÉRINE, *sautant.*

C'est ça! c'est ça!

Mouvement d'approbation.

* Mulot, Durosel, Mme Pinchon, Pinchon, Christophe, Périne.

DUROSEL, *à Mme Pinchon.*

Mais vous êtes la maîtresse! allez! allez!

Mme PINCHON.

C'est indigne! c'est pour la marier à Christophe! mais moi, je ne le veux pas! (*Faisant signe à Pinchon.*) Je ne le veux pas!

PINCHON, *hésitant d'abord.*

Et moi... et moi, je le veux! Tiens, mon garçon, je te la donne, et tout de suite! ah! ah!

Il unit Christophe et Périne.

TOUS.

Bravo! bravo!

MULOT, *passant entre Durosel et Mme Pinchon.*

Ah! bravo! bourgeois! bravo! (*Mme Pinchon lui donne un soufflet. A part, en se frottant la joue.*) Rien de changé!

Il remonte vers le fond.

PÉRINE.

Ah! mon petit oncle, merci!

CHRISTOPHE.

C'est bien! c'est très-bien!

DUROSEL.

Mais non, mais non! c'est une infamie! je retire mes excuses!

PINCHON.

Il n'y a rien à retirer!

CHOEUR.

AIR *nouveau* (de M. Masset).

Bravo, Pinchon! bravo, l'homme de tête!
C'est vraiment le plus ferme des maris!...
Oui, ce jour est un jour de fête
Pour ses voisins et ses amis!

DUROSEL, *à Mme Pinchon.*

Mais vous m'aviez promis...

Mme PINCHON, *pleurant.*

Mais vous voyez bien que je ne suis pas la maîtresse. C'est un tyran!

Elle sourit à Pinchon.

CHRISTOPHE, *aux électeurs.*

Eh bien! vous autres, qu'est-ce que vous en dites? peut-il être notre maire à présent? Vive notre maire!

TOUS.

Oui, oui! Vive Pinchon!

PINCHON, *entraîné.*

Merci! merci! Et nous irons fêter mon élection au café; et nous boirons, et nous jouerons, et nous chanterons jusqu'à minuit, jusqu'à demain!

Mme PINCHON, *bas.*

Et tu te coucheras à huit heures.

PINCHON.

Hein? Oui, c'est convenu!

CHOEUR FINAL.

Bravo, Pinchon, bravo, l'homme de tête, etc.

PINCHON, *s'avançant hardiment vers le public.*

AIR *d'Yelva.*

Si vous voulez fêter le nouveau maire,
Et faire honneur au villag' tout entier,
Applaudissez, messieurs, la p'tit' fermière,
Applaudissez bien fort le gros fermier.

Sa femme le regarde, il s'arrête interdit.

Dieu!... qu'est-ce qu' j' dis!... d'vant ma femm'!... [quelle école!
Pardon, je m'tais...

Mme PINCHON.

Va donc! n'est-c' que cela?
Je permets tout, et j' te donn' la parole
Quand tu t'en sers pour d'mander ces chos's-là!

ENSEMBLE.

PINCHON.

Allons, messieurs, puisque j'ai la parole,
Accordez-moi ce que j' vous d'mande là.

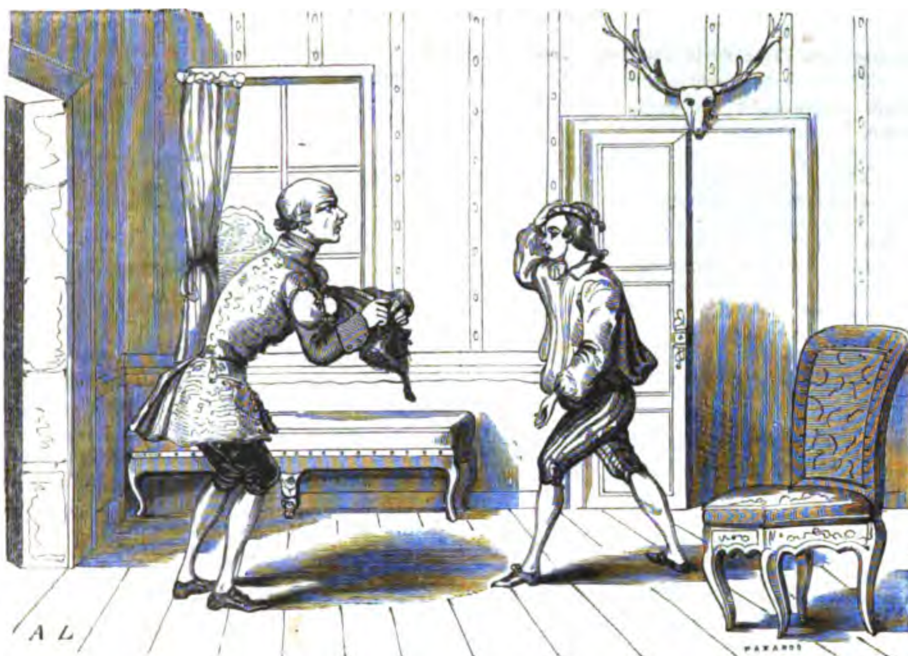
Mme PINCHON.

Allons, messieurs, puisqu'il a la parole,
Accordez-lui ce qu'il vous d'mande là.

Reprise du chœur; la toile tombe.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



SCÈNE V.

MADEMOISELLE DANGEVILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. de Villeneuve et de Livry,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 10 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAITRE PATOUILLET, professeur au collége des Jésuites.	M. LEVASSOR.	Mlle DANGEVILLE, comédienne.	Mlle DÉJAZET.
L'ABBÉ PELLEGRIN, chansonnier	M. SAINVILLE.	JACQUOT.	Mlle DÉJAZET.
BELLECOUR, comédiens du roi.	M. LEMEUNIER.	LA MARQUISE DE NESLES.	Mlle DÉJAZET.
BRIZARD, comédiens du roi.	M. BACHELARD.	TCHING-KA.	Mlle DÉJAZET.
REMI, neveu de Patouillet.	M. LHÉRITIER.	TIENNETTE, femme de Remi.	Mlle JOSÉPHINE.
		CHOEURS.	

La scène se passe a Essonne, sous le règne de Louis XV.

Le théâtre représente une salle d'auberge ; plusieurs portes numérotées.

SCENE PREMIERE.

TIENNETTE, REMI.

Remi est sur le devant du théâtre. Tiennette regarde à travers le trou de la serrure du numéro 3.

REMI.

Eh bien, Tiennette, qu'est-ce qu'il fait ?

TIENNETTE.

Il est assis près de la table, un papier et une plume à la main ; il semble méditer, ou plutôt, non, je crois qu'il dort.

REMI.

Tiens... maintenant je suis fâché qu'hier soir, quand il est venu demander à souper et à coucher dans notre auberge, tu ne lui aies pas dit tout de suite : Mon oncle, je suis Tiennette, la femme d'Eustache Remi, votre propre neveu, autrefois enfant de chœur aux Jésuites, la plus jo-

lie petite voix flûtée de la capitale... et à présent pâtissier-restaurateur à Essonne, logeant à pied et à cheval, à l'enseigne de la Grosse-Brioche.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Oui, c'est le métier de traiteur
Qu' vot' neveu maintenant exerce,
Mais il n'a pas eu de bonheur
Depuis qu'il est dans ce commerce.
En vain il attend les chalands,
L' pauvr' garçon mérit' qu'on le plaigne;
Car, si ça dure encore quéqu' temps,
Il n'aura plus à mettre sous ses dents
Qu'la brioch' qu'est sur son enseigne.

TIENNETTE.

Eh bien, oui, mais je n'oserai jamais lui avouer tout ça... d'autant plus qu'il ne me connaît pas, qu'il ne m'a jamais vue.

REMI.

Alors, qu'est-ce que nous allons devenir ?... C'est pas l'embarras... si tous les jours ressemblaient à celui-ci, nous rétablirions bien vite nos affaires... Sa majesté Louis XV est à Fontainebleau ; il y a ce soir spectacle à la cour, à l'occasion des fêtes de l'Épiphanie, et comme Essonne est à moitié chemin sur la route de Paris, nous ne manquerons pas de pratiques.

TIENNETTE.

Je crois ben, toute la cour doit passer par ici ; nous avons même plusieurs chambres retenues pour des grands personnages... et tiens, v'là déjà du monde qui nous arrive.

REMI, *allant à la fenêtre.*

Oui... c'est une carrossée complète... quatre voyageurs, dont une jolie dame et un gros abbé... Attention, Tiennette... Tâchons de les bien recevoir et de faire honneur à la maison.

SCENE II.

LES MÊMES, Mlle DANGEVILLE, L'ABBÉ PELLEGRIN, BELLECOUR, BRIZARD, *suivis d'un postillon qui dépose une valise et sort.*

CHOEUR.

AIR : *Mes amis, c'est dans sa patrie.*

Mes amis, dans cette humble auberge
Il faut nous arrêter, je croi ;
Quand c'est le roi qui nous héberge,
Nous devons faire honneur au roi.

TIENNETTE.

Vot' servante, messieurs, madame.

PELLEGRIN.

Peste ! la jolie fille !... il paraît que le sang est beau à Essonne... Petite, tu nous feras servir de ton meilleur vin.

Mlle DANGEVILLE.

Allons, l'abbé, soyez sage... à chaque relais, vous vous arrêtez pour demander si les filles sont jolies et si le vin est bon.

PELLEGRIN.

C'est qu'en voyage il n'y a rien de plus essentiel.

AIR *de Lantara.*

Mon précepte est philosophique ;
Foi d'abbé, j'agis sagement,
Car je mets toujours la pratique
A côté de l'enseignement.
Dieu, dont j'ai professé l'histoire,
Lui-même ne peut me blâmer,
Puisqu'il fit le vin pour le boire
Et les femmes pour les aimer.

Ainsi, petite, dépêche-toi; nous n'avons que deux heures à rester ici, il faut qu'à cinq nous soyons rendus à Fontainebleau ; le spectacle commence à six heures.

REMI, *qui l'a examiné.*

Eh ! mais je ne me trompe pas, c'est monsieur l'abbé Pellegrin, le plus fécond et le plus gai de nos chansonniers.

PELLEGRIN.

Tiens ! c'est Remi, le plus bel enfant de chœur de Paris !

REMI.

Attendez donc, il me semble que je vous reconnais tous... oui, je vous ai vus dans le temps que M. l'abbé me donnait des billets de spectacle pour aller faire réussir ses pièces qui tombaient toujours.

PELLEGRIN, *saluant.*

Bien obligé.

REMI.

Oui, oui, voilà M. Bellecour, M. Brizard et Mlle Dangeville, la plus fameuse soubrette de la Comédie Française... Dieu de Dieu ! êtes-vous gentille dans Tartufe, quand vous mettez comme ça les mains dans vos poches, et que vous dites à ce grand cafard :

« Et je vous verrais nu d'puis la tét' jusqu'en bas,
» Que toute votre peau ne me tenterait guère. »

Mlle DANGEVILLE.

Et peut-on savoir pourquoi M. Remi d'enfant de chœur est devenu aubergiste ?

TIENNETTE.

A cause de moi, mamselle.

REMI.

Précisément... Tiennette ici présente avait touché mon cœur... mon oncle tenait à me laisser jeûner et servir la messe toute la vie... ce qui me paraissait horriblement monotone... Tiennette était couturière; notre mariage ne tenait plus qu'à un fil; mais mon oncle s'était piqué et refusait de nous laisser former des nœuds ensemble; que vous dirai-je... de fil en aiguille, il me mit à la porte. Au bout de huit jours, Tiennette et moi, nous étions enlacés l'un à l'autre par un lien indissoluble, et neuf mois ensuite nous avions acheté ce fonds d'aubergiste à Essonne, pays natal de ma chaste épouse, qui venait d'orner mon existence d'un petit poupon non moins beau que son père.

Mlle DANGEVILLE.

Et depuis ce temps votre commerce a prospéré, vous êtes heureux, à ce qu'il paraît?

REMI, *regardant Tiennette.*

Oh! quant à ça, moi et ma femme, ce n'est pas précisément le bonheur qui nous étouffe.

PELLEGRIN.

Hein?... comment donc cela?

TIENNETTE.

Sans doute... quand on pense que demain ou après demain on va peut-être nous mettre à la porte de cette auberge que nous avions achetée à crédit.

PELLEGRIN.

Vous n'avez donc pas les fonds nécessaires?

REMI.

Pas tout-à-fait... ma femme manque d'argent, et moi je n'ai pas le sou.

Mme DANGEVILLE.

Ces pauvres enfans!... leur sort m'intéresse, et si je pouvais leur rendre service...

PELLEGRIN.

Pardieu! le meilleur moyen serait d'aller intercéder pour eux auprès de leur oncle, Me Patouillet, professeur de réthorique au collége des Jésuites.

Mlle DANGEVILLE.

Comment, Patouillet? celui dont Voltaire se moque tous les jours dans sa correspondance et ses facéties.

PELLEGRIN.

Précisément, un janséniste enragé, et, qui pis est, un avare, un cuistre et un cagot!

BRIZARD.

Écrivain intolérant... ennemi juré des philosophes, et qui ne connaît en fait de vertus que le jeûne et l'abstinence.

Mlle DANGEVILLE.

Attaquant surtout les pauvres comédiens, qui jamais ne lui ont fait de mal et qu'il ne cesse de poursuivre et de calomnier dans tous les écrits périodiques auxquels il travaille.

BRIZARD.

Dernièrement encore, dans la *Bibliothèque janséniste*, ne les traitait-il pas de damnés, de réprouvés, de bohémiens!

REMI.

C'est ça même; je vois que vous le connaissez bien... mais qui vous empêche de lui parler?... hier soir il est justement descendu dans cette auberge, où il a passé la nuit, sans se douter qu'il était chez son neveu.

Mlle DANGEVILLE.

Il est ici?... ma foi, mes amis, puisqu'il se trouve là, sous notre main, et qu'il nous comprend tous dans sa haine, nous devrions bien lui donner une bonne leçon.

TOUS.

Une leçon?

Mlle DANGEVILLE.

Rapportez-vous-en à moi... je suis femme... et, par état je conduis des intrigues tous les soirs... je me charge d'en inventer une qui nous venge et tourne au profit de ces deux enfans.

TOUS.

Adopté!

Mlle DANGEVILLE, *à Tiennette.*

Vous, ma chère, en attendant, faites-moi conduire dans la chambre que vous me destinez... vous, l'abbé, tâchez d'attirer l'ennemi et de savoir ce qu'il va faire à Fontainebleau.

On entend tousser.

AIR *de M. Eugène Déjazet.*

Allons, séparons-nous,
Il faut agir avec prudence;
Plus tard, vous viendrez tous,
Tous, en silence,
Au rendez-vous.

Chers compagnons, alerte
Alerte!
Combattons, la lice est ouverte.

ENSEMBLE.

Chacun de vous me servira;
Quand viendra l'heure, soyons-là.

TOUS.

Chacun de nous vous servira;
Quand viendra l'heure soyons-là.

Mlle DANGEVILLE.

Si, par la calomnie,
L'ennemi nous frappa,
Prenons pour arme la folie,
Et la victoire nous suivra.

TOUS.

Et la victoire nous suivra.

Mlle DANGEVILLE.

Que le combat s'engage,
Accord, gaîté, courage!
Et, grâce à nos efforts,
Vengeons l'honneur du corps.

TOUS.

Et grâce à nos efforts, etc.

REMI *(parlé).*

Chut! le v'là qui s'éveille.

TOUS.

Allons, séparons-nous, etc.

Tiennette conduit Mlle Dangeville dans la chambre de droite; Belcour et Brizard sortent avec Remi.

SCENE III.

L'ABBÉ PELLEGRIN, Me PATOUILLET.

PATOUILLET, *à part, entrant un papier à la main.*

Ce dernier paragraphe me semble admirable... par exemple, il m'a donné de la peine... à force de le chercher, je me suis endormi dessus.

PELLEGRIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Bonjour, maître Patouillet.

PATOUILLET.

Eh! c'est monsieur l'abbé Pellegrin... par quel hasard à Essonne?

PELLEGRIN.

J'allais vous adresser la même question.

PATOUILLET.

Je me rends à Fontainebleau pour les fêtes de l'Épiphanie.

PELLEGRIN.

Moi, je vais assister au spectacle de la cour, où l'on doit jouer entre les deux pièces un nouvel intermède de ma composition.

PATOUILLET.

Comment, mon ami, vous vous livrez encore à des occupations profanes?

PELLEGRIN.

Que voulez-vous?

PATOUILLET.

Vous êtes toujours le même.

PELLEGRIN.

Toujours. Ah çà, et vous, qu'êtes-vous devenu depuis un an que nous ne nous sommes vus?

PATOUILLET.

J'ai suivi une route toute différente... je me suis écarté des voies de la perdition... j'ai donné l'exemple de toutes les vertus.

PELLEGRIN.

Et qu'est-ce que ça vous a valu?

PATOUILLET.

Rien, pour le moment... mais je sollicite la place de recteur du collége des Jésuites, et...

PELLEGRIN.

Diable, vous êtes ambitieux...

PATOUILLET.

Oh! ce n'est pas par intérêt, mon ami... je n'y tiens que pour pouvoir veiller activement sur nos jeunes élèves, et les empêcher de s'écarter de nos saines doctrines dans ces temps de perversité et de profanation.

PELLEGRIN.

Et puis parce que cela rapporte quatre mille écus... vous espérez donc y parvenir?

PATOUILLET.

Oui, l'abbé, grâce à la protection de monseigneur le cardinal de Noailles, et surtout à l'appui de sa cousine madame la marquise de Nesles; je ne la connais pas, mais je lui suis vivement recommandé.

PELLEGRIN.

La marquise de Nesles!... eh! vraiment, moi, je la connais beaucoup... j'ai souvent assisté à ses petits soupers.

PATOUILLET.

J'ai encore d'autres projets pour mériter les bontés de mes protecteurs... Il y a depuis quelque temps à la cour une brebis égarée que notre saint roi voudrait bien voir ramenée au bercail.

PELLEGRIN.

En vérité?... je gage que vous voulez parler de la charmante Tching-Ka, cette petite Chinoise nouvellement arrivée en France avec plusieurs jolies esclaves de différens pays à la suite de Zaïd Effendi, l'ambassadeur du Grand-Turc?

PATOUILLET.

Peut-être.

PELLEGRIN.

Peste, est-ce qu'il y a une cellule vacante à l'abbaye du Parc-aux-Cerfs?

PATOUILLET.

Silence, profane que vous êtes!... Au reste, ce n'est pas là ce qui m'amène à Fontainebleau, et ce qui occupe aujourd'hui toutes mes idées.

PELLEGRIN.

Bah! quel en est donc le sujet?

PATOUILLET.

Je viens d'être chargé par le père Quesnel de composer un traité de morale où j'ai fait triompher les doctrines jansénistes de tous les principes subversifs de nos audacieux molinistes; j'en emporte avec moi des exemplaires qui vont être distribués ce soir à toute la cour, je suis même enchanté de vous rencontrer pour vous prier aussi d'en agréer l'hommage.

Il lui remet un cahier.

PELLEGRIN, *riant*.

Dites donc, est-ce que vous voulez que je le mette en vaudeville?

PATOUILLET.

Mauvais plaisant!

PELLEGRIN.

Et que dit-il, votre traité?

PATOUILLET.

Il est divisé en trois propositions; la première a pour titre: Qu'est-ce que la bienfaisance?

PELLEGRIN.

C'est de faire boire ceux qui ont soif.

PATOUILLET.

La seconde, qu'est-ce que la tempérance?

PELLEGRIN.

C'est d'éviter les indigestions.

PATOUILLET.

Et la troisième...

AIR *de Partie Carrée*.

C'est là, surtout, que mon puissant génie
Par l'éloquence a le plus éclaté;
Cette troisième et dernière partie
Renferme seule un cours de chasteté:
Aux libertins j'expose en traits lucides
Que le bonheur des sens est d'être en paix.

PELLEGRIN.

Alors, mon cher, je vois qu'aux Invalides,
Vous aurez du succès.

PATOUILLET.

C'est bon... c'est bon... en tout cas, cette fois, vos philosophes n'auront rien à répondre, car j'ai puisé mes idées dans la fameuse lettre sur les comédiens, adressée à M. Dalembert, par un nommé Jean-Jacques Rousseau de Genève; il y a là dedans des choses fulminantes contre ces hommes dépravés et leur métier scandaleux...

PELLEGRIN.

Comment! entre la bienfaisance, la tempérance et la chasteté, vous avez encore trouvé place pour attaquer les comédiens?

PATOUILLET.

J'en trouve toujours, quand il s'agit de les pulvériser.

En ce moment on entend fredonner dans la coulisse le refrain suivant :

AIR *connu.*

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

PATOUILLET.

Hein !... qui chante dans cette auberge ?

PELLEGRIN.

Ne faites pas attention, c'est quelque domestique sans doute...

SCENE IV.

LES MÊMES, JACQUOT, *en costume de paysan avec sabots et blouse et portant dans ses bras un petit enfant emmailloté.*

JACQUOT, *berçant l'enfant et finissant l'air.*

Une poule blanche
Est là dans la grange,
Qui va faire un petit coco
Pour c't' enfant qui va fair' dodo.
Dodo,
Dormez, poulette,
Dodo,
Dormez, poulot.

Il pose l'enfant sur un fauteuil, s'approchant de Pellegrin.

Dites donc, gros joufflu... c'est-il pas vous qui s'appelez le père Patouillet...

PELLEGRIN, *à part en la reconnaissant.*

Que vois-je !... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

PATOUILLET, *s'avançant.*

C'est moi, que me voulez-vous !

JACQUOT, *le regardant.*

Ah ! oui, oui, oui... c'est ben ça ; je vous reconnais au signalement qu'on m'a donné de votre physique... œil en dessous, nez en forme de croquignole et figure de pain d'épices.

PELLEGRIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! (*A part.*) Parfait ! délicieux ! ma parole d'honneur !

JACQUOT.

Ah çà ! quoi qu'il a donc à me rire toujours au nez, ce farceur-là !... Dites donc, gros joufflu, voulez-vous me rendre un service ?

PELLEGRIN.

Lequel, mon petit bonhomme ?

JACQUOT.

Allez voir dehors, si j'y suis... (*Bas, en lui remettant des tablettes.*) Prenez ces tablettes, et lisez. (*Haut.*) Eh ben ! vous n'êtes point encore parti ?... il est pire qu'une déligence embourbée, ce moine-là... Attendez, j' vas pousser à la roue ; hu donc !... hu donc !...

Elle le pousse dehors à coups d'épaule ; Pellegrin sort en riant.

SCENE V.

JACQUOT, PATOUILLET.

JACQUOT.

Ah ! à la fin, le v'là qui roule... (*Se rapprochant de Patouillet.*) A nous deux à c' t'heure, papa Patouillet, c'est à vous seul que j'ons affaire.

PATOUILLET.

Dites-moi d'abord qui vous êtes...

JACQUOT.

Eh ben, j' sis Jacquot, l' fieu à la mère Babiole, qui est nourrice de mère en fille au village de Saint-Brice, à preuve que je porte son enseigne sur mon bras.

PATOUILLET.

Tout cela est possible, mon cher ; mais je ne vous connais pas... ainsi...

Il va pour rentrer.

JACQUOT.

Nous aurons bien vite fait connaissance, puisque je vous suis adressé par Eustache Remi, votre propre neveu.

PATOUILLET.

Eh quoi ! c'est ce drôle !...

JACQUOT.

V'là donc qu'hier, il est v'nu trouver maman Babiole à Saint-Brice... Petite mère, qu i lui dit, dit-il... je viens vous retirer mon mioche.

PATOUILLET.

Hein ?... comment ! il a un fils !

JACQUOT.

Il voulait parler de ce petit bout d'homme que je viens de poser là, sur votre fauteuil... Je vous dois trois mois, qu'il ajoute, et je n'ai pas un sou à vous donner... Merci, que maman lui répond, qu'est-ce que va devenir c' t'innocente créature ? j' connais qu'un moyen, qu'il ajoute, c'est de vous adresser à mon oncle Patouillet qui a du quibus gros comme lui... justement il doit passer demain par l'auberge de la Grosse-Brioche... Va comme il est dit, qu'elle reprend ; men fieu... c'est toi que j' charge de la démarche... drès l' potron minette, je me suis requinqué de mon mieux, j'ai emmailloté le bambin, j' suis monté sur Roussin, qu'est not' âne, sauf vot' respect, et mon poupon, ma bête et moi, je sommes accourus l'un portant l'autre.

PATOUILLET.

Eh bien ! vous pouvez vous remettre en route, je ne ferai rien pour un neveu qui m'a désobéi... qui s'est marié sans mon consentement.

JACQUOT.

Dam ! quand on aime.

PATOUILLET.

On n'aime pas sans la permission de son oncle !

JACQUOT.

Ah ! par exemple !... n'en v'là une de bêtise !

PATOUILLET.

Hein ?

JACQUOT.

Pardon, excuse, papa Patouillet; mais, sur l'article du sentiment, vous me faites l'effet d'être un peu enfoncé.

AIR *de la Pensionnaire mariée.*

Vous n' savez p'us c' que c'est qu' l'amour !
Tant pis pour vous, chacun son tour ;
Les sermons sont faits pour les vieux,
Et l'amour pour les amoureux.

Vous avez beau fair' du tapage,
L'amour se moqu' de vot' courroux,
Quoiqu'il n'ait pas encor vot' âge,
C'est un cadet plus malin qu' vous.

Il le pousse.

Vous n' savez pas c' que c'est qu' l'amour, etc.

Je ris d' bon cœur quand j'entends dire
Qu' deux amans s' rangeont sous ses lois ;
Mais ça m' fait encor ben pus rire
Lorsque de deux ils d'venont trois.

Lui allongeant des bourrades.

Vous n' savez p'us, etc.

PATOUILLET.

Je vous répète que je ne veux pas voir cet enfant... il est souillé...

JACQUOT.

Il est souillé de rien du tout!... et tenez, regardez-le donc... (*il va près de l'enfant*) a-t-il une petite boule intéressante... Allons, bon! vous m'avez fait crier si fort qu'il vient de se réveiller...

PATOUILLET.

Qu'est-ce qu'il demande ?

JACQUOT.

V'là qu'il demande à téter, à c't'heure.

PATOUILLET.

Comment! il demande à téter!

JACQUOT.

Eh ben, comment donc que nous allons faire ?

PATOUILLET.

Est-ce que je sais, moi?...

JACQUOT.

Ne pleure pas, Nini... et suce ton doigt si t'as soif... Mais, voyez donc, comme il est gentil... c'est tout vot' portrait... Dis donc, Nini, veux-tu embrasser ton oncle?... Il fait la grimace... mais, non, le v'là qui rit à c' t'heure... Faites des risettes à papa Patouillet..

AIR *du Ramoneur.*

De ce p'tit bambin
Admirez la mine,
Qué p'tit air malin !
Queu grâce enfantine !
Il vous égayera
Les jours de tristesse,
Vous rajeunira
Dans votre vieillesse...

Le voyez-vous autour de vous, qui crie, qui casse tout et qui vous rit au nez en vous faisant sauter vot' tabatière...

Il fait tomber la tabatière de Patouillet.

Ah! v'là
Comme il vous trait'ra!

PATOUILLET.

Me laisserez-vous tranquille à la fin ?

JACQUOT.

Même air.

Puis, pour le punir
De sa turbulence,
Vous lui fait's subir
Un' bonn' pénitence ;
Mais le p'tit r'nard
Chang', d'un' main profane,
Vot' bonnet carré
Contre un bonnet d'âne.

C'est pour le coup que vous vous emportez ; mais il s' fiche de vous, il vous fait les cornes, il vous tire vot' perruque et la jette en l'air, comme ça...

Il exécute le mouvement.

Ah! v'là
Comme il vous trait'ra.

Sur la ritournelle, au moment où Patouillet va pour reprendre sa perruque, il pose l'enfant sur ses bras et s'en va en chantant.

SCENE VI.

PATOUILLET, *seul.*

Eh bien! il me laisse cet enfant sur les bras... Je suis d'une colère!... Oh! j'apprendrai à ce drôle de Remi qu'on ne se moque pas impunément d'un homme comme moi!

AIR *de Julie.*

Plus de pardon pour le coupable !
Après un pareil traitement,
Mon cœur doit être inexorable
Envers ce mauvais garnement.
Oui, sur l'honneur, ici je le proteste,
De moi jamais il n'aura rien ;
Je mangerai seul tout mon bien...
Et les pauvres auront le reste.

SCENE VII.

PATOUILLET, REMI.

REMI, *à part.*

Que vois-je ?... je ne me trompe pas...

PATOUILLET.

Quel est ce gâte-sauce ?

REMI.

Ce gâte-sauce... c'est un neveu, mon oncle...

PATOUILLET.

Remi !

REMI.

Qui pour le moment se trouve dans une débine complète, et vient, comme l'enfant prodigue,

faire sa soumission aux genoux paternels de son oncle.

PATOUILLET.

Malheureux ! quand je tiens devant moi le fruit de ton affreux mariage !

REMI, *étonné*.

Ah ! mon enfant... pauv' chéri !... pauv' chouchou !... Tiennette !.. prends l'enfant...

Il le porte dans la coulisse.

PATOUILLET.

Tu oses en convenir... tu devrais plutôt rougir de honte !

REMI.

Mais quand on rougit il faut savoir pourquoi.

PATOUILLET.

Oh ! ne fais pas l'ignorant .. c'est ta nourrice qui vient de me faire prévenir de tout.

REMI.

Ma nourrice !... par exemple, en voilà une bonne ! la pauvre femme est morte depuis douze ans.

PATOUILLET.

Trève de plaisanteries, monsieur, et ne cherchez pas à me donner le change... d'ailleurs, ma perruque est là pour attester les désastres que Jacquot, son fils, lui a fait subir... Voyez plutôt.

REMI, *à part*.

Oh ! j'y suis... c'est quelque farce de l'actrice... Bon ! bon ! ça marche... n'ayons pas l'air...

PATOUILLET.

Eh bien ! maintenant, nieras-tu un fait prouvé jusqu'à l'évidence ?

REMI, *embarrassé*.

Ma foi, non, mon oncle, et puisqu'il faut tout vous dire...

PATOUILLET.

Ah ! tu conviens donc que tu as un fils ?

REMI.

Eh bien ! oui, j'en conviens, j'ai un fils. (*A part.*) Au fait, elle ne savait pas que ce n'est qu'une petite fille.

PATOUILLET.

Que tu as mis en nourrice... au village de Saint-Brice.

REMI.

C'est ça même.

PATOUILLET.

Chez Mme Babiole.

REMI.

Chez Mme Babiole. (*A part.*) Je veux que le loup me croque si j'ai jamais entendu parler de cette Babiole-là !

Il rit.

PATOUILLET.

Hein ! tu ris, je crois, téméraire, quand tu devrais te frapper la poitrine... Va-t'en ! sors de cette maison... je te chasse !

REMI.

Vous me chassez ?... bravo ! c'est charmant !... il me chasse quand je suis chez moi, dans mon domicile, dans mes dieux Lares !

PATOUILLET.

Eh quoi ! cette auberge...?

REMI.

De la Grosse-Brioche... est à moi... le lit où vous avez couché est à moi... l'omelette que vous avez mangée était à moi... et vous me renvoyez de mon établissement... mais il y a contre-sens, mon oncle.

PATOUILLET.

En ce cas, fais-moi vite mon compte ; c'est moi qui vais te céder la place.

ENSEMBLE.

AIR : *Fragment de l'Ambassadrice.*

Oui, de ces lieux je pars à l'instant,
Et plus d'indulgence, à présent,
Compte sur mon ressentiment,
Insolent !

REMI.

C'est moi qui vais partir à l'instant,
Mais calmez vot' ressentiment,
Et soyez, pour un n'veu r'pentant,
Indulgent.

Patouillet pousse Remi qui sort.

SCENE VIII.

PATOUILLET, PELLEGRIN.

PELLEGRIN, *accourant.*

Eh ! vite, vite, mon ami, venez avec moi : Mme la marquise de Nesle vient d'arriver dans cette auberge.

PATOUILLET.

Mme de Nesle !... ma puissante protectrice !

REMI.

Il ne faut pas manquer une aussi belle occasion !...

PELLEGRIN.

Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? comme vous voilà fait !

PATOUILLET.

Vous trouvez !... Maudit Jacquot ! me forcer à paraître dans cet état devant la cousine de M. le cardinal, celle de qui dépend mon avenir !... elle va me prendre pour un soldat aux gardes, ou un sonneur en ribotte...

REMI, *à qui Pellegrin a expliqué.*

Oh ! fameux !...

PELLEGRIN, *à Remi.*

Allons, va-t'en !...

PATOUILLET.

D'autant que ces grandes dames de la cour sont si petites-maîtresses, si mijaurées.

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Holà ! quelqu'un !... qu'on se dépêche... car je suis pressée, sarpedieu !

PATOUILLET.

Ah ! mon Dieu !... qui jure donc ainsi ?

PELLEGRIN.

A ce mot, je reconnais notre aimable marquise.

PATOUILLET, *très-étonné.*

Pas possible !

SCENE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE NESLE, *en élégant costume de l'époque, avec paniers, entre suivie d'un laquais qui porte une paire de fleurets.*

LA MARQUISE, *en entrant.*

Lafleur, posez-là mes fleurets.

Le laquais obéit et sort.

PATOUILLET, *à part.*

Ses fleurets !

LA MARQUISE.

AIR : *Il était un vieux bonhomme* (de l'Ambassadrice).

La gloire a pour moi des charmes,
La guerre est mon élément ;
Partout je porte mes armes
C'est mon plus bel ornement.
Plus qu'un soldat intrépide,
Ventre Dieu ! je suis solide ;
Je me ris des hobereaux
Et brave tous les prévots !
Quand je tiens mon homme
L'épée au poignet,
Je le traite comme
Un soldat du guet !

PATOUILLET, *à part.*

Quelle femme belliqueuse !

PELLEGRIN, *prenant Patouillet par la main.*

Madame la marquise, permettez que je vous présente...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PELLEGRIN.

Maître Patouillet... professeur aux Jésuites... un orateur très-distingué, qui fait des armes comme un Cent-Suisse et qui boit comme un templier.

PATOUILLET, *bas à Pellegrin.*

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que vous dites donc là ?

PELLEGRIN, *même jeu.*

C'est pour vous faire valoir... je connais ses goûts.

LA MARQUISE, *lorgnant Patouillet.*

En effet, on m'a parlé de lui : il a l'air d'un luron... et corbleu ! j'aime les gens de cette espèce... (*Lui prenant la main.*) Touchez là, mon brave.

PATOUILLET.

Madame la marquise, c'est trop d'honneur...

LA MARQUISE.

Ventrebleu !... c'est que je suis une luronne aussi, moi !... une petite luronne; il est vrai... mais le roi David, qui était de ma taille, a triomphé du géant Goliath... et tête-bleue ! quand je m'y mets, je ne reculerais pas d'une semelle.

Même air.

A l'amour je suis sensible,
Franchement j'en fais l'aveu,
Pour me montrer inflexible
J'ai le cœur trop plein de feu.
Mais qu'un amant infidèle
Me préfère une autre belle,
Bientôt de sa trahison
Sarpejeu j'obtiens raison !
Quand je tiens mon homme
L'épée au poignet,
Je le traite comme
Un soldat du guet !

PATOUILLET, *faisant un mouvement d'effroi.*

Il paraît que maintenant les marquises sont des spadassins.

LA MARQUISE, *montrant une table servie, que deux valets apportent.*

Mais voici le déjeuner... vive Dieu ! il arrive à propos, car je me sens un appétit du diable !... Vous serez des nôtres... et palsambleu ! nous trinquerons ensemble.

Elle se met à table ainsi que Pellegrin.

PATOUILLET, *hésitant à s'asseoir.*

C'est beaucoup d'honneur sans doute; mais... je n'ai pas l'habitude de... mon docteur m'a ordonné...

LA MARQUISE.

Hein !... refuseriez-vous l'honneur que je vous fais ?

PATOUILLET.

Non... non... madame la marquise... seulement je croyais... (*Il s'assied.*) Allons, il le faut...

PELLEGRIN, *qui a servi la marquise.*

Tenez, ceci pour vous...

PATOUILLET, *avec effroi.*

Ah ! mon Dieu !... une côtelette !

PELLEGRIN.

Préférez-vous une tranche de ce pâté ?

PATOUILLET.

Comment, vous voulez qu'un jour d'abstinence...

LA MARQUISE.

Il n'y a pas d'abstinence qui tienne, maugrebleu ! acceptez ou je me fâche !...

PATOUILLET, *à part.*

Avec grand plaisir... Au fait, on ne peut pas perdre la protection d'un cardinal pour une côtelette. (*Il mord dans la côtelette en soupirant.*) Ah ! elle est bien tendre.

LA MARQUISE.

Vous trouvez ?... Eh bien ! courage !... il n'y a que le premier pas qui coûte... Goûtons le champagne.

PATOUILLET.

Du champagne !...

LA MARQUISE.

C'est le vin que je bois toujours à l'ordinaire. (*Elle fait sauter le bouchon d'une bouteille et remplit trois verres.*) A vous d'abord... et attention au commandement : Apprêtez, armes... joue... feu !

Il boivent tous trois.

PELLEGRIN.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

PATOUILLET.

Hum !... Ce n'est pas désagréable au goût.

LA MARQUISE.

En ce cas, recommençons.

Elle remplit le verre de Patouillet.

AIR *du Lazzarone.*

A boire, et Champagne et Madère !
C'est le bon vin
Qui met en train.
Un soldat, à la bataille,
Aime à braver le canon ;
J'aime à braver la mitraille
Qui part avec un bouchon (*bis*).
De l'Aï qui mousse
Je soutiens le choc ;
Malgré sa secousse,
Je suis comme un roc.
Si le vin s'échappe,
Chacun le reçoit,
Qui mouille la nappe
N'est qu'un maladroit.

TOUS.

A boire, et Champagne et Madère ! etc.

DEUXIÈME COUPLET.

PELLEGRIN.

Sous vos drapeaux on marche vite.

PATOUILLET.

De tels combats ne sont qu'un jeu.

PELLEGRIN.

A combattre ici tout invite.

PATOUILLET.

C'est bien facile, maugrebleu !
On porte l'arme... en joue et feu !

Il boit.

LA MARQUISE.

Et quoi qu'il arrive,
Je prétends, ici,
Que chaque convive
Demande merci.
Seule raisonnable
Au milieu des fous,
Je veux, sous la table,
Les voir tomber tous.

ENSEMBLE.

A boire, etc.

On se lève de table.

LA MARQUISE, *frappant sur l'épaule de Patouillet.*

Tête-bleue ! je suis contente de vous... et je vous recommanderai chaudement à mon cousin de Noailles... mais, en attendant, il faut que vous fassiez aussi quelque chose pour moi... ou plutôt, pour deux pauvres honteux que je protége... je fais en ce moment une quête en leur faveur, et mille diables ! j'espère que vous ne refuserez pas de participer à cette bonne œuvre.

PATOUILLET, *tirant sa bourse de sa poche.*

Comment donc, aimable marquise... je suis très-flatté de m'associer à vos bonnes œuvres. (*A part, en fouillant dans sa bourse.*) Je vais lui donner un écu de six livres... ça l'éblouira.

LA MARQUISE.

Merci.

Elle prend la bourse.

PATOUILLET, *déconcerté.*

Hein! quoi?... mais il y a cinquante louis dans cette bourse.

LA MARQUISE.

Cinquante louis! mordieu, vous faites bien les choses.

PELLEGRIN.

Il est plus généreux qu'un fermier général.

LA MARQUISE.

Décidément, il sera recteur des Jésuites, aussi vrai que je m'appelle la marquise de Nesles.

PATOUILLET, *à part.*

Moi, recteur : quel honneur ! Ma foi, mes cinquante louis ne sont pas trop mal placés. Vivent les marquises et le vin de Champagne !

Il boit.

LA MARQUISE.

Bravo ! Pellegrin avait raison, vous êtes un gaillard... et si vous savez tenir votre épée aussi bien que votre verre...

PATOUILLET.

Eh ! eh ! il ne faudrait pas me défier; avant d'être professeur, on voulait me faire dragon; j'étais un crâne.

LA MARQUISE.

En ce cas, vous êtes digne de vous mesurer avec moi. (*Elle se lève et va prendre des fleurets.*) Que le tournoi commence.

PATOUILLET.

Quoi ! vous voulez ?... Ventre-saint-gris, belle marquise, vous m'enflammez, et je me sens prêt à vous tenir tête ici comme à table :

LA MARQUISE.

Pellegrin, vous allez juger les coups.

La marquise prend les deux fleurets, les croise et les présente à Patouillet, qui en prend un.

LA MARQUISE.

AIR *du Rocher de Saint-Malo.*

Allons, prenez garde,
Mettez-vous en garde,
Le corps est trop avancé,
Le bras mal placé...
Comme une poularde,
Corbleu ! je vous larde !
Prenez un air belliqueux
Et couvrez-vous mieux,
Mon vieux,
Je vous tire aux yeux.

Exécutant tour à tour les mouvemens qu'elle indique.

Dans une attitude fière
D'abord on se place ainsi ;
Ensuite à son adversaire
On fait un salut poli ;
Trois fois on frappe la terre,
Puis on fond sur l'ennemi.

Parlé. Une, deux !

Elle lui porte une botte.

PELLEGRIN.

Touché !

LA MARQUISE, *reprenant l'air.*

Allons, prenez garde, etc.

LA MARQUISE.

Même air.

Mon beau Dunois, plus de craintes,
Parez, ou vous êtes mort!

PATOUILLET, *ferraillant.*

Je vais contre vos atteintes
Tenter un dernier effort.

LA MARQUISE, *avec intention.*

Pour échapper à mes feintes
Vous n'êtes pas assez fort.

Lui portant plusieurs bottes. Parez tierce, parez quarte, du demi-cercle, seconde...

PATOUILLET.

Aïe! aïe!

PELLEGRIN.

Touché! touché!

Une derniere botte jette Patouillet par terre.

ENSEMBLE.

PELLEGRIN.

Ah! votre défaite
Est vraiment complète,
Et vous devez rendre honneur
A votre vainqueur;
Car lorsqu'on l'outrage,
Grâce à son courage,
Bien vite elle obtient raison
Même d'un dragon;
Vraiment, tout lui semble bon.

LA MARQUISE.

Ah! votre défaite
Est vraiment complète,
Et vous devez rendre honneur
A votre vainqueur;
Car lorsqu'on m'outrage,
Grace à mon courage,
Sur-le-champ j'obtiens raison
Même d'un dragon;
Corbleu! pour moi tout est bon.

PATOUILLET.

Hélas! ma défaite
Est plus que complète,
A mon illustre vainqueur
Je dois rendre honneur;
Car lorsqu'on l'outrage,
Grâce à son courage,
Bientôt elle obtient raison
Même d'un dragon;
Vraiment, tout lui semble bon.

PATOUILLET.

Assez, brave Jeanne d'Arc, je demande quartier.

PELLEGRIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre Dunois!

LA MARQUISE.

Pellegrin, faites avancer mon carrosse. (*A Patouillet.*) Et vous, maître Patouillet, sans rancune j'ai la première manche, et pour la seconde je vous attends à Fontainebleau.

Elle sort en fredonnant.

La victoire est à moi!

Pellegrin lui donne la main et sort en riant.

SCENE X.

PATOUILLET, *se relevant avec peine.*

Elle est charmante! Aïe! les hanches! c'est égal, je suis ravi de l'aventure; me voilà dans les bonnes grâces de la marquise de Nesles, et je suis sûr que j'emporterai ma nomination à la pointe de l'épée. (*Il brandit son fleuret.*) Sarpejeu! qu'on vienne me chercher querelle à présent, je serais dans le cas de séparer les flots de la mer Rouge en donnant un coup d'épée dans l'eau, et de tuer trois mille Philistins avec une mâchoire d'âne... V'li, v'lan!

Il fait le moulinet.

SCENE XI.

PATOUILLET, REMI.

REMI, *accourant.*

Mon oncle! mon oncle! (*Reculant effrayé.*) Ah, mon Dieu! vous avez manqué de me crever un œil.

PATOUILLET.

Qu'est-ce que tu demandes encore, toi? Je t'ai déjà dit de me laisser tranquille; va-t'en, j'ai la tête montée.

REMI.

Mon bon oncle, si vous saviez, je suis bien malheureux!

PATOUILLET.

Tant mieux, cela t'apprendra à me désobéir.

REMI.

Mon Dieu! j'ai eu tort, et je vous en demande bien pardon; mais enfin le malheur est fait, et si vous m'abandonnez il va m'en arriver un autre qui sera encore pire que le premier.

PATOUILLET.

Cela m'est bien égal, je te renie, je te déshérite, je te...

Il le menace de son fleuret.

REMI.

Mon oncle, embrochez-moi si vous voulez, mais écoutez la voix de l'infortune: les huissiers sont là, on vient nous saisir pour une somme que nous ne pouvons pas payer, et si vous ne venez pas à notre secours, nous allons nous trouver sur le pavé, ma pauvre petite femme et moi

PATOUILLET.

Ta femme!... Tiens, ne me parle pas de cette créature-là; quand je pense que, sans elle, tu ferais encore la gloire et les délices du lutrin; un drôle qui avait la plus jolie petite voix de fausset, qui roucoulait le latin comme un rossignol.

Chantant: In manus tuas...

Et maintenant, qu'est-ce que c'est? un mitron, un gâte-sauce! un gargotier! pouah!

REMI.

Mon oncle, je ne dis pas non, mais songez à tous ces services que je vous ai rendus autrefois.

AIR : *Romance de Joseph.*

A peine au sortir de l'enfance,
J' balayais la classe à vot' gré,
Et j' portais avec complaisance
Vot' martinet et vot' bonnet carré ;
Un' seul' fois j'ai manqué de sagesse,
Mais au pêcheur, dont les r'mords sont cuisans,
Tendez la main dans sa détresse,
Et mettez quelque chose dedans.

PATOUILLET.

Je te déclare pour la dernière fois que je ne te donnerai rien; va-t'en, je t'abandonne à ton malheureux sort!

REMI.

Alors, il faut donc que j'aille me jeter à la rivière?

PATOUILLET.

Va te jeter où tu voudras, je m'en moque.

REMI.

Mais en attendant les hommes de loi vont me chasser de mon domicile... et tenez, je crois que ce sont eux que j'entends.

Il s'approche de la porte.

SCENE XII.

LES MÊMES, PELLEGRIN.

PELLEGRIN, *entrant brusquement.*

Remi! Remi!

REMI.

Ah! c'est vous, monsieur l'abbé, vous m'avez fait une peur... à votre couleur, je vous ai pris pour un de ces diables d'huissiers...

PELLEGRIN.

Rassure-toi, je viens au contraire te fournir les moyens de te débarrasser d'eux.

REMI.

Il se pourrait!

PELLEGRIN.

Combien te faut-il pour te tirer d'affaire?

REMI.

Mais, si j'avais seulement cent pistoles...

PELLEGRIN.

Voilà douze cents livres que je suis chargé de te présenter de la part de Mme la marquise de Nesles.

Il lui donne une bourse.

REMI.

Douze cents livres!

PATOUILLET, *étonné.*

La marquise de Nesles!

REMI, *ouvrant la bourse.*

Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux?... Ce sont des jaunets, des jaunets véritables.

PELLEGRIN, *à Patouillet.*

Eh bien! j'espère que vous êtes content? voilà vos cinquante louis bien employés!

PATOUILLET.

Comment, ce serait... (*Courant sur Remi.*) Scélérat, rends-moi ma bourse.

REMI, *reculant.*

Plait-il?

PELLEGRIN, *à Patouillet.*

Doucement; ce qui est donné est donné, et puisque la marquise a jugé à propos d'user de vos bienfaits en faveur de votre neveu...

REMI.

Tiens! c'est mon oncle! Ah! voilà un trait... (*A Patouillet.*) Souffrez que je vous embrasse.

PATOUILLET, *furieux.*

Je te dis de me rendre ma bourse, ou je vais t'accabler de ma malédiction... et de coups de fleurets.

REMI.

Ne vous emportez pas, mon oncle, c'est dangereux en sortant de table; d'ailleurs, je ne veux pas vous contrarier; et puisque vous tenez tant à votre bourse, la voilà!

Il prend l'argent et lui rend la bourse vide.

PATOUILLET.

Coquin, puisses-tu être jeté comme Daniel dans la fosse aux lions, ou changé en bête comme Nabuchodonosor!

REMI, *allant regarder au fond.*

Dieu! encore une pratique qui m'arrive.

PELLEGRIN, *regardant.*

Eh! je ne me trompe pas, c'est elle.

REMI, *ouvrant la porte à deux battans.*

Par ici, par ici, madame.

PATOUILLET, *à Pellegrin.*

Qui ça, elle?

PELLEGRIN.

La petite chinoise dont nous parlions tantôt, et qui vient d'arriver dans cette auberge avec son mamamouchi.

PATOUILLET.

Pas possible! c'est le ciel qui me l'envoie pour remplir les vœux de sa majesté; je vais lui faire entendre la voix de la raison et de la vérité.

PELLEGRIN, *à part.*

Il n'y a rien qui inspire comme le Champagne.

PATOUILLET.

Laissez-moi, laissez-moi, je vais avoir un accès d'éloquence.

PELLEGRIN.

En ce cas, je me sauve.

Il sort.

SCENE XIII.

PATOUILLET, TCHING-KA, *en costume de chinoise, portée sur un palanquin à bras par deux esclaves et suivie de deux petits Chinois tenant une cassette et des coussins.*

Elle s'avance au milieu du théâtre et descend de son palanquin au milieu de la ritournelle suivante.

TCHING-KA.

AIR *d'Esmeralda* (de Grisar.)

Je suis Tching-Ka la blonde,
L'esclave du sultan,
Et je parcours le monde
En dansant, en chantant.
Que la France est jolie!
Des dieux c'est la patrie;
Pour passer d'heureux jours,
J'y veux rester toujours.
Dans mon pays, les femmes
Redoutent leurs maris;
Mais en France à ces dames
Les hommes sont soumis;
J'approuve cette mode,
Elle est vraiment commode,
Et nos faiseurs de lois
Étaient de vieux chinois.
Je suis Tching-Ka la blonde, etc.

PATOUILLET, *à part.*

Elle est fort piquante, cette infidèle, et m'intéresse excessivement. Hum! hum! tâchons de nous distinguer. (*Haut et saluant.*) Souffrez, mademoiselle Tching... mademoiselle Tching... (*A part.*) Diable de nom, je ne pourrai jamais le prononcer!

TCHING-KA.

Bonjour, homme vieux, qui es-tu? guerrier, laboureur ou mandarin?

PATOUILLET.

Pas tout-à-fait, j'ai l'honneur d'être professeur aux Jésuites.

TCHING-KA.

Les Jésuites! qu'est-ce que c'est que ça?

PATOUILLET.

Belle Tching-Ka, ce sont des hommes francs, sincères, exempts d'égoïsme et de préjugés.

TCHING-KA.

Ah! j'y suis, tu es un descendant de Fô, un serviteur de Confucius, un fils du grand Chiaou!

PATOUILLET.

Nullement; je me nomme Patouillet, et je n'ai dans ma famille aucune espèce de Chiaou.

TCHING-KA.

N'importe, tu es la lumière de l'empire, le cèdre majestueux qui résiste aux vents des passions.

PATOUILLET.

A la bonne heure, j'aime mieux ça; oui, je suis un cèdre. (*A part.*) Ces chinois ont des expressions d'une richesse...

TCHING-KA.

Ta présence me réjouit comme un rayon de soleil couchant; ta voix me semble plus douce que celle des perroquets d'Asie; tes yeux ont l'éclat du ver luisant, et ton teint rappelle la fraîcheur des giroflées d'Orient!

PATOUILLET.

Je ressemble à un ver luisant et à une giroflée. Quelle langue fleurie!

TCHING-KA, *lui prenant le bras et l'entraînant à elle.*

Bel astre, viens, viens avec moi, tu m'éclaireras du flambeau de ta raison.

PATOUILLET, *à part.*

C'est singulier, elle veut que je l'éclaire, et depuis ce diable de Champagne, c'est à peine si j'y vois clair moi-même; mes yeux sont petits, petits : je dois ressembler à un Chinois.

TCHING-KA, *s'asseyant.*

Viens donc; place-toi là, tout près de moi.

PATOUILLET.

Comment, par terre?

TCHING-KA.

Non, sur ces coussins; c'est ainsi qu'on s'assied dans le céleste empire.

PATOUILLET.

J'aimerais mieux une chaise! mais puisque c'est l'usage du céleste empire, tant pire!

Il s'assied.

TCHING-KA.

Croise tes pieds comme ça.

Elle se place à la chinoise.

PATOUILLET.

Comme ça? C'est bien facile pour vous qui avez des pieds de trois ou quatre pouces; mais nous autres... Enfin c'est égal!

TCHING-KA.

Maintenant parle; verse sur moi tes trésors de lumières. (*Appelant.*) Tchi-Tchi-Kao, mes pipes et mes parfums?

Un petit Chinois lui présente deux pipes et sort avec les esclaves.

PATOUILLET.

Ah! c'est M. Tchi-Tchi-Kao. (*Il le salue.*) Couvrez-vous. — Vous êtes bien honnête. — Mme votre épouse se porte bien? (*Le petit Chinois s'éloigne.*) Ah! mon Dieu! vous allez fumer?

TCHING-KA.

Avant, je veux moi-même te présenter une pipe.

Elle essaie une des pipes.

PATOUILLET.

Merci, merci, je n'en use pas, l'odeur de la pipe m'incommode.

TCHING-KA, *se penchant amoureusement vers lui et lui présentant la pipe allumée.*

Oui; mais si je t'en prie, pourras-tu résister à ta petite Tching-Ka, hein?

Elle lui caresse le menton.

PATOUILLET, *prenant la pipe.*

Sirène! elle fait de moi tout ce qu'elle veut. (*A part.*) C'est égal, pour un professeur aux Jésuites, me voilà dans une drôle de position : fumer

dans la pipe d'une chinoise! Heureusement le motif sanctifie tout.

Il fume.

TCHING-KA, *qui a pris une autre pipe.*

Fume, fume, beau soleil couchant, et parle, je suis tout oreilles.

PATOUILLET, *à part.*

Commençons mon discours, et cherchons des expressions aussi riches que les siennes, je serai plus persuasif. (*Haut.*) Jeune brebis égarée, gazelle qui franchis le ravin de l'erreur, colombe qui voltiges poussée par le vent de la perdition... (*Il tousse.*) Diable de tabac, il est d'une force...

TCHING-KA, *fumant toujours.*

Comme tu parles bien; il me semble, en t'écoutant, que je suis dans les nuages.

PATOUILLET.

Je le crois bien, moi aussi, je suis dans un nuage de fumée.

TCHING-KA, *jetant sa pipe comme frappée d'une idée et se levant.*

Dieu, que tu es beau! Plus je te regarde et plus je trouve que tu as la grâce et la noblesse de Kiou-Kiou-Brind-Zing.

PATOUILLET.

Qu'est-ce que c'est que M. Kiou-Kiou-Brind-Zing?

TCHING-KA.

Mon amant, mon bien-aimé!

PATOUILLET.

O ciel! votre amant!

TCHING-KA.

Oui, parce que tu ne sais pas, en Chine j'adorais un joli petit mandarin, j'avais son portrait sur tous mes sucriers, tant son image m'était chère.

PATOUILLET.

Pas possible, et je lui ressemble?

TCHING-KA.

A faire peur. Je croyais tout ce qu'il me disait, j'écoutais ses avis, je suivais ses conseils, car sa parole était plus douce pour moi que le miel rosat, c'était le chant du paon, de l'oiseau de paradis; et quand tu t'es approché, quand tu m'as parlé, j'ai cru que c'était Kiou-Kiou. (*Lui prenant la main et la plaçant sur son cœur.*) Tiens, mets ta main sur mon cœur, et vois comme tu l'as fait tressaillir.

PATOUILLET, *s'échauffant.*

Oh! la! la! je n'en peux plus, ça brûle, ça me dévore, c'est comme une chaudière d'huile bouillante qui me tombe sur la tête. (*Lui prenant la main et l'embrassant avec transport.*) Adorable Tching-Ka, que près de toi ma parole soit aussi puissante que la sienne, et pour la rendre persuasive, ne vois en moi que ton mandarin Brind-Zing. (*A part.*) Ma foi, me voilà dans les Brind-Zing!

TCHING-KA.

Oui; mais, dans mon pays, avant de toucher le cœur, il faut plaire aux yeux, et ce sombre costume...

PATOUILLET.

Le fait est qu'il n'est pas aussi galant que le tien, si soyeux, si délicat.

Il touche la robe de Tching-Ka.

TCHING-KA.

Eh bien! (*lui montrant la cassette qui est au fond*) tu vois cette cassette, elle contient le plus beau costume de mon bien-aimé; je l'emporte partout avec moi, comme un souvenir éternel de sa personne; pare-toi de ses dépouilles et l'illusion sera complète.

PATOUILLET.

O ciel! y pensez-vous, un homme comme moi en Chinois!

TCHING-KA.

Alors je te croirai. Tu me subjugueras, tu domineras mon cœur et ma pensée comme Kiou-Kiou lui-même.

Elle l'entraîne amoureusement vers la cassette.

PATOUILLET.

Je n'y tiens plus, sa voix, la fumée, le Champagne... c'en est fait, je me sacrifie. D'ailleurs tous les moyens sont bons pour ramener une brebis au bercail. Me voilà enchinoisé, je suis prêt, fais de moi tout ce que tu voudras, ô adorable Tching-Ka, ô amour de Chinoise!

TCHING-KA, *qui a pris le costume.*

Tu consens! quel bonheur! Mais avant tout profite bien de ma leçon, et suis tous mes mouvemens.

PATOUILLET.

Je ne perds pas un geste.

TCHING-KA.

AIR *Chinois* (de Panseron).

De cette ample pelisse
Couvre ce triste habit.

PATOUILLET, *endossant le costume.*

Je cède à ton caprice,
Belle Tching-Ka, c'est dit.

TCHING-KA, *l'aidant à s'habiller.*

Puis il faut que tu caches
Ton front tout chevelu
Sous ce chapeau pointu...
Mets aussi ces moustaches.

PATOUILLET, *se coiffant et attachant de longues moustaches chinoises à sa figure; à part.*

Un futur recteur de collége avec des moustaches! enfin, puisqu'il le faut....

TCHING-KA.

Y es-tu? attention!

Elle lève ses doigts à la manière chinoise.

Suite de l'air.

Tchi-Ka.

PATOUILLET, *l'imitant.*

Tchi-Ka.

TCHING-KA, *même jeu.*

Tzin, Tzin.

PATOUILLET, *de même.*

Tzin, Tzin.

ENSEMBLE.

O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing,
O Kiou-Kiou, je suis à Pékin,
O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing,
Tu seras mon mandarin.

Sur la ritournelle elle danse et l'enlace dans son écharpe.

PATOUILLET, *se laissant conduire et imitant toujours les mouvemens de Tching-Ka.*

Il me semble que je suis dans le dix-septième ciel!

TCHING-KA.

DEUXIÈME COUPLET.

Tiens, voici la manière
Dont il me regardait.

Elle le regarde tendrement, il répond à ses regards.

Levant sa tête altière
Qu'ensuite il sennuit.

Elle agite sa tête à la manière des magots.

Vraiment, plus j'examine
Ton regard plein d'attraits,
Plus tu me fais l'effet
D'un magot de la Chine.

Elle agite la tête.

Tchi-Ka.

PATOUILLET, *agitant aussi la tête.*

Tchi-Ka.

TCHING-KA, *même jeu.*

Tzin, Tzin.

PATOUILLET, *de même.*

Tzin, Tzin.

ENSEMBLE.

O Kiou-Kiou (*bis*) Brind-Zing.

Elle danse à la chinoise, il l'imite d'une manière grotesque.

TCHING-KA, *voyant entrer Pellegrin, Brizard et Bellecour, s'approche d'eux en leur disant.*

A votre tour, messieurs.

Elle s'esquive.

SCENE XIV.

PATOUILLET, PELLEGRIN, BRIZARD, BELLECOUR, *qui s'arrêtent dans le fond en apercevant Patouillet.*

PATOUILLET, *sans les voir.*

Je suis dans l'extase, dans le ravissement, je ne me suis jamais senti si léger. (*Il saute à la chinoise.*) Tching-Ka, Tzin-Tzin. Il me semble que sous ce brillant costume je séduirais toute la Chine et la Cochinchine: (*Se retournant.*) N'est-ce pas, ravissante Tching?.... (*A part.*) Dieu! l'abbé Pellegrin!

PELLEGRIN.

Oh! le beau Chinois!

ENSEMBLE.

AIR :

PELLEGRIN, BRIZARD, BELLECOUR.

On doit rire vraiment
De cette plaisante aventure;
Un homme si savant
Sous un pareil accoutrement.
A ses sermens, je crois,
Il vient de se montrer parjure;
Signalons ses exploits
Et crions : Vivent les Chinois!

PATOUILLET.

Ils vont rire, vraiment,
De cette plaisante aventure!
Un homme si savant
Sous un pareil accoutrement!
Mes principes, mes lois
Sont de ne pas être parjure;
Ils sont surpris, je crois,
De me retrouver en Chinois.

PELLEGRIN.

Messieurs, je parie que c'est pour le moins un bonze ou un général tatare.

BRIZARD.

Ou quelque mandarin qui parcourt la France dans l'intérêt de la civilisation chinoise.

PELLEGRIN.

En ce cas, il faut lui faire les politesses qu'on doit à tout étranger. (*Se plaçant devant Patouillet qui cherche à s'évader.*) Répétons-lui ce qu'il nous a dit à l'instant; ça doit être chinois. (*S'inclinant à la chinoise.*) Tchi-Ka!

BELLECOUR *et* BRIZARD, *de même.*

Tzin-Tzin.

PATOUILLET, *à part.*

Je voudrais être à deux cents pieds sous terre.

PELLEGRIN.

Illustre habitant du céleste empire enchinoisé, permets à tes humbles serviteurs de baiser la poussière de tes sacrés pieds. (*Feignant de le reconnaître.*) Eh! c'est Patouillet! ah! ah! ah! ah!

BELLECOUR *et* BRIZARD.

Patouillet!

PATOUILLET, *à part.*

Je suis reconnu... quelle humiliation!

PELLEGRIN.

Que diable faites-vous donc sous cet accoutrement?

PATOUILLET.

Mauvais plaisant!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

D'une brebis égarée
C'est pour soutenir la foi,
Que de ma robe dorée
Aujourd'hui j'ai fait emploi,
Par zèle j'ai fait emploi.

PELLEGRIN.

Vraiment, la chose est nouvelle,
Aveuglément je vous croi,
Mais, je n'ai jamais vu, moi,
Les habits d'un infidèle
Sur un soutien de la foi.

BELLECOUR.

e fait est que le choix est assez bizarre; pren-

dre pour une affaire de ce genre un habit de comédien !

PATOUILLET, *étonné*.

Comment? l'habit d'un comédien!

PELLEGRIN.

Sans doute, mon cher... vous n'avez qu'à venir ce soir au spectacle de la cour, vous verrez ce costume sur le dos de monsieur, dans Zam-ti de l'*Orphelin de la Chine*.

PATOUILLET.

Il se pourrait! vous seriez...?

BELLECOUR.

Bellecour l'hérétique.

BRIZARD.

Brizard le réprouvé.

PELLEGRIN, *montrant Mlle Dangeville qui entre suivie de Remy et Tiennette.*

Et voici Dangeville la bohémienne que j'ai l'honneur de présenter à votre grandeur chinoise.

SCENE XV.

LES MÊMES, Mlle DANGEVILLE, *dans son premier costume*, REMY, TIENNETTE.

PATOUILLET, *à part*.

Où me suis-je fourré? sortons bien vite de cette auberge endiablée.

Il va pour sortir.

Mlle DANGEVILLE, *l'arrêtant*.

Doucement, maître Patouillet, on ne nous quitte pas ainsi.

PATOUILLET.

Mademoiselle, je vous prie de me laisser; mes principes...

Mlle DANGEVILLE.

Oh! je les connais vos principes... je viens de lire cet édifiant traité.

PATOUILLET.

Mon traité!

Mlle DANGEVILLE, *lui présentant un manuscrit qu'elle tient à la main.*

Quoi de plus beau que la bienfaisance, de plus respectable que la tempérance, de plus pur que la chasteté?

AIR *du Domino noir*.

Ah! que d'esprit
Dans cet écrit!
Vraiment, homme érudit,
C'est le ton chaleureux
Et rigoureux
D'un professeur
A cheval sur l'honneur,
Plein de pudeur.
Dans ce traité parfait,
Ce qui me plaît
C'est d'abord votre humanité
En parlant de la charité;
Dans un style touchant, avec un feu divin,
Vous soutenez qu'à son prochain
Il faut toujours tendre la main;
Et que souvent
Quand le hasard nous fit naître opulent,
On doit au peu d'argent
A l'indigent;
C'est très-bien, c'est fort bien
De parler comme un bon chrétien,
Lorsqu'il n'en coûte rien.

Criant bien fort!
Vous soutenez encor
Que l'on a tort
De trouver qu'un repas
Ait des appas,
Qu'on doit jeûner,
Se détourner
Devant un bon dîner.
Censeur peu tolérant,
Jamais gourmand,
Vous voulez, pendant le festin
Qu'on mette de l'eau dans son vin,
Enfin, pour couronner ce sublime traité,
Mon cher, vous l'avez complété
Par un cours sur la chasteté;
Bravant l'amour et tous ses jeux,
Vous fulminiez contre eux
Sans redouter les feux
De deux
Beaux yeux.
C'est très-bien, c'est fort bien
De parler comme un bon chrétien
Lorsque l'on n'en fait rien.

PELLEGRIN.

Eh bien! mon avocat, vous restez court? est-ce que toute votre éloquence se borne là?

PATOUILLET.

Je suis pétrifié.

Mlle DANGEVILLE.

Cela vous apprendra à déclarer la guerre aux comédiens. Pour moi, il ne me reste plus qu'à vous demander humblement pardon des impertinences de votre serviteur Jacquot, papa Patouillet.

Elle le salue niaisement.

PATOUILLET, *étonné*.

Pas possible!

Mlle DANGEVILLE.

Des coups de fleuret de la marquise de Nesles...

PATOUILLET.

Comment? c'était...

Mlle DANGEVILLE.

Et des bouffées de tabac de l'infidèle Tching-Ka.

PATOUILLET.

Ah! mon Dieu! qui aurait pu s'en douter? cette femme-là est un démon...

Mlle DANGEVILLE.

Qui vient de mystifier un ange.

PATOUILLET.

Messieurs, mademoiselle, je vous en conjure, le plus profond secret...

Mlle DANGEVILLE.

Volontiers; mais à une condition, c'est que vous pardonnerez à ces deux jeunes gens.

Montrant Remi et Tiennette.

REMI, *tenant Tiennette par la main.*

Oh! oui, mon oncle [illegible] ma jeune et

intéressante épouse que je vous présente ci-incluse.

PATOUILLET, *l'examinant.*

Eh bien! mais elle n'est pas mal non plus, cette petite... Allons, mon enfant, je vous pardonne et j'aurai soin de vous.

TIENNETTE.

Merci, mon oncle.

PELLEGRIN.

Bravo, Patouillet, vous finirez par devenir un bon homme! mais il est quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre pour nous rendre à Fontainebleau.

Mlle DANGEVILLE.

Serais-je assez heureuse pour faire la route de compagnie avec monsieur Patouillet? En nous serrant un peu, il y aura encore une place pour lui dans la voiture.

PATOUILLET, *à part, en la regardant de côté.*

Petit serpent, voilà qu'elle me refait ses yeux à la Brind-Zing! Ah! c'est un être bien séduisant qu'une comédienne!

Mlle DANGEVILLE.

C'est un être bien facile à séduire qu'un professeur aux Jésuites!

CHOEUR FINAL.

AIR *du Domino noir.*

Maintenant, mes amis, vite qu'on attèle ;
Au galop, postillon, partons pour la cour ;
Le devoir près du roi bientôt nous appelle,
Allons, amis, jouer devant la cour.

Mlle DANGEVILLE, *au public.*

AIR *précédent.*

Pour ses couplets,
Ses quolibets,
Comptant sur un succès,
Notre auteur, ce matin,
Semblait certain
D'être accueilli,
D'être applaudi
Par un public ami.
De son air aguerri,
Tout bas j'ai ri ;
Car je sais fort bien qu'un auteur
Est aussi poltron qu'un acteur...
Comme moi, maintenant, je gage qu'il a peur,
Et qu'il croit voir de tous côtés
Surgir des censeurs irrités...
Si par malheur,
Lorsqu'il croyait vous mettre en belle humeur,
Il mérita vraiment
Un châtiment,
Ah! messieurs, songez bien
Que chacun doit, en bon chrétien,
Payer le mal par le bien.

CHOEUR.

Maintenant, mes amis, etc.

FIN.

Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

